LA REVUE DE P

LA REVUE DE PARIS

LA

REVUE DE PARIS

DIX-NEUVIÈME ANNÉE

TOME TROISIÈME

Mai-Juin 1912

PARIS

BUREAUX DE LA REVUE DE PARIS

85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1912


UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

À L'AFFÛT

I

La forêt de Perseigne est une forêt peu connue, peu fréquentée surtout.

Située sur les confins de la Normandie et du Perche, entre les mornes villes d'Alençon et de Mamers, elle n'a point la romantique beauté de Fontainebleau à l'automne, ni la romanesque gaîté de Compiègne au temps des fleurs, ni la tenue seigneuriale de Chantilly en toute saison. Mais elle a l'exubérance végétale, l'humidité moussue, les gorges profondes et vives, les vastes horizons des coupes. Le long de ses lignes herbeuses ne passent que les charrois traînant, comme de grands cadavres, les fûts argentés des hêtres abattus ou les troncs rugueux des vieux chênes. L'atmosphère en est comme saturée de sève et de verdure : cela chatoie aux yeux, monte aux narines. Il semble que la lumière y volatilise en couleurs et en aromes la moisissure des germinations. Un bruit lointain de bûcheron, par instants, retentit et se répercute dans la profondeur mystérieuse. La broussaille apparaît pleine de cachettes, de gîtes, de repaires. Elle évoque l'amour et la chasse, la vie meurtrière et créatrice, et nulle part ne s'exaltent davantage les âpres instincts de la solitude. On retrouve là en passant, dans son cœur amolli de civilisé, comme un renou-

veau de violence et de besoin, le pressentiment confus de tous les drames à jamais ignorés de la faim et du désir.

On était au mois de novembre. La forêt n'avait point perdu ses feuilles. La frondaison commençait seulement à roussir sous la vive lumière d'un jour clair, et, touchée par les premiers froids, semblait frissonner.

Il était environ neuf heures du matin. Déjà, après l'animation du réveil, après le repas, la toilette, les ébats de la promenade et de la chasse, la vie animale s'assoupissait, retombait à la torpeur du gîte, de la bauge ou du terrier, jusqu'au soir.

Tout à coup, la broussaille s'agita, comme au passage d'une bête. De petites branches se cassèrent dans le buisson, tandis que se rapprochait le battement lourd, feutré, de grosses semelles sur de la mousse. Franchissant le fossé qui bordait la route, un chasseur déboucha lestement du bois.

C'était Louveau, le garde de la Croix-Samson.

Le fusil à la bretelle, il allait d'une allure glissante, rythmée, qui révélait à la fois le flegme rustique et la souplesse d'un homme ayant fait le coup de feu contre les braconniers, tiré le sanglier face à face. Avec ses hautes guêtres, sa culotte de velours à grosses côtes, une petite blouse bleue passée dans sa culotte, il n'avait l'air ni d'un paysan ni d'un bourgeois. Rien qu'à le voir apparaître ainsi sur le fond bleuâtre de la forêt, on devinait en lui un être à part, — peut-être éloigné des villageois par la dignité même de son emploi que rétribuait l'État, façonné aussi par la solitude et les longues songeries. Il était rasé de frais comme pour un dimanche. Ses cheveux courts, déjà grisonnants, semblaient de la couleur de la terre. Son teint avait la vivacité d'un sang violent, stimulé par la marche et les brises du matin. A quarante ans, il paraissait solide et aussi alerte qu'il avait jamais dû l'être; malgré la belle mine du plein air, pourtant, sur le front rugueux, autour de la bouche dure, s'accusaient les signes qui, par tous pays, à la ville comme à la campagne, décèlent la fatigue que laisse une longue passion.

Sérieux de son naturel, Louveau se sentait, les jours de chasse, le cœur plus léger. Tandis que sa femme, dans la

maison forestière, préparait le déjeuner du patron, il avait été faire, botté dès l'aube, sa visite au chevreuil prédestiné.

Un instant, il s'arrêta au milieu du carrefour, jeta un regard autour de lui.

Juste au centre, asymétrique et vermoulue, s'inclinait une croix de bois, — la vieille Croix-Samson qui donnait son nom à ce site perdu sur l'ancienne route d'Alençon, entre les deux lointains villages d'Ancinnes et de Neufchâtel. A l'un des coins, la maison forestière était accroupie, basse, moussue, avec sa toiture de tuile devenue pareille à un gazon. Dans sa façade sauvage, s'ouvraient sur la forêt, comme deux yeux un peu clignotants, une porte à demi-vitrée, une étroite fenêtre aux rideaux rouges et blancs. Derrière, s'étendait un verger, avec la basse-cour, l'étable, et, de l'autre côté, sur la route, le chenil grillagé. Les abois trop sonores des chiens accusaient encore le silence et l'isolement.

Louveau, de loin, les calma du geste, et rentra chez lui.

— Ça y est-i, Catherine?...

— Tu vois ben!...

Catherine Louveau, elle, avait vingt-cinq ans et ne les portait même pas, quand elle attendait du monde. Parée, appétissante comme son ménage, elle avait cette charmante coiffe du Maine, plate du fond, étroite aux tempes, qui rend si laides les rustaudes, mais qui, serrée au front de Catherine, tirait si bien ses cheveux d'un blond un peu pâle, comme décoloré par les vives saisons de Perseigne, que ces légers bandeaux se confondaient presque avec le teint doré du visage. Les joues aussi en paraissaient plus rondes, comme enfantines. Les dents étaient mal rangées, surtout celles du bas, et cela ne se voyait guère sous les lèvres fortes et fraîches. Pas très grande, active, ferme, agile, Catherine portait un caraco flottant sur les reins, serré par devant avec le cordon du « devanteau ». Ainsi, il dessinait sa poitrine pleine, et qu'on devinait ronde comme ses joues. Sa jupe plate tenait d'elle-même sur les hanches, et, avec ses gros souliers du dimanche qui allégeaient sa marche accoutumée aux sabots, elle avait ce charme de la chair musclée, qui reste le privilège de quelques belles filles des champs et qu'on imagine volontiers, à la ville, chez les danseuses et les écuyères.

Mais, preste, affairée, Catherine révélait assez que sa coquetterie, ce matin-là, elle l'avait mise tout entière, pour la réception du patron, dans la cuisine et le couvert.

Sous la lampe de cuivre qui oscillait au milieu des solives du plafond, la nappe fraîche éclatait entre les deux longs bancs cirés qui tenaient lieu de chaises. Les serviettes étaient pliées comme dans un restaurant de la ville. Des branches vertes et des fleurs du verger ornaient le centre de la table et, aux extrémités, il y avait des pommes aussi roses que Catherine elle-même. Le cidre du clos luisait dans les carafes. Une odeur de fricassée flottait. Le bois mort claquait dans la cheminée, sur le rebord de laquelle étincelait l'astiquage de douze chandeliers inégaux et rangés selon leur taille. En face de la huche à pain, près de la haute boîte de l'horloge, s'élevait le lit, échafaudage de couettes de plume et de matelas de laine, — lit de paysans où l'on vit davantage qu'à la ville, plus proche du nid et du repaire, qui seul dispense tout bien-être et toute joie, le repos, l'amour, et la longue tiédeur des nuits d'hiver.

— C'est ben comme ça!... — prononça Louveau.

Et, ayant accroché son fusil au râtelier de la cheminée, il s'avança lentement vers sa femme, l'embrassa.

— C'est-i' pas ben le moment, en vérité du bon Dieu?...

— C'est toujours l' moment, tu l' sais ben!...

La voix de Louveau était pleine de douceur et de tristesse.

Depuis cinq ans qu'il l'avait amenée dans cette maison où ils vivaient si loin de tout, c'était vrai, pourtant, qu'il ne pensait qu'à cela, toujours, ne vivait que de cela et d'y penser toujours! Sans cesse, le matin, le soir, dans ses longues randonnées à travers les futaies, quand il faisait froid ou qu'il faisait beau, il ne cheminait qu'avec cette idée : tout à l'heure, il allait la retrouver, sa femme, la serrer contre lui, la sentir toute fraîche ou toute chaude, boire sa bouche, goûter ses cheveux, la peau de ses joues. Et ce besoin qu'il avait d'elle, cette obsession qu'il emportait et que tout lui rappelait sous bois, les bêtes, les plantes, l'été et l'hiver, le printemps et l'automne, bien loin de diminuer, augmentait chaque jour, tandis qu'il battait les halliers.

— C'est tout comme ceux qui vont au cabaret... Moi, faut

que j'rentre à la maison... Ça doit être aussi une espèce de maladie...

— Tu diras donc toute ta vie des bêtises?...

Comme elle cherchait à se dérober, il la retint. Il baisait sa belle coiffe, le bord de ses cheveux, caressait doucement les manches du caraco. Il gardait son calme, ses gestes solennels, une sorte de placidité sentencieuse et éblouie. Par instants, il la repoussait légèrement, la contemplait; elle le laissait faire, maintenant, docile, fermant les yeux comme si elle s'endormait.

Soudain, elle cria :

— Les v'là!...

Deux voitures venaient de s'arrêter devant la Croix-Samson. L'une amenait les invités de la ville; l'autre était le phaéton, attelé de deux chevaux que le patron conduisait lui-même.

— Bonjour, Louveau.

— Salut, monsieur Landelle...

Tout enveloppé et emmitouflé de fourrures, col relevé et casquette rabattue, monsieur Landelle s'avança vers Catherine, qui, discrètement, se tenait sur le seuil de sa porte.

— Eh bien, madame Louveau... toujours contente, toujours fraîche?...

A l'autorité du maître et de l'homme riche, il joignait une humeur joviale. La voix claire, le geste vif, le torse un peu court, dégageant la facile sympathie des gens gras et bien portants, il n'était pas, à vrai dire, un parvenu de la veille. C'était son père, qui, un demi-siècle auparavant, avait fondé dans la ville d'Alençon le magasin de nouveautés des *Quatre-Saisons*, devenu célèbre par toute la Basse-Normandie et le pays Percheron. Lui, n'en étant demeuré que le principal actionnaire, vivait surtout à la campagne, dans son château. Il s'y montrait seigneurial avec bonne grâce, sans prodigalité ni mesquinerie, occupé de ses sports et de ses plaisirs, respectueux d'une femme souffrante, attentif à son domaine, exemplaire harmonieux d'une espèce nouvelle, le hobereau du commerce, le châtelain bourgeois, installé par sa fortune à la place de la noblesse appauvrie, et qui en a emprunté les mœurs sans en hériter les traditions ni les préjugés.

On se mit à table aussitôt.

Landelle appréciait beaucoup, disait-il, les talents culinaires

de madame Louveau. Les coffres des voitures, d'ailleurs, étaient toujours pleins de victuailles supplémentaires, et au cidre forestier s'ajoutait le champagne du château. Pour les convives, le plaisir était surtout de trouver, après la course matinale, cette salle propre, cette vive hôtesse, ce feu clair. D'abord, on mangea silencieusement, toute l'attention étant concentrée sur l'omelette aromatisée aux herbes de la forêt. Puis, après le rôti fort à point, le bien-être délia les langues. Au dessert, le léger champagne corrigea l'effet du gros cidre. Catherine savait particulièrement bien faire le café, dans un vieux filtre de terre. Elle s'était surpassée et, la digestion aidant, on serait volontiers resté là à se chauffer et à fumer, si les hurlements des chiens et les rappels de Louveau n'avaient interrompu brusquement cette charmante fin de déjeuner.

Landelle se harnacha sans entrain, comme pris de langueur.

Puis, Louveau ayant rassemblé ses chiens, tout le monde se mit en marche.

De la porte, Catherine suivit des yeux le groupe qui s'éloignait, s'enfonçait sous bois, avec un gai tumulte ricochant aux échos. Bientôt on cessa de l'entendre. Il n'y eut plus, sur le carrefour, que le gloussement des poules, par instants.

Catherine avait l'habitude du silence et de l'isolement : peut-être en sentait-elle le trouble, la poésie?... Laissant sa porte grande ouverte à l'air frais, elle commença de ranger...

Parfois elle s'interrompait, prise de songerie, regardait l'heure de la lente horloge, sa seule compagnie. Puis, comme si chacune de ces brèves rêveries eût été une faiblesse qu'elle se reprochât, elle reprenait sa besogne avec plus de zèle.

Soudain, elle entendit un pas pressé, dans le carrefour.

— Sais-tu bien, ma petite Catherine, qu'il fait dehors un froid de loup?... Je préfère me chauffer avec toi...

— Oh! monsieur Landelle... vous avez quitté la chasse!...

— Rassure-toi... Personne ne m'a vu!...

Le patron ferma lui-même la porte à cet air trop vif de la forêt, cependant que Catherine rallumait le feu presque éteint, d'un fagot entier. Elle s'était penchée, et, dans cette attitude, la jeunesse de son corps apparaissait sous les hardes rustiques. Quand elle se redressa, la flamme lui avait rougi les deux joues.

— Ma pauvre Catherine, comme je te donne du mal!...

— Mais non, monsieur Landelle... Vous sentez-vous mieux?...

Elle souriait. Elle prépara du cidre chaud. Il voulut qu'elle trinquât avec lui.

— Oh! monsieur Landelle, ça me ferait mal à la tête...

— Obéis!...

En buvant, elle redevint aussi cramoisie que devant le fagot. Sa coiffe paraissait plus blanche, ses cheveux plus blonds. Sa poitrine battait sous son caraco.

— Quoi donc?... Toujours craintive?... — fit Landelle en l'embrassant.

— Oh! oui, monsieur Landelle...

Il y avait juste deux mois que Catherine vivait dans le péché.

C'était une après-dînée, quelque jours avant l'ouverture de la chasse. Monsieur Landelle, qui venait d'acheter un chien à Alençon, l'avait apporté lui-même au chenil de la Croix-Samson. Louveau était en forêt. Catherine, par obligeance, avait offert un rafraîchissement. Et alors, que s'était-il passé, au juste?... L'extrême timidité efface les souvenirs. Depuis, toujours docile au maître, elle avait grand'peine à retrouver un peu de courage en sa faute. C'est qu'elle n'était pas une bourgeoise, elle, une dame des villes. Toute proche encore de la nature et des passions violentes, elle en gardait l'instinctive terreur et la soumission. Pour elle, l'amour ne pouvait être, comme pour une citadine, une aventure romanesque, une fantaisie sensuelle ni un passe-temps. Il lui apparaissait plus simple, plus familier, mais aussi plus tragique et plus dangereux. Une chose pareille, est-ce que cela pouvait rester longtemps ignoré, se cacher toujours?... Et maintenant, voilà que le patron se mettait à quitter la chasse, ses invités!...

— En vérité, monsieur Landelle, ça n'est point raisonnable!...

— Je te dis que tu n'es qu'une peureuse!...

Il la rassura, trop bien même, un peu trop longtemps peut-être, et le fagot n'était plus dans l'âtre qu'un maigre morceau de braise, lorsque, la chasse finie, Louveau débusqua de la forêt sur le carrefour.

Suivi des chiens, il s'avança vers sa maison, vit la porte fermée.

Soudain cette porte s'ouvrit devant lui.

— C'est déjà tè?... fit Catherine...

Les bandeaux un peu moins bien lissés, le sang aux joues, elle se hâtait à l'ouvrage, achevait de desservir sa table, de ranger sa vaisselle, cependant que le patron, tranquillement assis au coin du feu mourant, tisonnait sur les chenêts.

Louveau s'était arrêté sur le seuil. Lentement, il promena autour de lui son regard placide.

— C'est pas souvent, monsieur Landelle, que vous quittez la chasse au milieu!...

— J'ai eu un peu froid...

Un silence tomba. Comme arrivaient les autres chasseurs, Catherine prépara une collation, en attendant que les chevaux fussent attelés. Louveau était allé surveiller le partage du chevreuil. Au moment du départ, ainsi que le matin à l'arrivée, Catherine se tint sur le pas de sa porte.

Le patron, ragaillardi dans ses fourrures, monta lestement sur son siège.

— Au revoir, Louveau!...

— Au revoir, monsieur Landelle — répondit gravement le garde.

II

A cause du grand déjeuner de midi, Catherine n'avait préparé pour le repas du soir que la soupe.

C'était son mérite particulier, que cette soupe. Dès la croix du carrefour, on en sentait l'odeur, on s'en léchait les lèvres, on en était tout restauré, déjà. Elle la faisait variée, tantôt épaisse, à peine trempée, avec de lourdes tranches de pain qui se recouvraient comme les tuiles d'un toit, tantôt au contraire très cuite et « mitonnée », toujours savoureuse et nourrissante, agrémentée de légumes et d'herbes sauvages. La grande soupière fumait sous son couvercle et remplissait la pièce de ses aromes vaporeux. Comme des amoureux boivent au même verre, le garde et sa femme y plongeaient chacun à leur tour leur cuiller.

Ils avaient pour toute société Ramonnot, le griffon qui couchait à la maison, et peut-être, ces repas d'hiver sous la lampe incertaine, était-ce le moment où ils sentaient le mieux, avec la solitude du dehors, celle de leur foyer.

Assis sur son banc, les coudes sur la table, Louveau se taisait comme à son habitude, et Catherine, fatiguée de sa journée, cédait à une langueur inconnue. Les volets de la porte et de la fenêtre étaient clos, le lit était préparé. Rien ne bruissait alentour, ne semblait vivre : à peine entendait-on de temps à autre, sous la table, le souffle haletant et douloureux du chien endormi et qui rêvait. Catherine, sans le voir, gardait ses yeux fixés sur son mari. Puis, lentement, elle les ferma, laissa flotter sa songerie. Et pourtant, l'homme dont elle évoquait l'image autoritaire et douce, l'aimait-elle?... Ce mot-là, sans doute, si elle se le fût dit mentalement, n'aurait pas eu pour elle, la paysanne docile et solitaire, le sens précis et fané des liaisons bourgeoises. Confusément, elle entrevoyait son existence sans enfants, ses longues journées désertes, ses nuits sans plaisir qui n'évoquaient pour son imagination rustique que l'accouplement des bêtes. Elle était très lasse, avait grand besoin de dormir, et pourtant, en cet alanguissement, il lui semblait mieux vivre, avec plus de jeunesse et de santé, respirer plus pleinement, comme si son cœur battait plus chaud dans sa poitrine.

— Qué malaise que c'était donc qu'il avait tantôt?... demanda soudain Louveau.

Ayant fini de manger, il avait croisé ses bras sur la table.

— Pisqu'i t'a dit que c'était le froid... sur la digestion...

Louveau regardait obstinément la soupière vide au milieu de la table.

— Y avait longtemps qu'il était là?...

— Le temps que j'y fasse cuire du cidre...

— T'as ben fait!... — conclut Louveau.

Il vida son verre, se leva, alluma une lanterne, prit au coin de la cheminée la marmite de pâtée qu'il portait chaque soir au chenil, sortit avec Ramonnot.

Au bruit de la porte, les chiens du chenil s'agitèrent comme des fauves dans une cage. Leurs colliers et leurs ongles grin-

çaient sur la grille. Leurs aboiements retentissaient dans les profondeurs de la nuit.

Louveau posa sa lanterne à terre, partagea le contenu de la marmite dans les écuelles. A chaque animal, il disait, en lui donnant sa ration, un mot d'amitié, ou, parfois, d'un léger coup de pied, faisait rentrer dans l'ordre un gourmand. Ces grands griffons étaient pour lui la famille et la société. Il les avait tous vus venir au monde, là, dans ce coin plus abrité du chenil; il les avait élevés, soignés, parfois arrachés à la maladie, et il en avait enterré tant d'autres, leurs frères, de pauvres petits chiots efflanqués, qui pourrissaient là-bas, au pied d'un chêne, sous la bruyère et la mousse. Il avait passé des heures à les dresser, à les corriger, à leur apprendre la quête, la chasse, et la garde. Il distinguait leurs instints, leurs goûts, leurs manies. A l'accent de leur voix, au battement de leur queue, à l'ondulation de leurs oreilles, il donnait une signification particulière, personnelle, comprenait leur âme à chacun, et toutes ces prunelles marron, sous les grands poils frisés, c'était bien ce qu'il avait regardé sur la terre de plus sensible à son cœur, avec les yeux de Catherine.

Sa besogne finie, il éteignit son falot.

Il y avait une nuit de lune et de gelée, limpide, frissonnante. La Croix du carrefour, piquée au milieu de son talus de terre, avait la silhouette d'un grand calvaire. Les arbres allongeaient sur le rond-point des ombres très nettes. La chouette, au loin, jetait son cri lugubre. La maison, tassée comme un repaire d'animal, semblait très petite dans la grosse masse noire de la forêt. On entendait le lappement des chiens achevant leur repas.

Louveau aimait sa forêt.

Sa forêt était pour lui une grande chose vivante, pleine d'arbres et de gibier, où il faisait de longues marches parmi les houx, les broussailles, la neige, et qu'il défendait contre les braconniers. Les arbres, surtout les chênes rudes et les hêtres polis, lui attendrissaient l'âme : il fallait tant d'années pour qu'ils devinssent si beaux! Et ce que Louveau sentait confusément, selon son instinct de paysan tenace, c'était le prix de ces années et la force du temps. Son rôle utile qui faisait de lui un bon employé de l'État, le devoir dont il était fier, c'était de surveiller, de traquer les ennemis

de la forêt. Le soir, avant de rentrer, il prêtait l'oreille au silence. Il l'avait bien exercée, l'oreille, à ce silence-là, comme l'œil à l'ombre et au fourré. Souvent des murmures, des frôlements, les plus faibles indices l'avaient mis sur une bonne piste de voleur de bois ou de poseur de collets. Peu à peu, comme chez un chien de garde, s'était développé en lui une sorte de besoin farouche, un goût de lutte, de risque, et il lui arrivait de prendre autant de plaisir à la chasse des hommes qu'à celle des bêtes...

Il ne se serait point endormi sans faire un tour de ronde.

Il s'était donc mis à cheminer droit devant lui, et ses sabots sonnaient sur la route qui gelait.

Mais, au bout d'un instant, il s'arrêta, revint sur ses pas, traversa le carrefour, continua en sens opposé, et recommença longtemps ainsi ses allées et venues. Parfois il interrompait sa marche, restait pensif, regardant la fenêtre éclairée, où se mouvait l'ombre de Catherine... Était-ce sa ronde coutumière qui l'absorbait à ce point?...

... Tantôt, après la chasse, quand Louveau avait traversé le carrefour un peu plus tôt que de coutume, il avait été surpris de trouver la porte close; il ne l'avait pas moins été de la voir s'ouvrir d'elle-même, par un mouvement si vif de Catherine, dès qu'elle l'avait aperçu. Il savait aussi que la santé de Landelle était excellente et qu'il n'était pas habituel au châtelain d'interrompre une partie de chasse : exceptionnellement, pourtant, un malaise passager, une fatigue restaient admissibles. Rien d'anormal non plus dans son maintien et sa conduite, et pas davantage chez Catherine. Il faisait froid dehors, ils s'étaient enfermés : quoi de plus légitime? Tout à l'heure encore, Catherine n'avait-elle pas répondu à toutes les questions avec naturel et vraisemblance?... Non, en vérité, à mesure qu'il y songeait davantage, Louveau ne trouvait rien, absolument rien qui dût l'alarmer ou le chagriner!... Pourquoi donc, chaque fois qu'il apercevait la silhouette éclairée de sa femme, se sentait-il le cœur retourné?

Louveau, élevé au village d'Ancinnes sur le mince lopin de terre paternel, avait eu aux champs, dans les fenaisons et les batteries, une jeunesse pareille à celle de tous les garcons de

son âge et de son espèce, de sensualité fougueuse et indifférente. A peine avait-il fait choix, en dansant dans les assemblées, d'une promise qui l'avait oublié, tandis qu'il était artilleur à la ville. Il avait gardé de cette mésaventure, si commune, non pas tant du chagrin qu'un dédain général pour les « femelles », — comme on disait au pays, — et la résolution de ne guère en embarrasser sa vie. Pourtant, quand il avait été nommé garde en cette solitude de la Croix-Samson, il n'avait pu supporter de vivre au milieu des bois sans personne avec lui. C'est alors que, l'âge aussi venant, il s'était pris de goût pour la jolie fille du sabotier d'Ancinnes qu'il voyait tricoter sur sa porte en passant. Comme Catherine ne disait d'abord ni oui ni non, il avait fini par la décider, et l'avait emmenée dans sa maison perdue afin d'avoir une ménagère avenante, qui lui trempât la soupe chaude, quand il rentrerait las et mouillé. Puis, petit à petit, à cause peut-être de ses longues journées où il rêvait trop d'elle à travers la forêt, cette Catherine était devenue sa passion, son besoin, toute sa vie.

... Et puis, il y avait eu l'idée du gosse, cet atroce regret qui désolait leur ménage! D'abord, Catherine en avait parlé presque tous les jours, de ce « petit » qu'elle attendait, qu'ils attendaient ensemble, et qui n'avait pas voulu venir, qui ne viendrait peut-être jamais. Ensuite, instinctivement, elle avait renoncé à toucher ce sujet, comme on évite les choses douloureuses... Devant cette muette résignation d'une créature si jeune et si fraîche, Louveau avait souffert davantage, d'une souffrance plus humiliée et plus amère. Ce chagrin peu à peu avait tourné chez lui à l'obsession : c'était une hantise de rural, l'idée fixe d'un simple, accoutumé à la fécondité des êtres, et pour qui un homme sans enfants était comme un infirme, n'ayant pas le droit à l'amour.

C'est pourquoi Louveau, déjà vieillissant, avait un cœur aussi sensible que sauvage, et, tandis qu'il continuait ainsi d'errer sous la lune, il se sentait plus triste et plus méfiant. Les images qu'il avait gardées de la journée lui paraissaient rassurantes tout à l'heure; maintenant, elles ne faisaient plus que l'inquiéter et le troubler. Est-ce que monsieur Landelle, chasseur passionné, était homme à abandonner l'un des plus beaux lancés de la saison sans motif? et comment Catherine elle-

même ne s'était-elle pas étonnée davantage d'un événement aussi extraordinaire?... Sa tranquillité même, quand il l'avait interrogée, n'était-elle pas l'indice de quelque comédie?... Elle aurait été plus émue, plus curieuse tout au moins et plus parlante, si elle n'en avait su davantage et craint d'en dire trop long...

— Y a pas!... — pensait-il tout haut dans la nuit, — y a quéqu'chose!...

Et, longtemps, selon les saccades de sa marche, il se répéta cette phrase, comme pour en dégager l'évidence. Mais en bon paysan percheron, Louveau n'était point homme à se payer de mots ni d'à peu près : il avait l'esprit précis et curieux; il possédait depuis longtemps, par la pratique de la solitude et de la garde, l'habitude de maîtriser ses nerfs... Entre Catherine et le patron, il s'était passé quelque chose, c'était certain : mais, au juste, quoi?...

— Faudra voir!...

Il siffla son chien, revint à la maison.

Catherine, parfois inquiétée par ces rondes de nuit, s'était couchée et, très fatiguée sans doute, elle sommeillait, perdue dans le grand lit, parmi les couettes...

Que de fois, en la voyant ainsi coiffée d'une petite coiffe plate qui la faisait paraître plus jeune et plus douce, il était resté à la regarder, étonné qu'elle fût à lui, sous son toit, toute prête et docile à son gré! C'était alors un gonflement de son cœur qui l'étouffait, une palpitation de lui-même, comme si l'isolement de la maison perdue, le silence de la forêt où se battaient les mâles, la fatigue de la marche et de la veillée, dans ce lit chaud où dormait sa femme, énervaient son désir et amollissaient sa tendresse. A la façon d'un bourgeois des villes, il baisait la main laborieuse qui reposait sur le drap blanc, et, doucement, comme il aurait fait pour un enfant, — l'enfant qu'il avait tant souhaité, — il réveillait Catherine.

Ce soir-là, il ne la réveilla pas...

Et des mois passèrent, — les mois d'hiver, avec la forêt morte, les jours ténébreux et sans voix, les nuits si longues où l'on ne peut pas dormir tout le temps, et la chasse chaque semaine. A la chandelle, Catherine commençait ses prépa-

ratifs pour le déjeuner des invités. Elle n'avait jamais été ménagère plus vigilante, ni plus complimentée. Landelle aussi restait un veneur plein d'entrain, et fidèle au poste. Tout en faisant son office de garde qu'il aimait d'une passion un peu farouche, Louveau surveillait les attitudes, guettait les mouvements, épiait les sourires, les regards. Il comptait sur son œil de tireur, sur son instinct de limier, habile à suivre les voies, à pister les bêtes et les maraudeurs. Le secret de ces deux êtres-là, s'ils en avaient un de condamnable, il saurait bien, pourtant, le découvrir et le surprendre : est-ce qu'un homme averti n'en vaut pas deux, et ces choses-là peuvent-elles se cacher longtemps?... Mais sans doute les autres apportaient une vigilance égale à s'observer, car, après chaque déjeuner, lorsque, vers le soir tombant, le patron remontait sur le siège de sa voiture et lançait de là son adieu, le garde se retrouvait aussi soupçonneux et aussi irrésolu.

— Y a-t-i quéqu'chose ou y a-t-i ren?...

Ainsi s'usait et se dissipait son alarme.

Son esprit, à force de demeurer fixé uniquement sur cette idée, comme l'œil se fatigue à regarder le même point, finissait par ne plus bien la distinguer : il n'y croyait plus. Par la vertu même de ces jours brefs et monotones qui composaient sa vie presque sauvage, il reprenait espoir et confiance. Longuement, ardemment, tandis qu'oscillait la vieille lampe sur leurs têtes, il regardait Catherine, la face inclinée sous sa coiffe, et qui reprisait leurs hardes. Ils n'avaient guère de conversation, en ces veillées : à quoi songeait Catherine?... Elle avait l'air si calme, si posé, sa main active piquait si régulièrement les points de sa couture!... Louveau, lui, pensait à Catherine, uniquement et toujours. Malgré lui, quelquefois, il lui faisait une caresse. Elle restait placide et douce, comme elle avait toujours été, sans interrompre sa besogne ni sa songerie. Il redevenait presque heureux : il l'aurait été tout à fait, sans le regret de l'enfant, ce regret que le silence et la solitude de leur maison, en ces soirées d'hiver, semblaient rendre plus vif encore. Mais, s'ils n'étaient pas plus contents et plus gais, à qui, au juste, était-ce la faute?... Par moments, des souvenirs de sa jeunesse revenaient à Louveau : d'autres, des camarades de son âge, avaient jadis laissé dans les fermes,

après les blés et les pommes, de petits gars qui leur ressemblaient. Lui, peut-être, il aurait beau chercher, pour en trouver autant!... Et, peu à peu, il s'était enfoncé dans cette idée que la force de l'amour n'en fait pas la fécondité... Était-ce donc à lui de se plaindre de son ménage désert, et de toute cette tristesse vague, de cette lassitude si pâle qui, certains soirs, passait sur le visage mystérieux de sa femme? Et cependant, c'était lui qui s'était méfié, avait eu un soupçon!... Quelle injustice et quelle injure!...

— Pauv' Catherine, — se disait-il tout bas, — si elle savait!...

III

La semaine, on vivait si seul à la Croix-Samson qu'on était bien content, le dimanche, d'aller écouter la messe au bourg d'Ancinnes.

On soignait dès l'aube la basse-cour et le chenil; on trayait d'un tour de main les deux belles vaches rouges qui, ce jour-là, au lieu de promener librement leurs sonnailles à travers les fourrés, restaient allongées dans l'étable; on se décrassait avec un savon plus fin. Louveau se rasait de son mieux, Catherine lissait ses bandeaux avec un peu de pommade; ils endossaient leurs hardes les plus fraîches, la longue blouse de toile bleue et bruissante, aux larges boutons de nacre, le corsage à basques; l'un arborait son casque de velours vert à la visière vernie, l'autre piquait une épingle d'or dans sa coiffe à broderie et, comme, de la maison forestière à l'église d'Ancinnes, la « ligne du faîte », sinueuse et montueuse, ne compte pas moins de sept à huit kilomètres, on se mettait en route, aussitôt cassée la croûte du matin. Gaillardement, sa jupe retroussée, Catherine, aussi bonne marcheuse que son mari, faisait sonner ses hauts talons. Parfois, en chemin, on profitait d'une « occasion » : une voiture d'amis, en allant au bourg aussi, vous offrait une place. Le plus souvent même, quand le ciel était maussade, on s'arrangeait d'avance avec la voisine du hameau du Buisson, la mère Blavette. A cause des dix enfants que le Seigneur lui avait envoyés et conservés en vie, la pieuse femme ne manquait jamais d'aller le remercier à son jour :

en passant au carrefour de la Croix-Samson, elle s'arrêtait pour prendre Catherine dans sa belle « charte » de grosse fermière.

Monsieur le curé d'Ancinnes, n'étant plus jeune, ne pouvait rester longtemps à jeun le matin : aussi avait-il l'habitude de dire sa messe avant l'aube, et, quand on arrivait à l'église, il en était généralement à l'offertoire. On avait tout de même le temps de faire une prière en attrapant un peu de la bénédiction. Le principal du divertissement, c'était la sortie.

Là, on voyait le monde, tout le monde des alentours, ceux qui ne quittaient leurs chaumières ou leurs belles fermes que pour la messe, les journaliers aux pieds poudrés par la route et les patrons descendus frais de leurs carrioles, les riches et les pauvres, et, dans ce moment-là, on échangeait des politesses, des « portements » et des nouvelles pour huit jours. Devant le seuil de la vieille église, sur une étroite place gazonnée et en déclivité douce, les blouses bleues se groupaient d'un côté, les coiffes blanches de l'autre. Quelques vestons et chapeaux melons des prochains conscrits se mêlaient aux robes à taille des plus riches pucelles. Les groupes grossissaient lentement, à mesure que l'église se vidait, finissaient par obstruer la porte, empêchant la foule de sortir. On entendait, avec la dernière sonnerie des cloches, de grands éclats de voix et de rire, des jurements, un caquetage perçant de femmes, tout ce tumulte particulier aux cohues paysannes, plus riche, plus ample, plus varié que le brouhaha des villes, et auquel l'accent traînant du Maine donnait un air de profonde mélopée. Puis on allait trinquer chez la mère Fillette, qui débitait le meilleur café du pays. Dans l'étroite et basse salle enfumée du cabaret, devant de petites tables recouvertes d'une toile cirée marron, sur des tabourets de paille, on s'entassait, en lutinant la vieille femme et sa bonne, toujours bien choisie, et, le plus souvent, on allait prendre soi-même, à côté, dans la salle du billard, ce dont on avait besoin, les grands verres et les longues cuillers d'étain, le sucre, les flacons d'eau-de-vie au goulot gradué. La bonne ne faisait guère que verser le café, promenant de table en table une énorme cafetière au derrière noir. La mère Fillette recevait l'argent des consommateurs, l'enfouissait dans son tablier. Les femmes, celles qui venaient de très

loin, entraient aussi avec leur homme, et trempaient un morceau de galette dans un « demi ».

C'était là, pour Ancinnes, son heure de fête, son instant de vie commune, sociale, et la salle fumeuse de la mère Fillette y jouait le rôle des salons citadins...

Mais, ce dimanche matin, ce dimanche de juin, jour de Saint-Pierre et fête du pays, Catherine était sans entrain. Déjà, depuis quelque temps, elle en avait un peu moins chaque jour, perdait de sa résistance et de son courage. Sa besogne finie, elle s'était pourtant habillée de très bonne heure, avec sa jupe de mérinos et sa coiffe neuve. En signe de cérémonie, elle avait fixé à son cou une petite broche en doublé que le sabotier, son père, lui avait donnée jadis pour son mariage. Ses jolis cheveux étaient toujours aussi bien tirés, lissés, luisants le long de ses tempes, et l'on pouvait toujours admirer la netteté de la raie qui les séparait sur son front. Seulement son visage n'avait plus la même fraîcheur. Ses joues elles-mêmes, si rondes et d'un teint si vif, semblaient maigries, pâlies; ses lèvres amincies, décolorées. Les basques de son corsage, étroites et courtes, l'alourdissaient, lui donnaient une tournure épaisse.

Au moment de quitter la maison forestière, elle déclara qu'elle ne se sentait pas en état de faire à pied ses sept kilomètres, aller et retour.

— V'là donc qu'tu mollis?... — fit Louveau.

— Ça se peut!... Mais c'est trop loin, que j'te dis...

Par bonheur, la mère Blavette, sa voiture déjà toute chargée de marmaille, vint à passer.

— La Catherine ne peut pus se traîner — dit Louveau.

— Elle a ben raison, pis que v'là eune charte à son service!... — répondit obligeamment la voisine, en commençant de tasser ses enfants, dans le fond, jusque sous les banquettes.

L'hospitalière carriole, attelée d'un grand diable de cheval haut sur pattes, avait le marche-pied si élevé que Catherine eut grand'peine à monter.

La voisine, qui avait toujours l'esprit tourné à ces choses-là, goguenardait :

— C'est des fois un ben bon signe, qu'une femme ne soye point trop leste... pas vrai, Louveau?...

Dans l'église, comme il était venu du monde de tous les environs pour la Saint-Pierre, l'affluence était considérable. Dès l'entrée, des hommes, debout entre les deux bénitiers, barraient le passage. A droite et à gauche, parallèles et symétriques, les petits bancs débordaient comme les tiroirs d'une commode trop pleine. Les cierges, dans le fond, scintillaient autour de l'autel, et le fils du boucher, qui avait appris à toucher l'orgue, le faisait hurler et gémir bien plus fort que de coutume, en l'honneur du saint patron. On manquait d'air, de lumière. Cela sentait l'encens, la grosse pommade chauffée sur les têtes, la toile des blouses, et l'étable.

Presque aussitôt que Catherine se fut mise à genoux, elle se releva, s'assit, seule, au milieu de l'assistance prosternée.

Après la bénédiction, dès que l'attroupement commença de se former sur la place, Louveau s'y mêla. Fils du pays depuis des générations, tutoyant tout le monde, hommes et femmes, serrant des mains, il était entouré, considéré. Parce qu'il était garde de l'État, les paysans voyaient en lui une autorité; surtout on le savait un brave et rude homme. Il courait sur lui des histoires terribles de maraudeurs mis en piteux état, — peut-être pas tout à fait vraies telles qu'on les racontait, mais qui n'en révélaient pas moins un gars décidé, au coup de fusil facile. Vivant loin du monde, perdu dans ses bois, il laissait plus de prise à l'imagination et il s'en fallait de peu qu'il n'eût comme sa légende. On l'enviait aussi de ce que, dans son repaire de la Croix-Samson, il eût pour lui tenir compagnie une femme aussi avenante.

Cependant Catherine l'avait rejoint, échangeait des poignées de mains, elle aussi, demandait et donnait des nouvelles. Mais elle éprouvait une grande fatigue et la fête commençante l'étourdissait. Les chevaux de bois déchaînèrent le tumulte de leur orgue, pire encore que le grand jeu du boucher dans l'Église. Il y avait tout le long du bourg de petites boutiques, une loterie, avec sa roue grinçante, où l'on gagnait de la vaisselle, un tir où l'on gagnait des boîtes de biscuits, un salon de danse, et des « bastringues », sorte de jeu de quilles tumultueux, qui tient à la fois du billard et des boules. Devant les

auberges arrivaient des charrettes, bourrées d'invités, et d'où les gens, tant ils étaient serrés, ne pouvaient s'extraire. Des gamins couraient de boutique en boutique et les jeunes garçons qui bientôt porteraient le fusil au régiment s'exerçaient dans le tir à gagner le biscuit. Déjà les cabarets regorgeaient; les Louveau eurent peine à trouver un coin de table chez la mère Fillette et un tabouret pour Catherine. Son café et le morceau de galette qu'elle y trempa pour se ranimer ne tardèrent pas, au milieu de cet entassement, de ces cris et de la fumée des pipes, à la mettre mal à l'aise.

C'était une coutume aussi vieille que le pays : cette journée de la Saint-Pierre, on la passait tout entière au bourg, jusqu'à l'ouverture du bal. Même, depuis qu'ils étaient mariés, Louveau n'avait jamais manqué d'inviter sa femme pour une contre-danse : cela lui rappelait le temps où elle était jeune fille. D'abord, il fallut faire un tour aux boutiques, jouer un billet de loterie, puis déjeuner. Enfin, vers trois heure, la danse commença.

— Allons, Catherine, en avant deux!... — dit gaîment Louveau.

Elle se laissa prendre par la taille, s'appuya sur l'épaule de son mari; mais, dès les premiers tours, elle défaillit.

— Y a point!... fit-elle... ça me suffoque trop!

La mère Blavette, par bonheur, l'avait attendue : après avoir repris sa place dans la charrette, elle s'y installa, heureuse, reposée, comptant sur le grand air pour se remettre.

Rentrée chez elle, elle eut à peine la force d'ôter sa jupe et sa belle coiffe. Louveau avait gardé la bonne humeur et l'excitation que procure aux paysans sobres, habitués à la seule griserie de l'air, le moindre excès.

— T'as fait comme moi, — dit-il à sa femme, — t'en as trop pris!...

Catherine, assise sur le banc dur et accoudée à la table, languissait, ne parvenant ni à se déshabiller ni à faire la soupe. Elle était livide; ses yeux étaient tirés au coin des paupières et la peau en semblait lavée, lissée, luisante comme un vernis. Elle ne se ressemblait plus à elle-même et l'on eût dit qu'on lui avait mis un masque sur le visage.

Louveau ne plaisantait plus.

— Ah çà! — fit-il, — c'est-i' sérieux que t'es malade?,..

Catherine secoua lentement sa tête qui paraissait si lourde.

— Non, c'est point ça.

— Qué qu' c'est?...

Catherine faisait effort pour avaler sa salive comme quelqu'un qui lutte contre la nausée et blanchissait encore. Sa poitrine se soulevait; elle avait entrouvert son corsage, délié les cordons de sa robe; elle respirait avec peine. Le banc n'ayant pas de dossier, elle se penchait sur la table, n'avait pas la force de soutenir son buste.

— Louveau, — dit-elle enfin, — j'm'attends que j'suis grosse...

Elle avait, en prononçant cette parole, caché sa tête dans ses deux mains.

Louveau demeurait muet.

Cette idée, lui aussi, l'avait effleuré tout à l'heure, mais comme une chose impossible, à laquelle on ne doit pas croire, et maintenant, il avait peine à en comprendre le sens, la réalité. La stupeur paralysait le mouvement de sa conscience où l'événement ne pénétrait que lentement, par infiltrations successives, comme l'eau dans la terre.

C'était une sorte d'étourdissement, de joie excessive et insupportable, la tête tournant comme celle d'un homme ivre, le cœur qui s'en allait, la poitrine vide. Un enfant... son petit gosse... le gosse de sa Catherine!... Le tumulte de ses sentiments était tel qu'il s'en rendait à peine compte. Transporté, fou, il allait prendre sa femme dans ses bras. Soudain, à travers les doigts qui cachaient le joli visage, à la racine des cheveux pâles, il aperçut comme une montée de fièvre, qui, après tant de blancheur, les colorait.

Catherine était toute rouge!...

Il s'arrêta dans son élan.

Pourquoi tant rougir d'un pareil aveu, d'un pareil aveu à son mari?... Pourquoi ce secret, d'où devait dépendre leur plus grand bonheur, longtemps gardé, et comme arraché, quand il n'y avait plus moyen de faire autrement?... Oui, pourquoi tant de honte visible, et cette tristesse involontaire, ces yeux fixes, sans expression, qui semblaient regarder tant de choses ailleurs?... Ah! cette femme défaillante, exténuée,

humiliée, était-ce là Catherine telle qu'elle aurait dû être en un tel moment, et n'était-ce pas elle qui aurait dû se jeter dans les bras de son homme, pour y pleurer de joie et y cacher, si elle voulait, sa fierté?

— On dirait quasiment qu't'annonces un malheur?

— Oh! Louveau! — répondit vivement Catherine, mais le visage toujours caché...

Louveau, immobile, la regardait fixement.

Son alarme, sa cruelle alarme qu'il s'était presque reprochée, lui revenait tout entière. Il lui semblait que son cœur se retournait dans sa poitrine, s'accrochant et se déchirant. Le jour où il avait cru surprendre les coupables, il ne s'était donc pas trompé, malgré tout, et la preuve qu'il avait tant cherchée, à laquelle il avait fini par ne plus croire, n'était-ce pas cela enfin, bien manifeste et bien décisif : l'enfant, l'enfant que lui-même, après cinq ans d'attente, n'osait plus espérer?...

Il avait saisi les deux poignets de Catherine. Il lui avait violemment dégagé le visage.

— Louveau, en vérité, qué qu't'as?... — balbutia-t-elle plaintivement.

— Qué qu'j'ai!... — hurla-t-il.

Puis, aussi brusquement qu'il les avait saisis, il lâcha les poignets de Catherine, se tapa un grand coup de poing sur la tête et, empoignant son fusil au râtelier de la cheminée, tout endimanché encore, avec sa belle blouse bruissante, il s'en alla dehors.

Son fusil, il l'avait pris par habitude de métier, geste instinctif chez lui en face d'un danger. Et, maintenant, il le portait à l'épaule, ne sachant qu'en faire.

Sans doute, dans le moment, s'il avait eu là Landelle, il n'aurait pas été long à placer sa balle. Il n'allait pas tuer une femme, pourtant, Catherine, sa Catherine!... Alors il ne restait que lui à tuer, lui qui s'allongerait là, dans le fossé de la grand'route, la mâchoire emportée... Mais ça, tout de même, ce serait trop bête, trop lâche!... Et puis les deux autres, sans doute, seraient trop contents!... Non, il ne fallait pas être un sauvage, une brute dont la cervelle éclate d'un coup de sang; avant tout, il fallait se rendre compte, comprendre les choses jusqu'au bout, chercher le bon parti...

Louveau s'était enfoncé sous bois ; peu à peu, comme si la compagnie de sa plus naturelle amie. la forêt, l'apaisait de toute sa fraîcheur, il se ressaisissait, raisonnait.

D'abord, sa preuve, pouvait-il en faire usage, aller dire au patron : « L'éfant d'la Catherine, c'est vous qu'y avez fait, à cause que moi, j'peux point?... » Humiliation plus intolérable que tout!... Et puis était-il donc si certain?... Ce n'était qu'une supposition, après tout, une idée qu'il s'était faite jadis par chagrin, et qu'il avait gardée par défiance de soi, à tort sans doute. Il était fort, bien portant, il avait été amoureux, et savait-on jamais les surprises que l'âge, parfois, réserve?... Non, puisqu'il avait attendu jusque-là, ne valait-il point mieux attendre davantage encore? Le petit de la Catherine, quand elle l'aurait mis au monde, on le verrait... Il aurait un visage, une ressemblance... Cela, au moins, ce serait clair, certain, et, jusque-là, il fallait continuer de se tenir tranquille et de se taire, gardant tout en soi-même, ainsi que doivent faire les hommes qui ont dans la vie un peu d'orgueil et de jugeote.

Lorsqu'il rentra à la maison, Catherine avait remis ses effets de tous les jours.

Le tablier bleu était noué autour de sa taille, pinçant le caraco sur les hanches, et Louveau remarqua que le ventre ainsi commençait à paraître. Il en ressentit au fond de lui un grand remuement douloureux et il accrocha posément son fusil au râtelier. Il reprit, lui aussi, ses hardes de la semaine, Catherine lui servit la soupe et ils la mangèrent, comme toujours, silencieusement.

IV

Autant que la peur des surprises, Catherine Louveau, qui était d'âme primitive et droite, avait d'abord connu dans la faute les agitations de la conscience. Le châtelain des Chênes-Rouges, en se mêlant à cette existence sauvage de la Croix-Samson, y avait introduit tout le tumulte de la passion.

Flattée par le choix du maître, peut-être attachée, surtout docile, ce n'était ni à l'amour ni à l'obéissance pourtant qu'elle

avait demandé sa joie et son excuse. Depuis si longtemps elle supportait en secret la tristesse, l'humiliation de rester une femme qui n'avait pas son « petit » à soigner, qu'elle avait tout de suite et naïvement trouvé dans le sentiment, encore incertain, de sa maternité, l'absolution, comme la bénédiction de sa faiblesse.

Peut-être même, au premier éveil de sa chair maternelle, Catherine était-elle devenue plus romanesque qu'une autre paysanne ne l'eût été, parce que, dans ses longues journées, rêveuse, alanguie, elle subissait, avec l'isolement, l'influence de cette forêt, dont elle pressentait davantage la force et la fécondité. Déjà son enfant lui apparaissait providentiel, sacré. Dans ses travaux de ménagère, elle si robuste et si vaillante, elle épargnait ses efforts. Elle se soignait, se reposait, par précaution, par crainte de nuire à son fardeau. Peu à peu habituée à ces malaises, amollie et songeuse, elle passa ainsi des mois de paresse, de souffrance et de bonheur.

Louveau, avec la belle saison, avait étendu ses tournées. Jamais, il n'abordait le sujet qui aurait pu faire la joie de leur ménage et cet enfant dont la venue approchait, c'était comme s'il l'avait oublié. Le plus souvent il emportait avec lui son déjeuner et, tandis qu'il parcourait les bois, Catherine était bien à l'aise pour suivre ses pensées. Le soir seulement, à la nuit close, Louveau rentrait, harassé, pour manger à la hâte, se coucher et dormir.

Les sentiments de Catherine à l'égard de son mari eussent été pour elle-même fort difficiles à démêler. Elle avait été obscurément touchée de l'ardeur que Louveau, dans les premiers temps de leur mariage, lui avait témoignée, puis, un peu lassée, elle avait vite rangé le service conjugal parmi les autres obligations de sa vie active et domestique. Naturellement résignée et laborieuse, elle estimait en son mari un homme volontaire et travailleur. Si, par instants, à cause de sa jeunesse et de sa force, elle eût secrètement souhaité plus de gaîté et d'expansion, elle n'avait guère le temps de sentir ce regret et elle voyait trop peu de monde à la Croix-Samson pour n'avoir pas perdu, peu à peu, jusqu'au désir même de changer quelque chose à sa vie. Surtout elle savait gré à Louveau d'une qualité bien rare dans un ménage comme le leur : il

était rude et dur, mais non violent, et toujours maître de lui. Elle devinait même en lui, survivant à la première fougue de la passion. quelque chose de tendre et de douloureux qui semblait venir du cœur.

Ce fut dans la matinée du 26 juillet, aux aboiements des chiens, étonnés du mouvement inaccoutumé qui régnait au carrefour, que l'enfant de Catherine fit son entrée dans le monde. La mère Blavette s'était chargée d'appeler, le moment venu, le médecin d'Alençon, et Louveau, confiant dans la garde d'une femme aussi expérimentée, était, comme à l'ordinaire, allé dès l'aube en forêt.

A son retour, vers midi, le médecin déjà parti, la mère Blavette, affairée, assistait à la fois la mère et l'enfant.

Le grand lit avait été débarrassé de ses couettes de plume : il semblait aplati, affaissé, comme une chose exténuée par un effort excessif. Mais on l'avait paré de beau linge frais. Là-dessus, comme ces mortes de marbre qu'on voit sur les tombeaux, Catherine, les cheveux pris dans une étroite coiffe de nuit, était étendue, et regardait Louveau.

Il s'approcha d'elle.

Elle lui tendit une de ses mains, qui étaient devenues blanches et fines. Il la prit et la serra sans rien dire ; la mère Blavette, toujours contente de voir venir à la lumière de petits hommes, riait.

Mais Louveau avait détourné les yeux.

Au pied du lit, face à Catherine, se trouvait placé un berceau d'osier neuf ; la mère Blavette le balançait doucement avec son pied : cela craquait un peu, plaintivement, à chaque oscillation.

Il y avait dedans comme une blancheur qui s'agitait.

— Vous ne demandez même pas c'que c'est... — dit la mère Blavette —. C'est un petit gars, un beau petit gars aussi solide que vous...

Depuis des mois, Louveau attendait ce moment avec la fièvre d'une idée fixe. Dans sa patience et sa dissimulation, il avait été soutenu par une force mystérieuse qui, malgré tout, ressemblait à un espoir. Et cet enfant, dont il avait chaque jour observé le grossissement sous le tablier de Catherine, Louveau

n'avait vécu que pour la minute où il pourrait le voir, examiner son visage.

Et, maintenant qu'il tenait dans ses mains indécises cette chose remuante et vagissante, que lui avait donnée la mère Blavette, il n'osait ni toucher, ni regarder, et il sentait sur lui, l'observant, guettant les mouvemements de sa physionomie, les yeux de Catherine.

Violemment, il éleva les deux bras et considéra le poupon, face à face.

Le petit être avait le teint rougeâtre, presque jaune, de tous les nouveau-nés. Il se mit à crier de tous ses poumons, tordant sa bouche, suçant ses lèvres molles. Des larmes épaisses baignaient ses yeux fermés. Son nez se tortillait, se plissait. Les cils étaient sans couleur discernable, de même que la croûte légère, qui, sous l'étroit bonnet rustique, le long du front ridé, remplaçait les cheveux. Empaqueté jusqu'aux pieds, épinglé dans son linge, il n'avait point de jambes visibles, point de buste, et agitait seulement deux mains froissées, fripées, et si menues avec leurs ongles luisants!

Longtemps, Louveau demeura immobile, tenant l'enfant en l'air comme s'il n'eût rien pesé et ne parvenant pas plus à en détacher ses yeux qu'il n'avait pu les y fixer tout à l'heure. Mais, en ces traits confus, comment seulement entrevoir la ressemblance d'un homme? De qui reconnaître l'image?... Lui-même ou Landelle?... Il faudrait un signe visible, une particularité du visage ou du corps, quelque indice bien clair et bien certain. Le châtelain des Chênes-Rouges en avait-il seulement?... Louveau ne se souvenait pas, n'avait pas remarqué... Il sentait respirer dans ses mains l'étroite poitrine, vivre et palpiter la créature mystérieuse, indéchiffrable. Et il avait l'impression que son cœur s'en allait, se vidait... Tout ce qu'il avait aperçu dans cette après-midi, déjà si vieille, de son premier soupçon, et dont il avait eu presque honte, tout ce que, jour par jour, heure par heure, il avait observé, deviné, compris, et dont pourtant, durant des mois, il avait voulu douter toujours, malgré tout, malgré lui, tout cela était là sous ses yeux, réel peut-être, palpable, et pourtant toujours incertain... A côté de cette petite créature qui venait d'apparaître au monde, il se trouvait plus malheureux et plus perdu,

plus irrésolu encore... Ah! savoir, être sûr!... Ne saurait-il jamais, ne serait-il jamais sûr?...

La mère Blavette, craignant le froid, vint lui reprendre l'enfant, et, maternellement, elle le coucha dans le berceau, le borda, lui cala la tête sur l'oreiller, puis se mit à le bercer en chantonnant.

Louveau s'était assis, ne bougeant plus, écoutant, lui aussi, la chanson de la vieille berceuse.

Il était calme, maintenant, seulement plein d'une tristesse et d'une humiliation si grandes que rien, il le sentait bien, n'aurait pu les exprimer ni les soulager, ni les larmes, ni une plainte, ni même la colère et la vengeance. Il avait patienté jusqu'à cette heure-là, et, à présent qu'il avait tant patienté, que faire, que décider?... Que tenter pour sortir d'une pareille angoisse?...

Et Catherine, sa Catherine?...

Elle était là, muette, blanche : ah! qu'elle était jolie, distinguée, couchée ainsi, fatiguée, ensommeillée, elle aussi, par la chanson!... Si pourtant cela avait pu être un jour de bonheur, celui-là, comme il aurait senti toute son âme se fondre et s'ouvrir! Lui, le rude paysan qui lâchait pour de bon sa cartouche dans les fesses des braconniers, comme il aurait été content de se jeter au pied de ce grand lit, de baiser cette main pendante, ce drap frais, et ces pâles cheveux sous la coiffe!...

Le soir, la mère Blavette fit jeter par terre, au pied du lit, un matelas qui servît de couchette à Louveau : c'était à lui de veiller la mère et l'enfant et, entre l'une et l'autre, sur ce campement de prisonnier, il ne put fermer l'œil. Il partit en tournée dès l'aurore, et, tout le jour, durant son inlassable randonnée, sans cesse, sans répit, il rumina sa même pensée, sa même irrésolution, et tout son chagrin.

Depuis des années qu'il le parcourait sans trêve, ce quartier de forêt, il le connaissait comme on connaît son jardin. Il n'y sentait pas la fatigue de sa marche forcée, parce qu'il ne sentait que le poids de son cœur et que, confusément, il aimait le vaste horizon des coupes, l'ombre des taillis et toute cette solitude sauvage, farouche, où il se trouvait plus à l'abri de ce qui fait du mal, dans la vie. Chacun de ces vieux chênes

et de ces hêtres moussus était pour lui presque un personnage, qui avait son histoire, comme chacun de ces fourrés rappelait un bon coup de fusil, quelque drame de chasse ou de braconnage. Dans les premiers temps de son mariage, quand il sortait de sa maison tout heureux de Catherine, en avait-il fait de belles marches, à travers la forêt! Il trouvait le matin si frais, les feuilles si vertes, il sifflait en marchant comme les oiseaux chantaient, et, par instants, trop content, ayant faim, il tirait de son sac un morceau de pain qu'il partageait avec son chien, assis sur le derrière, dans la mousse humide... Et tout cela, maintenant, ne lui revenait plus à l'esprit que pour le torturer!...

Le lendemain, avant la venue de la mère Blavette, il resta seul un moment près du lit de Catherine assoupie.

Dans le berceau, dont un rideau était tiré pour l'abriter de la lumière, dormait aussi le nouveau-né.

Louveau, malgré lui, le regarda, le contempla.

Reposée à présent de toute la fatigue d'être venue au monde, la fragile créature apparaissait si délicate, si heureuse!... La tête abandonnée sur son oreiller blanc, la physionomie tranquille, humaine maintenant, elle soupirait, se détendait, se trouvait bien. Les petits yeux étaient fermés, non plus par l'éblouissement du jour, mais par le sommeil. Les minces bras, par moments, remuaient... Le nez était fin, comme transparent, la bouche entr'ouverte par le souffle léger, et le teint avait changé de couleur, devenait presque rosé comme une fleur de pommier. On voyait nettement les veines des paupières, des mains aussi : figure charmante d'un joli bébé, distingué, gentil bourgeois, en vérité, à qui il ne manquait qu'un riche berceau, des draps délicats, et une bavette en broderie.

Louveau se pencha sur l'enfant, si près qu'il semblait respirer l'haleine de la bouche, flairer la peau fraîche, comme un animal qui reconnaît à l'odeur sa progéniture. Puis il empoigna le frêle corps, le tira du berceau, et, comme il avait fait la veille, l'élevant à hauteur de son visage, il l'examina farouchement.

Et ce fut en lui, cette fois-ci, comme une illumination, le brusque éclair de l'instinct.

Ah! non, des motifs, des raisons, de pauvres preuves d'homme qui doute et qui cherche, il n'en avait plus que faire... Sa certitude, il la tenait!... C'était comme s'il voyait devant lui, à cette minute, Catherine et Landelle faisant ensemble ce gosse-là, et ses poings se crispaient de fureur et de souffrance... A la sentir ainsi vivre et respirer dans ses doigts, la chétive chose, il eut envie de serrer, de serrer l'étroite poitrine qui palpitait, jusqu'à ce que cela ne vive et ne respire plus, comme on étouffe un pigeon.

L'enfant, le souffle déjà court, se mit à geindre faiblement, à se débattre. Il agitait ses bras, frottait ses petites mains sur celles de l'homme, comme pour détendre l'étreinte mortelle, remuait ses jambes captives dans ses couches ainsi qu'un animal dans un piège. Louveau le regardait toujours : le nez étroit se pinçait, les lèvres molles se tordaient et les paupières, sur ces yeux qui n'avaient pas encore vu le monde, battaient... Ah! la pauvre créature qui ne vivait plus que d'un souffle!... Si cela avait couru devant lui comme un mauvais gibier, s'il avait pu épauler, lâcher son coup de fusil, tout finir en chasseur, comme il aurait été soulagé! Mais là, en bourreau, froidement, avec ses deux pouces, qui rougissaient la gorgerette soupirante, ah! non, tout de même... Il n'avait pas le courage, au chenil, de tuer les chiots de méchante race... Allait-il donc étrangler ce gosse, qui n'avait rien fait, lui?...

Lentement, posément, avec une douceur presque paternelle, il remit l'enfant au berceau, le recouvrit, le borda, referma le rideau.

Puis il s'assit.

Toute sa férocité, maintenant, était tombée. Et son chagrin, il sentait trop que cette pauvre vengeance-là n'aurait pu l'apaiser. Cela ou autre chose, à quoi bon?... A la ville, en un cas pareil, on se battait, on s'envoyait deux messieurs avec défense de parler de la chose, on faisait mine, sur un pré, de s'enfoncer du fer dans la peau. Mais lui, un garde des bois, est-ce qu'il allait se mettre à défier son patron, l'homme riche, le bourgeois considéré qui faisait travailler tout le monde, et qui se moquerait de lui, le laisserait mortifier par le pays entier?... Alors quoi?... Quitter la Catherine, et puis aller

devant le tribunal, divorcer?... Est-ce que ça se pratiquait aux champs, ces procès-là?... Il y en avait bien d'autres que lui, à travers la contrée, qui se trouvaient dans son cas, et ne disaient mot, puisque c'était là un accident qu'un homme devait savoir endurer comme une maladie du bétail ou une récolte malheureuse.

Le bébé s'était rendormi et Catherine avait ouvert les yeux, étonnée de trouver son mari à rien faire, assis, et qui songeait.

Vivement, il s'approcha d'elle, touchant le lit de son corps.

— C't'éfant-là, — dit-il, — c'est le patron qui t'l'a fait...

Catherine avait de la peine encore à lever ses paupières toutes lourdes de la nuit. Elle adressa à son mari un regard inquiet et doux, comme si elle avait mal entendu, n'avait pas compris...

Très calme, il précisa.

— J'te d'mande comment qu'tu't'es fait faire c't'éfant-là par l'patron?...

Elle restait droite sur son lit, les bras tombés sur les genoux, stupéfaite, presque anéantie par une émotion trop soudaine et trop vive pour sa faiblesse d'accouchée.

— Tu vois ben que j'suis au courant!... — ajouta Louveau.

Et, plus bas, comme s'il avait eu peur que le gosse n'entendît :

— Dis, c'est-i'point c't après-dînée où j'vous ai pincés à faire chauffer du cidre?...

— Je n'sais point!... — fit Catherine, d'une voix qui avait l'air d'un souffle.

Elle s'était laissée retomber sur ses oreillers, renversée, presque évanouie. Des larmes commençaient à couler de ses yeux sur ses joues.

— Y avait longtemps que ça durait?...

— Depuis l'ouverture de la chasse... un peu avant... — soupira Catherine comme si elle eût parlé en rêve.

Louveau, pour l'entendre bien, avait encore été obligé de se rapprocher du lit, de se pencher sur elle. Il tournait le dos au berceau. Il souffrait de tout ce qui pouvait souffrir en lui; il avait bien plus mal encore que tout à l'heure, mais autrement,

avec quelque chose, dans son chagrin, de plus désespéré et de plus amer, parce que la fureur, la révolte, l'envie de détruire, tout cela, c'est comme un alcool qui vous monte à la tête et dégage le cœur.

— Pourqué donc qu'tas fait ça?... — demanda-t-il presque doucement.

— Est-c'que j'sais?... — murmura Catherine, du même ton que si elle avait dit une prière au bon Dieu... — C'était le patron... Un jour, il a voulu... j'ai point osé... Et puis, après, ç'a été la même chose... C'était point pour te faire tort, j'te l'dis...

Elle avait de nouveau fermé les yeux, à bout de forces, tourné la tête de l'autre côté; elle ne bougeait plus du tout, soulagée peut-être de n'avoir plus à se taire ni à dissimuler, d'avoir laissé, en son épuisement de malade, couler son secret comme ses larmes. Le repos et la faiblesse avaient blanchi ses mains, son visage, blondi ses cheveux qui n'étaient plus tirés autour de son front, mais bouffaient et frisaient comme ceux que les dames portent à la ville. Elle avait l'air si las et si triste et toute sa figure était si pâle qu'on aurait pu la croire morte.

Ils se taisaient.

Il n'avait plus rien à lui demander. Elle n'avait même pas eu la force de la dissimulation ni du mensonge : était-ce là une femme qu'on pouvait chasser, jeter au fossé du carrefour, et, quand il la renverrait avec son petit à Ancinnes, dans la saboterie, à quoi cela avancerait-il qu'à faire parler les langues qui n'avaient rien à dire?...

Et Louveau, confusément, entrevoyait le sens de cette amertume, de ce calme qui, peu à peu, dans son âme rude et torturée, remplaçaient la violence et la fièvre. Sa vie, son amour, son bonheur, ce qui avait fait de lui un homme droit et fier, était fini, cassé, ne pouvait plus se raccommoder, ne le pourrait jamais... Elle avait dit : « C'est parce que c'était le patron!... » Oui, c'était bien cela, et elle n'avait point dit une fausseté, sans doute... Cet homme-là avait usé de son prestige, de son autorité, de sa richesse, pour un caprice de seigneur... C'était naturel, c'était logique... Un pauvre bougre de serviteur à qui, en passant, l'on prend sa femme, —

toute sa vie, — qu'est-ce que cela peut faire?... Le rustre n'en saurait rien, et puis, quand même, s'il savait, est-ce qu'il oserait seulement se plaindre?... Eh bien, il s'était peut-être trompé, le galant châtelain des Chênes-Rouges! Seulement du bruit, du scandale, les caquets du pays, non, ce n'était point cela qui convenait, et puisque les hommes, comme les animaux de la forêt, se faisaient une guerre si sournoise, il fallait s'embusquer partout, attendre son heure, à l'affût du destin.

Louveau avait dans les yeux une lueur presque joyeuse, une sorte d'allégresse farouche. Ce qui maintenant, s'émouvait en lui, c'était l'instinct profond, l'instinct paysan de la patience et de la durée. Il n'était point pressé, Dieu merci! dans sa vengeance : n'était-il pas là, ce gosse, qui serait comme son otage dans l'avenir? Contemplant le petit de Catherine, il entrevoyait une revanche, non pas d'un moment, mais de toute la vie, jusqu'à la mort; il imaginait Catherine à sa merci, jour par jour, heure par heure, expiant en détail et sans trêve sa faute...

— C'est bon, — dit-il, — ne t'occupe plus de ren... Ton éfant, j'te l'laisse, et j'te garde... Seulement, je t'avertis... Pisque c'est son gas, au patron, c'est tout de même pas moi qui le nourrira...

De nouveau inquiète, Catherine rouvrit les yeux.

— Qué qu'tu veux dire, Louveau?

— Laisse faire, — répondit-il doucement.

V

Le château des Chênes-Rouges était situé juste en face de la forêt de Perseigne, de l'autre côté de la vallée, à quelques kilomètres du bourg d'Ancinnes.

Monumental, un peu blanchâtre et orné, il était d'aspect trop moderne, mais des taillis sauvages, tout autour, atténuaient de leur cadre sombre cet éclat de la façade. Dans leur profondeur vallonnée avait été ménagée une large trouée, par où la vue, au delà des fleurs du jardin et des terrasses,

s'étendait jusqu'aux premières collines normandes, par-dessus Alençon, bleuissant dans le lointain. Derrière, le fond était formé par une somptueuse futaie de chênes, « la Tasse » comme on l'appelait dans le pays.

Depuis bien des années déjà, les châtelains ne s'absentaient guère.

Madame Landelle, en effet, avait été une de ces jeunes filles de la vieille province, qui ont grandi dans les froids hôtels des rues archaïques, à l'ombre des murs couverts de lierre ou de mousse, dans les couvents de bonne éducation. Sans porter un grand nom, elle descendait d'une race dont le sang, comme les revenus, s'étaient graduellement appauvris. Gracieuse, délicate, presque chétive, elle avait été épuisée, dès le début de son mariage, par une maternité malheureuse. La déception morale avait aggravé chez elle la crise physique. Elle avait contracté, sur sa chaise-longue, une tristesse profonde. Elle y avait pris aussi le goût des longues méditations, une finesse particulière, une extrême sensibilité. Ayant besoin de grand air, de repos, des soins les plus attentifs, elle n'avait retrouvé, sinon la santé, du moins un peu d'équilibre et de douceur qu'aux Chênes-Rouges. Elle en aimait les perspectives paisibles, le vaste horizon, et passait ses journées, un livre sur les genoux, à regarder la forêt déferler le long des pentes. C'était pour elle que Landelle s'était ingénié à réaliser là tout le luxe et l'agrément capables d'adoucir une existence si sédentaire. D'abord un peu triste du sacrifice qu'il faisait à sa femme en s'enfermant ainsi toute l'année dans les bois, il n'avait pas tardé à trouver lui-même dans son château la satisfaction la plus complète de son tempérament.

Landelle était avant tout un homme de bon sens. Le magasin des *Quatre-Saisons*, lorsqu'il en hérita, avait atteint l'apogée de son développement ; il jugea donc que l'œuvre était achevée : il n'y avait ni à la transformer, ni à la renouveler, ni à en entreprendre une autre. Il représentait, lui, la seconde génération des belles fortunes, celle qui doit se donner pour tâche de récolter les fruits de l'effort paternel. Il avait entrepris de se reposer des fatigues héréditaires. Par paresse naturelle, un peu aussi par principe, il dédaignait jusqu'aux agitations de la politique. Être maire d'Ancinnes suffisait à montrer qu'il

était le maître du pays et qu'il aurait pu prétendre à davantage, si tel eût été son bon plaisir.

Depuis le jour où madame Landelle n'avait plus été pour lui qu'une compagne mélancolique, il lui donnait ses soins avec un dévouement facile et respectueux. Très jaloux du calme moral de cette créature impressionnable et douloureuse, soucieux aussi de la bonne tenue extérieure qu'impose la fortune, il aurait considéré comme un manquement à sa propre situation toute offense directe à la dignité de la châtelaine. Son caractère, au surplus, son amour du plein air, son activité physique, un besoin très vif de la santé et de la jeunesse, le prédisposaient surtout à de brèves et discrètes fantaisies, qui ne se distinguaient guère de ses autres sports, entre la chasse et le cheval.

Sa vraie passion, au fond, sa tendresse et sa coquetterie de châtelain, avait été son parc.

Il ne cessait de l'embellir, d'y percer des sentiers, d'y dessiner des allées et des bosquets. Il possédait une équipe de manœuvres, des terrassiers, des arroseurs, des élagueurs. Il avait l'instinct du bel arbre, ce goût si particulier, si sensuel, de la vie végétale, la manie de planter, de voir grandir des branches, s'ouvrir des feuilles et fleurir des fleurs. Il goûtait comme une volupté dans la terre en travail. On le voyait, un mètre à la main, mesurant des jeunes pousses, ou, avec un sécateur, dégageant des rameaux souffrants. Il était un maître jardinier, connaisseur d'essences, et nul ne l'égalait dans l'exploitation des futaies. Le matin, par tous les temps, il descendait à la même heure son perron où l'attendait son cheval. Et, régulièrement, il faisait la même tournée, jetant partout le même regard, avec le même plaisir. C'était le moment de la journée ou il se sentait l'esprit le plus libre, le corps le plus joyeux, où il prenait le mieux la conscience de lui-même, de sa destination bourgeoise au milieu de cette terre qui était devenue comme la richesse visible de sa race, et aussi de la nature, de la vie, de la vie rude et forte qu'il aimait.

Seulement, dans ses promenades matinales, Landelle avait découvert depuis quelque temps qu'il pensait un peu trop à ses chasses de la Croix-Samson.

Sensible à la gaîté des choses, presque à leur poésie, aimant

a vive salubrité des randonnées forestières, il n'avait eu d'abord pour la fraîche Catherine qu'un penchant voluptueux, avivé par l'occasion, la solitude. Puis il s'était plu aux déjeuners chez elle, à ses soins, à la propreté de sa table, de son linge, de sa maison. Sa douceur aussi, sa docilité, ses alarmes l'amusaient, cependant que la brièveté même de ses abandons si craintifs flattait en lui l'instinct prudent de la passade, de la fantaisie sans importance, qui mérite à peine, tant elle est furtive, le nom d'aventure. Mais avec la grossesse, dont elle lui avait fait part avec une touchante timidité, avait commencé son souci. C'était là un accident contre lequel il avait toujours pris grand soin de se prémunir. Dans le cas présent, il est vrai, le brave Louveau semblait devoir être un papa de tout repos. Seulement, cette idée d'un petit bâtard qui naîtrait de lui n'avait pas été sans toucher en lui une plaie secrète. La santé de sa femme, en effet, lui avait depuis longtemps fait renoncer à tout espoir de postérité. Il avait fini par s'y résigner, n'ayant point comme son garde à douter de lui-même, ayant fait ses preuves ailleurs. Et, pour l'ordinaire, il n'y pensait plus guère, philosophe en cela comme en tout, mais, tout de même, quand il y pensait, la fortune qu'il avait reçue du père Landelle, le fond des *Quatre-Saisons*, ce beau parc, ce domaine, à qui laisserait-il tout ça?...

Landelle se trouvait d'assez maussade humeur, lorsque, à son retour de sa chevauchée habituelle, on lui annonça que le garde de la Croix-Samson désirait lui parler.

Louveau, par des raccourcis à travers bois, avait fait à pied les dix kilomètres qui séparaient la maison forestière du château. Il avait sa casquette de velours, une blouse courte, serrée à la taille par une ceinture de cuir, des bottes à tiges basses où il avait enfoncé le bord de son pantalon, et un bâton à la main. Il avait suivi le domestique dans le cabinet de travail.

— Eh bien, Louveau?... qu'est-ce qu'il y a de neuf? — fit cordialement Landelle.

Louveau, n'ayant point encore fait de démarche aussi solennelle au château, n'était jamais entré dans cette belle pièce ornée de boiseries, de livres et de tableaux, et d'où, par une

large baie ouverte sur le jardin et la prairie, on apercevait l'horizon bleu jusqu'à la ville. Le patron aussi, il ne l'avait guère vu qu'en costume de chasse, guêtré et ençapuchonné, sanglé de cartouches. La jaquette fraîche, l'épingle de cravate, le fauteuil doré dans lequel il était enfoncé, le bureau, aussi grand que celui d'un ministre, en faisaient un personnage bien plus considérable et plus distingué.

— D'abord, monsieur Landelle, répondit-il avec une égale cordialité, faut que j'vous annonce une nouvelle... J'avons un nouveau-né à la Croix-Samson... Un gars.

— Ah! ah!... dit Landelle... bien portant?...

Et, comme Louveau avait fait signe que oui, il ajouta, plus négligemment :

— La mère aussi va bien?... Mes compliments!...

Louveau s'était avancé d'un pas vers le grand bureau.

— C'est justement pour ça, — dit-il, — que me v'là ici...

— Asseyez-vous donc, mon brave Louveau.

— Vous êtes ben honnête, monsieur Landelle... V'là seulement c'que j' veux vous dire... C' n'est guère un bon lot que d'être le fils d'un paysan, d'un garde, qui vit loin de tout, pas riche avec ça... Un garçon, c'est-i pas vrai? ç'a a besoin d'être aidé dans l'existence, soutenu... Il y faut quéqu'un qui l' protège, qui l'aime, quéqu'un de puissant, qui y prépare une meilleure condition qu'à ses parents... Entendez-vous, monsieur Landelle?... y a que vous qui puissiez être c't homme-là pour le p'tit de la Catherine...

Landelle avait pris entre le pouce et l'index la grosse chaîne de montre en or qui allait d'une poche à l'autre de son gilet, et il la roulait dans ses doigts aux ongles brillants.

— Je ne demande pas mieux, mon cher Louveau, — répondit-il avec une désinvolture souriante, — que de m'intéresser à votre nouveau-né, comme à celui d'un brave homme que j'aime bien, dont j'estime les services...

— Vous êtes ben obligeant...

— Mais enfin... que voulez-vous dire?...

Alors, placidement :

— Je n' dis ren que ça, monsieur Landelle, que c' petit gars-là, y doit être conduit aux fonts baptismaux par une personne convenable... Faut qu' vous soyez son parrain...

Landelle poussa un gros soupir.

— Je vous remercie d'avoir eu cette pensée, Louveau, votre démarche me touche, et je voudrais bien pouvoir vous donner cette satisfaction... Mais, je vous le répète, je ne demande qu'à m'intéresser à tout ce qui vous concerne et il n'est pas nécessaire pour que je m'occupe toujours avec plaisir de ce petit que je sois son parrain... Je ne l'ai jamais été dans le pays et vous devez comprendre vous-même que, si je commençais avec vous, il n'y aurait plus de raison pour que je m'arrête avec beaucoup d'autres... Non, soyez persuadé qu'il n'est pas besoin de cette cérémonie...

Il s'était levé avec l'aisance d'un maître qui donne congé à un domestique.

Alors Louveau, lui aussi, se leva.

— Écoutez, monsieur Landelle, j'ai toujours été un bon serviteur, qu'a le sentiment de la distance et du respect... Vous savez qu'mon caractère est d'être calme et qu' j'ai point d'ostentation dans l'esprit... Si j' vous demande ça pour ce p'tit, c'est que j' me suis mis dans la tête que ça serait vous son parrain... Et, j' vous l' dis, monsieur Landelle, ça ne pourrait être bon pour personne que vous me r'fusiez...

Tranquille, plein de déférence, sa casquette d'une main, son bâton de l'autre, il ne disait plus rien, attendant la réponse, et Landelle, tout à fait immobile maintenant, avait appuyé une main sur son bureau.

Il y eut un grand silence entre eux.

Puis Landelle eut un bon rire.

— Puisque vous semblez y tenir tellement, — dit-il, — c'est entendu...

— J' vous remercie, monsieur Landelle...

Ils se serrèrent la main, et, le plus obligeamment du monde, le patron reconduisit son garde jusqu'à la porte de son cabinet.

GASTON RAGEOT

(A suivre.)

GENS DE GUERRE AU MAROC

I

SUR LES QUAIS DE CASABLANCA

Du soleil : — le beau soleil du Maroc, qui baigne toutes choses d'une lumière si vibrante et si caressante, dispensatrice d'allégresse et d'audace, ce beau soleil qui fait si dorés les murs croulants et bruns des vieux remparts de Casablanca, si violette l'ombre où se réfugient les mendiants, tout noirs dans leurs guenilles blanches...

La mer : — la mer bleue et verte, saphir, émeraude et turquoise, qui brise contre les enrochements du môle ses volutes chuchotantes et geignantes, gifle de son écume en ébullition les blocs disjoints des jetées, tourbillonne éperdument entre les digues du port, vient mourir sur le ciment de la cale, au chant des barques entrechoquées et gémissantes, au chant des rames grinçant sur leurs tolets...

Au large, des steamers à l'ancre égrènent sur l'horizon leurs mâts que la houle abaisse et relève comme des roseaux agités par le vent. Sur la mer, sur la rade, sur la ville aux toits plats, le ciel limpide et bleu pâle, d'un bleu comme poudré d'une poussière d'or...

Trois heures après midi. Tout Casablanca est là, qui piétine sur les dalles du quai. Cette population cosmopolite qui vit, depuis le commencement de la campagne, dans une exaltation fiévreuse, s'est assemblée à la « marine » pour dévorer le spec-

tacle dont elle n'arrive point à se rassasier : un débarquement de troupes. Le spectacle d'aujourd'hui est d'une espèce particulièrement rare : ce sont des Sénégalais que l'on attend, de ces soldats noirs qui apportent avec eux tout le mystère des Soudan, des Guinée, des Côte d'Ivoire, des jungles et des forêts où les racolèrent les recruteurs.

Entre les caisses de biscuits, les piles de traverses, les pyramides de planches et de chevrons, une foule prodigieusement diverse et merveilleusement bigarrée tourbillonne, mêlant aux rumeurs du ressac son murmure croissant et décroissant. Tuniques pourpres de spahis, képis garance de fantassins, calottes noires de juifs, turbans crème et ocre de coolies berbères, casques blancs de coloniaux où scintille l'ancre d'or; lierre, coquelicots et roses des chapeaux de femmes européennes ; costumes « tailleur » en serge gris perle se faufilant entre des torses nus et cuivrés de portefaix marocains ; djellabas saumon de fonctionnaires du Makhzen gonflant au vent du large leurs amples draperies parmi les stricts « complets » de toile kaki des commerçants espagnols ; or et argent des galons et des broderies ; draps réséda des dolmans, velours jaune des culottes, satins cramoisis des soubises, aciers rutilants des sabres suspendus aux bélières nickelées, cuirs fauves des jambières, — tout cela resplendit et grouille sous le glorieux soleil, tout cela parle de vie aspirée à pleins poumons, de joie, de force, d'enthousiasme, tout cela transporte et grise comme une fanfare éclatante.

Des coolies dépenaillés soulèvent, au rythme d'une mélopée lamentable, les flasques d'un affût. Des matelots français, maigres et bronzés comme des Arabes, s'accrochent en grappe hurlante au câble d'un palan. Un second-maître fonce à travers les équipes de travailleurs, la casquette au poing, les cheveux en désordre, les yeux fous, vociférant des mots de sabir et des jurons. Un cheval, entre les jambes duquel un gamin est accroupi, encense, piaffe avec des cliquetis de gourmette et hennit interminablement. La sirène d'une vedette glapit. Des femmes rient sous les ombrelles de nansouk qui tournoient. La sonnette d'un marchand d'eau tinte contre le gobelet d'étain. Deux cireurs se querellent avec des voix gutturales et chantantes. La foule jacasse en vingt langues.

Là-dessus, sur cette orgie de couleurs, sur ce choral formidable, le vent passe dans le ciel azur et poudré d'or, sous le soleil triomphant.

Des cercles se forment. De tout jeunes officiers exhibent avec une satisfaction évidente leurs miraculeuses bottes et leurs miraculeux éperons. Des cravaches cinglent les houseaux. Les sticks tapotent les paumes des mains gantées.

Des femmes, veuves provisoires d'officiers partis vers « le front », se racontent à voix basse, en essayant de pauvres sourires, d'héroïques sourires de bonnes Françaises, les nouvelles de « l'avant » :

— Un convoi a été attaqué près de Salé. Le saviez-vous?

— Le colonel X... m'en avait touché un mot... Quelques tringlots blessés, je crois?

— Je ne sais pas exactement... Il y a des morts...

Le grand mot a été prononcé qui, malgré tous les efforts pour paraître braves, a fait pâlir les joues, desséché les lèvres et contracté les gorges... « Il y a des morts! » Quelque part vers le nord, pendant que l'on potine sur le quai de Casablanca, des hommes tuent ou se font tuer!... La même angoisse décolore ces visages féminins et fait régner un silence terrible dans la volière qui pépiait.

« Il y a des morts! » Trois pas plus loin, la même phrase, lancée à plein gosier par un imberbe sous-lieutenant de turcos, retentit comme un refrain de *Marseillaise*. Ils sont là une douzaine d'officiers, — spahis, chasseurs d'Afrique, tirailleurs algériens, zouaves, coloniaux, — dont les yeux flambent tout à coup, qui tortillent nerveusement leur moustache, frappent de leur stick le drap de leurs houseaux, tapent du pied comme des étalons prêts à bondir... Trop longtemps les jeunes hommes de France ont laissé le sabre au fourreau. L'espoir de dégainer enfin les lames claires, d'ouïr la musique ardente des balles, ranime le feu sacré qui couvait sous la cendre : l'instinct guerrier de la race, qu'assoupissaient depuis l'Année terrible les éloquents sophismes des pacifistes, s'éveille et rugit... Pourvu que les élus des colonnes légères ne soient pas seuls à cueillir des lauriers!... Un lieutenant de légion trouve la formule qui exprime le vœu secret de ses compagnons :

— Pourvu que les Marocains tiennent le coup!...

L'instant d'après, ces mêmes gaillards, qu'avait exaltés la passion de la lutte, retournent à leurs puérils dénigrements de camarades et de chefs, à leurs potins de garnison, aux calomnies faciles qu'inspire l'esprit de corps. Et les clichés connus s'échangent :

— Les coloniaux sont des apaches...

— Le 4ᵉ tirailleurs est une milice...

— Les bataillons sénégalais sont des hordes...

— Les zouaves sont incapables de marcher plus d'une semaine...

Toutes les inepties et toutes les pauvretés que peuvent dicter des jalousies, des rivalités d'armes, des ambitions mesquines et, plus encore et surtout, une trop longue paix. Vienne la guerre, la saine et sainte guerre qui balaiera toutes ces scories!

— Voilà les noirs!

Une barcasse double la jetée, écrase de son étrave massive la crête d'une vague, plonge au creux de la houle, reparaît, lancée en avant par ses huit rameurs qui se cramponnent au manche des pesants avirons. Une autre barcasse, puis une autre encore, puis d'autres en procession désordonnée, — et l'on distingue les faces noires où brillent les dents blanches, les tignasses crépues, les pattes luisantes qui rajustent les chéchias lie-de-vin.

Ils sont une quarantaine dans chaque embarcation, accroupis sur les planches de la cale, serrés les uns contre les autres comme des moutons dans un parc, muets, bouleversés par ce voyage qu'ils viennent d'accomplir à travers la mer infinie, par cette foule qui les dévisage, par ces remparts où les trous d'obus alternent avec des réclames aux lettres géantes.

Les bateliers marocains plongent leurs rames dans la vase, poussent à grand renfort de chants et de cris les barques énormes, harponnent de leurs gaffes le ciment du quai, s'agrippent aux amarres qu'on leur tend de la rive.

La foule avide reflue en tous sens. Les trois gendarmes de service, effarés et suants, sont bousculés sans façons. Les kodaks et les jumelles se braquent...

— Débarquez !

Un par un, les Soudanais enjambent le bordage, gravissent le plan incliné. Il y en a de très grands, très minces, plus cuivrés que nous, — des Toucouleurs ; — d'autres, de taille moyenne, la peau presque bleue, comme le plumage du corbeau, — des Maures ; — d'autres, le plus grand nombre, hauts et larges, avec des carrures puissantes d'athlètes, — des Bambaras ; — il y a des Haoussas, des Peuhls, des Ouolofs, des Soussous : — toutes les races de l'Afrique, cet inépuisable réservoir de guerriers.

Il en jaillit sans cesse des barcasses qui se rangent contre le quai. Ils montent à la file, poussés par leurs gradés indigènes, ahuris, désorientés, les bras ballants, traînant dans la poussière leurs pieds nus. Leurs officiers les alignent à la hâte, les comptent et les recomptent. La cohue des curieux vient bourdonner devant la double haie de poitrines bombées et de crânes coiffés de chéchias.

— De beaux gaillards, tout de même !

— De superbes soldats !...

Maintenant qu'ils sentent sous leurs talons la terre ferme, les Sénégalais retrouvent leur aplomb et leur entrain. Ils sourient largement aux « moukères » peu farouches qui découvrent, pour voir ces hommes étrangers, leurs yeux fauves de biches apprivoisées, aux dames françaises, aux officiers d'infanterie coloniale surtout, qu'ils distinguent à l'ancre de leurs casques. Parmi ceux-là, certains reconnaissent d'anciens chefs qui les menèrent au Tchad ou dans l'Ouaddaï, et c'est attendrissant de voir ces rudes soudards frétiller positivement de joie, comme des dogues retrouvant leur maître.

— Mon lieut'nant, moi connais toi. Moi y en a Moussa Kamara.

— Mon cap'taine, c'est moi, caporal Bakary Sangaré. Bonjour, mon capitaine.

— Bonjour, vieux forban !

Les babines pourpres se retroussent sur les incisives aiguës, les rires affectueux convulsent les joues tailladées, les formidables pattes se tendent.

— Moi beaucoup content voir toi, mon lieut'nant !...

Toujours contents, ces braves gens, lorsqu'une bonne parole vient réchauffer leurs cœurs simples. Eux que tourmentaient, la minute d'avant, l'angoisse de l'inconnu et la tristesse animale de l'exil, s'en vont, allègres et gambadants, par quatre, leur ballot sur la tête et la pipe aux dents.

Et voici maintenant leurs femmes, leurs indispensables « moussos », qui s'assemblent tant bien que mal, piaillant et gesticulant, exhibant sans honte leurs seins oblongs que voilent à peine les « boubous » de cotonnade orange, vert pomme, citron, grenade, rajustant leurs pagnes, assurant sur les tresses huileuses de leurs coiffures saugrenues les échafaudages de jarres, de fourneaux en terre cuite, les calebasses, les casseroles, les bouteilles, les nattes. Des marmots tout nus s'accrochent aux épaules de leurs mamans, dont ils chevauchent les croupes robustes, ou bien s'avancent par petites bandes de trois ou quatre qui se donnent la main et que mène un gamin ou une fillette, guide désigné de la troupe. Désespoirs, hurlements pour un miroir malencontreusement cassé, gifles sonores appliquées à quelque « mousso » indisciplinée par un sergent indigène, sanglots pour un négrillon disparu, rires fusants...

Entre les créneaux des vieux remparts, sur les terrasses des maisons arabes, des Marocains, accroupis et impassibles, regardent. Dans le ciel ensanglanté, le soleil s'abaisse...

II

SOIR DE NOSTALGIE

Voici la nuit. Une à une les baraques de planches s'illuminent, comme de gigantesques lanternes. Au flanc de la colline demi-circulaire qui dévale vers les minarets de Casablanca, le camp dessine, parmi les figuiers de Barbarie et les aloès, ses avenues de réverbères clignotants. Des notes étouffées et lentes de clairons montent vers le ciel criblé d'étoiles : — l'appel du soir. — Sous les vérandas, derrière les rideaux de lauriers-roses et de volubilis, des ombres passent et repassent. Des gradés vocifèrent des noms et des numéros matricules ; des mulets

jettent leur hennissement lamentable et entrecoupé, comme une plainte qui jamais ne s'achève; des chevaux agitent leurs chaînes et frappent du sabot les bat-flancs de leurs écuries; des chameaux affalés en tas grouillant gargouillent; sous les tentes-abris triangulaires, des conducteurs kabyles psalmodient leurs mélopées monotones. Une patrouille de tirailleurs algériens défile silencieusement et s'enfonce dans les ténèbres, au cliquetis des baïonnettes heurtant de leurs poignées les culasses des fusils. Au loin, sur les récifs de la plage, la mer roule et déroule ses volutes grondantes...

Cette heure où s'endort la ville de toile et de bois est aussi l'heure où la ville de pierres, de briques et de pisé tressaille d'une vie plus intense, où se manifeste davantage son caractère de cité cosmopolite, brûlée par la fièvre guerrière.

Tant de soudards éperonnés et bottés se sont abattus sur sa plage, tant d'aventuriers et d'aventurières, attirés par l'odeur de la poudre comme les chacals par la puanteur de la charogne! Tant de furieux désirs, tant d'appétits gloutons affluent et refluent en ce coin du monde, tant d'espoirs magnifiques ou ignobles s'y exaspèrent, tant de rêves de gloire ou de richesse y mêlent leurs fumées!... Sous le soleil implacable on a préparé les colonnes et les convois, on a dressé les tentes, on a entassé sur les arabas les cantines et les ballots de couvertures, on a guetté l'officier d'état-major qui octroie ou refuse l'autorisation de vendre à la troupe le papier à lettres et la goutte, on s'est démené, on a hurlé, on a trépigné, on a lutté... Et voici la nuit enfin, la nuit fraîche de la terre africaine, la nuit qui seule conseille le calme et les effusions après les violences et les agitations de la journée, ou la joie débordante après les rages et les abattements...

Avec un ami, je gagne le souk, le marché qui adosse aux remparts ses gourbis de paille. Les habituels dormeurs arabes sont là, enroulés dans leurs couvertures rayées, ronflant et gémissant. Autour des falots de fer-blanc, les habituels marchands de thé inclinent leurs fronts rasés, leurs barbes de patriarches et leurs nez en becs d'aigles; sur les faces de leurs clients, muets et accroupis dans les plis de leurs burnous, les chandelles fumeuses plaquent des lueurs fauves. Des formes vagues de bœufs agenouillés dans la poussière soufflent et

ruminent; des ombres d'ânes broutent des quartiers de pastèques. Les créneaux de la muraille profilent sur le ciel étincelant leur rangée de rectangles.

Nous avançons, trébuchant sur les tas d'immondices et dans les ornières qu'ont creusées les fourgons et les caissons de l'artillerie. Brusquement, un coin de France : — une terrasse de café, flambante de jets d'acétylène, avec ses tables de marbre frettées de cuivre, avec ses caisses de lauriers-roses, avec son tintamarre de soucoupes jetées à la volée, de cuillers sonnant sur le cristal des verres, de bouchons qui sautent, de porcelaines fracassées, de rires, de cris proférés dans toutes les langues. — Nous entrons : si vulgaire que soit le lieu, on y respire un air de France... Un peu lourd, cet air, un peu empesté par les poussières de la rue, par les parfums à bas prix, par l'abominable senteur des cigares andalous. Mais il est si réconfortant de voir de bonnes figures de compatriotes, quelque rustres que puissent être ceux-ci, d'entendre résonner le clair « languaige françois », sur cette terre où tout est hostile à l'intrus européen, où tout le contraint à vivre en marge de la vie normale, hors des douars, hors des mosquées, hors des villes!... Et nous autres militaires, qui avons ouvert, qui allons demain ouvrir plus grandes encore aux civils de France et d'ailleurs les portes du paradis marocain, et qui sommes pourtant parqués dans des camps, comme dans des lazarets, nous sommes, plus que personne, affamés et assoiffés d'ambiances françaises, de présences françaises, de sons et de relents français.

Voilà pourquoi, dans ce café un peu borgne, il y a une telle salade d'uniformes de toutes nuances et de tous grades, tant de galons, — de laine, d'argent ou d'or. — Sur les chaises de bois courbé, les gens de guerre paraissent innombrables, assemblés en cercles, à l'écart des civils, colons, mercantis et commerçants.

Des officiers coloniaux, d'un bataillon débarqué la veille, nous hèlent au passage :

— Hep! par ici!... Que buvez-vous?...

Ils sont revêtus du grand harnois de campagne, qu'ils ont adopté à leur départ de Marseille : costume de toile kaki, casque de sureau, revolver et jumelles dans les étuis de cuir

verni, bandes molletières de feutre beige, robustes brodequins; les sabres sont engainés dans les fourreaux de molleton « bleu marine ».

Je retrouve là des amis rencontrés dans les ports, — en Cochinchine, au Cambodge, au Tonkin, — sur le spardeck des paquebots. On cause, on échange des souvenirs, on compare le passé toujours prestigieux au présent toujours décrié, on conspue sans pitié, sans équité, les états-majors. On parle de la marche sur Fez, des colonnes déjà ébranlées, des escarmouches où quelques-uns des nôtres sont tombés.

— Tout de même les Marocains manquent de « mordant »!

— Il y aura peu de casse.

Quelques écervelés préconisent avec véhémence telle ou telle méthode de conquête. Le ton s'élève, les yeux brillent, les poings martèlent le marbre des tables. Un « ancien » morigène les jouvenceaux :

— Vous êtes trop catégoriques, vous ne possédez, du problème à résoudre, que d'insignifiantes données... Vos chefs, en la matière, ont des lumières que vous n'avez pas... Il est probable que l'on attend, pour marcher sur Fez aux allures vives, d'avoir réuni une très grosse colonne qui imposera aux douars et provoquera par son seul aspect les soumissions des tribus...

— Alors, pas de coups de fusil?

— Le moins possible.

— Mais on risquerait encore moins d'avoir à en tirer, si l'on n'avait pas débarqué de troupes au Maroc!...

— Bon! bon!...

— Et moi, je vous dis qu'à la place du grand chef...

— Attendez d'être à l' « avant » pour juger les actes du grand chef.

L' « avant »! Cette zone mystérieuse et présumée merveilleuse, — ce que les Anglais appellent le « front », — fascine les malheureux condamnés à l'attente et à l'inaction de l' « arrière ». Aller à l'avant, aller au front, voilà ce qu'ils souhaitent, ce qu'ils réclament, — coloniaux, zouaves, tirailleurs algériens ou sénégalais, chasseurs d'Afrique, légionnaires...

— Aller à l'avant!

— Le bataillon D... part demain.

— Ah! les veinards!

Des notes discordantes et fêlées éclatent subitement : un Italien chevelu, râpé et voûté, tambourine à tour de bras sur le clavier d'un piano. Une cabotine écarte les pans d'un rideau de cotonnade verdâtre, grimpe sur une estrade de planches. Les conversations s'interrompent; des acclamations saluent la pauvre fille qui tantôt caresse d'un geste machinal le tulle pailleté de sa jupe courte et tantôt remonte sur ses épaules grasses et blanches le ruban de son corsage-cuirasse. Les bijoux de clinquant, les paillettes, le satin saumon du corsage, la soie vert amande de la jupe étincellent sous les lueurs crues de l'acétylène et la chair nue de la poitrine rebondie reluit et paraît plus blafarde encore.

J'observe les yeux de ces hommes qui braquent sur la chanteuse leurs regards nostalgiques. Quoi qu'elle chante tout à l'heure, si égrillard ou banal que puisse être son « numéro », si canaille que soit son accent, si grossiers que soient les rires déchaînés par l'allusion plus ou moins fine de son refrain, il y aura tout au fond des cœurs les plus endurcis une houle d'attendrissement secret. La rude journée de labeur a pris fin : on a mis bas les armes; on se détend. Et puis cette musique sautillante et saugrenue est une musique d'Europe, cette femme pâle qui se trémousse devant les jets d'acétylène est une femme d'Europe. Il passe, semble-t-il, sur ce lambeau de terre marocaine qui est, malgré tout, la terre d'exil, une brise d'Europe.

La femme chante. Par miracle, son répertoire n'est pas trop inepte. Après une romance pleurarde. elle attaque une « chanson rosse » qui eut, l'an dernier, dans les « boîtes » de « la Butte », son trimestre de vogue. Elle fait surgir dans ma mémoire des soirées très regrettées, des salles enfumées de Lune Rousse et de Pie qui chante, des silhouettes qui me deviennent soudain presque chères : — un Dominique Bonnaud à carrure d'universitaire, un Numa Blès rieur et débitant au fond de l'ombre ses vers d'*Ulysse à Montmartre*, une Lucie Pezet, si fine, si gaie, détaillant d'une voix si pure les couplets d'un *lamento* cocasse, un Fallot bondissant, cabriolant et gouailleur. Où sont-ils. ces amis qui ne se savent pas mes amis?...

L'ardeur belliqueuse de mes compagnons s'est assoupie maintenant : eux aussi se souviennent. Quels rappels de vie

intime, de flirts, d'amours conjugales et autres, ont tout à coup rendu taciturnes et songeurs ces gens d'action? A quels bonheurs, à quels soucis retournent-ils, croisant et décroisant leurs jambes, tortillant leur moustache, lissant leur barbe? Quelle vision a soulevé de sa chaise, brusquement, ce colosse en pelisse bleue qui jette au garçon une poignée de monnaie et s'éloigne à furieuses enjambées?

Un mercanti maltais, que j'ai croisé hier dans le camp, vendant aux troupiers des crayons et des cartes postales, tient ses paupières obstinément baissées, et l'on dirait que cet homme, — un drôle qui a joué du couteau dans tous les bouges de la Méditerranée, — on dirait que cet homme pleure. Un autre, un géant alsacien, qui se dit colon, mais qui tire sa subsistance de trafics effroyables, est comme écroulé sur sa table, le nez contre le marbre, et l'on ne distingue plus de lui que sa tignasse bouclée et son dos bombant la veste de toile rapiécée. Dort-il? est-il ivre? ou bien, tout simplement, rêve-t-il? Et s'il rêve, vers quel passé d'honnête enfance et de pureté familiale peut se tourner cette âme de fumier et de boue?... Je crois bien qu'il ne dort pas, qu'il n'est pas ivre... Ils ne dorment pas, ils ne sont pas ivres, ces terrassiers espagnols qui se balancent sur leurs chaises au rythme de la chanson, les prunelles fixes sous les fronts bas. Que peuvent-elles considérer, ces prunelles? Sans doute, quelque village basque, tapi au creux d'une vallée pyrénéenne, des toits d'ardoise assujettis par des blocs de schiste, l'aire ensoleillée d'un « fronton », une humble église badigeonnée d'ocre et de vermillon et d'or, où resplendissent les châsses émaillées des saints patrons... Et demain, pour une *peseta*, les *navajas* sauteront hors des ceintures...

Elles sont trois malheureuses qui sirotaient des kummels en jacassant, — une Lyonnaise chlorotique, une Piémontaise rousse et grêlée, une Poméranienne fadasse, — toutes trois guettant avec une anxiété manifeste la proie nourricière, — soudard ou mercanti, — chacune prête à mordre et à griffer ses deux concurrentes. Les voici pacifiées par la musique, alanguies et extasiées, presque jolies...

La chanteuse disparaît : le pianiste referme le couvercle de son instrument et bâille avec bruit en s'étirant. Un mot ordurier retentit... Le charme est rompu... De plus belle les voix

éraillées ou claironnantes font vibrer, comme des coups de marteau sur une enclume, les répliques brèves... Le vacarme recommence...

— Allons-nous-en!

On se lève en tumulte, on franchit le Bab-es-Souk, — la Porte du Marché, — on s'engage dans la rue du Commandant-Provost, une ruelle tortueuse que de rares lumignons essayent piteusement de rendre moins sombre et moins laide. Les semelles ferrées de clous écorchent les pavés. On croise d'autres groupes qui vont discutant et rugissant. On interpelle des fantômes, des moukères peu farouches qui montrent sans pudeur leurs prunelles de jais, leurs joues fardées, leurs mentons tatoués de raies bleues. La ruelle s'infléchit à droite, puis à gauche, puis à droite et puis à gauche, entre ses deux rangées de boutiques aux volets verrouillés et ses trottoirs étroits où sont allongés des gardiens somnolents.

Un autre café : sous les jets d'acétylène, des uniformes encore et des feutres mous de *conquistadores* civils et du tapage... S'arrêter là, un moment? Pourquoi pas?... Personne n'a envie de rentrer au camp et de s'aller coucher : le sang bout trop fort dans les veines, des rêves trop enthousiastes édifient sous les crânes leurs architectures féeriques, trop de nostalgie inavouée est dans les cœurs, trop de hâte dans les nerfs d'en finir avec cette vie absurde, de partir, d'aller de l'avant, — à « l'avant », — d'agir... Personne n'a sommeil.

Cette nuit sera pareille aux autres nuits de l'attente : de café en café, de *bar* en *bar*, de « beuglant » en « beuglant », de bourg en bourg, chez les moukères, chez les Juives, chez les Espagnoles, nous promènerons notre appétit de distractions et d'étourdissement, notre impatience de demain, du divin et lumineux demain...

Et ce ne sera pas plus drôle que les autres nuits!

III

ALERTE DE NUIT

La casbah de Méhédya. — Une antique citadelle que les siècles ont découronnée et démantelée, dont les créneaux

s'effritent, dont les moellons disjoints, roussis par la poussière et le soleil, s'émiettent en poudre impalpable. Elle est juchée au bord d'une falaise, entre l'oued Sebou, où venaient atterrir autrefois les caravelles portugaises, et la mer que sillonnent aujourd'hui les croiseurs et les *cargo-boats*. Ses anciens maîtres, européens et arabes, ont superposé et mêlé dans ce nid d'aigle leurs ouvrages et les styles de leurs architectures. L'ogive brisée d'une meurtrière marocaine surplombe de ses colonnettes grêles le cintre bas et lourd des murs de soutènement qu'appliquèrent contre la roche les conquérants roumis.

D'autres Roumis sont venus maintenant, qui mettent sur la vénérable ruine leur empreinte nouvelle. Des maçons nivellent les terrasses dont le ciment avait craqué ; des soldats du génie dressent contre les assises de la casbah des baraques de planches à toits de tôle ondulée. Des gourbis de torchis et de branchages massaient à l'intérieur de l'enceinte leurs humbles cônes de paillotte noircie : on y a mis le feu pour faire place nette et, pendant des heures, les panaches de fumée ont annoncé aux pêcheurs de la côte et aux pasteurs errants que les maîtres de l'heure imprimaient sur leur proie la marque de leur domination. Pendant des heures, les cigognes ont tournoyé sur leur domaine profané, les pattes pendantes, glissant sur leurs ailes immobiles. Dans le crépuscule, l'incendie éteint, elles ont repris au faîte des tours croulantes leurs poses de vigies attentives pour regarder interminablement la mer où rougeoie le soleil couchant, où s'assombrissent les silhouettes des contre-torpilleurs, balancés par la houle.

Du côté de la terre, les hauteurs qui finissent en falaise sur l'océan s'abaissent en pentes douces coupées par des ravins, inclinent leurs glacis arides vers la forêt de la Mamora. Là est le camp. Derrière les tranchées, les zouaves, les coloniaux, les tirailleurs algériens et sénégalais ont planté leurs tentes-abris. Leurs factionnaires surveillent cette forêt dont les chênes-lièges trapus ferment l'horizon et qui recèle dans ses clairières inexplorées les bandes de pillards marocains. L'Ennemi !... L'Ennemi est là-bas, — cet être multiple et insaisissable et qui, tandis que l'on rêvasse, étendu sur le lit pliant, médite ses attaques sournoises et calcule ses bonds inattendus. — Avant-hier un chasseur d'Afrique a été surpris sur la colline

où il se tenait en vedette : on a retrouvé son cadavre odieusement mutilé et grillé. Tout à l'heure des cavaliers ont jailli des fourrés, en plein jour, ont enlevé les troupeaux d'un douar ami, occis deux misérables bergers qui avaient esquissé un geste de résistance. Le canon a tonné ; on a rassemblé à la hâte les compagnies, rompu les faisceaux. Trop tard ! L'ennemi avait disparu sous les chênes-lièges et la section lancée en reconnaissance n'a pu que rapporter les deux corps éventrés et déchiquetés, tandis que sanglotaient et hurlaient les femelles du douar.

Puis les faisceaux ont été reformés, les ceinturons et les cartouchières ont été accrochés aux quillons des fusils, le camp est retourné à sa vie uniforme et paisible, et c'est à peine si l'on peut observer parfois quelques furtifs coups d'œil jetés vers l'orient par les hommes qui vaquent à leurs besognes ordinaires.

Le soir est venu, avec la douceur infinie qu'ont les soirs d'été sur la terre africaine. J'ai pris place à la table d'un capitaine de tirailleurs sénégalais et j'ai bu avec lui, avec ses lieutenants, l'eau sucrée et vaguement teintée d'absinthe. On a causé tranquillement, de choses de France. Autour de nous, les Bambaras, les Peuhls, les Toucouleurs, les Ouolofs, les bons soldats noirs reprenaient leur petit trantran normal. Les escouades s'accroupissaient en cercles autour des plats d'étain et les cuillers plongeaient avec ensemble dans le riz gluant. Les rires enfantins et sonores répondaient aux facéties du pitre attitré de la compagnie. Le repas achevé, l'ombre grandissant, les géants noirs tombaient à la mélancolie atavique dont se trouve étreinte, vers la fin du jour, leur race puérile. Des voix très menues et glapissantes modulaient des airs naïfs et attendrissants dans leur barbarie. Les corps d'athlètes se courbaient pour se faufiler sous les tentes triangulaires où s'entamaient, à la lueur d'une chandelle fichée dans le sable, de coupables parties de cartes, où des conteurs chuchotaient de mirifiques récits de batailles et d'amours.

Pendant que nous dînons, — sur le couvercle d'une caisse et chevauchant des malles-cantines, — la flamme du photophore plaque des lueurs blafardes sur les faces énergiques de mes hôtes, allume des reflets fugitifs sur le visage de bronze

foncé qui se penche parfois entre nos épaules; les pauvres couverts de fer-blanc ont des miroitements de nickel et les gobelets de verre, qui étaient hier des pots de confitures, jouent le cristal taillé. Des silhouettes de soldats nègres s'approchent des feux agonisants où chauffent les théières de cuivre, fourragent dans les cendres d'où surgissent des langues de feu crépitant, et l'on dirait de diables affairés autour d'une fournaise.

Les étoiles vacillent, innombrables, dans le ciel couleur d'encre. Les remparts de la citadelle s'effacent dans les ténèbres. Les brasiers où des zouaves font rôtir des quartiers de viande semblent tantôt très proches et tantôt très lointains dans l'obscurité qui supprime les reliefs.

Au pied de notre colline, sur les mamelons et les dunes de la plage, les coloniaux et les tringlots mènent grand tapage. Les lanternes des gardes d'écurie, les photophores des popotes, les tentes-abris illuminées par les chandelles délimitent un grand carré d'ombre où vagissent et grognent douloureusement des chameaux affalés en tas. L'inévitable clarinette d'un tirailleur algérien ou d'un conducteur kabyle siffle ses trois notes pleurardes.

Nuit absolue... J'entre sous ma tente, je m'allonge sur le lit de toile et de fer. A mon chevet, ma cantine et le classique photophore à globe de verre, ma jumelle et mon revolver dans leurs étuis de cuir verni. Mon ordonnance Samba Dialo, un Bambara taillé en hercule de foire, boucle les courroies de ma porte et me crie un « bonsoir » affectueux et bourru. Je suis seul dans ma maison portative et je savoure la joie rare et précieuse du *home* clos où l'on est maître de ses gestes et de ses pensées. Je lis un livre ami : *Au Jardin de l'Infante*, d'Albert Samain.

Dehors, la rumeur du camp s'apaise et meurt. Les chanteurs se sont assoupis; les musiciens ont replacé dans les havresacs les clarinettes et les fifres. Les dernières notes de l'extinction des feux ont roulé, de moins en moins distinctes, de ravin en ravin. Je ne perçois plus que des soupirs de dormeurs, que des chuchotements étouffés, que des aboiements de chiens dans les douars de la plaine, que le grondement croissant et décroissant du ressac. Je me sens envahir par l'anéantissement

délicieux que procurent la fatigue physique et le grand air... Je me sens glisser au sommeil... je dors...

Tout à coup un grand cri, un cri horrible, un peu éprouvant pour les nerfs engourdis et désemparés :

— Aux arrrmes!... aux arrrrmes!

Vilaine sensation que cet éveil brutal dans les ténèbres opaques!... On est là, dressé sur un coude, à demi conscient et à demi léthargique, le cerveau embrumé, incertain du lieu où l'on se trouve et de l'heure et de l'époque, et de la réalité même de ce cri effrayant qui retentit sans interruption :

— Aux arrrrmes!... aux arrrmes!

Je finis pourtant par me lever; je m'habille tant bien que mal, — plutôt mal que bien, — et j'entends mes voisins, les tirailleurs sénégalais et leurs officiers, qui se précipitent hors de leurs tentes. Une main déboucle les courroies de ma porte et Samba Dialo, très calme, mais nu comme un ver et tenant au poing son fusil et son ceinturon, m'annonce :

— Sentinelle lui dire voir Marocains.

Et il ajoute :

— Sentinelle jeune soldat. Peut-être lui beaucoup bête.

Déjà, doutant de l'attaque, il s'empresse de mépriser le camarade moins ancien et moins aguerri qui a peut-être pris pour des cavaliers marocains de malheureux moutons échappés du bercail. Je boutonne à la hâte ma veste kaki, je lace mes brodequins, j'empoigne mon revolver et je cours aux tranchées, suivi par Samba Dialo... Nuit noire : je trébuche dans des bâts empilés en pyramides, je m'empêtre dans des harnais, je me heurte à des gens qui galopent en proférant des jurons... Et toujours la sentinelle invisible braille à pleins poumons sa clameur :

— Aux arrrmes!... aux arrrmes!...

Dans les tranchées, les sections de Sénégalais sont rangées. Les tirailleurs sont agenouillés et attendent en silence les événements. Derrière eux, leurs officiers et leurs sergents attendent aussi, debout, fouillant du regard la plaine enténébrée.

Je m'informe :

— Que se passe-t-il?

— Je ne sais pas, — murmure un de mes amis, le capi-

taine B... — Personne n'en sait rien, pas même peut-être cet imbécile qui gueule là-bas... Attendons...

— Attendons...

Dans les autres régions du camp, où sont des troupes récemment débarquées et moins entraînées aux émotions nocturnes de la vie en campagne, on s'agite, on hurle, on s'affole. Des culasses de fusil craquent et, brusquement, un coup de feu éclate, bref et sourd comme un coup de bâton frappé sur un tapis. Un autre!... un autre encore!... La fusillade est déchaînée et fait rage... Qui tire?... les zouaves ou les tirailleurs?... Impossible de s'en rendre compte, à cette distance et dans ce noir... Sur qui tire-t-on? Mystère... Rien ne bouge au revers du glacis, que les touffes de palmiers nains peuplent de formes vagues...

Les Sénégalais se sont accroupis; leurs armes couchées devant eux sur le talus des tranchées, ils guettent l'apparition de l'ennemi, écoutent de toutes leurs larges oreilles : rien!...

Les recrues algériennes ou françaises qui ont ouvert le feu sont redevenues plus sages : les détonations s'espacent, se font plus rares, cessent tout à fait. Dans le grand silence qui règne enfin, des voix furieuses gourmandent les tireurs étourdis et la sentinelle qui a poussé le malencontreux et formidable hurlement d'alarme. On recueille des bribes d'explications confuses, des protestations indignées :

— J'ai vu... oui, des cavaliers marocains...

Et puis, des rires fusent, aussitôt réprimés. Et l'on reste là, dans la nuit fraîche, sous le ciel grouillant d'étoiles...

IV

LA GUERRE DES « TRINGLOTS »

Cette étape de Lalla-Ito à Sidi-Gueddas, je l'ai faite à cheval, avec un lieutenant du train des équipages. Je sens qu'il m'en restera jusqu'à ma dernière heure un souvenir de chaleur écrasante, de soleil aveuglant, de poussière asphyxiante et empestée, de soif inextinguible, de sueur ruisselant de mes tempes et de mes joues grillées, de lutte contre la fatigue et

l' « énervement ». Mais aussi quel merveilleux accès de réconfort et de confiance dans l'avenir de la race, pour avoir vu à l'œuvre, à leur œuvre obscure et ingrate, les admirables « tringlots » de France, officiers, gradés et soldats! Ceux-ci surtout, les hommes de troupe qui n'ont pas le stimulant de la conscience et de l'honneur professionnels, qui sont des « appelés », qui retourneront, leurs deux ans une fois « tirés », à leur charrue ou à leur établi et qui, sans espérance de galon à conquérir, accomplissent avec tant de calme, d'intelligence, de patience, de dévouement inlassable, leur besogne ardue!

Vraiment forte, vraiment immortelle est la nation qui peut, des plus humbles de ses enfants, de laboureurs, d'artisans, ramassés au hasard du recrutement, faire ces prodigieux auxiliaires du combattant, les transformer du jour au lendemain en ces êtres d'énergie, d'initiative et d'entêtement invincible que j'ai vus travailler aujourd'hui sur la piste qui va de Lalla-Ito à Sidi-Gueddas. Les braves cœurs! les beaux et bons soldats!

Bien avant l'aube, j'entendais leurs bottes éperonnées broyer les cailloux et la paille hachée de l'infect dépotoir où nous avions planté notre camp, leurs cravaches et leurs bâtons taper sur les tentes où s'obstinaient à demeurer couchés les conducteurs kabyles.

— Debout, Ali!

— Saïd! Kacim! debout!...

— Lève-toi, brute!...

— Au jus, ceux de la huitième!...

— Chef, le mulet 316 a des coliques!...

Aussitôt l'orphéon infernal des chameaux attaquait son ignoble choral de grognements, de gargouillements et de râles. Les abominables bêtes! M'en auront-elles valu, des instants de colère folle, des envies frénétiques de trépigner, de hurler, de me sauver à toutes jambes, d'échapper par n'importe quel moyen à leur affreuse et torturante musique! En tuer une! Ah! oui, briser à coups de trique cette mâchoire qui laisse pendre comme une loque tressaillante et verdâtre la lèvre inférieure, bourrer de sable cette gueule large ouverte qui vomit sans arrêt sa clameur exaspérante, fracasser ce crâne chauve où les paupières lépreuses clignent sur des yeux vitreux et chargés de basse méchanceté, tordre ce cou décharné et ridi-

culement cambré au bout duquel se renverse, oscille et se balance la tête grotesque!...

Vraiment, ce matin, — comme tous les matins, d'ailleurs, — je haïssais de tous mes nerfs révoltés ces misérables chameaux qui geignaient et braillaient en chœur. Leurs formes bossues gisaient en masses confuses dans le fumier ; les jambes repliées sous les ventres flasques tressautaient rageusement dans l'effort de rompre les entraves; les échines sinueuses frissonnaient de colère à l'approche des lanternes secouées par les gardiens, et les côtes saillantes, plus lamentablement visibles sous les lueurs sautillantes des lanternes, se tordaient sournoisement pour briser les sangles des bâts... Ah! les horribles bêtes!

Et, plus je pestais, plus j'admirais les petits tringlots qui poursuivaient imperturbablement et scrupuleusement et méthodiquement leur peu ragoûtante corvée. Il n'était plus question, comme dans les bonnes garnisons de la métropole, de grimper sur le confortable siège d'un chariot de parc, de rassembler les guides au commandement de l'officier de semaine et de s'en aller, aux allures douces, en rêvassant, par des boulevards bien pavés, par des routes départementales unies comme des billards. A chacun incombait une large part de responsabilité et d'action. Le moindre troupier était un petit chef qui dirigeait une tribu de sokhars, — un sokhar (chamelier, conducteur) pour quatre chameaux, — avec, en guise de contremaîtres, trois ou quatre bachamars, chacun de ceux-ci commandant à huit ou dix sokhars.

Ils faisaient merveille, ces pasteurs d'hommes et d'animaux, dans la vapeur grisaille du brouillard matinal. La carabine en sautoir sur le veston de toile graisseuse, la matraque au poing, ils se démenaient, tempêtaient, distribuaient d'équitables semonces et de justes bourrades, plongeaieut entre les pyramides de caissons à biscuits et de tonneaux, répartissaient les ballots, cousaient les nattes du vaste sac à deux poches où l'on insère la charge du chameau, bondissaient par-dessus les bottes de paille. Les fouets claquaient, les triques tambourinaient à grands coups sourds sur les dos arqués, des mulets échappés secouaient furieusement leurs chaînes d'attache, des ânes brayaient, des chameliers marocains hélaient leur camarade :

— O Mohammed!

Et les tringlots s'enrouaient à jurer, à jeter des ordres, à stimuler leurs subordonnés :

— Je t'ai dit, imbécile, je t'ai dit, crétin, de mettre de côté le coffre à munitions!...

— Je vas te frotter le derrière, moi!...

Les feux de bivouac projetaient vers le ciel leurs langues de flammes, leurs clartés d'incendie et leurs fumées rougeoyantes épanouies en volutes.

Dans le jour naissant, le convoi se formait, après maints remous, au bruit des hennissements, des gargouillements, des sifflements de lanières, des vociférations, — et l'on partait enfin, dans la jouissance du calme reconquis et de l'air gris et frais.

On marchait et la lumière grandissait et la plaine s'étalait, — la plaine jaune d'orges mûrissantes, la plaine marbrée d'innombrables taches blanches qui étaient des reines-marguerites, de taches rouges qui étaient des coquelicots. — Autour de nous, à perte de vue, elle moutonnait, à peine ondulée, avec, de loin en loin, quelques aloès dont les hampes géantes semblaient des poteaux télégraphiques, et, dans la direction du sud, une ligne noirâtre : la forêt de la Mamora. Notre colonne, chenille énorme et sombre, rampait à travers cette immensité, tout droit vers l'est. Derrière le rideau de fumées rousses, de tourbillons de poussières pourpres, qui s'élevaient de la piste, le soleil n'était plus qu'un globe sanglant roulant dans le ciel rose. La colonne avançait, par dix chameaux de front, interminable, tortueuse, avec des soubresauts, des temps d'arrêt et des élans brusques, mais elle avançait, entre les deux chenilles plus petites de ses flanc-gardes, entre sa double haie de tringlots qui trottaient autour d'elle et la harcelaient, comme fait un chien de ses moutons.

Ah! certes oui, ce sont de beaux et bons soldats que ces infatigables cavaliers du train, et peu avares de leur peine et de leur sueur!... Un Kabyle, un de ces insouciants Kabyles, que l'on a engagés pour la durée de la campagne et qui marchent la route en jacassant et en chantonnant des mélopées, — la bride de leur mulet dans une main et dans l'autre leurs précieux brodequins, — un Kabyle s'entendait inviter soudain

à rectifier le chargement de sa bête. Il quittait à regret sa chansonnette, débouclait une courroie qui échappait à ses mains débiles de fumeur de kiss, et tout l'échafaudage croulait. Les caisses, les cantines, les sacs, tout versait dans le sable et l'infortuné conducteur contemplait avec stupeur les débris épars de son matériel, bouche bée, incapable d'une pensée et d'un geste, accablé par le sentiment de son infortune et par les railleries de ses impitoyables compagnons.

Alors surgissait un tringlot qui poussait entre les rangs des railleurs sa monture étique, qui sautait à terre. A coups de poing, à coup de pied, il avait tôt fait de rassembler une douzaine d'auxiliaires. Comme par enchantement, le *barda* se retrouvait en place, solidement amarré, cette fois, par le soldat qui, délivré de sa carabine, de son revolver, de sa tunique, à moitié nu, la face barbouillée de poussière et de sable, remontait à cheval et s'éloignait au galop.

Un chameau harassé s'agenouillait, insensible aux exhortations gutturales et à la bastonnade que lui prodiguait son sokhar. Il repliait sous lui ses longues jambes et restait là obstinément, la gorge pleine de râles douloureux, incapable de tout autre effort que de remuer doucement sa tête pelée. La mort venait en lui, peu à peu, et l'angoisse faisait courir des ondes sous sa misérable peau, et, sous les cils blanchâtres, les petits yeux s'emplissaient d'épouvante. Les vertèbres du cou fléchissaient, l'animal s'abandonnait, s'allongeait sur le flanc. Le sokhar marocain s'accroupissait, les bras ballants, abîmé dans la douleur qui bouleversait son maigre et rude visage. Autour de la bête et de l'homme les chameaux continuaient de traîner dans la terre leurs pieds mous, de balancer leurs croupes grises et leurs sacs gonflés comme des outres.

Un tringlot — le même peut-être — émergeait de la cohue et se lançait à corps perdu dans la mêlée des chameliers ramassés à la hâte, des chameaux bien vite aplatis pour recueillir la charge de l'agonisant. Quelques moulinets de cravache, quelques ordres proférés en *sabir*, et le groupe s'ébranlait, laissant derrière lui la pitoyable loque dépouillée et tressaillante.

On allait, dans la chaleur accrue, dans l'intense lumière, vers le globe incandescent qu'ensanglantaient les fumées

rousses. L'or des champs d'orge, le garance des coquelicots, le vert foncé des palmiers nains se faisaient plus nets, plus crus, plus vibrants, dans l'infini de la plaine étalée que barrait l'énorme chenille noire, sous le bleu éclatant du ciel. Et toujours les inlassables chiens de berger trottaient et tournoyaient autour de leur troupeau. Et toujours leur tâche innombrable se renouvelait et sans cesse ils s'affairaient, congestionnés et suants : — Kabyles dépenaillés et grelottants de fièvre qu'il fallait hisser sur les cacolets branlants et ficeler ; taureaux qui s'attardaient à brouter les menthes d'un bas-fond et que l'on ramenait dans le droit chemin après des fantasias éperdues ; bœufs épuisés qui s'affaissaient et que l'on achevait d'une balle de revolver ; voitures Lefèvre qui dévalaient avec un sinistre tintamarre de ferraille la rive abrupte d'un minuscule oued et culbutaient dans la vase puante et les galets visqueux, et que des Sénégalais obligeants, accourus de l'arrière-garde, remettaient d'aplomb, et qui, le quart d'heure d'après, chaviraient dans le lit d'un ruisseau, justifiant ainsi leur renom de proverbiale malchance ; arabas enlizées que des tirailleurs algériens, attendris par des supplications véhémentes, arrachaient de l'ornière, chacun tirant ou poussant ou soulevant pour son compte, à la manière des fourmis.

Les heures passaient, la chaleur croissait, devenait torride ; le grand silence de la fatigue et de la soif pesait sur la colonne qui piétinait lourdement dans la poussière et rampait à travers la plaine désolée et calcinée. Les champs d'orge succédaient aux champs d'orge, les oueds aux oueds, les bouquets d'aloès aux bouquets d'aloès, et toujours les actifs cavaliers harcelaient leurs ouailles, jusqu'à la minute où le camp de Sidi-Queddar offrit à nos yeux las les cônes rouillés de ses tentes-marabouts, les lignes de ses huttes de pisé, les talus rouge brique de ses retranchements...

Les beaux, les bons soldats que les tringlots de France !... Et dans cette guerre où, bien plus que les rares escarmouches, prenaient de l'importance les convois destinés au ravitaillement des colonnes, n'étaient-ils pas, ces tringlots, les vrais combattants, les véritables vainqueurs ?...

ÉMILE NOLLY

(A suivre.)

L'ESPRIT

DE

L'ENSEIGNEMENT MÉDICAL[1]

Le but de tout enseignement est d'augmenter la valeur sociale des hommes. Aussi la grandeur d'un pays dépend-elle, pour une large part, de la manière dont l'enseignement y est donné. Ce qui fait la valeur sociale d'un homme, ce n'est pas seulement sa science et son intelligence, c'est aussi son caractère et sa moralité. Cela est plus vrai des hommes qui se consacrent à la médecine que de tous les autres. Un médecin ignorant n'est dangereux que s'il est très entreprenant. Prudent, il est inutile, mais inoffensif. Un médecin et surtout un chirurgien malhonnêtes seraient les plus dangereux, les plus redoutables des êtres humains.

L'enseignement de la médecine a donc pour objet, non seulement d'instruire les étudiants, mais aussi de façonner leur caractère et il doit s'élever jusqu'à la morale.

Le rôle social du médecin est de sauver des existences, d'éviter ou de supprimer des infirmités, mais aussi, par l'hygiène, d'empêcher l'éclosion des maladies, d'arrêter l'invasion des épidémies. On a coutume d'envisager le rôle du médecin ou du chirurgien vis-à-vis du malade, dans la famille. On ne

1. Conférence faite à l'Institut français de Saint-Pétersbourg.

pense pas toujours à l'importance de son rôle social. Si l'on pouvait faire le calcul de ce que représentent de force et de richesse pour l'humanité, les vies sauvées, les infirmités évitées par la médecine ou la chirurgie, on arriverait à des chiffres énormes. Le chirurgien qui abrège la durée d'incapacité de travail d'un ouvrier victime d'un accident enrichit son pays. Quel prodigieux service rend le médecin qui, par des mesures d'hygiène, empêche l'éclosion d'une épidémie, arrête l'invasion de la peste ou du choléra!

Certes, il n'est pas de plus grande satisfaction que d'arracher un être humain à la mort et c'est ce qui fait le charme de notre métier; mais ce qui en fait la grandeur, c'est l'importance des services sociaux qu'il rend.

Préparer des hommes à ce grand rôle n'est pas chose facile.

La première qualité d'un enseignement, c'est d'être adapté à la mentalité des élèves. Sans doute, ce n'est point sur elle qu'on doit se régler. Si un homme politique a pu dire : « il faut bien que je les suive puisque je suis leur chef », cette formule ne peut pas servir de règle à un professeur. Il doit guider ses élèves et non être guidé par eux. Mais il ne peut avoir d'action sur leurs cerveaux que s'il emploie des méthodes adaptées au degré de développement de leur intelligence, au tour de leur esprit et même à leur sensibilité. La manière dont ils envisagent les questions, même les plus abstraites, dépend de leur patrimoine héréditaire. L'ordre de leurs préoccupations, la tournure de leurs idées est influencée fortement par de lointains héritages ancestraux. La langue même qu'ils parlent, œuvre collective des générations successives, reflète le génie de la race et impose une modalité à leur pensée.

Aussi les mêmes méthodes ne doivent pas, ne peuvent pas donner partout les mêmes résultats. Billroth avait eu de grands succès d'enseignement à Zurich : il avait peu d'élèves à Vienne.

Des questions de méthode amènent parfois entre l'élève et le maître des malentendus qui stérilisent l'enseignement. Les étudiants avancés, déjà instruits, sont moins sensibles peut-être aux moyens parce qu'ils distinguent mieux le but. Ceux qui commencent n'aperçoivent pas où on les conduit, et c'est le

moment où il faut leur enseigner les notions les plus ardues. Il est rare qu'ils soient préoccupés de questions scientifiques, ils sont très utilitaristes, ils veulent apprendre à soigner et à guérir des malades. Ils ont le sentiment et on ne peut les en blâmer que tout l'enseignement médical doit être coordonné vers cet objectif, soigner et guérir. On peut obtenir d'eux les plus grands efforts à la condition de leur montrer l'utilité de ce qu'on leur enseigne, et il est toujours facile de le faire, car tout est utile pour le futur médecin. Mais si, au nom de quelque vague principe, on veut leur imposer un enseignement d'un caractère ou seulement d'une forme trop théorique, ils désertent les cours, ou même se révoltent.

Je ne veux pas dire que l'enseignement doive être grossièrement terre à terre. Rien n'est plus loin de ma pensée. J'estime, au contraire, que les notions les plus générales sont aussi les plus fécondes. Je veux dire seulement que tout enseignement donné dans une faculté de médecine doit être inspiré et dirigé par une pensée médicale.

La jeunesse de nos écoles est à la fois très défiante et très confiante. Elle est aussi prête à se donner qu'à se refuser. Elle est très ombrageuse. Sa sensibilité est frémissante ; son amour-propre excessif. Tout cela, ce sont des qualités pour la jeunesse, mais des qualités qui la rendent difficile à manier. Dans les pays fortement hiérarchisés, les étudiants arrivent disciplinés, Ils reconnaissent l'autorité du professeur et sont prêts à accepter ses affirmations sans contrôle. Aussi l'argument d'autorité, l'affirmation autoritaire est-elle constamment employée. En France, notre titre de professeur ne nous donne aucune autorité. Dans l'état actuel des choses, il inspire plutôt une certaine défiance. Car une partie de nos étudiants s'est laissée entraîner, momentanément j'en suis sûr, par les éternels ennemis de toute supériorité. L'autorité, il faut la conquérir. Et nous serions bien sûrs de n'y arriver jamais si nous nous servions de l'argument d'autorité. L'affirmation ne suffit pas à nos élèves, ils discutent avec nous et ils apportent dans leurs discussions une liberté, parfois même une audace que nous aimons, mais qui ne serait pas tolérée dans d'autres pays. Il faut les convaincre, ils veulent comprendre, et ils ont raison. L'un des principaux objectifs de celui qui enseigne

doit être de faire comprendre et de développer l'intelligence des élèves.



L'enseignement de la médecine a un triple objet : une science, la pathologie, — l'application de cette science, c'est-à-dire un art — et enfin un métier manuel, la médecine opératoire.

La science de la pathologie a fait d'immenses progrès. Elle est cependant encore chancelante, nos vérités sont incomplètes, transitoires, modifiables, discutées, discutables. Aussi est-il indispensable d'en aborder l'étude avec un esprit vraiment scientifique.

On a coutume de diviser les sciences en sciences rationnelles, sciences d'observation et sciences expérimentales. Cette division n'est pas complètement justifiée. Toutes les sciences sont basées sur l'observation, et l'expérimentation n'est qu'un moyen de faciliter l'observation. Il y a cependant une grande différence qui les divise. Les unes ont pour base des faits d'observation assez solidement établis et d'un caractère assez général pour servir de point de départ à des déductions logiques, les autres n'ont pas de base de ce genre.

Le type des sciences déductives, c'est la mathématique. Le modèle de la démonstration déductive nous est fourni par la géométrie. On affirme un fait, une relation entre les éléments d'une figure : c'est le théorème. Puis, on procède à la démonstration. Ce que l'on démontre, ce n'est pas la réalité du fait, qu'on pourrait établir par l'expérience, c'est sa nécessité logique. On montre que si le théorème n'était pas vrai, d'autres faits antérieurement établis ne le seraient pas non plus. C'est la certitude des uns qui engendre la certitude des autres, et, en remontant aux sources, on trouve à l'origine de ce merveilleux échafaudage logique, les postulats d'Euclide qui sont des constatations expérimentales très simples.

Et, chose en apparence extraordinaire, cette méthode si sûre conduit parfois à une sorte de scepticisme. Les mathématiciens arrivent non seulement à avoir dans le raisonnement une con-

fiance exagérée, mais à n'avoir confiance qu'en lui. Ce qui n'a point été passé au crible de la logique leur paraît incertain; ils veulent tout démontrer jusqu'aux principes. Comme ils n'arrivent point à le faire, ils se prennent à douter de leur valeur. C'est pour cela sans doute qu'ils aiment à supposer le monde autrement qu'il n'est et l'on comprend très bien qu'ils éprouvent des jouissances infinies à appliquer à ces suppositions leurs raisonnements et leurs calculs. C'est ainsi qu'ils s'amusent à faire des géométries en attribuant à l'espace plus de trois dimensions.

Moi, simple chirurgien, plus habitué à observer qu'à raisonner, je me demande si ce jeu d'esprit basé sur la logique n'est pas tout à fait illogique. S'il existait un monde où l'espace eût quatre dimensions et que ce monde eût des habitants capables de penser, ils auraient une logique différente de la nôtre. Et puis, je me dis que personne n'a jamais pu, par un point, mener plus d'une parallèle à une droite, et cette constatation expérimentale si simple me paraît supérieure à toute spéculation. Et je sais bien que, quand la pointe de mon bistouri n'est ni trop haut, ni trop bas, ni trop à droite, ni trop à gauche, ni en avant, ni en arrière, elle est juste là où je veux qu'elle soit. Je suis bien sûr qu'elle ne peut pas s'égarer dans une quatrième dimension. C'est bien assez de trois pour se tromper.

Si l'on entreprenait l'étude de la médecine avec cette confiance dans la logique, on serait condamné non seulement à l'impuissance, mais aux pires erreurs. En médecine, rien n'est sûr de ce qui n'est démontré que par le raisonnement, car la logique n'enfante pas la vérité. Par elle-même, elle est inféconde. Il faut qu'elle soit fécondée et elle ne peut l'être que par la vérité. Elle ne conduit à la vérité que si elle l'a pour point de départ. Et toutes les vérités ne sont pas des points de départ. Ce sont seulement quelques vérités très générales qui contiennent dans leurs flancs tant de richesse. Euclide a fait une œuvre de génie en établissant ses postulats, qui sont cependant des constatations expérimentales très simples.

Avons-nous en biologie des vérités de ce genre, des principes sur lesquels nous puissions baser des raisonnements déductifs?

Non. Aussi, rien n'est-il plus funeste en médecine que la confiance exagérée dans la logique.

Aujourd'hui le grand public est très curieux de médecine. Tout le monde lit les articles de vulgarisation. Tout le monde a une opinion sur les questions médicales. Voyez ce qui se passe dans les réunions mondaines. Si l'on vient à y parler d'un malade, tout le monde donne son avis, tout le monde, sauf le médecin s'il y en a un. Il sait bien, lui, le médecin, qu'on ne peut avoir un avis sur un malade qu'après l'avoir longuement examiné. Mais l'ignorant voit tout de suite de quelle maladie il s'agit et comment il faudrait la traiter. L'ignorant a des certitudes infinies, car les hommes n'ont guère de certitude que sur ce qu'ils ignorent.

C'est chose magnifique et révoltante que l'outrecuidance de la certitude chez ceux qui ne savent rien. Bien plus attristante est la crédulité des gens instruits. Elle passe toutes les bornes. On a détruit bien des croyances, mais la crédulité est restée vivace : elle a seulement changé d'objet. Et, en fait de médecine, ce sont souvent des hommes fort intelligents qui servent d'apôtres aux idées les plus fausses. Que de fois n'entendons-nous pas des gens, très instruits d'ailleurs, nous dire : « je ne suis pas médecin, mais je m'intéresse aux questions médicales. J'ai lu bien des choses : je me tiens au courant des discussions des Sociétés savantes et voici ce que je pense... » Quand j'entends ce préambule, je suis pris de terreur, car quatre-vingt-quinze fois sur cent, il est suivi d'un tissu d'absurdités, d'ailleurs logiquement ordonnées.

Sur les questions de médecine, ce sont les esprits les plus épris de logique qui sont le plus facilement dupés. La manière de les duper est bien simple, et elle est bien connue des spécialistes de la réclame. Il suffit d'une affirmation d'apparence scientifique suivie d'un raisonnement rigoureux. Incapables de contrôler la valeur de l'affirmation, ils sont séduits par le raisonnement. La satisfaction que leur procure la logique est telle qu'ils se laissent conduire avec joie par un bon raisonnement à une conclusion qui ne peut être que fausse, parce que le point de départ est faux. Et c'est ainsi que les plus sceptiques sont souvent les plus crédules. Ils sont très sévères pour la partie logique du système ; ils exercent leur critique scep-

tique sur le raisonnement tandis que c'est le point de départ, l'affirmation du début qu'il faudrait vérifier.

Toutes les recherches modernes démontrent l'étroite spécificité des réactions de l'organisme. Le sérum anti-diphtérique n'agit qu'en cas de diphtérie. Le sérum anti-méningococcique n'agit que dans les méningites cérébro-spinales. Si l'on veut chercher à développer les opsonines à la manière de Wright avec quelque chance de succès, il faut préparer les vaccins, non pas seulement avec l'espèce microbienne qui produit la maladie, mais avec des microbes provenant du malade lui-même. Et, cependant, on propose encore des remèdes qui guérissent tout. On peut encore faire fortune en vendant des panacées.

La crédulité des gens instruits n'est point très différente de celle des paysans grossièrement superstitieux. Elles ont toutes deux pour origine la même incapacité de distinguer ce que l'on croit de ce que l'on sait. Le point de départ est toujours un acte de foi. On fait intervenir, sans s'en douter, le sentiment. On croit porter un jugement alors qu'on obéit à sa sensibilité. Il y a longtemps que la raison et le sentiment sont irrémédiablement brouillés, et ce divorce ne peut que s'accentuer à mesure que la science progresse.

Cette lamentable crédulité chez le malade ne fait du mal qu'à lui. Chez le médecin, elle serait terrible. Mais, si la crédulité est singulièrement fâcheuse chez le médecin, le scepticisme ne l'est pas moins. Je ne connais pas d'être plus odieux au point de vue social que le médecin qui pratique la médecine sans y croire, et l'on reste stupide devant l'immoralité de ceux qui trouvent élégant de se vanter de leur scepticisme.

Le professeur doit donc s'efforcer de bannir de l'esprit de ses élèves à la fois la crédulité et le scepticisme. Il doit les habituer à bien distinguer ce qu'ils savent de ce qu'ils croient. Et ce n'est pas chose facile. Il faut être déjà savant pour s'apercevoir qu'on ne sait presque rien. Et puis aujourd'hui, il y a tant de notions éparses dans tous les cerveaux qu'on ne peut les passer toutes au crible. Tout le monde est convaincu que la terre tourne. Combien de personnes sont capables de le démontrer? Vous n'en doutez pas cependant. Faut-il dire que vous le croyez ou que vous le savez? Évidemment, il est plus

juste de dire que vous le croyez. Est-ce donc un acte de foi? Non, c'est un acte de confiance. Vous savez qu'il existe des hommes qui sont capables de donner une démonstration rigoureuse de la rotation de la Terre. Ne me dites pas qu'entre un acte de foi et un acte de confiance la différence est mince. Elle est énorme. La foi est du domaine du sentiment, la confiance est du domaine de la raison. La dernière est revisable; la première ne l'est pas. Pour changer de foi, il faut une véritable transformation de tout l'être affectif. Pour modifier ses connaissances dans l'ordre scientifique, il n'est besoin d'aucun changement dans la personnalité. Si, dans quelques mois, supposition absurde, tous les astronomes s'accordaient pour dire : Nous nous sommes trompés : la terre ne tourne pas; vous n'auriez que peu d'efforts à faire pour accepter la nouvelle doctrine. Et vous savez les luttes qu'il a fallu pour faire admettre la rotation de la terre, quand celle du soleil faisait partie des dogmes religieux.

En médecine, la démonstration logique est sans valeur. En quoi consistent nos démonstrations?

Pour s'en rendre compte, il faut bien comprendre comment s'est constituée la médecine et quelle est sa méthode.

Naturellement on a cherché à guérir les maladies avant de les connaître. Les oracles, les griots, les sorciers, les rebouteurs ont bercé d'illusions l'enfance de l'humanité et ils abusent encore de son âge mûr. Mais je ne veux m'occuper que de l'évolution scientifique. On a commencé par observer des malades, et il n'était pas difficile de remarquer qu'ils n'étaient pas tous malades de la même façon. Il l'était davantage de constater que certains malades ont des points communs avec d'autres, et de dégager un certain nombre de types. Evidemment, il n'y a pas eu besoin de génie pour dégager le type rhume de cerveau, mais s'il y a des cas simples, il en est de bien difficiles. Songez qu'il fallait trouver les moyens d'observation eux-mêmes. Le travail de synthèse qui a eu pour résultat de grouper des symptômes évoluant d'une certaine façon, c'est-à-dire de dégager ce qu'il y a de constant dans la complexité symptomatique pour établir des types morbides — les maladies — a nécessité une grande sagacité d'observation et un esprit de synthèse d'un caractère très élevé. Il est à peine achevé. Il

n'y a pas longtemps qu'on décrivait encore les diverses formes de la fièvre typhoïde comme des maladies distinctes. C'est de nos jours qu'on est arrivé à apporter quelque clarté dans les maladies inflammatoires des os. Ollier et Lannelongue ont joué un grand rôle dans ce travail. Sur ces points, la synthèse avait été insuffisante. Sur d'autres elle avait été trop compréhensive : on dégage de nouvelles variétés de cirrhose du foie; on distrait du groupe confus des péritonites tout ce qui revient à l'appendicite.

Par ces exemples, j'arrive à la seconde phase de l'évolution de la médecine. Je n'ai pas besoin de dire que ces phases sont subintrantes; personne ne peut avoir la naïveté de croire que l'une finit quand l'autre commence.

Dans l'antiquité, le cadavre était sacré, l'autopsie était interdite comme sacrilège. On ne pouvait aller au delà de la nosographie symptomatique. Quand les autopsies furent permises, on aborda une nouvelle face du problème médical. Il fut possible de constater des lésions, tandis que jusque-là, pour tous les organes profonds, on n'avait pu constater que des symptômes. Mais pour constater les lésions des organes, il fallait d'abord les étudier à l'état sain. Il fallait construire l'anatomie normale avant d'édifier l'anatomie pathologique. C'est un travail colossal. Il ne suffisait pas de constater des lésions, il fallait établir une relation entre les lésions et les symptômes. Ceci est un travail d'un caractère très nettement scientifique, puisque la science consiste essentiellement à trouver des relations entre les phénomènes.

Cette seconde étape de la médecine, c'est la période anatomo-clinique, dont le plus illustre représentant a été notre grand Cruveilhier. Elle a réalisé un immense progrès. En établissant des relations entre des lésions et des symptômes, elle a permis au médecin qui constate certains symptômes, d'affirmer : « ce malade a telle lésion ». L'étude de ces relations a été poussée très loin par l'expérimentation. Claude Bernard, l'illustre créateur de la médecine expérimentale, s'appliquait à produire chez les animaux des lésions déterminées pour étudier les perturbations fonctionnelles qui en résultent. Claude Bernard a été le grand physiologiste de l'époque dont Cruveilhier était le grand anatomiste.

La nouvelle phase où la médecine est entrée n'est pas terminée. C'est de nos jours que Lancereaux établit les relations entre certaines formes de diabète et certaines altérations du pancréas ; c'est de nos jours que Pierre Marie décrit l'acromégalie et établit ses relations avec les lésions du corps pituitaire. C'est de nos jours que Reverdin rattache le myxœdème à la suppression fonctionelle du corps thyroïde. On commence seulement à entrevoir une notion capitale : l'équilibre de l'organisme est entretenu par le fonctionnement de petits organes glandulaires, le corps pituitaire, les para-thyroïdes, les capsules surrénales, organes si petits qu'on les avait dédaignés. Ils ne pèsent que quelques grammes et l'on ne peut vivre sans eux.

La troisième étape de la médecine date de l'immortel Pasteur. Tout le monde sentait bien que la lésion n'est pas tout, qu'il fallait l'expliquer, en trouver la cause. Villemin démontre expérimentalement dès 1865 que la tuberculose est inoculable et il affirme qu'elle est due à un « agent subtil qui échappe à nos sens ». Alphonse Guérin dit, écrit, répète qu'on doit trouver sous le microscope le germe de l'infection purulente; Davaine découvre la bactéridie charbonneuse. Pasteur paraît. Avec une admirable méthode, il prouve l'existence des microbes, découvrant ainsi un nouveau monde vivant. Il prouve leur rôle pathogène et pour la première fois, grâce à lui, la pensée médicale peut envisager le cycle complet de la pathologie dans ses trois termes, l'agent pathogène, la lésion, les symptômes. Il va plus loin; par l'atténuation des microbes, il ouvre une nouvelle voie à la thérapeutique. En même temps, la doctrine microbienne permet à Lister de créer l'antisepsie qui a permis le grand essor de la chirurgie, et donne à l'hygiène un base précise. Avec les microbes, l'expérimentation est entrée dans une nouvelle voie. La médecine expérimentale a de beaucoup dépassé l'idéal de Claude Bernard. Ce ne sont plus des lésions que produit l'expérimentateur, c'est la maladie elle-même, et l'on peut enfin étudier la réaction de l'organisme contre l'agent pathogène. C'est là ce qui caractérise la maladie.

Pendant un temps, la médecine a été comme enivrée par la bactériologie. On a trop étudié le microbe et pas assez le malade. Aujourd'hui on est revenu à l'étude de l'organisme et

une nouvelle phase de la médecine, singulièrement passionnante s'est ouverte, la phase chimique. Bien que Lavoisier eût déjà dit que la vie est un phénomène chimique, la morphologie était restée, grâce aux espérances entretenues par les perfectionnements du microscope, triomphante. Aujourd'hui, elle a cédé le pas à la chimie.

Celle-ci entre dans des voies nouvelles qui semblent devoir être singulièrement fécondes pour la thérapeutique.

Certains radicaux chimiques semblent avoir des propriétés thérapeutiques qu'ils conservent dans les molécules complexes où on les introduit. Certaines propriétés physiologiques paraissent liées à des architectures moléculaires. Supposez qu'un architecte ait fait le plan d'un monument; on pourra édifier ce monument en brique, en pierre, en marbre, en bois, en porphyre. Ce sera toujours le même monument; l'effet d'ensemble restera le même avec des différences cependant. Ainsi, dans un édifice moléculaire, on remplace certains atomes par d'autres, en respectant l'architecture de la molécule, l'effet physiologique reste de même sens, de même direction, mais avec des nuances précieuses qui permettent de satisfaire à certaines indications thérapeutiques.

Enfin, il est des substances qui ont de merveilleuses propriétés thérapeutiques, mais qui sont en même temps toxiques. Il semble que les propriétés thérapeutiques qui les rendraient si utiles et les propriétés toxiques qui les rendent si difficiles à employer ne soient pas indissolublement liées. Il semble qu'en faisant entrer ces substances dans des groupements moléculaires complexes, on arrive à dissocier en quelque sorte ces deux propriétés et à conserver l'effet thérapeutique, en supprimant ou au moins en diminuant la toxicité. On arrive ainsi à les employer à des doses plus considérables et à utiliser plus largement leur efficacité. C'est là ce qu'a vu notre grand chimiste Armand Gauthier, qui a commencé à travailler dans ce sens les composés arsenicaux.

Rien n'est plus intéressant ni plus saisissant que l'orientation actuelle des recherches thérapeutiques. Alors que pendant des années, l'activité des chercheurs avait été absorbée par des tentatives de vaccination, de sérothérapie, qui ont d'ailleurs donné quelques très beaux résultats, beaucoup aujourd'hui

reviennent à la thérapeutique chimique, à la chimiothérapie, mais ils y reviennent guidés par ces clartés nouvelles.

Et puis une nouvelle chimie est née. Je voudrais vous faire comprendre en quoi elle consiste.

Les personnes qui ont guéri de certaines maladies, la variole la rougeole, la scarlatine sont presque toujours à l'abri d'une attaque ultérieure de la même maladie. Certaines maladies confèrent à ceux qui en sont atteints l'immunité. Qu'est-ce que cela prouve? La guérison après une maladie consiste en un retour de l'organisme à l'équilibre, mais cet équilibre reconquis n'est pas l'équilibre ancien, c'est un équilibre nouveau. Il y a quelque chose de changé. Quoi? N'attendez pas que je vous le dise. Toutes les immunités ne sont sans doute pas de même ordre; puis, je serais obligé d'entrer dans le domaine des hypothèses et je le répète encore, il faut bien distinguer ce qui est acquis de ce qui ne l'est pas.

L'immunité est le résultat d'une réaction vitale, cela on n'en peut douter. Et cependant, dans certains cas au moins, elle n'est liée à aucune des conditions qui caractérisent la substance vivante. En effet, les propriétés immunisantes persistent dans le sérum recueilli en flacon de telle sorte qu'on peut avoir de l'immunité en bouteille. C'est ce qui permet les sérothérapies. Voici un flacon qui contient du sérum antidiphtérique. Quel moyen avons-nous de savoir qu'il a la merveilleuse propriété de sauver la vie d'un enfant atteint d'angine diphtérique? Un seul : c'est de constater qu'il neutralise la toxine produite par le bacille de la diphtérie. Ceci, c'est encore un procédé qui rappelle ceux de l'ancienne chimie : un poison sert de réactif à une substance. Mais comment peut-on savoir que la toxine est neutralisée? En injectant le mélange sérum-toxine à un animal sensible. Si l'animal meurt, la toxine n'est pas neutralisée, elle l'est s'il guérit. Et en ajoutant à une toxine dont la toxicité est déterminée des doses progressivement croissantes du sérum, on mesure très exactement son activité.

Ainsi, voilà deux substances, la toxine, et la substance immunisante, (si c'est une substance; c'est peut être un état physique). Ce qu'elles sont, nous sommes absolument incapables de la dire dans le langage de la chimie ordinaire, nous l'ignorons complètement. On ne peut les isoler. Elles agissent

à des doses si petites qu'il est impossible de les peser. On ne peut constater leur existence que par la réaction de l'organisme vivant. Et, sans savoir ce qu'elles sont, sans les isoler, sans les peser, par ces réactions même on les mesure et on les dose. C'est là la nouvelle chimie : chimie des impondérables, chimie des fonctions biologiques des humeurs, comme le dit si justement Richet.

Et ces substances, elles sont innombrables. Je ne pourrais les citer toutes. Quand on introduit dans l'organisme un élément étranger quelconque, il se produit un anticorps, étroitement spécifique. Et ces anticorps, grâce à une idée de Bordet, fournissent un moyen de diagnostiquer certaines maladies. Il existe dans le sérum des agglutinines grâce auxquelles Widal découvre le séro-diagnostic. On décrit des opsonines, des précipitines, des lysines. Richet découvre la toxogénine, substance anaphylactisante. Et l'anaphylaxie, découverte capitale, explique une foule de phénomènes qui étaient restés tout à fait obscurs.

La pathologie est devenue, vous le voyez, une science magnifique, devant laquelle le sourire des plus sceptiques doit se figer. Les démonstrations qu'elle a pour base sont d'ordre purement expérimental. Est-ce à dire que le raisonnement soit banni de la médecine? Pas du tout. Il joue un grand rôle, mais il ne prend guère la forme déductive. Nous sommes convaincus que toutes les maladies infectieuses sont dues à des microbes. Cependant le microbe de certaines d'entre elles, les plus fréquentes, les plus banales, la rougeole, la scarlatine, sont inconnus. Pourquoi sommes-nous convaincus que ces microbes inconnus existent? Par un raisonnement. Voici le raisonnement : La maladie A est causée par un microbe. La maladie B fait partie de la même classe nosologique que la maladie A. Donc la maladie B est, elle aussi, causée par un microbe. Ce raisonnement est uniquement basé sur l'analogie, l'analogie entre la maladie A et la maladie B. C'est une base fragile. Le mode de raisonnement basé sur l'analogie est très fréquent en médecine. On comprend que sa valeur est singulièrement restreinte.

Tous nos raisonnements ont une base fragile, par conséquent, même quand nous leur donnons la forme déductive,

une grosse part d'induction s'y glisse, ils ne peuvent nous conduire à la certitude ; mais ils nous conduisent à des hypothèses. Les hypothèses constituent un grand danger et aussi une grande force. C'est un grand danger, si on s'abuse au point de prendre une hypothèse pour une vérité démontrée. Mais c'est une grande force, car les hypothèses sont indispensables au progrès. Une hypothèse même mauvaise rend service. Elle est fertile par les travaux qu'elle suscite. Toutes les vérités d'aujourd'hui étaient hier des hypothèses, et il faut espérer que les hypothèses d'aujourd'hui seront des vérités demain.

Tant que les hypothèses ne sont pas démontrées, on doit rester vis-à-vis d'elle dans le doute. Le doute n'est pas le scepticisme. Le scepticisme qui nie est stérile. Le doute est un état d'esprit scientifique qui consiste à suspendre son jugement. Je me défie extrêmement de l'homme qui sait toujours ; cela veut généralement dire qu'il ne sait jamais. Celui qui ose dire « je ne sais pas » m'inspire bien plus de confiance. Le doute scientifique s'accompagne inévitablement dans le cœur du savant d'un violent désir d'en sortir. C'est lui qui conduit à instituer les recherches qui doivent le transformer en certitude.

Pasteur, chimiste, est conduit par un raisonnement à penser que la dissymétrie moléculaire est due au travail d'êtres vivants : hypothèse, hypothèse géniale qu'il fallait démontrer. Il institue des expériences et il trouve les micro-organismes. La démonstration est faite.

Dans un ordre d'idées moins vaste, mais l'exemple est aussi bon, Landouzy est frappé de ce fait que les sujets qui ont été atteints de pleurésie dite *a frigore* deviennent souvent plus tard tuberculeux. Il aurait pu ne voir là qu'une coïncidence et la remarque aurait été sans intérêt. Il pense, au contraire, qu'il y a une relation entre les deux faits, la pleurésie d'une part, la tuberculose de l'autre. Quelle est la nature de cette relation? Deux hypothèses pouvaient se présenter à son esprit. La pleurésie prépare la tuberculose. S'il avait adopté cette hypothèse, il serait passé à côté de la vérité. C'est à l'autre qu'il s'arrête : la pleurésie *a frigore* est de nature tuberculeuse. Restait à le démontrer. On a discuté longtemps jusqu'à ce que la notion de l'inoculabilité de la tuberculose permît de constater que dans

la majorité des cas le liquide de ces pleurésies est tuberculigène.

Widal considérant l'affinité pour l'eau de la molécule de chlorure de sodium, la propriété qu'elle a lorsqu'elle se trouve d'un côté d'une membrane semi-transparente, d'attirer l'eau qui se trouve de l'autre est conduit à penser que les œdèmes des brightiques sont dus à une accumulation exagérée de sel dans l'organisme. Hypothèse qu'il fallait démontrer. Par l'expérience et l'observation, il constate que les reins de ces œdémateux éliminent mal le sel et la doctrine de la rétention des chlorures est démontrée.

La démonstration en pathologie, présente habituellement des difficultés extrêmes. Les phénomènes sont d'une complexité déconcertante. Nous n'en connaissons jamais bien toutes les conditions. L'adage célèbre *post hoc, ergo propter hoc* est un bréviaire d'erreurs. Quand nous voyons deux phénomènes se succéder, nous n'avons jamais le droit de conclure que l'un est la conséquence de l'autre, il faut toujours penser qu'il a pu se produire quelque circonstance qui nous a échappé et qui a amené la modification, de telle sorte que celle-ci n'a aucun rapport avec le phénomène auquel nous sommes tentés de l'attribuer.

Les coïncidences sont extraordinaires en médecine. En voici un exemple. J'avais, il y a une quinzaine d'années, dans mon service, un jeune garçon atteint d'une coxalgie suppurée avec d'innombrables fistules. Il était profondément infecté; la température oscillait de quatre degrés. Tous mes efforts pour obtenir un abaissement thermique avaient complètement échoué. Chaque soir, le thermomètre remontait au-dessus de 41. A cette époque, un nouveau médicament venait de paraître, la cryogénine. J'en prescris un matin. Le soir, la température reste à 37°4. Le lendemain, comme je commençais à dire à mes élèves qu'en présence d'un pareil résultat, on ne pouvait pas douter de l'efficacité de la cryogénine, la surveillante me tirait par la manche pour me dire : « Il n'en a pas pris ». On n'avait pas réussi à se procurer le médicament alors tout nouveau, et le malade n'en avait pas pris. S'il en avait pris, l'abaissement de la température n'en aurait pas moins été dû à une autre cause, à une coïncidence, et il aurait été tout à fait erroné

de l'attribuer au médicament, et, sans doute, je n'aurais pu m'empêcher de le faire.

Ces coïncidences sont fréquentes, et c'est pour cela que les nouvelles drogues dont nous inonde le commerce ont toujours un certain succès. Si elles sont lancées avec une habileté suffisante pour que beaucoup de gens en prennent, il se trouve toujours quelques coïncidences qui font croire à certains malades qu'ils en ont tiré bénéfice. Et ceux-ci deviennent des apôtres d'autant plus ardents qu'ils ont été les premiers à se servir de la drogue. On éprouve toujours une certaine vanité à être le premier en quelque chose.

En biologie, les phénomènes sont trop complexes pour que les faits isolés aient une valeur. La démonstration ne peut être appuyée que sur des séries concordantes. Quand il s'agit de thérapeutique, il est indispensable que les séries soient nombreuses et d'autant plus nombreuses que l'évolution de la maladie est plus irrégulière. Supposons que la maladie tue toujours. Le cas est simple. Chaque guérison doit être portée à l'actif du traitement. Mais si le traitement n'est pas curateur, s'il a seulement pour but d'améliorer, d'allonger la survie, il devient extraordinairement difficile de savoir s'il a une action quelconque. Quand il s'agit de maladies dont la mortalité est réduite, il est bien malaisé d'apprécier l'efficacité d'un traitement.

Pour arriver à quelque clarté, on est forcé de recourir à la statistique.

C'est une méthode dont on a dit beaucoup de mal. Claude Bernard, qui en était grand ennemi, lui reprochait de ne rien apprendre sur la nature des phénomènes. Elle n'est point faite pour cela, et on n'a pas le droit de reprocher à une méthode de rester stérile sur les questions pour quoi elle n'est point faite. Elle est passible de reproches plus sérieux, mais qui ne sont peut-être pas plus justifiés. Si l'on veut savoir la gravité moyenne d'une maladie, on compte le nombre des morts sur un très grand nombre de malades. On divise le second nombre par le premier et on ramène à cent.

Quelle est la valeur de ce pourcentage ? Elle n'est pas absolue, parce que les cas qui ont servi à l'établir ne sont pas identiques, ils ne sont pas comparables comme on dit. C'est là ce qu'on

reproche surtout à la statistique, reproche assez singulier car si tous les cas étaient semblables, on ne les étudierait pas par la méthode statistique. Celle-ci s'applique à des faits qui ne diffèrent pas complètement les uns des autres, qui ont des points communs, mais qui cependant ne sont pas identiques. Elle a tout justement pour but d'établir une certaine règle dans l'irrégularité. Si tous les hommes mouraient au même âge, il n'y aurait pas besoin de statistique pour trouver leur longévité. C'est justement parce qu'il y a de grandes différences dans la durée de leur vie que la statistique est nécessaire pour déterminer leur longévité moyenne. Cette expression de « longévité moyenne » a un sens précis. Elle correspond à quelque chose; c'est une notion utilisable, pratiquement utilisable. Elle est la base des assurances sur la vie. Et les compagnies d'assurances sont absolument sûres de réaliser des bénéfices à une condition, c'est que le nombre de leurs assurés soit considérable.

Les résultats des statistiques ont d'autant plus de valeur qu'elles portent sur des nombres plus grands. Voyez les statistiques fournies récemment par les médecins militaires de divers pays, et entre autres celles qui ont été communiquées à notre Académie par Vincent, sur les vaccins préventifs de la fièvre typhoïde. Elles forcent la conviction, parce qu'elles portent sur un nombre de cas considérable.

La dissemblance possible des cas prend d'autant plus d'importance qu'ils sont moins nombreux. La valeur de la statistique s'effrite en quelque sorte à mesure que diminue le nombre des faits. Elle devient absolument nulle quand on veut appliquer ses résultats à un cas unique. Dire que sur 1 000 malades atteints de telle maladie, 60 meurent, 260 restent infirmes, 680 guérissent, cela a un sens, parce qu'il est certain que dans chaque nouveau groupe de 1 000 malades pris au hasard, la proportion des morts, des infirmes, des guéris restera à peu près la même. Mais dire qu'un malade atteint de cette maladie a six chances sur cent de mourir, vingt-six de rester infirme, soixante-huit de guérir complètement, c'est prononcer des paroles absolument vides de sens, c'est exprimer des possibilités, mais non des probabilités.

Les probabilités pour un cas ne peuvent être fournies par la

statistique, elles ne peuvent être tirées que de l'examen attentif du malade, de l'analyse minutieuse des conditions particulières du cas. C'est ce que l'on fait pour établir le pronostic. C'est un des problèmes les plus difficiles de la clinique, c'est aussi l'un des plus intéressants et des plus utiles, parce que souvent l'indication thérapeutique en dépend.

Laissez-moi vous citer un exemple qui montre et le peu de valeur des statistiques appliquées à un cas et la difficulté du pronostic.

Il y a quelque vingt ans, un médecin illustre et d'une rare conscience trouve en arrivant dans son service un vieillard alcoolique atteint d'une pneumonie du sommet. La pneumonie du sommet ne pardonne guère, ni aux vieillards ni aux alcooliques. Le malade avait donc au nom de la statistique une double certitude de mourir. Le professeur fait une leçon sur le pauvre homme et le condamne. Sept jours plus tard, le chef de clinique dit à son maître : « Notre pneumonique fait sa défervescence ». La défervescence, c'est le commencement de la guérison. Le professeur très scrupuleux examine à nouveau le malade, et dans une seconde leçon, il étudie avec sagacité le pronostic de la pneumonie du sommet et expose pourquoi il s'est trompé, pourquoi le malade guérit. Le soir le pauvre diable était mort.

*
* *

Je ne puis insister davantage sur la partie purement scientifique de l'enseignement médical. Je passe au côté pratique. L'enseignement pratique de la médecine, c'est, avant tout, l'enseignement clinique.

La clinique est l'application des sciences biologiques, c'est l'art par lequel toutes les connaissances médicales, tout ce que l'on sait en anatomie, physiologie, bactériologie, pathologie, thérapeutique se condense en déterminations sûres et en actes bienfaisants. Pratiquement la clinique, c'est la lutte, c'est le corps à corps du médecin avec le malade.

Voici un malade, il s'agit de le guérir. La solution de ce problème comprend quatre étapes. Il faut d'abord reconnaître

la nature de la maladie, c'est-à-dire faire un diagnostic. Il faut ensuite en prévoir l'évolution, c'est-à-dire établir le pronostic. Quand on a prévu l'avenir, il faut le modifier. Modifier l'avenir, c'est le but de la science, c'est la grande œuvre humaine. En médecine, c'est par la thérapeutique qu'on modifie l'avenir. Nous ne sommes pas de ces dilettantes qui prennent plus de plaisir à étudier les maladies qu'à les combattre. Nous avons donc à poser des indications thérapeutiques.

Quand l'indication thérapeutique est posée, le médecin envoie son ordonnance au pharmacien. Nous, chirurgiens, nous exécutons nous-mêmes certaines de nos prescriptions, car nous sommes aussi des ouvriers. Nous opérons. De ces quatre étapes, diagnostic, pronostic, indications thérapeutiques, opérations, la première, le diagnostic est souvent la plus ardue. Faire dans les cas difficiles un diagnostic sûr, précis, complet, c'est une très belle œuvre humaine, c'est une œuvre basée sur la science, mais d'un caractère nettement artistique, où le rôle personnel du médecin est considérable. Ce rôle du médecin, l'évolution de la science le réduira de plus en plus. Elle l'a déjà restreint.

Les rayons X nous montrent les fractures. La recherche des microbes dans le pus, dans les fausses membranes, dans les sérosités, dans le liquide céphalo-rachidien, dans l'urine, dans les crachats, dans les matières fécales, dans la bile nous renseigne avec certitude sur la nature d'une infection. L'ancienne chimie nous fournit des renseignements sur le fonctionnement des reins, du pancréas... La nouvelle chimie des humeurs, par les détours les plus imprévus, conduit à des diagnostics certains.

Avec ces méthodes, le diagnostic cesse d'être un art. Il découle directement de l'exécution correcte de quelques manipulations. Peu importe celui qui les exécute, c'est souvent un garçon de laboratoire. Le diagnostic a pris le caractère scientifique ; il est devenu impersonnel.

Toutes ces méthodes admirables constituent d'immenses progrès. Elles se perfectionneront, elles gagneront en certitude et en précision. Mais quelque perfection qu'on leur suppose, elles ne nous renseignent que sur la nature de l'infection. Et

reconnaître la nature d'une maladie, ce n'est qu'une partie du diagnostic. Il faut encore étudier la manière dont le malade réagit. Chaque malade a sa manière personnelle de faire une maladie. L'étude des globules blancs, la chimie des humeurs, par la recherche des opsonines, permet peut-être de reconnaître dans quelle mesure l'organisme réagit et lutte. Ces questions sont à l'étude.

En tout cas, le rôle personnel du médecin reste énorme, et il se passera bien des siècles avant qu'il soit supprimé.

C'est un devoir strict, un devoir moral de serrer toujours le diagnostic d'aussi près que possible. La médecine des symptômes n'est jamais qu'un pis aller. Une bonne thérapeutique ne peut s'appuyer que sur un bon diagnostic. A un moment, certains chirurgiens, grisés par l'innocuité opératoire ont été jusqu'à proclamer qu'au lieu de s'efforcer de préciser par exemple la nature d'une tumeur abdominale, il vaut bien mieux ouvrir l'abdomen et regarder ce qu'il y a dedans. Je ne connais pas de conception plus humiliante, plus monstrueuse ni plus dangereuse, — plus humiliante, car au fond elle est un aveu d'impuissance, plus monstrueuse, car elle étale un profond mépris du malade, plus dangereuse, car elle conduit à faire des opérations inutiles, des opérations mal réglées, et même des opérations qui manquent leur but.

Opérations inutiles par insuffisance de diagnostic. C'est ainsi qu'on enlève des gommes syphilitiques prises pour des tumeurs ou qu'on fait des gastro-entérotomies chez des tabétiques.

Opérations mal réglées : si on prend une hydropisie de la vésicule biliaire pour un kyste de l'ovaire, on fait une mauvaise incision.

Opérations qui manquent leur but. Récemment je trouvais dans un abdomen une masse volumineuse, dure, irrégulière, bosselée, adhérente, qui avait absolument l'air d'une tumeur maligne inopérable. Si je n'avais pas eu de diagnostic, j'aurais certainement refermé l'abdomen sans rien faire d'utile. Mais j'avais posé le diagnostic de pancréatite suppurée et m'acharnant j'ai fini par trouver dans l'épaisseur de cette masse une petite collection de pus.

Parfois le diagnostic est impossible. mais, dans ces cas, on

peut presque toujours arriver à circonscrire les hypothèses de telle façon qu'il en découle une ligne de conduite rationnelle. En tout cas, il ne faut jamais abandonner la partie avant d'avoir épuisé toutes les ressources. Il ne faut jamais donner aux élèves le moindre exemple de légèreté sur ce point.

Enfin les symptômes sont quelquefois si trompeurs que l'erreur de diagnostic est inévitable. Nous ne sommes pas infaillibles. On peut exiger de nous la science et la conscience, mais cela ne suffit pas toujours à éviter l'erreur. Dupuytren mourant n'avait d'autres prétentions que de s'être trompé moins que les autres. Ainsi nous avons droit à l'erreur. Et, à cette heure, où les médecins et chirurgiens sont à chaque instant poursuivis devant les tribunaux, il faut que ceux qui ont le moins besoin du droit à l'erreur soient les plus âpres à le réclamer. Mais il n'en faut point abuser.

Il est bien connu que, parmi les médecins et chirurgiens, il en est qui font moins d'erreurs de diagnostic que d'autres. Dans les manifestations humaines où la science et l'art s'unissent, tout le monde n'arrive pas au même résultat. La nature impose à chacun une limite qu'il ne peut pas dépasser. Tous les élèves n'arrivent pas au même degré de perfection, mais on doit exiger que chacun donne sa mesure complète, celle qui justifie la tranquillité de la conscience.

On dit souvent des bons cliniciens qu'ils ont le flair, c'est un mot très dangereux, car il conduit les élèves à attendre quelque illumination du ciel, et à faire des diagnostics d'impression. Il faut bien reconnaître que, dans beaucoup de diagnostics, il entre une part d'inspiration. Ce mot vous paraît sans doute prétentieux; mais quel autre nom donner à ce qui se passe dans notre esprit? Nous examinons un malade, et pendant l'examen, alors qu'il est encore incomplet, brusquement le diagnostic se dresse devant nous. C'est une apparition si soudaine qu'elle nous étonne. Nous n'en voyons pas les raisons, mais les raisons existent. Notre cerveau a travaillé à notre insu. Le travail qu'il a accompli il faut l'extraire de notre subconscient, l'analyser et l'extérioriser. Si nous nous bornons à affirmer aux élèves ce diagnostic qui a surgi ainsi devant nous, si nous prenons des airs de devins, d'oracles, nous y

gagnerons peut-être en réputation, mais nous ne ferons pas d'enseignement.

Un jour, un groupe d'élèves entourait un malade dont le corps émacié était à ce point bosselé de nodosités irrégulières et rugueuses qu'il ressemblait plus à un tronc d'arbre qu'à un être humain. Personne ne trouvait de quelle maladie il pouvait être atteint. Le maître arrive, le contemple en silence, puis lui dit d'une voix tonnante : « Donnez votre seringue », et s'éloigne. C'était très bien comme début, mais avant de s'éloigner il aurait dû expliquer aux élèves à quoi se reconnaissent les nodosités que provoquent les injections de morphine mal faites.

J'ai vu — c'est un système — faire défiler dans l'amphithéâtre des séries de malades sur lesquels on se bornait à mettre des étiquettes. La recherche des symptômes, l'étude de leur valeur séméiologique était réduite à rien. Qu'est-ce que ce défilé pouvait bien laisser dans le cerveau des élèves? Tout au plus quelques images visuelles. Ils auraient peut-être été capables de reconnaître des cas exactement semblables à ceux qu'ils avaient vus, mais les cas identiques sont bien rares. On n'avait exercé ni leurs facultés d'observation, ni leurs facultés d'analyse, ni leur esprit critique. Par cette méthode on peut bien préparer des rebouteurs, mais des médecins, je ne crois pas.

Ce n'est point ainsi que nous comprenons l'enseignement clinique. Une leçon clinique n'est pas une leçon de choses. Montrer, faire voir, c'est nécessaire, c'est excellent, mais à la condition qu'on ne s'en tienne pas là. C'est la partie matérielle, la plus grossière de l'enseignement. Apprendre à observer, apprendre à analyser, à penser, apprendre à comprendre, c'est là ce que doit se proposer le professeur.

L'art du diagnostic s'enseigne. On peut apprendre aux élèves à déchiffrer l'énigme qu'est chaque malade. On leur montre d'abord à examiner toutes les régions, tous les organes et au point de vue morphologique et au point de vue fonctionnel. On leur enseigne la valeur des symptômes. On leur montre comment l'observation sagace permet de les dépister. Quand les symptômes sont rassemblés, il faut les hiérarchiser pour mettre en vedette ceux qui sont réellement importants. Travail difficile qui nécessite un jugement sain. Enfin pour

tirer une conclusion, il faut être savant en pathologie et capable d'évoquer brusquement tout ce que l'on sait, tout ce que l'on a appris par les livres et par l'expérience.

Cette évocation nécessite une mémoire, vaste, sûre et toujours présente. Il n'est pas de profession où ces qualités de la mémoire soient aussi impérieusement nécessaires que dans la nôtre. Le légiste, l'avocat, l'ingénieur peut toujours consulter sa bibliothèque. Au contraire, le médecin, le chirurgien est à chaque instant obligé de prendre immédiatement les décisions les plus graves et il faut qu'il tire tout de son fonds. Il est de mode à l'heure actuelle de dénigrer la mémoire. J'imagine qu'elle n'a jamais été attaquée que par ceux qui n'en ont pas, car il faut en être singulièrement dépourvu pour méconnaître la force qu'elle donne. Certes, la mémoire purement verbale peut conduire à remplacer les idées par des mots, ce qui, de toutes les mauvaises habitudes d'esprit est peut-être la plus fâcheuse, mais la mémoire des idées et des faits est indispensable : il n'y a pas d'intelligence forte sans mémoire. On ne peut penser, raisonner qu'en se servant des matériaux fournis par elle. Enlevez toute mémoire d'un cerveau, il n'y restera rien.



Nous avons fait la revue sommaire des facultés que l'enseignement de la médecine doit développer dans le cerveau des élèves : l'esprit scientifique — ou la méthode, c'est tout un ; le talent d'observation, la mémoire.

A ces divers points de vue, l'enseignement oral est très supérieur à l'enseignement écrit, la leçon est très supérieure au livre. La leçon n'est pas du tout la récitation d'un chapitre de livre. C'est quelque chose de vivant où les qualités personnelles du maître jouent un grand rôle. Il est des orateurs qui ont une forte action sur leur auditoire et d'autres qui, bien que charmants à entendre, n'en ont aucune. Celui qui veut agir sur la foule s'adresse surtout aux sentiments. C'est ce que font volontiers les orateurs politiques. Le professeur ne doit se servir de ce moyen qu'avec une extrême modération. C'est à l'intelligence qu'il doit s'adresser. Il agit sur elle par la clarté,

qui illumine les points obscurs, par l'esprit de méthode qui classe les faits et les arguments pour faire jaillir la démonstration, par la précision des termes qui supprime toute ambiguïté, par l'heureux choix des mots qui donne au langage une puissance d'évocation.

Ce n'est point encore assez que tout cela, il faut au professeur idéal, la flamme, l'entrain, la poussée oratoire qui secoue la somnolence et force l'attention des auditeurs. C'est par là que s'établit la communion entre les élèves et le maître, si bien que l'ampithéâtre tout entier devient une sorte d'être impersonnel qui n'a qu'une même pensée et, pour ainsi dire, une seule âme.

Mon maître Farabœuf, qui a été un prodigieux enseigneur, me disait : « J'ai le sentiment du degré de compréhension où en est l'auditoire ». Il faut en effet amener l'auditoire à un certain degré de compréhension, s'en rendre compte et à un moment précis, frapper, frapper fort. On bat le fer quand il est chaud, dit le proverbe. Le lourd marteau qui s'abat sur une barre de fer froide n'y laisse même pas son empreinte. Mais il le modèle au gré du forgeron qui l'a préalablement chauffé à point. Il en est de même des cerveaux : mis en éréthisme, ils se laissent mieux modeler. C'est après les avoir préparés qu'il faut frapper, frapper par les mots, frapper par l'image, frapper par tous les sens à la fois. Par ces artifices (et je voudrais pouvoir entrer dans plus de détails), on laisse dans l'esprit de l'élève une forte empreinte durable et il sort de la leçon plus fort qu'il n'y était entré.

Si importante que soit la leçon dans l'enseignement de la clinique, elle ne suffit pas. L'éducation de l'œil peut bien se faire à l'ampithéâtre, mais celle de l'oreille, celle du tact ne peut se faire qu'au lit du malade.

L'oreille joue un rôle dans la chirurgie, mais bien moins que dans la médecine. Le sens vraiment chirurgical, c'est le tact. Il faut que le chirurgien exerce la finesse de son toucher autant que le font les aveugles. Vous n'imaginez pas ce que l'on peut arriver à sentir au travers de la peau et des muscles. Bien souvent des divergences de diagnostic viennent de différence dans la sensibilité tactile. Un tact très aiguisé est une force extraordinaire pour un chirurgien.

Appeler dans l'hémicycle de l'ampithéâtre un malheureux élève, tout tremblant d'émotion pour le faire palper un malade, c'est une plaisanterie. Le seul souvenir que laisse dans son esprit une séance de ce genre, c'est celui d'un des moments les plus pénibles de son existence. Et je me demande vraiment comment on peut façonner des médecins et des chirurgiens dans les pays où l'entrée des salles de malades est interdite aux étudiants. En France, c'est tout le contraire. Non seulement les étudiants peuvent entrer librement dans les salles de malades, mais ils sont attachés à des services hospitaliers pendant trois ans, — bientôt ce sera pendant cinq ans. — Quelques malades sont confiés à chacun d'eux. Ils doivent en prendre les observations sous la direction des chefs de clinique, des internes, des externes. Ceux-ci les dirigent dans leurs examens, ils s'assurent qu'ils perçoivent bien les symptômes qui ont été décrits et figurés à la leçon. Les chefs de clinique, les internes, font fonctions de répétiteurs. Et même chaque élève plus instruit devient un guide pour ceux qui le sont moins. Cet enseignement mutuel donne d'excellents résultats. Nous y sommes très attachés. Nous estimons que nos élèves lui doivent une supériorité incontestable sur ceux qui ne peuvent jamais voir les malades que de loin.

Et puis l'enseignement de la chirurgie comporte une partie qui est un véritable dressage. Ainsi toutes les pratiques minutieuses de l'antisepsie. Il ne suffit pas d'en comprendre les raisons, il faut que toutes les manœuvres qu'elles nécessitent deviennent si habituelles, qu'on les exécute sans y penser.

J'ai connu des chirurgiens éminents qui avaient acquis leur légitime célébrité avant l'antisepsie. Certains d'entre eux, malgré toute leur intelligence, n'étaient pas arrivés à se plier à ses pratiques. Parfois, dans les moments graves, où la raison ne peut contrôler tous les gestes, les habitudes anciennes surgissant à leur insu des tréfonds du subconscient leur faisaient exécuter des mouvements incorrects ; ils commettaient des fautes d'asepsie : nos élèves n'en font pas. En face des malades qui leur sont partiellement confiés, ils ont une certaine responsabilité ; ils ont à prendre de petites déterminations sous le contrôle des chefs de clinique. Et cela est important, car il faut agir pour apprendre à se connaître. C'est

seulement par l'action que l'on apprend soi-même de quoi l'on est capable. Quand on passe sur un pont, on se dit bien : « Si ce batelier tombait à l'eau, je m'y précipiterais immédiatement pour le sauver. » Mais on n'est pas absolument sûr qu'on le ferait. Si l'eau était très sale, ou très froide, l'appréhension de notre chair l'empêcherait peut-être d'obéir aux ordres de notre générosité.

Par la fréquentation des malades, nos élèves apprennent encore bien d'autres choses qui ne peuvent faire l'objet d'un enseignement régulier. Ils apprennent à les manier sans les faire souffrir, ils apprennent une foule de petits artifices qui les soulagent ; ils acquièrent ce qu'on appelle la légèreté de main. Ils apprennent aussi la psychologie des malades. Ils voient comment les douleurs persistantes usent la résistance nerveuse, comment les toxémies morbides brisent la personnalité des plus forts. La plupart des malades ont une mentalité d'enfants très confiante et très imaginative. Il est souvent facile d'entretenir en eux l'illusion, la sainte espérance, mais il faut devant eux surveiller jalousement son langage, car attentifs aux moindres paroles, ils sont toujours prêts à tirer des conclusions extraordinaires des mots les plus insignifiants.

Et ne croyez pas que nos malades aient à souffrir du grand nombre d'étudiants qui fréquentent nos salles. Certes, il faut quelque surveillance, mais la douceur de nos mœurs, le respect que nous avons de la personnalité humaine la rendent facile. Et puis ces malades un peu frustes font souvent mal la différence entre les élèves qui débutent et les assistants. Tous sont pour eux des médecins, c'est-à-dire des êtres particuliers à qui ils peuvent se confier, dont ils peuvent espérer un soulagement, et ils sont heureux de sentir une pensée médicale qui veille plus près d'eux que celle du chef de service.



L'enseignement de la chirurgie comprend encore une autre partie, la technique opératoire.

En France tous les futurs chirurgiens passent par l'école

d'anatomie. Comme aides d'anatomie, comme prosecteurs, ils enseignent l'anatomie pendant plusieurs années. Ceci ne résulte d'aucun règlement, ni d'aucun décret, c'est une habitude, mais une habitude si ancrée que, depuis cinquante ans, on n'y a pas fait plus d'une infraction.

Nous attachons à ce stage anatomique une extrême importance. Ses avantages sont de deux ordres. Il assure à l'enseignement de l'anatomie une direction pratique; ces futurs chirurgiens montrent aux étudiants l'utilité des notions qu'on leur enseigne et l'immense effort de mémoire que nécessite l'étude de l'anatomie leur est facilité par là même qu'il leur apparaît justifié. D'autre part, les futurs chirurgiens apprennent l'anatomie comme ils doivent la savoir. Ils voient si souvent tous les muscles, tous les vaisseaux, tous les nerfs, tous les viscères qu'ils les reconnaissent dans une plaie comme on reconnaît des amis sans même savoir pourquoi. Ils exercent leur mémoire visuelle, celle dont le chirurgien a le plus grand besoin.

Les métaphysiciens ont discuté depuis des siècles et discutent encore sur le mécanisme de la pensée. Ils se querellent sur la valeur du concept, sur le rôle du mot. Au fond, chacun d'eux analyse le mécanisme de sa pensée propre et le généralise, c'est ce qui rend ces discussions amusantes et stériles. Chacun pense à sa façon, sauf ceux qui ont plusieurs façons de penser. Le mathématicien pense avec des symboles qui représentent des relations, abstractions d'abstractions. Le peintre pense avec des images. Si Descartes avait pensé avec des images, il n'aurait jamais trouvé la géométrie analytique. J.-J. Rousseau, qui était certainement un visuel, nous dit dans ses confessions qu'il n'arrive guère à comprendre comment la méthode analytique peut conduire à la solution des problèmes de géométrie.

Le chirurgien doit penser avec des images. Quand il parle d'un tendon, d'un ligament, d'un nerf, il doit voir ce tendon, ce ligament, ce nerf. Au moment d'inciser la peau, il doit non seulement savoir tout ce qu'il y a dessous, mais le voir, le voir réellement par une hallucination volontaire,

Les fortes études anatomiques que nous exigeons de futurs chirurgiens impriment à la chirurgie française un caractère

de précision et d'élégance qui nous est cher. Nous n'aimons pas la force; nous avons horreur de la brutalité. La science et l'adresse les remplacent avantageusement. Nous voulons que les plaies opératoires soient nettes, que tous les plans anatomiques y soient bien visibles. La suture les affronte avec plus de précision, la réunion se fait mieux, la cicatrice est plus solide et moins visible.

Une opération chirurgicale n'est pas du tout ce que pense le public. Le public n'y voit que l'adresse. C'est le petit côté, le plus facile. L'adresse nécessaire au chirurgien n'a rien de comparable à celle qu'il faut au pianiste. Certains ouvriers d'art, les ciseleurs par exemple, ont besoin d'autant d'adresse que nous. Je ne veux pas dire que le chirurgien peut être maladroit, non certes. La précision du geste, la souplesse et l'indépendance des doigts sont infiniment précieuses. Mais ce qui caractérise l'acte chirurgical, c'est que l'adresse doit être au service d'une foule de connaissances, c'est que chaque mouvement doit être guidé, d'une part par des souvenirs précis d'anatomie normale et pathologique, d'autre part par les constatations qui sont faites au cours même de l'opération. Chaque geste est le résultat d'une décision grave. Les règles théoriques ne s'appliquent pas à un cas donné comme les règles d'arithmétique ou d'algèbre à un problème. Les préceptes, même les plus précis, doivent être modelés sur les contingences.

Celui qui applique à tous les cas la même technique opératoire ne sera jamais qu'un chirurgien médiocre. Chaque décision est basée sur la science, mais aussi inspirée par les circonstances. Elle nécessite un sang-froid imperturbable, non pas celui qui a pour raison le mépris de la vie de son prochain — celui-là ne peut pas être un bon conseiller —; le chirurgien doit rester un être sensible et bon, mais la conscience de sa responsabilité, loin d'obnubiler son intelligence, doit la rendre plus lucide. La lucidité de l'opérateur grandit à mesure que les situations deviennent plus graves et, jamais, il ne se sent aussi maître de lui que dans les circonstances dramatiques où il ne peut ranimer la vie qu'en côtoyant la mort.

C'est là ce qui fait la difficulté et la beauté de l'acte chirur-

gical. C'est là ce que le public est absolument incapable d'apprécier. Seuls les bons chirurgiens peuvent juger les chirurgiens de valeur. Est-ce que le public incompétent peut voir si on triomphe d'une difficulté d'un coup brutal au lieu de la tourner avec adresse, si, en déchirant une adhérence au lieu de la sectionner entre deux ligatures, on compromet la vitalité de l'intestin, si pour gagner quelques minutes et paraître plus brillant on laisse au fond d'une aisselle un petit ganglion cancéreux qui suffira à tuer le malade? — Non. Le public incompétent n'admire guère dans l'acte opératoire que ce qui ne mérite aucune admiration.

Beaucoup de gens du monde ont la manie d'assister à des opérations. Je ne me suis jamais prêté à cette fantaisie. J'ai été en butte à bien des sollicitations, et je me suis fait bien des ennemis en leur opposant un refus formel. Je ne changerai pas. J'estime d'abord que je n'ai pas le droit de donner mes malades en spectacle. C'est leur manquer de respect que de les exposer à des yeux indiscrets. Et puis, il me paraît profondément immoral d'admettre à une opération des spectateurs qui n'ont d'autre but que de satisfaire une curiosité malsaine et de donner à leurs sens blasés une émotion rare. Une opération est un acte grave qui doit être accompli avec gravité.

Et puis encore la présence de ces spectateurs mondains trouble le chirurgien. Vous me direz qu'il peut n'y point penser. Oui, ceux-là peut-être qui refusent l'entrée aux spectateurs seraient capables de faire abstraction de leur présence. Mais ceux qui leur ouvrent la porte ont bien une certaine raison de le faire. N'est-ce pas, sans peut-être qu'ils s'en doutent, le désir de briller, d'étonner, d'accroître leur réputation? Le chirurgien qui, en opérant, pense à sa réputation, pense à l'effet qu'il produit sur la galerie, a un fléchissement moral. Il n'obéit pas à la belle devise de notre Société de Chirurgie; il n'opère pas avec probité, c'est-à-dire avec sa science et sa conscience pour le malade et rien que pour lui.



Nous voici arrivés au côté moral de l'enseignement : il y a une morale médicale.

Dans bien des pays se manifeste depuis quelques années une tendance à commercialiser la médecine. C'est un sujet rempli de tristesse, je le laisse de côté.

Quoiqu'on fasse dans la vie, il faut en être fier. Pour le médecin, l'orgueil professionnel est bien justifié. Les membres d'un même groupement, d'une même profession ne remplissent leur rôle social que s'ils ont un idéal collectif. Les habitudes mentales, les habitudes professionnelles, ce que l'on appelle la déformation et qu'on ferait bien mieux d'appeler la formation professionnelle crée des affinités profondes entre les médecins de tous les pays. Ils ont le même idéal collectif, idéal de bonté et de dévouement, idéal de science et de conscience.

Il faut que le médecin soit soutenu par un idéal très haut pour faire son métier qui est très rude. Il doit tout sacrifier à ses malades : sa vie de famille, ses intérêts propres, la tranquillité de ses nuits. Je vous assure que les nuits du chirurgien sont bien souvent troublées par les préoccupations. La fatigue ne compte pas pour lui ; et la fatigue des opérations est écrasante. Peu importe, harassé, il n'a pas le droit de remettre une opération au lendemain si le malade doit souffrir du retard.

Tout cela est facile, c'est affaire d'énergie.

Nous disons quelquefois d'un chirurgien qu'il soigne sa statistique. Cela veut dire qu'il n'opère pas volontiers les mauvais cas. En choisissant les malades, le chirurgien peut diminuer notablement, presque supprimer la mortalité opératoire et publier des statistiques merveilleuses. Mais il ne fait pas son devoir. Le chirurgien doit opérer les mauvais cas. Si faibles que soient les chances de guérison, tant qu'il y en a, il n'a pas le droit de les refuser au malade qui se confie à lui. Pour les lui donner, il ne doit pas hésiter à compromettre même sa réputation.

Je dis souvent à mes élèves que les milliardaires sont moins bien soignés que les pauvres de nos hôpitaux et c'est la vérité. En face des grands de ce monde, la responsabilité est écrasante. Alors même que le chirurgien a assez hautement le sentiment de son devoir pour faire bon marché de sa réputation, bien d'autres circonstances entrent en jeu qui peuvent le troubler, l'avenir d'affaires importantes, l'avenir d'un pays,

voire même l'avenir du monde. Les plus énergiques hésitent et sentent leur courage chanceler. Un de mes maîtres qui avait soigné Gambetta me disait avec une profonde tristesse : « Si ça n'avait pas été Gambetta, nous l'aurions peut-être sauvé. » L'importance du malade avait pesé sur la décision et, si quelques-uns avaient conseillé l'opération, personne n'avait voulu prendre la responsabilité de la faire.

Le traitement qui convient aux petits convient aussi aux grands. Ils sont malades de la même façon ; il faut les soigner de même. Il faut être aussi empressé auprès des miséreux, aussi résolu auprès des fortunés.

En même temps que la science, en même temps que l'art, en même temps que le métier, par la parole, par l'exemple — par l'exemple surtout — le professeur doit enseigner la morale professionnelle avec ses grandeurs et ses servitudes et imprimer dans l'esprit de ses élèves des souvenirs qui les guident dans toute leur carrière.

PROFESSEUR PIERRE DELBET

MON PETIT-FILS

I

ANNIVERSAIRE

Trois ans!... Voilà trois ans... le vingt et un décembre,
Qu'avec l'hiver naissant, il est né. Dans sa chambre
Au-dessus de la mienne il dort, le bien-aimé...
En notre vieux logis tranquille et bien fermé
Tout repose... Minuit vient de sonner... Je songe...
Trois ans!... Dans ce passé d'hier mon regard plonge,
Et la nuit douloureuse et douce où tu naquis
Je crois la vivre encore, ô mon cher petit-fils!

L'aube pâle trouait l'obscurité profonde
Quand tu nous apparus, fragile tête blonde,
Pauvre être sans défense, inconscient et nu,
Venant de l'inconnu, poussé vers l'inconnu!..
Guetté par la douleur dès avant sa naissance,
L'homme n'est ici-bas qu'un clavier de souffrance
Qui, sous la rude main d'un destin ignoré,
Ne rend que trop souvent un son désespéré...

Cet aveugle destin, pour d'autres si sévère,
Semble pour toi devoir être doux, au contraire,
Et t'accueillir avec des regards indulgents;
Mais, si tu connais moins que tant de pauvres gens
L'injustice du sort et la lutte acharnée,
Et la nuit sans repos après l'âpre journée,
Et le souci constant des obscurs lendemains,
Tu ne sauras jamais découvrir des chemins
Assez bien abrités des tempêtes humaines
Pour que les désespoirs, les passions, les haines,
Et les noirs tourbillons des sentiments mauvais
Passent toujours au large et n'y soufflent jamais!
Heureux?... Tu le seras plus qu'un autre... peut-être!
Une part de douleurs — que nul ne peut connaître —
(Ainsi le veut, enfant, une éternelle loi,)
T'attend, inévitable, et pèsera sur toi!

Je rends grâces au Dieu puissant qui nous délivre
De nos anxiétés et te permet de vivre;
Pourtant, j'en suis heureux pour moi seul... Car, hélas!
Je n'ose, — connaissant la vie, et les tracas,
Les tourments dont elle est souvent empoisonnée, —
Me réjouir pour toi qu'elle te soit donnée.
Mais puisqu'ainsi le veut Celui qui règle tout,
Porte le vaillamment, ce fardeau, jusqu'au bout!
Fais, en rendant moins lourds les chagrins que tu frôles,
Que ce fardeau soit plus léger à tes épaules;
Et quand tu seras vieux, mon enfant, à ton tour,
Tâche de regarder la vie avec amour;
De te dire, près d'affronter le grand mystère :
« J'ai fait le plus de bien que j'ai pu sur la terre! »

***

Oui! c'est à tout cela que j'ai d'abord pensé
Quand mon premier regard sur toi s'est abaissé
En cette nuit dont nous fêtons l'anniversaire;
Puis vite, un sentiment plus noble, plus sincère,

Et plus humain surtout, et plus fort par cela
M'envahit, lorsque je songeai :
« Sous ce front-là,
Dans ces yeux ignorants encor de la lumière,
Dans ces petites mains, dans sa personne entière,
Palpite un peu de moi, de ceux dont je descends »...
Et d'un coup j'ai senti par quels instincts puissants
Je me rivais à toi, sans le soupçonner même,
Comme le plus souvent, vois-tu bien, lorsqu'on aime!
Et puis, une heure après, quand je revins chez moi,
Encore frémissant d'un indicible émoi;
Quand je me retrouvai dans ma chambre éclairée
Par un riant soleil; aussitôt ma rentrée
En ce coin familier où tout m'est si connu,
J'ai compris qu'un bonheur immense était venu
Amplifier ma vie, allumer en mon âme
— Foyer près de s'éteindre, — une nouvelle flamme.
Sans plus me soucier d'un lointain avenir,
J'ai pris, au présent seul, ce que j'en peux tenir
En mes bras, sur mon cœur, et qui se réalise
Dans ton petit corps souple et dans ta forme exquise!

Brisé d'émotion, de fatigue, à genoux
Je suis tombé; j'ai prié Dieu, le Dieu très doux,
Très bon, qui m'accordait cette joie exaltée...
Et dans cette prière à mes lèvres montée
Pour la première fois j'associai ton nom
— Comme à la longue chaîne on ajoute un chaînon —
Aux grands noms vénérés des parents que je pleure;
Et j'ai cru voir... j'ai vu... (car ce n'est pas un leurre!)
Tous ces chers disparus, brusquement ranimés,
Pour te connaître, ouvrir leurs yeux longtemps fermés,
Et dans le cercle étroit de la famille unie
Te faire place, avec leur tendresse infinie!

Décembre 1911.

II

CONSEILS DE GRAND-PÈRE

Toi qui ne sais rien des gens ni des choses,
En nous promenant sur le grand chemin
Où le soleil tombe en caresses roses
Causons, si tu veux, la main dans la main.
Soixante ans passés font l'homme plus sage
Et plus sérieux... (du moins on le dit!...)
Prête donc l'oreille à mon bavardage,
O mon cher petit!

Toi qui ne sais rien des gens ni des choses,
Vivant dans le calme et dans le bonheur,
Tu crois qu'un rosier a toujours des roses,
Le ciel de l'azur, les hommes du cœur.
Hélas! L'injustice et la violence
Sur l'Humanité pèsent sans répit...
Pour égaliser un peu la balance,
Sois doux, mon petit!

Toi qui ne sais rien des gens ni des choses,
Pour qui tout est joie et sérénité,
Tu n'as jamais vu, sur des fronts moroses,
Passer le reflet d'un rêve attristé.
Sois compatissant à la moindre peine...
Mais le rire clair n'est pas interdit
Quand la source en est indulgente et saine...
Sois gai, mon petit!

Toi qui ne sais rien des gens ni des choses,
Toi qui n'as jamais menti ni douté,
Tu ne comprends pas que, souvent sans causes,
On donne un soufflet à la vérité.
Pareilles façons ne révoltent guère;
Chacun les accepte et plus d'un en rit...
Reste bien toi-même en restant sincère :
Sois franc, mon petit!

1er Mai 1912.

Toi qui ne sais rien des gens ni des choses,
Toi dont l'âme fraîche est un fin cristal,
Tu ne connais pas les métamorphoses
De l'amour divin en désir brutal.
Tu verras plus tard parmi quelles fanges
L'homme dégradé tombe et s'avilit....
Pense que tu viens du pays des anges :
Sois pur, mon petit!

Toi qui ne sais rien des gens ni des choses,
Quand tu marcheras au loin, sans appui,
Retiens ces conseils qu'à modestes doses,
Un grand-père aimant te donne aujourd'hui.
Dans la vie — hélas! toujours difficile! —
Puisses-tu parfois en tirer profit...
Alors j'aurai fait une tâche utile,
O mon cher petit!

Mars 1912.

JACQUES NORMAND

LES PHOQUES A FOURRURE

Enfants, nous avons tous assisté, le dimanche, au repas des otaries. Autour du petit bassin que dominait un rocher en ciment, nous nous pressions pour mieux voir le gardien lancer des poissons morts que se disputaient les phoques affamés. Mais savions-nous que la dépouille rude et grossière de ces amphibies sert à la confection de précieux manteaux de fourrures? Leur poil rugueux et gris cache en effet un des plus soyeux et des plus fins duvets qu'il soit possible de rencontrer dans la nature, duvet qui se transforme en *Sealskin* ou *Loutre de Mer*, fourrure connue dans le monde entier.

Tous les phoques ne possèdent par cette précieuse toison que l'on trouve surtout chez l'otarie du Pacifique nord. A quelques exceptions près, son congénère de l'Atlantique, ou *veau-marin*, n'est recherché que pour son cuir et pour sa graisse, très riche en huile.

Les naturalistes distinguent deux espèces de phoques : l'une qui a les oreilles externes (celle des phoques à fourrure), l'autre qui n'en possède pas (celle des veaux-marins). Nous ne nous occuperons que de la première de ces deux espèces.

Les phoques à fourrure ou otaries (*Callorhinus Ursinus*) se divisent en deux groupes : le troupeau américain dont l'habitat est l'archipel des Pribiloff, à l'ouest de l'Alaska; le troupeau russe ou des îles Copper, dont le quartier général se

trouve sur les îles de Cuivre, à l'est du Kamschatka (groupe des îles du Commandeur).

Les territoires visités par ces deux troupeaux sont partagés par le 180° de longitude est; le troupeau américain parcourt le Pacifique nord depuis le détroit de Behring jusqu'à la hauteur de San Francisco; le troupeau russe ne dépasse guère au nord les îles du Commandeur, et au sud Sakhaline, restant ainsi presque toujours dans les eaux territoriales de l'Asie.

Lorsque les otaries des îles Pribiloff sont en marche et pénètrent dans les eaux de la Colombie britannique, elles prennent le nom de *North-West Coast* (côte nord-ouest du continent américain). De même, lorsque le troupeau russe traverse les îles appartenant au Japon, il change de nom et les peaux capturées dans ces parages sont dénommées *Japonaises*.

Il existe encore quelques groupements perdus dont l'importance est infiniment moindre et surtout dont la valeur en fourrure ne peut être comparée à celle des troupeaux américains et russes. Ces groupements secondaires sont, par ordre d'importance : celui de l'île Lobos, à l'embouchure du Rio de la Plata, qui s'aventure parfois jusqu'au cap Horn; ceux du cap de Bonne-Espérance, des archipels australiens, des îles Kerguelen, et autres colonies infimes que les navires baleiniers rencontrent jusque dans les mers australes.

Le troupeau américain, depuis sa mise en exploitation régulière, c'est-à-dire depuis 1871 jusqu'en 1890, a fourni une moyenne de 100 000 peaux environ par an. Depuis 1891, par suite des déprédations des pêcheurs en pleine mer, cette quantité est tombée à 15 000 et 20 000 peaux. A l'état brut, une peau valant environ 100 francs, cette récolte a déjà rapporté au Trésor des États-Unis (location, revenus divers, etc.) plus de 10 millions de dollars. Or le gouvernement fédéral a versé à la Russie 7 millions de dollars pour la cession totale de la presqu'île d'Alaska avec ses mines d'or, ses richesses forestières et côtières. L'opération a donc été avantageuse...

La production du troupeau russe, sensiblement moins importante et surtout moins régulière, a varié de 1874 à 1902 entre

60 000 et 10 000 peaux par an; depuis 1903, elle flotte entre 4 000 et 8 000 peaux dont la valeur commerciale demeure généralement inférieure à celle des « Alaska ».

Enfin, les quantités produites par les troupeaux du sud dont la chasse n'a été organisée que beaucoup plus tard, présentent aussi de sensibles fluctuations : certaines années, elles ne dépassent pas 12 000 peaux alors que, dans d'autres années plus favorisées, elles atteignent le total important de 30 000.

Les pelletiers estiment que les loutres ayant comme origine l'hémisphère austral valent moitié moins que celles des mers boréales.

***

Nous ne décrirons que le troupeau américain, le plus nombreux, le plus riche par la valeur de sa fourrure, et le plus intéressant à cause des graves questions de droit international qu'il a soulevées.

Le phoque à fourrure du troupeau américain, que les pelletiers dénomment communément loutre d'Alaska, a, comme habitat de mai à novembre, le groupe des Pribiloff (îles Saint-Paul et Saint-Georges), îlots rocheux et désolés, battus par les flots du Pacifique nord dans les eaux territoriales de l'Alaska; mais les amphibies qui composent ce troupeau s'éloignent parfois du rivage, pour chercher leur pâture, à une distance de deux cents milles.

Dès la venue de l'hiver, en novembre, les phoques se mettent en route; ils descendent d'abord vers le sud jusqu'à la hauteur de San Francisco, puis ils remontent au nord en bataillons serrés, longeant les côtes sinueuses de la Colombie britannique et de l'Alaska, pour atteindre les Pribiloff au mois de mai.

Jusqu'à ces dernières années, les États-Unis avaient affermé la chasse des phoques à fourrure à l'*Alaska Commercial Company*, dont le siège social était à San Francisco. Moyennant une redevance à verser au Gouvernement fédéral par chaque peau récoltée, cette compagnie avait le droit d'abattre annuel-

lement jusqu'à 100 000 phoques. Malheureusement, en même temps que cette compagnie qui, forte de son privilège, récoltait chaque année la quantité de peaux prévue par son contrat, de nombreux indigènes de la Colombie britannique, profitant du passage des phoques lors de leur migration annuelle, se lançaient audacieusement à leur poursuite et faisaient de véritables hécatombes, tuant au hasard femelles et mâles. Au bout de quelques années, le troupeau diminua considérablement. Le Gouvernement américain s'émut et envoya une mission scientifique chargée d'étudier sur place les mœurs des otaries, leurs migrations, les époques et les conditions de leur reproduction.

La famille, dans le troupeau des îles Saint-Georges et Saint-Paul, se divise en quatre groupes d'individus : les *Bulls* (mâles adultes); les *femelles*; les *Bachelors* (célibataires, que les Aléoutes appellent *Holluschickie*; ce sont les jeunes mâles de moins de cinq ans); les *Pups* (petits nés dans l'année).

Le *Bull* atteint son entier développement vers l'âge de sept ans : il pèse alors quatre à cinq cents livres; quelques-uns, mais c'est l'exception, atteignent sept cents livres. Du reste, ce poids varie beaucoup suivant que l'animal est à la mer ou à terre, car à terre il jeûne généralement.

La couleur du mâle adulte est également variable : il est noir ou marron foncé, avec des poils longs de couleur jaunâtre. Sa taille est d'environ deux mètres.

La femelle est beaucoup plus petite que le mâle; elle ne dépasse pas 1 m. 30. Sa fourrure est douce et présente différentes nuances de marron. La jeune femelle est d'un blanc argenté sous la gorge; sa croissance totale est atteinte vers cinq ou six ans.

Le *Bachelor*, jeune mâle, ressemble beaucoup à la femelle comme couleur et apparence. Au temps de l'accouplement, son existence est digne de pitié; les vieux mâles, d'une jalousie féroce, lui interdisent l'approche de leur harem, aussi, le malheureux proscrit forme-t-il avec les autres *Bachelors* un troupeau à part, qui, vagabond, change de retraite presque chaque jour, alors qu'au contraire les *Bulls*, satisfaits et sédentaires, demeurent en maîtres dans leur sérail pendant toute la durée de la belle saison.

Quant aux *Pups*, ils sont le plus souvent noirs, quelquefois légèrement marrons, sous le ventre, avec une large tache blanchâtre à l'aisselle. Avec leur grosse tête toute ronde et leur petit corps menu, ils rappellent les enfants nouveau-nés emmaillotés dans des langes; leur poids à la naissance est d'environ 10 livres.

Dans les premiers jours de mai, aussitôt que les bords de la mer deviennent libres de glace, les *Bulls* abordent les îles en petit nombre d'abord, puis, au fur et à mesure que les brises du large s'attiédissent, ils émergent en foule de la mer grise et froide, comme s'ils étaient pressés de jouir à terre des premiers beaux jours.

A leur arrivée sur les îles, ces amphibies sont très gras, et peuvent peser environ 225 kilogrammes; certains d'entre eux se fixent sur la grève, à quelques encablures de la mer; d'autres, escaladant les rochers, s'installent à une certaine distance du rivage, à l'abri des grands vents glacés qui soufflent parfois de l'océan Arctique.

Les *Bulls* arrivent toujours quelques semaines avant les femelles, afin d'avoir le temps de choisir et d'installer leurs harems. Une fois cet emplacement déterminé, — toujours avec la plus grande circonspection, — ils attendent l'arrivée de leurs compagnes. Les *Bulls* sont rarement âgés de moins de six ans, quelques-uns comptent même quinze ans, quelquefois plus. Ces ancêtres aux glorieuses cicatrices, souvenirs de sanglants combats, ont un aspect rébarbatif. Leurs têtes de vieux guerriers mongols aux longues moustaches rudes et tombantes, inspirent une profonde terreur aux jeunes célibataires qui, à leur vue, passent prudemment au large.

Les femelles apparaissent du 12 au 15 juin par petits groupes; au bout de très peu de jours, elles se succèdent rapidement. Vers le 25 juin, les vides des harems se remplissent à vue d'œil, et le 10 juillet, le troupeau est au complet.

L'arrivée des femelles est le signal d'une lutte terrible entre les *Bulls*, chacun cherchant à posséder un harem nombreux. Dans ces luttes, la femelle est parfois malmenée par deux rivaux qui, dans une étreinte sauvage, cherchent à l'entraîner par la peau du cou. En cette saison troublée, on ne voit plus sur toute l'étendue des « rockeries » que des mâles en fureur,

les flancs oppressés et la crinière hérissée de colère. Dans leur ardeur guerrière, ils se provoquent et s'attaquent sur la grève : se chargent jusque dans les brisants, ils se culbutent, se mordent, enfonçant leurs fortes défenses dans leurs chairs frémissantes jusqu'au moment où l'un des deux combattants terrassé, vaincu, pousse le grognement de miséricorde. Alors, le vainqueur rouge de sang de la tête à la queue se soulève sur ses nageoires de devant et, dominant la grève de toute sa hauteur, regarde orgueilleusement ses femelles encore frissonnantes de crainte et d'admiration. Pendant ces furieuses batailles, c'est sur les îles un terrible concert de hurlements rauques et de sifflements aigus qui dominent la voix de la mer, et cette clameur discordante, se propageant à travers les brumes, peut s'entendre à plusieurs milles au large.

La saison de la reproduction sur les « rockeries » bat son plein à partir du 10 juillet ; elle se prolonge parfois jusqu'à la fin de juillet ou au commencement d'août. Les femelles sont aptes à reproduire vers l'âge de trois ans et la période de gestation est d'environ douze mois. La mise bas est généralement d'un seul petit qui vient au monde quelques jours après que sa mère a abordé les îles. En dehors des tueries aveugles faites par les hommes, ces conditions de reproduction à longue échéance contribuent à la diminution rapide de l'espèce.

Aussitôt après la période de reproduction, les *Bulls*, qui depuis leur arrivée n'ont pas quitté un seul instant leur harem, retournent à la mer fortement amaigris et considérablement déprimés. Pendant cette absence qui dure de six à sept semaines, ils se refont des forces et du poids, et rentrent ensuite prendre la place du maître au milieu de leurs femelles respectives. Toutefois, l'ère des combats et des amours est définitivement close.

Les *Bachelors* qui jusqu'au départ des *Bulls* avaient été impitoyablement écartés des harems se permettent alors de circuler timidement sur les « rockeries », leur présence n'offrant plus les mêmes inconvénients pour la tranquillité des femelles. Vers fin juillet même, les harems se mettent à voisiner et l'intransigeance jalouse des *Bulls* se relâche.

Au commencement du mois d'août, les petits, nés près du rivage, font leurs premiers essais de natation et, vers le

20 septembre, la plupart sont à peu près familiarisés avec cet exercice, car, chose étrange, les petits phoques ne savent pas plus nager que les petits enfants. Cependant, dès leur naissance, ils se mettent à jouer et à barbotter ensemble sur le sable chaud, s'endormant le soir sur la grève qu'ils ne quittent jamais. Dans la douceur des claires matinées du nord, vers la mi-août, ils commencent à s'étendre dans les flaques, se laissant soulever par l'eau calme et essayant de pagayer avec leur queue ; puis, lorsqu'ils se sentent un peu plus forts, ils s'abandonnent à la vague qui doucement les entraîne et les ramène ensuite sur le sable doré en les berçant mollement, mais il leur faut bien deux semaines d'efforts pour apprendre à se servir de leurs nageoires. Enfin, dans les premiers jours de septembre, un matin que le temps est au grand calme, et que la mer, quittant sa couleur grise, étincelle sous le soleil, les plus hardis s'aventurent là où l'on perd pied. Cette audace leur est du reste quelquefois fatale et on les voit tout à coup, culbutés par une lame, couler comme une pierre, leur grosse tête toute ronde aux yeux angoissés s'enfonçant brusquement, tandis que leurs petites nageoires de derrière frétillent désespérément au-dessus de la mer.

Après quelques semaines encore, généralement dans la deuxième quinzaine de septembre, les *Pups* deviennent de fins nageurs, chevauchant sur la crête des lames, piquant à travers les brisants, louvoyant dans les courants sous-marins, s'en donnant à cœur joie depuis l'aube jusqu'au crépuscule ; à la nuit tombante, les nageoires rompues de fatigue et les yeux gros de sommeil, ils regagnent la grève à travers l'écume et les algues vertes, heureux de retrouver le gîte solide où ils passeront la nuit.

C'est alors que les *Pups* quittent bravement le giron de leur mère pour se lançer dans la vie. Après l'équinoxe d'automne, les harems sont dispersés et les femelles devenues libres, n'ayant plus ni maître à redouter, ni petits à surveiller, s'éventant avec leur nageoire comme pour se donner un maintien, flirtent sans vergogne avec les *Bachelors* sous l'œil paterne des *Bulls* qui baillent d'un air détaché.

Le départ du troupeau vers le sud a lieu dans les premiers jours de novembre. Pourtant, certains de ces animaux ne

quittent pas les îles Saint-Paul et Saint-Georges avant la fin de décembre. Il en est même qui y restent jusque vers le 12 janvier, mais généralement à la fin d'octobre ou au début de novembre, tous les adultes âgés de cinq ans et au-dessus ont quitté les îles pour entreprendre audacieusement à travers l'océan, un voyage de circumnatation. Longue randonnée à travers les flots changeants du Pacifique, au cours de laquelle il rencontrent tous les temps, tous les climats et tous les êtres du monde de la mer, depuis le protozoaire stupide jusqu'à l'homme audacieux. En quittant les parages désolés du détroit de Behring, ils louvoyent d'abord le long des falaises embrumées des Aléoutiennes, nageant dans les eaux lourdes et grises de ces mers froides, sur lesquelles flottent presque toujours les nuées et les brouillards hyperboréens. Puis, toujours gouvernant sud, marchant en escadrons serrés, après des jours et des nuits, et encore des nuits et des jours de croisière, ils atteignent les côtes d'azur et d'or de la Californie. Ils jouissent alors tranquillement de la douceur des flots bleus qui, pendant les nuits sereines, s'allument de mille lueurs phosphorescentes. Les phoques profitent des grands calmes qui, le plus souvent, règnent dans ces parages, pour musarder le long des côtes, contournant les îlots, plongeant dans les trous tapissés d'oursins mauves, explorant les grands fonds où dorment la pieuvre et l'encornet, frôlant les méduses immobiles et flasques qui flottent entre deux eaux, visitant les épaves tout incrustées de lourds coquillages où fréquentent les crabes. Le seul ennemi véritablement redoutable des phoques est l'homme qui, monté sur son « cayak », se glisse dans le creux des lames, les guette au passage et profite de leur sommeil pour les harponner ou les fusiller. Du reste, autant la vie leur a été douce dans le sud, autant elle leur sera pénible pendant le voyage de retour. Ils auront à lutter contre les pêcheurs canadiens et japonais qui les traquent le long de la Colombie britannique; ils subiront les fortes bourrasques du nord-ouest qui les assailliront presque à chaque crépuscule à mesure qu'ils monteront vers le nord. Sous ces latitudes, le climat deviendra de jour en jour plus rude, les eaux plus froides, et, après avoir doublé l'île de Vancouver, il leur faudra souquer dur pour faire tête à la mer qui déferle, et

escalader les crêtes neigeuses des vagues qui se pressent en rangs serrés, pendant que la foudre gronde et que les éclairs se succèdent en zig-zag à l'horizon.

Enfin, en mai, après un dernier effort, ils atteignent les accores des îles Saint-Paul et Saint-Georges et, abordant avec joie sur les grèves qui les ont vu naître, ils y installent pour quelques mois leur nouveau foyer.

Cette longue croisière en haute mer est pour les phoques un temps de grandes pêches et de ripailles. Ils font souvent jusqu'à 300 milles dans les vingt-quatre heures, à la poursuite des bancs de morues ou de flétans; lorsqu'ils les ont atteints, ils foncent sur ces malheureux poissons, happant à droite et à gauche, engloutissant à chaque coup de mâchoire des kilogrammes de nourriture. Après quelques heures de cette orgie, à bout de souffle, n'en pouvant plus, ils s'allongent paresseusement sur le dos, les nageoires bordées le long du corps comme des avirons au repos; alors, passant le nez hors de l'eau, ils rêvent en regardant monter la lune dans le ciel étoilé, et, bercés par la longue houle, ils s'endorment en songeant à de nouveaux festins.



Il naît à peu près autant de mâles que de femelles. Aussi, peut-on sans inconvénient pour la reproduction sacrifier sept mâles sur dix. Ce sont les *Bachelors* qui font les frais des tueries.

A terre les *Bachelors* ne s'éloignent pas beaucoup du voisinage de l'eau et les indigènes qui les poussent vers les lieux d'abatage doivent prendre beaucoup de précautions pour éviter de leur donner l'éveil. Ils rampent sur le rivage, puis, une fois à la hauteur du troupeau, ils se mettent à courir, coupant ainsi la communication avec la mer, et refoulant vers l'intérieur les phoques terrorisés. Une douzaine d'hommes suffisent, lorsque le temps est propice, pour couper la route du rivage à des milliers de *Bachelors*.

Les otaries ainsi cernées sont poussées vers la terre. Les indigènes se placent sur les flancs et en arrière de la colonne

pour diriger ces malheureux animaux vers le lieu où ils seront exécutés. Autant les *Bulls* sont batailleurs, autant les jeunes *Bachelors* sont pacifiques : on les conduit à l'abattoir avec la même facilité qu'on y mène un troupeau de moutons. Les guides ont soin de ne pas précipiter la marche et de laisser de temps en temps reposer les phoques qui s'arrêtent alors, soufflent bruyamment et se donnent de l'air en s'éventant avec leurs nageoires, puis la colonne se remet en marche. Les hommes qui forment l'arrière-garde du convoi agitent des sortes de castagnettes formées de deux clavicules de phoques, afin d'effrayer et de faire avancer les retardataires qui, clopinant, reniflant et soufflant, s'attardent à chaque touffe d'herbe pour y brouter. Le troupeau arrivé à destination, on laisse les victimes se reposer une dernière fois afin d'éviter l'échauffement des peaux qui ferait tomber le poil par endroits au moment de la préparation. Avant de donner le signal de l'exécution, le chef des indigènes passe en revue les condamnés ; il décide alors s'il doit faire grâce à quelques-uns d'entre eux, soit en considération de leur jeune âge, soit au contraire parce qu'il les juge trop vieux et trop couturés de cicatrices. L'heure du sacrifice est alors arrivée, les indigènes armés de lourdes masses de bois se placent auprès des animaux dont le pourvoi vient d'être rejeté, et, sur un signe du chef, les victimes sont étourdies d'un coup violent sur le crâne, puis achevées d'un coup de coutelas au cœur.

Les quelques rares otaries épargnées s'efforcent alors de passer par-dessus les corps pantelants de leurs camarades et, la moustache toute hérissée d'horreur, le corps rougi par le sang de leurs frères, frémissantes d'effroi, elles s'enfuient éperdûment vers la haute mer, emportant le souvenir tragique de ce carnage.

Le travail de dépouillement réclame beaucoup d'habileté et une longue pratique, car les phoques ont des muscles très développés. Les indigènes emploient pour cette opération des couteaux tranchants comme des rasoirs, mais qui s'émoussent facilement sur le sable contenu dans le poil de l'abdomen, aussi doit-on les aiguiser fréquemment.

Un ouvrier habile peut enlever la peau d'un animal de

taille moyenne en une minute et demie, mais en général la durée de ce travail est d'environ quatre minutes.

Les peaux une fois enlevées sont transportées au saloir, grand hangar au milieu duquel se trouve un passage pour le service, tandis que les côtés sont aménagés en compartiments avec cloisons mobiles pour recevoir les peaux. Ces dépouilles, à leur arrivée au saloir, sont examinées une par une. On les empile ensuite poil contre graisse, en ayant soin de répandre sur chacune une profusion de sel du côté de la chair. Les peaux restent ainsi pendant trois semaines; après quoi, suffisamment saturées, elles sont mises en tonneaux et expédiées en Angleterre.

Les peaux de loutre se vendent généralement sur le marché de Londres à des époques fixes. Les peaux d'Alaska et une partie des *North-West Coast* en décembre; une autre partie des *North-West Coast* et les *Lobos* en janvier; les *Copper* en mars, les *Cape Horn* en juin.

Avant d'être mises en vente, les peaux sont rangées par provenances, tailles et qualités. On forme ensuite des lots qui portent un numéro d'ordre et on en dresse un catalogue. Ces lots en sel, sont alors mis à la disposition des acheteurs qui peuvent les examiner quelques jours avant la vente. Quoi qu'il s'agisse de fourrures dont la valeur est considérable, ces ventes se font dans le plus grand silence. Les surenchères surviennent à la muette : un léger mouvement de tête, un clignement d'yeux suffisent pour être compris du *Broker*. En moins de deux heures tous les lots sont adjugés aux quelques grosses maisons qui se font une spécialité de la préparation de ces fourrures.



Les peaux d'otaries à l'état brut doivent subir de longues et minutieuses préparations avant d'être mises en vente sous le nom bien connu de *Sealskins*. Il faut d'abord les apprêter. La première opération de l'apprêt consiste à laver les peaux dans une eau chaude additionnée d'alcali; une fois retirées de ce bain, elles ont une belle apparence gris argenté qu'elles

perdent en séchant. Elles sont ensuite étendues sur une sorte de chevalet et, avec un couteau spécial, on enlève les parties de chair ou de graisse qui adhèrent encore au cuir. On les tend alors et on les porte dans un séchoir chauffé à 90° environ. Sous l'action de la chaleur, les pores s'ouvrent, ce qui facilite l'extraction ultérieure du jarre, poil long et grossier qui recouvre le duvet et que l'on arrache en râclant, avec un couteau arrondi et non tranchant, la peau placée sur un chevalet de forme spéciale. Mais le cuir ayant séché, il faut à nouveau l'imprégner d'huile pour lui rendre sa souplesse. Enfin, ces peaux sont placées dans un tonneau en fer dont la température intérieure est surélevée par le passage d'un courant de vapeur. Ce tonneau, animé d'un mouvement de rotation assez lent, contient de la sciure chaude qui complète l'assouplissement du cuir et en enlève l'excès de matières grasses. La durée totale de ces manipulations successives varie de un à trois mois.

A ce degré de préparation, le poil, débarrassé de son jarre, se présente sous l'aspect d'un duvet épais, légèrement frisé, plus court sur les flancs de la bête et d'une jolie nuance havane claire. Il faut alors procéder à la teinture ou lustrage du poil, opération extrêmement délicate. Le duvet est tout d'abord humecté avec un mordant chimique qui le rend propre à absorber la teinture. Celle-ci est ensuite appliquée à l'aide d'une brosse et par couches successives, que l'on renouvelle autant de fois qu'il est nécessaire, selon la nature des peaux, en laissant sécher après chaque opération. La pointe et le fond du poil n'étant pas de même nuance sont l'objet de traitements différents dont la durée peut, dans certains cas, se prolonger pendant un mois. On dégraisse ensuite les peaux dans d'immenses tonneaux rotatifs contenant un mélange de sciure de hêtre et d'acajou.

La teinture ayant plus ou moins souillé le cuir, qui est en outre trop épais pour servir à la confection de vêtements, on procède alors au « drayage » et au blanchiment. Le drayage consiste à amincir et à égaliser l'épaisseur du cuir en passant les peaux sur des lames circulaires aussi tranchantes que des rasoirs et animées d'une grande vitesse de rotation. Ce travail réclame une extrême attention, car il ne faut pas

atteindre la racine des poils. Le blanchiment ou finissage s'obtient en râpant le cuir des peaux sur des rouleaux recouverts de toile émeri, afin de lui donner une complète uniformité de grain et de blancheur.

Une dernière manipulation est encore nécessaire pour la plupart des peaux : il s'agit de faire disparaître le reste du jarre qui n'a pu être arraché la première fois et s'est cassé à la hauteur du duvet. Comme on ne pourrait plus l'extraire sans enlever les poils voisins, on est obligé de le couper. Il a fallu une remarquable ingéniosité aux inventeurs pour construire une machine capable d'effectuer une aussi délicate opération. Cette machine est munie d'un soufflet qui écarte et couche le duvet, pendant que des lames d'acier aiguisées sectionnent le jarre qui, raide par nature, est resté vertical malgré le souffle de la machine. Pour saisir le moment propice, et surtout pour ne pas trancher le précieux duvet, il faut de la part de l'opérateur une attention soutenue, un coup d'œil exercé et beaucoup de décision.

Les peaux sont alors dégraissées une dernière fois pendant plusieurs heures. Ce travail terminé, elles sont enfin prêtes à être employées par le fourreur. Mais, que de temps passé depuis le jour de la capture et que de complications et de risques dans cette préparation longue, difficile et coûteuse de la matière première! La loutre prise en juillet dans le Pacifique est mise aux enchères à Londres en décembre. Les peaux se vendent au comptant et à l'état brut; l'industriel qui s'en rend acquéreur ne peut les utiliser avant le mois de mai de l'année suivante et ce n'est qu'aux premières gelées qu'il écoulera (souvent à crédit) sous forme d'objets confectionnés, les peaux achetées par lui dix-huit mois auparavant.

Il n'est donc pas surprenant de voir une industrie qui réclame d'aussi gros capitaux et qui entraîne de pareils risques rester entre les mains de quelques rares maisons. Les pelletiers américains, gens pratiques, n'ont peut-être pas tout à fait tort de préférer payer à la douane des États-Unis 20 p. 100 *ad valorem* sur les peaux apprêtées et lustrées, plutôt que de subir les aléas de la préparation chez eux de peaux importées à l'état brut.

Voilà plus d'un siècle que le *Sealskin* fut introduit dans le commerce des pelleteries.

La découverte de l'île Saint-Georges par Pribiloff date de 1786. Les premières peaux de *Seals* apparurent en Europe en 1790. A cette époque, on était loin encore de soupçonner la grande valeur de cette fourrure utilisée seulement dans la fabrication des gibecières, articles de voyage, coffres etc... On remarqua cependant que les peaux de loutre en s'usant perdaient leur jarre et découvraient un duvet soyeux d'une extrême finesse.

Au commencement du XIXe siècle, quelques pelletiers songèrent à utiliser ce duvet en rasant le jarre et, plus tard, en l'épilant entièrement. Séduits alors par la belle couleur vieil or de cette fourrure et surtout par son toucher soyeux, les fourreurs s'en servirent pour fabriquer des casquettes, des toques et des manchons. Ce n'est pourtant qu'en 1842 que furent faits les premiers essais de lustrage de *Seals*. Évidemment, on n'obtint pas du premier coup la nuance actuelle, et il faut arriver à l'année 1847, date fameuse dans les annales de la Fourrure, pour voir apparaître à Londres les premières jaquettes de loutre. Leur aspect était bien un peu primitif : un simple paletot sac avec deux trous pour les manches; mais l'idée ne tarda pas à rencontrer un prodigieux succès dans la haute « gentry » britannique. A partir de 1860, la vogue gagna rapidement toutes les capitales des deux mondes. Dès cette époque, la jaquette de loutre est définitivement entrée dans les usages. Après 1880, le fini de sa peau et l'élégance de sa forme vont s'améliorant, et Paris, qui a contribué largement à lancer cet incomparable vêtement, devient le centre incontesté de la mode pour la fourrure.

Les peaux devenant plus rares, les prix augmentèrent. Il y a une vingtaine d'années, la loutre se vendait couramment sur le marché de Londres de 80 à 100 shillings; en 1910, on a vu certains lots atteindre le prix fabuleux de 278 shillings. Le vêtement de loutre est devenu une parure de grand luxe : un manteau qui eût coûté jadis de 600 à 800 francs vaut aujourd'hui de 2 500 à 3 000 francs.



La possession et la conservation des *Seals* chez les nations immédiatement intéressées, États-Unis, Grande-Bretagne, Russie et Japon, ont donné lieu à d'ardents conflits internationaux.

Déjà, lorsque la Compagnie d'Alaska, conformément à son contrat, capturait les phoques à fourrure, les Américains et les Anglais s'étaient sérieusement occupés d'enrayer ou, tout au moins, de retarder la destruction de l'espèce. Lorsque la Compagnie d'Alaska eut fait place à la Société fermière, la question de réglementation se posa de nouveau avec plus de force encore, car en dehors du monopole concédé par les États-Unis à la Société fermière, la pêche des phoques avait pris un très sérieux développement sur les côtes de la Colombie britannique où quantité de bateaux américains et canadiens s'employaient à la capture de ces amphibies, au moment de leur migration annuelle dans le Pacifique nord.

En bon propriétaire, la Société fermière, possédant un monopole régulier sur les îles où séjournaient les phoques, avait organisé la chasse avec méthode, procédant à l'abatage en dehors des périodes de reproduction et observant toutes les mesures possibles de protection des mères et des jeunes. En outre, cette Société, placée sous le contrôle du Gouvernement de Washington, avait l'obligation de limiter sa récolte à un nombre de bêtes que fixait chaque année une Commission d'Études. Dans ces conditions, si la Société fermière avait été seule à exploiter le troupeau des phoques américains, la question de protection de ces animaux n'eût même pas été posée. Mais, pendant la migration annuelle le long de la côte nord-ouest de l'Amérique, les Canadiens et les Japonais à bord de leurs schooners, et les Indiens montés sur leurs canots légers se livraient en mer à de véritables massacres des phoques, les tuant au moment où ils remontaient à la surface pour respirer et abattant ainsi au hasard mâles ou femelles, jeunes ou vieux.

Une réglementation s'imposait donc pour mettre fin à ces tueries qui vouaient le troupeau des phoques américains à

une inévitable et rapide destruction. Toutefois, la question était grosse de difficultés. Des controverses renaissaient sans cesse entre les nations intéressées et prenaient aussitôt une forme diplomatique : les livres bleus succédaient aux livres bleus. Un incident plus grave vint même aviver le débat : des navires douaniers appartenant aux États-Unis capturèrent dans la mer de Behring et en dehors des eaux territoriales trois bateaux pêchant le phoque et battant pavillon britannique. Les délinquants furent arrêtés, condamnés à une forte amende et emprisonnés. Le ministre anglais à Washington, d'accord avec son Gouvernement, rédigea une protestation formelle qui fut suivie de la relaxation des prisonniers. Les deux puissances particulièrement intéressées, États-Unis et Grande-Bretagne, entamèrent alors des pourparlers.

La Grande-Bretagne protestait au nom du principe de la liberté des mers, tandis que les États-Unis, tout en ne contestant pas ce principe, prétendaient que la pêche des phoques dans les eaux américaines était un acte immoral, contraire aux intérêts et au bien-être de l'humanité. N'est-il pas étrange de se rappeler que ces mêmes Américains, en 1869, à propos de la traite des nègres, avaient soutenu avec la même conviction une thèse absolument contraire, alors qu'ils réclamaient énergiquement l'immunité en pleine mer pour tout vaisseau marchand? Cependant une telle immunité favorisait l'odieux commerce des négriers.

Les Américains arguèrent des droits généraux des puissances dans la mer de Behring avant 1867, c'est-à-dire antérieurement à la cession de l'Alaska par la Russie à l'Amérique. La Russie, en effet, par un oukase de1821, réservait à ses sujets les droits de trafic et de pêche dans la partie du Pacifique comprise entre le détroit de Behring et le 45° de latitude nord. Quant aux bateaux étrangers, ils devaient se tenir à une distance d'au moins cent milles italiens des Établissements russes installés dans les limites sus-indiquées. Les États-Unis, qui avaient alors vigoureusement protesté contre cet oukase, n'hésitèrent pas cependant à reprendre pour eux la même prétention, lorsqu'ils furent possesseurs de l'Alaska et de ses dépendances. La question en était arrivée à

ce point lorsque la Grande-Bretagne et les États-Unis, ne pouvant arriver à un accord par la voie diplomatique, décidèrent de soumettre leur différend à un arbitrage (février-août 1893).

Deux questions principales furent soumises au tribunal : Étudier les prétentions américaines sur la juridiction et la propriété exclusive des troupeaux de phoques; adopter des règlements pour la conservation de l'espèce.

Les avocats américains qui représentaient les États-Unis au tribunal, firent table rase de tous les arguments employés jusqu'alors. Ils assimilèrent les phoques à de véritables animaux domestiques ne quittant leur habitat que pour y revenir régulièrement; ils allèrent même jusqu'à comparer ces amphibies à des essaims d'abeilles ou à des vols de pigeons qui vont butinant et picorant de-ci de-là, sans cesser pourtant d'appartenir au même propriétaire. Ils concluaient de ce fait à la possession absolue du troupeau des Pribiloffs par les États-Unis et considéraient que leur nation avait le devoir de protéger ces animaux contre une disparition imminente.

Les avocats de la Grande-Bretagne contestaient formellement à l'Amérique le droit exclusif de propriété sur les phoques, estimant que ces derniers nageant dans l'océan en dehors des eaux américaines appartenaient à tous. Toutefois, ces mêmes avocats, devant la gravité de la situation, s'unirent à leurs adversaires pour réclamer énergiquement une réglementation rigoureuse de la pêche.

Après de long pourparlers, la sentence arbitrale du tribunal fut rendue à Paris en août 1893. Elle décrétait qu'en dehors de la limite des eaux territoriales, fixée en l'espèce à trois milles de la côte, la haute mer constituait un domaine de pêche commun à toutes les nations civilisées. Cependant, les arbitres déterminaient une zone de protection s'étendant à soixante milles de la côte des îles Pribiloff, et décidaient d'interdire chaque année la chasse des phoques américains entre le 1er mai et le 30 juillet, c'est-à-dire pendant la période de reproduction de ces animaux.

Chacun s'inclina devant la sentence du tribunal arbitral. Toutefois, quelques années après, la Société fermière vit sa récolte annuelle descendre par degrés de 100000 à 15000 peaux,

tandis que la pêche en haute mer des Canadiens diminuait dans les mêmes proportions. Le mécontentement devint général.

Sir Wilfrid Laurier, au nom du Dominion du Canada, et le général Forster, pour les États-Unis, entamèrent de nouveaux pourparlers afin d'essayer de trouver à cette question une solution définitive. On convint tout d'abord d'envoyer une commission d'études composée de savants appartenant aux deux pays particulièrement intéressés. Cette mission étudia longuement sur place les mœurs et habitudes des phoques à fourrure. A son retour, et après avoir rendu compte de ses travaux, les négociations reprirent entre les États-Unis et le Canada, mais la solution se faisant attendre, le Parlement américain, pour brusquer la décision, vota le 8 décembre 1897 une loi interdisant d'une façon formelle la chasse des phoques en mer, sous menaces aux contrevenants de peines très sévères et de confiscation des otaries indûment pêchées. En outre, par un règlement annexe, le Gouvernement fédéral défendait expressément l'importation aux États-Unis des peaux prises en mer, soit brutes, soit apprêtées ou manufacturées. Un paragraphe de ce règlement stipulait que la loutre entrant aux États-Unis devait être l'objet d'une déclaration signée devant un consul américain et indiquant l'origine exacte de la peau, — origine facile à retrouver étant donné la comptabilité rigoureuse tenue pour les lots de *Seals* provenant des chasses officielles.

Le Gouvernement américain escomptait ainsi que les peaux prises en mer, ne trouvant pas d'écoulement sur les marchés américains, baisseraient forcément de prix, et que les armateurs de la chasse en pleine mer abandonneraient ce trafic devenu insuffisamment rémunérateur.

Entre temps, les États-Unis prenaient des mesures énergiques contre les chasseurs canadiens et japonais qui se lançaient à la poursuite des loutres, non seulement dans la limite des eaux territoriales, mais encore sur les îles même. Malgré ces mesures de surveillance et de répression sévères des Américains, le troupeau diminuait d'années en années. Les peaux des animaux tués en mer se vendaient en Europe, ce qui encourageait les armateurs à en continuer la

chasse, cependant que le trésor américain voyait les rendements baisser et supportait des augmentations de frais de tous ordres. Les mesures prises étaient donc, de toute évidence, insuffisantes et chacun comprenait qu'une revision du traité de Paris s'imposait.

En 1903 et en 1905, pour obliger les Japonais et les Canadiens à parlementer, on alla même jusqu'à envisager la destruction du troupeau à l'exclusion de 10 000 femelles et de 1 000 mâles. D'aucuns voulant ménager l'avenir parlèrent d'interdire la chasse pendant cinq à dix ans. Ces mesures extrêmes ne furent pas mises à exécution.

En 1906, on proposa d'acheter la flotte des armateurs qui font la chasse en mer, en tout 35 bateaux japonais et 15 canadiens. Entre temps, et jusqu'à la fin du traité de la Compagnie fermière (1910), le gouvernement américain parait au plus pressé, en adoptant toute une série de mesures pour la conservation des phoques sur les îles. La direction du troupeau tout entier était mise entre les mains d'experts tels que le docteur D. S. Jordan et autres savants naturalistes qui s'occupaient avec la plus grande sollicitude des animaux confiés à leurs soins.

Le rapport de 1909 donnait en effet des chiffres alarmants : le nombre des harems était tombé de 1 143, en 1887 à 232. Plus de 6 000 petits étaient morts de faim, leurs mères ayant été tuées au large par les chasseurs japonais et canadiens.

Le 30 avril 1910, le Gouvernement ne renouvela pas le bail de la Société fermière et décida de donner le contrôle absolu des îles au ministère du Commerce et du Travail (Bureau des Pêcheries). Le 11 mai 1911, le Gouvernement américain réussit enfin à réunir une nouvelle Conférence internationale entre la Grande-Bretagne, le Canada, la Russie, le Japon et les États-Unis en vue de négocier un traité qui préserverait la loutre à fourrure dans les eaux du Pacifique nord. Les travaux de cette conférence durèrent jusqu'au 21 juin sans qu'aucune indiscrétion pût en faire pressentir les résultats. A cette date, on apprit par la voie des journaux que les délégués étaient unanimement d'accord sur la nécessité de protéger les *Seals* en interrompant toute chasse en mer. La difficulté consistait à fixer des indemnités aux pays devant

abandonner cette entreprise (principalement la Grande-Bretagne et le Japon). Enfin le 7 juillet 1911, le traité fut signé à Washington par les quatre nations intéressées, et le 22 du même mois, cet acte international prit force de loi.

La durée de cette entente sera de quinze années à partir du 15 décembre 1911, date sur laquelle les gouvernements se sont mis d'accord pour son entrée en vigueur. En voici, dans ses grandes lignes, les bases principales : La chasse en mer est définitivement interdite dans les eaux de l'océan Pacifique au nord du 30° de latitude. Les États-Unis et la Russie abandonneront chaque année 15 p. 100 de leur récolte aux gouvernements canadiens et japonais. Le Japon donnera 10 p. 100 de sa récolte aux États-Unis et à la Russie. La Grande-Bretagne, dans le cas où les otaries apparaîtraient dans les eaux et territoires de sa juridiction, abandonnera 10 p. 100 de sa récolte aux États-Unis, au Japon et à la Russie. Toute chasse sera suspendue si le nombre des otaries vient à être inférieur à 100 000 sur les îles américaines et à 18 000 sur les îles russes. L'importation de toute peau de loutre ne provenant pas des chasses officielles sera prohibée.

Souhaitons que cette entente soit définitive entre les nations intéressées, et qu'elle garantisse la conservation des précieux amphibies. Les élégantes de tous les pays sont certainement de cœur avec les diplomates et les naturalistes pour émettre ce vœu. Nul doute que si elles avaient eu accès à la Conférence, elles l'auraient voté des deux mains par pitié féminine d'abord et, peut-être aussi, par coquetterie.

VICTOR REVILLON

LE PARIS DE HENRI IV
ET
DE LOUIS XIII

Dans la première moitié du XVIIe siècle, le voyageur se dirigeant vers Paris, « la grand'ville », de quelque côté qu'il arrive, est frappé de la richesse et du charme du pays : ce ne sont que bourgs imposants, villages coquets, nombreux châteaux dans un décor de jardins, de vergers et d'étangs. Suisse, Anglais, Allemand, Hollandais, Italien, son admiration est la même. Comme l'écrit Zinzerling, qui vient de Meaux vers 1615, c'est à travers les lieux les plus agréables du monde qu'il chemine. Et les frères de Villiers, à la date du 23 décembre 1656, notent, dans leur journal, qu'au sortir de Beaumont-sur-Oise, ils commencèrent à s'apercevoir qu'ils approchaient de Paris aux maisons de plaisance qui égayaient de toutes parts l'horizon; les villages qu'ils traversaient étaient plus étendus et mieux bâtis que ceux qu'ils avaient rencontrés jusque-là et c'est à juste titre, ajoutent-ils, qu'on les nomme les mamelles de Paris. Certes, l'expression n'est pas exagérée. Un autre contemporain, Davity, souligne en 1625 la fertilité du sol environnant cette cité et qui abonde en blés, vins, foins, fruits et herbages, « ce qui rend Paris accommodé même jusqu'à la merveille ».

Au XVIIe siècle, on vante le beurre de Vanves dont, suivant Sauval, celui de Flandre ou de Bretagne ne saurait approcher,

le pain de Gonesse, si blanc et si délicat, les cerises qu'on cueille en telle quantité dans la vallée de Montmorency que tous les Parisiens s'en régalent « quasi pour rien ». La pente douce qui s'aperçoit de Paris et s'étend depuis Montlhéry au sud jusqu'à Poissy au nord-ouest, est chargée de vignes. Longjumeau, Sceaux, Bagneux, Châtillon produisent d'assez bons vins blancs. A Vanves, Issy, Meudon, Sèvres, Saint-Cloud, Surènes, Rueil, Argenteuil, c'est du clairet qu'on récolte, mais si pétillant, si « plein d'esprit et de feu » qu'il fait honneur aux meilleures tables. Certains de ces vignobles bordant la Seine ont à souffrir du voisinage de Saint-Germain où les gardes du roi sont pour les vignerons un sujet de plaintes autant que les « bestes noires et fauves » de la forêt et de la garenne royales.

Si, comme le bolonais Locatelli en 1664, le voyageur arrive par le sud, il pénètre dans la banlieue populaire de Paris : Arcueil, Montrouge, Vaugirard, Gentilly surtout, localité charmante, au dire des contemporains, et promenade ordinaire des Parisiens qui, durant la belle saison, viennent tellement nombreux que les blés de la région en sont versés et foulés. C'est Bicêtre avec son vieux château hanté, retraite de hiboux et de voleurs, détruit seulement en 1632 pour faire place à un majestueux hospice. Ce sont les bords de la Bièvre, dite rivière des Gobelins, aux eaux troubles, pleines d'écrevisses et qui, selon Davity, n'a pas sa pareille en France pour teindre l'écarlate qu'on exporte ensuite dans toute l'Europe et jusqu'en Asie. Bientôt l'on découvre Paris, « le magnifique spectacle de ces milliers de maisons, de palais et de coupoles qui excite l'admiration à une bonne lieue de distance ».

Locatelli contourne le sud de la ville, voit en passant quantité de moulins à vent, laisse sur sa droite les populeux faubourgs Saint-Victor et Saint-Marcel que des cultures et des terrains vagues séparent de la longue file d'habitations du faubourg Saint-Jacques et chemine dans la pleine campagne au milieu de laquelle s'élève le mont de Parnasse ; là, dans la première moitié du XVIIe siècle, se vidaient les querelles entre gens du peuple ; il était peuplé de meuniers et de boulangers. A peu de distance vers le nord, au faubourg Saint-Michel, le moulin à vent des Chartreux émerge du vaste enclos semé

de blé et abondant en fruits. La solitude d'une Chartreuse s'étend à l'endroit qu'occupe aujourd'hui l'avenue de l'Observatoire. Nous sommes dans la banlieue peu sûre de Paris et dont les habitants clairsemés ont besoin de se tenir sur la défensive : à l'un d'eux — rapporte Tallemant des Réaux — on « avoit donné je ne sçay quel dogue, à cause qu'il logeoit vers le Luxembourg ». Mais l'excellent abbé Locatelli a hâte d'arriver à Paris : il y entre par le faubourg Saint-Germain qu'il trouve plus grand que Bologne. Au débouché de ce faubourg dans la ville, du côté de la rue du Four et voies avoisinantes, on se heurte à un nombre considérable de charrois et de bêtes de somme.

La circulation est toutefois encore plus importante au nord, sur ce qu'on appelle le grand chemin de Saint-Denis. C'est par là — lit-on dans une pièce officielle de 1637 — que sont amenées toutes les provisions destinées à Paris des provinces de Picardie et Normandie, par là qu'est apporté le pain de Gonesse « qui est l'une des principalles substances de ceste ville » et que passent les chasse-marées ou marchands de poissons de mer qui ont servi à baptiser le faubourg et la rue Poissonnière. Ce chemin est l'antique voie royale par laquelle les souverains font leur entrée dans leur capitale et, leur règne écoulé, s'en vont reposer à Saint-Denis. De ce côté également pénètrent à Paris ces influences flamandes que l'on peut observer dans l'art français de la première moitié du XVIIe siècle et qui sont venues corriger, au profit de notre génie national, les influences italiennes.

Sur cette grande voie coupant la giboyeuse plaine Saint-Denis, au long des célèbres croix dénommées Mont-joie, c'est un va-et-vient ininterrompu. « Entre Saint-Denis et Paris — relatent les frères de Villiers, à la date du 23 décembre 1656 — nous trouvasmes un commencement de la confusion qui accompagne cette grande ville. Ce n'estoit qu'une continuelle suite de charrettes, de chevaux et de monde qui en sortoient ». A droite, la hauteur de Montmartre, d'où l'on extrait du plâtre, se dresse dans cette vaste plaine, offrant, sur l'une de ses pentes, le village de Clignancourt, sur l'autre, le prieuré des Martyrs qu'accompagnent quelques maisons et des cabarets dévalant vers Paris, et, à son sommet, une abbaye de Béné-

dictines avec un village et des moulins qui dominent un admirable panorama. A gauche, une autre colline est celle de Montfaucon qui s'élève en pente douce, entre les faubourgs Saint-Martin et du Temple, et se trouve surmontée des piliers du fameux gibet. Tout proche, s'étale, avec un orgueil royal, écrit Zinzerling, la masse imposante de l'hôpital Saint-Louis. Il n'y a plus qu'à entrer à Paris, « la ville des villes et l'abrégé de l'univers ».

Auparavant, on doit franchir un ruisseau servant d'égout, qui s'étend en demi-cercle autour de la ville, de ce côté de la Seine, et serpente, bordé d'arbres, parmi des cultures maraîchères. En deçà comme au delà de l'égout, des bâtiments se succèdent : ce sont les faubourgs Saint-Martin et Saint-Denis flanqués, à l'est, de la Courtille, qui ne comprend que cinq ou six maisons, et que des terrains divers avec de rares constructions séparent du faubourg Saint-Antoine-des-Champs.

Ce faubourg s'est beaucoup développé dans la première moitié du XVII[e] siècle. A la date de 1635, il compte, d'après un recensement officiel, 150 maisons et 200 habitants. En vous dirigeant sur Paris de ce côté, vous apercevez, à main droite et à une portée de mousquet de la porte Saint-Antoine, un lieu appelé la Roquette où s'égrènent quelques bâtiments avec cours et jardins : c'est un endroit situé en bon air et « plein de santé », nous assure un auteur de ce temps. Pincour, comme on disait alors pour Popincourt, est un hameau qui confine à la Roquette et « domine Paris de plusieurs lieues à la ronde ». D'autres villages ou bourgs peuplent cette campagne : sur le bord de la Seine, Reuilly, la Rapée, Bercy, que « Piquepuce-lez-Paris » et la Folie-Regnault rattachent à Charonne au nord. De cette dernière localité, une chaussée pavée conduit, par la Croix-Faubin, à la porte Saint-Antoine où elle rejoint le chemin du faubourg bordé de maisons et de chantiers.

D'une façon générale, du reste, les divers faubourgs de Paris se sont agrandis à cette époque. Il est loisible de le constater, sur cette même rive droite, dans la direction de l'ouest. Près de la porte Saint-Denis, sur une motte d'immondices et de gravois, familière, au commencement du siècle, aux enfants qui allaient y jouer à la bataille en se jetant des pierres les uns aux autres, une véritable « ville neuve » s'est élevée, formée

notamment d'habitations à bon marché, avec une chapelle dédiée à Notre-Dame-de-Bonne-Nouvelle, dans le voisinage d'un grand marais, tout en cultures de légumes. Entre les faubourgs Saint-Denis et Montmartre, la Nouvelle-France, qui tire son nom de la vogue attachée alors au Canada, commence à se peupler, aussi les Porcherons dont les habitants, appartenant aux paroisses Saint-Eustache et Montmartre, ont été autorisés à édifier une chapelle sous l'invocation de Notre-Dame-de-Lorette. Enfin le faubourg Saint-Honoré se voit accru de la Ville-l'Évêque.

Dans les faubourgs, remarque Locatelli, on entre librement; mais, pour pénétrer dans la ville, il faut franchir le rempart dont le tracé a été modifié par suite du rattachement à Paris, en 1631, des faubourgs Saint-Honoré, Montmartre et de la Villeneuve (ou Bonne-Nouvelle). Le demi-cercle de l'enceinte, sur la rive droite, peut être délimité, de façon approximative, par la place de la Concorde, la rue Royale, la place Vendôme, la Bourse et, à partir du boulevard Saint-Denis, par la ligne de nos grands boulevards jusqu'à la Bastille. Le système défensif consiste en une suite de bastions reliés par une courtine, avec fossés. Des portes ont été ménagées au long de cette enceinte qui ne se présente pas toutefois sous l'aspect d'un ensemble régulier et soigneusement entretenu : moulins à vent, jardins, bestiaux au pâturage s'y rencontrent, sans parler de brèches s'ouvrant çà et là, et il y règne une saleté repoussante. Des eaux d'égout croupissent dans les fossés qui, en certains endroits, se trouvent comblés par des amoncellements d'immondices. Une pièce d'archives de décembre 1635 nous montre le pont dormant de la porte du Temple envahi par des amas de boue.

Sur la rive gauche, subsiste encore le tracé d'enceinte remontant au début du XIIIe siècle et figuré approximativement par nos rues Mazarine, de l'Ancienne-Comédie, Monsieur-le-Prince, de l'Estrapade et du Cardinal-Lemoine. C'est une muraille garnie de tours rondes et coupée de portes. Elle est pour ainsi dire enchevêtrée dans des constructions de toutes sortes : collèges, monastères, habitations particulières. Murailles et tours sont en fort mauvais état : ici, nous apprend Sauval, prêtes à s'écrouler, là complètement en ruines; vous les voyez en quelques endroits servir de murs mitoyens aux maisons des

faubourgs et de la ville. Les fossés, dont la largeur et la profondeur étonnent les contemporains, sont à sec, ou bien, comme aux portes de Nesle et de Bussy en 1614, remplis des saletés qu'on y pousse des lieux voisins. Dans le fossé qui est près de la porte Saint-Michel, un jeu de longue paume est installé à la date de 1617, tandis que dans celui qui s'étend entre les portes Saint-Germain et Saint-Michel, un cordier a obtenu à bail de la municipalité, en 1637, une place pour exercer son industrie. On y construit même : un document de 1642 mentionne les maisons nouvellement bâties dans les fossés situés hors des portes Dauphine (au bout de la rue Dauphine) et de Bussy. Cette enceinte n'est point dégagée extérieurement comme celle de la rive droite : les faubourgs l'enserrent étroitement et tendent à l'absorber. Ainsi, en 1634, les habitants et propriétaires du faubourg Saint-Germain demandent à combler les fossés pour en disposer.

C'est donc une ville en plein développement. Du sommet de la tour de l'église Saint-Jacques-de-la-Boucherie, « d'où il faut voir Paris », recommandent les guides du XVII[e] siècle, l'entassement des maisons paraît épouvantable; il s'en dégage toutefois — outre les espaces libres que forment les places, les cimetières, les jardins d'hôtels ou de palais — les grandes rues que l'on peut suivre du regard comme les veines dans le corps humain, écrit Sauval. Ces voies rayonnent dans la direction des principales portes du rempart. Au milieu, la Seine, où s'étale « un nombre prodigieux de bateaux » chargés de toutes sortes de marchandises, largement s'épand entre des rives bordées de ports et d'abreuvoirs; çà et là un quai de pierre, des maisons qui baignent dans le fleuve, la silhouette massive d'un pont, l'animation des moulins, les taches allongées des îles qui se déroulent, ainsi qu'un chapelet, au fil de l'eau : c'est, d'amont en aval, la petite île Louviers, toute rapprochée de l'Arsenal et des allées du Mail, parée d'arbres et où s'arrêtent des trains de bois flotté, puis l'Ile-aux-Vaches et l'île Notre-Dame encore désertes au début du siècle et que le règne de Louis XIII voit se transformer en un beau quartier. Si saisissant est le changement qui en résulte dans le paysage parisien que Corneille, en 1642, qualifie ce lieu d'enchanté et ajoute :

Quelque Amphion nouveau, sans l'aide des maçons,
En superbes palais a changé ses buissons.

Voici maintenant la Cité dont le dédale de rues tortueuses a pour limites, à l'est, la splendeur gothique de Notre-Dame et, à l'ouest, le Palais moyen-âgeux joint à l'alignement correct de la jeune place Dauphine. Voilà la fourmilière humaine du Pont-Neuf, la majesté du Louvre, longue ligne de pierre sur le bord du fleuve et que prolongent vers le mont de Chaillot les lignes d'arbres des Tuileries et du Cours-la-Reine. Et la Seine, au long de rives agrestes, lentement poursuit son cours, s'éparpillant en de multiples bras qui enserrent des bancs de sables, des langues de terre servant de pâturages, dans la magie d'un horizon tacheté de tours, de flèches ou de dômes. Devant ce spectacle, comme Dorante, dans le *Menteur*, on ne peut que murmurer :

Paris semble à mes yeux un pays de romans.

Cette cité ne se présente pas de la même façon des deux côtés de la Seine. La rive droite, qu'on appelle proprement la *Ville*, en est la partie la plus importante et s'étend sur un sol bas circonscrit, vers le nord, par un demi-cercle de hauteurs, tandis que la rive gauche, qu'on dénomme l'*Université*, offre en avancée vers le fleuve la Montagne-Sainte-Geneviève. De toutes parts, peut s'observer la croissance de Paris à cette époque. N'est-on pas à un moment où, comme le rapporte un auteur écrivant sous le règne de Henri IV, la France, au sortir des guerres religieuses, « semble ressusciter et revenir en convalescence comme d'une langueur? » « Si vous revenez à Paris d'ici à deux ans, écrit Malherbe à Peiresc, le 3 octobre 1608, vous ne le connoistrez plus ». L'impression du renouveau de Paris au temps de Henri IV se trouve confirmée par une anecdote que rapporte le *Mercure François* de 1610 : les ambassadeurs d'Espagne et de l'archiduc Albert venant dans cette ville en 1598, à l'occasion de la paix de Vervins, la trouvèrent si différente de ce qu'elle était à l'époque du siège, quatre ans auparavant, qu'ils ne purent s'empêcher d'en faire la remarque au roi qui répondit : « Quand le maistre n'est point à la maison, tout y est en désordre, mais sa présence luy sert d'ornement et toutes choses y profitent. »

L'œuvre à laquelle se rattachent le nom de Henri IV et, au dessous, ceux de Sully et du prévôt des marchands François Miron, est considérable. Si vous interrogez les contemporains, ils vous diront de ce souverain qu'aussitôt qu'il fut maître de Paris, on ne vit que maçons au travail, ou encore qu'il « se délectoit aux bastimens ». Ils le montrent, achevant le Pont-Neuf, la Grande Galerie du Louvre, faisant travailler aux Tuileries, à l'Arsenal, construisant l'hôpital Saint-Louis, la place Royale, la place et la rue Dauphine et entreprenant d'aménager dans les marais du Temple autant de rues qu'il y avait de provinces en France. C'est par son ordre que, durant les deux ans de la prévôté de François Miron (août 1604 à août 1606), l'Hôtel de Ville a eu sa façade terminée, qu'une porte monumentale, dite de Saint-Bernard, a été élevée sur le bord de la Seine, à l'extrémité orientale du rempart de la rive gauche et que la porte du Temple, fermée, à la suite des guerres, depuis 44 ans, fut restaurée, sans parler des fontaines qu'une pièce de vers compare à des naïades décharnées ou à de sèches carcasses avant que Miron leur eût rendu la vie de l'eau qui coule. Le même prévôt a doté le Palais d'une belle fontaine, remis en état ponts, quais et ports, les abreuvoirs du Louvre, Popin et de l'Arche-Marion (ces deux derniers un peu à l'est du précédent), nettoyé tous les égouts de la ville et jeté trois ponts de pierre sur le ruisseau nauséabond qui encerclait Paris du côté de la rive droite : un aux Porcherons, un autre à l'endroit du chemin de Montmartre et le troisième entre la porte Saint-Martin et celle du Temple. Enfin on lui doit la grande rue du Ponceau mesurant une douzaine de mètres de largeur et conduisant de la porte Saint-Martin aux Halles. Ces travaux l'avaient rendu populaire, ainsi qu'en témoigne l'auteur du *Dialogue entre le passant et la fontaine du Palais* (1606) :

> Je dis ce que le peuple à pleine gorge vante
> . . . .
> Ce que va publiant l'estranger Irlandois
> . . . .
> Et du roi et Myron la gloire je profère.

Henri IV, affectionnant les bâtiments, (lit-on dans le *Mercure François*) aimait ceux qui faisaient bâtir. Aussi

chacun se piquait-il de zèle à cet égard. On peut imaginer ce qu'était susceptible de produire une semblable émulation qui se manifesta, en particulier, en face du Louvre, sur la rive gauche où nous voyons bâtir alors, à l'endroit de la Monnaie actuelle, l'hôtel de Nevers conçu avec des proportions et une magnificence à rendre Henri IV jaloux, et, en dehors du rempart, à l'ouest de la rue de Seine, l'hôtel de la reine Margot que prolongeait, jusque vers le chemin du Bac, un vaste jardin ouvert aux Parisiens.

Sous le règne de Louis XIII, Paris continue à se développer, à ce point, observe Sauval, que de la plus grande et de la plus belle ville du royaume qu'il était, il devient, dans l'espace de vingt ans, la plus superbe cité du monde : jamais, en si peu de temps, il ne s'y est élevé tant de constructions. Et cet historien nous rappelle qu'il a vu couvrir de rues les environs de la place Royale, une bonne partie des marais du Temple, les îles aux Vaches et Notre-Dame et la portion du faubourg Saint-Honoré comprise dans la nouvelle enceinte de Paris. Il va jusqu'à avancer — avec un évident défaut de perspective — que, du vivant de François de Gondi, mort vers le milieu du XVII[e] siècle et qui fut le premier archevêque après la transformation de l'évêché en archevêché, cette ville s'était plus accrue que depuis sa fondation. Cette exagération témoigne du moins de la vive impression laissée sur les contemporains par la croissance de Paris. Nous retrouvons la même impression chez le voyageur anglais Evelyn qui remarque en 1652 que, par le développement intense des constructions, l'agrandissement prodigieux de tous les faubourgs et les effets de la paix, Paris ne tardera pas à l'emporter sur Londres. En effet, ajoute-t-il, ce sont non seulement des maisons qu'on bâtit tous les jours, mais des rues entières, si bien « que plutôt que de vous croire au milieu d'une ville réelle, vous imagineriez assister à quelque opéra italien où la diversité des scènes et leurs changements à vue étonnent et charment le spectateur ». C'est ce que Corneille énonce sous cette forme :

> Paris voit tous les jours de ces métamorphoses :
> Dans tout le Pré-aux-Clercs tu verras même chose
> Et l'univers entier ne peut rien voir d'égal
> Aux superbes dehors du Palais-Cardinal (Palais-Royal).

Toute une ville entière, avec pompe bâtie,
Semble d'un vieux fossé par miracle sortie
Et nous fait présumer, à ses superbes toits,
Que tous ses habitants sont des dieux ou des rois.

On construit même tellement que la municipalité et le pouvoir royal craignent que Paris ne prenne trop d'extension. Le roi, dans des lettres de cachet adressées au Parlement le 29 août 1627, mentionne la grande quantité de maisons bâties tant dans la ville qu'aux faubourgs, contre son gré, et la municipalité appelle, en janvier 1638, l'attention du souverain sur l'extraordinaire désordre des particuliers qui construisent autour de la cité « jusques dans la campagne ».

Dans les commencements du siècle, c'est vers l'est que la transformation de Paris s'accuse le plus. L'anglais Dallington, qui écrit vers 1598, remarque les somptueuses demeures qui remplissent cette ville surtout à l'est. C'est de ce côté que Henri IV établit la place Royale et imagine la place de France, de ce côté qu'on « fait quasi une nouvelle ville vers les marais du Temple », lit-on dans une brochure de 1624 et que s'élève une autre ville neuve dans l'île Saint-Louis. C'est également dans cette direction, vers la porte Saint-Antoine et le Mail planté sous Henri IV, qu'il faut chercher la promenade à la mode durant la plus grande partie du règne de Louis XIII Mais, à l'opposé, le Cours-la-Reine, dû à la régente Marie de Médicis, va détrôner le Cours de la porte Saint-Antoine et le rattachement à la ville, en 1631, des faubourgs occidentaux s'ajoutera à l'attirance de la résidence royale du Louvre pour contribuer à pousser décidément Paris vers l'ouest. La rue de la Cérisaie, près de la Bastille, paraîtra éloignée du commerce du monde à un contemporain de Louis XIV, tandis qu'à Marie de Médicis Chaillot semblait déjà être un faubourg de Paris. L'érection, en 1633, de l'église Saint-Roch en paroisse peut servir d'indice à cet égard. D'autre part, à l'élargissement de l'enceinte correspond une poussée de constructions. Les immeubles voisins de l'ancienne porte Montmartre sont achetés en 1634 pour être abattus ainsi que cette porte afin de livrer passage à de nouvelles voies, et la rue Montmartre se trouve prolongée, avec une bordure de maisons neuves, jusqu'au rempart qui vient d'être établi. A l'ouest, au-dessus des

Augustins Deschaux (Notre-Dame-des-Victoires), quantité d'hôtels formant plusieurs rues ont pris possession des terrains voisins des murailles et jardins du Palais-Cardinal. Enfin au sud, entre le Louvre et les Tuileries, on commence depuis deux ans, rapporte un écrivain à la date de 1639, à bâtir sur l'emplacement de la vieille fortification démolie à cet effet. Considérez les divers hôtels qui vinrent alors embellir Paris, vous les verrez presque tous groupés dans la région du Louvre.

Les églises n'échappent pas à cette sorte de fièvre de bâtisses. Vers la fin du XVIe siècle, nombre de saints lieux étaient en ruines qu'une vingtaine d'années après on aperçoit restaurés et agrandis. Il faut ajouter à cela de nouveaux couvents, issus d'un mouvement religieux très caractéristique de l'époque et qui modifie sur certains points la physionomie de la ville. Un contemporain en énumère, sur la rive gauche, une quinzaine et, sur la rive droite, une dizaine, tous fondés du temps de Louis XIII. Si, sur la dernière de ces rives, les hôtels prédominent, la première semble avoir le privilège des établissements religieux. Le faubourg Saint-Germain à lui seul reçoit une dizaine des maisons ainsi instituées. Des hôpitaux, tels que ceux de la Charité et des Incurables construits alors dans ce faubourg, sont également à signaler, de même que les hospices « des pauvres enfermez » appelés à changer l'aspect du faubourg Saint-Victor, aux abords du Jardin des simples (Jardin des Plantes).

L'essor urbain qui s'est produit durant cette période s'est, en effet, aussi manifesté sur la rive gauche où il a affecté diverses formes au pourtour extérieur de la vieille enceinte enserrant étroitement Paris de ce côté. Ici, se dresse le palais du Luxembourg dont la construction est due à la reine-mère Marie de Médicis, tandis que tout proche à l'est, l'ancien clos des Jacobins a fait place à de nouvelles rues : celles de la Madeleine, de Saint-Thomas et de Saint-Dominique. Semblablement, le clos de Sainte-Geneviève, qui avoisinait le précédent, est couvert de maisons bâties depuis peu de temps, signale Sauval. Plus loin, l'abbaye de Saint-Victor est autorisée par le roi, en 1645, à aliéner des terres pour le même objet. Dans la direction opposée, la rue Dauphine, pourvue d'une porte à son extrémité sur le rempart, est conçue, à la date de 1639, avec

un prolongement à travers le faubourg. Et, immédiatement à l'ouest, un autre témoignage de l'extension de la ville nous est fourni par les lettres patentes du 14 août 1641, qui donnent à Marie de Gonzague, duchesse de Nivernais, ou à ceux qui acquerront d'elle l'hôtel de Nevers, le droit de percer des rues sur l'emplacement de cet hôtel. Au midi, l'hôtel de Roussillon, qui subsistait encore dans la rue du Four en 1615, fut, peu après, vendu à des particuliers et, sur le terrain qu'il occupait, s'étendirent les rues Guisarde et Princesse, voisines de la rue Saint-Benoît à côté de laquelle l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés possédait un jardin clos de murs qu'elle céda, en 1637, avec obligation d'y construire des maisons.

Voici qu'à son tour disparaît l'hôtel de la reine Margot, avec son jardin si fréquenté par la population parisienne. La vente en a lieu après la mort de cette princesse survenue en 1615 et il s'ensuit une transformation urbaine de cet endroit qui entraîne l'établissement d'un pont de bois jeté en face de la Grande Galerie du Louvre. N'est-ce pas fâcheux, lit-on dans une brochure publiée en 1623 et où sont malmenés les hommes d'affaires auteurs de cette fructueuse opération, « de voir un si grand changement pour l'avarice de quatre ou cinq milours? » Nous sommes ici aux confins des champs et de la ville. Tallemant des Réaux, citant une maison sise en ces parages, dit qu'elle aurait pu servir de maison des champs et de maison de ville; mais la campagne devait fuir de plus en plus devant la ville grandissante. La métamorphose dont parle Corneille à propos du Pré-aux-Clers n'est pas un vain mot, et il y a loin de l'aspect de ces lieux au début du siècle à leur physionomie vers la fin du règne de Louis XIII. Au commencement de ce dernier règne, un habitant de la rue des Marais (aujourd'hui rue Visconti) était surnommé le dernier des hommes parce qu' « il n'y avoit rien de basty au delà dans le faubourg » qu'un auteur nous montre, à la date de 1639, « renouvelé tant de monastères que de nouveaux bastimens. » L'envahissement des constructions gagne même un dépôt d'immondices situé près de l'hôpital de la Charité et où, en 1636, des propriétaires désirent faire bâtir. Le peuplement de toute cette région se manifeste, au surplus, par ce double fait que vers 1640 on entreprend la reconstruction de l'église

Saint-Sulpice jugée trop petite et qu'en 1642 est créé un nouveau quartier dit de Saint-Germain-des-Prés, détaché de celui de Saint-André-des-Arts.

Il n'est pas jusqu'à la Cité qui malgré son étroitesse ne bénéficie de ce développement général : déjà allongée par la place Dauphine, elle reçoit, sous le règne de Louis XIII, à l'ouest du débouché du pont Saint-Michel, ces deux voies : la rue Neuve-Saint-Louis dont la rangée de maisons méridionales repose sur l'eau et la rue Neuve-Sainte-Anne.

Bref, c'est vraiment la capitale moderne qui s'entrevoit à travers cette pièce de 1615, *Le Secrétaire de Saint-Innocent*, dont l'auteur s'élève contre les constructions qui se font de toutes parts, déclare qu'elles sont destinées à ôter l'air peu à peu aux Parisiens au bénéfice de la finance et assure que les étrangers se plaignent d'être empêchés de voir la ville par l'amoncellement des bâtisses. La circulation, observe-t-il encore, est devenue presque impossible à cause du nombre sans cesse croissant des carrosses et des charrettes. Où est le temps, qu'il se rappelle avoir connu, où les enfants jouaient au volant, les jours de fêtes, sur le pont Notre-Dame plus facilement que, depuis cette époque, au Pré-aux-Clercs ? Maintenant c'est le triomphe du luxe et de la bombance, et il faut plus d'argent tous les ans pour entretenir le pavé qu'il n'en faudrait pour bâtir une petite ville à Montmartre.

Le développement du luxe est lié au grand mouvement d'affaires issu de la dilatation urbaine qui se produit à ce moment. On a remarqué sous quelles formes s'effectuait la croissance de Paris. Des espaces sont cédés ou lotis à diverses personnes qui y font élever des constructions : il s'agit ou bien de surfaces non encore bâties ou bien d'édifices à démolir pour leur en substituer d'autres. Le premier cas est le plus fréquent. On peut facilement en multiplier les exemples, citer les rues Pavée, du Lion et Tireboudin (entre les rues Saint-Denis et Montorgueil) ouvertes par des particuliers sur un vaste terrain réservé aux arbalétriers auxquels le roi l'avait retiré en 1604 pour le vendre, ou encore la rue Balifre tirant son nom de Claude Balifre, surintendant de la musique du roi, à qui Henri IV donna le lieu où elle fut percée : du temps de Sauval, elle

était bordée de maisons depuis la rue des Bons-Enfants jusqu'à celle des Petits-Champs. De semblables dons à des personnages que le souverain désire récompenser ne sont pas rares à l'époque. Ainsi, en 1625, Louis XIII a octroyé à Antoine de Loménie, son conseiller, des places sur le quai de la Tournelle, depuis le Port-aux-Mulets jusqu'à la porte Saint-Bernard, afin d'y construire des habitations destinées à augmenter la population d'un quartier dont l'isolement était favorable aux malandrins. La place Dauphine ne provient-elle pas d'une cession conditionnelle faite par le roi en 1607 à Achille de Harlay, premier président du Parlement, et, quelques années après, un autre parlementaire, Le Jay, ne se rencontre-t-il pas à l'origine des rues Neuve-Saint-Louis et Neuve-Sainte-Anne ?

Certains des grands travaux de Paris sont effectués aux frais exclusifs d'entrepreneurs qui, comme dédommagement, reçoivent, par exemple, des terrains à bâtir. C'est ainsi que Froger, ayant été chargé par l'administration royale d'enclore dans la ville les faubourgs Saint-Honoré, Montmartre et de la Villeneuve, a obtenu en échange, par acte du 23 novembre 1633, l'emplacement occupé par les anciens remparts à démolir, outre les démolitions, depuis la Grande Galerie du Louvre jusqu'à la porte Saint-Denis et en général les terres comprises dans l'étendue de la nouvelle enceinte, pour y aménager des rues et des places. Une combinaison analogue fut employée pour l'île Saint-Louis.

Le rôle de la finance, des « milours » ou des partisans a été considérable à ce point de vue. Ces hommes d'affaires nous sont présentés par les écrivains du temps comme des parvenus subissant les fluctuations du sort. Tel ce paysan du Languedoc, Charlot, qui a contribué à la transformation du Marais, dans la première moitié du XVIIe siècle et que Sauval nous montre nourri et engraissé par la fortune qui l'étouffa ensuite entre ses bras, puisque cet adjudicataire général des gabelles et des cinq grosses fermes, ce seigneur du duché de Fronta est retombé mort dans la boue d'où il avait été tiré. Une mazarinade, *La Justice triomphante*, marque ainsi les étapes de leur carrière :

Avant leurs cruelles practiques,
Ils étoient tous palefreniers,

Valets de chambre, safraniers (banqueroutiers),
Clercs, praticiens, laquais ou courtaux de boutiques.
Qu'un meschant coquin de village
Sceut peindre et orthographier,
Il alloit, pour apprentissage,
Demeurer chez un financier.
Fort habile au maquerellage,
Ayant bien porté des poulets,
Il quittoit l'habit de laquais
Pour servir à la chambre avec plus d'avantage.
Après, il quittoit cet office
Et devenoit simple commis.

. . . .

Son maistre, le voyant si digne

. . . .

De commis il le faisoit maistre

. . . .

Il amassoit quelque finance
Pour traicter seul avec le roy.

Et la montée continuait, arrêtée quelquefois par la chute.



C'est donc sous les traits d'une grande ville que nous apparaît alors Paris. Est-il possible d'apporter, à cet égard, des précisions de statistique? On pourrait le supposer, puisque nous possédons, en ce qui concerne cette cité, des dénombrements officiels se rapportant à la fin du règne de Louis XIII. L'un a été dressé par des commissaires au Châtelet, sur l'ordre de Richelieu, en 1637. La population de la ville avec ses faubourgs y est évaluée à 412 000 ou 415 000 habitants répartis sur 20 300 ou 20 400 maisons. Il y a ce qu'on appelle les sept corps de marchands : drapiers, épiciers et apothicaires, merciers-grossiers et joailliers, pelletiers, bonnetiers, orfèvres, marchands de vin, formant un ensemble de 2 752 maîtres auxquels s'ajoutent 5 000 garçons ou compagnons travaillant sous leur autorité. Il existe, en outre, 105 corporations d'arts et métiers qui renferment 10 772 maîtres ainsi que 38 000 compagnons âgés de plus de vingt ans et 5 600 apprentis. On

compte également plus de 600 charretiers aidés de plus de 1 200 valets. Le nombre des crocheteurs ou portefaix qui se tiennent sur les ports et places publiques dépasse quinze cents. On rencontre 400 porteurs d'eau sans parler des porteuses et 300 tireurs de bois flotté. C'est un total de plus de 66 000 hommes adonnés au commerce et dont 46 000 sont capables de porter les armes. En ajoutant à ce dernier chiffre celui d'environ 10 000 valets de chambre, cochers, palefreniers et laquais ou clercs et officiers de justice et de finance, on obtient une armée de 56 000 hommes reposant principalement sur la base de la corporation de métier, comme au moyen âge. Le mouvement commercial à Paris paraissait déjà considérable à l'anglais Dallington qui séjourna dans cette ville à l'extrême fin du XVIe siècle : il note que les boutiques y sont nombreuses, mais, ajoute-t-il, il est vrai qu'il s'en trouve un tiers en plus à Londres où elles sont, par surcroît, plus garnies et plus riches, à ce point que comparées à ces dernières, celles de Paris lui produisent l'effet d'échoppes de colporteurs.

A l'aide du dénombrement de 1637, nous sommes renseignés sur la capacité du ventre de Paris à cette date. La consommation annuelle en blé, pour la ville et ses faubourgs, est d'environ 84 000 muids (1 572 000 hectolitres), soit 230 (4 300 hectolitres) par jour. Il se consomme environ 900 bœufs par semaine, soit, pour l'année, et en tenant compte du carême, 40 000 têtes de bétail, tant bœufs que vaches se débitant aux faubourgs, en outre 25 000 porcs et 368 000 moutons par an, soit 8 000 de ces derniers par semaine. On mange, par semaine, depuis la Pentecôte jusqu'au carême suivant, 1 200 veaux et, depuis Pâques jusqu'à la Pentecôte, 3 000, ce qui fournit un total de 67 800 veaux. Si nous envisageons le vin bu en une année, nous atteignons le chiffre de 240 000 muids (643 700 hectolitres); 600 muids (15 000 hectolitres) de sel se débitent aux greniers du roi. Omettons le poisson de mer et passons au chauffage évalué annuellement à 18 000 muids de charbon (738 000 hectolitres) et 300 000 voies de bois (600 000 stères) dont le tiers en fagots et cotrets et les deux autres tiers en bois neuf et flotté, non compris 20 000 voies (40 000 stères) représentant la récolte des propriétaires bourgeois. Enfin il existe dans la ville et les faubourgs environ

10000 chevaux, sans compter ceux qui sont seulement de passage.

Un second dénombrement nous est connu par Sauval qui nous apprend qu'il a été dressé au temps où Michel Le Tellier, secrétaire d'Etat, exerçait la charge de procureur du roi au Châtelet; on doit donc le considérer comme postérieur de quelques années au précédent. Il s'y trouve indiqué 25 000 maisons et 420000 habitants, sous ces réserves qu'il n'a pas été fait état des religieux, enfants de famille, écoliers, clercs, valets et vagabonds et que chaque couvent, hôtel, hôpital, collège ou communauté ne figure que pour une maison. Ce dénombrement signale 2 400 crocheteurs (au lieu de 1 500), 1 700 porteurs de chaises et « 4 000 carosses roulans. » Nous savons d'autre part que vers le milieu du XVIIe siècle, on évaluait à 114 les jeux de paume répandus dans la ville. Toutefois de semblables statistiques manquent de fondements solides. Ainsi, en ce qui concerne la consommation, les chiffres ne sont que le résultat d'enquêtes insuffisantes menées auprès des divers commerçants.

Quoiqu'il en soit, nous sommes, à n'en pas douter, en présence d'une agglomération urbaine de premier ordre, moins populeuse cependant, moins animée que Londres, si l'on invoque des témoignages du temps. Evelyn, qui paraît avoir été un esprit judicieux et averti, comparant les deux villes en 1652, remarque que Londres compense son infériorité au point de vue des hôtels ou palais par ses boutiques et ses tavernes qui rendent cette cité si vivante le jour et si gaie la nuit qu'elle donne la sensation d'une foire ou d'une noce perpétuelle.

Ce n'est pourtant pas à Londres qu'on aime alors à se rendre, mais à Paris. De toutes parts on y accourt, à la fois des provinces et de l'Europe presque entière, et c'est pour cette ville une source de richesses, car non seulement on y dépense l'argent nécessaire à la vie, mais on s'y procure les « jolivetés que peu de personnes peuvent regarder sans délier leurs bourses. » L'article de Paris, élégant et soigné, exerce déjà son prestige et son centre de vente est au Palais dont les galeries offrent le double attrait d'étalages avenants et d'accortes vendeuses. Cette cité est l'école de la mode et du bon ton.

Tous les provinciaux, observe un contemporain, tâchent d'imiter les Parisiens dans leur langage et leur accent, leurs vêtements, leurs coutumes et leur luxe ; quant aux étrangers, ils gardent leur inclination pour la ville éducatrice, alors même qu'ils sont en guerre avec la France.

L'opinion des « honnêtes gens » de tous les pays est unanime. Pour Evelyn, qui est cependant jaloux des Français, rien dans le monde n'égale Paris. Il n'y manque, selon lui, que de la propreté dans les rues et de l'ordre parmi la foule qui y circule. Et n'y a-t-il pas comme une psychologie dans ces mots d'un auteur du XVIIe siècle relatifs au climat parisien : « l'automne y est agréable, le printems serain et beau, tous deux tempérés et toutefois si inconstans qu'en un même jour il y fait chaud et froid, y pleut et gresle ; que si parfois les chaleurs y sont grandes en été et le froid âpre en hiver, cela dure peu et le tout s'en va avec une pluie » ?

MARCEL POËTE

LA GARE SAINT-LAZARE

La plus ancienne et la plus encombrée des gares de Paris, Saint-Lazare, est à la veille de subir de nouvelles transformations. La direction des chemins de fer de l'État a déjà entrepris divers travaux afin d'accroître le nombre des voies d'accès, d'élargir le pont d'Asnières et d'accélérer la manutention des bagages. Elle a institué en outre, le 9 mars dernier, un concours « pour les études et travaux de démolition de trois voûtes du tunnel des Batignolles et d'ouverture dans toute sa longueur d'une tranchée à ciel ouvert bordée de murs de soutènement », d'une part, et, de l'autre, « pour les études et les travaux de construction à Saint-Lazare d'une gare souterraine pour deux lignes de banlieue électrifiées ». Tout le monde reconnaît que les services de la gare Saint-Lazare sont chargés à l'excès. En 1910, le mouvement des voyageurs qui, à cette gare, prennent le train ou en descendent, s'est élevé à 47 486 729 pour la ceinture et la banlieue, et à 8 945 544 pour les grandes lignes de Normandie et de Bretagne, soit une moyenne d'environ 136 000 voyageurs par jour. Pendant les journées de fêtes du 15 août dernier, il y a même eu 569 793 arrivées et départs. On a calculé que le nombre des voyageurs augmentait, d'ailleurs, d'une manière à peu près constante, d'un million par an.

Un tel mouvement nécessite une circulation moyenne de douze cents à treize cents trains par jour. Le seul service de la

banlieue emploie de treize à quatorze cents voitures et cent-cinquante locomotives. La difficulté de l'exploitation des lignes aboutissant à Saint-Lazare consiste donc à assurer la circulation de ces douze cents trains quotidiens. Elle se complique, en outre, de la diversité des principales sections à desservir : sections d'Auteuil et des Invalides (ceinture); de Paris à Versailles, Marly et les Moulineaux; de Paris à Saint-Germain et à Argenteuil, (banlieue); enfin les grandes lignes de Bretagne et de Normandie.

Quand il fut question, lors de la construction du chemin de fer de Paris à Rouen, de faire aboutir la nouvelle voie ferrée à la gare Saint-Lazare, qui n'était destinée à l'origine qu'aux voyageurs du premier chemin de fer français de Paris à Saint-Germain [1], les administrateurs de ce petit réseau suburbain protestèrent avec indignation. Ils soutenaient qu'il était illogique et dangereux d'organiser dans la même gare un service de banlieue et un service de grandes lignes. Il y avait là sans doute une part d'exagération, mais aussi une part de vérité : à cette époque, la gare était d'une exiguité qui ne se prêtait guère à un développement de trafic important. Faire circuler des trains marchant, à des allures différentes, sur des voies communes, paraissait un problème presque insoluble et d'une témérité dangereuse. On s'effrayait des accidents de nature à détourner le public des chemins de fer et, pour les éviter, on avait d'ailleurs recours à un procédé commode : la marche des trains n'était soumise, à l'arrivée, à aucun horaire; le voyageur savait quand il partait de la gare Saint-Lazare, mais il ignorait toujours à quelle heure il arriverait à destination! Cependant, la gare était si bien placée, en plein centre de Paris, qu'on n'a cessé, depuis 1840, de l'agrandir et de la charger de services nouveaux. Après la ligne de Paris à Saint-Germain, de Paris à Versailles et de Paris à Rouen, après les autres grandes lignes et celles de la banlieue, on lui a annexé un service purement

1. La ligne de Paris à Saint-Germain n'aboutissait, lors de son inauguration, en 1837, qu'à un « embarcadère » provisoire, situé près de la place de l'Europe, mais elle devait être prolongée jusqu'à la place de la Madeleine, derrière l'Église. Le projet se heurta à une telle opposition que la compagnie dut y renoncer. Il fut alors décidé que la gare serait construite sur une partie de son emplacement actuel. Ouverte provisoirement à l'exploitation en 1840, la première gare Saint-Lazare ne fut achevée qu'en 1842.

métropolitain, de Saint-Lazare à Auteuil, dont l'intérêt est devenu, au surplus, des plus médiocres, depuis l'établissement du chemin de fer métropolitain circulant dans l'enceinte de Paris.



Pour comprendre l'utilité des travaux en cours ou en projet, il convient de se rappeler les améliorations déjà opérées à la gare Saint-Lazare par la compagnie des chemins de fer rachetés de l'Ouest. A la veille de l'exposition de 1889, cette compagnie avait complètement transformé sa gare principale qui n'a pas sensiblement changé depuis cette époque. La façade, d'un style simple, élégant et monumental, comporte un développement de 210 mètres et l'immense salle des pas-perdus qui occupe la presque totalité du premier étage offre aux voyageurs, quel que soit leur nombre, un accès commode pour prendre leurs billets et se rendre aux quais de départ. La compagnie de l'Ouest n'a recueilli d'ailleurs que des éloges, lorsqu'elle a pu montrer aux Parisiens une gare aussi remarquable. Elle avait le souci des beaux travaux et la construction du viaduc d'Auteuil, notamment, est une preuve de son sens artistique. Peut-être n'a-t-elle pas assez résisté, il y a vingt-cinq ans, contre l'envahissement par des bâtisses des terrains qu'elle avait acquis pour dégager la gare Saint-Lazare. Il fallait sans doute tirer parti de ces terrains rendus disponibles par la démolition des vieilles maisons qui y étaient bâties; on n'en avait que faire et la meilleure solution eût consisté à en vendre une partie à la ville de Paris, qui aurait pu conserver cet espace libre. Mais la ville de Paris, qui n'a jamais aimé les compagnies de chemins de fer, n'a pas consenti à s'entendre avec l'une d'elles, et, après de longues discussions qui ont soulevé de violents orages dans son conseil, la Compagnie de l'Ouest a fini par s'entendre avec le ministère des Travaux Publics pour l'utilisation de ses terrains : elle y a construit l'Hôtel Terminus qui masque la façade de la gare et entrave la circulation dans la rue Saint-Lazare. Que l'on suppose un jardin, planté de beaux arbres, devant la gare, au lieu d'une énorme bâtisse : la gare aurait eu un tout autre aspect et le quartier qu'elle occupe eût été agréablement transformé.

Afin de dégager les quais de Saint-Lazare, la compagnie avait ensuite déplacé l'encombrant service des messageries et l'avait transporté dans une autre gare construite à l'angle des rues de Berne et de Saint-Pétersbourg, au-dessus du pont de l'Europe. La différence de niveau entre les voies et la gare des messageries avait nécessité l'installation d'un ingénieux système de monte-wagons permettant de charger et de décharger les marchandises de grande vitesse dans la gare elle-même. De la sorte, la compagnie disposait d'un emplacement beaucoup plus vaste à la fois pour ses services de messageries et pour ses services de trains de voyageurs. L'accès à la gare Saint-Lazare s'opèrerait pas trois groupes de voies principales, débouchant du tunnel des Batignolles, pour s'épanouir en un faisceau de trente-deux voies de quai. Mais il fallait pouvoir utiliser, indistinctement, à certaines heures de la journée, les voies de la ceinture et de la banlieue pour les trains venant ou partant de ces deux directions : les voies correspondantes ont donc été reliées par deux grandes traversées à aiguilles à l'aide desquelles on pouvait faire toutes les combinaisons. Ces liaisons de voies, indispensables au service des trains et aux manœuvres, étaient protégées par des signaux et des enclanchements qui rendaient les faux mouvements impossibles [1].

Quoiqu'il en soit, on ne dispose à l'heure actuelle et après les grands travaux de 1889, que de six voies d'accès principales dont deux se détachent d'ailleurs du tronc commun vers le pont Cardinet pour longer le boulevard Pereire et desservir la ceinture. Il ne reste donc plus que quatre voies principales pour transporter les voyageurs de la banlieue et des grandes lignes, et ces quatre voies passent sous le tunnel des Batignolles puis sur le pont d'Asnières. Le service pouvait être assuré, avec ces faibles moyens d'action, il y a vingt-cinq ans; il ne peut plus l'être, aujourd'hui, que très difficilement, et il peut l'être d'autant moins que la compagnie de l'Ouest, s'étant efforcée d'améliorer ses services, a vu naturellement s'accroître l'importance de sa clientèle, au fur et à mesure qu'elle mettait à sa disposition des trains plus commodes. Le nombre des voyageurs a, du reste, exactement doublé, depuis les agrandis-

1. *Revue générale des chemins de fer* (juin 1889).

sements de la gare Saint-Lazare. Ce n'est pas seulement parce que la population s'accroît, c'est parce qu'elle prend l'habitude de se déplacer plus souvent, que les moyens de transport à bon marché deviennent insuffisants au bout d'une assez courte période d'exploitation. Dans quelques années, le métropolitain de Paris nous semblera d'une capacité de transport presque ridicule et il est déjà fort difficile d'y trouver des places disponibles pendant certaines heures de la journée.

La compagnie de l'Ouest s'aperçut, dix ans après l'inauguration de la nouvelle gare Saint-Lazare, qu'il était nécessaire de procéder à de sérieux agrandissements et à de nombreuses améliorations pour faire face à un mouvement de voyageurs toujours plus considérable. Après des études réfléchies, elle soumit au ministère des Travaux Publics un plan général d'agrandissement qui fut adopté en 1907 et dont les travaux étaient même commencés lorsque fut décidé par les Chambres le rachat de son réseau.

Nous n'avons pas à discuter ici l'opportunité de cette opération, si détestable au point de vue financier. Elle a donné lieu, on le sait, aux mécomptes les plus graves ; aucune des prévisions annoncées à la tribune par les ministres qui la proclamaient nécessaire ne s'est réalisée ; mais, en revanche, les surprises les plus désagréables, pour les nouveaux clients du chemin de fer de l'État et pour l'ensemble des contribuables, se sont produites. Toutefois, à l'heure actuelle, il est vain de récriminer, puisque le mal est fait et qu'il est sans remède, du moins en ce qui touche le déficit creusé dans les finances par le rachat de l'Ouest. Tout ce qu'on peut raisonnablement souhaiter, c'est que ce déficit ne dépasse point certaines limites et que l'exploitation s'améliore. Avec une bonne foi et une loyauté absolues, la compagnie de l'Ouest avait mis la direction des chemins de fer de l'État au courant de ses projets d'agrandissement avant la date de prise de possession fixée au 1er janvier 1909. Elle lui avait signalé, notamment, l'importance des travaux d'électrification qu'elle comptait entreprendre à la gare Saint-Lazare, travaux dont les devis s'élevaient à soixante quinze millions environ et dont l'exécution devait s'achever au plus tard en 1912.

L'un des plus graves reproches qui puisse être adressé à

l'administration des chemins de fer de l'État est de n'avoir point compris l'urgence de ces travaux. Dans l'impossibilité où elle se trouvait d'augmenter le nombre des voies d'accès et des quais de sa gare principale, puisque l'espace lui faisait défaut, la compagnie de l'Ouest avait décidé de recourir à un procédé d'ailleurs en usage dans plusieurs villes étrangères : elle voulait installer une gare à deux étages, le premier étage étant réservé, comme aujourd'hui, à la ceinture et aux grandes lignes et le rez-de-chaussée, aux lignes de banlieue qui devaient être établies tantôt au dessous tantôt au dessus des lignes existantes et équipées pour la traction électrique. Il n'y avait, au surplus, aucun autre moyen d'améliorer le service de la banlieue : celui-là seul pouvait donner des résultats satisfaisants. La preuve en était déjà faite par la compagnie de l'Ouest elle-même qui, depuis 1889, transportait, en vingt-deux minutes, par la ligne électrique des Invalides, les voyageurs de Paris à Versailles et par l'exploitation du métropolitain de Paris. Elle était faite, en outre, depuis dix ans, en Angleterre, en Allemagne, et aux États-Unis, où la plupart des services de banlieue sont organisés par la traction électrique. Sans doute, les ingénieurs ne sont pas encore tous d'accord au sujet de la supériorité que peut offrir, sur les grandes lignes et les longs parcours, la substitution de la traction électrique à la traction à la vapeur[1], mais tous

1. La question de la traction électrique à courte et à longue distance a fait l'objet de très intéressantes discussions au congrès international des chemins de fer qui s'est tenu à Berne en juillet 1910. Les ingénieurs américains, allemands et austro-hongrois ont exposé les progrès accomplis en ce sens sur leurs réseaux respectifs. Il résulte, notamment, de la communication faite par M. Géo-Gibb, ingénieur en chef du « Long Island Railroad », que l'exploitation du chemin de fer électrique de Philadelphie à Atlantic City (104 kilomètres) s'opère avec la plus grande facilité. La vitesse moyenne des express, avec des arrêts distants de 35 kilomètres, dépasse 72 kilomètres à l'heure.

En France, on n'a fait jusqu'ici que des expériences restreintes de la traction électrique. Mais la compagnie du Midi a pris la tête du mouvement. Elle a ouvert à l'exploitation, en 1911, le chemin de fer électrique de Villefranche à Bourg-Madame (Pyrénées-Orientales) qui comporte un trajet de 57 kilomètres, et franchit, à ciel ouvert, un col de 1 650 mètres d'altitude. La même compagnie française se prépare maintenant à assurer la traction électrique sur près de 800 kilomètres de ses anciennes lignes pyrénéennes. La traction des trains se fera par des locomotives d'une puissance de 15 à 1800 chevaux et des automotrices équipées avec des moteurs construits pour utiliser du courant monophasé fourni par un fil aérien. La traction

sont d'accord pour reconnaître qu'il est impossible de mettre en balance les deux systèmes quand il s'agit d'organiser des services de banlieue rapides et intensifs. Un train de banlieue, remorqué par la vapeur et desservant des stations distantes de deux kilomètres, ne dépasse guère une moyenne de 22 kilomètres à l'heure, parce que la mise en vitesse est très lente et qu'on est même obligé de la ralentir chaque fois qu'on approche d'un arrêt. Avec l'électricité, au contraire, la mise en vitesse est des plus promptes et les arrêts sont presque instantanés. On évite, en outre, l'embarras des transports de charbon, l'odeur nauséabonde que dégagent les locomotives à vapeur en plein centre de Paris. Le plus grave inconvénient de la traction à vapeur qui nécessite un personnel dont le recrutement est de plus en plus difficile, se trouve supprimé par la traction électrique. S'il faut de longues années à un mécanicien pour devenir un professionnel expérimenté, il faut à peine quelques mois à un watman pour savoir diriger un train. Enfin, la traction électrique offre surtout cet énorme avantage d'éviter les manœuvres compliquées dans une gare où l'espace est toujours limité : lorsqu'un train à vapeur arrive à destination, il ne peut repartir qu'après le déplacement de la locomotive qui, du wagon de queue, doit revenir au wagon de tête et immobilise par conséquent l'une des voies de quai pendant la durée de la manœuvre. Un train électrique, formé de voitures automotrices, ne nécessite, au contraire, aucune manœuvre, puisqu'il peut circuler dans les deux sens.

L'électrification des lignes de banlieue aboutissant à Saint-Lazare eût donc constitué un progrès des plus importants pour le public; elle aurait assuré un service excellent entre Paris et la banlieue : il eût suffi en effet, de multiplier, à quelques minutes d'intervalle, le nombre et l'importance des trains — ce qui serait facile avec la traction électrique et ce qui est très compliqué et souvent impossible avec des trains à vapeur, — pour faire face à toutes les nécessités du trafic. Voilà pourquoi la Compagnie de l'Ouest attachait un si grand intérêt à son projet d'électrification, à sa mise à exécution

électrique commencera, sur deux sections de lignes, cette année même, et elle s'opérera, progressivement, sur toutes les autres, dans un délai assez rapproché.

rapide qui, d'après les prévisions les moins optimistes, serait d'ailleurs aujourd'hui complètement achevée si le réseau de l'Ouest n'avait pas été racheté par l'État.

On ne s'expliquerait guère que l'exécution de ce projet eût été, jusqu'ici, indéfiniment ajournée, si l'on ne connaissait pas les habitudes de l'administration française, ses incroyables lenteurs à prendre un parti, son hésitation à s'y tenir, même quand elle s'y est enfin résolue. Un projet arrêté par l'Ouest ne pouvait être accepté par l'État sans un long examen et de profondes retouches. Le directeur des chemins de fer de l'État s'est donc entouré de nombreux conseils; il a provoqué de nouvelles études et de longues discussions dans le Conseil du réseau d'État, avant de décider s'il exécuterait le projet de l'Ouest. D'ailleurs ce directeur a dû compter avec les critiques que soulève tout projet de grands travaux. La principale objection qui était faite au projet de l'Ouest était, il est vrai, singulière : on lui reprochait d'être trop modeste, de ne réaliser que des progrès insuffisants dans les aménagements de la gare Saint-Lazare et le service des trains. Sans doute, mais il avait cependant un avantage énorme, celui d'être prêt, d'avoir même reçu un commencement d'exécution, tandis que les projets de l'État étaient sans cesse discutés, remaniés et ajournés.

Cependant, le 10 août 1910, M. Millerand, ministre des Travaux Publics, « prenait en considération l'avant-projet d'électrification des lignes de petite banlieue rive droite et d'amélioralion de la gare Saint-Lazare et autorisait sa mise à l'enquête [1] ». L'avis favorable à la déclaration d'utilité publique n'a été donné, il est vrai, que le 29 juin 1911, et qu'a-t-on fait depuis cette époque? Les successeurs de M. Millerand, M. Puech et M. Charles Dumont, ont recommencé les études et n'ont pris aucune résolution définitive. M. Augagneur, qui, à son tour, les a remplacés au ministère des Travaux Publics, a tenu à examiner d'autres projets; il a eu l'idée, notamment, de supprimer à Saint-Lazare tous les services des grandes lignes pour les transporter aux Batignolles, ce qui a provoqué des protestations sans nombre de la part des commerçants qui occupent les locaux voisins de la gare actuelle. La crise minis-

1. *Rapport* de M. Émile Aimond, sénateur, (13 février 1912).

térielle du mois de janvier dernier a mis fin à tant d'incohérences : le ministre actuel des Travaux Publics, M. Jean Dupuy, n'a pas hésité à accepter les projets antérieurs du directeur des chemin de fer de l'État; le conseil du réseau les a adoptés à son tour, et l'on assure qu'ils sont maintenant définitifs. Il faut le souhaiter, dans l'intérêt des innombrables clients de la gare Saint-Lazare, dans l'intérêt même des chemins de fer de l'État, que tant d'hésitation et de controverses finissaient par rendre un peu ridicule.



Avant de parler des travaux projetés et d'en expliquer la portée considérable, il faut rendre cette justice à l'administration des chemins de fer de l'État que, depuis trois ans, elle s'est efforcée de réaliser, à la gare Saint-Lazare, des améliorations qui, une fois achevées, ne seront pas sans intérêt. Elle a, d'abord, entrepris, sur le pont d'Asnières, la construction de deux voies supplémentaires qui pourront être utilisées au mois de juillet prochain. Puis elle a fait creuser, entre le dépôt des machines des Batignolles et la gare, des souterrains qui permettront de diriger les locomotives sur des voies indépendantes et de ne plus encombrer, par conséquent, les voies actuelles. Enfin, elle a déjà terminé une partie des travaux destinés à la manutention mécanique des bagages au départ de la gare Saint-Lazare.

Il était question depuis longtemps déjà de procéder à l'installation de cette manutention dont les plans avaient été préparés par la compagnie de l'Ouest et qu'on peut voir fonctionner à Paris, à la gare d'Orsay, et même à Bordeaux et à Toulouse, dans les gares de la compagnie du Midi. Ce système permet d'éviter sur les quais un encombrement de bagages qui rend très malaisée la circulation des voyageurs, qui les expose même à des accidents et, en outre, de gagner du temps. A partir du 1er juillet, un premier progrès sera accompli. Le rez-de-chaussée de la gare donnant accès, par la Cour du Havre, aux voyageurs des grandes lignes, sera débarrassé des bureaux de billets et d'enregistrement des bagages

qui seront transportés au premier étage. Sur l'emplacement disponible, on installe de nouvelles bascules afin d'activer le pesage des nombreux colis dont les voyageurs des deux sexes ont pris l'habitude de s'encombrer dans tous leurs déplacements. Puis, on établit, sous la voûte des quais du premier étage, une vaste salle de « dilution » où les charriots à bagages seront groupés par destination, en attendant l'arrivée des trains. Enfin, des monte-charges, placés au-dessous de chaque quai, transporteront directement, du rez-de-chaussée au premier étage, les charriots de bagages à proximité des fourgons. Le voyageur, muni d'un bulletin provisoire après la pesée de ses bagages, ira prendre son billet aux guichets du premier étage, y paiera le prix du transport de ses colis et n'aura plus qu'à passer sur le quai de départ où il n'y aura désormais aucun encombrement de malles et de charriots.

C'est un premier progrès qui se complètera plus tard par une organisation nouvelle du déchargement mécanique des bagages à l'arrivée. Plus tard aussi, on agrandira les salles d'arrivée des bagages, les salles de bagages en douane et on facilitera la sortie vraiment incommode des voyageurs dans la rue d'Amsterdam. Mais tous ces aménagements nouveaux, toutes ces améliorations n'ont qu'une importance relative, si on les compare aux deux grands projets que le ministère des Travaux Publics a mis en concours et dont la direction des chemins de fer de l'État n'a pas osé dresser elle-même les plans, de peur d'être accusée sans doute d'avoir commis des erreurs.



Le premier de ces projets, la démolition du tunnel des Batignolles, est fort intéressant. Il permettra d'accroître le nombre des voies entre les deux gares de Saint-Lazare et des Batignolles et d'éviter, par suite, les arrêts longs et fréquents qui s'y produisent. Le tunnel forme un étranglement si étroit que les larges wagons modernes peuvent tout juste y passer. C'est au point qu'on n'a pu l'éclairer qu'en creusant dans les murs des cavités destinées aux lampes électriques et, que si un voyageur imprudent passe la tête hors de la portière, à l'entrée

du tunnel, il est victime du plus grave accident. Mais on ne se dissimule pas que la démolition du tunnel nécessitera des travaux assez longs et d'autant plus difficiles qu'ils devront se poursuivre sans interrompre la marche des trains. On ne pourra toucher qu'avec de grandes précautions à la partie située au-dessous du boulevard des Batignolles, car la ligne du Métropolitain de la porte Dauphine à la place de la Nation a été construite entre la chaussée et la voûte du tunnel. Il faudra donc établir, au-dessous du boulevard des Batignolles, un large pont destiné à maintenir le terrain traversé par le Métropolitain, tandis que l'emplacement situé au-dessous sera réservé aux lignes du chemin de fer de l'État. Des travaux non moins compliqués ont été exécutés, il est vrai, dans bien des grandes villes, et n'ont donné lieu à aucun incident. Quand ils seront achevés, de grands progrès pourront être réalisés : l'accélération de la marche des trains et la facilité d'accroître leur circulation dans les deux sens.

La seconde partie des grands travaux projetés, l'établissement d'une gare souterraine, offre l'intérêt le plus considérable. Il est vraiment singulier qu'une idée aussi simple à concevoir et aussi pratique soulève encore tant d'objections. Le rapporteur du budget annexe des chemins de fer de l'État déclare[1] que « le prix élevé d'une gare souterraine, les dangers qu'elle présenterait en raison de l'ébranlement causé par le passage des trains et l'éventualité d'un envahissement par l'eau dont les inondations de 1910 nous ont donné un pénible exemple, suffisent à faire écarter ce projet ». Ces raisons, qui semblaient décisives sous le ministère de M. Augagneur, ont paru moins concluantes sous le ministère de M. Jean Dupuy et, en vérité, elles ne le sont guère. L'installation d'une gare à deux étages à Saint-Lazare coûtera probablement moins cher que la construction d'une nouvelle gare aux Batignolles. D'autre part, la création des deux lignes du Métropolitain et du Nord-Sud qui avoisinent Saint-Lazare démontre que les dangers redoutés sont purement imaginaires. D'ailleurs, de quoi s'agit-il? D'établir sous les voies actuelles de Saint-Lazare, pour les lignes d'Auteuil et de Versailles, des voies souterraines

1. *Rapport* distribué en novembre 1911, au nom de la commission du budget par M. Perrissoud, député.

qui seront raccordées à une assez faible distance aux anciennes voies de ces mêmes lignes d'Auteuil et de Versailles.

Quand une gare ne possède pas un nombre de voies d'accès suffisant, et que l'emplacement dont on dispose ne permet pas d'en établir de nouvelles, il faut nécessairement faire une gare à deux étages, comme celle du « New-York Central », par exemple. La Compagnie de l'Ouest avait décidé de faire aboutir les voies souterraines au niveau du rez-de-chaussée de la gare dont les quais actuels ont été construits, on le sait, au niveau du premier étage. C'était une solution assez simple et commode pour les voyageurs. Il n'était pas très compliqué, quoi qu'on en dise, de soutenir la plate-forme du premier étage par une voûte en ciment armé et d'installer au rez-de-chaussée des voies électriques. Mais l'État semble préférer que le souterrain soit creusé plus bas, afin de laisser une couche de terre assez épaisse entre la plate-forme du premier étage et les voûtes de la nouvelle gare de banlieue. Nous n'apercevons pas l'utilité de ce changement, qui nécessitera d'ailleurs des dépenses plus fortes.

Une autre modification des projets de l'Ouest a été résolue par l'État. La compagnie de l'Ouest avait l'intention de vendre au Métropolitain de Paris ou au Nord-Sud sa ligne de ceinture dont l'intérêt, ainsi que nous l'avons déjà fait remarquer, est si médiocre et dont l'exploitation est si lourde. Lorsque la ligne du Métropolitain de l'Opéra à Auteuil sera achevée, ce qui ne tardera guère, on ne prendra plus évidemment le chemin de fer de ceinture pour se rendre à Auteuil, on prendra le Métropolitain dont le parcours sera deux fois plus rapide et coûtera deux fois moins cher. L'exploitation du chemin de fer de ceinture de Saint-Lazare à Auteuil et aux Invalides ne servira donc plus qu'aux voyageurs à destination des gares intermédiaires; ne serait-il pas plus logique de la rétrocéder aux compagnies qui desservent déjà les lignes métropolitaines?. L'État a mieux aimé cependant ne pas s'en dessaisir et, par suite, il a résolu de faire aboutir la ligne de ceinture à la gare souterraine, de même que les lignes de Versailles. La descente de la ligne d'Auteuil s'opèrera aux abords du pont Saussure; celle de la ligne de Versailles, à partir du pont Berthier[1]. Les

1. *Rapport* de M. Aimond, sénateur, et le budget annexe des chemins de fer de l'État (13 février 1912).

quatre voies principales de ces deux groupes longeront la rue de Rome aussi près que possible afin de laisser libre, sur le côté opposé, l'espace nécessaire pour augmenter, dans l'avenir, le nombre des voies, si le besoin s'en fait sentir. Elles aboutiront à la gare souterraine par un faisceau de huit voies de quai placées, au point de départ, à une assez grande distance les unes des autres, pour éviter les encombrements des voyageurs sur les quais.

Tandis que la gare souterraine sera réservée aux lignes d'Auteuil et de Versailles, la gare du premier étage continuera à desservir les lignes de Saint-Germain et d'Argenteuil, d'une part, celles de Normandie et de Bretagne, de l'autre. Les six voies d'accès actuelles, qui pourront être portées à dix, après la démolition du tunnel des Batignolles, seront donc encore augmentées de quatre par l'établissement de la gare souterraine, et la gare Saint-Lazare en aura par conséquent quatorze, lorsque ces divers travaux seront achevés. Si le triple service de la ceinture, de la banlieue et des grandes lignes n'est pas alors assuré dans les conditions les plus satisfaisantes, c'est que, vraiment, l'exploitation du chemin de fer de l'État sera bien mal organisée.

Ce n'est pas tout. A l'installation d'une gare à deux étages, s'ajoutera l'électrification nécessaire de toutes les lignes de la ceinture et de la banlieue. Au premier étage, comme dans le souterrain, tous les trains seront remorqués par l'électricité, sauf ceux des grandes lignes. Plus tard, il faut du moins l'espérer, les trains des grandes lignes seront eux-mêmes dirigés jusqu'au delà d'Asnières par des locomotives électriques. On ne pourra pas maintenir indéfiniment, près du pont Cardinet, le dépôt des machines à vapeur dont la fumée empoisonne toutes les rues voisines. Par une anomalie singulière, l'État ne tolère pas l'usage du charbon de terre dans les locomotives qui remorquent les trains de ceinture, mais il permet que les machines du dépôt des Batignolles, du petit dépôt du pont de l'Europe et toutes celles qui remorquent les trains de banlieue et des autres lignes inondent de la fumée nauséabonde de ce même charbon tout un quartier de Paris, ce qui est aussi illogique que désagréable. Il y a fort longtemps que, pour des raisons d'hygiène et de salubrité publiques,

l'État de New-York a défendu aux compagnies de chemin de fer de faire circuler des locomotives à vapeur dans l'enceinte de la ville et les a obligées à les remplacer, sur toutes les voies d'accès, par des locomotives électriques.

La traction électrique s'effectuera, comme sur le réseau du Métropolitain, au moyen du courant continu distribué sur un troisième rail de prise de courant. Le système a fait ses preuves sur les lignes à faible parcours. On préfère généralement, à l'étranger, utiliser au contraire le courant alternatif transmis aux automotrices par un fil aérien. Mais, quel que soit le système adopté, le chemin de fer de l'État n'éprouvera certainement aucun mécompte dans l'exploitation des lignes de ceinture et de banlieue, en substituant l'électricité à la vapeur et il pourra, en outre, faire face à un trafic intensif à toutes les heures de la journée. Ce qui gêne en ce moment un pareil trafic, c'est la complication des manœuvres des locomotives dans la gare Saint-Lazare, l'utilisation d'un matériel lourd et encombrant. Que l'on mette en circulation des trains électriques de huit voitures contenant chacune cent places, c'est-à-dire huit cents voyageurs : avec des trains se succédant toutes les trois minutes, on pourra transporter 16 000 voyageurs à l'heure sur la voie montante et le même nombre sur la voie descendante. Lorsque la gare Saint-Lazare disposera, pour desservir la ceinture et la banlieue, de quatre voies souterraines et de quatre autres voies sur les emplacements actuels, elle pourra donc recevoir et faire partir 128 000 voyageurs par heure, soit 1 280 000 voyageurs en dix heures : ce jour là elle fera face, évidemment, à toutes les nécessités du trafic, même pendant les journées de grandes fêtes.

Des progrès aussi remarquables dans le service des trains de banlieue sont de nature à modifier de la façon la plus heureuse les conditions d'existence matérielle d'un nombre considérable de familles parisiennes. C'est en vain qu'on cherche à résoudre, par des constructions de maisons ouvrières dans l'enceinte de Paris, le problème de la cherté croissante des loyers. La municipalité de Paris et l'État lui-même auront beau consacrer des centaines de millions à bâtir ces maisons, ils ne parviendront pas à loger la multitude de petits ménages d'employés et d'ouvriers qui s'entassent aujourd'hui dans des

locaux insalubres. Le jour où le chef de famille pourra se transporter en un quart d'heure, par des trains électriques fréquents, de la banlieue à la ville, quelle raison aura-t-il de rester à Paris? Il lui faudra moins de temps pour se rendre à son travail ou à ses affaires, s'il habite la banlieue, que s'il habitait certains quartiers de la capitale. Il pourra trouver, à proximité des gares desservies par les diverses lignes de chemins de fer électriques, non plus de tristes logis sans air et sans lumière installés au fond d'une cour, mais des maisons saines et agréables, où il sera charmé de revenir le soir après sa journée de travail, au lieu d'aller, à Paris, s'empoisonner dans un cabaret. Il n'est point d'autre remède à la cherté des loyers que l'élargissement des grandes villes, de même qu'il n'existe d'autre remède pratique à la cherté des vivres que la suppression des droits de douanes et d'octroi. Or, comme le conseil municipal de Paris s'oppose et s'opposera toujours à la démolition de l'enceinte fortifiée et à la suppression des droits d'octroi, comme il ne veut gêner d'aucune manière le commerce des marchands de vins et qu'il tient enfin à conserver ses électeurs, on ne peut tourner la difficulté qu'en mettant à la disposition de petits ménages parisiens des moyens de transport commodes et à bon marché, qui faciliteront leur exode dans la banlieue.

Quand les chemins de fer de l'État auront résolu le problème des communications rapides entre Paris et la banlieue, les autres compagnies, celles du Nord, de l'Est, du P.-L.-M. et de l'Orléans, ne pourront s'empêcher de suivre son exemple. Les nécessités de la concurrence les obligeront à organiser à leur tour des trains électriques et à réaliser les mêmes progrès. Nous pourrons avoir ainsi, sur tous les réseaux, dans un délai de quelques années, des moyens de transport qui rendront les plus signalés services à la population parisienne et qui lui permettront de vivre, à meilleur marché et plus agréablement, si elle le désire, dans des faubourgs aérés, sains et reposants.

GEORGES LACHAPELLE

A LA VEILLE

DE LA

RÉVOLUTION DE FÉVRIER

— 1848 —

AVANT-PROPOS

Michel-Auguste Chambolle (1802-1883), journaliste et homme politique, a laissé des Mémoires intitulés : *Retours sur la vie — Appréciations et confidences sur les hommes de mon temps*[1]. Son nom figure, en 1830, parmi ceux des signataires de la Protestation des journalistes, et, en 1851, parmi ceux des représentants du Peuple exilés à la suite du coup d'État de Décembre.

D'abord attaché au *Courrier Français*, il était rédacteur au *National*, avec Thiers, Mignet, Armand Carrel, lorsqu'éclata la révolution de Juillet. Pendant un an, secrétaire de la Présidence de la Chambre des députés, il vécut dans l'intimité de Casimir Périer. De nouveau rédacteur au *National*, avec Carrel et Littré, puis au *Courrier Français*, il devint en 1837 rédacteur en chef du *Siècle;* il se sépara de ce journal en 1849 pour fonder l'*Ordre* qu'il dirigea jusqu'au coup d'État. Il fut député de la Vendée de 1838 à 1848, et représentant du Peuple pour la Mayenne, puis pour le département de la Seine, jusqu'au 2 décembre. Revenu d'exil en même temps que Thiers, il resta désormais à l'écart de la politique.

1. Ces mémoires paraîtront prochainement en volume.

A la Chambre, il s'était cordialement attaché à Odilon Barrot, dont les opinions concordaient avec les siennes, mais dont il n'a pourtant pas partagé la confiance dans les promesses et les serments du Prince-président. Il s'était lié intimement aussi avec Thiers, dont il admirait le patriotisme et les qualités d'homme d'État.

Dans ses Mémoires, écrits de 1869 à 1873 sur les invitations répétées de Thiers, il a insisté sur cette idée, qu'en France les progrès pouvaient être réalisés par un régime modéré, respectueux de la loi et de la liberté, répudiant toute violence et tout despotisme. — Après la Commune, sans hésitation il accueillit la République parce qu'il reconnut, avec Thiers, que c'était alors la seule forme de gouvernement qui permît à la France d'éviter la guerre civile et de reprendre son rang parmi les Nations; en 1848, dans l'apparition de la République, prématurée à son sens, il a vu l'avènement d'une ère de violences démagogiques qui, par réaction, devait amener le despotisme de l'Empire et le Désastre. C'est pourquoi il a toujours déploré l'échec de la Monarchie constitutionnelle. Il a imputé la chute de Louis-Philippe à la résistance du roi aux réformes demandées par l'Opposition constitutionnelle, et aux concessions faites à cette politique néfaste par Guizot, premier ministre, dont il n'a jamais pourtant méconnu la valeur et les vertus privées.

FR. CHAMBOLLE

Au sein de la majorité elle-même, la politique d'immobilité absolue dans les idées et de violence contre les adversaires commençait à perdre de son crédit. Bien des hommes, qui se fiaient à mon honneur et à ma discrétion, m'ont pris souvent à part pour me faire entendre leurs doléances ; ils étaient pleins de dépit contre les ministres qui les engageaient dans une voie sans issue. Mais celui-là était l'ami particulier de l'un deux, celui-ci était fonctionnaire; tous, en se plaignant, suivaient le mot d'ordre ; mais tous affirmaient que, si dans un mois, dans une quinzaine, le gouvernement ne changeait pas de direction, il se tourneraient contre lui. Deux de ces honorables conservateurs que je rencontre souvent n'ont pas oublié ma réponse : « Prenez garde, il sera trop tard ; pour n'avoir pas voulu renverser un ministère, vous laisserez tomber une monarchie ! » Ils n'ont pas oublié cette réponse, mais comme ils n'en ont pas tenu compte, ils ne se la rappellent jamais

avec plaisir. — J'ai tort, pourtant, de dire qu'ils n'en ont pas tenu compte, car ils étaient sans doute au nombre de ces *soixante-deux* membres de la majorité qui, après le rejet des amendements de conciliation proposés par eux au projet d'adresse, firent un tardif et inutile effort pour éclairer le roi et pour le sauver.

Voici ce que m'a raconté, après la révolution de 1848, M. André Kœchlin, un des délégués choisis par ces dissidents, homme d'un caractère ferme et dont l'énergie, à l'âge de quatre-vingt-huit ans, s'est encore signalée dans les malheureuses provinces enlevées à la France par l'invasion.

Frappés, comme nous l'avions été nous-mêmes, des déclarations faites publiquement par M. Guizot, dans une harangue électorale prononcée à Lisieux et qui en substance se résumait par ces mots : *L'opposition vous promet des réformes; c'est le parti conservateur qui les fera!* Frappés, disons-nous, de ces déclarations et convaincus, non sans raison, que si M. Guizot s'était senti libre, il n'eût pas mieux demandé que d'en prouver, par des actes, le sérieux et la sincérité, ces députés comprirent que la résistance venait d'ailleurs et qu'il n'y avait plus de temps à perdre pour la vaincre. Ils firent une démarche collective auprès du principal ministre; lui signifièrent que le refus persistant de toute réforme, et la politique à outrance contre une opposition qui se proclamait elle-même constitutionnelle et que les radicaux appelaient *dynastique*, leur semblaient une injustice envers la minorité et un danger pour le pays; ils le priaient donc de leur ménager une audience auprès du roi qu'ils voulaient supplier d'honorer et de garantir son règne en pacifiant les esprits par des concessions nécessaires. « Ce que vous vous proposez de faire est bien grave, messieurs; y avez-vous suffisamment réfléchi? — Nous y avons réfléchi et notre résolution est prise. — Combien êtes-vous? Vous êtes-vous comptés? — Nous sommes soixante-deux. — Soixante-deux, prêts à soutenir une telle déclaration et à la signer? — Oui, monsieur le ministre. — Eh bien! messieurs, mettez par écrit ce que vous venez de me dire; au bas de cet écrit apposez vos signatures et remettez-le moi. Je verrai d'abord le roi et je vous ménagerai une audience. »

Les soixante-deux députés se réunirent dans un bureau; ils

rédigèrent et signèrent leur déclaration, nommèrent trois délégués et leur donnèrent mission de la présenter au roi. Suivant ce qui avait été convenu, elle fut d'abord remise à M. Guizot. Celui-ci, muni de cette pièce, aborda le roi en lui disant : « Sire, jusqu'à présent je me suis conformé scrupuleusement à votre politique ; mais, pour la maintenir et la faire prévaloir, il y a un concours qui est indispensable, celui de la majorité. — Sans doute ; mais ne l'avons-nous pas? — Elle est sur le point de nous manquer. Voici soixante-deux députés qui sont prêts à s'en détacher, si l'on ne fait des concessions à l'opposition »..., et en disant cela il tenait à la main la fameuse déclaration. Louis-Philippe s'en saisit, la lut, parcourut des yeux la liste des noms, et, froissant le papier, le jetant avec mépris et le foulant aux pieds, il s'écria : « Dites à ces messieurs de passer à la gauche ; je n'ai pas besoin d'eux ! »

Ce récit n'est point consigné dans les *Mémoires* de M. Guizot, où l'on remarque bien d'autres lacunes ; mais j'affirme sur l'honneur qu'il m'a été fait à peu près en ces termes par M. André Kœchlin, l'un des commissaires délégués de la réunion dissidente, à une époque où, les faits étant accomplis, personne n'avait plus intérêt à déguiser la vérité. Pourquoi, à dater de ce moment, les *soixante-deux* ne se trouvèrent-ils point du côté de l'opposition? Les plus résolus le firent ; les autres, pour atermoyer, se payèrent des raisons qui, dans de pareilles circonstances, ne manquent jamais. On leur dit qu'abandonner le roi et son ministère au milieu de la lutte ardente qui était engagée, ce serait de la défection ; on leur promit que les concessions et les sages réformes viendraient après la victoire, mais qu'il ne fallait pas qu'elles parussent arrachées. Il n'en fallait pas tant pour faire hésiter, sinon pour convaincre, des amis ou des fonctionnaires. Ils attendirent ; et c'est ainsi que la révolution, que leur vote aurait pu prévenir, les surprit.

Ici s'élève l'accusation la plus grave contre M. Guizot. Il m'en coûte de la formuler, car autant j'ai été et je reste l'adversaire de la politique de l'homme d'État, autant j'ai de vénération pour l'homme privé. Rien de plus digne de respect que cette vieillesse écoulée sans regret dans une fortune médiocre

et consacrée tout entière au travail ; mais pourquoi parler, si je craignais de dire ce qui, à mes yeux, a toute l'évidence de la vérité? Admettons que l'opposition, depuis que M. Guizot s'était séparé d'elle, se fût montrée injuste et trop passionnée contre lui; admettons que nulle intrigue répréhensible ne l'ait porté au pouvoir, dans la crise de 1840, à la place du ministère qu'il représentait comme ambassadeur; toujours est-il que sa prétention était d'être un ministre parlementaire. Il avait professé, dans ses écrits de polémique et d'histoire, les principes du gouvernement représentatif. Et qu'on ne dise pas que ses convictions étaient contraires aux réformes que nous réclamions. Dans nos réunions de 1839, il donnait comme principal argument pour se faire accepter en qualité de ministre de l'Intérieur, après la coalition, qu'en raison de ses antécédents, une proposition de réforme faite par lui ne serait pas suspecte et obtiendrait bien plus facilement l'adhésion d'une partie notable de l'ancienne majorité, que si elle émanait de M. Odilon Barrot en qui se personnifiait la gauche. Et cet argument avait, certes, sa valeur. Qu'on se souvienne, d'ailleurs, du discours plus récent de Lisieux. Trouvait-il un obstacle invincible dans la majorité? Non, puisque cette majorité se démembrait, et qu'une fraction considérable allait au-devant de lui en le pressant de prendre, suivant ses promesses, l'initiative des réformes. Dans ses collègues? On a bien dit que l'obstination de M. Duchâtel dépassait la sienne ; mais il était assez fort pour en triompher. D'où venait donc l'obstacle? Il était tout entier dans la volonté du roi. Si M. Guizot, à ce moment, fidèle à ses maximes, se fût retiré, nul doute que la résistance personnelle du roi n'eût été vaincue; car celui-ci n'eût pas trouvé de ministère pour soutenir plus longtemps ce qu'il appelait son système, et, s'il en eût formé un en dehors des chefs reconnus de tous les partis, c'eût été, pour la seconde fois, un ministère de trois jours. Il a donc dépendu de M. Guizot, plus que de personne, de prévenir la révolution de 1848 ; et s'il ne l'a pas fait, c'est qu'ayant renié sa brillante campagne de 1839 et ayant eu besoin de se faire amnistier, il se sentait irrémissiblement compromis vis-à-vis de l'opposition et fatalement lié aux volontés personnelles du roi. Secouer cette dépendance, c'eût

été peut-être abdiquer. Le reproche qu'on peut lui adresser justement, c'est de n'avoir pas sacrifié son ambition au devoir.

Ce dernier était-il douteux? Quelques-uns ont pu le soutenir; mais je ne crois pas qu'il le fût à ses yeux. Peut-être jugeait-il le péril moins pressant qu'il ne l'était en réalité? C'est probable. Et cependant, comment un homme de sa clairvoyance pouvait-il se faire illusion, lorsque la cour elle-même était éclairée sur les dangers auxquels le trône était exposé. Je n'entends pas parler seulement de la duchesse d'Orléans, noble princesse dont l'âme ardente et fière était ouverte à toutes les inspirations généreuses; mais les fils même de Louis-Philippe, et la plupart des hommes distingués qui les entouraient, étaient alarmés de la persistance opiniâtre du roi et de ses ministres dans une politique étroite et impopulaire. On sait que le prince de Joinville, pour n'avoir pas dissimulé son improbation, fut envoyé en Afrique. Dans une lettre qui a été publiée depuis, il disait à un de ses frères : « On nous mène à une révolution. Le roi est inflexible et n'écoute plus aucun avis. Il faut que sa volonté l'emporte sur tout. Il n'y a plus de ministres, leur responsabilité est nulle. Tout remonte au roi. Il est habitué à gouverner et il aime à montrer que c'est lui qui gouverne. » Voici de plus, sur les faits qui avaient précédé le départ des princes, une confidence qui m'a été faite dans l'Assemblée de 1849.

Le prince de Joinville et le duc d'Aumale, convaincus qu'il était temps de changer de route, mais sachant par expérience qu'il n'y avait nul moyen, nul espoir d'exercer la moindre action sur la volonté de leur père, résolurent de tenter un effort pour entraîner une fraction de la majorité dont les dispositions secrètes leur étaient connues. Ils firent appeler le contre-amiral Hernoux qui était à la fois aide de camp du prince de Joinville et député. Après un exposé de la situation telle qu'ils la comprenaient, ils se demandèrent s'il ne lui conviendrait pas de s'associer à leur pensée par une démonstration publique. « Vous êtes, lui dirent-ils, un des membres fidèles de la majorité, mais cette majorité est ébranlée ; un signal suffirait pour achever de l'arrêter dans une voie dangereuse. Ce signal, voulez-vous le donner en quelques paroles brèves, simples, significatives? Précisément parce que vous

êtes attaché par vos fonctions et par une amitié éprouvée à la famille royale, on comprendra que cette démonstration n'est pas isolée, et c'est ce que nous désirons. »

M. Hernoux s'empressa de répondre qu'il porterait avec joie à la tribune la déclaration qu'on lui demandait; il assura qu'elle était complètement d'accord avec ses propres convictions; et, d'après ce qui lui était connu, il exprima l'espoir que son exemple entraînerait plusieurs de ses collègues. Le jour fut pris et l'exécution allait suivre, lorsque les deux princes éprouvèrent un scrupule; ils craignirent, en cachant au duc de Nemours le projet qu'ils avaient concerté, de manquer à la confiance qui lui était due. Le duc de Nemours reçut la confidence de ses frères. Il la reçut peut-être avec regret; mais il ne les blâma point, et il ne tenta point de les détourner de leur dessein. Seulement, il les supplia de ne rien faire sans avoir instruit et consulté leur mère. Ils cédèrent. La reine, sans leur donner tort, sans juger du mérite de l'acte prémédité, ne vit qu'une chose : la douleur et la colère de leur père qui ne manqueraient pas d'éclater. « A ses yeux, dit-elle, M. Hernoux ou Joinville, c'est tout un ; il comprendra qu'on agit sourdement contre lui; dans un acte bien intentionné, il ne verra qu'un complot. Gardez-vous, je vous en supplie, d'une démonstration qui ne saurait le convaincre et ne fera que l'irriter. »

Par pitié filiale ou par découragement, les deux princes qui avaient le mieux jugé la situation renoncèrent à la tentative qu'ils avaient voulu faire pour la modifier. M. Hernoux s'abstint à leur prière. Désespérés de ne pouvoir concilier leur respect envers leur père avec leur devoir envers la France, ils s'éloignèrent tous deux et se rendirent en Algérie. Des sentiments faits pour les honorer se révélèrent au grand jour, quand leurs papiers, pillés aux Tuileries, reçurent une publicité inattendue. Les faits que je viens d'exposer donnent à ces sentiments et aux résolutions qui plus d'une fois leur ont été attribuées une éclatante confirmation. Ces faits, je les tiens de l'amiral Hernoux, qui regrettait amèrement de de n'avoir pu accomplir jusqu'au bout la mission dont il s'était chargé. Il me semble donc difficile qu'ils puissent être contestés.

Veut-on le jugement d'un étranger à qui ne manquaient ni les lumières ni les moyens d'information? Voici ce qu'à écrit le baron de Stockmar, confident de la reine d'Angleterre, ami du prince Albert et du roi Léopold. « Le roi et le ministre s'étaient unis dans cette conviction que l'opposition, au sein des Chambres et au dehors, ne demandait plus de réformes, qu'elle voulait la révolution, la chute de la dynastie, le bouleversement social. Tous deux firent de cette opinion un principe dirigeant.

» En droit, la France avait une Constitution et un roi irresponsable. En fait, elle avait un roi qui, depuis le commencement de son règne, avait travaillé à détruire cette fiction de l'irresponsabilité et qui, par cette conduite, avait assumé en face du peuple une responsabilité dont l'effet demeurait le même, soit qu'il eût réellement atteint son but, soit qu'il eût simplement paru l'atteindre.

» En droit, la France avait une Chambre légalement élue ; en fait, elle n'avait qu'une assemblée réunie de telle façon, par l'influence de l'art du gouvernement, que les décisions de sa majorité étaient bien l'écho des désirs du pouvoir, mais ne pouvaient être l'expression des besoins, des vœux, des réclamations du peuple.

» Je n'aime pas Guizot, je le hais même d'une haine loyale, parce que je lui attribue une grande part de la faute qui a causé la catastrophe européenne. Je crois, aussi fermement qu'un homme peut croire, je crois que, sans les ténébreuses pensées de Guizot, sans sa courtisanerie, sans sa légèreté, sans son ignorance du monde et des hommes, Louis-Philippe serait mort sur le trône et son petit-fils serait roi. »

C'est ainsi que, du côté du gouvernement, on s'avançait, malgré les avertissements, malgré les protestations, malgré l'évidence, vers un péril dont on se flattait de triompher. Du côté de l'opposition constitutionnelle, les appréhensions commençaient à devenir sérieuses, mais elles étaient loin d'être générales, et il n'entrait que dans un bien petit nombre d'esprits que la lutte, même en s'envenimant, pût entraîner le pays à une révolution.



Derrière l'opposition constitutionnelle, il y en avait une autre qui ne dissimulait pas ses tendances républicaines ; derrière celle-là, les sectes socialistes, qui n'étaient pas toutes pacifiques ; et derrière encore, une foule sans chef avoué, sans drapeau connu, toujours prête, pour satisfaire ses passions ou ses appétits, à se jeter tête baissée dans les hasards et les excès d'un bouleversement social.

Sans connaître exactement la force dont les sectes qui venaient d'apparaître sous toutes sortes de dénominations pouvaient disposer, je n'ignorais pas leurs trames secrètes, et deux circonstances étaient venues augmenter, en les confirmant, mes appréhensions.

Un homme qui, dès ce temps-là, était célèbre par son talent, mais dont les doctrines n'avaient été ni mûries par l'âge, ni tempérées par le malheur, M. Louis Blanc, vint chez moi pour m'entretenir de la publication prochaine de son *Histoire de la Révolution française*. A cette occasion, dans le cours d'une conversation amicale, mais assez animée, je ne lui dissimulai point combien me semblaient erronées et dangereuses ses théories absolues contre ce qu'il appelait l'*individualisme* et ses tendances trop marquées à séparer du *peuple*, comme une classe ennemie et oppressive, la bourgeoisie, qui n'était que le peuple élevé de siècle en siècle par le travail et les lumières. Il me demanda pourquoi je faisais de l'opposition, puisque l'état présent des choses me satisfaisait si complètement. « Je compte, lui dis-je, sur la liberté pour amener, par le progrès des idées et des mœurs, les réformes nécessaires. Cette voie me paraît plus sûre que celle des bouleversements. — Ah ! oui, la *liberté !* répondit-il en prenant l'accent le plus ironique. C'est là votre mot d'ordre, votre cri de ralliement, votre fétiche ! Vous arriverez à de beaux résultats, vos amis et vous, avec la liberté ! — Croyez-vous donc, repris-je, que vous aurez transformé en un jour la nation, quand vous lui aurez imposé violemment la République ? — Et qui vous parle de la République ? Il nous la faut sans doute comme moyen ; mais ce n'est pas un changement de forme que nous poursuivons ; nous voulons

accomplir une grande révolution sociale. — Malheur à vous, si vous aviez le pouvoir de réaliser, sans le secours du temps et de la liberté, les prodigieux changements que vous rêvez. Croyez-vous que la bourgeoisie se laisserait écraser sans résistance? Vous êtes un certain nombre d'utopistes qui marchez par des chemins divers au nivellement de la société, mais heureusement vous n'êtes pas suivis; vous comptez quelque adhérents, mais vous n'avez pas d'armée. — Nous n'avons pas d'armée! En êtes-vous sûr? Parce qu'elle est invisible, parce qu'elle ne parade point au Champ de Mars, vous n'y croyez pas! Eh bien! Attendez un peu et vous la verrez sortir de dessous terre! »

Sans doute, M. Louis Blanc ne se souvient pas de cette conversation, mais il doit savoir quelles étaient alors ses doctrines. J'en appelle donc à sa bonne foi à défaut de sa mémoire. Il est probable que je ne me serais pas souvenu plus que lui de cet entretien, sans une circonstance insignifiante en elle-même qui en a fait pour moi une scène vivante. Ma fille Blanche, âgée de quatorze ans, assistait à notre dialogue. Émue d'entendre, à un certain moment, un homme très petit de taille, mais énergique d'accent, proférer contre mes amis et moi des menaces qui n'avaient jamais frappé son oreille, elle laissa, dans sa stupéfaction, échapper de ses mains une boîte remple d'épingles ou de plumes de fer. M. Louis Blanc, qui n'avait pas beaucoup à se baisser, se mit obligeamment à genoux sur le parquet près de ma fille pour l'aider a ramasser ses épingles. Il lui adressait de temps en temps quelques mots de sa voix la plus douce, puis reprenait presque aussitôt sa dissertation d'un ton beaucoup plus élevé. Le contraste entre cette situation bizarre et le fond très sérieux de notre discussion ne m'a jamais permis de l'oublier.

On comprendra, du reste, qu'elle me soit revenue à l'esprit quand j'ai vu, moins d'une année après, les masses s'ébranler à la voix de M. Louis Blanc et de ses alliés, révolutionnaires ou socialistes de toute nuance, de toute origine; quand M. Louis Blanc installa les fameuses conférences au Luxembourg; quand enfin, victime lui-même des mouvements désordonnés que nulle force ne pouvait plus contenir, il s'achemina vers l'exil.

A peu près à la même époque, un autre avertissement me fut donné par un de mes amis les plus intimes. M. Louis Wolowski, professeur au Conservatoire des Arts et Métiers et membre de l'Institut, avait reçu la mission d'aller étudier les procédés et la situation des établissements industriels dans les cantons helvétiques. A son retour de la Suisse, il passa par Lyon et s'y arrêta. Comme économiste, il avait été en relation avec Proudhon, qui était alors attaché à une maison de commerce ou à une fabrique de cette ville. Cherchant à connaître les conditions d'existence et les dispositions des classes laborieuses d'un des plus grands centres de l'industrie française, M. Wolowski alla plus d'une fois dans les restaurants où les chefs d'atelier et les contremaîtres prenaient leurs repas. Il y rencontra Proudhon. Celui-ci lui tint absolument le même langage que j'avais entendu à Paris sortir de la bouche de M. Louis Blanc. Effrayé de ces révélations, M. Wolowski, en l'absence du fameux socialiste, interrogea les ouvriers les plus intelligents parmi ceux dont il avait fait la connaissance, et s'assura que tous s'attendaient et se préparaient à une grande insurrection sociale. Il essaya d'agir sur leur esprit et de les détourner de la violence, en leur représentant qu'ils arriveraient par des voies régulières à de meilleurs résultats. Quelques-uns étaient touchés de ses arguments ou feignaient de l'être; mais tous répondaient invariablement : « Il est trop tard! Pendant des années, nous avons élevé nos réclamations vers le gouvernement; il a refusé de les entendre; il ne s'est pas même occupé de nous. Tandis qu'il nous traitait avec cette indifférence, des hommes que vous appelez des agitateurs sont venus; ils se sont intéressés à nos souffrances, à notre cause; ils nous ont promis des redressements longtemps souhaités. Vous dites que ce sont de vaines promesses; qu'ils nous entraîneront dans des entreprises coupables et qu'ils ne feront que rendre notre misère plus profonde. C'est possible; cette idée nous est venue quelquefois; mais il est trop tard pour retourner en arrrière, nous sommes liés par nos engagements. »

M. Louis Wolowski, lorsqu'il me répéta ces paroles, ne me cacha point qu'il en avait été fort affecté. Il ne pouvait donner que ses affirmations en garantie des faits qu'il se

croyait tenu de signaler, et, naturellement, il ne nomma personne; mais il s'étonnait de l'incrédulité et de la tranquille confiance qu'il avait rencontrées dans l'esprit des plus hauts fonctionnaires, lorsque, leur faisant part de ses craintes, il leur demandait s'ils n'avaient découvert, par leurs propres observations ou dans les rapports de leurs subordonnés, aucun symptôme inquiétant de malaise ou d'agitation.

J'ai souvent entendu répéter que M. Gabriel Delessert, préfet de police à Paris s'était lassé à donner de semblables avertissements et qu'il les avait dix fois renouvelés sans pouvoir convaincre les ministres dont il avait pourtant toute la confiance. Peut-être ne faut-il pas beaucoup s'étonner qu'il n'y ait pas réussi, puisque plusieurs des chefs du mouvement qui allait bientôt faire explosion ne se doutaient pas eux-mêmes de la profondeur du courant dans lequel ils allaient se voir entraînés, De leur propre aveu, ils auraient déployé plus d'énergie pour empêcher ou retarder le signal, s'ils avaient pu calculer la portée de ce mouvement et en prévoir les conséquences. Après d'effroyables perturbations, en effet, et des alternatives de plus en plus décourageantes de despotisme et d'anarchie, à quoi a-t-il abouti, si ce n'est à une immense déception?

Les conservateurs modérés, dont j'ai fait connaître les dispositions et qui, s'ils étaient restés fermes et unis, auraient pu prévenir une catastrophe, étaient découragés par les soupçons outrageants de leurs collègues. Aux ministres qui leur reprochaient d'ébranler la majorité, ils répondaient en s'excusant : « Nous ne sommes pas des traîtres qui se sont introduits dans la place pour la livrer à l'ennemi, mais des sentinelles vigilantes qui donnent l'alarme quand la garnison s'endort. » Ils firent une dernière tentative en soutenant un amendement de MM. Darblay, Sallandrouze et Desmousseaux de Givré, qui tendait à faire disparaître les mots offensants de *passions aveugles et ennemies* introduits témérairement dans le discours de la couronne. Les républicains ont avoué, depuis, qu'en entendant le président proclamer *douteuse* la première épreuve sur cet amendement qui, adopté, eût entraîné la chute du ministère et amené l'apaisement des esprits, ils s'étaient sentis profondément découragés. Mais la majorité, complice inconsciente,

vint à leur aide et sauva les ministres en perdant la dynastie. Je l'entends encore couvrir de ricanements et de railleries ces paroles tristement prophétiques de Lamartine : « Vous voulez mettre la main de la police sur la bouche du pays ; souvenez-vous du jeu de paume ! »

Pendant ces débats et les interminables pourparlers engagés au dehors entre les délégués de certaines fractions parlementaires et du corps électoral de Paris, le fameux banquet du douzième arrondissement, en raison même de ces retards, prenait de jour en jour un aspect plus menaçant. L'irritation des deux côtés était extrême, et ce n'étaient pas des orateurs tels que M. Hébert, ancien procureur général, ministre de la Justice, et M. Ledru-Rollin, échangeant leurs démentis et leurs défis à la tribune, qui étaient propres à la calmer. M. Duchâtel avait dit : « Le gouvernement ne cèdera pas ! » Un homme que nous ne pouvions désavouer, car il siégeait sur nos bancs et il était un des membres les plus notables de l'Assemblée, M. Duvergier de Hauranne, prononça, lui aussi, un discours qui ne laissait plus guère à l'opposition d'autre alternative que de se rétracter ou de marcher en avant. Ce discours n'avait pas obtenu auprès de nous une approbation unanime, et, si je déclare qu'il n'avait pas la mienne, je ne serai pas suspect, car j'étais dès lors attaché à M. Duvergier de Hauranne par les liens d'une haute estime, et, depuis la criminelle journée du 2 Décembre, j'ai reçu de lui des preuves si multipliées de dévouement, que notre amitié est devenue d'année en année plus étroite. Dans cette occasion, nous fûmes divisés, parce que notre appréciation sur la gravité des événements n'était pas la même. M. Duvergier de Hauranne était un parlementaire dans toute la force du terme, et de plus il était doué de toute la fermeté d'âme, de toute la ténacité qui ont immortalisé un homme de sa race, le célèbre abbé de Saint-Cyran. Quand il se croyait sûr de son droit, nulle puissance au monde ne l'eût fait reculer. Initié, d'ailleurs, plus qu'aucun de nous, aux mœurs et aux coutumes de la Grande-Bretagne, il ne voyait pas pourquoi ce qui était simple et licite de l'autre côté du détroit serait dangereux ou coupable de ce côté de la Manche. Ce n'est donc pas pour l'incriminer, comme l'ont fait les ultra-conservateurs qui auraient voulu, par une criante

injustice, le rendre plus que tout autre responsable des malheurs publics, c'est uniquement pour rapporter les faits dans toute leur vérité, que je mets en relief notre dissentiment.

Le lendemain du jour où sa déclaration fut lancée, je protestai hautement dans une réunion de la gauche constitutionnelle. Je fis ressortir l'inopportunité de cette déclaration qui, dans une situation périlleuse pour le pays, nous condamnait soit à une action téméraire, soit à une honteuse reculade. M. Duvergier de Hauranne se récria avec une extrême vivacité contre l'exagération des craintes que je venais de laisser paraître. Il ne comprenait pas qu'un homme de sens pût considérer comme dangereuse une démonstration légale, pacifique, une de ces démonstrations qui ont lieu fréquemment en Angleterre, non seulement sans aucun trouble, mais au grand avantage des mœurs publiques et à l'honneur de tous les partis. Je répliquai que nous n'étions pas en Angleterre, mais en France ; qu'ici les passions étaient plus vives, l'action plus prompte ; et, passant de suite à l'examen de la situation présente, j'ajoutai : « Ce n'est pas à moi que vous avez besoin de garantir la droiture de vos intentions ; je sais que vous n'avez en vue qu'une démonstration toute pacifique ; je connais les mesures que vous prenez pour écarter de votre banquet électoral les hommes qui pourraient y venir avec des projets équivoques ou des idées factieuses. Mais croyez-vous que ceux que vous écartez s'excluront eux-mêmes ? Ils n'attendent qu'un prétexte, une occasion et un rendez-vous ; ils viendront irrités, ils viendront nombreux, ils viendront en armes. Êtes-vous bien sûrs que d'une réunion livrée à tous les conflits qui sont à prévoir il ne sortira pas une révolution ? » Je dois avouer qu'à cette prévision que moi-même je ne savais pas si juste, à ce mot de révolution qui blessait toutes les consciences, un murmure se fit entendre. Mon habile contradicteur en profita pour me presser de conclure. « Ne vous bornez pas, me dit-il, à blâmer ce qui est fait, en nous laissant entrevoir des malheurs impossibles ; dites-nous ce que vous proposez. Entendez-vous que je porte à la tribune une rétractation de mes paroles ? Vous n'obtiendrez pas facilement de moi cette concession. — C'est précisément, lui répondis-je, parce que vous nous avez jetés dans une

impasse que je déplore votre précipitation. Je ne vois qu'un moyen honorable d'en sortir : nous sommes dans cette réunion cent trente ou cent quarante députés ; donnons en masse notre démission ; nous trancherons par là la question qui nous embarrasse, et, en appelant l'attention du pays sur une grande lutte électorale qui s'engagera pacifiquement dans presque tous les départements de la France, nous parviendrons peut-être à calmer les esprits, ou du moins à les détourner de l'action violente à laquelle ils se préparent dans Paris. »

La discussion s'ouvrit sur cette proposition. Elle fut soutenue par Drouyn de Lhuys et un autre de nos collègues, M. Marie. Mais elle n'avait guère chance d'être adoptée. Les députés, en général, n'aiment pas à donner leur démission, cette fois, il fut trop facile à M. Duvergier de Hauranne de leur faire comprendre que, s'ils suivaient mon avis, tous les députés à réélire étant de l'opposition, il n'y avait pour le parti aucune victoire à attendre, et que l'échec de quelques-uns serait célébré par nos adversaires comme la défaite de tous. Je ne m'étais point dissimulé cet inconvénient ; aussi n'était-ce que pour prévenir un péril imminent que j'adjurais nos amis de n'en point tenir compte. Mais, du moment où ils ne croyaient pas à ce péril, ma proposition devait être rejetée. Elle le fut, en effet. Sur une centaine de membres présents, dix seulement se levèrent pour l'appuyer. J'en éprouvai un véritable chagrin, poursuivi que j'étais par l'idée que l'obstination du gouvernement et notre propre imprudence allaient nous jeter dans une terrible collision.

Deux jours après, l'agitation publique ne cessant de grandir, je venais de m'asseoir tristement sur mon banc au Palais-Bourbon, lorsque M. Thiers s'approcha de moi, me parla à voix basse de la réunion à laquelle il n'avait pu assister et me pria de lui en raconter tous les incidents. Je le fis avec une entière exactitude. Il s'était tenu jusqu'alors tout à fait étranger à l'agitation des banquets électoraux et il n'avait cessé de combattre les motions imprudentes ; mais je n'avais nulle certitude que, sur la question posée, il partageât mon avis. Je fus donc très satisfait de l'entendre s'écrier avec véhémence : « Mon cher ami, il faut reprendre votre proposition ; nous n'avons plus un moment à perdre ; faites convoquer de suite une

réunion, et tâchons que tout le monde y vienne. » La réunion fut immédiatement convoquée. Elle se tint dans une grande salle du restaurateur Durand, au numéro 2 de la place de la Madeleine. Par qui furent convoqués, par qui furent avertis des hommes qui n'avaient jamais appartenu à cette réunion, comme M. Berryer, M. de Larochejaquelein et d'autres légitimistes, ou qui l'avaient abandonnée, comme M. de Lamartine? Je n'en ai jamais rien su. Il est évident qu'ils ne se rendirent pas à nôtre séance sans un dessein bien arrêté. Ceux qui pouvaient en douter d'abord ne tardèrent pas à s'en convaincre.

La proposition que j'avais mise en avant chez M. Odilon Barrot fut de nouveau développée, puis soutenue et réfutée à peu près par les mêmes arguments que j'ai déjà fait connaître. On insista sur le caractère pacifique et légal de la manifestation qui se préparait, et M. Berryer, avec toute la pompe de son magnifique langage, s'attacha à mettre en évidence les résultats qui en pouvaient sortir. J'attendais que l'un des chefs de l'opposition, tous présents cette fois, prît la parole pour répondre avec plus d'autorité à M. Berryer. Tous, à ma grande surprise, gardaient le silence. Ne pouvant deviner ce qui leur liait la langue, je cédai à un mouvement d'irritation et j'interpellai avec vivacité ceux de mes amis politiques qui avaient été dans le gouvernement, MM. Thiers, Vivien et de Rémusat : « On nous répète, m'écriai-je, qu'il s'agit d'une manifestation légale et pacifique; eh bien! vous êtes ici trois anciens ministres; c'est à vous que je m'adresse, répondez! Dans les circonstances où nous sommes, en présence de l'agitation menaçante des partis notoirement hostiles, si le pouvoir était encore dans vos mains avec la responsabilité qu'il entraîne, laisseriez-vous faire cette manifestation? » Nul ne répondit. M. de Lamartine demanda la parole à M. Barrot qui présidait. Pendant le moment d'attente et d'émotion que suscita sa présence, M. Thiers m'appela. « Pourquoi, lui dis-je, ne m'avoir pas soutenu? Ai-je donc tort, aujourd'hui? — Il n'a que trop raison! s'écria M. Vivien. — Je n'ai point changé d'avis, dit à son tour M. Thiers, je pense comme Vivien ; mais, je vous en conjure, ne m'interpellez pas! On m'a demandé de ne point prendre part à ces débats aujourd'hui, et j'ai donné ma parole. »

Cette scène m'avait été pénible, et j'en conservai un souvenir plus douloureux encore après les événements qui justifièrent, et bien au delà, les craintes que j'avais exprimées. J'ignorais la cause du silence dans lequel se referma M. Thiers, qui avait insisté la veille pour que cette réunion fût convoquée. Son jugement sur les faits antérieurs n'était pas douteux. Mais il était instruit des négociations qui se poursuivaient entre M. Duvergier ou M. de Rémusat et certains amis de MM. Duchâtel et Guizot, pour arriver à une entente. Désireux de n'y apporter aucun obstacle et ne voulant ni provoquer la contradiction, ni livrer sa parole aux fausses inteprétations, il avait promis de s'abstenir. La négociation échoua. Le gouvernement, qui se croyait sûr de triompher, prit prétexte d'une déclaration intempestive publiée par un journal et glissée subrepticement dans un autre. Quoiqu'il en soit, la guerre était déjà dans les esprits, et il était bien difficile d'en empêcher l'explosion.

Tous, d'ailleurs, dans la Chambre des députés, ne songeaient pas à la prévenir. Qu'on relise le volume dans lequel M. de Lamartine a rendu compte, en 1849, de la séance dont je viens de parler. Malgré des atténuations de langage, qui s'expliquent par un repentir plus ou moins ressenti à cette première heure de désenchantement, on verra que le discours qu'il prononça fut des plus passionnés. Tout en répétant qu'il n'était ni dans ses habitudes, ni dans ses principes, de provoquer les insurrections, il soutint que deux grandes idées étaient mûres et valaient l'*effort d'une révolution* : « L'avènement des masses au droit politique, pour préparer leur avènement progressif et régulier à la justice, c'est-à-dire à l'égalité de niveau, de lumière et de bien-être relatif dans la société ; et, en second lieu, l'émancipation de la conscience du genre humain par la séparation définitive de l'État et de l'Église. » Résolu à faire prévaloir ces idées, il déclara hautement que, si un conflit armé s'engageait et qu'il en sortît une révolution, il serait loin de s'en affliger ou de s'en inquiéter pour le France. Un député républicain, M. Marie, qui, n'ayant pu faire accepter l'idée de la démission en masse, se tournait désormais vers la révolution, n'eut qu'à tirer la conclusion des belles périodes qu'il venait d'entendre. « Comprenez-le bien, s'écria-t-il, quoi que vous

fassiez désormais, les événements suivront leur cours. Vous avez assigné un rendez-vous à la population de Paris ; ce serait une lâcheté d'y manquer ; mais le peuple n'est point lâche, lui, et il y sera ! »

On reconnaîtra, dans les incidents et dans les paroles que je viens de rapporter, tous les préliminaires de la séance fameuse de la Chambre des députés dans laquelle la déchéance de la dynastie, en présence de l'émeute rugissante, fut, de fait, prononcée. Républicains et légitimistes s'y rencontrent ; M. de Lamartine est là qui les excite et qui les presse, de peur qu'ils ne viennent à manquer d'audace et à faire avorter un dénouement concerté.

Je suis loin de prétendre qu'ils n'aient pas cru très sérieusement concourir à une œuvre de régénération et de salut ; c'est là le secret de leurs consciences. Je trouve seulement étrange qu'après avoir tiré tout le parti possible de l'imprévoyance du gouvernement et avoir accablé de leurs reproches ou de leurs railleries ceux qui n'entraient pas dans leurs desseins, plusieurs d'entre eux se soient permis ensuite de rejeter sur d'autres une responsabilité qu'ils avaient très volontairement et témérairement encourue.

On ne peut nier qu'une partie de la Garde nationale, même choisie et organisée comme elle l'était sous le règne de Louis-Philippe, n'ait puissamment contribué à la révolution de 1848. Dans la soirée du 22 février, prévenu que le directeur-gérant du *Siècle*, M. Louis Perrée, qui était capitaine de la 2e ou de la 3e légion, avait convoqué dans les bureaux du journal les officiers de ces deux légions, je me rendis à la réunion, dont je pressentais l'importance, et Drouyn de Lhuys, qui, depuis sa sortie du ministère des Affaires étrangères, était devenu un de mes collaborateurs, m'y accompagna. Elle était nombreuse et très animée ; on y voyait les officiers de tout grade ; il en était venu de divers quartiers, et plusieurs citoyens influents dans leur mairie s'y étaient également portés. On délibéra sur la conduite à tenir le lendemain. La discussion s'égarait fréquemment en déclamations et en menaces. Je tâchai de faire entendre quelques paroles de prudence et de paix. Mon nom était connu de tous ceux qui étaient présents ; je fus écouté par tous avec déférence. Un seul individu à chevelure

rousse affectait de m'interrompre en faisant, par moments, des bonds de fureur et des gestes d'indignation. Ses voisins s'efforçaient de le contenir et lui imposaient silence. Mais je reconnus bien vite que les dispositions de la majorité étaient peu d'accord avec les miennes. Un lieutenant-colonel, dont je ne cite pas le nom parce que j'ai peur de me tromper, déclara, en termes pleins de véhémence, que les dangers, quels qu'ils fussent, ne devaient point arrêter les démonstrations de la Garde nationale. « Prétendez-vous, lui dis-je, aller jusqu'à l'insurrection? — Oui! s'écria l'homme roux, et des voix confuses se joignirent à la sienne. — S'il en est ainsi, répondis-je, ne comptez ni sur mes amis ni sur moi. Une émeute vaincue entraînera de cruelles répressions; victorieuse, elle ne s'arrêtera pas, même après le renversement du trône et de la Constitution; nous n'acceptons la responsabilité ni d'une telle défaite, ni d'une telle victoire. » M. Louis Perrée, qui venait d'échanger à voix basse quelques mots avec les meneurs, termina alors la séance en s'écriant : « Messieurs, vous avez entendu débattre les deux opinions; votre conviction est faite. A demain, au lieu ordinaire de nos réunions, *avec ou sans armes*! » On applaudit, et la foule s'écoula.

A la même heure, une séance avait lieu chez M. Odilon Barrot, et là vingt-cinq ou trente députés, probablement dans le but tardif d'opérer une diversion, arrêtèrent un projet de mise en accusation du ministère, qui devait être déposé à la Chambre. M. Thiers, m'a-t-on dit, s'opposa à ce projet, préférant une adresse de l'opposition au roi. Mais sa motion échoua comme avait échoué la mienne. Des esprits ardents firent prévaloir l'idée également impuissante d'une mise en accusation des ministres. Le lendemain, je fus très étonné de lire le nom de Drouyn de Lhuys et le mien au bas de cette proposition à laquelle nous n'avions adhéré ni l'un ni l'autre. Deux journaux avaient reçu, par des commissaires délégués de la réunion, communication de cette pièce. Mais déjà ce n'était plus le temps ni des protestations, ni des propositions parlementaires. Le débat tombait dans la rue et les suites allaient être livrées à tous les hasards des passsions populaires.

AUGUSTE CHAMBOLLE

LA MAÎTRESSE ET L'AMIE[1]

XXXVIII

Le lendemain et le surlendemain, la chambre de Cécile devint comme le fort où Pauline se réfugia. Elle prévoyait très justement que Georges n'aurait pas le courage d'y pénétrer : il ne supporterait point la pensée de les voir toutes deux ensemble.

Pendant trois jours, elle ne rencontra Lendrieux qu'aux heures des repas, où la présence des domestiques empêchait la liberté de la conversation. Elle l'entretenait assidûment de la santé de Cécile, qui s'améliorait, disait-elle, avec une rapidité surprenante. Avant la fin de la semaine, Cécile, assurément, pourrait manger un peu. Le soir du troisième jour, Pauline annonça que Cécile avait demandé si, dimanche, Georges ne pourrait pas monter un instant chez elle. Georges rougit un peu en répondant qu'il attendait ce jour avec empressement.

A certains moments, Pauline ne pensait qu'au bonheur de Cécile, et, lorsqu'elle parlait de son amie à Georges, c'était sans arrière-pensée, ayant sincèrement tout oublié. Mais, à d'autres moments, il lui arrivait, en regardant Georges, de songer à des souvenirs vifs et brûlants. Alors elle évoquait

1. Voir la *Revue* des 1er, 15 mars, 1er et 15 avril.

Cécile. Elle se disait, pour se réconforter : « Cela passera. » Mais combien Pauline eût préféré ignorer à jamais la parfaite entente physique qui existait entre elle et Lendrieux !

Elle était embarrassée dans ces sentiments contradictoires comme un enfant auquel on fait faire des exercices trop difficiles. De pareils événements étaient si nouveaux pour elle ! Jamais, jusqu'à présent, elle n'avait connu ces complications ! Si tout cela ne cessait pas, qu'allait-elle devenir ?

Quant à Georges, il s'appliquait à se répéter que le temps effacerait vite des souvenirs coupables et voluptueux. Mais il s'avouait parfois que le temps ne se hâtait pas d'accomplir son œuvre. Il essayait aussi, par des subtilités, d'arranger les choses : « Aucun des sentiments que j'éprouve pour Cécile, se disait-il, n'est atteint par le penchant qui m'a attiré vers Pauline. » Et il n'était pas loin de se dire que seuls les préjugés et les conventions du cœur lui faisaient désapprouver son éphémère liaison avec Pauline, qui complétait, en somme, son amour pour Cécile.

Mais, se reprenant bientôt, il découvrait vite ce que de pareilles complaisances avaient à la fois d'artificiel et de malhonnête. Et il comptait beaucoup sur l'impression qu'il ressentirait en revoyant Cécile pour effacer, jusqu'aux derniers vestiges, ce désir et ces regrets également défendus.

Cécile, dans sa chambre close, renaissait peu à peu à la vie et au sentiment. Elle employa d'abord son renouveau d'attention et de volonté aux tout petits repas qu'on lui permit de faire : un bouillon de légumes, une cervelle, une aile de poulet furent ses premières joies. Puis, quand elle repensa à Georges avec quelque suite, elle demanda qu'on lui présentât un miroir et fut désolée de se trouver maigrie et pâlie. Elle leva vers ses cheveux ses mains débiles, que les bras soutenaient mal. La garde lui proposa de la coiffer. On défit les mèches blondes et dorées, toutes tirées et serrées en arrière. La chevelure de Cécile, où tous les ors se mélangeaient, n'avait pas trop souffert de la fièvre typhoïde. La garde lui annonça avec satisfaction qu'on éviterait de lui couper les cheveux.

Vers le milieu de la semaine, l'état de Cécile s'améliora assez pour qu'elle pût recevoir Georges dès le vendredi. Elle

avait retrouvé, avec de légères forces, tous les souvenirs que la maladie avait engourdis. Peu expansive, elle ne parlait guère de son impatiente allégresse à Pauline, mais celle-ci, toujours assidue dans la chambre, la surprenait parfois qui souriait dans le vague à un Georges imaginaire et bien-aimé.

Le vendredi matin, Pauline apporta des fleurs. C'étaient des asters lilas et gris, des petits soleils à cœur de velours marron, des chrysanthèmes, des dahlias. En regardant Pauline manier les branches fleuries, Cécile revit cette après-midi de l'an passé où elle avait surpris son amie faisant, comme aujourd'hui, des bouquets. C'était ce jour-là que Pauline lui avait pour la première fois nommé Georges. Elle se souvint de ses larmes ; elle se souvint aussi de la place que Lucien de Mauvages tenait alors dans la vie de Pauline. Elle se reprocha d'avoir été égoïste, tous ces derniers temps, et de ne s'être pas assez inquiétée des sentiments que Pauline pouvait avoir conservés pour Lucien.

Elle lui demanda, avec une sollicitude timide et affectueuse, si elle était tout à fait consolée.

Pauline ne comprit pas tout de suite. Quand elle eut compris, elle se mit à rire et ajouta que, pour elle, les chagrins de ce genre ne duraient jamais très longtemps :

— Je sais très bien oublier les événements désagréables.

Les bouquets finis, elle proposa à Cécile de la coiffer. Elles essayèrent plusieurs coiffures et s'arrêtèrent à de petits bandeaux bouffants qui donnaient à Cécile un air de jeune fille.

Mais, sous les cheveux dorés, le visage restait d'une pâleur sourde qui faisait peine à voir aux rayons du soleil d'extrême automne, assez brillant ce jour-là.

Pauline alla chercher ses boîtes de poudre et de rouge, et farda un peu son amie.

Après le déjeuner, elle conduisit Lendrieux jusqu'à la porte de Cécile :

— Attendez un instant, je vais la prévenir.

Elle revint presque aussitôt, et le laissa entrer seul.

Au moment de pénétrer chez Cécile, Georges ne ressentait que ferveur et contrition. Sa trahison n'était point une incons-

tance, puisque, pas une minute, il n'avait cessé d'aimer Cécile; mais sa dissimulation et sa supercherie lui semblaient intolérables. Celle qui allait le recevoir avec tendresse, il la trompait, cinq jours auparavant, avec sa meilleure amie... Ah! pourrait-il sans rougir accepter un accueil qu'il ne méritait point?

Il entra, il vit Cécile. Elle avait la tête tournée vers lui; et elle lui souriait de ses grands et beaux yeux cernés, qui, même dans la joie, conservaient une expression triste. Ce fut en lui comme si un foyer languissant eût repris dans la seconde une violence de brasier triomphal. Ces flammes folles et bondissantes ne dévoraient-elles pas tous les mauvais souvenirs? Ah! que devenait le désir passager que Georges avait éprouvé pour Pauline, devant l'amour qui, à la seule vue de Cécile, le reconquérait tout entier?

Délivré de ses angoisses, il s'assit auprès d'elle, le cœur battant, extasié. Et il lui dit, avec une sincérité profonde :

— Je ne savais pas que je vous aimais tant!

Elle lui parla de sa maladie; il lui parla de ses inquiétudes. Dix minutes se passèrent ainsi, parfaitement heureuses, pendant lesquelles Georges oublia tout ce qui n'était pas son amour pour Cécile.

Mais celle-ci, tout naturellement, en vint à faire l'éloge de Pauline. Elle vanta son dévouement, sa gentillesse infatigable.

Cela fit subitement mal à Georges comme une torture physique. D'abord il baissa la tête sans répondre, puis il trouva la force de dire :

— Ne parlons pas des autres, parlons de nous!

La pensée qu'il avait eue un moment, avant d'entrer, de tout avouer à Cécile, lui paraissait folle et monstrueuse. Non, ce n'est pas lui qui avait été le compagnon de plaisir de Pauline! Il écartait cette action comme un cauchemar sans réalité. Et cependant, le mépris qu'il éprouvait pour lui-même l'assurait qu'il ne rêvait pas. Il ne pouvait rien nier, rien oublier. Ah! quelle condamnation! L'expression sincère et triomphante qu'il avait eue en apercevant Cécile tout à l'heure était devenue un masque. Pourrait-il l'arracher jamais?...

Quand cet état fut parvenu à son paroxysme, il s'apaisa de lui-même, comme l'inondation se retire, mais laissant après elle la vase et les détritus. Cécile et lui se taisaient. Par la fenêtre,

à travers les stores baissés, entrait une lumière molle et colorée qui remplissait la chambre.

Cécile ferma doucement les yeux.

— Vous êtes fatiguée? — lui demanda-t-il.

— Non, mais je veux me reposer près de vous. Donnez-moi la main...

Il prit dans la sienne cette main brûlante et faible. Le visage de Cécile, dans l'oreiller, gardait une expression de sérénité mélancolique.

Il la contemplait : il revoyait un à un tous les épisodes antérieurs de leur amour : le théâtre bleu, le chant de Donna Anna, ses séjours à Utrecht, et leur premier baiser. Puis brusquement, il songea à la visite que Cécile avait faite rue de Rivoli, et, devant cette image, il se sentit en danger, comme au bord d'un précipice. Cependant il ne pouvait écarter ces dangereuses visions. Dans une blessure mal fermée encore, il porta le fer avec une curiosité irrépressible. Animé d'un lâche courage, comme on assassine, il opposa à la déconvenue amère et vive qu'il avait éprouvée près de Cécile, naguère, la félicité pleine et effrénée à laquelle, auprès de Pauline, il avait, six jours auparavant, traîtreusement cédé.

Sans pouvoir s'y soustraire, il but quelques gorgées de cet affreux poison : l'effet en fut si fort qu'il serra convulsivement la main abandonnée à sa main.

Cécile eut un léger sursaut de surprise et de douleur. Elle ouvrit les yeux en gémissant :

— Je vous demande pardon, — balbutia-t-il en se cachant le visage contre le lit, incapable de soutenir ce regard confiant et heureux.

XXXIX

Au milieu de la semaine, Cécile put descendre un peu au jardin. Aidée par Georges et par Pauline, elle alla vaillamment jusqu'au bout de l'allée des sycomores. C'était le 4 novembre. Sous les châtaigniers, on balayait les feuilles mortes. Près du pavillon où Georges avait passé, depuis dix jours, tant d'heures d'amère méditation, un grand feu d'herbes élevait sa fumée dense et bleue, que nul souffle d'air ne

remuait. Bien qu'on ne fût qu'au milieu de l'après-midi, le soleil déjà touchait le bord de la colline, et, avant que la température fraîchît, Cécile regagna le château.

Le lendemain, le courrier du matin apporta à madame de Jussey une lettre de Bernard. Celui-ci annonçait sa venue pour le samedi : il venait chercher sa femme. Cécile lui avait écrit pour lui demander d'arranger ce retour. Elle avait hâte de se sentir chez elle.

Pauline se plaignit beaucoup. Mais ces regrets n'étaient pas très sincères. Depuis son aventure avec Georges, elle sentait bien que la même harmonie ne régnait plus à Monvilliers. La gêne et presque l'ennui qui allongeaient les heures et qui pesaient sur eux, Cécile les mettait tout naturellement sur le compte de sa maladie : mais Pauline et Georges savaient à quoi s'en tenir, et s'accusaient intérieurement.

La veille du jour où Bernard devait arriver, Pauline prétendit qu'il lui fallait aller déjeuner chez des voisins, et elle partit à onze heures.

Pour la première fois, Cécile, chaque jour plus forte, déjeuna dans la salle à manger.

Malgré sa convalescence, la fatigue augmentait encore cette réserve naturelle qui, même dans l'intimité, lui donnait souvent presque l'air timide. Assise en face de Georges, dans la vaste pièce, elle était comme étonnée de se trouver là. Georges avait également un peu d'embarras. Il se sentait nerveux, maladroit.

Ils causèrent du poste que Jussey occuperait à Paris ou à la Haye. Il y avait beaucoup de chances pour que Bernard fût nommé en Hollande.

— Il faudra probablement, — dit Cécile, — que j'aille passer huit jours à Rome, lorsque Bernard sera nommé... je pourrai bientôt supporter le voyage...

Georges rêva tout haut d'aller peut-être en Italie, pendant que Cécile y serait. Mais elle le dissuada de ce projet, elle n'aurait que bien peu de temps à lui donner : d'ailleurs, elle espérait beaucoup éviter ce déplacement.

Ils passèrent l'après-midi ensemble. Près de Cécile, Georges éprouvait un malaise indéfinissable. Il lui semblait que ce qu'il

disait à sa compagne ne jaillissait plus de source, comme naguère. Autrefois, il lui disait tout ce qu'il pensait : il ne lui cachait rien de son cœur et de son esprit : maintenant, une appréhension constante entravait son expansion. Cependant il n'en doutait point : il n'aimait que Cécile. La voix de la jeune femme était pour lui comme une caresse dont il jouissait physiquement. La fragilité de sa démarche, de ses mains diaphanes et de ses joues maigries lui causait une tendre pitié par laquelle il avait le cœur serré. Toutefois il ne se permettait pas de s'abandonner à ces sentiments amoureux ; le pouvait-il, dans le salon même où, près de Pauline?...

Ce manque d'audace à s'exprimer librement, Cécile en était également victime, mais pour d'autres raisons. Elle les donna elle-même à Georges avec une candeur qui le toucha, en augmentant encore ses remords :

— Ne vous étonnez pas et ne m'en veuillez point si je m'abandonne moins qu'auparavant au bonheur d'être près de vous. Même à vous, j'ose si peu livrer mon cœur ! La maladie a arrêté l'élan et l'espèce d'entraînement que j'avais pris en vivant, depuis un an, presque constamment avec vous. Il faut me donner un peu de temps pour m'y remettre !

Georges tenta de l'encourager et de la consoler. Mais il trouvait ses consolations mauvaises et ses encouragements inefficaces. Il ne savait presque rien dire pour louer et embellir le présent. Il avait plus d'assurance lorsqu'il s'engageait dans ses souvenirs ou dans ses projets.

Malgré son envie de s'éloigner du lieu où elle avait été malade, Cécile, à la fin de la journée, devint mélancolique en se disant que c'était là sa dernière soirée à Monvilliers. Demain elle retrouverait, avec Bernard, des obligations et des contraintes. Elle ne pourrait plus voir Georges à sa guise. Ils devraient tous deux surveiller leurs allées et venues. La perspective de ces mensonges et de ces périls la rebutait d'avance. Et puis, si Bernard était envoyé à la Haye, ce seraient six semaines ou deux mois pendant lesquels il ne faudrait pas songer à voir Georges ! Elle se sentit lâche et désolée, et elle se répéta en soupirant : « Ah ! pourquoi nous sommes-nous rencontrés !... »

XL

Installée au fond de la voiture, dans les coussins et sous les couvertures, Cécile souriait à Pauline et à Georges qui lui disaient adieu :

— Je me sens tout à fait guérie. Vous ne me reconnaîtrez plus quand vous me retrouverez, tant je compte engraisser!

Pauline dit qu'elle comptait quitter Monvilliers la semaine suivante.

— Dépêchez-vous, — conseilla Jussey en endossant un ample manteau, — j'emmènerai Cécile à Rome ou à la Haye, dès que je saurai à quoi m'en tenir!

Penché à l'intérieur de la portière, et baisant une dernière fois la main de la jeune femme, Georges murmura :

— J'irai vous voir après-demain... Je vous aime...

Cette dernière parole, douce et imprudente, fit battre le cœur de Cécile. C'était la première fois que, devant Bernard, Georges s'enhardissait à témoigner son amour. Elle négligea l'intention tendre de cet aveu pour en vouloir au jeune homme. Georges lui avait fait éprouver, à l'improviste et douloureusement, par ces trois mots prononcés à deux pas de son mari, le sentiment de sa duplicité. Elle sentit que des larmes de dépit allaient lui monter aux yeux. Elle se domina, et presque aussitôt l'automobile, conduite par Bernard, s'ébranla. Cécile agita la main vers Pauline et Georges.

Pauline et Georges, rentrèrent dans le salon et regardèrent la voiture s'en aller à travers le parc. Lorsque le concierge eut refermé la grille, et qu'on n'entendit plus les derniers éclats de la trompe sur la route, ils quittèrent le balcon où ils étaient venus. Elle se tourna vers lui, et, d'un ton qu'elle rendait volontairement comique pour atténuer la franchise de sa pensée :

— Pourquoi diable n'êtes-vous pas parti avec eux, mon ami?

Il répondit avec la même sincérité :

— C'est ce que je me disais...

Il n'avait pas osé s'en aller le même jour que Cécile dans la

crainte puérile que ce départ simultané ne donnât des soupçons à Jussey. Mais il trouvait maintenant cette précaution bien vaine en regard du danger qu'il y avait à rester seul près de Pauline, après ce qui s'était passé entre eux.

Il donna assez sottement cette raison à la jeune femme, qui répondit :

— Dans ce cas, vous auriez pu vous en aller deux ou trois jours avant l'arrivée de Jussey!... Qu'est-ce que vous allez faire ici, maintenant?

— Je vais faire mes malles...

Elle le railla :

— Vos malles! Vous ne pouvez plus partir ce soir, n'est-ce pas?... Personne n'a entendu parler ici de ce départ : cela donnerait vraiment à jaser!

Elle ne cachait pas son agacement, son inquiétude :

— En tout cas, ne restons pas dans ce salon. Venez faire un tour... vous partirez demain, si vous voulez!...

En la suivant, un peu penaud, Georges se demandait si, inconsciemment, il n'était pas resté à Monvilliers après Cécile dans un espoir secret et coupable. Même lorsqu'il ne se l'avouait pas, le désir trouble qu'il avait de Pauline ne dirigeait-il point ses actions? Il regardait le corps souple, alerte de madame Hébrée; il en imaginait contre lui la forme vivante et chaude. Il se faisait en même temps de violents reproches. Eh quoi! dix minutes à peine s'étaient écoulées depuis l'instant où il avait dit : « Je vous aime » à Cécile ; il n'avait pas oublié la tristesse qui l'avait étreint lorsque la voiture s'était éloignée, et, cependant, il désirait une autre femme! Il aurait fallu dire à madame Hébrée : « Je m'en vais tout de suite. c'est décidé. » Mais il était incapable de prendre cette résolution salutaire, et il continuait de marcher à côté de Pauline, dans le parc, tandis que celle-ci appelait son chien, qui courait après les lapins sur la pelouse.

Ils arrivèrent au potager. Des odeurs délicates et confuses flottaient dans l'air voilé. Sur le passage des deux promeneurs, des merles s'enfuyaient en sifflant. Le chien, excité par les oiseaux, courait à travers le jardin et saccageait les légumes. Pauline se vengea sur l'épagneul de l'irritation où la mettait la compagnie de Georges ; puis elle attacha la bête à la laisse

dont elle l'avait vigoureusement cinglée. Le chien, calmé, trotta peureusement derrière elle.

Bientôt elle se tourna vers Georges et lui dit brusquement :

— Je suis aussi furieuse contre moi que contre vous !.... Je voudrais tant que vous me soyez tout à fait indifférent !... J'ai envie de vous dire des choses dures et blessantes ; mais à quoi cela servirait-il?... Vous vous abandonnez aux événements comme un bouchon sur l'eau...

Et elle conclut :

— Vous êtes à gifler !

Georges avoua ses torts.

Elle reprit :

— Avec un autre, cela serait tout simple : ou bien vous prendriez votre parti de tromper Cécile, et je me laisserais persuader; ou bien, au contraire, vous n'hésiteriez pas devant votre devoir et il faudrait bien, alors, que je me résigne à la vertu !... Au lieu de cela, vous hésitez; tantôt Cécile vous écrase de remords, tantôt c'est moi qui vous bouscule le sang... Cette situation finira par nous rendre enragés !

Georges allait répondre, mais, à ce moment, le chien, d'un bond violent, arracha de la main de Pauline la laisse qu'elle tenait et se remit à folâtrer dans les salades.

— Cette bête est insupportable ! — s'écria Pauline, — je vais l'enfermer dans le calorifère de la serre !

Ils rebroussèrent chemin.

Ils entrèrent dans la serre, où la température tiède et humide paraissait massive, endormie. Pauline alla enfermer son chien. Quand elle revint, elle trouva Georges assis au bord d'un petit bassin rond dans lequel trempaient des fougères, et où brillaient deux ou trois poissons rouges.

Pauline s'assit de l'autre côté du bassin. Elle arracha une longue feuille de fougères; elle dégarnit la hampe fibreuse de sa dentelure verte et s'amusa machinalement, avec cette petite lance, à persécuter les cyprins.

Lorsque les poissons effarés furent tous cachés sous les herbes, elle jeta au visage de Georges la tige mouillée et lui affirma d'une façon provocante qu'il avait l'air d'un imbécile.

— Je le sais bien ! — répondit-il sans bouger.

Cette réponse irrita Pauline :

— Ne soyez donc pas si passif, si obéissant!... Révoltez-vous!... Mentez-moi... Secouez-vous un peu, et protestez, au lieu de regarder ma bouche par en dessous comme un enfant sournois qui convoite un gâteau!

Il ne répondit pas et se leva. Le chien, en entendant la voix de sa maîtresse, commença de gémir, dans le bûcher. Pour le faire taire, Pauline, sans se déranger, se mit à lancer contre la porte des graviers qu'elle ramassait autour d'elle.

Pendant ce temps, Georges grimpa sur une échelle et cueillit, au berceau de pampres qui suivait la ligne du toit de verre, une grosse grappe tardive, protégée par un sac de gaze. Il ouvrit le sac et commença de manger les grains, un à un.

Elle se tourna vers lui :

— Vous pourriez bien me faire partager votre goûter!

Toujours silencieux, il lui apporta la grappe et s'éloigna pour en détacher une autre, qu'il entama.

Elle le suivit des yeux :

— Que de grâce!... — murmura-t-elle, comme se parlant à elle-même.

Il haussa les épaules.

Elle feignit d'être froissée :

— Vous êtes impoli. Avec vous, jamais de juste milieu, ou la grossièreté, ou une politesse qui va jusqu'aux derniers outrages!

Mais elle avait terminé sa grappe et se pencha sur le bassin pour laver ses doigts poissés. Ensuite elle étancha l'eau avec son mouchoir. A son tour, Georges, ayant sucé le dernier grain, vint jusqu'au bassin. Quand il se releva, les mains dégouttantes, il resta une seconde dans une attitude embarrassée, ne sachant comment, sans mouiller son vêtement, prendre son mouchoir dans sa poche. Pauline, en riant, se leva et lui tendit le sien. Il essuya ses doigts, puis, au lieu de rendre à Pauline le mouchoir, il répondit tout haut à une voix intérieure : « Je m'en fiche! » et attira impérieusement Pauline contre lui.

Elle s'attendait vaguement à cela. Elle se débattit et voulut le repousser. Elle riait cependant en protestant :

— Laissez-moi!...

Mais il la maintenait fermement et assurait qu'il ne la lâcherait pas.

— Vous me faites mal, — dit-elle.

Il l'embrassait au hasard, entêté, violent, farouche. Elle sentait contre elle les bras musclés, le cœur battant ; elle entendait la respiration serrée de son adversaire. Elle ne se défendit plus, accrocha ses mains aux épaules de Georges, et lui offrit sa bouche.

Ce baiser intolérable et délicieux fut pour eux comme certaines tortures, qui sont d'abord des voluptés. Elle s'écarta la première et répéta, haletante, égarée :

— Ce n'est pas possible !... ce n'est pas possible !

Mais il ne voulait pas la laisser.

Il cherchait à l'entraîner vers une petite déclivité couverte de mousse qui occupait un coin de la serre. Elle se défendait, mais faiblement, et elle aurait sans doute succombé si elle ne s'était pas souvenue que cette mousse était saturée d'eau comme une éponge et que sa robe blanche l'eût, ensuite, ridiculement trahie. Elle trouva donc plus de courage contre la fièvre de Georges et contre son propre désir. Et, employant comme un secours le nom de son amie :

— Cécile... Cécile... — prononça-t-elle lourdement, en appuyant sur les syllabes, et, pour ainsi dire, les assénant comme des coups de poing.

Il desserra aussitôt son étreinte. Elle s'enfuit d'auprès de lui, courut à la porte derrière laquelle le chien grattait en reniflant. L'épagneul bondit joyeusement. Pauline, se sentant sauvée, excitait en riant l'animal contre Georges, aussi furieux que confus.

Ils sortirent de la serre. C'était le commencement du crépuscule. D'abord, ils se turent. Ce fut elle qui lui dit enfin, comme conclusion à des réflexions intérieures :

— Oui, il vaut mieux que vous partiez ce soir.

D'une voix sourde et serrée, il dit qu'il partirait. Puis Pauline voulut dissiper cette atmosphère dramatique ; elle feignit l'ironie, elle plaisanta :

— Quel sauvage !... Heureusement que l'endroit manquait de confort !

Elle reprit le ton grave :

— Il faut que vous partiez... Je ne serais pas deux fois aussi valeureuse !

Ils arrivèrent au château. Dans l'antichambre, sur la table où l'on mettait le courrier, Georges prit deux lettres à son nom, qui venaient d'arriver. Il ouvrit la première, et, mensongèrement, dit tout haut, devant le domestique, que cette lettre le rappelait sur le champ à Paris.

Pauline entra dans le jeu :

— Quel dommage ! Il faut vraiment que vous partiez ce soir ?

— Hélas, oui !

Il s'informa d'un train. Elle indiqua celui qui passait à neuf heures à Monvilliers. Elle donna ensuite des ordres pour qu'on attelât. Et, tandis que, par sa faute, ce départ s'organisait, elle regrettait soudain, amèrement, son sacrifice. Elle imagina les heures ardentes et folles d'un unique et suprême rendez-vous nocturne. Elle se dit : « Mais je l'aime, je l'aime, je l'aime... » et détesta presque Cécile.

Lui, sans soupçonner ce débat tardif, quitta Pauline pour faire ses malles. Elle gagna le salon. Là, elle se jeta sur le divan. Il lui semblait maintenant que jamais, avant Georges, elle n'avait aimé... N'y tenant plus, elle alla jusqu'à la chambre du jeune homme, frappa, entra. Il n'était pas seul : le valet de pied l'aidait à ranger ses affaires.

Décontenancée, elle dit seulement :

— Je venais voir s'il ne vous manquait rien...

Georges, lui répondit de la façon la plus affable :

— Rien du tout, chère amie...

Elle rôda quelques instants dans la pièce, sans refermer la porte ; puis demanda timidement :

— Alors, c'est décidé ? vous partez ce soir ?

Il se tourna vers Pauline, vit son regard triste, devina ce qui se passait en elle et, tandis que son regard disait : « C'est vous qui l'avez voulu ! » il répondit :

— Il le faut, hélas ! Fleurquin me réclame !

Pauline s'en alla. Son accès impétueux et désolé se calma peu à peu. Elle se dit : « Qu'il parte ! » mais ne se dit pas : « Tout est fini entre nous ! » Elle espérait encore. Elle se

représentait Cécile à la Haye, loin d'eux, pendant de longues semaines. Alors, qui sait?...

Le dîner fut morose. Puis, à peine sortis de table, il fallut partir. Georges et elle montèrent sur le phaéton. Elle conduisait, comme le jour où elle était venue chercher Georges à la gare. Elle éprouvait un sentiment de détresse, grave et profond, qu'elle n'avait jamais connu. Elle eut envie de demander à Georges s'il aimerait toujours Cécile. Elle n'osa pas et lui dit seulement :

— Vous allez la revoir !

Il répondit, sans que la voix marquât ni regret, ni impatience :

— Je vais la revoir...

Ils firent quelques pas, côte à côte, sur le quai de la gare. Puis, quand la trompette et les sifflets annoncèrent le train, elle lui serra la main très fort, et, le suppliant presque :

— Vous ne m'oublierez pas?

— Hélas ! j'en suis incapable ! — répondit-il de façon à la fois bourrue et tendre.

Le train partit, emportant Georges. Pauline revint à travers la campagne noire, menant son cheval d'un train d'enfer, et laissant le vent sécher sur ses joues des larmes amères et lourdes, ses premières larmes d'amour.

XLI

De retour à Paris, il n'osa pas aller rue de Bellechasse avant le jour qu'il avait dit à Cécile. Ses scrupules, auxquels il ne pouvait se soustraire, lui étaient insupportables ; il pensait : « Tant d'autres jeunes gens ne s'en embarrasseraient pas ; Pauline m'attire et me plaît pour des raisons si différentes de celles qui me font aimer Cécile !... » Et il n'était pas loin d'admettre qu'il avait obéi, en quittant Monvilliers, à de faux préjugés.

Mais il retrouvait vite ses remords lorsqu'il songeait à ce que Cécile penserait de lui si elle apprenait jamais sa conduite. Alors il essayait de trouver des circonstances atténuantes : Cécile, en refusant d'être sa maîtresse, n'avait-elle point

menacé l'intégrité et l'harmonie de leur amour? Un autre que lui eût peut-être triomphé de toutes les tentations ; mais il était le plus faible de tous les hommes, et, à la première occasion, il l'avait aussitôt prouvé !

Ce fut également cette détestable faiblesse qui l'empêcha d'avouer à Fleurquin ce qui s'était passé.

Fleurquin, trop discret pour interroger de façon précise, lui demanda si réellement il était heureux. Georges répondit évasivement :

— Est-on jamais tout à fait heureux?

Cette réserve étonna Fleurquin. Il supposa qu'elle venait d'un amour exaucé, et, laissant là les questions sentimentales, il lui parla de littérature et d'art.

Mais les livres et les tableaux ne savaient plus intéresser et distraire Lendrieux. Il n'avait plus d'entrain ni d'enthousiasme. Il lui semblait que de grandes ombres s'étendaient sur les parties naguère ensoleillées de son cœur et de son esprit. Ni son amour, ni son désir n'étaient satisfaits... Ah ! jamais plus il ne serait heureux !...

En se rendant chez madame de Jussey, il songeait au passé ruiné par sa faute. Il souffrait d'offrir à celle qui avait été pendant des mois le but de sa vie, l'asile d'une pensée empoisonnée, souillée. Avait-il le droit d'accepter l'amour de Cécile?

Dans l'escalier qui conduisait au petit salon où madame de Jussey allait le recevoir, Georges avait peine à contenir le tremblement de tout son être.

Mais il pénétra dans la pièce aux boiseries grises. Il vit son amie, et il retrouva, malgré tout, le bien-être triomphant dont il avait été rempli en entrant dans la chambre de Cécile, à Monvilliers. Ah ! oui, vraiment, il n'aimait qu'elle !...

Il s'assit près d'elle ; il s'enquit de sa santé, de son voyage. Ils n'osaient pas parler de leur amour. Elle aurait voulu lui expliquer ce qu'elle ressentait. Mais pourrait-elle jamais vaincre sa pudeur?

A peine étaient-ils ensemble depuis dix minutes que Jussey arriva. Il se plaignit du froid prématuré, de la saison, accepta du porto, et s'installa au coin de la cheminée. Il était gai et bavard. Il demanda à Georges des nouvelles de madame Hébrée et lui en fit beaucoup d'éloges.

Ce fut par lui que Lendrieux apprit le prochain départ des Jussey pour La Haye; Bernard y avait été nommé premier secrétaire. Cécile avait renoncé à aller à Rome, Jussey s'y rendrait seul, dans trois jours, avec les domestiques.

La vie de Paris semblait à Bernard, qui en avait été longtemps sevré, délicieuse et facile. Il parla d'une revue de music-hall, de deux ou trois premières. Il raconta les derniers potins du club. En d'autres temps, la présence de Bernard eût mis Georges au supplice; elle ne faisait maintenant que l'agacer. Mais Cécile ne savait que devenir. Rien de ce qu'elle disait n'était sincère et naturel. Elle songeait : « J'ai été la maîtresse de Georges, et c'est mon mari qui est là! » Une seconde elle envia Pauline, pour qui de telles rencontres étaient choses aisées. Elle subissait son honnêteté comme une infirmité, comme une condamnation.

Une demi-heure se passa de la sorte, après quoi, Georges prit congé. Il demanda à Cécile s'il pouvait revenir la voir, le lendemain. Elle répondit qu'elle ne sortait pas encore. Ne pouvait-il point prendre cela comme une invitation?

Bernard accompagna Lendrieux jusqu'au bas de l'escalier. Puis il remonta près de sa femme :

— Il n'est pas mal, ce petit, — dit-il en se versant un second verre de vin, — il est bien élevé... A-t-il vraiment du talent?...

Cécile répondit avec effort que Lendrieux avait beaucoup de talent. Elle était désolée que son mari lui parlât de Georges.

Mais Bernard était à mille lieues de supposer que ce sujet de conversation put être pénible à sa femme. Il poursuivit :

— Maintenant que le voilà de retour, nous reverrons bientôt la petite Hébrée!...

Cécile répondit qu'on reverrait en effet bientôt Pauline.

Il demanda :

— Croyez-vous que cela durera longtemps?

— Qu'est-ce qui doit durer longtemps? — s'informa-t-elle avec lassitude.

— Mais leur liaison, ma chère amie!... Voyons, vous ne me ferez pas croire que vous n'êtes point au courant!... Ils vous ont fait toutes leurs confidences?

Cécile trouva Bernard un peu ridicule. Elle en souffrit.

Ainsi, elle n'échappait à aucune des situations classiques du « ménage à trois ! » Naturellement, son mari devait tout supposer, sauf la vérité !

Pendant quelques secondes, elle ne sut que répondre. Elle allait dire : « Je vous assure que jamais Lendrieux n'a pensé à Pauline. » Mais avant d'avoir parlé, elle intervertit les noms, et dit :

— Jamais Pauline n'a pensé à Lendrieux, je vous assure.

Bernard fit un geste qui semblait dire : « A votre guise !... Je garde mon opinion ! »

Mais Cécile :

— Surtout, ne répétez pas cette invention-là !... C'est tout à fait faux !

Il la rassura. D'ailleurs, il n'était pas le premier qui crût à cette liaison. On lui en avait déjà parlé, ici et là. Il ajouta :

— Cela devait être en train et peut-être fait au moment du mariage de Mauvages... Ah ! elle ne perd pas son temps, cette Pauline !...

Le lendemain, Georges revint voir madame de Jussey. Il était déjà plus aguerri et décidé à laisser ses scrupules et ses remords à la porte.

Cécile s'était promis de ne rien lui dire des propos de Bernard. Il lui répugnait de mêler le nom et les opinions de son mari aux conversations d'amour qu'elle avait avec Georges.

Mais sa résolution s'amollit lorsqu'elle vit son ami devant elle. Elle imagina que cette révélation l'amuserait. Une demi-seconde, avant de parler, elle se dit : « Si cela lui donnait l'idée... » Mais aussitôt, elle se rassura : elle était aussi certaine de Pauline que de Georges !

Elle commença donc :

— Devinez, cher ami, ce que Bernard m'a raconté hier, après votre départ?

Aussitôt Georges s'inquiéta un peu. Jussey avait-il soupçonné qu'il aimait Cécile ?

— Que vous a-t-il raconté ?

En répondant, elle le regardait :

— Le bruit court, paraît-il, que vous êtes l'amant de Pauline.

Il essaya de soutenir ce regard. Mais il s'attendait si peu à cela, il était si peu préparé qu'il dut baisser les yeux et, devant ces paupières baissées, Cécile, sans se formuler des soupçons, eut un léger choc.

Georges fit un grand effort pour répondre ;

— C'est une bonne plaisanterie !...

Déconcertée par le résultat imprévu de sa nouvelle, Cécile ne savait que dire, et encore moins que penser. Elle murmura :

— N'est-ce pas ?

C'était comme si on avait ouvert une source dans son cœur. D'abord une goutte était tombée, d'une saveur affreuse et insoupçonnée, puis une seconde goutte, enfin un léger filet, et cette eau pesante élevait peu à peu son niveau. Cécile aurait voulu n'avoir jamais parlé.

Georges le sentait : il aurait fallu se lever, se jeter aux pieds de Cécile ; dire ce qui était vrai ; et dire aussi pourquoi, comment ; protester que, malgré tout, il n'aimait qu'elle ; panser la blessure avant qu'elle fût dangereuse et inguérissable... Il n'en avait pas le courage.

Il mentit donc, non pour se défendre, car madame de Jussey ne l'accusait pas, mais pour rire de cette accusation invraisemblable. En parlant, il se demandait s'il jouait assez bien la comédie ; et cette comédie lui faisait horreur...

— Il faudra que vous racontiez cela à Pauline ; cela la fera bien rire !

Un domestique annonça alors une cousine de Cécile, personne fort ennuyeuse et bavarde, dont la présence mit fin à cette situation intolérable.

Peu après, Bernard arriva. Georges, en lui serrant la main, pensa que jamais de sa vie il n'avait vu un homme plus bête et plus maladroit. Il causa quelque temps avec lui.

Jussey, entre autres choses, dit qu'il avait vu Hébrée, dans l'après-midi. Il avait appris par lui que Pauline rentrait le surlendemain.

Bernard s'était amusé à dire cela pour troubler Georges. Il y réussit mieux qu'il ne l'avait espéré, puisque celui-ci rougit malgré lui.

Georges s'injuriait de rougir, et se demandait anxieusement si Cécile, qu'il ne pouvait pas voir, avait surpris ce trouble.

Mais la cousine se leva ; il partit derrière elle. A peine fut-il dans la rue qu'il regretta amèrement de n'avoir pas tout avoué à Cécile : « Elle m'aurait pardonné, pensait-il, tandis que, maintenant, tout est fini !... »

XLII

Deux jours après, Pauline arriva à Paris. Elle envoya aussitôt un télégramme à Georges, lui demandant de passer chez elle, avant le dîner.

Elle avait hâte de le revoir.

Il entra, grave et résigné :

— Oh ! oh ! — s'écria-t-elle, — vous ressemblez à un maître des cérémonies !

Il lui demanda poliment si sa santé était bonne.

Elle se portait à merveille. Elle était revenue le plus vite possible. Ah ! que Monvilliers lui avait paru vide et morose !... C'est Georges qu'elle avait averti le premier de son retour ; elle venait seulement d'écrire à Cécile.

En parlant, Pauline sentait que ce qu'elle disait n'avait aucun écho en son interlocuteur. Elle se tut, regarda Georges :

— Vous n'avez pas du tout l'air d'être content de me revoir !... Comme vous êtes sage, aujourd'hui !

Elle le devinait hostile.

Il lui raconta alors, dans un désordre inquiet et irrité, ce que Cécile avait appris l'avant-veille.

Pauline tenta de rester calme :

— On aurait dit cela, même s'il ne s'était rien passé entre nous.

Il répliqua :

— Mais il s'est passé quelque chose !

— J'espère que vous avez nié ?

Oui, il avait nié. Mais avait-il bien su mentir ? Il avait été pris à l'improviste. Il craignait l'intuition de Cécile :

— Je ne sais pas, — conclut-il, — mais il me semble qu'à sa place, la façon dont je lui ai répondu ne m'aurait pas satisfait.

Pauline ne cacha plus son appréhension. A ce moment, son

affection pour Cécile fut plus forte que son goût pour Georges. Assise, elle était courbée en avant, les coudes sur les genoux.

— Je donnerais bien deux ans de ma vie, — dit-elle, — pour que rien de tout cela ne soit arrivé!

— Moi aussi, — riposta Georges.

Un assentiment si sincère la froissa.

Elle leva vers Georges un regard chargé de tristesse :

— Vous aussi? — demanda-t-elle.

Il fut catégorique :

— Oui, moi aussi! Pourquoi aurais-je moins de remords que vous?... Je suis le seul coupable!... Et, en somme, vous n'avez trompé qu'une amie; moi, j'ai trahi mon amour.

Il ajouta, s'apitoyant sur Pauline et sur lui :

— Eh oui, nous expions, chère amie!

Mais elle ne pouvait admettre que tout fût menacé et peut-être perdu :

— Pourquoi vos craintes ne seraient-elles pas chimériques?... Ne nous affolons pas!... Cécile n'a aucun soupçon!

Toutefois elle se rassurait mal; et lui, loin de l'aider, disait :

— Mon regard a certainement révélé ma mauvaise conscience... Ah! je ne l'aime pas autant qu'il le faudrait, puisque je n'ai point tout avoué!

Ce mot la mit hors d'elle :

— Avouer! avouer!... Vous n'en avez pas le droit, — s'écria-t-elle. — Vous ne songez qu'à vous... songez à moi!

Il s'arrêta devant elle. Il lui dit qu'il allait rue de Bellechasse et promit de taire la vérité à Cécile :

— Maintenant que j'ai commencé à mentir, il faut bien que je continue!...

Elle le laissa partir. Elle malmena les coussins, déchira son mouchoir et se reprocha de s'être laissé entraîner par Georges et Cécile dans un monde de passions où elle était démunie et désorientée. Elle regretta presque son ancienne manière d'envisager l'amour. Et elle se disait, surprise, et plus furieuse qu'abattue par l'adversité : « Est-ce à moi que ces choses-là devaient arriver? »

Rue de Bellechasse, Cécile fit attendre Georges quelques

instants, avant de le recevoir. Elle s'en excusa : Jussey était parti le matin pour Rome, emmenant presque tous les domestiques.

— C'est un vrai déménagement; je pars dans trois jours pour la Haye...

Elle tenait à la main, en parlant, le télégramme de madame Hébrée :

— Pauline est rentrée.

Georges, pour éviter une question, dit précipitamment qu'il le savait, qu'il venait de voir madame Hébrée.

A peine eut-il parlé qu'il sentit sa maladresse : Cécile n'allait-elle pas s'étonner de ce qu'il eût vu Pauline avant elle?

Mais Cécile était dans un moment où ses inquiétudes la laissaient en repos. Ce fut donc sans y attacher une extrême importance qu'elle demanda à Georges s'il avait appris à Pauline les bavardages de Bernard.

— Je lui en ai dit deux mots, — répondit-il; — elle a bien ri!...

Le départ de Jussey était au fond la vraie raison de la bonne humeur de Cécile : à la pensée que Georges et son mari ne se rencontreraient plus, elle était allégée d'un grand poids. En outre, elle voulait témoigner à Georges une vive tendresse, pour qu'il n'allât plus penser à d'autres femmes, lorsqu'il serait loin d'elle.

D'elle-même, elle vint l'embrasser. Il la serra contre lui, heureux, quoique se sentant sacrilège.

Le jour suivant, vers dix heures du matin, Pauline, ne pouvant tenir en place, sortit de chez elle pour aller se promener au Bois. Comme une enfant gâtée, elle boudait contre les circonstances, et elle en voulait aux autres presque plus qu'à elle-même.

Il faisait froid, l'air était coupant et vif. Elle marchait vite, et le petit bruit sec et régulier de son pas lui semblait scander et encourager ses pensées.

Arrivée place de l'Étoile, et avant de s'engager dans l'avenue du Bois de Boulogne, elle s'arrêta. Au lieu d'errer ainsi, seule, pourquoi n'irait-elle pas voir Cécile? Son amie la savait de retour : cette visite n'était-elle pas presque obliga-

toire? Son absence surprendrait Cécile. Et, outre toutes ces raisons, Pauline avait envie de revoir sa rivale victorieuse. « C'est moi la victime, maintenant! » pensa-t-elle avec amertume.

Cédant à sa curiosité périlleuse, elle appela un fiacre et se fit conduire rue de Bellechasse. Elle sonna, entra dans la cour, puis dans l'antichambre, et, quand il fut trop tard, elle regretta d'être venue.

Ces regrets se changèrent en timidité, puis en crainte, lorsque, du petit salon gris, elle passa dans la chambre de Cécile ; les malles et les cartons l'encombraient déjà.

Cécile, du cabinet de toilette, lui cria, par la porte ouverte, qu'elle venait à l'instant.

Les deux femmes causèrent ainsi quelque temps, séparées seulement par une portière à demi-tirée.

En entendant la voix de Pauline, Cécile ressentit un malaise fait de tristesse soupçonneuse et d'inquiétude presque haineuse. Brusquement, la confiance qu'elle avait retrouvée l'abandonna de nouveau. En une seconde, elle se souvint des aventures antérieures de Pauline : elle jugea son amie. Son indulgence naturelle fit place à une clairvoyance sévère. Elle vit Pauline et Georges l'un près de l'autre, elle imagina leurs lèvres unies, elle eut un haut-le-corps, et posa nerveusement sur la tablette le flacon qu'elle tenait à la main.

Prête à la défense et à la lutte, elle entra dans la chambre où Pauline se trouvait; son visage ne trahissait rien de son agitation. Pauline racontait fébrilement et avec des éclats de voix inutiles ce qu'elle avait fait, seule à Monvilliers. Cette attitude fortifia les soupçons de Cécile. Assurément, il s'était passé quelque chose entre Pauline et Georges. Cette certitude ne l'éloignait pas de Georges; c'était au contraire la violence de son amour qui lui procurait la force de dissimuler. Elle n'accusait que Pauline; elle aurait voulu que celle-ci n'eût jamais existé. Elle la détestait de tout son cœur, de tout son être. Elle se sentait cruelle et vindicative. Mais, surtout, elle voulait savoir; elle voulait que Pauline livrât par un geste, par une intonation, peut-être par une parole, un affreux et coupable secret.

Si Pauline s'était sentie aimée, elle eût sans doute affronté

victorieusement son amie d'enfance, en qui elle devinait un adversaire sournois et implacable. Mais, abandonnée, elle perdait pied et n'avait plus ni habileté, ni sang-froid. Elle ne songeait qu'à nier, nier encore et nier toujours. Elle pensait que c'était la seule façon de ne pas perdre irrémissiblement la sympathie de Georges.

Aussi, lorsque Cécile, après quelques circonlocutions hypocrites, demanda si Georges lui avait parlé des bavardages de Bernard, elle ne trouva à répondre que ces mots :

— Quels bavardages?...

Dès lors, Cécile sut à quoi s'en tenir. Pauline mentait, ou, Georges, la veille, avait menti. Dans l'un ou l'autre cas, Bernard ne s'était pas trompé en affirmant que Georges était l'amant de Pauline. Elle reçut cette certitude comme un coup dans la poitrine, et, d'abord, elle pensa chanceler. Il lui sembla que tout le sang de son corps était rentré dans son cœur, qui allait éclater. Elle mordit sa lèvre inférieure. Elle revit dans un éclair la scène qui s'était passée rue de Rivoli. Désespérée, elle songeait : « Pourquoi ne suis-je pas restée chez lui, ce jour-là? » Et, par ce regret déchirant, elle innocentait Georges, mais n'atténuait pas la répulsion que lui causait la perfide Pauline. Tout l'orgueil dont elle n'usait plus pour se défendre de Georges, elle l'employa instinctivement à cacher à Pauline ce qu'elle ressentait. Ah! jamais elle ne s'abaisserait à reprocher quoi que ce soit à la trompeuse!...

Elle lui répéta donc, avec un calme et un enjouement feints, plus méprisants que tout reproche, ce que Jussey lui avait raconté.

Pauline écoutait ce récit sans lever les yeux, tout en continuant de feuilleter machinalement un *magazine* qui traînait sur une table. Elle songeait : « Quand elle s'arrêtera, il faudra que je dise quelque chose », et elle redoutait que les mots ne voulussent point passer dans sa gorge contractée... Lorsque Cécile se tut, Pauline trouva cependant la force de rire un peu, et de dire :

— Quelle histoire stupide!...

Elle aurait voulu ajouter autre chose; par exemple : « J'espère que tu n'en crois rien? » Mais elle redoutait que

Cécile ne lui répondît : « Si, j'en crois quelque chose! » ou qu'elle l'interrogeât plus précisément.

Au fond, elle ne doutait plus que Cécile ne soupçonnât la vérité; elle voulait éviter de lui en donner la certitude. Elle détourna donc la conversation, mais trop rapidement. Découvrant dans la revue illustrée qu'elle tenait une série de photographies qui représentait les élégances de Biarritz, elle s'écria :

— Tiens, je vais chercher si l'on voit papa!

Bientôt une femme de chambre vint demander quelques ordres. Cette fille, timide et sotte, comprenait mal ce que lui expliquait Cécile. Pauline en profita pour s'esquiver :

— Je me sauve, — dit-elle. — Je te dérange horriblement... A bientôt!

En lui répondant « A bientôt! » Cécile la regardait partir, décidée à ne la revoir jamais.

Le même jour, à cinq heures du soir, Georges, atterré, quittait madame Hébrée. Il venait d'apprendre par elle la scène du matin. Ainsi, Pauline, en répondant à Cécile le contraire de ce qu'il avait dit la veille à madame de Jussey, avait tout perdu! Cécile, maintenant, il n'en pouvait douter, savait ce qu'elle n'aurait jamais dû savoir!

Accablé, Georges n'avait même pas reproché à Pauline son irréparable maladresse. A quoi bon? Tout, maintenant, n'était-il pas perdu?

Sans qu'il s'en fût aperçu, il se trouva devant la maison de Fleurquin. Oui, c'est là seulement qu'il pourrait trouver un réconfort, un secours.

Il monta chez son ami. Il lui fit une confession entrecoupée, confuse, mais complète. Il ne chercha pas à s'excuser : tout ce qui pouvait aggraver sa faute, il le dit, le répéta, y insistant.

Fleurquin, quand Georges eut achevé, lui dit, avec une tendresse bourrue :

— J'ai autant envie de vous plaindre que de vous battre!... Voyez quel malheur vous causez par votre détestable faiblesse... Ah! il faut que je vous porte une affection bien profonde pour que je puisse vous estimer encore après ce que vous avez fait!

— Je suis si malheureux! — gémit Georges.

Fleurquin reprit :

— Votre absence de caractère est plus dangereuse pour les autres et pour vous-même que la vraie méchanceté.

Georges le supplia :

— Ne m'abandonnez pas! En ce moment, je suis capable de tout!

Fleurquin se retint de répondre qu'il ne pensait pas que Georges eût même le courage de mourir. Quand il se représentait ce que pouvait endurer madame de Jussey, il n'avait plus d'indulgence pour Lendrieux.

— Si vous l'aviez vraiment aimée, — lui dit-il, — vous n'auriez pas agi ainsi...

Georges protesta violemment de son amour.

Mais Fleurquin répétait :

— Avec sa meilleure amie! pendant qu'elle était malade!... c'est abominable!

Le jeune homme ne se défendit pas.

Il aurait voulu que Fleurquin lui donnât quelque espoir; il demanda :

— Est-il impossible qu'elle n'ait pas tout deviné?

Selon le poëte, madame de Jussey possédait une certitude dont elle avait le cœur percé.

— Et puis, — ajouta-t-il, — vous l'aimez trop, malgré tout, pour avoir bien su mentir!

Tout ce que Fleurquin lui disait, Georges se l'était déjà répété, mais avec cette indulgence secrète et inconsciente que l'on garde pour soi-même. La voix du vieillard, bien qu'elle se fît douce et prévenante, était autrement autoritaire et implacable.

Par moments, Georges avait envie de se précipiter chez Cécile, de se jeter à ses pieds, de tout lui avouer, de la supplier. Il se disait : « Je la prendrai dans mes bras; elle verra bien que je n'aime qu'elle. » Puis, aussitôt, il supposait la répulsion que cette étreinte causerait à Cécile. Il se souvenait des regards affreux qu'elle avait dirigés sur lui, en le quittant, rue de Rivoli : à ce moment-là, elle n'avait pas les raisons terribles de le mépriser qu'elle avait aujourd'hui. Maintenant, souffrirait-elle seulement qu'il lui touchât la main? Oui, Fleurquin disait vrai : il ne pouvait plus, désormais, affronter la présence de celle qu'il avait ainsi trahie!

Il se tut longtemps, près de Fleurquin, silencieux comme lui. Dans la pièce peu éclairée, ils étaient assis tous deux, immobiles, le visage triste et désolé. Ils semblaient veiller un mort.

XLIII

« Demain soir, je serai à la Haye, je ne le verrai plus ! » se dit Cécile en se réveillant.

Elle n'avait pas pu s'endormir avant l'aube. Le déchirement de son cœur devenait presque une douleur physique. Elle était prise parfois de frayeurs folles, et, se cachant la tête sous le drap, elle appelait Georges en pleurant. Parfois, au contraire, calme et sévère comme un justicier, elle voyait devant elle Pauline, qu'elle chassait ignominieusement. Mais le plus souvent, elle s'accusait elle-même. Puisque, après s'être donnée, elle s'était reprise, Georges n'était pas engagé envers elle à la fidélité ; il pouvait disposer de son corps, dont elle ne voulait pas. Puisqu'elle avait dédaigné la volupté, pourquoi souffrait-elle maintenant de savoir que celui qu'elle aimait avait cherché, avait trouvé le plaisir près d'une autre? Elle avait été plus orgueilleuse qu'amoureuse. Elle en revenait sans cesse à cette idée, exagérant l'humilité et le repentir...

La lumière grise et froide de novembre entrait dans la chambre. Cécile posait tour à tour sur son front et sur sa gorge sa main brûlante. Elle se répétait : « Il a été heureux près d'elle! Et moi, je n'ai pas pu le rendre heureux! »

Elle frissonna : elle aurait voulu se mentir encore; elle aurait voulu se persuader qu'elle avait eu raison, naguère, qu'elle avait agi dans l'intérêt de son amour. Quelques jours auparavant, elle n'en doutait pas; mais, maintenant, il lui semblait que cette passion purement spirituelle et sentimentale n'avait pu durer que grâce à la complaisance artificielle de Georges ; elle avait demandé l'impossible et n'avait pas compté avec la vie.

Elle en arriva à se dire : « Je méprise Pauline et je ne la vaux pas! » Les amours de Pauline se compliquaient-ils, comme les siens, de scrupules et de répulsions anormales? Elle se demandait maintenant si l'amour ne consistait pas uni-

quement à faire le bonheur de celui qu'on aime, sans penser à soi. Naguère, elle avait repoussé Georges comme un ennemi. Ainsi rebuté par elle, il avait désiré Pauline. Pourquoi Pauline? Parce qu'elle était là, parce qu'elle était la première venue. « Et pourtant, se dit-elle subitement, avec une vanité clairvoyante et jalouse, Pauline est moins belle que moi!... Ne peut-on pas me désirer aussi? »

Elle se leva. Dans le cabinet de toilette, chaud et rempli de lumières, les grandes glaces lui montrèrent son image. Elle se répéta : « Ne peut-on pas me désirer aussi? » Oui : Pauline ne pouvait être pour Georges qu'un pis aller! Mais Cécile se souvint qu'elle avait été malade : elle s'inquiéta, et demanda aux miroirs de la renseigner sur sa beauté. Elle fut vite rassurée. Ah! qu'il lui serait facile, quand elle le voudrait, de faire oublier Pauline à Georges! Elle défit ses cheveux, moins fournis depuis la fièvre typhoïde, mais dont toute femme eût été envieuse. Elle enveloppa ses épaules rondes et pompeuses dans les mèches dorées, frémissant sous cette caresse légère et innombrable. Prise à ce jeu, par lequel elle trompait sa peine et encourageait son amour, elle s'attacha au cou son collier de perles, et s'amusa à regarder les couleurs laiteuses du joyau se confondre avec les couleurs vivantes de sa peau. Mais, tout à coup, cette peau passa du blanc délicatement rosé à un rose chaud et soutenu. Cécile, pensant à Georges, s'était dit : « S'il était là! » Rougissante et confuse, elle se dirigea vers la baignoire, sous la niche où les glaces ternies par l'âge et la vapeur répétèrent d'elle une image brumeuse et vague comme un fantôme.

Elle s'efforça de chasser l'idée qu'elle avait eue : Georges près d'elle! Eh quoi! c'était maintenant qu'elle accueillait la pensée d'une intimité sensuelle qui, naguère, avait failli l'éloigner de Georges pour jamais? Elle rechercha et ranima les souvenirs pénibles qu'elle gardait de l'heure passée rue de Rivoli. Elle essaya de réveiller son aversion. Mais elle n'y parvenait plus. Cécile se disait maintenant que les baisers de son ami lui avaient toujours été doux. Enfin elle évoquait le spectre ennemi de Pauline. « Je ne veux pas qu'elle me le prenne! » Sans se l'avouer encore, elle était déjà prête à redevenir la maîtresse de Georges.

Une heure plus tard, elle déjeunait seule, dans la haute et noire salle à manger de la rue de Bellechasse. Sa blessure engourdie se ranimait : Cécile songeait aux avilissants mensonges de l'homme qu'elle aimait. Elle eut une impression de tristesse mêlée d'ironie : c'était depuis qu'elle méprisait Georges que, pour la première fois, le désir ne l'avait point trouvée rétive. « Je ne suis plus fière, je ne suis plus qu'amoureuse », pensait-elle.

Elle essaya de réagir, de se reprendre, mais elle ne pouvait pas faire taire une voix qui, résonnant au plus profond d'elle-même, semblait pourtant venir du dehors. Et cette voix lui disait : « Tu ne pars que demain! Va chez lui et donne-toi, une suprême fois! » Cécile faisait à cette tentation deux réponses simultanées, l'une qui refusait de façon révoltée, l'autre hésitante et molle, dont la signification était à peine perceptible. Cette réponse-là n'osait s'opposer à l'autre, mais elle l'affrontait par des détours. Il ne s'agissait pas d'abdiquer toute ambition et toute dignité : « Une seule fois... partir le lendemain et ne jamais revoir Georges. » Plus bas encore, la voix insidieuse murmurait : « Tu lui prouveras que ta rivale, près de toi, n'est rien; et, lorsqu'il t'aura perdue, après cette ivresse sans lendemain, il saura ce que tu valais, et connaîtra l'étendue de sa faute! » Il semblait à Cécile qu'une puissance supérieure voulait la surprendre en l'hypnotisant. Elle essayait de lutter et de se défendre, mais vainement. Elle chassait cette idée affreuse et folle, pour la voir bientôt réapparaître, sournoise, tenace, pareille à ces chiens errants que l'on renvoie à coups de pierres, mais qu'on retrouve toujours derrière soi et qu'on finit par adopter.

A trois heures, elle sortit pour faire quelques courses. A cinq heures, elle se fit conduire chez Colombin, et là, elle renvoya la voiture, sans rien décider encore. Elle regrettait maintenant d'être venue chez ce pâtissier où elle craignait de rencontrer des gens qu'elle connaissait. En attendant le thé et les muffins, elle écoutait la voix tentatrice, plus fébrile et plus acharnée : « Vas-y! » La voix rabattait de ses propositions antérieures : « Vas-y sans plan préconçu; vas-y seulement pour lui dire adieu, puisque tu pars demain... Vas-y! quand tu seras là-bas, ton orgueil et ton aversion seront peut-être

plus fortes que tes désirs, et tu sortiras de chez lui sans rien avoir à te reprocher... Vas-y! tu ne l'as point prévenu... peut-être qu'il n'y sera pas! »

On lui apporta le plateau servi. Elle goûta machinalement. Et elle se souvenait des goûters qu'elle était venue faire dans ce même lieu avec Pauline, avant et depuis son mariage. Pauline!... Ah! si Pauline entrait, tout à coup, dans ce magasin! Cette idée lui fit boire à la hâte sa tasse de thé. Elle se leva, paya, sortit. Elle ne fut tranquille qu'à deux cents mètres de la boutique, sous les arcades de la rue de Rivoli. Une minute, immobile, elle regarda la devanture d'un libraire anglais, puis elle traversa la chaussée, gagna les Tuileries, et suivit la terrasse des Feuillants : « Vas-y, répétait toujours la voix, peut-être qu'il n'y sera pas! » Ah! s'il pouvait ne pas y être!... Du jardin, elle tâcha de distinguer les fenêtres de l'appartement de Georges. Si elle y voyait de la lumière, elle ne monterait pas. Dans l'autre cas, elle remettait encore sa décision. Aucune des maisons qui se trouvent entre la rue Saint-Roch et la rue du 29-Juillet n'était éclairée à l'étage qu'habitait Georges. Georges était peut-être sorti; il n'y avait presque plus de risques. Elle traversa; elle tremblait et essayait vainement de réprimer ce tremblement. Sous les arcades, un passant, en l'apercevant, se retourna pour la regarder; elle eut peur que son hésitation n'intriguât et ne retînt ce passant. Elle franchit le seuil. Elle n'osa point demander à la concierge si Georges était chez lui. Elle craignait le trouble de sa voix. Elle commença de monter l'escalier. Elle se disait : « Il est encore temps de me sauver! » Mais si le pouvoir cruel qui la dominait la laissait libre de raisonner encore, il ne lui permettait pas de reculer, et la poussait aux épaules. Elle pensa : « Il a peut-être un ami chez lui : Fleurquin, ou... » Elle frémit : « ... ou Pauline!... » Encore Pauline! Ah! si Pauline était là! A cette pensée, elle sonna résolument. Et, dans la seconde : « Qu'ai-je fait! » pensa-t-elle, épouvantée.

Le timbre retentit longuement dans l'antichambre. Cécile percevait, dans le silence, le moindre bruit. Elle entendit qu'on remuait un meuble, puis qu'on ouvrait une porte, puis un bruit de pas; ce bruit se rapprochait : Oh! si ce pouvait ne pas être Georges, mais la servante; si Georges était sorti!...

Tout à coup le joint de la porte montra un rais de lumière ; une main tâtonna contre la serrure, et Georges tira à lui le battant.

Les genoux fléchissants, elle demanda, d'une voix presque indistincte :

— Je puis entrer?...

Il essaya de répondre : il ne le put pas. Il s'inclina... Cécile était devant lui, Cécile était venue!...

Elle se tenait debout dans l'antichambre étroite et sombre. Elle ne savait que dire et son bouleversement était tel qu'elle ne pouvait suivre la moindre pensée.

Lui, il n'osait pas la nommer « Cécile ». Il croyait ne plus la revoir, et la voici qui était là, chez lui! Il balbutia :

— Ah! Cécile! si vous saviez!...

Ce fut la peur d'entendre ce qu'elle ne voulait pas entendre qui lui donna du courage. A voix basse, mais nettement et impérieusement, elle dit avec précipitation :

— Taisez-vous!... Je ne veux rien savoir!...

Il aurait préféré ne pas la faire entrer dans le salon, se souvenant de ce qui s'y était passé naguère. Il dut cependant s'y résigner.

Une seule lampe était allumée sur la table. Par la porte demeurée ouverte, on entendait, dans la pièce voisine, crépiter un feu de bois.

Cécile tournait le dos au grand divan rouge, mais cependant elle savait qu'il était là, et, par la pensée, le revit. Il ne fallait pas songer à ce qui pourrait arriver. Elle s'efforça de garder l'apparence du sang-froid.

— Je suis venue, — dit-elle, — pour vous dire adieu. Je pars demain.

Il n'osait pas parler de son amour ; elle redoutait qu'il confessât sa trahison.

Il murmura seulement :

— Je suis si malheureux!

Elle répondit avec douceur :

— Il ne faut pas être malheureux...

Comme elle, il aurait voulu que cette gêne affreuse cessât. Ils sentaient que, dans quelques minutes, ils pourraient parler d'eux-mêmes ; mais, jusque-là, que dire?

Il lui demanda si elle avait goûté, et lui proposa du porto. Elle ne lui dit pas qu'elle sortait chez le pâtissier, et accepta un verre de porto.

Il se demandait pourquoi elle était venue. Il ne comprenait pas ce qui avait pu la décider.

Elle but une gorgée de vin, posa le verre à côté d'elle, sur une petite table qui touchait presque le fauteuil où elle était assise. Elle dit :

— Je serai demain soir à la Haye...

Puis, craignant de s'attendrir, elle ajouta presque aussitôt :

— Vous avez de très jolies choses, ici. Éclairez un peu, voulez-vous ?

Il tourna les boutons de l'électricité. Les miroirs et les cadres brillèrent. On distingua les dessins des tapis et des tentures ; un bouquet de tubéreuses émergea de l'ombre.

— Voilà donc ce qui sentait si fort, — dit-elle.

Puis elle se tourna vers lui, et, pour la première fois depuis qu'elle savait qu'il l'avait trahie, elle le regarda. Elle fut sur le point de fondre en larmes. Il ne lui semblait pas que son cœur, ainsi gonflé, pût rester en elle sans éclater.

Jamais elle ne l'avait autant aimé.

Il vit ces reproches, cette douleur et cet amour dans le regard de Cécile. Sans bouger, debout, adossé à la cheminée, il prononça :

— Je vous aime, Cécile ! je vous aime...

Et, aussitôt, il courut se jeter à ses pieds, cacha son visage sur les genoux de la jeune femme et répéta, contre la robe et les fourrures :

— Je vous aime, Cécile, je vous aime !...

Elle ne répondit pas, serrait des deux mains la tête abandonnée, et pleurait.

En pleurant, elle pensait à tout leur amour. Dans sa mémoire, des images rapides et précises se succédèrent. Elle revit Rome, où elle l'avait aimé sans le savoir ; elle revit Utrecht ; elle revit la grande galerie du Louvre, où ils s'étaient promenés avec Fleurquin ; elle s'entendit chantant la phrase de Donna Anna, dans le salon de Pauline... Pauline encore !... Pauline qui peut-être avait, comme elle le faisait en ce moment, tenu la tête de Georges : Pauline, sa meilleure, sa seule amie !

Les doigts de Cécile se crispèrent dans les courts cheveux frisés. Elle attira Georges vers elle et se pencha vers lui : leurs lèvres s'unirent.

Pendant ce baiser, elle se disait farouchement : « Pauline a baisé cette bouche ! » et cette pensée affreuse, au lieu de l'arracher à cette étreinte, l'excitait à la rendre plus étroite, à la prolonger.

Quel rêve valait pour Georges cette réalité inexplicable? Cécile avait-elle vu Pauline? Pauline avait-elle parlé? Que lui importait? Cécile l'aimait toujours!

Il fit mine d'entraîner Cécile vers le divan. Mais Cécile, décidée maintenant à se donner, voulait que ce fut de façon solennelle et magnifique. Elle pensait que la pièce voisine, où crépitait ce feu si joyeux, était la chambre à coucher. La chambre! elle avait hâte d'y entrer. Elle se retenait de crier à Georges : « Moi aussi, je veux être votre maîtresse! »

Elle rusa : elle assura qu'elle avait les pieds glacés, et ajouta :

— Vous avez du feu à côté, ne puis-je pas me chauffer un peu?

Il répondit que rien n'était plus facile, et la conduisit dans la chambre, très exiguë, et que le lit emplissait presque entière. Elle s'assit sur une petite chaise basse : tout son visage rougeoyait de reflets.

Il lui demanda si elle se trouvait bien.

Elle se trouvait à merveille : mais elle le pria d'aller lui chercher son verre de Porto.

Il sortit. Elle se leva derrière lui. Il entendit qu'elle poussait la porte.

Il n'osa rentrer que dix minutes plus tard. Elle était couchée, le visage caché dans son bras nu : toute sa chevelure ruisselait sur le drap.

. . . .

Elle se reposait, étonnée, alanguie et heureuse. Elle aurait voulu détruire le passé; elle aurait voulu empêcher l'avenir. Surtout elle aurait voulu ne jamais partir d'ici. Elle prévoyait les affreux remords dont elle serait la proie dès qu'elle quitterait cette chambre, où, pour la première fois, elle avait découvert tout l'amour. Elle éprouvait pour Georges un sentiment de gratitude sans mélange. Il avait donc fallu la peur de le

perdre pour qu'enfin se réveillassent en elle des trésors inertes et ignorés! Il lui semblait qu'elle était maintenant une autre femme. Jamais, avant ce jour, elle n'avait senti couler dans ses veines ce sang au flot égal, puissant et chaleureux. Son cœur et son esprit ne luttaient plus contre ses sens satisfaits. Tout en elle était harmonie, équilibre et certitude : ah! que ne pouvait-elle arrêter le temps!

Dans la cheminée, le feu, tout à l'heure si dru et violent, s'apaisait de minute en minute. Une bûche s'écroula, puis une seconde. Cécile se dit : « Je partirai quand le feu s'éteindra. » Puis, avec mélancolie, elle reconnut dans ce foyer pâlissant l'image de son bonheur. Rien ne pouvait empêcher que bientôt le miracle ne cessât ; et, de cette heure de transport, volée à la vie, il ne resterait plus que des cendres dont l'amertume l'empoisonnerait. De quel prix fatal payerait-elle cette ivresse? Demain, ce soir, avant une heure, tout serait consommé : elle aurait dit adieu à Georges pour jamais; le souvenir de ces baisers ardents, de ces caresses effrénées, la brûlerait de désir et de honte. Elle se vit à la Haye. Elle songea à l'existence lourde et solitaire qu'elle y mènerait. Ah! pourquoi n'était-elle pas morte, tout à l'heure, près de celui qu'elle adorait, et que, demain, elle s'efforcerait en vain d'oublier, peut-être de détester?

Elle tenait dans sa main la main de son amant : elle sentait contre sa paume les pulsations du sang de Georges. « Il est vivant, contre moi! » pensait-elle en s'appliquant à ne goûter que l'heure présente. Mais elle était impuissante à chasser les raisons de souffrir que déjà sa conscience s'enhardissait à lui rappeler. Les formes confuses du passé apparaissaient dans sa mémoire. Le voyage fantastique et bienheureux s'achevait; comme un marin à l'avant du navire, elle distinguait les basses contrées du rivage. Elle se rappela ces contes de fées où l'héroïne est aussi une victime, et paye de sa vie une heure d'amour et de royauté...

La dernière bûche se rompit, éparpillant ses braises. Seules, de chétives petites flammes pâles dansaient comme des fantômes à la place où s'élevaient les actives gerbes rouges.

Cécile sentit que Georges cherchait à dégager sa main. Elle le retint. Il murmura :

— Je vais arranger le feu !

Elle protesta qu'il ne fallait pas.

— Je dois partir !

Il la supplia :

— Ne partez pas !

Et, plus tendrement, avec une audace encore timide :

— Ne pars pas !...

Sans répondre, elle l'embrassa longuement, penchée sur lui. La chevelure de Cécile faisait aux deux visages une prison brûlante et parfumée. Il la tenait serrée dans ses bras. A son tour, il pensa à la mort et murmura :

— Si le bonheur pouvait anéantir !...

Elle fit un effort et, résolument, elle échappa à l'étreinte de ses bras.

Quand Cécile fut redevenue la visiteuse qui, tout à l'heure, avait sonné à la porte, Georges la suivit dans le salon. Il se savait aimé et pardonné, mais, toutefois, son appréhension grandissait : qu'allait-elle décider pour l'avenir?

Il lui demanda à quelle heure le train partait, le lendemain.

Elle le lui dit, mais ajouta, debout devant la porte :

— Je préfère vous dire adieu ici... Vous ne trouvez pas? Là-bas, dans tout ce va-et-vient, cela sera...

Il l'interrompit pour lui donner raison. Il la serra contre lui, et murmura :

— Vous m'écrirez?

Tandis qu'il l'embrassait dans le cou, elle regardait machinalement par-dessus l'épaule de Georges et voyait les bibelots et les cadres, sur une commode et sur la muraille. Elle reconnut une photographie de Mauvages en officier. Aussitôt elle se souvint de Pauline; elle se souvint aussi de ce que son amie lui avait dit, naguère : les premiers rendez-vous de madame Hébrée et de Lucien n'avaient-ils pas eu lieu dans cet appartement, dans cette chambre, dans ce lit?...

Par un effort surhumain, elle put retenir un mouvement d'horreur et le cri de sa honte. Blême et défigurée sous le voile, elle répondit à la prière de Georges :

— Je vous écrirai...

Elle s'en alla; elle se sauva... Mais, avant même qu'elle

eût franchi le seuil, le mortel supplice, pour elle, avait commencé.

XLIV

Il avait empli de fleurs la chambre et le salon. Les bouquets de roses et d'œillets, les gerbes de chrysanthèmes, les branches d'orchidées fêtaient, dans l'appartement où, désormais, Georges était seul, un souvenir adoré. La veille, sans qu'il l'eût revue, Cécile était partie pour la Haye. Mais ce départ, s'il l'attristait, ne l'inquiétait pas. Il était persuadé qu'elle trouverait un moyen pour revenir bientôt à Paris. Ou, si cela n'était pas possible, rien ne l'empêchait lui-même d'aller là-bas. Il voyait l'avenir sous des couleurs enchantées. A la façon dont Cécile s'était abandonnée, pouvait-il douter qu'elle n'eût tout absous, tout oublié? La vie allait être pour eux une guirlande de jours heureux, toute vouée à l'amour. Ce qui ne venait pas de Cécile, Georges l'exilait de sa mémoire. Pauline n'existait plus pour lui. Depuis que Cécile avait quitté cette chambre, il n'avait pensé qu'à Cécile, la seule femme qu'il eût jamais aimée, la seule femme qu'il aimerait jamais.

Il aurait souhaité que personne ne pénétrât plus dans cet appartement sacré. Lui-même ne s'était pas encore décidé à le quitter. La concierge montait lui faire des repas de fortune. Elle avait la consigne de dire que Georges n'y était pour personne, sauf pour Fleurquin. Il ne voulait d'autre compagnie que le fantôme tout-puissant de sa maîtresse. C'est pour Cécile qu'il se mettait au piano, pour elle qu'il récitait parfois des vers. Souvent, il se surprenait, parlant à haute voix, tout seul. Il chantait aussi. Il projetait de vastes travaux. Il était exalté et triomphant.

Le lendemain du départ de Cécile, vers cinq heures, il commença de revivre par la pensée les moindres épisodes de l'inoubliable visite. Il se souvint, mais le cœur léger et sans en souffrir, de la tristesse affreuse qui l'obsédait au moment où Cécile avait sonné. Il alla s'asseoir devant son bureau, dans l'attitude qu'il avait alors; il imagina qu'il entendait le bruit du timbre, sursauta, se leva. Il se jouait le plus sérieusement du monde les péripéties de cette bienheureuse comédie; c'était

comme s'il accomplissait les rites essentiels d'une religion. Il se rendit dans l'antichambre, entr'ouvrit la porte sur le palier ; une seconde, il se dit : « Si elle était réellement là ! »... Il n'y avait personne, mais cependant il fit entrer l'Ombre chez lui. Il aurait voulu, dès maintenant, serrer cette Ombre contre son cœur; mais ce n'était pas comme cela que les choses s'étaient passées. Il se contenta donc, ainsi qu'il avait fait, de lui serrer la main. Entre ses doigts, il sentit le contact de la peau du gant de Cécile. Il réentendit la chère voix troublée : « Je puis entrer? »... Il conduisit la visiteuse dans le salon, poursuivant le délicieux et mélancolique simulacre. Puis, dans sa hâte, il brusquait un peu les choses jusqu'au moment où Cécile entrait dans la chambre. Un étranger eût pris pour un maniaque ce jeune homme qui considérait fixement une petite chaise basse, placée légèrement de biais devant un foyer pétillant de flammes. Ensuite Georges trichait encore, et en arrivait au moment solennel où Cécile, frémissante, l'attendait.

Il aurait voulu évoquer mieux les premiers regards de Cécile, lorsque, enlacée encore à lui, elle lui avait souri. Mais il n'y parvenait pas, et il tentait de se consoler en se disant que de pareils regards sont tels qu'ils ne peuvent jamais être revus une deuxième fois, même par la mémoire, car, après avoir effleuré la terre, ils remontent, comme des anges, dans les espaces infinis. Délaissant alors les souvenirs imparfaits de ses yeux trop matériels, il recourait aux souvenirs de son cœur. Il y découvrait autant de richesses qu'en conservaient ses sens exaucés. Que la même femme eût ainsi comblé ses vœux les plus contraires l'effrayait presque : n'était-ce pas un bonheur auquel les mortels n'ont pas droit? En Cécile étaient réunies pour lui toutes les forces et toutes les splendeurs de l'Amour...

... Il restait là, au bord du lit, dans une ivresse puissante et profonde, lorsque la sonnette de la porte retentit. Il se répéta : « Si c'était elle! » Mais il se répondit vite : « Ce ne peut être que Fleurquin ». Il se leva, alla ouvrir. C'était bien Fleurquin.

Georges, heureux de le revoir, se promit cependant de ne rien lui avouer de ce qui s'était passé. Incapable de supporter sans confident le malheur, il entendait conserver pour lui seul, comme un avare, la moindre parcelle de sa joie.

Cependant il remercia Fleurquin de sa visite sur un ton si allègre, si changé, que le poëte le regarda avec étonnement. Il ne l'interrogea pas, et lui dit seulement :

— Je n'ai pas à savoir ni à deviner, — dit-il, — comment et pourquoi vous êtes si heureux. Je veux seulement vous poser une question.

— Laquelle? demanda Georges, inquiet malgré lui.

— Madame de Jussey est-elle partie?

— Elle est à la Haye depuis hier.

— Vous devez la revoir?

— Assurément.

— Bientôt?

— Je ne sais pas... peut-être dans quinze jours, dans un mois au plus.

Fleurquin, toujours aussi fermement, continua :

— Et elle est heureuse comme vous?

— Heureuse comme moi...

Là-dessus, Fleurquin hocha la tête comme pour marquer qu'un point de son interrogatoire était terminé. Changeant de ton, il reprit :

— Me voici plus à l'aise pour vous parler d'une visite que j'ai reçue, cet après-midi... Madame Hébrée...

A ce nom, Georges ne dissimula pas son irritation.

— Ah! non, par exemple! ce n'est pas vous, Fleurquin, qui allez me parler de Pauline!... Je ne veux plus voir Pauline dans ma vie!...

Fleurquin dit doucement :

— Elle vous aime!

Georges entendait défendre son bonheur. Cécile seule existait pour lui. Il répondit brutalement :

— Tant pis pour elle!

Fleurquin ne se laissa pas décontenancer :

— Elle part tout à l'heure!

— Tant mieux!... Où va-t-elle?

— A Biarritz, chez son père.

— Bon voyage!

Fleurquin le regardait avec reproche :

— Ne me regardez pas ainsi, Fleurquin!.... Oui, je pourrais être plus gracieux, mais vraiment, après ce qui s'est passé,

je ne puis pas revoir Pauline... Je ne puis pas : pour Cécile!...

— On peut toujours faire une bonne action. Je vous jure que madame de Jussey elle-même vous conseillerait d'y aller... Si vous aviez vu cette pauvre petite, toute changée, bouleversée, pitoyable...

Georges répondit avec entêtement :

— Je n'aime que Cécile!

Au moment précis où il affirmait son amour, on frappa à la porte. La concierge parut, apportant une lettre.

Avant d'avoir vu l'écriture, Georges avertit Fleurquin :

— Si c'est de Pauline, je la jette au feu!

Il prit la lettre. Aussitôt, la voix toute changée :

— Le timbre hollandais!

De toute façon il aurait été ému devant la première lettre de Cécile, mais à cette inévitable émotion s'ajoutait l'inquiétude à laquelle Fleurquin l'avait préparé en lui parlant de Pauline.

Et il tournait la lettre entre ses doigts, murmurant :

— Je n'ose pas, Fleurquin, je n'ose pas!...

Fleurquin, le cœur serré par toutes ces tristesses, dit seulement :

— Allons, décidez-vous, le train que prend madame Hébrée part dans vingt minutes, nous irons lui dire adieu... c'est à la gare d'Orléans, en face!...

Georges ouvrit l'enveloppe :

— C'est de votre faute si j'ai peur!

Puis à peine eut-il lu qu'il fut pris d'un frémissement terrible. Il était livide et incapable de parler. Il tendit la lettre à Fleurquin, qui lut ceci :

Adieu, je ne vous verrai plus! — CÉCILE.

Il rendit la lettre à Georges :

— Mon pauvre enfant! mon pauvre enfant!...

Il n'ajouta rien. Les deux hommes restèrent ainsi en silence, écrasés. Fleurquin ne pensait pas à reparler de Pauline. Ce fut Georges qui dit, au bout de quelques affreuses minutes :

— Allez là-bas, faites-lui mes adieux... nous sommes tous aussi malheureux!

Mais Fleurquin hésitait à le laisser seul.

— Si, si, — répéta Georges — allez là-bas... Hélas!...

Sans parler, Fleurquin embrassa Georges, qui sanglota éperdument dans l'épaule de son ami; puis les deux hommes détachèrent leur étreinte. Fleurquin mit son chapeau, ouvrit la porte, descendit.

Sous les arcades, devant la maison, le valet de pied de Pauline l'attendait :

— Madame voudrait parler à Monsieur...

Fleurquin s'approcha du coupé, un peu plus loin, au bord du trottoir. Il fit mine de tourner le bouton de la portière.

Par la vitre baissée, Pauline, qu'il distinguait à peine, lui dit d'une voix méconnaissable :

— N'entrez pas, ce n'est pas la peine...

Et, presque tout bas :

— Elle s'est tuée cette nuit... Le sait-il?

Incapable de parler, Fleurquin fit signe que non.

Elle reprit :

— Il le saura bientôt... Ne le quittez pas, ne le quittez pas... Adieu!

La voiture partit. Fleurquin rentra dans la maison, et, la démarche saccadée, courbé comme si pesait sur lui toute la misère humaine, il commença de gravir les marches.

JEAN-LOUIS VAUDOYER

LA BATAILLE DE HANKÉOU

27 OCTOBRE-25 NOVEMBRE 1911

La *Décidée* venait d'arriver à Shanghaï après une croisière de deux mois dans le golfe du Petchili.

Dans l'après-midi du 10 octobre, le commandant nous avait réunis, ses six officiers, pour noter l'équipage. A peine quelques hommes avaient-ils passé devant nous qu'arrive une lettre du consul : *Événements graves, prière venir au consulat.*

La séance est levée, et le commandant va aux nouvelles. En l'attendant, deux hypothèses se présentent à notre esprit : ou bien, comme les journaux le faisaient prévoir depuis deux ou trois jours, une révolte vient d'éclater quelque part sur le Yang-Tse et très probablement à Hankéou, ou bien la guerre est déclarée entre la France et l'Allemagne.

Quelques jours avant, nous avions eu une alerte : la *Décidée* se trouvait alors à Tchefou en même temps que cinq destroyers anglais ; un soir, en plein bal au Club nautique, les officiers anglais nous avaient quitté brusquement en nous disant : « We are called back to Weï haï Wei to be ready for any emergency [1]. »

Après une demi-heure d'attente, le commandant revient et nous dit : la Révolution vient d'éclater à Hankéou,

1. On nous rappelle à Weï haï Weï pour être prêts à toute éventualité.

Hanyang et Wuchang, nous partons demain matin. Immédiatement commencèrent les préparatifs d'appareillage qui occupèrent tout le monde jusqu'à la nuit. Pour ma part, je dus partir, à 11 heures du soir, à la recherche d'un pilote. Je passai la moitié de ma nuit au téléphone, le Hong-List[1] à la main, et ne recevant du Central office que les mots « No answer[2] ». Enfin, vers 2 heures du matin, je pus entrer en communication avec le pilote Beach et réussis à l'engager; à 5 heures, nous étions appareillés.

La remontée du Yang-Tse se fit à toute vitesse sauf deux courts arrêts à Nankin et Kinkiang, pour demander des nouvelles qu'on ne nous donna que très vagues. En route, nous croisâmes l'amiral anglais qui revenait de la chasse; cet incident nous fit douter, sur le moment, de l'importance des événements qui se déroulaient à Hankéou. Le 15, vers 11 heures du soir, nous mouillâmes devant le Bund français de Hankéou. Le commandant se rendit aussitôt au consulat et nous communiqua à son retour les renseignements suivants : les Révolutionnaires sont maîtres des trois villes, mais ils ne sont pas encore arrivés à la gare. En attendant la venue des troupes impériales, dont on signale le départ de Pékin, ils se font la main en décapitant les Mandchous qu'ils trouvent sur leur chemin, jeunes ou vieux, hommes ou femmes. Puis il ajouta, en se tournant vers moi : « Vous vous installerez demain à terre avec la compagnie de débarquement. »

Dans la journée du lendemain, je reconnais la ville et, dans la concession, les différents points à garder.

L'agglomération de Hankéou comprend trois villes bien distinctes : Hankéou, Hanyang et Wuchang, toutes trois sur le Yang-Tse qui les traverse du sud ou nord. Wuchang se trouve sur la rive droite, les deux autres sur la rive gauche, mais séparées par la rivière Han. Wuchang et Hanyang sont assises sur terrain accidenté, tandis que Hankéou est en plaine. Les concessions étrangères sont situées au Nord de la cité chinoise de Hankéou dans l'ordre suivant : anglaise, russe, française, allemande et japonaise; elles sont bordées à l'Est

1. Bottin.

2. Pas de réponse.

par le Yang-Tse et à l'Ouest par la voie ferrée; au delà de la voie ferrée se trouvent encore le champ de courses et le Golf-club, réservés aux Européens.

Pendant la même journée, je fais connaissance avec les volontaires français. Ils m'assurent qu'ils sont calmes; sur le moment je les trouve un peu agités. Plus tard, alors qu'on dut faire preuve d'un certain courage, je dois dire qu'ils furent en effet très calmes et que pas un ne manqua jamais à l'appel.

Le 16 au soir je descends à terre avec l'enseigne de vaisseau de Blic que j'avais demandé spécialement au commandant, bien qu'il ne fût pas attaché à la compagnie de débarquement; en effet, à mon avis, un seul officier n'eût pas été suffisant en cas d'attaque pour diriger la défense aux différents points menacés, assez distants et surtout complètement isolés les uns des autres.

Tout le monde, volontaires et marins, se casa, pêle-mêle, à la municipalité. Avec l'aide de MM. Bouchard, Simonnin, de Carbonnel et Chenard, j'installai le service de sentinelles suivant les indications du commandant. Une ronde était prévue toutes les deux heures pendant la nuit. Toutes ces mesures de précaution étaient prises non seulement à cause des hostilités que chacun sentait prochaines, mais aussi contre les pillards qui cherchaient à cacher leurs rapines dans les concessions. Jusqu'à la fin de notre séjour nous eûmes l'occasion d'arrêter de ces pillards, preuve que la réussite de quelques-uns entretenait chez les autres l'espoir d'un résultat également heureux. Lorsqu'on les fouillait, le spectacle ne manquait pas d'un certain comique : par-dessous leurs loques ordinaires on découvrait parfois jusqu'à sept ou huit habits enfilés à la hâte, des bijoux, de l'argent, des pièces de soie, etc. Une fois dépouillés de leur butin, redevenus maigres comme devant, l'air piteux, on les mettait en prison. L'un d'eux, à qui de trop gros méfaits faisaient sans doute craindre un châtiment exemplaire, se pendit avec sa natte. Je le vis quelques heures après sa mort; il était hideux.

Notre première nuit ne fut pas très agréable; d'abord le matelas sur lequel nous dormions côte à côte, de Blic et moi, était encore plus dur et plus plat que les matelas de bord; de

plus le caporal de garde nous éveillait à chaque instant pour nous prévenir qu'un incendie s'allumait dans la cité chinoise, plus ou moins loin des concessions.

Le 17, le bruit court que l'amiral Sah a quitté Shanghaï avec son escadre, et remonte le fleuve à toute vitesse pour venir bombarder les trois cités. De leur côté, les Révolutionnaires organisent la défense; les collines de Hanyang et de Wuchang se hérissent de canons; sur la rive droite du fleuve, en face de la gare du kilomètre 10, ils construisent la Lower Battery, armée de six pièces de campagne. Dans la concession française nous installons des chevaux de frise à l'issue de toutes les rues. Du haut de la tour de la Municipalité on domine tous les environs et l'on peut merveilleusement étudier ce qui s'y passe.

Le 18, les Révolutionnaires s'emparent de la gare, cependant que les Impériaux commencent d'arriver au kilomètre 10. La différence de conduite entre les deux partis est extraordinaire : les Révolutionnaires respectent scrupuleusement les maisons où ils s'installent; les Impériaux pillent et ravagent tout sur leur passage. Dans la soirée, on entend quelques coups de fusil aux avant-postes vers le champ de courses, puis à la nuit tout se tait. Il est très curieux de constater qu'au début des troubles, le soleil couchant arrêtait net les hostilités; de même, vers 10 heures du matin et 2 heures de l'après-midi, au moment où la bataille faisait rage, le feu cessait tout à coup : des deux côtés on allait prendre la bolée de riz, puis on recommençait de se battre.

La journée du 19 est relativement calme; cependant les coups de fusil deviennent plus nombreux et le canon se met à gronder. Les Impériaux sont maintenant trois mille environ au kilomètre 10; les rebelles esquissent leur mouvement en avant.

Le 20 à 7 heures et demie du matin, la bataille s'engage autour du champ de courses; des deux côtés il y a environ trois mille hommes; malheureusement pour les Révolutionnaires ils n'ont envoyé au feu que de jeunes recrues dont beaucoup ignorent complètement sinon la façon de faire partir un coup de fusil, au moins celle de viser. Aussi, après un essai de résistance dans les fossés de la route, les Révolution-

naires reviennent vers la gare ; comme les Impériaux ne se sentent pas assez nombreux, leur poursuite, d'abord aussi lente que la retraite de leurs adversaires, s'arrête bien vite, et des deux côtés on revient sur les positions de la veille, tout en envoyant quelques coups de canon, bien inoffensifs du reste. Les premiers blessés traversent les concessions; même ceux qui sont grièvement atteints ne laissent échapper aucun gémissement; la tête ballottée sur des brancards de fortune, ils se laissent conduire au pas accéléré des coolies, se contentant d'ouvrir parfois les yeux pour voir s'ils n'arrivent pas quelque part où ils seront enfin tranquilles.

L'amiral Sah, à la tête de trois petits croiseurs et de trois ou quatre canonnières, arrive et, dans l'après-midi, fait distribuer de nombreux express, annonçant son intention d'effectuer le bombardement le lendemain. « Je conseille, dit-il, aux Européens de se mettre à l'abri, car, évidemment, je ne tirerai pas sur les concessions, mais, lorsque les batteries de Wuchang riposteront, leurs obus pourraient bien tomber chez les Anglais, les Russes ou les Français. » Cependant nous restons un peu sceptiques, car, le même jour, le capitaine de frégate Tan [1] vient à bord de la *Décidée* demander à notre docteur d'aller soigner les marins chinois malades, l'escadre de l'amiral Sah n'ayant pas de médecins. Si tout est à l'avenant dans l'organisation de leurs cadres, il doit être difficile de mener de tels bateaux à la victoire.

Pourtant, comme il faut tout prévoir, le commandant m'écrit pour me donner des indications sur la répartition des troupes pendant le bombardement, et sur ce que j'aurais à faire au cas où la *Décidée* serait obligée d'appareiller pour escorter les femmes et les enfants évacuant la concession.

Pendant la nuit, de nombreux incendies s'allument en face de la concession allemande; les rebelles reçoivent des renforts composés de troupes un peu plus expérimentées et le lendemain 21, au matin, ils se portent rapidement vers le champ de courses. Après un essai de résistance les Impériaux battent en

1. A noter l'avancement rapide dans la marine chinoise. Tan, qui fit ses études en France, était de mes « fistots » à l'École navale. Étant passé à la Révolution, il est actuellement contre-amiral.

retraite et reculent jusqu'au kilomètre 22. Les premières balles perdues tombent autour de nous.

Pendant ce temps, loin d'exécuter le bombardement annoncé à grand fracas, l'amiral Sah descend le fleuve et va s'abriter vers le kilomètre 15, hors de portée des canons révolutionnaires.

Ce jour-là, les rebelles manquèrent à tous les principes de la guerre : avec l'avantage du nombre et la force morale que donne la victoire, ils auraient dû poursuivre les troupes impériales et occuper solidement la voie ferrée ; ainsi, la concentration des troupes de Pékin eût été rendue impossible, ou au moins retardée pour longtemps. Ils n'eurent pas l'air de penser à tout cela ; ils s'établirent nonchalemment au kilomètre 10 sans songer à tenir la voie dans le Nord ; mais ils n'oublièrent pas de lancer une proclamation pour se féliciter de l' « immense » victoire qu'ils venaient de remporter. « La valeur de notre infanterie, disaient-ils, n'a eu d'égale que celle de notre artillerie, aussi nous engageons nos frères utérins (*sic*) encore hésitants, à se rallier à notre cause. » Le soir je franchis les quatre-vingts mètres qui séparent la gare de nos barricades. Les officiers rebelles m'entourent et, dans un langage extraordinaire, cherchent à m'expliquer la bataille qui vient d'avoir lieu. Comme, du haut de la tour, je l'ai vue au moins aussi bien qu'eux, je devine ce que je ne comprends pas dans leur sabir ; mais finalement s'apercevant que je ne les suis plus du tout, ils m'invitent à prendre une coupe de thé. Pendant que j'avale leur breuvage très bon dans une tasse très douteuse, ils me montrent leurs sabres, les retournant dans tous les sens, comme des enfants auxquels on a confié un jouet compliqué dont ils ignorent le maniement.

Le dimanche 22 fut une journée calme. Étant allé jusqu'au champ de courses, j'y vis le terrain labouré par les obus et, gisant çà et là, quelques cadavres à moitié dévorés par les chiens.

Jusqu'au 27 tout est tranquille. Seuls, quelques coups de canon lointains rappellent que deux armées sont en présence. Mais les Impériaux ont reçu des renforts et leur nombre s'élève environ à douze ou quinze mille. Dès ce moment, ils se sentent en mesure de prendre une offensive énergique, et la longue bataille de Hankéou va commencer.

Le 27, le combat s'engage à 7 heures du matin au kilomètre 10. Dès le début, les rebelles violemment assaillis reculent jusqu'au champ de courses, où ils tiennent un moment grâce à la protection de leurs canons installés près de la gare derrière le Golf-club. Des deux côtés on fait une effrayante consommation de munitions. A ce moment, l'escadre de l'amiral Sah vient prendre part à l'action ; sans être gênée par la Lower Battery, elle circule à hauteur du champ de courses qu'elle arrose de projectiles. Les rebelles reculent alors pied à pied en se défendant vaillamment ; ils mettent toute l'après-midi pour parcourir le kilomètre qui sépare le champ de courses de la gare.

A la nuit tout s'arrête brusquement ; les deux armées couchent sur les positions qu'elles occupaient à 6 heures du soir, tandis que l'escadre de l'amiral Sah redescend au kilomètre 15.

Pendant cette journée nous étions restés aux barricades jusqu'à la nuit, volontaires, matelots et annamites répartis au Moulin, sur l'avenue de la Gare et la rue Nouvelle et vers l'extrémité de la concession à l'entrée de Friedrichstrasse. Pendant l'après-midi, comme les combattants ne furent jamais à plus de mille mètres de nous, les entours de nos barricades furent criblés de balles. Naturellement j'avais fait coucher tout le monde ; cependant je m'étonne qu'aucun Européen n'ait été blessé pendant les trois jours de bataille, sauf je crois un Allemand.

Le 28, nous sommes debout avec le jour. Le commandant me demande d'aller voir du côté de la gare et de trouver des renseignements, si possible. Je pars en compagnie de M. Simonnin qui parle très bien chinois ; après avoir franchi les barricades, nous trouvons la gare abandonnée par les troupes, mais remplie de munitions de fusil, pêle-mêle dans tous les coins. A six heures, apparaît une compagnie d'Impériaux ; ils ont l'air bien en train et animés du désir de se battre. Après leur avoir parlé quelques instants nous jugeons qu'il est prudent de se retirer ; à peine avons-nous repassé nos barricades que nous voyons la malheureuse compagnie que nous avons quittée une minute auparavant, reculant en désordre et serrée de près par une forte troupe de rebelles. Pendant que nous reprenons nos postes de combat, la bataille s'engage

avec violence. La gare étant le point d'attaque des deux armées, il est inutile de faire remarquer que nos deux barricades les plus voisines sont des abris plutôt précaires.

Ce fut surtout pendant cette journée que chacun dut montrer son sang-froid. Alors que tout le monde fut bien vite habitué aux obus qui ronflaient au-dessus de nos têtes, on s'accoutuma moins rapidement au sifflement des milliers de balles qui passèrent autour de nous. J'ai saisi au passage pas mal de grimaces involontaires, ainsi que des saluts plus ou moins cérémonieux. J'ai fait moi-même un plongeon, pas trop profond, mais cependant nettement marqué. Malgré tout, le moral était bon puisqu'en voyant tomber les hommes sur l'escalier de la gare il y avait toujours quelqu'un pour marquer le coup, exactement comme si nous avions été au tir à la cible.

Pendant toute cette journée le combat fut acharné. La pauvre gare fut, non sans dommage, prise et reprise trois ou quatre fois de part et d'autre. De l'avenue de la gare ou je me trouvais, à cent mètres de la bataille, on voyait tomber les soldats, les uns raides morts, les autres cherchant péniblement à fuir un endroit trop chaud où ils n'étaient plus d'aucune utilité. Il se déroula des scènes atroces du côté des Impériaux : alors qu'ils venaient de reprendre la gare, je vis les officiers avec leurs sabres, les soldats avec leurs baïonnettes, s'acharner sur les malheureux rebelles que nous avions vus tomber, morts ou blessés, quelques instants avant. D'autre part, nous pûmes assister à des scènes comiques : des révolutionnaires, qui n'avaient du soldat que le nom, se mettaient un peu à l'abri et plaçant leur fusil sous le bras tiraient en l'air, par-dessus les toits, les cinq coups de leurs chargeurs ; quand c'était fini, ils recommençaient. Plus tard, lorsqu'on demanda à des blessés la cause d'un acte aussi bizarre, ils répondirent que c'était à cause du recul qui leur faisait mal à l'épaule. Lorsque les Impériaux eurent repris la gare, des compagnies entières exécutèrent des feux de salve sur le toit pour se venger sur cette pauvre maison des pertes qu'ils avaient subies en la réoccupant.

Néanmoins, des deux côtés, les combattants firent preuve de beaucoup de bravoure. Voici un cas entre mille : nous vîmes une dizaine de révolutionnaires s'emparer d'un canon

impérial dans un magnifique élan à la baïonnette et cela malgré le feu de toute une compagnie.

Le correspondant du *Temps*, M. Rodes, a dit dans un de ses articles qu'il n'était pas vrai que les Chinois fussent braves. Il est regrettable que M. Rodes n'ait vu les événements de Hankéou que de Péking ; étant sur les lieux de la bataille, il n'eût peut-être pas lancé une affirmation aussi catégorique. Il ajoute que ce que nous avons vu n'avait jamais été que de la « fuite en avant ». Il est possible, mais cela ne veut pas dire grand chose. Un homme fuit en avant : seul, il est tué ; vingt mille l'accompagnent, c'est la victoire. Pour mon compte personnel, cette fuite en avant, j'aime mieux l'appeler du vieux nom de bravoure.

Enfin, vers 2 heures de l'après-midi, la gare reste définitivement aux mains des Impériaux. Ils y installent leurs batteries pour poursuivre les Révolutionnaires qui s'étaient retirés, d'abord à Tachimen et ensuite à Sin Sien Road. La bataille continue jusqu'à la nuit et s'arrête d'autant plus vite que la pluie commence de tomber.

Pendant la journée deux alertes sérieuses furent sur le point de provoquer notre intervention ; la première dans la matinée, alors que les rebelles reprenaient l'avantage : un bataillon d'Impériaux se massa à l'entrée de la gare, prêt à refluer chez nous, attirant ainsi un feu qui nous eût décimés en un clin d'œil. Heureusement ce bataillon put reculer le long de la voie ferrée.

La deuxième se produisit vers 1 heure de l'après-midi : une nombreuse troupe de rebelles était entrée dans notre concession pour esssayer un mouvement tournant ; sautant pardessus la barricade, le commandant et moi essayâmes par gestes de les faire reculer ; ce fut seulement sous la menace de nos fusils qu'ils se décidèrent à rebrousser chemin.

Le lendemain, la bataille reprend par une forte canonnade, dès 6 heures du matin. Jusqu'à 1 heure de l'après-midi, il faut encore se méfier des balles, car les Révolutionnaires essayent un mouvement tournant du côté du Golf-club. Vers 10 heures du matin, comme le combat se déroule vers Sin Sien Road, je me porte vers le Moulin, à la barricade de la concession russe. J'y fais connaissance de l'enseigne de vaisseau italien Tur qui, avec un détachement de

trente hommes, garde ladite concession. A peine avons-nous lié conversation qu'une volée de balles nous oblige à reporter à plus tard la suite de notre dialogue.

Enfin, vers 2 heures de l'après-midi, les rebelles, repoussés de partout, se retirent dans la ville chinoise. Le général impérial fait disposer immédiatement ses batteries pour commencer le bombardement qui débute vers 4 heures et se continue jusqu'à la nuit.

Voyant le succès des troupes impériales à terre, l'amiral Sah veut prendre les rebelles en flanc. Dans l'après-midi, les trois croiseurs remontent le fleuve et commencent un duel d'artillerie avec Lower Battery. Résultat piteux : bien que la distance maxima soit deux mille mètres et que les canons à terre ne soient pas du tout protégés, l'escadre ne parvient pas à éteindre le feu d'une seule pièce rebelle, et, à la nuit tombante, elle doit rebrousser chemin après avoir reçu quelques obus dans ses superstructures.

Voilà à quoi se réduisit le fameux bombardement qui était annoncé avec tant de fracas depuis une dizaine de jours. Nous devions apprendre quelques jours après que l'escadre s'était retirée à Kiukiang sous prétexte de refaire du charbon et des munitions, mais que là, les équipages étant passés à la Révolution, le pauvre amiral Sah, abandonné de tous, avait dû rapidement s'enfuir.

Entre temps, des hôpitaux de fortune avaient été installés dans toutes les concessions. Le nôtre était placé dans l'école des Frères. Au début, nous ne reçûmes que peu de blessés, mais, par la suite, il y en eut jusqu'à cent et même cent cinquante; le docteur Mesny et le docteur Ratel (de la *Décidée*) se prodiguèrent pour les soigner, restant parfois jusqu'à 2 heures du matin pour achever les pansements. Leurs efforts ne furent du reste pas infructueux, puisqu'ils n'eurent à enregistrer qu'une quinzaine de décès, et encore, parmi ces blessés, plusieurs étaient moribonds au moment où on les apportait. Les blessures faites par les balles étaient rarement mortelles; j'ai vu un soldat guérir après avoir eu le crâne traversé, la cervelle sortant tandis qu'on l'étendait sur la table d'opérations. Par contre, les blessures produites par les obus étaient beaucoup plus dangereuses et surtout horribles à voir.

Le 30, le bombardement de Hankéou continue ; les incendies s'allument innombrables ; un nuage de fumée se répand sur la ville ; trois ou quatre jours après, lorsqu'il se dissipa, ce qui avait été une cité de sept cent mille habitants n'était plus qu'un monceau de ruines. Lorsque je la parcourus environ un mois plus tard, je n'y vis pas deux cents maisons intactes.

A mesure que les rebelles reculent, les Impériaux se précipitent sur leurs traces, et ce que le canon ne peut détruire est achevé par le pétrole. A la nuit, le spectacle est féerique : des flammes gigantesques montent dans le ciel avec d'énormes panaches de fumée, et cela sur une largeur de plusieurs centaines de mètres et une profondeur inconnue, mais probablement équivalente. Du reste, ces incendies furent parfois funestes aux Impériaux : un matin, une de leurs compagnies, surprise dans un entrepôt, fut brûlée vive.

Dans la soirée, comme le gros danger est passé et que quelques rares balles viennent seules nous rendre visite, nous allons voir les troupes impériales à la gare : le général, bon gros vieux, au nez enluminé, se rend populaire en faisant une distribution de clairons pris à l'ennemi. De nombreux soldats, en attendant de combattre, font bouillir le riz sur des feux allumés au milieu d'énormes caisses de munitions, sans aucun souci d'un incendie et d'une explosion possibles. Éparpillés un peu partout, de nombreux cadavres de rebelles gisent, déjà couverts de mouches. Ce sont, non seulement des soldats tués pendant le combat, mais encore des prisonniers. Des deux côtés, en effet, au moins dans les débuts, on ne s'embarrassa pas de bouches inutiles : tout ennemi pris fut immédiatement gratifié d'une balle dans la tête et d'un coup de sabre à travers le corps.

Ce même jour, nous recevons vingt-cinq hommes de renfort, détachés du *Kléber* sous les ordres de M. Gary, qui va désormais remplacer de Blic. Nous en profitons pour libérer les volontaires.

Pendant les journées du 31 octobre et du 1er novembre, le canon achève la destruction de Hankéou ; de son côté, l'infanterie impériale ne reste pas inactive. Elle avance vers la rivière Han en refoulant les rebelles au cours d'une multitude de combats partiels. Du haut de la tour, j'assiste à toutes ces

opérations et je dois avouer que les troupes ont fait de gros progrès dans l'art d'utiliser le terrain.

Cette marche en avant dure jusqu'au 5, jour où les Impériaux atteignent le Han pour la première fois. Ils ont donc mis dix jours pour parcourir dix kilomètres. Comme ils se sont battus sans interruption, cela donne une idée de l'acharnement de la lutte.

A partir de ce moment, les canons de Hanyang et de Wuchang entrent en scène; de leur côté, les Impériaux établissent des batteries sur plusieurs points de la plaine, toutes parfaitement dissimulées. L'une d'elles, située à Coffin Hill près du Golf-Club, est composée de trois pièces de 120 millimètres. Dès lors, les journées sont presque calmes; la nuit, au contraire, le duel d'artillerie augmente d'intensité et ne s'apaise qu'aux premières lueurs du jour. Le tir n'est pas fameux et les concessions anglaise et russe en souffrent au moins autant que les belligérants. En particulier, Wuchang voulant démonter la batterie de Coffin Hill envoie coup sur coup six obus chez les Anglais.

Dans la nuit du 16 au 17, les Impériaux tentent de passer le Han vers l'extrémité de la voie ferrée, mais ils sont repoussés avec de fortes pertes et permettent même aux rebelles de revenir en deçà de la rivière. Ces derniers, malheureusement, ne peuvent ou ne savent pas se maintenir plus d'un jour, et le 20, après une fausse attaque vers le bas de la rivière, les Impériaux, au nombre de huit à dix mille, passent le Han à une vingtaine de kilomètres en amont.

Pendant tout ce temps, le général impérial n'avait pas été très sûr du résultat, puisqu'il resta continuellement dans un wagon attelé à une locomotive sous pression, tout prêt à rétrograder vers le Nord.

Le 18, nous assistons au second et dernier épisode maritime de cette guerre. Vers 4 heures de l'après-midi, je vois, battant pavillon révolutionnaire, un croiseur[1] qui remonte la rivière. Comme il est armé de pièces de 152 millimètres, la batterie impériale du kilomètre 10 se garde bien de l'attaquer;

1. Ce croiseur était justement commandé par Tan, dont nous avons déjà parlé. Récemment promu capitaine de vaisseau, son action d'éclat allait lui valoir le grade de contre-amiral.

il passe triomphant et va se mettre à l'abri des forts de Wuchang. Mais une demi-heure après un minuscule torpilleur veut suivre le même chemin; aussitôt qu'il est à portée, les Impériaux ouvrent sur lui un feu heureusement plus violent que dangereux, cependant que Lower Battery cherche à le protéger. Bien qu'il ait mis à toute vitesse comme le montrent les flammes qui sortent de sa cheminée, il n'avance pas très vite à cause du courant et les obus tombent nombreux autour de lui. Plusieurs fois je le crois touché; mais pas du tout, il parvient à s'en tirer avec seulement un tuyau de vapeur crevé. Bravo! petit. Le croiseur ayant aperçu la lutte redescend immédiatement en branle-bas de combat et ouvre le feu à huit cents mètres au maximum. Je ne crois pas que ses pointeurs soient beaucoup meilleurs qu'ils étaient quinze jours avant, mais comme ils tirent presque à bout portant, le feu est efficace; après avoir riposté par deux ou trois salves, qui du reste placèrent trois coups dans les œuvres mortes du croiseur, les pointeurs et servants impériaux abandonnent leurs postes et détalent à travers champs comme des lapins. Le croiseur lance encore quelques projectiles sur la gare du kilomètre 10, puis continuant sa route se perd dans la nuit.

Le 22 au soir, la fusillade redevient très forte de l'autre côté du Han; comme à certains moments elle paraît se rapprocher, nous restons sur le qui-vive pendant presque toute la nuit. La dépense de munitions est absolument fantastique, et le champ de bataille doit être couvert d'étuis de cartouches. Le 23, le combat continue toujours avec la même violence; mais dans la soirée, nous apprenons que les Impériaux approchent d'Hanyang après avoir pris trois ou quatre petites collines vers l'ouest de la ville.

Les croiseurs, dans le lointain, cherchent à faire diversion en bombardant le kilomètre 10, mais le seul résultat qu'ils obtiennent est d'incendier une citerne à pétrole qui brûle pendant trois ou quatre jours en dégageant une colonne de fumée que le vent emporte jusqu'au delà d'Hanyang.

Le 24, la bataille continue toujours; c'est surtout ce jour-là que les blessés impériaux nous arrivent en foule. Plusieurs de ces malheureux ont passé deux ou trois jours étendus sans être soignés. Cependant, des deux côtés, l'ardeur reste la

même; le docteur Oliver, qui a quitté le fusil de volontaire français pour le brassard de la Croix-Rouge, me raconte avoir vu des soldats, rebelles aussi bien qu'impériaux, qui, blessés plusieurs fois, prennent à peine le temps de se faire panser avant de retourner sur la ligne de feu; le cas, loin d'être isolé, arrive fréquemment. Si cela n'est pas de la bravoure au lieu d'une inconsciente « fuite en avant », c'est que la bravoure n'a jamais existé.

Le soir de ce même jour, on peut croire que la fortune va sourire aux rebelles. En effet, pendant qu'ils contiennent les Impériaux sur la rive droite du Han, ils passent sur la rive gauche et parviennent même jusqu'au champ de courses chinois. Après ce bel effort, leur mouvement s'arrête sans raison apparente, et quelques heures après ils sont de nouveau de l'autre côté de la rivière.

Le 25, à 9 heures du matin, le combat cesse brusquement, et, dans l'après-midi, on peut apercevoir, flottant sur la grande colline de Hanyang, le pavillon impérial. Les rebelles passent le Yang-Tse pour rejoindre Wuchang.

La canonnade continue vaguement pendant quelques jours, et au début de décembre, le silence devient complet : une trêve est signée.

Peu de temps après, le commandant et quelques officiers allèrent, en compagnie de M. Rodes, rendre visite au général Li, général des rebelles. Ils furent très bien accueillis et trouvèrent dans le colonel Lo, ancien élève de Saint-Cyr, un interprète aussi aimable que complaisant.

Le général Li est un homme de taille moyenne dont le visage dénote une assez grande énergie. Du reste, bien qu'il fût peu préparé à devenir grand chef militaire de la Révolution, il sut cependant montrer de fortes qualités d'organisateur. Ce ne fut pas en effet une mince besogne que d'enrôler, armer et faire combattre les bandes de volontaires qui ignoraient tout ce qui fait réellement un soldat. Il y parvint cependant d'une façon plus convenable qu'on eût osé le penser au début des opérations.

Après avoir reçu des honneurs presque royaux, le commandant et les officiers revinrent enchantés de leur promenade.

Pendant ces derniers jours les Impériaux s'amusent surtout à tirer sur les jonques qui descendent le Yang-Tse. Un soir, on voit dériver vers le Bund anglais une jonque percée comme une écumoire et contenant trente ou quarante cadavres baignant dans une mare de sang. Je fais également faire un cercueil pour une petite chinoise de six ou sept ans tuée stupidement. Étendue, morte, sur la paille, pendant que ses deux frères, dont l'un est blessé, la contemplent d'un air hébété, elle garde sur les lèvres un sourire navrant.

De huit jours en huit jours la trève est prolongée jusqu'à la fin de décembre ; à ce moment on échange encore quelques coups de canon pendant une journée. Puis tout se tait définitivement.

Entre temps, toute la vallée du Yang Tse est passée aux mains des révolutionnaires.

Probablement pour ne pas les laisser couper, la cour de Pékin donne l'ordre aux troupes impériales d'évacuer Hankéou et de rétrograder vers le Nord.

Le 2 janvier le *d'Iberville* arrive prendre la place de la *Décidée* et le 6, pendant que nous redescendons vers Shanghaï, nous pouvons voir les derniers impériaux battre en retraite devant ceux qu'ils ont vaincus.

ENSEIGNE DE VAISSEAU X.

L'administrateur-gérant : H. CASSARD.

LA FEMME AU POIGNARD[1]

PERSONNAGES

PAULINE. LÉONARD. REMIGIO.

Une petite salle de musée où sont exposées des œuvres de la Renaissance Italienne. — Au mur du fond, un tableau représente une très belle femme, vêtue de blanc, peinte dans la manière de Palma Vecchio. Dans sa main droite levée elle tient un poignard; elle regarde à ses pieds comme si par terre gisait quelqu'un qu'elle viendrait de tuer. Au milieu de la salle, un divan. — La scène est d'abord vide, puis un gardien passe lentement. Pauline arrive par la droite, en toilette de ville très élégante, un catalogue à la main. Elle traverse la salle et s'arrête devant un tableau accroché au mur de gauche. Quelques secondes après arrive un jeune homme élégant, Léonard, qui s'arrête derrière Pauline.

SCÈNE I

PAULINE, LÉONARD

LÉONARD. — Bonjour madame.

PAULINE. *Elle se retourne en souriant.* — Bonjour!... J'arrive à l'instant. Salle 9, c'est bien cela?

1. L'écrivain viennois Arthur Schnitzler, qui n'est pas encore aussi connu en France qu'il mérite de l'être, occupe une place tout à fait prépondérante dans la littérature germanique. Né le 15 mai 1862, il a déjà produit une œuvre considérable. Pourtant, ce n'est que relativement assez tard, en 1893, qu'il se fit connaître du grand public. Son premier grand succès au théâtre date de 1895 : ce fut *Amourette*, une délicate comédie; et depuis il n'a guère cessé de donner des pièces très intéressantes et très variées : *le Testament*, *Au Perroquet vert* — curieuses scènes de la Révolution française, —; *le Voile de Béatrice*, *le Chemin solitaire*, *le Jeune Médard*, vaste fresque théâtrale de proportions inusitées, où il évoquait l'an dernier toute

LÉONARD. — Pourquoi salle 9?

PAULINE. — Parce que, la dernière fois, nous nous étions arrêtés à la salle 8.

LÉONARD. — En effet. Je ne vous savais pas si méthodique... j'osais à peine espérer que vous viendriez aujourd'hui.

PAULINE. — Est-ce que je ne vous l'avais pas promis?

LÉONARD. — Est-on resté encore longtemps hier au soir après mon départ?

PAULINE. — Presque jusqu'à ce matin... Oui, vous avez disparu de bonne heure. C'est dommage. Ç'a été une belle soirée.

LÉONARD. — On l'a beaucoup fêté.

PAULINE. — Cela vous est donc désagréable?

LÉONARD. — Que toute la terre soit à ses pieds, peu m'importe! Mais vous, Pauline, vous l'avez aimé hier soir plus que jamais : vous étiez fière de lui.

PAULINE. — Est-ce qu'il n'y a pas de quoi? Est-ce que vous ne l'admirez pas vous-même? Est-ce que vous n'étiez pas pris jusqu'au fond de l'âme, et n'avez-vous pas applaudi frénétiquement quand le rideau s'est baissé sur le dernier acte?

LÉONARD. — Vous l'avez remarqué?

PAULINE. — J'ai regardé assez souvent de votre côté.

(Léonard lui baise la main.)

PAULINE, *lui retirant sa main doucement.* — Ne vouliez-vous pas me montrer aujourd'hui ce portrait qui me ressemble tant, à ce que que vous prétendez?

LÉONARD. — C'est vrai. C'est celui-là.

PAULINE, *devant la femme au poignard.* — Celui-là?... Oui, il y a vraiment quelque chose de moi.

LÉONARD. — Oh! plus que cela... C'est d'une ressemblance frappante... sauf le poignard.

PAULINE. — Pourquoi « sauf le poignard »? *(Souriant.)* Sait-on jamais?... *(Elle feuillette son catalogue.)* N° 726. *La Femme au poignard* : maître inconnu, mort vers 1530...

LÉONARD. — Ce sont vos yeux.

la vie viennoise à l'époque des guerres de Napoléon; cette saison même enfin, *le Pays mystérieux*. Entre temps, il publiait des romans : *Mourir*, signalé naguère par M. Faguet, *Madame Bertha Garlan*, *le Chemin de la Liberté*, des recueils de nouvelles : la *Revue de Paris* en a déjà fait connaître quelques pages.

La Femme au Poignard sera jouée la saison prochaine sur la scène de l'Odéon. Ce petit drame fait partie d'un « cycle » de quatre pièces en un acte, sous le titre général d'*Heures de Vie*, auquel appartiennent également *les Derniers masques*, que le théâtre de l'Œuvre représentait le mois dernier et dont on a goûté l'âpre vigueur et la pathétique sobriété.

M. R.

PAULINE. — Ce sont?... Disons que ce pourraient être mes yeux. Restons encore un peu dans cette salle, je m'y trouve si bien!

LÉONARD. — Pauline...

PAULINE. — Oh! je ne crois pas que ce soit à cause de vous. Mais à côté, au milieu des vieux maîtres allemands et hollandais, tout à l'heure, je n'étais pas du tout aussi à mon aise; ici je me sens « chez moi ». Oui, vraiment, j'ai dû déjà voir tous ces gens-là... Voyez par exemple, comme ce monsieur-là *(elle désigne un portrait sur le mur de droite)* me regarde : on dirait qu'il me connaît. Je ne serais pas étonnée qu'il me saluât.

LÉONARD. — Il était, sans doute, de vos amis, au début du seizième siècle.

PAULINE. — Pourquoi pas? Ma mère est originaire de Florence. Ce qui est certain, c'est qu'à cette époque-là on s'habillait mieux qu'aujourd'hui... soit dit sans vouloir critiquer votre pardessus neuf, qui vous va à ravir.

(Léonard s'incline.)

PAULINE. — Et pourtant, il n'y a pas à dire...

LÉONARD. — Eh bien?...

PAULINE, *souriant.* — Si je vous avais rencontré dans ce costume-là, alors, dame!...

LÉONARD. — Je ne me consolerai pas de n'avoir pas eu ce plaisir, à l'époque.

PAULINE. — Qu'en savez-vous? Peut-être l'avons-nous simplement oublié.

LÉONARD. — Je vous jure, madame, que je ne l'aurais pas oublié.

PAULINE, *songeuse.* — Il suffirait peut-être d'une ferme volonté...

(Un silence, pendant lequel elle laisse errer ses regards d'un tableau à l'autre.)

LÉONARD. — Vous savez, n'est-ce pas? qu'aujourd'hui, on ne parle que de votre mari.

PAULINE, *revenant à la réalité.* — Je m'en doute.

LÉONARD, *avec intention.* — Et de vous.

PAULINE. — Vraiment? *(Elle se dirige vers la sortie.)*

LÉONARD. — Pauline!...

PAULINE, *se tournant vers lui, un peu distraite.* — Eh bien, qu'est-ce que vous voulez?

LÉONARD. — Comment avez-vous pu supporter cela?

(Pauline le regarde avec un sourire singulier.)

LÉONARD. — Tous les spectateurs savaient à quoi s'en tenir; cette pièce n'est autre que l'histoire de...

PAULINE, *l'interrompant brusquement.* — De la princesse Marie, j'imagine.

LÉONARD. — C'est le nom qu'elle porte dans la pièce.

PAULINE. — Et qui vous permet de supposer qu'elle en ait un autre?

LÉONARD. — Je me permets de supposer ce que toute la ville sait. Seulement, moi, je sais quelque chose de plus.

PAULINE. — Et c'est?

LÉONARD. — Qu'il y a eu un moment, hier soir, où vous l'avez haï.

PAULINE. — Qui donc?

LÉONARD. — Celui qui ne voit en vous et en toute votre existence qu'une occasion de déployer son esprit, ou, si vous voulez, son génie.

PAULINE. — Peut-être ma vie n'a-t-elle pas, en effet, d'autre raison d'être...

LÉONARD. — Est-ce aussi la raison d'être de toute votre vie que cet étalage de vos secrets devant la foule? *(Sans emphase.)* La princesse Marie!... et toute la salle savait que c'était la femme assise là, dans sa loge... Maître Gottfried!... et toute la salle savait que c'était l'auteur de la pièce... Et tous les noms prononcés, tous les baisers donnés sur la scène.., et sa trahison à lui et son désespoir à elle... et le retour du coupable et le pardon de la délaissée... toute cette misère et toute cette passion, tout est vrai... Maître Gottfried en a fait une pièce et, de sa loge, la princesse Marie assiste à la représentation... Ah! Pauline, j'éprouvais hier, à chaque instant, le besoin d'aller à vous, vous chercher, vous délivrer, vous sauver : car vous me faisiez l'effet d'une esclave, impuissante et humiliée. J'éprouvais à la fois de la pitié pour vous, de la honte pour moi.

PAULINE. — De la honte pour vous?... Pourquoi?

LÉONARD. — Parce que je vous aime.

(Pauline le regarde, sans trouble.)

LÉONARD. — Ne m'en veuillez pas, Pauline. Je n'ai, je le sais bien, aucun droit de vous parler ainsi, sinon que, pour moi, rien n'existe au monde que vous, que je suis prêt à mourir pour vous, et que je suis jeune.

PAULINE. — C'est déjà quelque chose. Mais laissons cela et continuons enfin notre visite. — Allons, venez. *(Lui imposant silence.)* Non, plus un mot là-dessus, plus un mot, je vous en prie.

LÉONARD, *plus pressant.* — Pourquoi, Pauline, dites-moi, pourquoi êtes-vous venue aujourd'hui? Pourquoi étiez-vous encore ici avant-hier, et pourquoi il y a huit jours? Pourquoi, lorsque hier j'étais assis près de vous, en silence, et que mon genou a touché le vôtre, avez-vous frémi? Pourquoi vos regards se troublent-ils tandis que je vous parle et pourquoi vos lèvres désirent-elles les miennes, pendant que nous sommes là, debout, côte à côte?

PAULINE. — Que signifient ces questions passionnées, Léonard? Je ne nie rien; ce serait dégradant et lâche. Mais je ferais le pire

des mensonges si je vous disais que je vous aime. Pas un instant je n'ai pu le croire; et pourtant il y a eu un instant où j'étais prête à devenir votre maîtresse. Vous l'avez laissé échapper, et il ne reviendra pas... Vous ne devinerez jamais quel a été cet instant... Oui, c'est ainsi, et ce n'est ni une honte pour moi, ni un honneur pour vous. C'est arrivé des milliers de fois. Seulement, en pareil cas, les autres femmes disent généralement : « J'ai pour vous l'affection d'une sœur, d'une amie, ne me demandez rien de plus. » Moi, Léonard, je vous dis : « J'éprouve pour vous à peu près tout ce que vous pouvez souhaiter, sauf de l'amitié... grand Dieu, non !... *(Elle s'interrompt, comme absente.)* Est-ce que je ne vous ai pas déjà dit?..

LÉONARD, *avec feu.* — Non, jamais vous ne m'avez parlé ainsi!

PAULINE. — C'est étrange... j'avais l'impression que...

LÉONARD. — Pourquoi vous taisez-vous brusquement?

PAULINE. — Qu'ai-je donc?... où suis-je? *(Comme absente.)* Je me tais... *(Revenant à elle peu à peu.)* Eh bien, oui, qu'ai-je à ajouter? Adieu.

LÉONARD, *surpris.* — Que voulez-vous dire?

PAULINE. — Que nous nous voyons aujourd'hui pour la dernière fois.

LÉONARD. — Pour la dernière fois?

PAULINE. — Oui. Je pars demain matin pour l'Italie avec mon mari.

LÉONARD. — Et quand revenez-vous?

PAULINE. — Je ne sais pas. Pour vous, jamais.

LÉONARD. — Vous plaisantez, Pauline. Il n'a jamais été question de ce voyage.

PAULINE. — Il ne pouvait pas en être question. Je ne le sais moi-même que depuis ce matin.

LÉONARD. — Pauline, que s'est-il passé? Pourquoi cette brusque décision?

PAULINE. — Pourquoi? Parce que je n'ai pas envie pour... comment dit-on cela?... pour une heure d'ivresse, de sacrifier mon repos, mon bonheur, toute ma vie peut-être.

LÉONARD. — Et votre mari, que dit-il de ce départ soudain pour l'Italie?...

PAULINE. — Mon mari? C'est moi qui l'ai supplié de partir avec moi.

LÉONARD. — Sous quel prétexte?

PAULINE. — Sous aucun prétexte. Je lui ai dit la vérité, comme toujours.

LÉONARD. — Comme toujours?

PAULINE. — Nous nous sommes juré, dès le premier jour de notre

mariage, de nous avouer mutuellement tous les mouvements de nos âmes.

LÉONARD. — Et ce matin?...

PAULINE. — Je lui ai avoué que j'étais en danger.

LÉONARD. — Et alors, lui?...

PAULINE. — Je vous l'ai dit : nous partons.

LÉONARD. — Pauline!... Et vous croyez qu'il vous pardonnera jamais ce sentiment?

PAULINE. — Pourquoi pas? Je lui ai pardonné bien plus.

LÉONARD. — C'est un homme, et nous sommes tous vaniteux; c'est un poète, et il est cent fois plus vaniteux que nous tous. Il vous fera expier cet aveu toute votre vie.

PAULINE. — Eh bien, je supporterai l'expiation.

LÉONARD. — Il vous fera souffrir aussi cruellement que si vous l'aviez réellement trompé.

PAULINE. — Si je l'avais trompé, il me tuerait.

LÉONARD. — Vous croyez? Ce serait pour lui un nouveau sujet de pièce, et finalement il vous en saurait gré.

PAULINE. — Possible. Il serait homme à faire les deux.

LÉONARD. — Pauline, quand partez-vous?

PAULINE. — Je vous l'ai dit... demain.

LÉONARD. — Demain seulement? Alors nous avons encore aujourd'hui?

PAULINE. — Vous êtes fou.

LÉONARD. — Je vous attendrai ce soir, Pauline.

PAULINE. — Décidément, vous avez perdu l'esprit.

LÉONARD. — Jamais je n'ai été aussi raisonnable qu'en ce moment.

PAULINE. — Léonard... maintenant qu'il sait...

LÉONARD. — Je suis prêt à mourir pour vous, Pauline. *(Il lui prend la main.)*

PAULINE. — Non, non, adieu! C'est de la démence. D'ailleurs, je ne vous aime pas. Adieu.

LÉONARD. — Pauline!

(On entend une sonnerie de cloches qui annonce midi.)

PAULINE. — Laissez-moi m'en aller : il faut que je rentre. Vous entendez, il est midi. Il sait que je suis venue ici pour vous faire mes adieux. Et si j'avais l'audace de sortir ce soir...

LÉONARD. — Eh bien?...

PAULINE. — Nous serions perdus tous les deux.

LÉONARD. — Je vous attendrai, Pauline, je... *(Ils sont revenus devant le portrait de la FEMME AU POIGNARD.)*

(Les cloches continuent à sonner.)

PAULINE, *considère la toile avec attention.* — Qui donc est étendu-là, dans l'ombre?

LÉONARD. — Où donc?

PAULINE. — Vous ne voyez pas?

LÉONARD. — Je ne vois rien.

PAULINE. — Mais c'est vous!

LÉONARD. — Moi, Pauline?... Quelle bizarre plaisanterie!

PAULINE, *jetant les yeux autour d'elle.* — Et tous ces... non... Quel est l'auteur de ce tableau?

LÉONARD. — Nous l'avons lu tout à l'heure : maître inconnu, mort vers 1530.

PAULINE. — Inconnu...

LÉONARD. — Qu'avez-vous donc, Pauline?

PAULINE. — C'est mon portrait... Vous ne me reconnaissez pas?

LÉONARD. — Je vous l'ai dit, la ressemblance est extraordinaire.

PAULINE. — C'est moi, c'est moi, vous dis-je... Vous ne me reconnaissez donc pas?... Et là, dans l'ombre, ce jeune homme tué... c'est vous.

LÉONARD. — Moi, Pauline?... Voyons, qu'avez-vous?

PAULINE. — Vous ne vous souvenez pas, Léonard? *(Elle lui prend la main. Tous deux s'asseyent lentement sur le divan, les regards fixés sur le tableau.)*

LÉONARD. — Me souvenir?...

PAULINE. — Tu ne te souviens donc pas, Leonardo?

(L'obscurité se fait sur la scène : — changement à vue; tant qu'il dure, les cloches continuent à sonner; elles cessent quand le nouveau décor s'éclaire.)

SCÈNE II

PAOLA, LÉONARDO

L'atelier de maître Remigio, à l'aube. — A gauche, une petite porte; à droite, une lourde portière d'un rouge sombre. Au fond, une haute fenêtre ogivale. Çà et là quelques copies de statues antiques. Aux murs, des tableaux de l'époque. A droite, au premier plan, un tableau voilé repose sur un chevalet. Près de la portière, Leonardo (Léonard) est étendu sur le sol, mais ne dort pas. — Silence profond. Quelques instants après, entre Paola (Pauline), en longue robe de nuit blanche, exactement semblable au portrait vu au musée dans la scène précédente. Elle passe à côté de Leonardo sans faire attention à lui et s'avance lentement jusqu'au chevalet. Elle écarte le voile qui recouvre le tableau; c'est le même que tout à l'heure, mais inachevé; il manque encore le bras droit levé et la main qui tient le poignard. — On ne distingue la peinture que peu à peu, à mesure que le décor s'éclaire.

PAOLA *considère longuement le tableau.* LEONARDO, *étendu à terre, est assez près d'elle pour baiser le bas de sa robe.*

PAOLA, *tressaillant légèrement.* — Que faites-vous? Je vous croyais parti.

LEONARDO. — Non, Paola. Je suis resté devant votre porte.

PAOLA. — Eh bien, maintenant, hâtez-vous.

LEONARDO. — Le parfum de vos baisers est encore dans mes cheveux. Je ne laisserai pas les souffles de la nuit l'emporter au loin.

PAOLA. — Quelle folie! L'aube blanchit déjà. Un serviteur peut s'éveiller et vous voir partir.

LEONARDO. — Je resterai donc pour attendre le jour, et ses premières lueurs éclaireront mon travail. *(Il se lève.)*

PAOLA. — A quoi bon?... Quoi! vous ne renoncez pas?... Ah! si vous étiez élève de Bassano le jeune, d'Andrea Galbi ou de Franco, je comprendrais votre zèle. Mais ici, où vous êtes ébloui par une maîtrise inaccessible, comment le pinceau ne vous tombe-t-il pas des mains, comment n'effacez-vous pas l'ébauche de chaque jour, comment ne tombez-vous pas, accablé, sans force ni espoir, sur ce sol que foule le maître inimitable?

LEONARDO. — Oui, je le sais, Paola, je ne suis qu'un écolier, indigne de respirer là où le maître crée. Que de fois, quand le matin gris se dégageait en tremblant des voiles de la nuit, j'ai voulu mourir! Mais aujourd'hui, Paola, ne ressemble pas à ces jours, et, pour toute la gloire de l'Inimitable, je ne donnerais pas le souvenir enivrant de cette nuit où j'ai possédé sa femme!... Demandez à Remigio, s'il pouvait choisir, ce qu'il choisirait.

PAOLA, *avec gravité.* — Nul ne choisit, ni lui, ni vous, ni moi. Nous sommes le jouet du destin.

LEONARDO. — A chacun est échu ce qu'il voulait et méritait...

PAOLA, *à elle-même.* — Vous croyez?

LEONARDO. — Car c'est à peine s'il comprend ce que vous êtes, et moi, je vois en vous plus que vous-même : toute la beauté que je rêvais resplendit, réelle, en votre corps, et votre regard me révèle le sens de la vie. Pour lui tout votre être n'est qu'une occasion, un stimulant de son art, et traîtreusement son baiser allume sur votre visage l'éclat de la passion, afin qu'il puisse faire un chef-d'œuvre à votre image. Mais croyez-moi, s'il achève celui-ci qui attend son retour, c'en est fait de son amour.

PAOLA. — Je le sens bien, car alors je ne serai plus rien, il m'aura tout pris, et ma vie ne palpitera plus que dans ce portrait. *(Devant la toile.)* Et c'est une énigme que je vois en mon propre visage; jamais je n'eus cette expression, mais je pourrais l'avoir. Il semble que quelque chose me soit réservé, meilleur ou pire que

tout ce que j'ai jamais fait ou conçu : je ne sais quel mystérieux désir se cache sous ces paupières mi-closes... Ah! s'il pouvait revenir, s'il pouvait revenir!... Mais qui donc désire si ardemment? Est-ce cette image en moi ou moi en cette image? Ah! ton absence a trop duré, trop longtemps, Remigio... Un an, c'est une éternité!

LEONARDO. — Vous rêvez, Paola! Depuis qu'il vous a quittée, à peine un mois s'est-il écoulé.

PAOLA. — L'attente ne mesure pas le temps au nombre des jours. Mais aujourd'hui enfin, aujourd'hui il revient!

LEONARDO. — Vous vous trompez encore. Si c'est hier qu'il a quitté Florence, comme il avait dessein, il arrivera demain vers le milieu du jour.

PAOLA. — Non, aujourd'hui.

LEONARDO. — Impossible, Paola. *(Avec ironie.)* Il ne fendra pas l'air avec les ailes du désir, non! c'est sur un vulgaire cheval, en suivant le chemin tracé, soumis, comme le commun des mortels, aux misérables lois du sommeil et de la faim, qu'il revient chez lui.

PAOLA. — Pas avant demain! *(Avec tristesse.)* Ah! que ne puis-je briser ces heures inutiles entre mes doigts, comme des noix vides! Un jour, dites-vous... à peine vient-il de se lever... Et tout ce qui me reste à vivre, volontiers je le donnerais pour qu'il fût là sur l'heure, à l'instant.

LEONARDO. — Paola!

PAOLA, *indifférente.* — Quoi?

LEONARDO, *avec violence.* — Paola, regarde-moi. *(Il lui a saisi la main.)*

PAOLA, *la main dans celle de Leonardo, mais sans se tourner vers lui.* — A quoi bon? Je te connais... Tu es le jeune Leonardo, oui, je sais. Et tu es broyeur de couleurs. Non? Qu'es-tu donc? Quelque page de la cour du duc? Non? Ou bien prince d'Aragon? Pardon : ni page, ni prince, ni broyeur de couleurs, tu es un peintre, nommé Leonardo. Et tu es très beau, je le sais. Pourquoi veux-tu que je te regarde? Les yeux clos, je t'en dirai davantage, je te dirai tout ce que tu désires. Tes cheveux sont bruns et bouclent sur le front, tes yeux sont bleus et tes cils sont noirs; ton cou est blanc comme celui d'une vierge, tes membres ont la souplesse des joncs et ton bras est fort... Eh bien, ne t'en ai-je pas dit assez? Faut-il que je te regarde?... Laisse-donc ma main. *(Elle lui retire sa main.)*

LEONARDO. — Paola, peux-tu te jouer de moi ainsi?... Paola!

PAOLA *sans jeter les yeux sur lui.* — Lui aurait-on confié de nouveaux travaux à Florence? S'il en est ainsi, je l'accompagnerai

la prochaine fois. Songez, Leonardo : depuis mon mariage, je n'ai revu ni Florence, ni le duc Côme, ni mes frères. Pourtant ce n'est pas du mal du pays que je souffre. A la cour des Médicis les femmes sont très galantes. Et même, m'a-t-on dit, quand un artiste comme Remigio arrive de l'étranger, elles se pressent toutes à sa porte jusqu'à ce qu'elles aient eu leur tour.

LEONARDO. — Et que t'importe avec qui dort Remigio?

PAOLA, *un éclair dans les yeux.* — C'est vrai, Leonardo, ce qui seul importe, c'est de veiller ensemble. Et pourtant, j'en ai fait l'expérience, il arrive parfois qu'une aventure de la nuit, si insignifiante et si vaine qu'elle vous ait semblé, vous importune et vous poursuit encore, le jour venu, comme si elle existait réellement.

LEONARDO. — Paola, cette nuit, tu as été...

PAOLA. — A toi?... Essaie de l'affirmer, à présent qu'il fait jour... T'ai-je séduit par des paroles câlines? T'ai-je murmuré, comme les autres femmes : « Je t'aime, et c'est toi que j'attendais? » As-tu surpris sur tes lèvres un autre son que le cri étouffé de la volupté? Cela n'est plus; ainsi cela n'a jamais été!

LEONARDO. — Non, Paola, cela fut; ainsi, c'est encore, et ce sera. Mon droit sur toi subsiste.

PAOLA. — Un droit? un droit sur moi?... Tu ne sais donc pas qu'il s'est éteint avec les étoiles de cette nuit, et que, malgré ta jeunesse, ta beauté, ta force et ton courage, tu n'as pas plus de droits sur moi que si tu étais hideux comme un monstre, faible comme un enfant, perclus comme un vieillard?

LEONARDO. — Paola, dis-moi que ces mots cruels ne sont qu'une épreuve imposée à ma tendresse, et ne continue pas.

PAOLA. — Silence! l'aube est venue.

LEONARDO. — Mais la nuit reviendra.

PAOLA. — Notre nuit, jamais! Résignez-vous, reprenez votre place.

LEONARDO, *à genoux.* — Ma place est ici, ou dans la tombe.

PAOLA. — Malheur à vous, si vous osez me toucher!

LEONARDO. — Quelle menace dans ce regard sinistre!... Et pourtant que ne m'a-t-il pas promis et accordé, cette nuit!

PAOLA. — Assez! assez! Par le ciel, si vous ne vous relevez pas, je vous traiterai comme mon Remigio traita cette rousse étrangère qui le poursuivait aussi en gémissant et se roulait dans la poussière comme vous : « Je vous aime tant!... Oh! quel amour j'ai pour vous!... Vous m'avez serrée dans vos bras... » Et : « Souvenez-vous!... » Et : « La nuit dernière, ah!... »

LEONARDO. — Et lui?

PAOLA. — Il l'a jetée dehors, cette fille impudente.

(Un long silence.)

LEONARDO. *Il se relève lentement et changeant de ton.* — Non je ne ressemble pas à cette étrangère, non! Car, si elle eût été comme moi, elle eût fait ce que moi je vais faire. Adieu.

PAOLA. — Tu vas te tuer? J'en suis digne.

LEONARDO. — Oui, vous l'êtes, Paola, et c'est pourquoi je vais me tuer sur votre seuil, avec votre poignard, Paola. *(Il prend un poignard sur une table.)* Ainsi, chacun croira, Remigio lui-même, que je suis mort désespéré d'avoir vu dédaigner mon amour. Oui, je vais me tuer, Paola, pour moi d'abord, car l'outrage me brûle trop cruellement, mais un peu aussi pour vous, il me semble.

PAOLA. — Pour moi?

LEONARDO. — Pour vous affranchir de l'angoisse atroce qu'un de mes regards ne me trahisse et ne révèle votre faute.

PAOLA. — Que dis-tu?... L'angoisse?... Que crois-tu donc que je craigne?

LEONARDO. — Ce que plus d'une femme a souffert de celui qu'elle a trompé. Mais, Paola, soyez sans inquiétude : je frapperai votre anxiété en plein cœur. *(Il se dirige vers la porte.)*

PAOLA. — Restez, Leonardo, et osez répéter que c'est ma lâcheté qui vous envoie à la mort!

LEONARDO. — Vous n'êtes pas lâche, Paola : vous voulez vivre. N'est-ce pas là le courage du coupable?

PAOLA. — Le courage du coupable est d'avouer sa faute : restez.

LEONARDO. — Paola!... à votre mari?...

PAOLA. — Silence! *(Bruit de chevaux dans la cour. Ils prêtent tous deux l'oreille.)* Entendez-vous?

LEONARDO. — C'est lui!

PAOLA. — Son désir, plus fort, a donc vaincu les lois terrestres : il est de retour! *(A la fenêtre.)* Il descend de cheval, il donne les rênes au valet. Viens, je suis prête.

LEONARDO. — Qu'allez-vous faire?

PAOLA. — Je vous l'ai dit.

LEONARDO. — Non Paola, je vous en conjure, renoncez à cette folie. Ne vous exposez pas ainsi. C'est trop compter sur sa magnanimité.

PAOLA, *toujours à la fenêtre.* — Son regard souriant me cherche. *(Elle fait un signe.)* Salut! J'ai bien peur que tu ne puisses plus sourire aujourd'hui...

LEONARDO. — Eh bien! si votre conscience vous force à confesser la faute, accusez-moi d'abord, et n'accusez que moi. Dites que je vous ai fait boire un philtre d'amour, que j'ai menacé votre vie, mais n'avouez pas votre consentement à la faute. Plus que sa femme encore, son orgueil lui est cher. Et ce serment qu'il a fait, comme en plaisantant, au dîner d'adieu, à la table du prince,

vous l'avez bien entendu : j'étais en face de vous, et, tandis qu'il parlait, votre regard a rencontré le mien.

PAOLA. — Vous y pensez encore?

LEONARDO. — Il le tiendra, je vous l'affirme, et, ainsi qu'il l'a juré en riant à la fête, comme un fauve altéré de sang, il enfoncera ses dents dans votre gorge. Je vous en supplie, Paola... Son pas résonne dans l'escalier : parlez, et il n'y a plus de secours, c'est la mort certaine. Je vous implore!... Jamais plus ma vue détestée ne vous importunera... Avant ce soir, j'aurai quitté la ville... Je n'étais qu'une ombre sur le mur, je disparais. Ce n'est pas à moi que vous appartenez, mais pas à lui non plus : la vie seule a des droits sur nous. Ne la rejetez pas : ce serait plus qu'un malheur, ce serait un crime contre la lumière et contre le printemps. Oh! vivez, vous êtes trop belle pour mourir et vous sacrifieriez trop en partant! *(La porte du vestibule s'ouvre doucement.)* Je crois à votre courage, Paola, oui j'y crois. Ayez pitié, pardonnez-moi. Je vous jure, sur l'honneur, qu'avant une heure j'aurai cessé de vivre... Il met la main sur la serrure... Paola!...

SCÈNE III

LES MÊMES, REMIGIO

REMIGIO, *en entrant, se dirige joyeusement vers Paola.*

PAOLA, *l'arrêtant.* — Prends garde! ne te hâte pas trop de me serrer dans tes bras. Cet homme a été mon amant, cette nuit.

(Un long silence.)

REMIGIO. — Va-t-en, Leonardo.

LEONARDO. — Tuez-moi, Remigio. Je n'accepte pas votre grâce.

REMIGIO. — Ce n'est pas ma pitié qui te montre la porte, pas plus que ma colère ne te barre la route. Leonardo ne vaut pas que rien tressaille en moi. Je n'ai que faire de toi : tu peux partir.

LEONARDO. — Eh bien, je vous en supplie, Remigio, tuez-moi.

REMIGIO. — On tue quand on hait; on tue quand on aime : l'indifférence ne s'arme pas. Je ne brise pas le verre grossier où une enfant a bu un breuvage défendu. Et tu as beau être doué de conscience, je ne vois en toi, et tu n'es, en effet, qu'un misérable instrument du hasard.

LEONARDO. — J'implorais la mort, maintenant je la veux!

REMIGIO. — Ta volonté ne me touche pas plus que ta prière.

LEONARDO. — Eh bien! je vous y contraindrai.

REMIGIO. — Nul encore ne m'a contraint.

LEONARDO. — J'irai sur la place et je crierai que Paola, cette nuit, s'est donnée à moi.

REMIGIO. — On le saura donc une heure plus tôt.

LEONARDO. — Devant toute la cour, je vous outragerai, vous qui trouvez plus commode de jouer le magnanime; je vous traiterai de misérable et, mentant hardiment, j'affirmerai que c'est votre femme qui m'a attiré dans son lit.

REMIGIO. — On vous blâmera d'insulter une morte.

LEONARDO. — Encore une fois, tuez-moi. Vous risquez de laisser passer le moment : je sens renaître en moi le désir de vivre et je crois qu'il me reste une tâche à accomplir, car je vous hais comme jamais homme encore ici-bas n'en a haï un autre. A vrai dire, je vous ai toujours haï, mais je ne le sais bien que depuis que je vois votre orgueil, comme un ouragan funeste, s'abattre sur cette tête courbée... Oui, je vous hais, assez pour vous atteindre et vous tuer, n'importe où... Et je vous hais de mille façons, parce qu'aucune mort de ma main ne pourra vous empêcher de survivre, pour le monde, dans vos œuvres, pour votre femme dans ses regrets, et pour moi dans ma haine, plus forte que la mort... Je vous tuerai pourtant : l'inutilité même de ce meurtre est un aiguillon pour ma volonté. Ne me laissez pas partir, Remigio! Aussi sûr que si nous étions mille à jurer votre mort, dès l'instant même où cette porte se refermera sur moi, vous êtes perdu.

REMIGIO, *va à la porte et l'ouvre.* — La voici grande ouverte : suis ton chemin. *(Il redescend.* LEONARDO *se dirige vers la porte.)*

PAOLA. — Ne le laisse pas partir : il tiendra son serment, Remigio.

LEONARDO. — Aussi vrai que je vis!

PAOLA. — Oui, aussi vrai que tu vis. *(Elle s'avance brusquement et lui enfonce le poignard dans la gorge.)*

LEONARDO *tombe mourant sur le sol. (A ce moment, Paola ressemble exactement au portrait qu'on a vu dans le musée : le poignard à la main, le regard fixé sur le cadavre de Leonardo.)*

REMIGIO. — Paola!... *(Un très long silence. Paola reste debout, immobile, jusqu'à la fin de la scène.)*

REMIGIO *la contemple longuement; peu à peu son expression change, ses traits se détendent, il a l'air presque joyeux.* — Était-ce donc le sens de tout ceci? Ma prière a-t-elle été exaucée, quand je demandais une inspiration pour mon œuvre? Oui, je l'achèverai ainsi. O ciel, qui as conduit ces événements, accorde-moi pendant une heure le calme de l'âme, la sûreté de la main. *(Il va fermer la porte au verrou et revient à son chevalet. — Paola est toujours immobile.)*

SCÈNE IV

LÉONARD, PAULINE

Changement à vue. Les cloches recommencent soudain à sonner comme à la fin de la scène I. Même décor qu'au début. Léonard et Pauline sont assis sur le divan.

LÉONARD, *tenant la main de Pauline.* — Qu'avez-vous, Pauline?

(Pauline semble sortir d'un rêve, jette les regards autour d'elle, puis se lève brusquement comme pour partir.)

LÉONARD, *se levant aussi.* — Pauline!

(Elle se ressaisit. Son visage exprime peu à peu la certitude que la fatalité pèse sur elle. Elle tend la main à Léonard, le regarde dans les yeux d'un air sérieux et décidé et lui répond, avec l'accent, non de l'amour, mais de la résolution.)

PAULINE. — J'irai!

(Puis elle s'éloigne rapidement.)

Rideau.

ARTHUR SCHNITZLER

(Traduit par MAURICE RÉMON et N. VALENTIN.)

LES TAUDIS PARISIENS

LE LOGEMENT DES FAMILLES NOMBREUSES

Le logement des familles nombreuses à Paris est un des plus douloureux et plus difficiles problèmes d'aujourd'hui. La rareté et la cherté des logis auxquelles elles peuvent prétendre ont des raisons complexes, qu'il est malaisé de déterminer.

C'est, tout d'abord, la crise qui sévit sur l'ensemble des logements et, plus spécialement, sur les petits logements des grandes villes. D'après une enquête, à laquelle la Commission des contributions directes s'est livrée en mai 1911, sur plus de 7 000 logements dans 35 quartiers de Paris, on constate que les prix des loyers de moins de 250 francs ont, depuis 1900, augmenté de 19,15 p. 100: ceux de 250 à 500 francs de 15,79 p. 100; ceux de 500 à 1 000 francs de 11,47 p. 100; ceux de 1 000 à 2 500 de 8,37 p. 100. Une hausse sensible frappe donc tous les loyers; mais elle est d'autant plus considérable que les loyers sont plus faibles.

Cette augmentation s'explique tout à la fois par l'accroissement du prix de revient des immeubles et par la diminution correspondante du nombre des constructions nouvelles. La valeur des terrains à Paris ne cesse de croître : le prix moyen de ceux que la Ville a acquis pour procéder aux alignements

est passé de 90 francs en 1890 à 217 francs en 1900 et atteint 277 francs en 1910. La main-d'œuvre, de 1906 à 1911, a augmenté de 25 p. 100; le coût des matériaux, de 18 p. 100.

Et, dans le même temps, on bâtit de moins en moins; la diminution porte surtout sur les immeubles à petits loyers. Tandis que de 1890 à 1901, le nombre des locaux de moins de 500 francs s'est accru de 89 555 unités, l'accroissement de 1901 à 1911 n'a été que de 45 252; il a baissé de moitié. Avant 1907, il y avait annuellement plus de logements nouvellement construits au-dessous de 300 francs que d'appartements de plus de 500 francs. C'est le contraire qui, désormais se produit : en 1910, on compte 3 817 locaux neufs de plus de 500 francs contre 2 248 de moins de 500 francs; et cependant la proportion générale des logements inférieurs à ce dernier chiffre existant à Paris représente à peu près les trois quarts du nombre total des habitations.

Si bien que le nombre des petits logements vacants décroît sensiblement : en 1899, il y en avait 26 226 de moins de 500 francs; en 1905, il n'en restait plus que 15 814; en 1910, 8 721; en 1911, 6 182; en 1912, 3 663. La population parisienne augmente annuellement de 15 à 25 000 habitants, tandis que le nombre des petits logements vacants diminue, depuis 1906, de plus de 2 000 unités chaque année.

Cette crise atteint avec une exceptionnelle rigueur les ouvriers chargés de famille, c'est-à-dire ceux qui sont le moins capables de supporter l'augmentation d'un loyer qu'ils avaient déjà tant de peine à payer. Ils se mettent donc à chercher des logements au rabais; et c'est dans les chambrettes obscures, dans les hangars humides, dans les mansardes délabrées qu'ils se réfugient.

Ils s'en vont à Plaisance, dans le long corridor qui s'enfonce entre la rue Vercingétorix et la rue de Vanves, foyer d'infection où la mortalité tuberculeuse atteint jusqu'à 31 p. 1 000 habitants. — Dans le quartier du Combat, non loin des Buttes-Chaumont, 12 000 êtres humains s'entassent dans le bloc d'immeubles que bordent les rues Secrétan et des Chaufourniers. — Dans les arrondissements du centre, c'est derrière Saint-Merri, et aux abords de l'église Saint-Paul, ou encore

dans les parages de la place Maubert que se réfugient ces familles chargées d'enfants.

Là, pas d'espace libre pour la lumière du soleil ; des courettes étroites, où l'eau croupit en mares ; des escaliers délabrés, des couloirs moisis ; des chambres tapissées de papiers en lambeaux ; des plafonds lézardés laissant passer l'eau. La tuberculose en a fait son lieu d'élection.

Au hasard, pénétrons dans quelques-uns de ces taudis.

Impasse Blottière, à Plaisance, le ménage H... compte huit enfants, dont l'aîné n'a pas quinze ans. Le père est homme de peine et gagne moyennement six francs par journée de travail. A la venue du dernier-né, ils ont été expulsés du précédent logis ; de porte en porte, ils en ont cherché un nouveau ; ils ont fini par s'installer dans un petit atelier humide, au fond de Plaisance : six lits côte à côte se dressent pour dix personnes dans ce hangar, qu'éclaire une seule porte et où suintent les eaux du ciel et celles du sol.

Avenue Villemain, les G... n'ont pu, pour 170 francs de loyer, trouver après bien des recherches qu'une pièce de douze mètres carrés. C'est là que couchent, sur des matelats de varech, les parents, deux grandes filles et un bébé ; une lucarne jette un jour blafard sur la saleté du taudis. En trois années, le ménage a déjà perdu six enfants.

A l'autre extrémité de Paris, dans le quartier Saint-Fargeau, rue des Amandiers, se pressent des maisons sordides. Au rez-de-chaussée de l'une d'elles, une ancienne écurie : la famille S..., après avoir visité en vain toutes les maisons convenables des alentours, a dû s'y réfugier. Deux lits sont restés au garde-meuble, faute de place ; trois enfants, de deux, cinq et sept ans, couchent sur des chaises ; le quatrième, qui a sept mois, dans le lit des parents, au risque d'être étouffé.

Un peu plus loin, dans la même rue, devant un hôtel louche, des bambins grouillent ; on leur demande où ils logent : « là-haut, au cinquième ! » Au bout d'un corridor, où l'on marche à tâtons, s'ouvre sur une courette la chambre étroite, aux papiers maculés. La mère lave le parquet. Elle conte sa misère : le père est comptable, il gagne 150 francs par mois ; en douze ans, sept enfants leur sont venus. Ils habitaient alors rue Pelleport ; mais, par ordre de la Préfecture, on les en a

chassés : le service de la salubrité, saisi de la dénonciation d'un voisin, avait déclaré le logement trop petit pour neuf personnes. Ils ont cherché trois pièces pour 350 francs ; pas un concierge des XVIIIe, XIXe et XXe arrondissements n'a voulu les recevoir. A la fondation Rothschild même, on ne les eût admis que dans un logement de 490 francs ; ils n'auraient pu le payer régulièrement, sans s'endetter. Ils ont dû échouer dans un garni mal famé ; ils rêvent de fuir ce milieu contaminé, cette promiscuité avilissante ; mais ils craignent de se heurter aux mêmes refus et de rester sur le pavé. Les exigences des règlements sanitaires, moins sévères pour les garnis, les ont faits prisonniers de cet hôtel meublé.

Et dans quelles misérables conditions d'hygiène toutes ces nichées d'enfants se développent-elles ! Alors qu'on prévoit qu'un minimum de 16 mètres cubes d'air est nécessaire à la santé d'un habitant, les enquêtes les plus récentes établissent que la moyenne dans les familles de plus de quatre enfants, ne dépasse guère 9 mètres cubes !

En 1901, on constatait avec regret que 14 Parisiens sur 100 logeaient encore à plus de deux dans une seule pièce. Mais, pour les ménages avec quatre enfants, la proportion des mal logés montait à 27 p. 100 dans les quartiers dits aisés, à 44 p. 100 dans les quartiers pauvres, à 48 p. 100 dans les quartiers très pauvres. Et pour ceux où l'on compte six enfants au moins, cette proportion atteignait 67 p. 100 dans les quartiers pauvres et 71 p. 100 dans les quartiers très pauvres. Il y a, encore à l'heure présente, 1 200 ménages de six personnes au moins, qui s'entassent dans une seule chambre.

Les maladies contagieuses déciment ces malheureuses familles : dans 4440 maisons, la tuberculose tue annuellement plus de 7 habitants sur 1 000 ; dans 820, cette proportion s'élevait même, en 1910, à 9,83 pour 1 000. C'est près d'un locataire sur cent qui est la victime de cette contamination. Dans une famille de huit enfants, la vie de l'un d'eux est la rançon du logement des sept autres.

Même à ce prix, les ménages nombreux ne trouvent pas toujours un abri. Les propriétaires les refusent, même s'ils leur soumettent les quittances des loyers antérieurs régulière-

ment acquittées, même s'ils leur offrent un terme d'avance! A salaire égal, un ouvrier chargé de famille présente moins de garanties de solvabilité qu'un célibataire ou un ménage sans enfant; il est exposé à plus de risques; il doit faire face à plus de charges. Comme, en raison de la rareté des locaux vacants, on a le choix des locataires, on préfère ne pas courir un tel aléa.

Les propriétaires redoutent aussi les investigations de la police, qui n'aime pas l'entassement des familles nombreuses. Et puis ils savent que c'est chose grave que de procéder à l'expulsion d'une mère de famille, dont le terme resterait impayé : ils craignent la critique des voisins, les commérages du quartier, l'intervention des sociétés charitables, le bruit de la presse. Quoi de plus simple dès lors, leur semble-t-il, que de poser en règle qu'on n'est pas admis dans la maison quand on a quatre enfants!

Lorsque les propriétaires sont enclins à se montrer plus cléments, c'est à la rigueur des concierges que les malheureux se viennent heurter : point de bruit dans la maison; les enfants dégradent les escaliers, salissent les corridors, encombrent les cours et le porche; par leurs disputes, ils occasionnent des querelles entre ménages voisins. Les concierges tiennent à s'épargner ces tracas. Pour vaincre leur résistance, il faut verser des arrhes et des deniers à Dieu; les familles pauvres, qui vivent au jour le jour, sont hors d'état de les leur donner. Ils se contentent alors d'une part des secours de loyer versés par le bureau de bienfaisance ou par des sociétés de charité. Mais beaucoup ne veulent pas entendre parler des familles trop nombreuses.

Rue Julie, le ménage C... ; rue Castegnary, la famille P... ; rue Rébeval, la femme J... sont, entre mille, les victimes de cet interdit.

Les C... ont été chassés d'un ancien logis, à la suite d'une saisie. A peine avaient-ils emménagé dans le suivant qu'on prit prétexte de réparations urgentes pour procéder à leur expulsion. Les P... ont dû s'entasser, avec huit enfants de vingt-deux ans à sept mois, dans deux pièces étroites et un cabinet noir, rongés par la vermine; et ils n'y ont été acceptés qu'à la condition de mettre à la disposition de la concierge

deux de leurs enfants, pour l'aider à faire ses commissions et à balayer la cour. Les J..., dans un logement modeste du quartier du Combat, ont six enfants dont l'aîné a dix ans. Ils ont frappé à quarante et une maisons, et partout essuyé des refus. Pour entrer dans la quarante-deuxième, ils ont dû n'avouer que trois enfants; les trois autres, le jour de l'emménagement, avaient été installés aux Buttes-Chaumont, où on ne les alla quérir qu'à la nuit close. Mais cette supercherie avait été vite découverte; dès le lendemain, on leur avait donné congé pour le demi-terme; et afin d'assurer leur départ, le propriétaire s'était même chargé des frais de déménagement! La famille G... qui compte cinq enfants de un à treize ans, a dû, pour être admise dans un misérable réduit de 15 mètres carrés, dissimuler trois enfants dans des sacs!

Le garni, voilà la ressource dernière de ces malheureux. On les condamne à la fréquentation forcée des vagabonds, des apaches et des filles! Les ménages, qui ont acquis péniblement quelques meubles, les vendent à l'encan. Dès lors plus de vie commune, plus d'intimité familiale : ceux-là ont un gîte, mais pas de foyer.

Tandis que le nombre total des logements diminue, les hôtels meublés ne cessent de se multiplier dans Paris. En 1907, il y a eu 27 garnis nouveaux, et 671 chambres meublées nouvelles dans les dix arrondissements de la périphérie; en 1908, le nombre s'en est élevé respectivement à 34 et 804; en 1909 à 69 et 1 649; en 1910, à 58 et 2 216; en 1911 à 165 et 4 600. En cinq années, c'est donc 353 hôtels garnis et 9 940 chambres meublées qu'on a ouverts à la population des quartiers excentriques.

Comme leur clientèle augmente sans cesse, que certains habitués de ces lieux de rencontres galantes n'hésitent pas à payer de bons prix, les tenanciers augmentent leurs exigences à l'égard des locataires; ils préfèrent à ces malheureux qui traînent avec eux une marmaille en haillons, des hôtes moins encombrants, moins déguenillés et plus faciles. Ainsi même ce refuge devient inabordable aux pauvres gens. Où iront-ils?

Au terme d'octobre dernier, un ouvrier des Aciéries de France, le sieur V. R... est brusquement jeté à la porte de son logis à Issy-les-Moulineaux : il avait sept enfants de moins de treize ans! Malgré la régularité de ses paiements, le propriétaire lui avait donné congé. Il cherche un logis à Issy, à Vanves, à Meudon, dans tout le XVe arrondissement de Paris : partout les mêmes refus. Le jour du terme, il doit enlever son mobilier; mais où l'installer? Il le laisse sur le trottoir; un rassemblement se forme; la police intervient; on transporte les meubles à la Mairie, et c'est la municipalité qui procure un abri à ces pauvres gens.

A Puteaux, la même aventure advient à la famille du journalier L. T... affligé de huit enfants. Il s'adresse au maire : on met à sa disposition un terrain inoccupé; en hâte, avec quelques planches, des ouvriers du bâtiment en grève bâtissent une baraque. Comme, peu de jours après, cet abri improvisé tombait en ruines, le commissaire de police dut faire porter les hardes de ces malheureux chez une voisine, et recourut à la réquisition pour obtenir, dans deux hôtels différents, deux chambres, l'une pour le père et quatre enfants, l'autre pour la mère et les plus jeunes bambins.

Plus récemment encore, les L..., expulsés de la rue de Meaux avec leurs cinq enfants de six mois à douze ans, ont été recueillis par la police. On les a abrités, espérant que dans les quarante-huit heures on les ferait entrer dans un logement. Mais la Préfecture a dû elle-même avouer qu'elle n'avait point réussi à leur trouver des chambres convenables.

N'est-ce pas un symptôme singulièrement grave que le Préfet de police ait dû, sur l'invitation du Conseil municipal, se résoudre à aménager, il y a quelques mois, une salle de caserne en asile de nuit, pour y recueillir provisoirement des familles chargées d'enfants?



L'opinion commence à s'émouvoir de cette misère; les pouvoirs publics semblent disposés à intervenir. Mais pour modifier les conditions de l'habitat ouvrier à Paris, il faudra

réunir des capitaux considérables, disposer de vastes étendues de terrain, dont les prix ne soient pas trop élevés, construire suivant des plans méthodiques : il sera nécessaire que de puissantes sociétés se constituent. C'est une œuvre de longue haleine; le programme en est encore à peine ébauché; les moyens d'action restent imparfaits. En dépit de l'inlassable dévouement de généreux philanthropes, l'initiative privée, réduite à ses seules forces, n'a donné que des résultats insuffisants. Vainement le législateur a-t-il multiplié à son avantage les exemptions fiscales, les faveurs administratives : on compte qu'en vingt-cinq ans, une somme de 30 millions de francs seulement a été utilisée en maisons ouvrières; sur ce total, un dixième à peine a été plus spécialement affecté à l'habitation des familles nombreuses.

La plupart des sociétés à caractère philanthropique, accordent, il est vrai, dans leurs immeubles, la préférence à prix égal aux ménages chargés d'enfants. Fort peu d'entre elles leur réservent des logements à titre exclusif; elles n'ont pas voulu, en assumant une charge aussi lourde, compromettre le résultat de leurs efforts. Aussi la moyenne des habitants qu'elles abritent ne dépasse-t-elle guère quatre par logement. Dans les cinq immeubles construits par la Société philanthropique, le nombre des enfants est de 1,81 seulement par ménage; et la population des trois groupes de maisons de la Fondation Rothschild ne comprend que 1 008 enfants pour 991 adultes.

Un mouvement marqué se dessine pour changer ces errements. La société « le Progrès », par exemple, a décidé de ne louer qu'aux familles ayant, au minimum, un nombre d'enfants égal à celui des pièces occupées. Le Groupe des maisons ouvrières réserve son immeuble de la rue Boyer, dans le XXe arrondissement, à 200 familles nombreuses, qui y trouveront quatre pièces et une cuisine pour 520 francs. La Fondation Rothschild construit à Vaugirard un nouveau groupe de 214 logements, dont plus de la moitié, avec trois pièces et une cuisine, seront loués à des ménages avec enfants, à un prix tel qu'il n'assurera au capital engagé qu'un rendement inférieur à 3 p. 100.

La Société des logements économiques pour familles

nombreuses s'est même fondée dans le but exclusif d'assurer un logis salubre et à bon marché aux ménages de plus de quatre enfants. Elle a déjà bâti quatre immeubles, où elle loge 380 familles, représentant une population de 2 605 habitants, soit une moyenne de près de cinq enfants (4,8) par famille. La dépense d'établissement ressort à 6 000 francs environ pour chacune d'elles; ce qui permet de louer une pièce pour 100 francs seulement en moyenne (de 88 à 108 francs suivant l'immeuble). Un capital de 2 302 500 francs a déjà été consacré à l'entreprise, qui a produit un revenu de 4,75 p. 100. La société a pu servir un dividende de 3 p. 100 à ses actionnaires, commencer l'amortissement de ses constructions, constituer une réserve; elle a donc des finances prospères. Les travaux d'une cinquième maison sont en cours d'exécution; quand ils seront achevés, ce seront 118 logements nouveaux offerts à la clientèle.

Voilà certes des résultats satisfaisants, dus à dix années de persévérance; il convient d'en féliciter ceux qui ont entrepris une tentative aussi hardie, et la soutiennent. Mais ce noble exemple est resté à peu près isolé; et il faudrait, pour le rendre efficace, que l'effort fût centuplé. Pouvons-nous tant attendre de l'initiative privée? Évidemment non.

On songe à s'adresser aux Pouvoirs publics, à demander à la municipalité des subventions, sous forme de versements pécuniaires, de garantie d'intérêts ou de souscription d'actions, des cessions de terrain, des exonérations fiscales. On peut même espérer que la ville se décidera à constituer avec les deniers publics un organisme autonome chargé d'édifier de vastes immeubles et de les exploiter librement, sans autre sujétion que le souci du bien public [1].

Mais l'ère des études n'est pas close et le temps presse. Une intervention publique n'embrassera jamais l'ensemble de l'œuvre à faire; elle soulève des objections graves, et n'est pas exempte de périls. Sa forme, sa mesure, ses modalités ne seront pas déterminées avant de longs délais. Doit-on se résigner à prolonger la misère des familles qui ne trouvent plus d'abri, en attendant patiemment que soient épuisées les

1. Cf. notre étude sur *Une fondation municipale de logements populaires* (*Revue Bleue*, 27 avril 1912).

lentes procédures parlementaires? Nous voilà donc réduits aux expédients.

On a proposé d'édicter des pénalités contre les propriétaires coupables d'avoir refusé une location ou provoqué une expulsion « pour cause de progéniture ». Mais une telle mesure aurait pour conséquence d'effrayer les constructeurs et d'aggraver ainsi la diminution des immeubles à petits loyers. D'ailleurs, rien ne serait plus facile à un propriétaire que d'éviter les sanctions pénales, en s'abstenant de donner un motif quelconque aux congés et aux refus d'admission.

M. Bertillon a pensé à l'établissement d'une imposition supplémentaire sur les maisons qui abriteraient moins d'un minimum d'enfants, calculé suivant le nombre et la superficie des logements habitables. Le procédé est ingénieux, mais combien arbitraire! Pourquoi présumer la faute là où, peut-être, n'agit que le hasard? Et que de fraudes possibles, pour se mettre en règle avec les exigences du fisc, sans remplir les intentions du législateur!

On a cherché aussi à intéresser les concierges au sort des ménages nombreux. Il y a dix ans, la Société philanthropique, constatant le mauvais vouloir des concierges préposés à la garde des immeubles de la Fondation Heine, décida de leur allouer une prime d'un franc par enfant logé, sous le prétexte que « le passage fréquent des bambins dans les escaliers justifiait un effort plus grand pour entretenir la propreté ». L'attrait de cette récompense ne produisit aucun effet. Il serait pour le moins douteux qu'il en eût davantage dans l'avenir. Qui assurerait au surplus la charge du paiement de ces primes dans les immeubles privés?

Ce n'est pas, semble-t-il, par une distribution de récompenses qu'on peut espérer remédier au mal.

*
* *

Voici qui est plus sérieux. Les bureaux de bienfaisance accordent chaque année des secours de loyer aux familles nombreuses. Sans compter les mensualités de 10, 15 ou

25 francs allouées aux femmes chargées d'enfants jusqu'à concurrence d'un total de 555 000 francs, ou les prélèvements accordés aux indigents à l'époque du terme sur le crédit d'un million environ prévu pour les « secours individuels », — la Ville de Paris a affecté une subvention spéciale de 250 000 francs en 1911, et de 300 000 francs en 1912 à la distribution de secours trimestriels de 30 francs en faveur de ménages pauvres ayant au moins cinq enfants à leur charge.

La Préfecture de Police dispose de son côté d'un crédit de 20 000 francs pour distribuer des secours de 15 à 20 francs aux malheureux, de préférence à ceux qui sont chargés de famille, lorsqu'ils sont menacés d'expulsion.

La charité privée, d'autre part, multiplie ses efforts. Un grand nombre de sociétés philanthropiques font des distributions de secours de loyer. D'autres ont organisé un système ingénieux de Caisses, participant à la fois de la prévoyance et de l'assistance, pour recueillir les versements périodiques des intéressés et les bonifier au moyen de primes.

Parmi les premières se rangent les groupements charitables qui poursuivent d'une manière générale le relèvement de la misère, tels que la Société des Visiteurs, la Société Amicale de Bienfaisance, la Ligue contre la Misère, le Soutien Français. Il y faut surtout faire une place aux institutions qui se sont donné comme mission spéciale d'alléger les charges du loyer et d'atténuer les méfaits du taudis. Telles sont les œuvres des loyers du XIe et du XVIIe arrondissements, les fondations Orville et Nilius des IIe et VIIe arrondissements, la Caisse de Secours de l'hôpital Broca; tel est l'Abri, qui distribue ainsi près de 100 000 francs par an, en allocations de 20 à 80 francs, au profit de 3 000 ménages environ.

Des Caisses de loyer ont été organisées par les conférences de Saint-Vincent-de-Paul, l'Aiguille, la Société du Logement ouvrier, l'Association des Diaconesses, les Maisons des Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul des IIe, V^e^, VIIe arrondissements, l'Œuvre du loyer du quartier des Ternes, celle de Plaisance. On en trouve spécialement à l'Amélioration du logement ouvrier. Chaque semaine, les familles adhérentes y viennent déposer le fruit de leur épargne; on leur alloue des bonifications qui varient de 5 à 20 p. 100 suivant la durée, la quo-

tité du dépôt et les charges de famille. En 1910, 66 329 francs avaient été versés par les intéressés à cette Caisse, contre 10 417 francs de primes; et le rapport annuel constatait même qu'un certain nombre de familles, comprenant le service qu'on leur rendait en les défendant contre la tentation de dépenser au jour le jour la somme nécessaire au paiement du terme, versaient désormais à la Caisse des loyers sans recevoir d'autre rémunération que l'intérêt annuel à 4 p. 100.

D'autres services viennent heureusement compléter celui de la distribution des secours ou des primes de loyer; plusieurs des sociétés que nous venons de mentionner ont installé des garde-meubles. L'Œuvre du mobilier s'est spécialement organisée à cet effet au moment des inondations de 1910 et leur a survécu; grâce à son intervention, les malheureux, privés du nécessaire, reçoivent la literie, les tables, armoires ou chaises qui leur font défaut; ils peuvent fuir les promiscuités du garni et se reconstituer un foyer.

Contre l'insalubrité des taudis les enquêteurs bénévoles luttent avec opiniâtreté; ils signalent aux services municipaux les immeubles contaminés; ils aident ceux qui s'y réfugient à déménager. La Grande Famille de Levallois-Perret s'est fondée pour rechercher les ménages de cinq enfants au moins qui sont particulièrement mal logés, et pour leur assurer un abri salubre; elle prend à sa charge l'excédent de loyer résultant de leur changement de résidence et dépense ainsi moyennement cent francs par an pour chacun de ses clients, mais elle manque d'argent pour étendre son action dans la capitale.

Toutes ces initiatives indiquent la voie à suivre; là est le point de départ de l'œuvre urgente qu'il faut réaliser. Mais avant tout, il importe de grouper ces efforts, ces bonnes volontés éparpillées, qui se connaissent mal et que le public ignore; il faut pour cela, instituer un Comité de logements par arrondissement ou par quartier. Ce Comité réunirait les représentants de l'Assistance publique et les mandataires des œuvres charitables; il dirigerait l'action administrative et guiderait les initiatives privées.

Mais une telle entente, dira-t-on, est rendue impraticable par l'intransigeance de certaines doctrines, par l'irréductibilité de certains partis pris, par des conflits d'amour-propre, des

luttes d'ambition. — Il est vrai. Mais sans nous dissimuler les difficultés, nous croyons cette entente possible, si on lui donne un but déterminé et précis.

Par arrêté préfectoral seraient créés des Comités locaux, sous la présidence du maire, composés d'un administrateur du bureau de bienfaisance, d'un médecin des hôpitaux et de trois délégués d'œuvres privées, plus spécialement fondées pour l'amélioration du logement. Ces Comités siégeraient une fois par semaine au moins ; ils assureraient des permanences dans les bureaux. Ils centraliseraient les demandes et les offres de logements et organiseraient des offices de location gratuits.

Par une mesure législative qu'un article de la loi de finances pourrait rapidement sanctionner, on imposerait aux propriétaires l'obligation d'avertir le Président du Comité compétent cinq jours au moins avant la mise à exécution des jugements de saisie ou des ordonnances d'expulsion, de manière que celui-ci pût, en temps opportun, éviter, en s'interposant, des mesures extrêmes, ou, en tous cas, veiller au logement provisoire des familles expulsées.

Les Comités auraient en outre la disposition des fonds de la Caisse des loyers. Cette Caisse, qu'alimenteraient principalement les ressources de l'Assistance publique, accrues d'une forte subvention de la Ville de Paris et d'une contribution de l'État, recevrait les libéralités privées ; elle serait chargée de la gestion des comptes individuels, où chaque semaine, les familles inscrites verseraient leur contribution au paiement du terme, moyennant l'allocation d'une prime proportionnelle au versement opéré. Des mesures administratives assureraient à cet établissement nouveau l'autonomie financière nécessaire à son complet développement.

Les Comités auraient ainsi la charge et la responsabilité de la distribution des secours. Mais ils refuseraient, dans la mesure du possible, les allocations en argent, trop souvent escomptées par des concierges cupides, ou par des indigents qui les détournent de leur véritable destination ; ils y substitueraient des bons de logement. Ce système nécessiterait des ententes avec les propriétaires, et sous des formes diverses : baux à longue durée et à prix réduit signés par les Comités avec

faculté de sous-location partielle ou de rétrocession aux familles assistées; cautions au profit des ménages chargés d'enfants; contrats avec des sociétés d'habitations à bon marché ou des œuvres d'hospitalité temporaire. La diversité des procédés serait, en pareille matière, une condition de succès.

Les associations privées affiliées aux Comités recevraient d'eux toutes communications utiles, à charge de réciprocité et de régularité.

Des cas cependant pourraient encore se présenter où des familles n'auraient pu, en temps utile, recevoir un logement convenable. Les Comités leur assureraient un abri temporaire. A cet effet, deux institutions devraient être organisées pour recevoir les meubles et les personnes.

Des garde-meubles recueilleraient le mobilier, évitant ainsi les ventes à l'encan qui détruisent le foyer et achèvent de rendre irrémédiables des misères passagères.

Les personnes trouveraient asile dans des hôtelleries populaires. Est-ce en effet à la Préfecture de Police qu'il appartient de recueillir ces malheureux jetés sur le pavé? N'impose-t-on pas une humiliation dégradante aux ménages coupables seulement d'avoir eu des enfants, en les assimilant à des vagabonds sans aveu? N'est-ce pas un moyen de fortune indigne d'une grande ville que l'installation de ces grabats dans une salle de caserne à l'usage d'ouvriers sans logis? Il y a mieux à faire, et sans tarder. MM. Dausset et Galli ont présenté au Conseil municipal une proposition intéressante, dont l'adoption pourrait être heureusement généralisée : l'aménagement des locaux actuellement vacants qui appartiennent à la Ville et que gère le bureau des Domaines. Qu'on y ajoute ceux de l'Assistance publique, et surtout les vastes immeubles dont l'Etat a la jouissance. Quelques-uns semblent tout prêts à revevoir semblable destination; mais l'administration se soucie peu d'innovations qui la troublent; elle préfère abandonner ces bâtiments vides aux ravages du temps! Tels certains couvents désaffectés, tel par exemple le Séminaire de Saint-Sulpice. Lors des inondations de l'hiver 1910, on avait pu, grâce à de généreuses initiatives, y installer des dortoirs d'occasion. On pourrait tout aussi aisément et moyennant de menues réparations, les convertir en hôtelleries populaires.

Le jour où l'on sera en mesure d'offrir ainsi un asile temporaire à tous ceux que la misère jette dans la rue, on aura le droit d'appliquer avec sévérité les règlements sanitaires. On pourra alors mettre la pioche dans les maisons meurtrières, démolir les îlots d'immeubles contaminés, assainir les quartiers, élargir impasses et ruelles, sans se demander ce que deviendront ces expulsés; on n'aura plus à redouter que la misère soit la rançon de l'hygiène.

Telle est l'œuvre d'aujourd'hui. Elle est pratique; elle est réalisable: elle peut être accomplie sans délai.

Demain, il sera temps de reprendre les discussions interrompues; on pourra élaborer un plan d'ensemble, chiffrer le nombre des millions nécessaires à l'exécution. On recherchera les moyens d'assainir la capitale, d'utiliser les terrains des fortifications déclassées au mieux des intérêts de la population, de ménager les réserves d'air et les espaces libres utiles à sa santé. On se préoccupera des procédés financiers que la Ville emploiera pour se procurer les ressources indispensables à tout cet ensemble de travaux.

L'œuvre d'aujourd'hui est plus modeste. C'est un palliatif. Il peut être très bienfaisant. Il est nécessaire. Car les faits lamentables dont nous sommes les témoins sont, pour une société civilisée, un scandale et un danger.

GEORGES-CAHEN

LE RETOUR DES CENDRES

Ce matin-là, 12 décembre 1840, l'aube, très blême, se levait, à peine noyée dans la brume, que déjà l'on faisait queue à la porte des barbiers, et, notamment, place de la Grande-Fontaine, chez le père Legrand, ancien perruquier de régiment, sous-officier dans l'artillerie de la garde nationale et coiffeur du théâtre. Toutes sortes de vieilles figures ravinées, couturées, crevassées, recroquevillées, parcheminées, tannées par le soleil et l'embrun de la mer, attendaient leur tour de barbe : on rasait aux chandelles. A côté, en face de la boutique de Legrand, les cafés, ouverts bien avant l'heure habituelle, sollicitaient les retardataires, hébergeaient les premiers prêts. Derrière les vitres embuées, les lampes pendues étalaient leurs orbes jaunâtres, écrasés, qui tachaient le jour terne, sans éclairer la rue.

Et les bonshommes — on dit dans le pays, les « bonhômes » — s'impatientaient : manquer le coup d'œil ou manquer de tenue! Les grognards en raisonnaient avec les marins, les grognards plus pressés, connaissant moins le jeu des marées, les marins, plus sûrs de leur affaire : la *Normandie* ne trouverait pas d'eau sur Amfard[1] avant sept heures, sept heures et

1. Célèbre banc de l'embouchure de la Seine entre le Havre et Honfleur.

demie, et le capitaine Bambine n'était pas homme à risquer un échouage avec ce passager-là !

Une cloche tinta : c'était l'appel de la messe de sept heures :

— Voilà le quart-moins qui sonne !

Et tous, aussitôt, de détaler vers le port. Il en sortait de toutes les ruelles, de toutes les « allées », mais surtout des rues aux marins, de la Haute-Rue, de la rue de la Ville, de la rue de l'Homme-de-Bois, sans compter les pensionnaires de l'Hospice, qui débouchaient du Nenbourg et du Trou-Nivel.

Ils s'acheminaient, clopin-clopant, traînant et tapotant leurs sabots sur la pavé gras de l'humidité de la nuit, goutteux, ankylosés, se débattant avec la canne importune qui, au lieu de les soutenir, s'embarrassait dans leurs jambes. Un vieux, tout tordu d'un boulet qui lui avait brisé la hanche, se tirait, en clochant de travers, sur un bâton qu'il tenait en sautoir, se trémoussait à la manière des ours. On le nommait Crochu Le Cesne, pour le distinguer d'un autre crochu, Crochu Le Haransi, un petit tailleur, qui passait pour sorcier, parce que, le mardi gras, il se costumait en diable boiteux. Il se tortillait, fier de dépasser les autres, infirmes des deux jambes.

— Allons, les enfants, — cria une voix, — un peu de patience ! Laissez passer le père Caudemuche. Faut bien qu'il voye son Empereur.

Caudemuche était connu de tout Honfleur. Matelot de la République, naufragé du *Vengeur*, victime des pontons, rentré à la paix, il servait, en 1815, à bord de la corvette la *Bayadère*, quand le brave Bandin proposait d'enlever l'Empereur, répondant de le conduire en Amérique ou de couler à fond avec lui, plutôt que de le voir livré aux Anglais. Retraité peu après, Caudemuche avait entendu raconter la mort de Napoléon, à Sainte-Hélène : il refusait d'y croire ; Hudson-Lowe avait beau être un Anglais, tous les Anglais n'y pouvaient rien faire, Napoléon ne pouvait pas mourir. Et Caudemuche, depuis lors, s'était enfermé dans un silence farouche, refusant de rien entendre et de consentir à rien. Tombait-il en enfance, vivait-il dans un rêve ? Personne n'eût pu le dire. Tous les jours, à l'heure de la marée, on le voyait sortir de son logis de la Haute-Rue, cahotant sur deux béquilles, l'œil

hagard, mâchonnant une énorme chique qui déformait sa vieille peau, et il se traînait jusqu'au bout de la jetée, quêtant l'horizon, guettant, disaient les enfants, le retour de l'Empereur, car l'Empereur reviendrait; Caudemuche n'en doutait pas.

Or, ce jour-là, il arrivait, comme les autres jours, attiré par le flot, mais avec je ne sais quoi de plus absorbé encore et de presque solennel. Il avait appris la grande nouvelle et il voulait être là, à sa place, au premier rang. Et il se hâtait, tout tremblotant, ses pauvres jambes tombant comme inertes sous lui, patinant de ses sabots sur le granit gluant, ses béquilles grinçant sur la pierre. Il trouvait tout naturel qu'on fît le vide sur son passage, ou plutôt il ne regardait personne, tout à son idée et les regards perdus dans l'espace.

Vestes et culottes rapiécées, à coutures de gros fil, en plaques disparates, comme les voiles de leurs barques, le cou engoncé de leurs cravates en tricot, le bonnet de laine enfoncé jusqu'aux yeux, — personne au monde ne se montrant, plus qu'un marin à terre, méfiant du froid, de la pluie et surtout du « crassin[1] », — on en voyait de tout noueux, cordiers courbés, qui semblaient se tirer sur leurs cordes, haleurs habitués à piétiner, pesant en cadence sur l'amarre, estropiés, éclopés, délabrés, « désarmés », naufragés, déchiquetés, en épaves, à la côte; mais endimanchés et passés à la brosse, comme leurs bateaux le samedi soir, et, faute de pavoiser, étalant hors de leurs poches leur madras de priseur, aux carreaux bariolés. La cour des miracles de la vieille marine, pêche, cabotage et guerre; cour des miracles, en vérité, car on voyait des paralytiques échoués depuis des années au seuil de leur porte, qui rampaient, « crochés » au bras de leur fille, et voulaient marcher; des aveugles voulant voir, guidés par un gamin, un moussaillon, qui quêtait de l'œil à droite et à gauche, musardant, et qu'ils pressaient d'une taloche. Tous se hâtant, en roulis, soufflant, haletant, passant leur chique d'un coin de la bouche à l'autre, toussant, crachant, comme le « Tritou », de légendaire mémoire, le Tritou, capitaine Tou-

1. Brouillard qui se résout en petite pluie gluante et transparente.

tain, la première « vapeur » qui traversa du Havre à Honfleur, en une heure et demie, lorsque le temps était beau et que la marée la portait.

Çà et là, dans ce flot de marins désemparés, quelques grognards, très raides, la carcasse sanglée dans la redingote à longs pans, à collet débordant, col de crin, cravate en carcan, chapeau tromblon, la canne à nœuds sous le bras, avançant au pas accéléré, semblant marcher à une « affaire d'honneur », toisant les pékins qui, venant « là », leur semblaient se mêler de ce qui ne les regardait pas.

C'est qu'*Il* revenait de Sainte-Hélène, qu'*Il* allait passer devant Honfleur, se rendant à Paris, aux Invalides, et qu'*Il* saluerait le port, sur les huit heures du matin.

Le long du quai, des buveurs sortaient des cabarets et des cafés, où ils avaient été boire la goutte pour se réchauffer au *Flip* normand [1], le *Café du Cheval blanc*, pour les messieurs, le *Café Français, Aux Trois Lanciers, A Sainte-Hélène* pour les troupiers, le *Café de la Marine*, sur ses marches et sous son pignon à l'angle du quai Sainte-Catherine et de la rue des Logettes, dominant l'embarcadère du bateau à vapeur.

Aux fenêtres, aux mâts des bateaux, en haut des « belvédères » des maisons riches, les drapeaux d'étamine s'ébrouaient dans l'air matinal, se décrassant de la brume à la brise du large.

Le plus ample flottait sur la *Lieutenance*, débris de l'antique place forte, dès longtemps démantelée. Bâtisse bizarre, qui masque la ville et domine le port, elle juche ses logis fantasques en briques sur les assises cyclopéennes des remparts du XIIe siècle; sa façade, où le rouge cru de la bâtisse moderne s'ente sur la grisaille de pierre de la muraille, se présente comme un bouclier où se blasonneraient d'énormes armoiries : coupé de gueules et d'argent, très terni, flanqué d'échauguettes, timbré de poivrières, tel l'écu du chevalier géant qui gardait aux lys du roi les portes de Rouen et les portes de Caen, en sa bonne ville de Honnefleur. Sur la voûte de l'ancien pont-levis, une image de Notre-Dame-de-Grâce, rhabillée de neuf, parée de ses atours de fête, voile empesé,

1. Grog au gros cidre et au Calvados, sucré de cassonade.

cœurs brûlants, couronne et collier de chrysocale, en l'honneur du Grand Homme.

Au pied de la *Lieutenance*, pareilles à de longues antennes, les jetées s'allongeaient dans la mer. La foule y affluait. Il y en avait trois, deux vieilles, en bois, et une, toute neuve, en granit. L'une des vieilles, dite de carton, en poutres moisies, noircies et infiltrées par l'eau, bordée de vieux canons de rebut, qui servaient de pieux aux amarres, avait ses habitués, auxquels personne n'aurait osé disputer leur privilège : le « Bout de la jetée », c'était le nom de ce club en plein air, et tous bourgeois, hommes de poids, à cannes de jonc avec des pommes d'ivoire, bedonnant plus ou moins, culottes jaunes chamois, lunettes à branches d'argent, importants, jamais pressés, se saluaient d'un quolibet, plaisanterie légendaire, à la gauloise, — Babet ou Lisette qui les avaient retenus au logis. Un docteur obèse et souriant « docteur tant mieux », toujours épanoui, s'approcha, la tabatière à la main, et, cédant à l'habitude : « Eh bien! quoi de nouveau ce matin? » Les « clubs » fraternisaient; le bonapartiste qui se tenait chez un coutelier, le seul « négociant » de la ville qui n'eût pas mis de lampion en 1815 — et le républicain qui siégeait chez l'épicier. Il en existait un autre du « parti prêtre », mais prudemment, il s'était abstenu de paraître encore, se désintéressant et se dispersant dans la foule. Un peu à l'écart, très regardé, mais peu recherché, un groupe de trois personnes : un gaillard d'une quarantaine d'années, cou râblé, congestionné, face de bouledogue sournois, vexé, qui cherche à mordre, le chapeau vissé sur le crâne, un chapeau qui ne salue jamais; un vieillard encore robuste, le teint pâle, de gros sourcils sur les yeux bombés, au regard fuyant, vêtu d'une redingote brune, coiffé d'un chapeau bas, à larges bords, donnant le bras à une personne très ridée, au profil de cavale normande, avec de petites couleurs plaquées aux pommettes, l'air prétentieux, bombant la taille, imposante, sous le corset très sanglé : c'est le trio révolutionnaire de la ville; le plus âgé porte le sobriquet de « père Quatre-vingt-treize »; il dénonçait au temps de Robespierre et « pratiquait » sous la Terreur; le plus jeune est qualifié « de 1830 » : il n'a pas tenu à lui que les Glorieuses ne finissent en Terribles et

que Juillet ne dégénérât en Septembre ; leur compagne a figuré, en costume de déesse, dans le culte de la *Raison*. Elle clignait des yeux, croyant, par là, se donner un air intéressant et elle se trémoussait avec de petites minauderies gauches de femme qui s'est crue longtemps belle. Un passant la frôla : — Fi, « le vilain »! murmura-t-elle, — puis elle se détourna, en pinçant les lèvres, avec dégoût.

C'était un petit homme grassouillet, myope, teint blafard, figure rageuse et pusillanime ; il balbutia, se faufila dans la foule et s'y perdit pour reparaître aux premiers rangs : il dénonçait sous Charles X, au temps de la « Congrégation » et officiait en frère lai dans les missions.

Devant les cafés, on chantait. Yvelin, le ménétrier aveugle, debout sur sa chaise, sous son parapluie rouge, râclait son violon, tandis que sa fille, bouche édentée et tignasse rousse débordant le bonnet de coton blanc, faisait la cueillette et accompagnait en détonant. Il chantait sans désemparer la *Gloire* et le *Père la Béquille*. Sur le perron du *Café de la Marine*, les matelots, les gens du port, les « carabots » faisaient cercle autour de Cadet, le roi des pêcheurs quand il était en mer, barde populaire quand il débarquait, entre deux bordées, et qu'il n'était ivre qu'à demi. Gros homme, marchant en roulis et roulant encore les jambes lorsqu'il s'arrêtait, vêtu d'une vareuse épaisse, cravaté d'un cache-nez rouge, il psalmodiait une épopée de Napoléon, composée par lui, sur la mélopée et dans l'esprit de la fameuse chanson de geste :

Une frégate d'Angleterre
Qui, malgré le vent et les flots,
S'en allait tout droit à Breslau.

Il chantait pour l'honneur, méprisant tout salaire, méprisant davantage le bourgeois. Dès qu'il en flairait un, il se taisait, jusqu'à ce que, expulsé par la presse de l'auditoire, l'intrus se fût retiré. Un Anglais prétendit, un jour, écouter malgré tout. Cadet l'empoigna, le terrassa et levant sur lui son terrible sabot :

— Attends, l'english, je m'en vas te f..... le cachet impérial!

Ce qui lui valut huit jours de prison. Ce jour-là, un jeune

homme fort élégant, le « dandy » du pays, un certain Vicomte, que l'on prétendait compromis dans les affaires de Vendée avec la Duchesse de Berry, et qui se trouvait à Honfleur en surveillance de police, trouva moyen de forcer la consigne. Cadet se tut, hargneux et menaçant.

— Continuez, mon ami, — dit le dandy en tendant au marin une pièce de deux francs.

Cadet fouilla dans sa poche, en tira une pièce de cinq francs et la jetant au monsieur :

— V'là cent sous, chante, toi, Vicomte !...

Sur le terre-plein, les artilleurs de la garde nationale, mèches allumées autour de leurs deux pierriers en batterie ; la musique de la même garde, en cercle, drapeau et chapeau chinois au milieu, jouait des airs patriotiques : *Veillons au salut de l'Empire*, *En Avant marchons*, *les Hirondelles*, composition originale de Fallouard, l'organiste de Sainte-Catherine, sur la romance de Béranger.

Sur la jetée neuve, la jetée de pierre, l'état-major de la marine : le long-courrier, en habit et chapeau de soie, le capitaine de « la rivière de Rouen », les pilotes et leur syndic, le maître haleur, en chemise de toile, très rembourrée de flanelle, en bretelles tricotées, et, beau temps ou tempête, hiver comme été, chapeau « tuyau de poêle rouillé », criblé par la pluie. Entre anciens officiers de vaisseaux et maîtres d'équipage, on causait du grand homme, des croisières, de la course et des abordages : un survivant de la *Belle Poule*, — il y en avait toujours une à flot, celle-là, sous Louis XVI, — s'était illustré au combat d'Ouessant : un enfant de Honfleur, la Coudrais, y servait comme lieutenant ; un vieux corsaire, très déjeté, la mâchoire gauche rompue et la joue défoncée par un biscaïen, bredouillait ses exploits, forcé, pour parler, de presser du poing, la joue qui se gonflait, et soufflant comme un marsouin échoué. Un autre commandait une « proue » au camp de Boulogne et, pour la millième fois, racontait l'embarquement de l'armée : tout était prêt, on n'attendait plus que le vent et la flotte de Villeneuve ; mais Villeneuve n'avait pas le pied marin. il resta en panne et perdit la tête ; quant au vent, il passa aux Anglais, traître depuis longtemps. Ah ! si Napoléon avait eu la vapeur !...

Les autorités civiles et militaires occupaient le bout de la jetée, avec les pompiers, la douane, un détachement d'infanterie de ligne, arrivé de Caen. On se montrait un jeune officier, du 20e léger, venu d'Afrique, en congé; capote à taille, col en hauteur, képi démesuré, moustaches et royale blondes : il passait pour ressembler « aux princes »; derrière cette élite, en tenue d'apparat, la belle société de la ville, les dames, emmitouflées de leurs « châles », coiffées de capotes à marabouts que la brise menaçait à tout instant de renverser; très émues, très informées, avec, à la main, leurs « jumelles » de théâtre, présent de noce, tirées pour la circonstance de l'armoire aux bijoux. Les libéraux, ceux qui tenaient pour Thiers et Dupont (de l'Eure) triomphaient sans modestie, fusionnant avec les républicains. L'un de ces derniers, chimiste, qui passait pour impie, recherché de tout le monde pour son humeur goguenarde et son talent de chanteur, au dessert des dîners, fredonnait du Béranger :

Des Espagnols m'ont pris sur leur navire...
... Pauvre soldat; je reverrai la France,
La main d'un fils me fermera les yeux!

Un bonhomme très sec, qui n'en finissait pas, très méprisant, très correct, qu'on appelait le chevalier de Misagoisne, se tenait droit, près du parapet, portant beau, henriquinquiste déclaré, affectant d'éviter les philippotards.

— Vous ici? — lui dit un galant inspecteur des douanes. Ce corps passait pour aristocrate, discrètement légitimiste : on n'y dérogeait pas.

— Parfaitement! — répondit le chevalier de façon à être entendu des autorités — c'était malgré tout un grand capitaine.

— N'empêche, — interrompit un orléaniste, — que si vous aviez pu le coffrer en 1815 et le livrer à une cour prévôtale, vous n'auriez pas manqué le coup.

— Possible, monsieur, mais ce n'est pas *Lui* qui se serait laissé mettre par Palmerston à la porte du concert européen!

— Joli concert, — murmura le capitaine Lerat, des voltigeurs de la garde, — la musique des alliés!

On regardait beaucoup aux fenêtres d'un des hôtels de la Rue-

Haute, donnant sur la mer, entouré de femmes élégantes, l'amiral Bonnard, un des héros d'Aboukir, sa lorgnette à la main, la lorgnette de bord de la légendaire *Frétillante*. Il avait commandé des chevaux de poste pour Paris et il allait partir dans une heure, pour assister à la cérémonie des Invalides, mais il n'avait pas voulu quitter la ville sans saluer, au passage, l'Empereur.

Tout à coup les propos s'arrêtèrent; une lumière troua la brume, un coup de canon, très sourd, retentit du côté du Havre, puis un autre : on en compta vingt et un : la *Normandie* sortait des jetées; il était sept heures et demie. Dans une demi-heure, la marée aidant, elle serait en vue. Sous le ciel bas, dans l'air froid et opaque, sur l'eau qui tourbillonnait en torrent hivernal, le soleil montait dans le fond de l'estuaire. Son disque se détachait blanc sur blanc, parmi la lumière diffuse de l'atmosphère.

— Il faisait ce temps-là, en brumaire de l'an X, — racontait un ancien lieutenant de vaisseau, en grande tenue d'autrefois, toute plissée de son séjour dans la boîte poivrée, lorsque Napoléon — alors, premier consul Bonaparte — débarqua entre nos jetées, à sept heures du matin, comme aujourd'hui; je crois y être encore — la garde nationale, les gendarmes, la musique, toutes les autorités sur les jetées de bois. Il arriva, précédé de deux barques légères, sur le lougre l'*Écureuil*, fit le tour de la ville, déjeuna rue des Lingots, chez le citoyen Foubert, déjeuner offert par le corps municipal. raversant la Normandie, il s'écria : « Le beau pays! c'est la vraie France! »

— A vos pièces! — commanda d'une voix retentissante le capitaine Desbois, de la garde nationale.

Les mèches allumées scintillèrent, on vit s'agiter, avec un grand tremblotement d'étincelles, les artilleurs de l'État dans la batterie de l'hôpital, où gisaient six grosses pièces de fonte, qui, depuis 1815, n'avaient plus vu le feu...

La *Normandie*, longue, svelte, glissant sur le courant qui l'emportait, déboucha « par le phare » de l'hôpital, derrière la pointe de Vasony. Le drapeau du port et celui de la *Lieutenance* s'abaissèrent aussitôt, commençant les saluts; l'un des

pierriers de la garde nationale fulmina en un long feu, puis se vida en un craquement grêle de pétards. Les canons de la grande batterie se turent : les mèches étaient humides, le bronze trop refroidi et la poudre passée...

En ce moment, le long de la jetée de pierres, de la jetée officielle, il se produisit un remous : quelqu'un se poussait vers le premier rang, et, d'un même accord tout le monde s'écartait sur son passage.

— Eh bien! père Caudemuche, vous aviez raison, voilà l'Empereur qui revient!

Caudemuche ne répondit rien, et puis on ne fit plus attention à lui.

De quelque opinion que l'on fût ou crût être, tous les cœurs vibraient, pour un instant, en un accord large et profond, comme ceux des symphonies. Quelque chose de très grand passait dans l'espace, et, une fois encore, la dernière peut-être, le souffle d'en haut qui avait pénétré la France au temps de la Révolution et de l'Empire se levait sur les eaux, et tous, petits et grands, les plus humbles d'esprit et les plus largement ouverts d'âme, le respiraient à pleins poumons et s'en trouvaient également pénétrés.

La *Normandie* arrivait, l'écume à la proue, comme triomphante, battant la mer à droite et à gauche, traçant un long sillage d'écume sur les flots mouvants. Elle traversait la baie, au large du port, mais assez près cependant pour qu'on pût distinguer un immense drapeau tricolore étendu à l'arrière, au-dessus du catafalque. Il était là!

— C'est lui!

Tout le monde se tut, et dans le silence crépita, une seconde fois, le pétard gringalet de la garde nationale.

Caudemuche écarquillait ses yeux usés, ses yeux larmoyants, sanguinolents d'avoir tant de fois défié l'ouragan de la grêle. Une jeune femme lui offrit sa lorgnette. Il la prit, puis raidissant ses jarrets, se dressa, étayé sur ses béquilles, comme suspendu par les aisselles, et porta la lorgnette à ses yeux. Subitement on le vit tressaillir de la tête aux pieds, sa bouche se tordit comme en une convulsion de tout son être.

— Il est là! je le vois, il m'a salué... Vive l'Empereur.

Il voulut lever son bonnet de laine, il agita ses longs bras,

les béquilles s'abattirent, les sabots glissèrent sur la pierre et il s'affala tout de son long.

Cependant le peuple acclamait au loin ; la musique mugissait en ses ophicléides, tonnait en ses grosses caisses, éclatait en ses cymbales. Un coup de canon formidable retentit tout proche, déchirant les oreilles, brisant les vitres des maisons. C'était la batterie de l'hôpital qui se mettait en branle, hurlant aux échos de la côte.

Le soleil pourpre, gonflé de sang, gonflé de lumière, balayait le brouillard, en larges nappes épandues. La *Normandie* s'enfonça dans l'éblouissement de ce matin d'Austerlitz.

L'Empereur était revenu. Caudemuche était mort.

ALBERT SOREL

CAMPAGNE DE CATALOGNE

(1823)

Dès les premiers jours d'avril 1823, j'arrivai avec mon régiment sur la frontière de la Catalogne, après un grand mois de marche au travers de la France. L'Espagne était une terre de malédiction pour ma famille. J'en sortis en 1814[1], l'âme navrée par la mort tragique de mon père; le destin m'y ramenait en 1823, le cœur déchiré par la perte récente de ma mère, à qui non plus je n'avais pu fermer les yeux!

Les vieux officiers qui avaient fait la guerre de l'Indépendance n'entrevoyaient pas sans les juger graves, les périls de notre entreprise. Ils croyaient encore au patriotisme des Espagnols! La plupart d'entre eux acceptaient avec douleur la triste obligation d'aller combattre et renverser le gouvernement constitutionnel que ce peuple avait conquis depuis 1820; on se rappelait l'énergique et cruelle unanimité avec laquelle il avait défendu jadis ses autels, le sol de sa patrie, sa liberté. Des bandes déguenillées de partisans de la Foi, *del Rey netto*, chassées de l'Espagne, croupissaient et bivouaquaient autour de Perpignan dans la misère. On essayait en vain de les plier à notre discipline sous les ordres de leurs chefs, Romagosa, charbonnier créé général, Mosen Anton, sous-diacre armé de

1. Voir la *Revue* des 1er et 15 août 1910, *Souvenirs d'un Cadet en Espagne*, et du 1er décembre 1911, *Durant les Cent-Jours*. Le volume complet paraîtra prochainement sous le titre : *Souvenirs d'un Cadet, 1812-1823*.

la croix et du poignard, du baron d'Éroles, digne de commander d'autres soldats.

C'étaient là nos alliés! mais le sentiment que soulevait ce spectacle était compensé dans l'armée par celui du devoir, par l'ambition de l'avancement et par l'impatience toujours naturelle au soldat de quitter la vie monotone des garnisons.

Mon régiment fut incorporé à la division du général Donnadieu[1]; mais le duc de Conegliano fut si émerveillé de la beauté, de l'ordre et de la discipline du 3e de ligne, qu'il le destina sur-le-champ à la garde du quartier général.

Le 19 avril, nous franchîmes la frontière et fûmes bivouaquer autour de la Junquera, petite ville réputée par son culte pour la révolution de 1820. Nous ne fûmes pas peu surpris de la trouver peuplée de tous ses habitants, la plupart encore dans le costume des miliciens. La *pierre de la Constitution* était debout sur la place, entourée d'emblèmes nationaux, de devises telles que : « Vaincre ou mourir; la Constitution ou la Mort ». Toutefois il ne s'était tiré aucun coup de fusil pour arrêter l'armée. Nos bivouacs regorgèrent de vivres, de provisions de toutes sortes, apportées par les habitants, non moins surpris de l'exactitude avec laquelle on les leur payait que de notre respect pour leurs propriétés. Ils regardaient curieusement notre bannière nouvelle, nos cocardes blanches; nous leur avions été si terribles autrefois sous d'autres couleurs!

Nous attribuâmes à un système de ruse le fait de nous avoir laissé pénétrer si aisément dans le pays ennemi; le plus petit effort eût arrêté notre marche aux monts Albères, entre lesquels est encaissée la route du Perthus à la Junquera, et au pied du mont Roch, boisé de chênes verts, qui offrait une position extrêmement forte.

Le surlendemain, nous aperçûmes Figuières dont la ville fut occupée peu après sans coup férir, et le fort de San Fernando investi par nos troupes. Il était défendu par une nombreuse garnison sous les ordres du colonel Fernandez, homme de capacité et d'énergie. Quelques coups de canon de cette forteresse ne purent empêcher le succès de cette opération.

1. Vicomte Donnadieu, né à Nîmes en 1777, mort en 1849. Volontaire de 1792, ardent royaliste, il se mêla à la conspiration de Moreau. — En 1816, pendant la Terreur Blanche, il montra la plus grande cruauté à Grenoble.

Notre quartier général s'établit à Peralada, magnifique village dont la population, surtout, est d'une remarquable beauté. Des combinaisons stratégiques de nos troupes suffirent pour décider l'ennemi à se retirer de nouveau. Les musiciens de deux de ses régiments se laissèrent surprendre par des soldats de la Foi qui en avaient déjà massacré la moitié lorsque des Français survinrent et sauvèrent le reste, qu'on eut peine à défendre contre les outrages et le mauvais vouloir des habitants de la campagne. Le 2 mai, nous entrâmes à Girone, dont la population, asservie à l'influence monacale, nous accueillit avec transport aux cris de : « Vive la Religion! Mort à la Constitution! Vivent les Français! » Presque tous les jeunes étudiants portaient autour de leurs chapeaux un ruban sur lequel étaient inscrites ces singulières acclamations. Les ruines, les stigmates de la guerre de l'Indépendance étaient cependant debout encore, comme une imposante leçon de patriotisme pour les Espagnols, comme un terrible souvenir des dangers que, de nouveau, nous venions affronter. Mais, il fallait bien le reconnaître, les populations étaient indifférentes et souvent sympathiques au but de notre invasion. La querelle devait exclusivement se vider entre notre armée et les forces constitutionnelles, bien organisées d'ailleurs, et dont tous les mouvements recevraient un puissant appui des nombreuses places de guerre qui couvrent la Catalogne. Je fus logé à Girone chez le comte de la Torre, chanoine, adversaire puissant du parti constitutionnel et dont le frère s'est fait fusiller plus tard dans les troubles civils de la Navarre. Notre séjour se prolongeant dans cette ville, je fus logé chez un autre chanoine, bon vivant, fort épris de sa jeune camérière, libéral, et cachant sous les saintes dénominations de ses reliures tous nos ouvrages philosophiques du XVIIIe siècle. Je fus présenté à la haute société de Girone, invité à toutes les réunions, où je trouvais plus d'agrément que la plupart de mes camarades, parce que je parlais et écrivais le castillan avec assez de facilité. Je fus secourable à l'un de mes amis, d'A..., plus tard colonel, en traduisant en espagnol les poulets amoureux qu'il adressait à une fort jolie comtesse.

A défaut des périls de la guerre, je faillis perdre la vie dans une simple promenade faite en compagnie d'un officier

supérieur de mon régiment, M. de Gournay. Nous parcourions les ravissantes campagnes qui entourent Girone ; un pont très étroit, en ruine, de construction romaine, sans parapet, jeté sur un ravin très profond, se trouva sur nos pas. Je m'y engageai avec mon cheval ; mais, parvenu au sommet du dos d'âne, je remarquai une large interruption dans l'autre versant. Je fis volte-face fort étourdiment sans me préoccuper de l'étroitesse du pont ; je sentis mon cheval fléchir légèrement d'un de ses pieds de derrière. M. de Gournay avait pâli et s'était presque trouvé mal. Aussitôt qu'il put parler, j'appris qu'il avait été émotionné à ce point par l'imminence du danger que je venais de courir sans m'en douter ; il me ramena, en effet, à pied, sur le pont et me fit remarquer l'angle du bord brisé par le fer de mon cheval au-dessus d'un précipice de 50 pieds. Je fus à mon tour vivement ému.

Les rues de Girone étaient remplies de moines, de capucins, de religieux de tous les ordres, de toutes les couleurs. Ils nous assassinaient jadis ; aujourd'hui ils humiliaient leurs longues barbes devant le moindre de nos soldats qu'ils accablaient de bénédictions.

Le 26 juin, nous fûmes remplacés au quartier général et envoyés aux avant-postes pour prendre part aux chances de la 10e division. Jetés dans les montagnes de Vich et de Mauresa, nous manœuvrâmes par des marches et des contremarches très pénibles, suivant des sentiers à peine tracés, souvent effacés, et traînant nos chevaux par la bride.

Chargé de choisir et d'asseoir le bivouac de mon régiment, je le précédais de quelques heures. Je n'étais suivi que de mon domestique et d'un guide espagnol qui, sciemment ou par ignorance, m'égarait parfois. Dans la guerre de l'Indépendance je n'eusse pas fait un métier semblable pendant deux heures sans tomber entre les mains des guerilleros ou de paysans armés ; mais dans toute cette partie de la Catalogne l'autorité constitutionnelle n'était plus reconnue. Cependant, à mesure que nous approchâmes de Barcelone, nous rencontrâmes chez les habitants moins de sympathie, mais non plus de résistance. Deux fois je courus quelques chances de me distinguer ; à mon grand déplaisir elles ne se réalisèrent pas. A sept lieues de Barcelone je fus envoyé, avec dix voltigeurs,

libres de tous bagages, à Caldas de Mombuy, pour me mettre en communication avec une bande de la Foi qui avait eu mission d'en chasser la milice constitutionnelle. Le général La Roche-Aymon [1] ne me cacha pas que j'y trouverais peut-être encore l'ennemi. Arrivé à la vue de cette petite ville entourée de portes et de murailles nouvellement crénelées, je pris des informations chez les habitants *extra muros,* dont je fus peu satisfait. Je m'emparai de quatre principaux d'entre eux, les mêlai à mes voltigeurs, afin qu'il fût difficile de tirer sur ceux-ci sans atteindre les autres, et j'entrai à la tête de ce cortège dans la ville. Les miliciens avaient déguerpi la veille; les troupes de la Foi n'avaient pas encore paru. Aussi mon apparition n'excita-t-elle aucun mouvement dans la population; les habitants accouraient curieusement sur le seuil de leurs portes. La *pierre de la Constitution* était murée sur la place et ornée de très beaux trophées; je m'arrêtai devant elle. Quelques instants plus tard, l'alcade constitutionnel, avec plusieurs membres de l'ayuntamiento, vint me recommander une population qui, toute libérale qu'elle était, me dit-il, ne se mêlerait en rien de notre querelle avec le gouvernement des Cortès. Je rassurai ces magistrats populaires, j'en tirai tous les renseignements possibles sur les forces ennemies, sur leur position. Après avoir commandé dix fois plus de rations qu'il n'en fallait pour nos troupes, je me retirai paisiblement et relâchai mes quatre otages hors de la ville.

Le surlendemain une autre mission me fut confiée. Chargé de précéder notre colonne avec 130 fantassins et une trentaine de cavaliers, je devais éclairer la route et fouiller Sabadell, située à trois lieues de Barcelone. J'entrai dans cette jolie petite ville au milieu de sa population silencieuse; elle avait été évacuée depuis quelques heures par l'ennemi. J'y trouvai, en fonctions et réunies, les autorités constitutionnelles, la pierre de la Constitution et tous les emblèmes du gouvernement que nous venions renverser. Je visitai la ville en tous sens; les habitants vaquaient paisiblement à leurs affaires, à leurs diverses industries. Une partie de l'armée vint s'y établir

1. Général Marquis de la Roche-Aymon; né en 1772, mort en 1849. Garde du corps à 12 ans. Emigré, il servit dans l'armée prussienne jusqu'en 1811; pair de France; inspecteur de cavalerie en 1820.

et se refaire de ses fatigues. On se fit de Sabadell un point d'appui, en réparant ses murs crénelés et en fortifiant le couvent des capucins.

Une partie de l'armée investit Barcelone, tandis que nous manœuvrions sur ses flancs. Le 9 juillet fut une journée glorieuse pour mon régiment. L'ennemi, fort de deux divisions composées de vieux soldats, l'élite de l'armée espagnole, était sorti depuis plusieurs jours de Barcelone, sous les ordres des généraux Milans et Llobera. On comptait dans ces divisions les beaux régiments de Zamora, Soria, Barbastra, Africa, Cantabria et un bataillon de réfugiés français et italiens.

L'ennemi avait choisi cette belle position de Molins del Rey que l'armée d'Aragon illustra jadis et dont le nom s'identifiait dans mon souvenir avec le pénible début de ma carrière. Les constitutionnels avaient devant eux le Llobregat, grossi par de récentes et abondantes pluies, le beau pont du Roi, si facile à défendre; derrière eux, deux plateaux, anciennes redoutes françaises, admirablement situés pour protéger le pont. et enfin l'amphithéâtre de montagnes élevées que traversent la route royale et mille chemins ou sentiers qui assuraient à l'ennemi la retraite sur Tarragone ou plutôt sur le col d'Ordal, de sanglante mémoire. A huit heures du matin, mon régiment, parti de Sabadell, se montra aux constitutionnels sur les collines de la rive gauche qu'ils occupaient en partie et qu'ils tentèrent en vain de conserver. Nous marchâmes à eux l'arme au bras; ils s'enfuirent et furent prendre position sur le pont. Le général La Roche-Aymon, emporté par l'ambition de se distinguer, réunit rapidement treize compagnies avec deux pièces de montagne, et il avertit notre colonel que, sans attendre l'artillerie et les autres troupes, nous allions aborder l'ennemi.

Aussitôt le colonel nous groupa en masse, et nous dit avec une entraînante chaleur : « Officiers et soldats, notre étendard est vierge. Il n'avait pas encore vu l'ennemi que de ces hauteurs vous pouvez apercevoir et compter. Dès lors. la réputation militaire du 3[e] de ligne doit dater du 9 juillet. Soldats, vous voyez ce pont, ces positions; ils sont couverts d'Espagnols dix fois plus nombreux que vous. Nous en acquerrons d'autant plus de gloire; marchons à eux à la baïonnette. Vive le Roi! »

Ce cri, répété par notre petite phalange, dut faire écho sur la rive droite du fleuve, où nous apercevions nettement tous les mouvements de l'ennemi à Paleja et à San Vicente. Nous nous précipitâmes de nos hauteurs sur le village de Molins del Rey qui fut traversé au pas de charge au milieu des bravos de ses habitants : « Vivent les Français! s'écriaient-ils; délivrez-nous de nos oppresseurs! » Au bout du village nous fûmes atteints par une terrible fusillade. Sans autre artillerie que nos petites pièces de montagne, sans cavalerie, nous nous élançâmes sur le pont. J'étais en tête de la colonne, à cheval, à côté du général La Roche-Aymon et de mon colonel. A trente pas de l'ennemi, des feux de bataillon décimèrent notre petite troupe qui en fut émue un instant. Une balle, dont je fus atteint au bras gauche, me causa soudain une telle douleur que je ne pus à la fois tenir mon sabre d'une main et contenir mon cheval animé par le bruit de la mousqueterie.

« Je suis blessé, dis-je au général, mais j'aurai bientôt rejoint mon poste, je vous le jure. » Je laissai filer la colonne, derrière laquelle un chirurgien ouvrit la manche de ma capote, pressa ma plaie et se contenta sur mes vives instances de l'entourer d'un mouchoir. Je fus hissé laborieusement sur mon cheval qu'en ce moment je reconnus aussi être légèrement blessé; mais tous deux nous étions exaltés par le feu du combat. Je courus rapidement reprendre mon rang, arrêté seulement quelques minutes sur le champ de bataille par une scène des plus touchantes. Une dame espagnole d'une beauté remarquable parcourait, tout éplorée, ce champ ensanglanté, allant d'un blessé à un autre, visitant chaque cadavre en appelant son époux.

Dès les premiers coups de fusil, son mari, capitaine au régiment de Zamora, exigea d'elle qu'elle restât au village de San Vicente. Mais lorsqu'elle entendit le tumulte du combat, elle oublia sa promesse et accourut pour partager les périls de son époux qui, sans doute, avait suivi le mouvement de retraite. Je lui donnai toutes les consolations qui étaient en mon pouvoir, et j'engageai quelques paysans, occupés à recueillir nos blessés, à la reconduire à San Vicente. Peu de jours après, ramené sur les mêmes lieux, j'appris qu'aucune instance n'avait pu empêcher cette noble femme de partir au travers des mon-

tagnes, accompagnée par une seule servante, pour Villafranca, où elle avait espoir de retrouver son mari.

Quand je reparus à la tête de mon bataillon, je fus complimenté par le général et par mon colonel. L'ennemi gravissait les montagnes, s'arrêtant tour à tour sur les aspérités de l'amphithéâtre pour faire feu sur nous, puis il reprenait la fuite. Nous le poursuivîmes ainsi jusqu'à deux heures de l'après-midi.

Nous atteignîmes Martorell avec bonheur. Nous n'avions pas mangé depuis la veille, nous étions mourants de fatigue, de faim et de soif. J'avais été blessé à huit heures du matin et je n'étais pas encore pansé. Un chirurgien défit l'appareil grossier de ma blessure et j'appris avec joie que le mal n'était pas trop grave, qu'aucun os n'était fracturé. C'était miracle que je n'eusse pas eu le bras brisé et que j'aie ainsi échappé à l'irréparable malheur de l'amputation.

Le brave général La Roche-Aymon vint à moi, bon et encourageant. « Choisissez, me dit-il, je suis prêt à réclamer pour vous la croix ou l'épaulette de capitaine. » Mon choix ne fut pas douteux; je n'ambitionnais rien tant que le ruban de la Légion d'honneur. Le grade de capitaine m'était d'ailleurs acquis par la loi à l'expiration de quatre ans de celui de lieutenant-adjudant-major. La récompense demandée pour moi ne fut accordée qu'après la campagne.

Dans l'un des passages les plus difficiles de notre marche à travers les montagnes, j'avais dû mettre pied à terre et confier la bride de mon cheval à un guide qui profita d'un pli de terrain pour disparaître, emportant mon porte-manteau, heureusement sans le cheval qui eût embarrassé sa fuite. Ma monture fut reconnue et ramenée par des soldats de mon régiment; mais je me trouvai sans linge, alors qu'il m'eût été si nécessaire; mes amis me vinrent en aide.

Le 10 juillet, nous occupâmes San André de la Barca; le 11, mon régiment fut cantonné à Molins del Rey, notre sanglante conquête. Le vieux maréchal Moncey vint au-devant de nous; il nous harangua avec une énergique émotion : « Officiers et soldats du 3e de ligne, nous dit-il, vous venez d'ajouter à l'éclat des armes françaises par la brillante valeur avec laquelle vous avez enlevé ce pont et chassé l'ennemi de

ses formidables positions. Je n'attendais pas moins de votre régiment; j'instruirai le Roi et le Prince de votre valeur et de votre dévouement. Approchez, brave colonel Fantin; recevez d'un vieux militaire le baiser de satisfaction qu'il voudrait donner à chacun de vos soldats. »

Vers la fin de juillet, le maréchal résolut de marcher à l'ennemi, qui occupait la ligne de Villafranca et d'Igualada. Il se dirigea vers cette dernière ville pour tourner les redoutables positions du col d'Ordal. Afin de cacher à l'ennemi le point d'attaque, le duc de Conegliano ordonna de pousser une forte reconnaissance sur la route de Tarragone et de laisser croire à une tête de colonne marchant sur Villafranca. Le général me donna le commandement de cette reconnaissance qu'il composa, à cause de mon grade, de quatre compagnies choisies parmi celles dont les capitaines étaient absents et de cent chevaux sous les ordres d'un lieutenant et de deux sous-lieutenants.

Je devais avancer aussi loin que possible, refouler les partis ennemis jusqu'à Vallirana non loin du col d'Ordal, si je le jugeais prudent et utile, commander partout qu'il fût préparé des vivres pour une colonne considérable. Cette mission délicate et périlleuse me flatta singulièrement; le duc d'Orléans ne fut pas plus fier en 1708, marchant à la conquête de la Haute-Catalogne!

Je me mis en mouvement à minuit, mon détachement précédé par la moitié de ma cavalerie, mes flancs surveillés par des hommes de choix, le reste de la cavalerie marchant derrière la colonne formée par section. La nuit était éclairée par un beau clair de lune. Nous ne tardâmes pas à atteindre le premier poste ennemi qui se replia, après quelques coups de fusil, en évitant la route sur laquelle il eût facilement été pris à corps et haché par les cavaliers d'avant-garde. Plusieurs postes se retirèrent successivement ainsi jusqu'à Vallirana, où était leur grand'garde. Parvenu à ce village, je le fis tourner rapidement à droite et à gauche par mes cavaliers, pendant que je pénétrais moi-même au pas de charge dans sa principale rue. L'ennemi l'évacua sans coup férir et avec une telle prestesse qu'il gagna l'extrémité opposée avant l'arrivée des chasseurs, contre lesquels il fut vainement tiré quelques coups de fusil. Je fis crier, à son de trompe, que l'ayuntamiento eût

à se réunir de suite. Je demandai et j'obtins sur-le-champ des vivres et du vin pour mon détachement resté en masse sous les armes, tandis que deux sections fouillaient le village et en gardaient les issues. Je me fis donner les renseignements les plus précis sur la position et les forces de l'armée constitutionnelle qui nous étaient opposées sur ce point. Huit mille hommes occupaient à très proche distance le col d'Ordal; leur quartier général était Villafranca. Je commandai des rations de vivres pour une colonne de vingt mille hommes. Après deux heures de repos, employées à ces soins et à attendre une vingtaine de chasseurs poussés plus en avant sur l'ennemi, je reformai ma troupe et je rentrai le jour à Molins del Rey plein de regrets que mon expédition eût été si peu aventureuse, mais en mesure du moins de donner au lieutenant général les renseignements les plus certains.

Dans la première quinzaine d'août, mon régiment fut de nouveau appelé au quartier général établi à Villafranca; je ne revis pas sans émotion cette ville où, dix ans auparavant, je m'étais engagé simple soldat au 116e de ligne. Le 25 août l'armée s'ébranla et arriva bientôt à la vue de Tarragone. Grande fut notre surprise, à nous, soldats de Suchet, de revoir debout les forts que nous avions fait sauter en 1813. Pour la quatrième ou cinquième fois depuis vingt ans cette malheureuse ville allait donc éprouver tous les fléaux de la guerre; ses ouvrages avancés étaient occupés par des troupes nombreuses et, plus près de nous, s'élevaient des camps retranchés d'une facile défense.

Le maréchal fit former en immense carré l'infanterie, la cavalerie et l'artillerie. Un autel fut élevé au centre avec des caisses de tambour; un aumônier revêtit les ornements de l'église, et, au moment où l'office divin allait commencer, le vieux duc de Conegliano nous dit au milieu d'un religieux silence : « Braves soldats! c'est aujourd'hui la Saint-Louis, et l'ennemi est là! Puisse-t-il nous fournir l'occasion de célébrer dignement la fête du Roi et d'ajouter à la gloire des armes françaises! Que le Roi vive longtemps! Vive le Roi! »

Ces mots prononcés avec énergie par cet illustre septuagénaire, l'étrangeté de cette scène à la face de l'ennemi émurent l'armée et lui arrachèrent de vives acclamations, auxquelles se mêlèrent

les salves de notre artillerie. Une immense population entourait nos troupes et se montrait ébahie de ce spectacle imposant. Pendant l'office divin de fortes reconnaissances furent poussées sur tous les points, des coups de fusil échangés dans différentes directions. Après le retour de nos reconnaissances nous rentrâmes dans nos cantonnements et nos bivouacs, où des distributions supplémentaires permirent à chacun de fêter gaîment la Saint-Louis. Mais ces agapes furent brusquement interrompues par le cri : « Aux armes! » Chaque corps courut à son poste. L'ennemi était sorti de ses forts et de ses camps retranchés; on put croire à une attaque générale; mais, sur le soir, chacun rentra dans ses positions.

Les 27 et 28 août se passèrent en combats continuels. Le premier jour nous fûmes attaqués par l'ennemi qui tenta vainement de nous faire rétrograder. Le lendemain, nous prîmes glorieusement notre revanche, en marchant à lui sur tous les points, en le chassant de ses camps retranchés et en le poursuivant presque sous le canon de la place. Ce mouvement vigoureux fut soutenu assez longtemps pour donner à des officiers du génie le temps de lever le plan des fortifications nouvelles dont le système nous était inconnu. Posté un moment près du chemin couvert, creusé jadis par des mains françaises, je crus avoir perdu mon cheval et mon domestique qui furent renversés et couverts de poussière par l'explosion d'un obus; ils en furent quittes pour la peur.

L'investissement et le blocus de Tarragone étant à peu près assurés, le duc de Conegliano transporta son quartier général devant Barcelone, toujours sous l'escorte du 3e de ligne.

Notre quartier général s'établit à Sarria, en vue et à une demi-heure de Barcelone. Pour donner une idée plus exacte de notre attitude devant cette grande et forte cité, j'extrais quelques détails de ma correspondance d'alors avec mon frère aîné [1].

Sarria, 20 septembre 1823.

Me voici au quartier général dans le beau village de Sarria. Il se compose en grande partie de magnifiques maisons de cam-

1. M. François Larreguy, ancien directeur des douanes espagnoles sous le règne du roi Joseph-Napoléon.

pagne où de riches négociants venaient, après la Bourse, chercher de l'air et du repos. Je suis seigneur suzerain d'un château à l'italienne, entouré d'un très beau parc ; des fruits en abondance, des bosquets ravissants, plusieurs jets d'eau en font un séjour délicieux. Barcelone est sous ma fenêtre et il se peut que de son hôtel le propriétaire de céans m'aperçoive explorant ses jardins ou me prélassant, la cigarette à la bouche, sur les terrasses de son castel ; il est agent de change et, qui plus est, milicien.

A une très petite distance de ma demeure est une vedette constitutionnelle et, à cinquante pas plus loin, un poste d'infanterie. Avant-hier, mon nouveau colonel, dont l'esprit, le cœur et l'estomac ont résisté à l'usure du temps et de vingt campagnes, m'invita à une promenade devant les postes ennemis. Quelques coups de fusil nous ont fait galoper plus vite que nous n'eussions voulu, mais nous n'en avons pas moins parcouru la distance qui sépare le village de Sans de celui de Gracia. Le premier est neutre en quelque sorte, et il est tour à tour occupé par la garnison de Barcelone et par nous ; le second est tout aussi riant que celui de Sarria, à une portée de canon de la ville et plus rapproché encore de l'un de ses forts, le fort Pio. Gracia est le quartier général de la division Curial. Nous traitons Barcelone avec tous les égards possibles. Quand ses troupes ne se montrent pas, nous la laissons paisible ; mais, à la plus petite sortie, nous faisons pleuvoir nos obus sur la ville, jusqu'à ce que l'ennemi soit rentré dans ses murs.

Un riche milicien que la bonne chère et une vie de délices ont rendu goutteux, a fait demander secrètement au maréchal de traverser notre ligne pour aller prendre les eaux aux environs de Badelona. On le lui a courtoisement permis, et Son Excellence vient d'accorder aux habitants de la ville bloquée trois jours pour faire leurs vendanges autour des glacis. Le blocus par terre, quoique assez justement comparé à une toile d'araignée, est néanmoins suffisant pour contenir l'ennemi et lui couper les vivres dont il manquerait bientôt, s'il n'en recevait par mer en dépit de notre croisière navale.

Chaque jour, nous avons, je ne sais comment, les journaux barcelonnais. Ils tournent en dérision nos généraux, nos princes ; ils appellent le duc d'Angoulême : *El duque tonto*

(imbécile); Charles X, l'Attila des Français. Ils nous escamotent sur le champ de bataille de Tarragone 1 800 prisonniers, et, d'un trait de plume, ces braves journalistes nous tuent sans pitié deux mille hommes.

Entre nous et les constitutionnels, grâce aux fines jambes de ces messieurs, la guerre est peu meurtrière, mais nous sommes taillés en pièces sur les théâtres de Barcelone. Il y a peu de jours on y jouait un drame dans lequel toute notre armée, le maréchal en tête, s'évanouissait de peur à la vue de Rotten tout seul, brandissant son grand sabre. Rotten, c'est le gouverneur de la ville; il n'est bruit que de sa férocité et on l'a surnommé le Robespierre catalan.

Que ne puis-je, comme par enchantement, mon cher ami, transporter un instant ces dames dans mon palais! La ville de Barcelone, sa citadelle, les forts Montjuich et Pio, dix villages au moins, parsemés dans les plus riantes campagnes, la vaste mer sillonnée par nos vaisseaux, entre lesquels se glissent presque toujours avec succès de hardis caboteurs, tout cela forme de ma fenêtre un admirable spectacle!

Sarria, 9 octobre.

Je t'adresse une traite de 500 francs, mon cher ami, auxquels tu donneras la même destination qu'à celle que je t'envoyai de Perpignan ou telle autre que tu jugeras convenable. C'est le fruit de mes économies depuis mon entrée en campagne ou, plutôt, le superflu de mes appointements augmentés par le Prince, et que je n'eusse pas, d'ailleurs, trouvé à dépenser dans nos misérables taudis.

Avant-hier dans la soirée, le canon se fit entendre successivement depuis l'extrême gauche du blocus jusqu'à l'autre extrémité. Tout à coup, s'est répandue comme l'éclair, la nouvelle que l'armée française était entrée à Cadix, que Ferdinand VII avait été mis en liberté, enfin que la guerre était finie. La joie fut telle qu'on n'eut pas l'idée de remonter à la source de ces bruits. Les cloches sonnèrent, les villages furent spontanément illuminés, les cabarets se remplirent. Barcelone dut être singulièrement intriguée par ce beau tapage. Déjà nous nous entretenions du bonheur de quitter une terre si fertile en lâcheté, en trahison, de revoir notre belle France, nos amis,

nos parents. Un ordre de l'armée rétablit la vérité : il annonçait que le Roi était libre dans Cadix, qu'il l'avait écrit lui-même au duc d'Angoulême, à qui il avait offert de le prouver en se rendant à son quartier général.

Le général Rotten, sommé de se rendre, s'y est refusé ; il se conformera, a-t-il répondu, aux ordres des Cortès. Le maréchal fait arriver le matériel de siège ; on répare les routes pour le passage des pièces de gros calibre ; dans tous nos cantonnements on confectionne des gabions et des fascines.

La guerre semble pourtant toucher à sa fin ; la question politique commence. La partie éclairée de la nation espagnole souhaite une constitution modérée qui établisse une juste balance entre les pouvoirs et mette un terme à la trop grande puissance du clergé et des moines. La noblesse se réunit à cette portion éclairée, pourvu qu'elle trouve sa place dans le gouvernement .

Sarria, 20 octobre.

Le clergé et les ordres religieux reprennent leur empire autour de nous.

J'ai assisté hier à une prédication de nuit dans l'église de Sarria. L'auditoire était nombreux et dans les ténèbres. Au fond du temple était un tableau transparent, représentant les tourments de l'enfer ; on y voyait pêle-mêle des constitutionnels de toutes classes, des prélats, des généraux, des grands d'Espagne, des miliciens portant les couleurs de la Révolution et grimaçant d'une manière horrible au milieu des flammes. La chaire était occupée par un capucin à longue barbe, tenant un crucifix à la main, déroulant avec une sauvage énergie la description des peines éternelles réservées aux partisans de la Constitution. Après chaque période il appelait les regards effarés de ses auditeurs sur les différents personnages du tableau fantasmagorique ; il évoquait sur eux les malédictions du ciel et de la terre. Alors il était interrompu par des cris d'indignation et de fureur partis de tous les coins de l'église. Cette scène de fanatisme, qui avait attiré un grand nombre d'officiers, nous a singulièrement étonnés, et nous sommes sortis profondément affligés d'être les auxiliaires d'une telle cause.

A l'extrémité la plus élevée de Sarria se trouve un célèbre

couvent de capucins, dépeuplé aujourd'hui d'une grande partie de ses religieux, expulsés sous le règne des Cortès. Il n'y reste que quelques vieux cénobites. Ils nous ont montré avec une rare complaisance l'intérieur du monastère. Une grande allée de leur jardin est ornée de nombreuses statues coloriées représentant les puissants et les heureux de la terre, de belles et grandes dames dont la physionomie respire l'égoïsme et la vanité. Mais, en revenant sur nos pas, ces mêmes statues nous apparurent avec les stigmates de la maladie et de la mort. Un côté de ces figures a les brillantes couleurs de la vie ; sur l'autre on a peint la décrépitude et tous les effets repoussants de la décomposition humaine. C'est horrible à voir ! Le vieux capucin qui nous conduisait avait l'aspect le plus vénérable, une tête magnifique, la barbe blanche et touffue ; il nous a arrêtés au bord d'une fosse souterraine où l'on descend les religieux morts en cet asile volontaire, et dont les ossements s'entassent ainsi les uns sur les autres, sans qu'on y touche jamais.

Après ce triste pèlerinage, nous fûmes visiter un jardin de très mauvais goût, où l'on a entassé à grands frais de puériles curiosités. L'une d'elles, bien que nous ayons été ses victimes, ramena la gaîté sur nos visages, au grand contentement du propriétaire. Nous étions, en assez grand nombre, dispersés dans son jardin, quand d'innombrables jets d'eau se sont élevés entre nos jambes ; on se sauvait dans toutes les directions ! mais d'indignes « pisserettes » jaillissaient sous nos pas, et nous n'avons pu leur échapper qu'en désertant tout à fait le champ de bataille ; nous étions inondés !

Le bon propriétaire était au septième ciel. Pour nous consoler il nous a montré le système de ce guet-apens hydraulique ; sous les terrasses d'innombrables petits tuyaux en plomb partent en groupes de plusieurs robinets et s'en vont divergents, dans toutes les directions, pour aboutir dans les allées du jardin à de petites grilles presque imperceptibles. Cet enfantillage a dû coûter un trésor à son innocent inventeur, et il exige un entretien fort dispendieux ; mais on ne peut se dissimuler qu'il doit être fort amusant quand les dames s'y laissent prendre !

Sarria, 27 octobre.

Nous voici au bout de la campagne ; nous entrerons bientôt sans doute à Barcelone, où les plaisirs s'offriront en foule à notre longue abstinence et à nos impatients désirs. Hier, on a conclu avec le général Mina une suspension d'armes pour donner à ce chef le temps de présenter une capitulation dont les bases ont été posées par le maréchal. Cette capitulation engloberait Barcelone, Lérida, Tarragone, Hostalrich ; nous prendrions l'engagement de conduire en pays étranger les généraux, officiers et employés, qui ne se croiraient pas en sûreté sous le nouvel ordre de choses établi en Espagne.

J'ai dîné hier avec plusieurs officiers supérieurs de Barcelone chez le duc de Conegliano ; ils m'ont assuré que toutes les bases proposées d'un arrangement avaient été consenties par leurs chefs.

Aujourd'hui, défiés par plusieurs de nos camarades, un de mes amis, le capitaine d'Arbouville, et moi, d'aller nous promener sur les glacis de Barcelone, nous avons pris hardiment la direction de cette ville. A peine avions-nous parcouru un quart de lieue, nous avons été entourés par une reconnaissance de cavalerie ennemie. Nous avons aussitôt dénoncé à l'officier qui la commandait, le défi et le sentiment de curiosité auxquels nous avions obéi. Il a accueilli gaîment et avec courtoisie cet aveu et il a eu la bonté de se mettre à notre disposition pour nous servir de guide et nous faire traverser les postes constitutionnels. Nous avons ainsi parcouru au galop les glacis, visité le fort Pio ; puis, revenant sur nos pas, nous avons aperçu et atteint le beau cortège du général Rotten qui se dirigeait vers Sarria, où nous l'avons devancé de toute la vitesse de nos chevaux. En effet, il est arrivé peu après avec une voiture de suite et sous l'escorte d'un magnifique escadron de dragons. Rotten, à qui l'on a fait la réputation d'un homme sanguinaire, a les traits les plus distingués et son expression apparaît très douce. Il a quarante-cinq ans, dit-on ; on ne lui en donnerait pas trente.

A la suite du cortège se pressait une foule de miliciens et de soldats sans armes qui profitaient de l'occasion pour voir les Français et leurs cantonnements. Rotten est descendu chez le chef d'état-major général où les généraux Berge et Curial se

sont occupés de suite de la capitulation. Le général ennemi ayant été surpris par la nuit, un logement lui a été offert, et une garde d'honneur placée à sa porte.

Sarria, 28 octobre.

On assure que tout est conclu, que nous ferons notre entrée triomphale à Barcelone le 1er novembre.

Nos villages se sont remplis aujourd'hui d'habitants et de dames de la ville : la joie la plus vive les animait; tous semblaient surpris de retrouver leurs propriétés telles qu'ils les avaient laissées. Quelques-uns seulement ont peine à reconnaître leurs maisons de plaisance transformées en citadelles, leurs jardins en redoutes. Nos cantonnements sont encombrés de curieux; nos soldats parcourent librement les glacis de la place.

Barcelone, 8 novembre.

Le 4 novembre, dès le matin, nos troupes ont occupé successivement les forts Pio, Montjuich et la citadelle. A 10 heures, nous sommes entrés triomphalement dans Barcelone, notre vieux et digne maréchal en tête de 3 000 hommes. Ce grand événement s'est accompli dans le silence complet de la population; il y avait peu de curieux dans les rues. Le soir, la salle de spectacle où l'on jouait *Riciardo et Zoraïde*, de Rossini, n'a guère reçu que des officiers français. Pendant que nous pénétrions par une porte, les troupes constitutionnelles sortaient par une autre et se rendaient dans le plus grand abattement aux cantonnements qu'on leur avait fixés.

Les miliciens ont déposé les armes avant notre entrée. Le nombre devait en être bien considérable, car depuis trois jours que les habitants se montrent dans les rues, on ne rencontre que des uniformes militaires. La physionomie de cette vaste cité est fort remarquable : les 7 et 8 000 hommes chargés de la contenir ne forment qu'un point imperceptible au milieu de la population. Que de ressources renfermait cette place! Les habitants étaient encore pourvus pour six mois, et les magasins renfermaient des subsistances pour 15 000 hommes pendant trois ans. Les fortifications sont magnifiques, la citadelle des plus redoutables. Le fort Montjuich, ouvrage de Vauban, est inexpugnable; les remparts, hérissés de canons et de mortiers,

sont flanqués de toutes parts de bastions en très bon état. 40 000 hommes n'eussent pas été trop nombreux pour assiéger Barcelone ; pour la prendre on en eût perdu le tiers.

Mina, Rotten et tous les officiers compromis étaient restés dans la ville ; mais ils se sont embarqués cette nuit sur des bâtiments français qui les conduisirent aux lieux par eux choisis.

Que de forfanterie dans cette nation ! Tout ici respire la liberté ; il n'est pas une maison, dans la rue del Cosso particulièrement, sur la porte de laquelle ne soient pas gravées des devises patriotiques « Liberté ou la mort » ou un article de la Constitution. Eh bien ! ces faux Spartiates vivent en bonne santé, pendant que nous effaçons ces devises, pendant que nous badigeonnons leurs trophées et leurs terribles sermons.

Barcelone, 11 novembre.

J'ai dîné hier chez don Juan Sanchez, Espagnol pur sang, dévot de vieille roche. A peine admis chez lui. sa sainte et exubérante moitié m'a décoré d'un scapulaire du Mont Serrat, imprégné d'indulgences, et elle m'a donné pour tes enfants des joujoux bénis, tellement *berquins*, si grossièrement confectionnés que je n'ose te les envoyer. Oblige-moi de remercier cette respectable matrone, comme si tu les avais reçus. Nous nous sommes mis à table, et je lorgnais avec impatience la *Olla* classique, telle qu'elle fut révélée aux Castillans par les Abencérages, lorsque don Juan Sanchez, se levant avec sa famille, psalmodia un éternel Benedicite. Debout, au milieu de nous, les mains étendues sur la *Olla*, il se signa enfin, et tous les petits Sanchez vinrent le baiser en disant « Amen ».

Quelle chère, grand Dieu ! le piment en faisait presque tous les frais : piment cru, piment en sauce, piment frit, une volaille coiffée de piment. Je pus croire que c'était ma dernière heure et, la bouche en feu, je grimaçais horriblement. Après ce long martyre, il fallut remercier Dieu avec le même cérémonial qu'au début, comme si Dieu, qui est juste et bon, avait été pour quelque chose dans cet empoisonnement !

Barcelone, 12 novembre.

Le sort en est jeté, mon régiment rentre en France. Il partira le 15 pour Perpignan, où il trouvera des ordres relatifs à

sa destination ultérieure. Après huit mois de fatigues et de dangers, il est impossible de ne pas ressentir un vif mouvement de joie devant la certitude de quitter bientôt cette terre étrangère pour revoir notre patrie. Mais, le dirai-je, je suis dominé par le crève-cœur de n'avoir pas encore obtenu le prix de mon zèle et du sang versé sur le pont de Molins del Rey.

Je suis logé chez un vieux chevalier de Malte, allié à toutes les plus nobles familles de l'Espagne.

On a généralement peu de confiance dans l'avenir; on redoute les vengeances du roi. Les Français sont l'appui et l'espoir de la classe éclairée; en dépit de féroces réclamations, nous observons religieusement la capitulation faite avec Mina, et mettons obstacle aux réactions. Hier, le maréchal Lauriston est arrivé ici; on croit qu'il n'y a pas été amené par sa seule curiosité, et qu'il vient examiner si son vieux collègue n'a pas outrepassé ses pouvoirs, en accordant aux vaincus une capitulation trop libérale.

Girone, 19 novembre.

Avant de quitter Barcelone, j'ai vu, dans ton intérêt, tous tes amis; mais ils tremblent pour l'avenir, et ils n'oseraient en ce moment risquer un seul maravédis dans les affaires : le Gouvernement du roi n'inspire aucune confiance aux libéraux; ceux-ci craignent de sanglantes réactions.

Les partis, quoique dissous en apparence, s'observent, et sont toujours prêts à en venir aux mains. Les royalistes rêvent de vengeances et trépignent de ne pouvoir les assouvir. Quelques miliciens ont été égorgés; le même sort menace les autres, et je doute fort que notre œuvre de restauration absolutiste soit de longue durée.

Nous venons de quitter le littoral de la Méditerranée et de rentrer dans la partie fanatisée de la Catalogne. Dans l'une, notre présence était bénie par les vaincus qui demandaient au Ciel la protection de nos armées et l'occupation de l'Espagne par nos troupes; dans ce pays-ci, au contraire, nous sommes honnis par le parti que nous avons fait vainqueur. On nous reproche notre modération, notre humanité; on impute à crime notre convention avec Mina.

LARREGUY DE CIVRIEUX

À L'AFFÛT[1]

VI

Ce fut dans l'église d'Ancinnes que le nouveau-né de la Croix-Samson, âgé de quinze jours, reçut le sacrement du baptême.

Le châtelain des Chênes-Rouges avait voulu, comme parrain, faire honorablement les choses. Lorsque la mère Blavette, la marraine, portant le bébé dans ses bras, traversa le bourg au son des cloches, tout le monde, sur le pas des portes, se récria d'admiration. Le long de la jupe neuve de la paysanne, pendait à longs plis blancs une pelisse ornée de guipures, et la fraîche frimousse endormie apparaissait sous une capote, blanche aussi, avec des brides de satin bleu qui formaient une large boucle sous le menton. Derrière, en grande cérémonie, marchaient Catherine et Louveau.

La jaquette boutonnée, les deux mains gantées, le visage solennel, M. Landelle, descendant de voiture, rejoignit le cortège sur la petite place gazonnée, au pied des marches.

Dans l'église, le curé s'empressa.

Ayant ouvert le registre des naissances, il s'assit, prit sa plume.

— Les noms et prénoms du bébé, s'il vous plaît?

— Jules-Jean-Casimir Louveau... — répondit Louveau d'une voix tranquille.

1. Voir la *Revue* du 1er mai.

Il déclina aussi tranquillement ses prénoms, à lui, son âge, les prénoms et l'âge de Catherine. Puis il attendit.

— Le parrain? — reprit le prêtre.

— Pierre-Auguste Landelle, quarante-cinq ans.

Pierre-Auguste Landelle s'était approché tout près pour sa déclaration. Il parlait très bas, comme s'il avait eu honte d'être là. Durant le sacrement, quand furent commencées les questions rituelles et les prières, il s'embrouilla dans ses réponses, dans le *Credo*. Au moment du sel et de l'eau, tandis que le bébé réveillé vagissait de toutes ses forces, il ne savait quelle contenance prendre... Ah! il n'avait point l'air à la fête, le patron!...

Quant à Catherine, elle, si on n'avait pas vu son visage changer souvent de couleur, tantôt pâle et tantôt rouge, on aurait pu la prendre pour une étrangère, pour une invitée. Depuis le début de la cérémonie, elle avait abandonné son enfant aux soins de la marraine. Elle se tenait à l'écart, n'avait adressé la parole à personne, et maintenant, à l'instant de la bénédiction, elle courbait la tête, agenouillée, cachant sa figure dans ses mains... Elle ne risquait pas, en vérité, d'implorer les grâces du Seigneur pour son gosse et peut-être bien qu'un pareil baptême n'était guère propre à porter bonheur!...

Et Louveau, les voyant ainsi dans l'église, les deux coupables, se recueillait.

Il ne croyait point beaucoup au bon Dieu dans la vie de tous les jours, et il ne considérait point les prêtres comme des hommes sans défaut. Mais, depuis sa première communion, il avait toujours vu ces vieilles peintures sur les murs de cette vieille chapelle, il avait admiré la lumière des cierges, écouté les chants et l'orgue, respiré l'encens, et il lui semblait que les cérémonies de la religion donnaient aux grands événements plus de solennité. C'était là, devant ce même autel paré de la même nappe de dentelle, qu'il avait amené Catherine en couronne de mariée; c'était ce curé vêtu de blanc qu'il avait pris en son cœur comme le témoin et le dépositaire de son bonheur, qui avait joint leurs mains, béni leur anneau d'or... Et c'était là, près de cette marche de pierre, que, depuis des années, à la messe de chaque dimanche, alors qu'il voyait sa Catherine la plus jolie de toutes les

femmes, il aimait à remercier quelque chose d'inconnu et de mystérieux, dont il trouvait dans tout cela l'image la plus sensible et la plus sympathique. Il était un homme de bonne volonté, fidèle aux souvenirs de son enfance, qui avait plus d'habitudes que de foi, et qui croyait à la Justice. C'est pourquoi, maintenant, il se plaisait à voir Catherine prosternée en pécheresse. Après tant de doutes et de souffrance, après tant de désespoir et de révolte, quelque chose encore de cette ancienne piété lui remontait au cœur, comme une prière à la Providence qui ne peut laisser aucune faute impunie. Oui, ayant décidé de garder cet enfant chez lui, ce qu'il avait escompté, c'était la longueur du temps et sa propre ténacité : vengeance d'autant plus sûre qu'elle serait plus lente, qu'il en jouirait tout au long de la vie, à tout moment, sur la mère et sur l'enfant, sur le père aussi, à son gré... Cette résolution, Louveau la renouvelait ici mystiquement, jurait devant Dieu d'y persévérer, et si, pour une telle chose, il n'existait point de sacrement, peut-être n'était-il pas mauvais, tout de même, qu'il s'y mêlât un peu de latin, de l'eau bénite et le son des cloches!...

A la sortie, la mère Blavette, au nom du parrain, fit aux galopins du pays une distribution de dragées et de pièces de dix sous. Elle en prenait des poignées et, debout sur la porte de l'église, excitant des bousculades, elle avait l'air de jeter du grain à des poules.

Une collation avait été commandée, pour compléter la fête, chez la mère Fillette : aimable attention de Landelle, qui s'excusa seulement de ne pouvoir y assister et qui sauta tout de suite dans sa voiture.

La mère Blavette reprit la tête du cortège et le conduisit au cabaret.

Sur le passage, on recueillait des compliments. Ils s'adressaient surtout au garde, également félicité pour l'enfant et pour la cérémonie.

— On voit ben que c'est ton premier... Mazette!...

— Pour un baptême, c'est un baptême!...

Chez la mère Fillette, une immense galette était servie au milieu de la table, dans la pièce du fond formant salle parti-

culière, avec du café et de l'eau-de-vie de cidre, — de la vieille, — du vin blanc et des sirops pour les dames.

La marraine fit les honneurs. Excitée, n'ayant jamais vu pareille bombance pour aucun de ses dix enfants, elle découpa le gâteau, en distribua les morceaux à la ronde. Peu à peu, les amis, les curieux, entraient, se rangeaient autour de la table, regardaient le gosse, admiraient le manteau.

Alors chacun fit un souhait, pronostiqua l'avenir d'un moutard aussi bien paré et qui avait eu le châtelain des Chênes-Rouges pour le faire chrétien.

— Sûr, Louveau, qu' t'en feras point un garde forestier!...

— T'y feras putôt faire ses classes, pour qu'il aille à la ville...

On but quelques tournées encore à l'avenir indéterminé de Jules, puis on l'embrassa. Il passait de l'un à l'autre comme un gobelet. Enfin il fallut songer au retour.

Pour protéger l'enfant contre l'air malin de la route, la mère Blavette avait tendu sa charrette d'une bâche. Elle conduisait elle-même sa jument. Ayant repoussé au fond Catherine et le gamin, elle fit asseoir Louveau à côté d'elle. Les invités avaient voulu assister à ces préparatifs. Ils faisaient cercle autour de la voiture.

— On y est-i?...

Au milieu des acclamations, la bonne femme donna un coup de fouet à sa haridelle qui partit au petit trot et se mit tout de suite au pas pour monter la longue côte de la forêt.

Le soir commençait à tomber, humide et doux. Le long de la route sinueuse, aux ornières molles et moussues, on entendait le roulement sourd de la voiture et le sabot feutré de la jument, avec, parfois, les claquements et les objurgations de la conductrice. Il faisait nuit close, quand on arriva, et le carrefour de la Croix-Samson apparut aux lanternes.

On aurait dit que la maison avait été abandonnée depuis des semaines.

Aussitôt la chandelle allumée, Louveau se déshabilla, alla au chenil, cependant que Catherine s'occupait de l'enfant et rangeait dans l'armoire la belle pelisse.

Il lâcha ses chiens, les promena un moment, puis, accompagné de Ramonnot, il revint à la maison.

Jules était couché. le couvert mis.

— On n'a guère faim, — dit-il.

— Il faut tout de même manger un morceau, — répondit Catherine.

Comme elle n'avait pas eu le temps d'allumer la lampe du plafond, la chandelle, sur la table, éclairait seule la pièce. On ne distinguait que la blancheur du grand lit à peine visible. On n'entendait rien, pas plus dedans que dehors. C'était le tableau de tous les soupers de sa vie que Louveau avait sous les yeux. Rien ne semblait changé dans sa maison sinon que, tout à l'heure, devant le pays entier, il avait été présenter comme le sien aux fonts baptismaux cet enfant d'un autre qui reposait là, sous son toit, pour toujours, maintenant!...

VII

D'abord Jules poussa ainsi qu'une plante vivace, dormant et tétant, gorgé de grand air, sans bruit, comme en cachette. Catherine semblait s'efforcer de faire cette présence aussi effacée que possible. Elle l'élevait, le soignait en secret. Le berceau était là ainsi qu'un meuble de plus, simplement. Il formait dans un coin, avec ses rideaux clos, une ombre pareille à celle de la huche à pain. La nuit, parfois, on entendait de légers soupirs, un mince souffle, le bruissement des draps dans l'agitation d'un rêve. Des chaussons de laine séchaient au feu.

Un soir, à son retour, Louveau trouva Catherine bouleversée. Jules, au réveil, avait commencé de crier, de s'agiter, repoussant le sein qu'elle lui offrait. Puis il s'était assoupi. les mains chaudes, et, avec la nuit, il recommençait à gémir.

— Si on voyait le médecin?... — dit faiblement Catherine.

— Le médecin?...

Voilà donc que cela commençait, la justice du bon Dieu!... Elle s'humiliait, suppliait, demandait à son mari un médecin, des soins. comme si vraiment ce mioche était à lui!...

— P' t-être ben qu' t'es folle...! — dit Louveau.

Comme le petit se plaignait de plus en plus. Catherine

l'avait pris dans ses bras, le dorlotait, le caressait contre son visage, lui murmurait des airs. Sa voix triste, par instants, apaisait les cris.

Elle ouvrit son caraco, fit, une fois de plus, le geste désespéré de l'allaitement. Le gamin, au sein trop lourd de tout le lait qui n'avait pas été bu, prit quelques gorgées, recommença sa plainte. La lampe du plafond, comme une lueur morte, tombait sur le petit visage pâle, douloureux. Les gentils poings se crispaient, les jambes se raidissaient sous leurs linges.

Louveau regardait, écoutait.

— En tout cas, — dit-il avec plus de douceur, — si c'est un médecin qu'i te faut, i serait toujours ben temps demain matin...

Le lendemain était jour de chasse ; à l'heure ordinaire, on entendit sur le carrefour le roulement des voitures.

— Bonjour, Louveau...

— Salut, monsieur Landelle...

Les habitudes se prennent vite dans les relations hiérarchiques des hommes. Entre ce serviteur et ce maître, il ne s'était rien passé d'explicite. Par un accord tacite et net, ils semblaient avoir déterminé une situation d'autant plus facile et durable entre eux que l'un était un paysan et l'autre un riche : une autorité émanait de Landelle aux yeux de Louveau, — supériorité de rang, prestige matériel, droit du bourgeois, forces de la société aussi indiscutables que celles de la nature, et dont il fallait subir les effets comme ceux de l'inondation ou de la sécheresse.

Le patron, de son côté, jugeait son garde avec sévérité, ne voyant en cette conduite que le calcul d'un rustre cherchant le parti le plus avantageux. Mais si lui-même avait estimé sage de clore au baptême sa fantaisie forestière, elle ne restait point dans sa mémoire sans agrément ni douceur. Catherine sentait-elle cela..? Landelle s'appliquait à la mettre à l'aise, à lui inspirer confiance sur ses intentions amicales et désintéressées. Il la traitait avec une bonté familière, presque respectueuse, ne voulant plus se souvenir que du trouble qu'il avait apporté dans sa vie. Il voyait en elle, principalement, une victime de Louveau : cela l'incitait à plus de complaisance encore et de facilité.

Ayant appris le malaise du bébé, il se chargea lui-même de faire appeler son médecin.

— Cela vous tranquillisera, — dit-il gentiment.

— Oh! monsieur Landelle!... — balbutia la mère confuse.

Louveau ne protesta point et, deux jours après, la forêt aidant, l'enfant avait repris sa mine fraîche, sa belle humeur.

Des saisons passèrent.

Alors, Jules commença de trottiner sur le carrefour, parmi les poules. Il faisait tinter la clochette de la grosse vache rouge, dont il buvait à présent le lait parfumé : il était juste aussi haut que le muffle de la bête, qui le regardait, attendait qu'il ait fini son jeu. Vêtu en villageois, avec son sarrau bleu, aux larges manches, sa casquette à rabat qui se boutonnait sous le menton quand il faisait froid, les cheveux blonds et les yeux clairs comme les cheveux et les yeux de sa mère, mince, les couleurs vives, doré l'été et rose l'hiver, il ne ressemblait guère aux autres garçonnets de son âge, ceux d'Ancinnes, de Neufchâtel ou du Buisson. Dans sa menue personne remuante, il avait à la fois quelque chose de robuste, de sain, et pourtant de délicat, de nerveux, qui lui donnait une physionomie sauvage, mystérieuse.

Louveau restait parfois des semaines sans le voir.

Le matin, quand il partait, Jules dormait encore; le soir, au retour, il était déjà endormi. Mais il y avait le dimanche, les jours de fête. Alors il lui arrivait de s'absorber à regarder le moutard, longuement. Quand il criait, courait, traversait le carrefour, c'était en Louveau un grand remuement douloureux, obscur. Parfois, il le saisissait, le secouait dans ses bras. L'enfant, effrayé, se dérobait, allait se réfugier dans les jupes de sa mère.

— Ah! bon Dieu de bon Dieu, tout de même!... — murmurait le garde.

C'est que la colère s'use, la haine s'amollit. Il ne reste plus que le chagrin... A quoi bon?... Louveau, peu à peu, sentait que sa force farouche l'avait abandonné. Les nuits, il ne dormait guère. Il avait des songes d'homme éveillé, des hallucinations. Il comptait toutes les sonneries de l'horloge, écoutait la chouette, les chiens, les coqs. Il observait aux fentes

des volets les lueurs de la lune et de l'aube. Parfois il pleurait. Le dôme du berceau blanchissait au lever du jour ; il ne se rappelait pas tout de suite, ne comprenait point d'abord cette forme indistincte, cette image renaissante de son tourment. Il lui fallait un effort de volonté pour remettre au point son malheur. D'autres fois, son sang brûlait et c'était l'amour qui le prenait, parce que la Catherine, malgré tout, malgré cette chose si monstrueuse que, par moments, il cessait presque d'y croire, n'était point une autre femme que jadis, ni moins avenante ni moins jolie. La passion du garde s'était comme envenimée : c'était, dans ces crises-là, une rage, un acharnement. La pensée d'un gosse à lui, qui serait une revanche, le harcelait, l'excitait encore. Il s'exaspérait de sa violence inutile, de Catherine meurtrie et gémissante.

— Avec un autre, t'en ferais ben un pourtant..! Y a donc qu'avec moi, qu' tu n' veux point?

— Oh ! Louveau... !

Catherine, en son ménage équivoque, éprouvait maintenant toutes les vicissitudes d'un bonheur timoré et d'une humiliation volontaire. La pensée de sa faute ne la quittait guère. Elle en redoutait pour Jules les conséquences à venir : n'était-ce pas les enfants, bien souvent, qui payaient pour les parents?... Comme elle s'était inquiétée d'un malaise, elle s'alarmait aussi, quelquefois, de la santé même de son enfant : n'était-ce pas trop beau?... Tant de chance après tant de péché, était-ce juste? Elle se montrait une femme d'autant plus soumise et plus dévouée. La première résolution de Louveau l'avait à la fois stupéfiée, épouvantée et touchée. Parfois encore la conduite du garde lui apparaissait bien étrange, mais, au moins, puisqu'il en avait décidé ainsi, son devoir, à elle, lui semblait très clair, et elle s'était proposé d'obéir le plus loyalement et le plus doucement possible à cette volonté presque aussi inexplicable que si elle eût été la volonté même du destin. Demeurée étrangère à l'amour, peut-être, jusque dans sa faute, elle ne voyait en son mari qu'un homme malheureux et rude, envers qui elle avait tous les torts et qui gardait tous les droits. D'avance, elle acceptait tout de lui, comme juste. Elle admettait ses griefs, son long mutisme et ses brèves colères, ses assouvissements.

— Si ça pouvait te consoler...?

— Ren ne m' consolera...

Bientôt il fallut mettre Jules à l'école, à Ancinnes.

La route était longue. Le soir et le matin, par le beau temps, la pluie ou la neige, l'écolier faisait à pied, en compagnie du dernier des Blavette, la traversée de la forêt. Dans une petite musette de toile qui lui pendait au côté, comme à un soldat, il emportait son déjeuner, un œuf dur, une chopine de cidre, et un gros morceau de pain, où, suivant la coutume du pays, se trouvaient logés et recouverts d'une rondelle de mie, chacun dans un trou, le sel, le beurre frais et le fromage. Il consommait ces provisions sur le banc de son école, entre les deux classes, avec son camarade et quelques autres qui, comme eux, demeuraient trop loin du village. Et, le repas du soir, il le prenait en famille; il s'y montrait d'humeur vive et babillarde. Autour de la grande soupière, tandis que sa mère allait et venait, assis en face du garde, il contait sa journée, disait le temps qu'il avait fait sur la route, la chaleur ou la pluie, sa fatigue parfois, et aussi ses succès, les compliments du maître d'école. Catherine le regardait, avec une joie mélancolique et muette, et Louveau, lui aussi, écoutait ce babillage qui recommençait tous les soirs, le même.

Ah! cet enfant de Catherine, ce galopin jacasseur, s'il avait été son gosse, à lui, né de son premier bonheur, de son amour!... Que de délices, tout de même, que de joie fière en cette frimousse si changeante, en ces yeux si animés, en ce front blanc et entêté!... Au lieu de cela, quel avenir était caché en lui?... Né d'un péché, d'un malheur, on ne le dirait guère, en vérité, à le voir si vivace, ce petit gars-là, et si mignon!...

Louveau, peu à peu, comme il avait perdu sa fureur, en venait à douter de son calcul et de sa prévoyance. Ayant voulu punir les autres, ne s'était-il pas frappé lui-même bien davantage? Cette force mystérieuse de la vie, cette Providence obscure en laquelle il avait cru, est-ce qu'elle ne se retournait pas contre lui tous les jours?... Catherine, elle, voyait grandir et profiter son enfant; elle l'entendait rire, jouer, l'appeler « maman »; elle le caressait, le dorlotait, elle avait du plaisir

à l'habiller de hardes neuves, à le montrer, et, quand elle le prenait dans ses bras ou le conduisait par la main à la messe, quand elle le bordait le soir dans le lit ou recevait au matin son premier sourire, se souvenait-elle seulement de la honte dont il était venu?... Le plus souvent, Louveau avait beau se montrer envers elle cruel, violent, chercher à l'offenser par les paroles les plus rudes, il ne parvenait à épuiser ni sa douceur ni sa patience. Si elle se montrait si douce et si patiente, n'est-ce point parce qu'elle trouvait dans son fils un tel bonheur qu'elle pouvait tout endurer sans se plaindre?...

Et les chasses continuaient.

Le patron descendait de son siège gaillardement, jovial toujours, franc d'allure. Parfois il apportait à Jules un joujou, une friandise.

— Eh bien, bonhomme?... On pousse?...

— Bonjour, parrain...

Jules faisait des grâces.

D'abord, il avait eu peur : les premiers cadeaux l'avaient vite rassuré, et puis l'habitude, peut-être aussi quelque instinct. Tout gamin, il s'était enhardi à chevaucher, après le déjeuner, sur un genou de son parrain ; peu à peu, il avait appris, tout en sautillant, à prononcer ce nom-là, d'abord sans « r », et il le prononçait aussi couramment que « papa » ; même ce mot de papa ne semblait guère exister dans son langage. Et, maintenant, chaque fois, il courait au-devant du patron, criant et gambadant comme un jeune chien, déluré, familier, sans rien de cette timidité farouche des petits villageois en présence des riches. Il avait dû se faire une philosophie particulière sur les relations de filleul à parrain, quand le parrain est un châtelain, et il semblait persuadé que ce gros et souriant monsieur qui lui tapait sur la joue était destiné à le servir ; il le mettait au courant de ses affaires, de ses désirs. Il avait fini par obtenir de lui une bicyclette pour aller à l'école. A l'aide de cet instrument nickelé et fait à sa taille, il semait sur la route son malheureux camarade Blavette : cela l'avait rempli d'une telle joie et couvert d'une telle gloire à la ronde, qu'il considérait maintenant le châtelain comme sa Providence personnelle. Dès qu'il avait un caprice, il le

disait et, quand il n'en avait point, s'ingéniait à en trouver un.

Landelle, parfois, hésitait, faisait des objections.

La maman rougissait.

— Mon chéri, j' t'en prie...

Alors, doucement, Louveau intervenait :

— Vous ne pouvez pourtant point, monsieur Landelle, refuser ça à votre filleul...

Et M. Landelle, finalement, faisait tout ce que voulait Jules.

VIII

L'instituteur d'Ancinnes aurait été bien glorieux, chaque année, de pouvoir présenter quelques brillants candidats au certificat d'études primaires : les sujets malheureusement faisaient défaut.

Jules était donc devenu son élève favori : il lui trouvait principalement de grandes dispositions pour le calcul. Il le soignait, le poussait, savait que le châtelain des Chênes-Rouges s'intéressait à lui, et, du premier coup, il le fit recevoir triomphalement à l'examen.

Jules allait avoir onze ans.

Alors une question se posa.

— Quel état, — dit Catherine, — qu'i faut donner au p'tit?...

Tout en continuant de faire aussi effacée que possible la présence de son fils dans la maison, elle s'était toujours appliquée à garder le naturel dans les rapports quotidiens, cherchant instinctivement à envelopper d'habitudes le chagrin de son foyer. Et, toutes les fois qu'il le fallait, maintenant que l'enfant grandissait, elle n'hésitait point à parler de Jules à Louveau. Elle le consultait comme le maître, lui demandait son avis : elle mettait là son courage et sa délicatesse.

C'était un dimanche, après le déjeuner meilleur dans les vêtements de fête. Jules jouait sur le carrefour. Au-dessus de la cheminée, près du râtelier de fusils, se voyait, tout frais, le diplôme. Louveau, malgré lui, s'était abandonné au bien-être du jour de repos. Il prenait une tasse de café, son seul café de la semaine, en fumant un cigare d'un sou, qu'il portait à sa bouche avec précaution.

— Je m'attends, — répondit-il, — que c' n'est guère à moi d' te dire ça...

Accoutumée à ces rudes allusions qui n'avaient jamais cessé d'échapper à son homme, Catherine les acceptait avec sa soumission de paysanne et l'humilité de son repentir. Elle prenait, elle aussi, quelques gouttes de café.

Elle posa avec douceur sa tasse devant elle et un peu de tristesse seulement passa sur son visage.

— On n' peut pourtant point faire c' que tu n' voudrais point! — répondit-elle à mi-voix.

Le garde leva les yeux vers la cheminée, considéra le diplôme où se lisait en belles lettres calligraphiées « Jules Louveau ».

Ce petit qui venait d'avoir ce brevet, il avait voulu l'anéantir; au lendemain de sa naissance, il l'avait tenu entre ses doigts, si fragile, et l'avait épargné. Puis, il avait cru le haïr : y était-il parvenu? Par la force de l'habitude et de l'âge, par l'usure des jours, n'en était-il pas arrivé au contraire, non point à oublier le gamin, bien sûr, mais à ne plus le voir comme un ennemi? On aurait dit d'une jeune bête agile, lâchée dans la maison; cela parlait, caressait, répandait autour de soi du bruit, du mouvement. Cela ne se distinguait pas du malheur dont c'était né, et voici, maintenant, que cela allait vivre tout seul, avoir une existence à soi, devenir un homme, s'appeler Louveau...

— Et le gars, li, — fit-il, — qué qu' i voudrait donc faire?...

— Je n' sais point... comment qu' tu veux?... — répondit Catherine, peut-être renseignée.

— Y a qu'à l'y demander!... — prononça Louveau.

On appela Jules.

Il avait son plus beau costume, un complet gros bleu, à col marin et à culotte courte : il aimait les vêtements de drap; Le jeudi, quelquefois, il accompagnait sa mère à la ville, et ils allaient tous deux faire leur choix aux *Quatre-Saisons*. Il avait l'air, maintenant, d'un gringalet, penché par la lecture et l'écriture, peu disposé sans doute, peu apte aussi aux travaux des champs.

— C'est ta mère, — dit Louveau doucement, — à présent

que te v'là avec ton brevet, qui veut savoir si t'aurais point l'idée d'un état... T'es quasiment assez grand, pas vrai, pour savoir c' que tu veux... Qué qu' tu veux?...

Jules était encore plein d'une gloire qui stimulait son ardeur au travail, avivait son ambition. La sollicitude de l'instituteur, depuis longtemps, l'avait persuadé de sa supériorité sur tous les autres villageois, supériorité aujourd'hui consommée, définitive. Son brevet était une date de l'école, et, toutes les fois qu'il était fait allusion à ses succès, ses yeux brillaient, ses joues se coloraient.

— Je voudrais, — répondit-il nettement, — aller au lycée, achever mes études à Alençon.

Louveau n'était pas très bien fixé sur la différence entre l'école d'Ancinnes et le lycée d'Alençon. A peine avait-il eu le temps, jadis, d'apprendre juste le nécessaire chez l'instituteur, et ses souvenirs là-dessus étaient déjà fort lointains. Peut-être ne trouvait-il pas très naturel qu'un galopin qui n'avait pas fait encore ses deux communions eût le désir de s'enfermer entre quatre murs de la ville, pour y travailler dans les livres. Il savait seulement que l'école communale, qui avait été la sienne, convenait principalement aux enfants des campagnards, et que là-bas, au lycée, allaient les fils de bourgeois. Tel était, en effet, l'ordre naturel des choses...

Pour la première fois, Louveau avait à prendre lui-même, de sa volonté, une décision importante pour l'avenir du gosse à la Catherine. Il dépendait de lui de les frapper tous les deux, d'atteindre l'une par l'autre. Il n'avait qu'à commander, user de son droit, mettre Jules à cultiver la terre ou à faire des sabots. N'était-ce pas une de ces occasions-là qu'il avait souhaitées autrefois, attendues?... N'était-ce point cela, justement, qu'avait escompté sa vengeance?... Et, maintenant, il n'osait pas, n'avait plus le courage. Il était comme un chasseur à l'affût qui, le gibier venu, en aurait eu pitié! Il ne se sentait plus dans le cœur ni colère ni haine contre un innocent : il y avait trop longtemps, pas vrai, et puis était-ce humain?... Le visage du gamin rayonnait. On aurait dit qu'il avait devant lui, en parlant de son projet, tous les joujoux du monde... Sans doute que c'était bien là sa voie, à ce gars, son instinct... Seulement était-ce à lui, Louveau, de se soucier

d'un enfant qui n'était pas le sien, de prendre une responsabilité qui ne le regardait pas?... S'il s'était agi de son propre petit, il aurait déjà été bien perplexe et bien irrésolu : comment s'aviser de chercher le bonheur pour un autre, quand on est si sûr que rien ne vaut rien au monde?...

Philosophiquement, il haussa les épaules.

— Demande à ton parrain, mon garçon!...

— Tu veux bien, alors?...

Jules battait des mains. Sa mince et fraîche figure était inondée de bonheur.

Il embrassa sa mère.

— Je vais écrire tout de suite!...

Il prit dans son sac d'écolier son encre, sa plume, une belle feuille de papier, s'installa à la table que sa mère lui avait arrangée pour ses devoirs devant l'étroite fenêtre, et, tout de suite, glorieux de son écriture, de son style, s'appliqua à rédiger sa requête.

Mon cher parrain,

Depuis que j'ai passé mon certificat d'études, je suis toujours bien fier et bien content. Mais il y a déjà du temps que je suis en congé et me repose à la maison. Je trouve que c'est assez et je serais plus heureux encore, si je pouvais continuer d'étudier un peu. Avant d'avoir réussi à mon examen, je pensais souvent au lycée d'Alençon où il me semble qu'on doit apprendre tant de choses utiles. Je viens d'avouer cela à mes parents, qui m'ont conseillé de vous demander d'abord ce que vous en pensez, vous qui êtes si bon pour moi et qui devez mieux savoir ce qui me convient.

Je vous envoie, mon cher parrain, l'assurance respectueuse de tout mon dévouement.

JULES LOUVEAU.

En caractères calligraphiés, presque aussi beaux que ceux de son diplôme, Jules écrivit l'adresse sur l'enveloppe.

Puis il montra son ouvrage.

Louveau l'examina soigneusement.

— C'est ben!... — prononça-t-il enfin.

Et il glissa lui-même la feuille méticuleusement pliée dans l'enveloppe, cacheta, cependant que Jules, s'imaginant déjà

collégien, avait rejoint en gambadant de joie les poules et les chiens sur le carrefour.

Catherine, elle, se taisait.

Elle était vaine, bien vaine, de son Jules, ambitieuse pour lui, et les compliments du maître d'école, quand elle le rencontrait au bourg le dimanche, l'avaient depuis bien longtemps troublée, attendrie. Et, aujourd'hui, après ce grand examen si bien réussi, le lycée d'Alençon apparaissait à son imagination rustique grandiose et fabuleux. Mais, chaque fois que l'enfant faisait appel à son parrain, elle sentait en elle comme une blessure, une ancienne blessure envenimée, qui se rouvrait... Certes, dans le fond de son cœur, elle ne voyait point sans joie un homme aussi puissant, aussi sage que M. Landelle, s'intéresser à son fils. Peut-être même goûtait-elle à son insu quelque confuse douceur, comme une fierté, à la fidélité discrète du patron. Cette bonté paternelle, n'était-ce point, après tant d'années, comme un souvenir persistant de ce qui, en bouleversant sa vie, en avait pourtant été tout le prix? Mais ces sentiments-là, elle ne les éprouvait qu'exceptionnellement, par instants. Ce qui demeurait en elle, sans trêve, c'était le remords, et tout cela lui faisait peur, comme si ces faveurs-là eussent dû porter malheur à son fils...

— Louveau, — dit-elle, — tu ne vas pas faire partir ce papier?...

— Pourquoi donc? — répliqua Louveau.

Ce qui se passait en elle, il le devinait bien, le savait depuis longtemps, depuis toujours. Cette gêne et cette souffrance, cette humiliation secrète et sans cesse renouvelée, et aussi cette crainte, cette alarme, tout ce trouble d'une âme où s'agitaient tant de sentiments divers, il les devinait, n'en apercevait que trop bien le signe sur ce triste et doux visage, qui, en ce moment, s'était levé vers lui. Mais tout cela, n'était-ce pas juste, nécessaire?... Est-ce que c'était sa faute, à lui, ou une conséquence naturelle, inévitable, de ce qui était arrivé jadis?... Non, il n'était pas plus dans son idée, maintenant, de la persécuter elle-même que son enfant. Il voulait, au contraire, s'effacer, disparaître; tout son rôle, à présent, était de laisser faire; il passait sa procuration à la vie, au destin. S'il était en droit d'espérer un peu d'oubli et de repos, peut-être, de

calme au moins, quand le gosse ne serait plus aussi présent entre eux, dans la maison, c'était une chose dont il ne voulait même pas tenir compte... Seulement, en vérité, ce mince moutard, qui, déjà, avait les goûts et la mine d'un petit bourgeois en paletot de drap, il ne pouvait pas en faire un garde comme lui!...

— Faut qu'un chien chasse, — prononça-t-il, — selon son espèce!

— Ah! Louveau, — gémit Catherine, — comme tu me persécutes!...

Deux jours après, arrivait à la Croix-Samson une enveloppe personnellement adressée à « Monsieur Jules Louveau ».

— Une lettre... une lettre pour moi tout seul! — cria-t-il joyeusement en la recevant des mains du facteur.

Il décacheta en tremblant d'émotion, puis, triomphant, il tendit son papier à sa mère, à Louveau.

— Lisez, lisez vite!

Louveau lut.

La feuille légère portait en gravure : « Château des Chênes-Rouges »; l'écriture, vigoureuse et nette, lui était familière. Avec gravité, il se murmurait les mots à lui-même, pour en mieux saisir tout le sens.

Mon cher petit,

Je te fais compliment de tes succès et de ta bonne volonté. J'en suis content pour toi et tu as bien fait aussi de me dire que tu désirais aller au lycée d'Alençon. Puisque tu es disposé à travailler, tu as raison. Je pense, d'après ta lettre, que c'est aussi l'avis de tes parents. Si tu me promets de t'appliquer toujours, je te ferai cadeau de ta pension, avec ton trousseau et ton uniforme.

Voilà : es-tu content?...

Ton parrain, qui t'aime bien.

L.

Louveau, quand il eut achevé sa lecture, demeura longtemps pensif.

Puis, tranquillement :

— Y a ren de mieux! — conclut-il.

VIII

Le 2 octobre, jour de la rentrée des classes au lycée d'Alençon, Catherine, seule, emprunta la charrette de la mère Blavette pour conduire son fils.

Ils décidèrent de partir de bonne heure, afin de faire à loisir leurs dernières emplettes en ville.

Catherine avait son caraco le plus frais, sa coiffe ajourée, et des mitaines de fil.

Jules, en attendant son uniforme de collégien, étrennait un costume de drap gris, avec une patelette dans le dos, une culotte courte, des bas assortis, qui lui donnaient déjà un air citadin. Émoustillé, le sang aux joues, les yeux rieurs, il portait sa valise à la main, une valise en cuir jaune aux boucles brillantes. Il y a tant de pauvres écoliers qu'un tel jour désespère!... Jules, au contraire, était impatient, allègre. Il embrassait sa mère, la consolait, disait ses espoirs, ses ambitions. A peine, quand ils n'étaient pas seuls, essayait-il de contenir un peu sa joie, comme on cache un trésor menacé.

Louveau les avait accompagnés jusqu'à la charrette, au pied de la Croix.

Catherine s'assit la première dans la voiture, prit les rênes de la grande bête indolente.

Jules installa avec précaution sa valise sous le siège, à l'abri de ses pieds qui auraient pu érafler le cuir. Il montait, redescendait, accroché au très haut marche-pied, prenant grand soin de ne pas défraîchir ses habits neufs.

— Te v'là comme t'as voulu, — dit Louveau — tâche de ben te comporter!...

Jules, très sérieux, le regardait, hésitait, puis, soudain, il se jeta dans ses bras.

— Adieu, p'tit!... — fit Louveau.

Et, seul, resté immobile près de la Croix, tandis que dévalait lentement la jument paresseuse, il regarda mincir et s'effacer la jeune silhouette bourgeoise dans la carriole rustique.

Le soir, Catherine revint, toute émue et frissonnante de sa journée.

— Eh bien? — fit Louveau.

Il voulait savoir, tout savoir en détail.

Elle raconta.

D'abord, elle avait été intimidée par cette vaste maison où Jules allait entrer, être enfermé. La cour d'honneur était un jardin, avec des fleurs et de beaux arbres, mais ces fleurs et ces arbres n'en faisaient paraître que plus noirs les hauts murs, pareils, avec leurs fenêtres étroites, à ceux d'une prison, d'une caserne, et aussi d'un vieux château où l'on ne vit plus ; les pauvres petits qu'on amenait et qui entraient un par un, avaient l'air de malheureux : quelques-uns pleuraient. Il lui semblait surtout si extraordinaire que Jules fût là !... Elle-même, elle s'y sentait si peu à sa place, et si déconcertée !...

— J'te dis tout ça, Louveau...

— Oui... faut tout m'dire !...

Elle avait visité l'établissement encore vide : le réfectoire, avec ses tables de marbre, les salles d'étude avec l'étroite case où chaque écolier range ses affaires, puis le dortoir, les lits de fer alignés, et, parmi tous, celui qu'elle avait choisi pour Jules, à l'abri des courants d'air. Il serait bien là, mieux que chez lui, certainement ; mais elle, elle ne serait point près de lui, le soir, pour le border... Il ne devait jamais être bon de mettre ainsi son enfant loin de soi. Quand elle avait dit adieu à Jules tout à fait, en l'embrassant, elle se sentait une désolation, une sorte de peur et d'alarme, comme si, son enfant, elle ne devait jamais le revoir tel qu'elle venait de le quitter, tel qu'elle l'avait aimé.

— Dire, — conclut-elle avec toute la naïve et trouble mélancolie de son cœur, — que le v'là collégien !...

— C'est tout c'qu'i pouvait être !... — répondit Louveau avec douceur.

Ils étaient seuls, maintenant, dans la maison perdue, tout seuls comme jadis, au temps de la confiance et du bonheur. A peine la silhouette du lit de Jules s'entrevoyait-elle dans un coin plein d'ombre. Lui, il n'était plus là, il n'y serait plus jamais qu'un passant. Une période de leur vie, ce soir, s'achevait, et le long drame de son cœur, celui de tant d'années et de toutes les minutes, Louveau, un peu plus, aurait pu croire qu'il n'avait pas existé, n'était plus que dans sa mémoire... En écoutant le récit de Catherine, il avait eu d'abord une

impression d'allègement, de délivrance, presque de joie. Il ne l'aurait donc plus là, le jour, la nuit, tous les dimanches, il ne l'aurait plus sous les yeux, dans les oreilles, le petit bâtard, le gosse de la trahison, image perpétuelle de son malheur et de son chagrin. Il était, maintenant, comme un homme qu'on vient d'opérer, à qui l'on a enlevé son mal, et qui respire, soulagé, oublieux!... Et, pourtant, comme la maison, à lui aussi, paraissait vide, morne!... Oui, à se retrouver ainsi, face à face, avec Catherine, pourquoi tant de désolation, en vérité, et une pareille solitude?...

Toute conscience, dès qu'elle est remuée par la douleur, fût-ce chez un homme tel que Louveau, a son heure de pleine lucidité, comme l'intuition même de la destinée. Cette lumière, le plus souvent, n'apparaît point dans les crises, dans la trouble agitation du désespoir, mais à la longue, et brusquement pourtant, par une rencontre de détails et de circonstances.

Louveau, ce soir-là, évoquait sa vie entière. Son amour, son mariage, ses angoisses, ses doutes, sa fureur et ses résolutions, tout cela lui apparaissait dans une sorte de brouillard, reculé, vieilli. Il se sentait si calme et si triste qu'il pouvait réfléchir à son aise, voyait clair comme un homme instruit. Il avait voulu être fort et dur, inventer des représailles qui ne finiraient point : n'avait-il pas cédé seulement à la faiblesse, à la misère de son cœur? Oui, il s'en rendait compte, aujourd'hui : ce gamin, qui venait de s'en aller, que lui faisait-il, que lui avait-il jamais fait?... Que Jules fût près ou loin, ce qui ne changeait pas ici, c'était Catherine et lui-même. Ils avaient vieilli, elle s'était repentie, il avait cru la punir, et il l'aimait toujours... C'était cela, lui et elle, l'abomination qu'elle avait commise, la folie qu'il gardait, tout cela qui ne pouvait ni s'effacer, ni guérir, qui ne cesserait jamais d'être entre eux jusqu'à la mort... C'était de Catherine, de Catherine toute seule, qu'il souffrait... Le pauvre gosse, hélas! qu'importait?...

Deux jours après, arrivait une lettre du collégien, un peu mélancolique.

Jules craignait d'être méprisé, parce qu'il se trouvait dans la même classe que le fils du banquier de la ville et aussi avec

celui du notaire et celui du colonel du régiment. Mais il espérait se relever aux yeux de ses camarades à la prochaine composition, en leur montrant qu'il n'était pas un paysan ordinaire.

Catherine lut et relut cette lettre.

Elle s'appliquait secrètement à y trouver une tristesse qui eût été douce, malgré tout, à son cœur maternel. Mais Jules ne semblait avoir aucun regret de la Croix-Samson. Avec la première humiliation, il disait seulement son ardeur à prendre sa revanche, à travailler de toutes ses forces, afin que l'on fût fier de lui, son parrain surtout, si bon et si généreux.

— C'est p't-être ben l'ambition, — dit Louveau, — qui fera tort à ce gars-là!...

— Puisqu'il est là-bas, — répondit Catherine, — il faut ben qu'il y fasse de son mieux...

Les débuts de Jules, en effet, furent heureux.

Si ses camarades ne voyaient en lui, comme il s'en plaignait, que le fils d'un paysan, « l'administration » le considérait tout de même comme le protégé de monsieur Landelle. Il travaillait, selon sa promesse, avec une application un peu fiévreuse. D'abord sensiblement en retard, il eut bien vite rattrapé les meilleurs de sa classe. Les professeurs parlaient de lui en termes aussi avantageux que, naguère, l'instituteur d'Ancinnes. Le jeudi, Catherine, qui, maintenant, venait bien plus régulièrement au marché, apportait quelques gâteaux au parloir. Souvent, elle rencontrait monsieur le Censeur qui lui faisait compliment sur le zèle de Jules.

— C'est un petit gaillard qui a beaucoup d'émulation, — disait-il.

Le samedi soir, une ou deux fois par mois, et, pour les congés des fêtes, Jules revenait à la Croix-Samson.

Il était plein de ses succès. Il ne se lassait point de les conter. Il montrait ses livres, ses cahiers, détaillait à tout le monde, qui n'y comprenait goutte, le programme de ses études. En famille, le soir, à la vieille lampe qui se balançait au plafond et n'éclairait guère, il étalait sur la table ses bulletins trimestriels, ses notes de composition, ses « exemptions » de la semaine. Louveau, d'un doigt, feuilletait ces papiers, où,

en grosses lettres, se trouvait inscrit son nom avec des mentions flatteuses : *Bien... Très bien...*

— Continue, mon garçon!...

Le dimanche, tous trois allaient à la messe.

A la sortie, sur le haut tertre de l'escalier, le long de la place herbeuse et déclive, les groupes se formaient toujours, avec l'ondoiement des coiffes blanches et le bruissement des blouses bleues.

Dans son uniforme de collégien, la tunique pincée à la taille, le képi à visière luisante, Jules paraissait plus grand, plus mince. Il prenait la mine de la ville, le teint blanc de l'existence enfermée. Il avait l'air d'un jeune bourgeois en vacances.

On l'entourait, on l'interrogeait, on lui demandait des nouvelles de ses classes.

Puis on se tournait vers Catherine, vers Louveau, on les félicitait.

On eût dit que ce gamin était l'enfant de tout le bourg, représentait une espérance, une ambition publique. Il était celui qui quitterait la blouse pour le paletot de drap et la misère des champs pour le confort des villes. Les paysans, volontiers, font fi de l'instruction et de la nouveauté; dans le fond, ils en subissent le prestige. Jules, à leurs yeux, figurait l'écolier qui accomplit ce tour de force : apprendre, mettre dans sa tête des choses. Surtout, il était le filleul du châtelain des Chênes-Rouges : avec une telle protection, à quoi ne pouvait-il pas prétendre? Si le collégien eût été un bourgeois véritable, tous n'auraient pas eu à son endroit les mêmes sentiments de sympathie et d'admiration. Mais parce que Jules portait le nom de Louveau, parce qu'il avait sucé le lait de la Catherine, ils le prenaient pour un enfant de leur race, un gars à eux, et, par avance, se réjouissaient de sa fortune encore indéterminée.

— Eh ben, Louveau, ton gars, j'espère!...

— De qué qu' t'en feras?...

— Un instituteu?...

— Un employé?...

— Un comptable, p't-être ben?...

C'était chaque fois, en chœur, la nomenclature des posi-

tions sociales qui apparaissaient, à Ancinnes, comme les plus enviables et les plus hautes, toute une suggestion de convoitise et d'orgueil.

— Ren ne presse, — répondait flegmatiquement Louveau.

Jules, flatté, prenait des airs entendus, mystérieux.

— Je ne sais pas encore ce que je veux être!... — répétait-il avec la gravité d'un être promis à quelque immense avenir.

Dès qu'il avait eu seulement ses quinze ans, il s'était mis à regarder les filles : il en était admiré, principalement peut-être par Mlle Ernestine Livet, fille unique de M. Livet, adjoint au maire, veuf, propriétaire de la belle terre qu'il faisait valoir, et qui, volontiers, s'intéressait, comme à une affaire municipale, à la carrière du jeune enfant du pays.

Du même âge que Jules, déjà presque maîtresse de la ferme où elle vivait toute seule auprès de l'adjoint absorbé, Ernestine était une gamine maigrichonne, vêtue de robes et de chapeaux achetés à la ville, avec des yeux pensifs et un minois avisé. Elle avait été, elle aussi, la plus brillante élève à son école, et, maintenant qu'elle restait à la maison, elle regrettait souvent les livres : c'est pourquoi elle enviait le lycéen qui continuait d'étudier, loin du village, des vaches et de la basse-cour. Chaque dimanche, ils se serraient la main avec une dédaigneuse et secrète complicité.

— Avez-vous bien travaillé? — demandait-elle en connaisseuse.

— Très bien, merci! — répondait-il avec complaisance.

Parfois aussi Jules allait déjeuner au château des Chênes-Rouges. Il rendait compte de ses progrès à son parrain qui l'en récompensait par un accueil cordial. Sensible à cette cordialité de son protecteur, il ne l'était pas moins à la magnificence de la salle à manger, de la table, des domestiques qui portaient une livrée presque pareille à son uniforme. Ce luxe, il en avait été d'abord intimidé, troublé. Puis, peu à peu, avec l'habitude, il en venait à le considérer comme le sien; il aimait à le décrire, le soir, en mangeant la modeste soupe de la maison forestière, et, de ces déjeuners au château, il revenait à la Croix-Samson en des dispositions souvent bien contraires, tantôt taciturne et triste, tantôt exubérant et bavard.

— Ce que je voudrais, — disait-il alors —, c'est apprendre à devenir riche... Comment est-ce qu'il a fait, mon parrain?

— Demande-li, mon garçon! — répondait Louveau.

Et Catherine, avec son instinct de femme, sentait confusément l'influence que pouvait exercer cette fréquentation sur un jeune esprit. Toujours touchée, dans le coin secret de son âme, par la sollicitude et l'affection du châtelain, elle en redoutait pourtant l'effet sur son fils mûrissant. Par là aussi, elle sentait plus cruellement l'équivoque et le danger d'une situation fausse. Cela avivait sa crainte perpétuellement en éveil que ne retombât quelque jour sur son enfant la conséquence du coupable passé. Déjà, quand elle le voyait ainsi, rêveur et frémissant de désirs, elle avait peur de s'être trompée, d'avoir été trop faible, et de ne point l'élever comme il aurait fallu.

— Mon p'tit Jules, — disait-elle, — je n'aime point à c'que tu t'entretiennes dans ces idées-là...

Et, durement, avec un ton qui étonnait l'enfant :

— C'est pourtant ben naturel, — répondait Louveau, — qu'il les aye!...

IX

Aux Chênes-Rouges, la châtelaine, vieillissante, avait fini par ne plus bouger du tout.

Elle passait sa vie sur sa chaise longue.

Par les saisons douces, on la mettait sur la terrasse. Elle y suivait les jeux du jour, les reflets de la lumière sur les taillis, sur la prairie et la forêt, toute la monotone variété des belles heures.

L'hiver, elle gardait le coin du feu.

Un éternel ouvrage aux doigts, elle écoutait, à travers les hauts murs, les bruits du vent, de la pluie, le craquement des arbres, le cri affamé des oiseaux sous la neige, toute la palpitation étouffée des saisons mortes.

Mais, dans ces songeries sans fin, sa pensée active était comme une compensation à son immobilité. Beaucoup de choses qu'elle ne voyait pas, elle les devinait, les imaginait.

Naturellement indulgente, sachant le peu qu'elle pouvait pour le bonheur d'un homme, résignée, elle avait eu pourtant jadis, au temps des belles chasses, des heures d'inquiétude et d'agitation. Elle avait subi une crise un peu mystérieuse. Languissante alors, toujours exténuée et jamais fatiguée, — ne dormant guère qu'au lever du jour, absorbée en ses réflexions, elle ne voulait voir personne. Puis, tout d'un coup, elle s'était calmée, assagie, elle avait retrouvé sa première mansuétude, son ancienne bonté et, pour son mari, son sourire plein de mélancolie.

Elle avait même fini par s'intéresser à Jules, lorsqu'il venait le dimanche prendre son déjeuner aux Chênes-Rouges. C'était un visage content, une voix claire qui animait le château. L'enfant, d'abord timide, comme méfiant, s'enhardissait auprès d'elle. Parfois elle l'interrogeait sur la Croix-Samson, où elle n'était jamais allée, sur le garde qu'elle avait vu une fois monter le perron du château, sur sa mère qu'elle ne connaissait point. Jules répondait par bribes, mêlait les détails, et ces entretiens, elle les avait recommencés bien souvent, en passant, avec une délicatesse furtive, comme si elle avait eu crainte d'alarmer chez lui quelque secret instinct.

Landelle avait, lui aussi, un peu changé.

Les cheveux gris, le torse tassé, les jambes bonnes toujours, mais le souffle court, il n'avait plus le même entrain aux sports ni au plaisir. L'aventure de la Croix-Samson avait été la dernière : est-ce pour cela que ce bref souvenir, qui ne s'était pas effacé, avait pris tant de charme, presque de la mélancolie, et cette poésie dont la vieillesse commençante colore si souvent la mémoire? Landelle allait moins fréquemment à la maison forestière, mais il ne retrouvait pas sans émotion, devant la claire flambée d'hiver, la soucieuse Catherine. Il la sentait si soumise à son mari, si dévouée à son enfant, si fidèle peut-être à ce rapide passé dont elle subissait avec tant de douceur, tant de dignité, la longue expiation. En leurs entrevues toujours pareilles, il se plaisait à l'observer, à l'étudier, admirant son courage, sa placidité, sa fraîcheur inaltérable. D'un mot, d'un geste, par le ton dont il demandait des nouvelles, d'un regard parfois presque timide, il laissait voir, lui aussi, sa sympathie et son estime.

Sans doute cet attendrissement sentimental avait-il prédisposé Landelle à une autre affection, et, malgré lui, chaque jour de chasse, il avait pris l'habitude d'apercevoir le moutard de la Croix-Samson à côté de Catherine, d'accueillir ses gentillesses et ses prières, d'en être remercié, de l'embrasser. Cette fraîche frimousse blonde lui plaisait, dans ce décor, à la porte de cette maison qui l'avait séduit. Le bambin semblait faire partie de tout cela, de la forêt, de la maison : il se confondait presque avec les chiens, comme la tendresse de la mère, jadis, s'était confondue avec toutes les sensations de la chasse.

Puis, d'année en année, les demandes de Jules grandissant, un sentiment nouveau s'était insinué en lui, celui de la responsabilité, d'un devoir vraiment paternel. Longtemps, en s'occupant de Jules, il n'avait songé qu'à ne point chagriner Catherine, tout en ne se laissant point exploiter par Louveau. Mais, peu à peu, c'était au petit lui-même, — à son petit, — qu'il s'était mis à songer et bien souvent, maintenant, ils parlaient d'avenir, le collégien et lui.

— Ce n'est pas le tout d'entrer au lycée... Il faut en sortir...

— Soyez tranquille, mon parrain, je veux vous faire honneur, ce jour-là !...

Jules traitait son parrain comme un conseiller plus instruit que ses parents, et qui, seul, pouvait le comprendre, s'intéresser à ses projets, suivre ses espoirs. Avec sa joie naïve d'être reçu au château, d'en devenir presque un familier, un habitué, il manifestait une ardeur singulière de s'élever, de n'être pas un rustre, le simple fils d'un garde forestier.

— J'ai toujours eu du goût pour le calcul, — dit-il, quand il eut achevé ses études. — Il me semble que j'aimerais à faire des chiffres, à tenir des livres de caisse. Si je pouvais être placé dans votre magasin, mon parrain, devenir comptable aux *Quatre-Saisons* ?...

Landelle, qui n'était point dépourvu de quelque philosophie, avait le sentiment très net que les riches bourgeois tels que lui, nés du peuple, ne sont que des intermédiaires, des déclassés supérieurs. Il trouvait donc naturelles toutes les ascensions sociales : il estima cette ambition raisonnable. Avec deux cents

francs par mois, en effet, Jules ne s'élèverait pas trop brusquement au-dessus de sa condition naturelle. Et puis il ne quitterait pas le pays, ne s'éloignerait ni des Chênes-Rouges ni de la Croix-Samson ; il ne serait pourtant pas un paysan, et, de Louveau à lui, la distance légitime serait suffisante.

— Je ne demande pas mieux, mon ami!... Consulte tes parents!...

De retour à la Croix-Samson, Jules présenta son projet personnel comme le dessein même et la volonté formelle de son parrain.

— Il paraît, dit-il au garde, qu'il y a justement une place disponible...

Louveau n'avait jamais été bien curieux de la ville, et, abandonnant à sa femme le soin de ses achats, il avait à peine aperçu, une ou deux fois dans son existence, les *Quatre-Saisons*; le magasin en apparaissait d'autant plus grandiose à son imagination, et s'il avait toujours pensé que le protégé de Monsieur le châtelain des Chênes-Rouges devait faire son chemin, il n'avait tout de même jamais entrevu une pareille fortune. Ainsi, il allait y avoir là-bas, à la Ville, un caissier en complet de drap, un bourgeois du nom de Louveau!... Que d'honneur, en vérité, lui faisait donc ce gars-là, et comme on allait se récrier au pays, le complimenter, envier sa chance et sa fierté!... Drôle de chose, tout de même, que la vie, et qui mériterait bien, par moments, qu'on en fasse une gorge chaude!...

— Te v'là ben à même, — dit-il, — de te débrouiller!...

— Je tâcherai! — répondit Jules.

En fait, de place disponible aux *Quatre-Saisons*, il n'y en avait point. Mais, pour le protégé de M. Landelle, on ne tarda pas à en créer une.

Il fallut alors organiser l'existence du nouvel employé. Ce fut Catherine qui s'en chargea, et comme elle l'avait jadis conduit au Lycée, elle accompagna son fils à la ville.

D'abord ils se présentèrent aux *Quatre-Saisons*.

Le magasin se trouvait situé au coin de la rue aux Sieurs et de la place des Halles. Ses vitrines, avec leurs étalages, s'étendaient sur une double façade. L'entrée était dans l'angle. A

droite et à gauche, on voyait les deux caisses, avec leur comptoir d'emballage, et, en face, un vaste escalier. En semaine, l'aspect était un peu désert et triste; c'était surtout le jeudi, jour de marché, que les rayons s'animaient.

Catherine était venue là quelquefois choisir les costumes de Jules. Le tenant par la main, elle circulait alors le long des comptoirs, sous les regards des employés, parmi la foule, avec cette timidité qui saisit les paysannes dans les lieux où elles rencontrent les gens de la ville. Elle admirait le caissier qui, d'un air détaché, les mains blanches et les ongles fins, mettait ou prenait de l'argent dans son tiroir entr'ouvert, aux godets de cuivre... Et Jules, à présent, allait en faire autant!...

A l'entrée, en redingote, stationnait un employé solennel qui renseignait les visiteurs.

Ce fut le jeune homme qui annonça :

— M. Jules Louveau... de la part de monsieur Landelle...

Et Catherine, timidement, expliqua :

— C'est pour être comptable, monsieur!...

On les conduisit tout au fond du magasin; ils traversèrent l'enfilade des rayons, le long des comptoirs, puis un étroit couloir, si sombre qu'il était éclairé à l'électricité toute la journée. On ouvrit devant eux une porte vitrée sur laquelle était écrit en grosses lettres : *Comptabilité*. Leur cœur, à tous deux, battit plus fort. A droite et à gauche du couloir qui se continuait, d'autres portes pareilles étaient entr'ouvertes. Des employés, en manches de lustrine, se penchaient sur de grands bureaux inclinés comme des pupitres; on apercevait devant eux de gros registres aux dos verts. Enfin, tout au fond, un battant de cuir capitonné fermait le cabinet du caissier principal : quels secrets on devait dire en cet endroit mystérieux!

M. Godde était un personnage solennel et bon enfant, chauve, avec des cheveux gris en couronne et une longue barbe admirablement soignée. Il était assis derrière un vaste bureau, n'en bougeait point, dévisageait les gens tranquillement, avec la douce condescendance d'un chef assez pénétré de son importance pour ne point songer à humilier les autres. On avait peine à se représenter, devant son sourire aimable, qu'il fût si considérable. Il accueillit de bonne grâce son nouveau subordonné.

— D'après ce que je sais de vous, dit-il, vous serez bien vite au courant...

Et, avec obligeance, presque avec bonté, il assura Catherine qu'elle devait être fière de son fils. En tout cas, elle pouvait compter sur la bienveillance dont il serait entouré dans la maison. Et il sembla à la pauvre Catherine, un peu inquiète tout de même et effarouchée, qu'elle avait trouvé dans M. Godde un ami véritable. Le cœur gonflé d'une joie plus sûre et d'un orgueil plus naïf, elle ne songea désormais qu'à l'installation de son bel employé.

Le budget du débutant serait de deux cents francs par mois. Le principal était de chercher un logement, une pension.

Ils passèrent en revue ces étranges « garnis » où, dans les petits chefs-lieux comme Alençon, se réfugient d'ordinaire les officiers, les jeunes professeurs, tous les fonctionnaires et employés célibataires. Il y en avait un peu partout, dans des hôtels, sur des cafés, chez des commerçants, chez des veuves. L'ameublement, toujours le même, offrait à la vue une égale vétusté.

Dans une maison basse, pour trente francs par mois, ils trouvèrent une chambre, qui donnait sur les « Promenades ». De la fenêtre, on apercevait les beaux arbres et les vastes allées de ce jardin, principale parure de la ville. Au loin, sous les assises féodales du château, devenu prison, la petite rivière semblait se cacher comme une couleuvre. Cette verdure et ce bon air enchantaient Catherine.

— Cela te rappellera, — disait-elle, — la Croix-Samson !...

— C'est vrai, — dit Jules.

Mais il avait promené sur tout ce qu'ils visitaient un regard mélancolique. Ces logis douteux ne répondaient pas à l'image qu'il s'était faite de l'existence d'un comptable.

— Je t'arrangerai cela... Ce sera très gentil — affirmait Catherine.

Malgré lui, la décision prise, Jules s'arrêta encore devant des magasins de tapissier, admirant des armoires à glaces, un lit sculpté, supputant les prix marqués.

— Plus tard, mon chéri... nous verrons — murmurait Catherine, — devinant la secrète convoitise de son fils et les rêves de son imagination.

Le premier soir, Jules coucha à l'hôtel où il devait prendre sa pension, et Catherine revint à la Croix-Samson en promettant de rapporter, le lendemain matin, toutes les affaires de Jules et de les ranger elle-même dans la chambre.

Mais sa joie et sa fierté étaient comme désespérées ; elle avait beau se rappeler la visite au magasin, la jolie caisse où Jules allait s'asseoir, les paroles encourageantes de M. Godde, elle n'avait plus dans le cœur que de la mélancolie, un obscur malaise.

— On dirait qu't'as point l'air content?... — fit Louveau.

— Mais si... mais si... j't'assure!...

— Qué qu'y a?... — dit-il avec autorité.

Sincèrement, elle ne savait pas.

Peut-être était-ce ainsi, toutes les fois qu'il arrivait quelque chose qu'on avait cru trop beau.

— Nous avons choisi une chambre — dit-elle. — Mais il n'y avait pas grand'chose de convenable... Je crains qu'Jules ne soye point ben satisfait...

Louveau, tranquillemement, s'informa du prix de la chambre, se fit décrire les meubles, l'emplacement, la vue sur les arbres.

— Qué qu'i voudrait donc de pus, c'gars-là? — fit-il avec sévérité.

Le lendemain, comme Catherine était arrivée de grand matin, Jules l'emmena déjeuner à son restaurant.

Elle se trouvait bien dépaysée dans une salle à manger d'hôtel. Assise en face de son fils et, ne sachant pas très bien quelle contenance prendre, elle le regardait pour faire un peu la même chose que lui. Tout l'embarrassait, l'intimidait.

Jules, au contraire, paraissait à l'aise, chez lui déjà.

Ils prirent aussitôt possession de la chambre des Promenades, et Catherine, jusqu'au soir, mit en ordre le linge, les vêtements neufs. Elle fit de belles rangées de chemises et de chaussettes dans la branlante armoire. Elle installa la table de toilette, versa de l'eau dans le pot-à-eau, posa des bougies dans les flambeaux. Quand elle s'en alla, la chambre n'avait déjà plus le même aspect, comme remplie de son âme ménagère, attentive et minutieuse. Vraiment, cette humble pièce, elle était saine et claire, avec sa commode bien garnie et sa fenêtre ouverte sur le jardin public.

— Voyons, p'tit gars, comment qu'tu la trouves, maintenant?...

— Pas mal...

Il faisait ce qu'il pouvait, le pauvre enfant, disposait sur le guéridon au tapis taché du papier, de l'encre, des plumes, tout ce qui lui rappelait sa profession et sa dignité; il annonça que, pour le premier soir de son installation, il serait convenable de remercier son parrain et il se préparait à lui écrire sa reconnaissance. Mais, malgré tout, la tendre mère devinait en son fils quelque chose de froissé, de déçu et, quand elle l'embrassa, le quittant cette fois-ci pour une semaine au moins, elle se sentit le cœur aussi gros que si, en le laissant là, elle l'avait perdu pour toujours, son petit Jules!...

X

Jules était devenu un personnage tout à fait distingué.

Vêtu aux *Quatre-Saisons*, il leur faisait honneur par sa belle mine. Il portait du linge fin, de larges manchettes, un haut col et une épingle d'or à sa cravate. Lorsqu'il venait au pays, ses cheveux blonds, brillants, étaient séparés au-dessus de l'œil gauche par une raie si bien faite qu'elle avait l'air d'une ficelle tendue. Le plus habile coiffeur d'Alençon avait taillé sa jeune barbe en une pointe légèrement arrondie. Il répandait des parfums. Il avait pris aussi de l'aplomb, de la carrure, un sourire avantageux.

— Ce qu'il doit en faire, ce mâtin-là, des conquêtes!... — se récriait-on.

Pour justifier tout de suite une opinion aussi flatteuse, il allait, en se dandinant un peu, saluer sa plus fervente admiratrice.

— Bonjour, Ernestine...

L'idéal de mademoiselle Ernestine Livet avait toujours été citadin. Le jeudi, après le marché, elle avait l'habitude d'errer à travers les rues d'Alençon, s'arrêtant devant les étalages des magasins, achetant des rubans aux *Quatre-Saisons*. Concevant le bonheur comme une promenade, non pas hebdomadaire, mais quotidienne, sur ces trottoirs de la ville, elle

rêvait, dans la cour de sa ferme, d'une petite maison d'où l'on verrait, par la fenêtre, le pavé de la chaussée.

Du plus loin qu'elle apercevait le comptable, elle se préparait à accueillir son salut, lui souriait, lui tendait sa main gantée de neuf.

Puis ils faisaient quelques pas ensemble, entre les groupes. Elle était le chapeau à fleurs parmi les coiffes blanches comme il était le paletot de belle coupe parmi les blouses bruissantes. Une mutuelle fierté les rapprochait. Ils sentaient les yeux du pays fixés sur eux : les fiancés royaux, jadis, devaient éprouver des impressions analogues, en leur cœur qui devenait public. On les interpellait, on les complimentait, on se les désignait par cordialité et plaisanterie. Parfois, ils se retrouvaient aux Chênes-Rouges, où le père Livet fréquentait à cause de sa dignité municipale. Peut-être, à vrai dire, n'était-ce point là que mademoiselle Ernestine apparaissait le plus à son avantage. Elle faisait, ces jours-là, un peu trop de toilette. La cérémonie de la table, la majesté du maître d'hôtel, la troublaient aussi sous ses falbalas. En revanche, pouvait-elle admirer l'aisance et le naturel de Jules. Se sentant supérieur, il se montrait plus galant, plus empressé. La jeune fermière revenait éblouie, et ne s'en cachait guère.

— A quand le mariage? — demandait-on en passant devant la Croix-Samson.

Et Catherine, toute rougissante, balbutiait :

— C'est point des choses à dire, tant qu' c'est point fait!...

Elle avait depuis longtemps donné sa sympathie à la jeune fille et la pensée que Jules, maintenant, vivait seul là-bas, les avait encore rapprochées toutes les deux.

Peut-être, en effet, Catherine avait-elle gardé de jadis une crainte particulière de l'aventure et de l'amour. A son imagination rustique, la ville d'Alençon apparaissait pleine des séductions, des prestiges que redoutent les mères. Elle avait tant de plaisir, chaque jeudi, après avoir fait son marché, vendu ses œufs et son beurre, à venir elle-même, dans la petite chambre des Promenades, surveiller et ranger un peu l'étroit ménage!... Combien de temps, lui, se plairait-il encore là?... Il gardait son désir secret d'une installation plus belle, dans

ses meubles, à lui!... Elle faisait de son mieux pour orner celle-ci, apportait des fleurs, une broderie qu'elle avait achevée à la hâte pour cacher l'usure d'un fauteuil, déposait, comme des surprises qu'il trouverait en rentrant, de modestes cadeaux où elle mettait l'argent de son marché. Mais, malgré tout, peu à peu, elle pénétrait là plus timidement, ne tournant plus son espoir que vers la jeune Ancinnoise qui, elle, saurait faire à Jules un intérieur bien plus joli et bien plus chaud, le protégerait, et qui, pourtant, ne l'écarterait pas, elle, la maman, la maman paysanne...

— Qué qu'tu penserais de c'couple?... — demandait-elle parfois à Louveau.

Mais, ce qu'il en pensait, Louveau n'avait point voulu le dire encore.

Lui aussi, jadis, il avait eu sa galanterie, son beau rêve. Oh! Catherine ne ressemblait point à mademoiselle Ernestine Livet!... Elle n'avait pas de chapeau à fleurs, point de robes à taille, point de gants. Lui non plus n'avait guère l'air d'un Monsieur... Il n'était point déluré par le lycée, les magasins, il n'avait pas cette mine de bourgeois qui déjà faisait ressembler Jules à Landelle... Non, il était un pauvre sauvage, un rustre des bois, au cœur fier et fou, qui s'était donné tout entier à la jeune sabotière en coiffe blanche, si douce de peau, si fraîche, et qui paraissait si franche!... Ah! ce temps-là, ce temps-là, toujours présent comme si c'était aujourd'hui!

Un jour, — le lundi de Pâques, — Jules avait été invité à déjeuner aux Chênes-Rouges. Il devait venir manger la soupe du soir à la maison forestière avant de rentrer à la ville sur sa bicyclette.

Il faisait tiède dans la forêt toute neuve.

Les chiens s'étiraient au chenil, des chants d'oiseaux s'attendrissaient dans l'ombre des branches et des nids. Le soir tombait, limpide; l'éparse volupté de la saison se mêlait à cet émoi que verse au cœur des vivants l'approche de la nuit dans la solitude. Avec la lumière qui s'en allait, la forêt semblait grandir, comme un enfant qui se dresse sur la pointe des pieds pour suivre du regard un vol d'oiseaux. Puis, après

ce suprême effort vers le jour, elle se repliait sur elle-même, se tassait. L'amour palpitait en elle.

Catherine préparait son dîner : rares moments de joie que ceux-là, où elle attendait son fils, pour le voir une heure. Après le café, il allumait sa lanterne, qui éclairait tout le carrefour de sa lueur mobile. Elle l'accompagnait jusqu'à la Croix, l'embrassait, puis elle regardait filer et disparaître la petite étoile le long de la côte. Quand elle pensait à ces choses, son cœur se fondait, sans qu'elle eût pu dire au juste si c'était de douceur ou de chagrin.

Louveau était assis devant la porte, et venait d'allumer son troisième cigare en attendant la soupe.

Jadis, il avait été comme un animal de cette forêt. Il en vivait la vie étroitement, intimement, la vie des jours et des saisons. Une suavité lui venait avec la nuit, et le désir de Catherine lui montait au cœur ainsi que la sève des branches. Il était heureux d'un grand bonheur qui n'était pas à lui; son âme se gonflait, s'élargissait, devenait si vaste qu'elle semblait tout contenir de ce qui vivait autour de lui. Mais de telles heures de flânerie étaient devenues rares dans son existence, et lorsqu'il s'y laissait aller par hasard, il ne s'en trouvait guère bien.

Le matin, à la sortie de la messe, Jules et « la'R'nestine » avaient encore roucoulé comme deux promis. Tout le monde les avait remarqués, en avait jasé. Il avait eu beau se défendre, couper court aux allusions et aux plaisanteries, les langues allaient leur train...

Ah! l'amour, le méchant amour, toujours pareil, toujours mauvais!

Louveau sentait en lui quelque chose de cruel et d'extraordinaire. D'habitude, en ces brèves songeries devant sa porte, il était triste, mais guère plus qu'à d'autres moments : il ne pensait à rien, qu'à ses chagrins. C'étaient des heures pareilles à tant d'heures de sa vie. Et, maintenant, voici qu'il ne pouvait plus détacher son esprit des deux tourtereaux. Sans cesse, il imaginait ce couple de Jules et de la R'nestine, il les voyait, les entendait. Il en éprouvait un bouleversement profond et inconnu, l'âme remuée et douloureuse comme un blessé qu'on secoue. Il lui semblait que, soudainement, il avait rajeuni de

vingt-cinq ans et que le passé, tout le passé, recommençait. C'était en lui une atroce poussée de haine, d'amertume, contre le plaisir, contre la vie, contre la jeunesse, contre tout.

Un bruit de grelot frissonna dans le lointain, et, vivement, Jules apparut au coin du carrefour.

Malgré la course qu'il venait de faire, il avait la mine bien élégante.

Sur ses bottines jaunes, il avait relevé par un large pli son pantalon clair. Pour faire honneur au premier soleil, il portait un étroit chapeau de paille, qui laissait voir ses cheveux blonds, séparés par la raie jusque dans le cou. Son veston pinçait à la taille. Il avait chaud et le sang ranimait son teint, un peu fatigué à l'ordinaire.

Il mit prestement sa machine à l'abri, serra la main de Louveau, embrassa sa mère.

— J'ai une nouvelle à vous annoncer, — dit-il. — Mon parrain vient de me décider à demander la main de mademoiselle Ernestine Livet... Seulement, auparavant, j'ai voulu en causer avec vous...

— Oh! mon chéri...

Catherine rayonnait, si contente que, pour la première fois, elle se réjouissait sans honte d'avoir trouvé un appui dans Landelle.

Immobile, Louveau ne témoignait ni surprise, ni plaisir, ni chagrin.

Jules se tourna vers lui.

— Mon parrain, — dit-il, — est très gentil... Il m'a promis trente mille francs pour ma dot.

Un instant encore, Louveau continua de se taire.

Puis, haussant rudement les épaules :

— C'est donc, — fit-il — qu'i'n't'aime guère, ton parrain, que d'vouloir te donner une femme!...

Catherine, doucement, faiblement, protesta :

— La'R'nestine est une bonne fille.

Louveau se mit à sourire.

— Toutes les filles sont bonnes... N'empêche qu'après le mariage, elles tournent toutes mal...

Catherine s'était assise...

— Pourquoi dis-tu ça? — demanda Jules.

Louveau fit un pas vers le jeune homme.

— A ton âge, mon garçon, — dit-il d'une voix changée — faut écouter ceux qui savent... J'te dis, moi, qu'toutes les femmes sont pareilles... Aujourd'hui, t'en chéris une, tu la prends, tu la crois bonne et franche... Et puis, un jour, tu rentres chez toi, tu la vois avec un autre homme... Des fois même, i' t' vient un bâtard dans ta maison... Tu r'grettes tout, alors, t'es triste, fini... Le mariage, vois-tu ben, v'là c'que c'est...!

Catherine, immobile et muette, semblait ne plus compter entre les deux hommes.

Ils étaient seuls, en face l'un de l'autre, Louveau, la figure rude et ravagée, solennel, tragique, et le grand garçon, au complet de drap neuf, à la cravate éclatante, attentif, curieux.

En même temps que Louveau, Jules observait sa mère, qui se tenait sur sa chaise, affaissée, et si pâle qu'on aurait pu la croire morte. Un long silence les enveloppait tous trois.

Jules, doucement, demanda :

— As-tu quelque chose à reprocher à mademoiselle Ernestine Livet?

— Non, ren — répondit durement le garde.

— Alors, en principe, tu donnes ton consentement?...

— En principe ou autrement, — répliqua Louveau, je n' donne ren du tout!...

— Parce que?

— Parc'que je n'veux point!...

Plus doucement encore, Jules s'adressa à sa mère :

— Et toi, maman?...

— Personne n'a ren à dire ici, quand j'ai causé, — fit Louveau.

Catherine, en effet, ne répondit rien, pas même un soupir, comme si elle n'avait entendu ni son fils ni son mari.

— Soit! — dit Jules avec docilité. — J'ai bien fait de vous consulter...

Et l'on dîna comme les autres dimanches.

Mais, dès que se fut effacé dans la nuit le dernier reflet glissant de sa lanterne :

— Ah! Louveau, — s'écria Catherine, — c'est abominable,

c' que tu viens de faire là!... Parler comme ça devant lui!... Tu veux donc lui faire tout comprendre, tout deviner!... Venge-toi de moi, punis-moi tant qu'tu voudras, mais pas devant Jules!... A présent, n'as-tu pas vu son air?... p't-être qu'il se doute déjà?...

— Il fallait ben que ça arrive un jour ou l'autre! — répondit Louveau avec sa gravité ordinaire. — D'autres choses aussi, p't-être ben, arriveront....

— Oh! Louveau, qu' tu m' rends malheureuse!...

— Chacun son tour!...

Catherine pleurait.

Elle ne pleurait pas comme une dame de la ville, des larmes rares qui semblent craindre d'abîmer le joli visage, mais comme une enfant, comme une fillette, avec de gros sanglots qui la secouaient tout entière, faisaient palpiter sa poitrine sous le caraco de fête. Oui, jadis, elle s'était attendue au chagrin, à l'expiation. Toutes les représailles de Louveau, d'avance, elle les avait trouvées justes, naturelles, et, peu à peu, avec les années, elle s'était étonnée de vivre si calme, presque heureuse, n'ayant d'autre inquiétude que l'avenir de son enfant, ayant oublié, non pas son péché, mais que, dans son péché, pût demeurer toujours une telle cause de malheur.

— J' comprends, — reprit-elle, — que t' as dit tout ça, tout à l'heure, pour me faire souffrir, pour que je m' taise et m'humilie devant mon enfant... C'était ton droit.... Ce sera toujours ton droit de me faire souffrir et de m'humilier quand tu voudras.... Mais le petit, j' t'en ai toujours su du gré, Louveau... Tu n' t'en étais jamais encore pris à lui... Aujourd'hui, pourquoi fais-tu de l'opposition à son mariage?... C'est-i point de la méchanceté, voyons?...

Louveau était très calme.

Le pli profond, entre ses sourcils rapprochés, révélait l'intense effort de réflexion qu'il faisait alors pour ne rien répondre à sa femme que de lucide, de sincère. Jusque-là, c'était vrai, il avait fait exprès de ne point s'occuper de Jules pour son propre compte et même il avait pensé que rien de ce garçon-là ne le touchait. Il avait trop de deuil au cœur pour qu'une chose ou une autre pût augmenter ou diminuer son chagrin. Mais cela, ce mariage, cette vie nouvelle qui se continuerait,

cette famille qui allait se fonder, lui survivre, non, il ne pouvait pas!...

— Ton gars, dit-il, ça suffit... D'autres qui s'appelleraient encore des Louveau et qui n'en seraient point, ça finirait par être de trop, comprends-tu?... Sans compter que la femelle, à son tour, en ferait p't-être ben des bâtards aussi?...

— Oh! Louveau!... — soupira Catherine.

Elle avait cessé de pleurer.

Sous les allusions implacables, elle baissait la tête, ployait avec plus d'humiliation et d'accablement qu'à l'heure de son premier aveu.

Louveau gardait son pli au milieu du front, et la tristesse, lentement, remplaçait sur son visage l'effort de la réflexion.

— Et pis, reprit-il, un gars qu'est venu au monde comme l'tien, je m'attends que ça n'peut pas être une bonne graine à semer....

— Oh! Louveau, Louveau, — balbutia Catherine avec épouvante, — tu feras le malheur de Jules!...

GASTON RAGEOT

(La fin au prochain numéro.)

UNE DESCENTE DE POLICE A PORT-ROYAL

— 1656 —

Le jeudi 30 mars 1656, sur les onze heures du matin, un carrosse de campagne s'arrêtait devant la porte d'entrée « du lieu nommé les Granges », ferme attenante au monastère de Port-Royal des Champs, la vieille abbaye de moniales située dans un vallon tout près de Chevreuse et que la mère Marie-Angélique Arnauld avait réformée au début du siècle. Trois hommes en descendaient dont l'allure grave et le costume révélaient des officiers de justice du roi : c'étaient MM. Dreux-Daubray, lieutenant civil du Prévôt de Paris, Claude le Vacher et Claude Delaître, commissaires au Châtelet; ils venaient procéder à une enquête au sujet de certaines « assemblées de quelques personnes établies depuis quelques années au dit monastère », — les célèbres solitaires Arnauld, de Sacy, d'Andilly, Le Maître, — et de quelques « séminaires » irrégulièrement créés par elles à Port-Royal et « ès environs », les « petites écoles » dites de Port-Royal.

On était au moment du plus vif succès des *Lettres provinciales* de Pascal. A la suite de l'apparition, en 1640, à Louvain, du gros volume in-folio de l'*Augustinus* de l'évêque d'Ypres, C. Jansénius, une discussion théologique s'était élevée sur la question de savoir ce que pensait saint Augustin de la grâce.

La Sorbonne et les Jésuites avaient pris partie contre l'*Augustinus* : Antoine Arnauld, docteur en théologie de la Société de Sorbonne et le plus éminent des solitaires de Port-Royal, avait défendu l'évêque d'Ypres. Résumant en cinq propositions la doctrine du livre incriminé, Rome avait condamné l'*Augustinus*. Alors Antoine Arnauld, par une *Lettre à un duc et pair de France* avait répondu qu'il réprouvait lui aussi, en droit, les cinq propositions signalées comme étant pernicieuses, détestables et hérétiques, mais qu'il demandait qu'on lui en montrât le texte dans l'œuvre de l'évêque d'Ypres, où, disait-il, en fait, elles ne se trouvaient pas — la distinction du droit et du fait. — Outrée de cette impertinence, la Sorbonne avait condamné la *Lettre à un duc et pair* et même exclu Antoine Arnauld de la Société de Sorbonne. L'affaire serait demeurée dans le cercle ordinaire des théologiens, comme d'autres querelles du même genre qui ont été soulevées pendant le XVIIe siècle, si à ce moment les Messieurs de Port-Royal n'avaient pas eu l'idée de faire le public juge d'un débat dans lequel la rigueur des sanctions pouvait tromper sur la gravité des questions mises en cause, et surtout si on n'avait pas fait appel à un ami des solitaires, Blaise Pascal, dont les fameuses petites lettres anonymes allaient révéler le génie d'écrivain.

Ces lettres firent en effet grand bruit. Le succès passa ce qu'on pouvait imaginer. L'émotion devint telle qu'il fallut que le gouvernement s'en occupât.

A vrai dire, le cardinal Mazarin n'attachait pas une extrême importance à la dispute. On voit par sa correspondance qu'il avait bien d'autres sujets de préoccupation dans l'esprit. Puis sur quoi pourrait bien porter son intervention? Le roi ne pouvait pas trancher la thèse théologique ni fixer la question du droit et du fait! En gens prudents et habiles, des sous-ordres tirèrent Mazarin d'embarras. Après tout, lui expliquèrent-ils, ces messieurs, réunis à Port-Royal des Champs, vivaient en commun, se livraient ensemble à des exercices de piété, portaient peut-être un même costume, donc formaient une communauté, une congrégation. De quel droit cette communauté était-elle établie? Qui du roi ou des évêques l'avait autorisée? Elle semblait être en contravention avec

les lois du royaume. Ensuite ces messieurs avaient créé des écoles, mais à quel titre? Ces écoles étaient irrégulières. Il fallait donc faire une enquête : cette enquête renseignerait le gouvernement, calmerait les adversaires de Port-Royal, permettrait de gagner du temps. Et c'est pourquoi, le 30 mars 1656 — les *Lettres Provinciales* paraissaient depuis le 23 janvier — le lieutenant civil de Paris et deux commissaires du Châtelet se présentaient à la porte des Granges de Port-Royal des Champs afin de procéder à l'enquête ordonnée, « en dresser procès-verbal et icelui rapporter à Sa Majesté[1] ».



Les magistrats pénétrèrent dans la cour de la ferme. Ils demandèrent à parler au « receveur », à « celui qui avoit la charge », la direction de la maison. Au bout de quelques instants venait à eux un homme, jeune encore — une trentaine d'années — qui s'approchait l'air empressé et poli. C'était l'intendant, le factotum de Port-Royal, celui que les mémoires port-royalistes appellent M. Charles. Ce M. Charles est demeuré assez mystérieux : on le représente comme un personnage à l'origine incertaine, quelque prêtre qui, par humilité, aurait dissimulé sa qualité et consenti à remplir au monastère de modestes fonctions de préposé à la culture du domaine, afin de mener une existence volontairement effacée. Tout à l'heure, M. Charles, interrogé par les magistrats, dissipera lui-même une partie de ce mystère.

Le lieutenant civil déclina ses nom et qualité; il exprima le désir de visiter la ferme et ses dépendances. Malgré son allure intimidante, M. Dreux-Daubray n'était pas un méchant homme. Nous avons conservé son portrait : l'œil intelligent et gai trahit une bonne humeur accommodante; sous la moustache et la barbiche en pointe, le pli de la lèvre souriant et moqueur décèle le magistrat aimable plus disposé à la raillerie légère et à des solutions bienveillantes qu'à la rigueur.

1. C'est cette enquête, jusqu'ici inédite, que nous avons retrouvée dans un manuscrit de la Bibliothèque nationale. Elle apporte un témoignage neuf et vivant sur l'histoire de Port-Royal, de ses solitaires et des Petites Écoles.

M. Charles se rassura. Au surplus le monastère avait été prévenu par des amis de la visite imminente du lieutenant civil : les précautions avaient été prises; solitaires et élèves avaient disparu. En bon et fidèle sujet soumis aux ordres du roi, M. Charles se mit à la disposition de M. le lieutenant civil et la visite commença.

On fit le tour des bâtiments : ils ne présentaient aucun intérêt. M. Daubray observa seulement qu'ils paraissaient nouvellement reconstruits. Il remarqua tout auprès de la porte et joignant celle-ci un grand corps de logis entouré d'un jardin, près des bois : c'était là sans doute que devaient habiter MM. Arnauld, Le Maître et les autres solitaires. M. Charles n'en disconvint pas. On entra. Une grande cuisine s'ouvrait au rez-de-chaussée : il parut aux magistrats que cette cuisine était « semblable à celles qui servent dans les communautés ». Les visiteurs montèrent l'escalier : à droite et à gauche des corridors de petites pièces modestes, grises et nues se suivaient, démeublées, pareilles à des cellules. Au second, M. Charles, poussant une porte, expliqua que c'était là la chambre de M. Arnauld, puis la suivante celle de M. Le Maître, ensuite les pièces où logeaient « les enfants qui étudioient ». Ces pièces contenaient quelques meubles. Les magistrats regardaient. Évidemment cette maison servait à une communauté.

Alors ils redescendirent. Entrant dans une salle du rez-de-chaussée, ils prirent une table, des chaises, s'installèrent, préparèrent du papier, des plumes, de l'encre, puis M. Dreux-Daubray notifia à M. Charles qu'il allait procéder suivant les formes ordinaires de la justice, à un interrogatoire en règle : M. Charles allait prêter serment de dire la vérité et répondre sans mentir. Un peu ému, M. Charles prêta serment. Il se tenait debout, le chapeau à la main, l'air pénétré.

— D'abord, fit M. Daubray — pendant qu'un des commissaires écrivait les demandes et les réponses, — comment s'appelait-il, lui-même? D'où était-il, pourquoi était-il en ce lieu et qu'est-ce qu'il y faisait?

M. Charles conta. Il s'appelait Charles Chrétien; il était né à Dampierre, paroisse du diocèse d'Amiens, près de cette ville, en l'an de grâce 1626, ce qui faisait qu'il avait aujourd'hui trente ans. Son domicile régulier était la Grange de

Port-Royal, paroisse de Magny. Il y était depuis huit ans, depuis 1648. A cette date — âgé de vingt-deux ans — il avait quitté la Picardie pour venir à Paris chercher une place. Ne sachant à qui s'adresser, il était allé voir M. Duhamel, curé de Saint-Médéric, qu'on lui avait dit être un fort bon homme et très charitable; il lui avait demandé « s'il ne pouvoit point lui procurer quelque condition ». M. Duhamel l'avait accueilli honnêtement, lui avait répondu qu'il n'avait rien à lui offrir, mais qu'il lui conseillait de se rendre de sa part au monastère de Port-Royal de Paris, faubourg Saint-Jacques, afin de voir si on ne pourrait pas l'occuper [1]. M. Charles était allé au monastère du faubourg Saint-Jacques; il avait eu à faire à une tourière, madame Bourneau, laquelle lui avait déclaré qu'il n'y avait rien pour lui céans et qu'il ferait mieux de se rendre au Port-Royal des Champs, près de Chevreuse, où, sans doute, on trouverait à l'employer. M. Charles était donc venu à Port-Royal des Champs et, en effet, invoquant le nom de M. Duhamel, on l'y avait gardé.

— Et à cette date, — il y avait huit ans, — fit M. Dreux-Daubray, des Messieurs n'étaient-ils pas déjà installés dans la présente maison? Qui étaient-ils, et qu'y faisaient-ils? Vivaient-ils ensemble?

— Effectivement, — avoua M. Charles; — il y avait à ce moment-là à Port-Royal des Champs un certain nombre de ces messieurs : c'étaient MM. Arnauld, docteur en théologie, de Sacy, d'Andilly, Le Maître, La Rivière, de Saint-Gilles, Fontaine; puis les fils de M. d'Andilly ainsi que les deux frères Thomas (Du Fossé) de Rouen, qui étudiaient avec M. Fontaine. Ils vivaient tous ensemble, sauf M. d'Andilly qui habitait à l'abbaye, dans le vallon, où il prenait ses repas dans sa chambre.

— Et depuis quand MM. Arnauld et autres étaient-ils à Port-Royal?

1. Par suite de l'insalubrité du vallon de Port-Royal des Champs, la communauté, à une date donnée, avait été obligée de quitter les environs de Chevreuse : elle était venue s'établir à Paris dans des bâtiments dont une partie est encore debout, situés sur le boulevard dit de Port-Royal. Le nouveau monastère de Port-Royal de Paris devait ensuite subsister en même temps que celui de Port-Royal des Champs.

— Depuis « environ trois ans auparavant qu'il y fut », lui, M. Charles, c'est-à-dire depuis 1645.

— « Par quel ordre y étoient-ils établis, de quelle autorité? »

— Cela, M. Charles ne le savait pas.

— Vivaient-ils en communauté? Ne se réunissaient-ils pas à un signal quelconque? Ne suivaient-ils pas des offices ensemble?

— Sans doute, ils vivaient ensemble. Ils se réunissaient à certaines heures au son d'une cloche, se retrouvaient régulièrement; mais en fait ils n'avaient pas de chapelle aux Granges où ils pussent célébrer leurs offices. Ceux d'entre eux qui étaient prêtres descendaient à travers bois au monastère pour aller dire leur messe à l'abbaye.

— Et à quoi occupaient-ils leur temps en dehors de leurs réunions?

— Cela, encore, M. Charles l'ignorait. D'ailleurs il ne voyait que rarement ces messieurs, étant très pris lui-même par « la conduite du labourage de la maison ». Il se rappelait cependant avoir vu quelquefois M. Le Maître et son frère — actuellement décédé — travailler avec un autre solitaire, nommé M. Gédoin, à arranger le jardin, à le bêcher et à le ratisser.

— N'y avait-il pas dans la maison, continua le lieutenant civil, des enfants qui étudiaient? Ils avaient, paraît-il, pour précepteur M. Fontaine. Quelles « sciences » enseignait ce M. Fontaine?

— Les humanités, au moins à ce que M. Charles avait entendu dire!

— Et rien n'avait été changé dans « cet ordre » tel que le répondant l'avait trouvé établi lors de son arrivée dans la maison, aussi bien en ce qui concernait M. Arnauld et les messieurs que les enfants?

— Non! Tous avaient conservé leur même genre de vie; seulement le nombre des uns et des autres avait peu à peu augmenté. Ainsi étaient venus successivement s'établir aux Granges : MM. de Saint-Gilles, Gédoin, Duquesnel, — lequel était parti il y avait dix-huit mois — MM. Deslandes, et Deschamp-Deslandes, deux frères, originaires du pays de Caux, MM. Bonnot et Lombart, décédés à Port-Royal; du côté des

écoliers, les deux enfants de madame de Ravetot, les trois de M. Gédoin, les petits Berthault, Dusay, Robert, Caron, Bonneuil, « et autres[1] ».

— Mais, répartit le lieutenant civil, M. Fontaine ne pouvait pas vraisemblablement suffire à enseigner tous les enfants?

— Non, aussi était-il aidé par d'autres précepteurs, « les nommés » Lancelot, Fournier et Nicole. Les écoliers vivaient ensemble, faisaient leurs prières en commun, allaient tous les jours entendre la messe au monastère.

— Et à qui appartenaient les meubles qui restaient dans leurs chambres?

— A MM. de Ravetot et autres; le surplus du mobilier avait été enlevé.

— Quand avait-on bâti le « principal corps de logis du lieu des Granges où logeaient les enfants », les messieurs, et qui paraissait tout nouvellement construit?

— Il y avait environ quatre ans — en 1652.

— Qui l'avait édifié?

— Madame l'abbesse : c'était elle qui avait fourni les fonds; on avait même pris les bêtes de la ferme, « les chevaux de labour pour voiturer les matériaux ». Quant au logis qu'habitait en bas M. d'Andilly, à l'abbaye, et qui ne comptait que deux chambres, lui, M. Charles, ne l'avait pas vu élever : ce pavillon était construit bien avant qu'il ne vînt à Port-Royal.

— Quels étaient ces « quatre petits corps de logis en formes de cellules » qu'on apercevait là, dans le jardin? A quoi servaient-ils?

— Ils servaient : l'un au menuisier, l'autre au jardinier, le troisième aux enfants de M. d'Andilly et le quatrième au précepteur du fils de M. le prince de Guéméné qui venait souvent à Port-Royal : c'étaient de petits pavillons que M. Charles avait vu élever.

— Qui en avait fait les frais?

— M. Charles ne le savait pas.

— En somme, poursuivit le lieutenant civil, avec quoi vivait

1. C'est dans cet « et autres » que figure sans doute Racine! Nous avons conservé exactement l'orthographe des noms telle que la donne le manuscrit, ici et dans la suite. Beaucoup de ces noms ne se retrouvent pas dans le *Port-Royal* de Sainte-Beuve.

la communauté? qui payait les dépenses de nourriture et d'entretien?

— C'était Madame l'abbesse : elle « fournissait les deniers nécessaires pour la provision de la maison », réglait les notes du pourvoyeur, donnait le vin. Ces messieurs prenaient eux-mêmes leur blé dans la grange de la ferme et le chauffage dans les bois environnant le monastère : M. Charles rendait compte à Madame l'abbesse.

— N'y avait-il pas quelque part dans la maison une imprimerie où l'on imprimait clandestinement des libelles?

— Non, M. Charles n'avait point vu de presse.

— Des personnes étrangères venaient sans doute du dehors voir ces messieurs au Port-Royal. Quelles étaient ces personnes?

— M. Charles avait vu quelquefois M. Duhamel, curé de Saint-Médéric, M. Singlin[1].

— Et depuis quand MM. Arnauld, Le Maître et autres étaient-ils partis?

— Depuis la fin de décembre, depuis la censure de la Sorbonne. M. Arnauld s'en était allé le premier; M. Le Maître l'avait suivi, puis les autres. Où tous ces messieurs s'étaient-ils rendus? M. Charles l'ignorait. Il ignorait également s'ils étaient encore ensemble. Des carrosses étaient venus de Paris les prendre. Leurs « équipages », c'est-à-dire leurs affaires et leurs livres avaient été ensuite enlevés dans des « chariots et charrettes » venus également de Paris et transportés, M. Charles ne savait pas où. Quant aux enfants, ils étaient demeurés aux Granges jusqu'à ces derniers temps. Leurs parents les avaient envoyé chercher il y avait environ une quinzaine de jours.

— M. Charles, continua M. Dreux-Daubray, avait-il connaissance que « par l'ordre », c'est-à-dire sur l'initiative de MM. Arnauld, Le Maître et autres, des « Séminaires » eussent été fondés « pour l'instruction de la jeunesse tant en la ville de Paris qu'aux environs de Port-Royal », Séminaires que ces messieurs inspiraient et dirigeaient?

— Pour Paris, M. Charles l'ignorait. En ce qui concernait

1. Pascal ne sera pas nommé. Ceci justifierait l'affirmation que porte Pascal dans une des *Provinciales*, qu'il n'est pas de Port-Royal.

les environs, tout ce qu'il savait était que dans une localité voisine, à Saint-Jean des Trous, propriété de M. de Bagnols et au Chesnay, près Versailles, chez M. de Bernières, il y avait quelques enfants « instruits ensemble » avec les fils de M. de Bagnols et ceux de M. de Bernières. Il n'en pouvait dire plus long.

M. Dreux-Daubray estima qu'il avait obtenu de M. Charles ce que celui-ci pouvait vraisemblablement lui révéler. Il resterait à contrôler ou à compléter les renseignements en allant au monastère même interroger Madame l'abbesse, puis à Saint-Jean des Trous et au Chesnay questionner MM. de Bagnols et de Bernières. Il n'y avait pas lieu de pousser plus loin l'interrogatoire. Celui des commissaires du Châtelet qui avait écrit les demandes et les réponses relut à haute voix le procès-verbal; le lieutenant civil pria M. Charles de lui dire s'il maintenait ses déclarations : l'autre répondit affirmativement. On le pria de signer la minute. Puis les magistrats se levant sortirent et pendant que leur carrosse faisait le tour pour gagner le fond du vallon par la route, M. Dreux-Daubray et ses acolytes, que guidait M. Charles, prenaient à travers bois un chemin de traverse et dévalaient directement sur l'abbaye. En découvrant les divers édifices du monastère, M. Charles expliquait au fur et à mesure la destination de chacun d'eux. Il montra du doigt le bâtiment que venait récemment de construire M. de Liancourt.



Arrivés à la porte de l'abbaye les magistrats demandèrent à parler à la Supérieure. On les introduisit dans le parloir. Au bout de quelques instants un léger bruit se produisait, le rideau glissait derrière une grille et à travers les barreaux la mère Marie-Angélique apparut. Sous son voile noir, avec son grand scapulaire blanc barré d'une croix rouge, le regard clair et droit, les lèvres minces et fermes, la mère Angélique sembla à ces messieurs une personne fort intelligente et volontaire.

Ils s'inclinèrent avec respect. M. Dreux-Daubray expliqua

en quelques mots l'objet de sa visite, s'excusa et sans autre préambule, ayant demandé à la religieuse de vouloir bien prêter serment, se mit en devoir de procéder tout de suite à l'interrogatoire.

Sur une première question relative à sa qualité d'abbesse, la mère Marie-Angélique rectifia : elle avait été abbesse, dit-elle ; elle ne l'était plus, l'abbatiat étant devenu triennal, c'est-à-dire la titulaire étant changée au bout de trois ans. En fait, cependant, l'abbesse de Port-Royal qui habitait Paris, lui avait donné « commission » de diriger conjointement avec la prieure le monastère des Champs.

Sans insister, M. Daubray entra dans le vif de son sujet. « De quelle autorité », dit-il, et avec l'autorisation de qui s'était établie sur le haut de la colline une communauté d'hommes au lieu dit les Granges « joignant ce monastère » ?

Afin de s'expliquer, la mère Angélique demanda la permission de remonter un peu. Il y avait une trentaine d'années et plus, dit-elle, l'abbaye, pour diverses raisons, avait été transférée à Paris, faubourg Saint-Jacques. Le présent monastère s'était donc trouvé abandonné : on n'y avait laissé qu'un chapelain chargé de dire la messe, et les fermiers, occupés à faire valoir les terres. Quelques années après M. Le Maître, avocat, qui avait sa mère, son aieule, et cinq tantes religieuses dans le monastère de Port-Royal de Paris, voulant se retirer du monde et vivre en paisible solitaire, eut l'idée de demander à l'abbesse si elle voyait quelque inconvénient à ce qu'il s'installât dans le logis délaissé de Port-Royal des Champs. L'abbesse consentit. M. Le Maître vint donc ici ; son frère l'y rejoignit ; quelques années après le médecin du comte de Soissons, M. Pallu, inconsolable de la mort de son maître tué à la bataille de la Marfée, suivit ; puis M. Arnauld, docteur en théologie de la Société de Sorbonne, après quoi « un nommé » M. Lancelot qui, pour s'occuper, « prit le soin de l'éducation de trois enfants » ; enfin M. d'Andilly, lequel, au bout de quelque temps, fit un certain nombre de réparations afin de rendre la maison plus habitable. A ce moment-là le chiffre des religieuses résidant au monastère de Port-Royal de Paris s'étant trouvé considérablement augmenté, il fut jugé nécessaire d'en envoyer une partie à Port-Royal des Champs. Avec l'autori-

sation de M. l'archevêque de Paris des moniales vinrent donc occuper à nouveau le monastère, « le chef de l'abbaye » demeurant toujours à Paris. Force fut aux messieurs, qui habitaient les lieux conventuels, d'abandonner ceux-ci. MM. Le Maître, Arnauld et Pallu montèrent à la ferme des Granges, sur le haut de la colline. Seul M. d'Andilly demeura en bas, à la basse-cour. C'était M. Arnauld qui disait la messe et confessait les religieuses. Dans la suite le nombre des Messieurs installés aux Granges s'accrut. On leur envoya des enfants afin qu'ils s'occupassent de les instruire. Ils ne formaient pas précisément une communauté; ils vivaient comme des personnes pieuses, désireuses de s'édifier mutuellement dans la retraite et la solitude. Le matin ils descendaient à l'abbaye pour y entendre la messe que célébraient deux d'entre eux — car il n'y avait que deux d'entre eux qui fussent prêtres, MM. Arnauld et le frère cadet de M. Le Maitre. — Donc ils n'avaient nul besoin d'autorisation pour rester réunis puisqu'ils ne constituaient par le moins du monde une communauté.

— Cependant, objecta M. Daubray, ils vivaient bien ensemble, se retrouvaient à certaines heures au son de la cloche, prenaient leurs repas en commun, accomplissaient certains exercices réunis; c'étaient bien là les marques d'une communauté constituée?

— Non, insistait la mère Angélique, ils ne formaient pas une communauté! d'abord ils n'avaient pas de supérieur; puis ils ne portaient point de costume uniforme, ils s'habillaient comme bon leur semblait. Chacun d'eux, par ailleurs disposait de ses biens propres librement, sortait, rentrait, s'en allait à son gré. Sans doute ils s'assemblaient à certaines heures dans la chambre de M. Arnauld et y disaient des offices en commun, mais allait à ces offices qui voulait, personne n'était contraint de s'y rendre.

— Et jamais, fit M. Daubray, on n'avait célébré la messe aux Granges?

— Il fallait s'entendre. Pendant un certain temps il y avait eu au nombre de ces messieurs un M. de Beauvais, ecclésiastique, fort souffrant, qui habitait « un petit logis dans le jardin »; il ne pouvait descendre à l'abbaye. L'archevêque de

Paris l'avait autorisé à dire sa messe dans sa chambre les jours de fêtes et dimanches ; seulement personne n'assistait à cette messe que celui qui la servait.

— Et qui payait les frais de la communauté? reprit le lieutenant civil, n'était-ce pas le monastère?

— Non, fit la religieuse, le monastère avançait et ces messieurs remboursaient.

— Depuis quand M. Arnauld et les autres étaient-ils partis?

— M. Arnauld avait quitté Port-Royal à la fin de novembre pour aller s'occuper de ses affaires, lesquelles étaient assez difficiles à ce moment ; les autres s'étaient successivement retirés par ce qu'on les avait informés que le roi ne tenait pas à les voir demeurer à Port-Royal. Où étaient-ils allés? La mère Angélique l'ignorait. Ils avaient emporté avec eux tout ce qui leur appartenait.

Le lieutenant civil réfléchit ; soit qu'il fût édifié, soit qu'il comprît qu'il ne pourrait rien exiger de plus explicite, ou bien par respect, il jugea préférable de ne pas insister. M. Dreux-Daubray fit relire le procès-verbal ; comme pour M. Charles, demanda à la religieuse si elle maintenait ses déclarations, et sur la réponse affirmative pria la mère Angélique de signer. La religieuse regardant attentivement le texte répétait qu'elle désirait se rendre compte, dans le cas où quelque jour ce document serait imprimé. « Pourquoi cette crainte? » questionna le lieutenant civil — « Ce qui s'est passé du temps de M. Laubardemont », répondit la religieuse. — « Oh ! madame, fit M. Dreux-Daubray en souriant, je ne suis pas Laubardemont ! »

Avant de prendre congé, le lieutenant civil dit à la mère Angélique qu'il avait reçu l'ordre du roi de lui enjoindre expressément « de ne point souffrir à l'avenir qu'il se fît aucune assemblée au dit lieu des Granges jusqu'à ce qu'autrement par Sa Majesté en eût été ordonné ». C'était la conclusion. La mère Marie-Angélique s'inclina. Les trois officiers de justice prirent congé.

Ils devaient maintenant se rendre aux Trous, paroisse située à deux bonnes lieues de là, au-dessus de Saint-Remy, sur le plateau, afin d'y poursuivre l'enquête chez M. Du Gué de

Bagnols; mais au préalable, — l'après-midi avançant, — ils avaient à faire reposer leur équipage et à se restaurer. Ils n'ont pas dit dans leur procès-verbal où ils s'étaient arrêtés à cet effet.

***

« Sur le soir », ils arrivaient au château des Trous. Le châtelain, M. du Gué de Bagnols les reçut courtoisement. M. de Bagnols était un ancien maître de requêtes de l'Hôtel, jeune encore — une quarantaine d'années, — riche et qui, devenu veuf, s'était retiré dans cette « maison des champs » pour y vivre pieusement loin du monde. Les présentations faites, M. Dreux-Daubray donna les motifs de sa visite; M. de Bagnols prêta serment et sans plus tarder l'interrogatoire commença.

— M. de Bagnols ne fit pas difficulté de s'expliquer. Il connaissait ces messieurs de Port-Royal, dit-il, depuis environ sept ou huit ans. Du motif de leur établissement à l'abbaye, il ne savait que ce qu'eux-mêmes avaient bien voulu lui dire — et ils le lui avaient assez souvent répété —, à savoir que le monastère étant abandonné et vide du fait que les religieuses étaient allées s'établir à Paris, ils avaient eu la pensée de venir s'y retirer afin de quitter le monde : « ce lieu étant fort désert, ils y seroient moins troublés et visités qu'en nul autre ». Qu'y faisaient-ils? Rien que de très normal et « commun », à ce que M. de Bagnols avait pu maintes fois en juger lui-même; ils passaient leur temps dans une très grande retraite, « sans aucune affectation d'aucune autre règle que celle de l'évangile ». Ayant une de ses filles élevée au monastère de Port-Royal des Champs, lui, « répondant », se rendait fréquemment à l'abbaye pour la voir; d'autre part étant en excellents termes avec M. le duc de Luynes établi tout près de là, à Vaumurier, lequel « l'avoit toujours honoré d'une étroite bienveillance depuis de longues années, même dans le temps que lui et le dit duc de Luynes estoient engagés dans le monde plus qu'ils ne sont à présent », et allant aussi le voir souvent, M. de Bagnols avait eu l'occasion, dans ses visites, de se rencontrer avec ces messieurs; il avait causé avec eux; il n'avait

jamais été que très édifié et fort consolé de leurs propos pleins de modestie et de vraie piété.

— Sans s'attarder, le lieutenant civil aborda la question des petites écoles établies aux Trous. Qu'étaient ces écoles, par qui et comment avaient-elles été fondées?

— La chose était très simple, fit M. de Bagnols. Demeurant le plus souvent à sa maison des Trous, il avait emmené avec lui, ici, trois de ses enfants qu'il faisait instruire « dans la piété et les bonnes lettres ». A ces trois fils il avait joint deux neveux, dont l'un, orphelin, lui avait été recommandé par son père mourant et l'autre était sans fortune. Afin qu'il y eût entre ces enfants quelque émulation, il avait réuni à eux deux autres enfants, le fils d'un de ses anciens secrétaires qu'il avait eu à Paris étant maître des requêtes, et le fils « d'une damoiselle de feue madame sa femme, mariée dans sa maison et qu'il avait tenu sur les fonts baptismaux ». Ces deux enfants appartenaient à des familles privées de ressources. Enfin il avait ajouté à ce groupe deux écoliers dont la présence était due à la raison suivante : l'aîné de ses propres fils étant aveugle, afin de lui faciliter l'étude, lui, répondant, avait imaginé de recueillir deux garçons pauvres lesquels apprenaient leurs leçons tout haut et ainsi « servaient à instruire de cette manière son fils aîné ». Cela faisait en tout neuf élèves. M. le lieutenant civil le voyait; l'origine de cette école était due à la pensée d'abord « de rendre l'éducation des propres enfants de lui, répondant, plus douce et plus agréable, [ses enfants] n'ayant point d'autre compagnie », puis de faire par la même occasion, du bien à des familles dans le besoin. Agissant de la sorte il « s'acquittait de l'obligation principale et indispensable que les pères ont de veiller à l'éducation de leurs enfants » et il faisait une charité. Quant à ces messieurs de Port-Royal, ils n'étaient pour rien dans l'établissement de cette école; « cela avoit été fait sans aucun ordre d'eux »; ils n'avaient pas eu à s'en occuper.

Les explications de M. de Bagnols paraissaient péremptoires. M. Dreux-Daubray se tint pour satisfait. Le procès-verbal fut relu et signé.

La fin de l'enquête allait conduire à présent les officiers du

roi au Chesnay, près de Versailles, distant de cinq grandes lieues. La nuit tombait. Il était difficile d'entreprendre pareil voyage à une heure aussi avancée. M. de Bagnols offrit aux magistrats l'hospitalité sous son toit. Le lieutenant civil accepta. Le souper fut cordial : au matin, le lendemain, M. Dreux-Daubray suivi de ses commissaires remontait en voiture et vers les onze heures arrivait au Chesnay où on lui désignait la demeure habitée par M. Charles Maignart, seigneur de Bernières, conseiller du roi en ses conseils d'État et privé.



M. de Bernières reçut avec empressement les visiteurs. Il prêta serment sans difficulté et, lui aussi, sur les questions posées, expliqua les origines de son école.

Il avait, dit-il, acheté son logis du Chesnay à M. Destouches-Pelletier, il y avait cinq ans, sa femme vivant encore. Puis madame de Bernières étant morte, inconsolable, M. de Bernières avait pris le parti de se retirer à la campagne afin d'y trouver quelque consolation : il y avait emmené avec lui ses enfants. Or, ces enfants recevaient à Paris leur instruction de certains maîtres si excellents que des gentilshommes, ses amis, avaient demandé à M. de Bernières la permission de joindre leurs propres fils aux siens pour les faire bénéficier de cette parfaite éducation. M. de Bernières y avait consenti. Venant habiter le Chesnay, il avait aussi emmené avec lui les maîtres en question et ses amis avaient insisté pour qu'il gardât également les enfants. M. de Bernières avait accepté. C'est ainsi que cette école s'était constituée au Chesnay. M. de Bernières avait fait aménager des chambres. Avec des enfants de différents âges, il fallait plusieurs maîtres. A leur tête avait été mis l'un d'entre eux, M. Walon de Beaupuis, fort honnête homme, pieux, craignant Dieu et instruit. M. Walon de Beaupuis avait la conduite de la maison, recevait des pères de famille la pension fixée pour chaque enfant, veillait « à ce que tout allât dans l'ordre ». De proche en proche le chiffre des écoliers s'était accru au point qu'à l'heure présente, ils se trouvaient être

vingt; mais c'étaient tous des enfants d'amis personnels de M. de Bernières ou de personnes fort honorables en relations avec lui. Si les magistrats y tenaient on pourrait leur montrer les chambres de chacun d'eux.

A une question de M. Dreux-Daubray qui désirait savoir les noms de ces enfants et ceux des maîtres qui leur donnaient des leçons, M. de Bernières énuméra; il y avait : les trois enfants de M. Le Nain, maître des requêtes, ceux de MM. du Tronchai, conseiller au Parlement de Paris, Benoise, ci-devant conseiller au Grand Conseil, d'Astric, Périer, conseiller de Clermont en Auvergne, Dupeschot, gentilhomme qui demeurait dans le Vexin; le fils de madame de Mesmont, cousin germain du précédent; un certain Couseban, originaire de Hollande; les deux enfants de M. Cornières, gentilhomme du Blésois; un nommé Jacques de Chaunes; les fils de M. Angran, de madame Alton, de M. Rodot, de M. Lepage et de M. Valon, ce qui avec les deux de M. de Bernières faisait vingt, leurs précepteurs étaient MM. de Beaupuis, Bascles, Coutel et Collé [1].

Le lieutenant civil aborda la question des rapports avec Port-Royal. Quelles relations M. de Bernières avait-il avec MM. Arnauld, Le Maître et autres? Depuis combien de temps les connaissait-il? Que savait-il de leur établissement aux Granges? N'étaient-ce pas ces messieurs qui avaient eu l'idée de fonder la présente école et n'étaient-ce pas eux qui en inspiraient les méthodes et la direction?

M. de Bernières protesta. Certes, il y avait fort longtemps, dit-il, qu'il connaissait Port-Royal; il le connaissait depuis vingt-quatre ans. Jadis, il avait eu une cousine, mariée à un de ses cousins, M. Magniart avocat, laquelle étant devenue veuve s'était faite religieuse à l'abbaye où on la désignait du nom de Sœur Anne de la Nativité. Sœur Anne de la Nativité étant venue résider à Port-Royal des Champs, lorsqu'avait été rétabli le monastère, M. de Bernières allait la voir. Il se prit de sympathie pour la maison; il y goûtait la piété recueillie des moniales,

1. Nous avons reproduit les noms tels que les donne le manuscrit, sauf celui de Perier qui était écrit Periot et dont la correction s'imposait. Le commissaire a-t-il mal entendu les noms que prononçait M. de Bernières ou le scribe qui a copié l'expédition sur la minute a-t-il mal lu? Il y aurait lieu de reviser ces noms.

l'ordre qui y régnait, la beauté des offices. Durant ses visites, il eut l'occasion de rencontrer bien des fois MM. Arnauld, Le Maître, de Saci, de causer avec eux; il fut toujours fort touché de leurs entretiens pleins de hautes et sages pensées, inspirées de l'esprit de Dieu et portant à la componction. Mais pour ce qui était de sa maison et de son école du Chesnay, il n'avait eu aucune « conduite et ordre » à leur demander, ni à accepter d'eux. Son école était dirigée par M. de Beaupuis; il savait amplement le mérite de M. de Beaupuis, depuis près de neuf ans qu'il l'employait à élever successivement chacun de ses fils, à commencer par l'aîné, mort, hélas! récemment. M. de Beaupuis — il en était témoin — n'avait jamais donné à ses enfants que des instructions dignes d'un homme très catholique, très zélé pour le service du roi, possédant « de grandes intelligences dans les lettres humaines », et particulièrement apte à communiquer ces intelligences à de jeunes esprits. Cette école avait été établie dans sa maison fortuitement, comme il l'avait dit, pour ses propres enfants, ensuite, occasionnellement, pour les enfants des amis qu'il avait plus haut énumérés et auxquels il n'avait pas cru devoir refuser le service que ceux-ci lui avaient demandé. En agissant de la sorte, il ne croyait avoir rien fait qui fût contraire aux bonnes mœurs, à la sainte religion, aux lois du royaume. Il pouvait assurer que jamais on n'avait entretenu ces enfants de questions théologiques controversées; qu'on tâchait de les élever dans la pratique de la doctrine chrétienne, l'idée de la soumission au Saint-Siège, l'amour à l'égard du roi et de la patrie; par ailleurs leur donner la compréhension des auteurs grecs et latins, la connaissance de l'histoire et de la géographie.

M. de Bernières avait parlé avec chaleur. Disait-il toute la vérité? Lui, comme M. Du Gué de Bagnols n'avait-il pas présenté les faits sous un jour un peu plus simple que celui sous lequel nous les présentent aujourd'hui les mémorialistes de Port-Royal, Fontaine, du Fossé, Hermant? Le même du Fossé a écrit que dans les petites écoles de Port-Royal on enseignait « une très grande horreur du mensonge ». M. Dreux-Daubray n'avait pas le droit de mettre en doute la parole de M. de Bernières. La minute du procès-verbal relue, signée, paraphée,

les magistrats montèrent en voiture et reprirent le chemin de Paris.

*
* *

En somme l'enquête était favorable à Port-Royal, l'impression de M. le lieutenant civil était excellente ; ses conclusions ne pouvaient être que bienveillantes. Le gouvernement ne donna aucune suite à l'affaire. D'ailleurs, à ce moment venait de se produire le miracle de la Sainte-Épine — une nièce de Pascal, âgée de dix ans, guérie subitement d'un ulcère lacrymal, au Port-Royal de Paris, par l'application d'une relique de la Sainte-Épine —, miracle qui semblait attester que le ciel se mettait du côté des partisans de Jansénius ; le neveu de Mazarin, d'autre part, était lamentablement tué dans un collège de Jésuites, ce qui paralysait les adversaires de M. Arnauld. Port-Royal et ses amis bénéficièrent de ces circonstances : on les laissa provisoirement tranquilles.

LOUIS BATIFFOL

LES GRANDES JOURNÉES ROMANTIQUES AU THÉÂTRE

D'AMY ROBSART A HERNANI

— DOCUMENTS INÉDITS —

I

Comme toutes les batailles décisives, la victoire d'*Hernani* fut l'aboutissement de plusieurs journées glorieuses mais incertaines. Elle fut, en effet, préparée, au regard de l'histoire, par les représentations des drames de *Henri III* et d'*Othello*. Je ne compte pas celle d'*Amy Robsart* qui ne fut guère qu'une escarmouche, cet ouvrage n'offrant, d'ailleurs, d'autre intérêt que d'avoir été le premier essai de Victor Hugo.

Il n'avait que vingt ans quand Soumet lui proposa de tirer ensemble une pièce du roman de Walter Scott intitulé *le Château de Kenilworth*. Ce n'est pas à cet âge, eût-on même du génie, que l'on peut travailler utilement pour le théâtre. En tout cas je me refuse à croire qu'après avoir écrit la part qui lui était échue en lot, soit trois actes sur cinq, Hugo se soit séparé de Soumet, parce que celui-ci n'admettait pas le mélange du tragique et du comique. Le « témoin » qui nous a raconté l'histoire de cette collaboration[1] a dû prendre cela sous son bonnet, car, en 1822, la préface de la première édition des *Odes et Poésies diverses* en fait foi, Victor Hugo n'était rien

1. *Victor Hugo raconté*, t. II.

moins que révolutionnaire[1], et si on lui avait donné à choisir entre Racine et Shakespeare, il eût certainement opté pour Racine.

Quoi qu'il en soit, après avoir terminé tout seul *Amy Robsart* et en avoir enfermé le manuscrit dans un carton, Victor Hugo eût mieux fait de ne pas l'exposer sur les planches en 1828, du moment qu'en cas d'échec il était résolu à en désavouer la paternité.

Je sais bien que, ce qu'il en faisait, c'était uniquement pour obliger son beau-frère qui venait d'achever ses études et cherchait sa voie; mais lorsqu'on « a toutes les loyautés du courage », comme le disait un jour Paul Foucher, parlant de Victor Hugo[2], on ne doit pas se cacher derrière un homme de paille et laisser croire au public, surtout quand la chronique prétend le contraire, qu'on n'est pour rien ou presque pour rien dans un ouvrage tombé sous les sifflets. C'est pourtant ce que fit Victor Hugo.

Après la chute irrémédiable d'*Amy Robsart*, comme certains journaux s'obstinaient à le mettre en cause, il se borna à écrire aux *Débats*, au *Figaro* et au *Moniteur* que dans ce drame, « début d'un jeune poète dont le succès lui était plus cher que les siens, il y avait quelques mots, quelques fragments de scènes qui étaient de lui, et que c'étaient peut-être ces passages qui avaient été le plus sifflés[3] ». — Si bien que ce manque de courage prit l'aspect d'un acte de bravoure.

Je reconnais bien là Victor Hugo. Dans le cours de sa longue carrière il s'arrangea toujours de façon à ménager ses intérêts, qu'il s'agît de sa bourse ou de sa renommée.

Un an après, Alexandre Dumas faisait représenter à la Comédie-Française un drame en cinq actes et en prose ayant

1. Ne disait-il pas, en 1824, que le *Saül* de Soumet réalisait pour lui l'idéal de l'art dramatique?

2. *Les Coulisses du passé*. — En même temps il écrivait à Victor Pavie, à Angers : « Vous savez la petite infortune advenue à Paul. C'est un petit malheur près d'un bien grand (la mort de son père, le général Hugo). J'ai dû le couvrir de mon mieux dans cette occurence. D'ailleurs c'est moi qui lui ai porté malheur. La plébécule cabalante qui a sifflé *Amy Robsart* croyait siffler *Cromwell* par contre-coup... » (*Lettre inédite*.)

Ainsi jusque dans ses lettres privées, par une sotte question d'amour-propre, il laissait croire que sa pièce était de Paul Foucher.

3. Lettre du 14 février 1828.

pour titre *Henri III et sa cour*[1]. Il n'avait pas encore vingt-sept ans[2].

Entré, en 1823, dans les bureaux du duc d'Orléans, en qualité d'expéditionnaire, aux appointements annuels de douze cents francs, Dumas était devenu rapidement secrétaire forestier à Dreux et à Anet (Eure-et-Loir), limites extrêmes de la forêt de Dreux, et, pour occuper ses loisirs, il s'amusait à écrire des comédies qu'il jouait ensuite avec des camarades. Entre temps il cultivait aussi les Muses. Nous avons de lui une *Élégie sur la mort du général Foy* (1825) et un dithyrambe intitulé *Canaris* qui fut vendu l'année suivante au profit des Grecs. Mais comme il avait la bosse du théâtre, comme tout, sous sa plume, s'arrangeait naturellement en dialogue, il abandonna bientôt la muse de l'élégie pour faire la cour à Thalie et à Melpomène.

Vinrent les représentations de la troupe anglaise ; Dumas n'en manqua pas une, et il a raconté que le premier drame de Shakespeare joué à l'Odéon, avec Kemble dans le rôle d'Hamlet et miss Smithson dans celui d'Ophélie, fut pour lui une révélation[3]. C'est là que pour la première fois les yeux de son intelligence se seraient ouverts à la lumière. Et donc, sans renier sa tragédie de *Christine* qu'il avait composée sous l'influence de son ami Pichald, l'auteur de *Léonidas*, il s'adonna désormais au drame et, le 17 septembre 1828, sa pièce de *Henri III* était reçue par acclamation au Théâtre-Français.

Les Comédiens de ce théâtre, après avoir hésité longtemps entre les classiques et les romantiques, avaient fini par subir l'influence de Taylor, qui était acquis aux idées nouvelles. Le succès de *Henri III* les enhardit davantage, et, à partir de ce moment, les auteurs romantiques n'eurent qu'à se présenter à la Comédie pour être reçus à bras ouverts, en dépit de l'opposition de quelques grincheux et de la cabale académique. Émile Deschamps écrivait à Alexandre Guiraud, le 1er mai 1828 :

1. *Amy Robsart* avait été représenté à l'Odéon le 13 février 1828. La première représentation du drame de Dumas eut lieu le 11 février 1829.

2. Puisqu'il naquit à Villers-Cotterets, le 24 juillet 1802.

3. *Hamlet* fut joué le 11 septembre 1827.

... Vous avez vu par les journaux la réception de notre *Roméo*[1] à la Comédie-Française. J'avais une peur effroyable, mais les acteurs ont été charmants, et je crois, je suis sûr même, qu'on veut nous jouer bien vite. Décoration, dépenses, rien ne les effraie. Le grand Shakespeare a triomphé de tout, malgré ses faibles traducteurs. Restent cependant quelques auteurs enragés classiques qui les intimident, et la cabale académique est telle qu'il se prépare des pétitions sérieuses contre nous. Nous combattrons pour Shakespeare, comme nous ne combattrions pas pour nous. Voilà tout le secret de notre irritation. Nous ne mettrons ni amour-propre ni intérêt personnel dans cette affaire. L'amour de l'art et l'admiration d'un grand homme, voilà tout.

Ensuite, et cela bien avant votre arrivée à Paris, nous avons trouvé beaucoup de poètes de nos anciens amis qui ont commencé par nous décrier et nous décourager de toutes manières, sans songer que depuis dix ans nous les avons laissés les maîtres du théâtre, et que nous avons souvent applaudi à leurs succès[2]. Parce que nous arrivons maintenant un peu tard, et avec franchise et modestie sous le simple titre de traducteurs, tandis que leurs pièces sont prises partout, sans qu'ils en disent rien, ils veulent nous barrer le chemin : il y a peu de générosité là-dedans. Voilà où en étaient les choses quand vous êtes venu, et peut-être avons-nous été un peu fâchés de vous voir faire cause commune jusqu'à un certain point avec ceux qui n'avaient pas fait, autant que nous, cause commune avec vous. Comment voulez-vous, cher ami, qu'on entende de sang-froid (poétiquement et dramatiquement parlant) un homme de votre talent vouloir exiler Shakespeare au Gymnase ou à la Gaieté, et vouer le Vaudeville aux grandes compositions de *Macbeth* ou de *Roméo*? Malheur à qui ne prend pas feu pour le génie! et ce qu'il y a de pis, c'est que d'autres poètes français nous avaient déjà tenu ce langage avant vous! Au surplus, tout cela n'est rien, les *lettres* vivent de discussions animées, et si l'art fait un pas, qu'importent les obstacles franchis?

En attendant, Soumet vient d'avoir un beau succès avec *Élisabeth*[3]. C'est un ouvrage digne de lui, et le public s'est montré digne de l'ouvrage. Il y a dans cette tragédie des scènes plus belles qu'on n'en trouve dans nos plus grands maîtres. Nous sommes tous heureux de son triomphe.

1. *Roméo et Juliette*, de Vigny et Émile Deschamps, quoique reçu à la Comédie-Française, ne fut jamais joué, l'Odéon ayant représenté le 10 juin 1828 une autre traduction de ce chef-d'œuvre par Frédéric Soulié.

2. Allusion à la campagne menée dans la presse par Ancelot, Brifaut et les autres.

3. *Élisabeth de France*, tragédie en 5 actes et en vers (1828).

Ah! si vous aviez eu un acteur comme Macready pour jouer votre *Virginie*[1]!

Adieu, amitiés pour la vie. Merci de vos vœux pour *Roméo*, et soyez sûr que nos mains nous démangent pour vos ouvrages.

ÉMILE[2]

Voilà quelle était l'atmosphère de la Comédie, quand Dumas y porta *Henri III et sa cour*. Je ne m'attarderai pas à analyser cette pièce; tout le monde l'a lue; l'armature et le style ont résisté à l'action du temps. Mais le sujet appelle quelques réflexions.

A entendre Dumas (et c'est la version qu'a adoptée son distingué biographe, M. Parigot), l'idée de son *Henri III* lui serait venue d'une façon toute fortuite. Il était, comme je l'ai dit, expéditionnaire dans les bureaux du duc d'Orléans. Un jour qu'il avait quatre rapports à transcrire, il s'aperçoit qu'il n'a plus de papier. Il monte à la Comptabilité pour prendre quelques feuilles, mais, ayant aperçu sur une table un volume de *l'Histoire de France* d'Anquetil que quelqu'un avait laissé ouvert, il s'arrête et lit : « Quoique attaché au roi, et par état ennemi du duc de Guise, Saint-Mégrin n'en aimait pas moins la duchesse, Catherine de Clèves, et on dit qu'il en était aimé. » On sait le reste : le duc pour éprouver sa femme dont il est jaloux, lui donne un jour à choisir entre le poignard et le poison. Catherine après s'être défendue de l'avoir jamais trompé, choisit le poison; elle avale le breuvage en recommandant son âme à Dieu. Mais comme le poison n'agit pas et qu'elle s'en étonne, son mari lui apprend au bout d'un certain temps qu'il lui a seulement fait servir un excellent consommé. Et Anquetil d'ajouter : « Sans doute, cette leçon la rendit plus circonspecte dans la suite. »

Évidemment c'est là que Dumas prit le sujet de son drame. Cependant Ch. Magnin, qui ignorait ce détail, écrivait dans *le Globe*, le lendemain de la représentation :

Nous pensons que Dumas aura été vivement frappé comme nous, en lisant, dans les mémoires du temps, la mort tragique de Bussy-

1. *Virginie*, tragédie en 5 actes et en vers (1827).

2. Lettre inédite communiquée par la baronne de Croze, née Guiraud.

d'Amboise qui fut un des plus vaillants hommes et des plus généreux aux guerres, comme dit Brantôme. Voici le fait. Le capitaine Bussy-d'Amboise, âgé de trente ans, aimait et courtisait depuis longtemps la femme du seigneur de Montsoreau, en Anjou. Ce mauvais seigneur lui envoya exprès une fausse assignation pour se rendre la nuit en la demeure de sa dame. Bussy y ayant comparu accompagné du lieutenant criminel de Saumur, lequel le servait dans cette intrigue, ils furent investis et assaillis par de Montsoreau et dix ou douze de ses gens. Le brave gentilhomme se voyant si pauvrement trahi ne laissait pas de se défendre jusqu'au bout. Il combattit tant qu'il demeura un morceau d'épée dans la main, et après s'aida des tables, chaises et escabelles, avec lesquelles il blessa trois ou quatre de ses ennemis, jusqu'à ce qu'étant vaincu par la multitude et dénué de toute arme, il fut assommé près d'une fenêtre par laquelle il voulut se jeter pour se sauver. Voilà bien où Dumas a pris l'idée première de sa pièce.

Le plaisant de la chose, c'est que l'auteur de *Henri III* qui ne connaissait probablement pas cette page y trouva vraisemblablement le sujet de son futur roman de la *Dame de Montsoreau*. Tant il est vrai que les hommes d'esprit ne laissent rien perdre.

Mais avant de faire cette remarque, Ch. Magnin avait tenu à rendre hommage aux qualités exceptionnelles de l'écrivain qui, du premier coup, sans s'embarrasser du grotesque et du sublime et sans se préoccuper de faire de la couleur locale, venait de réaliser le rêve de Stendhal, c'est-à-dire d'affranchir le drame de la tyrannie traditionnelle du vers :

Dieu soit loué, écrivait-il dans *le Globe*, voilà un drame qui n'est imité ni de Cooper, ni de Walter Scott. Vraie ou fausse, forte ou faible, cette conception n'est pas un calque servile et continu. Le spectateur ne savait pas à l'avance chaque incident, ne connaissait pas chaque scène : les beautés et même les défauts de cet ouvrage avaient pour eux la nouveauté. Aussi la curiosité a-t-elle été vive; l'intérêt, d'abord un peu incertain et perdu dans le placage historique, s'est heureusement concentré dans les derniers actes. Le succès a été immense; il est mérité à beaucoup d'égards. Cette pièce est le coup d'essai de M. Alexandre Dumas; elle prouve dans ce jeune écrivain un sentiment très juste des effets de théâtre, une vocation dramatique décidée, et dans sa manière de dialoguer et d'écrire, montre quelque chose de cette énergie entraînante qui ne manque jamais d'être applaudie dans les productions de l'auteur du *Tasso*.

On aurait pu craindre après cela qu'Alexandre Dumas, tout en proclamant qu'il était romantique, ne fît bande à part et ne s'érigeât en chef d'école. Il le pouvait d'autant mieux qu'il n'avait eu jusque-là aucun rapport avec le Cénacle. Mais si, comme dramaturge, il ne devait rien au jeune auteur de la préface de *Cromwell*, comme poète il avait la plus grande admiration pour le génie de Victor Hugo et pour le talent de ses principaux disciples. Ne venait-il pas d'en donner une preuve éclatante en mettant, au deuxième acte de sa pièce, dans la bouche du petit page de la duchesse de Guise, par un anachronisme volontaire, quelques-unes des *Stances à la Rime* de *Joseph Delorme* [1] ? Il savait gré, d'ailleurs, à Victor Hugo d'avoir assisté, avec Alfred de Vigny, dans la loge de madame Letellier, sa sœur, à la première représentation de *Henri III* et d'avoir donné, aux beaux endroits, le signal des applaudissements. Cependant plus d'un fut surpris de lire au frontispice de la brochure de *Henri III*, cette déclaration :

Peut-être s'attendait-on à voir, en tête de mon drame, une préface dans laquelle j'établirais un système et me déclarerais fondateur d'un genre. Je ne me déclarerai pas fondateur d'un genre parce que je n'ai rien fondé. MM. Victor Hugo, Mérimée, Vitet, Loëve-Weimar, Cavé et Dittmer ont fondé avant moi et mieux que moi : je les en remercie, ils m'ont fait ce que suis.

On voit que Dumas avait le triomphe modeste. Aussi fut-il vite accaparé par Victor Hugo, qui s'entendait déjà comme personne à tout rapporter à soi. Dès le lendemain de la représentation de *Henri III*, ayant été pressenti par ses visiteurs et adeptes sur la portée de cet événement, Hugo disait :

Cela me semble une excellente transition, tant au point de vue de l'œuvre qu'à celui du public. Après l'échec d'*Amy Robsart*, rien n'était plus désirable qu'une tentative de ce genre, où le parterre, à son insu, acceptât quelque chose de ce que, d'abord, il avait si obstinément rejeté. Mesurez le terrain conquis depuis un an. Rappelez-vous quels orages soulevèrent alors des hardiesses dans le goût de celle-ci : *Il faut avoir des pieds de chamois et*

1. Mais une fois cette dette payée à l'amitié ou à l'admiration, Dumas remplaça dès la seconde représentation de son drame ces stances par celles de Ronsard *à la Rose*.

des yeux de chauve-souris pour pénétrer dans ton repaire! Voilà pourtant sur quel ton l'un des mignons du roi, la sarbacane en main, apostrophait hier soir, l'astrologue; et je vous demande si cela a fait un pli. La brèche est ouverte : nous passerons[1]! »

Ils passèrent, en effet, et Dumas les aida de tout son entrain et de tout son cœur. Au mois de juillet suivant il assistait à la lecture de *Marion de Lorme* qui eut lieu, non pas chez Devéria, comme il l'a dit à tort, mais chez Victor Hugo, et quelques jours après, ayant appris en voyage que l'*Othello* de Vigny avait été reçu avec enthousiasme par le comité du Théâtre-Français, il envoyait au traducteur de Shakespeare toutes ses félicitations[2].

II

Mais si Vigny et Hugo passèrent par la brèche que Dumas leur avait ouverte, peu s'en fallut qu'avant de combattre et de vaincre ils ne devinssent ennemis.

On sait qu'immédiatement après l'interdiction de *Marion de Lorme* par la censure, Victor Hugo, qui avait déjà dans l'esprit le sujet d'*Hernani*, se mit à écrire ce drame[3]. Le témoin de sa vie a même raconté à ce propos une anecdote fabuleuse dont Edmond Biré a eu grand tort de ne pas vérifier le détail, car il y aurait relevé une erreur de plus.

M. Victor Hugo, nous dit sa femme, n'était pas de ceux qu'un échec décourage; il comprenait d'ailleurs que l'interdiction de *Marion de Lorme* profiterait à son prochain drame. La semaine suivante, il dînait chez M. Nodier avec le baron Taylor qui partait pour un voyage :

1. Victor Pavie, *Œuvres choisies*, t. II, p. 117.

2. Pour être sûr du succès devant le Comité du théâtre, Vigny avait exprimé le désir que Villemain et les deux Deschamps assistassent à la lecture d'*Othello*. « Mademoiselle Mars y sera-t-elle, elle, la seule Desdémona possible? » écrivait-il à Taylor quelques jours auparavant. (Lettre inédite.)

3. On lit dans les notes d'*Hernani*, édition *ne varietur* : Le premier acte a été commencé le 29 août 1829. Le second acte, commencé le 3 septembre, terminé le 6. Le troisième acte, commencé le 8 septembre, terminé le 14. Le quatrième acte, commencé le 15 septembre, terminé le 20. Le cinquième, commencé le 21, terminé le 25.

— Quand serez-vous de retour? lui demanda M. Victor Hugo.
— A la fin du mois.
— Cela nous donne un peu plus de trois semaines. Eh bien, convoquez le comité le 1er octobre, je lirai quelque chose.
Le 1er octobre, il lut *Hernani*. La pièce, reçue par acclamation, fut distribuée immédiatement [1].

Ainsi, à un mois de distance, Victor Hugo était si sûr de lui, qu'il fixait lui-même la date où il pourrait lire au comité du Théâtre-Français sa nouvelle pièce, à peine commencée! Cela me parut si fort que je conçus d'abord quelque doute sur le jour d'échéance de la traite qu'il tirait de la sorte sur le baron Taylor. Et quand je sus, par une lettre de Boulay-Paty à Turquety, que la lecture d'*Hernani* avait eu lieu chez Victor Hugo le 30 septembre, ce doute se changea pour moi en certitude. La date du 1er octobre était certainement fausse. Il n'était pas admissible, étant connu le caractère d'Hugo, qu'il eût donné lecture de son drame au comité du Théâtre-Français, le lendemain même du jour où il l'avait lu chez lui en séance solennelle. Il convenait de laisser aux trompettes de la renommée le temps d'agir sur l'esprit des comédiens. Du reste, *le Figaro* du 4 octobre 1829 disait qu'on ne savait pas encore à quel théâtre Victor Hugo destinait *Hernani*. C'est donc la preuve qu'à cette date il n'avait pas encore comparu devant l'aréopage de la Comédie-Française. Mais alors comment expliquer que David d'Angers ait écrit le 1er octobre à Victor Pavie :

Hugo nous a lu un nouveau drame, qui vient d'être reçu au Français... Une chose qui m'est pénible, c'est que de Vigny et Hugo sont brouillés. Hugo a obtenu de faire jouer sa pièce avant l'*Othello* de Vigny [2].

La seule explication que l'on puisse donner de ces lignes contradictoires, c'est que la lettre de David a été mal datée, soit par lui, soit par son éditeur. Et, en effet, Vigny et Hugo ne pouvaient pas être brouillés le 1er octobre, puisque Vigny assistait, le 30 septembre, chez Hugo, à la lecture d'*Hernani*, et que le froid ne se mit entre eux qu'après la réception de cette pièce à la Comédie-Française.

1. *Victor Hugo raconté*, t. II, p. 291.
2. *David d'Angers et ses relations littéraires*, p. 45.

Mais quelle était la date exacte de cette réception? Bien qu'il n'existe pas, à ce théâtre, de procès-verbal de la lecture d'*Hernani*, il est certain qu'elle eut lieu le 5 octobre 1829[1], soit cinq jours après la lettre de David d'Angers; d'où je conclus que cette lettre doit être au plus tôt du 10 octobre. Elle serait du 15, que cela n'en vaudrait que mieux, car à ce moment la brouille de Vigny et d'Hugo était dans son plein. Elle ne dura guère d'ailleurs. On en connaît la cause par le petit mot de David. Est-il vrai que Victor Hugo, en compensation du dommage que lui avait causé l'interdiction de *Marion de Lorme*, ait demandé et obtenu que sa pièce passât avant *Othello*? Il s'en est défendu, mais tout mauvais cas est niable, et l'on sait qu'il n'y a pas de fumée sans feu. Toujours est-il que *le Globe* du 17 octobre 1829 publia sur cet incident la note suivante :

Puisque nous sommes en train de causer théâtre, disons deux mots sur un autre bruit de coulisse. On dit que le drame d'*Hernani* obtiendrait un tour de faveur sur l'*Othello* de M. de Vigny, que nous devions voir l'un de ces jours. Nous croyons que cette pétulance de la Comédie-Française ne servirait pas plus M. Victor Hugo que le prologue de Rouen n'a rehaussé les mérites de M. Delavigne[2]. Si le chef des *Pygmées romantiques*, comme on dit en bon style, a des amis plus éclairés que le chef des *Géants classiques*, nous leur conseillons de les sauver de l'enthousiasme de MM. les comédiens. Du reste, nous comptons encore plus sur la délicatesse de son amitié pour le traducteur de Shakespeare; nous oserions même affirmer que, si le tour de faveur était donné à *Hernani*, ce ne serait qu'un arrangement pris de concert. Mais cet arrangement serait-il prudent ou utile? Nous en doutons. Shakes-

1. Je tiens ce renseignement de l'archiviste du Théâtre-Français ; il est confirmé d'ailleurs par cet entrefilet que je trouve dans *le Figaro* du 8 octobre : « Victor Hugo vient de lire son nouveau drame à la Comédie-Française. L'ouvrage a été reçu par acclamation. »

2. Il s'agit du discours en vers que Casimir Delavigne avait fait quelque temps auparavant pour la représentation donnée à Rouen en l'honneur de Corneille. Boulay-Paty écrivait à ce sujet le 23 octobre 1829 : « ... Cette épître imprimée lui a fait un peu tort parmi les modérés, parce que lui, qui jusqu'ici n'avait attaqué personne, insulte Hugo et Sainte-Beuve avec violence et à tort, surtout là, puisque les romantiques sont très partisans de Corneille. Les vers n'en valent pas grand'chose, et sont communs. Pourquoi, en parlant de Sainte-Beuve, dit-il : *Et de Ronsard éteint rallume le flambeau*. L'ironie gâte totalement le beau vers de Racine : *Et de David éteint rallume le flambeau.* » (Communiqué par M. Dominique Caillé.)

peare traduit avec fidélité, offert sans prétentions comme une étude, est une assez bonne introduction à la réforme; il ne doit soulever ni vanité ni inimitiés; c'est tout bonnement le théâtre anglais transporté rue Richelieu pour l'agrément et l'instruction du public, qui n'entend pas la langue. Puis, dans le tâtonnement où nous sommes des formes scéniques qui conviennent à notre temps et à notre goût, c'est une expérience curieuse et nécessaire. Il faut savoir si réellement la pleine liberté du drame shakespearien ne nous blesse pas autant que l'étroite sévérité du vieux drame français, et quelles transactions entre l'une et l'autre doivent conduire à la solution du problème. Les drames originaux n'en seront ensuite que mieux reçus et les efforts de création jugés avec plus de bienveillance.

Ainsi pris à partie, Victor Hugo ne pouvait pas garder le silence. Il répondit dès le lendemain au directeur du *Globe* :

Paris, 18 octobre 1829.

Monsieur,

Je comprendrais fort bien que toujours et quelle que fût la date de sa réception, *Othello* passât avant *Hernani*; mais *Hernani* avant *Othello*, jamais.

Vous m'obligeriez de publier ce peu de lignes.

J'ai l'honneur d'être, etc...

L'auteur de *Hernani*.

Cette lettre qui n'a pas été recueillie dans la *Correspondance* de Victor Hugo et dont personne n'a fait état jusqu'ici, mit fin à l'incident et désarma Vigny, qui avait conçu une grande irritation contre Hugo. Mais on continua à se demander pendant quelques jours, ce qui avait pu donner naissance à ce bruit de coulisse. Aujourd'hui que nous connaissons le genre de rapports que le traducteur d'*Othello* entretenait avec les comédiens du Théâtre-Français, nous pouvons dire sans crainte de nous tromper que c'étaient eux qui avaient répandu cette fausse nouvelle, pour se venger de la façon dont il les traitait.

Car Vigny, grand seigneur et militaire, n'admettait pas que l'on transigeât avec le devoir, et savait y rappeler tous ceux qui s'en écartaient. Après s'être plaint à différentes reprises au baron Taylor, son ancien camarade de régiment, d'avoir été obligé de répéter sans Michelot, il avait écrit, le 14 août 1829, aux membres du Comité de la Comédie, en les menaçant de retirer sa *tragédie* du *More de Venise*; « Dans le cas où cet

ouvrage cesserait de vous plaire, les suffrages qu'il a obtenus dans le monde littéraire le plus élevé me donnent le droit de vous dire que des propositions qui m'ont été faites m'entraîneront à la retirer[1]. » Il terminait sa lettre en priant Michelot de rendre son rôle de Iago qui fut donné à Perrier.

Naturellement, tout cela avait indisposé les comédiens contre lui, et c'est pour lui faire pièce qu'aussitôt après la réception d'*Hernani*, ils avaient donné à entendre à Victor Hugo que volontiers on lui accorderait un tour de faveur. Mais le baron Taylor, qui avait pour Vigny, une affection profonde, n'avait pas voulu se prêter à pareil jeu, d'autant que la non représentation de *Roméo et Juliette* avait mis Vigny dans la même situation qu'Hugo à l'égard de la Comédie-Française[2].

La date de la première représentation d'*Othello* resta fixée au 24 octobre, et Taylor fit tous les sacrifices nécessaires pour que les costumes et les décors fussent dignes de Shakespeare et de son traducteur. D'aucuns même trouvèrent qu'il avait trop bien fait les choses. Et, en effet, Cicéri s'était surpassé. Comme le disait fort justement *le Figaro*, ce n'étaient point des décorations qu'il nous avait montrées : rien ne sentait le théâtre dans ses compositions, très bien appropriées au temps, qu'il avait comme retrouvées dans les monuments du moyen âge. L'intérieur de la chambre où Desdémone se déshabille (*horribile dictu!*) avant d'aller se coucher, était un tableau très remarquable; on en pouvait dire autant de la salle d'audience où le More reçoit l'ambassadeur. Les vieilles toiles, les fresques à demi effacées qui couvraient les murs de la maison d'Othello étaient d'un ton charmant, et rappelaient, par le choix des sujets et le goût du dessin, les œuvres des maîtres qui suivirent Giotto. — C'était aussi une fort jolie chose que la vue de l'Ile de Chypre[3]. Ces dômes qui se déta-

1. Lettre inédite.

2. Il avait accordé à Vigny tout ce qu'il lui avait demandé, depuis l'autorisation pour Villemain et les deux Deschamps d'assister à la lecture de sa pièce jusqu'à la distribution des rôles et notamment de celui de Desdémone à mademoiselle Mars. (Lettre inédite de Vigny au baron Taylor.)

3. Alfred de Vigny écrivait à ce sujet au baron Taylor (août 1829) : « Encore un sacrifice, mon cher Taylor, — le second acte n'aura besoin décidément que d'une décoration, celle du port de Chypre, comme vous l'avez si parfaitement improvisée avec un corps de garde à droite et la citadelle à

chaient en clair sur les hautes roches grises et le ciel nébuleux étaient d'un effet excellent. La mer était bien représentée du fond à la jetée; mais là elle était sur une bande horizontale dont la ligne supérieure coupait désagréablement les lames du second plan. Quant aux trois vaisseaux qui passaient, c'était un joujou très imparfait qui semblait être là seulement pour déposer de l'infirmité de l'art du décorateur, quand il a à donner une idée exacte de la forme et du mouvement des navires. Ce petit accessoire, disait le rédacteur du *Figaro*, était le seul qu'on pût blâmer dans l'ensemble des décorations qui faisaient le plus grand honneur à Cicéri.

Les costumes du *More* n'étaient pas tous également bien. Celui dont était revêtu David était sans caractère. Ceux de Joanny (Othello) et de Perrier (Iago) étaient sévères et beaux. Joanny avait conservé l'habit oriental. Talma avait pensé qu'il était raisonnable que le More, devenu citoyen de la république, adoptât l'habit vénitien. Il joua une fois Othello avec le mantelet et le pourpoint, et cet essai, si logique qu'il fût, n'eut pas l'approbation générale.

Othello en arabe, disait *le Figaro*, est plus beau au théâtre et Joanny a bien fait de nous le donner ainsi [1]. Ces trois modifications du costume étaient très bonnes. Mademoiselle Mars était habillée à ravir, surtout au premier acte. L'Assemblée du sénat était fort belle. Il fut un temps où les sénateurs de Venise auraient siégé à côté du doge, avec des robes des médecins du *Malade imaginaire*, les guêtres et le col noir des vétérans, et cette espèce de bonnet carré dont Perrin Dandin et l'avocat Patelin couvrent leurs chefs antiques.

Rien donc n'avait été négligé par l'administrateur de la Comédie pour assurer le succès d'*Othello*.

Il fut très grand, si l'on s'en rapporte aux principaux

gauche. Seulement, il faudra précieusement conserver le passage du héraut d'armes suivi du peuple. Il est jeté là pour séparer la sortie d'Othello et d'Iago de leur rentrée et suppléer aux changements de décoration... » (*Corresp.*, p. 28).

1. C'était probablement Vigny qui lui avait donné le conseil d'en faire un Arabe, car il écrivait un jour à Busoni : « Un *More* n'est pas un nègre aux cheveux courts et crépus. Salvini s'est trompé de race sur l'exemple de Kean qui le jouait en Abyssinien. Un modèle parfait pour Othello, c'est le visage d'Abd el-Kader. » (Lettre du 26 septembre 1857.)

journaux de l'époque; il semble même qu'ils se fussent entendus pour faire l'éloge de la pièce. C'est ainsi que Charles Magnin attendit la représentation d'*Hernani*, pour exprimer le regret que Vigny n'eût pas mêlé dans sa traduction le vers à la prose, à l'exemple de Shakespeare, qui tira de ce mélange de si beaux effets. Mais Hugo n'était pas de cet avis et il répondit un jour victorieusement à Magnin que dans la langue française il y a un abîme entre la prose et le vers, tandis qu'en anglais c'est à peine, s'il y a une différence.

C'est un magnifique privilège des grandes langues littéraires, du grec, du latin et du français, d'avoir une prose, écrivait-il à Jules Lacroix, le 14 avril 1840. Ce privilège, l'anglais ne l'a pas. Il n'y a pas de prose en anglais. Le génie des deux langues est donc profondément distinct dans cette question. Ce que Shakespeare a pu faire, en anglais, il ne l'aurait certes pas fait en français. Suivez donc votre excellent instinct de poète, faites en français ce qu'eût fait Shakespeare, ce qu'ont fait Corneille et Molière. Écrivez des pièces homogènes[1].

Le succès d'*Othello* fut donc incontestable, mais il va sans dire que les classiques firent tous leurs efforts pour le contrarier et l'amoindrir. Comme ils savaient qu'Alfred de Vigny était un des lieutenants de Victor Hugo, ils sifflèrent pour des choses ou des mots qu'ils n'avaient eu garde de relever dans la pièce d'Alexandre Dumas, parce que l'auteur de *Henri III* n'appartenait pas encore officiellement au clan romantique. Ainsi, dans la scène admirable où le More demande à Desdémone le mouchoir dont l'absence dépose contre elle, chaque fois qu'il revenait à sa terrible question : « le mouchoir »? ils éclataient de rire, alors que toute la salle était haletante et frissonnait de terreur. Or, dans *Henri III* la réplique finale : « Eh bien, serre-lui donc la gorge avec ce *mouchoir*, la mort lui sera plus douce, il est aux armes de la duchesse de Guise », avait passé sans provoquer de leur part aucun signe d'impatience.

Mais je le répète, leurs sifflets s'adressaient autant sinon plus au clan romantique qu'au traducteur d'*Othello*, car tout le Cénacle avait donné dans cette bataille. Hugo même s'était

1. *Corresp. de Victor Hugo.*

montré si pressé de faire oublier ses torts, en supposant qu'il en eût vis-à-vis d'Alfred de Vigny, qu'il s'était rendu à la répétition générale un jour trop tôt. Il n'avait manqué à cette solennité que Sainte-Beuve, qui voyageait à ce moment sur les bords du Rhin, mais Victor Hugo le tenait au courant de toutes les péripéties de cet événement dramatique. Dès le lendemain de la représentation, il lui écrivait :

Othello a réussi non avec fureur, mais autant qu'il le pouvait et grâce à nous. Ma conduite en cette occasion a tout à fait ramené Alfred de Vigny et nos Shakespeariens [1].

Grâce à nous! Ce n'était pas tout à fait exact. Si Victor Hugo et les camarades du Cénacle eurent une grande part dans le succès d'*Othello*, mademoiselle Mars eut aussi la sienne. Il n'y eut qu'une voix, en effet, pour déclarer qu'elle s'était surpassée dans le rôle de Desdémone. C'est surtout dans la dernière scène qu'elle déploya tout son beau talent. Vigny ayant rétabli dans sa traduction la romance du Saule que l'on avait depuis longtemps supprimée en Angleterre, mademoiselle Mars eut le bon esprit de ne pas la chanter, mais de la dire, et comme il y avait de la musique dans sa voix, elle ravit tout le monde. Son triomphe fut tel, que les élèves des collèges de Paris lui demandèrent de jouer pour eux *Othello* le jour de la Saint-Charlemagne, ce qu'elle s'empressa de leur accorder.

Vigny avait donc quelque raison de dire plus tard avec orgueil qu'il avait eu *sa soirée*, le 24 octobre 1829. Mais elle ne fut rien, malgré tout, auprès de celle d'*Hernani*.

III

Il paraît qu'à l'origine Victor Hugo avait donné comme sous-titre à *Hernani*, non pas *ou l'honneur castillan*, mais *ou la jeunesse de Charles-Quint* [2], et qu'il se proposait de mettre

1. *Revue de Paris* du 15 décembre 1904. — Et la veille, Hugo mandait à Vigny : « On cherche à nous désunir, mais je vous prouverai le jour d'*Othello* que je suis plus que jamais votre bon et dévoué ami. »

2. D'aucuns même disent, et Théophile Gautier est de ce nombre, que Victor Hugo avait d'abord songé à prendre comme sous-titre *Ou trois contre une*.

en drame la maturité et la vieillesse de cet empereur et de parfaire ainsi, à la façon de Beaumarchais et de Schiller, la trilogie de son héros, mourant enfin dans la solitude monacale au couvent de Saint-Just.

C'est du moins ce que racontait *le Mercure* au mois d'octobre 1829. Il ajoutait :

MM. les sociétaires ont reçu cette première partie de la création de M. Victor Hugo avec cet enthousiasme qui ne les quitte plus, et ces acclamations retentissantes avec lesquelles ils reçoivent également les ouvrages de M. Ancelot. Les quatre-vingt-dix gens de lettres qui ont eu les étrennes de *Charles-Quint* assurent que cet ouvrage est aussi beau et moins difficile à jouer que *Marion de Lorme*; en conséquence le bon public peut se promettre que la censure n'y étant pas, et la possibilité scénique y étant, il verra bientôt le génie de M. Victor Hugo se produire sur l'un des douze théâtres de la capitale. Ce sera une grande consolation pour la jeune littérature, qui attend tout armée l'issue d'un combat capital où son chef veut s'engager tout seul; son succès ne saurait être douteux; car sur cette scène désertée par Casimir Delavigne, les amis du prédestiné de l'école nouvelle, en lui appliquant la prédiction des sorcières de *Macbeth*, se sont écriés : « *Tu règneras, Hugo*! »

Mais Hugo ne devait pas tarder à éprouver qu'*il n'est point de roses sans épines*. Les premières piqûres lui vinrent de ses propres amis, non de Vigny, comme on pourrait le croire, mais de Nodier, qui jusque-là l'avait traité comme son fils, et de Sainte-Beuve, qui lui était plus cher que tous les autres. Nodier et Sainte-Beuve l'avaient vu avec peine s'éloigner des frais ombrages où la Muse lui avait inspiré des chants si nobles et si purs, pour courir après la gloire tapageuse que donnent les planches, quand on y réussit. Et tous d'eux, sans s'être concertés, lui tinrent le même langage sévère. Ce fut Nodier qui commença. M. Laurentie lui ayant demandé pour la *Bibliothèque choisie* une notice sur *Byron et Moore* (*Bibl. nat.* Z., 12332 bis), il y vit l'occasion cherchée de faire entendre quelques vérités désagréables à Victor Hugo. Et le 1er novembre 1830, alors qu'*Hernani* était en pleines répétitions, il publia cette notice dans le journal *la Quotidienne*. Elle débutait ainsi :

Il y a des hommes qui croient que les grands talents se forment par le commerce de leurs semblables, et que le génie inné se déve-

loppe avec toutes ses richesses au milieu des communications d'une conversation polie, sans autre stimulant que le besoin d'être et l'émulation de la gloire. Ceux-là envoient un rimeur à Paris pour y apprendre le métier des vers, et quand ces vers, cadencés sous la dictée d'une coterie, ou prônés par un parti, ou exaltés moyennant salaire par le journal qui vend la renommée, naissent au jour de cette célébrité d'industrie, ils s'empressent de proclamer le glorieux avènement du poète.

Après ces lignes quelque peu obscures, venait ce passage où l'allusion était plus que transparente :

A la vérité nos orientalistes, s'ils ont produit quelque chose, n'ont encore rien produit qui approchât des adorables compositions de ces beaux génies (Byron et Moore)... Et d'ailleurs jusqu'à quel point la poésie a-t-elle le droit en France d'emprunter des couleurs à un sol qui n'est pas soumis à notre cadastre, à une nature hors des barrières, qui n'est pas même enclavée dans notre circonscription géographique?

Cette critique, venant de Nodier, blessa cruellement Victor Hugo, qui, dès le lendemain, lui adressa la lettre suivante :

Et vous aussi, Charles!

Je voudrais pour beaucoup n'avoir pas lu *la Quotidienne* d'hier. Car c'est une des plus violentes secousses de la vie que celle qui déracine du cœur une vieille et profonde amitié.

J'avais perdu depuis longtemps l'habitude de rencontrer votre appui pour un ouvrage. Je ne m'en plaignais pas. Pourquoi donc auriez-vous continué de vous compromettre dans une amitié publique avec un homme qui n'apporte à ses amis qu'une contagion de haines, de calomnies et de persécutions? J'ai vu que vous vous retiriez de cette mêlée.

Peu à peu, du silence et de l'indifférence pour moi, je vous ai vu passer à l'éloge, à l'enthousiasme, à l'acclamation pour mes ennemis, même pour les plus ardents, les plus amers, les plus odieux. Rien que de simple encore en cela ; car après tout, ce n'est qu'une chose personnelle à moi, et mes ennemis peuvent fort bien avoir de l'esprit, du talent et du génie. Cela est tout simple, dis-je, et loin de moi l'idée de m'en plaindre un seul instant. Je ne vous en aimais pas moins, et (vous auriez tort de ne pas me croire, Charles) du fond du cœur.

Je n'avais pas prévu, de là ma tranquillité parfaite, que c'était une transition naturelle, irrésistible peut-être pour vous-même, à une

guerre contre moi. Vous en voilà donc aussi. L'attaque d'hier est sourde, obscure, ambiguë, j'en conviens, mais elle ne m'en a pas moins frappé au cœur, elle n'en a pas moins éveillé brusquement comme une secousse électrique, plus de vingt personnes qui sont venues s'en affliger avec moi.

Et quel moment avez-vous pris pour cela? Celui où mes ennemis se rallient de toutes parts plus nombreux et plus acharnés que jamais, où les voilà ourdissant sans relâche et de toutes mains un réseau de haines et de calomnies autour de moi, le moment où je suis placé seul entre deux animosités également furieuses : le pouvoir qui me persécute, et cette cabale déterminée qui a pris poste dans presque tous les journaux. Ah! Charles! dans un moment pareil j'avais droit du moins de compter sur votre silence.

Ou bien, est-ce que je vous ai fait quelque chose? Pourquoi ne me l'avez-vous pas dit? Ce n'est pas que je réclame contre votre critique. Elle est juste, serrée et vraie. Il y a singulièrement loin des *Orientales* à Byron! Mais, Charles, n'y avait-il pas assez d'ennemis pour le dire en ce moment?

Vous vous étonnerez sans doute, vous me trouverez bien susceptible. Que voulez-vous? une amitié comme la mienne est franche, cordiale, profonde, et ne se brise pas sans cri et sans douleur. Puis, je suis fait comme cela. Je ne m'occupe pas des coups de stylet de mes ennemis, je sens le coup d'épingle d'un ami.

Après tout, je ne vous en veux pas, déchirez cette lettre, et n'y pensez plus. Ce que vous avez voulu rompre est rompu, j'en souffrirai toujours mais qu'importe! Si quelqu'un m'en reparle, je vous défendrai comme je vous ai défendu hier. Mais, croyez-moi, c'est une chose bien triste pour moi, et pour vous aussi, car de votre vie, Charles, jamais vous n'avez perdu d'ami plus profondément et plus tendrement et plus absolument dévoué.

VICTOR[1]

Nous ne connaissons pas la réponse de Nodier, mais on la devine après avoir lu ce qu'il écrivait à Lamartine le 11 janvier 1830 :

... On attend *Hernani* qui fera certainement plus de bruit, mais dont la cabale a déjà préparé la chute dans ses vaudevilles, et dans ses journaux. C'est une pièce faite d'ailleurs tout entière dans le système de Victor, et dans laquelle ses théories sont portées, suivant son usage, à leur dernière expression de témérité. Mon amitié pour lui me fait déplorer le hasardeux courage avec lequel il se livre

1. Lettre inédite.

au péril de son repos et de son bonheur, à toutes les chances d'une publicité orageuse, qui, cette fois, menace de prendre l'aspect d'une petite guerre civile. Quelle que soit la force de son âme, il est difficile d'ailleurs que son caractère ne s'aigrisse point dans cette polémique en action, où la haine des partis passe si aisément de l'ouvrage à l'homme. Heureux le poète qui peut jouir comme vous de ses inspirations sans être obligé d'en faire un chant de combat! Je vous dis tout cela parce que c'est une des amères sollicitudes de mon cœur, et que mon cœur n'a jamais plus besoin de s'ouvrir qu'avec vous. Je l'aurais dit à Victor lui-même si ma sérieuse amitié avait aujourd'hui le même empire qu'il y a dix ans; mais quand à vingt-sept ans on a fait secte, il est bien rare qu'on puisse se rendre encore aux froides représentations de la raison. L'enthousiasme de ses jeunes admirateurs doit produire sur lui l'effet des chants de la sirène. C'est un des plus doux prestiges de la gloire. Puisse l'avenir lui en épargner les tribulations [1]!

Cet incident qui aurait pu avoir des suites fâcheuses, n'altéra en aucune façon les bonnes relations de Victor Hugo avec l'Arsenal, et Nodier fit son devoir comme les autres, le soir d'*Hernani*.

Avec Sainte-Beuve, la remontrance fut beaucoup plus franche et eut un tout autre caractère. Habitué qu'il était à dire à Victor Hugo tout ce qu'il pensait, Sainte-Beuve ne lui cacha pas le chagrin qu'il éprouvait en voyant sa maison, qui était hier si calme, livrée subitement aux cris, à la cohue de la place publique. Et saisissant par les cheveux la première occasion que le hasard, sous les traits du docteur Véron, lui apportait, il lui adressa la lettre que voici :

Mon cher ami, vous avez lu ce matin la lettre de Véron. — Eh bien, je viens de lui répondre que je ne ferai pas l'article *Hernani* dans la *Revue*, ni rien désormais. Vous n'en pouvez croire vos yeux; mais cela est bien vrai. — Pour raison, je pourrais bien vous dire que ce sont de malhonnêtes gens qui nous veulent pour dupes, et qu'on se doit à soi-même de ne pas jouer entre leurs doigts comme des marionnettes ; voilà la seconde fois que j'écris à Véron que je ne mettrai plus un mot dans sa *Revue*. Et ce serait trop de plaisir pour lui de me reprendre deux fois au même leurre. Mais il ne s'agit pas ici de cela et pour vous, mon cher ami, je consentirais à tout, même au ridicule. Mais je vous dirai la vraie raison ; il m'est impos-

1. Lettre inédite.

sible de faire en ce moment un article sur *Hernani* qui ne soit détestable de forme comme de fond. Je suis blasé sur *Hernani*; je ne sais plus qu'une chose, c'est que c'est une œuvre admirable; pourquoi, comment, je ne m'en rends plus compte. Quant au reste de la question, celle du public, celle de l'art, je vois tout en noir, aussi noir que possible.

Je crois qu'il n'y a pas à espérer de faire adorer l'art en place publique et que c'est s'exposer à des avanies. Votre affaire personnelle (et c'est ce qui me console un peu) est sauve après tout; cette lutte que vous entamez, quelle qu'en soit l'issue, vous assure une gloire immense. C'est comme Napoléon; mais ne tentez-vous pas, comme Napoléon, une œuvre impossible? En vérité, à voir ce qui arrive depuis quelque temps, votre vie à jamais en proie à tous, votre loisir perdu, les redoublements de la haine, les vieilles et nobles amitiés qui s'en vont, les sots ou les fous qui les remplacent, à voir vos rides et vos nuages au front qui ne viennent pas seulement du travail des grandes pensées, je ne puis que m'affliger, regretter le passé, vous saluer du geste, et m'aller cacher je ne sais où. Bonaparte consul m'était bien plus sympathique que Napoléon empereur. Il m'est impossible maintenant de penser cinq minutes à *Hernani*, sans que toutes ces tristes idées ne s'élèvent en foule dans mon esprit; sans penser à cette voie de luttes et de concessions éternelles où vous vous engagez; à votre chasteté lyrique compromise; à la tactique obligée qui va présider à toutes vos démarches, aux sales gens que vous devrez voir, auxquels il vous faudra serrer la main. — Je ne vous dis pas tout ceci pour vous détourner; car les esprits comme le vôtre, sont inébranlables, doivent l'être, car ils ont leur vocation marquée. Je ne vous le dis que pour moi, pour vous expliquer mon silence non interprété, et mon inutilité. Le seul article que je puisse faire sur *Hernani*, c'est mon livre des *Consolations* qui paraîtra dans quatre ou cinq jours. Acceptez-le comme expiation, comme excuse de ce que je vous refuse aujourd'hui.

Cette comparaison de Napoléon me revient; oui, je crois que, comme lui, vous tentez une entreprise impossible, en ce sens que tout l'Empire était en lui et que tout l'art (dramatique) sera en vous. Vous aurez *Austerlitz, Iéna*; peut-être même qu'*Hernani* est déjà *Austerlitz*; mais quand vous serez à bout, l'art retombera; votre héritage sera vacant; et vous n'aurez été qu'un brillant et sublime épisode qui aura surtout étonné les contemporains. Napoléon devait venir du temps de Mahomet; vous deviez venir au temps du Dante. Entre des facultés aussi gigantesques et un temps comme le nôtre, il n'y a pas harmonie...

Et cette lettre éloquente, irritée, prophétique se terminait

par ce *post-scriptum* où Sainte-Beuve montrait le bout de l'oreille de l'amoureux (qu'il était) de la reine :

Et madame? Et celle dont le *nom* ne devrait retentir sur votre lyre que quand on écouterait vos chants à genoux, celle-là même exposée aux yeux profanes tout le jour, distribuant des billets à plus de quatre-vingts jeunes gens à peine connus d'hier, cette familiarité chaste et charmante, véritable prix de l'amitié, à jamais déflorée par la cohue; le mot de dévouement prostitué, l'*utile* apprécié avant tout, les combinaisons ministérielles l'emportant[1] !!!

On pense bien que ces remontrances amicales ne furent pas sans causer quelque désappointement à Victor Hugo. Mais comme il était de ceux que rien n'ébranle, son désappointement ne dura que quelques minutes, le temps de réfléchir et de se dire : A qui le tour? Il s'était promis de renouveler le théâtre après la poésie lyrique; il aurait plutôt, comme Napoléon, à qui on voulait bien le comparer, marché sur des cadavres pour arriver à ses fins. Et plus il rencontrait d'obstacles devant lui, plus augmentait son énergie, sa force de résistance. Dans le seul espace de trois mois qui s'était écoulé depuis la réception de sa pièce au Théâtre-Français, il avait eu à faire face, tel un sanglier pourchassé par une meute, à l'hostilité des comédiens, aux rivalités des coulisses, aux menées des journaux et à la mauvaise foi des censeurs. Il était venu à bout de tout par son sang-froid et sa ferme volonté de vaincre.

J'ouvre les *Mémoires* de Samson et je lis ce passage relatif à la lecture d'*Hernani* devant le Comité du Théâtre :

Aux auditeurs ordinaires, c'est-à-dire aux sociétaires, membres du Comité, se joignirent d'autres auditeurs invités par le poète, parmi lesquels figuraient, entre autres, MM. Villemain et Alexandre Dumas.

La salle était pleine, et ce fut pendant toute la lecture un enthousiasme perpétuel que je ne partageais pas tout à fait, je dois le confesser. Je trouvais cet ouvrage un mélange de grandes beautés et d'énormités : il y avait certains vers que je ne pouvais croire acceptables. Cependant toutes les bouches offraient un sourire admiratif. On sentait que les illustres personnages renfermés dans cette étroite enceinte étaient venus avec l'idée d'accomplir une haute mission révolutionnaire en imposant à l'art des doctrines

1. *Revue de Paris* du 1er décembre 1904.

toutes nouvelles et une complète transformation. La terreur planait sur la partie classique de l'auditoire : la réception ne pouvait être douteuse. Corneille avait négligé ces salutaires précautions lorsqu'il lut *le Cid*; il réussit pourtant. Ce qu'il y a de curieux, c'est que la tragédie classique fut censurée par l'Académie et que l'œuvre romantique fut patronnée par quelques-uns de ses membres.

On peut conclure de ces lignes qu'une partie des comédiens auraient reçu la pièce d'*Hernani* à corrections, s'ils avaient été libres de leur vote. Mais ils prirent leur revanche pendant les répétitions, et Samson, Michelot, Firmin, mademoiselle Mars, tout en témoignant beaucoup d'égards à Victor Hugo, ne cessèrent de le harceler de leurs observations taquines et saugrenues.

L'opposition de Samson n'était pas dangereuse, le rôle de Don Ricardo qu'il avait à jouer étant de second ordre. Mais celle de Michelot était assez redoutable. C'est lui, effectivement, qui faisait Don Carlos, et il disait tout haut qu'il ferait tomber la pièce. Pourquoi? peut-être pour se venger de ce que Vigny lui avait enlevé naguère le rôle d'Iago dans *le More de Venise*, et l'avait donné à Perrier, sa doublure. Ce ne fut pas de sa faute si la pièce ne tomba pas. Armand de Pontmartin raconte qu'à la première représentation il déclama d'un ton goguenard, comme s'il en avait joué la parodie, le monologue de Charles-Quint, et que la parodie circula aussitôt sous la forme de ce distique :

C'est là le romantisme? alors qu'on nous ramène
A ton monstre marin, récit de Théramène [1].

Le coup de feu passé, Michelot récita son rôle les mains dans ses poches, s'amusant à escamoter les rimes masculines pour mieux faire rire des autres.

Joanny, vieux cornélien, n'était pas content du rôle de Don Ruy Gomez de Silva. Quant à Firmin, qui jouait *Hernani*, il ne savait pas s'il devait prendre son personnage au sérieux. « Je me réserve, disait-il, de régler mon attitude sur celle du public. » Il y avait des choses qu'il ne pouvait digérer, même après que le parterre les eut couvertes de ses applaudissements.

1. *Mes Mémoires*, p. 134.

De ce nombre était le vers fameux : « De ta suite, j'en suis ! » Quand il arrivait à ce passage il prononçait très haut « *de ta suite* », puis il trépignait, il se démenait, il courait sur le théâtre, à droite et à gauche, revenait et saisissait dans tout cela un moment pour prononcer clandestinement le « *j'en suis* » ; après quoi il relevait fièrement la tête comme pour dire à la galerie : « Que pensez-vous de ce petit stratagème? » Sainte-Beuve mimait admirablement le jeu de Firmin dans cette scène : il décrivait en l'air avec le doigt une ligne longuement brisée en tout sens, partant d'un premier trait, *de ta suite*, pour aboutir à un dernier *j'en suis* [1].

Mais la plus terrible était mademoiselle Mars. Victor Hugo a raconté, et sa femme après lui, toutes ses tribulations avec elle, et sa lutte pied à pied au sujet du vers :

Vous êtes mon lion superbe et généreux.

Vigny disait qu'elle avait de la finesse, mais qu'elle ne savait pas juger de la poésie, et il en donnait comme preuve cet exemple : Au lieu de *face*, elle voulait absolument *visage*. « *Face* ! jamais je ne dirai cela ! » s'écriait-elle. Un soir qu'elle avait à dîner quelques écrivains du parti classique, elle leur demanda leur avis. Naturellement ils opinèrent du bonnet. « Face ! mauvais, détestable », lui répondirent-ils en chœur [2]. Et mademoiselle Mars de répéter le lendemain à Victor Hugo : « Je ne dirai jamais *face*. Elle le dit tout de même, et *mon lion* aussi. Mais de quelle humeur et comme elle le fit payer au poète ! Quand Victor Hugo se rendait dans sa loge pour lui renouveler son admiration, c'est à peine si elle avait l'air de l'écouter. Elle finissait cependant par lui tendre la main qu'il lui baisait respectueusement — à l'espagnole.

Cette hostilité des comédiens se prolongea jusqu'à la représentation. Hippolyte Lucas raconte qu'étant allé voir Hugo la veille, il le trouva sur le point de sortir, et qu'il l'accompagna au Théâtre-Français. Chemin faisant il lui demanda s'il était content de la distribution de ses rôles.

— Mon Dieu, répondit-il, je suis dans la position d'un

1. *Souvenirs de Juste Olivier*, p. 17.
2. *Id.*

homme qui a mis son vin en bouteilles ayant déjà servi et imprégnées des goûts de certains crus. Je ne reconnais pas toujours le vin de mon tonneau.

— Vous avez du moins dans mademoiselle Mars un flacon de cristal et d'or.

— Oui, mais dans lequel il y a eu de l'essence de rose, répliqua Victor Hugo en riant [1].

Après les acteurs ce fut la censure. Victor Hugo s'en défiait comme de la peste, ayant eu à souffrir de ses mauvais procédés à l'égard de *Marion de Lorme*. Il aurait pu demander au ministre de faire pour *Hernani* ce que son prédécesseur avait fait pour *Marion*, c'est-à-dire de ne soumettre son drame qu'à un seul censeur choisi par lui, Hugo, dans le bureau de la censure; mais, comme il n'avait aucune faveur à demander aux ministres en exercice, il envoya sa pièce à la censure, la prenant telle qu'elle était, sans réclamation ni précautions, mais non sans crainte. Or, voilà qu'au mois de décembre, en pleines répétitions, il apprit que des vers de son drame, les uns à demi travestis, les autres ridiculisés tout entiers, quelques-uns cités exactement, mais artistement mêlés à des vers de fabrique, des fragments de scène enfin, plus ou moins défigurés et tout barbouillés de parodie, avaient été livrés à la circulation, et qu'après avoir couru dans les journaux, les mêmes fragments étaient lus dans les salons classiques où l'on en faisait des gorges chaudes.

Quels étaient les artisans de ces manœuvres déloyales? Étaient-ce les comédiens? Cela se pouvait, puisque l'on répétait tous les jours sur le manuscrit d'*Hernani*, et que les acteurs se moquaient ouvertement de certaines audaces verbales du poète. Mais il aurait fallu pour cela qu'ils se concertassent, puisque chacun d'eux n'avait que la copie de son rôle, et que le manuscrit du théâtre était mis sous clef après chaque répétition. A la suite d'une enquête minutieuse, Victor Hugo acquit la preuve que les indiscrétions venaient tout droit de la censure, qui avait gardé un manuscrit à sa disposition pour son bon plaisir. Et il l'accusa carré-

1. *Portraits et Souvenirs littéraires*, p. 30.

ment dans une lettre adressée le 5 janvier 1830 au ministre de l'Intérieur [1].

En même temps, *le Mercure du XIX*[e] *siècle*, se faisant l'écho de cette plainte, publiait la note que voici :

On parle d'un abus de confiance bien inouï, dont cependant on ne peut garantir l'authenticité. *On dit, et sans horreur je ne puis le redire,* que des messieurs de la censure ont communiqué des vers, des scènes entières d'*Hernani* et ont fait même des lectures particulières de ce drame! Nous voudrions fournir les preuves de cet acte digne de la censure; mais toujours est-il que M. Victor Hugo se plaint des dépositaires infidèles. Dieu le garde de *ses amis les ennemis!* [2].

Et *le Mercure* ajoutait :

Le froid qui empêchait l'achèvement des décorations d'*Hernani*, ayant cessé [3], il n'y a plus d'obstacle à la représentation de ce drame qui soulève tant de petites noirceurs, tant d'ignobles méchancetés, tant d'injures plates et tant de sots pronostics.

M. Victor Hugo ne se dissimule pas sans doute qu'il est plus difficile d'accaparer un public avec une œuvre large et créatrice, qu'avec des lieux communs traînés de planches en planches depuis le *grand siècle.* Toutefois doit-il mettre sa confiance dans une certaine portion de juges sans préjugés, sans haine et sans envie;

1. *Corresp. de Victor Hugo.* — Un mois plus tard, le 5 février, il écrivait encore à ce sujet à un M. L. Richard, 4, place du Louvre :

Vous me disiez il y a quelque temps, Monsieur, chez notre ami commun Achille Devéria, qu'il était à votre connaissance que des lectures soit partielles, soit totales d'*Hernani* avaient eu lieu en plusieurs endroits, et que vous teniez ces détails de quelqu'un qui avait assisté à l'une de ces lectures. Vous seriez bien bon et je serais bien reconnaissant si vous me transmettiez des détails plus précis, comme par exemple le nom de la personne chez qui la lecture se devait faire et celui du témoin oculaire qui vous en aurait parlé. S'il vous était possible de m'envoyer ce détail dans le délai le plus court, vous ajouteriez à la reconnaissance que je vous dois déjà pour d'autres preuves de bonne et cordiale amitié.

Votre bien dévoué,

V. HUGO.

(Lettre inédite communiquée par M. Louis Barthou.)

2. Voir le tome XXVII, p. 95.

3. L'hiver de 1829 à 1830 fut, en effet, si vif, que la Seine fut prise du 20 décembre à la fin de février. Victor Hugo allait au théâtre en chaussons pour ne pas se casser les jambes en traversant les ponts. On lui apportait une chaufferette. Les acteurs grelottaient, les vers leur gelaient sur les lèvres et ils se hâtaient de bredouiller leur scène pour aller se réchauffer au foyer. Cela n'avançait pas le travail et les inimitiés avaient le temps de s'organiser. (*Victor Hugo raconté*, t. II, p. 302.)

un drame de l'auteur de *Cromwell* ne peut pas être traité comme un pastiche d'écolier; malheureusement des cabales s'ameuteront contre le succès d'un homme estimable qui a donné, il n'y a pas longtemps, la preuve d'un beau caractère libéral, mais toutes les personnes honnêtes se mettront du côté de la justice littéraire. Si comme on a lieu de l'espérer, *Hernani* est une composition de génie, l'Académie et les Scudéry de nos jours auront beau les censurer, il en arrivera comme du *Cid*.

Tout cela naturellement ne faisait qu'exciter la curiosité du public. Aussi quand approcha le jour de la représentation, les moindres places du théâtre furent-elles vivement disputées. Dès le 12 janvier, Benjamin Constant priait Victor Hugo de lui retenir une loge ou deux places pour lui et pour sa femme [1]; le 13 février, M. Thiers, moins pressé et plus gourmand, demandait au poète une loge de six places, en lui disant qu'il avait fait de vains efforts pour se la procurer. Mérimée en sollicitait une autre pour madame Récamier ou à son défaut « deux bonnets d'évêque [2] ». Saint-Marc Girardin en demandait une pour lui [3]. Bref, le Tout-Paris de 1830 était mis en mouvement par « la première » d'*Hernani*.

1. On connaît la lettre de Benjamin Constant par le *Victor Hugo raconté*, voici celle de sa femme, demeurée inédite :

Moi aussi, Monsieur, je me joins à mon mari et comme désir de vous admirer une fois de plus que je ne l'ai déjà fait et comme indiscrétion, car j'ai la plus grande envie non seulement d'assister à la première représentation, mais si je pouvais obtenir quatre places pour la représentation, cela me rendrait fort heureuse, vous voyez que je ne suis pas facile à contenter; n'en accusez que vous, Monsieur, vos *Orientales* m'ont fait un tel plaisir que vous voir après vous avoir lu, et vous lire après vous avoir vu, me semble le meilleur emploi de mon temps. Pardonnez donc à deux indiscrets, si vous les jugez tels.

CHARLOTTE DE CONSTANT

(Lettre tirée de l'Album de madame Victor Hugo et communiquée par M. Lefèvre-Vacquerie).

2. Et Victor Hugo en lui envoyant « la seule loge qui restât » lui disait : « Cela vaudra toujours mieux que des mitres. » (L'original de ce billet fut vendu le 20 novembre 1876 par Gabriel Charavay parmi d'autres *curiosités autographiques*).

3. Voici sa lettre :

L'empressement tout naturel du public pour la représentation de votre pièce me force d'avoir recours à vous, et je m'en félicite. Je ne puis mieux témoigner quelle vive curiosité et quel intérêt m'attire à *Hernani* qu'en m'adressant à vous pour avoir les moyens d'assister à cette représentation. Tout le monde en attend l'événement, et moi, je le désire fort; car personne ne gémit plus que moi sur la stérile monotonie de notre littérature théâtrale; personne ne prend une part plus sincère à ce que vous faites pour ranimer notre théâtre. Il est temps que

Malgré tout, le baron Taylor n'était pas tranquille sur le sort de la bataille. Afin d'augmenter les chances de Victor Hugo, il lui avait offert de changer le claqueur, qui était en quelque sorte à la dévotion de Scribe et de Casimir Delavigne, et de le remplacer par le claqueur du Gymnase, qui lui avait des obligations personnelles. Mais Victor Hugo lui avait répondu qu'il ne voulait ni de l'un ni de l'autre, que les applaudissements salariés lui répugnaient et qu'il préférait un parterre libre. Entendez qu'il avait l'intention de charger la jeunesse des ateliers et des écoles du soin de défendre son ouvrage. Et Taylor lui avait abandonné l'orchestre des musiciens, les secondes galeries et le parterre moins une cinquantaine de places. Il s'agissait maintenant d'organiser cette claque d'un genre nouveau.

Boulanger, Théophile Gautier, Gérard de Nerval, Vivier, Pavie, Ernest de Saxe-Cobourg, fils naturel du duc régnant [1], Achille et Eugène Devéria, Français, Célestin Nanteuil, Édouard Thierry, Pétrus Borel et ses deux frères, se mirent des premiers au service de Victor Hugo. Tous battirent le rappel, dans les ateliers de peinture, de sculpture et d'architecture, et bientôt la maison de la rue Notre-Dame-des Champs fut livrée, comme dit Sainte-Beuve, à plus de quatre-vingts jeunes gens à peine connus d'hier, à qui madame Victor Hugo distribuait des billets. Sainte-Beuve lui-même, cédant à l'enthousiasme général et faisant contre mauvaise fortune bon

l'art se relève : sinon nous tomberons infailliblement dans la littérature des ballets et des mêmes drames dans le génie de la mise en scène.

Auriez-vous la complaisance de m'indiquer comment je pourrais encore avoir au théâtre un billet pour quelque place sûre et commode? Vous obligerez en cela quelqu'un qui mettrait infiniment de prix à se trouver votre obligé dans cette circonstance.

(Lettre inédite tirée de l'Album de madame Victor Hugo et communiquée par M. Lefèvre-Vacquerie.)

1. On lit à son sujet dans *Victor Pavie, sa jeunesse, ses relations littéraires*, p. 105 :

J'ai rencontré chez Victor Hugo ce jeune Saxe-Cobourg intelligent, doux, de façons aristocratiques, quoique sans morgue ni fierté ; il avait été accueilli chez le poète avec beaucoup d'égards et d'empressement. Subitement frappé d'une fièvre maligne, il fit appeler le docteur R... (médecin de la famille Hugo) qui ne put le sauver. Affolé de douleur, sa pauvre mère s'imagina que Victor Hugo, jaloux du génie de son fils, s'était entendu avec le docteur R... pour le faire disparaître de la scène du monde. J'ai vu son portrait chez Hugo qui m'expliqua lui-même le fait dans tous ses tristes détails. Qu'était cette dame de Saxe-Cobourg? Je ne sais...

cœur, remplit spontanément les fonctions de secrétaire et pendant quelques jours écrivit des centaines de lettres du modèle suivant :

Monsieur Victor Hugo, accablé d'occupations et ne pouvant vous répondre, me charge de le faire. Il a été très touché des sentiments bienveillants que vous lui exprimez ; il vous envoie un billet de parterre pour la première représentation d'*Hernani*.

J'ai l'honneur de vous saluer,

SAINTE-BEUVE [1]

Madame Victor Hugo rapporte dans la biographie de son mari qu'elle retrouva, trente ans après, les listes des tribus que Gautier, Gérard de Nerval, Pétrus Borel, etc., s'étaient chargés de mener au combat. Il y avait sur ces listes les noms de Balzac, Berlioz, Cabat, Auguste Mac-Keat (Auguste Maquet) Préault, Jehan du Seigneur, Joseph Bouchardy, Philothée O'Neddy, Gigoux, Laviron, Amédée Pommier, Lemot, Piccini, Ferdinand Langlé, Tolbecque, Tilmant, Kreutzer, etc..., mêlés d'appellations collectives : l'atelier d'architecture de Gournaud, treize places ; l'atelier d'architecture de Labrousse, cinq ; l'atelier d'architecture de Duban, douze, etc. C'est la preuve que Théophile Gautier fut dans ces circonstances autre chose que le comparse à gilet rouge qu'il a dépeint dans son *Histoire du Romantisme*. Et à ce propos il faut que je détruise une autre légende qu'il a également mise en circulation par défaut de mémoire. Il a dit qu'il avait été présenté à Victor Hugo, rue Jean-Goujon, par Gérard de Nerval et Pétrus Borel. Or, chacun sait que Victor Hugo habitait rue Notre-Dame-des-Champs, avant, pendant et deux mois encore après la bataille d'*Hernani*, et qu'il ne transporta son foyer rue Jean-Goujon qu'au commencement du mois de mai 1830. — Comment donc expliquer, m'écrivait naguère un admirateur de Théophile Gautier, que Victor Hugo n'ait pas passé, dès le lendemain, la revue des troupes qui lui avaient assuré la victoire, et qu'il ait attendu jusqu'au mois de mai ou de juin pour donner l'accolade au Jeune-France enthousiaste dont le gilet pourpre avait été le point de mire de toute la salle, le soir du 25 février? — Par la raison bien simple, répondis-je, que Victor Hugo connaissait Théophile Gautier depuis 1829.

1. Lettre inédite.

Cela résulte, en effet, d'une lettre que Sainte-Beuve écrivait de Cologne à Victor Hugo, le 2 novembre de cette année :

Mes amitiés à nos amis, disait Sainte-Beuve, à M. Gautier, qui doit être de retour [1].

Évidemment, Théophile Gautier faisait déjà partie des familiers de la maison.

Mais il y a mieux. Je possède les *Mémoires* manuscrits d'Ulric Guttinguer, que madame Victor Hugo appelait couramment « l'oncle de Normandie » et qui, en cette qualité, avait ses grandes et ses petites entrées rue Notre-Dame-des Champs. Eh bien, voici ce que je lis dans ces *Mémoires* sous la date du 27 juin 1829 :

J'ai fait, chez Victor Hugo, la connaissance du jeune traducteur de *Faust*. C'est un esprit charmant, avec des yeux naïfs, et qui a des idées à lui sur Gœthe et sur l'Allemagne. Il avait demandé à Victor Hugo la permission de lui présenter quelques-uns de ses amis, et l'un d'eux, qui a l'air d'un étudiant et qui porte sur le dos des cheveux aussi longs que ceux d'une jeune fille, m'a dit qu'il se destinait d'abord à la peinture, mais qu'à présent il voulait faire de la littérature comme Gérard. Voilà encore deux bonnes recrues pour les batailles de l'avenir!

Plus de doute après cela : Théophile Gautier (le jeune homme aux longs cheveux) n'avait pas attendu la représentation d'*Hernani* pour offrir ses services à Victor Hugo, et nous savons par ailleurs que, durant les répétitions de ce drame héroïque, il s'était chargé d'enrôler tous les rapins de l'atelier de Charlet.

Mais comment Gérard de Nerval, qui avait connu Théophile Gautier sur les bancs du collège Charlemagne, était-il entré en relations avec Victor Hugo? — C'était hier encore une énigme pour moi comme, du reste, pour M. Maurice Tourneux et pour tous ceux qui ont étudié la vie de Gérard, et j'avais renoncé depuis longtemps à la déchiffrer, quand le hasard, qui m'est décidément une providence, m'en donna tout récemment la clef.

1. *Revue de Paris* du 1er décembre 1904. *Lettres de Sainte-Beuve à Victor Hugo.*

J'ai comme ami à Fontainebleau un homme de loi qui est aussi un bibliophile émérite. C'est M. Aristide Marie. Je le nomme ici parce qu'il nous a donné, il y a quelque temps, un très beau livre sur Célestin Nanteuil, et que, de ce chef, il appartient un peu à la corporation des gens de lettres. M. Aristide Marie connaît à fond tous les illustrateurs romantiques ; je voudrais qu'il eût assez de loisirs pour faire un autre livre sur les frères Johannot, car cela nous manque. Mais il s'occupe en ce moment d'écrire la vie de Gérard de Nerval pour laquelle il a recueilli patiemment, ici et là, un peu partout, les documents les plus précieux, et il n'est pas homme à chasser deux lièvres à la fois.

L'autre jour donc j'étais chez lui : il me montra le manuscrit d'un ouvrage de Gérard dont jamais personne n'a entendu parler, Gérard lui-même n'en ayant soufflé mot nulle part.

Cela est intitulé : HAN D'ISLANDE, *mélodrame en 3 actes et en 9 tableaux, 1829*.

Je ne pouvais en croire mes yeux.

Je pris le manuscrit entre mes mains, je le regardai du haut en bas, j'en tournai les pages : c'était bien l'écriture de Gérard qui se flattait de rivaliser comme calligraphe avec les copistes des plus riches manuscrits de l'Iram. Et je vis au *verso* de la page du titre, que Gérard avait destiné le rôle principal à Beauvallet.

Qu'en conclure? Que le futur auteur des *Illuminés* avait demandé, en 1828 ou 1829, à Victor Hugo l'autorisation de tirer un mélodrame de son « terrible » *Han*, comme disait Lamartine, qu'il l'avait obtenue, et que son intention était de faire jouer cet ouvrage à l'Odéon.

Et voilà pour moi l'explication de sa présence et de celle de Gautier chez Victor Hugo, au mois de juin 1829.

Le plus drôle c'est que, jusqu'en 1827, date de sa traduction de *Faust*, Gérard n'était rien moins que romantique. Il n'avait même que des railleries à l'adresse de la nouvelle école littéraire, et j'ai vu chez M. Marie un petit cahier de poésies manuscrites où, dans une langue d'ailleurs médiocre, Gérard semble vouloir paraphraser le quatrain célèbre ;

Où, ô Hugo, jucheras-tu ton nom?

Ces poésies de jeunesse sentent encore l'apprenti. Gérard a donc bien fait de ne pas les envoyer à l'impression. Cependant elle confirment ce que nous savions déjà de ses sentiments à l'égard du romantisme. Il ne devait se modifier que dans la société du docteur Faust. Et cela se comprend. Si jamais livre était capable de captiver les jeunes imaginations par les diableries du moyen âge et par l'attrait mystique des légendes d'outre-Rhin, c'était bien le chef-d'œuvre de Gœthe.

Alexandre Dumas, qui avait visité l'Allemagne avec Gérard, lui disait un jour en riant :

— Ton honneur sera de nous avoir apporté la *Bible.*

La Bible, c'était beaucoup dire, mais il est certain qu'à partir de 1828, tous les romantiques qui se respectaient se mirent à lire *Faust* dans la traduction de Gérard, et que cette lecture ne fut pas étrangère au voyage, gros de conséquences, que David d'Angers fit l'année suivante à Weimar.

Je reviens à Théophile Gautier.

A présent que nous savons pertinemment en quels termes il était avec Victor Hugo au mois de février 1830, nous ne devons ajouter foi à aucun récit — fût-ce le sien ! — qui représenterait notre Théo entrant dans la salle du Théâtre-Français, le soir d'*Hernani*, avec un des six cartons timbrés du mot de passe espagnol *Hierro* que lui aurait remis Gérard de Nerval.

Six cartons ! pour un homme qui s'était vanté quelques jours avant d'enrôler tout l'atelier de Charlet ! tudieu, monseigneur, ce n'était guère la peine d'arborer un gilet rouge !

Victor Pavie, simple provincial d'Angers, commandait à lui seul une compagnie de vingt-neuf claqueurs.

J'aime mieux croire que Théo avait perdu la mémoire. Je ne parle pas de celle du cœur qui ne lui fit jamais défaut.

Il y a des gens qui, à une certaine distance des événements, sont tentés d'exagérer leur rôle. On ne fera pas ce reproche à Gautier. Je ne sais même pas s'il était sûr, à la fin de sa vie, d'avoir porté le soir d'*Hernani* son gilet légendaire. Cambronne soutenait bien, quand il n'avait plus de dents, qu'il n'avait pas dit aux Anglais sa fameuse et brève réplique.

Mais la légende, comme la mauvaise herbe, repousse toujours. Qu'importe, d'ailleurs, qu'à la bataille d'*Hernani*, Théo

ait commandé, ou qu'il ait servi sous les ordres de Gérard de Nerval? Du moment qu'il estimait que c'était assez pour sa gloire d'y avoir assisté en gilet rouge, nous ne devons pas être plus difficiles que lui. Quant à moi, sous le bénéfice de ces observations, je lui tire volontiers mon chapeau.

IV

Voilà donc les tribus formées pour la bataille. Le jour de la représentation (25 février) qui était le surlendemain du mardi gras, elles affluèrent, entre deux heures et demie et trois heures, vers le Théâtre-Français, par toutes les rues avoisinantes, en chantant des chansons d'atelier et en poussant de grands cris, ce qui mit tout le monde aux portes.

— Vous pouvez nous regarder, criait Philotée O'Neddy, nous sommes les brigands de la pensée!

— Les sauvages de l'art! hurlait Préault.

Ce n'étaient pourtant pas les Huns d'Attila, dit Théophile Gautier, qui campaient devant le théâtre, malpropres, hérissés, stupides; mais bien les chevaliers de l'avenir, les champions de l'idée, les défenseurs de l'art libre: et ils étaient beaux, libres et jeunes. Oui, ils avaient des cheveux! on ne peut pas naître avec des perruques — et ils en avaient beaucoup qui retombaient en boucles entières. Cela est vrai, mais cela seyait fort bien à leurs têtes spirituelles, hardies et fières, que les maîtres de la Renaissance eussent aimé à prendre pour modèles [1].

Et pendant que Gérard de Nerval, Devéria, Gautier, Boulanger, Paul Huet, Victor Pavie, ralliaient leurs troupes et les rangeaient sous les galeries du théâtre, on entendait ces mots courir de proche en proche :

— Tu réponds de tes hommes?

— Comme toi des tiens.

— *Hierro!* mort aux perruques!

Quand tous les conjurés furent réunis, le baron Taylor,

1. *Histoire du Romantisme.* — J'ai mis à contribution dans ce paragraphe les *Souvenirs* de Pontmartin, le *Victor Hugo raconté*, la *Correspondance de Victor Pavie* et surtout les *Mémoires inédits de Guttinguer.*

pour dégager les abords de la Comédie, fit ouvrir sur la rue Montpensier une porte inusitée par où ils envahirent la salle et se répandirent dans les places qui leur étaient réservées. Il était trois heures et demie ; or, le rideau ne devait être levé qu'à sept heures! Comme ils ne pouvaient chanter toute l'après-midi, l'idée leur vint pour passer le temps d'avancer l'heure du dîner. Et donc ils déplièrent sans façon, sur les banquettes ou sur leurs genoux, leurs journaux et leurs mouchoirs en guise de serviettes, pour manger le saucisson à l'ail, le jambon et le fromage qui composaient généralement leurs provisions de bouche. Naturellement, ils burent ferme aussi ; en sorte que, sur tant d'hommes, il y en eut un certain nombre qui, vers le soir, éprouvèrent le besoin d'expulser le trop-plein de ce qu'ils avaient bu. Mais les ouvreuses n'étaient pas encore arrivées, et la porte de communication qui donnait sur la scène était fermée à double tour. Comment faire? Ils montèrent au paradis... On devine la surprise et l'indignation du public, quand il pénétra dans la salle. Cette exclamation fut sur toutes les lèvres « Pouah! quelle horreur! » Heureusement que les dames n'avaient eu garde d'oublier leurs flacons de parfum.

Vers six heures on vit arriver Sainte-Beuve, suivi de deux jeunes gens qui avaient l'air de ses acolytes.

— Tiens, dit un mauvais plaisant, il faut croire que son confesseur lui a permis d'assister à la représentation.

Le bruit avait couru, en effet, que l'auteur mystique des *Consolations* allait demander une dispense à cause du carême!...

Puis ce fut l'entrée de Vigny, toujours grave et solennel, que le parterre salua d'une triple salve d'applaudissements. Cette manifestation spontanée ne fut pas du goût des classiques, et il y eut des murmures au balcon et à la première galerie. C'est là que l'école de Delille et de Ducis étalait sa collection de têtes chauves. « A l'aspect de ces moignons glabres sortant de leurs cols triangulaires avec des tons couleur de chair et beurre rance, malveillants malgré leur apparence paterne, un jeune sculpteur, célèbre depuis, dont les mots valaient les statues (Préault), s'écria au milieu d'un tumulte :

— A la guillotine, les genoux!

— Oui, à la guillotine! répétèrent tous les camarades.

Et Vigny qui, sans le vouloir, avait déchaîné cette tempête, se laissa emporter jusqu'à dire : « Aux fureurs littéraires qui m'agitent, je comprends les fureurs politiques de 93[1] ! »

Tout à coup il y eut un grand mouvement de curiosité dans la salle, et tous les regards se dirigèrent vers une loge d'avant-scène où l'on venait d'apercevoir une robe blanche. On crut d'abord que c'était madame Victor Hugo. Mais non, c'était Delphine Gay qui, sous l'écharpe bleue du portrait d'Hersent, s'accoudait au rebord de la loge dans sa pose accoutumée. L'apparition de cette déesse excita l'enthousiasme des romantiques qui se levèrent et battirent des mains. Cette fois les classiques, par galanterie, gardèrent un respectueux silence.

Quelques instants après, parut madame Victor Hugo dans tout l'éclat de sa beauté brune. « Madame, lui avait dit Émile Deschamps, il suffira de vous voir pour que le classique le plus enragé applaudisse comme nous. » — Les applaudissements partirent, en effet, de tous les coins de la salle. Et tout en échangeant un sourire avec Delphine qui était en face d'elle, elle remercia le public d'une gracieuse inclination de tête. On remarqua alors qu'elle avait sous le menton un bandeau blanc qui lui seyait à ravir. Était-elle malade? « Non, dit Paul Foucher à ceux qui l'interrogeaient, ma sœur a seulement le mal d'amour. » — Et Sainte-Beuve trouvait que cela la rendait encore plus jolie. Cependant la salle s'était remplie jusqu'aux combles, et le paradis commençait à s'impatienter.

On frappa les trois coups; la toile se leva sur la chambre à coucher de doña Sol. Mademoiselle Tousez qui faisait la duègne n'avait pas ouvert la bouche, que les classiques murmurèrent. Pensez donc : Victor Hugo avait eu l'audace de commencer sa pièce par un enjambement :

> Serais-ce déjà lui? C'est bien à l'escalier
> Dérobé,

Quelle abomination! la scène où don Carlos se cache dans une armoire, à l'arrivée d'Hernani, fit dire à un spectateur du

1. Voir notre ouvrage sur Alfred de Vigny.

balcon : « C'est comme dans *Britannicus!* » et celle où don Ruy Gomez, en entrant chez sa mère, s'écrie :

Par saint Jean d'Avila, je crois que sur mon âme
Nous sommes trois chez vous! c'est trop de deux, Madame.

fit dire au même spectateur : « C'est comme dans *le Barbier de Séville.* » Ce qui lui attira cette riposte du parterre : « Silence aux perruques! »

Par contre les romantiques applaudirent à tout rompre la scène où Hernani parle de Ruy Gomez en ces beaux vers :

O l'insensé vieillard, qui, la tête inclinée,
Pour achever sa route et finir sa journée,
A besoin d'une femme, et va, spectre glacé,
Prendre une jeune fille! O vieillard insensé!
Pendant que d'une main il s'attache à la vôtre
Ne voit-il pas la mort qui l'épouse de l'autre?
Il vient dans nos amours se jeter sans frayeur?
Vieillard, va-t-en donner mesure au fossoyeur.

Au second acte, en entendant le dialogue entre don Carlos et Hernani, qui se termine par ce vers :

Et quand j'aurai le monde?
— Alors j'aurai la tombe,

quelques loges mêlèrent leurs applaudissements à ceux de l'orchestre, du parterre et de la seconde galerie. Mais le vrai danger n'était pas franchi. L'endroit redoutable était la scène des tableaux, désignée d'avance aux moqueries des classiques, non par la parodie du Vaudeville, comme le dit madame Victor Hugo, puisque cette parodie ne fut jouée que le 23 mars, mais par les gorges chaudes qu'on en avait faites dans les salons.

Ce troisième acte commença bien. Les vers de don Ruy Gomez à dona Sol :

Quand passe un jeune pâtre, — oui, c'en est là, — souvent,
Tandis que nous allons lui chantant, moi rêvant,
Lui dans un pré vert, moi dans mes noires allées,
Souvent je dis tout bas : — O mes tours crénelées,
Mon vieux donjon ducal, que je vous donnerais,
Oh! que je donnerais mes blés et mes forêts

Et les vastes troupeaux qui tondent mes collines
Mon vieux nom, mon vieux titre, et toutes mes ruines,
Et tous mes vieux aïeux qui bientôt m'attendront
Pour sa chaumière neuve et pour son jeune front!

Ces vers-là, dits par Joanny avec une fierté mélancolique touchèrent les femmes et il y en eut qui battirent des mains. Alors le jeune de Saxe-Cobourg cria : Vivent les femmes! — Joanny avait une sorte de gaucherie hautaine et de noblesse familière qui allait à merveille à son personnage. Il aborda grandement la scène des portraits et fut suivi par le public attentif jusqu'au sixième, mais là se firent sentir quelques marques d'impatience. Deux de plus, on sifflait! le vers fameux : *J'en passe et des meilleurs* sauva tout. Le dernier portrait fut salué d'acclamations qui redoublèrent quand on vit don Ruy aimer mieux livrer sa vie et sa fiancée que l'hôte qu'il sait son rival.

Le quatrième acte, avec le monologue de Charles-Quint, enflamma toute l'assistance. Ce n'étaient plus des acclamations, c'était un brasier de oh! comprimés et sourds, si bien que Louis Reybaud, parlant de la représentation disait : « Dans l'état d'effervescence où nous étions, on doit nous savoir gré de ce que nous n'ayons pas démoli la salle [1]. »

Il faut entendre Victor Pavie raconter cette fin de pièce :

Mes vingt-neuf amis (tous Angevins d'origine) me faisaient comme les plumes à la queue d'un paon. Ils s'étalaient en roue de ma gauche à ma droite et me secondaient de toute la puissance de leurs poumons, l'ampleur de leurs battoirs et le trépignement de leurs pieds. A chaque bond que je faisais sur ma banquette, le corps incliné vers l'abîme du parterre, deux mains officieuses et inconnues pesaient sur mes épaules et contremandaient mon élan... Il n'y avait que l'entraînement de la passion qui pût produire quelque chose après le grandiose concentré du quatrième acte, et de toute manière cet effet dépassa l'attente. Le son du cor fut un navrement universel pour les quatre points de la salle [2]...

Or, savez-vous ce que faisait Victor Hugo, pendant que se décidait ainsi le sort de son drame? Il signait, s'il faut en

1. *Jérôme Paturot à la recherche d'une position sociale.*

2. *Lettre de Pavie à son père*, du 26 février 1830.

croire le « témoin de sa vie », sur la table d'un bureau de tabac voisin, un traité avec l'éditeur Mame qui, de peur que la pièce ne lui échappât, était venu jusque sur la scène, après le troisième acte, lui en offrir la somme de six mille francs. — Sainte-Beuve dit même quinze mille, mais il était mal renseigné. Quand madame Victor Hugo nous raconta cette histoire, elle ignorait évidemment, ou ne se la rappelait plus, la lettre que son mari avait écrite à Paul Lacroix, le 27 février 1830, à minuit, après la seconde représentation d'*Hernani*.

Je suis assailli de libraires, lui disait-il. Envoyez-moi, je vous prie, M. Fournier. Ou bien écoutez ceci. Tout le monde me conseille de ne pas traiter moi-même, vu ma faiblesse et ma facilité en affaires d'argent. On m'engage à choisir un ami pour débattre avec les libraires. Cela vous ennuierait-il bien fort, cher ami, de me rendre ce service? ou auriez-vous le temps? êtes-vous d'avis surtout que la chose se fasse sans moi? Votre conseil, votre bon conseil là-dessus [1].

Sa faiblesse en affaires d'argent! Je ne sais si Victor Hugo était aussi facile qu'il le dit, en 1830; en tout cas il ne tarda pas à se rattraper. M. Ad. Jullien nous apprend, en effet, que le premier traité conclu par lui avec Renduel, le 20 août 1831, pour *Marion de Lorme*, était tout à fait draconien [2] et que, du mois d'octobre 1835 à la fin de l'année 1838, Renduel lui versa pour l'exploitation de ses œuvres, moins les *Odes et Ballades* et *les Orientales*, la somme respectable de 43 000 francs.

Quoi qu'il en soit, Victor Hugo, qui avait suivi dans les coulisses toutes les péripéties de la bataille, ne se départit pas un seul instant de son calme olympien, en dépit de la mauvaise humeur des artistes en général et de mademoiselle Mars en particulier. Car doña Sol n'était pas contente, et reprochait au poète de lui avoir taillé un rôle où, jusqu'au cinquième acte, elle avait été à peine applaudie, elle qui avait l'habitude de l'être

1. *Corresp. de Victor Hugo.*

2. L'éditeur avait le droit de tirer autant d'exemplaires qu'il voudrait par série de 500, en payant 2 francs par exemplaire à l'auteur qui paraphait tous les titres, les gardait chez lui, ne les livrait que contre argent donné d'avance, par série de 500, et devait rentrer dans sa propriété au bout d'un an. (*Le Romantisme et l'éditeur Renduel*, p. 94.)

dès son entrée en scène. Et il avait beau lui répéter : « Prenez patience! votre tour va venir! » il ne pouvait la dérider. Ce n'est que lorsque la toile fut tombée sur la mort tragique des deux amants, et qu'il fut allé dans sa loge lui faire les compliments qu'elle méritait, que mademoiselle Mars changea de figure, et, toute radieuse de son triomphe, lui dit :

— Eh bien! vous n'embrassez pas votre doña Sol?

Pendant ce temps-là toute la salle, à l'exception des rangs classiques acclamait le vainqueur que, suivant l'usage venait de lui nommer l'acteur Firmin. On entendait les partisans de Victor Hugo crier à tue-tête : « L'auteur! l'auteur! bravo! Victor! amenez! amenez! » Mais Victor eut le bon goût de se dérober à ces ovations et rentra chez lui comme un bon bourgeois, sans se douter que c'était vers sa jeune femme que les applaudissements et les vivats allaient se retourner à la sortie du théâtre. Quand il arriva rue Notre-Dame-des-Champs, une quinzaine d'amis l'attendaient, dont Dumas, Pavie, Devéria. — Sainte-Beuve était resté dans un café voisin du théâtre, occupé à rédiger avec Charles Magnin le bulletin de la représentation[1]. « Il se trouva, dit Pavie, que j'attrapai le premier Victor Hugo. Mais je n'osais y toucher avant sa femme. Je tremblais devant lui avec l'épilepsie de Firmin. Puis je me cramponnai à lui et l'embrassai si dur que j'écrasai mon chapeau entre cet étau. Lui, comme de coutume, demandait si nous nous étions amusés, et il était enchanté que cela nous eût fait plaisir[2]. »

Le surlendemain, Chateaubriand qui avait assisté à la représentation dans la loge de madame Récamier, et qui, s'il faut en croire Sainte-Beuve, avait partagé l'admiration commune *à cause de l'amour du vieillard* pour doña Sol, Chateaubriand envoya ses compliments à celui qu'il avait baptisé « l'enfant sublime », et Sainte-Beuve pouvait dire en toute vérité que la question romantique venait d'être portée par le seul fait d'*Hernani* à cent lieues en avant. Quant à Stendhal, bien que « le champagne et la pièce » ne lui eussent pas enlevé son mal de tête, il fut bien forcé de reconnaître que cette tragédie en vers

1. Magnin fit trois articles sur *Hernani* dans le journal *le Globe*. Le premier parut le 1er mars; le second le 12 et le troisième le 29.

2. André Pavie, *Médaillons romantiques*.

« mal imitée des *Two gentlemen of Verona* et autres pièces du divin Shakespeare », avait cause gagnée devant l'opinion, puisque toute la presse, à deux ou trois journaux près, entonnait les louanges d'Hugo.

Mais la partie n'était pas encore gagnée au Théâtre-Français, et pendant une quinzaine de jours, il fallut que Victor Hugo continuât de battre le rappel des conjurés pour arracher, comme il disait, sa dernière dent au pégase classique.

La seconde représentation d'*Hernani* fut houleuse. Il y eut réaction pendant les trois premiers actes « des murmures et des ricanements de femmes ignobles qui obligèrent madame Victor Hugo à se retirer ». Pavie et ses Angevins durent « protester, debout sur les banquettes, contre un infâme sifflet gagé ». Mais les deux derniers actes obtinrent un succès prodigieux.

A la troisième représentation il y eut une petite scène entre le public et la police. A la fin du cinquième acte, mademoiselle Mars ayant été rappelée à grands cris, on vit arriver à sa place le commissaire, qui, après de grands saluts, parla d'ordres impérieux qu'il venait de recevoir. Le public se fâcha et tempêta jusqu'à ce que le rideau se fût relevé et que mademoiselle Mars parût.

La quatrième représentation fut orageuse, quoique la victoire fût restée aux bravos. La cinquième mi-bien, mi-mal. « Nous sommes sur les dents, mandait Sainte-Beuve à Saint-Valry, car il n'y a guère de troupes fraîches pour chaque nouvelle bataille, et il faut toujours donner comme dans cette campagne de 1814. »

A la sixième représentation la présence de la duchesse de Berri calma la fureur des classiques, et l'opposition alla en diminuant chaque jour. La Comédie, d'ailleurs, fit d'excellentes affaires. Les deux premiers soirs lui avaient rapporté neuf mille francs, ce qui était sans précédent au théâtre. Elle n'encaissa dans la suite pas moins de quatre mille francs par représentation.

Le livret de la pièce eut le même succès. Nous avons dit que Victor Hugo avait cédé son manuscrit à l'éditeur Mame. Celui-ci vendit à son tour au *Cabinet de lecture*, petite gazette paraissant six fois par mois et qui donnait le résumé de toutes

les feuilles quotidiennes, le droit de publier le drame d'*Hernani*, acte par acte, dans cinq numéros successifs, à partir du 4 mars [1].

Et le 16 de ce mois Victor Hugo, très préoccupé de la vente de son livre, adressait à Jal la lettre suivante :

Il faut que vous fassiez deux choses pour moi, mon excellent Jal, d'abord que vous acceptiez *Hernani*, ensuite, que vous en disiez un mot de compte rendu dans *le Figaro*. Mon ami Roger m'a affirmé hier soir qu'on vous laisserait dire tout ce que vous voudriez. Seriez-vous assez bon en ce cas, pour me prêter aide et main-forte en cette crise d'art et de théâtre? J'ai grand besoin de tous mes amis, et quand ils ont votre valeur, votre autorité et votre influence, leur secours est victoire.

Mettez-moi aux pieds de madame Jal qui doit me trouver bien malhonnête de n'avoir pas encore été m'y mettre moi-même. C'est le théâtre qui me prive de la joie de vous aller voir, et ce n'est pas une de mes moindres raisons de le maudire.

A vous cordialement.

V^or H. [2]

16 mars.

Puis vinrent les parodies, qui sont aux pièces de théâtre ce que les caricatures sont aux hommes en vue : la monnaie courante de la popularité. Le 12 mars, la Porte-Saint-Martin représentait *N, i, ni ou le Danger des Castilles*, parodie en cinq actes et en vers sublimes mêlés de prose ridicule, de Dupeuty, Carmouche et de Courcy, dans laquelle don Carlos était changé en don Pathos, doña Sol en mademoiselle Parasol et dom Gomez en père Dégommé. — Le 23 mars le Vaudeville donna la première représentation de *Harnali ou la contrainte par cor*, cinq tableaux en vers d'Auguste de Lauzanne; et, le 16 mai, le théâtre de la Gaîté représenta *Oh qu'nenni ou le Mirliton fatal*, cinq tableaux de Brazier et Carmouche.

Nombreux aussi furent les pamphlets qu'inspira le drame d'Hugo. L'un des plus spirituels et des plus modérés fut celui que j'ai vu, naguère, à Marseille, dans la riche bibliothèque de M. Rondel. C'est une lettre adressée à Victor Hugo par Charles

1. Voir à ce sujet *le Globe* du dimanche 14 mars. — M. Rondel, de Marseille, possède les numéros du *Cabinet de lecture* où fut publiée la pièce d'*Hernani*.

2. Lettre inédite communiquée par M. Jules Macqueron.

Farcy, laquelle est suivie d'un projet de charte romantique [1]. Je me reprocherais de ne pas reproduire ici le passage de la lettre où sont résumées toutes les critiques faites à la pièce d'Hernani.

Laissons les voltigeurs de l'ancien régime, disait Farcy, se moquer ouvertement d'*Hernani* et de sa préface. Laissons-les dire que ce mélodrame en versi-prose prouve, comme l'avait déjà prouvé le *Cromwell*, que l'auteur n'est pas d'étoffe à faire un poète tragique; que la donnée en est prise dans un poème de Prior (*Henry and Emma*); que la belle mais trop longue scène de Ruy de Silva avec les portraits de ses ancêtres est imitée d'une tragédie anglaise intitulée *Evadne*, que la catastrophe « à cela près de l'invention du cor », est imitée de *Roméo et Juliette*, de Shakespeare; que ce cor et le suicide obligé qu'il amène est une conception fausse, attendu qu'au XVI[e] siècle le suicide était, dans toute la chrétienté, un crime devant Dieu et devant les hommes, et que l'honneur castillan ou tout autre honneur ne pouvait l'emporter ainsi sur ce profond sentiment religieux; que la contexture de la pièce est aussi vicieuse que la donnée principale, par l'invraisemblance des événements et par l'ignorance des ressorts scéniques; que les détails n'y sont pas mieux étudiés que l'ensemble; que, par exemple, il n'y avait du temps de Charles-Quint d'autres *armoires* que celles qui étaient destinées à renfermer les *armes* et qu'elles ne servaient pas à une garde-robe de femme; que don Carlos se conduit d'un bout à l'autre de la première pièce ou *logie*, comme un drôle; qu'*Hernani*, qui parle sans cesse de sa qualité de bandit, de son poignard, de la soif qu'il a du sang de don Carlos, qui s'exprime enfin comme un furieux prêt à l'assassiner en toute rencontre, le tient deux ou trois fois en son pouvoir sans tenter seulement de se jeter sur lui, même au moment où le prince violente doña Sol; que cette doña Sol, toute Espagnole et toute passionnée qu'elle soit, se comporte comme il ne convient pas à une fille de haut rang, et en outre d'une manière opposée au naturel lorsque, voyant son enlèvement manqué, elle reste exposée à toutes les avanies dans la rue, devant sa porte au lieu de rentrer chez elle, sauf à se faire réenlever le lendemain; que Ruy de Silva n'est qu'un Bartholo maladroit; enfin que le style, pour couronner l'œuvre, est barbare et ridicule, autant que l'action...

Tout cela, critiques, parodies, pamphlets, ne faisait que

1. Cette *Lettre à Victor Hugo* parut en 1830 chez Loudois et Biogt, libraires.

grandir le jeune vainqueur du 25 février 1830. Mais le bouquet de ce feu d'artifice, c'est encore Sainte-Beuve qui en fit les frais avec son livre des *Consolations*. On sait qu'il est tout entier à la louange de Victor Hugo et de sa femme. Après l'avoir lu, Stendhal écrivait à Sainte-Beuve : « La passion a sa pudeur; pourquoi révéler ces choses intimes? Pourquoi des noms?... [1] » Pourquoi? parce que le Romantisme le voulait ainsi et que, non content d'être le vice-roi du Cénacle, Sainte-Beuve tenait à faire savoir au monde qu'il était amoureux de la reine.

LÉON SÉCHÉ

1. Lettre du 26 mars. — Stendhal y ajoutait cette phrase prophétique : « Je crois qu'on parlera de vous en 1890. Mais vous ferez mieux que les *Consolations*, quelque chose de plus fort et de plus pur. »

GENS DE GUERRE AU MAROC[1]

V

SOUS LES MURS DE MEKNÈS

Sous les hautes murailles de Meknès, que le vent et le soleil ont patinées d'ocre et d'or fauve, la brigade Dalbiez bivouaquait depuis la veille.

Levé avant l'aube, j'avais vu, le matin, s'éclairer peu à peu la plaine que tigraient les alignements réguliers des tentes-abris, s'évaporer les écharpes de brume qui s'étiraient au revers des mamelons et reprendre couleur et vie l'étendue morne, à peine bossuée par les débris des aqueducs écroulés. Les djellabas des pasteurs marocains avaient éparpillé leurs menues taches blanches dans l'ivoire blond des orges; les troupeaux de moutons avaient semé d'ellipses rousses le vert olive des jujubiers; sur l'orangé d'un sentier qui grimpait à travers le vert mousse des blés le burnous aubergine d'un cavalier avait couru. Le ciel s'était vêtu de « vieux rose » et de « vert Nil » et, tout à coup, au-dessus des masses de l'Atlas, le disque rougeoyant avait émergé, salué par les nasillements des trompettes, par les roulements sourds des tambours, par les fredonnements alertes des clairons. Et aussitôt la clarté souveraine, insolente et divine avait baigné les êtres et les choses.

1. Voir la *Revue* du 1er mai.

Une fois de plus, j'avais savouré les sensations exquises du jour naissant. On est là, tête nue, la poitrine à l'aise dans la tunique déboutonnée, les poumons dilatés, les yeux en fête. On a marché hier, on marchera demain, et c'est tout ce qu'on sait : nuls soucis, nulles préoccupations que celles, très élémentaires et très machinales, du métier. Le cœur est en paix, le cerveau est inactif et parfaitement vide, la chair est en joie, — une joie animale de vivre, d'être jeune et fort, et de ne penser à rien, qu'à vivre. — On jouit merveilleusement de l'aurore, de la brise qui se lève, des ombres bleues que font les talus, du feuillage qui ondule entre les créneaux des vieux remparts, des mélopées enfantines et ténues que susurre l'ordonnance sénégalaise, assise à la turque sur la natte de votre lit, des sonores défis que se lancent les coqs attachés par la patte aux piquets d'un parc à mulets...

Une allégresse inépuisable émanait de cette humanité fourmillante. Les torses nus et hâlés se courbaient sur les seaux en toile où moussait le savon ; les masques basanés ruisselaient d'eau rougie par la terre pulvérisée ; les bras musclés et noueux comme des sarments levaient au-dessus des têtes les bottes de paille. Et les rires, les rires francs et juvéniles, des rires satisfaits d'hommes bien portants, sonnaient sans relâche. Une demi-douzaine de chasseurs d'Afrique, — des Béarnais trapus et des Basques sveltes, — s'étaient assis en rond pour fourbir leurs gourmettes. L'un d'eux, quelque *pelotari* de Saint-Jean-Pied-de-Port ou de Béhobie, avait entonné une de ces complaintes saugrenues que se transmettent de génération en génération les gens des Sept-Provinces. Elle n'était guère folâtre, sa chanson, et l'on eût dit plutôt d'un *vocero* ; mais l'heure était si radieuse, mais cette mélodie du pays renforçait d'un charme si puissant la gaieté ambiante que les chanteurs, entre deux couplets, riaient à gorge déployée et lâchaient leurs chaînettes pour se taper sur les cuisses.

Des Sénégalais parfaitement nus, des Bambaras géants aux épaules d'athlètes gambadaient et sautaient autour des fourneaux rustiques où les cuisiniers agenouillés faisaient chauffer les marmites de café. Les vingt coloniaux d'une section de mitrailleuses, occupés à relever sans hâte les pans de leurs tentes reprenaient en chœur des couplets montmartrois :

On ne parl' que de Rosa
Et de sa sœur Joséfa,
Qui sont, paraît-il...

Hilares, ils s'interrompaient pour reprendre haleine et repartaient de plus belle, au rythme des grosses pierres cognant les pieux de bois.

Une trentaine de tirailleurs algériens, puis cinquante, puis cent, bondissaient aux trousses d'un lièvre infortuné qu'un sloughi avait levé et qui déboulait d'un talus. Les forcenés en pantalons-jupes de coutil s'égaillaient à travers le bivouac avec des hurlements féroces de meute découplée, franchissaient d'un élan prodigieux les tranchées et les trous. Les cailloux volaient des mains tendues en avant, manquaient leur but qui filait éperdument, échappait aux traqueurs, disparaissait. Les Arabes bronzés revenaient tout penauds, gesticulant et ricanant.

La chaleur avait crû. La sonnette de cuivre d'un marchand d'eau avait tinté, grêle et musicale. D'humbles juifs, voûtés et recroquevillés dans les plis de leurs soutanelles noires, avaient promené dans les rues de notre ville de toile leurs formes de personnages bibliques, avaient balbutié au passage des officiers les phrases de langue française apprises dans les écoles de l'Alliance israélite, — pauvres diables accoutumés à trembler sous la botte et le sabre marocains et qui souriaient timidement à leurs libérateurs...

Des fanfares éclatèrent. Le camp secoua la torpeur qui l'envahissait, s'emplit de tumulte, de casques, de chéchias galopant vers l'angle nord-ouest du rempart où flottaient des nuages de poussière. Un camarade me renseigna :

— Ce sont les colonnes Brûlard et Gouraud qui arrivent de Fez avec le général Moinier.

— Mais la concentration, croyais-je, ne devait s'opérer que demain ou après-demain...

— Je le croyais aussi. Mon vieux, mystère et état-major!... On ne nous dit rien, nous ne savons rien... Nous marchons : voilà la seule certitude qui nous soit permise... Et nous avons les pieds en dentelle : voilà une autre certitude, qui dérive directement de la première...

— Que va-t-on faire, ces jours-ci?

— Mystère, mon vieux!... On marche...

Un autre camarade intervenait, un médecin-major, le type de ces commères mâles qui ramassent et colportent les petits potins du corps expéditionnaire et multiplient avec une candeur désarmante les nouvelles les plus inattendues et les « tuyaux » les plus « increvables ». Il en est, d'ailleurs, dans le tas, qui ne crèvent point.

— On dit, — chuchota notre homme, avec un accent indubitablement provençal, — on dit que nous allons tous ensemble nous rendre à Fez et que là, le 14 juillet, Moulaï Hafid nous passera en revue... Eh bien, c'est faux!

En cinq minutes, tandis que nous allions de conserve à la rencontre de nos amis, le « morticole » vida son sac. Il tenait d'un infirmier, — qui le tenait d'un tel, lequel le tenait d'un tel, lequel à son tour..., — il tenait d'un infirmier que ce bruit de revue solennelle dans les plaines de Fez était « sans fondement ». D'après lui, les trois colonnes réunies marcheraient sur Casba-el-Hadjeb, imposeraient aux tribus Beni M'tis une garnison chérifienne, reviendraient à Meknès et, de là, s'engageant en pays zemmour, ouvriraient la route de Rabat.

— Et puis, ce sera fini : on ne laissera au Maroc que les Sénégalais et les Algériens; les zouaves rentreront à Oran, Alger, Tunis, et les coloniaux dans leurs ports de guerre... Et ce ne sera pas trop tôt!...

Les fanfares devenaient plus distinctes, plus discordantes. Enfin, dans la brèche qui béait entre les remparts et les ruines des aqueducs, les têtes d'avant-garde apparurent.

Les deux colonnes s'avançaient de front, à cinquante pas d'intervalle, dans l'or et le sang du soleil et de la poussière, aux sons des clairons et des trompettes. Des goumiers d'Algérie défilèrent, au trot dansant de leurs étalons décharnés et sales, qu'ils stimulaient du tranchant de l'étrier triangulaire. Magnifiques soldats, avec leur teint de bistre, leurs prunelles graves, leurs nez busqués en becs d'oiseaux de proie, leurs pommettes saillantes, leurs lèvres minces de coureurs de *bled*, de gentilshommes du désert. Ils allaient, penchés en avant et presque debout entre l'arçon et le troussequin surélevés de leurs selles,

dans le cliquetis des mors et des gourmettes rouillées, des sabres passés à l'étrivière, côté montoir. Les carabines enveloppées de chiffons graisseux sautaient en cadence sur les manteaux de satinette gris perle ; le vent gonflait les culottes bouffantes en cotonnade jonquille, grenat et lilas.

Puis ce furent des spahis, aussi nobles d'allure, dans leurs burnous de pourpre, aussi guerriers de race, mais donnant davantage l'impression d'une troupe régulière et définitivement façonnée par la discipline du temps de paix. Puis des chasseurs d'Afrique, des engagés de vingt ans, des « bleus » de France imberbes, bien sagement rangés par quatre, bien calmes sur leurs selles réglementaires, sanglés correctement dans leurs ceintures de laine rouge. Un peu bronzés et cuits, pas mal amaigris, déjà sculptés par un mois et demi de campagne, les braves petits chasseurs d'Afrique étaient pour moi des images vivantes de ce que serait, le jour où la nation se lèverait contre l'envahisseur, notre troupier de deux ans, notre paysan et notre ouvrier, — débrouillard, actif, consciencieux, ayant vomi le poison de l'anti-patriotisme et occupé seulement de faire son clair devoir, exactement et proprement, à la française.

— Le premier soldat du monde, toujours! — murmurait mon camarade. — Tiens! voilà le grand chef...

Un tourbillon de cavaliers casqués et enturbannés de blanc, de tous grades, de toutes armes, de toutes nuances, trottait et galopait dans la poussière, à distance respectueuse du « grand chef », qui s'avançait, très mince dans son dolman kaki, très droit, l'air un peu las et désabusé derrière son lorgnon d'universitaire. Un maréchal des logis le suivait, tenant ferme la hampe et la lance où flottait et claquait au vent le fanion tricolore. La double haie silencieuse des officiers et des soldats accourus du bivouac s'immobilisa et salua.

Mais le colonel Brûlard, petit vieux desséché et grillé, à l'œil vif et malin, filait devant nous avec son état-major cramoisi et bleu de ciel et son spahi pourpre et son petit étendard écarlate où s'échevelait une queue d'étalon et que surmontait un croissant d'or. Après le colonel Brûlard, le colonel Gouraud, — notre Gouraud, — très droit et très raide, harnaché à l'ordonnance du couvre-nuque aux éperons, « ressemblant, chuchotait mon camarade, à quelque brenn gau-

lois en uniforme colonial du XXe siècle ». Un murmure respectueux grondait :

— C'est Gouraud...

Les trompettes et les clairons s'étaient tus. Dans l'espace vide que nous délimitions, l'infanterie, — légionnaires, marsouins, zouaves, tirailleurs algériens, goumiers de Chaouïa, — débordait en masses pressées, en troupeaux piétinants, en grouillement confus et noyé de poussière, d'où sortaient, les uns après les autres, les bataillons, les compagnies, les sections.

Par quatre, la main à la bretelle du fusil, le casque ou la chéchia rejetée sur la nuque, les fantassins émergeaient de la fumée rousse. Ils marchaient sans hâte, en silence, les genoux pliés, le dos courbé sous le paquetage, les yeux vagues entre les cils noircis par la boue. Arabes ou Français, ils n'avaient pas un regard pour les murailles jaunes de Meknès, pour le feuillage qui frissonnait entre les créneaux dorés, pour l'émeraude et le soufre des pentes de l'Atlas. Ils marchaient, indifférents, stupides, la tête libre de toute idée, ivres de lassitude et de chaleur. Poignantes étaient ces faces humaines, ravagées par la fatigue et devenues quasi animales ; saisissants, les gestes accablés des mains décharnées qui écartaient les mouches, soulevaient le sac ou déplaçaient sur les épaules endolories les courroies des cartouchières.

Les capitaines criaient.

— Serrez !... En ordre !... Allons, allons, du courage !... on arrive !...

Les chefs de section redisaient d'une voix blanche les mots d'encouragement et repartaient, le long du troupeau vacillant et titubant. Un grognement étouffé, quelques soupirs haletants, et les files disloquées se reformaient, tant bien que mal. De temps à autre, un homme s'arrêtait, empoignait son bidon, avalait une gorgée d'eau tiède, restait là quelques secondes, hagard et comme prêt à choir, puis se décidait à trottiner gauchement et lourdement.

Aucun esprit de corps, aucune discipline ne pouvaient faire que ces fantassins, parvenus au terme de l'étape, sentant proche la fin de leur labeur, ne s'abandonnassent, que leurs nerfs et leurs muscles surmenés ne fussent invinciblement sollicités de se détendre, que les ressorts de leur énergie ne

cessassent d'être bandés. Légionnaires comme marsouins, zouaves comme turcos, ils n'étaient plus que des bêtes exténuées, se traînant vers l'étable pour s'y rassasier et pour y dormir. Et rien, aucune vanité d'arme ou de bouton, ne prévalait contre ce fait mathématique que la limite extrême de leur résistance était atteinte.

Et puis après?... L'endurance du soldat serait-elle un facteur négligeable, un élément dont il ne soit pas urgent de tenir compte? Ces êtres essoufflés et fourbus qui râlaient d'épuisement valaient-ils moins parce, qu'après six semaines de colonnes, de convois, d'escarmouches, de grand'gardes et d'alertes, ils donnaient des signes non équivoques de détresse? Fallait-il, pour avoir observé quelques-uns de ces signes, rabâcher les exaspérantes rengaines que des jalousies et des rancunes particulières avaient mises à la mode et que, dans mon dos, débitaient avec le plus grand sérieux une demi-douzaine d'augures en uniforme?

— L'infanterie coloniale ne tient pas le coup!

— Les zouaves encore moins...

— Et la légion ne vaut pas mieux...

— Fichus tirailleurs que ces Tunisiens!...

Et autres pauvretés, pendant que s'égrenaient ces malheureux sautillant sur leurs pattes saignantes et qu'ils s'échinaient à terminer leur besogne de ce jour.

Je savais que demain le premier coup de feu éclatant dans la brousse suffirait à galvaniser ces âmes léthargiques, qu'un sifflement de balle redresserait ces poitrines creuses. Je savais que tous ces efforts, toute cette sueur, toute cette souffrance ne resteraient pas stériles. Et, tandis que buttaient contre les touffes de chiendent et les mottes de terre les brodequins déformés, tandis que remuaient contre le kaki graisseux et rapiécé des pantalons les fourreaux rouillés des baïonnettes, tandis que moutonnaient les chéchias décolorées et les couvre-casques pourris, tandis que s'étalait, au triomphant soleil, cette misère ambulante, je glorifiais l'épreuve qui préparait, sous les guenilles, des cœurs d'acier et de diamant...

VI

JOUR DE SIROCCO

On marche. — Nous avons laissé dernière nous les hauteurs de Casbah-el-Hadjeb, le plateau demi-circulaire où la citadelle chérifienne élève ses bastions quadrangulaires de pisé. En me détournant, j'aperçois à travers les brumes qui s'évaporent et les fumées de la poussière les pentes abruptes de l'Atlas, l'éclair argenté des torrents qui bouillonnent entre les roches noires, les bouquets de figuiers qui font une ceinture vert foncé aux triangles sombres dessinés par les tentes des douars, les murs démantelés et fauves de la vieille forteresse encastrée au creux de la montagne...

Je me rappelle cette lente descente dans la tiédeur lourde de l'aube pâle, parmi les blocs des ravines, les orges, les chardons et l'humus bouleversé des labours. De l'esplanade naturelle où nous campions, les troupes avaient ruisselé comme l'eau d'un vase trop plein. Les files bigarrées des escadrons et des compagnies avaient coulé par les sentes et les thalwegs, avaient filtré entre les chèvrefeuilles et les lauriers-roses des terrasses. L'énorme cascade d'hommes et d'animaux avait noyé de son flot bondissant et chatoyant le revers de l'âpre falaise et s'était étalée sur les glacis à peine ondulés de la plaine, que semblait ourler une écume multicolore de spahis et de chasseurs d'Afrique caracolants. Puis les colonnes s'étaient reformées, étirées en procession sur les pistes, et s'étaient acheminés vers Meknès...

On marche. — Il est huit heures à peine et la tiédeur de l'aube est devenue de la chaleur humide et suffocante. Les mamelons ensoleillés vibrent et tremblotent comme les parois d'une chaudière. Des bouffées de vapeur bouillante nous dessèchent la gorge et les narines. Nous fermons à demi les yeux pour ne plus être aveuglés par l'embrasement douloureux du ciel et le scintillement cruel du sol. Les semelles de nos brodequins nous brûlent la plante des pieds. Les feuilles des chardons qui s'agrippent au feutre de nos jambières craquent et se déchirent comme un papier fragile.

Les mamelons pelés succèdent aux mamelons pelés. L'interminable piste les escalade les uns après les autres, et, sans cesse, avec la régularité implacable d'une houle, s'offrent les dunes arides après les dunes arides. Pas un arbre, qu'un palmier, tout seul, très loin vers le sud, auprès du dôme étincelant d'une koubba. De-ci, de-là, une touffe maigre de palmier nain où s'abrite un sloughi efflanqué, tirant la langue et geignant. Des tentes de pasteurs, violettes sur le bleu flambant de l'horizon. Un silence oppressant, une stupeur morne planent sur la cohue rampante.

On marche. — Durant les premières heures, nous nous étions leurrés de l'illusion que la brise du nord-ouest se lèverait : chacun s'était imaginé subir les atteintes d'un mal passager, conséquence vulgaire et normale des insomnies, des veilles et des étapes; on avait tâché de se secouer, de réagir un peu contre l'accablement et l' « énervement » irrésistibles. Des voix éraillées avaient lancé les premières mesures d'une romance; des flûtes avaient gazouillé des notes grêles; des paumes avaient claqué en cadence... Mais les voix, mais les flûtes s'étaient tues, mais les mains étaient retombées dans le rang. Et les visages s'étaient tournés vers le nord, pour guetter la brise rafraîchissante.

Non! aucun autre souffle que ces bouffées de vapeur venues de l'orient, du lointain Sahara.

— Le sirocco!

Quelqu'un a prononcé le mot, et les souffrances antérieures, soudain remémorées par ces trois syllabes, et la terreur des souffrances à venir exaspèrent l'horreur grandissante des maux actuels. On souffre et l'on se souvient qu'on a souffert et l'on redoute de souffrir davantage encore.

On s'abandonne, on ne lutte plus, certain d'avance qu'on sera vaincu par le terrible ennemi, le sirocco. On n'est plus capable que de l'effort d'avancer, la tête basse, les bras ballants, avec des rages furieuses contre la motte de terre qui roule sous notre talon, contre le brin de chiendent qui s'accroche à l'œillet de notre soulier, contre le chardon qui lacère nos bandes molletières.

On marche et l'on ne peut que marcher, brute passive dont les nerfs sont à bout. Dans le cerveau surchauffé, les idées

passent, fumeuses et vagues, avec une inconcevable vélocité. On voudrait les fixer, arrêter sa pensée en déroute : autant essayer de chasser l'essaim de mouches qui nous harcèlent de leurs bourdonnements et de leurs fantasias !

Un brouillard sanglant flotte devant mes yeux, à travers lequel je distingue des ombres de tirailleurs sénégalais qui se voûtent sous le *barda*, des ombres de « marsouins », de légionnaires, de zouaves, de tirailleurs algériens qui ploient l'échine sous le havresac.

Quelqu'un me parle... Quelqu'un me parle, — un capitaine de cavalerie, qui se sait mon ami et vient de temps à autre bavarder avec moi.

— Ça va?

Je crois que j'ai grogné, pour toute réponse, un indistinct et peu aimable :

— Ça va...

Je n'en suis pas très sûr... Le diable emporte le fâcheux qui vient m'agacer de sa conversation !... Il s'obstine :

— Chaud, hein?

— Oui... oui...

Bon Dieu ! va-t-il m'importuner longtemps, ce cavalier? Ne comprend-il pas qu'il m'assomme, que le son de sa voix m'irrite affreusement, que ses propos me paraissent dénués de sens et tout à fait idiots, que je le hais, — parce qu'il est à cheval et que je suis à pied, parce qu'il est mon supérieur hiérarchique et que les règlements m'empêchent de l'envoyer promener, parce que... parce que... ?

Il s'éloigne, déconcerté, à la fin, et renfrogné. Mon irritation, loin de s'apaiser, s'exaspère du remords qui me ronge d'avoir blessé un excellent ami — et de mon entêtement à vouloir nier ce remords...

Des coups de sifflet : — la halte horaire. — Les bardas tombent d'eux-mêmes entre les faisceaux de fusils, et les soldats noirs s'écroulent sans mot dire auprès de leurs bardas.

C'est l'instant où viennent vous rendre visite les lieutenants des unités voisines, où vous leur rendez visite, où vous allez donner un coup d'œil aux bâts des mulets à munitions et à outils, en même temps qu'un joyeux coup de sonde dans la bourriche aux provisions, — où, la tranche de pain et l'aile

de poulet aux doigts, vous reprochez en termes plaisamment amers au triste médecin-major de votre bataillon son goût dépravé pour le *camping*, à l'officier chargé des mitrailleuses l'obésité de ses courtauds... Cependant aujourd'hui personne ne vient à vous et vous n'allez à personne. La ligne droite des faisceaux est jalonnée de silhouettes assises ou debout, mais farouchement seules, qui sont les chefs de section. Que pourrait-on se dire, qui ne soit un rappel de l'abomination présente? Vaut-il pas mieux demeurer chacun dans son coin, prudemment, que d'échanger des réflexions désagréables, puis des violences? Vaut-il pas mieux serrer les poings dans la solitude que les flanquer au nez de son prochain?...

Pas un buisson, pas un arbuste au pied duquel s'étendre, fourrer dans l'ombre son crâne qui éclate!... Pas même une pauvre petite place qui soit nette de chardons hérissés, qui ne déchire, à travers la toile usée du pantalon, les reins et les cuisses du pauvre diable épuisé qui s'affaisse!...

D'autres coups de sifflet : il faut accomplir l'effort atroce de se redresser, de ressaisir le sabre et le bâton, de rajuster les courroies du revolver et de la jumelle, admonester les tirailleurs trop lents à ramasser leur barda, s'arracher de la gorge un : « En avant! » étranglé, faire la première enjambée!... Le supplice recommence. On est reparti. Et le grand silence pèse toujours sur la colonne...

On marche. — Le sirocco, devenu plus véhément, nous vomit au visage des bouffées de vapeur plus ardente : on respire du feu... Pour étancher la soif qui me dévore je porte à mes lèvres le goulot de mon bidon : pas une goutte d'eau!... Absurde oubli de mon ordonnance!... Un traînard, un légionnaire débraillé, qui s'est arrêté à trois mètres de moi et qui boit à longs traits, feint de ne pas avoir remarqué mon geste : il a peur, une peur abjecte, que je ne lui demande une gorgée de son café ou de son tafia; il se sauve, à toutes jambes, une main sur son précieux bidon... Et je trouve tout naturel son égoïsme flagrant. Chacun pour soi! Cette formule fut sans doute inventée par des gens de guerre, un jour que soufflait le sirocco.

La soif!... J'ai commis l'imprudence grave de penser à la soif, et la soif me torture... C'est elle qui impose invincible-

ment à mon imagination surexcitée ces visions d'eaux limpides et glacées, de sources jaillissantes, de ruisseaux clairs chantonnant sur les silex arrondis et polis, de buée ennuageant le cristal des coupes, de jets murmurant dans les vasques, d'oasis baignées d'ombre suave et de silence et de paix... Je dois avoir, pour contempler les scènes de douceur et de béatitude physique dont est peuplé mon esprit, ces prunelles de désespérance infinie qui brûlent dans les masques tragiques de mes hommes... Et, vraiment, je désespère.

Je maudis frénétiquement l'appétit d'aventures, de lutte, de vie passionnée, qui m'a fait souhaiter de venir dans cet abîme de souffrances innommables ; je maudis ce métier de soldat que j'ai la naïveté, habituellement, de révérer comme un sacerdoce ; je maudis mes chefs que je rends responsables de ma misère et qui se soucient fort peu de l'alléger, mes compatriotes de la métropole qui ne m'auront aucune gratitude de mes angoisses et de mes douleurs... L'iniquité du sort me révolte, d'autant plus que je sais plus injustes et plus dérisoires mes révoltes mêmes...

Un Kabyle, qui remorquait par la bride un mulet d'ambulance, s'est affalé soudain : étendu sur le dos, loque terreuse et lamentable, il gémit faiblement, sans lâcher cette bride qu'il a été payé pour tenir. Il est tombé en travers de la piste. Les rangs de quatre hommes viennent butter, à tour de rôle, contre l'obstacle et le contournent sans un mot de pitié, sans une grimace d'attendrissement. Chacun pour soi, n'est-il pas vrai?... Un médecin-major doit menacer de sa cravache un tringlot algérien qui fait la sourde oreille et rechigne à déboucler les courroies de son cacolet...

Dix fois, vingt fois, cinquante fois, la même scène se déroule, avec des péripéties identiques. Des zouaves tombent, des coloniaux, des légionnaires, des tirailleurs algériens, et, chaque fois, j'observe sur les traits décomposés le même effroi, la même terreur panique, le même renoncement lâche. Ces hommes qui se laissent aller succombent à l'épuisement, oui, sans doute, mais plus encore à l'épouvante des fatigues futures. Leurs muscles sont moins atteints que leurs nerfs et que leur cerveau. Ils considèrent le calice qui leur est offert : il leur apparaît démesuré, plein jusqu'aux bords, et ils reculent. Ce

ne sont plus des hommes, ce sont des brutes. Des brutes balbutiantes, des enfants qui ne veulent plus qu'on les batte et qui volontiers pleurnicheraient...

Mes Sénégalais demeurent fermes au poste : ils en ont vu bien d'autres, dans les fournaises de Mauritanie! Mais leurs nerfs, à ceux-là même, sont mordus par l'acide!... Dans le lourd silence une exclamation de colère, que suit tout un chapelet d'injures ignobles vociférées en bambara, en « petit nègre », en arabe : un tirailleur a heurté du coude son voisin, et ce voisin, réveillé de sa léthargie, devient subitement fou de colère. Après les cris, les coups : il bondit, les poings tendus, la face convulsée: il va frapper, frapper jusqu'à la mort. Je fais un signe : des camarades l'empoignent, l'entraînent derrière l'escouade de queue, et, de loin, j'entends sa clameur d'énergumène réduit à l'impuissance outrager l'univers entier, interminablement...

Ah! qu'il fait chaud! On voudrait mourir!... Se coucher, mourir, comme ce chameau qui gît là, insensible enfin, les pattes allongées et raidies, le cou rejeté en arrière par le suprême spasme et le crâne touchant la nuque!...

Il est neuf heures : jamais ne prendra fin cette journée de torture et de délire!... Est-ce le sang affluant à mon cerveau, est-ce la poussière qui empourpre ainsi l'atmosphère?... Tout est rouge, tout est couleur de sang... Des vapeurs rouges oscillent devant le soleil, brouillent et estompent les contours des mamelons et des crêtes, dansent au creux des vallons où des flaques d'eau écarlate semblent de la fonte en ébullition...

On n'a plus conscience... On ne se souvient plus, on n'espère plus, on ne se révolte plus... Où est-on? où va-t-on?... Qui pourrait le dire?... et puis, qu'importe?...

Mourir! mourir!... Mais sortir de cet enfer!

VII

DANS LES JARDINS DE MEKNÈS

J'ai franchi la Porte interdite et je me suis enfoncé dans les jardins de l'Aguedal. J'y suis venu après la sieste, tout

seul, par un besoin farouche de mutisme et de rêverie. Et il me semble que le Paradis terrestre m'environne et que jamais, jamais plus, je n'aurai le courage d'en retraverser le seuil.

Tant de calme, tant de fraîcheur, tant d'apaisement habitent ce lieu!... tant d'ombre y règne!... Le monde extérieur est si loin!... Je me souvenais tout à l'heure qu'il existe une ville de Meknès, avec des maisons cubiques éblouissantes de blancheur, avec des minarets gaufrés en nids d'abeilles, avec des toits de mosquées en tuiles vert olive, avec un quartier juif barbouillé d'outremer, avec des rues qui empestent le beurre rance et l'huile et que la populace enfiévrée emplit de son bourdonnement. Je me souvenais qu'il existe sous les murs de l'Aguedal un camp formidable où s'agitent, vocifèrent, hurlent des milliers d'hommes; que le Maroc me guette pour me reprendre, avec ses landes en friche et hérissées de chardons, ses collines d'orge et de blé, ses rudes montagnes, et qu'il me faudra prochainement peiner, haleter et suer sur ses pistes et rajuster sur mes épaules le pesant collier de misère... Tout cela, je l'ai oublié... Rien ne n'est plus, plus rien, que ce Paradis qui m'enveloppe, me pénètre de sa douceur, de sa paix infinie...

Je foule une herbe drue et vivace dont les tiges s'écartent à mon passage avec un sifflement ténu et se redressent mollement. Je marche sur des pelouses grasses et d'un vert suave qu'étoilent, comme les prairies de France, de naïfs boutons d'or et d'ingénues marguerites. Elles sont, ces pelouses, les clairières de la forêt féerique : les jardins de l'Aguedal sont un verger prodigieux, un bois géant où ne poussent leurs souches centenaires et n'enchevêtrent leurs ramures que des arbres fruitiers.

Au sein de cette oasis merveilleuse, rien qui parle de l'Afrique : ni palmiers, ni cactus, ni figuiers de Barbarie; rien qui évoque le Maroc âpre et calciné, sec et poussiéreux. Je suis en France, dans un verger de conte bleu, dans le parc enchanté du château de la Belle au bois dormant. Depuis des années les jardiniers léthargiques n'ont profané de leurs faucilles ce gazon hirsute, blessé de leurs couteaux ces rejets moussus. Nul ne viendra cueillir, à l'automne, les grenades enflammées sur ces arbres où les fleurs sanglantes déclosent

leurs corolles charnues. Les sphères d'or nées de ces fleurettes odorantes, aux branches des orangers, nul ne viendra les détacher, brutalement ni doucement : elles tomberont et mourront inviolées sur le sol humide où pourrissent leurs sœurs de l'an passé. Ces prunes d'un vert à peine translucide encore, ces pêches que l'été dépouillera de leur robe duveteuse, aucuns doigts ne s'imprimeront, jamais, dans leur pulpe fondante...

Qui donc, après moi, s'avisera d'égrener les mûres blanches et d'en goûter l'aigrelette saveur? Le jardin magique sommeille et, sous les citronniers, sous les orangers, sous les pêchers, les pruniers, les mûriers, qu'étreignent de leurs ceps noueux des vignes folles, rien ne vit que les insectes bataillant et grouillant parmi les herbes, que les filets d'eau vive qui filtrent par tous les pores de l'humus spongieux, s'épandent dans le gazon avec des rires étouffés ou argentins, s'étalent en mares transparentes qu'imprègne de clarté mobile un fuseau de soleil et que sillonnent des argyronètes. Rien ne vit que le roucoulement éperdu et mélancolique des tourterelles dans les frondaisons et les pépiements des moineaux, hôtes effrontés et bavards des ruines désertes comme des cités tumultueuses.

Où que j'aille, je me heurte à des arbustes ocellés d'écarlate, de safran, de rose, de carmin, de neige, de lilas. Je franchis, d'un bond, des cascades minuscules où l'eau s'argente, se dore et s'irise sur des galets chamois et qu'enguirlandent des chevelures de mousse. Je patauge dans des bas-fonds qu'ont masqués de vert tendre et d'ocre cuivré les pousses du gazon et les feuilles mortes. Je traverse des clairières qui semblent plus lumineuses de toute la pénombre des sous-bois d'alentour et que des rais de soleil jonchent de leurs ellipses dansantes; je suis des sentes qu'étranglent et enténèbrent de leurs troncs pressés et de leurs denses ramures les arbres de la forêt mystérieuse. Je voudrais marcher comme cela pendant des heures, pendant des jours, me plonger, m'anéantir dans cette verdure et dans ces parfums et dans cette ombre.

Et puis, derrière le rideau subitement éclairci, des pans de murailles m'apparaissent, nus et rongés par les averses : les remparts de Meknès. Je me rejette en arrière avec une sorte de désespoir, je rentre dans ma forêt...

Je me suis assis sous un mûrier, j'ai ôté mon casque et j'ai aspiré à pleins poumons la béatitude immense de l'heure. Le fourmillement de la vie microscopique et invisible, les roucoulements des tourterelles, les chuchotements du feuillage, le rire cristallin de l'eau courante ont suffi à emplir tout mon être épuisé. J'ai connu et savouré, un instant, la félicité d'être comme mort, ne me souvenant de rien, n'ayant plus de désirs, évadé du temps.

Tout près de mon oreille, dans un fourré, un oiseau chantait. J'ignore à quelle espèce il peut appartenir. C'est une fauvette, peut-être, mais de cela je ne suis pas certain. Des chants comme le sien, j'en ai entendu dans nos forêts de France, quand je commençais, adolescent tout enivré d'illusions, mon apprentissage de chasseur. Mais d'autres soucis hantaient alors mon âme fiévreuse et je poursuivais ma course, inquiet seulement de mes chimères et, par intervalles, du braque infortuné qu'intriguaient et déconcertaient mes distractions. Que me faisait un cri d'oiseau de plus ou de moins?

Celui qui chante aujourd'hui dans le jardin du Sultan ne sait qu'une mélodie. Il la redit infatigablement. Infatigablement il dévide l'immuable série de ses trilles et de ses roulades : des notes très pures, très douces, qui forment une espèce de plainte à peine marquée, d'une tristesse légère, et cependant poignante à force d'être répétée. Et cette plainte finit par agir d'étrange façon sur mes nerfs vaincus par l'épuisement. Il me semble que mon cœur va me remonter aux lèvres et que je vais pleurer stupidement, puérilement, sans cause.

Je me suis étendu contre la terre maternelle, la face dans l'herbe, les jambes et les bras allongés : ainsi prostré, j'écoute le chant du musicien ailé qui brode sa variation sur l'accompagnement sourd et continu du verger tressaillant. Que sa chanson est triste, qu'elle est triste! Et que cette tristesse est immatérielle et fluide, effacée, comme un pastel ancien! Le front, le nez, le menton enfouis dans le gazon, les yeux clos, je vois reparaître en moi-même de gris novembres de France, des bois de pins touchés par l'automne et baignés de crépuscules, des rues vieillottes de petites villes où bruine la pluie maussade, des reflets de réverbères sur des pavés fangeux, une silhouette de femme sur le quai d'une gare, dans le brouillard, la nuit et

la fumée, — une femme qui sanglote sans bruit, le mouchoir appliqué à la bouche, toute menue, toute fluette, pitoyable...

Oui, j'ai envie de pleurer, tellement ce chant d'oiseau remue en moi de choses, tellement je suis las, moulu, courbatu, saoul des misères quotidiennes de notre vie errante, tellement le contraste est cruel entre la paix que m'a versé le jardin enchanté et le tumulte et les violences qui vont me ressaisir tout à l'heure...

Tout à l'heure il faudra m'arracher de l'herbe bienfaisante, marcher vers la porte où se querellent les factionnaires avec les troupiers ivres qui veulent forcer la consigne, il faudra rentrer dans le camp. Je retrouverai les tranchées souillées de détritus immondes, les chaumes piétinés, les tourbillons de poussière mélangée d'ordure, tout le fumier qu'est une agglomération d'hommes. Il me faudra subir de nouveau le spectacle écœurant des tirailleurs algériens forçant à la course de malheureux toutous et les assommant de leurs matraques, des convoyeurs kabyles en guenilles crasseuses, assis dans le crottin et l'urine de leurs mulets et bâfrant avec une avidité bestiale des viandes à peine cuites.

J'entendrai, avec le même agacement fébrile, des soldats européens se lancer, par manière de divertissement et à tue-tête, des injures ignobles, des gradés japper après leurs hommes, des officiers déchirer à grand renfort de réflexions venimeuses la réputation de leurs pairs et de leurs chefs.

Les mêmes imbéciles me chuchoteront mystérieusement, avec des mines confites de vieilles dévotes, les tout derniers et très confidentiels « tuyaux » recueillis sur les lèvres de quelque infime dernier planton de l'état-major, les plus infaillibles pronostics sur les futures opérations.

Les puces, les moustiques, les mouches, d'autres bêtes encore me dévoreront...

Tous ces maux qui, en temps ordinaire, me feraient tout au plus hausser les épaules, j'en souffre véritablement, maintenant que pèse sur moi la fatigue ; j'en souffre d'autant plus que j'ai vécu, dans le verger féerique, ces quelques minutes d'accalmie et de grâce.

Ils reviennent en foule m'assiéger, plus âpres, plus hideux par toute la beauté ensorcelante du luxuriant et paisible jardin,

par toute la mélancolie pénétrante du chant que soupire le musicien ailé, par les souvenirs que ce chant a fait surgir en moi. Et, réellement, j'ai envie de pleurer.

Dans le gazon où je suis couché, l'effroi anticipé torture mes nerfs et mes muscles des efforts qui restent à faire, des luttes qui restent à soutenir. D'avance, le soleil aveuglant des pistes où je marcherai demain, après-demain, les jours suivants, met sur ma nuque sa brûlure douloureuse, sous mes paupières son éclat insoutenable. D'avance, ma gorge se rétracte, desséchée par les bouffées d'air chaud que renverront les roches embrasées des mamelons. J'ai soif, d'avance, j'ai faim, d'avance, et tous mes muscles s'ankylosent et s'engourdissent d'avance... Je sens au creux de ma poitrine le ruissellement glacé de la sueur...

Le soir vient. Une immense tristesse, avec le crépuscule, descend sur le verger magique une immense détresse, une immense lâcheté.

VIII

CHEZ LES ZEMMOURS

Donc, ce matin, nous avons combattu, — chose rare dans les annales de cette expédition — ou plutôt l'on a combattu sous nos yeux. Et ce fut une distraction fort inattendue et fort bien accueillie, car l'étape était longue et risquait, par conséquent, d'être fastidieuse.

Nous étions entrés, la veille, en pays zemmour, avec l'intention bien arrêtée d'ouvrir, de gré ou de force, aux caravanes de la civilisation la route de Fez à Rabat. — Nous avions d'abord compté, nous militaires, que ce serait de force : on nous avait tant répété en Chaouïa, dans le Gharb, à Meknès, que les Zemmours étaient gens d'humeur peu accommodante, haïssant les Roumis et prêts à succomber jusqu'au dernier pour la défense de leur *bled*! Mais, depuis, dans notre campement d'Aïd-Lorma, des caïds étaient venus, en nombre, apporter à nos chefs la soumission de leurs tribus et l'assu-

rance de leur inaltérable dévouement à la cause du makhzen. Ils étaient repartis, bien tranquilles sur les douze tapis de leurs selles, l'air très sage, et nous les avions regardés filer, un peu déçus dans notre espoir de bataille, un peu penauds et un peu méprisants : « Donc ces irréductibles, ces farouches Zemmours tremblaient comme leurs frères des plateaux devant nos formidables mehallas! Donc ils déclinaient notre cartel avant même d'avoir quelque peu fusillé nos vedettes et tâté le pouls à nos flanc-gardes. Soit! nous saurions désormais à quoi nous en tenir sur les réputations établies à bon compte, en terre marocaine, par les artisans timides et les prudents laboureurs de la plaine!... »

Et nous avions décampé, ce matin, avec le cérémonial accoutumé des bataillons affluant avant l'heure au point initial, des chevaux s'ébrouant et hennissant, des mulets gémissant, des chameaux gargouillant et des tirailleurs algériens nasillant dans leurs flûtes à six trous. Avec les à-coups, avec les remous et les piétinements traditionnels, les compagnies s'étaient ébranlées, les unes après les autres, avaient cherché et trouvé leur place entre les batteries, les escadrons, les sections de mitrailleuses et les ambulances, et nous avions entamé l'étape, dans les brumes de l'aube, mal éveillés encore et frissonnants et grommelants.

Pendant que nous escaladions une côte abrupte, le soleil s'était levé derrière nous, avait balayé le brouillard, et nous avions vu, dans la pleine lumière, à travers les orges, les blés et les palmiers nains — ocre, « vert Nil » et « vert bouteille » — des gorges où nous étions engagés, nous avions vu l'énorme chenille de la colonne étirer ses anneaux sombres. Une fois de plus, la joie avait été octroyée à mes regards des files d'hommes courbés sous le havresac et roulant des épaules et qui ruisselaient au revers d'une crête, des mulets que leurs bâts faisaient paraître bossus et qui, tout en secouant leurs oreilles, choisissaient adroitement, entre les roches, le creux solide où poser leurs sabots, des chameaux dodelinant leurs têtes de vieillards arrogants et chauves, dans la clarté limpide et nette qui accusait presque brutalement les contours et les reliefs, donnait aux ombres une précision quasi matérielle.

La route que nous suivions s'élevait en lacets au flanc d'une

montagne escarpée où les indigènes avaient réussi à tailler quelques champs et dont les sommets se découpaient vigoureusement sur le cobalt du ciel. A notre gauche, une vallée très encaissée d'abord et s'évasant, s'élargissant de plus en plus, avec des étranglements subits, des promontoires pelés et des échappées vers des cirques identiques, pour la forme et pour l'aspect, à celui dont nous contournions la lèvre septentrionale.

La chaleur avait crû très rapidement, était devenue intolérable. L'air grésillait et vibrait au ras du sol calciné. Les épis mûrs s'affaissaient comme au souffle d'une rafale. Sous des buissons de jujubiers, des chiens étiques tiraient leurs langues roses en haletant. Les chansons des flûtes et les mélopées des turcos s'étaient tues. Les grosses voix des Sénégalais avaient cessé de glorifier les hauts faits des généraux et des colonels légendaires. Bref, tous les indices précurseurs d'une journée très pénible. Maudite campagne! maudits Marocains! maudit Maroc!... Et même pas la perspective d'un combat qui nous aurait divertis et nous aurait fait oublier nos fatigues, puisque les tentes noires des douars tachetaient de leurs triangles les pentes des hauteurs et que les Zemmours, les farouches Zemmours, étaient rangés, par clans de trente ou quarante guerriers accroupis, le long de la piste, le capuchon rabattu sur le nez, comme des pénitents en cagoule, et nous dévisageaient curieusement. Dès l'instant où les tribus n'avaient pas fait le vide devant nos colonnes, il n'était pas question, disaient les augures informés des choses marocaines, d'échanger des coups de fusil. Tout semblait respirer la paix.

Donc les Zemmours, emmitouflés dans leurs burnous et sagement alignés, nous regardaient passer en marmottant des phrases dont le sens nous échappait, à nous, officiers des pays jaunes et noirs. Le bruit courut cependant que ces phrases avaient, pour la plupart, une signification injurieuse. Les montagnards, nullement émus par l'appareil de notre force, raillaient notre précipitation à tirer vers l'ouest et nous comparaient dans leur langue à des lièvres, à des gazelles, à des chiens, tous animaux prompts à la fuite. Les spahis, les tirailleurs algériens prétendaient qu'il n'était pas possible de conserver le moindre doute sur les intentions outrageantes des

orateurs. Quoi! se laisserait-on insulter par ces va-nu-pieds?... Les lames des sabres frémissaient de colère dans leurs fourreaux...

Des cavaliers étaient venus galoper le long de la colonne, comme pour délimiter ses flancs et reconnaître ses points faibles, et puis avaient disparu derrière des ressauts du terrain. La vallée s'élargissait encore à notre gauche, s'étalait, bosselée de mamelons fauves et vert foncé, — orge et palmiers nains. — Par une trouée de la gorge nous avisâmes un groupe de cavaliers, une centaine au plus, qui descendaient au pas de leurs montures la pente d'une colline. Aussitôt les jumelles de jaillir de leurs étuis et les discussions habituelles d'aller leur train :

— Ce sont des douars qui viennent demander l'aman.

— Mais non! ce sont des goumiers.

— Des goumiers!... Dans cette formation?... et à cette distance?... ils sont au moins à trois mille mètres...

— Bah! vous voulez rire! Je dis, moi, deux mille cinq cents...

La trouée dépassée, nous n'avions plus de l'événement qui se préparait que des notions pour ainsi dire répercutées : — vedettes qui se rejoignaient sur les crêtes, sections de fantassins qui partaient au pas gymnastique renforcer des flanc-gardes invisibles, estafettes et officiers d'état-major qui gagnaient aux allures vives le sommet de la tranchée naturelle où nous cheminions. — Que se passait-il en avant, en arrière, sur nos deux ailes? Impossible de le deviner.

Dans le silence attentif qui s'était établi, nos oreilles perçurent le bruit sourd d'une détonation, quelque chose qui tenait le milieu, pour la sonorité, entre un coup de fusil et un coup de canon de petit calibre.

— Ça, — dit quelqu'un près de moi, — c'est un winchester; il n'y a pas à s'y tromper... Les Zemmours ont tous des winchesters. C'est Abd-el-Aziz qui leur en avait fait cadeau...

La marche se poursuivait dans la gigantesque ornière qui dévalait au flanc de la montagne et dont les lèvres nous enveloppaient. Le va-et-vient des estafettes s'animait, de nouvelles sections se détachaient de la colonne, gravissaient le talus de la dépression, disparaissaient. Personne ne souffrait plus de la

chaleur ni des mouches qui s'acharnaient sur les joues suantes. On allait peut-être combattre! Et chacun de nous pensait bien, *in petto*, prendre sa part de la réjouissance, à moins de « déveine » noire... Une seconde détonation, une troisième, toute une volée de « boum! » graves et prolongés par l'écho. Les winchesters encore...

Puis l'éclat déchirant d'une salve : les lebels entraient en jeu. Et les mitrailleuses parlaient à leur tour, égrenant leur « tac! tac! tac! » précipités et saccadés. Puis les canons, les 75, se mettaient à gronder de leurs voix sèches et cassantes. Décidément, l'affaire s'amorçait.

On marchait toujours, dans le fracas grandissant dont les vibrations se propageaient au-dessus de nos têtes, à nous, qui rampions au fond de notre rainure. Les bords de la route s'abaissaient enfin, nous doublions le contrefort qui nous avait masqué pendant vingt minutes interminables la scène et les acteurs.

Halte!... La colonne toute entière s'était immobilisée et avait fait front à gauche. Derrière nous était la montagne abrupte qu'entaillait la piste et que tenaient nos coureurs. A nos pieds s'ouvrait une cuvette immense, un cirque, jaune d'orges mûres, glauque de palmiers nains, où s'enchevêtrait la houle des collines basses et que barrait de son scintillement d'acier bleui l'oued Beht, serpentant parmi les lauriers-roses. A sept ou huit cents pas au-dessous de nous, sur l'échine d'un promontoire arrondi en carapace de tortue, des pièces de 75 étaient en batterie et tiraient, l'une après l'autre, sans hâte mais sans arrêt. On voyait les servants agenouillés derrière les ailes déployées de leurs caissons, le chargeur debout, balançant la monstrueuse cartouche dont le cuivre étincelait, le pointeur et le tireur assis sur leurs sellettes de part et d'autre du tube gris fer, et manipulant méthodiquement les leviers et les volants de leur mécanique, avec la gesticulation étriquée et précise d'une dactylographe devant son clavier. Sur d'autres promontoires, des lignes de fantassins dissimulés derrière des arbustes et des touffes de chardons exécutaient des feux à volonté et des feux de salve que, dans ce tintamarre du combat, nous reconnaissions au jeu désordonné ou simultané des culasses brillantes montant du sol vers l'épaule des tireurs et

retombant vers le sol. Sur une colline plus éloignée, d'autres canons, d'autres fantassins et des sections de mitrailleuses. A l'extrême pointe d'un piton en pain de sucre, une douzaine de spahis ou de goumiers. Plus près de la route et dominant tout le cirque, au faîte d'une pyramide de roches éboulées, un groupe d'officiers au-dessus duquel flottait au vent le fanion bleu d'un chef de colonne.

Quant à l'ennemi, il était à peu près invisible. A force de tourner et de retourner les molettes de nos jumelles, nous finissions par surprendre un grouillement de cavaliers entre les bouquets circulaires de jujubiers, une poignée de fantassins qui détalaient à toutes jambes sur un sentier, s'effaçaient dans la brousse, un petit flocon de fumée blanche qui semblait éclore au-dessus des fourrés, s'épanouissait, crevait comme une bulle de savon : — un obus qui venait d'éclater et déterminait la fuite en tous sens de quelques marionnettes imperceptibles, aussitôt avalées par les herbes.

La marche reprenait, sur la route qui dégringolait vers le fond du cirque. Il devait en être de cette affaire comme il en avait été des affaires précédentes ; le rite immuable qui règle en pays arabe les opérations de guerre déroulait la série de ses vicissitudes nécessaires.

Le Marocain, ennemi très mobile et presque insaisissable, nomade que l'on ne pouvait atteindre dans ses foyers, puisque ses foyers se déplaçaient avec lui, et qui n'offrait par conséquent à l'envahisseur aucun objectif géographique et défini dans l'espace, le Marocain nous imposait une tactique. Résolu, après de longues palabres, d'orageuses discussions, de sanglantes controverses, à ne point solliciter l'aman, il suit ses caïds qui le mènent au-devant de l'étranger : les théières taries, les tentes abattues, il saute en selle, galope jusqu'à ce qu'il aperçoive les colonnes traînantes et sinueuses des Roumis. Il n'a point l'espoir de les immobiliser, de les écraser, de les mettre en déroute ; sa seule ambition est d'abattre quelques guerriers francs et de glaner quelque butin.

Aujourd'hui, selon l'invariable formule, les Zemmours étaient venus tourbillonner le long de notre mehalla ; ils avaient déposé dans les orges leurs fantassins qui avaient fusillé nos flanc-gardes ; ils les avaient recueillis à l'arrivée

des renforts qui marquaient un mouvement offensif, les avaient installés sur une autre croupe où la même comédie devait se jouer.

Les trois colonnes, Brûlard, Gouraud, Dalbiez, allaient-elles déployer devant cette poignée de pillards leurs effectifs entiers, renoncer à continuer l'étape et à gagner le gîte désigné d'avance? Évidemment, non. Ainsi s'expliquaient notre paisible descente vers l'oued Beht, derrière le rideau protecteur des canons, des mitrailleuses et des fusils, et la physionomie identique de cette escarmouche, des escarmouches passées et futures, qui était et serait obligatoirement celle d'une retraite par échelons. Dès qu'avaient gagné du terrain le gros de la colonne et le convoi, un pan du rideau se repliait, occupait une nouvelle position plus rapprochée du gîte futur, couvrait de ses salves la manœuvre du pan voisin qui se repliait à son tour. Et ainsi de suite...

Cela était normal, régulier, fatal. Mais l'intérêt de l'opération s'en ressentait considérablement. Et, bien vite, on se lassait d'un spectacle où l'on s'était promis d'être au moins figurant et qui reculait à chacun de nos pas, s'éloignait, au point que les acteurs même devenaient invisibles.

L'oued Beht franchi, le bivouac de notre bataillon établi sur l'évasement occidental du cirque, nous nous trouvions avoir décrit autour des combattants un quart de cercle. Il était onze heures, à peu de chose près. Nos hommes alignèrent leurs tentes triangulaires, creusèrent leurs tranchées, allumèrent leurs feux. Nous nous assîmes, deux camarades et moi, sous une bâche étayée de quatre piquets et nous mangeâmes et nous bûmes, en regardant les petits nuages des obus crever sur les buissons de lentisques. Toute la vallée était en feu. Les orges, les blés, les chardons, les palmiers nains, tout flambait, avec des tourbillons de fumée noirâtre et des crépitements qui faisaient leur partie dans le chœur assourdissant des canons, des mitrailleuses et des fusils.

Tout cela, tout cela ne constituait pour nous qu'une espèce de cadre, assez agréable en somme, à notre repas froid. Oui, en cours de route, à l'instant où nous accablaient la lumière trop crue et la chaleur trop intense, les préludes de l'échauffourée avaient pu retenir et fixer notre attention : n'était-ce

pas une diversion appréciée à nos soucis, à notre agacement, à nos souffrances ?

Mais nous étions repus et désaltérés, mais nos tentes étaient dressées, mais nous allions pouvoir nous asperger d'eau fraîche, changer de linge, nous allonger sur nos lits pliants, dormir !... Au prix de ces délices, qu'était la cérémonie militaire qui s'achevait sous nos yeux ?...

Très égoïstes, les hommes qui raisonnaient ainsi, n'est-ce pas ?... Mais ces raisonnements, à toutes les époques, tous les soldats du monde, éreintés et fourbus, les ont machinalement et insconsciemment formulés. Ce n'est point à la gloire que songeaient les héros de toutes les races et de tous les siècles, après une marche pénible, ce n'est point à la gloire que nous songions, mais à manger, à boire et à dormir... « Et tout le reste est littérature... »

Il est maintenant cinq heures de l'après-midi. On ne se bat plus dans la vallée où roulent les tourbillons de fumée, où se tordent les flammes. Les Zemmours ont filé dans la direction du sud, vers les passes du Tafoudeit, où les tribus ont rassemblé, dit-on, leurs femmes, leurs enfants et leurs troupeaux. La colonne Gouraud, qui a tenu aujourd'hui l'emploi de rideau, bivouaque sur la rive droite de l'oued Beht, et les cuisiniers de ses escouades allument les feux pour la soupe du soir.

Je suis sous ma tente. Je n'ai plus faim ni soif. Après un *tub* exquis, j'ai endossé un veston de toile propre. Je réfléchis :« Le temps est clair à souhait... Il fera frais cette nuit... Il faut que j'écrive aux miens... Marchera-t-on demain ?... Tiens ! un coup de winchester ! Il y aura peut-être alerte ce soir. Regrettable !... Mais l'étape eût été bien assommante sans la petite fête... »

Voilà, franchement, à quoi je pense. Et, des six ou sept mille hommes qui peuplent en ce moment les mamelons de Souk-el-Arba-es-Zemmour, il n'en est pas un, je le jurerais, qui ait en tête des soucis moins vulgaires... Un seul, à la rigueur : le général en chef...

ÉMILE NOLLY

(A suivre.)

LES ICEBERGS

On entend souvent dire, à propos des études ou des explorations polaires : « A quoi bon ces recherches, ces efforts, cet héroïsme même, pour arriver à la connaissance de domaines glacés et inutilisables? Sans doute nous admirons les exploits d'un Nansen, d'un Peary, d'un Shackleton, d'un Amundsen; mais quel est leur intérêt pratique? »

L'horrible catastrophe du *Titanic* montre que si les régions polaires ne peuvent guère, jusqu'à présent, servir à l'humanité, elles sont, en tout cas, capables de lui nuire : car elles produisent les icebergs.

Comme par une malveillance des choses, c'est sur la route maritime la plus fréquentée du globe que s'en viennent dériver et expirer ces glaces colossales, créations redoutables de la nature polaire. C'est la seule région de l'hémisphère nord où l'on voie les effets du régime glaciaire arctique déborder si loin au-delà de leur domaine naturel, jusque par 40° à 45° de latitude, c'est-à-dire en pleine mer tempérée, sur des parallèles correspondant à ceux de l'Italie centrale et de la France méridionale.

Le danger qu'offrent les icebergs est connu depuis longtemps, on peut dire depuis qu'il existe une navigation polaire. L'énormité de leur masse, qui atteint couramment 50 à 60 mètres de hauteur sur plusieurs centaines de mètres de largeur, leur allure propre au milieu des glaces souvent à

l'encontre du courant superficiel, la chute de température qui se produit dans leur voisinage, leur aspect parfois féerique ou fantastique, tout devait les signaler à l'attention des premiers marins qui se risquèrent dans l'Atlantique boréal. Les Vikings, avant tous les autres, reconnurent la nature exacte des icebergs. Dès le XIe siècle, le vieil écrivain danois Saxo Grammaticus savait que les icebergs proviennent de glaciers et qu'ils se distinguent de la glace de mer. C'est là une constatation qui nous semble évidente. La notion de l'origine des icebergs s'obscurcit dans les âges suivants, comme le prouve l'erreur d'un esprit aussi précis que Cook qui voyait en 1773, dans les icebergs, des formations marines. Du moins on a des descriptions justes et vraisemblables d'icebergs dès le XVIIe siècle et le pilote Baffin, qui reconnut en 1616 le détroit auquel s'attache encore son nom, nous parle déjà d'îles de glace hautes de 240 pieds au-dessus de l'eau ; il évalue leur masse, en tenant compte que la septième partie seule émerge au-dessus de l'eau, à une épaisseur de 1 680 pieds. Notre science n'est guère plus avancée.



Dans le vaste ensemble du monde polaire arctique, si singulière que paraisse cette affirmation, l'iceberg est une rareté, ou, du moins, un phénomène très localisé. La couronne de terres qui ceint l'Océan glacial est presque partout dépourvue de grands glaciers susceptibles de produire des icebergs dignes de ce nom. Il n'y a de glaciers ni le long des rivages sibériens ni dans les basses terres de l'archipel polaire américain. Ceux de Novaïa Zemlia, de l'archipel François-Joseph et du Spitzberg ne donnent qu'exceptionnellement naissance à de vraies montagnes de glace. Dans les fjords glaciaires du Spitzberg, il ne se forme guère que des blocs de dimensions moyennes : « glacier isblocks » suivant l'expression danoise. Les fleuves de glace, en effet, ne s'encaissent pas profondément dans la mer comme au Groenland ; les eaux relativement chaudes amenées par les dernières ramifications du Gulf-Stream, minent perpétuellement, à leur base, les fronts glaciaires, qui s'écoulent sans cesse par petits fragments. Rares sont les glaciers, comme

celui de Nordenskjöld et le Glacier Royal, devant lesquels on voit flotter des masses de 5 à 6 mètres. Encore sont-ce là des dimensions insignifiantes auprès de celles qu'affectent les icebergs typiques du Groenland ou de l'Antarctide.

Il semble bien que les grands glaciers de l'archipel François-Joseph, comme celui de Dove, qui offre à la mer un front de 60 kilomètres, produisent des icebergs de formes plus régulières que les icebergs ordinaires de la zone arctique. Leur faîte tabulaire ferait penser à ceux de la région australe. Mais on ne sait guère ce qu'ils deviennent, et l'on croit qu'ils sont poussés vers le nord-ouest, dans les régions inexplorées du bassin polaire, pour être définitivement charriés, le long de la côte est du Groenland, avec le courant principal de décharge de tout l'Océan glacial.

Partout ailleurs dans le bassin polaire, la forme dominante de glaçon est le *floeberg*, c'est à dire un amoncellement plus ou moins confus de dalles constituées par congélation directe de l'eau de mer, épaissies par les chutes de neige et accumulées par les pressions en blocs irrégulièrement cimentés. Ces *floes*, dont les dernières expéditions, notamment celles du duc d'Orléans, du duc des Abruzzes, d'Amundsen et de Peary, nous ont fourni des vues photographiques aussi précises que variées, sont l'élément constituant habituel des banquises dans la mer de Kara, dans tout l'intérieur polaire et même sur la côte nord-est du Groenland, où l'expédition de la *Belgica* de 1905 n'a pas vu un seul iceberg.

Seul le Groenland, surtout dans sa partie centrale et méridionale, produit de véritables icebergs. Avant les récentes explorations du continent antarctique, il passait pour posséder le plus grand glacier du monde ; l'Inlandsis couvre en effet 1 850 000 kilomètres carrés, soit trois fois et demi la France. Toute la partie centrale est occupée par un désert de neige ; mais la grande calotte glaciaire affecte, sur ses rebords, les caractères des glaciers ordinaires. La glace y apparaît à nu, crevassée, hérissée de séracs par endroits, et là où la topographie le permet, de véritables fleuves de glace, animés d'un mouvement qui peut être très rapide, assurent la décharge et maintiennent l'équilibre actuel du grand réservoir des névés intérieurs.

A considérer une carte du Groenland, il semblerait que le pays fût frangé de centaines de glaciers producteurs de grands icebergs. Il n'en est rien. En fait, peu de glaciers émissaires remplissent l'ensemble de conditions complexes nécessaires pour l'élaboration de ces masses colossales. Il en va de ce pays, couvert d'une carapace glacée épaisse de 1 000 à 1 500 mètres, comme des régions dotées d'une hydrographie régulière : le nombre des ruisseaux, rivières et riviérettes peut être grand, celui des grands cours d'eau est toujours restreint. On n'estime à pas plus de cinq ou six le nombre des émissaires de l'Inlandsis capables de fabriquer « à grand rendement » de véritables icebergs; ils se trouvent concentrés sur la côte ouest, entre 69° et 73° de latitude, et ils paraissent marquer le débouché d'une vaste dépression, sans doute d'un bassin fluvial préglaciaire large et plat, qu'entaillent, sur ses rebords maritimes, des fjords extrêmement larges et profonds. La barrière de hautes montagnes qui, plus au sud et à l'est, endigue la glace intérieure, est ici rompue, démantelée, réduite à des pics isolés.

On s'accorde à reconnaître aujourd'hui qu'il existe deux sortes d'icebergs. Un type assez fréquent offre à peu près l'apparence d'un dé à jouer : peu de crevasses, parois verticales, surface supérieure de profil tabulaire, relativement unie et polie, point de précipices ni de pitons. Un iceberg de ce genre, gravi par Nansen en 1888, était si uni qu'on aurait pu commodément y faire du ski.

Un autre type, plus rare, est celui de très grands icebergs aux formes déchiquetées, vraiment alpines, visibles de fort loin; leur surface crevassée est souvent souillée de poussières. Ils ressemblent aux fleuves de l'Inlandsis dont ils proviennent; on y voit des séracs sujets à s'ébouler et des gouffres d'un magnifique azur.

On rencontre ces deux types côte à côte dans les mêmes fjords. La seule explication admissible, c'est que les uns sont des icebergs retournés, les autres ont sensiblement gardé leur position primitive, et présentent au spectateur la surface même du glacier original, tourmentée et ternie par la vase et les poussières. Ce sont là les plus grands icebergs. Mais il existe de nombreux blocs de dimensions plus modestes et de formes

extrêmement déchiquetées dès l'origine, qui semblent provenir de glaciers secondaires, au cours très resserré entre des parois montagneuses,

Comment un iceberg vient-il au monde? L'expression consacrée chez tous les peuples du nord est le mot *calving*, vêlage. A la lettre le glacier « fait veau », et les Allemands appellent *kalbeis* les fragments de glace trop petits pour être décorés du nom d'icebergs.

Dans les grands fjords tels que ceux de Jakobshavn ou de Karaïak, le glacier pénètre en mer sur des fonds très unis et peu inclinés. On a longtemps pensé, avec Helland, l'un des rares observateurs qui aient assisté au *lancement* d'un iceberg, — que le glacier se comporte comme une masse rigide, soumise, au fur et à mesure de son immersion, à une poussée de l'eau déplacée, conformément au principe d'Archimède. Un moment viendrait où cette poussée de bas en haut serait assez forte pour rompre l'extrémité du glacier et détacher un ou plusieurs icebergs; ceux-ci, devenus flottants, seraient soulevés, et leur faîte se trouverait naturellement plus haut que le rebord du glacier. Cette explication a été admise par les savants les plus compétents sur les questions polaires, et M. de Drygalski a attribué à ce processus la formation des plus grands icebergs.

Mais, on l'a fait remarquer récemment, il ne semble pas exact que le glacier demeure rigide et s'immerge peu à peu à la manière d'une planche; la glace même de glacier, est une matière essentiellement plastique : d'autre part les fjords à icebergs ont des fonds presque plats. En fait le glacier se met à flotter, et si les icebergs se détachent, c'est parce que le glacier est d'abord pénétré par l'eau marine et rendu spongieux, et c'est surtout à raison des modifications produites dans la tension interne des masses glaciaires, sans cesse poussées en avant par les névés d'amont. Il se formerait ainsi de grandes crevasses verticales qui causent tôt ou tard le détachement de l'iceberg, lequel se met à flotter à côté du glacier. Le phénomène se produit avec lenteur, si l'extension horizontale de la dalle de glace est beaucoup plus grande que son diamètre vertical. Dans le cas contraire, l'iceberg change de position, son centre de gravité se déplace; il se retourne ou se

couche sur le flanc. Et l'on peut juger du bouleversement qui s'ensuit dans les eaux du fjord. Les craquements de la glace qui s'écroule se répercutent au loin avec un fracas qui ressemble à s'y méprendre à celui du tonnerre ; d'immenses vagues se forment, qui submergent les îles et viennent battre le rivage jusqu'à plusieurs mètres de haut. Malheur au pêcheur groenlandais qui se trouve alors au milieu du fjord sur son frêle kaïak ! En hiver, les icebergs une fois formés sont souvent maintenus en place, malgré leur équilibre instable, par les fragments de la banquise que le froid cimente en une cuirasse résistante. Mais que le fœhn, vent chaud qui descend de l'Inlandsis et qui souffle en tempête vers le large, vienne à s'élever ; la banquise sera disloquée, et, de toutes parts, on entendra tonner, comme dans les Alpes les avalanches au printemps, le fracas des icebergs qui se déplacent.

Il s'en faut que les icebergs détachés du glacier original dérivent aussitôt vers les mers tempérées. Un long temps peut s'écouler sans qu'ils quittent le fjord où ils restent échoués au hasard. Les fonds marins d'un fjord ayant tendance à se relever du côté du large, les icebergs s'échouent sur ces hauts fonds, y forment des embâcles qui persistent souvent pendant des années. Il existe ainsi à l'issue du fjord de Jakobshavn, une embâcle permanente d'icebergs échoués.

Tout le long de la côte du Groenland on peut voir, du cap Farvel jusque bien au delà du cap York, la blanche flotte des icebergs dispersée tout autour de l'horizon. Selon les géologues Chamberlin et Salisbury qui se sont évertués, en 1895, à les compter avec beaucoup de soin, il y en avait toujours de 50 à 75 en vue entre le cercle polaire et Upernivik. Dans le fjord d'Umanak, on en releva une centaine, et du sommet du cap York, on réussit même à en compter plus de 700.

Il est très rare, comme l'a constaté M. de Drygalski, qu'un iceberg ait plus de 100 mètres de hauteur ; ceux de 70 mètres comptent déjà comme des exemplaires exceptionnels ; la moitié environ mesurent de 50 à 70 mètres, ce qui est déjà une belle dimension, puisqu'il faut multiplier ce chiffre par 7,5 ou 8 pour trouver leur épaisseur totale. De même la longueur d'un iceberg moyen excède rarement un kilomètre à un kilomètre et demi ; mais on a vu des masses monstrueuses de 9 à 10 kilo-

mètres carrés de surface; tel cet iceberg long de 13 kilomètres, large de 6 et haut de 15 à 20 mètres, que l'on observa en 1882 dans la baie de Cumberland.

Peu d'icebergs arrivent jusque dans les eaux tempérées qui avoisinent le banc de Terre-Neuve. Beaucoup se détruisent lentement sur le littoral du fjord où ils sont nés, rongés par l'eau qui creuse dans leurs flancs de profondes rainures, et par la fusion estivale due aux rayons solaires. D'autre part, on a relevé depuis fort longtemps d'extraordinaires inégalités entre les diverses années en ce qui concerne l'époque et l'importance de la débâcle.

Une étude récente et très minutieuse d'un savant allemand, le Dr L. Mecking, a mis en lumière le rôle prépondérant des vents dans ces débâcles. C'est lorsque le Groenland oriental est le siège d'un centre de hautes pressions d'où s'échappent des vents d'est qui poussent les icebergs du littoral occidental vers le détroit de Davis, que la débâcle est précoce et abondante; les icebergs arrivent alors par énormes convois en quatre ou cinq mois sur la côte du Labrador où ils s'échouent et sont encastrés par les glaces annuelles de l'hiver. Mais en janvier et février, des vents du nord-ouest commencent à souffler sur la côte du Labrador, les détachent de la rive et les poussent vers le sud-est de Terre-Neuve; ils arrivent ainsi sur le grand banc au début du printemps.

Mais si, au lieu des vents d'est, on voit se produire le long du Groenland occidental des vents du sud et de l'ouest, la débâcle ne se produit pas ou reste incomplète. Il y aura ces années-là peu d'icebergs sur le Grand-Banc et dans le courant qui s'y appuie à l'est.

Ainsi s'expliquent ces variations extraordinaires entre les diverses années. En 1888 d'après les *Pilot Charts* de l'Atlantique nord, on ne vit dans ces parages que 10 icebergs; on en releva 674 en 1890. De même, il y eut en 1909 une quantité extraordinaire d'icebergs vers Terre-Neuve et fort peu en 1910.

On a observé une concordance frappante, à six mois environ de distance, entre l'abondance d'icebergs sur le littoral américain et le climat de l'Europe occidentale. Les années sans icebergs ont chance d'être suivies chez nous d'étés très chauds; on a constaté au contraire que le grand maximum de 1890

fut suivi, en Europe, d'un des hivers les plus froids qu'on eût subis au XIXe siècle, et à coup sûr l'un des plus longs.

Ces concordances n'ont rien qui doive nous étonner : la région entre l'Islande, Terre-Neuve et les Grands-Lacs, est reconnue aujourd'hui comme l'aire où s'élabore le climat de l'Europe occidentale et d'où partent annuellement les dépressions qui nous apportent le mauvais temps. Suivant que l'eau de la mer est refroidie par les icebergs ou, qu'au contraire, les eaux chaudes ont le champ libre vers le nord, les conditions de l'atmosphère sont sensiblement différentes et les aires cyclonales se forment en nombre plus ou moins grand.

Est-il possible de prévoir, quelques mois d'avance, quel sera le régime des glaces dans les eaux de Terre-Neuve? M. Mecking assure que rien ne serait plus facile, si l'on disposait, avant le commencement de la saison des glaces, de cartes météorologiques donnant l'état du temps au cours du précédent été dans le détroit de Davis et sur le Groenland. Ces cartes, publiées par la *Seewarte* de Hambourg ou l'*Hydrographic Office* de Washington, paraissent toujours avec plusieurs années de retard. Elles sont d'ailleurs fort incomplètes, car on manque de stations pour l'intérieur des grands fjords du Groenland. C'est à l'établissement de ces stations météorologiques que l'on doit tendre dans l'avenir.

Les limites des icebergs dans les parages du Grand-Banc, sont d'ordinaire très étroitement subordonnées à la limite du courant chaud du Labrador et du courant froid de Floride, et suivent ses déplacements. Jamais l'extension des eaux chaudes n'est plus prononcée qu'au mois d'août; elles viennent alors contourner directement la pointe du Grand-Banc et se dirigent ensuite vers le nord-est. C'est aussi le mois de l'année où très vite la limite des glaces, qui atteint en mai 41° de latitude, recule de plusieurs degrés; de juillet à août, les icebergs se retirent de quatre à cinq cents kilomètres plus au nord, à peu près sur le parallèle du cap Race. En hiver, au contraire, c'est le courant froid qui gagne vers l'équateur; sa limite se trouve en février d'un bon degré et demi plus au sud qu'en août, et, naturellement, les glaces qu'il charrie vers le sud et le sud-est l'accompagnent dans sa progression.

Voici comment on peut résumer le cycle annuel. D'ordi-

naire, les convois de glace n'apparaissent guère sur la route des transatlantiques avant février; de mars à juin, c'est la grande saison des icebergs. En juillet, leur nombre diminue sensiblement; bien peu survivent au mois de septembre; en octobre, les plus résistants ont disparu, et en décembre et janvier, la mer est libre.

On peut dire qu'en général, les icebergs ne dépassent guère vers l'ouest la pointe du Grand-Banc, c'est-à-dire le 50e degré de longitude. La raison en est qu'en toute saison, le courant de Floride — le père du Gulf-Stream, — entretient au sud de Terre-Neuve, et à l'ouest du Grand-Banc, de larges flaques d'eaux chaudes, supérieures à 20 degrés centigrades, même en février; tout iceberg qui y parvient est voué à la disparition rapide. Il y a cependant des années exceptionnelles où, comme en avril 1896, on a vu de grands icebergs jusqu'au 58e degré de longitude. Le fait ne peut s'expliquer que par une de ces irrégularités saisonnières auxquelles n'échappent pas les courants, même les plus constants. Mais jamais on n'a signalé aucun iceberg à l'ouest du méridien de l'île Sable.

Il est clair qu'après les longues vicissitudes dont est faite leur existence mouvementée, les icebergs n'apparaissent plus aux abords de Terre-Neuve avec les formes grandioses et uniformes qu'ils présentent le plus souvent au voisinage du glacier natal. Les colosses de naguère ont fait place à des masses assez petites n'excédant pas 30 mètres de haut, 60 à 120 mètres de long en moyenne.

La plupart semblent avoir longtemps flotté, s'être retournés sur bien des faces; leurs flancs sont profondément érodés, excavés par l'eau; on y distingue des grottes, des arches. Ailleurs se dressent des campaniles et des tours, d'une régularité qui « ferait croire quelquefois à un dessin architectural raisonné ». La mer a depuis longtemps déblayé la pierraille et les taches de vase qui souillaient la grande surface blanche; aussi, quand la lumière y prête, l'iceberg, près de sa fin, offre-t-il une couleur merveilleuse, avec toutes les gradations du blanc au bleu ou du blanc au vert. C'est une apparition féerique, mais dont il faut se garder d'approcher, car la glace qui constitue le géant en ruines est justement la plus compacte, la plus dure, la moins pénétrable à l'eau marine. Puis l'iceberg

se réduit à un bloc à peine saillant au-dessus des flots, et d'autant plus dangereux pour les navires. Enfin il disparaît, et laisse souvent comme vestige ultime une flaque d'eaux très froides, de 0°5 à 2° C, au beau milieu des eaux tièdes, d'une température de 15° à 20°, qui viennent du sud.

Un fait assez peu connu et qu'il convient de noter ici, est que la saison des glaces et celle des fameux brouillards de Terre-Neuve ne concordent pas avec une exactitude absolue. C'est en février qu'il y a le moins de brouillards à l'est de Terre-Neuve ; le phénomène ne commence guère avant la mi-avril ; il s'élève brusquement à son maximum au mois de mai, et se maintient à peu près sans changement jusqu'à la fin d'août. C'est donc de mai à juillet que la route des transatlantiques est le plus dangereuse ; certains parages sont enveloppés dans la brume au moins pendant douze heures sur vingt-quatre, et les icebergs abondent. C'est la raison qui a fait établir une route d'été, comportant un long détour vers le sud, pour échapper au double péril des collisions avec les glaces et avec les navires. Mais la catastrophe du *Titanic* d'une part, celle de la *Bourgogne* de l'autre, montrent que les éléments se jouent des précautions humaines. La première coïncide avec les grands convois d'icebergs, la seconde avec les brouillards les plus épais ; chacune illustre à sa manière ces redoutables crises annuelles de la navigation transatlantique.



Bien avant qu'on eût la moindre notion des terres antarctiques, on connaissait par expérience et l'on pouvait décrire en termes exacts les icebergs qui errent par flottes immenses dans l'Océan austral. L'homme qui ruina la vieille théorie du continent austral, James Cook, confesse son étonnement devant ces « îles de glace d'un ou deux milles de longueur et élevées de plus de 100 pieds au-dessus des flots ». Il ajoute que « leur grosseur énorme n'est pas le seul objet digne de surprise, leur nombre indéfini n'est pas moins étonnant. Le 26 décembre 1773, nous comptions 186 masses de glaces du haut des mâts ; il n'y en avait aucune de moindre que la cale du vaisseau... »

Il est de fait que les icebergs, qui sont l'exception dans la zone boréale, sont, au contraire, la forme de glaces flottantes la plus largement répandue et la plus puissamment développée du monde antarctique. Ce n'est pas que les champs de glace de mer fassent défaut; la calotte australe, elle aussi, est défendue pas des banquises plus ou moins épaisses. Mais ces champs de glace sont beaucoup plus petits que dans le Nord; ils dépassent rarement la longueur d'un à deux milles. Disloqués chaque année, par les tempêtes du printemps et par le gonflement des marées, d'effet irrésistible dans ces mers dépourvues d'obstacles continentaux, ils sont détruits avant d'atteindre les dimensions imposantes familières aux explorateurs du bassin arctique ou des chenaux américains.

La multitude des icebergs antarctiques a, au contraire, de quoi confondre l'esprit. En février 1898, M. de Gerlache, près de la Terre Alexandre Ier, en comptait 320 tout autour de l'horizon. Shackleton, à un autre bout de la région antarctique, se dirigeant vers la Terre de Victoria, pénètre subitement « au milieu d'une assemblée d'icebergs tabulaires de 25 à 45 mètres de haut, et navigue toute une matinée dans les canaux d'une Venise de glace... A perte de vue, du haut du nid de corbeau, dans l'Est, l'Ouest et le Sud, la mer est couverte d'énorme blocs blancs séparés par des avenues d'eau d'un magnifique bleu foncé. Un calme étrange enveloppe cette ville blanche ». Shackleton se félicite de n'avoir pas été pris par le mauvais temps parmi cette zone de blocs monstrueux, dont il évalue la largeur, dans le sens du méridien, à plus de 80 milles marins. « Il y a là, conclut-il, des milliers et des milliers de ces énormes glaçons. On pourrait multiplier ces exemples. Tout le pourtour de la calotte glaciaire antarctique est gardé par cette armée de blancs défenseurs. »

Ces icebergs antarctiques se distinguent de ceux du Nord par la régularité beaucoup plus générale de leurs formes parallélipipédiques ; ce sont, à la lettre, de longues tables de glace au faîte horizontal couvert de neige et dont les côtés rectilignes ont quelque chose de géométrique. Les parois sont verticales et sillonnées de stratifications horizontales parfaitement nettes, de couleur alternativement blanche et bleue; vers le haut, le blanc domine et les strates sont plus espacées; à la base, les

bandes bleues se serrent davantage. Sans doute les blocs réguliers ne manquent pas dans les régions boréales, comme on l'a vu; mais ils résultent du retournement de l'iceberg. Ici les couches de neige et de glace ont gardé visiblement leur ordonnance première, le détachement a dû se faire sans révolution. De plus les icebergs à formes régulières sont incomparablement moins fréquents sur la côte du Groenland. Dans la mer antarctique, si le bloc flotte depuis un certain temps et a été exposé à la houle, son pied est creusé de grottes souvent très régulières qui apparaissent parfois alignées en double étage, comme l'a vu Charcot.

A mesure que la dérive les entraîne vers les abords des régions tempérées, les icebergs subissent de nombreuses vicissitudes qui détruisent peu à peu la régularité de leurs formes; le *Challenger* en a observé qui ressemblaient à un pont de plusieurs arches, à un château fort, à une cathédrale. La succession horizontale des strates augmente encore l'illusion d'architectures raisonnées. Mais, même après l'existence la plus mouvementée, il est aisé de retrouver dans l'iceberg la structure tabulaire originelle. Un petit nombre seulement offrent, dans leur état primitif, l'aspect tourmenté des icebergs arctiques. Quant aux dimensions, elles sont à peu près conformes à celles des icebergs arctiques : un bloc non dérangé a en moyenne de 35 à 40 mètres de hauteur, et d'un quart de mille à un mille de longueur. Les mers antarctiques étant très froides, les icebergs s'en vont expirer extrêmement loin vers le Nord, en plein cœur de la zone tempérée, et cela non pas en une région restreinte, comme il arrive aux abords de Terre-Neuve, mais sur tout le périmètre de la zone australe. Si, dans le Pacifique, leur limite extrême se tient aux abords de 50° et ne s'abaisse guère au-dessous de 40°, par contre dans l'Atlantique sud, elle dépasse le 40e parallèle et vient effleurer le cap des Aiguilles au sud de l'Afrique; dans l'Océan Indien occidental, les icebergs dépassent aussi le 40e et s'en vont souvent croiser la route des voiliers à destination de l'Australie. Il est évidemment heureux que l'Océan austral soit presque entièrement à l'écart des routes océaniques, et que seuls les baleiniers et les explorateurs se risquent dans ces mers, les plus tempêtueuses du monde, où rôdent sans cesse les icebergs. La dérive, d'ail-

leurs, en temps normal, suit des directions définies, conformes à l'allure des vents et des courants, qui portent franchement de l'Ouest à l'Est. Les trains d'icebergs tournent donc autour de la calotte australe.

Les glaciers antarctiques sont encore peu connus, malgré l'effort patient d'exploration qui se poursuit depuis une quinzaine d'années. On peut cependant regarder comme démontré que là où les Inlandsis australes couvrent une superficie bien autrement vaste que celle du Groenland, peut-être cinq à six fois supérieure, et que leur rebord est le théâtre de phénomènes qui n'ont pas d'analogues dans le nord. On sait, par quatre expéditions qui l'ont parcourue, chacune sur des centaines de kilomètres en des régions très éloignées les unes des autres, que dans la Terre de Victoria la surface supérieure de l'Inlandsis forme un monotone désert de neige d'une altitude variant de 2 600 à 3 400 mètres. Quant à la périphérie de ce glacier géant, on ne la connaît que là où se dressent les chaînes de la terre de Victoria, hautes de 3 000 à 6 000 mètres. D'immenses glaciers de vallées, les plus vastes connus, — notamment ce glacier Beardmore dont la montée causa tant de peine à Shackleton, — y échancrent la formidable muraille rocheuse qui endigue l'Inlandsis. Ce ne sont pourtant pas eux qui livrent les icebergs dont la mer est semée ; ces glaciers paraissent dénués de mouvement, « morts », a-t-on pu dire. En avant d'eux s'étale la célèbre et énigmatique terrasse glaciaire, coupée d'un front abrupt, découverte par Ross en 1843 et baptisée depuis lors la « Barrière de Ross ». Ross en suivit le bord sur 900 kilomètres ; quelque soixante ans plus tard, Scott, puis Shackleton refirent le même trajet. Enfin Amundsen vient de nous renseigner à son sujet d'une manière qui semble décisive.

Il nous a appris que les chaînes de la Terre Édouard VII se soudaient à celles de la Terre Victoria, loin au sud du front, de manière à former un golfe profond de 700 kilomètres entièrement comblé par les strates de neige qui forment la Barrière. Ces strates, sur le rebord extérieur abrupt, ont au moins 200 mètres d'épaisseur et représentent les couches de neige accumulées pendant des siècles, peut-

être des millénaires. Le front est sujet à des oscillations; il a reculé d'environ 25 kilomètres en soixante années; sa hauteur suivant les points est très inégale et varie de quelques mètres seulement à plus de 80 mètres près de la Terre Édouard VII; mais la moyenne est de 35 à 40 mètres, soit à peu près la hauteur au-dessus de l'eau des icebergs ordinaires.

Il ne semble pas que la Barrière de Ross soit seule de son espèce. Dumont d'Urville, Biscoë, Charcot, Otto Nordenskjöld ont vu aussi, sur des points très divers de la périphérie antarctique, de ces murs rigides de glace, tantôt formant une sorte de parvis aux montagnes, tantôt se perdant à l'horizon sans qu'on puisse leur découvrir un arrière-plan.

Une des plus extraordinaires particularités de ces barrières, c'est qu'elles reposent sur l'eau et probablement flottent. Leur soubassement modèle, aménage à sa manière la plateforme littorale, qui apparaît trois ou quatre fois plus profonde dans ces régions que dans les climats chauds ou tempérés.

Enfin on ne peut guère douter que ce soient ces barrières, et non des glaciers encaissés du type commun chez nous, qui fournissent l'immense majorité des icebergs antarctiques. Qu'il existe là-bas des glaciers de vallée producteurs d'icebergs, notamment dans les archipels montagneux de l'Antarctide américaine, le fait est indéniable : ainsi s'expliquent les rares icebergs de forme tourmentée perdus dans la foule des blocs tabulaires; mais c'est là l'exception.

Souvent, les icebergs une fois détachés — on ignore par quel mécanisme, car on n'a jamais assisté à un vêlage — ne sont pas entraînés aussitôt vers le large et forment des embâcles comme dans le Nord, mais combien plus puissantes! Le complexe mystérieux de glace signalé par M. de Drygalski sous le nom de « Glace de l'Ouest », près de la Terre Empereur Guillaume et qu'il a qualifiée de « glace du socle continental », est une de ces embâcles de la plateforme littorale, masse morte de banquise flottante et pourtant immobile, sujette à des mouvements verticaux, fixée qu'elle est sur de hauts fonds par un grand nombre d'icebergs échoués qui jouent le rôle de piliers stables, et livrée, depuis combien de siècles! à l'action des intempéries qui usent et polissent sa

surface. La superficie de cette masse est évaluée à 6 000 kilomètres carrés, l'équivalent d'un département français. C'est sans doute de ces sortes d'embâcles lentement altérées par le travail des tempêtes, du soleil, des dégels soudains suivis de brusques regels, que proviennent les icebergs *bleus* de M. de Drygalski, formations qui n'offrent plus, dans leur structure, trace de couches de neige et qui sont entièrement constituées de glace bleue et compacte.

Ce qui accroît singulièrement l'intérêt de ces constatations, c'est qu'on ne peut plus guère douter que ces terrasses de glace, labourant et modelant le fond de la mer au pied du continent antarctique, ces embâcles, aient eu leurs analogues exacts en Europe durant les paroxysmes glaciaires de l'ère quaternaire. La structure des fonds de la Baltique, la complication du modelé et la profondeur insolite de la plateforme littorale norvégienne s'expliquent tout naturellement, si l'on suppose que des formations glaciaires de ce type frangeaient le continent et s'avançaient dans l'Océan Atlantique ou comblaient ses golfes. L'Europe glaciaire, elle aussi, a dû avoir ses « Grandes Barrières » le long de ses côtes ; et si nous voulons nous représenter l'aspect de la plaine où grandit Berlin et des rivages où Hambourg concentre le commerce du monde, dans ces âges rigoureux où l'homme avait pourtant déjà paru, il faut nous reporter aux solitudes cuirassées de glace de la Terre de Victoria !

MAURICE ZIMMERMANN

POLITIQUE

ET

FINANCE ALLEMANDES

L'Allemagne a traversé, au cours de l'automne de 1911, une crise financière d'une telle intensité, que l'on a pu craindre un moment de la voir aboutir à un désastre national. Cette crise a été liquidée cependant plus facilement et plus vite que beaucoup d'autres ; mais il a fallu pour cela un concours de circonstances très spéciales. Comme ces circonstances sont suffisamment connues aujourd'hui, il est possible d'en exposer l'enchaînement, et de tirer de cet épisode caractéristique la leçon, d'un intérêt général et permanent, qu'il comporte.

Pour bien suivre l'évolution des faits et en saisir la portée exacte, il faut, avant tout, se représenter la situation économique générale de l'Empire, la condition très particulière de son marché financier, et de son régime bancaire.

Jusque vers 1850, la plupart des gouvernements allemands s'appliquèrent, dans un intérêt surtout politique, à entraver l'essor de la grande industrie [1] et à maintenir un régime agricole, favorable à la stabilité sociale, à l'action administrative, mais peu propre au développement et à la circulation

1. J'ai montré les causes et les effets de ce régime réactionnaire dans : *La production, le travail et le problème social dans tous les pays au début du XXe siècle*, Paris, Alcan, t. II.

des capitaux. Depuis 1871, l'esprit d'initiative et le labeur des particuliers, en général assez bien secondés par le gouvernement fédéral, a singulièrement amélioré cette situation. Le résultat de leurs efforts a été signalé maintes fois avec une admiration justifiée. Sur un territoire à peine plus étendu que celui de la France, la nation allemande a dépassé, par sa seule force d'expansion, le chiffre de 64 millions d'âmes, sans parler de plusieurs millions d'émigrés, répandus partout, et qui souvent, restent les clients de la mère-patrie, ses informateurs, ses agents commerciaux. Autrefois l'agriculture occupait l'immense majorité des bras; aujourd'hui les trois cinquièmes de la population active vivent de l'industrie, du commerce et des transports. La mesure de la puissance économique de l'Allemagne est donnée approximativement par le volume du commerce extérieur spécial (à l'exclusion du transit), qui a été évalué pour 1910 à plus de 21 milliards de francs, entrées et sorties réunies. On doit tenir compte aussi de l'énorme mouvement d'affaires nécessité à l'intérieur par la seule consommation d'un peuple très dense et très actif, dont l'aisance moyenne s'est accrue dans une proportion considérable.

Cependant, le vaste édifice économique, si prodigieusement agrandi par les Allemands en un demi-siècle, se ressent de la hâte déployée par ses constructeurs. Il a des parties faibles. Ainsi, la crise de 1911 a été facilitée et aggravée par l'insuffisance de l'organisation financière en Allemagne. Quel est donc l'état de la fortune publique de l'Empire, et en quoi ne répond-elle pas encore aux besoins immenses de son activité?



Les capitaux, que l'on s'attachait autrefois à immobiliser le plus possible, ont été peu à peu mobilisés en masse par le moyen des émissions de papiers variés et des dépôts en banque. Mais, en même temps, ces capitaux étaient en grande partie consacrés à construire des usines, des moyens de transport, des machines, du matériel. Un statisticien très compétent, M. Neymarck, évalue à plus de 800 milliards la valeur totale

des titres de toute nature qui représentent, dans la circulation, soit les bâtiments et l'outillage, soit le capital roulant mis ainsi par le jeu perfectionné du crédit au service du travail dans le monde entier. C'est dire par un seul chiffre le rôle du crédit dans l'économie industrielle d'aujourd'hui. Mais son régime n'est pas exactement le même dans tous les pays. Les uns possèdent une grande richesse acquise; chez eux, beaucoup de gens travaillent exclusivement avec leur propre argent, et ceux qui sont moins bien pourvus trouvent sur place, dans le réservoir national, les fonds d'emprunt dont ils ont besoin. D'autres pays, au contraire, n'ont pas encore élevé ce réservoir à un niveau suffisant; une partie au moins des capitaux industriels doivent être appelés du dehors, parfois à grands frais. C'est dans la seconde de ces deux catégories qu'il faut placer l'Allemagne.

Pour monter en peu d'années son énorme mécanisme industriel, elle a dû se procurer des capitaux immenses. Elle en a trouvé sur place des quantités croissant d'année en année. Nous verrons tout à l'heure comment un système bancaire approprié a pu grouper et répartir les sommes dont on avait besoin, en faisant payer, il est vrai, un intérêt assez élevé; mais cela importe assez peu quand le bénéfice final de l'opération est favorable à la fois au capitaliste, au banquier et à l'emprunteur.

Ce n'est pas tout : l'Allemagne a porté sa population de 40 à 64 millions d'âmes en quarante ans, tout en alimentant une forte émigration; pour cela elle a dû dépenser énormément d'argent, qui s'est transformé en force vive, intellectuelle ou matérielle. Chaque individu représente ainsi un capital susceptible de produire; mais cette réserve humaine a absorbé des dizaines de milliards empruntés au fonds national. Voilà donc encore une cause, non pas de pauvreté, bien au contraire, mais tout au moins de raréfaction de la richesse disponible. Une famille ne s'appauvrit pas, en élevant des enfants, mais elle diminue la quantité d'argent dont elle peut disposer librement, et ce qui est vrai pour une seule famille s'applique à la nation entière.

De plus, si l'activité du travail et l'aisance moyenne ont augmenté en Allemagne dans une mesure importante, la

densité de la population, et surtout l'accroissement énorme des masses ouvrières urbaines, ont rendu insuffisante la production des moyens de subsistance, et nécessaire l'importation de produits alimentaires, dont le paiement absorbe chaque année plus d'un milliard de marks. D'autres pays, qui, ayant placé des fonds à l'étranger, disposent de revenus indépendants, soldent sans difficulté leurs excédents d'importation; mais dans un pays où les capitaux disponibles sont demandés par le travail, ces excédents deviennent une cause de gêne, parce qu'ils appauvrissent un marché monétaire déjà trop étroit. Enfin, les charges publiques ont crû en même temps que la population et parallèlement à son activité. Les taxes communales, provinciales, celles des États et de l'Empire ont atteint un chiffre très élevé, et leur poids paraît d'autant plus lourd qu'il pèse principalement sur des éléments de richesse en voie de formation, ayant à supporter déjà la charge du crédit. Par cela encore, le capital roulant des entreprises est amoindri.

Et cependant, le niveau de la richesse a monté en Allemagne depuis quarante ans, grâce à l'accroissement régulier du volume des capitaux, et sous l'influence des gains réalisés par toutes les entreprises. Je citerai un seul fait, mais il est concluant. En 1872, les banques établies sous la forme de sociétés anonymes avaient ensemble un capital social de 1 milliard 250 millions de francs, et tenaient en dépôt une somme à peine égale à ce chiffre; en 1911, ces mêmes banques, plus nombreuses et bien plus puissantes, détenaient un capital global d'environ 5 milliards 500 millions, et les dépôts qui leur sont confiés dépassent 13 milliards et demi. Encore faut-il ajouter à cette somme colossale environ un milliard et demi de billets de banque non gagés, et 2 milliards 500 millions d'effets acceptés qui concourent au mouvement de la circulation, sans parler du total inconnu, mais considérable, des capitaux exploités par les petites banques, ou directement par les particuliers. Ce sont peut-être en tout trente ou trente-deux milliards, qui constituent, avec les espèces en circulation ou en dépôt dans les banques d'émission, le marché financier allemand. Cette somme n'appartient pas tout entière à des propriétaires allemands; elle comprend une certaine propor-

tion de capitaux étrangers; mais la plus grosse part est bien allemande, et l'enrichissement des populations de l'Empire est déjà un fait si avéré, que les emprunteurs commencent à se tourner vers les capitalistes d'outre-Rhin. Les émissions de valeurs étrangères sur le marché allemand sont devenues assez nombreuses au cours des dernières années, pour que le gouvernement ait cru devoir s'assurer le droit de les contrôler et, au besoin, de les interdire. Il espérait ainsi écarter une concurrence gênante pour ses propres emprunts, et protéger contre des promesses fallacieuses une petite épargne dont les réserves connues atteignent ou dépassent aujourd'hui 20 milliards de francs[1].

Voilà de bien gros chiffres; mais il ne faut pas oublier que cette richesse se distribue au sein d'une population très nombreuse, si bien que par tête le chiffre moyen des capitaux consolidés ou disponibles est certainement inférieur à celui que représente en Angleterre ou en France l'indice moyen de la fortune individuelle. Aussi, cette richesse est-elle manifestement insuffisante en Allemagne, pour former à elle seule la base de son activité. Pour la compléter, les agriculteurs, les industriels, les commerçants ont dû faire et font encore au crédit un continuel et large appel. En Allemagne, tout le monde vit sur le crédit, même le petit rentier qui, pour augmenter son revenu, emprunte afin de tenter de menues spéculations sur les valeurs de Bourse. Pour satisfaire à cette demande générale de capitaux, il a fallu d'abord mobiliser hardiment le capital national, et comme il était loin de suffire au mouvement immense des affaires, on a appelé, avec non moins de hardiesse, les capitaux étrangers, en leur offrant un loyer avantageux. Une partie de cet argent étranger s'est incorporé à long terme, soit dans les entreprises privées, soit dans les fonds publics émis en grande quantité par les États confédérés, les provinces et les villes. Le surplus, qui se chiffre probablement par plusieurs milliards, est, au contraire, prêté à

1. Dans la statistique des caisses d'épargne, c'est la Prusse qui vient au second rang, après le Danemark, avec 231 francs par habitant, chiffre moyen. La France ne vient qu'au huitième rang, mais les valeurs mobilières étant beaucoup plus disséminées chez nous qu'en Allemagne, on ne saurait comparer exactement les deux situations.

court terme, et fournit au capital de roulement un appoint indispensable. Remarquons en passant que l'intérêt payé chaque année à ces capitaux étrangers sort du pays, au moins en grande partie, ce qui contribue, en outre des causes déjà signalées plus haut, à drainer périodiquement le marché monétaire.

D'où provient l'argent ainsi avancé à l'Allemagne? Elle l'emprunte un peu partout autour d'elle, et même aux États-Unis, qui ont déjà placé, assure-t-on, deux milliards en Europe. Au mois de septembre dernier, un journal berlinois très important, le *Courrier de la Bourse*, disait à ce propos, que le commerce et l'industrie de l'Allemagne n'ont pu se développer depuis quarante ans qu'avec le concours des capitaux étrangers, et il estimait à 14 milliards de francs le total approximatif des avances faites à ses compatriotes pendant la période indiquée. Il est bien difficile de contrôler ce chiffre, probablement inférieur à la réalité, et je le cite uniquement pour montrer que les organes financiers allemands n'hésitent pas à constater eux-mêmes le rôle décisif joué par les capitaux étrangers dans leur pays.

La France a sa large part dans le courant de crédit qui se porte incessamment vers les places allemandes, un peu comme les eaux des hauteurs descendent vers la plaine pour la fertiliser. Cependant, par l'effet de circonstances qu'il est inutile de rappeler ici, les relations financières entre les deux pays demeurent à l'état inorganique et indirect. Nos grands établissements de crédit n'ont point de succursales officielles dans l'Empire voisin, et les opérations avec les banques d'outre-Rhin sont conduites en quelque sorte sous le manteau. Cela n'empêche pas, du reste, que des sommes considérables, prélevées sur les capitaux français, sont continuellement placées en Allemagne, principalement sous la forme d'escomptes, d'avances sur titres, de « pensions » ou prêts à très court terme ou à vue etc. Cet argent, qui circule presque toujours rapidement, procure à nos banques de notables bénéfices en commissions, courtages et différences d'intéret.

En outre, des fonds confiés par des capitalistes craintifs aux banques belges, hollandaises et suisses, prennent en partie le même chemin, au grand profit des intermédiaires. L'évaluation

exacte du montant total de ces dépôts est impossible à faire, aussi les appréciations varient-elles entre les chiffres de 300 et de 1 500 millions.

Il est fort probable que la moyenne se tient aux environs d'un milliard, avec des fluctuations dues à des circonstances variées. Gardons ce fait en mémoire.



Le système bancaire de l'Allemagne a de profondes et fortes racines dans le passé. Aussi, les financiers habiles ne manquent-ils pas dans ce pays. Toutefois, il y avait beaucoup à faire pour mettre les comptoirs de crédit au niveau des circonstances nouvelles. Il existait plusieurs banques publiques, avec des régimes différents et des champs d'action restreints. On décida de créer une banque d'Empire, qui serait le régulateur principal de la circulation. L'ancienne banque de Prusse, fondée en 1765, transformée dès 1846 en société par actions, devint, par la loi du 14 mars 1875, la Banque de l'Empire, au capital actions de 150 millions de francs, porté plus tard à 225 millions. Elle reçoit des dépôts, prête sur titres, escompte des effets de commerce, émet des billets d'après un système particulier. Depuis le 1er janvier 1911, elle est autorisée à en émettre pour une somme égale à celle que représentent son encaisse métallique, les billets des autres banques publiques et les bons du Trésor en sa possession, plus une somme maxima de 750 millions pour faire face aux échéances trimestrielles. Si cette proportion est dépassée, l'excédent est frappé d'un droit de 5 p. 100 au profit de l'État. Cet établissement a rendu de grands services, parce qu'il est dirigé avec beaucoup d'habileté et de fermeté par de très bons financiers [1]. Mais sa situation est naturellement influencée par l'état du marché allemand. Son encaisse en or reste assez faible, parce que la circulation monétaire, proportionnée au niveau du marché national, est elle-même relativement faible. Aux

1. Je ne parlerai pas ici des quelques banques d'émission maintenues par les principaux États confédérés. Leur rôle est resté local et leur influence sur l'ensemble des affaires est faible.

époques de liquidation trimestrielle, la proportion entre l'encaisse et la circulation des billets tombe souvent à Berlin aux environs de 50 p. 100, tandis qu'à Paris elle reste entre 70 et 75 p. 100. En outre, bien que le volume des affaires soit plus considérable en Allemagne qu'en France, le montant de l'encaisse et la somme de billets émis sont très supérieurs dans ce dernier pays, ce qui indique une circulation beaucoup plus abondante. Il en résulte à la fois une facilité et une sécurité plus grandes dans les transactions. L'avantage est considérable pour le marché français, où le taux de l'escompte se maintient entre 3 et 4 p. 100. En Allemagne, au contraire, la circulation trop étroite s'appauvrit facilement, et la Banque de l'Empire doit surélever le taux de l'escompte jusqu'à 5 p. 100 et au delà, afin de préserver son encaisse métallique d'une saignée trop abondante. On estime à la somme de 5 milliards et demi de francs environ le stock de monnaie d'or de l'Allemagne. C'est peu pour une population si nombreuse et si active. Aussi a-t-on donné aux billets de banque, en 1909, pleine force libératoire, afin d'en soutenir la circulation à côté des espèces d'or, et de diminuer ainsi les appels à l'encaisse de la Banque. Mais l'expérience a montré que cet expédient ne suffit pas pour donner à la situation toute l'aisance dont elle aurait besoin, surtout en temps de crise. On l'a bien vu en 1902, en 1907 et en 1911. Cette situation est certainement en voie d'amélioration, comme le constatait le rapport de la Banque de l'Empire pour 1910; mais il se passera encore des années avant que la circulation monétaire allemande ait acquis le volume et l'élasticité dont elle a besoin. La circulation monétaire est naturellement fonction de la richesse publique. La France, par exemple, dont les réserves sont puissantes, possède une forte quantité de valeurs étrangères, dont le revenu annuel vient enrichir périodiquement la circulation. L'Allemagne a fait déjà des placements à l'étranger, mais elle y doit aussi beaucoup d'argent, si bien que les sorties, balançant au moins les entrées, ne permettent à la circulation de s'améliorer que lentement. La Banque de l'Empire agit de son mieux pour régulariser, au moyen de son encaisse et de ses émissions, le niveau de ce réservoir insuffisant; mais elle ne peut dépasser une limite assez restreinte,

car alors la somme de ses billets dépasserait trop celle de ses disponibilités. Par ce prêt forcé à la circulation, elle risquerait de déprécier son papier en inquiétant le marché, si bien qu'elle ébranlerait son crédit pour un résultat nul.

C'est dans cette circulation étroite que les banques privées doivent trouver le principal de leurs ressources. Et comme elle ne suffit pas à leurs besoins, elles font appel, comme nous l'avons vu, aux capitaux disponibles à l'étranger. On comptait récemment en Allemagne 420 banques par actions, dont 46 avaient un capital égal ou supérieur à 10 millions de marks, ou 13 à 14 millions de francs. Ces 46 banques réunissaient en 1911 un capital total de plus de 3 milliards de francs, auquel il faut ajouter des réserves s'élevant à un peu plus de 800 millions de francs. A eux seuls, les huit plus puissants établissements de crédit de l'Allemagne, qui ont leur siège principal à Berlin, possèdent près de la moitié de cet énorme capital. Ces banques pratiquent sur une large échelle, grâce aux dépôts qui leur sont confiés, les émissions de titres, l'escompte, les avances sur titres et sur marchandises, les participations industrielles. Au 31 août 1911, le passif des huit grandes banques berlinoises approchait de dix milliards de francs, avec un actif de 9 milliards 600 millions environ. Elles avaient avancé à leur clientèle près de 4 milliards sur comptes courants débiteurs, plus de deux milliards 200 millions en escomptes, bons du Trésor etc., plus de 1 800 millions en prêts sur titres et marchandises et environ 620 millions de participations industrielles et autres[1]. Parfaitement organisés, ces puissants comptoirs de crédit savent reconnaître, et au besoin, susciter les bonnes affaires, les lancent, les commanditent, les soutiennent, en favorisent les exportations au moyen de leurs succursales à l'étranger. Cette initiative, partout agissante leur procure de beaux bénéfices, mais elle leur donne le caractère assez aventureux du syndicat financier, plutôt que celui de banque proprement dite. Cela répond bien d'ailleurs à la tendance générale des affaires en Allemagne, où l'esprit de spéculation agit avec une ampleur et une audace très modernes à tous les étages de l'activité économique. Les

1. D'après *Der deutsche Œkonomist*. Voir aussi l'*Économiste européen*, 2e sem. de 1911, p. 288.

quelques chiffres que je viens de citer donnent une idée approximative du mouvement bancaire en Allemagne ; mais n'oublions pas qu'ils s'appliquent à quelques sociétés seulement, colossales il est vrai, et que des centaines d'autres établissements par actions, quoique travaillant sur une échelle plus réduite, réalisent ensemble une masse d'opérations, dont le total inconnu doit représenter un assez gros chiffre. Enfin, des banques plus petites et des associations coopératives, en grand nombre, jouent aussi leur rôle dans cet immense mécanisme financier, — que complète un réseau de plus de 40 banques hypothécaires, dont les créances représentent actuellement un capital d'environ 27 milliards de francs [1].

En résumé, en Allemagne, on travaille surtout au moyen du crédit. Les banques font aux affaires des avances considérables, à tel point qu'elles dépassent en général leurs disponibilités, si bien qu'elles travaillent avec un découvert moyen qui peut atteindre 30 à 40 p. 100. Les grandes banques françaises, moins audacieuses, beaucoup moins mêlées à la gestion industrielle, prennent soin de maintenir le chiffre de leurs ressources immédiates à peu près au même niveau que celui de leurs engagements. Cette différence des méthodes répond à celle des situations [2]. Les banques françaises, loin d'avoir besoin d'appeler l'argent du dehors, ont un excédent de capitaux nationaux à employer. Et comme la fortune privée subit en France des atteintes multipliées : taxes de toute nature, restrictions variées à la liberté du travail, charges sociales, refus de concessions minières, extension de la régie directe par l'État ou les localités, progrès du syndicalisme violent, etc., il en résulte que la tendance à l'émigration des capitaux va s'accentuant. Les banques allemandes, au contraire, s'appliquent incessamment à appeler l'argent du dehors pour faire face à l'immense besoin de crédit qui se manifeste autour d'elles. Donc, crédit intérieur et crédit extérieur sont portés en Allemagne au plus haut degré de tension. Mais cet instrument puissant et souple est en même temps d'une sensibilité extrême. Il ne fonctionne bien que dans un milieu où règnent

1. D'après *Der deutsche Oekonomist*. En 1883, le capital prêté ne dépassait guère 4 500 millions de francs.

2. Comp. *Économiste européen*, 20 octobre 1911.

la tranquillité et la confiance. Les causes de trouble nées de la politique, des circonstances économiques, ou de la spéculation, peuvent à chaque instant le ralentir ou le détraquer. En novembre dernier, le président du conseil de direction de la Banque de l'Empire, M. Havenstein, parlant devant le comité permanent de cet établissement, exprimait la même idée avec la plus haute autorité en disant que, à son avis, il fallait tenir pour saine la situation économique de l'Allemagne, et aussi, à tout prendre, l'organisation de son crédit. Toutefois, ajoutait-il, notre vie économique est fondée sur le crédit dans une mesure excessive, principalement en ce qui touche la Bourse ; c'est le devoir de tous les intéressés de travailler à réduire le champ du crédit malsain.

L'éminent financier pensait à la spéculation, qui, en effet, peut causer à la longue beaucoup de mal, surtout dans un milieu aussi instable. Mais les agitations politiques sont plus dangereuses encore, car leurs effets sont bien plus étendus et presque foudroyants. La crise de septembre 1911 l'a démontré une fois de plus.



Vers le milieu de 1911, l'Allemagne se trouvait dans une situation économique passablement incertaine. Le pays était en pleine activité ; ses usines avaient de nombreuses commandes ; l'exportation montrait un progrès sensible ; le premier semestre avait donné aux chemins de fer une plus-value de recettes de près de 6 millions 200 000 marks sur la période correspondante de 1910 ; la consommation du charbon, indice certain de l'état de l'industrie, avait également augmenté. Il en était de même, du reste, à peu près dans tous les pays européens, ainsi qu'aux États-Unis. Cependant, un certain malaise tendait à se propager et à s'accroître, pour diverses raisons. La première résultait d'une véritable hypertrophie de la spéculation intérieure et internationale. Partout on jouait à la hausse avec une sorte de fureur, spécialement sur les valeurs industrielles, dont les cours avaient réalisé des plus-values

évidemment artificielles. Les Bourses allemandes, plus encore que celles des autres pays, avaient subi cet entraînement, si bien que le marché était encombré de titres nationaux surfaits, auxquels s'ajoutait une grande quantité de valeurs de chemins de fer américaines et canadiennes, également gonflées au-delà de toute prudence. Un assainissement était inévitable et le moindre incident pouvait le provoquer. A la fin de juin, la Bourse de New-York s'orientait à la baisse; l'industrie minière du Transvaal, dont les titres sont une des grandes ressources de la spéculation, se trouvait dans une situation précaire. En Angleterre, de formidables conflits ouvriers paralysaient les affaires, et coûtaient des centaines de millions. Enfin, un peu partout, les récoltes s'annonçaient mal, et le prix des vivres tendait à monter. La liquidation de fin juin avait trouvé la spéculation déjà hésitante et inquiète devant la difficulté de se procurer des reports à un taux modéré. La Banque de l'Empire, pour essayer d'enrayer l'activité imprudente des joueurs, avait dès le printemps resserré son crédit, en exigeant pour ses avances, à la fin de chaque trimestre, une commission supplémentaire. Mais l'engorgement des autres banques l'influençait par contre-coup. Au 1er juillet, son encaisse or était tombée au-dessous de 50 p. 100 de la somme de ses billets en circulation, perdant en un mois 60 millions de francs, pendant que le portefeuille s'encombrait rapidement. Le crédit mutuel lui-même subissait une crise; les caisses Raiffeisen se débattaient au milieu de difficultés qui nécessitèrent un peu plus tard des mesures d'assainissement. Le grand trust allemand de l'acier se trouvait en pleine période de reconstitution et causait des inquiétudes. Enfin, la débâcle semblait menacer le marché américain des valeurs de chemins de fer, et comme on savait la spéculation très engagée de ce côté, les capitaux étrangers montraient dès lors une tendance à se retirer. Ainsi, tout indiquait la nécessité d'une conduite prudente, pour permettre à cette situation complexe et embarrassée de s'éclaircir et de se liquider peu à peu. Mais les hommes politiques et les diplomates subordonnent trop souvent l'intérêt vrai des affaires à celui de leurs combinaisons, ce qui les expose à des erreurs et à des démarches dont pâtissent bien des situations respectables. Leur intervention dans l'été de

1911 a été la cause immédiate d'une secousse, dont les conséquences les ont surpris, pour ne pas dire effarés.

L'Allemagne affecte volontiers, depuis longtemps déjà, le rôle de redresseur de torts et de représentant attitré des intérêts généraux; mais on sait assez qu'elle n'agit point ainsi par pur donquichottisme. Le caractère allemand est beaucoup trop pratique pour se laisser guider par un naïf esprit de chevalerie. La tradition de l'honnête courtier survit dans la politique de l'Empire; mais dans toutes les relations humaines il faut savoir observer la mesure et prévoir les effets des décisions que l'on prend, surtout quand elles peuvent avoir des suites graves pour autrui. Or, ce sont précisément la prévoyance et la mesure qui ont fait le plus défaut dans l'affaire marocaine, surtout après le coup d'Agadir. Le prétexte invoqué était si puéril, que chacun vit dans cette manifestation une sorte de mainmise allemande sur le Sous. La Bourse de Paris s'alarma d'autant plus vite, qu'elle souffrait elle aussi d'une enflure exagérée des cours. Mais elle ne fut pas la seule à subir la baisse. La dépréciation des valeurs atteignit tous les marchés, spécialement celui de Berlin, dont l'équilibre était si fragile. Et cependant, l'opinion restait plutôt optimiste, car, si les journaux pangermanistes approuvaient cette politique à poigne, les officieux publiaient des notes plutôt rassurantes, et le départ de l'empereur pour sa croisière habituelle dans la mer du Nord indiquait des intentions pacifiques. Toutefois, la lecture des journaux de cette époque révèle chez les Allemands un état d'esprit assez curieux. Conscients et légitimement fiers de leur force, ils s'en exagéraient quelque peu la portée et pensaient qu'il suffirait à leur gouvernement de mettre la main sur la garde de l'épée pour obtenir à peu près toutes les satisfactions qu'il lui conviendrait de demander[1]. Ainsi, de part et d'autre, on était porté à l'optimisme; on se remit donc vite de cette première émotion, à Paris comme à Berlin. Cependant, le 3 juillet, les Bourses allemandes furent influencées par des offres importantes de fonds publics nationaux, que l'on supposa sortis des portefeuilles français. Mais les placements de ce genre ne sont pas très fréquents en France, si bien que le marché put

1. Voir dans la pacifique *Frankfurter Zeitung*, à la date du 1er juillet, un long article sur les forces militaires des différents États.

absorber assez facilement ces titres, grâce au concours de la *Seehandlung*, fondée au XVIII[e] siècle pour exploiter certaines branches d'exportation, et devenue, depuis, une annexe bancaire du ministère prussien des Finances. On pensa dès lors que l'orage était passé.

Mais le gouvernement allemand agissait comme si la France avait été seule en cause et tout à fait isolée. En dépit des notes officieuses, ses intentions n'étaient ni claires ni précises. Sans connaître encore tout ce qu'il a su depuis, le monde des affaires pressentait que l'Allemagne s'attendait à obtenir de la France une coopération politique et financière, non seulement au Maroc, mais encore dans certaines colonies françaises, et même ailleurs [1]. En cas de désaccord irréductible sur ce point, la démonstration d'Agadir pouvait fort bien se transformer en une occupation effective. A Berlin, on ne désirait évidemment pas préciser trop tôt les vues de la chancellerie. Il semble d'ailleurs que les Allemands comptaient alors fermement sur l'abstention du cabinet de Londres. Le 21, le discours de M. Lloyd George éclata comme un coup de tonnerre. Partout où l'Angleterre a des intérêts, disait-il, elle ne peut admettre qu'on la tienne à l'écart. Ce langage produisit une impression profonde, surtout en Allemagne. Les journaux pangermanistes y répondirent par un cri de colère, et la presse modérée ne dissimula pas sa déception.

Le discours de Mansion House n'avait pas manqué de déprimer d'une façon sensible le marché allemand. Mais celui de M. Asquith ramena encore une fois un calme relatif dans les esprits. Le monde des affaires avait un tel besoin

1. La *Frankfurter Zeitung*, l'un des principaux organes de la finance allemande, écrivait le 18 juillet : « Nous pourrions admettre la possibilité d'abandonner le Maroc à la France, moyennant une compensation coloniale, même faible, ou même nulle. Il en serait ainsi dans le cas où la France renoncerait à son inimitié secrète contre l'Allemagne, si elle acceptait la main amicalement tendue vers elle depuis longtemps, et si elle consentait à entrer dans la voie d'une coopération sincère avec l'Allemagne. Les capitaux français joints à l'activité allemande accompliraient des miracles au bénéfice du progrès, du bien-être et de la paix, et cela pour le bien des deux nations et de l'Humanité entière. Devant cette superbe vision d'avenir le conflit marocain disparaîtrait comme l'ombre devant le soleil. Mais est-il possible de réaliser un tel rêve ! » Ce journal avait-il donc des renseignements sur certaines négociations occultes alors en cours ?

de paix et de stabilité pour maintenir son équilibre compromis par la spéculation, qu'il voulait être optimiste malgré tout, et comptait obstinément sur une solution pacifique. Pendant tout le mois, sauf les quelques soubresauts que j'ai rappelés, la Bourse était restée ferme, quoique réservée, et l'argent avait été offert avec une suffisante abondance, grâce aux interventions opportunes des banques publiques et privées. La liquidation de fin de mois s'opéra avec facilité, laissant subsister dans la plupart des esprits, de grandes illusions sur les ressources et la force de résistance du marché financier allemand. Toutefois, cette sécurité n'était pas partagée par tout le monde; dans tous les pays, les hommes d'expérience se rendaient parfaitement compte du danger de cette situation équivoque.

Dans les premiers jours du mois d'août, le gouvernement allemand voulant exercer une pression sur celui de Paris, inspira aux journaux des articles assez menaçants; l'inquiétude fut aussitôt réveillée, en Allemagne même, parmi les gens d'affaires. La Bourse subit une dépression sensible, l'argent se raréfia, tant par le resserrement des disponibilités allemandes, que par l'accélération des retraits de fonds étrangers. On prétendit d'abord que ce phénomène résultait de causes purement économiques. En réalité, la crise politique en était le facteur essentiel, car on vit une fois de plus la situation s'améliorer aussitôt que les journaux inspirés eurent changé de ton, sur un nouveau mot d'ordre. Pourtant la longueur des négociations, le mystère qui les entourait, les bruits contradictoires qui se répandaient, les déclamations des pangermanistes, entretenaient une inquiétude dont toutes les transactions se ressentaient, principalement les affaires financières. Les grandes banques devaient faire des efforts extraordinaires pour soutenir le marché, alourdi par la réserve des capitalistes et par le mouvement de réalisations qui commençait à peser sur les cours de toutes les valeurs. Grâce à l'habileté et à l'énergie de cette élite financière, le débâcle qui menaçait fut ajournée et la liquidation de 15 août franchie sans encombre. Cependant, bien que la circulation restât à peu près normale, les cours ne parvenaient pas à se relever : le 3 p. 100 allemand, notamment, tombé au-dessous de 82, n'arrivait pas à remonter

au-dessus de ce chiffre, en dépit des efforts persistants de la *Seehandlung*.

Le 21 août, on apprit que M. Cambon rentrait à Paris pour conférer avec son gouvernement. La presse manifesta partout une sérieuse inquiétude ; mais alors que, dans les autres pays, l'émotion n'était que passagère, en Allemagne elle s'aggrava de jour en jour. Pendant la dernière semaine d'août, la tension monétaire devint apparente, le bas cours de la rente et des autres valeurs persista, s'accentua même, si bien qu'au moment de la liquidation mensuelle, des actions industrielles comptées parmi les meilleures, perdaient jusqu'à 9 p. 100 sur les cours de fin juillet. Un certain nombre de spéculateurs, complètement désemparés, étaient réduits à liquider à tout prix et encombraient le marché de Berlin de leurs offres. A Paris, bien que les capitaux fussent abondants, la gêne était également sensible, parce que, là aussi, la spéculation était orientée depuis longtemps à la hausse. Toutefois, bien que l'on fût, en France, assez inquiet de la longueur des négociations, le public conservait son calme. On pensait, non sans raison, qu'il existe entre tous les peuples une liaison d'intérêts trop étroite pour que, de part et d'autre, et pour un motif plutôt secondaire, on puisse se décider à déchaîner sur l'Europe et sur le monde, à la suite d'une grande guerre, un cataclysme économique sans précédent. A ne voir que la surface, on aurait pu croire que le même sentiment dominait chez nos voisins. Les journaux officieux répétaient à l'envi que l'Allemagne ne réclamait pas un pouce de territoire du Maroc. L'industrie gardait son activité. La Banque de l'Empire avait une encaisse métallique très élevée. Il faut dire que, en présence du reflux déjà sensible des capitaux étrangers, les banques avaient pris des mesures extraordinaires pour se procurer des disponibilités. La Bourse, bien que le mois d'août eût été pour elle une période de dépression, ne montrait aucun pessimisme. Les capitaux étrangers, même français, n'avaient point été encore entièrement retirés, si bien que la circulation restait à peu près normale et l'intérêt assez modéré. Tout compte fait, la situation semblait plutôt meilleure, plus ferme, qu'à la fin de juin, et, cependant, on touchait à une panique d'une extrême violence.



J'ai dit qu'en juillet l'opinion allemande paraissait persuadée que le gouvernement français ne tarderait guère à fournir les satisfactions exigées par la diplomatie impériale. Or, les négociations traînaient depuis deux mois et se trouvaient même interrompues. Cependant, ce n'est pas à la France que l'on reprochait le plus amèrement ce retard. Depuis la fin de juillet, c'est sur la perfide Albion que les feuilles pangermanistes rejetaient toute la responsabilité de cette résistance inattendue. C'est en vain que les journaux anglais protestaient contre ces accusations, montrant que leur pays réclamait seulement de l'Allemagne une politique qui fût exempte de menaces déplacées, comme de prétentions excessives. La passion chauvine l'emportait, répandant l'idée qu'une formidable coalition était toute prête à attaquer l'Allemagne et que, d'un jour à l'autre, les cuirassés anglais pouvaient apparaître devant les ports de la mer du Nord pour les bombarder. Ces déclamations avaient peu de prise sur les classes les plus éclairées, mais elles tendaient pourtant à créer un état d'esprit particulièrement propice aux terreurs irraisonnées. M. Cambon rentra à Berlin le 31 août, mais on apprit qu'il était indisposé et que la reprise des pourpalers, fixée d'abord au 1er septembre, n'aurait lieu que le 4. L'opinion était si énervée, que ce fait donna naissance à des bruits alarmants, d'autant plus que la presse, une fois encore, prit tout à coup un ton plus acerbe et redoubla ses attaques contre l'Angleterre. En outre, l'empereur prononçait à Hambourg une allocution prudente en la forme, mais favorable à l'extension des armements. On racontait, d'autre part, que la banque de France resserrait ses paiements en or, afin d'augmenter son encaisse, considérée comme trésor de guerre. Les journaux annonçaient, en les exagérant, les mesures défensives prises par la Belgique et par les Pays-Bas. Alors, le public, soudain affolé, vit partout les signes avant-coureurs de la guerre. La revue navale de Toulon et le discours de M. Delcassé firent en Allemagne l'effet d'une menace directe. Les transports étant à ce moment très actifs, le nombre des wagons disponibles se trouva insuffisant; aus-

sitôt on s'imagina que le gouvernement les retenait pour les besoins de la mobilisation. Le 3, une manifestation monstre organisée à Berlin par les socialistes en faveur de la paix, contribua pour sa part à jeter le désordre dans les esprits, aussi bien que des propos non moins maladroits tenus le 4 par le président du congrès des industriels allemands, lequel s'exprima dans les termes les plus pessimistes. Le 5, on colporta le bruit de l'assassinat de l'ambassadeur d'Allemagne à Paris, et le 6 au soir, les crieurs de journaux se répandirent dans les rues de Berlin en anonçant la rupture avec la France.

D'où venaient ces racontars insensés? Étaient-ils propagés par des agioteurs sans scrupules ou par des syndicats intéressés dans l'affaire du Maroc, ou bien étaient-ils le produit spontané des imaginations surexcitées par de longues semaines d'attente et d'anxiété? Peut-être les trois causes ont-elles agi en même temps pour souffler d'un bout à l'autre de l'empire un vent de folie. Toujours est-il que, du 2 au 9 septembre, la tension dont souffrait déjà en août le marché allemand, devint brusquement une terrible panique. Le retrait des fonds étrangers s'accentuant, le taux de l'intérêt tendait à monter, alors que la baisse des cours persistait, et la spéculation était obligée d'activer ses réalisations. En même temps, les petits capitalistes, craignant la guerre et la dépréciation de leurs titres, les vendaient en masse. Les Bourses furent inondées d'offres sans contre-partie. Le samedi 2 et le lundi 4, cette surcharge produisit la débâcle des cours. Les fonds publics perdirent plusieurs points, et des valeurs industrielles très réputées s'affaissèrent de 20 à 30 p. 100 et davantage; 42 d'entre elles furent rayées momentanément de la cote afin de dissimuler leur effondrement et d'éviter la contagion de l'exemple. Ce fut, disait la *Morgen Post*, une chute « effarante », surtout le 4, journée appelée par les organes financiers le « lundi noir », qui vit le désarroi de la spéculation, et de nombreuses faillites. Dans le courant de la semaine, la crise des bourses fut suivie de celle des caisses d'épargne. Certaines d'entre elles subirent même un véritable assaut, déterminé par des causes fortuites; à Kœnisgsberg, ce fut la concentration de quelques centaines de wagons à désinfecter, à Metz, la rentrée de quelques régiments venant des manœuvres.

Ces caisses, qui ont en dépôt environ 20 milliards, ont placé cet argent surtout en prêts hypothécaires et communaux, impossibles à réaliser en peu de temps. On ne trouverait donc point là le trésor de guerre que certains ont voulu y voir. La récente expérience prouve au contraire que, en cas de crise politique sérieuse, cette énorme masse de dépôts deviendrait un véritable danger, puisque des millions de petites gens accourraient pour réclamer leur argent. Les réserves des caisses disparaîtraient en une infinité de petites parcelles, sans suffire à satisfaire les intéressés, car ils ne seraient remboursés que par fractions. En septembre 1911, bien que la panique ne fût que partielle, il a fallu que la Banque de l'empire intervînt pour faire des avances aux caisses les plus menacées, afin d'éviter des refus de remboursement qui eussent fait une dangereuse impression.

Du reste, la Banque de l'Empire n'est pas intervenue seulement en faveur des caisses d'épargne. Elle a agi avec la plus grande vigueur pour enrayer la panique. Les banques privées, surchargées d'engagements, démunies des capitaux étrangers devaient rappeler toutes leurs disponibilités, resserrer leur escompte et leurs prêts, au grand dommage des affaires de toute nature. Pour leur venir en aide, la Banque de l'Empire entama résolument son stock d'or, qui perdit en quelques jours 257 millions; elle émit en outre pour près d'un milliard de billets, accorda de larges avances sur titres et accepta à l'escompte de nombreux effets, tout en rendant une partie des fonds qu'elle avait en dépôt. Grâce à cet énergique appui, bien des désastres ont été évités. Mais que fût-il advenu si la crise avait été déterminée par des causes profondes et durables?

Le dernier coup de vent de la tempête se produisit le 8 septembre, le « samedi noir ». Les fausses nouvelles répandues au cours de la semaine avaient pénétré jusque dans les localités les plus éloignées du centre, et de toutes parts les ordres de vente affluaient vers les Bourses. Pour se faire une idée de l'extraordinaire débandade du marché, il faut lire les journaux allemands parus au cours de la première quinzaine de septembre. Le *Deutsche Œkonomist* contenait dans son numéro du 9 septembre un article où je relève ce passage : « Il faut remonter bien loin dans le passé pour rencontrer une déroute

analogue à celle qui a sévi sur notre Bourse lundi dernier. L'argent a valu jusqu'à 10 et même 20 p. 100; certains fonds industriels tombent de plus de 30 p. 100. » Le *Lokal Anzeiger* du 10 écrivait : « Ce fut un sinistre samedi. Les ordres de vente venus de province dépassèrent en nombre tout ce qu'on avait vu depuis le début de la crise marocaine. La crainte de la guerre, provoquée fort injustement par les conversations diplomatiques, semblent avoir affolé tous les propriétaires de titres au point qu'ils paraissaient devenus incapables de réflexion. » Une revue financière, *Die Bank*, contenait vers la même époque cette phrase significative : « On ne sait plus qui est en faillite et qui ne l'est pas. »

Le gouvernement, qui avait déchaîné cette crise par sa politique aventureuse, se trouva pris au dépourvu. Il s'efforça de l'enrayer en publiant à diverses reprises des déclarations rassurantes [1]. Tous les journaux répétèrent et commentèrent ces communiqués en termes très optimistes. Dans les provinces, les préfets et leurs subordonnés firent les plus grands efforts pour calmer l'opinion. En même temps, des communications pacifiques étaient transmises aux banques pour leur permettre de tranquilliser leur clientèle. On réussit, en effet, assez vite à ramener un peu de calme dans les esprits, et bientôt chacun put constater la fausseté des bruits alarmistes. Toutefois, le public demeura nerveux et craintif durant plusieurs semaines encore. La longueur des négociations le déroutait, et, bien que le gouvernement eût fait annoncer dès le 14 l'acceptation certaine de la plupart de ses demandes, et une transaction non moins assurée pour le surplus, la méfiance subsistait. Aussi la panique demeurait constamment menaçante, avec d'autant plus d'imminence, que de son côté la situation économique tendait à s'aggraver par suite de la mauvaise récolte et de la hausse des prix. Il fallait, en conséquence, agir incessamment sur l'opinion pour la soutenir. Après la liquidation du 15 septembre, qui avait été particulièrement difficile, à cause de la rareté de l'argent, une députation des principaux banquiers de Berlin fut reçue en audience officielle par le secrétaire d'État des Affaires étrangères, qui lui fit les

1. Un organe officieux alla jusqu'à déclarer que, même si l'Allemagne n'obtenait rien au Maroc, cela n'entraînerait pas nécessairement la guerre.

déclarations les plus rassurantes au sujet de la marche des pourparlers avec la France.

Au milieu de ces incertitudes, on atteignit sans nouvel à-coup la liquidation de fin septembre, la plus chargée de toute l'année, à cause de l'échéance des créances hypothécaires et du mouvement des marchés agricoles après les récoltes. Ordinairement, les ressources monétaires sont suffisantes pour parer à tous les besoins; mais en 1911, la pénurie d'argent était grande, et à tout prix il fallait en appeler du dehors. La Banque de l'Empire et les grands établissements de crédit s'y employèrent avec un zèle extrême, et grâce aux déclarations pacifiques du gouvernement allemand, ils obtinrent de précieux concours. Si nous en croyons les journaux financiers, l'Allemagne aurait reçu, dans la seconde moitié du mois de septembre, environ 40 millions de dollars or des États-Unis, et d'autres subsides provenant de Russie, d'Angleterre, d'Autriche, etc. On prétend même que deux grandes banques françaises ont contribué indirectement à soutenir en cette occasion le marché de Berlin [1]; cette intervention, d'ailleurs contestée, a soulevé des critiques. Mais il ne faut pas oublier, d'abord, que le gouvernement impérial avait ouvertement proclamé ses intentions pacifiques; ensuite, que la déconfiture totale du marché allemand aurait ébranlé tous les autres et causé partout des pertes immenses. Il y avait donc un intérêt général à éviter une catastrophe. Elle le fut en effet, mais à quel prix? D'anciennes et bonnes maisons acculées à la faillite; le commerce et l'industrie ralentis; les banques surchargées; une multitude de petits capitalistes, apeurés, vendant leurs titres à perte; la Banque de l'Empire obligée de forcer son émission et d'entamer largement son encaisse, risquant ainsi une dépréciation fâcheuse de ses billets, devant, pour l'éviter, importer de l'or à tout prix; le crédit public ébranlé [2] : telle était la

1. D'après le *Statist* du 8 octobre 1911. Selon le même journal, l'agent du Trésor russe à Berlin, ayant à sa disposition de fortes sommes, les aurait utilisées pour secourir la place.

2. Le 1er octobre venaient à échéance des bons du Trésor impérial pour une somme de 240 millions de marks; on en offrait le renouvellement, et l'opération, déjà en bonne voie en août, fut brusquement arrêtée par la crise. Beaucoup de porteurs demandèrent leur remboursement, au lieu de renouveler.

situation au début d'octobre 1911. En outre on avait mis à découvert le point vulnérable de la puissance allemande. « On a brisé l'instrument le plus important de l'Allemagne, disait la *Gazette de Francfort,* son armement financier. Nos bourses sont déprimées pour fort longtemps. Qui sait si elles retrouveront jamais leur ancienne situation? En tous cas ce ne sera que dans un long délai. »

Et quelle a été la cause principale, déterminante, de cette crise si préjudiciable aux intérêts allemands? C'est l'insécurité résultant d'une agitation politique imprudemment, aveuglément provoquée et entretenue pendant de longues semaines, à la fois par un gouvernement trop peu soucieux des formes, trop sûr de soi, et par une presse chauvine, arrogante et maladroite, enfin par des spéculateurs sans scrupules. Cette insécurité était particulièrement périlleuse dans un milieu où le crédit est surchauffé. Un édifice reposant presque tout entier sur la confiance s'ébranle avec elle. Les journaux allemands ont essayé de dissimuler le véritable sens des faits en attribuant la crise à des causes purement économiques[1]. Il suffit de les lire pour se convaincre de l'inanité d'une telle opinion, qui va contre l'évidence. En effet, pendant la période que je viens d'étudier, ils s'accordent pour dénoncer chaque jour la fâcheuse influence de la crise marocaine[2] sur les affaires en général et particulièrement sur les transactions de Bourse.

Dans le courant d'octobre, le calme se rétablit peu à peu, surtout quand on eut appris la conclusion du premier arrangement relatif à la condition du Maroc. Les capitaux reparurent, la Bourse se raffermit et les affaires reprirent dans une atmosphère plus saine. La Banque de l'Empire put reconstituer assez vite son encaisse, à la condition de maintenir le taux de l'escompte à 5 p. 100. La tension monétaire diminua peu à peu. Enfin, l'activité industrielle, un moment ralentie[3],

1. Voir entre autres le *Deutsche Œkonomist* du 23 septembre, et aussi *The Economist* du même jour, qui contient une curieuse communication attribuée à un publiciste allemand touchant de près au gouvernement.

2. Sans parler de l'affaire de Tripoli, dont l'effet a été gênant pour la difficile liquidation de fin septembre : d'où l'aigreur causée en Allemagne par l'initiative italienne.

3. Cette dépression est révélée par la baisse de la consommation du charbon pendant les deux mois d'août et de septembre.

remonta à son niveau antérieur. Cependant, comme les fonds étrangers ne revenaient que lentement[1], beaucoup d'entreprises restaient gênées au point que des faillites se produisirent encore au mois d'octobre. D'ailleurs, bien des gens avaient subi des pertes assez considérables pour être tenu à la merci du moindre accident.

Ces pertes n'ont pas été limitées à l'Empire allemand. L'enchevêtrement international des intérêts n'a cessé d'augmenter avec les années. Au début du XIX[e] siècle, on comptait à peine quarante traités de commerce en vigueur; actuellement il y en a plus de deux cents, sans parler d'une quantité d'autres conventions spéciales : ce chiffre indique bien la complexité des relations économiques, puisqu'il a fallu tant de contrats pour les régler et les défendre réciproquement. Cette étroite dépendance des marchés est un fait dont les hommes d'État devraient tenir un plus grand compte, car elle peut susciter les répercussions les moins désirables. Ainsi, la politique extérieure du gouvernement allemand en 1911 a déterminé une crise financière intérieure; de cette crise est sorti le resserrement des capitaux, la hausse de l'escompte dans tous les pays de grande activité, le trouble des changes, et un ralentissement général des transactions. Cela a causé partout des pertes sensibles, non seulement aux purs spéculateurs, mais encore aux innombrables gens engagés ou non dans les affaires, qui ont besoin, soit de recourir au crédit, soit de faire valoir des capitaux. En France notamment le contre-coup fut assez grave, bien que la panique n'ait pas gagné le marché, grâce à la forte situation financière du pays, à l'abondance de ses réserves et de sa circulation monétaire, à l'excellente position de la Banque de France et à la prudence de son action[2]. En Autriche, le retentissement n'a pas été moins sensible; les

1. Les fonds français surtout ne sont pas revenus volontiers en Allemagne, et ont cherché un emploi dans d'autres pays, au détriment sérieux du marché monétaire allemand.

2. La Banque de France a largement contribué à limiter les effets de la crise en soutenant le marché par son escompte et ses avances, sagement mesurés d'après les besoins exceptionnels du moment. Depuis 1900, la Banque a pu limiter le taux maximum de l'escompte à 4 et demi p. 100, alors qu'il est monté jusqu'à 7 p. 100 en Angleterre, et à 7 et demi en Allemagne.

banques ont dû faire de grands sacrifices pour satisfaire aux demandes de remboursement et soutenir le crédit. On évalue à plus de cent millions de couronnes les sommes que les Banques officielles ont dû avancer pour aider les établissements libres. En Belgique, une véritable crise monétaire se produisit à la fin de septembre, conséquence du puissant appel de capitaux qui se produisait alors en Allemagne. Le change sur Paris dépassa 7 p. 100 et on parla d'émettre des billets de banque de cinq francs pour suppléer à la raréfaction du numéraire. En Angleterre, il fallut se défendre énergiquement contre le drainage de l'or, qui menaçait de bouleverser le cours des changes. Aux États-Unis, on vit rentrer une masse de valeurs dont le marché de Berlin s'était saturé, ce qui provoqua simultanément l'avilissement des cours et une forte exportation de numéraire.

Ces exemples suffisent pour montrer l'étendue et la profondeur des effets d'une secousse financière, qui fut pourtant locale et de courte durée. Si l'on songe qu'avec un peu de mesure et de prudence tout cela eût pu être évité, sans compromettre en rien les intérêts généraux d'aucun pays, on est obligé de conclure que les hommes responsables de la gestion des affaires publiques ont encore beaucoup à apprendre, ou à oublier. Les théories d'école, les tendances de parti, les ambitions et les amours-propres individuels, voilà autant d'intérêts très exclusifs, très agissants, que l'intérêt national ne connaît pas.



Il faut à l'Allemagne des capitaux pour vivifier son industrie, et des débouchés pour exporter le surplus de sa production. Tout ce qui contrarie ce double besoin devient pour elle une cause de gêne ou même de crise, qui pourrait aller d'un côté jusqu'à la paralysie au moins partielle, de l'autre jusqu'à l'étouffement. Cette constatation suffit pour montrer combien la politique extérieure de ce pays doit être prudente. L'Allemagne a besoin d'inspirer au dehors un légitime respect, mais en même temps une entière confiance. Sinon, tous les avantages tirés de sa position, de son travail, de son activité

commerciale, peuvent être compromis par la méfiance des autres peuples. Cette situation se modifiera avec le temps, en ce sens que la nation allemande réalise à peu près régulièrement chaque année un produit net qui entre dans ses réserves, les grossit peu à peu, si bien que, dans un certain temps, non seulement le secours des capitaux étrangers ne lui sera plus indispensable, mais encore elle pourra prêter largement au dehors et fonder solidement son crédit. A vrai dire, la richesse acquise ne suffit pas pour supprimer les crises économiques qui, en provoquant le resserrement des capitaux, produisent comme une éclipse partielle et temporaire de la fortune publique; toutefois, elle permet de les mieux supporter, d'en limiter les effets et de s'en relever plus vite. Quand l'Allemagne aura atteint cette situation en constituant de fortes réserves, et en s'assurant par là un crédit solide, quelle pourra être son attitude politique, quel usage fera-t-elle de sa puissance?

Lorsqu'une race développe une force d'expansion considérable, comme c'est le cas pour l'Allemagne, sa tendance naturelle est d'envahir les territoires vacants ou médiocrement occupés. Mais, quand l'Empire s'est constitué, ou plutôt quand il a acquis une prospérité suffisante, les territoires favorables à la colonisation étaient déjà appropriés. Aussi l'émigration allemande s'est-elle dirigée presque exclusivement vers des pays étrangers. Les politiciens et les journaux s'en plaignent amèrement et considèrent comme perdue pour la mère patrie ces forces dispersées. Cette opinion est très exagérée. On oublie, non sans ingratitude, les éminents services rendus à leur pays d'origine par les émigrés, qui sont d'excellents pionniers pour les idées comme pour les produits de leur patrie. On préférerait à cela des colonies de peuplement constituant un élargissement direct de la nationalité et, on le croit du moins, des profits matériels plus considérables. Il faut pourtant se rappeler que les colonies coûtent extrêmement cher à établir, à développer et à garder, — l'Allemagne elle-même en sait déjà quelque chose. Devenues prospères, elles ont souvent des intérêts contraires à ceux de la métropole, et établissent leurs relations dans le sens de ces intérêts. C'est ainsi qu'à l'heure actuelle l'Allemagne peut tirer bon parti des

colonies étrangères; ses émigrants vont y faire fortune, et elle y exporte une grande quantité de produits, sans avoir eu à faire pour cela le plus petit sacrifice. On ne devrait donc pas exagérer les inconvénients d'une situation qui blesse l'amour-propre plus encore que les intérêts. Mais souvent on écoute les suggestions de la vanité plus que celles de la raison, et cela permet de craindre, pour l'avenir, des prétentions et des complications périlleuses.

L'Empire allemand montre une autre tendance dont le danger n'est pas moins certain. On a remarqué déjà le parallélisme frappant qui existe entre son évolution historique et celle de la France. Toujours celle-ci a précédé sa voisine de quelques pas, mais toujours aussi les nations germaniques ont suivi la même voie. Elles ont achevé leur mouvement intellectuel, mais il leur reste encore à développer leur puissance financière et leur concentration politique. L'Allemagne tend naturellement à recommencer pour son compte l'histoire de France. C'est ainsi qu'elle a ramassé et ajusté à sa taille la fatale erreur de la France impériale, qui voulait exercer sur l'Europe une hégémonie impossible et nuisible à l'intérêt propre des différents États et de notre pays lui-même. Plus elle s'enrichit et se centralise, plus elle est dominée par cette vaine ambition née dans l'esprit de la haute bureaucratie civile et militaire, répandue dans les différentes couches de la nation par l'université, l'école et la presse. On risque ainsi de voir les forces nouvelles du peuple allemand exploitées quelque jour, soit pour la gloire personnelle d'un empereur ambitieux, comme ce fut le cas pour la France avec Napoléon Ier, soit dans un intérêt de parti, comme en 1870. Aussi, constatons-nous dans la situation de l'Empire allemand une formidable contradiction. D'une part, l'intérêt de sa prospérité matérielle en plein développement lui conseille la modération, la mesure, la prudence. D'autre part, sa tendance historique le pousse aux combinaisons politiques, aux armements et aux interventions. Ce sont les promoteurs de ces tendances qui tantôt prétendent reléguer dédaigneusement au second plan le souci des intérêts matériels, pour faire prévaloir ce qu'ils nomment l'honneur national, et tantôt invoquent ces mêmes intérêts comme prétexte pour justifier des entreprises hasardées.

Les événements de septembre 1911 montrent que les nations d'Europe, et en particulier le peuple allemand, ont un sentiment assez précis des dangers de cette situation. De là est venue la facilité avec laquelle l'alarme s'est répandue d'un bout à l'autre de l'Empire, sur des rumeurs et des fausses nouvelles. Les Allemands de toutes les classes comprennent parfaitement que si, en 1866 et en 1870 on a pu vaincre isolément des pays mal préparés, — encore la chose n'a-t-elle pas été si facile, — une lutte entre deux coalitions formidablement armées serait beaucoup plus chanceuse, et aurait pour tout le monde des conséquences infiniment plus graves. Cette opinion doit être actuellement plus marquée encore, car l'événement a prouvé que, si la force militaire de l'Allemagne est de premier ordre, elle manque cependant d'une assise économique suffisante pour lui permettre de déployer toute sa puissance. Assurément, si l'Empire était attaqué, il pourrait se défendre avec une grande énergie dans un élan national redoutable; mais une guerre d'ambition manquerait à la fois de deux points d'appui nécessaires : l'opinion populaire et le crédit[1]. Cependant l'Allemagne a consenti d'énormes sacrifices pour constituer son état militaire, qui lui coûte actuellement plus d'un milliard et demi par an[2]. De tout ceci résulte une indication qu'il est nécessaire de bien retenir. En cas de guerre, l'Empire serait amené par les raisons financières autant que stratégiques, à lancer ses armées au dehors sur une surface de pays aussi grande que possible, afin de les faire vivre aux dépens des territoires occupés, c'est-à-dire par les réquisitions, les contributions, jusqu'à épuisement complet. Ce fut la politique de la Convention, du Directoire et de Napoléon; on sait ce qu'elle a donné. De nos jours, ses résultats seraient pires encore.

1. N'oublions pas que, dans l'état actuel des choses, l'Allemagne se trouverait avoir pour adversaires les États qui sont précisément les détenteurs des capitaux les plus abondants; il lui serait donc difficile, à tous les points de vue, de trouver des prêteurs. Or l'expérience a démontré qu'il est impossible d'alimenter une guerre étendue et prolongée avec le seul produit de l'impôt. Cela est plus vrai que jamais, n'en déplaise à M. de Gwinner, directeur de la Deutsche Bank, qui a soutenu l'opinion contraire à la Chambre des Seigneurs de Prusse en 1911.

2. Je rappellerai que les budgets réunis des États confédérés et de l'Empire ont monté de 5 milliards 800 millions en 1891, à 13 milliards et demi en 1910, et que leur dette globale a passé de 14 à 30 milliards.

C'est donc avec juste raison que l'Angleterre a fait à maintes reprises, et tout récemment encore, des efforts pour amener le gouvernement allemand à pratiquer une politique vraiment pacifique, en acceptant le principe de la limitation des armements. Arrivera-t-on à une entente sur ce point capital? N'y comptons pas trop. Car ce serait aller à l'encontre d'un courant devenu si puissant, qu'il est maintenant difficile de détourner la classe dirigeante de cette politique d'ambition. L'Angleterre est maintenant considérée par le pangermanisme comme le pivot de la résistance à la suprématie allemande, exactement comme ce fut le cas il y a un siècle à l'encontre de la suprématie française. La conception grandiosement fausse du blocus continental a échoué, comme cela était inévitable, et pourtant elle n'est pas morte. On en retrouve la hantise dans toutes les diatribes anti-anglaises de la presse allemande.

Toutefois, la puissance de l'Angleterre n'a subi aucune éclipse, l'Allemagne le sait bien. Aussi ses organes chauvins sentent-ils, pour la réduire, la nécessité de former une coalition dans laquelle la France devrait apporter le concours de ses forces et de son argent. Enrôlée dans ce bataillon sacré, elle concourrait à la formation du nouvel Empire d'Occident, et ce serait là sa principale récompense. Dans un article récent la *Germania* s'efforçait de démontrer que la France ne peut que perdre en associant sa politique à celle de la Grande-Bretagne, tandis qu'elle trouverait grand profit à contracter alliance avec l'Allemagne et l'Autriche. Tout ce qui précède indique, au contraire, que la France ne pourrait que sacrifier son indépendance, sa dignité et ses intérêts en entrant dans les combinaisons politiques de l'Allemagne, et en lui apportant une coopération financière sans réserve. Certes, nul ne pourrait songer à enrayer le progrès pacifique de l'Empire, ce serait une criminelle erreur; mais il y aurait également erreur à favoriser la politique d'hégémonie par laquelle il se laisse entraîner. Il y a des exemples que nous ne voulons pas suivre, des situations que nous ne pouvons pas accepter, des salaires dont nous n'avons pas besoin.

LÉON POINSARD

L'administrateur-gérant : H. CASSARD.

RÉCIT D'ISABELLE

I

Lorsque Claude Lelez, qui exposait pour la première fois cette année-là au Salon de sculpture de la Nationale, trouva un matin, en contemplation devant le petit pâtre nivernais qui était son œuvre, son compatriote et voisin d'enfance Albert Arlet, il éprouva une émotion vive et étrange, qu'il n'a pu s'expliquer ni alors, ni depuis. Il ne lui vint point à l'esprit un flot de souvenirs, non, mais une peine sourde et mystérieuse descendant du fond du passé et qui brisait mille liens obscurs et délicats. Cependant il n'y avait rien ni dans la personne d'Albert Arlet, ni dans leurs relations anciennes, qui justifiât un pareil émoi.

Lui, Claude Lelez, élevé par sa mère veuve, qui vivait d'une modique pension aux environs de la petite ville de Pougues, dans la Nièvre, il n'avait jadis que bien peu fréquenté cet Albert Arlet, beaucoup plus riche que lui. Albert faisait alors ses études à Nevers; c'était un joli garçon, nonchalant, distingué, séduisant, du reste aimable et dénué de morgue. Ses parents habitaient à Pougues où son père dirigeait une fonderie. Quelquefois il était venu voir les statuettes que Claude s'essayait à modeler; il lui avait aussi prêté des livres, et c'était tout. Alors pourquoi semblait-il à Claude maintenant, en le retrouvant par hasard, que quelque chose souffrait et pleurait dans sa mémoire? Était-ce à cause du souvenir de Geneviève Arlet, la sœur d'Albert, qu'il avait aussi un peu

connue et qui était entrée en religion? Il cherchait : non ce n'était point pour cela.

Or souvent il s'est posé cette question, car il n'y avait à ce trouble aucune raison apparente : mais, s'il n'y avait pas de raison apparente, il y en avait une cachée, profonde, amère, et c'est pourquoi il s'est plusieurs fois étonné, depuis, d'avoir pu ainsi et dès ce moment subir l'atteinte d'une peine qu'il ne connaissait encore pas.

A la suite de cette première rencontre des relations se nouèrent entre eux. Albert vint plusieurs fois voir Claude dans son atelier. Claude le trouva simple, affable, de société commode. Albert se plaignait de n'avoir point d'ami à Paris ; il disait qu'il s'ennuyait, et quand il parlait de lui, il lui arrivait de laisser échapper des soupirs comme s'il avait eu des préoccupations secrètes et graves.

Il avait terminé l'année précédente ses études d'ingénieur dans une école spéciale ; mais au lieu de retourner à Pougues et d'aider son père dans la direction de la fonderie, selon ce qui avait été convenu autrefois, il était demeuré à Paris, apparemment sans occupation. Un jour il confia à Claude qu'il avait de graves difficultés avec sa famille, et même avec le comte d'Omeuse, l'opulent propriétaire de la fonderie; une autre fois, qu'il avait fait une folie dans sa jeunesse, de sorte que Claude supposa qu'il avait une liaison gênante. Il semblait désirer qu'on l'interrogeât, Claude n'en fit rien : il continua néanmoins à lui parler sur ces sujets, toujours à mots couverts, avec des réticences et des détours.

C'est ainsi qu'un jour Claude sut que la personne à laquelle il faisait allusion souvent, et dont la vie se trouvait liée à la sienne, était une jeune fille de leur pays qui avait abandonné sa famille pour le suivre à Paris. Enfin Claude apprit son nom : et à ce moment il sentit son cœur se gonfler d'amertume comme s'il avait été personnellement trahi, alors que seulement était trahie une ancienne amitié, un lointain amour d'enfance, et se ternissait la plus pure clarté de sa mémoire.

Cette Isabelle Féryl dont Albert réveillait en lui le souvenir, il avait déjà, dans le passé de leur première et commune jeunesse,

plaint mille fois sa destinée, parce qu'elle était pauvre, belle, d'une sensibilité frêle et folle, et parce qu'elle vivait dans un milieu où elle était blessée à tout instant, et où aucun des désirs dont frémissait son âme ne pourrait jamais être contenté. Cependant il l'avait connue d'une nature haute et fière, et outre tant de souvenirs déchirés, il souffrait maintenant de la voir perdue dans la misère d'une si basse aventure.

Quand ils avaient l'un et l'autre une douzaine d'années, il la voyait sans cesse et il lui avait voué une sorte d'adoration. Elle habitait alors avec ses parents, auprès de Pougues, une maison construite dans la forêt. Son père était le modeste régisseur de bois appartenant au comte d'Omeuse, le plus riche propriétaire du pays, possesseur du somptueux château de Maille et de la fonderie de Pougues. Le père Féryl, ancien sous-officier, ancien garde-chasse du comte, était d'esprit court, mesquin; il se trouvait dès ce temps-là en opposition continue avec sa fille, qui était faite au contraire pour vibrer à tout ce qu'il y a de noble et d'élevé.

Le comte d'Omeuse un jour avait vu Isabelle, et, frappé de son intelligence et de sa beauté naissante, il avait offert à ses parents de la faire élever dans une pension de Nevers. Ils avaient accepté avec reconnaissance, et depuis ce moment Claude n'avait plus été lié avec elle. Il savait que dans sa pension elle était devenue l'amie très chère de Geneviève Arlet, la sœur d'Albert. Quelquefois il l'avait rencontrée à Pougues pendant les vacances ; ensuite il avait lui-même quitté le pays, et n'en avait plus eu que des nouvelles très espacées; il la croyait alors placée comme institutrice dans une famille du Midi. Mais il avait toujours gardé d'elle un souvenir émerveillé, ainsi que du temps où ils découvraient ensemble la forêt, les printemps, les automnes, et aussi le monde des sentiments et des rêves.

Il évita de laisser paraître sa tristesse devant Albert; il lui exprima, au cours d'une de ses visites suivantes, le désir de voir Isabelle, de sorte qu'un jour Albert le conduisit chez elle.

Isabelle avait consenti à cette entrevue, et cependant elle dut en souffrir. Lorsque Claude fut devant elle, elle baissa la tête, toute son attitude exprimant la gêne; elle fit un geste comme pour dire :

— Voyez, c'est ainsi, ne me jugez pas. Il faut bien se résigner puisque c'est ainsi...

C'est pourquoi, plus encore qu'auparavant, Claude s'étonna de la folle aventure qui l'avait liée à Albert. Lui qu'il jugeait faible et médiocre, comment avait-elle pu l'aimer jusqu'à se perdre?

Il trouvait bien en elle cette beauté que son enfance avait promise. Un visage d'un dessin régulier, ferme, délicat, avec une disposition des lignes toujours neuve et ravissante de quelque façon qu'elle tournât ou inclinât la tête; le front bombé, le nez droit, de longs cils; ce profil modelé et pur qu'on appelle communément profil de camée. Au coin des lèvres et sous les yeux quelques traits graves que la réflexion ou le chagrin avaient creusés. Invinciblement Claude songeait à l'amertume de sa situation présente; mais il n'osait pas la plaindre, même en secret, tant il la sentait frémissante, et prompte à deviner et à souffrir. Aussi, quoique affecté de ce qu'il y avait de vulgaire dans sa destinée, il ne savait ce qui risquait de la blesser davantage, ou de cacher ou de montrer sa surprise.

Elle habitait aux environs du Luxembourg un appartement exigu, d'où l'on découvrait une partie du jardin. Dans ces quelques pièces, point d'ornement, peu de meubles, presque rien pour retenir ou reposer les yeux, un aspect morose qui d'abord étonnait, et serrait le cœur. Mais peu à peu, à voir Isabelle constamment repliée sur soi et remuée par le flot de ses réflexions, on lui savait gré de ne s'être point composé quelque intérieur chétif et coquet, évocateur de médiocrité bourgeoise; ce cadre sévère cessait d'étonner et plaisait plutôt.

Claude pendant les premiers temps la trouva distante, craintive, presque hautaine. Un jour il lui dit que sous son casque de cheveux noirs, elle avait par moments une expression altière et même dure. Elle entr'ouvrit la bouche avec un demi-sourire, et elle murmura en secouant la tête :

— Oh! non, — d'un ton qui signifiait que cette apparence trompait de bien loin.

Un autre jour, déjà plus confiante, elle lui dit qu'elle vivait sans plus rien espérer. Claude crut qu'elle faisait allusion à des dissentiments avec Albert, il lui laissa entendre qu'il com-

prenait ses paroles ainsi. Mais elle répondit qu'elle n'avait pas pensé à lui, que même assurée pour toujours de l'affection d'Albert, sa vie lui paraissait déserte, que toute perspective d'avenir lui apportait une impression cruelle d'insuffisance et de mélancolie. Claude la voyait sincère, et malgré beaucoup de regret et de pitié, il lui savait gré de cela aussi qu'elle n'était point satisfaite.

Ainsi se renouèrent lentement les fils de leur ancienne amitié. Isabelle voyait chez lui un respect délicat venu d'autrefois, qui ne se pouvait démentir. Peut-être afin de se justifier, et peut-être aussi parce que le reproche douloureux qu'elle devinait dans le cœur de Claude, loin de la froisser, lui donnait confiance, elle vint à lui conter tout son passé, une fois ceci, une fois cela; elle revenait volontiers jusqu'au temps de son enfance, et ainsi il connut peu à peu les hasards qui avaient commandé sa vie.



Un jour elle lui dit que lorsqu'elle tournait les yeux vers les jours anciens, il lui paraissait qu'à chaque moment elle avait souffert d'un excès de sensibilité qui était comme une source intarissable de mensonges : désirs, joies, peines se succédaient en elle pour de légers motifs, avec une violence et un éclat cruels, et mettaient aux choses une parure trop lourde qui se déchirait incessamment. Chaque émotion tombée dans son cœur élargissait ses ondes aussitôt et se déployait jusqu'aux bornes de son être; elle voyait qu'au contraire, chez la plupart des gens, il y avait une partie massive que rien ne saurait entamer, de sorte que leurs sentiments, même vifs, toujours restaient par quelque côté limités et sages; aussi on ne pouvait la comprendre, elle qui vibrait au moindre choc, et dont l'âme était tout aérienne et mobile. Et lorsque devant elle d'autres personnes disaient leurs impressions, elle se sentait malheureuse et pour ainsi dire à l'étroit, car ce qu'elle avait éprouvé n'était jamais cela précisément, mais toujours quelque chose par delà.

Elle savait qu'elle avait tort d'être ainsi, et quand il lui

arrivait, même parmi des étrangers, de laisser échapper quelque indice d'un émoi trop facile ou trop profond, il y avait chaque fois quelqu'un pour lever sur elle un certain regard sévère et presque soupçonneux, toujours le même, et qu'elle connaissait bien... Lorsqu'elle se heurtait à de tels esprits, pour qui sa nature était sans vérité, il lui semblait que tout ce qui était en elle vivant, ailé, libre, se brisait et s'éparpillait soudain; elle se trouvait sans appui et dans une détresse à mourir. Aussi, afin de se protéger contre des chocs si douloureux, elle avait appris peu à peu à s'abriter derrière une contenance immobile; mais au dedans d'elle et pour ce qui était des élans de son cœur à la fois si triste et si capricieux, elle n'avait jamais pu les retenir captifs.

Aux premières années de son enfance, il y avait en elle une abondance heureuse de rêves que rien ne venait contrarier; l'univers était à ses yeux quelque chose d'étincelant, avec des profondeurs merveilleuses. Puis peu à peu cet écran féerique s'était troué par places, laissant çà et là paraître une réalité dure et dépouillée.

Elle se rappelait certaines circonstances où, toute petite encore, elle avait vu se déformer ses songes avec une étrange mélancolie... Ainsi une fois, ayant sept ou huit ans, comme elle était sur le seuil de sa maison qu'entourait de toutes parts la forêt mystérieuse, elle aperçut, débouchant par un sentier, des bohémiens qui menaient un ours enchaîné : elle qui n'avait jamais vu d'ours que sur les gravures ou dans les contes, avait été éblouie d'un étonnement splendide, comme si ce groupe bigarré était descendu tout droit d'un monde fabuleux. Ils s'avancèrent par la prairie; l'ours se tenait derrière les hommes; il avait l'air d'un énorme chien très sérieux, et il tirait un peu sur sa chaîne, comme si on l'avait fait marcher plus vite qu'à son pas.

Les bohémiens s'arrêtèrent devant la maison; ils demandèrent à Isabelle si elle avait envie de le voir danser, et ils réclamèrent pour cela quelques sous. Transportée de plaisir, elle courut chercher dans sa tire-lire ses sous précieux.

L'un des hommes prit un violon et joua un air : mais l'ours aussitôt recula, comme s'il avait eu peur de danser; alors Isabelle consternée vit un bohémien lever son gourdin et le

frapper brutalement; le pauvre ours fit un vain mouvement pour fuir, puis il se dressa péniblement sur ses pattes de derrière, et se mit à sauter de l'une sur l'autre en tournant. Il se tenait le plus loin possible de son maître, mais bien inutilement, car dès qu'il venait à ralentir ses pas ou qu'il chancelait, les coups pleuvaient sur lui : alors il reprenait sa danse, dodelinant tristement de la tête avec un air presque humain.

Isabelle, tout son bonheur écroulé, et voyant le mal dont elle était cause, à grand'peine se retenait de pleurer. Elle était déchirée de pitié pour l'ours captif, et elle s'effrayait qu'il y eût besoin de tant de douleur pour la joie qu'elle s'était promise.

Puis, la danse finie, la troupe se remit en marche et disparut dans les bois.

Isabelle demanda des explications à ses parents; on lui répondit que ces gens faisaient danser l'ours de force pour gagner leur vie; mais cela, elle l'avait bien vu, et ce qui lui pesait était une inquiétude obscure et plus lointaine qu'elle ne parvenait même pas à traduire en questions. Longtemps elle resta, dans le soir tombant, à la place où cette scène s'était passée. Pour son imagination qu'avait violemment secouée cette vision magique et trop réelle, maintenant tout était triste, et plusieurs fois elle frissonna en jetant les yeux sur la forêt qui semblait avoir autour d'elle resserré sa ceinture.

C'était souvent qu'on lui faisait ainsi des réponses banales et évidentes qui abrégeaient le sens de ses questions. Au début elle restait peinée et comme humiliée de ce désaccord obscur, et peu à peu seulement elle s'aperçut que le monde d'émotions qui était en elle lui faisait une solitude dans sa propre maison. Les personnes qui l'entouraient étaient comme les miroirs qui reflètent les surfaces des choses, mais ne retiennent l'impression de rien : les incidents les plus communs de l'existence quotidienne étaient toute occupation, toute conversation, toute mémoire, et elle, à travers cette poussière d'images, cherchait en vain les indices d'une vie plus secrète. On eût dit que ses parents éprouvaient une sorte de malaise devant l'expression de tout sentiment vif, et plusieurs fois comme elle était entraînée vers eux par un élan soudain d'affection,

elle s'était vue accueillie avec gêne ou écartée d'un geste brusque ; repentante et blessée, elle s'enfuyait au fond tremblant d'elle-même. Ou bien c'étaient de continuelles observations ; de tout ce qu'elle était ou faisait, on disait toujours que c'était trop : trop ceci, trop cela, trop sensible, trop pieuse... Elle n'avait pour se préserver que le silence, car les inspirations de sa nature qui lui semblaient les meilleures étaient celles qui étonnaient le plus. C'est ainsi que, dès ses premières années, la vie spontanément éclose dans son cœur se blessait à la vie du monde.

Le comte d'Omeuse, un jour qu'il se promenait à cheval sur ses terres, en compagnie de sa fille, entra chez Féryl, alors chargé de surveiller les coupes de la forêt, et par hasard il se mit à causer avec Isabelle. Elle avait alors environ treize ans. Après lui avoir posé un certain nombre de questions, le comte plaça la main sur ses cheveux comme pour les caresser, puis lui renversant la tête en arrière de manière qu'elle eût les yeux levés vers lui, il lui demanda si elle serait contente d'aller en pension pour étudier. Elle répondit sans hésiter qu'elle serait très contente. M. d'Omeuse s'écarta pour causer avec Féryl ; puis ses parents tout émerveillés expliquèrent à Isabelle que, grâce à la générosité du comte, elle irait à l'automne suivant en pension dans un couvent de Nevers, comme les demoiselles. Elle remercia en balbutiant, étonnée d'un changement si grave et si subit. A quelques pas de là, mademoiselle d'Omeuse, qui était à peu près de son âge, debout, tenant une cravache à la main, très élégante, coiffée d'un chapeau mousquetaire, considérait cette scène avec une physionomie boudeuse, et sans mot dire.

Isabelle eut la fièvre les jours suivants, tant elle était émue par la pensée de cet avenir inconnu où elle allait entrer. Cette vie de pension, parmi des religieuses, dans un milieu distingué, se parait par moments à ses yeux d'un éclat féerique ; mais d'autres fois elle avait peur. Elle interrogeait ses parents : mais ils ne pouvaient la renseigner sur rien.

Madame et mademoiselle d'Omeuse vinrent un jour la voir : elle fut ravie d'abord, car elle pensa que la comtesse causerait avec elle comme avait fait M. d'Omeuse ; mais elle s'aperçut tout de suite qu'elle s'était trompée ; car celle-ci, avec un air

bonasse et bienveillant, lui parlait cependant sans amitié, c'est-à-dire sans désir de la connaître. Mademoiselle Béatrice, qui lui avait à peine dit bonjour, s'enquit avec un air important si elle avait un trousseau et des robes suffisantes. Pendant ce temps la comtesse disait, en lui tapotant les joues :

— Comme elle est mignonne!... le même âge que ma fille! mais Béatrice est plus grande...

Puis se tournant vers celle-ci.

— Béatrice, mets-toi à côté d'elle pour que je voie la différence.

Mais Béatrice, que probablement la seule idée de cette comparaison humiliait, resta immobile comme si elle n'avait rien entendu.

— Voyons, Béatrice, — reprit la comtesse d'un ton impératif, — va te mettre à côté d'elle. Quand je t'ordonne...

Béatrice, les lèvres serrées, les sourcils contractés, regardait le sol d'un air obstiné, en personne qui ne céderait jamais. Ce refus jeta une longue gêne. Isabelle, interdite, hésitait à comprendre.

On lui demanda si elle avait pris la résolution de bien travailler en pension ; on lui conseilla beaucoup de piété. Puis ces dames remontèrent en voiture et partirent, lui laissant le cœur serré de voir que celles dont un caprice avait changé sa vie pouvaient passer près d'elle sans soupçonner l'inquiète et immense attente qui touchait son front, comme une aurore.



Quelques semaines après, par une matinée d'octobre mouillée et froide, sa mère la conduisit à Nevers, dans le couvent.

— Je n'oublierai jamais ce jour, racontait-elle, à cause de la grande joie que j'eus à retrouver Geneviève Arlet, la sœur d'Albert. Je ne la connaissais pas beaucoup encore ; mais dans le temps où elle préparait avec moi sa première communion, elle m'avait témoigné de la sympathie, j'avais été touchée de voir qu'elle était bonne pour moi, et j'avais eu un désir extrême qu'elle devînt mon amie. Mais alors trop de choses

nous séparaient. Nous ne nous étions plus rencontrées par la suite, et sûrement elle ne soupçonnait pas que je pensais souvent à elle.

Lorsque j'arrivai à la pension avec ma mère, je frissonnais d'inquiétude, car au bord de cette vie nouvelle tout était pour moi signe et présage : or justement ce matin-là tout était triste.

Le couvent était situé sur une colline un peu en dehors de la ville ; on y arrivait par une vilaine rue en pente dont le sol était glissant de pluie, et le bâtiment massif, se découpant en haut sur le ciel gris, semblait devoir peser sur ceux qui y entreraient. Le parloir où nous nous dîmes adieu n'était pas fait pour dissiper cette impression. C'était une vaste pièce morose au parquet nu, avec un cordon de chaises le long des murs, ayant pour seul ornement quatre gravures pieuses qui se faisaient vis-à-vis dans des cadres de bois. Aucun bruit de l'extérieur ; on n'entendait que le tic-tac d'une horloge, et il y avait dans un angle une petite fille debout, qui sanglotait, appuyée contre sa mère. Alors j'aurais voulu m'en aller, et je serrais de toutes mes forces les mains de ma mère pour qu'elle prît part à la peur que j'avais. Du reste par la suite et même quand j'ai été grande, j'ai toujours redouté ces matins de rentrée : il y a quelque chose de moisi dans l'air, tout a un aspect déshabitué, et puis on devine dans les petites têtes enfantines bien des chagrins.

Lorsque ma mère fut partie, on me conduisit jusqu'à la lingerie, qui était située tout en haut du bâtiment. Au fur et à mesure que les pensionnaires arrivaient, on les y envoyait pour ouvrir leurs malles et ranger leurs vêtements avec l'aide de quelques religieuses. Aussi il y avait foule ; les amies séparées depuis le commencement des vacances s'embrassaient, bavardaient, oubliaient tout le reste ; les religieuses les rappelaient sans cesse auprès d'elles ; et cela faisait beaucoup de tumulte. Moi je ne connaissais personne. J'avais retrouvé ma malle dans un coin ; c'était une petite malle, vieillote, grise, entourée d'une corde ; je la regardais, et je pensais que je devais avoir là ce même air chétif, qui faisait pitié. Les religieuses me voyant seule envoyèrent deux fillettes pour me tenir compagnie, en attendant qu'on pût s'occuper de moi ; mais elles ne savaient de quoi me parler, et je me souviens que je leur dis de

retourner auprès de leurs amies, ajoutant avec une conviction parfaite que, pour moi, j'étais si triste que jamais rien n'arriverait à me consoler.

Puis je vis entrer Geneviève, on lui fit fête, toutes voulaient l'embrasser, toutes avaient quelque chose à lui dire. Et il me semblait qu'en effet il y avait sur elle un signe de perfection qui devait nécessairement captiver. Mais je n'osai pas m'approcher d'elle, car elle était si entourée que j'étais persuadée qu'elle ne ferait pas attention à moi, et cette pensée me fut tellement douloureuse qu'un brouillard passa devant mes yeux comme si j'allais pleurer.

Mais voilà qu'au contraire Geneviève m'ayant aperçue, laissa brusquement tout le monde et s'avança vers moi; elle paraissait heureuse, son regard brillait; et du fond de mon chagrin je fus subitement ravie de joie, car je vis bien qu'elle ne venait pas à cause de ma solitude et de mon embarras, mais par sympathie toute pure. Oh! je lui pris les mains avec un élan de reconnaissance, et ce que j'avais dans le cœur de tendresse, je le lui donnai dans ce seul instant. Nous causâmes, et j'éprouvai aussitôt près d'elle le même sentiment de sécurité et de douce entente que jadis; mon chagrin s'envola sans même que j'y prisse garde. Nous ouvrîmes ensemble ma malle, elle m'aida à ranger mes affaires; et j'aurais été complètement heureuse si je n'avais eu déjà l'inquiétude qu'une fois ce premier moment passé, elle ne me confondît avec ses autres amies. Car j'aurais voulu qu'elle m'aimât toujours, et toujours comme si nous venions de nous retrouver.

Aussi je lui dis, en lui prenant la main :

— Oh! Je vous en prie, je vous en prie, ce sera sans cesse comme à présent, n'est-ce pas?

Je vis qu'elle me comprenait tout à fait : elle parut légèrement émue et ses yeux frissonnèrent; elle me répondit :

— Oui, je le veux aussi.

Je lui racontai que le couvent m'avait semblé en arrivant sombre et presque hostile. Nous étions à ce moment restées seules dans la lingerie.

— Mais non, — fit-elle en secouant la tête doucement, — mais non, vous vous êtes trompée, vous verrez que vous serez bien.

Je lui dis que si j'avais eu cette impression mélancolique, c'était sans doute à cause du vilain temps qu'il faisait.

— Mais non, — continua-t-elle secouant encore la tête, — vous vous trompez.

Elle m'emmena jusqu'à une fenêtre qu'elle ouvrit : alors je fus surprise et émerveillée, car la vue était vaste et belle, et contrairement à ce que j'avais pensé, tout annonçait un beau jour.

On apercevait à gauche la ville de Nevers sur son mamelon arrondi et hérissé de clochers, au pied du couvent un parc qui allait presque jusqu'à la Loire, et des plaines au delà du fleuve. La voûte de pluie du matin s'était brisée, et les nuages disloqués laissaient entre eux des rivières de ciel bleu. Les rayons du soleil qui glissaient à travers la brume, comme des baguettes d'or, faisaient des jeux de lumière magique sur les toits de la ville et sur les eaux de la Loire. Il était midi, et l'angelus sonnait dans plusieurs églises; des bandes joyeuses de pigeons s'ébattaient dans les airs.

Geneviève se tourna vers moi en souriant, et désignant ces choses d'un geste :

— Vous voyez bien, — me dit-elle, — que vous vous trompiez.

Ses yeux étaient frais et bleus comme les rivières du ciel ; je me jetai à son cou en lui disant :

— Oh! c'est qu'à présent tout est changé!

J'ai vécu six années avec elle dans ce couvent, et je puis dire que, pendant ce temps, sur notre amitié pas une ombre n'a passé. Elle est ce que j'ai connu de meilleur au monde, je lui étais soumise en tout, et bien que tant d'événements depuis soient survenus, bien qu'elle ait pu avec raison me mépriser ou même me maudire, la joie qui pour moi rayonne de ce souvenir est encore intacte et ne s'est point ternie.

Peut-être même y eut-il trop de lumière sur ce temps que j'ai passé près d'elle, car la vie m'a été ensuite plus lourde à porter. Alors je n'obéissais qu'à elle que j'aimais et qui lisait le fond de mes pensées : et c'est pourquoi depuis j'ai toujours eu l'air rebelle, car je n'ai pu me soumettre à ceux qui ne me connaissaient pas. Alors je menais une existence pour ainsi

dire idéale, où les circonstances matérielles et extérieures avaient peu de part, et où les événements ne naissaient presque que de son cœur et du mien. Au regard de sa sensibilité merveilleuse, les incidents les plus communs des jours se nuançaient à l'infini : aussi lorsque plus tard j'ai été privée de ce reflet de son âme, tout m'a paru terne et désenchanté.

J'étais sûre que mes sentiments, dès que je les lui confierais, s'enrichiraient d'échos imprévus et prendraient chez elle une nouvelle vie ; et plus j'allais loin en moi et vers mes secrets, plus j'étais certaine de la rencontrer. Seulement, tandis que j'avais l'esprit inquiet, mouvementé, plein de heurts et de hasards, on eût dit qu'elle rien ne l'atteignait : elle me comprenait, devinait, savait, mais c'était par une sorte de générosité naturelle et par une expérience merveilleuse. Elle était constamment calme et pareille, tandis que moi, toujours hésitante entre la joie et les larmes, je me jetais d'un extrême à l'autre pour de légers motifs.

Aussi la voyant supérieure et plus haute, je me suis étonnée parfois qu'elle m'eût donné son amitié ; et comme un jour je lui demandais pourquoi elle m'avait ainsi préférée, elle me répondit que c'était parce que j'avais une âme libre et mobile, que c'était là une chose très rare et le bien le plus précieux. Elle, comme moi et mes autres compagnes, nous étions persuadées que nos destinées étaient écrites au ciel, — ou le monde ou Dieu, — et nous cherchions en nous les signes de la vie pour laquelle nous étions nées. Elle me disait donc une fois que, tandis que pour un grand nombre de personnes, un tel choix est de peu de prix et même souvent de peu de sens, parce qu'elles ne disposent que d'une faible partie d'elles-mêmes, — pour moi, au contraire, la vie de mon âme dominerait ma vie, qui était véritablement à donner, et appartiendrait toute à son destin.

Geneviève avait eu raison, d'ailleurs, de m'annoncer que je serais heureuse dans cette maison ; l'existence qu'on y menait devait être en harmonie avec mes désirs d'alors, car j'y ai eu, surtout pendant les premières années, un sentiment de bien-être que je n'ai éprouvé nulle part depuis, que sûrement je n'éprouverai jamais. Ce couvent, quand je me le représente sur sa colline, me fait l'effet d'une forteresse au pied de laquelle

coulaient les fleuves de la vie du monde sans qu'on les remarquât seulement. C'était une petite cité toute marquée de Dieu et à peine détachée de son royaume. La vie matérielle ne comptait pour ainsi dire pas, et il régnait un accord unanime sur les choses invisibles. Chaque jour semblait consacré à une tâche divine, et pour diviser les années revenaient les fêtes radieuses de l'Église, dont on célébrait le sens mystique. J'ai accueilli alors jusqu'au fond de moi-même cette influence d'en haut; seulement je me suis demandé souvent si celles en qui s'était gravée une fois l'impression d'une pareille vie ne risquaient point de traîner ensuite, partout, un espoir difficile à contenter...

Alors ce qui était douloureux, en un certain sens ne l'était pas; ce qui était passager, en un sens ne l'était pas. L'arrière-fond céleste sur lequel se déroulaient les jours donnait une signification même au hasard et à la souffrance, tout paraissait enveloppé de ses raisons suprêmes, et à chaque moment un mouvement passionné d'amour et de résignation pouvait, comme un heureux coup d'aile, conduire jusqu'aux portes de la lumière. Alors les plus vifs élans du cœur trouvaient aisément leur repos et leur objet; mais après que les sentiments se sont ainsi imprégnés d'absolu, et qu'on s'est habitué à n'aimer que leurs formes extrêmes, plus tard, à travers la vie, la possibilité de telles émotions merveilleuses ne cesse de luire aux extrémités de l'âme comme une aurore inutile.

Nos relations avec nos compagnes et avec les religieuses étaient empreintes de douceur, comme il convient près des sources de la paix et de l'amour; je me souviens de regards suaves et détachés, qui semblaient voir l'intérieur des choses. La vie était facile, douce ; même on y parlait rarement des épreuves de l'existence, mais plutôt d'espérance et de bonheur, et toutes acceptaient facilement ces présages et ces promesses, se représentant le monde avec des âmes de fillettes, un monde clair et lumineux qui leur ressemble.

Cependant, après quelques années et dans les derniers temps que j'ai passés là-bas, il glissait déjà quelques ombres sur cette sérénité. Car je devenais grande, et je commençais à me rendre compte que l'avenir se présentait à moi sous un aspect

sévère et presque hostile. La plupart de mes compagnes étaient de famille riche, au moins aisée, et il n'y avait pas, entre le milieu de la pension et celui qui les attendait à la sortie, le contraste qui existait pour moi. Quand je venais passer quelques jours chez mes parents, j'éprouvais un malaise continu, car ce qu'on m'apprenait à considérer comme noble, élevé, digne d'être aimé, là personne n'en avait seulement idée.

Mes parents me disaient souvent que j'étais devenue orgueilleuse, et que, depuis que je fréquentais des jeunes filles riches, je les dédaignais ; ce reproche était immérité ; mais il s'agissait d'un mal bien plus grave. Si quelqu'un d'avisé s'était chargé de mon éducation, il aurait veillé, je crois, à me donner plus de savoir utile et commun, et moins de goût pour cette vie intérieure profonde, qui ne ressemble en rien à la sagesse.

Je n'éprouvais point de jalousie à l'égard de mes compagnes riches, mais j'avais parfois près d'elles un regret douloureux et le sentiment d'une injustice, car pour le reste elles ne différaient point de moi, et cependant elles ne paraissaient pas douter que leur situation sociale fût un avantage inhérent à leur personne. Je ne dis point cela pour Geneviève, qui ne ressemblait à aucune autre... Au couvent on savait ma situation, on s'inquiétait volontiers de ce que je ferais par la suite ; mais cette sollicitude même souvent m'était à charge. Les religieuses me demandèrent plusieurs fois si je ne voudrais point rester avec elles au couvent, et cette offre m'était pénible. Car bien que je fusse très contente dans cette maison, l'idée que ce bonheur pourrait être mon bonheur pour toujours, me glaçait. Tant qu'on est enfant, la religion a un aspect souriant, car elle ne déchire rien dans l'âme, au contraire, elle contente les plus belles aspirations ; mais plus tard on voit qu'elle veut de durs sacrifices ; combien de désirs à dix-huit ans, combien de rêves que révolte la vie de cloître, si monotone, et qu'on tient tout entière dans un seul regard ! On voudrait vivre vraiment, réellement ; une existence consacrée à la méditation paraît avoir quelque chose de vain et de chimérique. Je me souviens qu'à cet âge je faisais attention plus qu'autrefois, et surtout d'une autre façon, à la nature qui

nous entourait, aux nuits limpides, aux soirs dans le parc, à la douceur des printemps ou des automnes; j'y trouvais un charme presque douloureux, dont l'impression durait; nous étions habituées à regarder la beauté de chacune des saisons comme un présent de Dieu : mais j'éprouvais alors une foule d'émotions qui me venaient directement d'elles, et non plus seulement de la main qui les donne.

Lorsque je parlais à Geneviève de cette sorte de rumeur de la vie qui était pareille à un appel de choses éloignées, je voyais bien qu'elle devinait le murmure que je voulais dire, mais elle ne l'entendait pas... Pour moi, je regardais presque avec un égal effroi les deux avenirs qui m'étaient proposés; mais comment malgré tout ne pas espérer, comment croire que la vie sera brutale, hostile, et qu'entre deux routes sévères qu'elle montre, il n'y a pas place pour d'autres promesses? Je me rappelle bien cette dernière année de couvent, où j'avais à la fois tant de craintes et de si ravissants espoirs. Combien j'ai passé d'heures de rêverie à contempler le paysage qui se déroulait au-dessous de la fenêtre de ma chambre! J'ai vu de là-haut de lents crépuscules et de bien belles aurores : je me souviens d'une surtout, qui m'avait tant frappée parce qu'elle était grave et mystérieuse; non pas une vaste aurore brillante, mais au contraire étroite, déserte : le ciel sans abîmes comme une parfaite coupole bleue; le soleil mat à l'horizon, avec des ombres obliques et étranges de tous les objets; une ombre longue de la tour sur les toits de la cathédrale; au-dessus de la ville immobile, dans l'azur reposé, un vol de pigeons décrivait des cercles immenses, seuls à cueillir la lumière. Ce décor rendait attentif, anxieux, il semblait que quelque chose allait s'y révéler qui toucherait l'âme de plus près.

Bien que la vie du monde se présentât à Geneviève sous de plus heureux présages, elle la redoutait autant que moi. Il n'y avait pas en elle ces songes, ces désirs, à la fois le bien et le mal, un monde errant de pensées : plus elle avançait en âge, plus elle paraissait pure et détachée. Elle, comme tant d'autres, s'inquiétait pour moi des années à venir; et cette crainte même, qu'elle n'exprimait guère et que je devinais surtout à des détails de sa sympathie, m'était douloureuse

comme une clarté trop vive et trop certaine sur ce qui m'affligeait déjà.

Elle me disait que cette lumière spirituelle que nous avions aimée dans ce couvent, plus tard nous la chercherions en vain autour de nous, et qu'elle ne tombait que çà et là sur de rares collines. C'était par un beau soir doux et vaporeux, à cette même fenêtre et devant ce paysage qui, quelques années plus tôt, nous avait saluées de son soleil au premier jour de ma venue et de notre amitié. Je lui demandai si, même malgré elle, elle n'aspirait pas quelquefois à un moment splendide qui serait comme une floraison de tout son être, et s'il ne lui semblait pas que, faute d'un tel moment, sa vie aurait passé comme un songe presque sans réalité. Mais elle disait que non, qu'elle ne prévoyait rien de pareil, et ne le souhaitait pas non plus, que toujours serait comme maintenant.

Elle prit sur ma table un livre qu'elle ouvrit, et l'ayant feuilleté, elle m'y fit lire une phrase qui était à peu près celle-ci : Si nous réprimions les mouvements vifs et capricieux de notre imagination, nous commanderions pour ainsi dire aux oiseaux du ciel.

— C'est joli, n'est-ce pas? — dit-elle. — Et elle me regarda en souriant.

Je lui dis avec un peu d'ironie :

— Oh! toi, tu es sage, sage...

Alors elle affectueusement :

— Mais toi, tu n'es donc point sage?... Oui, je sais bien, tu as besoin d'aller jusqu'à l'extrême en toutes choses.

Et elle ajouta que c'était précisément pour cela qu'elle m'aimait...

C'est peu de jours après cette conversation que nous nous séparâmes, et que nous rentrâmes chacune dans sa maison.

Je passai chez mes parents quelques mois seulement, car je vis bientôt la nécessité de me faire une existence ailleurs, J'étais là sans occupation; mon oisiveté, mes goûts choquaient mon père; il avait une façon gênante de m'observer, presque de m'épier, comme pour se rendre compte s'il allait résulter quelque chose d'important et d'heureux de cette éducation brillante que j'avais reçue. Il me considérait comme une

enfant gâtée, qui avait pris de mauvaises habitudes ; cependant il réservait encore son opinion, et semblait attendre les événements. Mais quels événements ? Que pouvait-il arriver ? Je ne prévoyais rien, et je sentais de jour en jour son blâme s'amasser sur moi... Ce n'était pas du reste qu'il fût mauvais homme le moins du monde, mais taquin, buté à de très petites choses, et ne voyant pas de droiture hors des voies qu'il avait bien connues. Un jour je me résolus à partir et à chercher une situation d'institutrice ; alors j'eus une sensation de délivrance et je considérai l'avenir avec une énergie nouvelle.

Je ne voyais plus Geneviève ; sa mère, qui avait admis notre amitié tant que nous étions ensemble au couvent, semblait avoir décidé que nos relations s'arrêteraient là. Dès la première fois que j'allai la voir à Pougues, je sentis cette hostilité dans l'air, à l'attitude de toute la famille ; j'en fus blessée sans mesure, au point de prendre moi-même un visage glacé. Geneviève du reste s'absentait souvent ; elle allait à Lyon où elle avait des parents, et y faisait de longs séjours.

Les religieuses de Nevers, à qui je fis part de mes intentions, me gardèrent quelques mois chez elles, puis me proposèrent de me placer dans une famille d'Autun où je m'occuperais de l'éducation d'une jeune fille. J'acceptai ; je passai là près de deux années, dont je ne vous raconterai pas le détail quoique j'en aie gardé beaucoup de souvenirs impressionnants. C'était dans une immense maison ancienne, sévère, sombre, bel hôtel particulier datant, je crois, du dix-septième siècle ; il y avait là une fillette de quatorze ans atteinte d'une lésion au cœur qui l'étouffait, et qui, dès les premiers mois de mon séjour, empira au point de ne plus laisser d'espoir de la sauver. Elle se devinait perdue, sans qu'on pût la rassurer ; elle avait une peur affreuse de mourir, elle se débattait dans cette angoisse avec des crises de sanglots, et elle avait des réveils terribles la nuit. Elle inspirait infiniment de pitié, mais capricieuse, tyrannique, ne connaissant d'autre existence que la sienne, et ne supportant d'autorité en quoi que ce fût. J'aurais pu m'en aller, car je n'étais pas venue pour être garde-malade ; mais que faire ensuite ? J'avais peur si je rentrais chez moi

que mon père ne me reprochât ma faiblesse et mon défaut de courage.

La fillette n'avait plus sa mère; son père, qu'elle paraissait beaucoup aimer, s'était remarié avec une femme presque belle et encore jeune, doucereuse, fausse, dévote, et d'une grande avarice. La petite la détestait, quoiqu'elle eût parfois vers elle des élans d'affection éperdue dans les moments où elle avait le plus peur de mourir. Elle savait que si elle disparaissait son père hériterait d'elle; elle disait que sa belle-mère souhaitait sa mort et convoitait sa fortune; et elle le lui disait parfois à elle-même. Caresses et colères, la jeune femme accueillait tout avec le même air mystérieux et patient. Mais pour ce qui était de l'héritage, elle avait bien dû en faire le calcul quelquefois, à ce que j'ai vu et entendu le jour de l'enterrement.

Le père de la fillette était un homme d'une quarantaine d'années, qui paraissait plus jeune que son âge; peut-être était-il malade aussi, son visage avait ordinairement une pâleur mate; il parlait peu; il entrait quelquefois chez sa fille, mais rarement. Alors elle l'accablait de caresses; elle l'appelait près d'elle, et, assise sur son lit, l'entourait de ses bras, en même temps qu'elle coulait du côté de sa belle-mère des regards hostiles.

C'était, au cours de chaque journée, la répétition obsédante des mêmes scènes que la veille, mais plus graves, plus tragiques, dans un voisinage plus pressant de la mort. La pauvre enfant se regardait durant des heures dans un miroir, détaillant les traits de son visage, et répétant avec des larmes qu'elle aurait été belle. Elle me disait constamment qu'elle voulait vivre, qu'elle serait très riche, très heureuse; elle n'avait aucun sentiment religieux, rien qu'un désir désespéré de jouir de la vie, et cela de toutes les façons, avouant ou imaginant à ce propos des choses incroyables. Peu à peu j'avais, dans cette demeure, l'impression d'être gagnée, moi aussi, par quelque mal mortel. J'étouffais, comme la petite malade. Je ne la quittais presque pas, si ce n'est deux fois par jour pour aller à la cathédrale; mais dans cette antique cité d'Autun, étrange, muette, je croyais retrouver en chaque endroit l'atmosphère de cette maison; au pied de

cathédrale, ce ne sont que ruelles enchevêtrées, profondes, désertes, vers le soir subitement encombrées de prêtres. Partout tant de silence, tant de tristesse, si peu d'amitié...

Je ne remarquais pas, dans la lenteur des semaines, combien cette existence m'épuisait. Mais lorsque tout fut terminé, et que je fus de retour chez moi, — sans que là-bas on m'eût accordé un mot de remerciement, j'éprouvai une lassitude infinie à cause de ces visions funèbres, de tout ce temps consumé en vain, de ce tragique effort inutile. Ce que je regardais avait, à mes yeux, un certain aspect terni, et je me demandais si je retrouverais jamais la bravoure avec laquelle, deux années plus tôt, j'étais partie.

Après ces innombrables jours si pauvres de bonheur et ensevelis dans l'ennui, prévoyant toute une jeunesse aussi vide, il me semblait, presque comme à la fillette dont j'avais vu l'agonie, que la vie m'échappait...

A ce moment-là, je fus demandée en mariage par un jeune homme de Pougues qui était garde dans les forêts de M. d'Omeuse, et qui pouvait avoir dans la suite une situation analogue à celle de mon père. C'était, à l'apparence, un parti qui me convenait; mais il n'y avait entre lui et moi aucune idée, aucun sentiment commun, de sorte que cette union me faisait l'effet d'une chose impossible. Mon père cependant s'irritait d'un refus dont il entendait mal les motifs; des scènes pénibles survenaient, qui allaient plus loin que je ne voudrais dire.

Je me décidai un jour à aller trouver M. d'Omeuse, qui m'avait jadis montré de la sympathie. J'espérais qu'il pourrait m'aider à me tirer d'embarras — bien que depuis ce temps il n'eût pas paru s'occuper beaucoup de moi. C'était lors d'un de ses séjours au château de Maille. Il m'accueillit très bien, me fit même quelques compliments, et causa longuement avec moi. Je me confiai à lui volontiers parce qu'il avait l'air de me comprendre parfaitement. Il ne tint point mes peines pour des caprices d'imagination; il les prit au contraire au sérieux, et comme pour y mettre un terme, il me proposa de venir à Paris auprès de sa fille Béatrice, à qui je tiendrais compagnie et rendrais quelques menus services, disant que j'aurais la plus grande liberté.

Je fus émue de son offre et d'une perspective si nouvelle. Lui-même vint parler à mes parents, qui furent aisément persuadés. De sorte que je changeai encore une fois d'existence.

Me voici donc arrivant quelques semaines plus tard dans cet hôtel d'Omeuse, où s'étale une splendeur dont jusque-là je n'avais pas seulement idée. Les choses mêmes ont là un air de bien-être et de repos, et on y respire une atmosphère heureuse, quoique pesante et molle. Il faut avoir vu cette enfilade de salons somptueux, ce ruissellement d'or, ces fêtes continuelles. Au sortir de la pauvreté, tant de luxe, quoi qu'on puisse faire, frappe l'imagination ; cela ne plaît point toujours, et cependant, malgré soi, on en garde dans la mémoire un mirage troublant.

Pour moi, à vrai dire, j'y ai vécu près d'une année dans un malaise continuel. Le comte, puisqu'il voulait me placer ainsi auprès de sa fille, aurait dû, au préalable, s'assurer des dispositions de celle-ci ; mais en chaque circonstance, il fait ce qui lui plaît, sans jamais s'embarrasser de rien. A mon arrivée à Paris, la première fois que je me trouvai en présence de mademoiselle d'Omeuse, je fus confondue, car j'eus la sensation très nette que j'étais pour elle une gêne. Non pas hostile, mais étonnée, distante, point satisfaite ; elle m'examina de la tête aux pieds comme pour juger si je n'avais pas trop l'air d'une paysanne, et elle conclut par un petit signe de tête rassuré. Elle me dit d'un ton pincé que son père avait voulu me rendre service en me faisant venir à Paris, et qu'elle était animée à mon égard des mêmes sentiments que lui. Puis, ayant ajouté quelques mots sur mon installation et sur la chambre que j'occuperais, elle me laissa là.

S'il était vrai, comme elle le faisait entendre, qu'elle n'avait nul besoin de moi, ma situation était absurde. Pourquoi étais-je là ? Je me trouvais si humiliée que j'aurais voulu sur-le-champ quitter la maison. Je me dominai pourtant, comme il le fallait ; et je me promis de faire de mon mieux pour me rendre utile à mademoiselle d'Omeuse et gagner sa sympathie.

Pour ce dernier point, je ne doutais pas alors d'y réussir, et

vraiment cela aurait dû être : je me sentais si intacte de cœur et d'esprit, si franche, si désintéressée, avec un tel besoin de dévouement, que je ne pouvais imaginer que la prévention que j'avais constatée chez elle persistât, quand je me serais appliquée de toutes mes forces à la dissiper. J'étais prête à l'aimer, de la façon la plus discrète, la plus effacée s'il le fallait; je lui aurais volontiers donné mon affection entière : mais elle n'en a jamais voulu. Elle n'a pas été bonne avec moi; pas une fois elle n'a essayé de me connaître. Je crois qu'elle était persuadée qu'il y avait un abîme infranchissable entre elle et moi, que nous ne pouvions avoir un seul sentiment pareil. Si je tentais de lui exprimer une opinion, après un long intervalle de silence, elle répondait par un : « Ah ! » sec et distrait, de sorte que bientôt je ne m'y aventurai plus. Si je voulais lui témoigner de l'amitié, elle avait presque l'air de se mettre à l'abri par un léger recul dédaigneux. Elle n'y apportait pas, du reste, de malveillance particulière, au moins dans les débuts; c'était le simple effet d'un orgueil qui lui avait glacé le cœur. Mais moi, je n'avais encore rien connu de si offensant et de si injuste.

J'allais d'ordinaire dans son appartement le matin entre neuf et dix heures; si elle avait des lettres à écrire, des ordres à donner, des toilettes à choisir, je l'aidais. Après m'avoir d'abord considérée comme un embarras, elle prit l'habitude de ma venue régulière, et même l'exigea. Elle se rendit compte qu'elle pouvait avoir en ma bonne volonté une confiance totale, et elle se reposa sur moi de mille choses; mais toujours avec le même air de supériorité, témoignant son mécontentement dès qu'elle en avait, et me traitant comme si je n'avais pas eu d'existence en dehors des services que je pouvais lui rendre. Je me trouvais là aussi lorsqu'elle recevait ses amies, et je la déchargeais des légers soins que pouvait nécessiter leur présence. La première fois que j'assistai à une de ces réunions, qui avaient lieu d'ordinaire l'après-midi et une fois chaque semaine, elle tint à ce que je parusse sous le jour le plus avantageux. J'eus une jolie toilette aussi bien faite que celles qu'elle portait elle-même, d'une nuance gris perle qui m'allait bien. Elle entra dans ma chambre comme je finissais de m'habiller, et s'assura, me faisant tourner d'un

côté, puis de l'autre, que tout était en ordre. Elle était un peu intimidée, je crois, par cette présentation, car elle craignait l'opinion de ses amies, et tenait à ce que je lui fisse honneur. D'ailleurs, pourquoi me faire paraître à ces réunions? Je n'y tenais point, et cela avait été décidé sans moi.

A la vérité, ce jour-là, je fus au supplice. Lorsque j'entrai dans le salon où se trouvaient ces jeunes filles, mademoiselle d'Omeuse me présenta à quelques-unes; je vis qu'elles avaient déjà été averties de ma présence; elles me parurent plus simples et plus aimables que Béatrice; mais elles ne savaient pas bien sur quel ton me parler, et elles montrèrent un léger embarras qui multiplia le mien. Au bout de cinq minutes, on me délaissa, je demeurai seule à l'écart, et je fus soudain très malheureuse. Car au milieu de toutes ces jeunes filles mon isolement était choquant, et ma pauvreté plus sensible dans ce cadre somptueux. En serait-il toujours ainsi? Je revoyais mon arrivée au couvent jadis, et comment dans une situation analogue Geneviève était venue vers moi. Cela était passé, inutile... J'étais incertaine de ce que je devais faire, je me tenais appuyée contre le bras d'un fauteuil, ni debout, ni assise; je me souviens qu'à ce moment, je m'aperçus moi-même dans une glace éloignée qui formait un panneau de porte, encadrée de baguettes d'or; et comme mon image ne m'était pas renvoyée directement, mais par ricochet et de profil, et que j'avais une toilette et aussi une coiffure nouvelle, pendant la première seconde je ne me rendis pas compte que c'était moi; mais je lus une si complète mélancolie sur mes traits que j'en fus toute saisie, et je reconnus d'abord mon visage à mes pensées. A m'être vue ainsi un instant, lointaine et comme étrangère, je me trouvais ensuite plus solitaire, plus perdue.

Mademoiselle d'Omeuse me dit le soir que j'avais plu, et elle m'en sut gré quelques jours.

ÉMILE CLERMONT

(La fin au prochain numéro.)

FERSEN

ET

MARIE-ANTOINETTE

Au milieu d'une vaste plaine verdoyante, au bord d'un beau lac dont les eaux bleues reflètent le ciel et dont les bords lointains sont frangés de forêts de pins et de bouleaux, s'élève le vieux château de Löfstad en Ostrogothie. Après avoir appartenu à la famille Fersen, il a passé dans celle des Piper par le mariage, au printemps de l'année 1777, de Sophie Fersen avec le comte Adolphe Piper, chambellan du Roi de Suède et châtelain d'Engsö sur le lac Mœlar.

Sophie était fille du feld-maréchal Fersen, Président de la Diète sous le régime parlementaire du règne d'Adolphe-Frédéric et chef du parti de l'opposition sous le régime autocratique de Gustave III. Sa famille, réputée pour la beauté des femmes et les talents des hommes, occupa sous les deux règnes les plus hautes charges à la Cour. Sophie était la sœur favorite du comte Axel Fersen, célèbre en Suède et en France, où il servait comme colonel-propriétaire du régiment royal suédois et était connu dans les salons de Paris et à la cour de Versailles comme « le beau Fersen » et « l'ami de la Reine » Marie-Antoinette.

La comtesse Sophie aimait son frère autant qu'elle était aimée de lui. Aussi le château de Löfstad dont elle hérita à la mort de son père est-il consacré à la mémoire de ce frère adoré. Un portrait peint par Lundberg à Paris, le représente, jeune lieutenant de la garde, beau d'une beauté sérieuse, qui impressionna la Dauphine Marie-Antoinette, dès qu'il apparut à la cour de Louis XV. Un autre le représente en grand maréchal du royaume de Suède, sous Gustave IV, portant le manteau de cour en hermine et vêtu du

costume de l'ordre des Séraphins. Le peintre Bréda a mis un voile de tristesse sur ce visage qu'on ne vit jamais sourire depuis la mort de la reine de France. Dans le parc du château un monument est élevé à sa mémoire, des inscriptions gravées sur le marbre célèbrent ses vertus et racontent sa mort tragique dans l'émeute du 20 juin 1810, à Stockholm.

Dans les armoires de la bibliothèque du château sont conservées, avec la correspondance politique de Marie-Antoinette, qu'elle lui avait donnée à garder au moment de la fuite à Varennes, toutes les lettres qu'il écrivait à sa sœur durant ses fréquentes et longues absences en Suède, et dans lesquelles il parle à cœur ouvert, à cette sœur bien-aimée, qui était la seule confidente de sa passion chevaleresque pour Marie-Antoinette. Ces lettres montrent que le prince de Ligne n'a pas eu tout à fait raison de dire qu'on pouvait adorer la reine de France sans songer à l'aimer. Elles prouvent qu'on pouvait l'aimer tendrement et être aimé d'elle de même façon, mais que jamais Fersen n'a songé à la faire descendre du haut piédestal où son amour chevaleresque l'avait placée, portant au front une auréole.

Grâce à l'extrême obligeance de l'aimable propriétaire actuelle du château de Löfstad, la comtesse Émilie Piper, il m'a été permis de copier ces lettres inédites et d'en publier les extraits qui vont suivre.



Fersen avait seize ans et il était aspirant dans un régiment de la garde quand, en 1771, au printemps, accompagné de son précepteur, le sieur Bolemanny, il alla faire son tour d'Europe et voir le monde.

Pendant ce voyage, les lettres à sa sœur, qui n'est encore qu'une fillette de quatorze ans, sont rares, gentilles et insignifiantes. Il lui envoie de Paris, où il arrivait vers la fin de l'année 1773 après un séjour de deux ans en Italie et en Savoie, des cadeaux de Noël et des souhaits de nouvel an; il lui parle de modes et de toilettes. De sa réception dans les salons de Paris et à la cour de Versailles, il ne parle que dans ses lettres à son père, lesquelles sont connues. Le jour de l'an 1774, il est présenté au roi à Versailles, par le comte Creutz, ambassadeur de Suède, il assiste à la messe du Saint-Esprit et fait sa première visite à madame du Barry. Le 3 janvier, il va chez la comtesse de Brionne et il est admis à assister à sa toilette du matin, ce qui l'amuse très fort; il se fait un malin plaisir de décrire

toutes les péripéties de cette toilette intime de jolie femme. Le 10 janvier il est au bal donné par la Dauphine Marie-Antoinette et s'y amuse beaucoup; le 30 il cause longuement avec la Dauphine au bal de l'Opéra. Elle se montre aimable avec lui, ce que voyant les courtisans s'empressent autour d'eux, et elle est obligée de se retirer dans sa loge. Le succès de Fersen à la cour et à la ville est si grand que l'ambassadeur Creutz écrit à Gustave III pour lui en faire part, et vante le tact, la noblesse de caractère et l'élévation d'esprit du jeune homme[1].

Mais les fêtes à Versailles et à Paris sont interrompues par la maladie et la mort de Louis XV. La cour et la ville sont en deuil. Fersen part pour Londres, le 26 mai 1774.

A la fin de la même année, il retourne en Suède. La petite sœur alors a dix-sept ans, elle a grand succès à la cour, si grand qu'elle inspire une passion véhémente au duc d'Ostrogothie, Frédéric, frère cadet du roi. Mais le roi, si noble que soit le sang de Fersen ne consent pas à cette mésalliance; il envoie Frédéric voyager en Italie, et Sophie, par ordre de son père le feld-maréchal Fersen, épouse le chambellan comte Piper. Du chagrin de sa sœur, Axel Fersen eut la confidence. Lui-même fut sur le point de se marier par force. Le maréchal voulait qu'il épousât en Angleterre une riche héritière. Habitué à l'obéissance, Fersen s'en alla au printemps de 1778, à Londres, faire sa cour à la demoiselle. Mais celle-ci ne voulut pas, dit-elle, quitter ses parents. « Tout est fini, ma chère amie, la famille m'a refusé », écrit Fersen à sa sœur en juillet 1778. Et il lui annonce qu'il va retourner à Paris « pour travailler avec Creutz ou à la guerre ». Il veut donc être diplomate ou soldat, plutôt soldat. Mais le grand roman de sa vie va commencer.

Lorsque Fersen est présenté par Creutz à Louis XVI et à Marie-Antoinette, la Reine lui sourit en disant : « Ah! c'est une ancienne connaissance ». Il entre alors dans le cercle intime du Trianon. Il est de toutes les petites fêtes chez la princesse de Lamballe, chez madame de Polignac. Creutz écrit à Gustave III que la Reine ne peut pas le quitter des yeux. Fersen le voit bien; lui aussi, il est troublé; il sent l'amour naître dans son cœur. Alors, il veut fuir. Il demande à servir dans la guerre contre les Anglais. Creutz qui a un peu deviné ce qui se passe l'aide de son mieux. Fersen est nommé aide de camp du maréchal de Vaux et part avec lui pour s'embarquer au Havre, d'où devait s'opérer la descente projetée en Angleterre. Il écrit de là à sa sœur :

1. Klinckowström, *le Comte de Fersen et la Cour de France.* — Gaulot, *Un ami de la Reine.* — J. de la Saye, *Amitiés de Reine.* — F.-F. Flach, *le Comte Hans Axel von Fersen.*

Au Havre, 18 septembre 1779.

Votre lettre du 17 août me fut remise il y a deux jours. Je ne vous dirai pas tout le plaisir qu'elle m'a fait. Il se renouvelle avec plus de vivacité chaque fois que je reçois de vos nouvelles. Oui, ma chère amie, mon unique bonheur est de vous aimer et de savoir que votre amitié pour moi est aussi vive et aussi tendre que la mienne. N'ayez point d'inquiétude, ma bonne amie, sur moi; je ne cours aucun danger à la guerre. Ma place d'aide de camp ne m'expose point. Notre expédition est bien douteuse depuis quelque temps. La saison avance et nous n'avons rien fait. Beaucoup de gens croyent que nous n'irons pas. Je ne sais que croire. Je crains et j'espère. On assure à présent que nous nous embarquerons le mois prochain. Si cela n'avait pas lieu je ne m'en consolerais pas. Nous tâcherons, coûte que coûte, de faire notre descente l'année prochaine de très bonne heure... Adieu, ma meilleure amie, aimez-moi autant que je vous aime...

Les termes de cette lettre, cette surabondance d'affection, ce besoin d'être aimé, une sensible mélancolie, n'est-ce pas la révélation d'un cœur endolori qui n'ose pas encore avouer son secret, mais qui a besoin d'être plaint et consolé?

Fersen avait raison de craindre que l'expédition ne réussît pas. L'idée de descendre en Angleterre pour y « planter le drapeau blanc au milieu de l'insolente nation », fut abandonnée.

Fersen est donc revenu à Paris. Mais il n'y veut pas rester. Il remue ciel et terre pour être admis dans l'armée qui va porter secours aux insurgés en Amérique. Il est nommé, au mois de mars 1780, aide de camp du général Rochambeau qui la commande et va s'embarquer à Brest, au milieu d'avril.

Pendant trois ans il reste au delà des mers, très souvent il écrit à sa sœur, de gentilles lettres toujours. Il lui parle peu des événements de la guerre; c'est un sujet réservé aux lettres qu'il adresse à son père; mais il conte ses plaisirs et ses ennuis. C'est un plaisir pour lui d'avoir fait à Newport la connaissance de Mrs Hunter : « Chez elle, il y a une jolie fille de dix-huit ans, gaie, aimable, spirituelle, qui touche du clavecin et chante joliment. Je lui apprends le français. » Il se plaît en la compagnie de son général, Rochambeau, qui le « traite avec bonté », et du duc de Lauzun, dont il est l'ami. Mais, dit-il, « si nous nous amusons parfois, nous nous ennuyons souvent ». A la fin, l'ennui s'exaspère. De Porto-Bello, en mars 1783, Fersen écrit :

... Il me tarde d'avoir de vos nouvelles ; c'est la seule distraction que nous ayons dans ce vilain pays. Nous y périssons d'ennui, nous maigrissons, nous desséchons, nous vieillissons, nous jaunissons de chaleur.

Pourtant, il restera en Amérique tant que durera la guerre. Mais après? Après, il restera au service de la France :

Peut-être même pourrai-je y rester comme colonel-propriétaire d'un régiment, mais ne parlons pas encore de cela à personne...

Ce régiment dont il espère être le colonel-propriétaire, ce sera le Royal-Suédois, en garnison à Valenciennes. De là il pourra facilement aller à Paris. Il avait tout lieu d'espérer réussir dans son projet. Il comptait sur l'appui du roi de Suède, et sur la bienveillance de Louis XVI et de Marie-Antoinette... Au sentiment, qu'il a certes gardé dans son cœur, il n'a fait aucune allusion dans ses lettres à sa sœur. Plus tard seulement la comtesse Piper saura pourquoi il a voulu rester en France.



La guerre terminée, la paix signée, Fersen rentre en France. Dès son arrivée à Paris il écrit à sa sœur :

Paris, ce 27 juin 1783.

Ma chère amie,

Je suis arrivé à Brest le 17 et ici le 23. J'y ai été reçu à merveille. Le comte Creutz vous dira de quoi il est question pour moi. Si cela pouvait se faire je serai le plus heureux des hommes et, si cela ne se peut pas, le plus malheureux. Ma chère amie, engagez notre père à consentir ; il ferait le bonheur de ma vie. Je lui en écris, mais pressez-le fortement. Il s'agit de donner de l'argent. Parlez-lui pour moi. Adieu, ma chère et tendre sœur, ma vraie et seule amie. Aimez votre frère autant qu'il vous aime.

De l'argent, c'est pour acheter le régiment; c'est pour rester en France, et la chose est d'importance pour lui. Il s'agit d'être « le plus heureux » ou « le plus malheureux » des hommes. Or, le comte

Creutz, rappelé en Suède pour être ministre des Affaires étrangères, a plaidé la cause de son ami auprès du roi de Suède et du maréchal Fersen. Il l'a gagnée auprès de l'un et de l'autre, Gustave III a écrit à Louis XVI pour recommander le futur colonel, le 5 septembre. La réponse ne s'est pas fait attendre; elle est du 19 septembre, et elle est signée Marie-Antoinette :

La recommandation que V. M. a faite au Roi a été accueillie comme elle devait l'être venant de vous et en faveur d'un si bon sujet... J'espère que le comte Fersen ne tardera pas à être pourvu d'un régiment... . . . .

Mais il y avait l'argent qu'il fallait trouver, au moins 100 000 livres. Son père voudra-t-il l'aider à se procurer cette somme? Il charge sa sœur de sonder le terrain. Il propose de payer les intérêts de la somme, soit 5 000 livres sur les 12 000 livres de ses appointements; restera 7 000. De plus, son père voudra bien lui donner quelque chose; et, enfin, il a encore ses appointements en Suède; car, en même temps que colonel en France, il demeurera officier dans le régiment où il est « à la suite »; même il a l'intention de passer en Suède deux ans sur trois. Pendant ses années de Suède, comme il vivra chez son père, il fera des économies; il aura ainsi, pour son année de France, les 20 000 livres qu'il lui faudra pour y vivre convenablement.

Mais voici que, de nouveau, le maréchal Fersen veut que son fils fasse un beau mariage. Il pense à mademoiselle Necker, la plus riche héritière de Paris. Fort heureusement pour Fersen, le baron de Staël avait déjà « des espérances » de ce côté. Fersen s'excuse auprès de son père; il ne peut marcher sur les brisées de son collègue. Et mademoiselle Necker deviendra madame de Staël.

Enfin la grande affaire est arrangée. Le 20 septembre, Fersen annonce à sa sœur :

Mon affaire est décidée, ma chère amie. Je suis colonel-propriétaire du Royal-Suédois. Mais je n'ai pas encore mon brevet. N'en dites rien à mon père s'il ne vous en parle pas. Il y a encore l'article des 100 000 livres à arranger avec lui...

Pour traiter cette affaire délicate, il se décide de partir pour la Suède; mais ce départ lui est pénible. Sa sœur dut ouvrir de grands yeux, quand, dans une autre lettre dans laquelle il lui annonçait cette décision, elle tomba sur ces lignes :

... Malgré tout le plaisir que j'aurai de vous voir, je ne puis quitter Paris sans regret. Vous trouverez cela très naturel quand

vous en saurez le sujet. Je vous le dirai, car je ne veux avoir rien de caché pour vous...

Ses yeux durent s'agrandir encore; son frère, après lui avoir annoncé le mariage de mademoiselle Leyel, la riche Anglaise, avec qui son père avait voulu le marier, ajoutait :

Je suis bien aise que mademoiselle Leyel se marie; on ne m'en parlera plus, et j'espère qu'on n'en trouvera pas d'autre. J'ai pris mon parti, je ne veux jamais former le lien conjugal. Il est contre nature. Comme j'aurai une fois le malheur de perdre mon père et ma mère, ce sera vous, ma chère Sophie, qui me tiendrez lieu de l'un et de l'autre et même de femme. Vous serez la maîtresse de ma maison. Elle sera la vôtre et nous ne nous quitterons pas. Si cet arrangement vous convient il fera le bonheur de ma vie. Je ne puis pas être à la seule femme à qui je voudrais être, à la seule qui m'aime véritablement, aussi je ne veux être à personne.

Mais ce voyage en Suède dut, au dernier moment, être ajourné. Le roi Gustave III, qui allait faire un voyage en Italie, avait désigné Fersen pour faire partie de sa suite. Fersen quitta Paris le 21 septembre et rejoignit le roi à Erlanger le 20 octobre 1783. Gustave III écrivait à Creutz :

Je suis très content du comte Fersen. Je le retrouve avec tout le plaisir et l'intérêt qu'on éprouve en revoyant un ami qu'on n'a pas vu depuis longtemps, qui a été exposé à de grands dangers et qui mérite toute notre sympathie.

Le voyage d'Italie dura environ huit mois, après quoi Gustave III arrivait à Paris. On sait que l'accueil fait au roi de Suède, à cette seconde visite en France, fut plus cordial que celui qu'il avait reçu lorsque, prince héritier, il s'était présenté à la cour de Louis XV. Louis XVI lui montra une amabilité qui contrastait avec la réserve qu'il avait eue jadis comme Dauphin. Marie-Antoinette, qui avait boudé le prince de Suède, à cause de ses empressements auprès de madame du Barry et du collier de diamants qu'il offrit à son chien, eut pour le roi de Suède de charmants sourires. Il est vrai que Fersen se trouvait toujours en la compagnie du roi son maître.



Ce ne fut qu'à la rentrée du roi en Suède que Fersen revit sa famille, après une absence de six ans. Il arriva à Ljung, le château de son père en Ostrogothie, le 4 septembre 1784. Sa sœur, la comtesse Piper, s'y trouvait avec ses enfants. Fersen fit alors à sa sœur la pleine confidence de son amour sans espoir.

Désormais, sans que jamais la Reine soit nommée, la comtesse saura de qui parle son frère. De retour à Paris, Fersen lui écrit :

10 avril.

... Je commence à être un peu plus heureux, car je vois de temps en temps mon amie librement chez elle et cela nous console un peu de tous les maux qu'elle éprouve, pauvre femme. C'est un ange de bonté, une héroïne de courage et de sensibilité. Jamais on n'a aimé comme cela. Elle a été très sensible à tout ce que vous m'avez dit pour elle et me charge de vous dire combien elle en a été touchée. Elle serait si heureuse de vous voir. Elle imagine que si notre projet réussit vous viendrez ici et cette idée la rend bien heureuse. En effet, cela serait peut-être possible.

Et, le 3 janvier :

... Voici les cheveux que vous m'avez demandés. S'il n'y en avait pas assez je vous en enverrai encore. C'est elle qui vous les donne et elle a été vivement touchée de ce désir de votre part. Elle est si bonne, si parfaite, et il me semble que je l'aime encore plus depuis qu'elle vous aime. Elle me charge de vous dire combien elle sent vos peines et combien elle les partage. Je ne mourrai content que lorsque vous l'aurez vue. Adieu.

Ces « peines » de la comtesse Piper étaient causées par une maladie grave de sa fille cadette. Fersen veut que sa sœur sache qu'autant que lui la reine est de cœur avec elle :

Elle vous dit mille choses et partage bien tendrement vos peines, elle en pleure avec moi. Jugez si je dois l'aimer.

Brusquement, une séparation s'impose, Gustave III a déclaré la guerre à la Russie. Fersen est rappelé en Suède pour prendre part

à la campagne de Finlande, qui dura deux ans de 1787 à 1789. Mais avant même qu'elle fût terminée le roi de Suède le renvoya à Paris pour le tenir informé des événements graves qui s'y annoncent. Fersen arrive à la veille des événements révolutionnaires. Dès lors, il ne quitte presque plus la cour. Le terrible drame va commencer.

***

Fersen est à Versailles, le 5 octobre, quand la foule est venue y chercher la famille royale. Le 6 octobre, il la suit à Paris. Le 9, il écrit à son père :

J'ai été témoin de tout ce qui s'est passé à Versailles le lundi 5 et le mardi 6 et de l'arrivée du Roi avec toute la famille à Paris. Je suis revenu à Paris dans une des voitures du Roi. Nous avons été six heures et demie en chemin. Dieu me préserve de jamais voir un spectacle aussi affligeant que celui de ces deux journées! Le peuple paraît enchanté de voir le Roi et sa famille. La Reine est fort applaudie et elle ne peut manquer de l'être quand on la connaîtra et qu'on rendra justice à son cœur[1]...

A sa sœur, il dit le même jour :

... Elle est extrêmement malheureuse mais très courageuse. C'est un ange de bonté... Je tâche de la consoler le mieux que je peux. Je le lui dois, elle est si parfaite pour moi. Je ne sais pas encore quand j'irai à mon régiment. Je voudrais retarder le plus possible mon départ et attendre qu'il y ait quelque chose de réglé.

Il dut cependant aller à Valenciennes, pour arrêter un mouvement de révolte parmi les troupes. Cela fait, il revint à Paris et démissionna pour ne plus être obligé de s'éloigner. Il s'installa dans un hôtel de la rue Matignon, pas loin des Tuileries. Et son admiration crût en même temps que son amour. Le 17 août 1790, il dit à sa sœur :

Les gens qui n'intriguent point et qui ne sont pour rien dans les affaires, comme moi, ne courent aucun danger.

1. Klinckowström, *le Comte de Fersen et la Cour de France*, p. LV.

En réponse à ce qu'elle lui mande sur l'opposition croissante de la noblesse en Suède contre le gouvernement de Gustave III, il ajoute :

Je voudrais pouvoir mettre sous les yeux de la noblesse suédoise le spectacle de tout ce qui arrive à celle de France et l'état déplorable de ce beau royaume, pour les rendre raisonnables. Il semble que le mal ici va tous les jours en augmentant.

Le 12 avril 1790, il écrit :

J'ai reçu votre lettre du 5 et je vous remercie bien de tout ce que vous me dites sur le compte de mon amie. Croyez, ma chère Sophie, qu'elle mérite tous les sentiments que vous pouviez avoir pour elle. C'est la créature la plus parfaite que je connaisse. Sa conduite, qui l'est aussi, lui a gagné tout le monde et j'entends partout son éloge. Vous ne sauriez croire combien je suis sensible à l'amitié qu'elle a pour moi...

Dans la situation de plus en plus critique où se trouvent Louis XVI et Marie-Antoinette, Fersen est leur intermédiaire auprès des personnes qui leur demeurent fidèles et qui ne peuvent ou n'osent plus les approcher. Il chiffre et expédie leurs lettres, déchiffre les dépêches qui leur arrivent du dehors. « A toutes les bontés dont ils m'ont toujours comblé, écrit-il à son père, s'ajoute la distinction flatteuse de la confiance qu'ils mettent en moi. » Le marquis de Bouillé, le baron de Breteuil, à l'occasion même Mirabeau, se servent de Fersen pour faire parvenir leurs conseils à la Reine. Il est également l'intermédiaire de Mercy, l'ambassadeur impérial, qui a quitté Paris, et continue, de Bruxelles, sa fonction de conseiller de la Reine.

D'accord avec certains de ces amis et conseillers de la Reine, Fersen voulait que Marie-Antoinette écrivît à Mercy pour l'engager instamment à revenir à Paris ; il lui prépare même un brouillon de la lettre à écrire. Marie-Antoinette, dans un petit billet de sa main qui se trouve dans le carton contenant sa correspondance à Löfstad, charge Fersen d'expliquer à ceux qui lui conseillent cette démarche les difficultés qu'elle prévoit :

Ce 26 juin.

Je trouve la lettre pour M. de Mercy très bien, mais la difficulté existe de la lui faire tenir. Je me suis déclarée et tout le monde sait, que je n'écris à personne du tout, pas même à mes

parents. L'étonnement sera grand si j'envoie tout à coup une lettre soit par M. de Mont.[1], soit par la poste. A coup sûr elle sera lue. Le faut-il? C'est aux personnes qui donnent ce conseil à en juger. Il m'a été impossible de répondre encore à un papier qu'on m'a remis hier. J'ai été touchée de la manière franche dont on parle et pour répondre de même, je dirai que cette manière seule pourra m'inspirer la confiance si nécessaire pour produire un bien par l'union de nos moyens. Le porteur entrera dans plus de détails sur M. de Mercy. Cela serait trop long à écrire.

Fersen était chargé d'expliquer à « ceux qui donnaient ce conseil » qu'une grande difficulté pour le retour de M. de Mercy à Paris serait l'équivoque de sa position et de ses rapports avec les nouveaux gouvernants, « qui montrent si peu d'égards pour les représentants étrangers ». Pourtant, elle sentait la nécessité de recourir à la protection de l'Empereur son frère. Elle voulait lui faire parvenir une lettre ou un mémoire. Elle écrit à Fersen :

Je n'ai qu'un moment à moi. Vous pouvez dire que je serai bien aise qu'on m'envoyât un mémoire ou projet de lettre pour l'Empereur. Vous leur rappellerez en même temps le peu de moyens que j'ai, tant pour écrire que pour persuader mon frère, la confiance n'ayant jamais existé entre nous.

Je reconnais très bien la difficulté qu'il y a d'établir, dans ce moment, une nouvelle communication entre nous, mais tous les jours les événements m'en prouvent davantage la nécessité. Il faut donc s'en occuper pour le premier instant où cela sera possible. Dans une conversation il y a mille choses qu'on pourrait dire et que jamais on ne peut écrire. Il faudrait des siècles et des volumes.

C'était Fersen que l'on parlait d'envoyer à Vienne pour dire ces choses que la Reine ne pouvait écrire.

En attendant il était constamment auprès de Marie-Antoinette, qu'il voyait dans l'intimité. Il dit à sa sœur à la date du 15 octobre :

C'est un ange de conduite; elle m'étonne par son courage et son bon sens. Je voudrais que tout le monde la connût

1. Montmorin.

comme je la connais et l'aimât comme elle le mérite. On lui rendrait justice.

*
* *

Cependant Gustave III a fait la paix avec la Russie ; Catherine II lui promet maintenant tout son appui dans la contre-révolution qu'on projette en France. Le roi de Suède ne rêve plus qu'aux moyens d'arracher Louis XVI et les siens aux mains de ceux qui insultent la royauté en leur personne. Il part pour Aix-la-Chapelle afin de s'y entendre avec les princes émigrés et les Puissances, d'organiser l'évasion de Louis XVI, et de le conduire à la frontière d'où les émigrés aidés des forces de la coalition européenne le ramèneront triomphalement dans sa capitale.

On sait la part prise par Fersen dans la tentative de fuite de la famille royale. Après avoir conduit lui-même jusqu'à Bondy la voiture qui emmenait le Roi et sa famille, il les laisse poursuivre leur chemin, pour aller à Mons préparer leur réception. Une manifestation devait saluer leur arrivée à Montmédy. Fersen devait prévenir Mercy et le roi de Suède de l'arrivée des voyageurs.

De Mons, il expédie au baron Taube, chef de la chancellerie de Gustave III à Aix-la-Chapelle, un courrier porteur de ce billet.

Mons, 22 juin, à 4 heures du matin.

Mon cher Taube,

Le Roi, la Reine, Madame Élisabeth, le Dauphin et Madame sont sortis de Paris à minuit sans aucun accident. Je les ai accompagnés jusqu'à Bondy. Je pars dans ce moment pour aller les rejoindre.

On sait le reste. Sur la route de Montmédy Fersen apprend la fatale nouvelle de l'arrestation des fugitifs à Varennes :

Tout est manqué, écrit-il au roi de Suède à minuit le 23 juin. Le Roi a été arrêté à 16 lieues de la frontière et ramené à Paris. Je vais voir M. de Mercy à Bruxelles et lui porter une lettre du Roi pour demander à l'Empereur de faire des démarches pour lui. De Bruxelles je viendrai à Aix-la-Chapelle voir Votre Majesté.

De Bruxelles il fait savoir à sa sœur, le 5 juillet :

... Je suis décidé à me sacrifier pour eux et à les servir tant qu'il y aura encore quelqu'espoir, C'est cette idée seule qui me soutient et qui me fait supporter patiemment tout mon chagrin. Je resterai ici probablement sept à huit jours, j'irai ensuite à Aix-la-Chapelle et de là à Vienne. Mais n'en parlez à personne, car je n'en dis rien à mon père. Adieu.

Gustave III qu'il voyait ensuite à Aix l'expédia en effet à Vienne avec mission d'obtenir le consentement de l'Empereur à la réunion d'un congrès à Francfort où l'on combinerait l'action commune des puissances monarchiques. Fersen écrit d'Aix à Marie-Antoinette, le 30 juin 1791 :

Le roi [de Suède] est fort bien pour vous. Voici un mot de lui. Je pars demain pour Bruxelles et de là à Vienne, pour négocier et tâcher de réunir toutes les Puissances[1].

Marie-Antoinette lui répond :

Rassurez-vous pour nous : nous vivons. Les chefs de l'Assemblée ont l'air de vouloir mettre de la douceur dans leur conduite. Parlez à mes parents de démarches du dehors possibles. S'ils en ont peur, il faut composer avec eux.

C'était l'attitude de Barnave qui inspirait à la Reine quelque espoir d'une « douceur » de l'Assemblée. Par contre, elle ne comptait guère sur l'aide de ses parents.

La mission de Fersen à Vienne n'eut en effet qu'un médiocre succès à cause de l'indécision de l'Empereur, des mutuelles méfiances des puissances et de l'attitude des princes français émigrés. De retour à Aix, Fersen ne trouvait plus le roi de Suède. Gustave III avait été rappelé dans son royaume par les inquiétudes que lui causait l'opposition croissante de la noblesse contre son gouvernement. Tout le monde, d'ailleurs, était mécontent en Suède de son absence prolongée; on craignait de le voir lancer le pays, qui sortait à peine d'une guerre ruineuse avec la Russie, dans cette entreprise qui semblait extravagante d'une intervention de la Suède dans les affaires de la France.

Fersen continua néanmoins à mener à Aix sa campagne diplomatique, pour venir en aide aux souverains prisonniers de la Révo-

1. Klinckowström, *le Comte de Fersen et la Cour de France*, t. I, p. 142.

lution. Il passait des journées de fureur et d'angoisse en voyant l'inertie des puissances, en entendant les phrases creuses des émigrés. Il voulut rentrer à Paris pour essayer encore une fois de faire évader la famille royale. Mais il était sous le coup d'une condamnation comme complice dans la fuite. Tous ceux qui y avaient participé avaient été amnistiés, excepté lui, absent. Marie-Antoinette s'opposait à son retour par crainte des dangers auxquels il s'exposerait.

Il insista tellement qu'elle finit par consentir. Il note dans son Journal le 21 janvier 1792 : « La Reine a consenti à ce que j'aille à Paris. »

Il revint donc à Paris. De nouveau on parla d'évasion; mais le Roi ne voulut pas s'y prêter : « Il s'en fait un scrupule, dit Fersen dans son Journal, ayant si souvent promis, car c'est un honnête homme. »

Fersen dut abandonner la partie et retourner à Bruxelles. Il soupa avant de partir avec le Roi et la Reine aux Tuileries. Ce fut la dernière fois qu'il vit Marie-Antoinette.



Désormais ses lettres à sa sœur ne sont que l'écho de sa correspondance avec « son amie ». Il est tantôt au désespoir, tantôt repris d'espérance selon les nouvelles que lui apportent les lettres cryptographiques de Marie-Antoinette.

Il s'occupait toujours de hâter l'intervention européenne; mais deux morts inattendues survinrent, celle de l'empereur Léopold II et celle du roi Gustave III :

Je n'hésite pas, écrit-il dans son Journal, à regarder la mort de Léopold comme un événement plutôt heureux pour le roi de France.

Mais la mort de Gustave III, assassiné au bal de l'Opéra le 16 mars, l'atterra. Il écrit à Marie-Antoinette.

Vous savez déjà la triste et accablante nouvelle de la mort du Roi. Vous perdez en lui un ferme appui, un bon allié et moi un protecteur et un ami. Cette perte est cruelle...

A sa sœur il fait la confidence de ses perpétuelles inquiétudes :

Paris va toujours de même, et les craintes pour la vie du Roi et de la Reine me préoccupent sans cesse. Les factieux ne

cachent plus leurs projets à cet égard et à tout moment le château est menacé. Leurs Majestés ne peuvent plus sortir, ni même dormir en même temps. Elles se reposent alternativement, de façon qu'il y ait toujours un des deux qui veille, dans l'attente de voir leurs appartements forcés par ces cannibales. Cela me fait horreur et leur position est déchirante pour ceux qui en connaissent comme moi tous les détails...

Cependant, Marie-Antoinette cherche à le rassurer; il semble qu'elle y ait un moment réussi, si l'on en juge par cette lettre de Fersen à sa sœur :

Toutes les nouvelles sont bonnes, écrit-il encore le 9 juin, puissent-elles continuer à l'être! Les augustes prisonniers sont en sûreté et jusqu'à présent il n'y a ni motions ni mouvement contre eux. Cela me donne un peu d'espoir de les voir un jour délivrés de leur longue captivité. Si je puis jamais jouir de ce spectacle, quel moment pour mon cœur! Je sais qu'ils se portent bien, excepté la petite Madame qui est dans un mauvais état de santé...

Mais bientôt les nouvelles ne sont plus « bonnes »; elles sont affreuses. C'est d'abord l'invasion des Tuileries par la foule, le 20 juin. La Reine écrit le 21 juin à Fersen :

J'existe; mais c'est un miracle. La journée du 20 a été affreuse... Adieu. Ménagez-vous et ne vous inquiétez pas trop.

Puis, c'est la journée du 10 août, la captivité de la famille royale.

Vous saurez, ma chère amie, par le Duc[1] les détails sur l'affreuse journée du 10, écrit-il à sa sœur. La famille est sauvée, mais sans qu'on puisse être rassuré sur son sort. Dieu les préserve! Je donnerais ma vie pour les sauver. Tout le château est pillé et saccagé et la famille est en prison aux Feuillants. Personne n'ose les voir ou les approcher...

Ce qui accroît son tourment, c'est l'absence de nouvelles, les

1. Le duc de Sudermanie, Régent depuis la mort de Gustave III et durant la minorité de Gustave IV, voit souvent la comtesse Piper, Grande Maîtresse de la Cour de la duchesse de Sudermanie. C'est de lui qu'elle apprend les nouvelles politiques.

communications avec Paris étant rompues par la guerre, et la comtesse Piper n'entend plus que des plaintes désespérées :

25 août (1792).

Point de nouvelles, ma chère amie et je suis au désespoir. Aimez-moi et plaignez un frère qui souffre...

Ce 12 septembre (1792).

Nous n'avons pas de nouvelles de la famille royale. Il paraît que tout le monde, les scélérats comme les gazettiers, se sont donné le mot pour ne pas en parler et les faire oublier. Je voudrais, comme tant d'autres, espérer que c'est bon signe, que c'est une preuve de leur intention de les conserver. Tous les raisonnements qu'on se fait portent, il est vrai, à le faire croire. Pour ma part je ne l'ose pas. Maintenant je vois, peut-être, tout en noir. Tout ce que je vois depuis quatre ans me fait détester mes semblables...

À Düsseldorf, où il se rend pour s'entendre avec Mercy d'Argenteau, Fersen apprend la mise en jugement de Louis XVI.
Alors, c'est un cri de désespoir :

Düsseldorf le 24 janvier (1793).

... Taube vous dira tous les détails; ils font frémir et mon âme en est déchirée. Ce n'est que demain que nous saurons les derniers résultats, mais nos craintes sont grandes. Pauvre famille infortunée, pauvre roi, pauvre reine, que ne puis-je les sauver au prix de mon sang, ce serait pour moi le bonheur, j'en bénirais le ciel. Ma situation est affreuse, elle est insupportable. Moi qui me serais voué à la mort pour elle et sa famille, je ne puis rien pour eux. Des monstres, des scélérats sortis de la lie du peuple les tiennent en leur pouvoir, les traînent peut-être au supplice. Cette idée me rend fou. Je suis condamné à d'impuissants regrets, je ne puis que rager dans mon impuissance. Penser à toutes leurs bontés pour moi, toute leur confiance en moi, m'accable. Mon Dieu! pourquoi n'ai-je pu mourir pour eux le 20 juin ou le 10 août! Rien ne m'aurait détourné du devoir auquel j'ai voué ma vie. J'y mettais ma gloire et mon honneur. Mon seul but était de pouvoir le leur prouver jusqu'au bout.

Mais je n'ai plus la force d'en parler, et je ne sais comment je supporte l'état dans lequel je me trouve. La contrainte que je suis obligé de m'imposer en augmente l'horreur. Je ne parviens pas assez à me cacher et les gens que je rencontre ne s'en aperçoivent que trop.

Nous sommes ici souvent sans nouvelles. Il se passe quelquefois six à sept jours sans que nous en recevions. Je voudrais maintenant n'en pas recevoir, tellement je crains qu'elles ne comblent la mesure. Adieu.

Les nouvelles sont venues; elles comblent la mesure :

Ce 15 février (1793).

Ma chère Sophie,

Vous savez sans doute déjà que le Roi de France est mort... L'image de Louis XVI montant à l'échafaud ne me quitte plus. L'assassinat de deux Rois dont les bontés me sont toujours présentes à la mémoire et dont le souvenir m'est cher, ne cesse d'occuper mes pensées, et la crainte sur le sort du reste de la famille infortunée pénètre mon âme de la plus vive douleur. Joignez à cela le mauvais état de la santé de mon père, le chagrin de ne pouvoir me rendre auprès de lui; j'éprouve une mélancolie, un dégoût de toute chose que je ne puis vaincre...

Mais voici qu'une lueur d'espérance passe dans ces sombres jours : Dumouriez a trahi la République. Les Jacobins vont être vaincus. Une restauration est peut-être encore possible. Louis XVII régnera. Marie-Antoinette sera Régente :

Ce 5 avril (1793).

Ma chère Sophie,

... J'espère pouvoir aller dans huit ou dix jours à Bruxelles. Les événements se succèdent à présent avec une grande rapidité et nous avons des succès partout. Je commence à espérer une issue prompte et heureuse...

Bruxelles, le 12 mai 1793.

... Malheureusement Dumouriez n'a pas réussi à nous rendre dans toute leur importance les services qu'il avait promis, mais sa défection est toujours très importante par les informations qu'il a données et par la désorganisation de l'armée des rebelles

privée du seul homme qui pouvait les mener. Les succès n'en seront pas moins sûrs, mais ils seront retardés, car il faut le temps de réunir les moyens pour les assurer et ne pas s'exposer à des revers. C'est le rassemblement de ces moyens qui cause l'inactivité actuelle...

Brusquement s'efface la lueur d'espérance devant la réalité terrible :

Ce 14 août (1793).

Vous savez sans doute, ma chère Sophie, en ce moment le malheur affreux de la translation de la Reine dans les prisons de la Conciergerie et le décret de cette exécrable Convention qui la livre au tribunal révolutionnaire pour être jugée. Depuis cet instant je ne vis plus, car ce n'est pas vivre de souffrir comme je souffre. Si je pouvais encore agir, faire quelque chose pour sa délivrance, il me semble que je souffrirais moins.

Ne pouvoir rien faire, voilà qui est affreux. Taube vous dira le seul espoir qui nous reste et ce que j'ai demandé. Une marche prompte sur Paris est tout ce qui reste à faire pour la sauver. Mais je demeure dans l'incertitude si ce projet sera adopté et suivi. Ah! l'horreur de devoir attendre sans rien faire. Je donnerais ma vie pour la sauver. Mon plus grand bonheur serait de mourir pour elle, et ce bonheur m'est refusé. Ah! si de lâches scélérats, ne nous avaient privés du meilleur des rois [1]. Combien en ce moment je sens toute l'étendue de notre perte. Lui seul aurait été capable de la sauver. Sa grande âme se serait exaltée au récit de ses malheurs et il aurait tout osé pour lui venir en aide. Mais il n'est plus et ce dernier espoir est mort avec lui. Adieu, ma chère Sophie, priez Dieu pour elle et plaignez votre malheureux frère.

Ce fut pour Fersen une souffrance de plus, de voir le régent de Suède se laisser convaincre par Renterholm et de Staël de la nécessité d'abandonner la politique sentimentale et impraticable de Gustave III : la Suède gagnerait beaucoup à être la première à reconnaître la République et à conclure un traité avec elle. M. de Staël faisait en outre espérer au Régent que Danton, pour obtenir la conclusion du traité, accorderait à la Suède, première alliée de la France nouvelle, la vie de la Reine et de ses enfants. Le Régent chercha

1. Gustave III.

dès lors à faire rentrer Fersen en Suède, ou bien à lui faire accepter un poste diplomatique à Londres, pour l'éloigner. Fersen essayait d'empêcher ce revirement de la politique suédoise, d'accord avec Taube, qui a quitté le ministère des Affaires étrangères pour ne pas avoir à l'endosser. Il priait sa sœur d'agir auprès de la duchesse de Sudermanie :

Ce 14 juillet (1793).

... Taube vous dira ce que je demande, travaillez-y de votre côté, mais rappelez-vous, ma tendre amie, que je ne puis ni ne veux m'éloigner, ni l'abandonner.

Honneur, attachement, sentiment, tout me fait une loi de la servir et je n'y manquerai pas. Adieu.

En effet, rien ne peut le faire manquer à cette loi : son père est gravement malade : sa sœur lui écrit qu'il faut qu'il se hâte de revenir s'il veut le voir encore en vie ; il ne reviendra pas.

4 septembre (1793).

J'ai reçu, ma chère Sophie, votre dernière lettre du 7 de Ljung. La situation de mon père m'affecte vivement. L'idée de le perdre me tourmente sans cesse... Je ne puis partir en ce moment. Nous ne savons rien de la malheureuse Reine et nous sommes réduits à espérer que cela soit bon signe. Quelle affreuse position ! Je pense sans cesse à elle. Je me reproche parfois jusqu'à l'air que je respire, quand je pense qu'elle est enfermée dans une affreuse prison. Cette idée me déchire l'âme et me partage entre la rage et la douleur...

Autour de lui à Bruxelles, dans le camp des Émigrés, on cherche à se persuader que le Roi ayant payé pour tous, la Reine avec ses enfants et Madame Élisabeth seront épargnés. Il répète les assurances qu'il entend de tous côtés sans oser y croire.

8 septembre (1793).

J'ai reçu, ma chère amie, votre lettre du 22 août. Oui, je suis bien à plaindre, car mes peines et mes inquiétudes sont perpétuelles. Je ne puis me rassurer sur le sort de la Reine et de sa famille infortunée. Presque tout le monde ici me paraît rassuré. Leurs raisonnements paraissent bons, je me les fais moi-même, sans arriver à me persuader. Peut-on rien espérer de raisonnable et d'humain de fous et d'enragés comme ces

scélérats! Je ne puis me leurrer de l'espoir de les voir suivre une autre marche que celle de leurs instincts de férocité et de cruauté. Parfois je crains que les gens qui se bercent de ces espérances ne prennent pas un intérêt aussi vif que moi, et se trompent sciemment, que c'est mon cœur qui voit plus juste. Peu de personnes les ont connus comme moi et peu savent les apprécier pour ce qu'ils valent.

Vous me demandez s'il n'existe pas à Paris assez d'honnêtes gens pour faire ce qu'il faut pour la sauver. Il en existe bien quelques-uns, peut-être même le plus grand nombre, mais ils sont dominés par la peur. Les scélérats seuls sont audacieux. Ils gouvernent despotiquement et les autres les craignent et se soumettent. C'est ce qui arrive depuis la révolution. J'enrage de ne pouvoir rien faire. Cela ne me console pas de penser que j'ai fait tout ce que j'ai pu. Je voudrais pouvoir lui donner ma vie. Je la sacrifierais avec joie. L'état où est la Reine fait bouillir le sang. Seule dans une infâme prison, séparée de tout ce qu'elle a de plus cher, livrée à toute l'horreur de sa situation. Ce tableau m'est constamment devant les yeux. Nous avons fait des démarches secrètes pour lui venir en aide. Puissent-elles réussir! Taube vous dira ce qui en est. Mais nos moyens sont bien faibles. Comment la Providence permet-elle de tels forfaits! Puisse-t-elle aider nos vœux et nos prières! Adieu, ma chère Sophie. Aimez toujours votre frère qui est bien malheureux.

Mais les tentatives faites pour arriver jusqu'à la Reine, et l'aider à s'évader, n'ont fait qu'aggraver sa situation. Elle-même demande qu'on ne les renouvelle plus. Elle ne consentira jamais à s'évader sans les siens, et il est hors de possibilité que tous puissent parvenir à se sauver à la fois. Fersen frémit quand il apprend qu'encore une tentative vient d'être faite, qui menace d'être fatale à la malheureuse prisonnière :

15 septembre (1793).

Ma chère amie,

Nos inquiétudes sur la Reine sont toujours les mêmes. Elles ont même été augmentées il y a trois jours. On avait accusé un homme nommé Michonis de lui avoir écrit pour offrir de la sauver. Cela m'a glacé d'effroi et j'ai senti encore plus vivement mes craintes et mes douleurs. Cependant cela n'a pas eu

de suite et je suis un peu plus tranquille, sans cependant espérer davantage; car je ne vois dans cette accusation qu'un prétexte pour commencer son procès. Je suis sûr qu'ils n'ont aucune preuve, mais à quoi cela sert-il avec des scélérats qui en font quand ils n'en ont point! Je ne vis que dans les inquiétudes et les transes. Elles se renouvellent tous les jours...

Le 14 octobre, ce fut le jugement; le 16, la condamnation :

Ma chère et bonne Sophie,

Plaignez-moi, plaignez-moi! L'état dans lequel je suis ne peut se concevoir que par vous. J'ai tout perdu dans ce monde. Vous seule me restez. Celle qui faisait mon bonheur, celle pour laquelle je vivais, n'est plus.

Oui, ma tendre Sophie, je n'ai jamais cessé de l'aimer, ce sentiment me dominait, il était le tout du tout en moi. Je lui aurais sacrifié ma vie avec joie, j'aurais donné mille vies pour elle si je les avais.

Elle n'est plus et je vis encore. Mon Dieu, pourquoi m'accabler ainsi! En quoi ai-je mérité ta colère? Elle est montée au ciel et je suis encore sur terre. Ma coupe est comble et je ne sais comment je puis vivre et supporter ma douleur. Elle est telle que rien ne pourra jamais l'effacer. J'aurai toujours présente devant moi, en moi, son image, le souvenir de tout ce qu'elle fut, pour la pleurer toujours.

Tout est fini pour moi. Que ne suis-je mort à ses côtés, que n'ai-je pu verser mon sang pour elle, pour eux? Je n'aurais pas à traîner une existence qui sera une douleur perpétuelle et un éternel regret. Mon cœur désormais saignera autant qu'il battra. Vous seule pouvez sentir ce que je souffre et j'ai besoin de votre tendresse... Pleurez avec moi, ma tendre Sophie. Pleurons sur eux.

Je n'ai pas la force d'écrire davantage. Je viens de recevoir la terrible confirmation de l'exécution. On ne parle pas du reste de la famille, mais mes craintes sont affreuses. Oh, mon Dieu, sauvez-les! Ayez pitié de moi!

Son père est mort le 24 avril 1794. Il n'est pas rentré en Suède recueillir son dernier soupir. Il est occupé à remplir les dernières volontés de Marie-Antoinette, à transmettre ses dernières recom-

mandations aux frères de Louis XVI. Et puis, comment retourner en Suède, tant que le Régent et son puissant Ministre, Renterholm, poursuivent leur politique de rapprochement avec la Révolution? Ce serait pactiser avec « ses assassins ». En réponse à la lettre de sa sœur lui annonçant la mort de leur père, il écrit :

... Je vois qu'il ne me reste qu'à me résigner à une perte bien sensible à mon cœur et qui me renouvelle d'une manière bien dure celle que je regretterai toute ma vie. L'idée de ne pas avoir vu mon bon père dans ses derniers instants semble augmenter ma douleur. Je sais trop ce qu'il en coûte d'ignorer les derniers sentiments, de ne pas assister aux derniers instants des personnes qui vous sont chères. J'en ai fait, hélas! une bien triste expérience, et mon cœur se déchire encore en y pensant...

Ainsi toutes les douleurs se confondent et s'anéantissent en celle qui occupe son âme.

Mais l'avènement de la Terreur en France a empêché l'alliance projetée avec la République. Le traité conclu avec Lebrun et Danton n'est pas ratifié sous Robespierre. Staël, qui le négociait, est obligé de fuir Paris avec sa femme et se réfugier à Coppet. Le rapprochement avec la France est pour le moins ajourné. Le Régent cherche alors à se concilier de nouveau le comte de Fersen. Il charge la comtesse Piper de l'assurer de toute sa bienveillance. Il répond :

J'ai reçu, ma chère amie, votre lettre du 5, et je réponds aujourd'hui au Duc. Voici ma lettre, que vous lui remettrez, comme c'est vous qu'il avait chargé de la commission, ou bien vous la ferez remettre par Taube, comme il vous plaira.

J'ai été bien aise, comme vous, de ce que le Duc vous a dit; je le remercie de ses bontés, je lui dis que j'en profiterai un jour, mais que dans ce moment je n'ai que la faculté de sentir ma douleur et mes regrets et non celle de former aucun désir. Je réclamerai ses bontés dès que mon âme sera plus calme. Pour le moment je ne demande que de rester ici et suivre le mouvement de la guerre. J'ai mis dans ma lettre beaucoup de sensibilité et de remercîments de ses bontés pour moi...

Je ne vous parle pas, ma chère amie, de l'état de mon âme. Il est toujours le même. Penser à elle, la regretter, voilà

ma consolation ; rechercher tout ce que je puis trouver d'elle et en faire un trésor, voilà tout mon soin ; en parler discrètement voilà mon apaisement. Sa perte sera le chagrin de toute ma vie. Jamais je n'ai autant senti tout le prix de ce que je possédais et jamais je ne l'ai autant aimée.

Je ne vous parlerai pas non plus de mes projets ; je n'en fais aucun, je me sens incapable d'en former. Ces enfants me préoccupent encore ; leur sort est mon tourment maintenant. Cette infortunée fille, que deviendra-t-elle? Quelles horreurs, quelles humiliations ne lui fera-t-on pas subir? Ce fils que fait-il? Le cœur se déchire en y pensant.

Mon Dieu, ne mettrez-vous pas un terme à tant de souffrances, ne punirez-vous pas tant de forfaits? Adieu, ma tendre Sophie, je finis, car j'augmente votre douleur et la mienne.

Aimez toujours et plaignez votre malheureux frère.

***

Il n'est rentré en Suède qu'à l'avènement au trône de Gustave IV, en 1796, après avoir été à Vienne plier le genou devant Madame Royale, la fille de son amie.

O.-G. DE HEIDENSTAM

ALBERT BESNARD ET L'INDE[1]

Un grand peintre de la couleur, conduit par son pressentiment au pays de la suprême couleur; un poète aussi, un poète épris de mystère, déchiffrant le mystère de la race la plus fermée qui soit au monde, voilà Besnard dans l'Inde. Il y a vu ce qu'il cherchait, d'abord les pulsations du rouge et de l'orange, ces tonalités fondamentales du peuple hindou, dans la plus intense lumière que le soleil jette sur notre planète, une lumière dont nul mot ne saurait traduire la sensation pour l'œil européen, dont on ne pourrait donner idée que par un chiffre, comme on mesure l'accroissement de la clarté qui pénètre dans la chambre noire d'un appareil photographique quand on sait qu'au diaphragme moyen on a substitué le plus grand diaphragme. Une lumière terrible, et qu'il faut compter parmi les dangereuses influences qui développèrent chez un peuple d'origine aryenne des religions de délire et des philosophies de désespérance.

Sous le ciel de cette Inde excessive cet artiste insatisfait dans la grisaille et parmi les médiocrités de notre monde septentrional atteint sa plénitude; son rêve s'offre à lui réalisé. Il n'a plus besoin, pour traduire son inspiration, d'exalter la nature, de l'illuminer de rayons fabuleux, de la transposer sur le plan de l'irréel en figures de symboles et de mythes. La nature qui se révèle à lui ressemble au monde imaginaire qu'il tend de lui même à créer, tant elle est étrange, mysté-

1. Exposition de peintures et dessins, à la Galerie Georges Petit, 20 avril-20 mai 1912.

rieuse, splendide, agrandie en ses proportions, tant elle est pénétrée de significations religieuses, tant son humanité nue ou magnifiquement drapée, pliée au service des dieux, semble étrangère à notre présent, contemporaine des âges légendaires, — tant, surtout, les aspects individuels de l'homme s'y effacent pour n'en laisser paraître que les caractères éternels.

En présence de ce monde qui se déploie devant lui comme la plus facile et la plus riche de ses propres visions, Besnard n'est plus que l'artiste devant la nature, une nature égale à son rêve. Il n'a plus qu'à ouvrir les yeux, avec l'émerveillement de sa jeunesse renaissante, et sa sensibilité est d'avance si bien accordée à ce qu'il découvre, sa science, la dextérité de sa main sont telles, qu'il peut, à l'instant, en deviner et transcrire le sens. Sous ses yeux de poète le foisonnant et déconcertant détail hindou se débrouille, se compose en images si essentielles que, pour les fixer, d'instinct, il a recours à ces grandes teintes étales, cernées comme dans les fresques d'un dessin large, sommaire et venu d'un trait, à cette peinture mate de détrempe où les choses se synthétisent, où les figures et les attitudes humaines se transposent en des aspects simples et généraux. Seulement il s'agit ici d'obliger la détrempe à rendre la couleur de l'Inde : les rouges les plus violents, des harmonies de feu, intraduisibles, aurait-on pu croire, par ce procédé de peinture sans reflets. Il y réussit miraculeusement : au point de vue de la pure technique, voilà ce qu'il rapporte de nouveau. Au point de vue de la vérité il y trouve deux avantages : en même temps qu'il nous montre la magnificence des choses, il en fait apparaître le sérieux émouvant, la grandeur triste et religieuse. Il y a deux mots qui reviennent toujours quand on essaye de parler de l'Inde : le premier est *splendeur* et le second est *gravité*.



Qu'est-ce qu'il voit dans l'Inde ? D'abord, avant de pénétrer le caractère propre et mystérieux de ce monde, aussitôt qu'il débarque, l'antique figure humaine, nue ou drapée, pullulante en ses nombres. Il le dit lui-même : « C'est ici (à

Ceylan) que j'eus mes premiers enthousiasmes en voyant un peuple nu dans toute la splendeur du mouvement libre. » Tout ce que les peintres et sculpteurs d'Europe ont rêvé depuis la Renaissance, tout ce qu'ils ont tâché — avec quel effort de l'imagination ! — à fragmentairement ressusciter, tout ce qu'ils ont essayé de voir en des poses d'atelier auxquelles rien de l'âme du modèle n'a jamais correspondu, tout cela est devant lui. Nudité naturelle, et non pas déshabillée, vêtue de son propre bronze et de soleil ; innombrable nudité qui passe ou s'immobilise devant lui dans toutes les attitudes de la vie, celles du travail, du repos, du rêve, du jeu, du cérémonial, de la religion, — dans la campagne, sous les grandes palmes, dans les cités, dans les bazars, au milieu des architectures mystiques qui font plus émouvante et significative la vivante statuaire humaine, sur les gradins des temples, dans la profondeur obscure des naos où scintillent autour des dieux des buissons de lumières. Et c'est aussi la beauté des draperies polychromes, non pas le massif enveloppement de la laine arabe où la forme féminine se cache, se mue en funèbre paquet, mais souple et flottante étoffe qui s'anime des lignes de la vie, en répète, en amplifie noblement les rythmes, laisse transparaître, sous des plis sensibles comme ceux d'une Victoire grecque, l'ondoiement d'un beau corps, en révèle çà et là quelque morceau : à Ceylan, graciles épaules d'éphèbes et de jeunes femmes où le soleil met, « à la pointe de l'os », un luisant de métal ; torses fins qui se bombent, délicieusement modelés d'ombres fluides, bustes minces de fillettes, ceintes des hanches aux talons d'une mousseline rose ou mauve qui les change en enfants-fleurs ; — du côté d'Agra, de Delhi, flancs et reins polis des femmes : une zone de chair tressaillante et chaude entre le mammillaire et la jupe ruchée, bruissante, volumineuse, qui s'évase comme un grand et rouge volubilis renversé ; — dans toute l'Inde, bras de bronze qui se lèvent, cerclés d'argent, pour soutenir le fardeau scintillant d'un grand vase, chevilles où tintent des anneaux, pieds poudreux, fleuris de grave métal, sous des plis verticaux de pourpre qui se rompent, retombent à la cadence processionnelle de la démarche, au fléchissement alternatif des genoux. Tout ce peuple sculptural, autour de

maisons basses, plates, secrètes comme à Pompéi, c'est, avec les magies de la couleur exotique en plus, l'antiquité que le voyageur retrouve, c'est l'enchantement que l'Inde jette d'abord à l'Européen, et qui lui fait se demander pourquoi tant de travaux d'érudits appliqués à reconstituer — si incomplètement! — les modes de la vieille vie païenne et méditerranéenne, quand une vie toute analogue est là, contemporaine et si différente de la nôtre, à quinze jours de Paris, qui sollicite si peu leur curiosité. Voilà le premier enthousiasme de Besnard à Colombo. Devant cet artiste qui fut jadis à Rome et n'y a vu le monde ancien qu'en des marbres épars, en des vestiges de bas-reliefs, le monde ancien ressuscite, se déploie en multitudes humaines dans la lumière. Avec quelle ardente attention, quel acharnement à tout savoir et retenir de ce monde dont nous avons tant rêvé, avec quelle hâte anxieuse, quelle rapide et sûre intuition il en scrute, en fouille l'innombrable et l'instantané détail, on a pu s'en rendre compte en étudiant à la galerie Georges Petit ses carnets surchargés de croquis à la plume, de notes de couleur, de notes manuscrites, celles-ci précipitées, fiévreuses, entourant, traversant le dessin, l'expliquant, le commentant, achevant ce qu'il n'a pu dire, traduisant à côté de la subite impression des yeux le frémissement de l'esprit qui pénètre le dedans des choses. Le maître dessinateur qu'est d'abord ce grand coloriste s'affirme en ces petites pages où se presse, réduit tout de suite aux seules lignes expressives de vie et de mouvement, le détail de ses visions : ici les attitudes d'un groupe féminin à la fontaine, un profil de çoudra ployé sur la terre, la démarche d'une cinghalaise dont l'enfant chevauche la hanche, — là l'effort d'un porteur d'eau chargeant son outre; le profond sillon de l'échine, les nœuds luisants des vertèbres, la tension des cuisses chez un homme accroupi, — plus loin une ondulation de danseuse, une posture de prière, l'attache d'un bijou sur une main, l'ordonnance d'une draperie sur une Tanagra cinghalaise, le geste d'une femme qui arrange les bandeaux de sa coiffure, — ailleurs encore une figure de jeune homme sous un portique (« Alcibiade rentrant chez lui »), la silhouette d'un brahme drapé comme un orateur athénien, la forme oblongue d'un

cadavre emmailloté pour le bûcher : un pêle-mêle de notations qui nous attestent la vérité de ce mot du peintre voyageur : « Ici, chaque fois qu'un motif est beau, c'est l'antiquité qu'il rappelle ». Dans ces albums qui font penser à ceux où Hok'sai a synthétisé d'un trait les gestes de vie et de métier, les aspects fondamentaux du peuple nippon, nous surprenons le premier contact de l'artiste avec les choses, son émoi devant un monde qui a si peu changé depuis des millénaires, et qu'il *reconnaît*.

Cette émotion, toute l'œuvre que Besnard a rapportée de l'Inde nous la répète; mais surtout les tableaux qu'il intitule : *Femmes dans une rue de Madura* : fières canéphores dont les bras gainés de bracelets « font deux anses » au grand vase qui leur charge la tête; — *les Laveuses* : Nausicaas tamoules, qui, debout au bord du fleuve, au pied des degrés où leurs amphores sont posées, déroulent de leurs flancs, de leurs épaules, déploient largement leurs voiles éclatants; — *Sur la rive du lac d'Oudeypoure* : une baigneuse qui révèle toute sa grave nudité dans l'éclairage mauve d'un soir fastueux que reflètent les eaux, tandis que plus haut, sur une terrasse magnifique de palais, drapées de rose vif, emplissant l'ombre de ce rose, des femmes passent d'un pas rythmé, parallèle : déesses mystérieuses, théorie enflammée sous les flammes du crépuscule.

Plus lointain encore est le passé que nous évoque le *Troupeau de zébus sur la route de Futtehpore-Sikri*. La horde passe, emplissant presque tout le paysage, confuse dans la poussière colorée du soir. Un homme court en avant, aussi naturel et nu que les bêtes. Sur le plus grand de ces boeufs une femme est assise, voilée depuis le front d'une seule étoffe rouge qui ne découvre que sa face, ses yeux souverainement baissés ; on devine la noblesse, l'antique et grave pureté du type. Rien de plus simple que cette composition, et je ne sais comment expliquer l'étrange suggestion de mythe, la profonde et vague signification qui s'en dégage. Ce paysan qui semble ici l'homme des premiers temps de notre espèce, cette figure de femme isolée dans le ciel, trônant sur la horde, ardente apparition d'Apsara dans les ardeurs vespérales, — c'est un tableau de légende, et qui nous parle exactement de la même

façon que les poèmes où Mowgli, entre les récits de son épopée, entouré d'un cercle de bêtes et frappant comme Orphée la lyre, chante les mystères et les rêves de la Jungle. C'est une scène du monde primitif : un monde plus simple et plus grand que le nôtre, où l'homme, frère et roi des animaux, comprenait leur langage, et mêlé encore à la nature, y lisait partout des signes fatidiques. De toutes les images que Besnard nous a montrées de l'Inde, aucune ne nous emmène si loin de notre réalité présente. La plupart font rêver des grandes civilisations païennes d'autrefois, de la Grèce, d'Éphèse, de Tyr ou de Ninive; celle-ci nous emporte hors de l'histoire, dans la fable, à l'aurore merveilleuse de l'humanité.



Autour de ces visions du passé resplendit la véhémente nature tropicale. C'est l'autre étonnement de l'artiste aussitôt qu'il a mis le pied dans l'Inde. En même temps qu'il y retrouve l'homme antique, il est sensible aux énergies redoutables du ciel et de la terre. Plus encore que les parfums du camphre et du cinnamome, que la jaillissante foison des palmes au-dessus des chemins rouges, que l'ardeur et le bruissement des bazars, c'est, j'imagine, le crépuscule de sa première journée à Colombo qui le remue, lui fait sentir jusque dans les profondeurs organiques de son être qu'il est là dans un monde extraordinaire, au sein de forces inconnues. Sombres féeries de lumière, rouge et trouble effusion venue du profond de l'éther et qui, de l'occident jusqu'au zénith, colore comme le sang d'un vitrail obscur l'espace envahi déjà par la nuit. Rien, là-bas, qui saisisse davantage; avec un frisson voisin de la crainte, comme soudain on perçoit l'étrange latitude! Besnard nous a fait plusieurs fois la confidence de cette émotion, par exemple dans l'étude qu'il appelle *Femmes au bord du Gange à Bénarès*, une gouache où il n'y a rien que trois pâles petits fantômes solitaires devant le fleuve immense qui reflète l'ardente pâmoison du grand ciel : un ciel de profond et lumineux lilas, où se rassemble, dirait-on, vient affluer en silence toute la passion de la nature

hindoue. Et dans cette aquarelle : *Palais sur la rive du lac d'Oudeypoure*, quel soir de prodige ! Des nuages énormes et qui pendent, oriflammes sanglantes et déchirées dans un tumulte de bataille, une terrifiante mêlée de rouges et de mauves, au-dessus d'une terrasse de temple où passent, d'une démarche large et lente, d'un pas comme religieux, deux solennels éléphants. Entre ces grands êtres, survivants des faunes qu'enfantait la terre aux temps où elle était plus jeune, plus chaude et chargée de ses énergies primitives, entre ces éléphants et ce chaos rutilant de l'espace où l'on croit voir monter l'incendie du monde, nous sentons obscurément une relation. Seuls ces colosses sont à la proportion d'une telle nature. Sa puissance accablante pour la créature humaine s'atteste en des formes si démesurées de la vie, comme en ce paysage où le ciel prend des aspects de cataclysme.

Pour un peintre, l'essence d'un pays se traduit surtout par sa couleur. Aussi bien, sous le soleil de la grande péninsule asiatique, c'est par l'intensité des couleurs dont il se couvre que l'homme, comme les oiseaux, bengalis, perruches, perroquets, répond aux splendeurs des choses. A part une brève série brune, consacrée à des intérieurs, à des profondeurs enfumées de pénombre où rayonnent sourdement, comme les perles et les joyaux de Rembrandt, des scintillations de danseuses, ce faste des apparences hindoues empourpre toute l'œuvre qu'a rapportée Besnard. A la galerie Georges Petit, dès la porte d'entrée, l'Inde nous apparaissait en trois files de grands bouquets, les luxuriantes fleurs si faciles qu'il a ramassées à pleines mains. On eût dit, au long des murailles, des corbeilles, des gerbes de pivoines, de pavots, de bougainvilléas, de rouges roses trémières, d'œillets écarlates. Mais les fleurs sont moins ardentes ; elles parlent de fraîcheur, de lente vie végétale. Dans l'Asie méridionale, la couleur, si grave qu'elle soit toujours, tient surtout de la flamme.

Comment dire ce que nous en a montré le peintre, comment rendre avec des mots ces pures sensations de l'œil, si élémentaires et si fortes ? Pour décrire tel de ces tableaux, il semble qu'il faudrait se réduire à répéter les noms de ses intenses couleurs, en les détachant, en les faisant sonner, pour les évoquer dans leur plénitude et leur énergie. Ainsi faisions-

nous, un jour, dans une note prise au coin d'une rue de Rangoon, et que je me hasarde à transcrire ici, parce que l'impression physique, le simple ébranlement nerveux que j'essayais là, devant la nature, de traduire, certaines peintures de Besnard me l'ont si exactement et fortement répété : « Mais, en plein soleil de l'avenue, la vue d'un groupe de femmes hindoues frappe comme un coup de gong. Vert, rouge, jaune, orange enflammé : quel choc strident sur la rétine ! On ne voit d'abord que ces quatre couleurs simples, chacune debout, marchant dans la rue, jetant ses feux, ses remous, ses éclaboussures au soleil de dix heures. Vert de perroquet, rouge de rubis, jaune de safran, orange d'orange ! — la pulsation des tons est telle qu'on la sent passer et battre en soi, et d'abord, on ne perçoit pas autre chose. Quatre paquets éblouissants comme le soleil de l'Inde ! »

Telle est la secousse que nous avons sentie devant le vermillon du *Groupe sur le pont de Trichinopoly*, une toile où l'exaspération du ton atteint son paroxysme. Une seule fois, sur ces figures, sur le parapet sans ombre du pont, le peintre a déployé l'éclat insoutenable et simple du rouge au soleil méridien de cette Inde dont il écrivait : « Il faut venir ici pour savoir ce qu'est un rouge, ou plutôt ce qu'il peut devenir. » Partout ailleurs il a perçu dans ces ardeurs de riches variétés, comme un œil sensible en découvre jusque dans un brasier, car le feu même a ses ombres et sa gamme de nuances, de valeurs, depuis le blanc des incandescences jusqu'aux pourpres obscures de la cendre qui couve ou qui s'éteint. Nul peintre n'avait osé d'aussi brûlantes harmonies. Elles vibrent, se répondent en presque tous ces tableaux, par exemple dans celui qui nous montre une *Femme de caste voyageant sur la route d'Amber*. Le soleil descend. C'est le soir, l'instant où les couleurs qui semblaient volatilisées sous la flamme verticale de l'astre, se rassemblent, s'épaississent sur les choses, les couvrent d'une robe plus profonde et plus riche. Dans la magie de l'heure les montagnes s'endorment, enveloppées d'un bleu fluide, sombre et chaud comme celui qui coule aux lointains vespéraux du Titien. On perçoit la solitude ; on devine le silence. Une impression à la fois solennelle et voluptueuse. Tout se recueille pour de graves accords.

Sur ces fonds sourds, au premier plan — un plan de terrain qu'illumine d'orange un rayon oblique — vient passer la voyageuse, portée par un blond dromadaire qui avance de son grand pas somnolent et sans bruit. Enfermée dans une mousseline rose d'où sort le rouge brûlant de sa jupe, de ses babouches, elle tangue avec lenteur au rythme du fabuleux animal, mariée à son mouvement, le continuant dans une étrange unité que seul, aurait-on pu croire, un peintre oriental, fait lui-même à l'allure du chameau, aurait pu si bien rendre. Devant elle, entre ses bras cachés par le beau sari, elle serre un enfant vêtu d'or comme une idole : tous deux, au sommet de la haute bête, font un pyramidal et radieux ballot où les plis de la jupe s'allument, jettent comme un éclat de fanfare sur la basse profonde et large du paysage. A gauche, sur la poudre de la terre, deux femmes cheminent, voilées de couleurs plus graves, les bras levés, portant sur la tête des corbeilles où des paquets d'étoffe nous répètent cet accent extraordinaire : vermillon pur, celui du coquelicot frappé par le rayon direct du soleil. Mais plus bas, sur la robe de l'une d'elles, ce même ton s'obscurcit, tourne à la laque dans l'ombre qu'il colore, éclaire, emplit de ses chaudes influences. Dans l'admirable correspondance des volumes, par-dessus les autres couleurs, ces deux notes, le rouge qui s'exalte dans la lumière, ce même rouge qui s'approfondit dans un demi-jour, qui chante là, puissant et sensible comme une sonorité de violoncelle, ces deux notes, dont l'accord se propage, se généralise alentour avec les ombres et les riches clartés du terrain, commandent toute l'orchestration de l'œuvre. Ailleurs, dans *les Pleureuses*, le même ton est seul à couvrir le tableau, mais plus sourd, comme d'un foyer qui meurt; l'harmonie n'est faite là que des valeurs diverses de ce ton, de ses changements suivant le degré d'ombre, de ses reflets enfin, qui, sur la muraille, sur les marches où ces femmes désolées sont accroupies, les enveloppent d'une buée de sang. Toute la torpide tristesse qui peut s'exhaler de la splendeur hindoue est dans cette peinture dont le rouge mort s'assombrit çà et là, comme l'écarlate d'un grand pavot léthargique s'endeuille, tourne au noir aux alentours du calice. Et, une seule fois, dans le grand panneau où se déploie

la calvacade du Lingar — une jonchée, un éparpillement de pétales multicolores emportées par le vent, — c'est la gaieté de l'Inde, bien plus rare, et qui ne rit plus guère que dans quelques royaumes indigènes, aux jours de fête, autour du palais du rajah.



Pour un artiste complet, le dehors des choses naturelles vaut surtout par ce qu'il exprime du dedans. En chacune est une âme qui, par un sourd travail intérieur, la développe suivant certaines directions, la maintient, la transforme, impose à la diversité de ses parties et de ses aspects la secrète unité, les harmoniques liaisons de vie qu'un peintre, s'il n'est pas seulement un décorateur, perçoit sous la beauté sensible des surfaces. Par delà sa rétine, les images viennent émouvoir son âme, l'exciter à la sympathie qui l'accorde aux tendances de l'objet, — à l'intuition qui le pénètre. Or, ce qui intéresse l'âme, c'est l'âme, celle que l'artiste pressent ou imagine dans un paysage dont tous les éléments s'associent pour lui suggérer tel caractère général, telles énergies latentes ou déployées, telle relation d'une certaine nature et des formes de vie qu'elle met au jour ou influence. Dans les paysages hindous de Besnard, le profond de la nature hindoue se révèle, sa violence excessive, sa richesse et sa mollesse, tout ce que le voyageur a senti au jaillissement souple des grandes végétations, aux étourdissants parfums des fleurs, à la pâleur aveuglante et moite du grand ciel, à la chaude palpitation de l'ombre, toute envahie de reflets colorés et diffus où les formes baignent, fondent, s'irradient comme dans une vapeur.

Mais plus passionnante l'âme des hommes, surtout l'âme générale d'un peuple, et plus encore d'un peuple comme celui-ci, innombrable, qui s'est développé à part et dure depuis le commencement de l'histoire. Les rythmes, les tendances propres de cette race, la plus indéchiffrable de toutes, voilà le mystère qui, dans l'Inde, a hanté Besnard, voilà l'essence qu'il s'est acharné à saisir en tout ce qui pouvait en traduire quelque chose au dehors : les physionomies, les expressions, les attitudes, les costumes, le décor, le matériel

antique et quotidien de la vie, les architectures. Grande entreprise, et dont il a senti la difficulté avec une crainte qu'il s'avoue à lui-même dans une note de carnet : « S'assimiler la vie d'un peuple afin de comprendre jusqu'à ses gestes intimes est une tâche ardue, un mélange à faire avec la sienne propre infiniment subtil. Je vais l'essayer non sans émotion. » Ces gestes, ces visages, ce décor, avec quelle intuition clairvoyante il les a regardés, avec quelle maîtrise du dessin il en a saisi, analysé les images, faisant toujours apparaître la structure intérieure, le mouvement vital, la ligne résumante ou directrice, ses albums de voyage nous l'ont prouvé. A travers ce détail infini, ce qui le sollicite, c'est le fonds ethnique, la psychologie propre de cette humanité qui, par tant de ses aspects, l'a fait songer d'abord à la Grèce. Entre la Grèce et ce monde, il a vite perçu d'irréductibles différences. Chez ce peuple aux yeux de ténèbres liquides, aux regards de torpeur, aux nudités de bronze, la vie n'est point chose libre, légère, heureuse comme dans l'antique Hellas; il la voit accablée par un ciel de feu, étouffée par ses propres nombres, hallucinée par son rêve, trois cent millions d'hommes prosternés devant trente-trois millions de dieux, menacés toujours par les grands fléaux, la Famine, la Peste, le Choléra, qui nourrissent les bûchers de vingt-cinq mille cadavres par semaine. Il voit les brahmes appliqués à faire le vide en eux-mêmes, immobilisés en des gestes de catalepsie, les bayadères qui cherchent et communiquent le vertige, les fakirs déments et blanchis de cendres, les çoudras noirs, nus, esclaves, aux postures accroupies de patience et de résignation, au crâne rasé, au front barré d'un pli de tristesse habituelle, aux prunelles atones : prunelles des races sombres, et dont la noirceur léthargique fond si mystérieusement dans la trouble et jaunâtre cornée. Par-dessous les apparences éblouissantes, il devine le pessimisme foncier, la fièvre et la folie de l'Inde, et que l'individu n'y est rien, rien que la chose de la race, de la foule, de la tradition, du rite immémorial, de puissances et de formes inévitables qui, dès sa naissance, s'imposent à lui comme un destin.

Ainsi lui apparaît dans l'infini de ses manifestations l'âme hindoue, et pour nous la traduire, il n'a pas besoin de se prendre aux spectacles les plus extraordinaires de l'Inde, à

ceux qui, par leur énormité dépassent toutes les possibilités de l'art : le pullulement des foules religieuses — cent mille pèlerins barbotant dans l'eau d'un lac sacré, — les bacchanales des fêtes orgiaques, l'ivresse contagieuse des cultes, l'éclat méchant qui luit aux yeux des Sivas porteurs de crânes, les architectures de délire, pylônes, *gopurams* où s'accumulent par-dessus des temples grands comme des villes, où grouillent, s'écrasent, rang sur rang, mille corps de dieux et de bêtes. Dans cette innombrable vie il choisit d'instinct quelques aspects types, révélateurs de l'essence ; il les traduit en images synthétiques et relativement simples, où se compose et se résume le détail de son analyse préalable, et qui suffisent à nous faire sentir le mystérieux dessous psychologique. Déjà, comme on l'a vu, par sa seule couleur, par ses sourdes et larges teintes de détrempe, par ses rouges ternes comme ceux du sang qui se fige, il réussit à nous suggérer la tonalité fondamentale de ce monde si différent de ce que l'on imagine, la grandeur émouvante et morne, la tragique opulence qui sont la vérité de l'Inde, et non pas les pittoresques bariolages, les clinquants et papillotements de bazars et de fantasias que le romantisme a si longtemps associés à ce mot : « l'Inde des rajahs ». Pour nous dire la gravité passive de ces âmes, leur indifférence au temps qui s'écoule, leur fatalisme foncier, c'est assez pour lui des deux figures accroupies, inertes et sérieuses comme un bétail, et si organiquement tristes, de son *Poseur de bracelets*. Pour exprimer ce qu'il a senti de funèbre parfois dans l'Inde, la stupeur que verse le soleil à cette terre antique, c'est assez de la somptueuse misère, des attitudes abîmées, de la muette désolation de ce groupe solitaire de veuves et d'aïeules enfermées dans leurs voiles : *les Pleureuses*. S'il veut nous traduire les ardeurs et les affluences de la multitude, il n'a besoin que de quelques personnages. Dans cette rue étranglée d'Hyderabad, autour d'un danseur pâmé, renversé dans un divin transport, c'est toute la bruissante et brûlante ruche hindoue, celle d'où Besnard a vu « sortir comme un tumulte d'abeilles diaprées de toutes les couleurs, dont les yeux sont d'émail et les corps de bronze ». Sous la riche pénombre des toits saillants, des auvents qui s'enchevêtrent d'un côté de la ruelle à l'autre, quel engorgement,

semble-t-il, du flot humain, quels remous de splendeurs, quel fastueux pêle-mêle! Le danseur, ruisselant de toutes les couleurs et de tous les joyaux, ondule et scintille, dans l'épaisseur de la foule, dans le feu des regards croisés sur lui, dans la tiédeur de la chair nue que chacun de ses gestes frôle. Il y a des hommes enturbannés, ceints des hanches aux pieds d'un pagne éclatant, le torse lisse et sombre, la mine farouche et fanatique, et qui, probablement, ne sont que des marchands d'Hyderabad. Dans un coin que touche un rayon de soleil, une femme, enveloppée d'un triomphant voile rose, mais dont on voit le harnachement de bijoux, soutient de ses bras superbes le vase radieux qui la couronne, et l'ondulation de ce voile, le reflet de couleur qu'il projette alentour, la confusion par derrière sont tels que cette unique figure de femme paraît se multiplier, laisse l'impression d'un groupe flambant qui vient entrer dans la cohue. Un vieux et maigre brahme, sans doute un prêtre, dont les bras, les cuisses, le crâne chauve ont des luisants de métal, accompagne la danse, trépigne, faune frénétique, en frappant des cymbales. Indifférente, les yeux clos, étrangère au rêve qui agite la foule, une vache fend la masse humaine. En face, dérangé, lui aussi, un fakir nu, enduit de cendres, le front marqué du trident de Siva, le visage rigide entre les anneaux de sa crinière, s'en va, perdu dans son rêve : un saint Jean-Baptiste plus extatique et plus sauvage. Au fond, dans l'ombre, flue la procession, serrée dans l'étroite perspective de la rue : une mêlée de têtes, de bras, de cuivres, de voiles, et pour faire saillir par contraste les couleurs et les éclats, au premier plan, dans l'espace laissé libre pour le passage du danseur, des enfants presque nègres, mettent leurs noirceurs de bébés démons. Maintenant comptez les figures : il n'y en a pas quinze, et c'est toute la foule hindoue, sa chaleur, sa rumeur, sa fièvre, son étouffement, aux jours de faste, dans les ruelles collées autour des temples, cette foule dont nous regardons les agitations sans les comprendre, et que mène un rêve qui nous est incommunicable, — cette foule religieuse que Besnard comparait à des flots d'abeilles diaprées, et dont, au sortir d'un temple de Bénarès, la même image s'imposant, nous écrivions : « Même impression qu'à suivre en certaines

ruches perfectionnées, derrière une glace disposée pour l'observation, l'affairement des abeilles. Elles entrent, elles sortent, elles cheminent dans les couloirs, en files serrées, elles se palpent, se parlent, se comprennent, et cette vie dont je perçois la chaleur et la sourde vibration, dont l'épaisseur d'une plaque de verre me sépare, elle me reste aussi étrangère que si je la découvrais au bout d'un télescope dans une autre planète. On me décrit les mœurs de ces mouches, la structure de leur société ; on me parle de reines, de mâles, d'ouvrières, d'essaims, de vol nuptial, comme ici on me parle de dieux, de brahmes, de yogis, de rites et de castes. Mais tout se borne à des notions. Cette vie, je ne puis la concevoir directement ; je ne sais pas en reproduire en moi, par sympathie, les tendances, les démarches, les instincts et sentiments directeurs. Il faut que je me borne à la constater ; simplement, c'est une forme que j'ignorais, une des formes de l'éternelle vie. »

Ce mystère, comme le tableau du maître nous en impose la sensation ! Il faudrait bien des pages pour dégager tout ce qu'il nous suggère des insondables profondeurs de l'âme hindoue. Cette vache, venue de quelque *shivala* de temple, habituée aux adorations, parmi les lingams et les monceaux de jasmin, et qui vague, libre et béate, dans le délire dionysiaque des hommes, elle nous dit les zoolâtries primitives, et bien autre chose encore : le panthéisme de l'Inde, le culte des fécondités, le dogme de la métempsycose, des idées qui nous sont bien plus étrangères que celles des vieux mondes hébraïques, helléniques. Car une vache, dans une fête de Jérusalem ou d'Athènes, ne paraissait que pour le sacrifice : pour l'Hébreu, pour le Grec, comme pour nous, c'était une créature sans âme, possédée par l'homme, faite pour ses usages, et dont il mange la chair. Comme l'or, l'encens, les premiers épis de froment, on pouvait offrir, consacrer cette richesse au dieu pour le réjouir ou le propitier. Dans l'Inde une vache est une âme réincarnée, qui peut avoir été celle d'un brahme ou d'un dieu, qui a déjà traversé bien des formes, des millions et des millions de corps, car en tous ses rêves cette race a vu fourmiller les nombres. Pour l'Hindou nulle différence essentielle entre les différentes espèces des vivants : des humains et des bêtes la distinction qu'il fait est de même

ordre, et seulement de même ordre, qu'entre les diverses castes de l'homme. Un singe, un cobra, peuvent être ses parents qui revivent en des apparences nouvelles. Tuer cette vache qui fait partie de la foule, et dont l'étable est peut-être une chapelle, c'est un assassinat, — pire, peut-être : un sacrilège. Il faut remonter jusqu'aux millénaires de l'Égypte pharaonique pour trouver ailleurs l'analogue de ces idées qui se relient à toute une grande civilisation originale, — des habitudes de l'esprit, une vision du monde et de la vie aussi éloignées des nôtres. Et de même ce fakir absorbé nous figure tout le songe atavique et formidable de l'Inde, le même qui vint, il y a deux mille ans, par Alexandrie, pénétrer de mysticisme et de panthéisme les philosophies et les religions d'Occident. Comme ses lointains aïeux, les gymnosophistes, dont parle déjà le plus vieux des historiens grecs, et qu'a vus Mégasthène, il a dit *non* à la mauvaise illusion du monde. Par sa nudité s'atteste son ascétisme. Il sait les disciplines, les répétitions de *mantras*, les gestes automatiques et mille fois répétés, les arrêts de respiration qui supprimant la pensée, la sensation, arrêtant le mouvement de l'esprit, le fixent pour l'y confondre à l'idée de l'éternel, délivrent l'homme de son moi séparé, le ramènent à *Cela qui est*, sans forme ni pensée, hors du temps, derrière la fantasmagorie et l'écoulement sans fin des apparences. Le dos tourné à la bacchanale, plus étranger que l'animal à ces tumultes, la main levée dans le geste du mystère, il passe, sans rien entendre ni voir, farouche et comme anesthésié.

Et l'on peut rêver aussi devant ce danseur qui, les yeux révulsés, le corps traversé de spasmes, se renverse, plie, comme défaillant sous une invisible puissance. Avec sa fantastique chamarrure, le damier polychrome de son pagne étroit comme une gaine, avec ses bracelets, pendeloques, l'épaisse joaillerie de son front et de son nez, tous ses scintillants appendices, il semble une grande chenille qui se dresserait, pointillée de toutes les couleurs, frémissante, ondulante. Mais cette chenille prodigieuse porte une face humaine, face étrange qui n'a pas la couleur de la vie. Peinte, enduite d'un jus doré, enfermée en des grappes de perles et de gemmes, elle est inanimée comme un masque. Les féeries de nos théâtres peuvent nous montrer d'aussi merveilleuses apparitions : elles n'émerveillent

que nos yeux. Le costume seul, ici, suffirait à nous émouvoir. Il n'est pas une invention, un déguisement : il parle de choses générales et profondes. Il a ses mystérieuses raisons d'être; il tient de la cérémonie, du rite; il est l'expression, devenue naturelle au cours des âges, d'une antique idée religieuse, — on peut dire une parure spéciale que prend une des créatures de la ruche pour une des fonctions de la vie de la ruche. Nul n'en sait l'origine; il vient du profond des siècles. Et de même une telle danse est bien autre chose qu'une danse. Dans cette figure peinte qui se pâme, où ne vit plus, sur les rouges lèvres mouvantes, que de la volupté, dans ce corps demi-convulsé, androgyne, et qui flue comme celui des dieux hindous, nous reconnaissons l'état sacré, celui que toutes les vieilles religions panthéistes de l'Orient ont excité dans les âmes : l'individu aboli, l'homme ravi à lui-même, emporté par delà les limites de sa personne ou bien envahi, secoué, par une force qui n'est pas lui. Voilà le fond psychologique de l'Inde : la tendance à l'hypnose, à l'extase. Pour le faire apparaître Besnard n'a besoin que de quelques figures : ce danseur mystique, ce *sannyasi* rigide, aux yeux fixes; ailleurs ces ballerines chargées de tout le luxe antique et rituel de l'Inde — voiles d'or, robes de pourpre bruissante, éployées comme de fantastiques pavots, joyaux massifs qui changent en fleurs leurs pieds nus — ces bayadères possédées par un dieu, perdues dans leur vertige, et dont les scintillations, le glissement serpentin et rythmique fascinent, magnétisent.

C'est dans le sud de la Péninsule, à Madura, Tanjore, Trichinopoly, que le peintre a connu pour la première fois les architectures et les scènes de la religion brahmanique. Nulle part les spectacles qu'elle présente n'atteignent des proportions si accablantes. J'ai vu et décrit deux fois, à bien des années de distance, les *ghats* de Bénarès, à l'heure où la fourmillante multitude, sous le hérissement des terrasses, des chapelles et des palais, parmi les fumées des bûchers funéraires, se répand sur les escaliers du Gange pour les ablutions rituelles et l'adoration du Soleil, des grands dieux. Je n'ai point osé décrire le temple de Madura, les ténébreuses, les infernales magnificences de ce palais de Satan. Dans ces brûlantes régions du

cocotier, où un missionnaire me disait : « En avril des flammes semblent sortir de la terre : le mirage est partout; la nuit, il faut chercher le sommeil sur les terrasses, et les nuits sont hantées par le vampire », — chez ces Tamouls à peau presque noire, on dirait que le mystique délire hindou s'assombrit, s'exaspère. A Madura la pagode a sept enceintes; les grands pylônes rouges et bleus, monceaux foisonnants de dieux et de génies, en mesurent au loin les espaces; elle est grande comme un temple d'Égypte ; cinq mille brahmes fanatiques, aux nudités sombres de démons, y habitent avec des singes, des vaches, des éléphants : une population de sabbat. Dans l'obscurité des énormes galeries hypostyles, où luit vaguement le poli du basalte, des rangs de pilastres s'enfoncent, noirs et monumentaux, chacun sculpté comme un coffret de santal, en formes de vie monstrueuse : haies géantes où, confusément, l'on distingue des léopards griffus, des chimères cabrées, gueules ouvertes, portant des cavaliers, des Sivas dansant sur des cadavres et dont les dix bras sont armés de glaives, des Ganesh obèses à trompe d'éléphant, des Hanumans singes, — chacun de ces pilliers s'élargissant par en haut, portant en saillies successives, jusqu'aux architraves à têtes de bœufs (comme à Persépolis), des étages cyclopéens de consoles qui surplombent, écrasent. Une chaleur qui étouffe, des corps nus que l'on frôle dans l'ombre, des tournoiements et des grincements de chauves-souris, parfois un sourd tintamarre de tam-tams, le mugissement d'une trompe : des impressions de cauchemar, des influences maléfiques... Au loin, au carrefour d'un corridor, parfois se lève une masse obscure ; on approche, et c'est un taureau de granit couché là, un Baal hindou qu'on découvre ruisselant de graisse, beurré, suiffé suivant le rite par les fidèles. Et des spéos s'ouvrent, de profonds sanctuaires interdits sauf aux brahmes, pleins de nuit où tremblent, tout au fond, des lumières. On distingue un autel, un rang de poupées nègres — sans doute les Kalis sanguinaires, — affreuses idoles enguirlandées, empaquetées d'étoffes rouges; et par devant, un va-et-vient d'officiants : statues de chair sombre dont la nudité, dans ces profondeurs nocturnes, sous ces architectures de rêve, prend je ne sais quel aspect mystique et démoniaque, à la jaune lueur des cires.

Le mystère, il est partout ici, avec l'épouvante de ces cultes du sud, où l'idée brahmanique vient se mêler, je le sens, d'un trouble élément nègre, et dont l'artiste se refuse à peindre les dieux, le décor et les scènes parce qu'il est plus épris de vérités générales que d'apparences trop extravagantes. Le sentiment qui est à la base de ces cultes — prostration de la créature humaine sous les forces inéluctables du monde, désespérance où elle s'abîme avec un frisson de terreur et de volupté, vertigineux besoin de néant — Besnard préfère nous le suggérer en une image simplifiée, mais où le fond psychologique se révèle, où tout l'essentiel se concentre.

C'est au Rock-Temple de Trichinopoly, un temple plus petit que celui de Madura, moins regorgeant de sculpture délirante, plus à la mesure de notre art, mais situé dans la même région, et où se traduit la même âme. Une salle obscure sous de rouges colonnes, vaste, à peu près vide, sauf deux figures, un homme à demi nu, une femme, un paquet de pourpre et d'or d'où s'épanche une sourde lueur : l'un et l'autre prostrés à terre, aplatis dans l'adoration et dans l'effroi, rampants, les têtes touchant les dalles. Sans doute ils ont vu l'idole terrible que le peintre n'a pas voulu montrer, le Siva porteur de glaives, enguirlandé de crânes et de serpents, le Créateur et le Destructeur, dieu de la mort et de la vie, et ils sont tombés. Au fond, reculé dans la clarté du portique, un éléphant surgit, pâli, épanchant une étrange luminosité, presque spectral par le contraste de l'obscurité intérieure : une apparition qui s'agrandit au seuil de ces espaces confinés. Pour nous, qui ne voyons pas l'idole, cette bête formidable, c'est le dieu qui se lève à l'entrée de son temple, et que le couple effondré, le couple humain, qui est ici toute la vie humaine, n'ose regarder. Avec lenteur, il avance d'un pas énorme, inévitable, et que l'on n'entend pas ; il avance, et les écraserait sans s'en apercevoir. Nulle figure plus saisissante du néant de l'homme et de l'immensité des Puissances fatales. Voilà les symboles que trouve un grand peintre, qui est aussi un grand poète pour nous communiquer ce qu'il a senti du dessous moral d'une race, et de sa vision de l'univers et de la vie.

Ainsi nous est apparue, interprétée par un visionnaire, l'âme hermétique de l'Inde. Plutôt que les productions étranges qui sont sorties d'elle, plutôt que le décor extraordinaire dont elle s'est enveloppée au cours de ses âges, et que les formes matérielles de la religion où elle s'est absorbée, c'est cette âme elle-même, si puissante en son rêve triste et pullulant, magnifique et morne, c'est son mystère qui a fasciné Besnard et qu'il nous a rendu, sinon compréhensible, du moins sensible. Et cela, par les moyens propres du peintre, d'abord et simplement par des tonalités, des accords, des ordonnances de la couleur qui, profondément, comme les suites et combinaisons de sons, de timbres dont se sert pour émouvoir un musicien, nous inclinent à certains états, agissent sur notre sensibilité pour la mettre en correspondance avec le caractère fondamental de l'objet, — puis par ce qu'il nous évoque des figures, des corps que cette âme a façonnés du dedans, dont elle régit les expressions, les gestes, les habitudes typiques, — par ce qu'il nous montre aussi de la nature violente et molle qu'elle reflète et qui l'a modelée de ses influences. Pour la première fois un grand public européen a *vu* l'Inde, non pas dans les images affaiblies, décolorées, insuffisantes que les mots des écrivains éveillent en l'esprit, mais comme directement, par les yeux, et mieux encore que dans la réalité qu'il n'aurait pas su débrouiller et comprendre : dans la vision riche et pleine d'un artiste qui a perçu et qui fait apparaître l'essence. Sur ce peuple si lointain, ce public, en général cultivé, pouvait se croire renseigné. Il était muni de notions abstraites. Il n'avait pas eu les sensations qui, seules, sont puissantes à mettre en branle l'esprit, à l'exciter au rêve, à le projeter hors de soi-même, dans un élan de sympathie vers quelque chose d'autre et d'émouvant. Pour beaucoup, ce fut une saisissante révélation.

Ils ont eu l'intuition d'un monde séparé du nôtre par des abîmes. Ils ont senti le caractère unique de cette humanité à part qui, dans le triangle clos de la vaste péninsule asiatique, sous un ciel de feu, s'est développé à l'écart de toute influence étrangère, menée par le rêve de l'univers qu'elle a commencé, il y a trois mille ans, de concevoir, un rêve comme celui qui commande, par une suggestion atavique et collective, toute

civilisation originale, et détermine son grand parti pris, — mais plus étrange, plus inimaginable, pour qui n'y participe point, que ceux de toutes les autres races. Rêve énorme et douloureux dont l'Inde s'est obsédée, qui la conduit comme une somnambule, qui fait d'elle la monomane hallucinée du rite, et n'a cessé de croître, de se multiplier et réaliser en mille productions et formes singulières, dans les métaphysiques, les religions, le système social, dans la morale, les coutumes, les arts, aboutissant à une civilisation de style incomparable, et dont la marque est sur chaque visage et chaque objet. Au total, une civilisation de type antique et qui a continué de se déployer suivant ses idées antiques. Quelque chose — avec l'énormité des nombres humains en plus, avec des puissances d'imagination bien plus grandes — quelque chose comme une Égypte ancienne qui *aurait duré,* qui serait vivante encore avec ses dieux, ses prêtres, ses mystères, ses temples, ses Apis, ses zoolâtries, ses philosophies de panthéisme et de métempsychose, ses magies, ses hiérarchies inflexibles de castes, toute sa culture sortie du culte, tout le songe où elle s'est enfermée durant des millénaires, et qu'elle a développé jusqu'au bout avec une logique, une outrance admirables, avec une indifférence absolue au réel qui nous limite et nous rabat. Une Égypte ancienne, et qui pourtant, par un miracle analogue à celui d'une machine à remonter le temps, redeviendrait notre contemporaine.

Et maintenant la vision s'est évanouie. Il en reste les belles images dispersées et qui enchanteront encore des yeux. Mais réunies, se commentant, s'achevant l'une par l'autre, comme elles étaient plus fortes à émouvoir et suggérer ! Quand reverrons-nous cet ensemble ? Le dernier soir de cette exposition, quelques-uns d'entre nous qui avaient pris l'habitude de revenir presque chaque jour à la galerie Georges Petit, ont connu la tristesse et déjà la nostalgie du voyageur qui se retourne, en mer, vers la terre de rêve où il a vécu quelques semaines, et qu'il regarde fuir en se disant qu'il ne la reverra peut-être jamais.

ANDRÉ CHEVRILLON

POÈMES

SYRACUSE

Je me souviens d'un chant du coq à Syracuse!
Le matin s'éveillait, tempétueux et chaud;
La mer, que parcourait un vent large et dispos,
Dansait, ivre de force et de lumière infuse!

Sur le port, assailli par les flots aveuglants,
Des matelots clouaient des tonneaux et des caisses,
Et le bruit des marteaux montait dans la fournaise
Du jour, de tous ces jours glorieux, vains et lents...

J'étais triste. La ville illustre et misérable
Semblait un Prométhée sur le roc attaché;
Dans le grésillement marmoréen du sable
Piétinaient les troupeaux qui sortaient des étables;
Et, comme un crissement de métal ébréché,
Des cigales mordaient un blé blanc et séché.

Les persiennes semblaient à jamais retombées
Sur le large vitrail des palais somnolents;
Les balcons espagnols accrochaient aux murs blancs
Broyés par le soleil, leurs ferrures bombées :
Noirs cadenas scellés au granit pantelant...

Dans le musée, mordu ainsi qu'un coquillage
Par la ruse marine et la clarté de l'air,
Des bustes sommeillaient, — dolents, calmes visages,
Qui s'imprègnent encor, par l'éclatant vitrage,
De la vigueur saline et du limpide éther.

Une craie enflammée enveloppait les arbres;
Les torrents secs n'étaient que des ravins épars,
De vifs géraniums, déchirant le regard,
Roulaient leurs pourpres flots dans ces blancheurs de marbre...
— Je sentais s'insérer et brûler dans mes yeux
Cet éclat forcené, inhumain et pierreux.

Une suture en feu joignait l'onde au rivage.
J'étais triste, le jour passait. La jaune fleur
Des grenadiers flambait, lampe dans le feuillage.
Une source, fuyant l'étreignante chaleur,
Désertait en chantant l'aride paysage.

Parfois sur les gazons brûlés, le pourpre épi
Des trèfles incarnats, le lin, les scabieuses,
Jonchaient par écheveaux la plaine soleilleuse,
Et l'herbage luisait comme un vivant tapis
Que n'ont pas achevé les frivoles tisseuses.

Le théâtre des Grecs, cirque torride et blond,
Gisait. Sous un mûrier, une auberge voisine
Vendait de l'eau : je vis, dans l'étroite cuisine,
Les olives s'ouvrir sous les coups du pilon
Tandis qu'on recueillait l'huile odorante et fine.

Et puis vint le doux soir. Les feuilles des figuiers
Caressaient, doigts légers, les murailles bleuâtres.
D'humbles, graves passants s'interpellaient; les pieds
Des chevreaux au poil blanc, serrés autour du pâtre,
Faisaient monter du sol une poudre d'albâtre.

Un calme inattendu, comme un plus pur climat,
Ne laissait percevoir que le chant des colombes.
Au port, de verts fanaux s'allumaient sur les mâts,
Et l'instant semblait fier comme après les combats
Un nom chargé d'honneur sur une jeune tombe.

C'était l'heure où tout luit et murmure plus bas...

Enfin ce fut la nuit, nuit qui toujours étonne
Par l'insistante angoisse et la muette ardeur.
La lune plongeait, telle une blanche colonne,
Dans la rade aux flots noirs, sa brillante liqueur.

Un solitaire ennui aux astres se raconte;
Je contemplais le globe au front mystérieux,
Et qui, ruine auguste et calme dans les cieux,
Semble un fragment divin, retiré, radieux,
De vos temples, Géla, Ségeste, Sélinonte!

— O nuit de Syracuse : Urne aux flancs arrondis!
Logique de Platon! Ame de Pythagore!
Ancien Testament des Hellènes; amphore
Qui verses dans les cœurs un vin sombre et hardi
Je sais bien les secrets que ton ombre m'a dits.

Je sais que tout l'espace est empli du courage
Qu'exhalèrent les Grecs aux genoux bondissants;
Les chauds rayons des nuits, la vapeur des nuages
Sont faits avec leur voix, leurs regards et leur sang.

Je sais que des soldats, du haut des promontoires,
Chantant des vers sacrés et saluant le sort,
Se jetaient en riant aux gouffres de la mort
Pour retomber vivants dans la sublime Histoire!

Ainsi ma nuit passait. L'ache, l'anet crépu
Répandaient leurs senteurs. Je regardais la rade ;
La paix régnait partout où courut Alcibiade,
Mais, — noble obsession des âges révolus, —
L'éther semblait empli de ce qui n'était plus...

J'entendis sonner l'heure au noir couvent des Carmes.
L'espace regorgeait d'un parfum d'orangers.
J'écoutais dans les airs un vague appel aux armes...
— Et le pouvoir des nuits se mit à propager
L'amoureuse espérance et ses divins dangers :
O désir du désir, du hasard et des larmes!

LE SOUVENIR DES MORTS

I

Des nuages, du froid, de la pluie et du vent
Le printemps est sorti sur toute la nature;
Les arbres ont repris leur verdoyante enflure,
Et semblent protéger les rapides vivants.

Ils vont, ces affranchis, à qui la Destinée
Accorde encor un jour de délice ou de paix,
Et leur aveuglement candide se repaît
De ce sursis de vie, humble et momentanée.

Ainsi vont les humains tolérés par le Temps!
— Tel un chaînon léger à la chaîne des âges,
Il tinte clair et frais, le vaniteux printemps,
Et comme un vif grelot excite leur courage!

Mais je ne louerai pas le hardi renouveau :
Le printemps vient des morts, et je le leur dédie.
Tout est vaine, bruyante ou morne comédie,
Puisque tout est détresse accédant au repos.

— Multitude endormie en la cité des pierres
Ils ont l'éternité que nous n'obtenons pas,
L'espace est concentré sous leur faible paupière,
L'obsédant mouvement s'arrête sous leurs pas.

Alignés côte à côte, austère compagnie,
Ils sont des étrangers, que seul dérangera
Le convive nouveau, en funèbre apparat,
Qu'on descend au séjour de la monotonie.

En vain les yeux vivants, penchés sur leur néant,
Tentent de réveiller ces puissantes paresses,
Et d'absorber les corps à force de caresses
Ainsi que le soleil aspire l'océan!

Anéantis, fermés et froids comme les astres,
Ils restent. Ni les voix, ni le chant des clairons,
Ni le sublime amour flamboyant n'interrompt
Le silence infini de leur calme désastre.

Ah! les rires, l'espoir, les projets, les étés
Sont d'incertains signaux à qui mon cœur résiste,
La vie est sans aspects puisque la mort existe.
Je vous salue, ô Morts! Constance, Fixité!

— On bâtit : des maçons debout sur les tranchées
Font vibrer dans l'azur le bruit vaillant du fer,
Mais mes yeux vont, emplis d'un songe âpre et désert,
De nos maisons debout à vos maisons couchées.

Je laisse les oiseaux dans le laiteux azur
Acclamer la saison insinuante et tendre;
Je pense aux froids jardins enfermés dans les murs
Où les morts patients rêvent à nous attendre.

Je m'éloigne de tout ce qui vit et qui sert;
Je pense à vous, mon but, mes frères, mon exemple.
La Mort vous a groupés dans son grave concert,
Et sa sombre unité, nous la chantons ensemble!...

II

Je regarde la nuit. Tout semble libéré,
L'esclavage du jour a détendu ses chaînes.
Au bas d'un noir coteau, par la lune nacré,
Un train lance des jets de sanglots égarés;
Les parfums, emmêlés l'un à l'autre, s'entraînent.
Malgré l'infinité des temps incorporés,
Chaque nuit est intacte, hospitalière et neuve.
J'entends le sifflement d'un bateau sur le fleuve.
L'horloge d'un couvent, dans l'espace attentif,
Fait tinter douze coups insistants et plaintifs;
Les parfums, dilatés, sur les brises tressaillent;
D'un exaltant départ l'air est soudain empli.
De secrètes rumeurs circulent et m'assaillent...
Hélas! tendres appels, où voulez-vous que j'aille?
Où mène le désir? Quel rêve s'accomplit?
Cessez de me héler, voix des divins minuits!
Je reste; j'ai tout vu défaillir : je n'espère
Que la paix de ne plus rien vouloir sur la terre.
Je suis un compagnon harassé par le sort,
Et qui descend, courbé, la pente de la mort...

III

Puisqu'il faut que l'on vive, ayant de tout souffert :
Puisqu'on est, sous les coups du muet univers,
Le stoïque marin d'un persistant naufrage;
Puisque c'est à la fois l'instinct et le courage
D'avancer, en laissant tomber à ses côtés
Tous les lambeaux du rêve et de la volupté,
Et, qu'ayant moins de force, on se prétend plus sage;
Puisque, sans accepter, il faut pourtant subir,
Et que, songeur aveugle, on dépasse l'obstacle
Comme des morts vivants glissant vers l'avenir;
Puisqu'on est tout à coup surpris par le miracle

Du printemps qui revient comme un apaisement :
Arc-en-ciel jaillissant des sombres fondements;
Puisqu'on sent circuler de la terre à la nue
L'entrain mystérieux par qui tout continue,
Et qu'on voit, sur l'azur, les lilas lourds d'odeur
Balancer mollement des archipels de fleurs,
Je pourrais croire encor que la vie est auguste,
Qu'un sûr pressentiment, obscur et solennel,
Fixe au cœur des humains le sens de l'éternel,
Que le labeur est bon, que la souffrance est juste,
Malgré l'essor sans but des méditations,
Malgré l'inerte espace où les soleils fourmillent,
Malgré les calmes nuits où froidement scintille
Le blanc squelette épars des constellations,
Malgré les mornes jours, dont chaque instant ajoute
A la somme des pleurs, des regrets et des doutes
Rués contre nos cœurs comme des ennemis,

Si je n'avais pas vu leur visage endormi...

DÉTRESSE

O Dieu mystérieux qui n'aimez pas les êtres,
Qui les avez jetés, pleins d'amour et d'espoir,
Dans un monde où jamais rien de vous ne pénètre
Pour rassurer leurs jours, pour éclairer leurs soirs,

Peut-être n'avez-vous de soucis paternels
Que pour les verdoyants et calmes paysages,
Qui sont comblés d'azur, d'allégresse, de miel,
Et d'un apaisement que n'ont pas les visages?

— Les jeux des papillons, des oiseaux, des zéphirs,
Une branche qu'un flot de soleil ploie et marque,
Font bouger l'horizon, que l'on croit voir frémir
Comme une frêle tente au-dessus d'une barque.

Se joignant dans un net et décisif amour
Le cristal bleu de l'air et la lente colline
Allongent leur unique et mutuel contour
Dans la molle atmosphère assoupie et câline.

Les rameaux délicats et gommeux des sapins,
S'offrant, se refusant aux brises qui les pressent,
Et grésillant ainsi qu'un tison argentin,
Emplissent l'air de leurs parcelles de caresses :

Caresse étincelante, hésitante et sans fin
Qui ne se lasse pas, et, toute une journée,
Imite sur l'azur éblouissant et fin
L'élan d'une âme active et toujours enchaînée.

Des papillons s'en vont comme des messagers
De la pelouse à l'arbre et de l'arbre à la nue,
Et leur vol oscillant tâche de s'alléger
De l'importune ardeur à leurs flancs retenue.

Tout est heureux parmi ce ploiement des rameaux,
Dans le lointain, un chien impétueux aboie;
Un train coule, rapide et lisse comme une eau;
Et partout c'est la joie : antique et neuve joie!

— Ah! Puisque vous n'étiez, Dieu des cieux enivrés,
Qu'un Sultan amoureux des jardins et des arbres,
Qui, la nuit, contemplez les bleus poissons nacrés
Que la lune nourrit dans son bassin de marbre,

Puisque, Dieu d'Orient, opulent et cruel,
Vous n'aimiez du sol noir où les hommes expirent
Que ces tapis de fleurs, ces châles sensuels
Bariolés ainsi que de lourds cachemires,

Pourquoi nous avez-vous placés dans ces jardins
Où, l'esprit enfiévré de naïve puissance,
Ignorant votre immense et nonchalant dédain
Nous cherchons à goûter votre invisible essence?

— Pauvres gladiateurs qui n'ont droit qu'à la mort,
La splendeur de l'espoir nous entraîne et nous broie;
Quel but assignez-vous au courage, à l'effort
Puisque l'homme n'est pas désigné pour la joie?

Du haut de vos balcons, sur les divans des cieux,
Le bras traînant au bord des pompeuses nuées,
Vous regardez, Sultan d'Asie aux cheveux bleus,
La sombre armée humaine, avide et dénuée.

Vous savez que l'homme est l'esclave révolté,
Celui dont le désir a dépassé vos règles,
Et dont l'esprit, plus haut que la sérénité,
A le frémissement des prunelles de l'aigle.

Et vous vous détournez de son sublime orgueil :
Qu'il souffre, qu'il s'obstine ou défaille, qu'importe?
Son passage ne fait pas d'ombre sur votre œil
Qu'enchantent des jets d'eau sous les arceaux des portes.

Vous dites : « Que me veut ce lutteur irrité,
Qui, par moi introduit dans la royale arène
Pour servir de spectacle à mon oisiveté,
Pense pouvoir fléchir ma langueur souveraine?

Que les chaleurs, les eaux, les tigres des forêts
Le détruisent; qu'il aille en ces métamorphoses
Où toujours ma puissance invincible apparaît,
Je ne distingue pas l'homme d'avec les choses... »



— Que vos jardins sont beaux, que vos vergers sont clairs,
Seigneur! Père des flots, des saisons, des contrées;
Des cymbales d'argent semblent frapper les airs,
Et soulèvent aux cieux des trombes azurées!

Non, nous n'avions pas droit à vos soins vigilants,
Notre grandeur n'est pas le fruit d'or de votre œuvre;
Vous nous aviez créés d'un cœur indifférent,
Comme le rossignol et la verte couleuvre.

Vous ne pouviez savoir que de vos frais matins,
De vos nuits, que les vents transportent d'allégresse,
Nous ferions, nous, rêveurs exigeants et hautains,
Le temple de notre âpre et frénétique ivresse;

Que toujours désirant et jamais satisfaits,
Aux flèches du désir ajoutant le reproche,
Nous emplirions l'éther insensible et parfait,
D'un chant plus remuant que l'orage et les cloches;

Que l'amour et la mort, dont vous aviez lié
Les mains dans une sage et suave harmonie,
Seraient pour nous, héros toujours à l'agonie,
Le mystique portail avec ses deux piliers;

Que nous appellerions amour, splendeur, désastre,
Ce qui n'est à vos yeux que la pente du sort.
Et qu'avec nos orgueils, nos défis, nos transports,
Nous viendrions, — Bouddha qui rêvez dans les astres,
Près de la lune, blanc lotus mort à demi,
Écoutant la musique éparse et ravissante
Que font les sphères d'or en leur course dansante, —
Troubler par nos sanglots votre rire endormi...

COMTESSE DE NOAILLES

LES MALFAITEURS PARISIENS

Les bandits contre lesquels la police a mené pendant cinq mois une lutte parfois inégale, se distinguent du commun des malfaiteurs par leur audace, et aussi par leur discipline. Le jugement populaire, enclin à discerner d'abord les apparences, est effrayé par les moyens matériels qu'un Garnier ou un Bonnot savent employer : l'automobile neuve et le revolver perfectionné. Mais, si soudain le moteur s'arrête, les bandits abandonnent promptement la voiture, escaladent une barrière, et sautent dans un train en marche. Bonnot, traqué dans une maison, tient en échec, pendant plusieurs heures, des forces considérables. On le voit apparaître, vêtu seulement d'une chemise, sur un balcon, et il vise les agents avec autant de tranquillité que s'il était ceint d'une armure à l'épreuve des balles. Enfin ses complices, mis sous les verrous, lassent la patience et l'habileté des magistrats par un silence concerté. La nouveauté n'est pas dans la méthode de crime, mais dans le courage, dans la fidélité à la foi jurée, dans le mépris de la vie, dans les qualités guerrières mal employées.

Il ne s'agit point d'admirer sottement le scélérat qui tue le gendarme. Et certes les agents qui ont pénétré dans le repaire de Choisy étaient plus courageux que le bandit voué à la guillotine. Car ils exposaient une vie honorable et qui pouvait

durer, Bonnot n'avait qu'à choisir entre deux morts. Mais puisque l'on veut entreprendre ici une étude des malfaiteurs, il faut bien différencier premièrement les « bandits en automobile » de leurs frères moins courageux. Ils sont les héros du crime. Méprisables, mais exceptionnels. Alors que les malfaiteurs ordinaires commencent par rechercher les conditions les plus favorables à leur sûreté, ces nouveaux bandits mettent hardiment leur vie en premier enjeu. S'ils partent en expédition, ils risquent leur tête, et le savent. Les autres pensent ne rien risquer.

En outre, Bonnot, porte-parole des grévistes dans une usine suisse, Raymond Callemin — surnommé « La Science », parce qu'il avait coutume de discourir en invoquant le progrès, et de commencer ses dissertations en disant : La science affirme... la science a prouvé... la science établit... —, Garnier, ancien terrassier qui trouve la vie injuste, Valet, fils d'industriel, qui a trop lu, et que son père blâmait pour ses habitudes sédentaires, tous, comme Carrouy, ou Monnier-Simentof, se flattent de réfléchir et, à travers leurs égarements criminels, pensent rester fidèles à une doctrine. Tous sont anarchistes, et ont poussé leur logique jusqu'à l'absurde. Écoutez ce que dit Rimbaud, arrêté comme leur complice, et qui pérore pour les journalistes, devant la porte du juge d'instruction : « Les petits ont tort... Celui qui porte du pain au château, alors que ses enfants meurent de faim, est un misérable... Ce sont les petits qu'il faut tuer, parce que, par leur platitude et leur bassesse, ils font la richesse des gros. »

Ces phrases-là, les principaux membres de la bande les ont entendues souvent. L'instruction a établi qu'ils se réunissaient fréquemment à *l'Anarchie*. Les orateurs qu'ils écoutaient leur ont fourni, ingénument peut-être, des raisons de tuer — et, en tout cas, des excuses à l'homicide. Madame Séverine a soutenu, dans un article récent, que la doctrine anarchiste veut le bonheur des individus, et se fonde sur une bienveillance infinie. Vraiment? Mais l'anarchie a développé les capacités criminelles de ces bandits, et leur a fermé une porte de remords. D'autre part, — et la foule estime que c'est plus grave, — l'anarchie leur a fourni des complices innombrables,

et leur a permis de braver la répression. L'homme d'équipe Sazy, le cheminot révoqué Baraille ont logé Soudy ou Simentof parce que ceux-ci se présentaient comme des compagnons recherchés par la police. Seule raison, et qu'ils proclament suffisante. En outre, quoi qu'ils aient pu remarquer sur leur hôte suspect, quoi qu'ils aient appris, ils se sont tu, car, trouvant la société mauvaise, ils ne veulent pas lui donner d'armes contre les révoltés leurs frères. Nous voilà loin de l'anarchie primitive qui formait parfois des apôtres sanglants, mais non des assassins cupides.

Donc, exceptionnels par leurs énergies, les bandits le sont encore par leurs « idées ». On ne saurait les prendre comme types du malfaiteur ordinaire.



Aussi bien, il est malaisé de définir un type unique de malfaiteur. L'armée du crime est composée d'individus extrêmement différents, qui n'ont la même discipline, ni le même uniforme, ni les mêmes goûts, et ne relèvent pas tous de la même formation. Tout au plus les peut-on répartir en catégories, sans se dissimuler que cette classification sera par quelque endroit arbitraire.

Le bandit qui apparaît le plus fréquemment dans les faits divers, celui que l'on pense connaître le mieux, et avec qui l'on confond tous les autres, c'est l'homme au couteau, celui qui vit dans les faubourgs, peuple les bouges et les assommoirs, subsiste par la complaisance infâme d'une compagne, et assassine quand il se trouve dépourvu. C'est le rôdeur que l'imagination d'un excellent reporter[1] a baptisé, en 1902, du nom d'Apache. Homme louche, brutal, mal vêtu, souvent besogneux, il est le type le plus grossier du malfaiteur. Les magistrats et les policiers s'accordent pour reconnaître, dans sa formation, trois étapes très nettes.

La première est marquée par un faible délit : généralement

1. M. Victor Moris, rédacteur au *Matin*, puis au *Petit Parisien*.

un petit larcin, quelquefois, mais plus rarement, une escroquerie légère. Un jeune garçon des faubourgs a volé à un étalage des objets qu'il revendra malaisément pour quelques sous. Ou bien, privé par la misère de tous les plaisirs de son âge, il a commencé, étant encore à l'école, par dérober des friandises. (On a vu des bandes de gamins fort bien organisées pour le pillage des boutiques.) Entré à l'atelier, il continue à prendre ce qui lui tombe sous la main. Un jour, avec la complicité de quelques vauriens, il tente ce qu'on appelle dans l'argot des faubourgs « le vol au radin », pénètre dans une boutique pour y vider le tiroir-caisse. A partir de ce moment, il est enrôlé dans l'armée des malfaiteurs. A moins d'un miracle, il n'en sortira plus, et il y gagnera des galons infâmes.

Sans doute, des philanthropes ont essayé de l'arracher à ce destin. Mais en ce moment il ne s'agit que des malfaiteurs qui ont échappé aux généreux efforts des sauveteurs et sont demeurés un danger.

Donc, un jeune homme de quinze ou seize ans a volé. Et sans parler ici des théories scientifiques qui ont essayé d'expliquer, sinon d'excuser, par une fatalité biologique ce premier pas vers le crime, sans rechercher si cet apprenti est un « criminel-né », ou s'il appartient au type « musculaire », il est facile de reconstituer sa psychologie. Élevé par des parents rudes, souvent indifférents, toujours dénués d'argent, il a volé pour attraper quelques sous de superflu. Voyez-le lorsqu'il tient le fruit de son larcin. Partagé entre des désirs innombrables, il ne sait auquel sacrifier. Il y a quelques années, à Ménilmontant, un jeune voleur de cette sorte acheta un revolver et... des bonbons. D'autres achèteront une casquette neuve, des cigarettes, de quoi faire l'homme sur le boulevard extérieur. Et se rappelle-t-on les jeunes assassins du garçon de recettes André? Ceux-là avaient franchi d'un seul bond toutes les étapes, et pour leur premier coup égalaient les pires assassins. Ils achetèrent des vêtements neufs et allèrent se promener au Bois en voiture. Puis ils se rendirent aux Folies-Bergères avec des compagnes d'avant-dernière catégorie. Frappant sur leur gousset, ils disaient : « Nous sommes des fils de famille. » En possession des billets de

banque volés, ils n'avaient songé qu'à se donner quelques journées de joie grossière, au delà desquelles leur prévoyance n'allait pas. On verrait... Ils roulaient en automobile, buvaient du champagne, et enfin s'essayaient à faire la grande fête.

Ce sont histoires de faits divers, et généralement apocryphes, celles où un adolescent vole pour aller faire le tour du monde. Les jeunes voleurs n'ont pas un tel idéalisme. Ils sont entraînés par un désir immédiat et vulgaire.

Lorsqu'ils ont passé quelques heures agréables à dépenser l'argent dérobé, s'ils ne sont pas pris, ils recommencent. Ils perdent le sens et le goût du travail. Leurs parents ne les surveillent pas. Ils errent librement à travers les rues. Ils recommenceront jusqu'à ce qu'un agent les mène au poste prochain. C'est à ce moment seulement que peut intervenir le philanthrope. Peut-être arrivera-t-il à guérir le jeune malfaiteur. Mais qu'il se hâte !

Le tribunal va apprécier si le gamin a agi avec ou sans discernement. Dans le premier cas, il l'enverra en prison. Dans le second cas, en maison de correction. On peut bien dire ici ce que pensent tous les magistrats éclairés : ces maisons de correction n'ont jamais corrigé personne. Elles sont des laboratoires de vice, « l'École normale du crime » selon l'expression classique qu'emploient les avocats pour émouvoir les juges. Le jeune voleur va être placé à côté d'autres voleurs. Voudrait-on qu'il se corrigeât à leur contact et sur leur exemple ? Au contraire, il arrive à considérer le vol comme une habitude courante, et une coutume générale. Il trouve des compagnons plus hardis que lui, plus ingénieux, plus éclatants. Il contracte avec eux des liaisons malsaines. Une espèce d'émulation criminelle flotte dans l'air des cours. En ces dernières années, on a vu de nombreuses révoltes chez ces jeunes détenus qu'on prétend améliorer. Et l'on a constaté leur brutalité, leur véritable sauvagerie, leur union, déjà, pour la révolte et pour le crime. A leur sortie du pénitentiaire, ces jeunes gredins se reconnaîtront dans la vie. Ils se retrouveront sur le trottoir de Belleville, prêts à associer leurs mauvais instincts et leurs précoces expériences.

Ont-ils été envoyés, non en correction, mais en prison,

comme des hommes? Là aussi, ils rencontrent des fanfarons du crime, des malfaiteurs chevronnés, ceux qui connaissent les meilleurs instruments, et les pratiques les plus sûres. Par eux ils sont initiés aux formules supérieures du crime. Lorsque enfin le jeune malfaiteur est rendu à la liberté, son casier judiciaire mettrait en défiance les patrons à qui il irait demander de l'ouvrage. Mais il ne tient pas beaucoup à travailler. Il est prêt à continuer sa mauvaise vie. En tout cas, il est mûr pour la seconde étape, qui est le métier de souteneur.

***

C'est dans la coutume. Le jeune voleur fréquentera les bars interlopes où se réunissent les paresseux du trottoir, avec leurs amies. Il y rencontrera la compagne dont le vice s'associera au sien. Cette seconde chute est plus grave que la première. L'homme y consolide ses habitudes de paresse. Après ses larcins de débutant, encore pouvait-on espérer qu'il se reprendrait par un miracle, rentrerait à l'atelier, et deviendrait un travailleur. Mais maintenant il est trop tard. Dans son cœur se fanera même cette fleur pâle de l'amour faubourien, qui peut-être — oh! nous sommes sans illusions, nous disons peut-être — s'épanouirait en bouquet simple et honnête. On a quelque peine à insister sur la déchéance irrémédiable où tombera le garnement, par la faute de cette liaison spéciale et lucrative. Nos lecteurs devineront ce que nous ne saurions dire... En tout cas, le jeune malfaiteur renonce définitivement au travail. Sa compagne, d'ailleurs, l'y invite.

C'est ici l'état de repos du malfaiteur.

Il n'est pas en contravention avec les lois, du moment où son « vagabondage spécial » n'est pas établi. Et voyez comme il est difficile de l'établir : il faut qu'un agent parvienne à constater matériellement que l'amie du souteneur lui remet de l'argent. Vous direz que l'on peut, par des rafles et diverses opérations de police, s'assurer de la personne de tous ces individus, et que l'on devrait les contraindre aussi à fournir des certificats de travail. Mais il n'y a aucune loi pour obliger

un homme à travailler. Au reste, des certificats, la plupart des souteneurs en possèdent. Ils savent bien qu'ils devront fournir des papiers, le jour où un agent les arrêtera en posture suspecte. Alors, de temps à autre, ils vont travailler pendant un jour ou deux, et demandent une attestation à leur patron occasionnel. Certains ne prennent même pas cette peine médiocre. Ils terrorisent quelque petit industriel qui signe, tremblant, tous les papiers qu'ils veulent.

Voilà le malfaiteur à l'abri, tant qu'il ne commettra aucun délit. Il s'endort en de grossières délices. Sa compagne subvient à ses besoins. Il a de l'argent. Il a son logement dans un hôtel borgne. Il mange bien, dans quelque débit de vins. Il joue aux cartes avec des hommes qui lui ressemblent. Et puis il va prendre l'air dans les squares. C'est, assez exactement, un personnage des chansons de Bruant. Et il n'aura pas de difficultés avec la police, s'il ne se laisse pas entraîner à des querelles sanglantes avec ses camarades. En somme, il ne représente momentanément aucun danger pour la société, ou plutôt il n'est qu'un danger en puissance.

Mais que sa compagne, épuisée par le vice et l'alcool, vienne à tomber malade, ou bien qu'elle soit saisie par un agent des mœurs et conduite à la prison Saint-Lazare, l'homme, du jour au lendemain, manque d'argent. Il va en chercher. Que les bourgeois se méfient!

Il sera l'une de ces silhouettes louches que l'on aperçoit à l'angle d'une rue écartée, lorsqu'on revient tard, de la banlieue, et que l'on traverse les quartiers excentriques. Il lui faut de l'argent? Il en trouvera sur le brave homme un peu gris, qui ne se méfie pas, parce qu'il est fort, parce qu'il travaille, et aussi parce qu'il ne lui est jamais rien arrivé. Il en trouvera sur l'ouvrier qui rentre tard dans son logement, un samedi, avec son salaire écorné dans sa poche. C'est lui qui commet les attaques nocturnes. Et l'on a depuis longtemps constaté que ces attentats sont beaucoup plus nombreux le samedi, jour de paie, que les autres jours de la semaine. Aussi bien, on aurait tort de considérer les attaques nocturnes comme la plus dangereuse et la plus fréquente manifestation des criminels. Il est aisé de s'en défendre avec quelques précautions élémentaires. Et puis elles se produisent rarement

hors de certains quartiers éloignés. Les attaques nocturnes, ne sont guère pratiquées que par les plus brutaux et les plus sots, ceux qui n'envisagent que cette tactique sommaire : donner un coup de couteau et détrousser. Une ressource du même genre, c'est le vol au poivrier, qui consiste à vider les poches de l'ivrogne, du « poivrot », endormi sur un banc de boulevard ou dans un bar louche.

D'innombrables Apaches pratiquent, dans les moments de gêne, l'attaque nocturne, ou le vol au poivrier. Mais, disons-le, on exagère le danger que ces malfaiteurs font courir à la société. Une répression sévère, une épuration méthodique leur auraient vite enlevé une grande partie de leur audace. Ils habitent les quartiers éloignés, Belleville, Ménilmontant, Charonne, les environs des fortifications. La bande Leca, la bande Manda, furent, voici quelques années, composées d'individus de cette espèce. Elles ne durent leur célébrité qu'à la faculté d'invention dramatique de certains reporters qui, s'étant souvenus de lectures d'enfance, représentèrent la périphérie parisienne comme une brousse ou une pampa. Regardons d'un peu plus près. Ces jeunes souteneurs ne ressemblaient en rien aux héros de Gustave Aimard ou de Fenimore Cooper. C'étaient des gens qui ne trouvaient guère de courage que dans le poison des assommoirs, qui exploitaient les femmes, menaient vie paresseuse, et se disputaient, à coups de revolver, quelque Vénus lucrative. Casque d'Or était la fille Amélie Hélie, épaisse et lourde, habituée des maisons louches, Hélène de carrefour, dont la vue remplit de désillusion l'âme des belles spectatrices de la Cour d'assises.

— Ne vous appelait-on pas Casque d'Or? — lui demanda le président.

— Jamais. Ce sont les journalistes qui ont inventé ça.

— Connaissiez-vous la bande des « Apaches »?

— Des « Apaches »? Y en a jamais eu à Belleville[1].

Et voilà. Il n'y a jamais eu ni Apaches, ni Casque d'Or. Or, enlevez ces deux noms, et voyez ce qui reste d'une affaire si retentissante : deux rôdeurs se sont querellés par jalousie amoureuse. Leurs amis ont pris parti. Il y a eu des coups de

1. Henri Varennes, *Un An de justice* (1901-1902).

couteau et des coups de revolver dans la rue. C'est tout. Avec le pittoresque de deux surnoms, s'en va tout l'intérêt de ce combat. Mais Manda, qui fut condamné aux travaux forcés à perpétuité, est un personnage extrêmement représentatif. Il offre le meilleur exemple de ce malfaiteur du premier degré, que nous avons cherché à définir. Il avait, jeune garçon, volé. Il fut envoyé en maison de correction. Il y resta jusqu'à vingt ans. Puis il fut souteneur, et sur le trottoir de Belleville, il rencontra ses deux principaux lieutenants, « Petit-Roux » et le « Boulanger ». Ces deux-là aussi étaient restés en correction jusqu'à leur majorité. L'efficacité de la correction est douteuse. Nul doute que Manda et ses amis, abandonnés par « Casque d'Or » et ses compagnes, eussent osé se procurer de l'argent par des moyens criminels. Ils ont prouvé que le revolver ni le couteau ne les effrayaient. Manda, voleur et souteneur, aurait tiré sur un bourgeois comme sur Leca.



D'autres malfaiteurs emploient des procédés plus compliqués que l'attaque nocturne; ils cherchent le beau coup à faire. Tel Apache interroge les camarades qu'il rencontre, au square ou dans le bar. Et lui-même réfléchit à l'opération lucrative qu'il pourrait tenter. Il se rappelle la vieille dame qui passait pour riche, dans le quartier où habitaient ses parents. Il se souvient de l'endroit où la concierge de la maison cachait son porte-monnaie et l'argent du loyer. Alors, à deux ou trois, ils partent une belle nuit, en expédition. Ils n'ont généralement ni armes savantes ni attirail perfectionné. Une pince-monseigneur ordinaire leur suffit pour forcer la porte. On connaît cet instrument sommaire, qui n'est en somme qu'une courte barre de fer recourbée et amincie à l'extrémité. Tous les serruriers du monde s'en servent communément pour ouvrir les portes que l'on croyait si bien défendues par une serrure compliquée. Une pesée suffit pour faire sauter le pène. Et voilà les bandits dans la place.

S'ils sont exactement ce que nous avons dit, de jeunes

ouvriers dévoyés, déjà rongés de vices, brutaux, et peu intelligents, ils se hâteront d'éventrer les armoires, de forcer le secrétaire. Et si la vieille dame se réveille et crie, ils la frapperont sauvagement, à coups de couteau ou de marteau, jusqu'à ce qu'elle se taise. Ils n'aiment pas beaucoup le revolver, qui fait trop de bruit. Et parfois ils n'en ont pas. Ils ont un couteau solide, ou un tiers point bien emmanché, qui fait des blessures profondes.

Après quoi, ils ramasseront en hâte leur butin. S'il y en a! Car combien de ces crimes stupides n'ont rien rapporté! Et n'est-ce pas le plus récent guillotiné qui n'avait trouvé, dans la maison de sa victime, que huit œufs, qu'il goba, dit-il, « pour se donner du cœur »? Mais tous les criminels n'ont pas cette malechance. Ils prendront l'argent, d'abord; et puis les objets qu'on peut dès le lendemain revendre au petit brocanteur peu soucieux des règlements de police. Ils laisseront les titres. Les titres les effraient. Ils portent de mystérieux numéros qui sont peut-être inscrits quelque part, chez un banquier, sur un gros livre. On ne s'en défait pas sans risques. Ce sont des malfaiteurs grossiers, qui n'ont point d'intermédiaires adroits, ne connaissent pas de coulissiers marrons, ne sauraient entrer en relations avec les mystérieux laveurs de titres londoniens. Ils veulent seulement un peu d'argent qu'ils dépenseront tout de suite. Alors ils fouillent les recoins de l'appartement, prennent le numéraire, les bijoux aussi, quelquefois du linge, et retournent dans leur repaire, où ils se partagent le butin.

C'est le crime « crapuleux », que les agents, demain, reconnaîtront et qualifieront dès leur première entrée, sur l'aspect des meubles, ou l'apparence des blessures. Et ils en chercheront les auteurs dans les bars et les hôtels meublés dont ils possèdent la liste. Ces crimes-là, en général, ne restent pas longtemps impunis. Les Apaches ne peuvent tarder à dépenser l'argent volé. Or, cet homme assis dans un coin du bar, et qui les voit jeter une pièce d'or sur le comptoir, s'informera tout à l'heure de leur domicile et de leur nom.

Parfois, le hasard fait que l'Apache n'aboutit pas aussi rapidement au crime qui lui vaudra une condamnation définitive. Quand il pénètre dans la chambre de la vieille dame, il la

trouve vide. Il vole et disparaît sans avoir été en situation d'assassiner personne. C'est un simple cambriolage. Quelques mois de prison, seulement. Et il est possible que la carrière du malfaiteur bifurque, suivant les compagnons qu'il rencontrera sous le préau, et qui peuvent être d'adroits cambrioleurs, plus disposés à la ruse qu'à la force. D'eux il apprendra certaines habiletés qu'il n'avait point soupçonnées, et qu'il était incapable d'inventer. On peut bien penser, en tout cas, que sous l'œil des gardiens de la prison, il combinera d'autres coups avec la complicité, et sur les indications de malfaiteurs mieux renseignés. Quoi qu'il en soit, d'ailleurs, nulle puissance ne saurait maintenant l'arracher à l'armée du crime.

Le malfaiteur du premier degré, le plus grossier et le plus brutal, a franchi trois étapes :

Un petit larcin.

Le métier de souteneur.

Le crime.

Cependant, tous les malfaiteurs du premier degré n'ont pas subi cette formation-type. Tous ne sont pas des garçons des faubourgs, amenés par une paresse précoce et le désir de jouissances à commettre un premier délit, qui marque le commencement de la chute irréparable. Certains sont venus assez tard s'enrôler dans l'armée du crime. Certains ont été d'abord des ouvriers courageux, aisément résignés, et qui eussent mené une vie simple, vulgaire et honorable, sans la rencontre de certains hommes —, de certaines femmes, surtout.

Il y a le maçon, le terrassier, le fondeur, qui habite dans les mêmes bouges que les Apaches, qui les fréquente parce qu'ils sont là, parce que lui-même, si petit, n'est guère capable de mépris — et qui se révolte assez peu quand il les entend exposer leurs projets. Il n'a pas une moralité très élevée. Son esprit est faible. Livré de bonne heure à lui-même, voué à un travail exclusivement matériel, secoué par les remous de la lutte économique, vivant mal, et privé d'argent, un long chômage le ferait peut-être criminel. Mais la grande occasion, c'est la femme, qui habite à côté de lui, et dont il s'éprendra un beau jour. Il commencera par lui apporter l'argent de sa paye. Il mêlera sa vie honnête à sa vie méprisable. Et puis le

jour viendra où la fille se lassera de ses vêtements souillés, de ses mains calleuses, et le conviera à quitter l'atelier ou le chantier. C'est la vanité spéciale de ces créatures, que leur campagnon vive, grâce à elles, sans travailler. Il résistera d'abord faiblement. Et puis, s'il cède, il tombe dans le même abîme où d'autres ont chu pour une raison différente. Le voilà, vigoureux et inactif, prêt à tenter les pires aventures. Le voilà mêlé aux souteneurs qui ont débuté par le vol. Le voilà bientôt semblable à eux.

La paresse est le vice initial. Elle s'est déclarée, dans la plupart des cas, depuis l'enfance. Souvent aussi, elle n'est apparue que sous l'influence de certaines circonstances fortuites. Dans les deux cas, elle mène au crime grossier l'homme dépourvu de moyens intellectuels.



Il y a des malfaiteurs plus habiles, qui dédaignent le coup de couteau hasardeux et ses petits profits. Non qu'ils ne soient, aussi, capables d'assassiner. Mais ils méprisent les façons sommaires de s'enrichir momentanément. Ils réfléchissent, et inventent des combinaisons. Ils s'essaient à mettre toutes les chances de leur côté, et ce qu'ils désirent, c'est un fructueux cambriolage. Pas de bruit, pas de « fric-frac »! Bien sûr, ils ont des armes dans leurs poches, mais ils ne demandent qu'à les y laisser.

Ceux-là sont venus d'un peu partout. Il y a parmi eux des Apaches qui ont reçu quelque instruction, qui ont un jour abandonné les quartiers excentriques et le bitume où rôdent les brutes à casquette. Ils émigrent vers des lieux plus élégants. Ils s'abattent sur Montmartre et le quartier de l'Europe. Ils ont vite jeté leur dévolu sur une compagne. Ils portent des souliers vernis. Ils ont un veston assez bien coupé, une chaîne d'or, une cravate neuve, un faux-col luisant. Mais qu'un jour la police fouille la chambre faussement luxueuse qu'ils occupent avec leur amie nécessaire : elle trouvera, très

souvent, la cotte bleue, les chaussures épaisses, le costume enfin, qu'ils revêtent pour certaines expéditions obscures.

Tous ne sont pas venus des boulevards extérieurs. Et il est malaisé de déterminer leurs frontières. Ils se sont recrutés au hasard de la paresse, et des goûts des filles galantes. On trouve dans leur troupe des fils de familles bourgeoises, des jeunes gens que leurs parents ont entretenus plusieurs années dans un collège. Ils n'avaient pas grande intelligence. Ils ont échoué à des examens. Le père est mort. Ils sont venus à Paris pour « chercher une place ». Ils n'ont pas d'argent. Ils sont à l'âge où la moralité hésite encore. Une liaison féminine les gâte. Ou bien le désir de bien vivre sans travailler. Ils vont de chute en chute jusqu'au crime.

Il y a des employés de commerce qui, avec un peu de chance, eussent bien tourné. Il y a tous les déchets d'une grande société. Combien de commissaires de police, interrogeant de tels malfaiteurs, et reconnaissant des renégats de la bourgeoisie, ont été saisis de pitié? Il y a eu, dans leur vie une journée de misère et d'égarement, après laquelle ils sont tombés dans le crime.

Ceux-là apportent à leurs compagnons le secours d'une intelligence dégrossie. Ils n'ont pas peur des titres et de la difficulté qu'on peut trouver à les négocier. Ils ont vécu sans timidité, avant leur chute. Et ils sont évidemment supérieurs aux jeunes vauriens ébahis devant toute richesse et le moindre semblant de luxe. Grâce à eux se forment des groupes plus « cultivés » si l'on peut dire, qui comprennent des hommes de main et des hommes de réflexion.

Leurs entreprises sont extrêmement diverses, et l'on ne peut songer à les énumérer toutes. Suivant que les brutaux dominent ou non, les coups tentés seront plus ou moins sommaires. Les perpétuels cambriolages des maisons de banlieue sont commis par cette sorte de malfaiteurs. Pendant l'hiver, de nombreux propriétaires abandonnent leur villa et viennent occuper leur appartement parisien. Ils laissent de l'argenterie, des tableaux, du linge. Proie facile à saisir sans grand risque. Toutefois, il faut que les malfaiteurs soient assez nombreux. Il faut que l'un d'eux fasse le guet, pendant que les complices percent la porte et choisissent les

objets les plus précieux. Il faut que ceux-ci puissent porter les lourds paquets. Il faudra ensuite vendre les objets volés. Et ainsi une organisation est nécessaire.

Quelqu'un a étudié le crime, s'est rendu compte des facilités d'accès, a examiné et jugé les voisins ou le gardien. Ce n'est pas tout. Le forfait commis, il est indispensable de connaître un recéleur, un « fourgueur », qui donnera de l'argent comptant en échange des objets volés; qui, ensuite, démarquera le linge, mettra les bijoux à la fonte, transformera les objets d'art, et gardera les titres en attendant la prescription. Nous nous éloignons déjà de ces brutes impulsives qui se contentent d'égorger un passant au coin d'une rue pour lui dérober une somme dérisoire.

Cependant, ces cambriolages de villas sont l'œuvre encore de criminels peu intelligents, et sur qui le recéleur prélève d'ailleurs un impôt formidable. Il achète les titres à cinq ou six pour cent de leur valeur. L'argenterie et le linge, il fait valoir qu'il ne s'en débarrassera pas sans danger. Il exploite au maximum l'ignorance des voleurs et la peur qu'ils ont d'une dénonciation. Si bien que ces crimes sont peu lucratifs, et que les malfaiteurs de quelque envergure ne les pratiquent point.



Enfin il y a les criminels d'élite. Ceux-là, autant que possible, ne veulent pas de bruit ni de violence. Ils n'aiment à « casser » ni une porte, ni le moindre coffre. Casser, dit un proverbe de ces drôles, c'est « tomber » (se faire prendre). Donc, sans « casse », ni « fric-frac », il s'agit de s'enrichir. On devine qu'il faudra d'abord des indications précises et une étude approfondie du « coup à faire ». Il faudra aussi des instruments perfectionnés.

Pour l'indication, rien de plus aisé. Un malfaiteur, rôdant par les rues, aura remarqué par exemple une boutique de bijoutier mal défendue. Il en fait part à ses amis. Ceux-ci examinent, contrôlent, interrogent habilement la concierge. Ils savent si le bijoutier habite dans la maison, s'il y a un

gardien, si les bijoux sont placés dans un coffre-fort. Enfin, ils prennent tous renseignements utiles. Après quoi, ils décident de tenter l'opération, et de s'introduire d'abord dans la boutique, la nuit.

Il est assez dangereux d'y pénétrer par la porte. Des agents surveillent la rue, et parfois un passant attardé suit le trottoir. Et puis il faudra souvent relever un rideau de fer. Opération bruyante, et apparente, qui éveillera les soupçons de chaque voisin. Aussi avons-nous vu, voici quelques années, surgir les « perceurs de murailles ». Ils louaient un appartement contigu au magasin, ou bien l'appartement immédiatement supérieur. Et, la nuit, ils creusaient un trou dans la muraille ou le plancher. Besogne assez aisée, et pour laquelle ils avaient le concours d'un ancien ouvrier menuisier, serrurier ou maçon. Aussi bien, le premier venu, avec quelque patience et quelque vigueur, est capable de percer un mur. Une fois dans la place, on ouvrait le coffre-fort. Pour cette opération, il fallait un attirail extrêmement moderne. Soit que les voleurs fissent sauter la porte à l'aide de petites cartouches de dynamite, soit qu'ils usassent d'un chalumeau oxydrique pour découper une ouverture dans la cloison d'acier, ils profitaient de connaissances scientifiques, et employaient des procédés qui sont venus, dit-on, de l'étranger. Ceux-là n'étaient pas des malfaiteurs vulgaires. Sans doute eussent-ils tué, au besoin, l'agent ou le gardien qui eût troublé leur tâche. Mais certainement ils auraient préféré la fuite. Et, soucieux de ne laisser aucune trace, quelques-uns portaient des gants en caoutchouc. Toute la science précise et compliquée de M. Bertillon est mise en déroute par des précautions semblables.

Il y a des malfaiteurs qui disposent d'un matériel encore plus perfectionné que les chalumeaux, les lampes électriques et les cartouches de dynamite. Leurs plus petits instruments sont des manières de chefs-d'œuvre. Ils ont des vilebrequins et des forets américains d'une solidité et d'une puissance merveilleuses. Ils ont de petits instruments démontables qui tiendraient dans une trousse de couturière, et qui leur suffisent, néanmoins, à ouvrir toutes les serrures. Ce sont les virtuoses du vol. Ils sont d'ailleurs peu nombreux. En outre, s'ils ont été pris une fois, on les retrouvera à chacune

de leurs manifestations nouvelles. Car on reconnaîtra leurs procédés singuliers. M. Hamard était passé maître dans ces identifications. Souvent, à la seule visite de l'appartement, et sur quelques détails spéciaux, il nomma l'auteur du crime.

Adroits, inventifs, ces gens sont, ordinairement, assez peu cultivés. Il est rare de trouver parmi eux un bachelier. Ils sont venus de partout, même de l'étranger. Ce Gilmour qui tenta d'assassiner madame Kolb, en 1900, était l'un d'eux : Anglais taciturne, qui n'avoua rien, ne dénonça personne, et partit pour les travaux forcés sans manifester aucune émotion. On n'eut sur lui que quelques renseignements de police. En 1874, il avait été condamné à sept ans de servitude, à Londres, pour vol dans une maison habitée, la nuit; en 1882, en Australie, à deux ans de la même peine pour complicité de vol. Et puis, il avait subi encore plusieurs autres condamnations. C'est tout ce qu'on savait de lui, et qu'il s'appelait Smith ou Gilmour, à moins que ce ne fût Robinson. Lui-même déclarait n'en être pas sûr, n'avoir ni domicile, ni profession, et ignorer même le lieu de sa naissance. Le 29 mars, il fut libéré du *hard-labour*, et traversa le détroit. Il avait une redingote à revers de soie, un chapeau haut de forme, du linge bien empesé. Quatorze jours après, il s'introduisait dans l'appartement de madame Kolb, se cachait, à trois heures de l'après-midi, derrière un canapé, et attendait la nuit. Il avait apporté ses outils, vilebrequin, pince-monseigneur, pince d'acier pour couper les fils électriques, et puis un sac de sable, en forme de boudin. C'était un casse-tête de son invention, un casse-tête qui ne tue jamais, qui étourdit seulement la victime. Il avait une espèce de fronde, une boule de cuivre fixée à un caoutchouc qui s'attache au poignet. Il se couvrait la tête d'un voile noir.

Il ne dénonça jamais celui qui lui avait indiqué « le coup ». Il désigna bien un certain Wilson, mais ajouta qu'il ne pouvait fournir aucun renseignement sur lui. Son attirail lui avait été inutile. Le sac de sable s'était crevé, le caoutchouc de la fronde s'était cassé. Alors il prit une chaise, un verre, le premier objet venu, pour frapper sur la tête de la malheureuse, et faire cesser ses cris. Puis il entendit les voisins qui venaient au secours. Il pensa qu'il était inutile de tuer tardivement.

Il retourna dans les salons, remit sa redingote et ses souliers, et pansa soigneusement une coupure qu'il s'était faite avec le verre. On l'arrêta sans qu'il eût fait la moindre résistance. — « Je venais pour voler, dit-il, à la Cour d'assises. Je ne voulais pas tuer. Tuer n'est pas dans mes idées. »



Un grand nombre de malfaiteurs pensent ainsi, et ne tuent que lorsqu'ils y sont obligés par le soin de leur sûreté. Les « rats d'hôtel », qui s'introduisent dans les chambres des grands hôtels pour voler les bijoux et l'argent des voyageurs riches, ont presque tous le sac de Gilmour. Instrument commode, puisqu'il suffit de vider le sable pour n'avoir plus dans sa poche qu'une espèce de mouchoir plié. Ils ont aussi un flacon de chloroforme. Pas de revolver, un stylet quelquefois, mais dont ils n'aiment pas à se servir. Et puis ils revêtent un maillot sombre, en tissu très fin, qui ne gêne pas les mouvements. Car ils veulent pouvoir se glisser à travers les portes entrebâillées sans qu'un pan de veston s'accroche à une poignée. D'ailleurs, ainsi vêtus, sans une seule ligne claire dans le costume, ils se dissimuleront plus aisément dans l'ombre. Certains portent même un masque. Ils disposent d'un attirail extrêmement perfectionné, et leur principal instrument est une merveilleuse petite pince, qu'ils appellent « ouistiti » et qui sert à saisir dans la serrure l'extrémité de la clef. On s'imagine en effet assez généralement que l'on ne peut ouvrir une serrure lorsque la clef est à l'intérieur. C'est vrai, si le voleur n'a pas de ouistiti. S'il en a un, il pince la clef et la tourne. La porte s'ouvre.

Ajoutons que les rats d'hôtel, s'ils ont eu la chance de trouver libre la chambre contiguë à celle de l'homme riche qu'ils veulent dévaliser, peuvent aisément percer des trous dans la cloison, et, à l'aide d'un vaporisateur à longue canule, endormir leur victime par le chloroforme. Ce genre d'attentat a été souvent aussi pratiqué en chemin de fer.

Aussi bien, il y a un grand nombre d'opérations qui ne comportent pas le crime. Il y a le vol à l'esbrouffe, qui consiste

à bousculer un passant pour lui dérober rapidement son portefeuille. Il y a le vol à l'américaine, où l'on tâche d'abuser un naïf provincial et de le décider à échanger son porte-monnaie plein d'argent contre un autre bourré de papier. Il y a le vol au rendez-moi, par lequel on reprend la pièce d'or dont un commerçant a déjà rendu la monnaie. Il y a toutes les habiletés des bonneteurs, des grecs, et des voleurs sur les champs de courses. Il y a le faux-monnayage — encore que généralement les faux-monnayeurs soient des malfaiteurs extrêmement dangereux. — Il y a les mille manières de prendre l'argent du prochain par astuce, soit en coupant ses vêtements pour y dérober une bourse, soit en faisant paraître dans les journaux des annonces fallacieuses. Il y a toutes les escroqueries et toutes les mendicités, dont le seul exposé emplirait des volumes. Ceux qui les commettent sont des criminels, sans doute. Mais ils ne constituent pas un danger pour la vie des citoyens. Moyennant quelque prudence, on pourra se défendre contre leurs entreprises.



Tous ces malfaiteurs, ceux d'en haut comme ceux d'en-bas, ceux du trottoir comme ceux des confortables villas de banlieue, sont-ils constitués en bandes, ou bien opèrent-ils isolément? Ici, des distinctions sont nécessaires.

Nul doute que les Apaches, ne forment des bandes. Il y a eu les Hommes de Belleville, les Cinq-Points, les Costauds de la Villette, et cent autres. Mais il ne semble pas qu'on puisse dire que ces bandes soient fortement organisées, qu'elle aient des chefs, une tactique, des plans, et des projets certains. Elles ne paraissent guère être que des sociétés amicales. Les Apaches se connaissent pour avoir vécu ensemble à l'école du quartier, ou dans la maison de correction, ou en prison, ou aux bataillons d'Afrique. Ils se réunissent dans les mêmes lieux, suivent la même paresse, sont exposés aux mêmes déconvenues, et aux mêmes poursuites policières. Donc, lorsque l'un d'eux aura besoin de secours pour accomplir un forfait, il le quêtera auprès de ses amis. Si, d'autre part, plusieurs d'entre eux se

trouvent en même temps dépourvus d'argent, ils chercheront ensemble les moyens de s'en procurer. Mais ces associations n'ont ni grande force, ni grande cohésion. S'il y a, comme on dit, « un coup à faire », on le fait avec ses amis. Et voilà tout.

Si l'on examine les malfaiteurs supérieurs, on reconnaît que beaucoup d'entre eux font partie de bandes véritables. Et l'on en distingue aisément la raison. Plus les opérations qu'ils se proposent de tenter sont compliquées, et plus ils ont besoin d'aide : de *la même aide*. Il faut, pour faire sauter la porte d'un coffre-fort, des gens expérimentés, et qu'on ne pourrait remplacer au pied levé. Il faut, pour cambrioler proprement et sans bruit une chambre d'hôtel, des hommes souples, pleins de sang-froid, qui sachent manier au besoin le chloroforme, et qui, le jour, aient des allures assez élégantes pour ne pas éveiller les soupçons. Il faut enfin, pour tous les grands vols, des habiletés manuelles, une dextérité spécialisée.

Il est assez rare qu'un malfaiteur, pour commettre des vols ordinaires, recrute une bande. Toutefois, cela s'est vu. Jacob, le fameux voleur qui fut arrêté à Abbeville, et jugé par la Cour d'Amiens en 1905, avait une quarantaine de compagnons. Il envoyait à travers la France des éclaireurs qui étudiaient les bonnes affaires, et qui lui télégraphiaient aussitôt qu'ils pensaient l'opération possible. Sur quoi Jacob arrivait avec quelques-uns de ses affidés, se rendait directement à la maison indiquée, la pillait, et retournait sans tarder à la gare avec son butin. C'est lui qui vola les magnifiques tapisseries de Saint-Martin de Tours. On en retrouva quelques-unes chez sa mère, qui habitait à Paris, rue Leibnitz. L'une d'elles était en morceaux. La mégère y avait taillé des portières, et quelques petits tapis.

Cette bande avait son organisation, ses mots de passe, et même son chiffre.

P	O	R	T	U	G	A	I	S	E
1	2	3	4	5	6	7	8	9	0

Pour écrire Paris, on écrivait : 17389. Toulon était 425*l*2*n*, etc. La bande avait son fabricant d'outils, Pélissard,

et son voleur au chloroforme, Henry. Elle avait sa discipline et ses habitudes. Enfin, on peut la rapprocher un peu de la bande Bonnot, parce que plusieurs des bandits, et Jacob d'abord, se réclamaient de l'anarchie et étaient prêts à tuer les agents qui les arrêteraient. Clarençon, l'un des principaux lieutenants, fut le premier malfaiteur français qui se servit du pistolet Browning. A Abbeville, ils tuèrent un agent et s'enfuirent. On put saisir l'un d'eux, dont les demi-aveux amenèrent l'arrestation de tous ses complices.

C'était là une bande de voleurs. Les bandes d'assassins ne se rencontrent plus guère qu'en province, où il est plus difficile qu'à Paris de recruter rapidement des hommes déterminés au crime. Ainsi avons-nous vu, en ces dernières années, la bande David, qui terrorisa la région de Grenoble, et la bande Pollet, qui fit peser l'effroi sur plusieurs départements du nord. David et les frères Pollet étaient d'effroyables bandits, des brutes sauvages, incapables de pitié, qui tuaient sans miséricorde des vieillards et des enfants. « Donnez-moi une minute pour faire ma prière ! » suppliait une fillette, que Canut, le lieutenant de Pollet, allait tuer. Elle n'eut pas cette dernière grâce. Il l'assomma avec un couvercle de poêle.

Il y a eu d'autres bandes encore, celle des Sacristains qui opérait surtout dans les églises, celle des Aristos, celle des Cordons bleus, celle des Cravates à pois. Elles avaient aussi leur organisation solide. Leurs membres se réunissaient dans certains cafés de Montmartre. C'étaient des partisans secrets qui se méfiaient des femmes, et ne risquaient jamais une confidence. Ils furent enfin découverts et saisis par M. Hamard, après des recherches d'une difficulté extrême. Ils volaient un peu partout, à Paris et en province, mais toujours après de sérieux préparatifs, et sur des indications contrôlées.



Il y a aussi des solitaires.

Pour les découvrir hors du flagrant délit, il faut un hasard favorable, et puis d'interminables « filatures ». L'isolé habite souvent dans une villa de banlieue, où il mène une existence

tranquille, et qui n'effarouche point les voisins. Dans la journée, il vient à Paris, flâne par les rues, observe les maisons, et voit des volets fermés sur toute la longueur d'un étage. Il entre dans la loge de la concierge, s'informe discrètement, étudie sommairement les lieux. Le locataire est absent depuis un mois. Il ne reviendra qu'à l'automne. C'est bien. L'homme passera une semaine plus tard, constatera que les volets sont toujours fermés, et que la concierge ne l'a pas trompé. Alors il prépare son coup. Il s'introduit enfin dans la maison, ouvre la porte, cambriole, et s'enfuit. Il retourne dans sa villa tranquille, où la police n'a aucune raison de pénétrer. Il est à l'abri.

On ne put arrêter l'un d'eux, voici quatre ans, qu'après quinze mois de recherches compliquées. Celui-là opérait toujours de même manière. Il jetait son dévolu sur un appartement situé au rez-de-chaussée d'une riche maison du XVI[e] arrondissement. Il ouvrait, une nuit, les volets d'une fenêtre par un procédé fort simple : il glissait un « coin » sous les volets jusqu'à ce qu'il les fît se gonfler et éclater. Puis il découpait une vitre avec un diamant, la détachait sans bruit, tournait l'espagnolette et entrait. En l'absence du locataire il pillait à l'aise et disparaissait au petit jour, emportant des paquets. S'il eût été, au lieu d'un simple cambrioleur, un assassin, il eût pu tuer impunément pendant plusieurs mois.

L'homme qui coupa en morceaux la fille Élisa Vandamme ne fut arrêté que sur une dénonciation vague. Il se nommait Ferdinand. Il habitait une petite chambre dans une énorme maison. Il travaillait peu, et au hasard des jours. Il parvenait à gagner quelques pièces blanches en poussant des voitures de blanchisseuses où en portant des paquets. C'était un garçon tranquille, extrêmement poli et fort estimé de sa concierge. Il achetait quelquefois des gâteaux à la fillette de cette femme. Celle-ci se révolta lorsqu'elle vit M. Hamard emmener son locataire. Un assassin? Allons donc! Un homme si gentil, qui détestait le scandale et n'eût pas fait de mal à une mouche! Pourtant, on l'emmena à la sûreté, et il avoua.

Comment la police l'avait-elle découvert? Un jour une locataire de la maison était venue trouver le chef de la sûreté, et lui avait dit : « Une nuit, voilà déjà plusieurs semaines, j'ai

entendu du bruit et des cris, dans la chambre de mon voisin. Ne serait-il pas l'assassin? »

La police surveilla Ferdinand. Elle le reconnut pour un échappé du bagne, et s'en fut l'arrêter aussitôt. Dans un tiroir on trouva la clef de la chambre d'Élisa Vandamme. S'il s'était débarrassé de cette clef, il n'y eût eu contre lui aucune preuve. Or, qu'on ne s'y trompe pas. Cet ancien forçat qui gagnait peu d'argent, eût bien commis quelque jour un autre crime. Après quoi il fût rentré chez lui, sous le regard ami de la concierge. Et l'on n'imagine point par quel moyen on eût pu l'arrêter.



Contre tous ces malfaiteurs, groupés et isolés, qu'ils soient des apaches vulgaires ou des virtuoses du crime, la police dresse une organisation complexe. De quelles forces dispose-t-elle? Quelles sont ses méthodes d'investigation? Comment sont découverts les criminels?

LOUIS LATZARUS

L'IMPÉRIALISME JAPONAIS

Fiers à juste titre de la science militaire et navale qu'ils ont acquise à l'école de la France, puis de l'Allemagne et de l'Angleterre, satisfaits du développement qu'en dix ans, leur commerce et leur industrie ont pris au contact de l'Europe et de l'Amérique, les Japonais se voient, eux, peuple assimilateur, destinés à adapter les idées, les inventions, les besoins de l'Occident aux esprits de leurs frères d'Asie, et, de même que « malgré le froid des rayons de lune le prunier embaume à chaque printemps », de même, malgré des circonstances encore peu favorables, l'essence des civilisations des deux hémisphères commence à s'exhaler dans l'air calme des Iles Divines :

Terutsuki no hikari wa imada samu keredo
Haru ni kawaranu, ume ga kaso suru[1]

Cette place éminente dans le monde le Japon l'a conquise au prix de beaucoup de sang et de beaucoup d'argent : le sang,

1. Poésie présentée par l'Empereur à la réunion qui se tint le 18 janvier 1911 au Palais Impérial. Elle fut portée à la connaissance du public par une édition spéciale de journaux sur lesquels elle précédait le verdict condamnant à mort les vingt-quatre anarchistes qui avaient comploté contre la famille impériale. — Auteurs consultés : pasteur Ebina Danjo, *Taiyo*, XVI. Comte Sawayanagi, baron Watanabe Kunitake, *Taiyo*, XI. Ce dernier après avoir placé le centre de la civilisation orientale en Chine et le centre de la civilisation occidentale à Berlin (?), où est né le socialisme démocratique, conclut en désignant le Japon comme le rendez-vous des deux civilisations.

les générations nouvelles le refont rapidement; l'argent, il faut aller le chercher à l'étranger : le Japonais deviendra commerçant et colonisateur dans ses propres domaines comme l'Anglais, industriel et colonisateur dans le domaine des autres comme l'Allemand, et surtout il se gardera de renouveler les fautes qu'ont commises en la matière la France et les États-Unis[1].

Toutes les grandes puissances dignes de ce nom ont colonisé, or le Japon est une grande puissance, donc le Japon doit devenir puissance coloniale. Son peuple doit se répandre sur les rivages du Pacifique; bientôt, son sol sacré ne suffira plus à nourrir ses enfants.

Chaque jour, dans les périodiques et les revues, c'est un appel à l'expansion inévitable, à la mission sacrée du Japon : ces tirades peuvent nous paraître emphatiques, dépourvues de toute logique, cependant sur la classe éclairée, sur les étudiants de vingt-huit à trente ans qui sont encore à l'Université, avant d'entrer en grand nombre dans l'administration, elles ont beaucoup plus d'influence qu'on ne le supposerait. Les grands hommes du Meiji disparus, le nouveau personnel politique comprendra sans doute quelques-uns de ces théoriciens; et même si le pouvoir les assagissait, l'opinion que pendant des années ils auront guidée, pourrait bien, lors d'une crise, leur forcer la main et les obliger à être conséquents avec les principes qu'ils auront posés.

Le Gouvernement actuel fait tous ses efforts pour que les appels à l'émigration en masse vers des régions actuellement inaccessibles à ses nationaux ne soient pas écoutés; mais la faiblesse des arguments qu'il leur oppose parfois n'est qu'une preuve de son manque de conviction. Sa responsabilité l'oblige à tenir le langage qu'il tient, mais ceux qui le composent sont presque tous de cœur avec cette minorité bruyante pour laquelle la guerre avec la Russie n'a été que le préambule de la pièce à grand spectacle que le Japon doit donner au monde pendant le XXe siècle.

Laissons de côté le sentiment de patriotisme exalté qui

1. Je ne fais ici que reproduire les idées que l'on trouve exprimées à chaque ligne dans les journaux et les revues japonaises depuis 1905 jusqu'à nos jours.

inspire les plus ardents des « jingoïstes » : l'accroissement de la population n'obligera-t-elle pas le Japon à chercher pour ses habitants de nouveaux territoires où ils pourront vivre et se développer à leur aise?

***

Au 31 décembre 1911, les îles japonaises ont dû compter environ 51 591 000 habitants, en 1873 elles n'en comptaient que 33 300 000. Tant que dura l'isolement dans lequel les maintint la domination des Shoguns Tokugawa, l'accroissement de la population fut très lent : l'impossibilité de communiquer avec l'étranger, et, à l'intérieur, les relations difficiles entre les districts montagneux, ainsi que l'interdiction d'importer du riz, provoquaient, les années de mauvaises récoltes, d'atroces famines qui venaient augmenter la mortalité. Joignons-y, peut-être[1], la coutume de tuer des nouveaux-nés : pour éviter la dispersion du patrimoine l'aîné des garçons seul était conservé, les suivants, considérés comme inutiles, étaient supprimés[2], les filles étaient généralement tolérées. Depuis le Meiji l'équilibre s'est rétabli au profit des garçons.

L'augmentation de la population, les statistiques en montrent la régularité, mais est-elle si considérable et le pays tellement surpeuplé qu'il lui faille à tout prix de nouveaux territoires pour y épancher le trop-plein de ses habitants? La densité kilométrique n'est encore au Japon que de 135, quand la Belgique nourrit, sur la même surface, 225 individus, la Hollande 155, l'Angleterre 145. Il faut évidemment tenir compte de ce que les 72 centièmes du Japon sont en forêts ou en montagnes, tandis que la Belgique et la Hollande sont presque exclusivement des pays de plaine. Mais le paysan, au Japon,

1. *Taiyo*, XVI, 15, Ebina Danjo. Nous laissons à M. Ebina toute la responsabilité de cette assertion. Les renseignements que nous avons pu recueillir sur place confirment l'existence de la coutume, mais ils sont loin de lui attribuer l'influence que lui prête le pasteur de Tokyo. Elle existerait pourtant encore. A noter aussi que l'avortement ne fut considéré comme un délit que par les lois du Meiji, et qu'on y avait souvent recours auparavant.

2. Parfois il y avait des ordres formels des daimyos dans ce sens.

ne redoute pas la solitude, et des villages y existent dans les coins les plus perdus, enfin la cabane qui suffirait à peine à une famille blanche abrite fréquemment deux ou trois familles jaunes. Quant au taux d'accroissement de la natalité, il atteint simplement celui de l'Allemagne. Le cas des Japonais n'a donc rien d'anormal, et bon nombre d'entre eux admettent encore que leur pays peut nourrir le double de sa population actuelle. Contre les impérialistes qui voudraient voir leur peuple fuser dans toutes les directions, le comte Hayashi[1] écrit :

On se querelle beaucoup pour savoir que faire de la population qui augmente de 5 à 600 000 individus par an, mais est-ce à dire que cette population est déjà excessive pour la superficie et le degré de richesse du pays? est-ce à dire que si cet accroissement continue il y aura prochainement pléthore? Si dès maintenant elle était trop nombreuse il y aurait une difficulté réelle à répartir ces 500 000 unités, mais dans ce cas ce ne serait pas les 2 ou 3 000 hommes qu'exportent par an les compagnies d'émigration qui donneraient la solution du problème.

Le docteur en droit Kure Bunso tire de ses études statistiques la conclusion qu'au Japon « il y a encore place pour beaucoup d'individus ». D'autres, plus indépendants, comme le comte Yanagisawa Hokei, membre de la Chambre des Pairs, directeur de la Statistique de la ville de Tokyo, disent : « Il est fort douteux que les encouragements prodigués à l'émigration soient une conséquence nécessaire de l'accroissement de la population... », et la plupart, poursuivant leurs calculs, trouvent que le Japon ne sera véritablement surpeuplé que dans une cinquantaine d'années.

Cet accroissement de population durera-t-il? L'adoption de l'hygiène occidentale a-t-elle diminué la mortalité? Nous n'avons pu nous procurer de renseignements précis sur ce point. La propreté étant de longue date une qualité des Japonais, l'hygiène européenne n'a apporté que peu de transfor-

1. *Taiyo*, XVI, 15,33. Ancien ministre des Affaires étrangères et ambassadeur à Londres. — En réalité, librement ou par l'intermédiaire des agences d'émigration, 20 à 25 000 Japonais environ s'expatrient chaque année pour coloniser l'Hokkaido, la Corée, Sakhaline, la Mandchourie, Formose, etc.

mations dans leur pays. En 1904, il y a eu 14 000 cas mortels de dysenterie, diphtérie, peste, etc.; en 1908, on en a enregistré 24 000, et les autres maladies augmentent avec la population. En 1884, le nombre des individus âgés de plus de cinquante ans représentait 3,58 p. 100 de la population, en 1903 il ne formait plus que 3 p. 100. Entre dix et cinquante ans seulement le pourcentage a augmenté.

Quant à l'enfance et en particulier aux tout-petits de un à cinq ans, le tableau est encore moins brillant : en 1903 [1], il y avait 5 987 000 enfants de un à cinq ans contre 5 114 000 de cinq à dix; c'est annuellement une disparition moyenne de 175 500; la mortalité ayant été à cette époque de 938 500, les enfants de moins de cinq ans qui ont succombé forment plus de 18 p. 100 du total. D'après un autre document [2], elle serait bien supérieure : 363 p. 1 000 dans le Japon proprement dit, 455 dans l'Hokkaido. Il y aurait certainement des progrès à réaliser : ne plus porter les nouveau-nés sur le dos, ne plus les alimenter de patates douces; d'ailleurs, malgré les gâteries dont le petit Japonais est fréquemment entouré, le manque de confortable dans l'habitation établit entre les enfants une sélection : ceux qui résistent sont bien endurcis, mais il y a nettement recul : en 1884, les enfants de un à cinq ans représentaient 11,25 p. 100 de la population, ceux de cinq à dix, 11,08, d'où diminution de 0,17 p. 100; en 1903, la proportion tombe de 12,81 à 10,94 soit 1,87 p. 100 [3].

Actuellement au Japon l'augmentation de la population provient d'un accroissement de la natalité; mais les raisons qui tendent à diminuer celle des pays d'Europe ne s'imposeront-elles pas également à une nation qui estime que les épis de riz ne se transforment pas assez rapidement en moisson d'or et qui rêve de se lancer dans l'industrie et le grand commerce [4].

Comme le constate le comte Okuma [5], la modernisation du

1. *Year's Book*, 1910.

2. *Kankoku Takushoku Sanko shiryo* (Matériaux de référence pour la colonisation de la Corée) par le Dr Mine Yashiro.

3. *Year's Book*.

4. *Taiyo*, XVI, 15. Dr Terao Toru, ancien conseiller des Affaires étrangères.

5. *Taiyo*, XVI, 15, 2.

Japon entraîne avec elle tout un cortège de misères qui influeront sur le développement du peuple et en particulier sur celui de la classe ouvrière qui, si les désirs des dirigeants se réalisent, gagnera chaque jour en importance. Cette année seulement a été votée une loi réglementant le travail dans les manufactures; jusqu'ici le sort des ouvriers, et surtout des ouvrières que la police ramène impitoyablement à l'usine quand elles s'en échappent, était souvent lamentable : éducation défectueuse; relâchement des mœurs; manque d'hygiène et surcroît de travail. Dans les filatures, c'est douze, quinze, seize heures de présence; dans les moments de presse, en certains ateliers, on retarde la pendule, on fait passer des nuits entières, on n'accorde que cinq minutes pour les repas; parfois, on fait travailler de la main droite pendant que l'ouvrière tient, de la gauche, une boule de riz qu'elle grignote. Il est des cas où l'on fait travailler vingt-quatre, trente-six heures de suite. Il y a travail de jour et travail de nuit, mais les rôles ne sont intervertis que tous les dix jours. Pour le recrutement, les usines envoient des rabatteurs qui captent les jeunes filles des campagnes par de belles paroles. A les entendre ce serait le paradis; elles viennent, voient, et c'est l'enfer; les filles veulent fuir, ce sont alors les mauvais traitements. Il y a 500 000 travailleurs dans les fabriques ou usines qui emploient au moins 20 ouvriers : 70 p. 100 sont des femmes. Quand les hommes ont à se plaindre, ils trouvent le moyen de le faire, et au besoin ont recours à la grève, pour faire valoir leurs droits. Quant aux femmes, il n'en va pas ainsi, elles sont obligées de se soumettre aux ordres du patron[1].

En 1910 un projet avait été établi par le Gouvernement, mais il avait soulevé de telles objections de la part des manufacturiers et en particulier des filateurs, qui, en 1910, employaient 414 000 femmes contre 72 000 hommes, qu'il a été remanié dans un sens plus favorable aux patrons, sans pour cela les contenter. Nous pouvons imaginer par les propositions de ces deux projets[2] ce que doit être à l'heure

1. Dr Suwada Kumaio dans le *Taiyo* 1909, cité par les Mélanges.

2. Projet déposé sur le bureau de la Chambre le 1er février 1911.

actuelle le travail de ces femmes qui composent environ le treizième de la population productrice du pays[1]. Le premier projet (1910) fixait à douze heures, sauf les cas exceptionnels, le temps de travail des femmes et celui des enfants de moins de seize ans; le deuxième, qui fut adopté, permet à certaines industries de le prolonger de deux heures[2]. D'abord les femmes et les enfants ne devaient plus travailler entre 10 heures du soir et 5 heures du matin, maintenant, ils devront reprendre la chaîne dès quatre heures. Les cas d'exception au détriment des ouvrières se multiplient. L'ancien projet exigeait quarante-cinq minutes de repos par six heures de travail, avec le nouveau, elles se contenteront de trente. Et encore ces modestes améliorations ne seront intégralement applicables que d'ici à quinze ans[3].

La loi est assez éloquente pour que nous nous abstenions de la commenter; au Japon, même, elle n'est pas sans provoquer d'amères réflexions; la vitalité de la race et sa force reproductrice recevraient une rude atteinte le jour où l'industrie, doublant ou triplant son appétit monstrueux, consommerait 1 200 000 femmes au lieu des 400 000 qu'elle exige actuellement : la majorité de la main-d'œuvre restant féminine, il est fort probable que leur protestation ne serait pas assez violente pour obliger les capitalistes à humaniser leur exploitation[4].

La situation sanitaire des ouvriers est aussi pitoyable. Voici ce que dit à leur sujet M. Okami, chef du bureau des services ouvriers au ministère de l'Agriculture[5] : d'après les tables des maladies, 22 p. 100 des ouvriers qui retournent dans leur village y meurent dans l'année qui suit leur arrivée.

1. En 1903, le nombre des femmes mariées de quinze à quarante ans était de 4 683 000. Les âges limites entre lesquels les usines recrutent leur personnel féminin, sont, d'après les affiches, douze et trente ans.

2. L'assemblée des tisseurs de Kanasawa a déposé une motion demandant que l'on puisse prolonger le travail pendant quatre heures.

3. Les deux premiers projets prévoyaient dix ans.

4. Le tissage paie ses ouvriers (1910) moins de 1 franc par jour, les femmes moins de 0,60; les enfants au-dessous de quatorze ans gagnent respectivement 0,45 et 0,35. Il est certain d'autre part que la plupart des patrons ne s'enrichissent pas.

5. *Jitsugyo no Sekai* (Le monde de l'industrie).

Sur ceux-là, 33 p. 100 sont tuberculeux. Dans le Ken de Niigata, la moitié des ouvriers qui ont quitté le travail meurent ou tombent malades l'année suivante; 50 p. 100 sont tuberculeux. D'après les renseignements des auberges qui logent plus de 100 pensionnaires et des directeurs de manufactures possédant des maisons ouvrières, la proportion d'ouvriers malades chaque année est très forte. Par rapport à la situation sanitaire des pays d'Europe ou à celle des prisons du Japon, les malades de l'industrie sont de 20 à 30 p. 100 plus nombreux.

A une sérieuse amélioration du sort de la classe ouvrière correspondrait certainement une nouvelle montée de la population; mais ce n'est cependant pas ce côté de la question, fort important à notre avis, qui inquiète particulièrement les écrivains japonais; les yeux fixés sur l'étranger, ils y cherchent sans cesse des indications sur leur avenir.

L'attraction des villes sur le peuple des campagnes est sensible au Japon comme en Europe. Elle y est facilitée par la multiplication des moyens de transport, la diffusion de l'instruction, la propagande par l'image et, en particulier par le cinématographe, pour lequel le peuple a un goût tout particulier : en 1900, sur 9 900 000 foyers, 5 400 000 étaient des foyers de paysans [1], la proportion, alors supérieure à celle de l'Europe, a sensiblement diminué. La population des agglomérations de moins de 10 000 habitants qui représentait en 1894, 84,4 du total ne forme plus en 1908 que 75,4 [2], et entre 1896 et 1903, la population des villes de plus de 100 000 âmes a passé de 6,01 à 9,15.

Les jeunes gens sortant des lycées, les diplômés des écoles supérieures sont trop nombreux pour trouver tous des situations qui leur conviennent. Les fonctionnaires foisonnent au Japon comme en France : d'après M. Ozaki Ukyo, maire de Tokyo, sur 140 000 lycéens les neuf dixièmes n'ont d'autre ambition que d'émarger au budget national. Beaucoup d'entre eux continuent leurs études à l'Université plusieurs années plus

1. M. Oura, ministre de l'Agriculture.

2. *Year's Book*, 1911.

tard que leurs camarades d'Europe, ceux qui échouent aux différents concours de l'administration, se trouvent, après être restés à la charge des leurs jusqu'à vingt-huit, trente ans, sans aucune position. Les plus favorisés entrent dans les bureaux d'une entreprise de second ordre, ou sont à l'affût de scandales qui seront d'un bon rapport, les autres tombent beaucoup plus bas. Ce sera en vain que certains [1] hommes voudront créer un mouvement vers les écoles de commerce fondées dans beaucoup de villes de province, l'esprit d'initiative n'est pas la qualité dominante du Japonais, il répugne à l'effort, tout aussi bien que ses frères inférieurs les Coréens, et la plupart préfèrent aux risques de l'industrie les modestes salaires qu'assure l'administration.

La vie devient chère, nous dit-on aussi, en dix ans elle a augmenté de 46 p. 100, quand, à l'étranger les villes les plus atteintes étaient New-York avec 40 p. 100 et Londres avec 34 p. 100 [2]; mais il convient de reconnaître que parallèlement les salaires ont augmenté, sans toutefois atteindre le même pourcentage : en prenant pour unité la moyenne des salaires de 48 professions manuelles en 1900, on constate qu'en 1909 la nouvelle moyenne est devenue 1,44 [3]; nous sommes bien près de l'équilibre. Les soldes des officiers et des fonctionnaires ont été augmentées en 1910 de 30 p. 100 pour les premiers, de 25 pour les seconds, si bien qu'en définitive, même après une guerre dont les conséquences financières pèsent lourdement sur le pays, les conditions d'existence, d'après les courbes des prix et des salaires, ne se trouvent pas très modifiées. Mais le malaise vient des besoins nouveaux que se créent les Japonais d'une certaine classe. Cette tendance au luxe a été assez sensible pendant ces dernières années pour provoquer un rescrit impérial [4]. Dans la masse du peuple, elle ne se traduit guère que dans l'alimentation : le paysan ne mélange plus son riz à l'orge et au seigle, ce qu'il faisait souvent autrefois, le peuple des villes compte maintenant le bœuf parmi ses aliments ; mais chez les bourgeois et chez les nouveaux

1. Comte Yanagisawa.

2. *Osaka Asahi*, 27 janvier 1911.

3. *Annuaire financier*, 1911.

4. *Rescrit* du 14 octobre 1908.

riches, le désir d'un plus grand confortable est sensible : dans les constructions neuves qu'occuperont des familles d'une situation très moyenne, commerçants, professeurs, avocats, médecins sans fortune, le verre se substitue de plus en plus au « shōji » de papier, l'électricité s'introduit partout, et malgré la modicité de son prix de revient, elle coûte pourtant le triple du pétrole; il n'est plus exceptionnel de trouver dans les mêmes maisons des meubles européens, des tables et des chaises. Dans la classe riche, le luxe anglo-saxon est naturellement plus répandu encore; même lorsque la simplicité de la demeure japonaise est conservée, le luxe réapparaît dans les parures : les femmes portent des bagues enrichies de pierreries; les fins objets que les artistes d'autrefois ciselaient avec tant d'art, les minuscules boucles de ceinture, par exemple, passent entre les mains des collectionneurs étrangers et les bijoutiers leur en substituent d'autres dont le seul ornement sera un gros brillant. Instruits par les Européens de la valeur des trésors artistiques qu'ils possèdent, les collectionneurs par snobisme font monter à des prix insensés les vieilles poteries coréennes et les kakemonos de maîtres : en dix ans, le prix des objets d'art a décuplé. Au mois de décembre dernier la vente[1] d'une des collections renommées de Kyoto a donné 1 500 000 francs, dépassant de près du double l'estimation du propriétaire : tel autographe minuscule (papier d'environ 15 cm. q.) a été payé 28 000 francs, un kakemono de Maruyama Okyo 56 000 francs. Cette classe de parvenus peut solder son luxe; c'est surtout dans la petite bourgeoisie que les difficultés existent; c'est chez elle surtout que les mariages se feront plus tardifs : « l'homme cherchera de préférence une veuve, une femme d'un certain âge qui lui donnera moins de bouches à nourrir, et lui apportera elle-même quelque argent[2] ». En même temps se développe l'esprit d'économie, le sentiment de l'épargne[3], phénomène tout à fait nouveau que les emprunts émis par le Gouvernement à l'intérieur ont favorisé. On reconnaît que le service militaire est d'un poids bien lourd

1. Dans ces ventes, il n'y a pour ainsi dire pas d'acheteur étranger.

2. Dr Kure Bunso.

3. Les dépôts à la Caisse d'Épargne ont passé de 23 millions de yens en 1900, à 126 en 1910. Kure Bunso.

pour les garçons et l'on pressent qu'il viendra un moment où les enfants ne montreront plus tout l'empressement d'autrefois à prendre à leur charge et à leur foyer leurs parents encore jeunes.

Attraction des villes, déclassement et inutilisation des diplômés, manque d'équilibre entre les besoins de la bourgeoisie et le numéraire dont elle dispose ; tout cela pourrait bien amener le Japonais de la classe moyenne à limiter les naissances : il ne ferait en cela que suivre les conseils de M. Ukita Wamin, directeur du *Taiyo*. « La limitation des enfants est un résultat économique, hygiénique et intellectuel de la civilisation ». Que des écrivains ayant un nom dans le monde des lettres avouent de pareilles théories, voilà qui est plus significatif que toutes les constatations.

Au total, toute amélioration du sort de la classe ouvrière, déjà si prolifique dans de mauvaises conditions, se traduira par une augmentation de la population ; tandis que le développement du pays rendra la situation plus dure pour la petite bourgeoisie.

Pour le moment, la population continue de croître avec une belle régularité, en dépit de la situation déplorable d'une partie des mères de famille, et les progrès du bien-être et du luxe, bien que très réels, sont loin d'être, pour le Japon d'aujourd'hui, une menace comparable à celle qu'ils constituent pour certains pays d'Europe.

Il paraît donc légitime de compter sur un accroissement continu du peuple japonais.

Comment se nourrira-t-il ?

Comme par le passé, le riz reste la base de son régime. Les autres aliments, poissons, légumineux, viandes y interviennent en proportions variées, mais quand bien même les îles japonaises abriteraient 100 millions d'individus, les mers qui les entourent leur fourniront toujours le poisson qu'ils consomment en si grande quantité, les terres impropres à la culture du riz leur donneront leur *daikon* [1] ; quant à la viande, elle n'est encore qu'un aliment auxiliaire, malgré la plus grande consommation qui en est faite depuis quelques années. La ques-

1. Sorte de grosse rave.

tion du riz résolue, le peuple japonais pourrait, s'il le voulait, connaître longtemps encore la joie de vivre dans ses îles, et n'inquiéterait pas le monde par son ambition. Certains économistes estiment la chose possible. Voyons leurs conclusions; elles préciseront l'instant où l'expansion dont rêvent les politiciens japonais deviendra une nécessité.

Comment donc le Japon qui demande du riz à l'étranger pour nourrir ses 50 millions d'habitants devra-t-il faire pour en alimenter le double[1]?

En 1910, le pays possédait 2 949 000 hectares de rizières contre 2 411 000 hectares de champs utilisés par d'autres productions : ces rizières ont produit la même année 46 633 376 kokous[2] de riz. Or l'année qui a précédé la loi sur l'ajustement des terres arables, en 1899, la superficie cultivée en riz était de 2 839 000 hectares et produisait 39 700 000 kokous; pour une augmentation de moins d'un trentième dans la surface, la production a augmenté d'un cinquième; le rendement est d'ailleurs assez irrégulier selon les années, mais pour la moyenne des dix dernières, il a été de 1 kokou 610 par tan carré (tan = 9 mq. 9 174) contre 1 k. 394 en 1899. Des progrès sensibles ont donc été réalisés dans la culture : meilleure répartition des emplacements, emploi plus judicieux de l'irrigation, substitution de l'engrais artificiel à l'engrais naturel[3]. Toutefois le rendement des rizières n'est pas susceptible d'un accroissement indéfini; des spécialistes[4] estiment que si l'on arrive à obtenir 2 kokous par tan carré, c'est là un maximum, et le paysan ne fait pas le nécessaire pour l'obtenir : le Japon ne se prête pas à la grande culture, les instruments aratoires

1. Voici le tableau des mouvements du riz pendant ces dernières années :

	Importation.	Exportation.
	—	—
1905	47 891 000 yens	3 126 000
1906	26 172 000 —	3 687 000
1907	30 931 000 —	3 664 000
1908	22 688 000 —	3 910 000
1909	13 585 000 —	5 865 000
1910	8 644 000 —	5 900 000

Le paysan aime mieux exporter son riz de qualité supérieure et consommer le riz étranger qui est meilleur marché.

2. 1 kokou : 180 litres.

3. Tourteaux importés de Mandchourie.

4. Dr Sato Shosuke, président de l'Université de Sendai.

perfectionnés coûtent cher, la poussée du riz lui-même, le repiquage des plans exigent la présence de l'homme, et si la bête de labour plus largement employée permettait de réduire très notablement la main-d'œuvre, le riz ainsi obtenu ne serait-il pas plus coûteux que celui qui résulte du travail de la famille du paysan? Car celle-ci, malgré l'appel indéniable des villes, ne déserte pas encore en masse sa campagne. Le recensement des animaux domestiques pendant ces dix dernières années montre le peu de désir que le laboureur a de se voir substituer le bœuf ou le cheval; en 1898, il y avait 1 230 000 bœufs ou vaches et 1 588 000 chevaux; en 1909, 1 350 000 et 1 551 000. Le Gouvernement a beau encourager les sociétés agricoles, — il y en a plus de 10 000, — elles ne semblent pas développer chez le cultivateur un esprit d'association profitable à tous, et si ce sentiment existe parfois à l'étranger entre Japonais qui ont besoin de se soutenir, ils en sont plutôt dépourvus dans leur propre pays.

Pour obtenir les 120 millions de kokous nécessaires à une population de 100 millions d'habitants, voilà ce que propose le docteur Sato Shosuke[1] :

Il faut doubler la superficie des rizières, convertir en rizières une partie des champs arables, — le gouvernement est de cet avis, — mais cela ne suffira pas; dans l'Hokkaido où l'espace ne manque pas, un certain nombre de terres ont été reconnues aptes à la culture du riz[2]. On pourrait lui consacrer jusqu'à 630 000 hectares; mais, comme le riz a besoin de chaleur autant que d'humidité, il faudra modifier les procédés agricoles et prévoir malgré tout une mauvaise récolte sur six; reste à trouver 2 400 000 hectares que l'on n'obtiendra certainement pas en défrichant bois, montagnes ou plaines du Japon proprement dit. Formose et la Corée devront fournir le reste.

Notre auteur estime que le Japon peut nourrir ainsi ses 100 millions d'habitants; mais d'après ses seules estimations, la situation ne nous semble pas si simple : pour le déboisement dont il parle, par exemple, il est fort probable qu'après la cruelle expérience des inondations des dernières années, on ne voudra pas risquer d'en provoquer de nouvelles et de plus

1. *Taiyo*, XVI, 15, 245.

2. En 1908 on y a récolté 292 000 kokous donnant un rendement de 1,13 au tan carré. Actuellement il y a environ 40 000 hectares consacrés au riz.

désastreuses en abattant de nouvelles forêts. Il faudrait en outre que les Japonais émigrassent en grand nombre dans l'Hokkaido pour le cultiver et aussi en Corée, sinon à Formose. Or le Japonais n'émigre pas parce que son pays n'a plus de place pour le loger ni de riz pour le nourrir, il cherche un pays à capitaux qui l'emploiera comme ouvrier, qui lui offrira des salaires triples ou quadruples de ceux qu'il a chez lui et qui lui permettra ainsi de rentrer le plus vite possible au pays. L'émigration japonaise a diminué subitement après la fermeture des États-Unis aux Japonais, et ni Formose, ni la Corée, ni l'Hokkaido n'ont beaucoup profité de cette interdiction américaine.

La question du riz se pose donc impérieusement au Japon : les impérialistes semblent être dans le vrai quand ils proclament que le sol ne pourra bientôt plus suffire à l'alimentation du peuple : dans dix ou quinze ans, l'émigration deviendra une nécessité.



Le Japonais est-il armé pour lutter avec avantage contre les rivaux qu'il rencontrera en pays étranger, et dans quels pays doit-il réussir le plus facilement?

Certains Japonais redoutent qu'un des obstacles à la prospérité de leurs colonies ne provienne du manque de confiance en la femme que le Japonais laisse trop facilement en arrière [1] ; d'autres, attribuant le succès des Allemands à leur amour de la vie de famille et l'insuccès des Français à ce qu'ils ne connaissent pas une telle vie [2], voient, dans l'institution familiale au Japon, un gage de réussite à l'étranger. Tous restent d'accord pour déclarer que le Japon a devant lui un fort brillant avenir.

1. *Taiyo*, Shimada Saburo.

2. *Taiyo*, Dr Tabete. La littérature française mise entre les mains des Japonais soit en anglais, soit dans leur langue, comprend la plupart de nos grands romanciers réalistes, Maupassant en particulier; beaucoup de Japonais ne jugent notre moralité que d'après ces auteurs : leurs opinions se trouvent souvent affermies par ceux de leurs compatriotes qui ont fait un court séjour à Paris, ils résident généralement au Quartier Latin et Montmartre ne leur est pas inconnu.

Une des raisons, auxquelles on a le plus fréquemment recours, à l'appui de cette thèse, est celle que l'on tire de l'origine des races : les Japonais ne sont pas des autochtones, d'après leurs écrivains, ils sont un mélange de Malais, de Coréens, d'hommes tombés du ciel (*sic*)[1], — les premiers empereurs ne sont-ils pas d'origine divine? — d'Aïnos et de Chinois. Composée de tant d'éléments disparates, mais bien fondus au cours de l'histoire, la race tiendrait des Aïnos, des Coréens et des Chinois un tempérament qui lui permettrait de vivre dans les climats froids ou tempérés, tandis que le sang de ses ancêtres malais lui donnerait les qualités nécessaires pour résister aux chaleurs équatoriales. Les deux autorités les plus sérieuses : Boels et Rein[2] considèrent les Japonais comme de purs Mongols introduits peu à peu dans l'archipel par la Corée. L'hypothèse séduisante d'une infiltration lente de Malais, remontant d'île en île, par Formose et les Luchu ne repose sur aucune base certaine[3]. Au surplus, les Japonais, pendant les siècles d'isolement qu'ils ont vécu dans leur pays, ne se sont guère répandus du seul côté où ils pouvaient le faire : vers le Nord, et depuis l'ouverture du pays, leur expansion a eu lieu suivant les longitudes : Hawaï, États-Unis, Canada, bien plus qu'en latitude. Se trouvant bien chez eux, ils n'éprouvaient guère le besoin d'aller ailleurs; mais aujourd'hui que l'émigration va devenir une nécessité, de quel côté vaudra-t-il mieux la diriger? au Nord ou au Sud? Les écrivains qui reconnaissent la difficulté pour le Japonais de se développer dans les climats différents du sien sont rares. La plupart, s'appuyant sur des raisons raciales, estiment qu'il peut réussir partout.

1. *Taiyo*, XVI : Takegoski Saburo, Ebina Danjo.

2. *Die Korperlichen der Japaner.*

3. D'après le père Papinot, si les Japonais avaient du sang malais dans les veines, ils le tiendraient de leurs ancêtres aïnos venus de Malaisie à une époque inconnue. La thèse la plus japonaise est présentée avec quelque vraisemblance dans les ouvrages de M. Kumé, le seul Japonais qui ait osé tenter un essai historique sérieux; d'après lui, il y aurait eu une invasion d'une race conquérante venue du Sud vers le x[e] siècle avant notre ère. Même dans ce cas, l'influence originaire aurait eu le temps de se modifier; en outre le fait n'est nullement établi. L'étude de l'origine des peuples et la critique historique sont encore à l'état embryonnaire au Japon. Il en sera ainsi tant que l'histoire officielle ne voudra pas renoncer au dogme de l'origine divine; les quelques savants qui veulent soulever un coin du voile de la préhistoire sont très mal venus.

A notre avis, malgré le climat chaud d'une partie de ses îles, le froid convient mieux au Japonais que le chaud : la campagne de Mandchourie l'a prouvé ; les Japonais ont mieux supporté l'hiver que les Russes [1]. Ces derniers s'accommodent très bien de froids excessifs, en se couvrant abondamment et en se calfeutrant dans une isba surchauffée, mais le Japonais supporte — 4° — 5° et au delà sans se couvrir du tout, dans des maisons de papier que n'échauffent guère quelques morceaux de charbon enfouis sous la cendre : même dans les régions très froides de l'Empire, comme l'Hokkaido, la natalité est de 26 p. 1 000 contre 11 p. 1 000 au Japon même [2]. La chaleur est beaucoup moins favorable au Japonais, sujet dans les pays tropicaux à la plupart des maladies des blancs. La population japonaise de Formose [3] est souvent décimée par la malaria, et, l'on y promet aux immigrants l'hospitalisation et les soins nécessités par cette maladie. Les pays au soleil toujours égal, où les feuilles ne verdissent ni ne tombent, ne plaisent guère aux Japonais qui n'y rencontrent plus le blanc de leurs pruniers l'hiver, le rouge de leurs érables en automne. Leur consul à Singapour [4] affirme qu'ils peuvent parfaitement y vivre : « Si la température à l'extérieur est tout à fait insupportable — car on se trouve (à Singapour) à moins de 1 degré de l'équateur — la chaleur des habitations n'y est pas si terrible. » Autant vaut dire que le Japonais supporte un tel climat tout à fait comme le blanc, en ne sortant que lorsqu'il n'y a plus de soleil ; mais ce n'est pas là ce que l'on demande à un émigrant colon, or le Japonais exporté sera longtemps encore un travailleur manuel et c'est seulement comme tel qu'il est dangereux pour le blanc.

Une autre raison, paraît-il, en faveur des chances d'expansion du Japon, c'est l'esprit aventureux du peuple. On invoque les deux expéditions de Corée, les quelques relations que le pays eut autrefois avec les Philippines et le Mexique, les

1. Roger Dorient, *le Japon et la politique française.*

2. Il est vrai qu'il faut tenir compte de la vigueur et de la jeunesse des paysans recrutés pour cette colonisation.

3. 83 000 cas en 1908.

4. M. Suzuki Eisaku.

exploits des flibustiers commerçants au début du XVIIe siècle. Ces témoignages, fussent-ils clairement établis, tourneraient contre ceux qui les invoquent, car ils ne démontreraient que l'impuissance des Japonais à organiser après avoir conquis. Mais tels de ces témoignages ne reposent que sur des légendes, transmises pendant cinq ou six siècles de bouche en bouche avant d'avoir été fixées par l'écriture dans le *Kojiki* et le *Nihonji*, qui sont les sources, peu sûres, de l'histoire du Japon. Ils nous parlent d'une première expédition de Corée, dirigée par l'impératrice Jingo, alors que les annales chinoises mentionnent au IIIe siècle l'existence d'une reine du pays de Wo (Japon), mais ils ne disent pas qu'elle ait envahi le continent; le plus ancien ouvrage historique coréen [1] parle d'une alliance entre une reine japonaise et l'un des royaumes, ce qui pourrait bien être un aveu de vassalité. Il semble donc qu'il y ait eu réellement des relations entre les îles japonaises et le continent, mais tant qu'une comparaison précise des annales des trois peuples n'aura pas été faite, on ne peut accepter la version japonaise comme rigoureusement authentique [2]. D'après Kume, l'événement se serait passé vers l'an 340 de notre ère, et pendant environ 300 ans le Japon serait plus ou moins intervenu dans les affaires de la péninsule, y entretenant des forts, y recevant tribut. Il y eut envoi de présents jusqu'au temps de Ashikaga, puis ces redevances n'ayant plus été payées, ce fut le prétexte de la deuxième expédition, celle d'Hideyoshi à la fin du XVIIe siècle. Elle dura plusieurs années et après des alternatives de succès et d'insuccès, les troupes japonaises laissées à elles-mêmes par la négligence du Taiko, décimées par petits paquets, durent se retirer devant les armées que la Chine avait fini par envoyer au secours de la Corée [3]. Le seul résultat fut de couvrir la Corée de ruines et de détruire une partie de l'élite de la classe guerrière japonaise; les atrocités commises par les Japonais laissèrent un souvenir ineffaçable dans l'esprit des Coréens [4].

1. *Sam Kouk sa Heui*, l'histoire des 3 royaumes.

2. Père Papinot.

3. Hideyoshi avait envoyé d'abord 130 000 hommes, puis 100 000; on estime à 50 000 le nombre de ceux qui ne revinrent pas.

4. On voit encore aujourd'hui, en plein Kyoto, un tertre appelé le « tertre

Les rapports officiels avec les Philippines furent provoqués par le shogun Ieyasu qui voulait entrer en relations avec l'Espagne pour envoyer, grâce aux vaisseaux des blancs, quelques-uns de ses sujets au Mexique dont il avait entendu vanter les richesses. Il y avait dans l'archipel 15 000 Japonais dont le caractère insoumis donnait souvent beaucoup de peine aux gouverneurs espagnols[1]. Quatre vaisseaux nippons furent autorisés à venir y trafiquer tous les ans, puis un certain nombre de commerçants Japonais apprirent des Espagnols la route de l'Amérique. Malheureusement quelques années plus tard, le Japon était fermé aux étrangers et les shoguns faisaient détruire les quelques bateaux de modèle européen construits pour les voyages au long cours. Quelques insulaires plus entreprenants, en particulier des marins de Kyushu, n'en continuèrent pas moins à parcourir les mers du Sud, y faisant, d'après leurs descendants qui en sont très fiers, beaucoup plus la piraterie que le commerce, au point qu'à Formose et dans certaines provinces de la Chine, le nom de Wako, sous lequel on les désignait, effrayait les enfants comme chez nous celui de Croquemitaine. Des Japonais allèrent ainsi jusqu'au Siam et même jusqu'aux Indes ; mais laissés à eux-mêmes, les comptoirs qu'ils fondèrent disparurent rapidement sans montrer la belle vitalité des colonies chinoises qui ne comptent que sur elles-mêmes.

Ces quelques exemples isolés dans les 2 500 ans d'histoire de ce peuple sont bien insuffisants pour qu'on reconnaisse aux Japonais un esprit aventureux. Nous ne les avons exposés que pour présenter tout au long la thèse japonaise, car nous estimons que les considérations historiques valent peu en telles matières : les Italiens ou les Allemands n'ont pas eu besoin de précédent pour aller s'établir avec succès dans l'Amérique du Sud.

Comme preuve de leurs qualités colonisatrices les Japonais mettent encore en avant leur remarquable puissance d'assimi-

des Oreilles », couronné d'un *stupa*, sous lequel sont enterrées des milliers d'oreilles de Coréens. Un seul des généraux japonais en aurait envoyé plus de 30 000.

1. Ceci ressort d'une lettre de don Rodrigo de Vivero, gouverneur des Philippines, à Ieyasu, en 1608 (citée par les *Mélanges*).

lation. Mais il y a confusion : les Japonais ont assimilé avec succès nos lois et nos institutions; ils n'ont encore assimilé aucun peuple : à plusieurs reprises ils ont adopté des civilisations étrangères, mais ils n'ont jamais encore fait accepter la leur à personne. De ce que les civilisations chinoise et coréenne se sont implantées chez eux, il ne s'ensuit nullement que la leur réussisse chez les Coréens. Dans cette péninsule du « Matin calme » sur laquelle le « Soleil levant » daigne jeter ses premiers rayons, ils vont vite en besogne, et multiplient les résultats matériels, mais c'est en vain qu'ils veulent brusquer les Coréens pour les assimiler. Parlant de l'annexion de 1910, un Japonais a dit : « C'est le plus honnête aveu de notre échec en Corée [1]. »

Maintenant que les obstacles à une administration directe ont été écartés, fera-t-on mieux? Beaucoup de Japonais blâment la précipitation de leurs compatriotes : « Il faut surtout nous mettre en garde contre notre tendance à vouloir assimiler trop vite les autres peuples; pour gouverner des races différentes, il faut savoir tolérer leurs mœurs particulières, sans cela on ne se crée que des ennuis. Il faut se mettre à l'école des Anglais [2] »... Malheureusement, en dépit de tels conseils, le peuple japonais est plus disposé à écouter ceux qui lui répètent que du jour au lendemain les Coréens sont devenus Japonais, comme si la capitulation du cabinet coréen, sous la pression du général Terauchi, avait suffi à donner aux insouciants péninsulaires un « Yamato damashii » : de Corée placée sous le régime militaire, bien peu de nouvelles parviennent : les précautions prises au moment de l'annexion ne se relâchent pas; les Japonais eux-mêmes se plaignent de l'autoritarisme de leur vice-roi. Peut-être eût-il mieux valu, pour ne pas réveiller l'antipathie de la haute classe, calmée pour un temps par les millions habilement distribués, ne pas revêtir l'empereur de Corée d'un costume de général japonais [3]; c'est un peu trop faire sentir à ces nouveaux Japonais, en la personne de leur ancien souverain, qu'ils sont

1. Yone Noguchi (*Taiyo*, édit. nov. 10).

2. Dr Kanai Nobe.

3. Journal officiel du 8 février 1911 : les autres membres de la famille impériale ont également reçu quelques uniformes moins galonnés.

bien prisonniers. On parle de forcer ce peuple à changer jusqu'à son mode de chauffage — ce qui exigerait le remaniement complet de l'habitation — sous prétexte qu'il consomme le bois en trop grande quantité. A ses Yang-Pang qui l'opprimaient depuis des siècles le Coréen ne préférera sans doute pas l'étranger qui lui prendra en impôts ce que ses maîtres lui prenaient en dîmes, ni sa police brutale qui entre à tout moment chez les particuliers, chauffant l'enthousiasme dans les grandes circonstances et provoquant le pavoisement quand le calendrier l'exige.

Les fonctionnaires coloniaux du Japon n'ont pas l'éclat de leurs généraux. Maintenant que le général Terauchi a nettoyé les bureaux de la Résidence Générale à Séoul[1], on s'aperçoit que le passé n'y était pas brillant : deux heures de présence au bureau, le reste du temps consacré au jeu, à la paresse, aucune autorité chez des chefs dont l'antagonisme était violent, aucun respect chez les subordonnés arrogants vis-à-vis du peuple : la Corée était le lieu d'exil des mauvais fonctionnaires[2].

L'exploitation raisonnée de plusieurs monopoles, et surtout l'augmentation des impôts intérieurs à Formose[3], île riche, à population industrieuse, ont pu développer ses finances au point d'en assurer l'autonomie; mais dans un pays misérable comme la Corée où l'exploitation des ressources demande de gros capitaux, un pareil résultat ne pourrait être l'œuvre de quelques années, à supposer même que le peuple qui colonise eût toutes les qualités requises pour réussir.

Or, à côté de ses avantages naturels que nous avons exposés précédemment et qui ne nous ont pas convaincu, que de défauts il avoue, ce peuple colonisateur! témérité, ou mieux légèreté de la conception, manque de soin dans l'exécution[4];

1. Pour rester impartial, nous n'invoquons ici que des documents indigènes, entre autres une série d'articles du début de 1910 du *Kaikoku Nippo* et plusieurs articles du *Taiyo*.

2. Après l'annexion les deux tiers des fonctionnaires des finances ont été rappelés.

3. Les impôts intérieurs ont passé de 2 250 000 yens en 1902 à 15 850 000 en 1911 et les monopoles de 8 millions à 20 300 000.

4. Par exemple la compagnie de colonisation fondée à grands fracas en 1908 qui n'a encore rien entrepris et dont on réduit peu à peu les attributions — sans parler de tous les effondrements qui ont suivi l'essor prématuré du mouvement industriel en 1907.

manque d'initiative individuelle : on compte trop sur le gouvernement, — et la monopolisation n'est pas faite pour développer l'effort personnel — bien rares sont les entreprises qui réussissent sans son appui ; plus d'héroïsme et de courage sur le champ de bataille que dans la lutte obscure de tous les jours[1], il faudrait de gros changements pour faire des Japonais un peuple colonisateur. Cependant l'optimisme est général : tout compte fait, le Japonais ne se trouve pas mal comme il est, et sa facilité d'assimilation lui suffira, pense-t-il, pour remplacer toutes les autres qualités qui lui manquent.

Nous ne croyons pas que le Japonais fasse preuve dans l'expansion pacifique des qualités qui l'ont fait triompher à la guerre : son courage, exalté par un patriotisme ardent, entretient pendant la campagne une ténacité et une persévérance qui lui font souvent défaut pendant la paix. Alors, si ce peuple d'agriculteurs veut sortir de ses champs, il se trouve dans des conditions économiques peu favorables, sans grandes ressources naturelles, sans grand esprit commercial, il ne met nullement en pratique les conseils de ses « chaires de probité ». Les étrangers ne lui font pas plus confiance en affaires que dans le passé ; et ce n'est pas l'or, en quantités pourtant appréciables, que lui envoient ses émigrants qui rétablira rapidement l'ordre dans ses finances.

Les résultats que le Japon a obtenus à Formose, colonie d'exploitation, montrent que son gouvernement est capable de tirer rapidement parti d'un pays riche, à population active, sans se perdre dans les considérations sentimentales qui font si grand tort à maintes autres colonies étrangères. L'expérience de l'Hokkaido montre, en revanche, le peu de dispositions que présente la masse de la population pour une œuvre qui ne donne pas de suite des bénéfices appréciables. L'occupation de Sakhaline est encore trop récente pour que l'on puisse en tirer une conclusion. Quant à la Corée, le protectorat a, malgré ses défauts, préparé sérieusement la voie à la colonisation. Attendons les résultats de l'expérience commencée depuis un

1. M. Sawayanagi (déjà cité). Notre étude se basant surtout sur les documents japonais, nous n'avons pas voulu faire entrer en ligne de compte les défauts comme la vanité extrême et la cruauté vis-à-vis des peuples inférieurs que les étrangers ont si souvent signalés.

an. Le gouvernement, sans doute quelque peu rude, du général Terauchi, n'est pas tendre aux Coréens, mais il semble au moins vouloir les protéger[1] contre la trop chaude amitié des spéculateurs japonais tout prêts à drainer, en échange d'actions plus ou moins solides, le numéraire répandu par le Japon comme don de joyeux avènement.

***

Mais les voisins du Japon, eux aussi, veulent vivre. Quels obstacles opposent-ils à son expansion?

A l'Ouest, en Corée et en Mandchourie, combien les perspectives sont peu encourageantes!

Les blancs nous repoussent arbitrairement de l'Amérique et de l'Australie, la Sibérie a moins de valeur et est trop froide, restent la Corée et la Mandchourie où il n'y a aucun avantage à s'exiler, où il est tout à fait difficile de réussir. Les salaires des Coréens et des Mandchous sont très bas et les Japonais ne peuvent lutter contre eux. Le ministère a pu tenter de provoquer un mouvement dans cette direction, mais cela n'était destiné qu'à pallier l'échec de l'émigration en Amérique et le comte Okuma a dit dernièrement qu'une concentration en Corée et en Mandchourie était une sottise[2].

Dans dix ans peut-être aura-t-on changé d'avis, les grands transcoréens, en particulier la ligne de Gensan à Séoul, seront terminés. Le pays est très riche en mines, la culture du coton s'y développe, le ver à soie peut y vivre. Les Japonais refouleront-ils les Coréens vers le Nord, comme leurs ancêtres repoussèrent les premiers habitants du Japon?[3] ou bien par « le simple contact de leur civilisation plus avancée » réussiront-ils à transformer un jour le pays en une province vrai-

1. Décret sur le régime des Sociétés en Corée; il a rencontré une opposition furieuse dans la presse japonaise.

2. Dr Terao Toru — Les articles de ce genre sont fréquents, par exemple *Osaka Asahi* (14 février 1911), et les écrivains bridés par la censure gouvernementale rongent impatiemment leur frein et ne dissimulent guère leur haine contre ces blancs « qui vont contre les lois de la nature » et résistent à la marche « pacifique » de l'émigrant japonais vers ces régions où il n'y a pourtant que quelques habitants au kilomètre carré.

3. On a signalé plusieurs fois le passage de bandes d'émigrants coréens dans la province de l'Amour, la Chambre s'en est inquiétée et le gouverneur général a tenu à déclarer qu'il ne s'agissait que d'émigrants temporaires.

ment japonaise, s'ils prennent soin d'en évincer toute concurrence étrangère?

Comme travailleur non qualifié, le colon japonais a une grande valeur; son bon marché le rend capable de supplanter le blanc partout où celui-ci se laissera concurrencer. Mais en bonne posture pour lutter avec succès contre les représentants d'un peuple qui a les plus grands besoins du monde, il perd toutes ses chances quand il entre en contact avec les Chinois surtout et même avec les Coréens; n'a-t-il pas dû les empêcher de venir le concurrencer dans ses îles? Chez eux, le combat ne lui est pas plus favorable et il lui faut tout l'appui de son gouvernement pour lui permettre de vivre [1]. A Formose la population japonaise n'a augmenté en 5 ans que de 30 000 individus et encore au prix de combien d'encouragements [2]! En Mandchourie, où le Japon ne peut encore traiter le paysan chinois comme le Coréen, il n'avait encore (fin 1908) que 28 à 30 000 nationaux; enfin en Corée où le concurrent est un peuple auquel on a assez souvent reproché une apathie insurmontable, la population immigrée n'était que de 145 000 habitants avec une augmentation annuelle de 20 000 [3]. L'ouvrier japonais y est payé en moyenne le double du Coréen [4], mais le salaire journalier n'y est pas encore rémunérateur : en avril 1910, un maximum de 1 yen 35 et un minimum de 0,70; ce n'est pas suffisant pour attirer l'ouvrier qui gagne de 0 yen 60 à 0,80 au Japon et y vit à meilleur compte. En outre, les capitalistes, même japonais, soucieux avant tout de leurs intérêts, lui préfèrent toujours l'ouvrier chinois, moins coûteux et plus diligent. Celui-ci répondant de plus en plus à l'appel qu'on lui adresse, il n'y aurait rien d'impossible à voir, dans un avenir prochain, la Corée fermée au Chinois comme l'est déjà le Japon, et ce peuple se verra, en Corée, obligé de défendre sa main-d'œuvre comme l'Amérique défend la sienne.

1. Dans les ports ouverts, les syndicats de domestiques luttent avec acharnement contre le Chinois : tout Européen qui en engage un, voit sa maison désertée par le reste de son personnel.

2. Je n'insiste pas sur ce cas, car vouloir faire de Formose une colonie de peuplement me paraît une erreur de principe.

3. Depuis l'annexion on parle d'un exode mensuel de 3 000 émigrants.

4. *Year's Book* 1911.

Comme commerçant, non seulement le Japonais est inférieur au blanc, mais encore au Chinois, son plus gros concurrent de l'avenir : plus honnête, possédant une puissance de cohésion qui se passe très bien de l'idée de patrie, le Chinois a su se développer sans jamais compter sur l'appui d'un gouvernement débile. Au Japon, même dans les ports ouverts, les compradores sont aussi nombreux que les Japonais en Chine, Mandchourie mise à part, et la situation qu'ils y occupent est pour le moins aussi importante.

L'ouvrier industriel au Japon, malgré sa puissance d'imitation, n'est pas un travailleur de premier ordre, et M. Oura, ministre du Commerce, proclamait dernièrement la nécessité d'en former de meilleurs si l'on voulait pouvoir lutter avec succès contre l'étranger. Dans l'industrie comme dans le commerce, l'amour du *farniente* ou mieux une longue habitude de prendre doucement la vie et une grande nonchalance existent toujours. Dans l'armée même, on ignore l'heure exacte. Le Japonais ne parle du « time is money » que pour reprocher aux autres Jaunes de ne pas le connaître.

Quant aux professions libérales des Japonais : ingénieurs, médecins, etc., elles n'auront de chance de se répandre à l'étranger qu'après l'installation d'émigrants japonais qui les feront vivre; les travaux d'art japonais n'offrent encore aucune originalité [1] ; dans les constructions navales, ils avouent la supériorité des unités construites en Angleterre [2] et malgré les enseignements qu'ils ont dû tirer de la dernière guerre, quand ils veulent réaliser un type tout à fait moderne c'est encore à l'Angleterre qu'ils ont recours pour avoir le modèle qu'ils s'empressent de reproduire [3]. Dans la médecine, hormis la bactériologie qui convient particulièrement à sa tournure d'esprit et dans laquelle il tient un rang honorable [4], il reste le pâle imitateur des méthodes allemandes. Enfin, il manque de l'esprit d'invention et les fonctionnaires du bureau des bre-

1. Le nouveau Nihonbaski inauguré en avril, sur un des canaux de Tokyo, est encore à 2 arches et n'a certainement pas 60 mètres de long.

2. Déclaration du Ministre de la Marine à la Chambre en 1910.

3. Croiseur « Kongo » de 27 000 Tx commandé chez Wickers en novembre dernier.

4. Le Dr Kitasato, préparateur d'Erlich, a découvert le microbe du tétanos.

vets constatent amèrement que si beaucoup sont pris, bien peu entrent dans la pratique.

Pour le succès de l'expansion du Japon, il faut avoir plus confiance dans l'habileté des plans du gouvernement que dans les qualités de la race. Tout ce que l'on peut demander au peuple, c'est d'agir docilement suivant les indications de ses hommes politiques, qui, instruits par les précédentes déconvenues semblent s'être résignés à conduire avec prudence les affaires. Malheureusement, les débouchés qu'ouvre le gouvernement ne sont généralement pas ceux que le peuple demande et le succès ne répond pas à ses efforts.



Le Japon ne colonisera la Corée et la Mandchourie qu'à son corps défendant, et s'il ne parvient pas à briser la muraille que les États-Unis élèvent contre lui sur la façade orientale du Pacifique. Les expansionnistes forcenés de Tokyo ne doutent pas que le Japon ne doive l'enfoncer, car c'est de ce seul côté qu'ils veulent aller.

Or tandis qu'elle rejette la main-d'œuvre japonaise, l'Amérique, sans attendre une attaque sur la question de l'émigration, s'avise de constater combien la main-mise japonaise sur la Mandchourie nuit à son commerce : elle se fait la protectrice de la faible Chine contre son trop puissant voisin ; elle demande la neutralisation des chemins de fer mandchouriens, et devant son insuccès, elle se fait la promotrice du dernier emprunt de 250 millions. Tout cela venant après les déclarations du ministre Crane aux journalistes de Chicago, le Japon se tient pour averti.

Cette intervention des États-Unis, qui l'a surpris violemment et douloureusement, n'a peut-être pas été tout à fait étrangère à la rapidité avec laquelle, quelques mois plus tard, le gouvernement de Tokyo a prononcé l'annexion de la Corée. Le Japon n'a pas oublié que lors de l'annexion des Hawaï, le gouvernement de Washington avait invoqué, entre autres prétextes, les multiples entreprises de ses missionnaires dans le pays : or, en Corée, sur 500 missionnaires

étrangers, 350 sont Américains; les États-Unis sont de toutes les puissances celle qui a, de beaucoup, les plus gros intérêts économiques dans la péninsule; mieux valait agir avant que l'ancien protecteur n'eût pris une position nettement hostile à son protégé devenu trop entreprenant. Les autres puissances se sont bornées à accuser réception de la communication, mais les journaux japonais ont constaté avec satisfaction la netteté de leur attitude à côté de l'ambiguïté de celle des États-Unis.

En Amérique, venant se joindre à la restriction de l'émigration, des projets de loi, comme ceux qui refusent la propriété de la terre aux Jaunes [1], et qui interdisent les mariages mixtes [2], blessent l'amour-propre japonais. La fortification du canal de Panama, les pourparlers pour l'achat des îles Galapagos qui constitueraient une nouvelle base navale admirablement placée, l'inquiètent à bon droit et ne lui laissent aucun doute sur les intentions de son ancien banquier.

Aux États-Unis, la question de l'émigration japonaise en Californie, qui ne touche que l'ouvrier blanc du Far-West, passe au second plan, tandis que celle de la domination économique de la Chine, qui intéresse tout le commerce de l'Amérique, prend la première place [3]. Les États-Unis, poussés par les syndicats de San Francisco, protègent leurs territoires contre la marée jaune, et en même temps, ils se mettent en mesure d'appuyer autrement que par des paroles les droits qu'ils estiment posséder en Chine, et d'attaqués, ils deviennent assaillants.

Ainsi le Japon est plus menacé par l'Amérique dans son commerce et son influence qu'il ne l'était par la Russie; l'Amérique redoute une invasion de main-d'œuvre asiatique, c'est un peuple fier contre un peuple arrogant, une nation à grande force morale contre une nation aux ressources matérielles énormes, et si les États-Unis n'estiment pas très forte la puissance financière, nécessaire aux longs efforts, de leur adver-

1. Les projets ont beau être repoussés les uns après les autres, ils se succèdent avec ténacité.

2. *Osaka Asahi* (Ar. fév. 1911), — dans le Névada ou Nebraska.

3. En 1904, les exportations américaines en Mandchourie par New-Chang étaient : coton pour chemises 85 385 pièces; en 1907 : 3 590; coton pour drap de lit : en 1904 : 1 140 620 pièces; en 1907 : 282 000. Pour la grosse cotonnade, même chute (*Taiyo* 1909, cité par les *Mélanges*).

saire, le Japon n'a guère d'estime pour les salariés et les déserteurs qui forment les équipages des flottes de l'Union. Nul ne pourrait présager l'issue d'un pareil duel auquel la question de la population pourrait un jour acculer le Japon.



Le Japonais du xxe siècle peut différer extérieurement de celui de l'époque des Tokugawa, il ne porte plus le « chonmage »[1]; il met des chapeaux, va en tramway, en chemin de fer, se sert de l'électricité et du stylographe, mais son adaptation à la civilisation occidentale est très superficielle; il en protège comme d'un étui son ancien idéal de vie. Toutes les pensées des Japonais exposées précédemment sont des transpositions d'idées européennes : à les lire dans leurs revues, on ne reconnaît plus la langue nationale, il semble que tout cela soit traduit de l'anglais ou de l'allemand. L'infime minorité seule adopte, dans ses habitudes et sa manière de penser, nos conceptions occidentales : les vieux Japonais le constatent avec plaisir. Mettant en opposition l'égoïsme du blanc et l'altruisme du Japonais, le docteur Toda Kaichi[2] conclut : « Une partie de la société subit l'influence des pensées de style européen, et il y a des gens dont le caractère fondamental s'en trouve presque altéré, mais c'est là le très petit nombre, et en réalité la grande famille du peuple japonais est restée japonaise comme par le passé. » L'âpreté de la lutte pour l'existence pourrait seule modifier profondément le naturel de l'homme du peuple, et, comme l'espère le pasteur Ebina Danjo, lui redonner l'énergie morale qu'une vie trop facile a peu à peu étouffée en lui. Hormis son patriotisme en temps de crise, le caractère japonais aurait besoin d'être retrempé; le peuple ne souffre pas encore beaucoup de la dureté des temps. La vie des femmes dans les usines peut nous sembler terrible, mais personne n'ignore que si le Japon est le pays de l'altruisme en général, il est aussi celui de l'égoïsme masculin en particulier : le « Danson Johi »[3] n'y a rien perdu de sa force. La femme est l'humble

1. Ancienne coiffure.
2. *Taiyo*, XVII.
3. « Respect au mâle, mépris à la femme. »

servante de l'homme et sa condition comme paysanne n'a jamais été de beaucoup supérieure à celle qu'elle occupe comme ouvrière.

Le Japonais ne voulant pas modifier sa façon de vivre et de penser, il ne nous paraît pas avoir en lui des qualités telles qu'il devienne une menace pour l'Europe. Peuple pourvu de qualités morales sérieuses et de défauts avantageux qui lui assurent une individualité très tranchée et un rang parmi les grandes nations, le développement du Japon a pu présenter une rapidité qui a ébloui le monde; le contact avec les pays blancs, l'introduction du machinisme dans un pays qui l'avait ignoré systématiquement jusqu'alors, ont eu pour résultat de provoquer une brusque montée dans l'exploitation des ressources et la création de nouvelles industries, il en est résulté une production de plus en plus grande qui augmentera sans doute encore, mais à une allure de plus en plus ralentie à mesure que l'ensemble des richesses se trouvera mis en valeur. La situation financière ne permet plus d'espérer un développement comparable à l'essor initial. Il est très probable que le Japon arrivera à se passer du concours de l'étranger pour beaucoup d'articles industriels et que son exportation équilibrera régulièrement son importation, mais il manque des ressources naturelles qui ont fait la fortune de l'Angleterre, qui font maintenant la prospérité industrielle de l'Allemagne et des États-Unis.

Étant donnés les points faibles qu'il présente d'une part, et la résistance qu'on lui oppose de l'autre, le Japon ne pourra pas, en dépit de l'augmentation de sa population, arriver pacifiquement au développement qu'il ambitionne. Aura-t-il recours aux armes pour se donner de l'air ou acquérir de nouvelles colonies? Chaque année l'excédent des naissances rend sa situation plus difficile, et ses chances de réussite diminuent : c'est la flotte américaine qui s'accroît d'unités de combat plus fortes que les précédentes, c'est le canal de Panama que l'explosion des mines déchire peu à peu, c'est la Chine de moins en moins disposée à accepter la tutelle japonaise et qui s'y soustraira si on lui laisse le temps de s'organiser. Malgré tous ses efforts, le Japon ne peut lutter avec ses ressources financières qui n'ont que peu de chances de s'ac-

croître, contre celles des États-Unis qui augmentent de plus en plus. Prendrait-il réellement le parti de se répandre à l'Ouest, au delà de la Corée, que la population mandchoue combattrait avantageusement ses représentants ; et, sur le terrain économique et politique, il retrouvera devant lui, offensif, l'adversaire à la défensive duquel il s'est heurté dans l'Est. L'Australie le repousse avec autant d'énergie, et dans l'Amérique du Sud, au Brésil en particulier où la culture du café devait être pour le Japonais ce qu'est celle de la canne à sucre aux Hawaï, voici que devant les résultats obtenus le gouvernement mikadonal lui-même pense interdire l'émigration [1].

Si l'Amérique de gré ou de force ne s'ouvre pas à ses émigrants, et que son commerce ne l'enrichisse pas, il restera au Japon comme moyen pour refaire ses finances à chercher des colonies d'exportation qu'il exploiterait à la façon de Formose. Dans la zone qu'il pourrait ambitionner les plus indiquées sont les Indes Néerlandaises ou l'Indo-Chine Française. Mais nous devons avouer que dans aucun des articles de journaux ou de revues que nous avons pu parcourir nous n'avons trouvé désignées les colonies françaises, et quand même une campagne préliminaire heureuse lui donnerait l'une ou l'autre, les spectateurs de la lutte, les États-Unis par exemple, ne lui laisseraient vraisemblablement pas recueillir le fruit de ses victoires, sans lui faire chèrement payer leur neutralité.

A l'heure actuelle, au point de vue militaire, c'est dans le Nord que le Japon doit se garder : la marine face à l'Est, l'armée face à l'Ouest; nos possessions du Sud ne peuvent l'intéresser qu'autant que tout sera réglé avec la Chine et les États-Unis ; et, à ce moment même, les possessions hollandaises lui seront une proie plus facile.

Nous ne croyons donc pas que le Japon soit capable de menacer le monde blanc autrement que par un succès momentané de ses armes, et le jour où nous devrons considérer nos possessions d'Extrême-Orient comme menacées par le Japon nous paraît encore bien éloigné.

ARMAND KERGANT

1. *Osaka Asahi*, janvier 1911. — Insuccès également au Pérou.

A L'AFFUT[1]

XI

Chaque jeudi, Catherine, son marché fini, faisait aux *Quatre-Saisons* une rapide visite, pour embrasser son fils au passage, dans le mouvement d'un jour de grande vente. A la hâte, il lui remettait la clef de la chambre, et, traversant seule la ville, cheminant le long des promenades, elle allait jeter son regard maternel et ménager sur le modeste logis, devenu aussi familier pour elle que la salle basse de la Croix-Samson. Elle passait là une heure ou deux, inspectant, rangeant, composant un petit bouquet avec des fleurs sauvages. Sur le lit, préparés et attendant sa venue, elle trouvait un paletot, une chemise, qui avaient besoin d'un point d'aiguille, d'un bouton à recoudre, d'une reprise à faire. Elle goûtait à ces soins, dans cette chambre de garçon où elle restait nécessaire, avec une grande douceur, une extrême mélancolie. Depuis le jour où Louveau, d'une manière si brusque et si imprévue, avait rompu son projet de mariage, Jules n'en avait jamais reparlé. Il n'avait pas même fait une allusion à cette pauvre « R'nestine » qu'on voyait chaque dimanche en sa robe de demoiselle, un peu plus amaigrie par le chagrin. Et Catherine se disait que maintenant sans doute il lui faudrait bien longtemps encore surveiller toute seule l'humble garni.

1. Voir la *Revue* des 1er et 15 mai 1912.

Mais, un jeudi, brusquement, Jules lui annonça une nouvelle.

— Tu ne sais pas, maman ?... Je l'ai enfin réalisé, mon rêve !... Je viens de m'installer... dans mes meubles !...

Il avait loué, dans le centre de la ville, un appartement complet, — chambre à coucher, cabinet de toilette, bureau, — et fait ses commandes chez le tapissier de la grande rue.

C'était un intérieur frais, pimpant, sentant le cuir et la cretonne, et qui correspondait beaucoup moins aux modestes appointements d'un jeune comptable qu'à la prodigue fantaisie d'un fils de famille.

— Oh ! Jules !... quelle folie ! — s'écria Catherine malgré elle.

— Mais non, maman, il y a des choses qu'il ne faut pas faire à demi, tu comprends...

Jules avait un entrain inaccoutumé, une joie nerveuse, un peu fébrile. Il allait et venait dans sa garçonnière neuve, touchait ses meubles, maniait ses chaises. Il s'empressait auprès de sa mère, voulait avoir son avis, obtenir son assentiment, emporter ses félicitations. Il faisait mine de la traiter en connaisseuse, la forçait à admirer la tenture du joli lit de cuivre, la cannelure du fauteuil de son bureau, sa table de toilette, au laquage éclatant. Il lui montra ses habits, — tout neufs aussi, rangés dans leur penderie.

Mais c'était lui, surtout, que Catherine regardait !... Était-ce l'effet de cette chambre nouvelle ou de ce costume qu'il étrennait ?... Il n'avait plus l'air d'être le même garçon...

Et Catherine sentait avec une confuse stupeur combien peuvent changer sous nos yeux, sans que nous nous en doutions, les êtres familiers. Son Jules faisant un héritage, trouvant une fortune, n'aurait pas été plus transformé. Avec sa mise, il semblait avoir modifié son allure et ses manières, le timbre de sa voix, son sourire.

Élégant, le linge fin, la barbe taillée plus en pointe, il avait dans les yeux cette flamme, cette lueur de désir et d'excitation de ceux qui ne voient dans la vie que le plaisir, et aussi cette pâleur de visage, cette mine tirée, fanée, des jeunes gens qui ne dorment plus guère.

Il remarqua l'étonnement de sa mère.

— Voyons, maman, ne prends pas cette figure-là... Pendant mes préparatifs, je n'ai rien voulu te dire, exprès, pour ne pas te tourmenter... Mais, à présent, tu vois comme c'est réussi...

Il l'avait fait asseoir sur une chaise dont la soie crissait sous la jupe dure. Il lui avait pris les mains, ses rudes mains de paysanne. Il la consolait, la cajolait, lui expliquait qu'il ne faisait de tort à personne et que le mieux, dans la vie, était de suivre son goût, son cœur. Quand il justifiait sa fantaisie, il avait l'air de louer et d'excuser toutes les autres. Dans cette manière de lui parler, Catherine devinait aussi un changement. Il ne se montrait pas moins affectueux, au contraire. Il lui caressait les doigts, la regardait doucement, curieusement, comme s'il cherchait et découvrait en elle quelque chose qu'il y avait toujours ignoré. Le ton surtout n'était plus le même, et Catherine, sans se l'expliquer, en sentait la nuance avec une obscure amertume : c'était comme s'il eût parlé maintenant à une dame, à une vraie dame aimable, avec plus d'empressement, de cérémonie, presque de galanterie.

— Avoue, — dit-il, — que c'est un peu mieux ici que la rue des Promenades...

Elle demeurait sur sa chaise, songeuse et muette, oubliant le temps qui passait, sa longue route à faire.

Enfin elle se leva, redressa sa coiffe dans la belle glace de la cheminée, et, au dernier moment, jetant encore un regard sur tout ce luxe si frais :

— J' m'attends, — demanda-t-elle, — que v'là une belle note à payer?...

Jules se mit à rire gentiment.

— Tout est payé, petite mère... J'ai demandé à mon parrain!...

Les jeudis suivants, Catherine n'eut guère envie de revoir l'élégante garçonnière.

Si, dans la chambre des Promenades, en face des grands arbres, elle avait pu conserver encore l'illusion de son rôle maternel, il n'en était plus de même ici. Ce n'était pas un ménage, celui-là, qu'elle aurait su faire. Les beaux habits d'à présent étaient trop élégants, le linge trop fin pour avoir

besoin d'elle. Jules lui donnait encore sa clef, mais il ne paraissait pas avoir bien envie qu'elle en fît usage. Lorsque, poussée par une curiosité mystérieuse, elle se risquait à une visite, elle découvrait toujours du nouveau : un joli miroir, une gravure, un meuble. Jules ne cessait de faire des commandes et d'embellir son installation. Parfois aussi des détails l'étonnaient, l'offensaient. Souvent elle trouvait des fleurs, de belles fleurs fanées, qui remplaçaient les fleurettes des champs qu'elle apportait autrefois dans son panier. Un jour, elle aperçut des épingles à chapeau, piquées dans une pelote rose, sur la cheminée. Il y avait aussi des cartes, des jetons. En brossant un vêtement qu'elle avait trouvé sur une chaise, elle en vit tomber un papier où étaient inscrits des chiffres : des gains ou des pertes peut-être?... Est-ce que Jules, à présent, jouerait?

— Mon petit gars, — hasarda-t-elle enfin, — es-tu sûr que tu n' dépenses point trop d'argent?...

Jules eut son même sourire facile et bon enfant.

— Voyons, maman, et mon parrain?...

C'était un jeudi de mai où, pour lui parler, elle avait voulu attendre jusqu'à la sortie du soir.

Il venait de rentrer pour changer de vêtements, s'habiller en homme élégant qui, avec le dîner, commence une autre vie. Il faisait presque nuit déjà dans la belle chambre : on ne savait plus, dans l'ombre où se perdaient leurs formes et leurs cuivres, si les meubles étaient riches ou non. Et Catherine, à travers cette obscurité, se sentait plus courageuse.

— Si ton parrain te gâte trop, — dit-elle d'une voix qui lui parut à elle-même bien tremblante, — ce n'est point un motif pour en abuser...

Jules, très pressé sans doute, avait commencé de vaquer à ses soins de toilette. Comme il ne voyait plus clair, il tourna le bouton électrique et, continuant d'aller et de venir, il répondit avec une gaminerie indifférente :

— T'inquiète pas, va!... Il faut bien qu'un parrain serve à quelque chose!...

Oui, c'était comme autrefois, quand il était tout petit, et qu'il avait une envie... « Mon parrain! » Ces deux mots lui serraient le cœur, dans l'innocente bouche!... Mais tout de même, aujourd'hui, comme le ton était différent!...

Catherine, avec la lumière soudaine, avait perdu toute assurance.

— Il ne faut pas m'en vouloir, — murmura-t-elle. — Seulement, des fois, je m'demande, tu comprends... J'ai peur...

Jules devint sérieux, la regarda bien en face.

— Tu as peur de quoi?...

Elle ne savait pas au juste, ne pouvait préciser.

— Il me semble, mon Jules, que tu n'es plus le même...

Il avait décidément interrompu sa toilette.

— Ça, maman, c'est possible... On vieillit, on réfléchit... Mais qu'est-ce que cela prouve?... Tout ce que je fais est raisonné... On se rend compte, peu à peu, de ce que c'est que la vie, voilà tout... Tu n'as donc, ma chère maman, à te tourmenter de rien... de rien, entends-tu bien?...

Que voulait-il dire, si discrètement, si tranquillement?... Hélas! ne faut-il pas que la vérité, tôt ou tard, se manifeste aux yeux mêmes de ceux qui devaient l'ignorer à jamais?... Oui, depuis toujours, elle avait eu le pressentiment que Jules finirait par deviner, par savoir... Et cela, maintenant, était-il donc arrivé?... Oh! comme elle aurait préféré le trouver révolté, indigné, plein de colère contre elle et de mépris!... Alors, peut-être, elle aurait eu le courage de lui ouvrir tout son cœur. Elle aurait pu lui expliquer, peut-être lui faire comprendre!... Mais ce silence, ce calme, tant de douceur et d'indulgence, n'était-ce pas pire que tout?...

— Oh! mon Dieu, mon Dieu! — gémit-elle.

Elle avait des larmes dans les yeux, dans la voix, et, sur le visage, une expression confuse et bouleversée.

— Ma bonne petite maman! — murmura Jules.

Il s'était approché tout près d'elle.

Il la consolait comme un enfant, en la caressant, en la berçant contre lui. Elle cachait sa tête confuse.

Mais, peu à peu, malgré elle, si près du cœur tranquille de son fils, elle retrouvait une douceur, de la confiance, oubliait presque son alarme et sa honte, pour ne plus sentir que cette caresse, cet embrassement.

Alors il se dégagea, la regarda gaîment, souriant d'un sourire qu'il avait quand il était enfant.

— Tout cela, vois-tu, c'est parce qu'il y a des choses

qu'une maman ne peut jamais bien comprendre... Quand tu viens ici, chez ton mauvais sujet de fils, je vois bien ce qui se passe en toi... Tu trouves toujours quelque détail qui te fait peur, comme tu dis... Il ne faut plus... C'est moi qui irai te voir plus souvent à la Croix-Samson, le dimanche, veux-tu?...

Il disait cela avec tant d'affection, comme de pitié, que, bercée surtout par la voix, heureuse du regard, elle entendait à peine le sens des paroles.

Elle murmura, presque consolée de tant d'angoisse :

— Comme tu voudras!...

Et ce fut seulement quand elle lui eut donné, dans la belle antichambre, le baiser de l'adieu, quand elle se retrouva seule dans la rue obscure, qu'elle comprit qu'il venait de l'écarter de sa vie tout à fait, lui enlevant le dernier rôle, ne lui laissant aucune place...

Et n'était-ce pas justice?...

Catherine s'arrêta, se retourna, jetant un regard encore à la maison citadine où elle aperçut, aux fenêtres éclairées, allant et venant, la silhouette de Jules qui hâtait sa toilette.

XII

La crise intérieure de Jules avait été d'autant plus profonde, peut-être, qu'elle était préparée depuis plus longtemps et qu'elle fut moins dramatique.

Ce n'était point l'éducation qu'il avait reçue, en effet, qui avait pu lui donner une moralité bien ferme et le ménage équivoque dans lequel il avait grandi, auprès d'un homme sombre et d'une mère timorée, n'avait pas été sans éveiller dans son cœur d'enfant un obscur et trouble pressentiment. Il y avait eu, dans sa conscience, beaucoup moins un bouleversement, qu'une sorte d'accomplissement.

Le dimanche qui avait suivi la scène révélatrice, il était revenu à la Croix-Samson. Il avait serré la main de Louveau, embrassé sa mère, s'était montré peu causeur à table. L'après-midi, il était allé faire un tour de promenade dans la forêt,

seul. Le soir, il s'était assis devant la porte, contemplant le carrefour et la croix, les poules, les vaches qui rentraient, les chiens du chenil. Avait-il jamais été vraiment heureux, heureux comme les autres, au milieu de tout cela? De ce garde soigneux qui portait à ses bêtes une écuelle de pâtée, il n'avait jamais recueilli, lui, une parole, un geste de tendresse. Aussi loin qu'il lui était possible de remonter dans ses souvenirs, il n'évoquait qu'un pauvre gamin tout seul dans cette solitude, compagnon de ces poules et de ces vaches, et dont la mère, bien souvent, semblait avoir peur qu'il ne fît trop de bruit dans la maison. Plus tard, il avait été un écolier qui flânait sur la longue route du retour, plus content de manger son morceau de pain là-bas que la soupe de famille. Dès qu'il était devenu sérieux, sa seule joie avait été d'aller s'emprisonner au lycée, et il ne s'était jamais plu qu'à la ville.

Toutes ces impressions formaient dans la mémoire de Jules comme une chaîne continue. Sa certitude d'aujourd'hui avait mis fin à une longue gêne, à une inquiétude mystérieuse. Il n'avait ni surprise, ni révolte, à peine un peu d'amertume, non pas à cause de ce qu'il venait d'apprendre, mais, au contraire, parce que tout s'expliquait, devenait naturel. Il ne se posait point en victime, ne jugeait ni ne condamnait personne. Comment les choses, autrefois, avaient pu se passer, quel avait été le roman de sa mère, le calcul du garde, qu'importait?... Chacun dans la vie agissait à son agrément et il lui était bien égal, en définitive, d'être venu au monde d'une manière ou d'une autre, dans cette cabane ou ailleurs. Après le souper, au moment de monter à bicyclette, il avait fait à Louveau, à sa mère, un adieu plein de douceur et de philosophie.

Seulement, aux *Quatre-Saisons*, lui, toujours si actif, si heureux de montrer son sourire aux clientes, si fier de sa belle écriture, de ses livres bien tenus, lui, le parfait comptable, le caissier modèle, on l'avait vu, une semaine durant, se tenir à sa place sans rien faire, négligent, soucieux, absorbé dans ses réflexions. Il semblait avoir pris en dédain son métier, ses camarades, le magasin; il ne parlait pas, répondait à peine. Puis, brusquement, d'un jour à l'autre, il était revenu avec un entrain nouveau, plus élégant, plus soigné, la

mine plus avantageuse, avec l'allure décidée d'un homme qui a de grandes idées.

C'est alors que, pour se consoler censément de son mariage brisé sans motif, il avait obtenu de son parrain les sept ou huit cents francs nécessaires à son installation.

Et il s'était mis à fréquenter les Chênes-Rouges plus assidûment, plus familièrement.

Il arrivait indolent, la mine lasse. Il se faisait conduire en voiture, à présent, dédaignant la bicyclette. Quand il mettait pied à terre, il parcourait les avenues en personnage d'importance, tout à fait chez lui. On aurait pu croire qu'il n'avait jamais été élevé ailleurs. A table, il s'installait, le ton cavalier, plus libre avec le châtelain, plus cérémonieux et plus distant avec la châtelaine. Chaque dimanche, il manifestait un désir nouveau.

— Je viens d'avoir un chagrin, parrain!... J'ai besoin de me divertir!...

Et il tombait à la dissipation, augmentant soudain ses dépenses bien plus même qu'il n'était naturel dans l'entraînement de la jeunesse, comme s'il se fût ingénié à inventer des caprices. Il paraissait se faire gloire de ses excès, proclamait sans vergogne ses pertes de jeu, ses nécessités galantes, parlait avec une égale complaisance des « culottes » qu'il prenait et des chapeaux qu'il offrait. Ses besoins, de semaine en semaine, grandissaient, se multipliaient. Il semblait y avoir dans ce dévergondage croissant quelque chose de volontaire, de systématique.

L'indulgente madame Landelle elle-même était frappée d'un tel changement.

— Quand on est jeune, — remarqua-t-elle, — on ne sait pas bien supporter un souci!...

Un dimanche matin, après avoir fait dans le parc son tour de propriétaire, Jules se présenta dans le bureau de Landelle :

— Bonjour, parrain!...

Col frais, cravate neuve, fleur à la boutonnière, gants aux deux mains, l'air un peu d'un acteur qui joue le gentilhomme, il s'était allongé dans un des grands fauteuils avec

sa désinvolture appliquée et la fatigue visible d'une nuit trop brève.

Il souriait. Ayant déboutonné son élégant veston, il en tira divers feuillets épinglés ensemble, les déposa sur le bureau.

— Ce sont quelques menues choses qui m'embarrassent un peu, mon cher parrain... Permettez-moi...

Landelle l'arrêta net.

— Écoute, mon petit ami, cela ne peut pas continuer ainsi !...

Jules roulait dans ses doigts une cigarette fine. Surpris, il se redressa dans son fauteuil :

— Qu'est-ce qui ne peut pas continuer ainsi? — demanda-t-il doucement.

Landelle précisa :

— Tu es en train, tout bonnement, de mal tourner !...

Jules haussa philosophiquement les épaules : « Mal tourner, qu'est-ce que cela voulait dire? »

— J'ai peut-être une conception de la vie un peu différente, voilà tout, parrain... !

Landelle était résolu à ne point se satisfaire de plaisanteries ni de pirouettes.

— Est-ce ton mariage manqué qui t'a troublé l'esprit?

Jules, cette fois-ci, éclata de rire :

— Mon mariage?... Vous n'y pensez point, parrain !...

— Alors, quoi?...

— Est-ce qu'on sait jamais, parrain?...

Ce mot de parrain, détaché du bout des lèvres, tombait comme un refrain, ironiquement.

— Je te prie de t'expliquer jusqu'au bout, — fit Landelle avec sévérité. — Que veux-tu dire?...

Jules devint sérieux, lui aussi, cessa de rire et de sourire.

— Je ne veux rien dire du tout, — fit-il, — Seulement, parrain, je vous croyais un peu plus de philosophie, un peu plus d'indulgence à la vie, à l'amour, au plaisir...

— Je te défends de me parler ainsi !

Jules s'était levé, et, appuyé sur ses deux jambes légèrement écartées, les bras le long du corps, sans autre geste qu'un léger balancement des jarrets, dans une attitude de réserve et de déférence un peu théâtrales :

— Mon intention, — reprit-il, — n'est pas de vous manquer de respect, croyez-le bien, ni même de reconnaissance... Depuis bientôt vingt-cinq ans que j'ai vu le jour, paraît-il, dans la maison d'un garde forestier, vous n'avez point cessé, mon cher parrain, de vous intéresser à moi... L'école, le lycée, les *Quatre-Saisons*, tout cela, je vous en suis redevable, et vous auriez parfaitement pu, en somme, ne point vous soucier de moi du tout!...

— Je te répète de te taire!

Ce gaillard-là, maintenant, devait en avoir appris bien trop long : par qui?... Par Louveau lui-même, sans doute. Il avait même dû tirer cela de longue date, le farouche obstiné, comme le meilleur de sa vengeance!... Tout s'expliquait, en effet : le mariage rompu, les airs mystérieux de Jules, sa transformation, son insolence, et jusqu'à cette intolérable bravade!... Mais, ce calicot de méchante intention, était-ce seulement son fils, après tout?...

Landelle s'avança vers Jules :

— Je ne sais qui a pu te mettre dans l'esprit les idées où je te vois... Sache seulement ceci... Tu as une situation, des appointements... Ne me demande plus jamais rien!...

— Je vous remercie de cette netteté!...

— Au surplus, si je ne te mets pas à la porte d'ici, c'est à la condition que tu saches, comme par le passé, t'y tenir à ta place...

Jules, alors, eut un sourire très pâle :

— Me tenir à ma place?... — dit-il, — je ne demande pas autre chose...

— Va-t-en!...

Jules salua.

— Soit... Mais prenez garde, un bâtard averti...

Landelle lui avait coupé sa phrase :

— Va-t-en!

Et comme madame Landelle, au déjeuner, s'étonnait de la soudaine absence du jeune filleul :

— Je n'aime pas qu'on exagère! — dit simplement Landelle.

XIII

Était-ce la solitude, le silence, la majesté de la forêt, qui communiquaient naturellement leur paix à la conscience humaine et en calmaient tout de suite les agitations et les tumultes?

Louveau, depuis son éclat presque involontaire, était retombé à son flegme et à son mutisme. Il ne se repentait point de ce qu'il avait fait. Il sentait seulement que depuis ce jour-là il était redevenu aussi malheureux que jadis. C'était en vain, lui semblait-il, que tant d'années s'étaient écoulées : rien, en lui, ne s'était guéri ni adouci. Au contraire, c'était comme si le passé, en s'accumulant, avait chargé son cœur de toute la souffrance endurée et l'avait rendu plus sensible encore.

Pourtant la vie avait repris son cours monotone et lent.

Catherine tenait son ménage, trayait ses vaches, rangeait les œufs de ses poules, et, chaque jeudi, partait de bonne heure au marché. Elle avait vieilli tout à coup, les cheveux décolorés, grisonnants sous sa coiffe, la peau ridée autour de la bouche et surtout des yeux, comme si, toutes ses journées solitaires, elle les passait à pleurer.

On ne voyait plus Jules.

Une ou deux fois encore, il était venu dire bonjour en passant. Une ou deux autres fois, il avait écrit qu'il ne pouvait pas venir. Puis on avait cessé d'entendre parler de lui.

— Pas de nouvelles, mauvaises nouvelles!... — prononçait sentencieusement Louveau.

Il éprouvait, avec sa tristesse, une âpre colère. S'être imposé un si long supplice, avoir eu tant de pitié, de douceur, presque d'affection, pour en être récompensé par l'ingratitude et le dédain, cela offensait chez lui cet instinct de justice que l'on garde toujours plus impérieux dans la vie solitaire... Lorsque sa femme revenait de la ville, il s'enquérait, hochait la tête.

— I's'passe quequ'chose, sûrement... quequ'chose que nous n'savons point!...

— Pauvre p'tit gars! — soupirait Catherine.

Ne pouvant plus douter, maintenant, qu'il fut instruit du passé, elle était trop portée à plaindre son fils pour ne pas s'accuser elle-même, elle seule, et ne pas tout lui pardonner d'avance. Ce silence, cet éloignement, elle les trouvait légitimes. Elle gardait même à Jules une reconnaissance de n'avoir pas été plus dur envers elle. Par délicatesse, par bonté, il lui avait épargné la scène cruelle d'un fils qui juge sa mère. Il s'était écarté avec douceur, peu à peu. Hélas! qu'elle ne fût plus pour lui qu'une cause de souffrance et de confusion, cela était atroce à penser; mais était-ce à elle de se plaindre et de se révolter?... Désormais, au contraire, elle n'avait qu'à s'effacer, à son tour, à ne plus compter. Tout ce qu'elle pouvait espérer de mieux pour lui, c'était que son fils l'oubliât. Elle n'était point revenue à la jolie garçonnière, dont elle osait à peine, lorsqu'elle passait dans la rue, regarder les fenêtres. Elle n'apercevait Jules qu'à la caisse du magasin, au milieu de la foule, dans l'embarras et le tohu-bohu du jeudi. Ils échangeaient un mot furtif, un bref serrement de main : « — Je t'écrirai quand j'irai à la Croix-Samson!...
— C'est ça... quand tu voudras!... »

Et il n'écrivait pas, et il ne venait pas!...

Mais, ce matin là, un joli soleil s'était levé sur le carrefour.

La brume légère, une vapeur bleue qui semblait la respiration des arbres, leur haleine dans l'air encore frais, enveloppait la forêt. Le regard se perdait dans les profondeurs azurées et voilées des chemins. Le cœur était comme baigné de joie vivante, attendri, et l'être tout entier semblait se fondre, flotter, disparaître dans le grand frisson de l'été qui s'annonçait.

La fenêtre, aux rideaux toujours rouges et blancs, et la porte de la maison forestière étaient ouvertes.

Le garde, déjà, venait de s'enfoncer sous bois, et Catherine, un balai à la main, apparaissait, d'instant en instant, sur le seuil de pierre, aux aguets, aux écoutes, épiant la rampe qui montait du village.

C'était l'heure où le facteur, faisant sa tournée dispersée, traversait le carrefour sur sa bicyclette.

Il montait péniblement la côte. De loin, on entendait son grelot, son essoufflement. Puis, soudain courbé, pédalant de

toutes ses forces, il apparaissait sur la crête, avec son gros sac qui lui pendait au flanc, et une énorme sacoche accrochée à son guidon pour les commissions de complaisance.

Un grand ami de Catherine, ce vieux facteur à la machine tumultueuse!...

Jadis, il lui avait apporté tant de bonnes lettres, si attendues, de son Jules, les lettres mélancoliques et ambitieuses du petit lycéen, puis les lettres fières du nouveau comptable, et qui toutes, heureuses ou tristes, avaient fait sa joie unique!... Le bonhomme alors, dès qu'il avait montré sa tête au sommet de la butte, souriait. « — Y en a une pour vous, la p'tite mère!... » Il sautait lestement de sa « bécane », l'appuyait le long du mur, essuyait son front suant, comme un messager venu de très loin, puis, sans se presser, avec importance, il ouvrait son grand sac, fouillait dedans longtemps, trouvait enfin la large enveloppe à l'en-tête des *Quatre-Saisons*, et, cérémonieusement, la remettait en disant : « — Voilà!... » Et, tandis que Catherine commençait à lire, il sirotait le petit verre qu'il acceptait toujours pour le remerciement, à cause de la côte. Puis son grelot cordial se perdait dans la forêt.

A présent, il ne s'arrêtait plus guère. Dès qu'il apercevait Catherine, il criait :

— Ren pour vous, la p'tite mère!...

Et Catherine, parfois, quand il était parti, pleurait, gémissait malgré elle :

— Oh! mon Dieu, mon Dieu!...

La clochette lointaine, cette fois, cessa tout à coup de tinter.

Catherine, faisant malgré elle un pas vers la porte, aperçut le bonhomme qui mettait pied à terre, rangeait sa machine le long du mur.

— Y a du bon! — fit-il.

Il avait ouvert son sac, et, après avoir cherché dedans, d'abord sans résultat, il en tira une grande enveloppe, de couleur jaune, et peu élégante.

— Voilà, la petite mère.

Et il entra spontanément dans la maison, comme autrefois, pour boire la goutte qu'il estimait avoir bien gagnée.

La main presque tremblante, Catherine avait pris la lettre. L'enveloppe était à l'en-tête du magasin. L'écriture n'était pas celle de Jules.

— C'est pour Louveau —, ajouta le brave homme.

Catherine, dans son trouble, n'avait pas remarqué, en effet, que la lettre ne lui était pas adressée. Il y avait même écrit et souligné dans un coin : « *Personnelle* ».

Elle posa l'enveloppe sur le bord de la table et attendit que la goutte fût bue. Mais, quand la vieille bécane eut repris sa route, elle examina de nouveau l'enveloppe. Ce n'était pas Jules qui avait écrit : qui donc à sa place?... Pourquoi?... Malade, peut-être?... Un accident?...

Le cas ne s'était encore jamais présenté qu'une lettre intéressant Jules fût adressée à Louveau. A mesure qu'elle tournait et retournait le papier inconnu où était sûrement renfermé quelque chose de triste, elle sentait croître en elle une alarme mystérieuse. Pourquoi Louveau plutôt qu'elle-même?... La chose était-elle donc si grave?... Cela pressait, sans doute?... Toute minute perdue pouvait être fatale!...

Catherine avait le sentiment rustique, développé par sa faute et sa vie de repentir, des droits et des prérogatives du maître. Cette lettre où il y avait écrit : « MONSIEUR LOUVEAU » lui apparaissait aussi étrangère, aussi défendue que si elle n'avait pas porté le nom de son mari. Mais c'était de son Jules qu'il était question, pourtant, de son Jules à elle, à elle toute seule... Elle avait le droit, le devoir maternel de savoir, de savoir tout de suite... Louveau ne rentrerait pas avant le soir... Il était impossible de le retrouver dans la fôrêt... Allait-elle attendre ainsi des heures?

Debout au coin de sa table, dans le grand silence de la solitude, tantôt la lettre aux doigts, tantôt la reposant et la regardant comme pour en pénétrer le secret, timorée, anxieuse, longtemps elle délibéra. Puis, brusquement, l'idée lui vint, presque la certitude, qu'il ne s'agissait point là de la santé de Jules, mais de tout autre chose. N'était-ce pas à elle d'être la première informée?... Si même il valait mieux que la lettre n'arrivât jamais à Louveau?...

De ses doigts fièvreux, elle déchira l'enveloppe.

La lettre disait :

Monsieur,

J'ai à vous faire d'urgence, touchant votre fils, Jules Louveau, employé à notre comptabilité, une communication confidentielle et de la plus haute gravité. Veuillez vous présenter immédiatement à nos bureaux.

Agréez, monsieur, ma considération distinguée.

Le caissier principal,

ADRIEN GODDE

D'abord Catherine avait eu de la peine à déchiffrer ces quelques lignes d'une écriture pourtant belle et lisible. Puis, quand elle eut fini d'épeler les mots, elle recommença de lire les phrases pour en comprendre le sens. Si peu habituée qu'elle fût aux affaires et à la pratique de la vie, elle était frappée par le ton et la brièveté de la lettre : puisqu'on ne disait rien, c'était donc tellement impossible à dire? D'instinct, elle sentait que cette retenue et cette modération ne pouvaient être que l'indice d'un malheur.

Un long moment, elle demeura debout au milieu de sa maison, le papier à la main, comme stupéfaite. Son visage avait cette immobilité, cette placidité de toutes les créatures simples que frappe subitement la fatalité et qui n'y peuvent rien, ne se débattent même pas sous la douleur. Puis, soigneusement, elle plia la lettre, la cacha sous son caraco, dans son corset. Vivement, elle s'habilla, changea de coiffe, ferma sa porte à clef, et prit la route d'Alençon. Elle eut l'idée d'abord d'emprunter la jument à la mère Blavette. Mais elle réfléchit qu'une telle démarche, en semaine, ne saurait s'expliquer et risquerait de faire jaser. Elle avait la journée devant elle, de bonnes jambes encore : elle partit à pied pour la ville, marcha deux heures.

Lorsqu'elle arriva devant les *Quatre-Saisons*, le magasin avait son aspect solennel et désert des jours de semaine. Quelques employés, derrière les hautes glaces, allaient et venaient. Le monsieur en redingote, dont Catherine connaissait la démarche compassée et les saluts aimables, se

promenait de long en large, attendant les acheteurs. Sur la gauche, se dressait, comme un gros comptoir, la caisse, avec les énormes registres ouverts. La place de Jules était vide.

— Monsieur Jules vient de partir pour aller déjeuner, — dit avec naturel le monsieur de la porte.

Catherine, essoufflée et poussiéreuse, balbutia :

— Je voudrais voir le caissier principal... Monsieur Godde...

— C'est au fond, tout au fond du couloir, à droite.

Lors de sa première visite, quand elle était venue conduire Jules, elle avait tant d'espoir au cœur ! Elle s'y retrouvait si bouleversée aujourd'hui ! Ses souvenirs se brouillaient. Elle traversa les rayons, s'engagea dans le couloir, demanda de nouveau son chemin ; un petit employé la conduisit, ouvrit devant elle la porte vitrée de la Comptabilité.

Elle dit son nom et fut introduite aussitôt près du caissier principal.

Monsieur Godde avait toujours, avec ses longs cheveux en couronne et sa longue barbe, sa mine bon enfant. Il ne semblait pas qu'il eût à dire des choses bien terribles, en vérité, et sa vue rassurait presque la pauvre femme. Il lui indiqua une chaise avec cordialité, vérifia si la porte était bien fermée derrière elle.

— J'avais écrit, — fit-il doucement, — à monsieur Louveau...

Catherine se sentait en confiance. Elle expliqua que Louveau était empêché, qu'elle avait préféré venir tout de suite, être fixée.

— Vous pouvez tout m'dire, monsieur...

M. Godde fit un léger salut, s'assit à son tour derrière son bureau, plaça les deux coudes dessus, joignit les mains à la hauteur de son menton. Il n'avait plus l'air aussi bon. Puis, très cérémonieux et solennel, il réfléchit un temps qui parut à Catherine interminable.

— La communication que j'ai à vous faire, — dit-il, — est d'une nature particulièrement délicate... Vous savez en effet que votre fils, entré dans la maison sur la présentation de M. Landelle, y jouissait de l'estime, de la confiance de tous... Il est malheureusement à craindre que cette confiance ait cessé d'être absolument justifiée...

Il s'arrêta, observant l'effet de ses paroles. Les précautions qu'il prenait pour s'exprimer ne faisaient qu'aviver l'angoisse de Catherine. Elle était devenue blême, sous son hâle de paysanne.

— C'est-i donc de son honnêteté qu'vous avez à vous plaindre? — fit-elle à voix basse.

— De son honnêteté, c'est beaucoup dire, — rectifia M. Godde. — Mettons de son exactitude... Depuis quelque temps, j'avais constaté des irrégularités d'écritures... J'ai observé, j'ai fait des recherches, et je me suis convaincu qu'elles étaient du fait de votre fils...

— Alors... c'est de l'argent?...

M. Godde ne répondit ni oui ni non, ne fit aucun geste, aucun signe.

Catherine cacha sa tête dans ses mains.

— Oh! mon Dieu... mon Dieu! — gémit-elle.

Alors M. Godde se leva, s'approcha d'elle, ayant pitié du mal qu'il avait été obligé de faire à cette pauvre mère, redevenu très brave homme.

— Je sais l'intérêt que M. Landelle porte à votre fils... Il ne s'agit pas de brusquer les choses... c'est pourquoi j'ai voulu vous prévenir, vous et votre mari, dès que j'ai eu une certitude... Il manque de l'argent dans la caisse, il faut que cet argent se retrouve, voilà tout...

— Combien? fit Catherine défaillante.

M. Godde hésita.

— Je ne sais pas au juste... Mettez quelques billets de mille francs... C'est à vous de prévenir votre mari, de vous arranger... Mais il y a urgence, ne l'oubliez pas...

Il ajouta :

— Peut-être est-il préférable aussi de ne rien dire d'abord à l'intéressé!... Il pourrait s'inquiéter, s'alarmer, commettre une imprudence...

— Bien, monsieur... J' vous remercie...

Elle sentait qu'elle n'avait plus rien à faire, rien à dire. Elle se leva, se retira.

Ses jambes tremblaient. Elle ne voyait plus clair devant elle. Elle allait au hasard dans le couloir. Des employés regagnaient les rayons, après leur déjeuner. On la fit sortir par

une porte latérale : elle déboucha dans une rue qu'elle connaissait à peine, mit un instant à s'orienter. Enfin elle rejoignit la grande rue. Elle aperçut l'entrée du magasin, celle où était la caisse. Elle aurait voulu voir Jules, l'interroger, le consoler peut-être, en être rassurée. Mais on le lui avait défendu. Elle avait peur de tout, peur de parler, d'agir, de penser. Des passants la frôlaient sur le trottoir. Ce mouvement de la ville l'étourdissait.

Elle gagna la campagne, chemina sur la route, vers la Croix-Samson.

Tant qu'elle avait été devant le supérieur de Jules, accablée de surprise et d'angoisse, elle n'avait pu songer à en discuter les accusations : elle avait déjà tant de peine à les comprendre!... Et puis cet homme avait l'air si bienveillant, si sûr de lui!... Mais, à présent qu'elle était toute seule, elle essayait de se ressaisir, de démêler la vérité. Son fils, mauvais comptable, ayant détourné de l'argent qui n'était pas à lui, son Jules, son petit Jules d'autrefois, devenu un voleur!... Etait-ce possible, était-ce croyable?...

Tout son instinct, peu à peu, se révoltait. Son imagination était prise au prestige de sa tendresse inlassable, à cette vertu du souvenir, que subissent toutes les mères. Jules était une victime. On l'accusait, on le soupçonnait par erreur. Comment ce M. Godde, en réalité, était-il si certain?... Est-ce que Jules était seul employé?... Il fallait le faire changer d'avis, ce monsieur, lui montrer sa méprise, il fallait sauver Jules, le secourir... Seulement, cela pressait, le caissier l'avait dit... Au besoin, sans doute, il fallait trouver la somme... Mais comment?...

Elle marchait très vite, sans bien sentir la fatigue ni son essoufflement. Son pas alerte, dans les souliers du dimanche, sonnait sur la route. Bientôt elle aperçut, sur sa droite, le chemin qui conduisait aux Chênes-Rouges. Sans une hésitation, elle le suivit, emportée par le premier élan de son instinct, ne voyant, en une circonstance aussi grave, d'autre secours à implorer que celui du père pour sauver l'enfant... Le châtelain était riche, lui, puissant dans la maison... Il n'aurait qu'un signe à faire, un mot à dire... Dès qu'il con-

naîtrait le danger qui menaçait Jules, il allait faire atteler son bel équipage, partir pour la ville, tout expliquer, fournir au besoin l'argent nécessaire.

Cependant Catherine était arrivée devant la grille du château.

Elle les connaissait bien peu, ces Chênes-Rouges, d'où une honte confuse l'avait toujours écartée, et qu'elle avait surtout imaginés par les descriptions que Jules lui en faisait jadis, quand il était petit.

Intimidée, sentant son courage l'abandonner, elle s'arrêta, considéra la longue avenue, le vaste escalier, la façade éclatante... Elle allait donc cheminer sur ce sable, gravir ces marches, cependant qu'à l'une de ces fenêtres, sans doute, la châtelaine, la mystérieuse malade toujours inoccupée, s'étonnerait de voir cette paysanne endimanchée, avec sa mine de solliciteuse?...

Lentement, Catherine étendit le bras vers la sonnette du concierge. Mais elle n'acheva point son geste commencé. Elle ne sonna point.

Autrefois, elle n'avait pu supporter seulement l'idée d'adresser une prière à M. Landelle, entendre sans humiliation les naïves exigences du petit, les insinuations de Louveau. Ce que M. Landelle avait voulu faire, il l'avait fait de lui-même, par bonté, par une fidélité dont elle était touchée, qui avait été la seule douceur de son long repentir, et c'était en elle, maintenant, une pudeur, un scrupule qui arrêtaient son élan, comme si ce charme secret, cette involontaire poésie, elle allait soudain les anéantir, les profaner!... Et puis, avait-elle seulement le droit d'agir ainsi?... Toute sa vie, en expiation de son erreur, elle avait voulu n'obéir qu'à Louveau, ne se soumettre qu'à lui : c'était le nom de Louveau, tout de même, que Jules portait. Devait-elle donc laisser son homme dans l'ignorance d'un événement qui touchait à l'honneur, prendre une résolution sans l'avoir consulté, venir ici en malheureuse, sans même qu'il en fût instruit?...

Catherine s'éloigna de la barrière, reprit sa route vers la Croix-Samson.

Depuis combien de temps marchait-elle ainsi?... Elle mesu-

rait l'heure à la place du soleil sur la forêt, à l'allongement des ombres dans le carrefour.

Négligés depuis le matin, les animaux de la basse-cour, de l'étable et du chenil accueillirent son retour par des piaillements, des meuglements et des abois joyeux. Ménagère toujours, elle leur donna d'abord les soins nécessaires, mais distraite, s'asseyant par instants.

Nul ne traversait le carrefour. Rien que le mouvement intermittent des bêtes, calmées maintenant, et le silence du jour déclinant. Comme aux autres moments dramatiques de sa vie, Catherine, qui s'était fait un cœur si replié et si sauvage, sentait ce poids de la solitude, l'accablement d'être perdue, sans secours, sans conseil, sans présence humaine autour de soi.

Elle avait gardé dans son corset la lettre des *Quatre-Saisons*.

Elle percevait sur sa poitrine la raideur crissante du papier, et, plus elle réfléchissait, plus elle éprouvait de trouble, d'alarme.

Depuis le jour où elle avait vu Jules abandonner la petite chambre des Promenades, n'avait-elle pas eu le pressentiment d'un malheur?... Il était devenu si différent!... Le chagrin, la colère, l'humiliation, le mépris, qu'elle ne comprenait que trop, la pauvre mère, et qu'elle avait cru deviner chez son fils, n'étaient-ce point de bien mauvais compagnons pour la jeunesse, de bien funestes conseillers? Jules avait voulu se distraire, s'étourdir, oublier... Il s'était mis à jouer, elle s'en était aperçue. Sans doute avait-il subi d'autres influences, encore plus dangereuses. Il gagnait trois cents francs par mois... Était-ce assez pour tant de luxe et de dépense?...

— Oh! le pauvre petit!... le pauvre petit!

Elle avait fini par se laisser tomber sur le banc, les coudes appuyés sur la table. Elle oubliait de faire la soupe, de rallumer le feu. Elle n'avait plus la force de bouger, ayant peur de penser, comme un malade qui craint de se retourner et de souffrir davantage. C'était maintenant le crépuscule, avec la fraîcheur assoupissante des sous-bois, qui entrait par la porte ouverte. Toute la basse-cour était endormie. Il semblait que rien ne vivait plus à la Croix-Samson. Il tombait de partout cette langueur du soir, cet engourdissement des choses, si

semblable à la mort, qu'éprouvent profondément tous les êtres plongés dans la nature, les arbres, les bêtes, les paysans. Accoudée à sa table, assise sur son banc, Catherine se laissait gagner tout entière à cette torpeur effrayée. Elle ne bougeait pas, ne pleurait pas, songeait à peine. Elle avait peur, elle avait froid, elle avait mal.

Tout à coup retentit auprès d'elle le bruit d'une crosse posée à terre et de bottes râclant le décrottoir.

Elle se leva vivement.

— C'est toi, Louveau?...

Tandis que Louveau, tenant à la main son fusil ainsi qu'une canne, paraissait à la porte, elle s'avança, emportée vers lui d'un mouvement instinctif.

— Tu rentres bien tard, — fit-elle. — J'ai quéqu'chose à te dire!...

Après une si longue et si solitaire journée, elle se sentait un irrésistible besoin de parler, de s'épancher, d'ouvrir le cœur et les bras. Le désir d'être enfin un peu consolée, soutenue, dirigée peut-être, fortifiait en elle le sentiment du devoir qu'elle s'était imposé.

Elle prit la lettre dans son caraco, s'excusa d'avoir osé l'ouvrir :

— Faut qu' tu lises ça, — dit-elle faiblement.

Louveau parcourut le papier avec sa placidité habituelle.

— Eh ben, — dit-il, — faut y aller...

— J'y suis allée, — répondit Catherine.

— Alors?... C'est quéqu' malhonnêteté?

— Non, Louveau, n' te fâche pas... n' te fâche pas tout de suite... C'est une erreur, un mauvais soupçon...

Elle se défendait, défendait Jules.

— Enfin, qué qu'on t'a dit?... — articula rudement Louveau.

Alors, malgré elle, balbutiante, mal habile à manier les mots, ne sachant point mentir, dominée par l'autorité implacable de son homme, de même que jadis elle avait confessé sa propre faiblesse, elle avoua sa visite aux bureaux et l'atroce accusation, cherchant seulement, la pauvre mère, à atténuer ce qu'elle disait, à disculper encore celui en qui elle ne croyait plus elle-même.

— Il a volé, quoi? — conclut Louveau.

— Louveau, oh! Louveau, n' dis point ça!... On se trompe, j' t'assure...

— On n'accuse pas un innocent!...

Louveau, ayant prononcé sa sentence, s'assit à son tour sur le banc.

Catherine n'avait pas allumé la lampe du plafond. Il faisait presque nuit. A les voir ainsi tous deux, silhouettes accablées dans l'ombre, on les eût pris pour des veilleurs funèbres, qui gardaient un mort, étendu sur le haut lit, presque invisible et mystérieux.

Tout à coup, Louveau se mit à rire.

— Fallait que ça vienne! — fit-il. — Depuis ben longtemps, i n'était pus le même, ton gars... I' faisait l' joli cœur... Ça coûte de l'argent, tout ça, pas vrai?... Il a pris les fonds où qu' y en avait, ren de mieux!...

— Louveau, Louveau, n' parle pas comme ça... Tu m' fais trop de mal!

Mais c'était en lui un farouche épanouissement de joie. Sa Catherine, sa femme, sa femelle, à laquelle il était resté si cruellement lié, il la voyait enfin là, devant lui, ployée, gémissante, aussi malheureuse qu'il l'avait été lui-même, malheureuse par son enfant, punie par son péché!... Et dire qu'il avait presque pardonné, lui, qu'il avait eu des années de faiblesse, des renoncements, qu'il avait presque abandonné sa vengeance!... La vie, Dieu merci! avait été plus tenace que lui. Cela s'était fait de soi-même, par la force des choses : il n'avait eu qu'à attendre, à laisser aller le temps, et voilà, quand il n'y comptait plus, qu'elle était arrivée toute seule, son heure de revanche!

Il riait plus fort et, prenant le bras de Catherine, il la secoua tout entière.

— Un bâtard comme ton gars, tout d' même, t'aurais pas voulu qu'i tourne ben!... Il est né dans la malpropreté, i' devait y rester!...

— Louveau, tais-toi! — cria Catherine d'une voix plus forte.

Elle s'était redressée. Des injures, des outrages pour elle-même, elle en avait enduré toute sa vie, silencieusement, avec

humilité. Mais que l'on fît retomber sur Jules sa propre faute, cela n'était pas juste. A son tour, elle saisit le bras de Louveau :

— Tu n'as point le droit de dire ça... Entends-tu ben?... Tu n'en as point le droit du tout!...

— A cause?...

Il avait atteint en elle la plaie secrète, l'angoisse inavouée, et son premier mouvement sous la douleur avait été la révolte, la menace. Mais elle était trop brisée, vraiment, pour un tel effort. Non, en elle, il n'y avait plus place pour la colère ni la récrimination. Elle ne pouvait plus que souffrir et sentait seulement, avec l'indulgence du désespoir, qu'elle n'était pas seule responsable.

— Va, Louveau, — disait-elle de sa voix meurtrie où l'accent paysan sonnait plus douloureux encore, — c'est-i' pas toi qui nous as fait le pus de mal, quand t'as voulu nous garder, le p'tit et moi?... C'était pas naturel, voyons donc!... Ça ne pouvait que faire du malheur... Fallait me renvoyer, m' laisser toute seule élever mon garçon...

— Tu n' vas pourtant point me r'procher ça! — dit Louveau.

— Si, Louveau, j' te dis que valait mieux être net et tout finir... Au lieu de ça, tu ne l'as point aimé, tu ne pouvais point l'aimer, c'était ben certain... Alors, c'est toi qu'as décidé de tout, comme si qu' t'avais été le père : v'là qu'était pas juste, parce que tu ne savais pas ce qu'i' fallait... Moi, je le savais, mais j'osais point... Qui donc qui l'a envoyé au lycée?... C'est-i' pas toi?... Qui donc qu'y a mis dans l'esprit qu'i' pouvait tout demander?... Et pis, Louveau, qui qu'a fait manquer son mariage?... Qui qui l'a poussé où qu'il est à présent?... Dis donc que c'est pas toi?... Ah! mon petit, mon pauvre petit gars, s'il a mal tourné, i' n' pouvait pas faire autrement... C' que t'as fait, Louveau, vois-tu ben, c'est abominable.. On dirait qu' tu l'as fait exprès...

Louveau poussa une sorte de rugissement :

— Est-ce qu'on sait pourquoi l'on fait ce qu'on fait?... Et pis quand même que je l'aurais fait exprès, qué qu' tu pourrais me dire?...

— C'est abominable, abominable, — répéta Catherine.

Elle pleurait, exténuée de fatigue et de chagrin. Comme un enfant puni, elle avait croisé ses bras sur la table, avait laissé tomber son buste et cachait son visage. De profonds soupirs la secouaient.

Cependant Louveau s'était levé.

Posément, il tira une boîte d'allumettes de sa poche, frotta, et, penchant le corps au milieu de la table, juste au-dessus de sa femme prosternée, il alluma la lampe qui, un instant hésitante, vacilla. Puis, avec la même tranquillité, il recommença de lire la lettre.

— On t'a dit comben que c'était?...

— Pas au juste!... quèques billets de mille, p'têt ben, — répondit Catherine sans bouger.

Alors, avec précaution, Louveau plia le papier, le glissa dans son gilet.

— Faut savoir!... — dit-il.

XIV

Il était environ dix heures, lorsque le lendemain matin, Louveau, ayant fait la route à pied comme Catherine la veille, se présenta devant le magasin des *Quatre-Saisons*.

— J'suis Louveau, — dit-il au monsieur en redingote... — J' viens voir... Jules!...

Du seuil de la vaste porte vitrée où il s'était arrêté, il apercevait les profonds couloirs, les rayons lourds de draps sombres, les comptoirs cirés, l'escalier majestueux. Ses yeux de forestier s'étonnaient. Il se sentait troublé, dépaysé. La redingote du monsieur l'intimidait. Un instant, ce fut comme s'il avait oublié pourquoi il était là. A la caisse, Jules se leva, vint à lui. Il était bien changé, le fils à la Catherine! Ses belles bottines luisantes, son veston pincé, toute son élégance tapageuse faisaient remarquer sa fatigue, son teint fané, vieilli, et, en vérité, ce grand garçon pâle, ce citadin au linge blanc, il sembla à Louveau ne pas le connaître davantage que la maison elle-même.

— J'ai à te causer!... dit-il.

Jules devina, sans doute, que la conversation devait être sérieuse et secrète. Il emmena le garde, par un corridor obscur et sinueux, dans une sorte de cabinet où se déshabillaient les clients pour l'essayage. Sur un sofa bas traînaient des pantalons et des gilets, avec leurs larges étiquettes épinglées. En face, étaient accrochés des paletots.

Louveau prit soin lui-même de fermer la porte de ce réduit solitaire.

— Y a point de risque qu'on écoute? — demanda-t-il.

Jules fit signe que non en préparant une place sur le canapé, parmi les pantalons et les gilets.

Il avait encore pâli dans cette mauvaise lumière. Ses pommettes saillaient. Les épaules ployaient, et, dans les yeux luisants, flottait quelque chose de ce regard mobile et indifférent que Louveau avait bien souvent observé dans les prunelles des animaux exténués.

— Y a pas de discours à faire... — prononça Louveau — T'as volé dans la caisse d'ici...

— Volé?... — fit faiblement Jules.

— C'est-i point comme ça que ça s'appelle?...

Jules ne répondit rien.

— T'as volé combien?...

D'un geste négligent, Jules indiqua qu'il ne savait pas au juste, n'avait pas fait le compte, avait pris selon le besoin et l'occasion.

Il demanda :

— Qu'est-ce qui t'a dit ça?...

— N'importe!...

Il demanda encore, plus bas :

— Maman sait?...

Il avait la voix triste, la tête un peu basse. Sous ses paupières bleuies, il semblait que la pensée de sa mère eût fait poindre une larme. On aurait dit qu'il portait le poids de plusieurs destinées et gardait comme une innocence misérable.

— J'te demande, — répéta Louveau, — combien qu'tas volé?...

Jules esquissa de nouveau son geste facile et dédaigneux, puis, ayant regardé le garde bien en face, il se mit à sourire.

— Il n'y a pas de quoi, — dit-il, — prendre une figure pareille... Ça devrait te faire plaisir, au contraire... depuis le temps que tu me détestes...

— J'te défends de dire ça!...

Mais Jules, à présent, riait tout à fait, avec un pli moqueur de sa lèvre pâle.

— Allons donc! — fit-il. — Tu n'as jamais cessé de m'avoir en horreur... D'abord, quand j'étais tout petit, tu m'as ignoré, repoussé, méprisé... Je te vois encore, avec ta mine sombre, ton silence, tes airs dégoûtés et douloureux, comme si j'avais été une bête venimeuse qui allait te faire du mal... Si tu crois que les enfants ne sentent pas ces choses-là, et que ça ne leur met pas tout de suite du mauvais dans le cœur!... Oh! je ne pose pas au sujet délicat, je te prie de le croire, et je me moque pas mal d'être venu au monde d'une manière ou d'une autre. Tout ce que je sais, c'est que tu as été le premier, toi, par tes insinuations et tes conseils sournois, à faire de moi un quémandeur, un ambitieux, un déclassé, quoi?... « Demande à ton parrain! » L'ai-je assez entendue, cette phrase que tu me répétais à propos de tout, comme si, toi, tu ne me devais rien, et que je pouvais exiger n'importe quoi d'un autre!... J'avais de la peine à te dire : « papa »!... Toi, tu ne me parlais guère. Je n'avais que ma pauvre maman, qui ne pouvait pas être bien à son aise non plus, et qui avait toujours l'air de vouloir me cacher dans la maison..: Et enfin, au moment de mon mariage, n'as-tu pas trouvé le moyen de me faire comprendre tout à fait ce que j'avais à peine deviné, afin d'achever de me troubler la cervelle?... Dame! oui, depuis ce moment-là, je n'ai plus été le même... J'ai voulu faire honneur à mon rang... Si j'avais été un grand seigneur, j'aurais fait des dettes, tout bonnement... Mais un bâtard, non reconnu, chassé?... Si j'ai pris dans la caisse du magasin, c'est parce que celle du patron m'est fermée...

— Combien?

— Cinq mille... en attendant mieux!...

Jules avait, de nouveau, éclaté de rire. Puis il resta un instant songeur. La peau de son visage, de ses mains, parut aussi blanche que son col, que ses manchettes. Dans ses yeux passa cette lueur furtive et traquée que le garde avait bien

souvent surprise aussi, celle-là, dans les prunelles des bêtes qui vont faire tête.

— Et puis tout cela, dit-il, si tu savais comme je m'en fiche!...

— A ton idée, mon garçon, dit doucement Louveau. Seul'ment, c'petit compte-là, j' t'avertis, va falloir qu'i se règle tout de suite, d'une manière ou d'une autre...

XV

Il y avait juste vingt-cinq ans, presque jour pour jour, que le garde Louveau s'était présenté au château des Chênes-Rouges pour y annoncer la venue d'un nouveau-né à la Croix-Samson.

Le château n'avait guère changé, mais on n'aurait pas pu en dire autant du châtelain.

Ce n'était point que Landelle regrettât rien de ce qui s'était passé ni de sa rupture avec Jules qu'il n'avait point revu. Sa philosophie naturelle, au contraire, sa sagesse bourgeoise y trouvaient leur compte. Jules avait toujours été une âme violente et faible. Il avait grandi dans une maison malsaine, parmi la haine et le mensonge, auprès d'un homme funeste. Supposer qu'il traversait seulement une crise eût été chimérique et il fallait déjà qu'il eût été bien naïf, lui, Landelle, pour avoir jamais attendu un autre résultat d'une aussi méchante aventure. Il espérait bien en avoir fini avec tout cela et ne jamais entendre reparler du carrefour de la Croix-Samson.

Seulement il se trouvait à un de ces coudes brusques de la vie où l'âge vous guette et vous surprend. Il se rendait compte qu'il était devenu tout à coup quelque chose qui digérait moins bien, avait des douleurs certains soirs humides, et considérait à présent comme l'essentiel dans la vie les soins de sa personne déclinante.

Lorsqu'on lui eût annoncé que le garde Louveau demandait à lui parler, son premier mouvement fut donc de lui fermer sa porte.

Mais, à la réflexion, pourquoi?... Autrefois, devant la froide

menace de l'âpre paysan, il avait été, lui, le châtelain, obligé de se taire et d'accepter. Depuis vingt-cinq ans, il capitulait!... Il ne serait pas mécontent, aujourd'hui, de prendre un peu sa revanche...

— Faites entrer!...

Louveau s'avança dans son costume forestier, — le même qu'autrefois, portant un bâton identique, une ceinture pareille. Il semblait presque le même homme. Malgré les cheveux tout gris, la peau rude et plissée du visage rasé, malgré la ride amère qui descendait du nez, de chaque côté, encadrait la bouche comme deux grosses larmes tombantes, l'énergie du regard, la forte carrure, ces épaules qui n'avaient pas ployé, tout cela figurait bien l'image d'une de ces endurances paysannes, de cette force physique et morale, qui, parfois, se maintient entière jusqu'à la mort.

— J'ai point une bonne nouvelle, — dit-il, — à vous annoncer!...

Tranquillement, il allongea la lettre des *Quatre-Saisons* sur le bureau de Landelle.

— Votre gars, à ce qu'i' paraît, est un filou...

Et il expliqua que c'était un détournement, — comme on disait, — de l'argent pris dans la caisse, par abus de confiance.

Cependant Landelle avait jeté les yeux sur la lettre.

— Ce papier ne me regarde pas!...

— C'est vrai que c'est à moi qu'il est écrit, — répondit Louveau. — J'm'attends tout de même qu'i' vous intéresse autant que moi, à cause qu'il arrive toujours un moment dans l'existence, monsieur Landelle, où qu'i' faut qu'on s'explique pour de bon... Jules est-i votre gars, oui ou non?...

— Il est peut-être un peu tard, mon ami, pour vous en inquiéter...

Louveau avait continué de s'avancer. Sa stature semblait se redresser sous le poids des années, devenait menaçante. Il avait pâli sous le sarcasme. Ses poings se fermaient, sa poitrine se gonflait comme si toute sa vie, tout son passé, subitement, lui remontaient à la gorge, l'étouffaient.

— Écoutez, monsieur Landelle, quand vot' petit est venu au monde, quand j'l'ai vu dans son berceau auprès du lit de la Catherine, — y a de ça tant d'années et j'croirais quasiment

qu'c'est d'hier! — oui, quand j'l'ai eu pris dans mes deux mains, quand j'l'ai senti remuer, respirer, j'ai eu envie d'y serrer le cou jusqu'à tant qu'i' ne remue pus, ne respire pus, de le détruire comme un mauvais chiot... Je n'l'ai point fait... J'n'ai point détruit la Catherine non pus, ni vous, ni personne... J'n'ai ren fait, j'n'ai ren dit... J'n'ai jamais ren fait ni ren dit, depuis vingt-cinq ans... Savez-vous ben pourquoi?...

— Vous avez voulu m'exploiter, parbleu!

Le garde haussa les épaules, presque avec douceur.

— Oui, je m'méfiais ben que c'était là votre idée, parc' qu'un homme comme vous, ça prend une femme en passant, pour ren, pour son sale plaisir, sans seul'ment s'douter qu'un pauvre bougre peut tenir à c'te femme-là plus qu'à tout au monde... Oui, monsieur Landelle, la vérité, il est ben temps qu'vous l'appreniez... La Catherine, c'te petite blonde en caraco que vous teniez sur vos genoux en buvant du cidre chaud, c'était ma passion, mon malheur... J'l'avais tellement dans le cœur, dans le sang, dans tout, que j'ai préféré, même après vous, la garder encore pour moi.... Et ça n'a jamais passé, c't' amour-là, au contraire... C'était en moi comme une maladie, une espèce de saoulerie, qui faisait que j'y tenais d'autant pus que ça me faisait plus de mal... Alors, comprenez-vous, à c't' heure?... J'ai tout récolté, tout supporté, tant que j'ai pu, pour n' point perdre ma femme... J'ai gardé votre gosse comme le mien... ça de pus ou de moins, qué qu'ça pouvait faire, bon Dieu?... Seul'ment, est-ce pas? y a une limite à tout, et v'là justement c' qui me reste à vous apprendre, monsieur Landelle... C'est fini, tout ça, parc'que, moi vivant, i n' sera point dit dans le pays qu'un méchant garnement qui s'appelle comme moi aura pris de l'argent dans la caisse de la maison où il était employé... Mon nom, monsieur Landelle, la propreté du nom de Louveau, ça, par exemple, on n'y touchera point!...

Il parlait d'une voix basse, profonde, dont l'accent rustique traînait tragiquement.

Et Landelle, peu à peu, éprouvait comme une stupeur.

Il avait laissé introduire cet homme chez lui avec l'intention de l'humilier, afin de prendre sa revanche de jadis, sa revanche de patron, d'homme riche, qui avait reculé devant le scandale

possible. Et voici que, de nouveau, il voyait le paysan grandir sous ses yeux, l'intimider lui-même, le troubler, presque le dominer... Si tout de même il s'était trompé sur cette conduite si longtemps mystérieuse, et l'avait méconnue?... Est-ce que, toujours, Louveau n'avait pas été un homme droit, loyal, estimé au village?... Et puis, au fond, quel profit personnel, quel avantage palpable avait-il jamais tiré de la situation?...

— Vous avez raison, — dit-il sans ironie.

Et ce fut entre ces deux hommes, qui liquidaient un si long passé, comme une brève détente, une de ces rapides accalmies qui se mêlent aux tumultes de la conscience comme à ceux de la nature. Entrevoyant peut-être le mal qu'avait pu faire son caprice, Landelle subissait, un moment, l'ascendant de ce tenace amour, qui avait tant enduré, et Louveau éprouvait quelque chose de cet attendrissement amer qui suit la confession de toute une vie.

— J'ai été, — reprit-il, — aux renseignements... C'est cinq mille francs qui manquent dans la caisse... Va falloir, monsieur Landelle, les y remettre tout de suite!...

Il avait allongé la main vers la lettre qui traînait sur le bureau, repris son calme et sa précision, son regard froid... C'était donc là, en fin de compte, qu'il voulait en venir, l'héroïque amoureux de Catherine? Et le pathétique mouvement de tout à l'heure n'était qu'une ruse de plus!... Landelle redressa ses épaules fatiguées, toisa le paysan.

— C'est vous, n'est-ce pas, qui avez renseigné Jules?...

— Dites ben plutôt que c'est lui tout seul, à cause que la vérité ne peut point rester tout le temps cachée!...

— Je m'en étais tout de suite douté... Ah! c'est complet, et vous l'avez bien suivi, depuis vingt-cinq ans, votre abominable plan!... D'abord, avec le baptême, avec les joujoux, l'école, le lycée, vous avez entrepris le chantage à vous tout seul!... Puis, dès qu'il a eu l'âge d'homme, vous en avez chargé l'autre, et, à présent, vous vous mettez ensemble!... Seulement, je vous avertis... Il y a beau temps que j'ai jeté à la porte le garnement... S'il a volé aujourd'hui, tant mieux!... Il n'est peut-être pas votre fils, mais il est bien votre œuvre... Gardez-le, mon ami!...

Une sorte de convulsion tragique, telle qu'on en voit sur

la face des mourants ou des petits enfants, bouleversa les traits de Louveau. Son visage prit cette teinte ocreuse et blême qui, dans les émotions excessives, marque le refoulement du sang au cœur. On eût dit que ses cheveux et sa barbe poussaient. C'était comme une image de la mort passant sur son masque.

De ses deux mains rapprochées, il fit le geste terrible et lent d'un homme qui étouffe un pigeon.

— C'est autrefois, — dit-il, — quand j'ai tenu votre gosse entre mes pouces, que j'aurais dû suivre mon premier mouvement... Enfin j'ai fait tout c'que j'ai pu... Que ça soye à votre volonté, monsieur Landelle!...

La semelle clouée de ses souliers sonna sur le carrelage de l'antichambre, sur les dalles du perron, crissa sur le sable de l'allée. Landelle écouta ce pas s'éloigner et disparaître.

Quand il n'entendit plus rien, il aperçut sur son bureau la lettre que le garde, en sortant, avait oubliée. Il la prit, la rangea sous clef, fit un dernier geste des épaules et du bras, un de ces gestes violents et excessifs par lesquels on se donne à soi-même, parfois, l'illusion de sa force et de son indifférence.

Puis, tranquillement, il entra dans le salon.

Madame Landelle, sur sa chaise longue, près de la fenêtre, était occupée à lire.

— C'est bien le garde de la Croix-Samson, — demanda-t-elle, — que je viens de voir s'en aller?

— En effet... — dit Landelle.

Elle avait à demi fermé son livre dont elle marquait la page avec son index et, la tête tournée vers le jardin, elle semblait poursuivre une rêverie commencée.

— Une fois déjà, je me rappelle, il y a de cela bien longtemps, je l'ai vu s'en aller ainsi...

Elle gardait, sous ses cheveux blonds que l'âge avait cendrés, sa douceur habituelle, son sourire familier.

— Que te voulait-il donc aujourd'hui?

Par la force même des choses, elle n'avait rien ignoré des menus incidents qui avaient précédé la rupture avec Jules. Landelle ne voyait aucun motif de lui dissimuler l'incident

nouveau. Peut-être même n'était-il pas mécontent de trouver à qui parler de son souci et de faire approuver sa résolution.

— C'est Jules, — dit-il négligeamment, — qui a dérobé cinq mille francs aux *Quatre-Saisons*.

— Et le garde, sans doute, te demandait de les restituer?

Madame Landelle avait abandonné tout à fait son livre sur ses jambes allongées ; elle ne manifestait aucun étonnement et, les yeux fixés sur la légère couverture de laine blanche qui protégeait ses pieds toujours immobiles, elle réfléchissait.

Au bout d'un moment, elle reprit :

— Eh bien, mon ami, qu'as-tu décidé?

— Que veux-tu que je décide? — fit violemment Landelle... Qu'ils s'arrangent entre eux !

Alors madame Landelle eut un geste très lent de sa longue main pâle, un geste presque solennel.

— N'y a-t-il point parfois, — dit-elle, — des erreurs qu'il faut excuser ?

Et, posément, lucidement, elle se mit à défendre Jules. Avait-on seulement été juste envers ce pauvre garçon sur qui avaient pu s'exercer, durant toute son enfance et sa jeunesse, tant d'influences troublantes? Aujourd'hui même, quand il aurait eu besoin d'être guidé, dirigé, n'avait-il pas dû se croire repoussé, abandonné? Sait-on jamais ce qui se passe dans une tête de vingt-cinq ans, à de certaines heures?

Elle parlait le regard lointain, comme si elle enchaînait dans sa pensée, par une logique mystérieuse, cette révélation qui ne la surprenait point à d'autres événements du passé. Sa voix était basse, presque timide; les mots, par instants, semblaient hésiter sur ses lèvres.

— Et puis, — conclut-elle, — il faut avoir de l'indulgence, mon ami, il faut toujours avoir infiniment d'indulgence et de pardon...

Depuis qu'ils s'étaient retirés aux Chênes-Rouges, Landelle, en son sage égoïsme, n'avait eu d'autre souci que d'épargner à sa femme toute inquiétude et tout soupçon. A cette tranquillité précieuse, jadis, il avait sacrifié jusqu'à sa dignité. Pour elle, il avait cédé devant la menace d'un scandale, accepté, des années durant, la situation la plus fausse et la plus humiliante... Était-ce donc en vain?...

— Ma chérie, — balbutia-t-il, — que veux-tu dire?...

Madame Landelle le fit asseoir à côté d'elle.

— Écoute-moi bien, mon ami... On ne peut pas rester ainsi des années, étendue et désœuvrée, sans observer bien des choses et sans y réfléchir... Par quelle suite de pensées et de raisonnements, le long de mes journées oisives et de mes nuits sans sommeil, j'ai deviné malgré moi tout ce que tu avais sans doute espéré m'épargner, peu importe!... Je ne t'en ai jamais voulu, crois-le bien, même si j'en ai souffert.

Landelle sentait comme un vertige. Ainsi le malheur qu'il avait voulu éviter entre tous était arrivé, lui aussi. Sa femme avait tout deviné, tout compris, tout accepté. Elle était une victime, qu'il avait méconnue. Pour la seconde fois, Louveau triomphait. Ah! il avait bien calculé, l'implacable rustre! Il n'avait eu qu'à attendre!...

— Ma pauvre amie!... — dit Landelle avec abattement.

— Je ne te parle aujourd'hui — reprit madame Landelle — que par nécessité, dans un intérêt qui n'est pas le mien... Oui, cet homme que je viens de voir pour la seconde fois cheminer sous ma fenêtre, m'épouvante... Vous venez d'avoir une explication dont j'imagine la violence et l'on ne sait pas ce que peuvent devenir l'amour et la haine dans des cœurs aussi rudes... Je t'en prie, mon ami, ne persiste pas dans ta colère et ton refus. Ne sois pas inflexible... Surtout ne songe pas davantage à moi, ni à ce que je te révèle involontairement... Je te le dis, cela n'a pas, cela n'a plus d'importance... Songe seulement aux minutes qui s'écoulent....

Landelle, maintenant, ne percevait plus que la douceur de cette voix si sage. Il admirait sa femme, s'étonnait de son calme, de sa résignation, d'un si long courage. Il ne pensait plus à Louveau, mais à lui-même. Sa fureur s'apaisait en pitié. Il prenait conscience de sa vie entière, de sa légèreté et de sa faiblesse, de toute sa responsabilité dont tant d'innocents avaient pâti. Hélas! il n'avait été ni un mari, ni un amant, ni un père. Son fils, l'humble mère paysanne, sa chère malade, il avait fait pareillement leur malheur, et voici que la plus atteinte, peut-être, intercédait pour les deux autres!...

XVI

Une demi-heure après, deux chevaux, blancs de sueur, s'arrêtaient à la Croix-Samson.

Comme Catherine, attirée par ce tumulte insolite, paraissait vivement sur sa porte, elle aperçut Landelle qui, descendu de son phaéton, s'avançait vers elle.

— J'ai reçu, — dit-il, — la visite de Louveau... Je suis au courant... au courant de tout... A lui, j'avais refusé ce qu'il me demandait... Mais, pour vous, Catherine, pour votre fils, c'est un devoir!...

Et, tirant de sa poche un grand porte-feuille noir :

— Voici les cinq mille francs... Nous aviserons après!...

Catherine, balbutiante, avança les deux mains en un geste indistinct dont on n'aurait pu dire si c'était pour refuser ou pour accepter l'offre. C'était en elle un étonnement, une suavité, de la honte et de la joie, toute sa vie, toute sa pauvre et sombre histoire qui lui montait à la poitrine. Monsieur Landelle, le châtelain, était là devant elle, lui apportant de l'argent, venu pour racheter son enfant, leur enfant qu'ils n'avaient pas été capables de protéger et de défendre... Tout cela était-ce possible, était-ce réel?

Elle remerciait :

— Monsieur Landelle, monsieur Landelle...

— Seulement, — dit-il, — il ne faut pas perdre de temps...

Alors Catherine se représenta ce qu'il y avait à faire : porter cette somme à ce monsieur Godde qui lui avait promis que la chose pouvait encore s'arranger à l'amiable. Elle s'imagina au magasin, traversant de nouveau les longs rayons sous les yeux des employés étonnés de la voir encore avec sa coiffe et son caraco, et seule dans le cabinet de la comptabilité, en face de cet homme qui savait ce que Jules avait fait... Et puis, cette route à pied, est-ce que le temps, les forces n'allaient pas lui manquer?...

— Oh! monsieur Landelle, si vous vouliez les porter vous-même?...

Comme elle tremblait en faisant cette prière, la première!... Dans ses yeux de paysanne, ses yeux ingénus, elle avait un

regard si humble, si pareil à celui de jadis, que Landelle se sentit comme rajeuni de tant d'années oublieuses. Il redevenait tout proche d'elle, de cœur et d'instinct, comme au temps de la surprise ancienne, dans cette maison des bois, qui, non plus que le regard des yeux simples et que la forêt éternelle, n'avait point changé. D'un geste involontaire, il attira Catherine à lui, pressa le rude caraco contre son plaid, baisa les cheveux blanchissants, au bord de la coiffe fanée.

Puis il remit son portefeuille en poche.

— Soit!... — dit-il. — Je vais arranger ça!...

Catherine l'accompagna jusqu'à la voiture poudreuse, le regarda s'installer, démarrer, tourner la Croix, disparaître au grand trot dans la côte, vers la ville. Elle était joyeuse, allégée, avec la griserie de ces brusques espoirs qui, aux pires heures, font trêve à la destinée. Elle entrevoyait un nouvel avenir : Jules allait sortir de cette épreuve puni et meilleur. Peut-être conviendrait-il seulement de le changer un moment de magasin, de l'éloigner un peu... Mais, à présent, elle aurait plus de courage avec M. Landelle; pour la première fois, elle l'appelait en elle-même le père de son enfant. Après ce qu'il venait de faire si généreusement et si simplement, elle se sentait délivrée de sa gêne invétérée et de sa timidité. N'avait-elle pas eu tort, au fond, avec tant de réserve et de scrupule? N'aurait-elle pas dû, bien plutôt, montrer plus de courage et demander des conseils, une direction?... Tout cela, en définitive, n'était-ce point sa faute? Mais c'était bien fini. Ils parleraient de Jules ensemble, à l'avenir... Ils aviseraient, comme avait dit M. Landelle... N'étaient-ils pas, à présent, un père et une mère?...

Dans sa maison, elle se mit au travail pour tromper son attente, et, à chaque geste, à chaque mouvement qu'elle faisait, ses souvenirs s'éveillaient, — souvenirs des lointaines années, si dramatiques, si passionnés : sa faute soudaine et presque douce, puis son enfantement cruel, sa soumission à Louveau, et Jules, son tout petit Jules, les premiers pas, les premiers balbutiements, sa brève maladie, et comme il tétait bien, goulûment! — oui, tant de souvenirs, tristes et bons, et qui tenaient là, tous ensemble, entre ces vieux murs moussus, devant cette cheminée où elle avait allumé le feu à

pleins fagots pour faire sécher le linge du gamin!... Tout cela lui paraissait si pareil à ce que c'était autrefois, — aussi pareil que le feuillage autour d'elle, ou que la Croix vermoulue du carrefour, toujours debout et inclinée sur son tertre d'herbe folle!

Mais est-ce que le temps ne marchait plus?... Les chiens sommeillaient au chenil... Les aiguilles de la grande horloge avaient l'air d'être arrêtées... Où donc était Louveau?...

Vers le soir, elle prêta l'oreille.

La voiture de M. Landelle montait la côte bien plus vite encore qu'elle ne l'avait descendue. Les sabots des chevaux, au milieu de la forêt, sonnaient lugubrement, avec un méchant bruit.

Catherine accourut au milieu du carrefour, près de la Croix...

M. Landelle sauta à terre.

— J'ai peur, — dit-il, — d'être arrivé trop tard...

Son visage était bouleversé. Sa voix tremblait. Il cherchait ses mots.

— Ah! dites, dites vite! — s'écria Catherine.

— Lorsque Louveau, — reprit-il, — est venu au magasin, il y a eu une explication... Depuis, m'a-t-on dit, Jules a disparu...

La voiture s'était éloignée avec le grincement de ses roues sur le gravier de la route. Les paroles de Landelle tombaient dans le soir et l'isolement. Il se tenait debout, Catherine s'était affaissée sur le tertre de la Croix. Elle pleurait. La Croix branlante semblait dresser au-dessus d'eux, parmi les lois de la nature implacable, une vaine image de la pitié.

Tout à coup, dans la direction de la ville, le long du raccourci qui traversait les taillis, retentit une détonation.

Catherine poussa un cri, saisit le bras de Landelle.

— Oh!... si c'était?...

Landelle avait eu la même pensée.

— Ce n'est pas un revolver, — dit-il. — C'est un coup de fusil!...

Ils écoutèrent, immobiles, puis avancèrent dans l'étroit sentier qui coupait comme une ficelle blanche le fourré sombre.

Landelle soutenait Catherine qui marchait avec peine.

Le silence était redevenu plus profond. Tous les muets frissons de la solitude qui remplissent d'effroi les cœurs sauvages, y palpitaient. Les molles ailes d'une chouette les frôlèrent. Ils ne voyaient plus que le sentier, en face d'eux. A droite et à gauche, dans l'ombre encore transparente, mais déjà indistincte, se levait la double horreur de la nuit et de la mort.

Ils s'arrêtèrent.

Au milieu de leur chemin, tombé tout de son long sur la face, un corps était étendu. On apercevait à peine le visage, écrasé sur la terre humide. Un peu de sang assombrissait l'herbe, autour de la tête éclairée d'un dernier reflet.

— Jules!... c'est Jules!... — cria Catherine en se jetant sur le cadavre.

Le veston s'était entr'ouvert dans la chute. Une enveloppe claire émergeait de la poche obscure. Landelle se pencha à son tour, prit la lettre. Elle lui était adressée. Il l'ouvrit.

Éperdue, Catherine se releva, voulut lire comme lui. Avec peine, étroitement rapprochés près de leur enfant gisant dans la rosée, ils déchiffrèrent l'écriture pâle.

J'en ai assez de tout cela!... Vous n'entendrez plus parler de moi aux Quatre-Saisons, ni aux Chênes-Rouges ou à la Croix-Samson. Je tiens seulement à vous avertir que j'ai dû me procurer encore un peu d'argent pour un voyage indéterminé. Je vais embrasser ma pauvre maman et je vous dis adieu... Libre à vous de me laisser poursuivre et arrêter par les gendarmes.

JULES

Catherine sanglotait, gémissait, avec de longues plaintes à pleine voix qui semblaient le râle d'une bête en agonie. Elle avait à peine compris le sens des mots écrits dans la lettre. Elle s'était agenouillée, répétait :

— Mon gars, mon petit gars qui s'est tué!...

A ce moment, des broussailles profondes, sortit Louveau, son fusil en bandoulière.

— C'est point lui, — dit-il posément. — C'est moi qui l'ai tué!...

GASTON RAGEOT

LE RÉSERVOIR DES TROUPES NOIRES

Deux événements considérables, le protectorat marocain et la nouvelle loi militaire allemande, imposent à la France le renforcement de sa situation militaire. La récente leçon de Fez, l'agitation violente des tribus voisines révèlent au Maroc un nationalisme imprudemment méconnu. Soigneusement consolidée et exploitée, l'influence du sultan, chef religieux, pourra peut-être résoudre le problème politique dans le pays *maghzen*; mais elle échoue au pays de révolte, en *bled siba*. Sans doute, comme chez les Beni-Snassen, la méthode coloniale, mélange de force et de souplesse, du général Lyautey, élève du général Galliéni, éclairera les paroles au reflet des armes. Faisant craindre par avance la rudesse du coup, elle évitera le plus possible de frapper. Mais, étendue à sept ou huit millions d'hommes, cette opération a les dimensions d'une conquête. Elle en veut les moyens. Or, en ces derniers temps, les conséquences sanglantes d'un zèle un peu novice en matière coloniale ont démontré le vide de l'utopique formule : « Prendre le Maroc avec les Marocains. » La situation oblige d'abord à prendre le Maroc « malgré » sinon « contre » les Marocains. Il y faut mettre des troupes.

Lesquelles? Arabo-berbères? Soit, mais maintenant avec prudence. La chair est faible. La confiance due à nos turcos,

après des Wissembourgs qu'ils sont prêts à renouveler, ne doit point aller jusqu'à les tenter : le Rhin leur vaudrait mieux que l'oued Sebou, où l'Islam veille, et sur les bords duquel ils doivent avoir un contrepoids. Troupes Métropolitaines? Nous n'en avons pas assez chez nous. La prochaine loi militaire allemande mobilisera un nouvel excédent de deux millions et demi d'hommes, argument qui ne peut rester sans réplique. Repoussons la déprimante superstition du nombre, mais n'ayons pas trop celle de la qualité. Quoi qu'on puisse prétendre, le développement de la nôtre ne compensera jamais un tel écart entre les deux armées. Aéroplane mobile, ni perfectionnement scientifique n'y suffiront. C'est fer contre fer, poitrine contre poitrine, que se sont toujours gagnées les batailles; et les terres conquises se mesurent au chiffre d'hommes dont on les a payées. Il faut en trouver coûte que coûte. Or, voici l'avenir. En fixant à 46 p. 100 des naissances masculines nos futurs contingents — chiffre déjà très élevé, limite à laquelle les proportions fortes de 48,75 en 1909, de 48,70 en 1910 et 47,75 admises par M. Clémentel, rapporteur du budget de la guerre, ramèneront d'office — l'appel de nos classes donnera les moyennes quinquennales de 199 800 hommes entre 1915 et 1919, 197 200 de 1920 à 1924, 188 000 de 1925 à 1930.

A cette source qui baisse, rien de plus à demander. Alors, cherchons ailleurs, faisons le tour de nos propriétés. L'une d'elles, notre Afrique noire, nous offre l'ample ressource de son réservoir : il répond aux soucis de l'heure. Au Maroc, nos tirailleurs sénégalais se battent et font merveille. On peut compter sur eux, ils l'ont prouvé au cours de l'histoire des sultans et l'on a désarmé, à Fez, tous les tabors, hormis le tabor noir, resté fidèle. Au surplus, le réservoir est vaste et nous y pouvons largement puiser.

Le décret du 7 février 1912, contresigné par les ministres de la Guerre et des Colonies a fait faire à la question des Troupes Noires un pas décisif. Il modifie si profondément les anciennes conditions de leur recrutement qu'il relève bien évidemment d'une conception nouvelle : de troupes locales, tolérées seulement, à l'extérieur, les régiments sénégalais passent au rang d'une force nationale, dont l'emploi, indispensable,

est prévu. L'exposé des motifs est là-dessus explicite. Il fonde la nécessité des mesures qu'il précède sur l'important développement des troupes de race noire dû « non seulement à l'accroissement progressif des effectifs entretenus en Afrique Occidentale française, mais aussi et principalement à l'augmentation encore plus grande des contingents sénégalais appelés à servir à l'extérieur ».

Les faits présents permettent de préciser ces derniers mots. Côte à côte avec les autres éléments issus de la nation armée, nos soldats noirs travaillent dans toute l'Afrique et particulièrement celle du Nord à la commune œuvre française. Leur recrutement est, par suite, fonction de la Défense nationale, prévu à toutes fins utiles, et le décret susdit en est pour l'Afrique occidentale française, la charte sinon définitive, du moins définie. Il consacre un état de fait, dont les règles jusqu'ici flottantes avaient besoin d'être fixées.

En voici, quant aux dispositions essentielles, la brève analyse.



Le recrutement provient d'une triple source : 1° appel pour quatre ans avec première mise fixée provisoirement à 160 francs; 2° engagements de cinq et six ans comportant primes de 200 et 240 francs; 3° rengagements également avec prime, renouvelables jusqu'à quinze années de services pour l'ensemble de la troupe avec commissionnement, jusqu'à vingt-cinq pour les ouvriers spécialistes (tailleurs, cordonniers, infirmiers, etc.) et les sous-officiers.

Le service hors de l'Afrique est exigible et comporte pour les volontaires un droit de préférence. Sauf nécessité, entre deux séjours extérieurs, s'intercale un minimum d'une année passée en Afrique occidentale. Le recrutement se fait selon les coutumes locales.

Pour être admis au service, il faut, aux termes de l'article 8 :

1° Avoir au moins vingt ans et au plus vingt-huit ans;

2° Être sain, robuste et bien constitué;

3° N'avoir subi aucune condamnation;

4° Être de bonne vie et mœurs.

Les engagements volontaires peuvent être reçus :

1° En tout temps par les chefs de corps ou officiers délégués;

2° Par les commissions de recrutement, lors des tournées de recrutement. Vingt-cinq ans de services donnent droit à une pension et quinze à une retraite proportionnelle.

Suivent, au titre II, des dispositions concernant la réserve formée d'anciens soldats, convocable en cas de mobilisation générale ou partielle, ou pour des revues. Enfin le titre III remet au Gouverneur Général, sur initiative ou après avis de l'autorité militaire, le soin de l'exécution : circonscriptions de recrutement, conditions d'appel, répartition des contingents, etc...

Tel est l'acte. Pour en mesurer le rendement, reste à connaître la matière à laquelle il s'applique. Il énonce d'abord un fait capital et tout nouveau : l'impôt du sang dû à la métropole, en échange de sa protection, la participation obligatoire à son œuvre, en un mot : l'appel.

Ce principe, simple en France, est là-bas d'une singulière audace, et nombre d'hommes ayant vécu sur place voyaient à l'appliquer bien des difficultés. J'avoue avoir partagé longtemps leurs craintes et estimé la mesure prématurée dans son esprit, et d'exécution malaisée. Outre qu'elle risquait d'être mal comprise, elle manquait de base. L'appel repose en effet, par définition, sur l'état civil, ou à son défaut sur un étiquetage quelconque de l'individu qui, de près ni de loin, n'existe en Afrique, même dans les centres urbains les plus avancés, tels Dakar et Saint-Louis. Polygamie, divorces, mobilité extrême de la population, infime diffusion de l'écriture européenne et partant défaut de fixité dans les noms, mille autres causes encore qui tiennent au fond le plus intime de la vie indigène en écartent l'état civil : très peu en font un usage régulier. Le seul intérêt en est d'ordre politique; il permet d'obtenir la carte électorale, fréquemment sans rapport avec l'identité réelle de son détenteur. Par l'échec de ce procédé, qu'on juge ce qu'on peut espérer des autres! Le meilleur est sans contredit les rôles d'impôt. Mais ceux-ci s'arrêtent d'ordinaire au village, ou au groupe familial; après quoi, collectifs et numériques, ils sont répartis par les chefs indigènes, responsables devant l'autorité administrative. Les

services publics de l'Afrique Occidentale Française, les militaires non compris, absorbent 2 000 agents, chiffre si élevé par rapport à l'ensemble de la population blanche — 8 000 personnes environ — qu'il paraît battre tous les records du fonctionnarisme le plus outrancier. Mais ces mêmes agents ont en outre charge de 16 millions d'indigènes qui, eux aussi, vivent et comptent, puisqu'ils paient et coûtent, bref, doivent être administrés dans tous les sens : politique, judiciaire et financier du mot. Cela fait un fonctionnaire pour 8 000 ressortissants : la proportion en France est d'un pour moins de cinquante. — Tous les services spéciaux, instruction publique, postes et télégraphes, assistance médicale, douanes, etc., assurés, il reste à peu près mille emplois administratifs, soit pour 16 000 personnes, une seule autorité responsable : elle est, n'en doutez pas, fort occupée. Lui demander par surcroît d'entreprendre, mener à bien et tenir à jour une œuvre aussi complexe que l'état civil est un leurre. Force lui est de s'en remettre là-dessus aux chefs de villages, comparables en l'espèce aux maires de nos communes : moins les registres cependant, qui sont toute la sûreté du système. Sans ces registres, on devine ce que l'appel peut engendrer d'erreurs et d'abus : il risque de discréditer le service militaire, devenu populaire en Afrique au point d'y être quasi la seule importation européenne passée dans les mœurs et comme nationalisée indigène.

Certaines appréhensions pouvaient, par suite, sembler fort légitimes ; mais l'examen des conditions antérieures de recrutement et l'étude des populations à ce point de vue spécial ont suffi, semble-t-il, à les dissiper. Les mesures nouvelles offrent en effet, l'avantage, tant pour nous que pour nos indigènes, de régulariser le recrutement. D'une part, il entre pour un chiffre certain dans le calcul de nos forces ; de l'autre, il peut se répartir équitablement sur toute la colonie, et c'est un progrès sensible. Le recrutement trop facile avait en effet occasionné quelque laisser-aller dans la manière d'opérer. Par économie fâcheuse, on prenait tout doucement l'habitude de laisser des vides dans les rangs, quitte, en cas de besoin, à les combler brusquement. A une demande télégraphique, telle colonie répondait par l'envoi à tel jour de tant d'hommes

fournis à point nommé. En ces opérations de recrutement hâtif, on s'adressait naturellement aux plus proches, partant, toujours aux mêmes. Les trous remplis, on n'engageait plus personne, et l'on attendait l'occasion de recommencer. Dans de telles conditions, en des pays où, s'y prenant à temps, on eût dû refuser du monde, une certaine part du recrutement risquait de n'avoir plus de volontaire que le nom, pour peu que l'effectif demandé fût de quelque importance. On pouvait agir, il est vrai, sans grand scrupule, et pour ainsi dire sur expérience faite. A peine au service, l'engagé prendrait, on le savait, le goût au métier qu'il tient de son atavisme, et s'y attacherait passionnément. Deux faits le prouvent surabondamment : le nombre des désertions, pratiquement nul; et, par contre, le nombre fort élevé — de 40 à 42 p. 100 — des rengagements.

Le plus grave défaut du système était d'opérer par à-coups brusques et précipités. Vu la lenteur des communications, le recrutement, à peine connu dans les villages, était clos. Nombre de candidats, tard venus, s'en retournaient chez eux. Les plus tenaces s'installaient à proximité, épiant l'occasion suivante. Tel cet exemple, typique mais non unique : autour de Macenta, poste perdu chez les Tomas de la Haute-Guinée, forestiers sauvages dont on n'eût guère espéré pareil zèle, on vit en 1909 quelque soixante individus attendre comme manœuvres, pendant deux ou trois mois, l'instant propice. Mais semblable constance n'est pas à mettre en compte. En fait, beaucoup de bonnes volontés se décourageaient, restaient inutiles, cependant qu'à puiser toujours aux mêmes sources, si abondantes fussent-elles, on les eût taries. Les besoins augmentant, on en serait venu à faire flèche de tout bois et soldat de tout homme, à engager des non-valeurs. L'extension à l'année et la colonie entières d'un recrutement régulier, vite entré dans les mœurs, annihilera ces possibles inconvénients. Rien ne sera changé d'ailleurs, en fait, à sa nature. La faculté de s'engager en tout temps fera la tentation perpétuelle, et les candidats plus nombreux que les places. Alors, dira-t-on, à quoi bon l'appel? A procurer cet avantage, qui est précieux : à l'abri du volontariat facilité, la notion du service dû prendra le temps de pénétrer les masses, sans brusque modification de

fait, et le principe s'en établira par degré. En outre, un terrain d'entente reste à trouver avec certaines races encore boudeuses — les Peulhs du Fouta, par exemple, qui dans leur différend avec nous n'ont pas tous les torts. — La concession qu'il nous feront le plus volontiers, c'est l'acceptation du service ; l'appel donnera la légère poussée nécessaire.

Progressivement d'ailleurs, ces cas disparaîtront avec les résistances. Ils sont d'ores et déjà sporadiques et fort rares; et la mission d'études que le colonel Mangin dirigea à travers l'Afrique Occidentale Française, en 1910-1911, a trouvé au réservoir africain des dimensions réelles qui dépassaient les espérances. Rappelons brièvement les faits. Dès 1908, au général Picquart, alors ministre de la Guerre et devant le général Brun, chef d'état-major général, M. Ponty avait promis de fournir en huit mois et d'entretenir dans le nord de l'Afrique une brigade de 5 000 hommes. Peu après les articles retentissants du colonel Mangin[1], au mois d'octobre 1909, M. Trouillot, ministre des Colonies, d'accord avec M. Ponty, offrait à son collègue de la Guerre un corps de 20 000 hommes constitué en quatre ans, à raison de 5 000 par an, avec, en Afrique Occidentale Française, une relève à déterminer. Ces chiffres, sous de telles garanties officielles, comportaient bien évidemment une sûreté complète; mais ils impliquaient en échange des responsabilités d'appréciation fort lourdes, où, partant, la réserve n'était que sagesse. C'était donc des minima, préjugés à coup sûr sur la capacité totale du réservoir, celle-ci restant en définitive à jauger. Le colonel Mangin en fut chargé. Je n'ai point à refaire ici le récit de sa mission, rapportée en son temps par toute la presse. Mais il importe d'en exposer la méthode encore inédite, puis les conclusions, afin qu'en connaissance de cause chacun puisse estimer la sûreté des estimations formulées.



L'importance nationale de la question, suivie par l'opinion publique de notre pays et par celle de l'Allemagne attentive,

1. *Revue de Paris* des 1er et 15 juillet 1909.

commandait de l'étudier à fond. Aussi M. Ponty ouvrit-il aux membres de la mission les sources d'information les plus larges auprès des autorités locales, en l'espèce les administrateurs de cercle. Ce mot « Administrateur » tire du terme voisin « Administration » un sens étriqué et métropolitain, qui ne lui sied point en Afrique. Les noirs le traduisent « Commandant » et n'ont pas tort. L'Administrateur en effet, prévoit et pourvoit, décide et exécute en toute matière. Constamment par monts et vaux, il vit au contact direct des populations, connaît sur place leurs desiderata et leurs affaires locales, rend la justice à tous les degrés, bref remplit un rôle universel qui implique en toute chose son concours. C'est à l'égard de ses administrés l'unique juge et le plus averti. Seul ce Maître-Jacques officiel pouvait fournir les renseignements ethniques indispensables, estimer à leur juste valeur les avantages et les attraits du service aux yeux des indigènes ; les chances qu'ils en pourraient tirer de devenir, de retour au pays, des notables, des rentiers de par la retraite ; les appas matériels capables de susciter les vocations, au premier rang desquels la femme, qui s'acquiert d'une dot. La jeunesse dorée africaine, prolifique et en quête d'épouses, est pour l'ordinaire fort pauvre ; particularité importante, car un écu n'a pas, en tous les points de l'Afrique Occidentale Française, un même pouvoir d'échange : suivant les lieux, les dots varient. Au voisinage des voies ferrées, dans les ports, l'argent s'est répandu et avili, chassant au fond du pays les monnaies indigènes à valeurs minimes. Partant soldes et primes jouent ici et là inégalement. D'où la nécessité d'une étude économique, politique et sociale, dont seuls les administrateurs pouvaient fournir les éléments.

Sans souci du surcroît de travail, ils s'y prêtèrent avec une absolue bonne grâce et un intérêt d'autant plus grand que, chargés plus tard des mesures pratiques, ils deviendraient la cheville ouvrière du recrutement dès son organisation nouvelle. Leur témoignage prenait donc, dans la vaste enquête menée à travers l'Afrique Occidentale Française, une valeur singulière, puisqu'ils auraient par la suite à les appuyer d'actes. En outre leur avis compétent contresignait et mettait au point celui des indigènes, lui aussi capital à connaître.

Il était strictement équitable que ceux-ci eussent voix au

chapitre. D'où nécessité de les informer d'abord, car hormis les régions de volontariat intensif, le service militaire, tenu en haute estime, restait néanmoins peu connu dans ses réalités. Il fallait en exposer aux intéressés les droits et devoirs et les laisser librement en discuter entre eux ; cela fait, ils apporteraient leurs objections, et, toutes obscurités enfin dissipées, aboutiraient à un chiffre concret sur l'ensemble de la population, qui, approuvé par l'administrateur, donnerait le coefficient du recrutement dans le pays considéré. On devait tenir compte des races, de leur milieu, de leur état : on ne parle point aux Toucouleurs, sectateurs du Prophète, guerriers assouplis par des sultans sanguinaires à des disciplines sommaires et rudes, comme aux Guinéens des ports, commerçants avisés, fort amateurs de plaisirs et d'argent, ou à des sauvages anarchiques de la Forêt tropicale.

Sur ces données, s'institua la méthode de travail. Les autorités administratives prévenues longtemps à l'avance préparaient le terrain aux enquêteurs et aux conversations qu'ils soutiendraient. Le noir est, par essence, conservateur. Toute nouveauté le trouve défiant et n'obtient point d'avis formel, s'il n'en a pesé en son for intérieur le pour et le contre. C'était, avant que la mission ne vînt, besogne faite. L'affaire se traitait ensuite au cours de populeux palabres, où, en toute liberté, les indigènes développaient des arguments souvent fort judicieux. Puis, après discussion et entente, on en venait aux conclusions concrètes. C'était là le point délicat. Comme l'a très justement remarqué M. Binger, le noir n'a point l'exacte notion du nombre. Par suite, le chef ignore le compte de ses gens. A qui commande 1000 personnes, demandez s'il se trouvera chez lui 10 hommes pour quelque tâche, il répondra oui sans difficulté. Il sait qu'il a « beaucoup de monde » et dix, c'est peu. Mais le maître de 5 000 vassaux jurera d'une égale bonne foi, n'en pouvoir disposer de 50. Il sait aussi qu'il a « beaucoup de monde », mais combien ? Il l'ignore et 50, c'est un chiffre. Ces considérations imposaient, pour garder à la discussion dans les assemblées populaires toute sa bonne foi, le souci minutieux de mettre la question à la portée de tous, de la traduire en faits usuels, palpables à ces esprits simplistes. Finalement on tombait d'accord sur

des probabilités — tant d'hommes par millier d'habitants, — auxquelles l'Administrateur, présent à toute l'affaire, donnait valeur certaine par sa signature mise au bas d'un questionnaire rempli par lui-même. Telle fut la méthode. Les tâches réparties et achevées, l'Afrique Occidentale quasi entière se trouva visitée, hormis certaines régions trop peu apprivoisées, jugées pour le présent inutilisables : à la Côte d'Ivoire, le littoral, future pépinière de piroguiers de barre auxquels celles du Maroc ne seront qu'un jeu, et la région forestière encore troublée; et aussi la Mauritanie peuplée de Sémites musulmans peu sûrs. De ces pays, on ne fit point état. Leur tour viendra plus tard; nous avons assez de ressources par ailleurs pour attendre. Seuls deux cercles utiles ne furent point visités : Nioro du Sahel trop lointain, Maka-Koulibentan trop excentrique, et de dispositions favorables connues et depuis longtemps exploitées. L'enquête était donc générale. Elle avait comporté 121 palabres, devant plus de 100 000 auditeurs, représentant environ 9 800 000 personnes, d'après le recensement d'ailleurs beaucoup trop faible établi pour l'impôt.

A cette consultation populaire l'intérêt qu'elle avait soulevé dans le pays donnait force de referendum institué sur les Troupes Noires parmi les gens chargés de les alimenter. D'un bout à l'autre de l'Afrique Occidentale Française la question avait empoigné son public, moins disposé d'ordinaire à faire salle pleine en l'honneur de communications officielles. En dépit des pluies d'hivernage, des sentes noyées, cette affaire arrachait aux exigences des travaux agricoles un peuple de paysans, venus de plusieurs jours à la ronde. Certaines assemblées étaient des foules : 2 000, 3 000 auditeurs attentifs s'y pressaient. On en vit au Mossi, au Dahomey jusque près de 5 000. Nul doute qu'on eût touché cette fois la corde sensible.

Après les mots, des faits. Certains furent d'une force singulière. A Bafoulabé, proche de Kayes, où la main-d'œuvre commerciale offre au travail un débouché constant et lucratif, sur 422 jeunes gens présents 298 demandèrent séance tenante à l'administrateur, tout de même surpris, à prendre du service. Enthousiasme sincère et durable, puisque la commission de recrutement venue quelques mois plus tard trouva non

point 298 volontaires, mais 500, dont 400 furent acceptés. A Tivaouane, cercle sénégalais, en plein pays d'arachides prédit par certains de rendement nul, 5 000 auditeurs accoururent. L'administrateur, M. de Coppet, dut sur-le-champ donner satisfaction à ses administrés et couvrir des listes « pour retenir des places de tirailleurs ». Et ce ne sont point là simples cas particuliers. Les analogues se révélaient dans toute la colonie. A son autre extrémité, au Mossi on dut aussi couvrir des listes et retenir des places. Confirmant l'opinion de son prédécesseur, M. Vidal, vétéran soudanais qui commande ce cercle de 2 millions d'âmes, offrait en cas de guerre d'y lever 100 000 hommes. Je m'en tiens là de ces exemples. Ils suffisent.

Or, cette identité des sentiments chez l'habitant où qu'on l'ait pris est extrêmement frappante. Elle prouve d'une force sans pareille que l'appeler à nous, c'est agir dans son sens, selon sa norme et que, les Troupes Noires sont donc en plein un moyen puissant de politique indigène, la seule féconde en matière coloniale. Elle démontre encore et jusqu'à l'évidence, que la canalisation de la Force Noire correspond à un moment de l'évolution locale, commun à la majeure partie du pays. Elle découvre au recrutement des bases solides parce qu'établies en plein cœur du peuple, faute desquelles nous ne pourrions faire fond sur nos ressources africaines : atavisme batailleur d'abord qui fait en tout temps là-bas, de chaque homme un guerrier, affaiblissement de la famille ensuite. Le dissolvant fut en l'espèce, non point les Troupes Noires, comme on l'a dit au petit bonheur, à la tribune le 22 février 1910, mais la paix française. C'est un progrès. Il fallait sa rançon : la famille indigène l'a payée. Groupée jadis autour d'un *pater familias*, despote responsable, auquel allaient toutes les ressources pour faire face à toutes les nécessités, cellule née de l'attaque et de la défense, elle a perdu son équilibre dans le calme où ses facultés de résistance restaient sans emploi. La paix a détruit le danger et le chef de famille ne justifie plus son omnipotence par le poids de ses responsabilités. Il a moins de droits à bénéficier du travail de chacun. Les nouvelles générations s'en rendent compte et renoncent volontiers à la protection du groupe familial pour jouir de leur liberté

individuelle que notre civilisation leur a donné les moyens d'utiliser. Les transports à vapeur, la demande de produits d'exportation ont fait naître des affaires immenses et créé le besoin de main-d'œuvre. Dès lors, le jeune homme préfère peiner pour soi-même qu'au bénéfice d'un vieillard inutile et, comme le disait au palabre de Sedhiou, un vieux chef, « un soir, après nuit close, le fils disparaît sans avoir dit adieu au père ».

Peu importe la moralité de l'acte. Qu'il soit bon ou mauvais, c'est un point théorique et de pure idéologie. Ce qu'il faut voir, ce sont les faits, l'inévitable, que nous sommes aussi hors d'état d'empêcher que d'arrêter la terre qui tourne. Ils sont tels et chaque jour un peu plus prouve que « ceci tuera cela ».

Or, dans l'état actuel des mœurs, hors la famille point de salut : transfuge de la société indigène, le jeune homme dans nos villes reste un déraciné. Tombée la première fièvre de la liberté, il en goûte les amertumes. Son isolement l'accable. *Vae soli!* Il sent sa faiblesse, cherche où s'appuyer et qui le protége. D'où lui viendra l'assistance? Confusément, il le devine. Il se rend compte que quelque chose domine la mêlée des hommes, une force respectée qu'il n'a pu connaître au village. Elle veille sur lui et sur chacun, fait bonne justice, commande. Quelle est-elle? Il ne sait la nommer, mais il la reconnaît partout invisible et présente. Peu à peu, la notion s'en précise et il conçoit un jour ce fait : l'État, degré social nouveau, auquel ceux de sa race ne s'étaient point haussés. Il le conçoit à sa manière, sous sa forme la plus saisissante : l'autorité, la force, auxquelles le mène tout droit son atavisme guerrier et il les résume en ce mot : le service. Ainsi, celui-ci se lie au développement en commun de notre influence et de l'espèce.

Pour ces motifs généraux, aucune race ne doit être *a priori* rejetée, évidence qu'il serait, semble-t-il, inutile d'énoncer si bon nombre d'erreurs n'avaient été débitées à l'encontre. Pendant les campagnes du Haut-Fleuve qui menèrent Borgnis-Desdordes du Sénégal au Niger en 1882, on incorpora au bataillon sénégalais trop éloigné de Saint-Louis, sa base de recrutement, des recrues bambaras. Cela fit scandale : on

allait, disait-on, enlever à cette troupe d'élite toute sa valeur. Borgnis-Desbordes laissa dire et passa outre. Les faits lui donnèrent raison. On sait la carrière glorieuse fournie par le recrutement bambara qui fait encore aujourd'hui le fond de nos troupes noires. Or, chaque fois que les progrès de la conquête nous font appeler au service une race nouvelle, les mêmes alarmes se reproduisent. Tour à tour, Mossis, Baoulés, Dahoméens ont été ou seront excommuniés. Récemment même parce qu'un recrutement hâtif dut accepter, dit-on, des non-valeurs, certains en vinrent à médire des Ouoloffs, oubliant qu'ils avaient, ouvriers de la première heure, conquis sous Faidherbe le Sénégal. A dire le vrai, il n'existe entre les races de l'Afrique Occidentale aucune divergence irréductible à la discipline. Celle-ci, à la fois forte et souple, élimine les imperfections originelles, amalgame les qualités et façonne le « bloc d'ébène » en soldat à notre image. De l'enquête résulta par ailleurs qu'en aucun lieu, le coefficient du recrutement ne fut nul. Variable selon les milieux entre les extrêmes très rares de 1 et 10 hommes pour 1000 habitants, il affectait une tendance marquée à se fixer un peu au-dessus du chiffre 4. L'examen de sa répartition dans le pays correspond avec une rigueur remarquable à l'état du développement ethnique. Il en est strictement fonction. Il se formule ainsi comme une conclusion logique de l'histoire, elle-même calquée, ainsi que toute évolution humaine, sur la géographie.

Le peuplement de l'Ouest-Africain, dans ses grandes lignes actuelles remonte en effet à une époque récente, sept ou huit siècles tout au plus. C'est, cristallisée, l'onde extrême des grandes migrations orientales qui bouleversèrent le vieux monde du VIIe au XIIIe siècles. Au bord du Sénégal et du Niger, elle se heurta à des populations dont l'origine mystérieuse se perd dans la nuit des temps. Elle dut les anéantir presque complètement. Des débris seulement échappèrent, parvinrent à gagner à temps des abris et s'y terrèrent : forêt dense, boues des estuaires et des lagunes, où ces épaves de meurtrières tempêtes humaines perpétuèrent un état social déconcertant, extraordinairement individualiste et anarchique, et des langues surannées, dont certaines aujourd'hui réduites à quelques milliers, voire quelques centaines de ressortissants.

Ainsi s'explique cette poussière de races : Sérères du Sénégal, Diolas et Balantes envasés dans le « poto-poto[1] » de la Basse-Casamance, Bagas, Nalous et leurs analogues de la Basse-Guinée, peuplades acculées dans les estuaires à la mer infranchissable, forestiers Guerzés et Manons de la Haute-Guinée, forestiers Bêtés et tribus lacustres de la basse Côte d'Ivoire, Habés montagnards, Bozos et autres palustres du Soudan, îlots humains perdus dans les foules du vainqueur; la terreur du passé et du voisin retint ces gens au fond de leurs retraites en un isolement sauvage et craintif qui les préserva d'une fin tragique. Tombées dans la décrépitude et les vices qu'elle engendre, leurs tribus achèvent de s'éteindre en une mort que la paix française fera douce. Ce premier groupe, témoin demeuré d'une histoire disparue compte environ 300 000 individus.

Leurs vainqueurs étaient issus sans doute de la grande famille Bantou, mélange d'Éthiopiens et de Mongoloïdes venue à une époque très reculée peupler le centre africain avant de déborder dans les régions de l'Afrique Occidentale Française actuelle. A cette migration se rattachent, de l'Ouest à l'Est, le groupe Mandé proprement dit, de l'Océan à la Bagoë, gros affluent de droite du Niger, puis ses dérivés Mandé-Dioula et Bambara qui avec les Sénoufos, Mossis et Achantis peuplent la boucle du grand fleuve depuis la Bagoë jusqu'à sa branche orientale. C'est la masse compacte du peuplement soudanais et sénégalais, 13 millions d'âmes environ en progression rapide.

Par son bord septentrional, ce bloc nigritien confinait aux nomades berbères du bassin méditerranéen ou sémitiques venus d'Orient. Certains mêmes, tels les Peuhls, s'infiltrèrent dans le peuplement noir au cours des siècles avec une lente continuité. Il en naquit des métissages variés dont le Toucouleur est le type. Ce dernier groupe représente quelque 2 millions et demi d'habitants.

Telle était la formule ethnique à trois termes de l'Afrique Occidentale quand un nouvel apport humain, poussé vers les pays vierges par les forces expansives de ses moyens de

1. Mot imitatif du bruit de pas dans la vase, sous lequel on désigne les boues des marécages et estuaires en Casamance et au Congo.

transport scientifiques, en ajouta un quatrième : l'élément blanc. Peu nombreux, même point acclimaté comme il l'est maintenant dans les régions similaires d'Amérique, il importait dans ses bagages les causes de son incomparable supériorité. Par la force, il imposa d'abord la paix. Puis il mit en œuvre ses moyens économiques puissants, faits nouveaux et sociaux considérables dont l'influence se répercute au plus profond de la masse populaire et par conséquent sur le recrutement qui en émane. Sans aucun doute son coefficient ne peut rester insensible à la proximité d'une voie ferrée, d'un produit riche qui appelle la main-d'œuvre, bref de toute cause perturbatrice qui tend à précipiter le cours normal de l'évolution indigène. Il varie en fonction des attractions qu'exercent sur les gens ces facteurs étrangers qui en l'état présent des choses, ont découpé dans le réservoir africain des compartiments non immuables très nettement marqués pour l'observateur : pays producteurs pour l'exportation, régions drainées par des modes de transport européens, enfin contrées abondantes en richesses agricoles mais sans débouchés, donc sans échanges et pauvres.

Par l'amalgame des divers motifs qui précèdent s'expliquent la répartition du recrutement, et, comme conclusion pratique, sa capacité en chiffres. Leur réserve farouche rend quasi rebelles à toute pénétration les peuplades du premier groupe qui, outre leurs déroutes africaines, n'ont pas oublié les atrocités de la traite européenne. Elles se refusent à l'essor général qui entraîne l'Afrique Ocidentale Française vers des temps nouveaux. Les coefficients qu'elles ont donnés sont les plus bas de tous : deux hommes, rarement trois par millier d'habitants, un à peine chez les Diolas de la Casamance. Même, chez certaines populations lacustres de la Côte d'Ivoire — quelques milliers —, un précédent essai dispensait de tout autre. Les unités sénégalaises en garnison dans ce pays n'y recrutèrent aucun volontaire.

Des autres éléments ethniques, Bantou et métis, les groupes mandés proprement dits, toucouleurs et achantis, les premiers touchés par notre pénétration le long du Sénégal, du Niger et au Dahomey ont fait accueil dès longtemps au

service militaire. Mais sollicités par les voies ferrées et le développement des affaires, ils laissent moins de disponibilités que jadis au recrutement. Avec une remarquable constance, ils ont fourni à l'enquête une moyenne de quatre à cinq hommes par millier d'habitants.

Le reste du peuplement, paysans privés de communications au centre de la boucle nigérienne, ne connaît de l'ère nouvelle que les besoins qu'elle crée. Faute d'argent pour les satisfaire, toute profession rémunérée — et le service militaire en tête — lui offre des tentations fascinantes. Chez les races soumises à ce régime économique, le coefficient du recrutement varie de sept à dix. Encore cette limite est-elle fictive, les administrateurs prévoyants ayant dû retenir parfois les gens sur la pente de l'enthousiasme. Disons tout de suite qu'il faut l'enregistrer sans la pratiquer. Elle serait nuisible, retarderait d'une part l'essor économique qu'elle priverait de main-d'œuvre et donnerait de l'autre, non pas notre soldat noir, produit synthétique de toutes les races, mais une troupe faite de quelques-unes, avec les défauts de leurs particularismes locaux. Nos Troupes Noires doivent être françaises et non Mossis ou Sénoufos. Appliquant aux divers groupes ethniques leurs coefficients déterminés d'après toutes ces données, l'enquête a assigné au réservoir militaire de l'Afrique Occidentale Française une capacité de 40 800 hommes par an. Telle est la masse recrutable qui relève du décret du 7 février 1912.

Les seules restrictions que ce décret apporte à l'utilisation complète du contingent sont contenues dans les quatre paragraphes sus-énoncés de l'article 8. Vu le taux infime de la criminalité africaine, les deux derniers sont pour l'heure sans portée pratique et constituent une simple concession faite à la routine des formalités.

Les deux autres ont plus d'importance. Le paragraphe 1° exige des volontaires — et, partant, des recrues, — plus de vingt et moins de vingt-huit ans d'âge. Ces limites sont bien évidemment théoriques. Il est, on le conçoit, parfaitement impossible de fixer l'âge exact des gens, à défaut d'état civil, sur leur bonne mine. Bien avant vingt ans le noir est un gaillard vigoureux, précoce en raison directe de la latitude

plus basse, auquel nous serions fort en peine d'opposer au jour de l'enrôlement sa jeunesse. Comme toute chose vivante, l'organisme humain mûrit plus vite au voisinage de l'Équateur. Entre quinze et seize ans au Sénégal, quatorze et quinze au golfe de Guinée, voire même plus tôt l'adolescent se révèle homme en une brusque éclosion qui devance un peu le développement plus lent de la force musculaire. Trompé par les apparences, on risquerait ainsi d'admettre dans le rang des sujets auxquels manque encore la résistance nécessaire pour faire face, au cours de campagnes incessantes, à des fatigues poussées en ces dernières années à un invraisemblable surmenage. D'où des déchets, une usure rapide dont on peut mesurer les progrès douloureusement éloquents à la mortalité militaire constamment croissante de l'Afrique Occidentale. De 12,59 pour mille en 1905, elle est passée à 21,87 en 1909, car faute du « réservoir » indispensable à la relève, les nécessités alourdies du service rendaient de plus en plus coulant sur l'âge moyen d'un recrutement hâtif et mené par à-coups précipités.

Mais vers seize ans échus, — la limite actuelle en France est dix-huit — l'équilibre s'est fait, l'homme s'est achevé, dès lors propre à toutes les tâches. C'est sur les années comprises entre quinze et vingt-cinq que portera la quasi totalité du recrutement avec son maximum vers dix-sept. Dès lors, dira-t-on, à quoi bon fixer vingt ans? A ceci qui n'est point inutile. A défaut d'autre plus précise pour le moment, ce chiffre donne une indication sur la résistance physique-type qu'on doit exiger. La limite supérieure, vingt-huit ans, sera bien rarement atteinte. A cet âge, tout noir — le célibat en Afrique occidentale n'existe à peu près pas — est mari et père. Ayant famille fondée et place faite dans la société locale, point d'apparence qu'il s'en aille courir l'aventure. Maintenons néanmoins cette disposition qui permettra d'accueillir les vocations occasionnelles ou tardives. Mais constatons que des deux extrêmes, l'un inopérant et l'autre sans application, aucun n'est de nature à réduire le contingent.

De l'exigence trop naturelle « être sain, robuste et bien constitué » inscrite au paragraphe deuxième du même article 8, il n'y aurait rien à dire, si, autour de la question sanitaire, des

controverses assez âpres ne s'étaient élevées. Des soucis de cet ordre ont provoqué en 1910, on s'en souvient, l'envoi à Colomb-Béchar d'un bataillon-expérience, qui en dépit d'installations précaires et filariose à part dont il sera parlé plus loin, donna très vite les marques de la plus vigoureuse santé. De même, les bataillons de la Chaouïa qui, sauf l'étiquette, constituent eux aussi un champ d'expérience. Dans les deux cas, les rapports médicaux sont unanimes : les Sénégalais se portent mieux qu'aucune autre troupe, même algérienne. Rien d'étonnant d'ailleurs. Le noir est un animal humain d'une résistance physique supérieure, dressé dans l'état de nature, par l'écart brusque des températures quotidiennes extrêmes. Peu au nord du Niger, dans les monts du Fonta, il gèle le matin ; mais, à midi le soleil est terrible. La même cotonnade mince vêt dans les deux cas l'indigène, et lui sert en outre de couverture les nuits de route, passées à la belle étoile, auprès d'un petit feu. De ce jeu où les plus solides Européens risqueraient de mortelles bronchites, notre homme se tire indemne : j'en appelle à tous les voyageurs africains. Habitué dès l'enfance à supporter nu les intempéries, il eût payé s'il n'était résistant son tribut en bas âge. La mortalité infantile est énorme, fait fâcheux et d'ailleurs réductible, mais qui sélectionne : les survivants sont aussi peu que possible candidats aux maladies de poitrine. Ils ignorent, il est vrai, l'hygiène, trempés de sueur ouvrent leur vareuse et s'ils toussent n'en incriminent point le froid. Sur ce point, en Algérie leur éducation était à faire. Elle est aujourd'hui terminée et durant le dernier hiver, au point de vue de la morbidité respiratoire, les Sénégalais de Colomb-Béchar n'ont point été inférieurs aux autres troupes.

Ce sont là faits établis par des chiffres connus et dès longtemps publiés, sur lesquels il n'y a point à revenir. Néanmoins des scrupules tenaces envisagèrent des *distinguo* subtils : tels gens, Dahoméens ou Baoulés par exemple, sont inutilisables, assurait-on, même au Maroc de climat trop rude. Chicanes tardives qu'on ne souleva point jadis à Madagascar où les bataillons noirs se composaient non point de Haoussas, mais entièrement de Dahoméens ! Au Nouveau Monde, le problème est inverse : on s'y inquiète non point que les noirs ne vivent

pas, mais qu'ils y prospèrent trop. Quant au Maroc, la proportion des évacués après un rude effort, la marche sur Fez, se chiffrait ainsi — M. Reginald Kann le disait ici récemment : troupes européennes coloniales 48,1 p. 100; troupes métropolitaines 23,1 p. 100; algéro-tunisiens 4,5 p. 100 — troupes noires 0,4 p. 100. Dès lors, il faut s'entendre : moindre résistance des Dahoméens ou Baoulé, soit; mais seulement par rapport à leurs camarades Toucouleurs ou Bambaras. Pour leur total — le soldat noir — le chiffre ci-dessus est concluant... malgré la filariose. L'expérience de Colomb-Béchar a en effet groupé autour de ce péril insoupçonné nombre de sollicitudes. Ces craintes firent rapatrier précipitamment d'Algérie, en 1911, un quart de l'effectif, fort bien portant par ailleurs. En dehors de toute polémique dont ce n'est point ici le lieu, partis d'un bon naturel, ces soucis sont historiquement tardifs. L'importation du noir, bois d'ébène de jadis, et partant de la filariose ne date point d'hier ni des bataillons sénégalais d'Algérie. Cette maladie bénigne est au surplus causée par un parasite inoffensif, qu'il faut détruire sans doute par précaution, mais qui n'apporte aucun trouble dans l'organisme et n'entrave en rien l'activité. Depuis quelque mille ans, sur l'Afrique du nord, quelque trois cents sur l'Amérique, le continent africain a déversé le flot inépuisable de ses esclaves, propagateur de ce fléau dont on ne s'était jamais avisé. Au surplus, outre les statistiques, justice fut faite en bloc des scrupules sanitaires par M. le Pr Raphaël Blanchard[1], qualifié s'il en fût. Ainsi, de par le paragraphe 2, nulle restriction à prévoir.

Par suite, le décret laisse la porte ouverte à l'emploi total du contingent et les limites où l'on s'en tient viennent d'ailleurs. Elles sont de deux sortes.

L'une, d'origine locale, est passagère : il faut laisser l'indigène prendre connaissance de l'effort à fournir, autrement dit attendre que dans la masse populaire aient pénétré ces deux notions nouvelles : recrutement à bureaux ouverts et appel, principes premiers de l'impôt du sang. Cette période transitoire sera courte, deux ou trois ans peut-être : déjà l'entretien

1. *Archives de Parasitologie*, t. XV, p. 161, 1912.

des effectifs, le recrutement d'un nouveau régiment que poursuit à Dakar, avant de le commander au Maroc, le colonel Mangin, la mise sur pied d'une brigade de réserve, amorce du « réservoir » de relève, diverses formations complémentaires d'artillerie, de génie, etc., auraient pu trouver cette année 10 à 12 000 recrues sans peine. Néanmoins, il faut compter avec le temps en des pays sans communications, sans écriture où les nouvelles soumises aux déformations de l'imagination populaire doivent être rectifiées, précisées sous l'action incessante des administrateurs. Pour renseigner la foule, il y faut à défaut de presse, user de la parole, frapper les yeux par l'image, faire — qu'on me passe l'expression — la réclame explicative des faits, veiller à ne les point précipiter. Questions délicates de mesure et d'opportunité dont seul le Gouverneur Général peut connaître avec son expérience et son habileté coutumières.

L'autre limite se trouve dans la capacité non point humaine de l'Afrique, mais financière de la France. Si, à partir de la troisième année, la France incorporait tout son contingent noir, 40 000 hommes supposés, sans grande chance d'erreur, volontaires pour cinq ans, rengagés ensuite à raison de 30 p. 100 des libérables, on aurait sous les armes dès la sixième année 210 000 soldats de métier. Ce serait l'armée noire des Vogüé, Langlois, Bonnal. Elle coûterait, n'en soyons pas surpris, le prix d'une armée, des centaines de millions qui dépassent évidemment nos ressources. Sans doute, la France est riche, mais elle subit de lourdes charges; tenue à des obligations équivalentes à celles de l'Allemagne, elle les supporte moins aisément que sa rivale; le fardeau est moins lourd à 65 millions d'hommes qu'à 39. La somme de sécurité qui se paie 1 franc par tête outre-Rhin, coûte déjà à chaque Français 1 fr. 66; et l'accroissement continu de la population et de la richesse germaniques accentue chaque jour la différence. Toutefois, l'Allemagne va dépenser un milliard pour fortifier son organisme militaire. L'augmentation de nos effectifs est par suite une nécessité à laquelle il faudra bien obéir. Même réduite, l'utilisation du contingent noir exigera de durs sacrifices. Mais aux dépenses de cet ordre le pays n'a jamais marchandé son argent. Puisqu'il

faudra payer, mieux vaut s'y prendre à temps pour organiser nos forces à loisir. Or, il semble qu'aujourd'hui on s'égare dans le maquis administratif. Des conflits budgétaires — à ne supposer que ceux-là — paralysent, dit-on, l'élan donné par M. Millerand, ils arrêtent la mise sur pied du 2e bataillon d'Algérie, qui s'accomplira seulement en avril 1913 et de la brigade réservoir, qu'on eût pu incorporer au nouveau budget. L'Afrique Occidentale Française, logiquement exploitée, peut donner, dès 1913, 25 000 recrues, deux divisions nouvelles : c'est deux divisions qu'il faut armer. Elles auront de quoi besogner au Maroc et soulageront le XIXe corps désorganisé. Tel est le but immédiat à atteindre. Plus tard, on verra.

★ ★ ★

UNE SCIENCE NOUVELLE

L'AÉRODYNAMIQUE

Nous sommes témoins, depuis dix ans, d'un merveilleux essor : c'est d'abord le dirigeable qui se substitue au ballon sphérique, bulle errante au gré des vents ; puis, progrès plus étonnant encore, c'est l'oiseau mécanique qui prend son vol, avec une sûreté et une aisance qui nous confondent. Ceux qui écriront, dans un siècle ou deux, l'histoire de notre époque, n'auront pas grand'peine à la caractériser d'une phrase : « Ce fut vers ce temps que les hommes volèrent pour la première fois. » Mais ils ne pourront pas dire qu'à ce moment la science fût prête à remplir son office : le jour où les hardis conquérants de l'air voulurent dresser les plans de leurs navires ou de leurs oiseaux aériens, en choisir les formes, calculer la puissance nécessaire des moteurs, ils eurent beau consulter toutes les publications techniques ; la science n'avait presque rien à leur apprendre.

Est-elle fautive, et doit-on prononcer encore une fois ce mot de « faillite », qui tombe si vite de certaines lèvres? Il n'y a, pour lever les doutes, qu'à lire le livre si intéressant et si clair[1], où M. Eiffel a raconté les essais de ceux qui, avant lui, ont étudié la résistance de l'air : c'est Galilée, puis Newton, qui

1. *La Résistance de l'air*, Dunod et Pinat, éditeurs, 1907.

laissent tomber des corps de diverses formes, et qui mesurent le retard que l'air apporte à leur chute ; c'est Mariotte qui détermine la pression du vent sur des corps solides immobiles ; c'est, au XVIIIe siècle, d'Alembert qui publie un *Traité de la résistance des fluides*, Bouguer qui reprend les expériences de Mariotte, Borda et Coulomb qui utilisent la méthode du manège ; enfin, au XIXe siècle, les expérimentateurs deviennent légion et leurs travaux s'accumulent dans les publications scientifiques. Ceci n'est pas le fait d'une science oublieuse de ses devoirs ; seulement, les physiciens étudiaient la résistance de l'air dans les conditions où ils pouvaient expérimenter, c'est-à-dire avec des surfaces peu étendues et des vitesses faibles. Ni les moyens expérimentaux dont on pouvait alors disposer, ni les ressources mises à leur disposition ne leur permettaient d'aller plus loin ; on ne peut pas leur faire grief de n'avoir pas prévu les hommes volants du XXe siècle et ce n'est pas leur faute si l'aérodynamique est un des problèmes les plus compliqués et les plus décevants de la mécanique, si la complexité des phénomènes se dérobe à l'analyse mathématique et oblige l'expérience à un perpétuel recommencement.

Mais, tandis que les savants avançaient péniblement dans ces recherches où la vérité est d'une conquête si difficile, des hommes d'action prenaient les devants ; sans se donner la peine de tracer des courbes, de faire des calculs ni de rédiger des mémoires, sans se laisser rebuter par les insuccès, ils lançaient leurs appareils dans les airs. Ils connaissaient, enfin, la grande joie du triomphe ; l'Univers, ému, leur apportait des subsides ; les nations commençaient à lutter pour la maîtrise de l'air. Aussitôt, le problème change de face : ce n'est plus pour des fins indéterminées qu'on veut connaître la résistance de l'air, c'est en vue d'applications précises et essentielles ; les gouvernements, aidés par l'initiative privée, établissent des laboratoires spéciaux, puissamment outillés et dotés largement : de là ce merveilleux épanouissement de l'aérodynamique, qui va, en quelques années, accumuler plus de faits et de renseignements qu'elle n'en avait rassemblés en plusieurs siècles ; ceci justifie le titre que j'ai donné à cet article et, en même temps, blanchit la science du reproche de paresse et

d'indifférence que des esprits sans bienveillance lui avaient adressé.



Toute science qui a défini son but doit créer, pour l'atteindre, une technique appropriée. Quand une surface se déplace par rapport à l'air ambiant, elle éprouve à la fois une pression à l'avant et une dépression, c'est-à-dire une sorte de succion, à l'arrière ; ces forces doivent être définies, non seulement par leur grandeur, mais encore par leur direction et par le point où elles s'appliquent ; enfin, elles ne sont elles-mêmes que les résultantes des efforts exercés sur toutes les parties de la surface en mouvement : on voit donc quelle est la complication du problème qui se pose. Loin que la science soit désarmée pour le résoudre, elle a le choix entre de nombreux moyens, et on peut dire qu'elle les a tous essayés, avec des fortunes diverses. Tous ces procédés peuvent se rattacher à deux méthodes générales : dans l'une, la surface à éprouver se déplace dans l'air immobile, et crée le vent par son propre mouvement ; dans l'autre, au contraire, c'est l'air qui se déplace et la surface qui reste en repos. En théorie, les deux méthodes sont *rigoureusement équivalentes*, car le repos et le mouvement n'existent pas d'une façon absolue ; le sol, que nous prenons comme repère, est lui-même en mouvement par rapport au soleil, lequel se meut dans l'espace suivant des lois inconnues et certainement fort compliquées ; nous ne connaissons donc que le mouvement relatif. Lorsque le train qui nous emporte s'arrête brusquement, c'est nous qui allons frapper les parois de notre wagon, mais le résultat est le même que si nous avions été frappés par elles. Ainsi, il est tout à fait inutile d'embrouiller une question, déjà assez complexe, en élevant des doutes sur un principe qui n'en comporte aucun, et l'équivalence des deux méthodes est absolue ; il n'y a entre elles d'autre différence que celle qui provient des commodités d'application et de la sûreté des résultats obtenus, mais cette différence est essentielle dans une science qui attend tout de l'expérience.

Faire le vent par le déplacement d'une surface rigide, c'est l'idée qui se présente d'abord à l'esprit quand on cherche à perfectionner les dirigeables et les aéroplanes, puisqu'on se place alors dans les conditions mêmes où ces appareils créent la résistance dont ils ont à triompher ou sur laquelle ils s'appuient; or cela peut être réalisé de bien des manières. Ainsi, dans les premières expériences faites, en 1892, à la Tour Eiffel, par MM. Cailletet et Collardeau, en un temps où on ne songeait guère à l'aviation, des plaques de diverses formes étaient abandonnées à la pesanteur, du haut de la seconde plate-forme et on inscrivait la loi de leur chute pendant les 120 mètres qui les séparaient du sol; il n'était pas malaisé d'en déduire la résistance opposée par l'air, pour les différentes vitesses que les plaques acquièrent successivement; mais on voit tout de suite les défauts du procédé : il n'est réalisable qu'avec des surfaces de quelques décimètres carrés, au plus; encore faut-il qu'elles soient horizontales, car des plaques obliques seraient déviées par l'action transversale de l'air et écartées de la verticale; ainsi, on ne peut étudier les plans qui se présentent à l'air par leur tranche, et ceux-là sont justement les plus intéressants au point de vue pratique. Enfin, on rencontre dans ces expériences le vice commun à toutes les mesures faites en plein air; l'atmosphère n'est jamais en repos, si bien que la résistance rencontrée par la plaque dépend de la grandeur et de la direction du vent; or, quoi de plus irrégulier, de plus fantasque, que le vent, j'entends celui qui souffle dans nos villes, brisé en mille remous par les multiples reliefs du sol? on est donc condamné à n'opérer que par vent faible et à faire, tant bien que mal, des corrections qui ne comportent qu'une précision très médiocre.

Ces difficultés se retrouvent dans toutes les expériences de plein air; ainsi, arrêtons-nous un instant sur la *méthode du manège*, une de celles qui ont inspiré le plus d'expériences; elle consiste à suspendre la surface à essayer au bout d'un bras tournant mis en mouvement, comme les carrousels de nos foires, à l'aide d'un moteur attelé à l'axe vertical du manège : ce qu'il y a de séduisant dans ce dispositif, c'est qu'il permet de réaliser commodément un mouvement uniforme, qui se prolonge aussi longtemps que cela est nécessaire. Mais

cette facilité se paye : la force centrifuge s'introduit sournoisement au nombre des facteurs agissants et nécessite des corrections, toujours incertaines; les diverses parties de la surface en mouvement sont inégalement distantes de l'axe tournant; par suite, elles sont animées de vitesses différentes et l'écart est d'autant plus grand que le bras tournant est plus court et la surface plus large; de plus, il ne faut pas se figurer que l'air, incessamment battu par la machine tournante, va rester placide et immobile; lui aussi prend une rotation qui diminue d'autant le vent relatif. Ce n'est pas tout, et pour achever par un dilemme insoluble, il faut bien que le manège soit installé en plein air, ou dans un bâtiment clos : dans le premier cas, l'expérience est subordonnée à toutes les fantaisies du vent, et il se produit, dans le second, des remous et des frottements d'air contre les murs et tout un régime trouble qu'on ne peut définir avec précision.

Si j'accumule ici les critiques, ce n'est point pour faire étalage de science, mais pour faire toucher du doigt les complications auxquelles l'expérimentateur est en butte, dès qu'il aborde le problème de la résistance de l'air. Essayons maintenant de l'entamer par un autre bout; dans les expériences, toutes récentes, du duc de Guiche, la surface à éprouver, plaque d'aluminium ou de bois, est soutenue au-dessus d'une automobile par de légers, mais solides haubans; des appareils de mesure, reliés à la plaque et portés par la voiture, servent à mesurer les forces et les pressions qui s'exercent aux divers points. On lance l'automobile sur une route bien droite, en travers de laquelle sont tendus deux tubes de caoutchouc pleins d'eau que les roues de la voiture écrasent successivement au passage; le refoulement de l'eau dans ces tuyaux agit sur des inscripteurs graphiques qui permettent d'en déduire, avec précision, la vitesse acquise ; à ce même moment, les indications des appareils de mesure placés sur la voiture sont notées par un procédé photographique, et on recommence dix fois, vingt fois, en faisant varier la vitesse, la forme des surfaces, leur grandeur et leur inclinaison par rapport à la direction du mouvement. Voilà, certes, un dispositif ingénieux et moderne et on conçoit qu'à condition d'opérer par temps calme, on en puisse attendre d'excellents résultats; pourtant,

il ne permet d'atteindre ni les vitesses, ni les grandeurs de surface vraiment intéressantes en aviation, et, dans les conditions mêmes de son emploi, il n'est pas certain qu'il ait donné des mesures très précises : en effet, M. de Guiche ayant repris l'étude des surfaces déjà essayées par M. Eiffel, dans des expériences dont je parlerai tout à l'heure, a trouvé des résultats entièrement différents ; et ce désaccord entre des expérimentateurs également consciencieux montre avec quelle prudence on est obligé d'asseoir les résultats, avant d'affirmer l'exactitude des faits, étape nécessaire dans l'établissement des lois.

Ainsi l'expérimentation, en aérodynamique, se présente avec un cortège de difficultés qu'on n'eût pas soupçonnées tout d'abord ; mais le problème qui se pose est d'une si « haute » importance, tant de vies humaines infiniment précieuses sont attachées à sa solution, que ces difficultés n'ont fait que raidir plus énergiquement les efforts. Tous les journaux ont signalé, l'an passé, l'inauguration du magnifique *Institut aérotechnique* créé, à Saint-Cyr, par M. Deutsch de la Meurthe et dont la direction a été confiée à un physicien d'un rare mérite, M. Maurain ; on me permettra de consacrer quelques lignes à cette belle œuvre de l'initiative privée, qui honore notre patrie autant qu'elle la sert. Tout à côté de l'Ecole où se forment nos futurs officiers s'est élevée une ruche laborieuse, à la fois laboratoire et usine, armée des plus puissantes machines et munie des instruments les plus délicats. Là, tout ce qui a trait à la résistance de l'air peut être étudié à fond ; les inventeurs eux-mêmes sont admis à y faire leurs essais, j'entends les inventeurs raisonnables, car il serait imprudent d'ouvrir la porte à tout venant, et il n'est que trop vrai que l'aviation a brouillé pas mal de cervelles. Mais, comme les épreuves sont d'autant plus difficiles que les surfaces à essayer sont plus grandes, tout est disposé pour permettre, en premier lieu, une série d'épreuves préliminaires, faites sur des modèles de dimensions réduites ; à cet effet, outre les ventilateurs que nous retrouverons tout à l'heure dans le laboratoire de M. Eiffel, l'Institut de Saint-Cyr dispose d'un manège, le plus grand qui existe dans le monde, dont le bras horizontal mesure 32 mètres

de diamètre et peut être mû à raison de 20 tours par minute, ce qui représente une vitesse de 30 mètres à la seconde, 100 kilomètres à l'heure, tout à fait comparable à celle que les avions atteignent actuellement dans leur libre vol. Ainsi peuvent être essayés rapidement des appareils complets, en modèles réduits, ou encore des parties d'appareil, hélices propulsives, ailes de sustentation ou de direction, stabilisateurs. Ces épreuves préliminaires constituent une sorte d'admissibilité, qui permet de procéder à un triage rapide et de rejeter tout ce qui n'aura pas donné les résultats escomptés.

Mais ce qui est unique au monde, et fait vraiment l'originalité et la puissance de l'Institut aérotechnique, c'est l'installation destinée à faire des essais en vraie grandeur. Qu'on se figure une voie de chemin de fer, longue de 1 400 mètres et rectiligne sauf aux extrémités terminées par deux boucles ; sur cette voie, un chariot mû électriquement peut être lancé à des vitesses qui atteignent 80 et même 100 kilomètres à l'heure ; comme l'automobile du duc de Guiche, ce chariot porte la surface à étudier, suspendue en l'air par des haubans, et tous les appareils destinés à mesurer la résistance de l'air et la vitesse du mobile. Une seule expérience exige le concours de huit appareils délicats, qui doivent être réglés avec soin et suspendus avec de grandes précautions pour n'être pas dérangés par les trépidations de la voiture ; et ce n'est pas tout, car ici l'expérience a lieu nécessairement en plein air, et il faut encore que des anémomètres, placés près de la voie, fassent connaître la direction et la vitesse du vent qui règne au même instant. On voit combien tout cela demande de réglages et de peines, et encore on doit s'estimer heureux quand le temps est assez calme pour permettre des mesures régulières, ce qui n'a pas lieu un jour sur dix, en moyenne. Mais, pour rares et délicates que soient les mesures, elles ont le grand mérite d'être définitives, car elles portent, non pas sur des réductions, mais sur des modèles en vraie grandeur et sur les appareils eux-mêmes ; ainsi, on espère qu'un aéroplane entier pourra être suspendu au chariot et étudié sous des inclinaisons très variables, et pour différentes vitesses, ce qui permettra de l'éprouver rigoureusement au point de vue de la stabilité.

D'ailleurs, quand on se place à un point de vue strictement pratique, la question de la résistance de l'air n'est pas la seule qui soit à considérer; il y a lieu de tenir un compte extrême de la qualité des toiles, de la ténacité des fils métalliques et des câbles, de l'élasticité des haubans, du bon fonctionnement des moteurs, de la qualité des essences et des huiles de graissage : toutes ces questions, sans rapports avec l'aérodynamique, sont de grosse conséquence pour les aviateurs, et l'Institut de Saint-Cyr est loin de s'en désintéresser. On voit par là que son but n'est aucunement de faire de la science pure; il contribuera assurément aux progrès de l'aérodynamique, mais ce ne sera que par surcroît; ses fondateurs ont voulu en faire avant tout un laboratoire d'essais, puissamment outillé pour l'étude des divers problèmes qui se posent à propos de la locomotion aérienne.



Il me reste maintenant à définir les méthodes d'essais dans lesquelles le vent agit sur une surface fixe par rapport au sol; elles sont nombreuses aussi, mais un mot suffira pour caractériser chacune d'elles.

La solution la plus simple consiste à utiliser le vent naturel; c'est ce qu'avait fait jadis Lilienthal, dans une série d'expériences qui précédèrent ses célèbres glissades : il plaçait la surface à essayer à l'extrémité d'un levier, et il équilibrait à l'aide d'un dynamomètre la pression exercée par le vent; c'est encore ainsi qu'on procède, en Angleterre, au *National physical laboratory* de Teddington. Mais le gros inconvénient de cette méthode provient de la faiblesse moyenne du vent et surtout de son irrégularité; dans nos climats, la vitesse du vent est inférieure à 10 mètres par seconde pendant les trois quarts du temps et elle n'est supérieure à 15 mètres que pendant un dizième du temps; les ouragans, avec des vitesses de 30 à 40 mètres, sont, heureusement, tout à fait rares, et tellement irréguliers qu'ils ne permettent aucune mesure précise.

Puisque la nature met si peu de bonne grâce à faciliter notre

tâche, il n'y a qu'à nous passer d'elle, et à créer le vent de toutes pièces; on y parvient, grâce aux puissants ventilateurs que l'industrie moderne a su réaliser, et qui sont capables de produire, par insufflation ou par aspiration, des courants d'air assez violents pour renverser un homme; c'est pour répondre aux besoins de la métallurgie, pour activer la combustion de l'air dans les hauts fourneaux qu'on a été amené à construire ces ventilateurs dont l'aérodynamique est heureuse de profiter à son tour. Mais si l'on veut opérer dans des conditions scientifiques, il faut d'abord transformer le torrent gazeux qui sort du ventilateur en un fleuve large et régulier, c'est-à-dire où l'air s'écoule toujours à vitesse constante et suivant des filets parallèles. On y parvient en canalisant le courant d'air dans un tunnel qui est tantôt ouvert aux deux bouts, tantôt fermé sur lui-même de telle sorte que c'est toujours la même masse fluide qui circule indéfiniment sur une piste fermée; enfin, la régularisation s'achève en obligeant l'air à traverser une sorte de grillage semblable aux nids d'abeilles placés à l'avant des automobiles. Dans ces conditions on constate que de légères banderoles placées dans le lit du vent se placent toutes parallèlement, tandis qu'un anémomètre marque une vitesse constante en tous les points de la veine fluide; on a ainsi la preuve que la régularité cherchée est réalisée. Il ne reste plus, alors, qu'à placer dans cet air en mouvement la surface à éprouver et à mesurer la pression qu'elle supporte, opération beaucoup plus facile qu'avec une surface en mouvement puisqu'on peut employer des appareils installés à poste fixe : tel est le principe de la méthode la plus courante des essais aérodynamiques, méthode employée par les Anglais à Teddington, en Russie à l'Institut aérodynamique de Koutchino, en Allemagne à Göttingen, en France enfin par M. Eiffel dont j'aurai à rappeler bientôt les admirables travaux.

Avons-nous donc trouvé la méthode idéale, celle qui résoud victorieusement tous les problèmes de l'aérodynamique? La faveur des hommes de métier qui l'ont adoptée, après bien des essais, montre en effet qu'elle mérite la préférence, tant qu'il s'agit d'opérer sur de petites surfaces; elle est alors à la fois exacte et rapide. Mais les choses changent quand il s'agit d'essayer des carènes un peu grandes; en effet, la présence de

l'objet étudié modifie la distribution des filets aériens et les infléchit, même à une grande distance de cet objet ; la perturbation s'étend alors jusqu'aux parois du tunnel, qui réagissent à leur tour, si bien que les conditions sont toutes différentes de celles qui correspondent à un courant d'air de dimensions illimitées : ainsi dans un tunnel ayant un mètre de diamètre, on ne peut pas opérer sur des modèles dont la dimension transversale dépasse dix centimètres, sous peine de voir les résultats complètement faussés par l'influence des parois.

Cette constatation est un des résultats les plus inattendus de la nouvelle science : on admettait jadis que, lorsqu'un corps se déplace dans l'air, il ouvre dans la masse fluide un trou qui se referme aussitôt après son passage, et que tout rentre aussitôt dans le repos ; mais la réalité est bien plus compliquée. On aurait pu s'en douter en observant l'étendue du sillage et des remous qu'un navire laisse derrière lui dans la mer, car l'aérodynamique et l'hydrodynamique sont sœurs et rien ne ressemble aux perturbations de l'air comme celles de l'eau. Lorsqu'un navire à vapeur navigue assez près des côtes, on observe souvent des changements de vitesse appréciables, bien qu'il n'y ait eu aucune modification dans le vent, dans l'état de la mer ni dans le fonctionnement de la machine ; la vitesse ralentit lorsque le navire rencontre des eaux moins profondes, comme s'il frottait contre le fond ; il n'y frotte, en réalité, que par les couches liquides qu'il entraîne avec lui et qui le prolongent, en quelque sorte, dans la masse tranquille des eaux, et le frottement est assez grand pour qu'on ait pu constater, aux essais d'un contre-torpilleur, une diminution d'un demi-nœud dans la vitesse, lorsque le fond passait de 20 à 8 brasses. Tout ceci est bien connu des gens de mer et nous montre combien il est difficile de réaliser, dans ces sortes d'expériences, des conditions simples et d'obtenir des résultats précis.

Malgré cet inconvénient, l'emploi du ventilateur et du courant d'air artificiel constitue une méthode de choix, la meilleure peut-être de toutes celles qu'on peut appliquer aux recherches aérodynamiques. M. Eiffel l'a portée à un haut point de perfection, depuis 1909, dans son laboratoire, qui,

installé d'abord sur un terrain du Champ-de-Mars voisin de la Tour, vient d'être transporté à Auteuil et doté de tous les perfectionnements qu'une longue pratique a suggérés à l'éminent ingénieur. M. Eiffel sait, aussi bien que personne, tout l'intérêt qu'il y a à réaliser un courant d'air large et uniforme ; grâce à un artifice fort ingénieux, il a pu s'approcher de ce desideratum, en aspirant l'air, à travers deux longs ajutages, dans une chambre d'expérience où il se détend avant d'être recueilli par les ailettes tournantes du ventilateur et expulsé dans une série de conduits qui le ramènent à son point de départ. Cet air reçoit donc, du fait de cette détente, un surcroît de vitesse ; en même temps, il s'étale sur une plus large surface et forme, dans la chambre d'expérience, un fleuve large et rapide. Les résultats obtenus par ce procédé laissent bien loin derrière eux tout ce qu'on avait obtenu auparavant : on réalise, dans la chambre d'essai, un courant d'air bien uniforme, dont le diamètre atteint 2 mètres et dont la vitesse peut être poussée jusqu'à 32 mètres par seconde, et ce résultat est obtenu par une dépense d'énergie de 50 chevaux ; il en aurait fallu 400 pour obtenir le même résultat, sans l'artifice de la détente.

A côté de cet appareil, un second ventilateur donne une vitesse de 40 mètres à la seconde, soit 144 kilomètres à l'heure, mais la section du fleuve .aérien est quatre fois moindre qu'avec le précédent. Ainsi l'opérateur est maître, par le simple jeu des appareils électriques qui commandent les ventilateurs, de faire passer dans la chambre d'expérience soit un léger zéphir, qui n'arrêterait pas un papillon, soit un ouragan capable de renverser un homme. C'est au milieu de cette chambre d'expérience qu'on installe l'appareil soumis aux essais, simple surface plane ou courbe, modèle d'hélice ou réduction d'aéroplane ; ce modèle est relié par des tiges articulées à la *balance aérodynamique* située au-dessus ; cette balance, merveille d'ingéniosité et de précision, permet à l'opérateur de mesurer, rapidement et à coup sûr, les divers éléments qui définissent la pression de l'air sur le modèle. Je donnerai une idée de la commodité des opérations en disant que M. Eiffel et ses collaborateurs ont pu, en deux ans, réaliser *cinq mille expériences*, dont les résultats ont été

publiés et présentés sous forme de tableaux et de graphiques dans un grand ouvrage[1], admirable monument élevé à la science nouvelle.

*
* *

Une pareille œuvre vaut bien qu'on s'arrête un instant à la contempler, d'autant plus qu'une question se pose impérieusement. Admettons que les méthodes expérimentales soient sûres, les résultats acquis sans contestation; encore reste-t-il à savoir si l'*aérodynamique est une science*. Une accumulation de résultats, que rien ne relie, peut avoir de l'utilité ou de l'intérêt; elle ne suffit pas pour constituer une science, même si ces résultats sont acquis par l'expérimentation la plus délicate et la plus sûre. Si la météorologie n'était que la nomenclature des états successifs de l'atmosphère, si la géologie n'était qu'une énumération de fossiles et de terrains, elles ne seraient que des catalogues. Ce qui fait la science, c'est la loi, c'est-à-dire le lien qui permet d'appliquer à des cas nouveaux l'expérience acquise par les essais antérieurs. Or, ce caractère, certains savants estiment que l'aérodynamique ne le possède point; ils déclarent impossible de prévoir, actuellement, l'action du vent sur un obstacle, à moins de l'avoir mesurée directement; ainsi, chaque cas nouveau exige une nouvelle épreuve.

M. Eiffel est d'un autre avis; sans prétendre avoir trouvé toutes les lois de l'aérodynamique, il croit en avoir dégagé quelques-unes : la résistance de l'air serait proportionnelle à la surface du corps (comptée normalement à la direction du vent), proportionnelle aussi au carré de la vitesse et enfin à la densité du fluide en mouvement par rapport à l'obstacle solide. Je m'excuse d'entrer ici dans un exposé un peu technique, mais il me semble que l'importance et l'actualité du sujet justifient l'effort que je sollicite du lecteur. D'ailleurs, un exemple suffira pour faire comprendre l'importance et la portée de ces lois. Voici un plan, large d'un mètre carré, qui se déplace normalement à sa propre surface, à raison de

1. *La Résistance de l'air et l'aviation*, Dunod et Pinat, éditeurs, Paris, 1911.

10 mètres par seconde; l'expérience nous a appris qu'il éprouve de la part de l'air une résistance de 8 kilogrammes; cette résistance atteindra 16 kilogrammes si la surface double et 24 kilogrammes pour un plan de 3 mètres carrés. D'autre part, si on double la vitesse, la pression sur notre plan d'un mètre carré *quadruple*, c'est-à-dire qu'elle vaudra 32 kilogrammes; elle deviendra *neuf* fois plus grande si la vitesse est triplée. Enfin, si l'air devient deux fois plus léger (ce qui arrive pour un aéroplane qui s'élève dans l'air à 5 000 mètres), la pression diminue de moitié. On comprend immédiatement l'importance pratique de cette conséquence, et comment elle limite la « force ascensionnelle » d'un aéroplane. Mais il y a mieux, et la loi reçoit des vérifications si étendues, qu'on peut se demander si elle n'établit pas un lien très serré entre l'aérodynamique et l'hydrodynamique, les sciences jumelles de l'air et de l'eau : en effet plongeons notre plan, non plus dans l'air, mais dans l'eau, dont la densité est 770 fois plus grande, et déplaçons-le avec la même vitesse; la résistance devra devenir 770 plus grande; or, cette conséquence a été vérifiée par l'expérience.

Ce dernier résultat, à la réflexion, n'est pas fait pour nous surprendre; j'ai déjà signalé des analogies intéressantes entre les propriétés de l'air et celles de l'eau; tous les spécialistes savent que le problème des hélices et celui des « surfaces de carène » se présentent de la même façon pour les dirigeables et pour les navires; M. Weyher, dont on connaît les études sur les tourbillons, a insisté à maintes reprises sur cette analogie; d'ailleurs, nos modernes instituts aérodynamiques ressemblent beaucoup à ce curieux bassin d'essai des carènes de la marine, installé depuis 1906, à Grenelle, dans le fossé des fortifications, dont si peu de Parisiens connaissent l'existence. On sait que ce bassin, long de 160 mètres, large de 10 et profond de 4 mètres, sert à l'épreuve des modèles de navires, et principalement des navires de guerre; les modèles de coques, longs de 5 mètres pour les cuirassés, de 4 mètres pour les sous-marins, sont moulés en paraffine, puis traînés par un chariot électrique qui porte divers appareils enregistreurs. Cette installation, qui rappelle tout à fait celle de l'Institut aérodynamique de Saint-Cyr, permet d'essayer les navires,

avant leur construction définitive, de façon à réaliser les « lignes d'eau », les plus favorables, c'est-à-dire la plus grande vitesse avec la moindre puissance.

Revenons maintenant aux lois de la résistance de l'air, telles qu'elles ont été posées par M. Eiffel. Nous pouvons, dès à présent, les regarder au moins comme des approximations fort intéressantes; à ce titre, elles ont déjà trouvé leur place dans l'enseignement et on peut en attendre de précieux services; mais il serait extraordinaire qu'elles fussent rigoureuses; la nature ne nous a pas habitués à tant de simplicité et quand on analyse la complexité des effets qui prennent naissance contre une aile courbe d'aéroplane, ou même contre un simple plan rigide, on a le droit d'être sceptique à cet égard. Si nous faisions de la science « pour la science », nous pourrions nous tenir pour satisfaits et attendre paisiblement que l'avenir nous révèle des lois plus précises. Mais ceux qui sont morts pour l'aviation nous crient qu'il faut nous hâter, que l'aéroplane actuel n'a pas une stabilité suffisante, et qu'il faut, à tout prix, parachever l'œuvre de ces dernières années; et alors, la question qui se pose est de savoir si ces lois de similitude nous permettent de conclure du petit au grand et de tirer des expériences faites au souffle des ventilateurs des règles applicables au libre vol des aéroplanes.

Plus qu'un autre, M. Eiffel a connu cette angoisse, car il ne travaille pas uniquement pour la science; il s'est demandé si les expériences qu'il poursuit sans répit, et que leur principe condamne à porter sur des modèles réduits, serviront uniquement à fonder l'aérodynamique, ou bien si elles peuvent s'appliquer à l'aviation. Il a eu, dernièrement, la grande joie de voir ses espérances confirmées de la manière la plus frappante; je lui cède ici la parole, en abrégeant seulement quelques parties techniques de son exposé :

« Entrant dans la voie déjà suivie par MM. Legrand et Gaudart, M. le colonel Bouttieaux et M. le commandant Dorand, du laboratoire aéronautique militaire de Chalais-Meudon, construisirent un aéroplane avec lequel, en ayant comme pilote le lieutenant Saunier, on réalisa plusieurs vols d'étude en ligne

droite par vent nul. Cet aéroplane était muni d'appareils de mesure enregistreurs qui opéraient, soit directement, soit par voie photographique. Ils permettaient au pilote, en pressant un seul bouton au moment qu'il jugeait préférable, d'inscrire simultanément tous les éléments du vol, savoir : la poussée du propulseur, la vitesse de rotation de l'hélice, la vitesse relative de l'aéroplane par rapport à l'air supposé immobile et l'*angle d'attaque* de l'appareil (c'est-à-dire l'inclinaison des ailes sur la direction du vol) ; le poids de l'appareil, représentant la *sustentation*, était du reste connu à l'avance et complétait les éléments nécessaires.

« Cette remarquable installation et la précision des résultats fournis, dans lesquels toute erreur personnelle d'observation était éliminée, me frappèrent et j'obtins du colonel Bouttieaux et du commandant Dorand la promesse qu'on établirait un modèle réduit de cet aéroplane pour le soumettre à des essais comparatifs dans mon laboratoire ; c'est ce qui fut fait avec un modèle très soigneusement construit à l'échelle de 1/14.5. »

Sans reproduire ici le détail des vérifications, je puis indiquer que les nombres obtenus, en vol direct, présentèrent une concordance remarquable avec ceux qu'on put déduire du modèle réduit expérimenté dans un courant d'air artificiel. Et M. Eiffel continue ainsi : « Une telle conformité de résultats fait donc tomber cette objection, souvent faite aux expériences de laboratoire, que, dans la réalité, les choses se passent tout autrement, en premier lieu parce que c'est la surface qui est immobile, en second lieu parce que ses dimensions sont d'un ordre de grandeur différent de celui de l'aéroplane. Aussi avons-nous été heureux de voir qu'en instituant nos laborieuses recherches, nous ne faisions pas œuvre vaine et que l'étude d'un modèle à lui seul, exécuté d'après l'avant projet, pouvait fournir, pour l'exécution définitive, des données positives, épargnant aux constructeurs bien des tâtonnements, non seulement coûteux, mais parfois dangereux. »

Tout ceci fait naître de grands espoirs ; d'ailleurs, de nouvelles expériences suivront, espérons-le, et c'est ici que pourra apparaître la féconde collaboration des deux grands instituts de Saint-Cyr et d'Auteuil, qui ne rivalisent que pour le développement de l'aérodynamique et pour la grandeur de

la patrie. Des essais pourront être effectués, à la fois sur un aéroplane entier, supporté par le chariot électrique de Saint-Cyr, et sur un modèle réduit, soumis à l'action du ventilateur ; cette comparaison sera plus probante encore que la précédente, parce que l'aéroplane, en libre vol, est assujetti à des conditions très étroites au point de vue de la vitesse et de l'angle d'attaque, puisqu'il faut bien qu'il se tienne dans l'air, tandis que l'avion supporté par un chariot pourra recevoir, comme le modèle réduit, toutes les positions et être essayé à toutes les vitesses. Si les résultats de ces nouvelles épreuves sont favorables, la méthode instituée par M. Eiffel rendra à l'aviation d'inappréciables services.

***

Ainsi, une science nouvelle est créée ; elle vient à son heure, car notre époque a la folie de la vitesse et aucune catastrophe ne paraît l'en corriger. La résistance de l'air n'importait guère au temps où les pataches, en service accéléré, faisaient gaillardement leurs quatre lieues à l'heure ; elle est devenue un problème capital au temps des automobiles et des grands express, à une époque où les projectiles de nos armes à feu fendent l'air avec des vitesses voisines du kilomètre par seconde. Mais je crois bien que, de toutes les questions que soulève notre vie trépidante, il en est peu d'aussi importantes que celles de la résistance de l'air sur les trains ; je voudrais, en terminant, montrer l'intérêt économique qui s'y rattache.

On a fait, sur ce sujet, un certain nombre d'expériences, trop peu nombreuses encore ; les unes ont été effectuées, en France, par les ingénieurs des chemins de fer de l'État ; d'autres ont été instituées, en Allemagne, sur cette fameuse ligne à traction électrique de Zössen à Berlin, sur laquelle on a réalisé des vitesses de 160 kilomètres à l'heure. Ces expériences permettent déjà de prendre une idée de l'effort produit par l'air sur les trains rapides. Prenons comme exemple un train comprenant, outre la locomotive et son tender, dix grandes voitures et dont le poids total atteint 275 tonnes. Pour le remorquer, en palier, à une vitesse de 100 kilo-

mètres à l'heure, la machine doit développer un effort de 2 600 kilogrammes, ce qui représente une puissance d'environ 1 000 chevaux. Or, sur cet effort, près de 1 100 kilogrammes, soit 43 p. 100, sont dépensés pour vaincre la résistance de l'air, c'est-à-dire que, sur 100 tonnes de charbon brûlées par la locomotive, 43 servent uniquement à écarter ce fluide si subtil et si impalpable que les Anciens doutaient de son existence. Qu'on multiplie maintenant cette dépense par le nombre des trains qui circulent annuellement dans le monde, et on obtiendra un nombre formidable, sur lequel la moindre économie se chiffrerait par des millions. Certaines compagnies de chemins de fer ont bien placé un coupe-vent en tête des locomotives; le résultat a été médiocre, parce que la pression de l'air est loin d'être localisée à l'avant; elle se complète, à l'arrière, par une puissante aspiration, sur les côtés enfin, et surtout dans l'intervalle entre les wagons, par des frottements et des remous dont nous sentons tous le vent lorsqu'un express passe à côté de nous. On ne parviendra jamais à supprimer intégralement ces frottements et ces pressions, mais il ne paraît pas impossible de les atténuer; une réduction d'un quart suffirait pour faire économiser, sur le trajet de Paris à Marseille, près de trois tonnes de charbon, il semble donc que le moment soit venu de s'engager dans cette voie, peu glorieuse, mais profitable.

Bien d'autres problèmes se posent, ou se poseront prochainement; pour les résoudre, on vient de créer toute une science et d'admirables instruments de recherche; sachons gré aux savants qui donnent leur temps, aux hommes généreux qui donnent leurs millions et, plus encore, à ceux qui offrent leur vie pour étendre vers le ciel le champ de l'activité humaine.

L. HOULLEVIGUE

M. ROOSEVELT

ET

LE « NOUVEAU NATIONALISME »

La campagne présidentielle, qui excite toujours un vif intérêt aux États-Unis, s'est ouverte, cette fois, dans des conditions particulièrement curieuses, et l'on peut dire particulièrement dramatiques. M. Roosevelt est candidat contre M. Taft et il combat, avec la vigueur et l'âpreté de conviction où se reconnaît sa manière, l'homme d'État qui fut son ami politique, se donna comme son second et sembla vouloir n'être, à la Présidence, que son continuateur. Nous ne suivrons point les commentaires que soulève cet antagonisme dans la presse américaine. M. Roosevelt peut-il, sans violer une tradition nationale, aspirer à un troisième « terme », c'est-à-dire briguer l'honneur d'être placé pour la troisième fois à la tête de la République? Suffit-il ou non, pour que la tradition soit sauvegardée, qu'il y ait eu une interruption après le deuxième terme? Tout cela ne nous importe guère. Nous n'avons pas davantage à rechercher si M. Taft, comme le lui reprochent les amis de M. Roosevelt, s'est montré infidèle à la politique de ce dernier ou si celui-ci, comme l'en accusent ses adversaires, est devenu « un nouveau Roosevelt » envers qui ne sauraient demeurer engagés désormais les partisans de l'ancien. Il s'agit, en vérité, dès qu'on regarde la situation d'un peu

haut, de bien autre chose : derrière cette lutte des personnes, il y a une crise des partis, un programme nouveau, une orientation enfin de la politique aux États-Unis dont il est capital de savoir si elle est conforme ou contraire au génie et aux destinées de la nation.

***

Il se préparait depuis longtemps une crise des partis. Elle a éclaté aux élections législatives de février 1911, qui ont assuré la victoire des « Démocrates » et renversé les « Républicains » depuis treize années au pouvoir. On a vu se détacher alors du parti républicain le groupe des « Insurgents », c'est-à-dire des rebelles à la discipline de la « vieille garde », et il ne paraît pas douteux que cette scission n'ait été la véritable cause de la défaite. La scission même est très facile à expliquer.

Les « Insurgents », qui échangent volontiers ce nom de guerre contre celui de « Progressistes », et que leurs adversaires se plaisent à appeler « Radicaux », ne sont, à vrai dire, que des Républicains dissidents. Ils réagissent contre certaines tendances qui, sans être le moins du monde essentielles au parti ni se rattacher à ses traditions, n'en ont pas moins excercé, depuis trop longtemps déjà, une influence prépondérante sur son orientation : excès du système protectionniste, alliance avec les grandes corporations financières, asservissement de la masse électorale à la « machine », c'est-à-dire à la puissance organisée des politiciens professionnels. Quelques républicains ont jugé ces tendances très regrettables et très dangereuses, contraires aux véritables intérêts du parti, contraires à l'intérêt national. Ils se sont séparés, au moins là-dessus, du gros de leur parti et alliés avec les démocrates, pour le plus grand bénéfice de ces derniers.

Il en est résulté un trouble profond dans la situation politique. On doit s'étonner seulement qu'il ne se soit pas manifesté plus tôt.

Les deux grands partis — démocrate et républicain — jusqu'alors en présence ne correspondent plus aux exigences du présent et à vrai dire ils ne correspondent plus à aucune

conception précise, à aucune nécessité actuelle. Il faut remonter, pour comprendre comment ils se sont formés, aux deux grands principes représentés dans les premiers temps de l'indépendance par Hamilton et Jefferson. Rappelons que les deux données du problème politique tel qu'il se posait aux fondateurs de l'union américaine, étaient : maintenir les droits des individus et des anciens états, c'est-à-dire les principes démocratiques : superposer à ces droits primitifs, conformément au principe républicain, des droits généraux, correspondant au pouvoir nouveau de l'État fédéral. Après l'indépendance, il avait fallu d'abord créer cet État : ce fut l'œuvre urgente du fédéralisme, notamment de son principal théoricien, Hamilton. Nous comprenons sans peine quel était, des deux termes en présence, celui que Hamilton surbordonnait à l'autre jusqu'à le lui sacrifier : il s'agissait moins de sauvegarder pour l'instant l'esprit de la démocratie, — lequel d'ailleurs n'était nullement menacé, — que de faire prévaloir d'abord le caractère national de l'Union, puisque la tâche vitale était de réaliser une nation. Dès lors, le rôle et la fonction des Jeffersoniens ou Démocrates se définissaient d'une manière très précise : ils avaient à revendiquer les droits de l'individu et les droits des États particuliers, qui en sont d'ailleurs la garantie. Deux principes se trouvaient donc en présence ou, pour mieux dire, en conflit : le principe national et le principe démocratique. Voilà ce qu'il importe de comprendre, car ce conflit domine toute la politique américaine; il en fait l'originalité et il en explique l'histoire.

Du même coup, au point de vue social, le fédéralisme hamiltonien satisfaisait aux aspirations, aux besoins ou aux préférences de citoyens riches, ne demandant à l'organisation politique de leur choix que de protéger leur propriété et d'en servir les intérêts. Cette classe aisée tenait fort à la liberté, parce quelle en pouvait largement bénéficier, et elle avait besoin d'un gouvernement central fort qui la protégeât dans sa liberté, c'est-à-dire dans la jouissance de sa propriété et dans sa capacité de l'augmenter. L'anti-fédéralisme de Jefferson (ou Républicanisme, comme on l'appelait alors[1])

1. Les mots, en effet, au cours du dernier siècle, ont changé de sens. Le parti démocrate s'est appelé *républicain* jusqu'en 1832, et il s'opposait alors,

s'accordait aux intérêts et préjugés de la masse du peuple américain sans argent, sans éducation et sans expérience. La division des intérêts et la controverse qui en résulta entraînèrent certaines conséquences très malheureuses. Précisément parce que les anti-fédéralistes étaient de fougueux démocrates et se méfiaient de toute autorité politique, les Fédéralistes en vinrent à identifier à la fois l'anti-fédéralisme et la démocratie avec le désordre politique et l'instabilité sociale. Ils édifièrent la constitution comme une forteresse légale contre les erreurs possibles et les défaillances de la démocratie. L'économie de la constitution eut surtout pour but d'entourer la liberté de garanties de toute sorte : institutions représentatives libres, précautions contre le danger d'un excès de puissance dans l'ensemble du gouvernement, système de freins et de balances qui assureraient l'indépendance réciproque de l'exécutif, du législatif et du judiciaire. Mais une telle organisation politique, où tout était calculé pour entraver la volonté populaire, pervertissait ainsi et faussait, en le mettant en opposition avec le principe démocratique, le principe national qu'elle représentait et que, dans l'ordre politique, elle faisait triompher.

Et, de son côté, le principe démocratique était perverti et faussé par son opposition au principe national. La démocratie, qui se sentait suspecte au gouvernement national, devenait soupçonneuse à son endroit. A chaque étape de l'histoire politique américaine on rencontre les fâcheux effets théoriques et pratiques de cette mutuelle défiance et de cet antagonisme.

La portée, cependant, en a été limitée et diminuée par l'action du temps. A mesure que les États-Unis se développaient et se fortifiaient comme nation, il a été impossible aux Démocrates de ne pas faire des concessions au principe fédéraliste. Mais, si les Fédéralistes, ou, pour parler le langage d'aujourd'hui, les Républicains, furent pareillement amenés à reconnaître qu'il était impossible à la nation américaine de se développer dans un autre sens que celui de la démocratie, ils n'en continuèrent pas moins à considérer que la liberté était

sous ce nom, aux *fédéralistes*. Ceux-ci devinrent successivement les « whigs », à partir de 1834, puis les RÉPUBLICAINS, en 1860, et sous ces deux noms s'opposèrent aux DÉMOCRATES. C'est la terminologie actuelle.

la seule condition nécessaire et suffisante du développement démocratique.

Les Démocrates commettaient la même erreur. Longtemps les Américains n'avaient pas vu, parce qu'il n'apparaissait pas encore, ce danger de leur conception de la société. Ne leur suffisait-il pas de se laisser vivre et de s'abandonner à un destin tout à fait exceptionnel? Certains problèmes, semblait-il, ne se posaient pas pour eux. L'Atlantique les séparait des vieilles nations, de leurs compétitions et de leurs convoitises. La vierge sauvagerie de territoires immenses ouvrait à leur activité un champ sans limites. Il y avait place pour tous sous le soleil du Nouveau-Monde, et ce n'était point assez de permettre toutes les initiatives : il fallait les encourager. Laisser chacun libre d'agir à son gré, de déployer toute son énergie, d'aller jusqu'au bout de tous ses moyens, ce n'était pas seulement possible : c'était nécessaire. Ce pays neuf ne s'en tenait pas à tolérer la curée de tous les appétits : il l'appelait. Vienne qui voudrait : il n'y avait qu'à prendre. Plus il donnait, plus il était riche. La prospérité de chacun contribuait à la prospérité de tous, et tous les intérêts étaient concordants, pourvu seulement qu'il n'y eût de privilège pour personne.

Mais les conditions ont bien changé. La sauvagerie vierge a disparu et, avec nos navires, l'océan Atlantique sert moins à séparer les deux mondes qu'à les rapprocher. Les ressources ne sont plus illimitées; surtout elles ne sont plus à la disposition de tous. L'immense développement industriel qui a suivi la guerre de sécession, et la prospérité jusqu'alors inconnue dont il a été la cause, ont amené une concentration de la richesse, telle que le monde sans doute n'en avait point vue. La puissance financière s'est accumulée dans quelques mains, asservissant la vie économique à l'empire de ces groupes qu'on appelle en Amérique des « corporations » et que nous désignons plutôt, assez improprement d'ailleurs, sous le nom de « trusts ». Il en est résulté aussitôt deux conséquences d'une grande portée : les pouvoirs publics se sont trouvés sous la domination de l'argent, et du même coup l'intérêt national subordonné aux intérêts particuliers. Tout le fonctionnement de l'organisme social et politique a été faussé. L'égalité théorique des citoyens est compromise. Le « contrôle », comme

on dit là-bas, c'est-à-dire la haute gestion d'entreprises énormes et de capitaux en proportion, a constitué une féodalité financière qui, par l'intermédiaire des *boss* — ces contremaîtres de la politique, chargés d'organiser les groupes et d'y maintenir la discipline, d'enrégimenter l'électeur et de le conduire aux urnes, — fait marcher la « machine » à son gré. Il est, dès lors, naturel et inévitable qu'elle l'utilise à son profit. La loi qui, déjà, dans un régime parlementaire, est exposée à être moins l'expression de la volonté générale que celle de la tyrannie d'un parti, finit par ne plus traduire que la souveraineté d'une ploutocratie. En l'absence d'une différenciation fondée, comme dans les vieilles sociétés historiques, sur la diversité des fonctions et des services, il ne se manifeste qu'une inégalité fondée sur la répartition de la richesse, et l'équilibre des classes est remplacé par l'antagonisme des intérêts.

Dès lors, les cadres traditionnels ne répondent plus à la situation actuelle et ne correspondent plus aux besoins du présent. On pouvait s'en douter déjà rien qu'à voir l'indécision croissante des programmes et leur confusion. Un Américain des plus distingués, le Dr. Henry Van Dyke, professeur à l'Université de Princeton, nous le disait en Sorbonne : « Les partis en sont venus à être de grandes organisations matérielles, avec des intérêts à défendre et une vie extérieure à perpétuer. Comme toutes les institutions humaines chacun des deux a l'instinct de la conservation. Ils veulent suivre l'un et l'autre la marée du sentiment populaire. Ils veulent l'un et l'autre rajouter à leur plate-forme électorale des planches où pourront monter de nouveaux électeurs. Quelquefois ils se battent sur les mêmes planches et il est très difficile d'en reconnaître les propriétaires [1]. »

La campagne présidentielle de 1912 voit intervenir un troisième programme, tout différent, qui a sa raison précisément dans l'indécision des deux partis traditionnels. A la situation nouvelle et à ses problèmes il faut faire face avec un esprit nouveau.

1. Henry Van Dyke, *le Génie de l'Amérique*, trad. de l'anglais par E. Sainte-Marie Perrin, p. 76 (Calmann-Lévy, éditeurs).



C'est ce que soutient M. Théodore Roosevelt. Dégageons-nous, ou plutôt dégageons-le, comme il nous est si facile de le faire à la distance où nous sommes, des passions qu'échauffe en ce moment l'ardeur de la lutte. Nous n'avons, nous, aucune raison d'oublier, et nous ne cherchons au contraire qu'à comprendre, pourquoi il a été si populaire. Cet homme d'État a l'instinct très sûr des réalités. Il a pris de bonne heure contact avec les principales formes de la vie américaine et il était familiarisé avec les besoins politiques de son pays avant d'être appelé à le diriger. On sait avec quel vif sentiment de la grandeur nationale il a tenu son rôle de Président. Son unique dessein a été de donner aux États-Unis la conscience de leur force et leur place au premier rang des grandes puissances du monde. Le percement de l'isthme de Panama, la circumnavigation de la flotte américaine, la conquête des Philippines, l'organisation de Cuba sont autant de victoires qu'il a gagnées ; mais elles n'aveuglaient pas l'homme d'État sur la nécessité des réformes intérieures. Les discours de sa Présidence sont déjà agressifs. Dans cette haute fonction, où nos habitudes européennes voient un poste d'arbitre impartial jusqu'à la neutralité et réservé jusqu'au mutisme, M. Roosevelt parla avec la liberté d'un représentant du peuple, qu'il était en effet par excellence et au-dessus de tous. Quand après son second « terme » il eut quitté le pouvoir, il jugea bon de laisser se calmer les passions et de se retremper lui-même dans une campagne de chasses africaines et une tournée sur le vieux continent. Le 5 août 1910 il débarquait à New-York au milieu d'un grand concours de peuple, et le 23 il commençait sa campagne oratoire dans les États de l'Ouest.

Les discours qu'il a prononcés[1] ne développent point méthodiquement une doctrine ; ils ne visent point à doter les États-Unis d'une philosophie politique. M. Roosevelt n'a en vue que l'action ; mais il sait que toute action est commandée par

1. Ils ont été recueillis en un volume sous le titre *The New Nationalism*, by Theodore Roosevelt, with an introduction by Ernest Hamlin Abbott, New-York. The Outlook Company, 1910.

des sentiments et par des idées, que l'action nécessaire, raisonnable et féconde doit être dirigée par un idéal. Il avait exposé ailleurs « l'Idéal américain » ; il ne fait qu'en déduire en ce moment les articles essentiels d'un programme politique adapté aux circonstances du présent.

L'idée directrice de M. Roosevelt est celle d'une politique nationale au service de la démocratie. « Notre pays — cette grande République — ne signifie rien s'il ne signifie pas une vraie démocratie, le triomphe du gouvernement populaire et, à la longue, d'un système économique qui garantisse à chaque homme les moyens de montrer ce qu'il a de meilleur en lui. » Le Nouveau Nationalisme qu'il représente consiste à reconnaître et définir un intérêt national dont la responsabilité et la défense incombent au gouvernement fédéral. Par là il se rattache à la vieille politique de Hamilton et à la tradition du parti républicain. M. Roosevelt estime qu'entre les mailles des gouvernements d'États, comme entre celles d'un filet trop lâche, les intérêts particuliers passent trop aisément. Beaucoup de matières échappent au Congrès, soit parce qu'elles sont laissées à la liberté de l'individu, soit parce qu'elles sont laissées aux États. Il faut renforcer les pouvoirs fédéraux. Le gouvernement de Washington est et doit être l'organe de l'intérêt général. Et à cet intérêt il importe de subordonner les intérêts particuliers. Pour cela il faut affranchir la politique de la tyrannie des grandes affaires, combattre la puissance extra-industrielle des corporations.

De nos jours le conflit entre les hommes qui possèdent plus qu'ils n'ont gagné et les hommes qui ont gagné plus qu'ils ne possèdent — conflit qui est sans doute le ressort du progrès — apparaît comme la lutte des hommes libres pour conquérir et garder le droit de *self-government* contre les intérêts spéciaux qui faussent les méthodes du libre gouvernement et les transforment en une machine à faire échouer la volonté populaire... Le gouvernement, celui de la nation et celui des états, doit être délivré de la sinistre influence des intérêts spéciaux ou de leur contrôle. Exactement comme les intérêts spéciaux du coton et de l'esclavage menaçaient notre intégrité politique avant la guerre civile, de même aujourd'hui les grands intérêts spéciaux d'affaires contrôlent trop souvent et corrompent les hommes et les méthodes de gouvernement pour leur propre compte et à leur profit. Il faut que nous chassions les intérêts spéciaux de la

politique. C'est une de nos tâches d'aujourd'hui. Chaque intérêt spécial a droit à la justice — pleine, loyale et complète ; — il a droit à la justice, mais non pas à un vote dans le congrès, à une voix dans le tribunal, ou à la représentation dans une fonction publique. La Constitution garantit la protection à la propriété, et nous devons tenir cette promesse. Mais elle ne donne le droit de suffrage à aucune corporation.

Il ne saurait être question d'interdire, ni même d'entraver les combinaisons industrielles. C'est impossible, et ce n'est point désirable : elles sont le résultat d'une impérieuse loi économique. Ce qui importe, c'est de les contrôler. Il faut obtenir la publicité complète et effective de leurs affaires et s'assurer que les fonds n'en puissent être employés ni directement ni indirectement à des fins politiques, établir la responsabilité de leurs principaux agents et en particulier des directeurs; n'accorder jamais de franchises si ce n'est pour un temps limité et jamais sans avoir prévu une compensation pour le public. Il conviendrait donc de rendre plus puissants, et par là plus efficaces le Bureau Fédéral des Corporations, ainsi que la Commission du commerce entre les États (*Interstate Commission*).

Rien n'a plus contribué à permettre et favoriser les abus des trusts que l'excès d'un protectionnisme équivalant à la prohibition. Les fameux « tarifs » empêchent la concurrence et forment le rempart à l'abri duquel les intérêts particuliers exploitent à leur profit le développement économique de la nation. Les méthodes actuelles laissent trop d'influence à ces intérêts spéciaux, — petits ou grands. « Elles ont mis une prime sur l'égoïsme, et, naturellement, les gros intérêts égoïstes ont obtenu une plus belle part que leurs frères plus humbles et non moins égoïstes. Le devoir du Congrès est de trouver une méthode qui exclue toute autre considération que celle de l'intérêt général. » A cette fin, M. Roosevelt préconise d'abord la création d'une Commission du tarif, entièrement soustraite à toute possibilité de pression politique et à toute influence illégitime du monde des affaires, et dont la tâche principale consisterait à déterminer la différence réelle entre les prix de production d'après le coût de la main d'œuvre aux États-Unis et au dehors; en second lieu, la revision par

séries. Une revision par articles laisse trop de facilité à l'intervention des intérêts particuliers et locaux.

On restreindrait déjà, par un tarif plus raisonnable et réglé sur l'intérêt public, l'acquisition déloyale de la richesse. Ce n'est pas assez. La richesse acquise doit contribuer plus largement au bien-être général. Ce résultat peut être atteint grâce à l'impôt progressif sur les grosses fortunes et sur leur transmission par héritage.

Enfin l'intérêt public exige des mesures efficaces destinées à éviter les crises financières qui sévissent trop souvent aux États-Unis avec une rapidité soudaine. Il y aurait donc lieu de procéder à une enquête sur le système financier et de s'assurer, par les précautions ou réformes nécessaires, que la circulation monétaire ne trahira pas, dans les moments critiques, les besoins du pays.

En subordonnant les intérêts particuliers aux intérêts généraux, on ne travaille pas seulement pour le présent, mais pour l'avenir : les premiers sont en effet plus dangereux encore pour l'avenir que pour le présent, puisque, bornés à leur propre horizon, ils ne considèrent jamais ni l'ensemble de la nation ni la suite de ses destinées. Or, c'est cet avenir qui doit être la préoccupation constante du bon citoyen. Le grand devoir, celui qui résume tous les autres, c'est le devoir de conservation. Il exige d'abord et avant tout une armée suffisante et une marine assez considérable pour assurer à la nation le respect qui est la meilleure garantie de la paix. On sait quelle croisade a menée M. Roosevelt en faveur du développement des forces militaires aux États-Unis, et quelle impulsion sa présidence a donnée à la marine. Mais quand il parle de conservation, son regard embrasse l'ensemble de la vie nationale et des ressources du pays. On a puisé à pleines mains, sous le régime de la liberté, dans les ressources naturelles de l'Amérique ; on a beaucoup détruit. De telles richesses, pourtant, sont le patrimoine commun ; elles doivent être utilisées au profit de tous et non monopolisées pour le bénéfice de quelques-uns.

De toutes les questions qui peuvent se présenter à cette nation, il n'en est pas, après celle du maintien de son existence dans une grande guerre, qui soit comparable en importance à la grande tâche

centrale de laisser cette terre encore meilleure pour nos descendants qu'elle ne l'est pour nous et de faire d'eux une meilleure race pour l'habiter et y passer. La conservation est une grande question morale, car elle enveloppe le devoir patriotique d'assurer le salut et la continuité de la nation. Laissez-moi ajouter que la santé et la vitalité de notre peuple valent au moins autant d'être conservées que leurs forêts, leurs eaux, leurs terres, leurs mines, et que, dans cette grande œuvre, le gouvernement national doit prendre une part très importante.

Ces dernières lignes contiennent tout le reste du programme de M. Roosevelt, c'est-à-dire ses idées sur la réforme sociale et les responsabilités où elle engage le pouvoir à l'égard de la nation.

Tout excès, dit-il lui-même, est suivi d'une réaction. Si l'on est amené aujourd'hui, aux États-Unis, à envisager d'une manière nouvelle les rapports de la propriété avec le bien-être général, c'est précisément que certains avocats des droits de la propriété dans leur opposition avec les droits de l'homme ont poussé trop loin leurs prétentions. M. Roosevelt demande donc, à côté du droit de régler l'usage de la richesse dans l'intérêt public — qu'il considère comme universellement admis — le droit de régler directement, dans l'intérêt du bien commun, la durée et les conditions du travail, qui est la principale condition de la richesse. En conséquence, M. Roosevelt se déclare nettement partisan de lois sur les indemnités dues aux ouvriers en cas d'accidents et sur la réglementation du travail des enfants et des femmes, sur l'hygiène et la sûreté des travailleurs de l'industrie.

Toutes ces mesures, on s'en rend bien compte, impliquent une politique d'intervention gouvernementale, beaucoup plus active qu'on ne l'a vue encore en Amérique, dans les conditions sociales et économiques. Mais M. Roosevelt estime le moment venu d'envisager la nécessité d'un tel accroissement du contrôle gouvernemental. Ce n'est pas qu'il soit pour la centralisation à outrance ; mais il demande qu'on travaille dans un esprit de large nationalisme à protéger et servir les intérêts généraux de la nation. « Nous sommes tous Américains. Nos intérêts communs couvrent le continent tout entier… Le gouvernement national appartient au peuple américain tout entier,

et là où le peuple tout entier est intéressé, cet intérêt ne peut être effectivement gardé que par le gouvernement national. L'amélioration que nous cherchons doit être accomplie surtout, je crois, par le gouvernement national. »

Un tel dessein exige une réforme des institutions. La puissance nationale, en effet (*national efficiency*), dépend non seulement des ressources naturelles et des hommes, mais des institutions. Chacun des états de l'Union doit être armé pour l'œuvre qui concerne seulement le peuple de cet état, et la nation pour ce qui concerne tout le peuple. « Il ne doit rester aucun terrain neutre pour servir comme de refuge à ceux qui violent la loi et spécialement, entre ceux-là, aux riches qui peuvent mettre à grands frais dans leur jeu toutes les ruses pour échapper aux deux juridictions. » La législature nationale ne doit avoir en vue que le bien de la nation, et les législatures d'états le bien des états. Il importe, à cette fin, que les représentants politiques aient une responsabilité plus directe et plus sensible vis-à-vis du peuple, dont ils sont les serviteurs. Une action plus directe du peuple dans ses propres affaires, sous les garanties convenables, est une nécessité vitale. C'est à quoi tendent deux réformes que préconise le Nouveau Nationalisme : les *Direct primaries* et le « rappel » (*recall*). La première permettrait aux électeurs de chaque parti de choisir leur candidat au lieu d'avoir à choisir entre les candidats qu'on leur présente. Les partis sont fortement constitués aux États-Unis; chacun a son organisation, sa « machine », dont le jeu ne laisse guère de place à l'initiative ni à la liberté des électeurs. Chaque élection, en effet, à la différence de ce qu'on voit chez nous, se divise en deux phases : la désignation des candidats par leurs partis respectifs; la lutte entre les candidats des différents partis. Pour l'élection présidentielle, par exemple, puisque c'est elle qui nous occupe ici, les assemblées primaires, où l'électeur exprime spontanément son choix, ne font que désigner des représentants aux « conventions » de district et d'État. Celles-ci choisissent les délégués à la convention de désignation, *Nominating Convention*, qui désignera le candidat du parti. La *Nominating Convention* émane donc des organisations locales, et comme ces dernières sont entre les mains des *boss*, le *boss*

est, en fin de compte, le maître de la désignation. Et il en sera de même pour l'élection proprement dite. Au mois de novembre, on procédera dans les différents états à la nomination des électeurs présidentiels comme on aura procédé, en juin, à la nomination des délégués aux conventions des deux partis; et le choix des électeurs, comme celui des délégués, dépendra surtout des organisations locales et de leurs chefs, c'est-à-dire de la « machine » et, si j'ose m'exprimer ainsi, de son mécanicien, le *boss*. C'est à quoi l'on remédierait si dans chaque état la Législature, à qui il appartient, selon la constitution, de régler « le temps, le lieu et le mode d'élection des sénateurs et des représentants » conférait aux assemblées du premier degré, aux assemblées primaires, une importance dont les ont dépouillées les organisations politiques et leurs chefs, les « boss ».

Quant au « rappel », comme son nom l'indique, c'est le droit, pour les électeurs, de retirer, à ceux qui les exercent, les fonctions qu'ils leur ont confiées, et de rappeler leurs élus à la vie privée. Un nouveau vote doit pouvoir défaire ce qu'un premier vote a fait. Le rappel existe dans certains états pour les fonctions locales. M. Roosevelt est de ceux qui estiment qu'il y a lieu d'en régulariser l'emploi et de l'étendre à toutes les charges électives des états et de l'Union, notamment aux juges.

En ce qui concerne ces derniers, l'ex-Président voudrait voir certaines de leurs décisions soumises à la revision des suffrages populaires. Pour comprendre l'importance de cette mesure et sa visible signification, il faut se rappeler que les attributions des plus hauts tribunaux, aux États-Unis, sont de deux sortes : les unes, analogues à ce qu'elles sont partout, consistent à juger les différends entre particuliers ou entre les particuliers et les représentants de la collectivité; les autres, à quoi rien ne correspond chez nous, ni, je crois, nulle part, donnent à des magistrats le pouvoir d'arrêter les effets d'une loi en la déclarant inconstitutionnelle, et par conséquent d'annuler ainsi le vote d'une assemblée législative, c'est-à-dire en somme l'expression de la volonté populaire. La cour suprême fédérale peut déclarer inconstitutionnelle une loi fédérale ou même une loi d'un état; pareillement chaque état a une cour

suprême qui peut déclarer contraire à la constitution de l'état une loi votée par la Législature de cet état. M. Roosevelt estime qu'un tel pouvoir est excessif et il voudrait, sinon le supprimer, du moins le soumettre au contrôle des électeurs. Il a fait valoir avec beaucoup de force tous les arguments qu'on peut avancer en faveur de cette réforme constitutionnelle, et de tous les articles de son programme, c'est celui que M. Taft, ce pur légiste, combat avec le plus d'ardeur et de ténacité. Il y a beaucoup à dire de part et d'autre, mais nous devons reconnaître que les raisons toutes concrètes de M. Roosevelt, tirées des réalités mêmes de la vie américaine, font paraître assez faible l'argumentation toute formelle de son successeur.

« Mon remède », disait-il récemment — le 20 mars 1912 — dans un discours à Carnegie Hall, New-York City, « mon remède n'est pas le résultat d'une étude livresque de la loi constitutionnelle ; je l'ai tiré de ma longue expérience et de la pratique du pouvoir. Tous ceux qui ont travaillé avec le plus d'ardeur à l'œuvre de justice sociale me l'ont déclaré : les plus sérieux obstacles qu'ils aient rencontrés quand ils ont voulu empêcher l'industrie américaine de détruire les femmes et les enfants américains, ce sont les cours judiciaires. » Une constitution ne peut tout prévoir, et d'ailleurs il y a eu des changements profonds dans la société depuis la constitution de 1787 ou les constitutions d'états. M. Roosevelt veut qu'on en tienne compte et l'on sent, derrière sa volonté, une liberté d'esprit décidée à ne se soumettre qu'aux faits.

C'est cette liberté qui permet à M. Roosevelt de se placer si naturellement, si aisément en dehors et au-dessus des partis. En désaccord avec la « vieille garde » du parti républicain par son opposition aux corporations, ses vues sur le tarif, son indépendance à l'égard de la « machine » politique, il s'oppose au parti démocrate, et principalement à la vieille tradition démocratique américaine, par ses tendances centralisatrices. On comprend que cette situation entre les deux grands partis si fortement organisés soit difficile à tenir. Il fallait autant de courage que de sincérité pour s'y placer, et elle a fait la faiblesse électorale de M. Roosevelt et de son parti durant la campagne législative de 1911. Si elle doit faire un jour sa

force politique, il se peut que ce jour ne soit pas encore venu. Que l'ancien Président reprenne ou non sa place à la tête des États-Unis, il a montré, par son attitude à l'égard des partis, une singulière indépendance. Il juge de ces divisions, non pas comme un mandataire élu qui les exploite, mais comme un chef national qui les domine. Il aspire à composer un programme avec « ce qui intéresse tous les citoyens américains en tant que citoyens américains ». Il dit encore : « Les partis sont bons comme instruments, mais seulement comme instruments. Les Américains ne devraient pas perdre de vue que ce qui importe, ce ne sont pas tant les opinions qui les divisent que les grandes bases sur lesquelles ils sont unis. »



Sans doute parce qu'il en est venu ainsi à se mettre en dehors des partis traditionnels, M. Roosevelt s'est vu accuser d'infidélité à la tradition. Ses adversaires, et surtout ceux qui appartiennent à la « vieille garde » du parti républicain, lui reprochent d'être un « radical », un démagogue, un révolutionnaire. On voit mieux la fausseté de cette accusation, et en même temps on comprend mieux qu'elle ait pu se produire, quand on remarque ce qu'il y a de singulier dans le cas du Nouveau Nationalisme. Contraire, en effet, aux habitudes de l'esprit américain et, si l'on peut dire, à la routine de la politique américaine, il apparaît conforme à la logique de la destinée nationale et à l'interprétation que peut donner de la tâche future l'expérience raisonnée du passé, telle que la dégage la philosophie de l'histoire.

C'est du moins ce qui ressort de l'ouvrage profond, riche d'idées et parfois confus ou obscur, auquel l'auteur donne ce titre quelque peu mystique : *la Promesse de la vie américaine*[1]. M. Herbert Croly entend lui aussi justifier et soutenir cette idée que les États-Unis sont et doivent être, et doivent devenir de plus en plus, une démocratie nationale, c'est-à-dire une nation toujours plus forte et une société toujours plus démocratique. Son dessein est de procéder, en théoricien qui inter-

1. *The Promise of American Life*, by Herbert Croly. New-York, The Macmillan Company, 1909.

roge ensemble l'histoire et la philosophie politique, à une « reconstruction critique des idées politiques américaines ». Cette reconstruction est nécessaire : on ne sait plus où l'on va ; la situation présente est inextricable si l'on n'en détermine très exactement les causes, si l'on ne se rend compte avec beaucoup de précision de ce qui a été conforme, de ce qui a été contraire, dans le développement de la société américaine, à l'évolution normale de ses propres principes.

La république américaine est, dès l'origine et par destination, une démocratie. Elle a cru fermement qu'elle ne pouvait manquer d'assurer au peuple la prospérité. Dans cette conviction, elle a promis aux Américains que leurs besoins économiques seraient comblés, et elle a fait de cette promesse une part essentielle de l'idée nationale américaine. La promesse a été jusqu'ici à peu près remplie, parce que les prodigieuses ressources naturelles d'un nouveau continent s'ouvraient tout à coup devant quiconque avait assez d'énergie pour se les approprier. Mais, nous l'avons vu, ces ressources naturelles sont maintenant, dans une large mesure, propriété individuelle, et les hommes d'état américains ne peuvent pas compter plus longtemps sur elles pour satisfaire le peuple et son appétit d'indépendance économique. Le travail industriel occupe une proportion toujours plus grande de la population totale du pays. Or, un système industriel entraîne l'existence de classes sociales et économiques beaucoup plus définies ; il diminue l'homogénité sociale primitive et y introduit ce que M. Croly appelle la « discrimination ». Le salarié contemporain ne se contente plus des prérogatives économiques attachées au simple titre de citoyen américain. Trahira-t-on son espoir? Si la promesse ne peut pas être tenue, la démocratie américaine ne continuera pas plus longtemps à être une démocratie. Au début surtout, quand Jefferson établit la doctrine de l'égalité des droits comme le principe fondamental de la démocratie américaine, l'ambiguïté inhérente à l'application de la doctrine resta cachée. Pour la grande majorité des Américains, il y eut le *Square Deal*, l'égalité du jeu, aussi longtemps que les ressources économiques de leur pays neuf n'eurent pas été exploitées et appropriées. L'intérêt individuel et l'intérêt social coïncidèrent, en somme, aussi longtemps que toutes les chances

restèrent ouvertes devant l'homme sans fortune et sans culture, et aussi longtemps que l'intérêt public demanda avant tout l'extrême célérité du développement économique.

C'était le triomphe des vues de Jefferson et de sa doctrine de l'irresponsabilité nationale, de la non-intervention de l'État; mais on devait s'apercevoir à la longue que, s'il est facile de proclamer l'égalité des droits, il l'est infiniment moins d'assurer à chacun l'égalité des chances dans l'excercice de ces droits. Les hommes qui ont joui des bienfaits de la richesse et d'une éducation complète partent, si l'on peut dire, handicapés de telle sorte qu'ils ne laissent plus de chance qu'à des concurrents exceptionnels. En somme, partout où l'on a laissé le principe de l'égalité des droits se développer selon ce qui semble être son propre sens, il a déterminé et encouragé sa propre violation.

Il ne reste plus à ses partisans déclarés qu'à réprimer vigoureusement ces tendances à la « discrimination » quand elles se développent, et c'est de quoi commencent à s'aviser les Américains qui représentent la pure tradition démocratique. Ils ont été ainsi obligés d'abandonner en fait, sinon dans les formules, leur principe corrélatif d'irresponsabilité nationale, et ils se trouvent conduits à en appeler au pouvoir central pour détruire ces distinctions économiques que son inaction de jadis a encouragées. Mais là encore la tradition démocratique garde son aversion d'une responsabilité sociale centralisée. Elle consent à user de la machine gouvernementale, mais seulement pour une fin négative ou destructive. Il faut la mettre au service d'un idéal positif et constructeur. Et c'est cet idéal que la démocratie américaine, en toute connaissance de cause, dans la plénitude de sa conscience et de sa volonté, doit substituer à son vieil et traditionnel espoir d'une réalisation automatique. Telle est la thèse de M. Herbert Croly, l'idée directrice de son livre.

Selon lui, la tâche politique ardue dont la responsabilité incombe à une nation, et qu'elle doit essayer d'accomplir avec sa capacité collective, est celle de choisir, parmi les divers moyens d'exercer les droits individuels, ceux qui contribuent à la perpétuité et à l'intégrité nationales. Que l'État intervienne ou n'intervienne pas, il y a toujours sélection. Mais il s'agit de savoir si la nation veut accepter les résultats de la sélection

naturelle et mécanique, ou y substituer ceux de la sélection artificielle et volontaire. La nation doit avoir une volonté et une politique aussi bien que l'individu; et cette politique ne saurait être plus longtemps réduite à la tâche purement négative d'empêcher les droits individuels de devenir en aucune manière privilégiés. Hamilton a bien vu qu'il fallait intervenir; mais il n'a pas compris que l'intervention exclusive en faveur de la liberté individuelle n'est pas démocratique. Jefferson a cru — c'est plus grave — qu'il ne fallait pas intervenir, et il l'a cru parce qu'alors, en effet, on pouvait le croire, étant données les conditions si également favorables pour tous les individus. Il faut se proposer la fin même de Jefferson, qui est l'égalité des chances pour tous en vue du bien-être national, et y adapter le moyen de Halmiton, à savoir la responsabilité nationale, seule capable de maintenir cette égalité ou mieux encore de ne la laisser se rompre qu'au profit de l'intérêt public. « L'État est dans la position de la banque à Monte-Carlo : il doit en somme faire les règles dans son propre intérêt. »

Comment les fera-t-il? L'essentiel, selon M. Herbert Croly, est de s'inspirer de ce principe que la différenciation sociale peut fort bien se concilier avec la solidarité, et que les distinctions qu'elle entraîne ne sont pas un mal, si elles correspondent à de vraies capacités d'une part et si, d'autre part, elles ne persistent pas longtemps. « Aussi bien dans son organisation que dans sa politique, un état démocratique a donc à rechercher deux objets différents et supplémentaires : permettre et même favoriser la distinction individuelle, qui non seulement est le fondement de toute individualité authentique, mais encore a d'ordinaire une grande valeur sociale; maintenir la communauté comme un tout et veiller à ce qu'elle sauvegarde consciemment et résolument le profit social qu'elle a tiré des réussites de ses fils favoris. Le meilleur moyen d'atteindre cette double fin est d'empêcher les faveurs de toute sorte de devenir une simple habitude. »

Rien n'est plus contraire, on le voit, à la conception aristocratique de la société, et voilà un principe où la démocratie peut, en effet, reconnaître son idéal. Il nous reste à en indiquer, d'après M. Herbert Croly, les principales applications.

Dans l'ordre politique, l'égalité stricte des droits assurera à tous l'égalité des chances. Les distinctions seront ainsi accessibles à tous les citoyens, et il ne faut pas craindre que les avantages individuels où elles aboutissent ne deviennent funestes au corps social. On évitera un tel danger en suivant là-dessus la tradition démocratique. Elle n'admet pas, on le sait, que l'individu soit jamais investi d'un pouvoir politique permanent, parce qu'à rester si longtemps en charge, il se relâche, plus souvent qu'il n'est stimulé, et il finit par ne plus voir que son indépendance. Mais il faut, par contre, assurer au fonctionnaire toute l'indépendance dont il a besoin et tous les pouvoirs qui lui sont nécessaires pour accomplir efficacement sa tâche. Cela est indispensable dans l'intérêt de la liberté individuelle aussi bien que dans celui de l'organisation générale. Trop souvent la démocratie américaine, ombrageuse comme toutes les démocraties, a été jalouse du pouvoir qu'elle déléguait et a essayé de reprendre d'une main ce qu'elle donnait de l'autre. Que ses représentants ou ses agents soient donc nommés à court terme, avec un mandat renouvelable et révocable ; mais que, dans les limites de ce terme, on leur mesure moins parcimonieusement l'indépendance et l'autorité.

Dans l'ordre économique, il est besoin d'un changement plus profond. Les Fédéralistes avaient cherché à protéger les droits de propriété individuels par de strictes garanties constitutionnelles. La pratique américaine a dépassé encore sur ce point la Constitution et alloué à l'individu une plus large mesure de liberté économique qu'il n'était requis par celle-ci. Elle a laissé faire ; et les pouvoirs publics ont vu dans leur irresponsabilité sociale une garantie de la liberté individuelle. On escomptait que cette liberté profiterait, non pas à l'individu comme tel, mais à la grandeur du peuple américain. Et ce fut d'abord ainsi, dans la période d'expansion illimitée et d'urgente exploitation. Mais ce moment est déjà passé, et les Américains commencent à comprendre que la grande liberté dont a joui la propriété individuelle aboutit à la création d'une classe puissante et restreinte dont le principal objet est de garder et d'accroître le pouvoir qu'elle a gagné. Il faut donc appliquer au pouvoir économique la même règle qu'au pouvoir politique : laisser aux individus toute la liberté

— sans plus, — toutes les chances et aussi toute la responsabilité nécessaires à l'accomplissement effectif de leur tâche.

Mais tandis que le pouvoir politique d'un Américain dure rarement assez longtemps pour survivre à sa propre utilité et ne saurait, en tout cas, durer plus que l'individu lui-même, le pouvoir économique, au contraire, peut, en tant qu'il est représenté par le capital, être détaché de son créateur.

L'héritier de cinquante millions de dollars trouve dans sa succession un colossal privilège économique, qu'il n'a pas conquis, et pour lequel il peut être entièrement incompétent. Il hérite rarement, avec la fortune, la capacité individuelle de celui qui l'a créée, mais il se trouve l'héritier d'une puissance d'argent (*money-power*) tout à fait indépendante de ses propres qualifications ou mérites. Par le seul fait de cette puissance, il est jusqu'à un certain point en mesure d'exploiter ses concitoyens. Même s'il est un homme de calibre intellectuel et moral très inférieur, il est capable d'accroître énormément sa fortune par les avantages mêmes qu'elle lui confère et sans qu'il contribue en rien, de sa personne, à l'organisation économique du pays... L'argent, qui était une source de distinction pour le créateur, devient avec le temps une source de démoralisation individuelle pour l'héritier. Celui-ci organise sa vie en vue de dépenser un plus large revenu qu'il n'est nécessaire à aucun particulier, et son point de vue intellectuel est borné par son étroite expérience et ses intérêts de classe.

Qu'est-ce à dire? Il ne s'agit point de souhaiter, ni encore moins de chercher à réaliser l'uniformité de la richesse. Pour n'en dire rien de plus, elle n'est pas nécessaire à la santé du corps social. Mais ce qui est nécessaire, c'est qu'une grande supériorité économique n'aille pas, chez l'individu, sans responsabilité ni capacité; ce qui est nécessaire, c'est que les chefs soient soumis, dans l'ordre économique aussi bien que dans l'ordre politique, à des conditions qui les forcent à reconnaître les responsabilités attachées à tant de pouvoir. Il ne m'a pas semblé que nulle part M. Croly précisât ces conditions. Comme M. Roosevelt dans ses discours, il ne cherche qu'à préparer l'action législative ultérieure, à en faire sentir la nécessité, à créer un état d'esprit, et il se borne donc à proclamer très haut qu'il faut « faire quelque chose en ce sens ». A ce prix seulement, conclut-il, la solidarité sera maintenue entre les dirigeants et la masse de ceux qui ont à les suivre;

on évitera les divisions et les haines de classes, le mépris en haut et l'envie en bas, le snobisme des uns et la servilité des autres. Si ceux qui commandent sont qualifiés pour commander, et si ceux qui les suivent ont le sentiment que leur intérêt est d'obéir, il naîtra de cette juste autorité et de cette bienfaisante confiance une sorte d'unité et une harmonie.

Créer cette unité et cette harmonie, c'est là le véritable problème social, dont la suppression de la pauvreté ou, comme disaient nos Saint-Simoniens, l'extinction du paupérisme, n'est qu'un aspect. M. Herbert Croly ne s'attarde point à démontrer que l'extrême pauvreté est un mal, et il invite les politiciens de son pays à considérer plutôt qu'elle est un danger et qu'à la longue les gens qui possèdent le pouvoir politique voudront avoir leur part des avantages économiques. « Une démocratie prudente », remarque-t-il avec raison, « devrait devancer cette exigence ».

On voit maintenant quelle est la véritable nature et, en conséquence, la vraie définition de la démocratie. Il convient d'entendre par là « une organisation qui a pour but de favoriser à la fois la distinction individuelle et le progrès social ». L'histoire des idées politiques et du développement économique aux États-Unis nous montre que la démocratie ainsi entendue ne saurait se réaliser automatiquement. Elle est l'idéal conscient et volontaire d'une destinée nationale et elle implique la responsabilité nationale. Pour être fidèle à ses origines et à ses destinées, la démocratie américaine doit se débarrasser du préjugé qui, trop longtemps, lui fit regarder avec défiance le principe national. Et réciproquement, rien ne doit plus mettre l'esprit national en défiance contre le principe démocratique. La démocratie américaine n'a de structure propre et de véritable vie que comme organisme national. La nation américaine elle-même n'est rien si elle ne réalise la démocratie. C'est là sa promesse originelle. Il faut revenir à la promesse de la vie américaine. On s'en est écarté à mesure que se développa l'antagonisme des deux doctrines divergentes qui étaient en présence dès le début de la carrière nationale des États-Unis : le « Républicanisme » de Jefferson et le « Fédéralisme » de Hamilton. Elles pactisèrent en fait, dans un compromis dont on s'accommoda en prenant bien garde de ne

pas l'examiner de trop près. L'instinct de conservation servit bien le peuple américain et, en effet, plutôt que de tant philosopher, ne vaut-il pas mieux obéir à la volonté de vivre? Le peuple américain voulait vivre : il vécut sur ce compromis. On se contenta de déclarer que les États-Unis devaient rester, d'une manière ou de l'autre, une nation libre et unie, parce qu'il ne peut y avoir ni union complète sans liberté, ni liberté salutaire en dehors de l'union. Mais les difficultés que soulève cette déclaration, on ne s'y arrêta pas, estimant déjà bien beau d'avoir trouvé une formule optimiste qui enveloppait les aspects divergents des doctrines républicaine et fédéraliste. On ne les vit point parce qu'on ne voulait pas les voir, parce qu'il était indispensable qu'on ne les vît pas. Mais le jour est venu où l'illusion n'est plus possible : il faut donc essayer de supprimer le désaccord. Les États-Unis ne seront vraiment une démocratie qu'à la condition de devenir davantage encore une nation.

Le Nouveau Nationalisme de M. Roosevelt se trouve ainsi fondé en raison. La doctrine politique qui est pour cet homme d'État une nécessité du présent, M. Herbert Croly la justifie comme une conséquence du passé. Elle apportera au classement des partis et à l'orientation de la politique américaine, après un trouble momentané, des modifications profondes qu'il serait, sans elle, impossible de comprendre et d'apprécier. L'élection présidentielle se ressentira de l'état de crise où elle s'est préparée. Pour nous, qui considérons les choses du dehors et de loin, l'esprit nouveau, que représentent un homme d'action comme M. Roosevelt, un théoricien comme M. Herbert Croly, ne verra pas ses destinées limitées à une lutte électorale. Il se pourrait que la politique des État-Unis eût trouvé enfin, dans la philosophie de leur histoire, la vraie force capable de l'éclairer et digne de la conduire : celle que donne à un peuple la conscience plus claire, plus cohérente, plus logique, de sa tradition et de ses destinées. Et il est permis de penser que contre une telle force, quelles que soient les vicissitudes passagères, rien ne saurait prévaloir.

FIRMIN ROZ

L'administrateur-gérant : CHASSARD.

UN ROMAN INÉDIT

D'ALFRED DE VIGNY

Dans l'admirable *Journal d'un Poète*, — ces *Pensées* d'un Pascal romantique extraites des « petits cahiers » de Vigny et publiées par son exécuteur testamentaire, Louis Ratisbonne, — le poète de *Moïse* fait allusion, plusieurs fois, à une œuvre en préparation pour laquelle il classe des notes sous la rubrique *Daphné*. Ces notes, dispersées dans le volume, sont, si nous avons bien compté, au nombre de cinq. Leur brièveté même nous permettra de les citer intégralement.

Dès la page 88 [1] nous lisons ces lignes :

DAPHNÉ. — Prouver qu'une âme contemplative comme celle de Julien, quand elle daigne donner quelques-unes de ses idées à l'action, la domine et l'agrandit...

Puis celles-ci, page 99 :

DAPHNÉ. — Julien commence un poëme; dans les intervalles il dirige le monde et gagne des batailles.

Il donne le poëme à un de ses amis, Libanius, en mourant.

Un vers lui coûte plus que le plan d'une bataille.

1. Nos références, pour la préface et pour *Daphné* même, sont prises dans l'édition in-18, Calmann-Lévy, qui est la plus communément répandue.

Plus loin, page 106, nous trouvons cette note qui, on le verra par la lecture de *Daphné*, est essentielle :

DAPHNÉ. — Julien prend la résolution de se faire tuer en Perse quand il est certain qu'il a été plus avant que les masses stupides et grossières ne pouvaient aller. — Il sent qu'il est un fardeau et s'est trompé en croyant pouvoir élever la multitude à la hauteur de Daphné.

Plus loin encore, page 109, se lit cette formule énigmatique :

DAPHNÉ. — Diviniser la conscience.

Et enfin, page 110, nous trouvons ce fragment intéressant :

DAPHNÉ. — Julien pousse l'idée chrétienne jusqu'au dépérissement de l'espèce et à l'anéantissement de la vitalité dans l'Empire et dans les individus.

Arrivé à ce point, il s'arrête épouvanté et entreprend de rendre sa vigueur à l'homme romain et à l'Empire.

Voilà comme il faut l'envisager.

Vigny, le lecteur s'en apercevra, n'a pas développé également les idées notées dans le *Journal*; mais la fréquence de ces notes montre l'importance qu'il attachait à l'œuvre projetée. Il n'est guère de livre, même publié par lui de son vivant, dont le nom revienne plus souvent dans ses cahiers intimes.

Les cinq notes qu'on vient de lire contiennent tout ce que le public jusqu'à présent connaissait de *Daphné*.

Bien des admirateurs de Vigny se sont demandé ce que pouvait être cette Daphné mystérieuse, dont le nom mythique et fleuri répété dans le *Journal* illumine çà et là ces pages austères d'un charmant sourire grec. Bien des commentateurs en particulier ont essayé de rattacher ce projet de Vigny à quelque pensée de lui déjà connue. L'un d'eux, récemment encore, construisait toute une *Daphné* hypothétique sur les fragments que nous venons de citer. Mais ces efforts étaient condamnés d'avance à rester vains. Une petite annotation du *Journal* au bas d'une page, loin d'aider les fervents de Vigny dans cette hasardeuse tentative de divination, les dirigeait sur une fausse piste. A quelques lignes du manuscrit qui peuvent en effet créer une équivoque, l'éditeur du *Journal* avait cru comprendre

que cette œuvre était un roman *dont Daphné serait l'héroïne*. Il faisait erreur : on verra que Daphné n'était pas le nom d'une femme. Et cette erreur, répétée par les commentateurs de Vigny, viciait fatalement leurs interprétations anticipées.

Daphné demeurait donc toujours aussi mystérieuse. C'est cette œuvre que nous publions aujourd'hui.

Elle est entièrement inédite.

Différentes causes en ont retardé jusqu'à ce jour l'apparition. Le gendre et exécuteur testamentaire de Louis Ratisbonne, M. Étienne Tréfeu, après avoir donné ses soins à l'édition définitive d'Alfred de Vigny, a estimé que le moment était venu de révéler la dernière œuvre demeurée inconnue du grand poète, et il nous a fait l'honneur de nous confier le soin de l'éditer. Nous tenons à le remercier ici de nous avoir choisi pour cette belle tâche.

Déjà Louis Ratisbonne, voici longtemps, avait eu l'intention de faire paraître *Daphné*. Le manuscrit lui paraissant à bon droit trop précieux pour être livré à l'impression, il avait prié M. Tréfeu d'en prendre copie, ce que ce dernier avait fait avec toute l'attention scrupuleuse que méritait cette délicate mission. Depuis lors, le manuscrit, par suite de diverses circonstances, s'est trouvé divisé; et nous savons qu'une grande partie des feuillets originaux a été recueillie pieusement par notre confrère M. Pierre Dauze, le publiciste et bibliophile bien connu.

Mais la copie du manuscrit autographe avait été faite par M. Tréfeu dans des conditions qui lui permettent de nous en garantir l'authenticité absolue. Et, d'autre part, il avait pu conserver par devers lui une partie du manuscrit original. Nous avons établi notre texte sur la copie de M. Tréfeu et sur la partie du manuscrit de Vigny restée en sa possession.

A notre tour, nous avons tenu dans nos mains, de longues heures, de longs jours, ces feuillets déjà vénérables, vieux de plus de soixante-dix ans, et pourtant admirablement conservés, à peine jaunis seulement par l'âge, tout empreints encore de vie, parfois même pleins de ce désordre sacré qu'engendre l'inspiration ou le travail, tachés, barrés, raturés, tels enfin que Vigny pouvait les revoir au cours de ses longues veilles, lorsque dans « ce calme adoré des heures noires » que célèbre

Stello, il se prenait à les feuilleter et à les corriger. Longuement, à notre tour, nous les avons compulsés et maniés, dans une familiarité qui nous émouvait toujours comme au premier moment, déchiffrant les leçons incertaines, assistant parmi les ratures à la naissance de l'idée, entendant parfois, si l'on peut dire, le bégaiement du génie, ému de songer que nous étions seul avec quelques rares personnes à connaître une œuvre considérable de l'auteur des *Destinées*, à être matériellement le témoin de cette haute et noble pensée, plus ému encore de songer que là, sur ce papier que nous tenions et que d'un geste maladroit nous aurions pu déchirer, s'était posée la main d'un des plus grands poètes de France, la maigre et longue main qui avait écrit la *Mort du Loup*, la *Colère de Samson* et la *Maison du Berger*.

Cette partie autographe compte vingt et un feuillets détachés, de format dit écolier, couverts d'une écriture élégante et noble, un peu aiguë, assez grêle, et qui semblerait même presque féminine, n'étaient les *t* barrés énergiquement, les croix nettes et caractéristiques des *x*, les *S* majuscules très décidés dans leur forme particulière de crochets obliques, et çà et là certains *pleins* fort appuyés qui contrastent brusquement avec la minceur des *déliés*, avec « la spiritualité des formes grêles », et qui décèlent le caractère viril du soldat-poète.

Les pages du manuscrit ont été numérotées par Vigny lui-même, et semblent toutes préparées pour l'impression.

Même si nous n'avions pas ici le dernier état de sa pensée, nous sommes certain — sans quoi nous n'aurions pas assumé la tâche de l'éditer — qu'en publiant ce manuscrit nous augmentons la gloire de Vigny, cette gloire posthume qu'il espérait en compensation de celle qui lui avait été trop mesurée de son vivant, et qu'il appelait avec un modeste orgueil dans son dernier poème :

Flots d'amis renaissants ! Puissent mes destinées
Vous amener à moi, de dix en dix années,
Attentifs à mon œuvre, et pour moi c'est assez !

A la veille du jour où l'œuvre de Vigny, cessant d'être une propriété particulière, va entrer dans le domaine collectif de

la nation, nous croyons que *Daphné*, selon sa propre expression, va susciter un nouveau « flot d'amis » pour cette œuvre entière. Car ce livre du grand poète, en même temps qu'il ajoute quelques très belles pages à celles que nous connaissons de lui, fait apparaître encore et invite à constater de nouveau combien sa pensée si tranquillement hardie fut profonde et même prophétique.



Où vient se placer *Daphné*, en cette œuvre d'Alfred de Vigny ?

On se rappelle que dans *Stello*, paru en 1832, Vigny mettait aux prises pour discuter de morale et de philosophie deux interlocuteurs, Stello et le Docteur Noir, qu'on pourrait appeler, d'un mot fameux de Renan, les deux lobes de son cerveau, et qui représentent l'un l'enthousiasme, l'autre la critique, l'un le sentiment, l'autre le raisonnement. *Stello* porte en exergue : *Les Consultations du Docteur Noir, Première Consultation.*

D'autre part, dans le *Journal d'un Poète*, Vigny note le projet d'une *troisième Consultation*, consacrée aux hommes politiques, et d'une *quatrième*, consacrée à l'idée de l'amour. Il manquait donc jusqu'à présent la deuxième consultation du Docteur Noir.

Cette deuxième consultation du Docteur Noir, c'est *Daphné*[1].

Daphné est en effet la suite directe de *Stello* : les deux interlocuteurs de *Stello* sont les deux interlocuteurs de *Daphné*; des allusions à la conclusion de *Stello* sont faites dès les premières pages de *Daphné*, comme pour relier le commencement d'un livre à la fin de l'autre ; enfin les deux livres sont composés de la même façon : dans *Daphné*, comme dans *Stello*, au cours d'une conversation entre Stello et le Docteur

1. A vrai dire, avant même d'avoir terminé *Stello*, Vigny avait fait d'abord le plan d'une deuxième consultation relative au suicide. Mais le poète, nous dit une note du *Journal*, avait renoncé à cette consultation où l'on eût pu voir une sorte de justification du suicide.

Noir, vient s'insérer une partie de narration relative au sujet posé d'abord dans le dialogue. Le sujet de *Stello*, c'est la condition du poète dans la société, quel que soit le gouvernement, monarchie absolue, monarchie constitutionnelle, ou démocratie. Le sujet de Daphné pourrait être approximativement résumé dans cette interrogation : « Que faut-il enseigner aux hommes pour les rendre heureux? » La seule différence entre les deux livres au point de vue de la composition est que, dans *Stello*, il y a plusieurs récits, et qu'il n'y en a qu'un dans *Daphné*; en outre, dans *Stello*, c'est un des interlocuteurs, le Docteur Noir, qui fait ces récits, tandis que dans *Daphné* la partie narrative est contenue en un manuscrit ancien que lisent ensemble les deux amis.

Le fait que *Daphné* est la suite de *Stello*; la comparaison des écritures de Vigny à différentes époques ; le parti que Vigny tire, au début, d'un événement récent du règne de Louis-Philippe, le sac de l'Archevêché; tel passage, à la fin, où il est fait allusion à Lamennais et à ses *Paroles d'un Croyant* publiées en 1833, nous font estimer que *Daphné* n'a pas été écrite par Vigny très longtemps après la publication de *Chatterton* et de *Servitude et Grandeur militaires*, qui ont tous deux paru en 1835. C'est l'époque de Vigny, on ne peut dire la meilleure, puisque son génie est allé s'amplifiant à la fois et s'épurant sans trêve, et puisqu'il a atteint sa cime lyrique, la *Maison du Berger*, quelque dix ans plus tard; mais c'est l'époque de son plein épanouissement et de sa relative fécondité, avant que sa mélancolique destinée le desséchât et le stérilisât un peu, en le frustrant au profit de rivaux plus heureux d'une gloire pourtant bien méritée.

Ces conversations entre le Docteur Noir et Stello au début, et à la fin de l'œuvre symétrique du commencement, d'une part; et, d'autre part, le vieux manuscrit, constituent les deux parties de *Daphné*, très nettement différentes, et d'inégale longueur.

La première et la plus courte nous montre d'abord un Vigny réaliste, et même par endroits presque naturaliste, assez imprévu et déjà savoureux. En quelques lignes on croirait même d'avance entendre parler un ouvrier des *Misérables*. Et

toute l'âme de Vigny, cette âme gravement ardente et tristement tendre, se révèle dès les premiers propos de Stello, dès l'interrogation fiévreuse qu'il jette : « Où est le Maître? où le Législateur, où le Demi-dieu, où le Prophète? », interrogation qui, par une coïncidence émouvante, rappelle le cri que lançait vers la même époque un jeune homme de génie dans *Rolla* :

Qui de nous, qui de nous va devenir un dieu?

Tout cet exorde de *Daphné*, d'ailleurs, — rencontre à signaler, — est écrit dans une manière un peu apocalyptique qui, *mutatis mutandis,* est aussi celle de Musset au commencement de la *Confession d'un Enfant du Siècle.* Il y aurait à déterminer si chez Vigny et chez Musset ce style métaphorique et « monté » ne serait pas imité des bibliques *Paroles d'un Croyant* qui, nous l'avons déjà dit, avaient paru en 1833, avec un succès prodigieux.

Si ces premières pages sont déjà intéressantes, belles même par endroits, on peut dire admirable sans exagération le long passage, qu'on trouve plus loin, relatif à Héloïse et Abailard. Vigny — au sortir de quelle lecture? d'un essai de Victor Cousin peut-être? — ouvre là une digression inattendue, mais qui, jaillissant avec une force irrésistible, nous offre quelques-unes des pages les plus étonnantes non seulement de *Daphné*, mais de toute son œuvre. C'est une apostrophe soudaine, étrange par sa brusquerie, éloquente, et comme haletante, à Héloïse, l'amante d'Abailard, apostrophe mise dans la bouche de Stello, mais où l'on sent que c'est Vigny qui parle, qui crie du fond de son cœur passionné. Il y a là quelques lignes qu'on peut compter parmi les plus chaudes de notre littérature, et qui évoquent les nerveux sanglots et les exclamations brisées de Michelet. A travers l'histoire des deux amants Vigny chante, on le sent, un événement de son propre cœur. En Héloïse ne revoit-il pas parmi des souvenirs ardents madame Dorval, la grande aventure de sa vie? Il devait être en pleine passion quand il a écrit ces pages brûlantes d'intellectuel amoureux. Et cela peut aider encore à établir l'époque de la composition de *Daphné.* Les amours de Vigny et de madame Dorval ont duré, croit-on, de 1832 à 1838.

La seconde partie de *Daphné* est de beaucoup la plus considérable et la plus belle. Elle est même, nous ne craignons pas de le dire, souvent égale à ce qu'il y a de plus admirable dans Vigny, et capitale, pour la largeur de la pensée, dans l'œuvre du grand poète philosophe. Comme on a pu le deviner par les quelques notes du *Journal* que nous avons citées au début, Vigny, en intercalant le vieux manuscrit dans les colloques du Docteur Noir et de Stello, n'a écrit là rien de moins qu'un très complexe et très complet *Julien l'Apostat*.

Il avait été de tout temps attiré par cette figure de Julien, cette figure noble et triste avec je ne sais quoi de trouble, qui a tenté au XIX[e] siècle tant de peintres d'âmes, entre autres, et non le moindre, Ibsen dans cet *Empereur et Galiléen* qui est le centre de son œuvre. Peu de héros en effet sont plus intéressants que ce jeune philosophe, neveu de Constantin, échappé à la mort qui frappe tous les siens y compris son frère Gallus, jeté ensuite en Gaule au milieu d'une guerre terrible avec les Francs qu'il est chargé de repousser, bientôt proclamé Auguste, contre son gré, par ses légions victorieuses, puis appelé au trône par son propre rival, Constance agonisant, et qui alors entreprend de restaurer le paganisme dans un monde déjà aux trois quarts chrétien, — pour s'en aller mourir inopinément, au bout de deux années de règne, dans une lointaine expédition contre les Perses, à l'âge de trente-deux ans. Julien, c'est une sorte de Marc-Aurèle, marqué d'un signe fatal, plus inquiet encore, et plus malheureux : c'est comme un Marc-Aurèle romantique. Il n'est pas étonnant qu'il ait fasciné le stoïcien du Cénacle.

M. Lauvrière[1] cite de Vigny ce mot révélateur à propos de Julien : « Il a été l'homme dont le rôle, la vie, le caractère m'eussent le mieux convenu dans l'histoire. »

Dès l'âge de vingt ans — comme nous l'apprend une note du *Journal* — Vigny avait consacré à son héros favori une tragédie qu'il avait brûlée ensuite. Devenu romantique, et délaissant, pour traiter ce grand sujet, la tragédie surannée, il créa par un mouvement de son esprit naturellement original

1. *Alfred de Vigny, sa vie et son œuvre*, Paris, 1909.

une formule neuve, qu'on pourrait appeler le roman historique par lettres.

Des quatre lettres qui composent la majeure partie de *Daphné*, la première et la quatrième sont les plus importantes ; les deux lettres intermédiaires sont de simples billets annonçant des nouvelles, de brèves et saisissantes dépêches de reportage. Mais dans les deux lettres extrêmes les belles scènes et les passages magnifiques abondent, et l'on ne sait ce qu'on en doit admirer le plus, de la pensée si riche et si libre, qui tire de l'histoire de Julien un enseignement encore actuel; ou de la forme qu'en dépit de rares imperfections distinguent les qualités les plus hautes de Vigny : la noblesse non cherchée, la pureté dense de l'expression, et surtout cette clarté blanche, égale, sans étincelles, qui rend son style semblable, moins à une flamme éclatante et changeante, qu'à une lampe d'albâtre où brûle une lumière intérieure.

Dans ces lettres, Vigny apparaît nettement un précurseur. Maintes fois en le lisant, on pense, pour le pittoresque, au Flaubert de *Salammbô* et de la *Tentation*, pour la grâce alexandrine et pour la délicatesse avec laquelle la « couleur locale » est posée çà et là, à l'Anatole France de *Thaïs*, pour le savoir et l'amplitude de l'intelligence, au Renan des *Dialogues philosophiques*. Et il n'a lui-même qu'un précurseur, celui de tout le siècle, le grand inventeur de beaucoup de nos formes littéraires, l'Homère du romantisme, Chateaubriand, surtout le Chateaubriand des *Martyrs*.

Toute la conversation de Julien et des initiés où se débat le sort du paganisme, toute l'histoire si habilement fragmentée et si nuancée de Julien, plus loin le discours de Libanius qui est le cœur de l'œuvre et où il découvre sa pensée sur les dogmes nécessaires, enfin ce beau symbole de la momie où les religions sont comparées au cristal qui couvre et garde le corps sacré de la morale, tout cela sera célèbre. La pensée et l'art même de Vigny prennent ici quelque chose d'auguste. On sent dans ces entretiens passer le vent des grands problèmes, ce vent des hauteurs un peu glacé mais sublime, qui circule dans toute l'œuvre de Vigny, et qui est comme l'atmosphère nécessaire à sa fière et chaste Muse.



Il est inutile d'insister sur le profond intérêt historique que présente cette biographie morale de Julien. Derrière le jeune empereur, comme une toile de fond, le tableau de l'empire, déchiré à l'intérieur par la guerre religieuse, inquiété à l'extérieur par les premières hordes barbares, n'est qu'indiqué, mais par la main d'un maître. Vigny, un des rares écrivains qui ont vraiment *pensé* au XIXe siècle, esprit à la fois vaste et aigu, génie intelligent, si on peut risquer cette alliance de mots qui n'est pas un pléonasme, a profondément compris et exprimé ce que cette heure crépusculaire du monde eut de pathétique et de grandiose.

Nous n'avons pas ici à examiner si son Julien est celui de l'histoire; mais il semble bien que Vigny ait devancé les conclusions des historiens les plus récents, résumées par Gaston Boissier dans la *Fin du Paganisme*. Ce dernier montre que Julien n'était pas un libre penseur, comme on se l'imagine généralement, mais au contraire un païen mystique. Or, le Julien de Vigny, s'il ne croit pas aux dieux de l'Olympe, ainsi que le lui dit hardiment Libanius, n'est pas pour cela un incroyant. Il adore le Soleil-Roi. C'est un adepte de la théurgie qui sacrifie à Jupiter par politique. En tout cas ce Julien est fort vraisemblable; il « se tient » admirablement, il est dressé en pied, il vit.

Mais l'intérêt historique, si grand soit-il, n'est pourtant pas l'intérêt principal de *Daphné*; l'intérêt philosophique en est plus puissant encore. Car *Daphné*, en narrant l'aventure symbolique de Julien l'apostat, traite le problème qui au point de vue pratique domine toute la philosophie : celui de la morale. L'arrière-fonds de la pensée de Vigny dans *Daphné* tient en cette phrase de Libanius : « ... il est une force plus jeune et plus grande qui consiste à comprendre la divinité, l'immortalité de l'âme, la vertu et la beauté sans le secours grossier des symboles » : il veut dire ici des dogmes religieux considérés comme des symboles de ces idées universelles. C'est la morale stoïque qu'il rêverait de voir régner sur le monde. Ce qu'il voudrait, c'est ce que formulait une note du *Journal* que nous

avons citée au début et qui maintenant s'éclaire : c'est *diviniser la conscience*, c'est-à-dire élever à l'absolu les postulats du cœur, remplacer par la voix intérieure le commandement divin, instituer une morale qui se passe de religion. Par là *Daphné* se rattache à tout le lent effort de Vigny, qu'a bien montré entre autres M. Lauvrière, pour trouver un fondement laïque de la morale. Vigny en quelque façon est le Kant du romantisme : il remplace le *devoir* du vieux philosophe rigide de Kœnigsberg par l'*honneur* cher à l'aristocrate qu'il était profondément. Mais lorsqu'il écrivit *Daphné*, il n'était pas encore parvenu à ce point de pur stoïcisme. Ainsi que Libanius désabusé, il acceptait encore la religion pour sauver la morale : il était, comme on dirait aujourd'hui, *pragmatiste.*

L' « actualité » de *Daphné* n'a pas besoin d'être démontrée, s'il n'est pas de problème plus vital aujourd'hui que le problème de la morale indépendante. Diviniser la conscience, c'est encore ce que nous voulons, et nous n'arrivons pas plus à le faire, ce semble, que Libanius. La morale laïque ne s'est pas encore constituée de façon solide et indéniable. Nous aussi, à ce moment de l'histoire universelle peut-être symétrique de la décadence romaine, à cette heure où, malgré les efforts de quelques belles âmes analogues à celle de Julien, le dogme va s'affaiblissant, nous aussi nous paraissons bien, en dernière analyse, pris dans le même dilemme que les Romains du IVe siècle : ou la foi, ou l'anarchie. Sans la foi, la morale croule, car nous ne pouvons, jusqu'à présent du moins, concevoir de morale autre que mystique : une morale n'existe pas sans impératif, et un impératif rationnel n'en est pas un, puisqu'il est discutable. Mais d'autre part il est difficile aux Européens d'aujourd'hui, comme aux Romains grécisés du temps de Julien, d'avoir dans les dogmes la foi des peuples jeunes. Certains d'entre nous, comme le Julien de Vigny, prêchent cette foi aux autres sans la sentir en eux-mêmes. A ceux-là s'adressent directement les paroles de Libanius : « J'ai cru quelque temps que l'on pouvait dorer les idoles et blanchir les temples, mais je vois qu'ils n'en paraissent que plus vieux. » Et plus loin : « Les hommes les plus vulgaires ont un sentiment de la vérité. Ils pensent que les dieux sont usés, que nous n'y croyons plus. » Ces restaurateurs du culte laissent

aussi, selon une image frappante de Vigny, passer sous les draperies sacrées leurs pieds de philosophes. Julien est vaincu finalement, et ne peut qu'être vaincu. — Nous faudra-t-il donc à notre tour, comme Libanius, n'espérer qu'en les Barbares?

Espérons plutôt que la vie, entre les deux chemins que nos chétifs compas voudraient lui tracer, finira par ouvrir sa grande route. Espérons qu'on parviendra à édifier enfin cette morale indépendante qui nous paraît impossible, — ou plutôt à créer, comme le voulait Auguste Comte, une religion de l'humanité, une mystique de la Vie : c'est à quoi philosophes, savants et artistes nous pouvons déjà nous employer. — Mais peut-être aussi Libanius aura-t-il raison jusqu'au bout; peut-être (car tout est possible dans l'infini de l'histoire où les siècles sont des jours), peut-être une nouvelle religion viendra-t-elle dans quelques centaines d'années tout reprendre et tout recommencer. L'Asie, matrice des dieux, n'est pas encore épuisée : le babisme et le béhaïsme, avec leur messie torturé, l'ont prouvé récemment. Et sans aller chercher si loin, de l'immense et jeune Russie, à la fois raffinée et barbare, aux danses merveilleusement artistes et aux mœurs encore toutes primitives, de la Russie qui en est au XVI[e] siècle, et qui a même produit en Tolstoï une ébauche de Luther, peut nous venir un jour une sorte de protestantisme de l'orthodoxie, un évangélisme rajeuni qui conquière l'Europe et la renouvelle.

Quoi qu'il en soit, à ceux qui, effrayés, se rejettent dans la vieille foi de nos pères; à ceux qui se tiennent sur la porte du temple, un pied déjà passé le seuil, mais la figure tournée vers le dehors; à ceux qui, ne croyant pas, veulent, pour des fins sociales et nationales, convertir les autres; à ceux qui, d'un cœur sincère et d'un esprit libre, ne se lassent pas de chercher la vérité; à ceux mêmes qui s'adressent aux mystères à la fois plus antiques et plus neufs auxquels était initié Julien et qui, par delà Rome et la Palestine, demandent ses rêves à la grande Inde mystérieuse, à tous ceux-là Vigny dans *Daphné* apporte quelque chose : c'est ici un aliment rare, un aliment de la pensée, et de l'âme même.



Quelques mots, pour terminer, sur cette édition. En ce qui concerne l'orthographe et la ponctuation, après y avoir mûrement réfléchi, nous avons traité le texte comme un texte contemporain, ou, plutôt, comme l'aurait traité le prote si cette œuvre avait paru du vivant de Vigny.

L'orthographe et la ponctuation du manuscrit sont des plus capricieuses. La ponctuation en particulier n'obéit à aucune règle. Elle est complètement asymétrique; elle pèche le plus souvent par défaut et soudain par excès. C'est la ponctuation d'un penseur plus attentif à l'idée qu'à la forme, et d'un nerveux pour qui la virgule ou le point est un geste de la pensée plutôt qu'un signe logique. Comparez à cela l'impeccable ponctuation de V. Hugo, artiste amusé par les règles techniques usitées en la matière, et, comme le révèlent ses lettres à l'éditeur Lacroix, inventeur dans l'art de jouer des signes et de leur faire rendre le maximum d'effet. On voit à cette seule différence la différence des deux esprits.

Moins irrégulière que sa ponctuation, l'orthographe de Vigny l'est pourtant aussi. Elle est souvent surannée, même pour son époque. Comme tous ses contemporains il écrit toujours *poëte*, *poësie*, *poëme*, avec le tréma qu'il faut peut-être regretter, car il donnait une physionomie particulière à ces beaux mots. Mais il a gardé maintes formes du XVIII[e] siècle, telles que *tems*, *loix*, *crystal*, *appercevoir*, *aggrandir*, *satyrique*, *acqueduc*, etc. qui déjà de son temps étaient désuètes.

Une particularité de son orthographe, c'est le nombre de majuscules qu'il prodigue aux substantifs communs, dans sa prose plus encore que dans ses vers : habitude d'un esprit qui personnalise les abstractions, et qui n'est pas ennemi d'une certaine pompe.

Pour montrer à quel point le seul caprice du moment gouverne l'orthographe et la ponctuation de Vigny, prenons au hasard un feuillet original, par exemple le feuillet 105 du manuscrit. A la quatrième ligne nous lisons cette phrase que nous reproduisons textuellement : *je pensai que Paul avait parlé avec trop d'audace à un homme tel que Libanius et je*

m'effrayai pour lui mais voyant Libianus sourire, Julien interrompit Paul de Larisse et lui dit avec impatience, etc.

Nous trouvons en tout une seule virgule pour cette phrase assez longue. En outre le premier mot de la phrase, qui dans le texte vient pourtant après un point, commence par une petite lettre.

Un peu plus bas, même feuillet, Vigny écrit : *je n'avais fait, comme il le dit que saisir mon ciseau et mon marteau*, etc. — ne mettant qu'une virgule et omettant l'autre. Les exemples de pareilles irrégularités seraient, dans le manuscrit, innombrables.

Devions-nous respecter l'orthographe et la ponctuation de Vigny jusque dans leurs hasards, jusque dans leurs fautes? Nous avons hésité, pris d'un scrupule, et nous avons estimé que non. Notre premier devoir était de faire entrer le public de plain-pied dans la pensée de Vigny, de ne pas dresser devant son œuvre une barrière qui en défendît l'accès. Or, avec sa ponctuation, certaines phrases un peu longues eussent été presque inintelligibles.

Nous avons eu la bonne fortune de consulter chez M. Tréfeu le manuscrit de *Servitude et Grandeur militaires*. La ponctuation y est pour ainsi dire inexistante. Et pourtant elle est normale, excellente même, dans le volume. Elle y a été mise par le prote. Nous avons fait de même ici. Mais nous tenons à le dire loyalement.

Enfin nous avons placé avec discrétion au bas des pages des notes historiques et géographiques, quand elles nous paraissaient absolument nécessaires pour l'intelligence du texte.

Nous serions trop heureux de nous être donné quelque peine dans cette tâche d'éditeur un peu insolite pour un poète et d'autant plus malaisée, si nous avions par là contribué, comme nous l'espérons, à accroître encore la renommée du grand Vigny, à peu près méconnu de son vivant, mais dont la figure ne cesse de s'éclairer depuis sa mort, — de ce saint de l'art qui par sa vie douloureuse et recluse est notre Beethoven, et qui de plus en plus nous apparaît, comme à tous ceux qui fréquentent son œuvre et qui pénètrent dans sa pensée, à la fois l'un des plus purs poètes et le plus profond de la langue française.

FERNAND GREGH

DAPHNÉ

I

LA FOULE

C'était un soir de fête. Le peuple de Paris marchait avec tristesse sur les places publiques et le long des rues. Les familles se tenant par la main allaient en avant, sans savoir où elles allaient, et passaient sans s'arrêter en regardant devant elles. Les hommes étaient ennuyés, les femmes fatiguées, les enfants tout en pleurs. Des lampions sinistres s'éteignaient sous une large pluie et répandaient une fumée noire au lieu d'une flamme livide. Les murs étaient teints de lueurs pareilles à celles d'un incendie qui s'apaise ; la voûte du ciel était violette et comme irritée.

La foule glissait sur un pavé tout humide. Les têtes noires se touchaient et n'avançaient qu'avec un mouvement insensible. Le murmure des voix était sourd et inarticulé comme un long gémissement. Chacun paraissait chercher et demander quel désir l'avait amené, et vers quel plaisir. Aucun n'était satisfait, aucun n'entrevoyait même ce qui lui pourrait plaire. Tous s'en allaient l'œil vague et la bouche béante ; tous incapables de s'arrêter sur leur route perpétuelle qui ne menait à rien.

— C'est là une immense question, — dit le Docteur Noir, tout à coup, dans le silence de la nuit[1].

— Eh bien! pourquoi ne pas penser à une immense question? — répondit le rêveur Stello. — Que suis-je, sinon une machine à penser? Donnez-moi du chagrin, je pense à ce chagrin avec un étonnement profond; donnez-moi du bonheur, je réfléchis à ce bonheur, je m'attache à lui, je le travaille, je le creuse, je l'examine comme une solution d'algèbre, et je finis par recevoir autant de peine et de labeur de lui, que j'en aurais eu d'une infortune. Laissez-moi donc ce soir penser en liberté à cette question que je vous fais. La meule infatigable de mon âme avait à broyer pour elle-même un grain politique, et vous le lui avez soustrait avec votre main de fer. Que va-t-elle moudre à présent? Va-t-elle se broyer elle-même, comme le craignit un jour Luther? O Docteur Noir, mon éternel compagnon! laissez la meule rouler de tout son poids sur cette idée que vient de faire voler sous elle le vent d'une conversation distraite. Laissez cette puissante meule écraser l'idée jusqu'à ce qu'elle en ait exprimé, en la broyant, tout ce qu'elle renferme de consolant et de divin!

» Je ne sais pourquoi, — ajouta-t-il en se frappant le front, — je reçois vos coups, marteau terrible que vous êtes! Vous rebondissez, chassé par moi comme par une enclume gémissante, mais ce n'est que pour retomber plus dur que jamais. Je ne sais pourquoi l'enthousiasme qui vibre et frémit toujours dans mon cœur voudrait vous fuir et vous désire cependant, comme une femme désire et fuit à moitié son maître. Je sens encore la profonde blessure des derniers mots que vous avez prononcés, mais je ne sais pourquoi, tout amers qu'ils étaient, ils me consolaient. Et pourtant, qui donc était écrasé si ce n'était moi-même? qui l'était sous votre impitoyable force, si ce n'était le Poète[2]?

— Non pas lui, mais celui qu'a fait si misérable la société ingrate et prosaïque, — dit le froid Docteur; et, comptant les

1. Cette question, immense, comme le dit le Docteur Noir, est le sujet même de *Daphné* : « Que faut-il enseigner aux hommes pour les rendre heureux? »

2. Allusion à la conclusion de *Stello*.

têtes de la foule avec sa canne, il semblait la diviser par troupes, par compagnies et par familles.

— Pauvre être inoffensif! — poursuivit Stello, — âme contemplative et amoureuse! pauvre être ailé et diaphane! vous l'avez pris, vous l'avez frappé, tordu tout enflammé, et il m'a fallu le sauver et le cacher tout au fond de mon cœur.

— Vous l'y avez placé, vengé, — dit le Docteur Noir en regardant ailleurs, — parlons d'autre chose et livrons un combat sacré. Pour nous, ce combat, c'est la discussion philosophique.

— J'y consens, — dit Stello d'une voix douce et profonde, — la nuit est revenue, elle a commencé son règne ténébreux. Avec elle, je renais, avec elle s'allume sur mon front comme une étoile brûlante qui darde sa flamme sur toutes choses. Que cherchez-vous dans cette foule, et d'où vient que vous la considérez avec des yeux pénétrants? Pour moi, plus je la regarde, et plus je sens pour elle une sympathique pitié : ne vous semble-t-il pas voir la funèbre marche des corps qui seront éveillés à Josaphat, et, à demi animés, iront devant eux, sans savoir où, les yeux entr'ouverts et aveugles. Oh! quelles fêtes sans joie! quels regards sans espérance! quels mouvements sans but! combien tout cela est digne de commisération!

— Ce que vous dites ne prouve rien, — répondit le Docteur Noir, en frottant la pomme de sa canne avec le dos de sa main, — si ce n'est que l'enthousiasme est bon à garder enfermé au plus profond de son âme, comme une mauvaise pensée, dans le siècle froid où nous sommes.

— Eh! comment peut-on voir des frères et des sœurs, enfants de Dieu, errer ainsi dans l'ombre, incertains de tout, ignorants de tant de choses, étrangers à tant de divines pensées, noyés dans de grossières sensations, sevrés des adorations universelles qui devraient les unir en une bienheureuse famille, sans sentir un désir presque invincible de leur parler et de les enseigner?

— Enseigner! — dit l'impassible, — ah! le mot admirable que voilà, et le plus vide de tous! nul n'enseigne, puisque nul ne sait. Enthousiaste rêveur! Poète en cela du moins que votre enthousiasme est inactif et (par grand bonheur!) inap-

plicable! Voilà donc que cette nuit, les *Blue Devils*[1] qui vous obsèdent vous ont voulu remplir de cette passion factice qui se répand dans plusieurs cerveaux honorables, à moi connus, et leur cause une irritation bien dangereuse pour eux et pour nous[2]!

— Puisque la pitié divine est en moi, — dit Stello, — puisque le désir du bonheur des autres y est mille fois plus fort que l'instinct de mes propres félicités, puisqu'il suffit du présage de la moindre infortune pour me faire tressaillir jusqu'au fond du cœur plus que ceux même qu'elle a menacés; puisque c'est assez de la plus légère apparence de grandeur et de glorieuse illustration pour que l'enthousiasme humecte mes yeux de ses pleurs divins, qui brillent comme des étoiles et ne s'écoulent pas comme les larmes des afflictions mortelles; puisque cette foule mélancolique qui se croit gaie et ne sait si elle est heureuse, m'intéresse pour un moment, et puisque je sens en moi trembler, frémir, gémir, sangloter à la fois ses mille douleurs, et les mille flots de son sang couler par mille plaies, et mille voix s'écrier : « Où donc est l'Inconnu? où donc est le Maître? où donc est le Législateur, où le Demi-dieu, où le Prophète? » pourquoi ne pas laisser toute mon âme s'imprégner et se remplir de ce vaste amour de mes frères? Pourquoi ne pas évoquer mes forces, et ne pas me mettre à chercher avec eux? Que les heureux, les triomphants et les dominateurs abandonnent et haïssent le poète, à la bonne heure; mais est-ce une raison pour lui d'abandonner les malheureux et de laisser dans la nuit les yeux qu'il peut ouvrir?

— La vie serait encore trop belle, — dit paisiblement le Docteur, — si les hommes politiques de tous les partis étaient les seuls ennemis de l'enthousiasme et des épanchements divins de l'âme. Mais l'avez-vous pu croire? Avez-vous pensé qu'il fallût tant de choses à la *Multitude sans nom*[3] dont nous avons déjà parlé, en passant? Avez-vous cru que son *Ostracisme perpétuel*[4] n'écrivît sur ses coquilles que les noms des

1. Cf. *Stello*, p. 7.

2. Ici, en marge, cette note de Vigny : *Dev.* (Développement) *sur l'ignorance humaine*.

3. Cf. *Stello*, p. 223.

4. Cf. *Stello*, p. 221. chapitre XXXVII, *de l'Ostracisme perpétuel*.

poëtes, des grands écrivains et des artistes immortels? Ah! qu'il lui faut moins que cela!

En ce moment un double accident attirait son attention et se passait sous les yeux des deux inséparables ennemis. Un homme marchait devant une colonne de la multitude, le pied lui manqua, elle passa sur lui et le foula sous ses talons; un autre homme voulut remonter le torrent, il arriva, en fendant la presse, jusqu'au milieu de la rue, mais le pied lui manqua, il tomba; la foule passa sur lui et mit ses talons sur sa tête. Tous deux avaient disparu en deux minutes.

Le Docteur Noir sourit avec amertume et regarda la foule rouler encore dans l'ombre :

— Voyez ces aveugles, — dit-il, — ils ont bien l'instinct vague de leur chemin, mais ils écrasent sans pitié l'homme qui les devance et l'homme qui remonte leur courant.

— Eh! qu'importe, — dit Stello, — si le bien est accompli, que l'on soit ou non foulé aux pieds?

Comme il parlait, on entendit un léger soupir dans l'intérieur de la chambre qu'ils avaient tous deux quittée. Stello se retourna et vit une jeune religieuse qui attendait, debout, à la porte d'entrée. Ses deux bras étaient croisés sur la ceinture de sa robe bleue et au-dessus de tous ses chapelets à tête de mort. Elle penchait la tête de côté, avec un air placide et résigné. Lorsqu'elle vit qu'on s'était aperçu de son entrée, elle sourit et salua en s'inclinant, comme un homme; mais elle ne leva pas les yeux une fois sur l'un ni l'autre, ses cils noirs ne cessèrent d'ombrager les joues les plus pâles du monde, et sa révérence banale n'était adressée à personne en apparence. Sa taille assez élégante était surchargée de vêtements et comme emmaillotée dans les pesants habits de l'ordre, et un œil attentif eût aisément deviné des formes hardies, fermes et saines sous les plis raides de la bure et de la flanelle grossière, lourde d'odeur tiède et maladive.

— Les médecins du corps ont-ils tout à fait abandonné ce jeune homme? — dit le Docteur Noir d'une voix ferme et sonore.

La religieuse ouvrit les bras sans parler comme pour dire : « hélas! oui! » laissa retomber ensuite le long de son tablier

ses mains découragées, et se mit à rouler humblement son chapelet sur le bout des doigts.

— C'est donc mon tour et je vais consommer sa guérison, — dit celui qui ne s'était voué qu'à la cure des âmes ; et prenant Stello par la main : — Venez, vous êtes seul aujourd'hui. Or, les poètes fuient leur maison, tantôt parce qu'elle est vide, tantôt parce qu'elle est pleine. Venez donc lui rendre ce précieux dépôt que vous ne vouliez pas me confier à moi-même, et hâtons-nous.

Stello mit sous son bras une petite cassette de fer et la cacha soigneusement.

— Venez, — poursuivit le Docteur, — car je vois si mauvaise cette destinée, que l'une de vos idées mise en action ne la pourrait faire pire. Venez, je serais trop rude à ce jeune homme, si vous n'étiez là, et j'achèverais par trop vite l'œuvre des médecins qui se sont attachés en vain à une enveloppe vigoureuse en apparence, mais en réalité fort avariée. Vous seul pouvez supporter, sans être entamé, les coups que je donne involontairement, et, comme vous l'avez dit, l'enclume solide chasse violemment le marteau que je laisse tomber sur vous sans relâche et le lance quelquefois jusqu'au ciel. Venez et sortez de vous-même. Oubliez le poète ou plutôt soyez-le véritablement par le cœur, en venant consoler votre ami et le sauver, si nous pouvons, de tout ce qu'il a de combats intérieurs qui le dévorent. Si je le rencontre, je le maltraiterai le moins possible, et si je ne le guéris, je vous aurai du moins montré sur le terrain, et dans son application soudaine, l'une de ces longues idées que vous savez si bien tendre, messieurs, comme des fils d'araignée et sur lesquels ne se pourraient soutenir que des êtres aussi diaphanes, aussi éthérés, aussi souples et aussi puissants que les rêves de vos nuits, c'est-à-dire des demi-dieux.

— Qui me dira jamais, — dit Stello en s'enveloppant d'un long manteau, — pourquoi le poète et le philosophe[1] doivent être condamnés à tout penser et à ne rien faire, et pourquoi d'âge en âge on doit voir l'inspiration et la théorie passer, comme deux nuages, au-dessus du monde et tourner sans

1. Ici, en marge, cette note de Vigny : *le cœur est poète, la tête est philosophe.*

cesse autour du globe, chassés par tous les vents, de terres en terres, sans rien laisser tomber que des rosées bientôt sèches ou des pluies peu fécondes, et sans jamais voir leurs moissons? nuages sombres où brillent quelques éclairs magnifiques, mais sans chaleur, nuages orageux et menaçants, toujours admirés mais trop redoutés de la terre, exilés par elle et retenus à la cime de ses montagnes, autour du front des prophètes et des pieds de Dieu!

— Vos pieds sont sur le haut de notre escalier, — dit le noir Docteur en lui prenant la main. — La sœur grise est déjà tout en bas, bien avant nous; et les massifs rassemblements des hommes bruissent à notre porte; la voilà qui s'ouvre, et le mugissement des voix entre dans les échos de la maison comme celui des vagues dont l'écluse est ouverte. Il ne s'agit plus de rêver, mais de voir et d'entendre avec moi. La race errante et incertaine que vous croyez souffrante, que tout le monde veut conduire et sur laquelle chacun veut opérer, est là qui passe devant notre porte. Descendons.

II

LES LIVRES

Les figures parisiennes passaient en effet sous les flammes rougeâtres des lampions et des réverbères. Elles se teignaient de cette lueur, et comme la nuit était très sombre et dérobait entièrement les corps à la vue, les deux observateurs crurent voir s'écouler mille milliers de têtes flottantes et ballottées sur les vagues d'une grande mer. Sur ces figures énergiques mais usées, vives mais pâlies, la tristesse et l'insomnie, la sagacité, la défiance et la ruse se lisaient au premier regard. Chaque front portait quelque empreinte de ce découragement remuant d'une population sans joie et sans mélancolie, vigoureuse d'action, incertaine de ses vouloirs, abreuvée et soûlée d'idées et d'émotions, jusqu'à en perdre le goût et jusqu'à ne plus sentir poison ni contre-poison.

Comme tous s'en allaient au plaisir lentement et tristement! Comme ils attendaient et désiraient quelque spectacle

avec lequel ils pussent engager ce défi secret : « Pourras-tu m'émouvoir? pourras-tu m'attendrir, m'effrayer ou m'enchanter? » Les yeux dévorants regardaient à vide et flamboyaient sur des joues dévorées. De temps en temps des jeunes gens fatigués passaient vite et renversaient ce qui était devant eux, sans savoir pourquoi ils faisaient cela. Ils se mettaient à courir en se tenant six de front, jetaient des cris sauvages dont ils ignoraient eux-mêmes le sens, puis s'arrêtaient et se regardaient entre eux, étonnés de n'être pas gais après des cris si joyeux. Abattus tout d'un coup, ils suivaient, la tête basse, le flot des autres têtes et ne parlaient plus. Des hommes forts et larges d'épaules, arrivaient au milieu de tout cela et se faisaient place par leur propre masse. Ils élevaient, au-dessus des têtes, des fronts chauves et des bras robustes, et agitaient leurs chapeaux en signe de fête et d'allégresse coutumière, qui semblait une menace à quelqu'un ou à quelque chose. Ensuite l'ennui les prenait et ils regardaient autour d'eux, d'un œil stupide et endormi. Les femmes enveloppaient leurs enfants dans leurs tabliers et se consolaient de la joie publique par leurs caresses secrètes ; elles promettaient à ces pauvres petits affligés un repos prochain, ou cherchaient à leur faire trouver beaux les feux grossiers et les noires fumées des lampions, dont l'odeur faisait pleurer et reculer ces malheureux à demi assoupis. Au milieu de tous, se parlaient à voix basse des hommes graves, dont les regards ne savaient où se prendre et qui cherchaient où se réfugier, forcés de descendre avec le courant. Mais lorsque les deux inséparables parvinrent aux bords de la rivière, ce fut là qu'ils trouvèrent la joie franche, et qu'en s'approchant, il leur fut facile de démêler la cause des rires âcres, rudes, convulsifs, inextinguibles qu'ils entendirent. Des enfants et des femmes tiraient de l'eau des livres déchirés et des manuscrits souillés et mutilés par la fange, le plâtre et le sable. Des hommes à qui ils les passaient les rejetaient par plaisir au milieu du fleuve, et quand on voyait, dans la nuit, ces livres faire jaillir une petite lueur et s'engloutir, c'étaient de grands cris de joie. L'un de ces hommes, vêtu d'une blouse grisâtre, y mettait plus d'ardeur que les autres et jouait ce jeu avec une sorte de haine sérieuse et réfléchie dont les deux observateurs s'étonnèrent. Ils s'appro-

chèrent et le contemplèrent. Il était petit, musculeux, mais pâle et maigre et roulant autour de lui des yeux défiants sous des tempes creusées. Trois jeunes garçons se jouaient avec des torches, à côté de lui, et s'amusaient à faire sécher des gravures coloriées et des dessins inconnus, que l'homme à la blouse poussait ensuite du pied et faisait glisser dans la boue jusqu'à la rivière.

— Voyons ce qu'il fait ainsi rouler sous ses sabots, dit le noir Docteur, et il se baissa pour prendre un des grands parchemins. Et, lisant tout bas les premières paroles qui s'y trouvèrent : — Plaisanterie sanglante — dit l'éternel Contempteur — du hasard!... *L'incendie de la bibliothèque d'Alexandrie par Omar!*

— En voici un, — dit l'ouvrier en ricanant, — dont j'ai déjà déchiré la moitié, voulez-vous le reste? cela vient de l'Archevêché[1].

Le Docteur Noir fut un instant sans répondre parce qu'il cherchait dans les traits de cet homme s'il avait dans les veines le sang des Arabes ou celui des Huns. Puis sortant de sa distraction, tout d'un coup :

— C'est encore trop gros, — dit-il, — vous pouvez en déchirer encore un peu pour rallumer les lampions qui s'éteignent.

— Oui! — dit l'homme, — vous faites l'indifférent pour l'avoir tout entier, mais non pas. Encore une poignée de paroles — dit-il — à la rivière!

Et il fit sauter les lettres grecques de la main la plus vigoureuse qui jamais ait découpé en pièces les feuilles d'un livre méprisé et sublime.

— A nous deux, — dit le noir Docteur avec un sang-froid plus hardi que jamais. — Il croit nous faire peine, — poursuivait-il en regardant Stello, — comme si personne pouvait savoir mieux que nous l'inutilité des idées dites ou écrites. A nous deux, l'ami! déchirons et noyons les livres, ces ennemis de la liberté de chacun de nous, ces ennemis du loisir qui prétendent nous forcer de penser, chose odieuse, fatigante et maudite! nous forcer de savoir ce que l'on a senti avant nous,

1. Allusion au sac de l'Archevêché, 14 février 1831.

et nous faire croire que l'on gagne quelque chose à se connaître! Fi donc! nous sommes bien au-dessus du passé à présent!

Ici l'homme ne comprit plus, et quand il vit le Docteur arracher lui-même des feuilles et les jeter à l'eau, il resta stupéfait.

— Prenez le reste si vous voulez, — dit-il, et pour quelques pièces d'argent, il lâcha les manuscrits ses ennemis, comme un os sur lequel il n'avait plus de joie à mordre.

— Après tout, — dit-il en haussant les épaules et regardant ses trois enfants, — qu'est-ce que ça nous fait à nous? Nous ne savons pas ce qu'on veut, mais nous savons bien ce qu'on nous ôte. Tiens, Paul, voilà l'argent, va jouer avec ça, ne t'inquiète pas de demain, va, tous les jours j'ai à recommencer, j'y suis habitué; va jouer, va avec tes frères, va, Paul. Messieurs, je me nomme Jean Loir, ouvrier tourneur.

Et il s'en alla sans saluer.

Les trois enfants laissèrent s'éloigner leur père et vinrent apporter à Stello le reste des parchemins qui volaient sur les pavés. Ils coururent à lui, dès qu'ils le virent, les bras ouverts et le cœur en confiance, sans savoir pourquoi; et sans savoir non plus, ils firent le tour du Docteur Noir à quelques pieds de distance, comme on s'éloigne d'un feu trop ardent. Puis ils retournèrent au bord de l'eau, pour rattraper les livres qui nageaient et que depuis deux jours charriait la rivière. C'était un des divertissements les plus grands, dans ces jours-là, parmi cette partie du peuple, que de voir les livres venus du côté de l'île Saint-Louis se heurter contre les arches des ponts et flotter à côté des radeaux. Rien n'eût pu remplacer ces joies de la destruction, et le sourire de la victoire, sur le visage de la plupart des spectateurs, semblait poursuivre les ombres des immortels qui avaient passé les courtes heures de leur vie à léguer leurs pensées et leurs adieux aux ingrats qui les faisaient périr une seconde fois.

Stello et le Docteur Noir marchaient de front au milieu de cette multitude et suivaient, aussi vite qu'ils le pouvaient faire, la jeune sœur grise qui passait les yeux baissés, et à qui les plus gais ou les plus irrités faisaient place. Des deux rêveurs, l'un voyait avec commisération, l'autre avec mépris cette masse

confuse. La nuit devenait plus sombre, et la pluie ne cessait de laver les quais et d'éteindre les lampions ; mais des groupes se formaient autour des lanternes des boutiques ambulantes, sous les arcades des palais et les portes des grandes maisons. Les femmes mettaient leurs robes sur leurs têtes ou se cachaient sous des parapluies rouges larges à couvrir une famille, mais leur curiosité ardente les tenait amassées autour de l'accident inespéré, qui retenait les hommes dans les chemins. L'essentiel était de ne pas rentrer chez soi. Le mobile de la plupart des actions de la rue est l'ennui de la maison. L'occasion était rare et avidement saisie. On n'a pas tous les soirs de ces émotions ; chaque homme voulant voir agir les autres, personne ne s'en allait. Ces spectateurs de rien étaient spectacle l'un à l'autre. Les seules victimes de cette nuit étaient des victimes muettes, des feuilles éparses et dédaignées qui roulaient dans l'ombre, vers la mer, entre les hautes murailles du fleuve. On les voyait passer par entassements énormes quelquefois, et figurer de larges radeaux, sur lesquels un homme aurait pu s'embarquer. Elles voyageaient ainsi de concert entre les quais, et puis elles se séparaient comme désespérant de leur salut. Quelques agrafes dorées se décrochaient, et tout s'enfonçait dans l'eau paisible et se perdait aux yeux parmi les nuances pâles des lames de la rivière. Parfois de longues pages des manuscrits antiques se déroulaient lentement sur les vagues et traînaient comme les voiles d'une vestale ; leurs plis paraissaient se gonfler en nageant et faire des efforts pour montrer les trésors que l'esprit du temps allait perdre pour toujours. Quelques enfants alors se jetaient à la nage, mais il y avait des hommes qui les suivaient et leur défendaient de secourir les feuilles à demi submergées, — pauvres restes du passé qui avaient glorieusement traversé l'océan des siècles barbares et qui devaient ainsi faire naufrage dans la cité des lumières.

III

LE PAYS LATIN

A mesure que les silencieux observateurs s'éloignaient des quais, la foule devenait moins épaisse, les groupes plus rares,

les rues plus étroites et plus sombres. Les maisons hautes et sans lumières, avec leurs toits aigus, n'avaient d'éveillé que quelques mansardes où brillait de loin en loin un flambeau mélancolique, isolé, ouvert comme un œil, s'éteignant et se rallumant comme sous les efforts d'une paupière fatiguée, dans une veille pénible. Des vieux murs allongeaient partout leurs angles tout usés et leurs hautes bornes où se plaçaient en embuscades, autrefois, les tumultueux étudiants des vieilles universités. Les gouttières prolongeaient leurs longs museaux et faisaient tomber leurs ruisseaux sur les petits pavés aigus; et les petites portes, ornées de quelques rares sculptures, s'enfonçaient sous les arcades basses et noires.

— C'est ici que tout respire la passion du savoir! C'est ici, c'est dans l'une des ruelles où nous sommes, — disait Stello en marchant, — que rôdait la nuit Abailard amoureux, fuyant ses élèves enthousiastes qui, cachés derrière les hautes bornes, cherchaient à le voir passer, et dont le cœur battait en distinguant, à l'angle des murs, le profil romain du jeune sage. Il marchait comme nous, en rêvant, et rêvait à l'*optimisme*[1] ressuscité depuis et dont il fut le premier chef; il rêvait au péché originel et tâchait de s'affermir dans ses distinctions subtiles, se répétant que les hommes naissent sujets à la peine du péché, mais non au péché même. Mais son cœur l'interrompait en battant violemment, le dialecticien faisait un faux pas, et l'amoureux voyait Héloïse et ses pénitences voluptueuses. Elle était à genoux, s'humiliant comme pécheresse et brûlante comme adorée maîtresse; l'extase commencée par la prière allait s'achever par l'amour. Son front était appuyé sur le marbre, ses mains blanches étaient jointes au-dessus de ses cheveux noirs, et sortaient jusqu'au coude des larges manches de son ample robe brune; ses genoux ramassés sous les plis du vêtement touchaient presque sa poitrine; un fouet chargé de rudes lanières de cuir était auprès d'elle, et elle attendait son maître en soupirant. Abailard n'y voulait pas penser trop tôt, et s'arrêtait en s'appuyant sur cette pierre où nous voilà tous deux appuyés aussi; il se rappelait saint Bernard, son grand

1. Pour Abailard, Dieu ne peut faire autre chose ni mieux que ce qu'il fait.

ennemi[1], et le dialecticien marchait d'un pas plus ferme et plus lent. Possédé par l'étude, son démon familier, il préparait pour le lendemain les triomphes de sa parole et, se souvenant de cette armée jeune et savante qu'il avait à conduire, il songeait à provoquer saint Bernard dans un terrible duel théologique devant le pape. Ce tournoi futur enflammait sa pensée et l'empêchait de sentir l'autre aiguillon d'amour qui le faisait marcher. Sur chacune de ces petites fenêtres de la rue où nous sommes, il voyait la tête étonnée d'un cardinal vaincu, et les ornements de ces grillages lui paraissaient les cordons rouges des barrettes qui s'inclinaient pour le saluer au concile de Soissons. Il lui arrivait de prononcer à haute voix des paroles latines qui lui devaient servir à résumer fortement son audacieuse pensée d'examen et de liberté. Il étendait les bras, et disait d'une voix sombre ces mots mémorables, par lesquels il déclara que le témoignage de la raison pouvait s'élever contre la révélation : *Argumentum est ratio quæ rei dubiæ fidem facit.*

Ensuite il s'arrêtait comme pour écouter les applaudissements de ses trois mille élèves à Saint-Denis. Et il reprenait sa marche, touchait du plat de la main ce vieux pan de muraille que je touche, en disant : « Ils n'ont rien à me répondre! Ils sont abattus! » et puis il frappait sa poitrine et voyait une triple couronne d'étoiles sur sa tête quand il parcourait d'un regard intérieur son *Traité de la Trinité*[2]. Le Paraclet[3], colombe divine, volait devant lui, toute blanche, à travers les ombres et, sur une maison que surmontaient trois petites flèches aiguës, tournoyait et voltigeait, en soupirant, l'Esprit divin. Une porte pesante, étroite, verrouillée, cadenassée, chargée de barres de fer, comme celle-ci, s'ouvrait doucement, et il entrait sans faire plus de bruit que n'en fait cette jeune religieuse en soulevant son voile noir pour regarder si nous la suivons. Des tapis épais prévenaient le bruit de ses

1. Saint Bernard représentait Abailard au pape Innocent comme un précurseur de l'Antéchrist et le fit condamner par les conciles de Soissons et de Sens.

2. Ce traité fut dénoncé comme entaché d'hérésie, et condamné par le concile de Soissons.

3. Παράκλητος, Saint-Esprit intercesseur (NOTE DE VIGNY).

chaussures éperonnées, des tapisseries lourdes et doubles servaient de portes aux petites chambres, et une main amoureuse les soulevait devant lui, tout le long des corridors tournants. O profanations involontaires! mélanges ineffables de l'amour, de la sainteté et de la science que personne encore n'a compris entièrement! Soupirs mystiques et passionnés d'un amour énergique et pieux à la fois! Doubles extases des âmes exaltées et des jeunes corps enflammés d'amour! Cris et sanglots échappés à la jeune fille savante et amoureuse, vous étiez jetés en langage romain par ces lèvres françaises, exhalés en paroles mortes de ce cœur où redoublait la vie, et dont les flammes eussent suffi pour la rendre à un monde éteint. O Héloïssa! Héloïssa! ô mademoiselle de Montmorency[1]! vous parlez, vous aimez, vous priez, vous gémissez comme une vestale, comme une martyre latine enivrée par les Bacchantes! O sainte! O amante! O savante sublime de dix-sept ans! je vous entends, je vous vois, triple déesse! trois fois purifiée par l'expiation du cloître! Vous ouvrez vos bras au maître adoré qui vous a tout enseigné des choses du ciel et de la terre, vous êtes agenouillée devant lui, vous lui baisez les mains en pleurant. « *Ancilla! soror, uxor tua*! oui, ta servante, ta sœur, ta femme! Abailard! Non, pas ta femme, non, cela m'ôterait la gloire d'aimer! *amore! amore immoderato complexa sum*! je veux, je veux tes volontés, tes voluptés! *voluntates, voluptates tuas*! En vérité, en vérité, je crains plus, mon unique ami, de vous offenser que d'offenser Dieu, j'aime mieux plaire à vous qu'à lui : *te magis offendere quam Deum vereor.* » — Mais lui, épouvanté de ces paroles, posait sa main sur la bouche impie de sa brûlante élève et l'asseyait toute tremblante sur ses genoux, assis lui-même sur un long fauteuil près des hauts chenets de fer doré, sous la voûte d'une grande cheminée noire ; et la flamme jetait des rougeurs vacillantes sur les joues brunes d'Héloïse, et pénétrait sous les arcs réguliers de ses sourcils, et l'âtre se peignait dans ses larges prunelles sombres, tantôt endormies, tantôt foudroyantes. Et bientôt perdus dans des échanges célestes de pensées mystiques et de caresses dévorantes, ravis

1. Certains historiens rattachent Héloïse à la famille des Montmorency. (Cf. Guizot, Essai-préface de la traduction des *Lettres d'Héloïse et Abailard*, par Oddoul, Paris, Houdaille, 1839.)

à la fois par l'âme et les sens, ils ne parlaient plus, ils ne pensaient plus, ils ne voyaient plus.

— Voilà, voilà le côté divin de cette histoire, — interrompit le noir Docteur, — mais le côté humain[1], où est-il? Ne le verrez-vous jamais, ô Stello, Stello! Ce *Pays latin* où nous marchons l'a vu au XIIe siècle, quand l'homme était précisément ce qu'il est ce soir et sera dans douze autres âges, et si...

En parlant il frappait les murs et les pavés de sa canne avec un froid dédain, comme fatigué d'eux, de ce qu'il venait de dire et même de ce qu'il pensait intérieurement, et se tut pendant environ cent pas. Puis se souvenant tout à coup de ce dont il avait parlé, et rattrapant au vol ses idées dont il faisait peu de cas :

— Vos chers vieux murs à ogives moresques et arabes, ogives avec lesquelles les poètes de notre temps ne cessent de faire joujou en enfants qu'ils sont, vos chères colonnettes, vos gargouilles grossières comme leurs noms, tous ces trèfles de l'Alhambra dont les personnages du moyen âge sont les rois, les dames et les valets que vous ne cessez de mêler, couper et mêler jusqu'à satiété complète; tous ces chers, vieux, sales murs, ont revu Abailard bien différent de ce qu'il est dans votre souvenir. Il fut tel, il est vrai, dans la fraîcheur de cet amour. Mais, ô égoïste et tyrannique professeur! il n'était plus homme, et par sombre jalousie il ne voulut pas que la belle Héloïse fût encore femme. Combien elle lui fut supérieure, grand Dieu! et combien le cœur de la femme est plus près que le nôtre du cœur de l'Ange!

» Cette Magdeleine sans repentir est-elle assez au-dessus de cet homme que des arguments et des arguties consolent; elle qui ne veut pas et ne voulut jamais être consolée, dans sa naïve et franche désolation! Le cœur de la femme brûle et fume sans cesse sur l'autel comme une sainte hostie toujours saignante; elle obéit, elle prie, elle est abbesse, mais toujours, toujours amante, elle écrit et supplie pour obtenir la grâce d'une réponse. Le cerveau l'emporte chez l'homme, et il se

1. Cf. *Journal d'un poète,* p. 181. « Le Docteur Noir est le côté humain et réel de tout; Stello a voulu voir ce qui devrait être, ce qu'il est beau d'espérer et de croire, de souhaiter pour l'avenir : c'est le côté divin. »

félicite d'être *débarrassé du reste*. Sa victime est incarcérée, il est tranquille. Il ne se désespère point, il ne souhaite point de mourir, au contraire, et il se félicite d'être aussi dégagé de la chair que le saint rhéteur Origène[1], et sans avoir à se le reprocher, de n'avoir plus une distraction à sa dialectique, sa vraie maîtresse. C'est la dialectique qu'il adore et pour laquelle il veut vivre, vivre gras et honoré. S'il s'afflige encore, car cela lui arrive, de quoi s'afflige-t-il? C'est d'une thèse, une thèse blâmée par un concile. Il souffre dans sa chère dialectique. La veuve religieuse, éloquente sans le vouloir être, s'était prêtée à l'étude par amour de son amant; mais une fois l'amant retranché du monde, elle n'aime plus rien, elle ne peut même plus prier parce que les ailes de l'amour n'emportent plus au ciel ses oraisons. Au milieu du sacrifice divin, — *inter missæ solemnia*, — elle ne se repent pas des fautes commises, mais se représente en rêve et regrette les fautes perdues : *voluptatum phantasmata*, les fantômes de ses voluptés.

» Elle se frappe, elle s'accuse, pleine d'une bonté adorable, d'avoir causé l'infortune de son amant. « Les grands hommes trouveront-ils toujours leur perte dans les femmes! s'écrie-t-elle; *la femme est plus amère que la mort*! » Elle se déteste, elle se maudit. — Et lui! c'était de son ennemi saint Bernard qu'il était occupé lorsqu'il revint, ici, dans ce *Pays latin* où nous passons, ce pays des thèses, des synthèses et des hypothèses, ce royaume de la dispute inutile.

— Dites : de la *recherche perpétuelle de la vérité*! — interrompit l'exalté Stello en marchant à plus grands pas. — Ici les murs ont tous été frappés par des fronts et des crânes remplis d'ardentes pensées. Quel est celui de ces murs qui n'a pas reçu mille coups de canif en dedans et de poignard en dehors? Ah! courage de la pensée conquérante, oserons-nous encore vous méconnaître? Non! S'il semble moins faible par le cœur, Abailard ne fut pas moins passionné; mais en grand homme, il fut maître de son malheur, et maître de sa maîtresse. Il s'éleva au-dessus de son infortune en faisant plus grand bruit de ses œuvres que de son demi-assassinat, et, vaincu par six bourreaux dans un des angles de ces murailles, il fut vainqueur

1. Origène (185-253) qui enseignait la grammaire, poussa l'austérité des mœurs au point de se mutiler pour se soustraire à toute tentation.

par l'éloquence, à ce couvent de Cluny dont les moines voulurent l'empoisonner pour se venger de son éclat. Il eut cette récompense divine de trouver sur la terre une femme digne de lui et assez forte pour lui obéir, pour enlever à la vue des hommes un corps inutile à leur amour, et pour lui conserver son âme ardente et chaste comme un brûlant séraphin. En elle alors, il put verser en paix, et en toute confiance, les grandes douleurs des combats de la pensée et les nobles peines du génie trahi.

— Marchons, marchons, — dit le Docteur Noir, en pressant ses pas, — tout ceci nous conduit à la question qui nous occupait, mais ne saurait la résoudre encore. Il semble que tout s'unisse pour nous entretenir dans une seule idée : le chemin, les rues nous en parlent; les hommes, les accidents, les eaux, les pierres, tout s'en mêle. Voyez cette rue! voyez! ici Ramus[1] fut lapidé, égorgé et jeté par les fenêtres pour avoir séparé l'I du J et l'U du V, et attaqué Aristote outre cela. Il est vrai que l'on prit pour prétexte son calvinisme et la Saint-Barthélemy pour occasion, mais le fond de la chose est qu'il avait médit d'Aristote. Ce n'était pas peu de chose que ce crime, car Aristote, c'est l'immobilisation même de l'espèce humaine, et quand une fois on l'avait bien étudié et enseigné comme les braves théologiens de la Faculté, on le défendait *unguibus et rostro*, et l'on faisait gaiement arracher les entrailles de Pierre de la Ramée par ses jolis petits élèves. — Mais, marchons, marchons toujours. C'est l'éternel frottement de l'homme esprit et de l'homme matière, rude étreinte dans laquelle le premier doit encore longtemps succomber. Mais nous examinerons cela plus tard. Je vous en conjure, marchons. Voyez-moi cette innocente religieuse qui se retourne timidement et ne se hasarderait pas à nous parler quand il s'agirait de sa part de Paradis. Elle nous fait seulement comprendre qu'il est bien cruel à nous de la faire ainsi rester les pieds sur le pavé mouillé et l'épaule à la pluie, tandis que nous pourrions hâter le pas et que la foule ne nous obsède

1. Ramus (Petrus), de son vrai nom Pierre de la Ramée (1515-1572), sentant le vide de la philosophie qu'on enseignait alors, résolut de la réformer et attaqua avec force Aristote. Ayant embrassé le calvinisme, il fut tué à la Saint-Barthélemy.

plus. Elle ne pense qu'à notre arrivée. Elle va droit à son lit de malade, où est son devoir. La voilà qui frappe à la grande porte cochère. Elle attend à présent et se retourne de notre côté. Sa guimpe blanche et empesée paraît de loin éclairée par une lumière intérieure de la maison. Elle reste là pour nous. Bonne fille ! elle ne réfléchit point comme vous à chaque pas et sur chaque pavé. Elle n'a qu'une bonne grosse idée bien solide une fois pour toutes et qui lui durera toute sa vie! Dieu la tienne en joie! Dépêchons-nous, nous approchons. Elle tient la porte plus ouverte. Elle nous a aperçus. Allons, nous voilà chez lui. Passez.

La religieuse les fit entrer tous deux et referma la lourde porte cochère.

Le Docteur Noir[1] dit en entrant :

— Vous voici chez un jeune étudiant en droit qui se nomme Trivulce. Contre la coutume de ses camarades que leurs parents jettent sans argent au milieu des tentations, il est riche. Il y a ici un banquier sur lequel il tire autant d'or qu'il lui en prend fantaisie, et cela dure ainsi depuis qu'il a atteint l'âge de dix-sept ans. Il en a vingt-deux aujourd'hui. De cette source de fortune, de cette bourse magique où se trouve toujours un or intarissable, il ne s'occupe pas plus que si cela était tout naturel, et une dette que la Providence lui paie par quartiers et très exactement.

« Quand il a vu qu'autour de lui cela ne se passait jamais ainsi, il a bien fait d'abord quelques vagues questions, mais s'est contenté aussi de vagues réponses, et s'est habitué parfaitement à voir ainsi pleuvoir sur lui la manne du ciel. L'étude l'a possédé dès l'enfance et les autres passions ont glissé sur lui. Avec les femmes il a toujours été brusque et dur par gaucherie, comme se montrent en général ceux qu'une mauvaise honte et l'amour du sans-gène empêchent d'aller dans le grand monde. Quelques jeunes filles qu'il encensait de vers médiocres en les appelant vierges pour rimer richement à cierges, l'ont toujours traité avec tant d'égards, grâce à son or, qu'il n'a jamais trouvé l'occasion qu'il désirait ardemment de donner un coup

1. Ici, en marge, de la main de Vigny, ce nom : *Trivulce*.

de poignard à une infidèle ou de le recevoir d'une jalouse. Elles étaient d'une constance qui lui rendit quelquefois nécessaires des voyages imprévus. A présent il se croit revenu des grandes passions, depuis plus de cinq ans ; il est négligé dans sa mise, sobre dans sa vie, modeste dans les dépenses de sa maison, il s'avoue et se proclame hautement un homme pur, et il se regarde sincèrement comme un homme grave. Il parle beaucoup et à tout propos de la théologie et de toutes les théogonies, cosmogonies et mythologies du monde, depuis le brahmanisme, l'herméhisme égyptien, le bouddhisme, le lamaïsme, jusqu'aux doctrines d'*attractions passionnelles* et de panthéïsme ; mais gardez-vous de croire qu'il ait l'esprit assez fort et assez calme pour avoir étudié ce dont il parle, et pour avoir remonté aux sources antiques afin d'y trouver quelque jet de vérité, lui creuser un lit, le conduire toujours grossissant d'âge en âge comme de fleuve en fleuve, et l'amener jusqu'à nos jours. Il en est incapable parce que sa passion lui porte à la tête et l'étourdit sans cesse. Il se croit toujours au moment d'atteindre ce qu'il cherche, et c'est un monde céleste qu'il a dans l'esprit depuis une certaine lecture qu'il a eu le malheur de faire d'un vieux manuscrit égaré dans les papiers de son curateur millionnaire. C'est du reste une assez dangereuse lecture et d'autres s'en seraient troublés. Vous pourrez bien, Stello, en être préoccupé pendant quelques nuits.

Il parlait encore en soulevant une tenture épaisse et de sombre couleur qui cachait une petite porte. Tous deux la passèrent après la jeune religieuse.

IV

LE CHRIST ET L'ANTÉCHRIST

La chambre où furent introduits les deux inséparables ressemblait à une cellule. La sœur les y laissa un moment. Stello et le Docteur Noir se mirent à la contempler en silence.

Il n'y avait que peu de meubles. Dans une alcôve très profonde un lit antique, large, pesant, en bois noir et lourd dans

les formes de ses moulures et de ses colonnes ; un tapis épais et des rideaux de couleur brune. Nulle glace, nul ornement, nulle image, hors une seule placée au-dessus du lit.

Là vieillissait dans une poussière toujours amassée et respectée un grand christ dont bien des religieux avaient sans doute baisé les pieds en mourant. La stature était presque à demi la stature humaine, la croix d'ébène qui le portait était fendue en maint endroit, l'éponge et la lance étaient brisées, comme les ornements d'un meuble inutile. Le cadavre d'ivoire était jaune, et sa tête abattue avait perdu jusqu'à sa couronne d'épines, sa douloureuse couronne dont les mille pointes n'étaient pourtant pas tournées contre le ciel comme celles des rois, mais enfoncées dans son front saignant et ses cheveux pendants, aplatis et déchirés. Ses mains clouées étaient bleues, ses pieds noirs étaient fendus, et l'un d'eux tombait en poudre. Une décrépitude effroyable sillonnait par des veines longues et sombres le corps suspendu de l'Expiateur. La plaie de son côté s'était largement agrandie et découvrait une place sans cœur et sans entrailles. Une destruction livide régnait sur le christ tout entier. La tête bleuâtre, abattue et sans auréole, était comme cachée et reployée sous le bras droit du crucifix, les traits en étaient morts, une grosse larme seulement luisait sur le bord de la paupière fermée et se prolongeait sur la joue.

L'enthousiaste Stello ne put détourner les yeux de cette image désolée. Malgré lui, ce fut l'homme qu'il vit ; pour un moment, il oublia le Dieu. Il vit l'homme de trente-trois ans sacrifié par la multitude des hommes pour avoir cru en elle, l'avoir aimée et lui avoir parlé de s'aimer, l'homme sauveur et médiateur des hommes, le grand-prêtre éternel des peuples écrasé par eux ; et il la considérait avec une douleur muette.

Mais en même temps le noir Docteur, soulevant un rideau opposé tendu dans la chambre, découvrit et lui montra silencieusement une statue inconnue, qui sembla, dès qu'elle fut à la lumière, considérer le Christ et lui parler.

C'était un jeune empereur sans couronne. Il était mourant, mais il avait voulu mourir debout. Sa tête était belle, son grand front avait des veines gonflées et des nerfs irrités de mille pensées fortes ; ce front paraissait un globe sillonné de fleuves majestueux : ses yeux étaient levés au ciel comme par

une révolte indomptable, et, protégés par deux sourcils pesamment abaissés sur la paupière, ils recevaient un plus puissant éclat, aperçus sous ce voile mélancolique. Ses joues paraissaient amaigries par de perpétuels travaux, et sa bouche régulière, mollement entr'ouverte, semblait laisser passer sur ses lèvres larges et belles des paroles pleines d'une éloquence désespérée mais d'une sagesse durable. Ses cheveux courts et bouclés étaient négligés, et sa tête, tonsurée comme celle d'un jeune prêtre, contrastait singulièrement avec son attitude guerrière et le bouclier placé debout à ses pieds. Son manteau impérial découvrait un sein nu ; au-dessous de son cœur était enfoncé un javelot qu'il arrachait de la main gauche, tandis que sa main droite étendue était pleine de son sang puisé dans cette blessure et qu'il paraissait offrir en libation à la terre, ou jeter au ciel avec reproche, ou montrer au Christ suspendu sur le bois sacré, en lui disant quelque chose.

Deux signes donnaient un caractère étrange à cette statue mystérieuse : l'extrémité du javelot qui lui perçait la poitrine portait, au lieu de plumes, la forme d'une croix, et l'empereur avait à sa ceinture un rouleau de papyrus sur lequel on lisait ce seul mot :

ΔΑΦΝΗ

Quel statuaire inspiré avait donc osé faire une telle œuvre? point de nom. Elle était taillée dans un porphyre dont les bords étaient transparents. La chair semblait palpiter, les yeux pensaient et voyaient; et quelle pensée, quel souffle les animait! C'était avec une douceur candide, l'esprit d'une insatiable recherche, d'un regret inconsolable et la fière conviction d'une vertu sublime. La conscience d'une haute sagesse et d'une force plus qu'humaine rayonnait dans cette ineffable statue, et la grandeur de l'âme n'ôtait rien à toutes les grâces de jeunesse dont le sculpteur antique avait paré son corps délicat.

Le Docteur Noir posa son doigt sur une colonne d'ordre dorique couchée au pied du jeune Romain et brisée par le milieu. Le mot grec *Daphné* était encore écrit sur le fût de la belle colonne. Il le répéta plusieurs fois à haute voix.

— Voilà, — dit-il, — le mot qui agite si profondément le malade. Il est épris de Daphné.

» Oui, il est amoureux fou de l'être que représente ce nom charmant, ce nom grec, ce nom de l'amante d'Apollon. C'est ce nom, surtout avec l'idée qu'il y attache, qui a ravi dans une perpétuelle extase ce beau Trivulce, ce jeune homme d'âme ardente, généreuse, autrefois gaie, prompte, vive et impérieuse, aux bons sentiments, mais dévoré aujourd'hui du désir insatiable d'une rencontre imaginaire. Pour cette Daphné dont il n'a que le nom devant lui, il a tout repoussé, jusqu'à l'étude qu'il aimait. Voyez, il n'a pas un livre chez lui, ce sage!

Et le Docteur Noir se laissa tomber sur un fauteuil de bois noir sculpté comme une colonne gothique et tout semblable au trône du roi Dagobert.

Ici Stello porta la main à son front très involontairement, et y sentit un frémissement qui lui annonçait un de ces coups dont son âme, pauvre enclume, était frappée par l'impitoyable marteau du Docteur.

— Tous les hommes sont malades de la tête, — poursuivit celui-ci en se couchant presque sur le dos, — et j'en sais qui se croient bien sains qui, je le déclare, sont incurables à jamais. Sous la boîte osseuse du crâne circule sans cesse, comme un orage invisible, la pauvre âme qui n'en peut sortir qu'avec tant de peines et n'y peut rester qu'avec tant d'ennui! Elle tourbillonne, elle tourne, elle bruit, elle gémit et s'enfourne presque toujours dans une petite case favorite.

. . . .

. . . .

[CE QUE CONTENAIT LE MANUSCRIT DU CURATEUR[1]]

PREMIÈRE LETTRE[2]

Joseph Jechaïah à Benjamin Elul d'Alexandrie.

Que le Seigneur veille à jamais sur tes jours.

Si tu es bien tout est bien.

Après avoir échangé mes marchandises à Suze, le huitième

1. Titre omis dans le texte.

2. Ici, sur le manuscrit, le titre *Daphné*. Et, au-dessous, cette note : « A abréger encore. Tout est dans l'idée que je prête à Libanius sur les

jour du mois de Shébath, j'ai quitté la Perse en ne voyageant que la nuit, et faisant reposer mes serviteurs et mes dromadaires durant tout le jour sous les tentes qui sont établies d'espace en espace par les marchands de toutes les nations. C'est surtout dans la province que l'on nomme la *Ceinture de la Reine*, et qui paie à cette princesse les plus forts revenus, que j'ai trouvé le plus grand nombre de sources, de rivières et d'ombrages ; mais la *Robe de la Reine* est un pays plus désert où les habitations sont rares, et le *Voile de la Reine*, malgré la richesse de ses villes dont les impôts sont aussi consacrés en entier à la parure de la grande reine qui leur donne ces noms, a des plaines si arides et si rudes à traverser que l'on se croit déjà arrivé au désert, et que la nuit même y est aussi étouffante que dans la solitude de Madian [1]. J'ai remonté l'Euphrate comme de coutume, et après vingt-quatre nuits de voyage, tant sur le fleuve que dans le désert, inquiété assez souvent par la vue des Isaures [2] qui dévastent toute la Syrie et dont les cavaliers se montraient sans cesse à l'horizon, je suis entré à Antioche, n'ayant perdu que trois esclaves, et aucune de mes marchandises, ni des étoffes de Perse. J'ai pris à peine quatre jours de repos et de sommeil chez mes frères. J'ai laissé ma suite dans notre maison accoutumée, et, le sixième jour du mois Adar, je me suis disposé à sortir avant le lever du soleil pour me rendre seul et à pied au faubourg de Daphné, selon que je me l'étais promis.

Jusqu'au moment où je résolus de traverser Antioche, j'étais resté enfermé avec mes frères et n'étais même pas monté sur la terrasse pour voir l'état actuel de la ville ; mais ainsi que je te l'écris, le sixième jour, je fus averti qu'un mouvement extraordinaire se faisait au dehors, par les cris que j'entendis et le grand bruit de clairons et de trompettes qui résonnaient

cultes, etc. L'originalité de la composition est dans la nouvelle interprétation donnée au mot semi-fabuleux : *Tu l'emportes, Galiléen*. J'aime à le faire dire à Julien comme conclusion de son entretien philosophique, — j'aime à penser que s'il l'a dit, ce qui est fort douteux historiquement, il l'a dit de la sorte. »

1. Le pays de Madian était situé sur la côte N.-O. de l'Arabie. C'est à Madian que s'était réfugié Moïse auprès de son beau-père Jethro.

2. L'Isaurie était un petit district de l'Asie Mineure, dans la région du Taurus.

dans l'éloignement. Nous montâmes tous sur la terrasse d'où nous découvrîmes toute la ville couchée à nos pieds dans l'ombre; à l'orient, les sables, à l'occident la ligne bleue de la mer, et devant nous, se détachant sur la poudre de la plaine, comme une île chargée de palmes, de cèdres, de cyprès et de lauriers, la retraite de Daphné où j'étais attendu.

Antioche était plus que jamais en rumeur. Cette ville inquiète était prise d'un redoublement d'ivresse moqueuse que je ne pouvais m'expliquer. Les rues étaient pleines d'une grande multitude d'hommes qui chantaient et couraient en tenant par le bras des femmes sans voile, que le nouveau culte a délivrées de la retraite sévère du gynécée. Les chrétiennes effrontées d'Antioche regardent les hommes avec une telle audace qu'elles leur font baisser les yeux. Il y avait encore beaucoup de maisons fermées, c'étaient celles des anciennes familles demeurées fidèles à la première idolâtrie qu'ils nomment à présent l'Hellénisme. Mais ces maisons étaient en bien petit nombre, et l'on ne voyait guère sur leurs terrasses que les hommes. Les femmes ne montraient que leurs têtes, leurs voiles et leurs yeux derrière des grillages.

On voyait revenir des campagnes, par troupes de cent ou deux cents hommes, des jeunes gens vêtus de robes noires ceintes d'une corde. Les femmes nazaréennes allaient au devant d'eux et témoignaient beaucoup d'effroi en écoutant leurs récits. Ces hommes avaient l'air irrité et, comme s'ils avaient voulu se venger d'un affront qu'ils venaient de recevoir, je les vis, sous notre terrasse, ramasser des pierres et s'en servir pour briser une statue de Vesta placée à la porte d'une petite maison hellénienne. Le maître de cette maison se contenta de fermer les fenêtres et de faire ôter de sa terrasse une statue de Mercure. Notre frère Siméon de Gad m'apprit que ces hommes venaient de courir les campagnes voisines d'Antioche, comme ils ne cessent de faire chaque jour, pour forcer les campagnards à briser les statues de leurs dieux. Mais il leur faut pour cela livrer de rudes combats. Les villages ne cèdent pas sur ce point aussi promptement que les villes, et leurs habitants qui n'ont pas la mollesse des citadins, tuent, à coups d'arbalète et de piques, les Nazaréens qui veulent toucher à leurs petits temples, et défendent mieux leurs dieux de bois que les riches

leurs dieux de marbre et d'or. Cette fois les Nazaréens à robe noire ont été repoussés dans Antioche plus vigoureusement que jamais, à cause du débarquement inattendu d'un corps d'armée de l'empereur qui ne s'élève pas à moins de soixante et dix mille hommes. Ces chrétiens se vengeaient donc sur la ville où ils règnent en maîtres, et, au milieu d'une troupe de ces compagnons que beaucoup de femmes du peuple entouraient, je vis l'un de ces jeunes furieux monter sur une pierre et haranguer pendant plus d'une heure, en prononçant des imprécations qui paraissaient s'adresser à l'empereur, car il montrait l'orient où l'on apercevait les premiers travaux du camp romain que ce jeune prince fait toujours asseoir à la manière de Jules César. Les habitants d'Antioche ont un amour incroyable pour les longs discours, et leurs prêtres leur reprochent de ne chercher que cela dans leurs temples et non la prière. Après celui que fit devant nous ce nouvel orateur, le peuple jeta des cris de joie et prit des pierres pour courir à une nouvelle destruction où le guidèrent les jeunes Nazaréens en robe noire. Notre frère Siméon de Gad, à qui je demandai le nom de ces étranges personnages, me dit, avec un léger sourire qu'il ne put s'empêcher de laisser percer sur l'habituelle gravité de son langage, que ces hommes qui couraient en foule et souvent par troupes nombreuses s'appelaient depuis quelques années : solitaires ou moines. Pour moi, cela ne me paraît pas surprenant quand je vois s'établir aussi peu à peu, dans tout l'Empire, la coutume de nommer *paysans*, en langue de Rome, tous les adorateurs de dieux, de quelque rang qu'ils soient, à cause de la résistance obstinée des villageois, des *pagani*.

Je craignis un moment de voir ici des massacres pareils à ceux dont nous fûmes témoins à Alexandrie ; mais les habitants d'Antioche sont querelleurs, disputeurs et moqueurs comme les Athéniens, sans que leurs emportements soient empreints de la cruauté du peuple d'Alexandrie. Après les moines passèrent des bandes plus joyeuses qui chantaient des vers grossiers contre l'empereur qu'ils nommaient le *Boucher* et le *Victimaire*. Ils recevaient des poignées d'argent que leur jetaient de leur terrasse deux eunuques très riches de la cour de Constance que le jeune empereur fit chasser à son avènement et qui

cependant s'étaient empressés de passer par le Taurobole[1], avant qu'on ne le leur demandât. A présent, disgraciés sans retour, ils sont devenus plus fervents chrétiens que jamais, et font une guerre timide et honteuse au prince qui purgea Constantinople des espions et des dénonciateurs dont ils faisaient partie. Les coureurs de rues désœuvrés et gorgés de vin étaient au plus fort de leurs chansons sur la barbe de Julien, lorsque les trompettes ont résonné aux portes de la ville. Les chemins se sont vidés à l'instant. Toute la foule s'est jetée dans les maisons et s'est mise à charger les toits et les terrasses, pour voir passer une des cohortes de l'armée qui va entrer en Perse dans quelques jours et qui traversait Antioche en silence. Je n'avais jamais vu ces vieux légionnaires qui ont fait Auguste malgré lui le jeune César. J'ai compris l'étonnement que leur vue a causé à ces Syriens qui sont vêtus de soie, parfumés et épilés comme des femmes, que les Huns et les Isaures auraient déjà faits esclaves sans cet empereur qu'ils maudissent, et qui iront bientôt, après lui, tourner des meules de moulins chez les Barbares qui leur crèveront les yeux.

La cohorte qui passait était celle des hoplites. Ces hommes dont le front est chauve marchaient la tête nue, portant leur casque suspendu au col. Leurs crânes jaunâtres et cicatrisés reluisaient comme la cime de ces vieux rochers que baigne la mer. Ils marchaient aussi légèrement que les jeunes lutteurs quand ils sont nus et huilés pour la course.

Ruben de Theman me fit remarquer que celui qui tenait l'aigle, vieux centurion à cheveux blancs, portait au cou, près de son casque, le collier d'or que les légions romaines attachèrent de force au front du César de vingt-trois ans, lorsqu'ils le firent Auguste à Lutecia, qui est une petite ville de l'Occident, dans les Gaules. Ils estiment cet ornement d'un grand prix, mais il ne me paraît pas valoir plus de soixante mines, et je rapporte deux colliers qui ne m'ont coûté qu'un talent et qui eussent été plus dignes de couronner un empereur. Mais chez les Barbares de la Gaule on fut trop heureux de trouver ce collier à substituer au diadème. Je vis aussi que tous les soldats qui avaient été chrétiens sous Constance et qui

1. Le Taurobole était le sacrifice expiatoire des anciens.

avaient renié le Nazaréen portaient un bracelet de fer sur lequel un taureau est gravé, pour rappeler le baptême sanglant du Taurobole qu'ils ont reçu. Tous ces hommes dont le visage était grave, la taille haute, les membres robustes, la marche rapide et infatigable, me parurent des hommes d'un autre âge et sortis des tombes de la vieille Rome; il me sembla voir l'une de ces légions à qui Jules donnait pour délassement la conquête des Gaules entre la construction d'une ville de guerre et celle d'un port. J'éprouvai pendant tout le passage de ces hommes d'airain ce que l'on sentirait à Jérusalem à la vue des guerriers ressuscités de Judas Machabée.

Après eux passèrent six cents éléphants qui portaient les tentes et des vivres pour l'armée dans le désert. Cent autres éléphants couverts de longues housses de pourpre et couronnés d'algue marine étaient conduits par de beaux enfants vêtus de lin qui les guidaient de la voix et avec une baguette d'or. Ces animaux devaient être sacrifiés le lendemain au bord de la mer, et par ordre de l'empereur immolés à Neptune.

Cette légion traversa seule la ville, tandis que le reste de l'armée en faisait le tour, et elle ne daigna pas laisser une garde dans cette cité vaine et tumultueuse d'Antioche dont la force se perd en paroles et en querelles.

On n'entendait plus les pas des troupes et les clairons perdaient leurs voix dans l'éloignement, que la ville était encore muette de stupeur et ses rues aussi désertes que si la peste les eût dévastées. Mais peu à peu quelques portes s'ouvrirent et l'on se hasarda à sortir et marcher d'une maison à l'autre. On se parla des toits, et les rumeurs recommencèrent.

Quelques enfants vinrent avant tous examiner les rues désertes, puis des femmes et, après elles, quelques esclaves, puis des hommes qui marchaient nonchalamment à l'ombre, vêtus de robes peintes, tenant des fleurs à la main, et montrant avec un orgueil voluptueux la blancheur de leurs bras et de leurs jambes ornées de bracelets d'or. Les plus riches Syriens se traînent ainsi quelquefois en public, et se font suivre d'une foule de baladins et d'esclaves à qui ils font exécuter des scènes comiques, en les travestissant très vite et de façon à montrer un esprit prompt et satirique. Cette fois ils tentèrent de faire rire le peuple d'Antioche aux dépens du jeune

conquérant dont ils avaient peur, et les bouffons arrivèrent au milieu des rues en costume de sacrificateurs grecs, portant de longues barbes mal démêlées à la façon des cyniques; ils récitaient des vers du *Misopogon*[1], mais je remarquai qu'ils se gardaient bien de dire ceux où l'empereur a répondu avec un atticisme si fin aux grossières attaques d'Antioche; d'autres se travestissaient comme les douze Césars sur qui Julien a fait un poème et se plaignaient qu'ils manquaient de victimes; des bergers désolés venaient gémir de ce que leurs troupeaux avaient été égorgés par le souverain sacrificateur. Le peuple se chargeait avec joie de ces rôles ironiques qu'il joua tout le jour sur les places publiques et jusque dans le cirque. Chaque mot heureux était accueilli par des rires et des huées, et le dernier acte de ces comédies était toujours le même. Le bouffon qui représentait Julien demandait une victime à grands cris; on n'en trouvait plus, tous les animaux du pays ayant été immolés. Alors s'avançait un grossier porteur de fardeaux, vêtu en centurion et portant, au lieu de l'aigle romaine, une oie, que le boucher immolait au milieu des éclats de rire de toute la multitude. Cette singerie dégoûtante faisait allusion à ce qui était arrivé nouvellement au jeune empereur. Il visitait un temple de Cybèle autrefois fort honoré et le trouva tellement délaissé aujourd'hui, que le pauvre prêtre ne recevant plus de victimes du peuple fut forcé d'offrir les animaux domestiques de sa basse-cour.

Il y avait deux heures que les insultes populaires duraient, lorsqu'un corps de cavalerie vint y mettre fin en passant avec gravité au milieu des rues. Les habitants résolus à montrer toujours aux troupes de l'empereur la même aversion se retirèrent encore dans leurs maisons, et de peur que la curiosité ne ressemblât trop à l'admiration, ils s'y enfermèrent comme à l'approche d'un grand orage.

Les chevaux, fatigués de la mer, bondissaient en sentant le sable et la poussière sous leurs pieds; ils hennissaient avec joie et enlevaient leurs cavaliers comme les chevaux ailés des

1. Le *Misopogon*, c'est-à-dire l'Ennemi de la Barbe, satire de Julien contre les habitants d'Antioche qui s'étaient moqués de son extérieur négligé.

statues grecques. Ces troupes étaient gauloises, et bien-aimées du glorieux empereur. Cette race d'hommes de l'Occident ne ressemble point à la nôtre. Ces corps gigantesques sont posés sur leurs forts chevaux comme des tours. Leur poitrine, leurs bras, leurs jambes sont revêtus de mailles de fer. Ce tissu de petites agrafes garantit jusqu'à leurs mains et permet le libre mouvement des doigts. Leur tête et leur visage sont défendus par un masque de fer, qui leur donne la figure et le poli des simulacres. Quand ce masque est relevé, on voit des fronts aussi blancs que ceux des femmes, des cheveux ardents ou blonds et comme dorés par le soleil, et des yeux clairs, bleus et énergiques.

Je demeurai tout le jour sur les terrasses pour observer les changements de ce peuple timide et rusé. Puis lorsque je vis s'approcher l'heure de la première veille, je sortis secrètement de la maison et de la ville, et je m'enfonçai dans le bois qui conduit à Daphné.

ALFRED DE VIGNY

(La suite prochainement.)

GENS DE GUERRE AU MAROC[1]

IX

AU BIVOUAC

J'ai sur la conscience un bien gros mensonge, de l'espèce que les casuistes appellent « joyeuse ». J'avais reçu d'une charmante petite dame une lettre fort agréablement tournée, pleine d'aimables intentions et de questions polies. Cette petite dame s'enquérait de la vie que nous menions au Maroc, moi et mes confrères de tous grades et de toutes armes ; elle témoignait le désir, naturellement, d'être renseignée sur nos exploits guerriers, mais plus encore sur notre habituel trantran, nos occupations quotidiennes, l'emploi que nous faisions, au bivouac, de nos loisirs.

Quelles sont dans les camps, vos distractions?... Pratiquez-vous des sports, et lesquels?... Lisez-vous? quelles sont vos lectures favorites?... Quels sont vos rêves? Je les imagine héroïques et tellement exaltés encore par la réalité splendide qui est votre lot accoutumé!... Je vous vois courbés sur des cartes et recherchant les itinéraires suivant lesquels vos troupes iront aux victoires du lendemain, ou bien assis à l'ombre des palmiers, récitant à haute voix les sonores poèmes d'un Heredia...

Alors j'avais menti : j'avais brossé pour ma correspondante un tableau de nos faits et gestes conforme à son idéal, un tableau soigneusement exécuté, léché, pourléché, verni ;

1. Voir la *Revue* des 1er et 15 mai.

quelque chose qui avait la joliesse et les délicates nuances d'une bombe glacée fraîchement extraite du moule, — pistache, framboise et fraise. — Mais quoi! elle est si blonde, ma correspondante! elle a des yeux si clairs et si puérils! Pouvais-je les attrister par l'exhibition de notre rude laideur?... Et puis, elle tâchait si gentiment de me procurer l'illusion que sa pensée rendait parfois visite à l'ami absent!...

Sa lettre et ma réponse me reviennent à la mémoire aujourd'hui, et le contraste est si comique entre la vérité présente et le masque dont je l'ai sciemment affublée que je ne puis m'empêcher de sourire.

Nous bivouaquons à Tiflet, c'est-à-dire sur les collines qu'il a plu aux géographes de désigner par ce nom. Aussi loin que porte mon regard, je n'aperçois aucun village, aucun vestige de construction qui puisse indiquer aucunement qu'au lieu nommé Tiflet ait jamais pu exister une agglomération d'êtres humains. Mais les géographes, par le prestige de leurs ouvrages imprimés, affirment que nous sommes bien à Tiflet; les rapports et les ordres généraux que nous adressent nos chefs sont datés de Tiflet : nous devons nous incliner...

C'est hier matin que nous avons établi notre camp sur ces mamelons. Et je n'aurais voulu pour rien au monde que ma sensible correspondante pût assister à cette cérémonie très prosaïque. Elle nous aurait vus escalader, la tête basse, abrutis par la chaleur, les pentes du ravin où nous avions fait halte en attendant que l'état-major eût choisi un terrain favorable. Elle aurait entendu nos grommellements hargneux :

— Bon! encore dans un champ d'orge!

— Il faudra encore aller chercher l'eau potable à trois kilomètres!

Les uns juraient en buttant contre une motte de terre labourée, d'autres fauchaient rageusement du sabre quelques épis, d'autres s'emportaient contre les mouches dont les piqûres et le bourdonnement les rendaient à moitié fous... Petite dame blonde aux yeux clairs, nous n'étions pas jolis!...

Ma compagnie de tirailleurs sénégalais avait été conduite sur l'emplacement qui, paraît-il, lui était assigné. Déploiement, formation de faisceaux, bardas à terre.

— Les chefs de tente, sortez!

Les caporaux s'étaient placés à la queue leu leu, à cinq ou six pas d'intervalle, tenant à bout de bras leur fusil, la crosse en l'air, et regardant avec l'ahurissement obligatoire leurs gradés qui les interpellaient.

— Faites appuyer à gauche la troisième section.

— Moussa Bamba, recule!... Recule, nom d'un sabord!... Veux-tu reculer!...

— Sératigui, en arrière!

— Veuillez donc vous occuper un peu de votre section.

— Mon lieutenant, le sergent indigène...

— Je me moque du sergent indigène! Il n'est là que pour vous seconder, et non pour vous permettre de vous tourner les pouces!

— Ne bougez plus : tout le monde est placé!

Les caporaux avaient enfoncé dans l'argile leurs baïonnettes. Et voilà que surgit un officier d'état-major :

— Mon capitaine, ce n'est pas là que votre compagnie doit camper.

— On aurait pu m'en informer plus tôt, vous ne croyez pas?... Et où faut-il que nous nous transportions?...

On est allé un peu plus loin, en grognant et sacrant, tandis que ce damné soleil nous rôtissait l'échine et la nuque. La même opération est accomplie, avec les mêmes cris et les mêmes tempêtes de fureur. Les tirailleurs ont dégainé leurs coupe-coupe, fauché l'orge et les chardons, arraché avec leurs pioches les touffes de palmiers nains, ajusté sur les piquets démontables les toiles crasseuses et graisseuses des tentes-abris, non sans bousculades, sans objurgations furieuses, sans clameurs rocailleuses et rauques. Les cuisiniers d'escouade ont creusé de leurs pelles-bêches les deux fosses à angle droit de leurs fours improvisés. Les sergents ont happé par la manche les porteurs de seaux en toile et aboyé, tout en distribuant des bourrades :

— Corvée d'eau! rassemblement!

Cependant les gradés européens, officiers et sous-officiers, allaient et venaient, calmant les uns, modérant le zèle des autres, gourmandant celui-ci, réconfortant celui-là d'une bonne parole ou d'une tape amicale. Après une heure d'attente,

les cinq chameaux du train régimentaire faisaient dans le camp leur entrée majestueuse, consentaient à s'accroupir et, sans cesser de ruminer et de gargouiller, se laissaient délivrer de leurs harnais. Nos ordonnances montaient la tente que partageait avec moi un lieutenant commandant une section de mitrailleuses, — une de mes recrues de Saint-Cyr. — Les lits portatifs dépliaient leurs armatures de fer embouti et leurs toiles à voile, les malles-cantines s'inséraient sous les lits et notre cuisinier Ali Kamara, un Soussou de Sierra-Leone, qui a servi dans l'armée anglaise, qui ne comprend et ne parle que l'anglais, nous avertissait de nous mettre à table.

Que l'ombre de la tente était délicieuse, après le cuisant soleil de l'étape! Nous savourions le bonheur d'abandonner nos casques, d'éponger nos tempes meurtries, de nous asseoir sur le bord de nos couchettes, les bras ballants, le crâne vide, exténués, à demi morts. Ali Kamara nous apportait des bidons de vin et d'eau, des gobelets, et nous buvions à longs traits, sans pouvoir étancher notre soif. Nous mangions les tranches de saucisson, les œufs durs, les ailes de poulet que nous offrait Ali Kamara. Nous mangions sans échanger une parole, trop fatigués encore, trop accablés par la somnolence qui nous envahissait. Et le sommeil de brute succédait à la somnolence, sommeil sans rêve, sommeil semblable à la mort...

Combien de temps ai-je dormi? Après combien d'heures d'anéantissement me suis-je levé, les articulations rouillées, les paupières battantes? Je ne sais : en campagne, on perd aussi bien la notion des instants que des dates. Le soleil était très haut encore et brûlait le coutil de la tente. J'ai secoué par l'épaule le « mitrailleur » et nous avons hélé nos ordonnances :

— Samba Dialo! prépare le *tub*!

— Mathurier! versez de l'eau dans la cuvette!

Savonnés, lavés à grande eau, nous avons goûté le plaisir incomparable de nous savoir propres dans du linge propre et dans des uniformes de toile un peu fripée, un peu usée, mais propre : oui, très prosaïque, mais diablement bon!... Et alors, et alors, — *mens sana in corpore sano,* — nous avons savouré la joie toute cérébrale de nous asseoir sur une botte d'épis et de comtempler l'horizon, sans rien dire et sans penser à rien.

Le paysage qui s'offrait à nous, je l'ai encore sous les yeux : un plateau ensemencé d'orge et de blé à perte de vue, entaillé de ravins très profonds et très encaissés qui le divisent en mamelons arrondis et d'égale hauteur. Sur un de ces mamelons, légèrement bosselé et revêtant la forme d'un trèfle, le camp des trois colonnes, avec son appareil réglementaire : ses tentes couleur de fange, ses tranchées, ses petites fumées bleuâtres montant tout droit vers l'azur incandescent du ciel. A trois pas de nous, la déclivité du terrain se précipitait, dégringolait presque à pic vers un oued enfoui dans les lauriers-roses et où grouillaient des légions de troupiers et de tirailleurs, occupés à laver leurs hardes, à se baigner, à faire boire leurs chevaux.

Très loin, au sommet d'une colline, deux vedettes, deux goumiers, rigides sur leurs montures. Plus loin encore, des cavaliers zemmours, — une trentaine, — essaimés et groupés alternativement, trottaillant et galopaillant... Des rebelles? des gens qui venaient se soumettre?... A quoi bon se creuser la tête pour d'aussi ridicules problèmes!... Il y avait des cavaliers zemmours à l'horizon. Eh bien! il y avait à l'horizon des cavaliers zemmours! Et puis après?... On entendait, tous les quarts d'heure, cinq ou six détonations de winchesters marocains. Et puis après?... Nous étions là, béats, ne songeant à rien, et, pour nous contraindre à la réflexion, il aurait fallu bien autre chose que ces trente cavaliers et que ces pétarades anodines...

Quatre heures de l'après-midi... C'était le moment d'aller voir les tirailleurs qui revenaient de consulter les médecins-majors : ensuite on donnerait un coup d'œil aux distributions de vivre.

Nous nous levions, un peu courbatus, et nous marchions en bronchant sur les mottes de glaise durcie.

— Sergent Mamady!

— Mon lieut'nant?

— Apporte-moi le cahier de visite.

— Mon lieut'nant, y a pas malades.

Les Sénégalais ne sont malades qu'en garnison. En route, ils ne connaissent d'autres maux que des crevasses à la plante des pieds et ces crevasses ne les empêchent pas de marcher allégrement. Ces gens-là sont en fer.

Aux vivres, maintenant!... Sur des sacs déployés l'adjudant

indigène répartissait en seize tas égaux le riz, puis le sucre, puis le café en pyramides moins hautes, et son acolyte, un tirailleur à mufle de bouledogue, tranchait de son coupe-coupe des quartiers de viande sanguinolente. Autour des sacs, les caporaux étaient accroupis et surveillaient d'un regard soupçonneux le partage des victuailles...

— Mon lieut'nant, c'est fini.

— Bon !... Pas assez de bois, hein ?

— Pas assez, mon lieut'nant. Mais tirailleurs y en a ramasser en route petits bâtons...

Un tour aux tranchées que les sergents sénégalais avaient fait creuser, aux « feuillées » discrètes, aux fours des cuisiniers, et, du même pas tranquille, évitant avec un soin jaloux la hâte et les gestes brusques d'où risquerait de résulter une fatigue superflue, nous allions inspecter les vingt coloniaux et les quinze mulets de la section de mitrailleuses. Très hâves, très misérables d'aspect physique étaient les hommes, et pourtant affairés à leurs humbles besognes. Quant aux bêtes, elles étaient, comme toujours, merveilleuses de placidité narquoise, de bonne humeur et de belle santé.

— Ces mulets sont étonnants !

— Étonnants !

Ainsi échangions-nous des pensées aussi profondes que pouvait nous les permettre le vide parfait de nos cerveaux.

— Est-ce toi, — demandait le « mitrailleur », — est-ce toi qui es « de jour » ?

— Non.

— Viens avec moi, alors.

— Où va-t-on ?... Pas trop loin, hein ?

— Au camp Gouraud, voir des camarades.

C'était l'heure des visites. Sous les tentes, sous les bâches accrochées au timon des charrettes, nous trouvions des officiers : les uns prenaient leur *tub*, d'autres pansaient les écorchures de leurs pieds, d'autres jouaient au *bridge*. Les fourriers venaient lire les ordres, accueillis par les commentaires habituels :

— Repos, demain !... excellent !

— Oui, une sacrée chance !

— Et après-demain, que fera-t-on ?

— Vous verrez bien... En voilà, un garçon curieux !...

Des projets que méditait sans doute le haut commandement, de la situation tactique et stratégique, de la conquête, des Marocains et du Maroc, de l'Europe, de la France, de Paris, nulle trace dans nos propos. Et quoi de suprenant à cela? Nos préoccupations étaient d'un autre ordre, toutes professionnelles et toutes personnelles. Nous ne pouvions, nous ne devions raisonnablement pas être capables d'autre chose que de faire notre service et de songer à nous-mêmes, à notre chair épuisée. Le reste n'existait pas.

— Nous rentrons, mitrailleur?

— Rentrons...

La nuit venue, les sentinelles doubles placées, les postes de surveillance installés dans leurs tranchées, le dîner avalé en hâte, nous nous allongions dans nos couchettes parallèles; entre nous deux, la flamme jaune d'une bougie sous le globe du photophore. Les couvertures tirées jusqu'aux épaules, nous causions :

— Il fait bon, hein?

— Oui.

— Quelle absurde existence!

— Oui... ce n'est pas drôle.

— Elle commence à pourrir, ta tente.

— C'est une tente d'occasion... Passe-moi quelque chose à bouquiner.

— Tiens...

Nous lisions. — Et savez-vous, petite dame blonde, ce que j'ai lu hier soir, avant de m'endormir?... Dois-je l'avouer?... Oui?... Eh bien, j'ai lu, minutieusement et avec le plus vif intérêt, toute la sixième page d'un grand quotidien, une page de petites annonces : occasions, offres d'emplois, appartements meublés, mariages, etc.

X

SUR LA LANDE DE DAR-EL-AROUSSI

Jamais je ne pourrai arracher de ma mémoire le spectacle saisissant qui m'est apparu dans la lumière livide de l'aube...

A travers cette lande de Dar-el-Aroussi où nous avons hier établi notre camp, on dirait qu'un souffle de mort a passé. Sous les tentes en lambeaux, ce ne sont pas des hommes qui sont allongés, ce sont des cadavres : ils ont, des cadavres, le teint terreux, les paupières de cire qui demeurent insensibles aux piqûres des mouches, les narines pincées, les lèvres décolorées, entr'ouvertes comme par le dernier spasme de l'agonie. Parmi les touffes d'herbes, parmi les épis d'orge, à même le sol, ils sont étendus pêle-mêle, dans l'attitude où l'irrésistible sommeil les a figés hier, les bras ouverts en croix, les jambes raides.

A l'appel du clairon qui a salué d'une fanfare haletante l'aurore de ce premier jour pacifique, leurs corps inertes n'ont pas eu un tressaillement sous les haillons informes qui les vêtent. Ils dorment, ils dorment... Coloniaux, chasseurs d'Afrique, goumiers, artilleurs, tringlots, ils gisent sur la terre bienfaisante, ils se saoulent d'inconscience et d'immobilité Auprès d'eux, leurs chevaux réduits à l'état de squelettes, leurs mulets dont le cuir flasque est une seule plaie saignante, sont affaissés dans les chaînes et la même léthargie accable ces carcasses rigides.

A trois pas de ma tente, sous une charrette, un brigadier de spahis repose. C'est un gamin d'une vingtaine d'années, absolument imberbe. Je devine qu'il fut un campagnard robuste, râblé, poupin et rose, un coq de village que devaient se disputer les filles. Il est là, dans sa torpeur de bête épuisée, blafard, sans une once de chair sous ses pommettes saillantes et jaunies, la peau striée de rides où s'est incrustée une boue faite de poussière et de sueur. Sa denture étincelante d'animal puissant se détache entre des gencives exsangues. Les manches de son veston de toile laissent dépasser des poignets tannés et desséchés, minces à faire peur. Sa culotte de coutil flotte sur des tibias effilés comme des lames de coupe-coupe. Les mains, les mains qui sont posées à plat sur la couverture de feutre, ressemblent à des serres, tellement l'épiderme noirci adhère aux os.

Je reste béant devant la multitude de ces êtres qui jonchent la lande autour de moi et qui n'ont plus rien de la créature vivante, sinon la respiration essoufflée dont frémissent imper-

ceptiblement leurs torses efflanqués. Vraiment on dirait d'une foule qu'une mort foudroyante aurait fauchée d'un coup. La veille encore, elle peinait sur la piste qui du camp Monod aboutit à Dar-el-Aroussi et, malgré l'inexorable soleil, malgré la longueur de l'étape, je n'avais pas remarqué sur les faces cette empreinte de misère physique, d'abominable détresse.

C'est que la tâche n'était pas achevée encore. Et la volonté de marcher, d'aller jusqu'au sommet du calvaire, l'âpre résolution de ne pas renoncer avant le terme de la course tenait debout les troupiers sur leurs jambes flageolantes, bandait les suprêmes ressorts de leurs énergies, tendait leurs muscles et leurs nerfs, allumait dans leurs prunelles éblouies une dernière flamme : ils plastronnaient encore.

Une fois parvenus au but, ils se sont laissés choir, avec un profond soupir, et sont tombés au néant...

La pleine clarté du jour inonde le camp : c'est une radieuse matinée de juillet, sous l'azur fluide et immaculé du ciel. Des moineaux piaillent éperdument parmi les haies, dans les figuiers de Barbarie où s'ouvrent les grasses fleurs d'or. Les aloès érigent leurs hampes verticales au-dessus des champs et des vergers qui nous séparent de l'Océan... L'Océan!... il tient tout l'horizon de son étendue infinie que blanchit et que moire la brise embaumée de senteurs salines.

Au sud, derrière les feuillages clairs des pêchers et des pruniers, les cubes éblouissants et les minarets émaillés de Salé resplendissent. Plus loin encore, sur sa falaise ruisselante de verdure, Rabat dresse ses murailles fauves et les façades outremer de son mellah... Là-bas sont des maisons, des gens qui vivent sous des toits, reposent dans des lits, mangent à leur faim, boivent à leur soif, des gens qui aiment, qui sont aimés, qui ornent à leur fantaisie les heures de leurs journées, des gens qui vivent, enfin, d'une vie régulière et douce... Et, pendant qu'ils vivent, ces hommes sont là, couchés sur le dos, qui râlent d'épuisement...

Durant deux mois, ils ont marché. Leurs fatigues ont été inouïes; inouïes, les privations qu'ils ont endurées. Partis de Casablanca, ils ont longé la côte jusqu'à Mehedya, foncé vers Fez, couru à perdre haleine dans la région de Fez, de Meknès, de Sefrou, de Casbah-el-Hadjeb, tantôt allant au nord, tantôt

revenant sur leurs pas, tantôt lancés vers l'ouest, tantôt rappelés à l'est.

Les combats qu'ils ont eu à livrer n'ont été que des escarmouches de médiocre importance, mais qui leur ont donné l'occasion de prouver leur entrain et leur bravoure. Les alertes de nuit les ont trouvés résolus et dociles à la voix de leurs chefs, attendant pour lâcher leur coup de fusil les ordres des gradés, rompus comme de vieux routiers à ne s'étonner, à ne s'effrayer d'aucune de ces surprises qui bouleversent les âmes des recrues. Les étapes, ils les ont accomplies sans révolte, se contentant de grogner entre leurs dents, de pester, comme il convenait, contre les ennuis du métier et, plus encore, contre la rareté des « affaires ». Les vétérans de la Grande Armée grognaient de même façon et n'en étaient pas moins d'admirables soldats. Il faut n'avoir jamais présidé qu'à des évolutions de pioupious en bois peint pour blâmer ou déplorer ces lamentations inévitables, exutoires par où s'épanche la mauvaise humeur de la troupe, obligatoire sujet de conversation entre camarades.

Ils ont escorté des convois, respiré par tous les pores l'infecte poussière dont les chameaux saupoudrent leurs conducteurs. Ils ont cheminé sur le flanc des colonnes, hors des pistes tracées par les caravanes, butté contre les cailloux, pataugé dans les mares. Les chardons et les ronces ont lacéré leurs jambières, griffé leurs brodequins, déchiré la chair de leurs jarrets. La rosée des prairies a trempé l'étoffe de leurs pantalons, l'eau bourbeuse des oueds a souillé et pourri les sandales de corde dont ils chaussaient leurs pieds endoloris. La chaleur asphyxiante des siroccos les a suffoqués et affolés.

Ils ont monté la garde aux avant-postes et les brouillards glacés des nuits marocaines ont rouillé leurs articulations. Ils ont couché sous la tente, mal abrités des averses et, pendant les siestes, mal garantis du soleil cuisant.

Dans ce pays où les collines et les plaines ont été depuis des siècles dépouillées de leurs forêts, dans ce temps où les nécessités stratégiques obligeaient les commandants de colonnes à marcher de l'avant, coûte que coûte, et sans attendre que fussent ravitaillés les magasins volants de l'administration, les conquérants du Maroc ont souvent reçu de l'intendance,

au lieu de pain, de la farine, au lieu de bois, rien. — Il ne pouvait en être autrement, disons-le vite : une expédition coloniale n'est pas un pique-nique de bourgeois. — Ils se sont débrouillés, ont glané des tiges sèches d'asphodèles, des piquets abandonnés par les pasteurs nomades aux palissades des douars, des racines d'arbustes, des bouses presque pétrifiées. Parfois, suivant leur expression d'incorrigibles gouailleurs, ils ont « fait ceinture » et se sont couchés sans avoir absorbé d'autre aliment que les biscuits de leur havresac.

La faim, la soif, l'insomnie, tour à tour, les ont torturés.

Ils ont été héroïques, et quiconque prétendra qu'il n'en est pas ainsi, qu'il y eut des défaillances et des lâchetés, que tels ou tels furent plus ou moins vaillants et endurants que tels ou tels autres, quiconque prétendra que le troupier du Maroc, arabe, noir ou français, ne fut pas à tout instant un merveilleux instrument de guerre, celui-là péchera par ignorance de la vérité ou mentira.

L'effort de ces gens-là fut gigantesque, quasi surhumain. Quiconque le niera sera dans l'erreur involontaire ou volontaire — et, dans ce cas, singulièrement basse et vile. — Ce qu'ils ont fait, ces soldats de notre France, quels soldats de quelle nation eussent été capables de le faire?...

Et maintenant que l'œuvre est consommée, ils ont bien gagné le droit de s'abandonner, un moment, et d'être, comme des cadavres, allongés sur cette lande de Dar-el-Aroussi. Ils ont quitté le chantier où le dernier clou était assujetti de leurs mains : qu'ils dorment, les bons ouvriers, qu'ils dorment, dans la sérénité, dans l'oubli de leurs peines. Ils l'ont bien gagné, le droit de s'avouer enfin exténués, harassés!

Ils gisent pareils à des morts et montrant, sur leurs figures amaigries, la terreur de la géhenne d'où ils se sont évadés. La lumière triomphale de juillet éclaire leurs postures de renoncement...

Une immense pitié m'étreint devant le spectacle de leur désarroi. Je pressens que plusieurs, beaucoup d'entre eux, des centaines peut-être, mourront d'épuisement, que leurs entrailles délabrées, leurs veines taries, leurs nerfs corrodés ne leur seront d'aucun secours lorsque se présentera l'inévitable cortège des fièvres et des dysenteries. — Une immense pitié,

avec une sourde et déraisonnable colère contre les privilégiés qui, à cette heure, s'étirent dans leurs lits moelleux, dans leurs maisons de pierre, et qui se soucient fort peu de nous et peut-être, qui sait? nous conspuent...

Et puis, après la pitié, après la colère, un orgueil prodigieux de cette œuvre, une fierté infinie d'appartenir au peuple pour qui ces hommes, Français de naissance ou d'adoption, tous, ont donné le sang de leurs veines et la chair de leurs corps. Immortelle, invincible, la nation qui a pu susciter de tels dévouements, de telles abnégations, de tels sacrifices! Qu'importent les laideurs, les tristesses, les cruautés, puisque sur la plaine où sont couchées les victimes plane l'image de la patrie plus grande encore, plus belle, plus rayonnante! Qu'importent les morts de demain puisque notre armée, l'armée de notre France éternelle, sort de l'épreuve plus riche de gloire et de force!...

XI

EN PAYS ZAËR

Dzimm!... dzimm!... Une balle!... une deuxième balle!... d'autres balles encore!... Elles passent très haut, beaucoup trop haut, avec un bruit assez curieux : — sifflement de fouet, ronflement de toupie, cri aigu de l'hirondelle, vibration d'une corde de guitare tendue à rompre et que vient de pincer le doigt du musicien...

Clac!... une balle!... Celle-ci, au lieu de prolonger dans les airs sa plainte stridente, s'aplatit contre une roche avec une détonation brutale et nette, comme si elle eût fait explosion.

Mes hommes, mes Sénégalais, sont agenouillés, assis ou couchés sur l'échine d'un mamelon abrupt et qui offre l'aspect d'une pyramide tronquée. D'autres Sénégalais, des spahis, une batterie de montagne occupent, à notre gauche, la plate-forme de cette éminence; l'arête occidentale qui part de la plate-forme, celle où ma section est installée, s'abaisse sous un angle très aigu; à notre droite, une vallée tourmentée, dont nous barrons un versant, s'incline jusqu'aux lauriers-roses d'un

oued pour remonter ensuite vers les assises escarpées de montagnes toutes hérissées de broussailles. Derrière nous, à mille ou douze cents mètres, le camp d'où nous sommes partis tout à l'heure...

En avant de notre front, une série de mamelons, les uns incultes et parsemés de palmiers nains, les autres tapissés d'orges mûrissantes et délimités par des sentiers et des murettes de pierres sèches. Entre ces mamelons, des ravins dont les parois semblent à pic. L'ensemble nous présente un glacis irrégulier qui s'élève en pente douce depuis la base de notre pyramide jusqu'à des collines plus hautes, achevées sur un col, revêtues de vert olive par des jujubiers et d'autres arbustes moins faciles à reconnaître.

De ces murettes, de ces sentiers, des Zaërs embusqués et parfaitement invisibles nous fusillent sans trop d'acharnement. Et nous leur répondons, c'est-à-dire que nos meilleurs tireurs, chaque fois qu'un burnous montre la pointe de son capuchon, lui dépêchent un projectile. De temps à autre, un fantassin marocain jaillit de son abri, franchit au pas de course une vingtaine de mètres et se terre. Des cavaliers traversent au galop une trouée qui s'offre d'enfilade à notre feu et les Sénégalais se hâtent de les mettre en joue et de tirer...

Il est midi; il fait horriblement chaud : une soif inextinguible me brûle, mon bidon est vide. Mes quarante noirs, qui sont tapis derrière les buissons et bavardent en épiant l'ennemi, se détournent pour m'interroger de l'œil. Assis sur une grosse pierre, je fouille de ma jumelle les anfractuosités du glacis où s'agitent les burnous zaërs. Je lâche ma jumelle pour empoigner mon mouchoir, pour éponger mes tempes ruisselantes, mon front, mes paupières, mes joues, ma nuque.

Auprès de moi, mon sergent indigène, Bakary Sangaré, est accroupi, son fusil entre les jambes, et fume sa pipe.

Le soleil incendie toute la vallée, allume des flammes légères sur les cailloux des champs, sur les eaux de l'oued qui transparaissent à travers les lauriers-roses. L'air chaud danse et frémit au-dessus des orges courbées et des palmiers nains. Les ombres des arbustes se détachent, violettes, sur l'or clair des moissons. Les dernières cimes qui se profilent sur le bleu

incandescent de l'horizon découpent avec vigueur leurs crêtes dentelées et les chevelures de leurs forêts, si bien qu'elles paraissent toutes proches.

Il est midi. Il y a deux heures que nous sommes là, fusillant et fusillés...

A l'aube, nous avions quitté notre campement de Mechra-Ma-Aziz et nous étions venus vers cette vallée de Guelta-Elfila, à l'allure processionnante et solennelle qui est celle de notre formidable colonne, avec nos chameaux, nos ambulances, nos batteries, nos sections de mitrailleuses. La chaleur était intolérable, les mouches agressives, les gorges où nous nous étions engagés très dures à gravir et sans cesse coupées de torrents à sec, de ravines qui ralentissaient notre marche et nous contraignaient à des pauses exaspérantes.

Enfin nous avions terminé notre étape et nos hommes avaient jeté à terre leurs bardas, débouclé leurs ceinturons, déroulé leurs toiles de tente. Alors ont éclaté des coups de feu : des spahis se sont élancés, ventre à terre, pour porter secours aux goumiers algériens qui, paraît-il, étaient attaqués, et nous, Sénégalais, à notre tour, sommes partis pour renforcer les spahis. Au pas gymnastique, nous avons franchi des étendues jonchées de cailloux et fleuries de chardons, dégringolé et escaladé les talus de coupures béantes et rejoint nos cavaliers sur ce monticule où nous ont accueillis les projectiles des winchesters marocains.

Des intentions que peuvent bien avoir mes chefs, de ce qui se passe au sommet de la pyramide, derrière notre front, ou du combat lui-même, je ne sais rien. On nous a commandé de nous arrêter là et de tirer : nous nous sommes arrêtés et nous tirons. A notre gauche, des salves et des coups de canon éclatent de temps à autre. La musique sifflante des balles résonne au-dessus de nos têtes, et, par instants, le « clac! » cinglant d'un lingot de plomb qui s'incruste dans les roches m'avertit que les Zaërs n'abandonnent pas la partie.

Un caporal que j'ai envoyé aux nouvelles m'apprend que les Marocains nous ont tué quatre goumiers et qu'ils détiennent les quatre cadavres. Qu'attendons-nous pour leur courir sus et leur reprendre leurs trophées? Oui, qu'attendons-nous? Évidemment nous n'avons en face de notre ligne qu'une

poignée d'hommes et ceux-ci n'ont d'autre rôle que de nous amuser, pendant que filent vers l'issue de la vallée les femmes, les enfants et les troupeaux du douar.

Il fait chaud, il fait soif... J'avais été absorbé tout d'abord par mes soucis professionnels. Il m'avait fallu, pendant que nous accourions au secours des spahis, veiller au bon ordre de ma section, modérer la fougue des uns, accélérer l'allure des autres, rectifier l'alignement de ma petite troupe qui, sans relâche, emportée par son élan, s'efforçait de me dépasser et de transformer en lutte de vitesse cette marche à l'ennemi. Une fois en position, j'avais dû contraindre à se dissimuler quelques étourdis, étudier avec ma jumelle le champ de tir, évaluer les distances, déterminer les hausses, méditer sur les moyens de rendre efficacement aux Zaërs leur fusillade, en évitant tout gaspillage de munitions. Cela n'avait pas été facile : les rares objectifs qui s'offraient aux coups ne s'offraient que pour un espace de temps fort limité; il était nécessaire de les saisir au vol. Toutes les formalités réglementaires, — indication précise du but, genre de feu à exécuter, hausse à prendre, commandements divers, — toutes ces formalités, je n'avais pas le loisir de les égrener conformément aux rites sacro-saints : je les avais donc supprimées purement et simplement. Et j'avais expliqué à mon sergent indigène que les bons tireurs seuls, ceux que je désignais par leurs noms, feraient feu, lorsque apparaîtrait à portée un cavalier ou un fantassin.

— De ce ravin-ci à celui-là, hausse de 400 mètres. De ce ravin-là à ce sentier, 600. De ce sentier à cette meule de paille, 800. Au delà, ne pas tirer. Toi compris?

— Compris, mon lieut'nant.

Et mes ordres avaient été suivis, ponctuellement, avec cette aveugle dévotion à la consigne qui fait la caractéristique du soldat noir.

Les projectiles de l'adversaire, les chances d'être tué ou, tout au moins blessé, on n'avait guère le loisir d'y songer, vraiment : c'est pourquoi, sans doute, je n'y avais pas songé.

Maintenant je n'ai plus qu'à demeurer assis sur ma grosse pierre, ma jumelle au poing, attendant les événements, et je ne songe pas davantage au risque possible. Et j'ai encore pour cela une excellente raison : j'ai soif — et ma soif est trop

ardente, trop impérieuse, pour laisser place à quelque autre idée.

Au feu comme pendant la marche, la bête domine et le cerveau obéit à ses suggestions : les anxiétés sont d'ordre essentiellement physique, et c'est plus tard seulement, l'esprit redevenant le maître, que leur mesquinerie étonne et déconcerte. Durant l'action, elles règnent despotiquement, uniquement. Il ne subsiste chez le combattant, et particulièrement chez le fantassin, que des réflexes professionnels et ces obsessions de la soif, de la faim, de la fatigue.

Le danger, la gloire, qui s'en occupe?... Pas moi, je l'avoue, tandis que je soupèse le bidon déplorablement vide qui pend sur la hanche de mon ordonnance.

Il fait chaud, il fait soif...

— En avant!

Enfin!... Toute la section se lève à ma voix et fonce, tête basse, à travers les palmiers nains et les chardons de la pente, vers l'ennemi qui détale...

On vient d'enterrer les quatre goumiers algériens que tuèrent ce matin les Zaërs et que leur reprit ma compagnie sénégalaise. Ils reposent au flanc d'un talus rocailleux, enroulés dans leurs burnous, couchés sur le côté, la face orientée vers la Mecque. Les fossoyeurs — des conducteurs et des tirailleurs de leur race — ont disposé au-dessus de leurs têtes les clayonnages de branches qui doivent garantir de la terre et des cailloux ces pauvres crânes meurtris, et foulé, sous la plante des pieds nus, l'herbe et les pierres qui serviront de toit à leur demeure dernière.

Goumiers et spahis sont venus réciter une sorte de prière infiniment triste et semblable à une lamentation, qu'ils ânonnaient en chœur, à mi-voix, sans se départir de leur gravité farouche. Puis les grands chefs, les officiers, les sous-officiers, les troupiers ont défilé, un par un, devant les quatre tumulus. Puis tout le monde s'en est allé...

Il est six heures du soir. La nuit descend. Assis sur le bord de ma couchette, à l'entrée de ma tente, je regarde s'assombrir les contours de la colline où sont couchés les goumiers algériens. Je réfléchis à la bizarrerie de leur destinée. N'est-elle pas

singulière, en vérité, l'aventure de ces hommes que la rumeur d'une guerre prochaine a fait tressaillir dans leurs douars du Sud algérien, qui sont allés aux bureaux arabes réclamer des armes et l'honneur de sabrer pour la France, qui se sont embarqués à destination du Maroc, ont connu la Chaouïa, le Gharb, la région de Fez et de Meknès, le pays zemmour, frappant d'estoc et de taille, combattant avec entrain, tantôt à pied, tantôt à cheval, et sont venus mourir ici, dans ce coin perdu des montagnes zaërs, dans cette gorge où rampent les brumes de plus en plus opaques du crépuscule?

Nomades que travaillait l'appétit du mouvement et de l'équipée, ils ont fini en nomades, sur la terre étrangère. Et leurs frères qui tout à l'heure les couchaient dans leurs fosses, leurs frères semblaient trouver parfaitement normale cette fin, parfaitement naturelle la fatalité qui les avait élus en ce jour et en ce lieu pour les abattre!... Étrange, en vérité!...

D'ailleurs je me dis que je n'ai pas le droit de m'étonner : je me rappelle les sourires apitoyés, les hochements de tête dont quelques Parisiens saluaient l'annonce de mon départ. A ceux-là ma détermination paraissait tout à fait insensée, inexplicable. Aussi énigmatique étais-je pour eux que le sont pour moi les goumiers d'Algérie.

A moi et à mes pareils l'opinion n'est pas tendre. Nos contemporains, agacés de ne pas comprendre, crient à la déraison, à la folie pure. Pour un peu, ils nous feraient enfermer... Je crois les entendre :

— En voilà, qui sont bien bons d'aller se faire casser les os!... Et pour qui, grands dieux? Pour un consortium de banques internationales!... pour une bande de mercantis qui ne sont même pas tous Français!... « pour le roi de Prusse!... » Et ceux qui en reviendront, on leur donnera une médaille, et ils seront bien contents... Idiots, va!

La nuit s'est faite... Il n'est pas drôle d'être assis tout seul en face de quatre tombes fraîchement refermées, à remuer des pensées pareilles...

Bah! qu'importe aux goumiers que les mobiles de leurs actes m'échappent!... Et si mon rêve, celui de mes pairs, apparaît dérisoire à certains « ronds de cuir » du boulevard Saint-Germain, que m'importe, que nous importe!...

XII

A RABAT

— Ramez !

Au commandement du pontonnier, les quatre rameurs plongèrent dans l'eau bourbeuse les pales de leurs avirons, et le bac — une plate-forme de planches clouées sur deux carcasses — s'ébranla pesamment. Le courant de la marée descendante nous prit par le travers et, en quelques instants, nous porta au milieu de l'estuaire du Bou-Regreg.

A notre droite, moutonnaient les dunes pelées d'une plage où les tirailleurs algériens avaient dressé leurs tentes et que fermaient les murailles grises et austères, les maisons blanches, les minarets de Salé, le repaire des corsaires barbaresques. En face de nous, les volutes sans cesse écrasées, sans cesse reformées de la barre et l'océan, — la nappe bleue de l'océan que gonflaient les croupes luisantes de la houle.

A notre gauche, les falaises de Rabat, rousses et pourpres, enguirlandées de plantes grimpantes, d'arbustes nichés aux fissures de la roche, de figuiers et de cactus. Elles décrivaient, le long de la rivière, une courbe que jalonnaient, de l'ouest à l'est, la tour Hassan, — la sœur de la Giralda, — dont la masse quadrangulaire et les ogives mouchetées d'arabesques vétustes émergeaient de la verdure sombre des oliviers, — puis les cases du quartier juif, badigeonnées d'outremer, les cubes du quartier marocain, peints à la chaux, éclatants dans leurs robes neuves, les palais des consulats, avec leurs balcons de fer forgé, avec leurs oriflammes multicolores, la casbah des Oudaïa, — une vieille citadelle crénelée et croulante, aux tons de brique et d'or, — bastions, meurtrières, mâchicoulis, tourelles, esplanades, — tout cela noyé de feuillage luxuriant que tachetaient de neige les façades des maisons berbères.

Sur la tour Hassan, sur les falaises, sur les cases bleues et blanches, sur les ruines fauves, sur la mer, sur les dunes de la plage, sur la ville des corsaires le soleil levant épandait sa clarté vivifiante et chaude.

Au fil du courant, des barcasses dérivaient, massives et lentes, et leur vingt ou trente rameurs chantaient, en manœuvrant, des mélopées plaintives, comme chantait jadis, sous le fouet du comite enturbanné, la chiourme des infidèles enlevés aux côtes d'Espagne et de Provence. — Combien de nos aïeux avaient ainsi peiné, ainsi gémi en chœur, enchaînés aux bancs des chaloupes barbaresques! Combien de nos aïeules, accroupies comme ces femmes arabes, sous les remparts de la casbah, avaient trempé dans l'eau saumâtre les burnous et les gandouras de leurs maîtres!... Et voici que les rôles étaient renversés, que les fils des corsaires, à leur tour, étaient asservis...

Les proues de notre bac touchèrent la vase et le gravier de la rive. Des coolies marocains nous prirent à califourchon sur leurs échines, moi et l'ami qui m'accompagnait, nous déposèrent sur la terre ferme. Et aussitôt une nuée de gamins juifs, coiffés du bonnet de soie noire et vêtus de la lévite noire, se rua sur nous :

— Messié, z'allumettes!

— Messié, savon!... Messié, porter quelque chose?...

— Messié, poste française?... Moi connaître.

Et c'est ainsi, précédés et suivis d'enfants juifs qui brandissaient en guise de palmes leurs boîtes d'allumettes et leurs pains de savon, c'est ainsi que nous franchîmes la poterne par où de l'oued Bou-Regreg on pénètre en la très sainte ville de Rabat. C'est ainsi qu'après deux mois et plus de randonnées à travers le *bled* marocain, d'agitation forcenée, parfois saugrenue, mon ami et moi nous opérâmes notre entrée, notre rentrée dans la vie civilisée et normale.

Depuis trois jours que s'était effectué le retour des colonnes sur la côte et que nous campions dans la lande de Dar-el-Aroussi, à trois bons kilomètres de Rabat, la tentation ne nous était même pas venue de pousser une pointe jusqu'à la ville. Nous étions trop las, trop harassés, trop exténués, nous éprouvions un trop furieux besoin de dormir et de dormir encore, de ne penser à rien qu'à dormir. Et puis, ce matin, nous sentant bien éveillés, en forme, nous avions décidé cette fugue et, dans notre tente commune, nous nous étions endimanchés, tant bien que mal.

Oh! nous n'étions pas fort élégants et les sentinelles du

tabor, tout de rouge costumées, qui gardaient la poterne et, à notre passage, remuaient bruyamment leurs fusils Gras, jetaient, nous semblait-il, sur notre accoutrement des regards ironiques et apitoyés. Le cuir de nos brodequins était éraflé par les chardons et les cailloux de la brousse; le feutre de nos bandes molletières s'ornait de franges; nos culottes étaient constellées de taches, graisse ou chandelle, et de trous médiocrement aveuglés par nos ordonnances sénégalaises; nos vestons de toile, diablement rétrécis, portaient dans le dos la marque, imprimée en noir, des courroies auxquelles avaient été accrochés, la campagne durant, les étuis de nos jumelles et de nos revolvers et nos bidons d'eau coupée de tafia; la pulpe de nos casques se gondolait déplorablement... Enfin nous n'avions pas de faux col — et je ne crois pas qu'il y ait, pour des hommes accoutumés à ce petit cercle de percale empesée, un sentiment de gêne et de déchéance pire que celui-là : n'avoir pas de faux col!...

Nous gravîmes une grimpette pavée de petits galets, passâmes sous l'arche d'une vieille porte, gravîmes une deuxième grimpette encadrée de niches obscures où travaillaient des teinturiers juifs, et nous débouchâmes enfin dans la rue principale, la rue du commerce et de l'industrie. Un flot désordonné de population, aussi bigarrée de races que de costumes, y roulait en tous sens sur la chaussée resserrée, inégale et trouée de fondrières.

Je me rappelle, je me rappellerai toujours l'effet que produisirent jadis sur moi, adolescent récemment débarqué de ma paisible province, les grands boulevards et l'avenue de l'Opéra. Je me rappelle l'impression de véritable angoisse, de saisissement, le désir éperdu de fuir et, plus encore, l'espèce de honte que je ressentis alors. J'avais peur de tout ce bruit, de toutes ces lumières, de toute cette foule qui, j'en étais persuadé, me dévisageait narquoisement, se moquait de mes habits et de ma mine, reconnaissait en moi un provincial, « le provincial ». Il me semblait que chacun de ces passants ricanait tout bas et me montrait du doigt au voisin.

Eh bien! dans la rue principale de Rabat, nous fûmes, mon ami et moi, pareillement ahuris, consternés, une honte identique nous pénétra. Nous étions si râpés, si poudreux, si

sales, si laids! Et puis nous glissions, à chaque pas, sur les galets du pavage, où les clous de nos semelles faisaient un tapage ridicule. Nos bras habitués à tenir le sabre ou le bâton qui est, en route, l'insigne distinctif de l'officier d'infanterie, nos bras étaient ballants; et nos mains vides, nous les fourrions gauchement dans nos poches, comme des tourlourous en bordée.

La cohue, les criailleries des petits juifs qui galopaient sur nos talons, les appels des campagnards marocains se hélant à tue-tête, les tintements des sonnettes agitées par les porteurs d'eau qui déambulaient sous le faix de leurs outres gonflées; les *voceros* des mendiants qui, au nom d'un saint vénéré, réclamaient des vrais croyants l'aumône d'une piécette; les piaillements des femmes accroupies derrière leurs alignements de galettes jaunâtres et qui jappaient de leur voix rauque et rude; les « balek! balek! » que vociféraient à pleine gorge les âniers, les chameliers et les notables plantés à califourchon sur les selles de cotonnade rouge de leurs mules; les claquements de fouet, les jurons des conducteurs kabyles juchés sur les brancards de leurs arabas et se frayant un passage à travers la masse des badauds, — tout ce remue-ménage et ce tohu-bohu nous étourdissaient et nous cassaient la tête.

Nous allions au hasard, décontenancés, ne sachant que devenir et à quoi nous résoudre, tantôt fendant la presse à grandes enjambées, repoussant du coude les rustres qui ne s'écartaient point assez promptement, tantôt figés devant l'éventaire d'un brocanteur arabe qui, assis à la turque dans sa boutique exiguë, égrenait son chapelet et feignait de ne pas remarquer les deux infidèles. Les verreries bavaroises, les ferblanteries anglaises, les bimbeloteries espagnoles des bazars nous servaient de prétexte à d'interminables stations, complaisamment prolongées, silencieuses, pendant lesquelles nous regardions sans voir, occupés d'une seule pensée : recouvrer le calme et l'équilibre de nos cerveaux abasourdis.

Mon acolyte y parvenait-il? Je n'en sais rien. Pour moi, une joie délirante et tumultueuse m'envahissait, me libérait du trouble qui m'avait obsédé tout d'abord et de la sotte honte qui avait empourpré mes joues. Le soleil, les couleurs vibrantes, les sons prodigieusement divers, au lieu de m'affoler par leur

symphonie frénétique, me procuraient maintenant une sorte d'ivresse et m'enchantaient. Je sentais que c'en était fini, des saletés inévitables, des laideurs tristes, des violences qui avaient été, pendant deux mois, notre lot. Une existence moins tourmentée, moins âpre, commençait en ce jour et j'allais, dès cette minute, me replonger dans mon plaisir favori, — fureter parmi l'humanité grouillante, épier les âmes et les gestes qui dénoncent les âmes, guetter les attitudes, jouir par les yeux et les oreilles jusqu'à la satiété, — qui jamais ne serait atteinte : — je rentrais dans mon élément.

Vraiment j'étais excédé, pour ma part, des militaires et des choses militaires. Il me fallait d'autres spectacles enfin que ceux des bivouacs et des colonnes, d'autres rumeurs que les grognements des troupiers et de leurs chefs, que les gargouillements des chameaux, que les sanglots des mulets et les hennissements des étalons. Il me fallait des visages qui ne fussent point durcis par l'effort, la fatigue, l'insomnie et l'angoisse, des manches qui ne fussent point galonnées, des vêtements qui ne répandissent point une âcre odeur de sueur et de crasse... J'avais soif de beauté attendrie après les brutales splendeurs des steppes, de fraîcheur souriante après les chaleurs accablantes des siestes sous les abris de toile...

Et voici qu'un appétit d'élégance, tout à coup, s'emparait de mon ami :

— Si nous nous faisions raser?...

Je fus enthousiasmé de ce projet. Nous nous mîmes en quête d'un figaro. Il y en avait un, — un ancien zouave à carrure d'hercule, qui avait tranformé en salon de coiffure la niche d'un marchand israélite.

— Une taille de cheveux, messieurs?... Vous voulez que je vous rase?... Oh!... C'est un crime, messieurs, de faire couper de si belles barbes!...

— Ça ne fait rien : coupez!

Rasés de frais, poudrés, parfumés, nous allâmes bien vite chez un négociant européen faire emplette de faux cols, de cannes, de cigares, et nous reprîmes notre promenade.

Dans cette rue étroite où nous avancions à grand'peine, les échoppes arabes et juives alternaient avec des magasins où des commerçants français, accourus derrière les conquérants, se

hâtaient d'installer, sur des rayons de pitchpin, leurs épices, leurs boîtes de conserve, leurs confitures et leurs bouteilles de vin. Nous croisâmes un camarade. Il paraissait, comme nous, brûlé d'une allégresse fiévreuse. Il nous jeta :

— Allez plus loin ! il y a un café !

Il y avait un café, avec des guéridons de tôle, des chaises de bois verni disposées en bon ordre sur une terrasse cimentée. Un garçon en courte veste de lustrine vint se planter devant nous, avec cette politesse méprisante qui est l'apanage de ses congénères dans la métropole, et lança vers le comptoir où trônait une dame impassible et replète un appel : « Deux quinquinas ! » qui nous ravit.

Les jambes croisées, renversés sur nos chaises, nous bûmes nos quinquinas et nous dégustâmes le farniente exquis, et l'ombre violette de la rue où passaient et repassaient les porteurs d'eau agitant leurs sonnettes de cuivre.

Une petite dame, moulée par sa jupe de tussor gris perle qui laissait à découvert des chevilles fort bien tournées en des bas de soie à jours, — une Française blonde et menue qui faisait tranquillement son marché suivie d'un fox-terrier pimpant et d'un petit domestique marocain, — esquissa un sourire à la vue de nos faces épanouies...

Et nous connûmes que nous étions réinstallés dans le domaine de la civilisation.

XIII

CHROMOLITHOGRAPHIES

Maintenant que nos chefs nous ont ramenés à la côte, maintenant que l'immobilité, la stabilité enfin reconquises, pour si peu de jours que ce soit, nous permettent la réflexion et le souvenir, il me semble que j'ai dans le cerveau un album de chromolithographies violemment enluminées et dont les feuillets déroulent sans fin leurs bigarrures éclatantes. J'ai dans les yeux toute cette lumière qui m'a ébloui sur les pistes du Maroc, tout cet aveuglant soleil

qui était épandu sur les orges et les blés, sur les lentes ondulations des plateaux arides et calcinés, sur les crêtes des montagnes désolées, toute cette fantasmagorie des cohues militaires lâchées à travers le *bled* chérifien, cavaliers et fantassins, Français, Arabes, Kabyles, Sénégalais, marchant la route avec leurs batteries, leurs mitrailleuses, leurs convois, leurs chameaux, leurs ânes, leurs mulets, leurs charrettes, tout ce grouillement des bivouacs... Dans mes oreilles bourdonnent encore les rumeurs des campements et des colonnes; mes muscles sont encore las et mes os rompus des étapes épuisantes et, sur ma nuque, j'ai gardé la brûlure du sirocco...

Et je ne puis penser à autre chose qu'à ces mois de vie ardente, insensée, brutale et pourtant merveilleuse. Je m'insurge contre cet afflux tumultueux et tourbillonnant. Je m'efforce de m'évader vers des images moins rudes, vers des visions apaisantes, reposantes et fraîches; je me voudrais hanté d'autres rêves, qui seraient toute douceur, tout sourire et toute tendresse. En vain! Il n'y a place dans mon cerveau que pour l'énorme et fantastique album et ses pages défilent devant ma mémoire surmenée, — aux glapissements des clarinettes, aux grognements des chameaux, aux ronflements stridents des balles, au fracas des fanfares...

La crête d'une dune lointaine, tachetée de palmiers nains, à Moulay-Idriss-Aguebal. Il est midi. Du zénith incandescent il pleut de la lumière blanc et or, une lumière implacable, infinie. L'air brûle et tremble au ras du sol surchauffé. Au flanc de la dune, le vert olive luisant des palmiers nains, le roux ocreux de la terre. Sur la crête, un chameau immobile qui s'éternise dans sa contemplation du steppe. Son échine bossue s'enlève vigoureusement contre l'azur cruel de l'horizon. Il reste planté là, figé, sans un frémissement de ses jambes cagneuses, de son cou en forme d'anse.

A Sidi-Abdallah. Un bois de térébinthes centenaires où nous nous sommes entassés pour la grand'halte. L'ombre des feuilles glauques baigne de sa douceur incomparable nos membres courbatus et nos crânes rôtis. Nous sommes adossés aux troncs couturés et tordus et nous regardons, à la

lisière de notre oasis, dévaler en pente douce vers l'oued Beht et ses lauriers-roses l'aire calcinée et miroitante où scintillent comme des pierreries les parcelles de silex. Un peloton de spahis s'avance, au pas sautillant de ses étalons. Sur le fond vert sombre et feu de l'Atlas, sur le ciel flambant, azur et or, les splendides cavaliers se détachent avec un relief surprenant. Le bistre de leurs visages, le blanc cru des cotonnades qui flottent autour de leurs cous décharnés, la pourpre de leurs manteaux, le vermillon de leurs bottes, l'acier de leurs étriers et de leurs éperons, toutes ces couleurs qui donneraient au cortège, dans la grisaille de nos brumes européennes, la physionomie d'une mascarade, se fondent et s'harmonisent et chantent sans dissonances et sans heurts.

A Daïat-er-Roumi. Un coin de beauté inattendue et de calme, un peu de poésie dans cette terre de plate monotonie ou de chaos sévère. Un lac cerné de montagnes qui mirent dans ses eaux immobiles les broussailles de leurs contreforts escarpés et les dentelures de leurs cimes. Le soir vient, un de ces soirs comme pétrifiés que n'agite nul souffle et que n'altère nulle clameur, que ne peuplent nuls cris d'oiseaux. L'ambiance nous a pénétrés de son mystère et de sa paix; le silence accable notre bivouac, sur les collines où nous campons. A peine, par intervalles, un gargouillement de chameau ou un soupir de clarinette. Le soleil a disparu derrière l'horizon, parmi des nuages de sang, de safran, de cobalt, d'indigo, qui déjà pâlissent. Devant ma tente, des vedettes ont poussé un troupeau de nomades, une quinzaine d'êtres humains, des vieillards, des femmes, des enfants, qui se pressent les uns contre les autres, effrayés, balbutiant d'inintelligibles syllabes. Des sortes de serpillières, des lambeaux d'étoffes qui ont les tons et l'apparence de l'amadou, vêtent tant bien que mal ces misérables. Ils ne savent pas ce que l'on réclame d'eux, pauvres gens qui n'ont commis nulle action répréhensible et qui cependant redoutent la mort. Ils frissonnent, épaule contre épaule, mains jointes et murmurants, au pied du tertre stérile où s'élève ma tente sous le firmament où s'allument les premières étoiles...

Sur la plage de Rabat, par une nuit de pleine lune... Pour

obéir à la tradition millénaire, — et parce que les cœurs de ces enfants sauvages débordent de la même ivresse qui, par les nuits de lumière pâle et de sécurité, embrasait les veines de leurs ancêtres, les anthropoïdes des sylves africaines, — nos Sénégalais dansent en rond, avec des clameurs frénétiques. Ils ont formé un vaste cercle de choristes et, debout, à moitié nus et trépignant en cadence, ils accompagnent de leurs chants et du claquement rythmé de leurs paumes les gambades et les pirouettes du camarade qui bondit au milieu d'eux. Les peaux noires s'argentent et reluisent, les têtes crépues s'enfoncent entre les épaules comme pour éviter la lame sifflante du sabre ennemi, ou se renversent, les cous tendus, les yeux blancs, les dents étincelantes, les lèvres retroussées par le rire d'extase et tordues par les spasmes du délire atavique. Un géant s'est élancé, le coupe-coupe au poing ; il saute à pieds joints, court à perdre haleine et menace de son couteau formidable les ventres tressaillants des choristes, il se casse en deux pour frapper le vaincu imaginaire qui râle à ses pieds. Un autre lui succède, puis un autre, et les contorsions démoniaques des ombres noires se font de plus en plus rapides, de plus en plus furieuses, jusqu'à ce que l'épuisement terrasse chanteurs et danseurs et que seule résonne encore la romance nasillarde, plaintive et puérile que piaule un gigantesque Soussou accroupi devant la tente de son officier.

Le glacis de Guelta-Elfila que le soleil incendie, rutilant de tous ses grains de sable et de tous ses cailloux pointus, dans l'or fauve des chaumes ras. Nous sommes en position, depuis deux heures, sur une colline abrupte ; les Zaërs sont à six cents mètres de notre ligne, derrière des murettes de pierres sèches et derrière des arêtes de mamelons pelés. Nous tiraillons mollement, plus occupés de la chaleur suffocante que de l'ennemi. Je fouille de ma jumelle les pentes tourmentées et hachées de ravines qui nous séparent des Marocains. Un cheval harnaché et sellé, de robe gris truité, broute l'herbe d'un champ à égale distance des deux partis. C'est probablement la monture d'un des quatre goumiers qui, au début de l'affaire, ont été surpris et tués par les gens des tribus : la pauvre bête est restée là et broute, en attendant

que se décide à se remettre en selle le cavalier gisant parmi les orges. Tout à coup une silhouette humaine se dresse auprès du cheval, l'examine, le palpe du sabot à l'encolure, minutieusement, sans hâte, comme dans la stalle d'une écurie.

— Pas tirer! — crie mon sergent sénégalais; — ça y en a goumier.

J'aperçois en effet le cordonnet de coton rouge qui ceint le turban de l'homme et l'espèce de cache-poussière en satinette gris perle qu'affectionnent les irréguliers algériens. Comme par enchantement, les balles cessent de cingler les roches à nos pieds : le feu de tous les fantassins Zaërs est concentré sur le brave qui, à trois cents mètres de leurs abris, poursuit son examen. Finalement, il fait demi-tour, revient dans notre direction, abandonnant la bête qui doit avoir reçu quelque blessure inguérissable et rapportant le harnachement sur ses épaules. Il marche tranquillement, sans se défiler, au pas traînant et lourd du soldat en corvée. Les Sénégalais à genoux derrière les jujubiers, apercevant cet homme qui se promène sous les balles, poussent des grognements approbatifs et, retournés vers moi, riant de toutes leurs splendides dentures et de toutes leurs babines retroussées, paraissent me prendre à témoin de cette magnifique folie.

Sur la piste d'Ali-ou-Mraa que suit notre colonne, étirée dans une gorge étroite et nue. Le soleil implacable roussit les touffes de palmiers nains et poudre d'or en fusion les roches rouges. Le silence des journées de grande chaleur étreint la masse d'hommes qui serpente le long du sentier. Sur les hauteurs qui roulent vers la vallée où nous rampons leur houle de croupes arrondies, nos vedettes surveillent la plaine d'où nous avons grimpé ici et où flambent les moissons des rebelles. L'ennemi demeure invisible, caché dans les falaises du Tafoudeït où les douars ont rassemblé leurs tentes et leur bétail.

Seul, un vieux Marocain, assis sur la pointe extrême d'une saillie rocheuse et le fusil couché en travers des genoux, assiste à notre défilé. On ne voit de lui, dans les plis du burnous crasseux, que la figure osseuse et ratatinée, la barbiche blanche, les yeux ternis et durs. Il regarde s'écouler cette

cohorte d'infidèles qui, les premiers, foulent de leurs semelles la terre de son *bled.* Il regarde, impassible et muet, sans un rictus, sans une grimace d'étonnement ou de douleur.

A Rabat. Onze heures du matin. La poudrière du fort Rottenburg vient de sauter, à vingt mètres de notre bivouac. J'écrivais sous ma tente : j'ai été renversé brutalement, poussé par terre, et ma table et ma tente se sont écroulées sur moi. Il me semble que je n'ai pas entendu le bruit de l'explosion : je n'ai gardé le souvenir que d'une flamme aveuglante et puis de la nuit qui a succédé, nuit opaque, ténèbres d'angoisse abominable et animale qui se dissipaient lentement, tandis que crépitaient les chocs innombrables et mous de la pierraille et des moellons retombant du ciel sur le sol.

J'ai rampé, je me suis redressé sain et sauf dans la lumière éclatante du jour et j'ai couru vers le fort. Mes chefs, mes camarades, des sous-officiers, des soldats, des tirailleurs se ruaient, noirs de poudre et de poussière. Des morts étaient couchés sur le talus de la poudrière, dans les fossés de la forteresse, nus, grillés, déchiquetés, hideux... Et l'un de mes camarades, l'officier commandant ma compagnie, se souvenait qu'un tirailleur était en sentinelle sur la contrescarpe du front sud : nous nous précipitons et nous le trouvons, — un Bambara superbe, — qui fait très correctement, à l'allure réglementaire et l'arme sur l'épaule, les cent pas au bord du trou béant que les gaz ont ouvert.

— Tu n'es pas blessé?... tu n'as rien?...

Le Sénégalais s'est mis au « garde à vous », irréprochablement, la main gauche allongée sur le fourreau de la baïonnette, le regard fixe. Il répond, suivant la formule enseignée par les gradés :

— Rien de nouveau.

Le souffle l'a jeté en bas de la contrescarpe; il s'est relevé, a ramassé son fusil, a repris sa faction : — *la consigne n'avait pas changé.*

Et cent autres scènes qui s'offrent les unes après les autres, cent autres lambeaux de paysages, cent autres attitudes, enregistrées à mon insu et qui m'obsèdent... Une vieille Juive qui

pleure devant la porte close d'une masure bleue, dans une ruelle de Meknès, et qui dénoue d'un geste désespéré sa chevelure d'argent; des bouquets de palmiers au fond d'un ravin qui sent la vase et le musc; des tirailleurs algériens chassant à coups de matraque les chèvres razziées aux pasteurs zemmours; des caïds accroupis devant les tentes des officiers interprètes et attendant flegmatiquement les arrêts de leurs nouveaux maîtres; des convoyeurs kabyles achevant un chameau qui râle; un adolescent zaër tué par une balle française et que ses compatriotes n'ont pu emporter et qui demeure étendu dans les orges, tout nu, l'épiderme blanchi par la mort et le soleil...

Je voudrais, je voudrais que mes souvenirs fissent moins de bruit sous mon pauvre crâne. Je voudrais dormir et que l'oubli total et définitif me vînt durant mon sommeil.

ÉMILE NOLLY

(A suivre.)

ROUSSEAU

ET

LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

La fête prochaine du second centenaire de Jean-Jacques Rousseau ramène pour un moment l'attention publique sur le « philosophe de Genève ». A cette occasion va se rouvrir le débat sur cette personnalité aujourd'hui encore admirée par les uns, haïe par les autres. Pour nous, notre dessein n'est pas de prendre parti entre ces sentiments adverses. Nous voudrions traiter en historien ce point d'histoires : Quelle fut l'action exercée par Jean-Jacques Rousseau sur la Révolution française ?

I

La génération de 1789 est tout imprégnée de la pensée de Rousseau. Plus encore que *le Contrat social*, l'*Émile*, *la Nouvelle Héloïse*, surtout *les Confessions* ont été les livres de chevet du siècle finissant. L'antagonisme entre Jean-Jacques et Voltaire gêne les contemporains : ils voudraient pouvoir unir et réconcilier les deux philosophes dans leur commune admiration ; mais le souvenir du patriarche de Ferney semble pâlir devant la gloire triomphante du solitaire de Montmorency.

Quel que soit le parti auquel appartiennent les Constituants ou leur entourage, l'influence de Rousseau est indéniable. Mirabeau, qui connut, paraît-il, Jean-Jacques, et qui eut le temps de lire et de méditer ses écrits en prison, proclame l'*Émile* « le livre le plus parfait que jamais homme ait peut-être écrit ». « O Rousseau! s'exclame-t-il encore en 1778, combien tu décourages l'écrivain qui a les mêmes idées que toi, mais combien il t'admire! » Inutile de s'arrêter sur le nom d'un Mallet du Pan, d'un Morellet, dont l'érudition est connue. Madame Roland devient lyrique lorsqu'elle parle de Jean-Jacques. « Mon ami, écrit-elle à son mari, je lirai cet auteur toute ma vie, et si jamais nous en étions à cet état que nous nous sommes plu à supposer, où toi, vieillard et aveugle, tu ferais des lacets, tandis que je travaillerais de l'aiguille, il me suffirait de regarder les ouvrages de Jean-Jacques; leur lecture nous ferait encore verser des larmes délicieuses, et ranimerait les sentiments qui nous rendraient heureux en dépit du sort. » Autour d'elle, on pense comme elle. « L'ami » Bosc souscrit avec Roland aux frais d'érection d'une statue, et préside une fête champêtre en l'honneur de Rousseau; Buzot, persécuté, regrettera dans les montagnes du Jura le temps où, tranquillement assis, il pouvait lire dans les champs les œuvres de Rousseau. Le titre même des premiers ouvrages de Brissot, *Recherches sur le droit de propriété et sur le vol considérés dans la nature et la société*, démontre qu'il a lu et médité le *Discours sur l'inégalité des fortunes*. Condorcet, l'ami fidèle de Voltaire, a beau protester dans ses *Lettres* contre les théories et les actes de Jean-Jacques; il avoue qu'il a subi l'ascendant des premières, et parfois il excuse les seconds. Le politique, qui, dès avant 1789, rêve de rendre aux citoyens la souveraineté en leur donnant le droit d'approuver et de reviser périodiquement la constitution de leur pays, est évidemment par cela même l'élève du « citoyen de Genève ». Robespierre, tout jeune encore, se rencontre avec Rousseau moribond, et, de cette entrevue, il gardera toute sa vie « une joie orgueilleuse ». « Je veux suivre ta trace vertueuse, dussé-je ne laisser qu'un nom dont les siècles à venir ne s'informeront pas; heureux si, dans la périlleuse carrière qu'une révolution inouïe vient d'ouvrir devant nous, je reste constamment fidèle aux inspi-

rations que j'ai puisées dans tes écrits ». Enfin Marat lui-même passe pour avoir lu assidûment Montesquieu et Rousseau et pour avoir en 1788 commenté, sur les places publiques, le *Contrat social*.

C'est pourquoi au début de la Révolution, tant d'honneurs sont rendus à Rousseau. A la fin de 1790, la Constituante accorde à sa veuve Thérèse une pension de 1 200 livres et décrète qu'une statue sera érigée en l'honneur du philosophe. Sept mois plus tard, le 27 août 1791, elle accueille avec faveur une députation de savants, de lettrés et d'artistes qui vient demander la translation au Panthéon des cendres de Jean-Jacques. Paris n'est point en reste avec l'Assemblée. Lors de la démolition de la Bastille, tandis qu'on danse sur les ruines, on porte en triomphe le buste de Rousseau, pour l'associer à la victoire populaire; on le décore d'une couronne civique, au milieu de l'enthousiasme universel. Même scène au théâtre des Italiens, le 31 décembre 1790, à l'issue d'une représentation : *Derniers moments de Rousseau*; cette fois, c'est aux accents du *Devin du Village* que le couronnement s'accomplit.

Plus significative encore est la place qu'occupe le nom de Rousseau dans les débats de l'Assemblée, des clubs, dans les journaux, dans les brochures. Même les adversaires de la Révolution invoquent son autorité à tout propos. C'est en son nom que Lezay de Marnésie refuse tous droits aux comédiens; que Malouet demande des mesures contre les clubs; que Mounier réclame le veto absolu pour le roi; que Lally-Tollendal refuse à l'Assemblée tout pouvoir de décision et d'initiative. Plus sincèrement, les députés de la majorité font de même : la pensée de Rousseau les domine et les inspire vraiment. Non qu'ils veuillent modeler exactement la France future sur le type du *Contrat social*. Loin de là. D'abord ils répudient tout culte idolâtre. L'abbé Fauchet est leur interprète lorsqu'il s'écrie : « Laissons à la stupidité des scholastiques ce vieil axiome d'irréflexion et d'ignorance : Le Maître l'a dit! Nous n'avons qu'un maître... c'est l'éternelle raison! » Puis les hommes de 1789 sont pour la plupart des hommes de loi dont les études et les habitudes juridiques ont formé le tempérament : formalistes, pratiques, ennemis des innovations vaines et des aventures, ils ne sont pas rêveurs, ni construc-

teurs de systèmes *a priori*. D'ailleurs ils savent leur Montesquieu et leur Voltaire et la divergence des théories les incline à la prudence et à la critique. Aussi discutent-ils les idées de Rousseau et reconnaissent-ils que certaines sont contradictoires, et d'autres erronées. Mais l'ensemble de l'œuvre concorde, selon eux, avec les conclusions de la raison et de l'expérience : ils proclament à diverses reprises que les principes fondamentaux de Rousseau sont les leurs. D'Eymar, appuyant la demande de pension faite par Thérèse, déclare à la tribune de l'Assemblée : « C'est dans ses ouvrages qu'ont été puisés les principes sur lesquels s'élève l'édifice de la Constitution. » Ce même Fauchet, qui tout à l'heure affirmait l'indépendance de son jugement reconnaît que « Rousseau a dit substantiellement tout ce qu'il y a de meilleur dans les meilleurs auteurs qui ont parlé des lois ». Hors de l'Assemblée, l'opinion est la même. Au Lycée, Lacroix termine, en mars 1790, une leçon qu'il consacre à Rousseau par ces mots : « C'est dans ses ouvrages que nos législateurs ont puisé ces sublimes règles de justice ; c'est là qu'ils ont puisé ces grands principes d'égalité qui honoreront notre législation. Si Rousseau existait encore, peut-être, retrouvant toutes ses pensées dans notre Constitution, lui rendrait-il le plus solennel hommage en se parant du titre de citoyen français. » Le célèbre publiciste Mercier, l'auteur du *Tableau de Paris*, consacre deux petits volumes à « J.-J. Rousseau et la Révolution française ». « Les maximes de Rousseau, dit-il, ont formé la plupart de nos lois et nos représentants ont avoué que *le Contrat social* fut entre leurs mains le levier avec lequel ils ont renversé le colosse du despotisme. » Et un autre écrivain conclut un article en ces termes : « Rousseau est de tous les sages celui qui influe le plus aujourd'hui sur les hommes et sur les affaires. »



Il semblerait donc que la Constitution de 1791 ait dû être la mise en forme et l'expression des principes du maître. Or, il n'en est rien. On a jadis fait honneur à Rousseau de la Déclaration des droits ; c'est à lui qu'on attribue l'invocation

à l'Être suprême, la mission providentielle conférée à l'État de garantir le bonheur de l'humanité, l'article relatif à la souveraineté nationale, et quelques autres formules. Les critiques modernes ont combattu cette opinion. M. Jellinek a soutenu avec beaucoup d'érudition et une dialectique serrée que la Déclaration fut inspirée, non par les théories de Rousseau, mais par l'exemple des colons d'Amérique qui, avant 1789, avaient rédigé des déclarations analogues. Et comme les Américains étaient sujets anglais et pour la plupart protestants, l'Angleterre et la Réforme seraient les sources profondes où auraient indirectement puisé les Constituants. Cette théorie qui a trouvé, surtout en Allemagne, des partisans empressés, est excessive, et en certains points essentiels — M. Boutmy l'a montré dans un des derniers articles qu'il ait écrits — manifestement erronée. Elle contient tout de même une part de vérité, et les historiens, contraints d'étudier de plus près les données du problème, ont dû reviser leur jugement. La Déclaration des droits nous apparaît aujourd'hui comme la résultante de toutes les philosophies et de toutes les tendances libérales du XVIIIe siècle. On n'y trouve même rien ou presque rien qui soit spécifiquement de Rousseau. Le ton mystique du préambule n'eût été désavoué ni par Voltaire, ni par Montesquieu, ni par d'Holbach, ni par Helvétius : les philosophes de ce temps ne concevaient pas le moyen de faire règner l'ordre, l'obéissance aux lois, le respect de la morale sur un peuple ignorant et livré aux passions, sans le secours de l'idée religieuse : l'Être suprême était le garant nécessaire de l'organisation politique et sociale. D'autre part d'Holbach et Helvétius assignent à l'État le même rôle providentiel, la même fin — l'utilité commune et le bonheur — que Rousseau. Ici encore le départ des influences est impossible : c'est tout le mouvement du siècle qui entraîne les hommes de 1789.

On va même plus loin : si les articles de la Déclaration sont conformes aux idées de Rousseau, le principe même d'une Déclaration des droits est en contradiction avec les axiomes fondamentaux de son système. Rousseau a soutenu que la souveraineté nationale ne peut ni se déléguer, ni s'aliéner, qu'elle est illimitée et infinie. Or, par la Déclaration, la Constituante reconnaît aux droits de l'homme et du citoyen une

valeur éternelle, absolue, indépendante de toute forme politique, tandis qu'elle restreint le pouvoir législatif et même le pouvoir constituant dans des bornes très strictes : au-dessus de la loi, il y a, selon l'Assemblée, le droit, et rien selon Rousseau. Les deux conceptions sont contradictoires. Attentatoire à la souveraineté, dont elle borne la puissance, la Déclaration serait en outre inutile à Rousseau. Le « souverain » est pour lui la masse des individus ; puisque ceux-ci cherchent avant tout à garantir leur existence et à assurer leur bien-être, le « souverain » doit se proposer toujours la même fin ; loin de violer les droits individuels, il travaille sans cesse dans la mesure de ses forces à les protéger davantage : s'il pèche, c'est par ignorance. Il ne suffit donc pas de formuler une Déclaration pour empêcher ces erreurs de jugement, ces fautes involontaires : le seul contrepoids de l'omnipotence publique, c'est le progrès des lumières et de la moralité.

La Constitution répond moins encore que la Déclaration aux idées de Rousseau. Sans doute Jean-Jacques, trouvant que la démocratie parfaite est au-dessus de la condition humaine et conviendrait seulement à des « peuples de dieux », se prononce pour le gouvernement aristocratique : l'Assemblée semble suivre une inspiration analogue en réservant la puissance politique à la bourgeoisie. Mais il n'y a point de rapport entre les théories du philosophe, et les dispositions censitaires de la constitution de 1791 : Rousseau s'est aperçu en étudiant le fonctionnement de l'État, que la démocratie est impraticable dans les pays quelque peu étendus ; il laisse à un pouvoir constitué, à un mandataire, le soin de résoudre les problèmes complexes et de prendre les initiatives pratiques. Il n'a jamais exclu de la souveraineté la masse du peuple : il professe au contraire, que tout gouvernement légitime, démocratie, aristocratie ou monarchie, doit être la mise en œuvre de la volonté populaire, c'est-à-dire républicain. D'autre part, Rousseau donne au mot aristocratie une signification très précise : l'exercice du pouvoir par une élite, par ceux qui sont les meilleurs, les plus capables, les plus vertueux. Cette conception se rapproche des idées platoniciennes ; elle annonce celle d'un Saint-Simon, ou d'un Auguste Comte. Jamais il n'eût accepté que l'autorité fût exclusivement confiée à la

bourgeoisie, qu'au privilège social de ceux qui possèdent s'ajoutât le privilège politique, et qu'on remît aux mains d'une classe bénéficiant de certains abus le droit de les maintenir. Il ne confondait pas le mérite ou la fortune avec la vertu ; ce défenseur de l'égalité n'eût pas voulu sanctionner la négation même de l'égalité civique.

L'organisation du pouvoir législatif prête à des remarques analogues. Pour Rousseau, la souveraineté nationale est inaliénable ; le peuple ne peut pas, au sens exact du mot, la déléguer, il peut seulement investir certains hommes d'un mandat restreint et temporaire ; il se tait parfois, il n'abdique jamais. La Constituante a créé au contraire une assemblée législative qui exerce vraiment la souveraineté. Les électeurs ne peuvent pas contrôler directement ses actes, ni faire entendre leur voix : tout leur droit se restreint à élire ou à refuser d'élire. Les dispositions relatives à la revision, l'obligation d'attendre un certain délai, d'accomplir des formalités minutieuses et lentes pour soumettre à une nouvelle discussion le pacte social, répugnent à la pensée de Rousseau. Enfin la distinction établie par la Constitution, des trois pouvoirs exécutif, législatif, judiciaire est en contradiction avec le système de Rousseau qui réduit ces pouvoirs au rôle d'émanations d'une puissance unique et indivisible, et pour ainsi dire de fictions commodes. Qu'on limite les prérogatives des différents agents de l'État, qu'on organise une surveillance étroite, un contrôle rigoureux de leur conduite, la liberté publique sera sauvegardée selon Jean-Jacques. Si l'on veut aller plus loin, donner à ces différents rouages une valeur indépendante, et concevoir leur action réciproque comme un antagonisme nécessaire et heureux, ce n'est plus de Rousseau, c'est de Montesquieu qu'on suit les préceptes.



Faut-il donc dénier à Rousseau toute influence réelle sur la Révolution, et les hommes de 1789 se sont-ils fait illusion à eux-mêmes en invoquant son patronage? En aucune manière. Les contemporains ont discerné très justement la vérité. Ce

n'est point de l'organisation de la France future, du détail des lois constitutionnelles, c'est de la Révolution même qu'ils font honneur au philosophe. A leurs yeux, l'essence de la Révolution est un transfert de souveraineté. La monarchie, jusque-là autocratique et omnipotente, est réduite au rang d'un pouvoir dérivé et subalterne; l'autorité qui, jusque-là, s'exerçait de haut en bas, a désormais son principe dans les couches profondes. L'influence de Rousseau n'a pas suffi sans doute à produire cet événement capital : ce qui a déterminé l'émeute populaire, c'est le poids des abus et des misères, le déchaînement des instincts et des passions : les vainqueurs de la Bastille ne sont pas des lecteurs de l'*Émile* et du *Contrat social*. Mais si les Constituants n'ont jamais éprouvé la moindre hésitation, ni le moindre doute sur la légitimité de leur conduite, si l'opinion publique a considéré les révoltés de 1789 comme des justiciers, et la lutte contre l'absolutisme comme un acte légitime et nécessaire, c'est que Rousseau avait à l'avance absous et glorifié ces réveils de la conscience nationale. Lors de la demande de pension pour Thérèse, l'orateur de la députation s'exprima en ces termes : « Lorsque Jean-Jacques Rousseau publia son *Contrat social*, sans perdre de temps à prouver la souveraineté du peuple, il partit de ce principe comme de la base de tout système politique, et... renferma toujours le sens du mot souverain dans l'agrégation des particuliers qui le composent. » D'Eymar, qui appuie la pétition, déclare : « Quelle reconnaissance ne devez-vous pas à celui qui, en éclairant la volonté souveraine de la nation dont vous êtes les organes, vous a mis dans les mains les armes victorieuses avec lesquelles vous avez combattu le despotisme et assuré pour jamais nos droits et notre liberté? » Plus net encore est ce discours de Ginguené, qui demande la translation au Panthéon des cendres de Rousseau : « De quelle souveraineté fûtes-vous investis pour régénérer un grand empire, pour lui donner une constitution libre? De l'inaliénable et imprescriptible souveraineté du peuple. Sur quelle base avez-vous fondé cette constitution qui deviendra le modèle de toutes les constitutions humaines? Sur l'égalité des droits. Or, Messieurs, l'égalité des droits entre les hommes et la souveraineté du peuple, Rousseau fut le premier à les

établir en système sous les yeux mêmes du despotisme ; ces deux idées mères ont germé dans les âmes françaises et dans les vôtres par la méditation de ses écrits ; et si, comme on ne peut le contester, notre constitution entière n'en est que le développement, malgré tout ce qu'on a pu dire de quelques opinions particulières de Rousseau qui semblent moins conformes à vos principes, Rousseau n'en est pas moins le premier fondateur de la Constitution française. »

Ce n'est pas tout. Rousseau a contribué par sa doctrine et tout autant par l'exemple de sa vie à la formation des partis démocratiques et égalitaires qui, mécontents de l'œuvre censitaire et bourgeoise accomplie par la Constituante, rêvèrent de réformes plus radicales, d'une cité plus équitable. Bien que, on l'a vu, il ne se soit jamais fait le défenseur enthousiaste du régime démocratique, c'est vers lui que se tournent les républicains de 1791. Entre la souveraineté nationale et la République, ils établissent un rapport logique et nécessaire : c'est à cette forme de gouvernement que tout peuple libre doit aboutir.

Le rédacteur des *Révolutions de Paris*, Prudhomme, écrit au début de mai 1791, un article célèbre sur l'abolition de la royauté. Il invoque d'abord Jean-Jacques pour établir que, si la monarchie est maintenue, elle ne saurait conférer au monarque la moindre part du pouvoir législatif ; mais faut-il la maintenir ? Avec Rousseau encore, il répond que « la monarchie est un gouvernement contre nature ».

Condorcet ne prononce point le nom du maître dans ses grands discours sur la République et les Conventions nationales ; mais c'est la pensée de Jean-Jacques qui l'inspire, comme tous ceux qui réclament le droit pour les citoyens d'intervenir dans la discussion des lois et de se prononcer périodiquement sur l'acte constitutionnel. Fauchet écrit : « Tout pouvoir vient du peuple ; tout exécuteur du pouvoir est comptable au peuple, le peuple est tout ; il se constitue un chef et des représentants. Le chef ne peut s'écarter des lois et les représentants ne peuvent exprimer dans les lois que la volonté publique. Quand les lois sont publiées et promulguées, elles doivent avoir leur effet soudain ; mais il faut qu'elles soient ensuite acceptées par la nation pour avoir le

dernier sceau de la volonté publique, qui est le principe et la fin de toutes choses dans l'État. » Et, dans le journal du Cercle Social la *Bouche de fer*, il ajoute : « Ce n'est pas la représentation de tous par quelques sages librement élus, non point même la majorité qui fait la loi ; mais la totalité complète de l'association qui par son adhésion la couronne. La souveraineté est là, elle repose sur toutes les têtes et chaque homme est inviolablement monarque de sa volonté. »

La doctrine s'est propagée; car elle est exprimée le 30 mai 1791 dans une adresse des Cordeliers. Le club y déclare « que les mandataires de la nation ne peuvent en aucune manière engager sa souveraineté ni rendre obligatoires des lois qu'elle n'a pas consenties ou demandées..., qu'aucune loi sociale, politique ou morale ne peut l'enchaîner intégralement, c'est-à-dire sans le vœu uniforme et bien positif de la masse qui la compose.... A chaque session du corps législatif, les citoyens peuvent, réunis dans leurs assemblées primaires, demander la réformation de tel ou tel article de la loi, déterminer celui qu'il leur convient d'y suppléer, former des cahiers sur des objets ultérieurs, enfin... donner... une sorte de sanction à la Constitution [1] ».

Plus certaine encore que sur les revendications politiques est l'influence de Rousseau sur les revendications sociales, de Rousseau, tel que le voient les hommes de 1789, d'un Rousseau déjà légendaire. Ce fils du peuple, qui n'a jamais renié son origine, qui a aimé le peuple d'un amour infini, n'a rencontré sur sa route que l'injustice et le mépris; persécuté par les puissants et les riches, proscrit même par sa patrie, il a dû mener une vie errante et précaire. Pour ses contemporains, il est devenu une sorte d'incarnation de l'humanité souffrante, la victime expiatoire des forces d'oppression et de cruauté, une sorte de Christ, dont le calvaire est la glorification des petits et la promesse, en quelque sorte, d'une réparation prochaine.

Une pièce à laquelle on a déjà fait allusion, *les Derniers Jours de Rousseau*, jouée aux Italiens en 1790, nous donne ce Rousseau de la légende. Dans la maison modeste et propre

1. Mathiez : *Le club des Cordeliers pendant la crise de Varennes*, Paris, Champion, 1910, in-8°, p. 28-29.

où Thérèse raconte aux enfants la vie de leur père, le philosophe rentre, tenant dans ses bras de tout petits oiseaux. Surprise de Thérèse qui reproche à son mari d'enlever la liberté à ces pauvres bêtes. Comme les ennemis du philosophe, elle n'a pas compris, trompée par l'apparence. Un passereau cruel avait tué la mère : c'est pour sauver la vie des petits que Rousseau les amène en son logis : « Lorsqu'ils auront des ailes, nous leur rendrons la liberté. » C'est une allusion à ces peuples captifs eux aussi, abandonnés à eux-mêmes, dont Rousseau s'est fait l'éducateur et le maître : à eux aussi, lorsqu'il leur sera poussé des ailes, il donnera la liberté. Un ouvrier survient. Sa contenance embarrassée émeut le compatissant Jean-Jacques, qui le questionne, le presse, obtient l'aveu. Le pauvre homme a répondu d'une somme qu'il est hors d'état de payer; l'échéance est venue : il devra laisser saisir ses meubles ou se constituer prisonnier. Rousseau a sur lui l'argent qu'il vient de recevoir de son éditeur d'Amsterdam : il le donne. Émų de reconnaissance, l'autre tombe à ses pieds; mais le bienfaiteur s'indigne de ce mouvement : « Levez-vous, s'écrie-t-il, cela ne convient ni à vous ni à moi. » Rousseau meurt, après ce dernier acte de bonté. Le plus gros reproche que le critique du *Moniteur* adresse à l'auteur est d'avoir mis en scène, à ces derniers moments, l'ami et l'hôte de Jean-Jacques, Girardin : « Dans les derniers instants de Rousseau, il ne fallait pas de seigneur auprès de lui. » Rousseau appartient donc au peuple seul; même lorsque sa voix s'est tue, sa vie parle pour condamner les abus et les iniquités sociales.



D'après Rousseau, il n'existe entre les hommes qu'une inégalité réelle, l'inégalité morale; la seule noblesse est la vertu. Comme le devoir moral consiste à garder ou à reconquérir dans l'état de société ce qui faisait la beauté de l'état de nature, comme le travail est l'obligation naturelle par excellence et la condition de tous les progrès, le travail est une vertu, et par là même une noblesse. Rousseau sanctifie le labeur manuel et glorifie les humbles, surtout dans la *Nou-*

velle Héloïse, dont l'action a été si rapide et profonde : « Il l'est encore [le régénérateur de la France], dit Ginguené, par cette habitude qu'il nous a donnée de pénétrer sous l'écorce des fausses conventions sociales, par ce mépris des vains titres et des illusions de la grandeur ou de la fortune. » Dans un État bien réglé, il ne doit plus y avoir ni dépendance servile des uns par rapport aux autres, ni marque apparente d'aucune inégalité de condition. Aussi lorsque l'Assemblée Constituante, dès le début de sa carrière, supprima non seulement les ordres sociaux, mais même les titres, ne fit-elle, selon les contemporains, que réaliser un vœu formulé non par Montesquieu ni Voltaire, mais exclusivement par Rousseau : « Le décret mémorable de l'Assemblée, écrira Mercier, ce décret immortel fut le plus grand bienfait, le plus signalé du corps législatif... La philosophie de Rousseau avait préparé ce décret. »

Mais l'abolition de la noblesse laisse intactes d'autres inégalités, plus pesantes, surtout la disproportion des fortunes. Selon Rousseau, la propriété n'existe pas dans l'état de nature, où l'homme occupe seulement le sol et en a l'usufruit; elle apparaît dans l'état de société grâce à la loi qui l'institue : elle est un droit du citoyen, et non de l'homme. Mais quelque « sacré qu'il soit », ce droit de propriété n'est pas absolu ni intangible : il cesse d'être légitime quand il menace l'existence d'autrui ou celle de l'État. et le souverain doit alors intervenir pour en restreindre l'exercice et pour empêcher qu'il ne devienne un abus. Toute inégalité excessive est, d'après Rousseau, une iniquité intolérable : « C'est l'état des riches, écrit-il..., qui vole au mien le pain de mes enfants. » La fortune mène à l'oisiveté, qui est un crime : « Un rentier que l'État paye pour ne rien faire, ne diffère guère à mes yeux d'un brigand qui vit aux dépens des passants... ; tout citoyen oisif est un fripon. » Enfin la richesse énerve la force du gouvernement. « C'est sur la médiocrité seule que s'exerce toute la force des lois ; elles sont également impuissantes contre les trésors du riche et contre la misère du pauvre. » « L'idéal serait que tout le monde vive et que personne ne s'enrichisse » ; mais cela est impossible : aucune révolution n'amènerait l'égalité complète. Aussi Rousseau ne réclame-t-il pas

la mise en commun de la terre, ni le partage du sol sur de nouvelles bases. Mais il demande du moins à l'État de procurer quelque propriété à ceux qui n'ont rien, et d'empêcher par des lois sur l'héritage ou des mesures fiscales l'accroissement continu des fortunes : la puissance publique doit combattre les extrêmes, aider à la formation d'une classe moyenne. Si la doctrine de Rousseau n'est pas à proprement parler socialiste, elle témoigne nettement de préoccupations égalitaires et sociales.

Aussi ses idées ont-elles trouvé un écho assez puissant dans ce peuple révolutionnaire, si misérable, et animé d'un violent désir de revanche. Plusieurs théoriciens ont repris à leur compte les théories du maître : tel l'abbé Fauchet qui se révèle socialiste chrétien avant l'heure. « La société, écrit-il le 20 août 1791, fut bientôt troublée par l'orgueil et l'envie ; il y eut des puissants et des faibles, des riches qui avaient tout, des pauvres qui n'avaient rien, le domaine de la multitude des hommes fut envahi par quelques-uns ; ce fut alors seulement que les vices et toutes les calamités accablèrent le genre humain.... Sublime Rousseau, âme sensible et vraie, tu as entendu, des premiers, l'ordre éternel de la justice. Oui, tout homme a droit à la terre, et doit y avoir, en propriété, le domaine de son existence ; il en prend possession par le travail, et sa portion doit être circonscrite par les droits de ses égaux... ; la souveraineté nationale doit tirer les lignes de manière que tous aient quelque chose et qu'aucun n'ait rien de trop. » Hostile à l'établissement de lois agraires, à l'idée d'un bouleversement des fortunes, l'abbé déclare « qu'il est impossible de faire une vraie constitution sociale sans assurer le domaine réel d'existence à tous les membres de la société... Cet article consiste, en ce que la patrie assure à tous les pauvres valides les jouissances naturelles de la vie, avec le travail, et à tous ceux qui ne peuvent travailler la faculté de vivre et d'être soignés dans leurs besoins. » Et il termine par cette éloquente apostrophe : « O Dieu de la nature, ton ordre éternel retentit dans mon cœur ; je pousserai tous les cris de la justice contre ce crime immense !... Je crierai en pleurant de joie à la France libre : Tu reviens à la nature, tu vas nourrir tes enfants ! »

II

Telle fut l'influence de Rousseau au début de la Révolution, au temps de la Constituante. Elle ne fut pas moindre au temps de la Convention : c'est alors que lui sont décernés les honneurs du Panthéon. Déjà réclamée en 1791, la « panthéonisation » l'est de nouveau le 14 avril 1794 par une députation de la commune de *Franciade* (Montmorency), qui célèbre l' « ami des mœurs, le grand apôtre des vertus sociales, le défenseur de l'égalité ». Le président d'Eymar répond : « Aujourd'hui le nom de l'ami de l'humanité, du courageux défenseur du droit de tous les peuples retentit dans cette enceinte.... Levons-nous donc pour rendre au génie de ce grand homme ce qui lui est dû. Après avoir éclairé l'univers sur les droits politiques de l'homme en société, son amour ardent pour ses semblables l'a rendu cher à tous les cœurs sensibles, à tous les sectateurs de la philosophie et de la liberté.... La représentation nationale acquittera cette dette honorable... » Le décret est adopté sans débat; mais pour donner à la cérémonie un caractère plus solennel, on le renvoie au Comité d'Instruction publique pour en étudier l'exécution. Le 15 septembre 1794, Lakanal donnait lecture de son rapport qui débute par un éloge enthousiaste de Rousseau : « La voix de toute une génération nourrie de ses principes et pour ainsi dire élevée par lui, la voix de la république entière l'y appelle [au Panthéon]... Seul, sans appui, sans prôneurs, il osa au milieu d'un peuple endormi dans les fers professer hautement en face du despotisme la science de la liberté. Dans un temps où tous les hommages étaient pour la naissance, la grandeur, le crédit, les richesses, il fronda tous ces vieux préjugés, proclama l'égalité naturelle, mit à leur véritable place, c'est-à-dire au niveau du néant le rang et la noblesse; il heurta de front les gens en faveur, versa sur la coupable et stupide opulence tout le mépris de la sagesse et toute l'indignation de la vertu; il tira d'un injuste et avilissant oubli les professions utiles; il nous apprit à honorer le travail, la pauvreté, le malheur, à chercher dans l'humble atelier ou dans la chaumière obscure les vertus, les mœurs, la véritable

dignité comme le vrai bonheur, en un mot à dédaigner tout ce que déifiaient l'infamie et la corruption des hommes, et à couvrir de considération et d'estime ce que méprisait leur fol orgueil. » Et Lakanal soumit à la Convention un projet de solennité, dressé par David.

La fête eut lieu le 30 vendémiaire an III (11 octobre 1794). Le cortège, précédé de gendarmes, suivi de détachements militaires, partit du Jardin national (Cours la Reine) pour se rendre au Panthéon. En tête marchaient des musiciens, des botanistes, des artistes suivis des députés des sections, de mères de famille; puis, derrière un groupe d'habitants de Montmorency, d'Ermenonville, de Genève, la Convention. On portait devant elle, « comme le phare dont la lumière l'avait guidée », la statue de Rousseau tenant dans ses mains *le Contrat social*, nouveau Moïse interprète d'une nouvelle loi. Et ce fut dans toute la pompe révolutionnaire, avec ses ornements antiques et néo-chrétiens à la fois, ses chants et ses cris que les cendres de Rousseau furent déposées « au temple des grands hommes ».

Dans toute la nation, ce fut le même enthousiasme. Aussi est-ce de ce moment que l'on a l'habitude de placer l'apogée de la gloire et de la puissance du philosophe.

***

C'est une erreur. Sans doute la plupart des Conventionnels, et les plus considérables, Girondins, Robespierre, Saint-Just, Hérault de Séchelles, Siéyès sont des disciples de Rousseau; ils ont affirmé à différentes reprises un idéal et des principes qui sont voisins de ceux du maître. Hérault de Séchelles cherche à résoudre, dit-il, le même problème que Rousseau : « Trouver un gouvernement qui se resserrât à mesure que l'État s'agrandit. » Isnard proposera, avant de rédiger la Constitution, qu'on dresse un plan de contrat social, que la Convention devra accepter à l'unanimité. Mais plus encore que les Constituants, les Conventionnels sont gens pratiques, à qui l'excellence d'une théorie ne suffit pas pour qu'ils en admettent la conclusion. La gravité des circonstances leur impose du

reste la prudence. En outre ils sont plus frappés que leurs devanciers des contradictions où Rousseau s'est laissé entraîner. Une discussion qui s'engage le 10 septembre 1792 au club des Jacobins manifeste par avance l'état d'esprit qui sera celui de la Convention. Un citoyen nommé Terrasson déclare : « Quant à moi, pénétré des vérités contenues dans J.-J. Rousseau sur les diverses formes de gouvernement, et pensant avec lui que le gouvernement qui tend à procurer aux individus la plus grande liberté doit approcher le plus de la perfection, je crois que le gouvernement fédératif est le seul qui convienne à la France. » Interrompu, il insiste : « Et moi, je ne sais quelle objection on peut faire au philosophe Jean-Jacques lorsqu'il dit expressément dans son *Traité sur le gouvernement de la Pologne*, que le gouvernement fédératif est le seul qui convienne à des hommes libres réunis sous un grand empire. Or, Messieurs, si cet axiome était vrai pour la Pologne, à raison de son étendue, combien n'est-il pas plus applicable à la France dans la position où elle se trouve. J'insiste donc, appuyé de l'autorité du divin Jean-Jacques. » Mais ses contradicteurs ne désarment pas : « Je désirerais, dit l'un d'eux, qu'entrant dans la discussion, nous prissions la résolution de nous appuyer plutôt sur nos propres connaissances, sur les lumières que quatre années de révolutions ont pu donner à ceux d'entre nous qui ont pu réfléchir, que sur les autorités de quelque grand philosophe que ce puisse être. J'ai lu aussi mon Jean-Jacques et, sans l'avoir présent sous les yeux comme le préopinant, je me rappelle fort bien que le même Jean-Jacques qui regardait le gouvernement fédératif comme le seul qui pût convenir à un grand peuple composé d'hommes libres a fait aussi le plus grand éloge du gouvernement monarchique, dont il a dit que c'était le plus puissant levier qui pût exister, et qui seul était capable de soulever l'univers. » Un autre membre du club, nommé Camille, appuie l'argument. « Pour combattre Jean-Jacques, dit-il, il suffit de l'opposer à lui-même ; car s'il a dit que le gouvernement fédératif était le seul qui convînt à un grand peuple, qui voulait être libre, il a dit aussi que le seul moyen de rendre libre un grand empire serait de brûler une capitale aussi immense que Paris. »

D'ailleurs, il faut rappeler que les partis avancés n'ont pu faire œuvre législative durable, et que c'est à la Plaine, parti conservateur et bourgeois, qu'est due la Constitution de 1795.

Aussi ne retrouve-t-on guère de la pensée de Rousseau dans les institutions contemporaines. A la vérité, Condorcet, dans le projet de constitution qu'il soumet à la Convention au début de 1793, semble avoir pris pour bases les préceptes de Jean-Jacques. La souveraineté n'y est plus attribuée à la bourgeoisie, mais au peuple tout entier, qui obtient le moyen de résister à l'oppression. Le droit à l'instruction, le droit à la vie s'y trouvent également rangés parmi les droits imprescriptibles de l'homme et du citoyen. La constitution concentre entre les mains des électeurs tous les pouvoirs : les agents de l'autorité, quel que soit leur mandat, doivent être élus par eux, au même titre et de la même façon que les législateurs. Par le referendum et le plébiscite, les Français obtiennent le droit de provoquer la réforme des lois qui leur déplaisent, et de reviser la constitution. Les représentants n'ont point le caractère de délégués au profit desquels la nation a abdiqué, mais celui de mandataires qui restent perpétuellement soumis au contrôle de la masse, et obligés de s'incliner devant les ordres qu'elle leur transmet. Sur la proposition d'Hérault de Séchelles, la Convention adopta la plupart de ces dispositions. Mais la Constitution de 1793 n'était qu'un artifice destiné à calmer les insurgés des départements après la proscription des Girondins ; elle ne fut jamais appliquée. Et celle de 1795, d'un tout autre esprit, donna de nouveau le pouvoir à la bourgeoisie, fit de la représentation nationale le souverain affranchi de tout contrôle, entoura le droit de revision de réserves et de formalités qui l'annulaient pratiquement.

Bien plus, la Convention, même dans la période la plus révolutionnaire de son existence, donne des démentis éclatants aux principes démocratiques de Rousseau. Elle proclame la République, elle juge et condamne Louis XVI, sans en référer au peuple ; au 31 mai, au 2 juin, en d'autres circonstances encore, elle s'arroge le droit, que Rousseau eût réservé aux citoyens, de suspendre des députés élus légalement et validés. De même, elle organise souverainement la Terreur, restreint l'exercice des libertés et des droits, nomme, destitue arbitrai-

rement, s'oppose à ce qu'on fixe un terme à son autorité : bref, elle agit et se comporte comme si la nation entière avait abdiqué entre ses mains.

Rousseau n'a pas eu plus grande part aux réformes sociales, Sans doute, Robespierre propose à la Convention le 24 avril 1794 une nouvelle déclaration des droits, toute inspirée de Rousseau : « En définissant la liberté, le premier des biens de l'homme..., vous avez dit avec raison qu'elle avait pour bornes les droits d'autrui : pourquoi n'auriez-vous pas appliqué ce principe à la propriété qui est une institution sociale, comme si les lois éternelles de la nature étaient moins vénérables que les institutions des hommes! Vous avez multiplié les articles pour assurer la plus grande liberté à l'exercice de la propriété, et vous n'avez pas dit un seul mot pour en déterminer le caractère légitime, de manière que votre déclaration paraît faite, non pour les pauvres, mais pour les riches. » Et il lit les articles suivants : « La propriété est le droit qu'a chaque citoyen de jouir et de disposer de la portion des biens qui lui est garantie par la loi. — Le droit de propriété est borné... par l'obligation de respecter les droits d'autrui. — Il ne peut préjudicier ni à la sûreté..., ni à l'existence, ni à la propriété de nos semblables. » Saint-Just veut obliger les citoyens à nourrir autant d'enfants qu'ils ont de fois 1 000 livres de revenus, et Billaud-Varennes recommande le partage proportionnel des terres. Mais ce sont là des propos de séance, des paroles vagues. Dès que l'on arrive aux réalités, l'attitude change. Robespierre, qui en proposant sa Déclaration a seulement voulu discréditer les Girondins, désavoue ces principes. Saint-Just et Billaud-Varennes protestent qu'ils ont horreur de la loi agraire. Et la Révolution se passe, sans que l'on ait établi la moindre loi sur la propriété, l'héritage, ou même la création d'un impôt progressif. Quant aux autres mesures auxquelles, au premier abord, on serait tenté d'attacher le patronage de Rousseau, impôt forcé sur les riches, maximum, etc., l'on se convainc vite que ce sont d'anciennes pratiques, tirées par les Conventionnels de l'arsenal monarchique.



Mais, encore une fois, est-ce à dire, que l'influence de Rousseau sur la Révolution soit nulle, ou ait été si faible que l'historien ne puisse la négliger? Certains érudits l'ont soutenu. Pour M. Champion[1], par exemple, l'époque de la Convention marque déjà le déclin de Jean-Jacques. Mais c'est aller au delà du vrai. Lorsque la Convention, à son début, supprime sans hésiter tous les pouvoirs en France, que fait-elle, sinon appliquer cette idée de Rousseau, que, devant la nation assemblée et souveraine, tout s'effondre? Elle ne proclame même pas la déchéance du roi; par cela même que la Convention est, le roi n'est plus. Elle se hâte de décréter que les impôts continueront d'être levés, et la propriété d'être respectée. Elle croit donc que, devant elle, il n'y a plus qu'une table rase. Et cette théorie, sur laquelle la Convention se fonda pour juger Louis XVI, nous transporte loin de révolutions étrangères qui pourraient, au premier abord, paraître analogues. Lorsque le Parlement anglais, lorsque les Conventions américaines modifièrent l'organisation des pouvoirs publics, elles ne sentirent pas le besoin de remettre tout en question. Ce qui n'était pas aboli, durait. Il y avait continuité à travers les temps.

Si les Montagnards admettent la collaboration même impérieuse des Parisiens, la permanence et l'activité des sections, c'est parce qu'ils y sont forcés par les circonstances; mais ils trouvent la justification de leur conduite dans cette idée du *Contrat social* qu'aux heures de crise le peuple a le droit imprescriptible de faire entendre sa volonté.

Il faut aussi attribuer l'institution des cultes révolutionnaires aux doctrines de Jean-Jacques. Les philosophes du XVIIIe siècle avaient, en général, conclu à la nécessité d'une religion pour le peuple; hostiles à l'organisation catholique, ils réclament la suppression de nombreux abus et contre l'ingérence du clergé dans les affaires de l'État; mais convaincus que la foule était et resterait profondément chrétienne, ils avaient prudemment conclu au maintien de la religion catho-

1. *Jean-Jacques Rousseau et la Révolution française*, Paris, Colin.

lique. Rousseau va plus loin que les autres philosophes. Dans un chapitre entier du *Contrat social*, il fait le procès du catholicisme. Les droits et la liberté de l'individu seront en péril, tant que l'Église aura quelque part aux prérogatives de l'État, ou même tant que la foi catholique sera autre chose que la manifestation individuelle d'un élan de piété. Mais Rousseau sait bien que le peuple ne peut se contenter de pure morale; pour soutenir la morale, il faut lui donner un support religieux. Et, par religion, Rousseau entend le culte d'un Être suprême, justicier vigilant et omniscient, qui, par la crainte qu'il inspire, forcera les hommes à dominer leurs instincts, et à respecter la sainteté du contrat social. La religion de Rousseau, religion civile comme les religions antiques, sera très simple : une synthèse des religions existantes, gardant d'elles ce qui est compatible avec la notion de l'État, et nécessaire au soutien de la vie morale. Or, si la tentative de déchristianiser la France est le fait d'hommes comme Fouché, dans lesquels il est difficile de reconnaître des disciples de Jean-Jacques, si même le culte de la Raison, plus exclusivement rationnel, ne procède pas directement de l'influence de Rousseau, il en est tout autrement du culte de l'Être suprême. En l'établissant, les Conventionnels, et Robespierre le premier, ne vont pas jusqu'au bout de la pensée du maître. Le 26 floréal, un jacobin, Julien, propose au club de chasser les athées de la République, conformément aux conseils de Rousseau. Robespierre combat la motion : « Il est, dit-il, des vérités qu'il faut présenter avec ménagement; telle est cette vérité, professée par Rousseau, qu'il faut bannir de la République tous ceux qui ne croient pas à la divinité. Ce principe... ne doit pas être adopté : ce serait inspirer trop de frayeur à une grande multitude d'imbéciles ou d'hommes corrompus... » Mais le décret sur le culte de l'Être suprême est bien la mise en œuvre des idées essentielles du *Contrat social*. « Les vrais Jacobins, dit une adresse du club du 16 mai 1794, sont ceux en qui les vertus privées offrent une garantie sûre des vertus publiques, qui professent hautement les articles qu'on ne doit pas regarder comme articles de religion mais comme sentiments de sociabilité, sans lesquels, dit Jean-Jacques, il est impossible d'être bon citoyen. L'existence de la divinité, la vie à

venir, la sainteté du contrat social et des lois, sur ces bases immuables de la morale publique doit s'asseoir notre république... Rallions-nous tous autour de ces principes sacrés : on ne peut obliger personne à les croire, mais que celui qui ose dire qu'il ne les croit pas se lève contre le peuple français, le genre humain, et la nature. »

Le culte de l'Être suprême n'a pas duré, ni la souveraineté de la Convention, ou la permanence des sections; mais l'état d'esprit créé par les doctrines de Rousseau a duré. Ces doctrines soutiennent les derniers Montagnards dans leur lutte contre la réaction thermidorienne. Les théories de la souveraineté nationale, du suffrage universel et du plébiscite se retrouveront dans les idées de Siéyès et l'organisation du pouvoir consulaire.

Mais c'est surtout au point de vue social que l'action de Rousseau fut profonde. Son autorité avait été invoquée par Robespierre, par Saint-Just, par Barrère, dans des déclarations qui ne pouvaient rester inaperçues en un temps où la misère était effroyable, où les privilèges de la fortune semblaient scandaleux. Les hommes politiques refusent de passer de la théorie aux actes; mais une partie de l'opinion publique demande à l'État, au nom de Rousseau, de réaliser ce bonheur, qui est sa raison d'être, et elle donne au bonheur comme condition nécessaire, non seulement la jouissance des droits politiques, mais aussi celle de biens matériels suffisants. Comment réaliser cet idéal? On ne le sait pas au juste : les réclamations restent vagues; mais elles deviennent plus ardentes, et le communisme fait d'incontestables progrès. En 1794, dans plusieurs sections, les Parisiens décident de prendre en commun, fraternellement, le repas du soir; la hâte et l'énergie que le Comité de Salut public mit à interdire cette pratique prouvent qu'elle révélait des tendances inquiétantes. On en pourrait donner maintes preuves : le 25 brumaire an II, un administrateur du district de Saint-Pol écrit à la Convention : « ... Pauvre ou riche, tout citoyen oisif est un fripon : c'est une des pensées de J.-J. Rousseau. Hâtez-vous de noter d'infamie ces êtres inutiles à la société connus sous le nom de rentiers. — Qu'un de vos sublimes décrets les oblige à porter un bonnet vert! »

Tout ce mouvement de revendication sociale — et socialiste — aboutit à la conspiration des Égaux et Babeuf. Or Babeuf traduit devant la Haute Cour de Vendôme, cite pour sa justification les « Lettres de la Montagne » et termine sa défense par ces mots : « On ne peut te traduire devant la Haute Cour, ô immortel auteur du *Contrat social*; mais tu seras condamné par contumace! »

Ainsi, on ne peut soutenir que l'autorité de Rousseau ait agi concrètement, si l'on peut dire, sur la législation et sur les institutions révolutionnaires. Un légiste pourrait la nier. Mais elle a pénétré dans nombre d'âmes pour y mettre des idées et des sentiments dont les effets sont visibles à toutes les pages de l'histoire de la Révolution.

LÉON CAHEN

RÉCIT D'ISABELLE[1]

II

Si elle me traitait avec tant de froideur, son père, au contraire, causait volontiers avec moi. Dans cette immense maison, il était seul à me témoigner de l'amitié, et à travers tout le monde qui vivait ou passait là, sa bienveillance me faisait respecter. Il voulait que je fusse bien traitée ; et si j'excepte mes relations assez sommaires avec Béatrice, j'étais presque comme une invitée. J'ai eu depuis l'occasion de me demander s'il ne me faisait point la cour alors ; mais cette idée en ce temps-là était très loin de moi et ne m'effleura même pas. Une fois, dans les premières semaines, il s'informa si j'étais contente de l'existence que je menais, et si je n'avais à souffrir de rien. Je n'aurais pas avoué combien j'étais peinée des dédains de Béatrice ; mais je lui dis que c'était une mauvaise chose pour moi, qui étais pauvre, de vivre dans un milieu si riche ; qu'on s'y accoutumait trop aisément ; et que peut-être je ferais bien de n'y point trop demeurer, car je craignais qu'à la longue, il ne m'en vînt des regrets ou des désirs dont j'aurais honte et dont je ne voulais pas. Tout cela très sincèrement, avec un mouvement de confiance, comme s'il allait comprendre et m'approuver. Je vis qu'au contraire ce scrupule de conscience lui paraissait naïf, déplacé, un peu sot

1. Voir la *Revue* du 1er juin 1912.

peut-être. Au point que je me demandai avec effroi, si vraiment il était si peu important que je fusse au fond de l'âme telle ou telle : car déjà j'avais remarqué que ce qui jadis au couvent avait le plus de prix, dans ce monde nouveau était ignoré et ne comptait pas... Mais pour ce qui est de M. d'Omeuse, en ce temps-là, je l'admirais ; il est certainement très supérieur à tous les gens qui l'entourent, non pas oisif comme les autres, mais levé chaque matin de très bonne heure, et absorbé par ses affaires ; sa conversation est frappante, forte, d'un certain tour direct impossible à trouver ailleurs ; l'esprit libre, ouvert ; en même temps un air de dignité imposante, et, à part une certaine bienveillance qui ne s'étend pas au delà de ce qu'il voit, un grand mépris de tout.

Les premiers jours que je passai dans l'hôtel d'Omeuse, je fus surtout frappée du luxe qui y régnait ; ce n'est que peu à peu que je remarquai le caractère étrange de cette famille ; ou plutôt ce n'est pas une famille, mais quelques personnes accoutumées à habiter ensemble, presque sans lien. La comtesse, dans cette maison, trouve le moyen d'avoir une existence retirée et presque claustrale. Elle occupe au premier étage sur les derrières de l'hôtel un appartement isolé qui donne sur le jardin ; elle y passe ses journées, accordant le moins de temps possible aux relations mondaines, et même aux siens. Elle est très pieuse et s'occupe d'œuvres ; on la dit entièrement dans la main des prêtres, et de fait, il y en avait constamment qui se rendaient chez elle. Elle semblait offusquée par le faste qui l'entourait, et avait l'air de ne pas vouloir seulement y porter les yeux. Toujours effarée, mystérieuse, et le regard presque craintif. Il est probable qu'au fond d'elle-même, et en silence, elle juge très sévèrement ce qui se passe autour d'elle ; on dirait qu'elle voit le mal partout. Aux fêtes et aux réceptions, elle ne paraissait même pas. Pour moi, jusque dans les derniers jours, on aurait cru qu'elle n'avait pas seulement remarqué ma présence. Peut-être a-t-elle aimé ou admiré son mari autrefois, mais depuis l'exil de sa seconde fille Édith, quoiqu'elle demeure timide devant lui, la brouille est certaine. Vous savez sans doute que le comte n'a jamais pu supporter près de lui cette enfant idiote, et qu'il a fini par la reléguer chez des religieuses à l'étranger... Quant à

son fils Maurice, je l'ai aperçu très rarement. En sortant de l'École polytechnique, il s'est occupé quelque temps des affaires de son père, puis s'est tout à coup séparé de lui; ils ne s'entendent plus. Il est officier dans une garnison de l'Est; il ne vient que pour certaines grandes occasions, parle peu et ne reste pas. Il a la belle stature de son père, l'air énergique, décidé comme lui, mais avec quelque chose de plus reposant dans la physionomie. C'est comme un étranger dans la maison. Il est en froid avec Béatrice, qui ne lui a point pardonné sa rupture avec le comte, et le blâme que cette rupture semblait signifier.

Béatrice a une confiance absolue en son père. Tous les deux sont orgueilleux, autoritaires, même violents; cependant je ne sais par quelle entente tacite, ils ne se heurtent point. Béatrice est, je crois, la seule personne pour laquelle le comte serait capable de dévouement; mais il est beaucoup plus intelligent qu'elle, qui a des préjugés sur toutes choses. Ils sont l'un et l'autre indifférents aux souffrances d'autrui; cependant le comte est plus excusable, car sa vie est une lutte incessante, tandis que Béatrice, qui est oisive, a du mépris pour les gens qui sont malheureux comme si leur malheur même les classait au-dessous d'elle.

Telle est à peu près cette maison : ajoutez un défilé continu de visiteurs et d'amis, ajoutez des soirées, des dîners — et malgré tout cet éclat un fond médiocre, vulgaire et quotidien, qui appelle l'ennui. Je m'étais, je ne sais pourquoi, imaginée en arrivant que, dans une demeure si privilégiée par la fortune, il devait régner une noblesse de sentiments rare et choisie. Mais rien de pareil : au contraire une existence uniquement matérielle, perdue dans le présent et dans des plaisirs sans bonheur.

Au début je m'étonnais que tant de gens pussent demeurer paisibles et satisfaits dans ce grand oubli de leur âme. Mais peu à peu ce bonheur facile et ce laisser-aller s'insinuent dans le cœur, et malgré soi on sent grandir le prix de la puissance et de l'or; s'ils manquent, il semble que tout manque; on s'aperçoit que le reste décline et ne fait plus contrepoids. Au milieu des mensonges d'un luxe qui ne devait jamais m'appartenir, je retrouvais ce sentiment que depuis quelques

années j'avais partout d'être comme en exil, et je souffrais d'une privation amère sans que j'eusse pu dire ce que je voulais au juste, car ces images de la richesse, qui ébranlaient mes rêves, ne les remplissaient pas.

Certains soirs où l'on donnait des fêtes, — auquelles je ne voulais pas assister — je voyais de ma fenêtre, dans la cour, le remuement des automobiles et des équipages à travers une demi-obscurité traversée d'étincellements et de reflets; des toilettes éclatantes comme des fleurs, apparues un instant sous la lumière de la marquise; une rumeur venait des salons, percée d'un chant de violons, faible comme un grelot lointain. J'éprouvais alors une détresse à sangloter; non que j'eusse voulu me trouver au milieu de la fête, car je savais que je ne m'y plairais point — ni que j'eusse souhaité être une des personnes qui y assistaient, car je ne les enviais point; mais c'était un désir démesuré et vague qui allait ailleurs, peut-être vers quelque don absolu de moi-même, non précisément vers l'amour car je n'aimais personne, non plus cependant vers les choses divines comme autrefois, car il faut pour cela une pensée intacte, sévère, tandis que j'avais l'âme amollie, et comme chargée de trop violents parfums. Plusieurs fois dans ce temps-là j'ai repensé avec mélancolie à l'éducation que j'avais reçue : pourquoi ces images d'une félicité splendide, dont on ne se défait plus? ce besoin de clartés par delà ce qu'on voit, et cet ensemble de sentiments qui ne peuvent jamais s'ajuster à la vie? Je me voyais destinée à une sorte de déconvenue perpétuelle, et je venais peu à peu à souffrir de cette âme qu'on m'avait donnée.

Au bout de deux ou trois mois, je fus moins dépaysée au milieu des amies de mademoiselle d'Omeuse, qui toutes me marquaient de la sympathie. Les jours où elles se réunissaient dans le salon de Béatrice, elles me réclamaient si je n'étais point là; je venais donc, mais je venais plutôt à contre-cœur. On eût dit que Béatrice était presque offensée personnellement si l'on avait quelque attention pour moi. Souvent, si l'une de ces jeunes filles s'attardait à causer avec moi, elle interrompait d'un mot sec, ou même d'un ordre qu'elle me donnait, comme pour marquer que j'étais une égale tant qu'elle y consentait, une servante si elle aimait mieux. Cela me peinait jusqu'aux

larmes, surtout dans les commencements où je désirais tant lui plaire. Mais qu'y faire? elle-même me commandait de venir à ces réunions. Lorsque ses invitées me parlaient, j'aurais voulu les prier de me laisser à l'écart, tant j'avais peur de la mécontenter, et j'étais réduite à épier sur son visage les effets de l'amitié qu'on me témoignait.

J'ai cru remarquer qu'elle était surtout vexée de quelques compliments qu'on m'avait adressés. Elle est grande, avec l'air naturellement noble, altier, la taille parfaite ; mais les traits de son visage sont un peu rudes; je pense que dans son entourage on me trouvait une physionomie plus agréable que la sienne, et qu'elle ne pouvait le supporter. Cependant il me fallut longtemps avant d'en rien soupçonner. Pour la seconde de ces réunions à laquelle j'assistai, je voulus m'habiller de façon plus modeste que la première fois afin d'éviter la gêne de ne pas me sentir à mon rang; je pris une robe un peu chétive, et de couleur terne, que j'avais apportée de province; et, mise de la sorte, j'allai me montrer à mademoiselle d'Omeuse, avant de me rendre au salon. Je la rencontrai dans la galerie qui menait à ma chambre; elle m'examina, les lèvres pincées, avec une moue de dédain; je voyais en face de moi dans une glace ses yeux qui allaient de haut en bas, puis de bas en haut, et elle termina par me dire d'un ton maussade :

— Enfin, tout vous va, tout vous va...

Au lieu de m'appeler Isabelle, elle me désignait souvent par le diminutif de Belle; mais comme tout le monde se servit de ce nom, passé dans l'usage il cessa bientôt d'être méchant.

Cette antipathie si injuste qui allait croissant, me désolait; souvent je formais le projet de partir, mais je prévoyais que le comte s'y opposerait.

Parmi les amis de mademoiselle d'Omeuse se trouvaient quelques jeunes gens, dont l'un marquant par son nom et aussi par sa personne : c'est le comte de Coisly. Il devait avoir vingt-quatre ou vingt-cinq ans; il était alors très assidu dans l'hôtel; il était laid et mal bâti, malgré cela, séduisant. Ses manières sont empreintes d'une distinction admirable. Sans doute il passe sa vie dans les salons et en compagnie de jeunes femmes, et il y a pris une habitude

de s'appliquer à plaire dont il ne se défait jamais; on le dirait constamment en train de manœuvrer sur un terrain difficile. En même temps dédaigneux, glacé, blasé, poli. Il a de la malice dans le regard, et de l'esprit quoique toujours pour des détails. Il m'a fait l'effet d'être insaisissable, fuyant, peut-être perfide. Enfin tel qu'il était il avait du succès, et la plupart des jeunes filles qui venaient là en paraissaient fort entichées. Pour elles, elles étaient charmantes, surtout quand on les voyait nombreuses, et ensemble; peu ou point qui fussent réellement belles, mais toutes remplies de grâce, habillées en perfection, parées, et ayant spontanément les attitudes les plus élégantes et les mouvements les plus jolis. Les jours de réception, il y avait dans le salon de mademoiselle d'Omeuse un va-et-vient léger de personnes, un bruissement de conversations et d'étoffes; dans la belle saison, le salon étant situé au rez-de-chaussée, on ouvrait les fenêtres toutes grandes sur la pelouse claire du jardin. Chaque nouvelle arrivante demandait qui est venu, qui n'est pas venu, qui viendra encore; pourquoi telle ne viendra pas, où chacune va aller tout à l'heure; c'était tout. Après cela on goûtait, et il courait autour de la table un rire flûté, mobile, insignifiant, qui naissait et mourait de rien. On se serait cru chez des poupées faisant la dînette une fois de plus. Elles avaient l'air de ne se demander les unes aux autres que d'être luxueusement vêtues et délicieuses à regarder. Cependant en partant elles laissaient après elles un grand vide... Ajoutez qu'elles avaient chacune quelque flirt en tête, qui était le plus grave de leurs soucis.

M. de Coisly était particulièrement lié avec mademoiselle d'Omeuse, néanmoins il semblait faire un peu la cour à toutes ses amies. Je pense que Béatrice aurait désiré qu'il la demandât en mariage; il a un grand nom, plus tard il sera duc; c'est de quoi lui plaire. Peut-être aussi l'aimait-elle réellement: je ne m'en doutais pas alors : comment aurais-je imaginé un sentiment sincère à travers tant de frivolité?

Lui en tous cas, dès les premiers jours, fit mine de me distinguer et de me prendre en amitié. Comme s'il avait deviné la sensation de gêne que j'éprouvais, il affecta de se comporter avec moi exactement comme avec les autres jeunes filles qui étaient là, et de la sorte il donna le ton à tout le monde.

Si Béatrice me faisait une observation cassante, au lieu que les autres personnes se dérobaient, lui sans se gêner lui adressait froidement quelque impertinence où se lisait l'intention de me venger. Il s'occupait de moi, me regardait, venait me dire quelques mots, me demandait mon avis — tout cela presque sans qu'il y parût, et avec une dextérité surprenante, car en un clin d'œil il était près de moi, à point pour ce qu'il voulait, et aussitôt plus loin, en somme discrètement. D'ailleurs il ne m'inspirait aucune confiance, et l'idée ne me venait pas qu'il pût avoir de l'inclination pour moi. Ce manège qu'il avait dû faire déjà cent fois me paraissait hypocrite, puéril; néanmoins je ne pouvais m'empêcher de le remarquer et d'y faire attention. Aussi je me tenais sur une grande réserve. Il aurait dû se rendre compte que ses avances risquaient de me nuire, et pouvaient me compromettre même sans que j'y eusse donné le moindre signe d'assentiment. Mais il ne s'en souciait guère, je crois... Un jour qu'il s'amusait à prendre tour à tour les mains de chacune des amies de Béatrice, pour y lire leurs sentiments et leur avenir — elles s'y prêtaient d'autant plus volontiers que ce n'était qu'un prétexte à compliments — comme je le voyais obliquer peu à peu vers moi, redoutant ce colloque prolongé, je me levai et je sortis.

Une autre après-midi, à très peu de jours de là, comme ces jeunes filles faisaient de la musique, elles me demandèrent si je savais chanter; je répondis que je connaissais des chansons de ma province ; aussitôt elles de déclarer que c'était précisément là ce qui les intéresserait le plus, et qu'elles voulaient les entendre. Elles m'entourèrent, me prièrent; je cherchai un signe d'approbation de mademoiselle d'Omeuse, mais elle se tenait à l'écart et ne parut pas voir ma question. Enfin je me décidai à chanter, j'eus du succès, tout le monde me félicita, et M. de Coisly avec un empressement particulier. C'est alors seulement que je rencontrai le regard de Béatrice, immobile et froid.

Aussitôt après on passa dans la salle à manger pour goûter; à peine était-on assis que mademoiselle d'Omeuse se plaignit à haute voix qu'il manquait quelque chose sur la table, je ne sais plus quoi. Puis s'adressant à moi d'un ton coupant :

— Belle, vous auriez dû vous occuper de cela, au lieu de tant vous faire admirer. — Ces derniers mots bien détachés et cinglants.

— J'y vais, — lui dis-je, — et je voulus me lever.

— Non, restez là, — dit-elle, — c'est trop tard à présent.

Elle donna l'ordre à un domestique, et ajouta un geste d'impatience comme on fait en présence d'une personne qu'on ne peut plus supporter.

Tout le monde avait entendu, avec stupeur, je crois. Il y eut encore quelques bruits de conversation, sans doute prolongés à dessein ; puis un silence implacable qui faisait mieux paraître ce qu'elle avait dit.

J'étais si humiliée et révoltée que je voulus m'en aller ; mais ma voisine me retint doucement à ma place, de sorte que je demeurai là, baissant la tête, et sentant que malgré mes efforts des larmes venaient se suspendre à mes cils.

Le goûter se termina vite, sans que la gaîté fût revenue. Je pense qu'en général on désapprouvait mademoiselle d'Omeuse. Quand on fut de retour dans le salon, une de ses amies lui parla quelques instants à voix basse, évidemment à ce propos. Je me trouvais à quelques pas. Alors il se passa une chose absurde.

M. de Coisly s'approcha de Béatrice et lui dit en me désignant :

— Béatrice, vous vous conduisez très mal envers cette petite.

On fit cercle aussitôt. Béatrice le regarda d'un air de défi.

Il continua tranquillement :

— Vous devriez avoir honte.

Puis d'un ton presque impératif :

— Il faut lui faire des excuses, Béatrice... maintenant.

Mademoiselle d'Omeuse parut suffoquée à cette seule idée. Mais lui toujours aussi calme, et comme si la chose allait s'accomplir le plus simplement du monde, voulut me prendre la main pour me mettre devant mademoiselle d'Omeuse. Au contraire je me retirai, voyant quelle folie il faisait. Je ne lui avais du reste aucune reconnaissance, car je ne pensais pas qu'il y eût dans sa conduite générosité toute pure. J'avais le sentiment qu'il ne s'agissait pas réellement de moi, mais d'une querelle entre eux, d'une sorte de brouille d'amants, et de

quelque soumission obscure exigée de Béatrice, dont je fournissais la circonstance. Mademoiselle d'Omeuse avait sur le visage une expression d'amertume outrée. Cela dura quelques secondes ; mais, comme je m'étais éloignée, la scène se termina là. Ensuite on s'appliqua à ne se souvenir de rien.

Le lendemain matin, vers dix heures, j'allais entrer comme à l'ordinaire chez mademoiselle d'Omeuse, lorsque j'entendis de l'antichambre un bruit de conversation. Je m'arrêtai. D'abord la voix du comte, conciliante :

— Voyons, — disait-il, — c'est grave cela... Il faut réfléchir. Tu me contrarierais...

Mais Béatrice l'interrompit avec vivacité.

— Non, tu ne sais pas ce qu'il en est. — D'abord cet arrangement ne m'a jamais convenu, et à présent je n'en veux plus. J'aime mieux ne pas te dire les raisons.

Puis à nouveau la voix du comte. Mais je n'en voulus pas entendre davantage. Je ne doutai point qu'il s'agìt de moi, et vraiment je ne pouvais m'en étonner; cependant cela me fit mal presque physiquement. Je m'éloignai, et je retournai dans ma chambre. J'y réfléchis toute la matinée. Un peu avant midi, j'allai chez le comte et je me fis introduire dans son bureau. Je lui déclarai que j'étais décidée à partir. Il montra de l'étonnement. Je lui expliquai que Béatrice avait toujours été avec moi cassante, hautaine, en dépit de mes efforts pour lui plaire. Il protesta, me dit que je la connaissais mal, qu'elle serait fâchée de mon départ.

Je lui répliquai en racontant ce que j'avais entendu le matin même. Mais lui sans se troubler me dit que je m'étais trompée, qu'il n'était pas question de moi. Je fus déconcertée, mais il s'exprimait avec tant d'assurance que je le crus. Il ajouta que lui du reste ne pourrait consentir à mon départ, qu'il s'était habitué à ma présence, qu'il y tenait, que de toutes façons il s'arrangerait pour que je ne m'éloigne pas de Paris. Mais j'étais si étonnée de ce qu'il avait dit au sujet de la conversation du matin, que je ne faisais plus guère attention à ses paroles.

Il se trouva qu'à ce moment Béatrice parut.

Elle s'arrêta sur le seuil, surprise de me voir là. Je m'avançai vers elle et je lui dis qu'étant entrée le matin chez

elle, j'avais entendu qu'elle causait avec son père, et j'avais saisi quelques mots durs et cruels que j'avais cru d'abord s'appliquer à moi ; qu'en conséquence j'avais voulu m'en aller de la maison; mais M. d'Omeuse venait de m'apprendre que je m'étais trompée et qu'elle ne parlait point de moi.

Je vis à ces mots tous les traits de son visage se contracter.

— Mais non, — murmura-t-elle, — assurément non...

J'étais émue, je voulais lui dire qu'elle m'avait toujours jugée mal, que si jamais je l'avais blessée, c'était bien malgré moi et par ignorance uniquement. Mais comme je commençais ainsi, un coup d'œil rapide qu'elle échangea avec son père me montra clair comme le jour qu'ils me trouvaient bien naïve et que tous les deux venaient de mentir. Je fus si saisie que ma phrase commencée s'arrêta net. Ils virent que j'avais lu dans leur regard; il y eut quelques secondes de silence et d'immobilité, puis je sortis.

J'étais dans un grand embarras. Il était grave de m'éloigner de ma propre volonté et contre celle de M. d'Omeuse, étant donnée surtout la dépendance de mes parents par rapport à lui; et puis, que faire ? où aller? Toute l'après-midi je restai chez moi hésitante et troublée.

Le soir vers sept heures, je descendis et je rencontrai le comte dans un des salons du rez-de-chaussée. Il vint vers moi et me redit avec vivacité le regret qu'il aurait de mon départ. Nous causâmes quelque temps dans l'embrasure d'une fenêtre. Il me représenta ce que je lui avais moi-même exposé à Maille, combien ma situation était pénible dans ma famille, et tous les embarras qui m'attendaient. Il me dit que pour son compte il aurait un réel chagrin à ne plus me voir, ajoutant beaucoup de compliments. Son insistance, son ton pressant dépassaient ce que j'avais attendu. Il me demanda si je n'avais pas d'amitié pour lui; je lui répondis loyalement que si, qu'il était une des bien rares personnes qui m'eussent témoigné un réel intérêt, que je lui en serais toujours reconnaissante, mais que l'hostilité de Béatrice m'était trop douloureuse pour que je pusse demeurer auprès d'elle.

Il me dit alors qu'il ne voulait pas m'imposer ce sacrifice, qu'il me demandait seulement de rester à Paris, que je pouvais choisir d'y vivre où et comme je préfèrerais, que je n'avais

qu'à exprimer un désir à cet égard pour qu'il fût aussitôt comblé. Cela du reste exprimé de façon suffisamment discrète; de telle sorte que je ne fus choquée par aucune idée précise, et, que dans le trouble où j'étais, je ne compris même pas très bien. Cependant, instinctivement, j'eus peur; sa présence m'avais toujours impressionnée; l'obscurité avait peu à peu envahi le salon; prise d'effroi je lui dis brusquement :

— Mais non, je veux m'en aller...

— Où ? — fit-il sèchement.

Je répliquai :

— Eh bien! chez mes parents...

Ces mots tombèrent timidement dans l'ombre; il n'y répondit même pas, et je sentis tout ce qu'ils évoquaient pour lui d'images dédaignées.

La conversation s'acheva là-dessus. J'étais ce soir-là si désemparée que, une heure après, comme on sortait de table, le comte s'étant approché de moi, et m'ayant demandé si j'étais fâchée de quelqu'une de ses paroles, je fis sottement signe de la tête que non. Sans rien répondre de plus, je me retirai.

Vers dix heures, comme j'étais chez moi, une femme de chambre que je ne connaissais pas, frappa à ma porte et entra. Elle me remit un billet de madame d'Omeuse, qui me priait de venir immédiatement chez elle, en me faisant conduire par la servante. J'obéis. Nous descendîmes par un escalier de service, et nous atteignîmes par les derrières de l'hôtel l'appartement de la comtesse. Jamais encore elle ne m'avait demandée chez elle, et j'étais intriguée. On m'introduisit dans un boudoir long et étroit, orné de tentures sombres, et éclairé par deux candélabres chargés de bougies. J'y restai seule un instant; il y avait partout des objets de piété, des croix, plusieurs prie-Dieu. La comtesse entra, toute vêtue de noir. Elle que j'avais toujours vue effacée, repliée sur elle-même, je la trouvai au contraire agitée, excessive dans ses paroles et ses gestes, même bizarre, inquiétante.

Elle vint vivement vers moi, me prit les mains et répéta à plusieurs reprises lentement :

— Mon enfant! mon enfant!... Chaque fois avec une intonation différente, reproche, pardon, cri d'alarme.

Je me demandai d'abord si elle perdait l'esprit. Mais je vis bientôt qu'il n'en était rien, et que simplement elle était au courant de la conversation que j'avais eue le soir avec le comte, soit que peut-être elle se fût trouvée là par hasard, mais plutôt parce qu'elle avait été renseignée par l'espionnage des domestiques.

Elle reprit avec plus de douceur :

— Alors, comment? pure, intacte, sage! qui l'aurait cru? Pas une petite rouée! aveugle seulement...

Puis avec un nouvel éclat :

— Mais vous ne voyez donc rien? vous n'avez donc jamais ouvert les yeux? ces yeux, — ajouta-t-elle en levant la main vers mon visage d'un geste presque affectueux. — Alors qu'êtes-vous venue faire ici, où il n'y a que vice et perdition? Coisly! M. d'Omeuse! Ma pauvre petite, il faut sauver votre âme; allez-vous-en, partez le plus tôt possible; faites n'importe quoi ailleurs. Heureuse que je suis de vous avoir prévenue à temps!

J'étais véritablement stupéfiée; je me demandais s'il était vrai que je fusse ainsi au bord d'un abîme, sans m'en douter.

Elle me fit promettre que je partirais. Je lui dis quelques mots de sa fille : pour toute réponse elle se contenta de répéter plusieurs fois le nom de Béatrice sans bienveillance.

Elle me demanda si j'étais restée pieuse; elle voulut me mettre dans les mains un petit crucifix, et me faire prier avec elle; mais je refusai. Encore à présent je me demande si elle n'avait pas la tête un peu faible.

Elle tint à me remettre une enveloppe préparée à l'avance dans laquelle il y avait de l'argent. Je ne voulais point accepter; mais elle insista avec tant d'autorité que je cédai. « Cela vous aidera », disait-elle. Plus tard, quand j'ouvris l'enveloppe, je vis qu'elle contenait une somme insignifiante; — non que j'accuse sa générosité, mais sûrement elle n'avait pas beaucoup d'expérience de la vie, ni de quoi que ce fût.

De retour dans ma chambre, je ne pus dormir de toute la nuit, tant cette scène imprévue, théâtrale, m'était entrée avant dans l'esprit. Comment ne pas ajouter foi aux craintes de la comtesse? Je me voyais entourée de dangers et de pièges obscurs; comme à elle, le mal m'apparaissait partout, peut-

être à tort, peut-être avec raison. J'avais hâte de m'éloigner, et l'impression que j'avais reçue était si forte que jusqu'à mon départ même, il me fut impossible d'en accueillir une différente.

Le lendemain, quand je vis le comte, j'eus un mouvement d'effroi, qu'il remarqua. Je lui annonçai ma résolution nouvelle; il protesta; mais il s'aperçut vite qu'aucune objection ne m'atteignait.

— Enfin, d'où vient ce changement? dit-il, — que s'est-il passé?

Je ne répondis pas. Il finit par prendre un ton hostile et glacé, comme un homme offensé, qui pourtant aurait un jour le dernier mot. Mais je ne faisais attention à rien.

Quant à Béatrice, dès qu'elle connut mon prochain départ, elle parut ne même plus me voir; pas un mot, pas un regard, même point d'adieu; une indifférence totale : je n'existais pas.

Encore une fois je fus à table avec eux. La comtesse avait repris ses mêmes façons silencieuses et secrètes. Elle se retira dès le déjeuner terminé, sans m'adresser la parole, sans s'enquérir de rien, aussi étrangère que jamais à ce qui se passait autour d'elle.



Ainsi me voilà à nouveau dans ma famille; c'était la même maison, la même existence, mais dans ce décor immobile je me retrouvais bien changée. Il me sembla alors que je jetais autour de moi un regard nouveau, sans illusions. Ce n'était point lassitude, car je sentais au contraire en moi plus de désordre et presque plus de violence; mais j'avais dans l'esprit une clarté froide, avec une certaine volonté méchante de voir toutes les choses telles qu'elles étaient... Je ne raconterai pas le détail de ce temps-là; j'aurais trop l'air de vouloir excuser ce qui est arrivé; mais réellement j'étais très malheureux; ma vie me paraissait vide, condamnée, et il est arrivé ceci, que par défaut d'espoir, j'ai perdu peu à peu toute ma fierté, je me suis considérée moi-même et mon existence à venir comme une chose sans importance, perdue et déjà

sacrifiée ; oui, c'est cela qui est cause de tout, qu'il ne me parut plus y avoir d'importance à ce que le hasard vînt et fît de moi ceci ou cela.

M. d'Omeuse écrivit à mon père que j'étais partie contre sa volonté, au mépris de ses services anciens et de ce qu'il était encore disposé à faire pour moi. Il passa quelque temps à Maille à l'automne, mais contrairement à son habitude il ne vint point nous voir : chez nous que d'attentes déçues ! que de réflexions à ce sujet ! que de commentaires ! Mon père, inquiet et mécontent, ne me ménageait point les observations désagréables. Cependant j'avais de la répugnance à raconter les circonstances de mon départ. Je cherchais quelque autre situation, mais avec dégoût, et à l'égard de la vie même je n'avais que du dégoût. Je ne peux dire dans quelle mélancolie je passai cet été, la sorte de nuit qui était sans cesse devant mes yeux, ce désespoir au fond de mon cœur comme une masse lourde qui attirait tout à soi, ce refus de consolation...

J'avais cependant retrouvé Geneviève. Elle était à Pougues chez ses parents ; son frère, venu en congé de Paris, y passa quelques mois aussi. Je les voyais souvent.

Toutefois au début l'accueil de Geneviève m'étonna, car j'y lus une sorte de sévérité nouvelle, au lieu de ses manières d'autrefois qui semblaient appeler l'intimité et de parfaites confidences. Je lui dis quelques mots de mon séjour à Paris ; mais elle fronça aussitôt les sourcils d'un air mécontent, et en même temps, comme nous marchions l'une près de l'autre, elle me prit le bras et le serra, marque d'amitié, de protection peut-être... Je ne lui parlai plus sur ce sujet. Je ne sais quelles réflexions elle avait faites pendant les années qui nous avaient séparées ; mais elle semblait à présent davantage repliée sur elle-même, plus uniquement pieuse, plus close aux choses extérieures, avec plus de rigidité dans l'esprit : assurément toujours bonne, affectueuse, délicate, et cependant jamais rien qui parût fléchir vers ma détresse. Je n'osais la lui confier ; j'avais peur de creuser entre elle et moi des abîmes ; cependant je crois que peut-être elle devinait, peut-être même elle savait trop... Il y avait entre nous de longs silences, mais point pénibles, car je n'ignorais pas la voie de ses méditations, et

bien que je n'eusse plus d'ardeur à la suivre, j'avais à ses côtés un sentiment de bien-être comme en face d'un horizon très largement ouvert. Je passais souvent l'après-midi chez elle ; nous nous tenions dans le jardin, sous les arbres ; Albert venait s'asseoir près de nous pour lire ou causer ; c'étaient des heures calmes. Quelquefois nous restions sans rien dire, suivant chacun nos pensées ; elle, absorbée, le regard immobile, profond, comme fixé sur un monde invisible que je reconnaissais bien pour en avoir autrefois eu moi aussi dans les yeux le reflet limpide et la nostalgie.

Albert était un peu plus jeune qu'elle, mais jeune surtout par le caractère, et elle avait gardé de leur commune enfance l'habitude de le considérer un peu comme un enfant. A l'exemple de sa sœur, il me montrait beaucoup d'amitié. Lui seul dans leur maison paraissait comprendre la sympathie que Geneviève avait pour moi : cependant, à vrai dire, il ne la comprenait pas... Je le devinais infiniment faible, incertain, délicat, presque maladif ; peut-être m'aurait-il moins plu s'il ne s'était pas rencontré un accord entre sa nature profonde et mon découragement d'alors. Je causai avec lui ; il connut la désolation où j'étais, l'amertume des dernières années, tout ce qui était silence avec Geneviève ; il écoutait, approuvait, ajoutait peu ; il me disait qu'il s'ennuyait à Paris, y vivait très seul, craignait ses camarades qu'il trouvait grossiers. Il aimait à se tenir près de Geneviève et de moi, lui-même presque féminin dans ses manières, point gênant, ne parlant guère. J'allais voir Geneviève quand je pouvais. Il y avait dans leur jardin un ruisseau qu'on avait, sur une certaine distance, creusé et élargi en canal. Nous nous asseyions près de là ; on voyait l'eau du ruisseau arriver en courant, fraîche, filant droit entre ses rives de pierre, puis s'étalant en une surface polie : cela retenait les yeux sans fin. Geneviève se mettait d'ordinaire entre nous ; et de cette habitude d'être ensemble il naquit d'abord une entente douce. Puis peu à peu je devins certaine qu'Albert m'aimait ; non qu'il eût rien dit, rien témoigné ; mais ses gestes, ses attitudes, ses volontés, qui pour d'autres étaient des gestes, des attitudes quelconques, je voyais avec évidence qu'ils étaient inspirés par moi. Je lisais derrière, j'en découvrais le sens caché ; pour ainsi dire je me voyais au centre de tout ce

qu'il faisait : et moi, d'ordinaire si soumise à ce qui m'entoure, que tout ravit ou désole, j'étais touchée de me trouver à mon tour souveraine de la peine et de la joie. Je lui en savais gré infiniment; et ainsi, dans le silence, dans l'ombre, presque malgré nous, il se créa entre lui et moi une entente nouvelle et particulière, qu'ignorait Geneviève. J'aurais souhaité que cela durât longtemps, toujours, cet accord double avec lui, avec elle, cet accord double qui m'environnait de profonds échos. Mais déjà cependant je pressentais que cette harmonie allait se rompre : car mes pensées peu à peu inclinaient et versaient toutes d'un seul côté... Oui, c'était ainsi, dans le silence, dans la paix, sans qu'il y parût... C'est étrange qu'un tel événement, quand on l'a vécu soi-même, de l'intérieur pour ainsi dire, et qu'on y a jeté une fois un regard ébloui, semble une chose neuve et unique même quand c'était la plus banale histoire du monde.

Albert devait retourner à Paris au début d'octobre et déjà je prévoyais avec angoisse le vide que ferait son départ. Il aurait fallu sans doute ne plus venir, l'éviter, le fuir; je savais qu'une telle inclination serait sans issue acceptable; je le connaissais faible de caractère, incertain là où il aurait fallu un grand courage; je savais aussi que ce n'était point lui qui pourrait recevoir toute mon âme, qu'il n'y aurait jamais une unité véritable de nos sentiments, rien d'absolu, rien d'éternel. Alors pourquoi m'attarder? à quoi bon? Cependant je laissais passer et s'enchaîner les heures; je fermais les yeux sur moi, sur ce que j'étais, sur mes volontés anciennes et familières, comme si j'avais trouvé une joie amère, un arrière-goût de liberté et de vengeance à cet entraînement hors de mon passé. C'est ainsi que peu à peu il devenait puissant sur moi, fort de mon désespoir, de ma lassitude, de mon désir étouffé de vivre, lui cependant faible, frêle, chancelant, mouvant, faible par lui-même, mais fort pour moi.

Lorsque j'étais restée un peu tard chez eux, souvent ils m'accompagnaient tous les deux du côté de ma maison, ou bien quelquefois Albert seul. Or, un soir de cette fin de septembre, deux jours avant son départ, comme je m'en retournais vers sept heures, et qu'il était déjà nuit, il m'accompagna seul parce qu'un orage menaçait. Il faisait une chaleur

lourde et immobile, et le ciel était chargé de nuages. On entendait dans l'obscurité de grosses gouttes de pluie crépiter sur le feuillage le long de la route. J'étais troublée ; nous marchions vite, en silence, et à mesure que ce silence durait et s'aggravait, je redoutais davantage les paroles qu'Albert pourrait dire. Nous arrivâmes ainsi jusqu'à une petite distance de ma maison ; je l'engageai à retourner chez lui pour éviter l'orage, et je lui tendis la main. C'est alors que brusquement, d'une voix pleine de sanglots, il me dit son désespoir de partir, ce qu'il avait éprouvé auprès de moi depuis longtemps, enfin ce que j'avais deviné et je savais déjà. Il avait retenu ma main, et la serrait ; il avait l'air de vouloir être protégé contre sa peine. J'étais en face de lui, interdite, sans mouvement ; et si j'étais bouleversée ou au contraire glacée et indifférente, je ne le savais même pas : en tout cas non point déchirée de sentiments contraires, non point traversée d'espoirs ni de remords, mais l'âme immobile et hors d'atteinte comme en un instant unique de songe et de fatalité. Et à ce moment les nuages s'étant ouverts tout à coup, et ayant montré un grand morceau de ciel clair d'astres, je ne remarquai presque plus rien d'autre que cette tombée d'étoiles dans mes yeux.

Puis les gouttes de pluie se firent plus lourdes et plus nombreuses. Nous nous séparâmes ; il s'éloigna, courant presque, et j'entendis sur le chemin fuir et se perdre ses pas pressés.

Ensuite la soirée, la nuit sans sommeil ; la pluie, des torrents de pluie, et ce souvenir qui brillait dans les ténèbres. Je me revoyais moi-même près d'Albert avec mon attitude, mon silence : l'amour que j'avais pour lui me semblait, dans cette vision fiévreuse, transparaître presque autour de mon front : alors je m'effrayais de cette clarté sur moi, de cette clarté offerte à son regard. Les plus chétifs détails revenaient m'émouvoir, et déjà je me sentais comme prise au piège dans ce souvenir trop précieux.

Le lendemain dans l'après-midi je retournai chez Geneviève, comme il avait été convenu avec elle. C'était le dernier jour où je devais voir Albert. La pluie était tombée encore dans la matinée. Bien que le temps fût très refroidi, nous allâmes encore une fois nous asseoir tous les trois sous les arbres. La terre était molle de pluie, le jardin avait l'air alourdi, fatigué,

et était plein de senteurs d'orage. Il faisait un jour clair, froid, net; le ruisseau était gonflé et courait avec bruit; le vent chassait les nuages rapides.

Geneviève était entre nous, avec son regard grave; nous rapprochés, serrés contre elle — cependant pour la première fois séparés d'elle, car nous savions que nous avions commencé à la trahir. A l'extérieur rien de changé; et pourtant plus d'intimité. J'avais dans l'esprit une clarté sévère comme celle qui était sur les choses, cette lumière froide, terne, brisée qui se lève sur le lendemain d'un grand effort ou d'une fête éclatante; et à travers ce présent lucide, le souvenir de la veille revenait par ondées violentes, faisant brusquement passer, dans mes yeux fixés sur le bassin, des abîmes pleins d'étoiles.

Albert partit le lendemain; il retourna à Paris; je ne le vis plus de plusieurs mois, car il ne revint qu'au commencement de janvier, et pour peu de temps. Je restai avec mes parents, et je passai avec eux le long hiver qui suivit, dans notre maison de la forêt. La neige était tombée en abondance dès les premiers jours de décembre, et pendant des mois, elle ne cessa de revêtir le sol et les arbres; elle chargeait lourdement les chênes, les sapins; même au milieu des taillis, elle couvrait la terre comme un drap blanc. Représentez-vous notre petite maison ainsi enveloppée, et séparée de tout; cette monotonie, cet étouffement; la neige qui tombait durant des heures et des heures avec un bruit doux, ouaté, que l'on croyait entendre, lorsqu'on prêtait l'oreille, jusqu'aux extrémités de la forêt, comme un vaste murmure mystérieux et désolant. Vous savez notre vie dans la maison; je ne parle pas de sa simplicité, mais de cette façon d'être, étroite, mesquine, terre à terre, cette sorte d'animosité inconsciente contre toute distinction de sentiments et de manières. J'avais beau être réservée, patiente; j'étais exposée à mille critiques de la part de mes parents. Sûrement, il y avait quelque chose en moi qui blessait profondément leur affection et leurs idées. Nos mornes après-midi s'écoulaient dans la pièce du rez-de-chaussée que chauffait un poêle; les carreaux des fenêtres étaient à demi embués de vapeur, et bientôt le soir venait les assombrir; on n'apercevait au travers que la perchée des corbeaux au faîte des arbres, et sur la route glacée quelques rares passants.

J'avais alors de la vie une image si décolorée, elle m'apparaissait si brève, vaine, vide, environnée par la mort, que j'aurais voulu corriger tous les élans de mon cœur par cette vision désabusée. Je prenais, par moment, la résolution de n'avoir désormais que des pensées qui seraient juste à la mesure de ma destinée : être humble, petite, sans désir, sans espoir, sans regard jeté au loin, avec quelque chose de chétif, borné, sagement étroit, comme il convenait en ce coin perdu de l'hiver et dans une si petite maison. Je m'y appliquais quelques jours; puis cette volonté, elle-même trop vaste, se brisait. J'éprouvais dans ces jours accablés un besoin invincible de me détacher des circonstances présentes, de m'en séparer, de les effacer à mes yeux, de m'y rendre étrangère; et c'est pourquoi l'amour d'Albert me captiva toute, car il me composait comme un autre monde où je vivais par delà ma vie. C'était un renoncement total, puis un don de moi-même lointain et merveilleux; pour bien comprendre ce mouvement d'âme où je me perdais, il faudrait avoir ressenti le même besoin d'oubli, et cette lassitude de ma propre vie, qui renaissait à chaque aurore.

Lorsque Albert revint au mois de janvier, la première fois que je me trouvai en sa présence, je fus interdite et gênée; mes songes, envolés vers lui, maintenant s'étonnaient et hésitaient. Lui avait des façons humbles et presque suppliantes, comme pour témoigner que pendant cette longue absence, il n'avait eu d'autre pensée que moi. Il passa à Pougues deux ou trois semaines, pendant lesquelles je le vis souvent. Plusieurs fois, sa sœur et lui vinrent me chercher chez moi, et nous nous promenâmes ensemble dans la forêt. Nous eûmes quelques belles journées ensoleillées; le sol était toujours revêtu de son tapis de neige; une mince glace couvrait les ruisseaux; çà et là, apparaissaient les pâles fleurettes de l'hiver, que nous nous amusions à cueillir. Au cours de ces promenades, il y eut entre lui et moi des aveux, des promesses, que la présence de Geneviève faisait secrets et voilés; il y eut un jeu puéril, des serrements de mains, des fleurs offertes et reprises, des gestes tendres ou passionnés... Hélas! il s'agissait pourtant de bien autre chose que de ce menu et gracieux plaisir : pour moi, cette joie claire et jolie s'épandait sous un ciel d'angoisse,

Tout ce qu'il y avait en moi de grave, de sévère, tout ce qui touchait à mes secrets planait loin au-dessus de ces instants faciles, et je comprenais qu'il n'y aurait point d'harmonie, point d'accord possible entre cette clarté immobile et ce bonheur où je me laissais indéfiniment prendre et engager. Le désespoir d'une séparation prochaine, l'effroi de ma solitude recommencée, tant d'obstacles invincibles entre Albert et moi, enfin je ne sais quel au-delà tragique menaçaient ces heures riantes, tandis qu'elles brillaient sur la neige. J'aurais voulu être aveuglée par un bonheur éclatant, je souhaitais parfois m'abandonner à mes rêves et m'y sentir sombrer... Albert, une fois, me supplia de ne jamais le quitter, de ne plus me séparer de lui; il était pâle et tremblant, il jurait qu'il m'aimerait toujours; il appuya son front contre mon épaule; il disait qu'il ne pourrait vivre sans moi, il me demandait d'abandonner ma famille et de m'enfuir avec lui. Et moi qui avais dans mes pensées ce qu'il avait sur les lèvres, comment aurais-je pu m'étonner de ces paroles? Folle minute, sans doute : mais qu'est-ce qui n'était alors folie, songe et mensonge? La réalité même et l'image de mon existence perdue dans l'hiver de la forêt, quand je me la représentais tout à coup, était parée d'une lumière absurde et étrange... Ainsi s'écoulèrent quelques après-midi sous le dôme léger et aérien des bois dépouillés. L'hiver mettait partout sa pureté splendide, son éclat, son grand vide; les troncs des arbres s'élançaient vers le ciel comme des colonnes légères; l'air était vif, le silence infini. Bonheur, amour, détresse, tout était immense, exalté.

Albert repartit bientôt pour Paris. Je me promenai encore quelquefois avec Geneviève; mais elle ne savait rien de nos sentiments. Dès les premiers jours, j'avais soupçonné que cet amour, fait surtout peut-être de l'attrait et du plaisir d'aimer, aurait à son regard intact un aspect trouble et vulgaire, qu'elle eût dédaigné. Et plus tard, lorsque mes sentiments furent devenus violents, impérieux, dominateurs, je n'aurais pour rien au monde consenti qu'elle y jetât les yeux. Car elle ne comprenait pas ces choses, elle était naturellement sereine, libre à l'égard de ses propres inclinations; toute passion lui eût inspiré de l'effroi, et rien qu'à lire ces signes de faiblesse

et de fatalité, il lui eût paru que je buvais à une coupe empoisonnée, et peut-être à la coupe du plus grand mal.

Je n'ai jamais cessé de la considérer comme très supérieure à moi ; mais — et ceci sans doute est étrange — je n'avais peut-être pas alors plus qu'auparavant l'impression d'être séparée d'elle par des abîmes. Malgré ce qu'il y avait en moi de rebelle et de troublé, à ses côtés je me trouvais dans une atmosphère libre et haute où je respirais mieux ; oui, même en ces temps où j'étais sur le point de céder à un entraînement qui l'eût indignée, lorsque j'étais près d'elle et que je la voyais prise en ses pensées, il me semblait que je la comprenais bien. Car j'ai eu l'idée plusieurs fois, même au cours de cette passion coupable, que ce besoin d'au-delà, ce désir de quelque chose d'extrême qui la faisait, elle, détachée et pure, ce désir était aussi le mien, ou plutôt qu'il était au fond de tous les miens. Comme elle, j'aspirais à une sorte de bien infini, auprès de quoi les hasards de ma vie ne comptaient pas.

Seulement comment pouvais-je espérer que cet amour comblerait une attente si prodigieuse ? Est-ce que je n'avais pas remarqué souvent qu'Albert ne savait rien d'un tel sentiment ? Je me souviens que ce jour où nous nous promenions dans la forêt et où il m'avait serrée une seconde contre lui, j'avais senti qu'en cet instant il était une partie de moi qui s'éloignait, qui s'envolait, que le présent ne pouvait contenir. Albert s'était écarté ensuite de quelques pas pour casser une petite branche de sapin sur laquelle de la neige était étalée ; il la tendit au bout de son bras pour me la montrer ; il en fit tomber la neige, et me dit qu'il la garderait comme un souvenir. Il paraissait absorbé, possédé par ce moment de bonheur, tandis qu'à moi au contraire cette brève scène paraissait petite, surprenante, comme si j'y avais été à demi étrangère. Il y avait je ne sais quoi d'absent... Mais alors d'où donc est venu que, par la suite, cette minute s'est au fond de ma mémoire parée de mensonges et de promesses ? Pourquoi chacun de ses détails semblait-il ouvrir un royaume d'espérances : cette poussière de neige qui s'éparpillait en tombant, ce geste, ce léger rameau ?

A présent faut-il continuer, préciser ? J'aurais beau accumuler les circonstances et me rapprocher toujours avec plus

de détails du moment où je suis partie de ma maison pour rejoindre Albert, il y a là, malgré tout ce que je pourrais dire, une rupture, un événement brutal et violent, séparé de ce qui l'a précédé.

En tout cas, ne croyez point que je me sois jamais fait illusion sur ma conduite ; je ne me suis prêtée ni alors ni depuis à l'embellir par des raisons lointaines et des excuses passionnées ; j'en ai connu la vulgarité, que dis-je, je l'ai acceptée, je l'ai voulue, et cela même dans les jours où le mouvement de mes pensées ou bien le décor des circonstances paraissait déployer un rideau de songes et de poésie.

Albert m'écrivait, il me suppliait de me rendre auprès de lui, il vint même secrètement jusqu'à Pougues. Je le voyais avec une reconnaissance passionnée souffrir d'amour pour moi ; j'étais ce à quoi il tenait le plus au monde, dans ces jours désolés où à mes propres yeux je n'étais rien... J'avais fini par prendre l'engagement d'aller le retrouver à Paris.

Voici donc venues les dernières semaines que j'ai passées à Pougues, semaines lourdes, amères, cruelles. Le froid, la neige s'étaient, cette année-là, prolongés très tard ; le ciel était resté constamment sombre et voilé, lorsque, aux premiers jours d'avril, les nuages s'envolèrent ; il n'y eut plus qu'une voûte d'azur éclatante : mais point de vie encore, point d'ombre, point de verdure. Le soleil vif et presque cruel piquait le visage et les mains ; l'atmosphère était oppressante, accablante ; les arbres dressaient des branches grêles et noires. C'étaient une attente, un silence illimités... Avez-vous jamais assisté à cette aube aride du printemps ?

Bien que j'eusse donné ma parole à Albert, je demeurais pourtant dans une hésitation immense et troublée. J'avais beau me répéter que sacrifier ma vie, c'était perdre et sacrifier bien peu ; j'avais beau détester mon existence présente, à chaque instant renaissait un regret désespéré ; on dirait que dans ces lentes épreuves des chagrins, il se forme un arrière-plan de l'âme où tout est confondu, le désir et la nécessité, l'ardeur et la lassitude, les extrêmes clartés, les printemps et les automnes.

Souvent je sortais et je me promenais seule dans la forêt. Par ces premiers beaux jours inertes, toute méditation est

lourde et pèse sur le front. J'allais parfois jusqu'à la lisière des bois et je m'arrêtais devant l'étendue des champs ensoleillés; les sentiments qui m'avaient agitée semblaient accourir ensemble de chaque point de l'horizon : amour, solitude, amitié, tristesse étouffante et même songeries mystiques, tout était présent en même temps, au point que j'avais l'âme ployée... Près de moi un ruisseau pétillait au soleil entre les joncs séchés, et dans le bois désert retentissait le premier chant des oiseaux, espacé, rare, étonnant.

J'ai menti à mes parents, menti à Geneviève; je leur ai dit que j'avais besoin d'aller à Paris pour une situation qu'on me proposait. Maintenant que j'étais décidée, j'avais la sensation d'aller et venir dans une vie ancienne.

Je me souviens bien de la circonstance où j'ai vu Geneviève pour la dernière fois. Ce fut à la messe, le dimanche des Rameaux, une semaine avant mon départ. Encore une journée splendide; le soleil brûlait la place de l'église, des mendiants offraient à la porte des branches de buis. Pendant l'office je voyais Geneviève à quelque distance devant moi; je fus tout le temps dans une agitation folle de pensées, et je mettais une sorte de violence à observer ce qui se passait. Ce jour-là le prêtre sort de l'église, puis frappe à la porte avec la croix pour demander l'entrée, symbole de l'entrée dans Jérusalem, et les chants alternent et se répondent de l'intérieur à l'extérieur. C'est l'habitude là-bas que les paysans sortent avec le prêtre, et si à ce moment les vents viennent d'Orient, c'est pour eux un présage de belle récolte; or, cette fois ils rentraient animés et contents parce qu'il avait soufflé des vents heureux. Ces symboles, ces signes, ce langage mystique éveillaient en moi tant de souvenirs!

La messe terminée je sortis, et je m'en allai rapidement; or, comme je m'éloignais ainsi, suivant un chemin creux, Geneviève me rejoignit, elle se mit à marcher près de moi, et elle me demanda d'un ton de reproche pourquoi j'étais partie sans l'attendre.

— Oh! — lui dis-je sans me retourner, — ne m'accompagnez pas... Laissez-moi, Geneviève, et désormais ne m'aimez plus...

Elle répondit :

— Mais je ne pourrais pas! Quand je le voudrais, je ne pourrais pas. C'est une chose dont on n'est point maître.

— Oui, — lui dis-je en m'arrêtant tout à coup, les yeux pleins de larmes ; — je le sais : c'est ainsi, c'est ainsi...

Voilà. Je ne l'ai pas revue... Je ne la reverrai jamais.

Et maintenant que deux années sont passées, c'est une chose étrange et contraire à ce que vous devez supposer, que mieux je me représente le détail de ce temps-là, plus mes regrets s'atténuent et s'effacent. Dans l'ensemble il m'est douloureux d'y penser ; c'est une tache dans ma mémoire, un point sombre ; mais lorsque je reprends par le menu mes souvenirs, il me semble être entraînée à nouveau sur la même pente insensible des causes et des moments. Car si je vous dis que j'ai souffert, pour vous ce ne sont guère que des mots, et de même si je dis que j'aimais ; mais, pour moi, mes sentiments eux-mêmes se raniment en foule comme des réalités, et ils portent encore à présent une marque de certitude inévitable que je ne saurais traduire...

ÉMILE CLERMONT

L'ÉMIGRATION

DU

CHEVALIER DE BOUFFLERS [1]

En arrivant à Rheinsberg le 20 juillet 1791, la comtesse de Sabran était assurée de trouver, auprès du prince Henri de Prusse, un refuge pour elle et pour les faibles dix-sept ans de son fils Elzéar. Cette veuve charmante, reine des derniers salons de l'ancien régime, avait accueilli dans son empire, en 1784, cet étranger : elle fit, au frère du grand Frédéric, les honneurs de la société française avec tant de grâce qu'il déclara, en s'en allant, qu'après avoir passé la moitié de sa vie dans l'espérance de voir la France, il passerait l'autre moitié à la regretter. La comtesse de Sabran ne comptait pas moins de quarante et un printemps, lorsqu'elle s'enfuit devant la tourmente; mais son charme et son esprit continuaient à faire d'elle l'une des femmes les plus séduisantes du grand monde parisien. Et le prince Henri était resté trop friand de société choisie et de conversation spirituelle pour ne point

1. Archives Nationales, F7 5614 et 5848; Geh. Staatsarchiv de Prusse, R XI, 91 *b*, *Französische Emigranten in Südpreussen;* Actes du cabinet de Frédéric-Guillaume II; *Œuvres de Boufflers*; *Journal littéraire de Berlin*; *Souvenirs* et *Mémoires* de Bouillé, Suremain, Dampmartin, madame Vigée-Lebrun; P. de Croze, *Le chevalier de Boufflers et la comtesse de Sabran*; A. Bardoux, *Madame de Custine*; descriptions de Rheinsberg par Th. Fontane, Hamilton, etc.

étendre d'office à la comtesse l'hospitalité qu'il commençait d'accorder à des Français inquiétés par les premiers événements révolutionnaires.

Il n'envoya pas moins de huit chevaux de trait à la rencontre de l'émigrée et de son fils, imaginant sans doute, à la suite d'une femme à la mode, tout un train d'équipages qu'il fallait remorquer, en une suprême étape, dans les sables du Brandebourg : or la comtesse, qui avait quitté la France deux mois auparavant et s'était acheminée par Tournay et Aix-la-Chapelle vers le nord de l'Allemagne, voyageait dans une petite voiture ouverte. Les attelages furent mis cependant à cette carriole, et huit chevaux enlevèrent au triple galop le léger véhicule et faillirent renverser un piéton de fluette apparence, coiffé d'un petit tricorne, qui s'en venait en sens contraire : c'était le prince qui allait au devant de ses hôtes, et qui dut se garer pour laisser passer cette trombe amenant à son château, accompagnée de son frêle garçonnet maladif et d'un petit paysan qu'elle avait pris pour guide, une des plus délicieuses femmes de la vieille France, exténuée et souriante après des semaines de routes cahoteuses et de gîtes médiocres.

Cette résidence de Rheinsberg, simple gentilhommière assez peu somptueuse que la famille régnante avait aménagée et agrandie, à quelque vingt lieues au nord-ouest de Berlin, et où le grand Frédéric avait tenu, de 1736 à 1740, sa cour d'héritier présomptif détesté et frondeur, devait une nouvelle renommée au frère cadet du roi philosophe. Il se piquait de suivre sur plus d'un point l'exemple de l'ami de Voltaire, en dépit d'une jalousie dédaigneuse qu'il lui advenait de montrer pour sa gloire : ne poussait-il pas, en particulier, le culte de la langue française jusqu'à affecter l'hésitation et l'incorrection lorsqu'il s'exprimait en allemand? A l'avènement de Frédéric-Guillaume II, après avoir pu espérer une sorte de régence officieuse, le prince Henri s'était renfermé dans la « tranquillité philosophique » de Rheinsberg, au milieu d'un ample paysage de lacs, de bois et de sables : il n'en sortait plus guère et suivait d'un œil peu indulgent le règne de son *gros neveu*. La Révolution française avait trouvé en lui un observateur sympathique : haine des rois, disait-on méchamment; sans doute aussi, et tout autant, clairvoyance d'un esprit

désabusé et détestation fort sincère des erreurs et des vices peu remédiables d'une vieille royauté. Ayant de bonne heure préconisé une médiation pacifique entre le roi de France et son peuple mécontent, il s'était vu traiter de « démocrate ». Mais, s'il désapprouvait les rassemblements armés de l'Emigration et l'appui que les trônes affectaient de lui donner, il savait secourir de près et de loin, dans le détail, les aristocrates désemparés que la crise rejetait par delà les frontières. Il en avait accueilli déjà plus d'un, au moment où madame de Boufflers vint apporter à cette petite cour *in partibus* un parfum des élégances mourantes de Versailles et de Trianon.

Elle tomba malade peu après son arrivée, en dépit de sa joie « de manger enfin du pain blanc et de boire un peu de vin, après tant de bière et de lait ». Cependant elle ne tarda pas à éprouver l'influence bienfaisante du site paisible, « un beau lac que j'ai sous mes fenêtres et dont la vue calmerait l'âme de tes enragés », écrit-elle à l'ami qui est resté en France. « Je t'ai parlé d'un temple à l'Amitié où je vais souvent porter mon offrande, d'un tombeau où je vais me consoler, d'une pyramide où je vais admirer ». Son fils, doux enfant passionné de poésie que sa mère comparait à un « petit agneau », la suivait dans ces pèlerinages mélancoliques, écrivant auprès d'elle ses *Tristes* et ses *Epîtres pontiques* en démarquant Young, Hervey et Ossian. A peine si quelques comédies de société, la conversation de l'amphitryon souvent taciturne offrent des diversions pour l'esprit; et puis « le dîner dure longtemps et ce n'est pas ce qui m'en plaît le plus ». Mais en octobre, moins de trois mois après l'arrivée de madame de Sabran et d'Elzéar, le chevalier de Boufflers, l'ami laissé à Paris vient retrouver sa dame.

Leur liaison durait depuis tant d'années qu'elle bénéficiait de cette tolérance qui était, pour l'opinion du XVIII[e] siècle, une sorte de prescription. Boufflers, l'ex-abbé que les salons avaient fêté trente années durant, touchait au moment où Don Juan finit, comme il disait, « par se métamorphoser en Philémon ». Déjà en 1790, à Gérardmer, au milieu du frais décor vosgien, ce poète badin rêvait de retraite et d'idylle. A présent, l'auteur d'*Aline, reine de Golconde*, l'ancien gouverneur du Sénégal portait ses cinquante-quatre ans avec

quelque fatigue. Il rejoignit sa maîtresse sans trop de hâte, s'arrêtant à Gotha chez son ami Thummel, littérateur et ministre, touchant barres à Weimar, où il ne semble guère avoir attiré l'attention. Le 6 janvier 1792, enfin, il arrive à Rheinsberg, et la petite colonie qui s'y trouve rassemblée espère qu'en dépit des temps difficiles elle va se trouver égayée, amusée, étourdie surtout par le sémillant poète qui a reçu de Voltaire son brevet d'esprit, consacré depuis tant d'années par l'applaudissement de tout un monde.



Assurément, il s'y employa de son mieux. Mais il y a de secrets désaccords entre certaines formes d'enjouement et telles circonstances de la vie privée ou publique ; et il faut avouer qu'une dissonance fâcheuse grince dans les rapports qui nous sont faits sur ces jeux de princes de Rheinsberg. Le *Journal littéraire de Berlin* publie, sur cette verve spirituelle qui s'ébat à la cour du prince Henri, des « communiqués » qui sonnent faux, quand ils avoisinent quelque grave nouvelle de 93 ou 94. Et, sous les quinconces du parc où l'on cause, autour de la table du salon où l'on joue « au secrétaire », Boufflers a beau s'évertuer, il est difficile, avec la meilleure volonté du monde, d'oublier la Révolution et le Comité de Salut Public, l'Europe en armes et les peuples frémissants pour ne songer qu'à une réplique finement aiguisée, aux mots d'un concours de bouts-rimés. Aussi bien, Sénac de Meilhan imaginait un tableau plus analogue aux circonstances, quand il esquissait de Rheinsberg un paysage de dialogue des morts : « On y voit, comme dans les Champs Élysées, quelques ombres heureuses échappées à la fureur d'un gouvernement barbare, s'entretenant sous des ombrages frais de leur malheureuse patrie, célébrant les vertus et les talents de leur auguste bienfaiteur... »

En réalité, ces « ombres heureuses » étaient trop de leur siècle et de leur monde pour abandonner aussi vite, avant le lent assouplissement imposé par la vie, leurs distractions accoutumées. Monsieur et madame de Parseval, le jeune comte

de Châteaugiron et l'abbé son précepteur, le baron d'Escars, MM. de Royer et de Brancion, les fils d'un prévôt des marchands de Lyon qui avait reçu dans sa cité le prince en voyage, de fréquents hôtes de passage forment une société fort disposée sans doute à philosopher, mais qui n'entend pas renoncer aux plus chers divertissements de son siècle, et qui les retrouve à Rheinsberg. Dans cette espèce de grand ménage de garçon — et de garçon maniaque et parfois quinteux — la comtesse Henckel von Donnersmark, veuve d'un aide de camp du prince, joue le rôle de majordome ; un architecte, quelques chambellans, représentent avec elle l'élément prussien, qui a fort à faire pour maintenir, en face de ces étrangers de choix que favorisent les goûts du maître de céans, un peu de leurs habitudes et de leurs prédilections nationales.

Deux fois par semaine, il y a théâtre chez le prince Henri. Le *Cavalierhaus*, sorte de dépendance du château, a été aménagé pour abriter, à la mode du XVIIIe siècle, un spectacle français. Troupe assez médiocre pour l'opéra, meilleure pour la comédie, et dont l'étoile est mademoiselle Aurore Bursay, comédienne habile, d'une trentaine d'années, femme de tête énergique, fort lettrée par surcroît, s'il est vrai qu'elle savait le latin et même le grec ; bon orchestre, costumes et décors fort soignés ; et quant à la figuration, toute la maison du prince y est employée au besoin, des valets de chambre aux petits marmitons. Madame de Sabran n'a jamais éprouvé autant de plaisir au théâtre qu'à Rheinsberg, écrit-elle un jour, et peut-être y avait-il, dans sa jouissance, un peu du *Suave mari magno* du poète. Les hôtes du prince tinrent à honneur d'augmenter le répertoire par des pièces de leur façon. Le jour de naissance de l'Altesse philosophe, le 18 janvier, était toujours célébré par un opuscule de circonstance, prologue, divertissement ou comédie, où s'ingéniait la gratitude d'un des réfugiés, l'*Heureuse journée,* l'*Espoir de Minerve*, l'*Image chérie d'un héros*... Boufflers avait à peine rejoint son amie qu'il mettait sur pied, au plus vite, une bagatelle de ce genre ; non sans quelque intuition de la philosophie de l'histoire, sa *Veillée des réfugiés français à Rheinsberg le 18 janvier 1726* associait, à la date de naissance du prince prussien, l'arrivée en Brande-

bourg de deux groupes symétriques de Français à qui leur patrie devenait inhabitable, les protestants d'après la Révocation, les aristocrates d'après 90 : ces paysages mélancoliques accueillaient, à trois quarts de siècle de distance, le « refuge » huguenot et l'émigration royaliste. D'ailleurs Dame Simone, la Française qui, dans la saynette de Boufflers, échouait avec ses filles « dans une chambre rustique d'une habitante de Rheinsberg », se gardait d'épiloguer sur les terribles retours des choses humaines : elle se contentait de chanter ses couplets en bonne paysanne de théâtre :

Mon Dieu, mon Dieu, queu transe
Quand je somm's partis d'chez nous!
Je pensions qu'hors de la France
Je serions mangés des loups.
Mais le temps vient qu'on oublie
Ce qui vous a tourmenté,
Et l'on trouve une patrie
Où s'qu'on est bien traité

Elle se réjouissait surtout de l'horoscope tiré par un magister du cru qui, sur ces entrefaites, annonçait la naissance du rejeton royal; et, là encore, une émotion personnelle se cachait sous la réplique d'un personnage de convention :

Ceux qu'auront d'la peine en France,
Faut qu'ils viennent bien vite ici,
J'leux promets tant moins d'souffrance
Qu'ils s'verront plus près d'HENRI.

Le 20 avril 1794, on donne à Rheinsberg la première représentation d'une comédie mêlée d'ariettes où un autre ami de la maison, le comte Jean Potocki, a su glisser mille ingrédients romantiques, clair de lune, tsiganes et sorciers, attribués à une Espagne pittoresque à souhait, les *Bohémiens d'Andalousie*. Et depuis que ces fournisseurs plus qualifiés faisaient office de poètes de circonstance pour les fêtes de la petite cour, les diseurs de compliments habituels protestaient de leur confusion et de leur modestie; témoin, en 1794, les couplets de fête composés et récités par mademoiselle Aurore, la *prima donna* de la troupe, à l'adresse du prince Henri :

J'ose élever la voix dans un jour aussi beau,
Quand Boufflers et Sabran t'ont préparé des fêtes :
C'est le souffle tremblant du léger chalumeau
Qui se mêle à l'éclat des bruyantes trompettes...
Si pour te peindre il faut un sublime crayon,
Il ne faut pour t'aimer que posséder une âme...

Mais, entre gens du monde comme ceux-ci, quel besoin, à vrai dire, aurait-on de professionnels pour jouer la comédie? La comtesse de Sabran est une actrice excellente; et comme c'est une tendre mère par surcroît, elle a tôt fait d'organiser une représentation *d'Annibal,* œuvre de jeunesse du précoce Elzéar : le prince Henri, en dépit de ses soixante-six ans, consent à se gaver d'alexandrins et à donner la réplique à la charmante femme. Un peu plus tard, ce sont les *Hottentots* du jeune Sabran qui voient la rampe du *Cavalierhaus.*

D'ailleurs, ce juvénile répertoire, où il y avait plus de facilité que de génie, n'aurait pas suffi à égayer la société réunie à Rheinsberg. Nos émigrés avaient d'autres ressources. « Les jours où il n'y a point de spectacle, écrit un voyageur enthousiaste, l'on s'y rassemble autour d'une table garnie d'encre, de plumes et de papier, et l'on s'y amuse à des jeux qui consistent à entraver l'esprit de mille manières différentes, et malgré ces entraves, l'esprit est obligé de courir à son but avec tant de vitesse qu'à peine la plume peut le suivre. Les bouts-rimés dont on fixe le sujet, les questions, les couplets qui font le tour de la table et s'augmentent d'un vers toutes les fois qu'ils passent de main en main, tous ces tours de force n'y sont réellement qu'un jeu, ce qui n'est pas difficile à croire, lorsque l'on sait les noms des joueurs... » Et le visiteur émerveillé rapporte le texte d'un conte, imaginé par tous ces gens d'esprit, sur les mots donnés : lampe, épée, plume, robe, marguerite, léopard.

Ingénieux divertissements d'une société férue d'adresse et d'esprit! Nous savons bien que le chevalier de Boufflers y excellait : n'est-ce pas lui qui avait inventé, aux jours où il faisait l'ornement et l'orgueil des salons parisiens, l'histoire de la belle Hélène résumée en simples majuscules, L. N. A. E. T. O. P. Y.; L. I. R. S. T.? Et de combien de pièces badines, de quatrains court vêtus n'avait-il pas enrichi la litté-

rature légère des salons et des soupers, de tous les bureaux d'esprit du XVIIIe siècle! A présent il cédait, pour s'évertuer à ces jeux, à des raisons plus impérieuses, la gratitude discrète et la délicate flatterie lui commandant de faire honneur à son royal amphitryon. Mais ce milieu d'exil était-il, malgré tout, moins propice? Le sort contraire et l'âge croissant mettaient-ils quelque gêne sur cette alerte et pimpante intelligence? Les « questions et réponses », les énigmes et les charades dont Rheinsberg fut le berceau témoignent d'un peu de gaucherie; les *Vers présentés par un enfant de quatre ans au Prince Henri, le jour de sa naissance,* sentent la contrainte d'une pièce de commande; et même le raccourci dans l'éloge que doit offrir un quatrain destiné au buste du maître de céans a quelque chose d'artificiel et de figé :

Dans cette image auguste et chère,
Tout héros verra son rival,
Tout sage verra son égal,
Et tout homme verra son frère.

Où sont les merveilles d'antan? Seraient-ce les cinquante-cinq ans du chevalier qui l'empêchent de réussir cette « crême fouettée » que dégustaient les salons de l'ancien régime? Ou si vraiment Voltaire avait raison de dire qu'il y avait une certaine sorte de littérature qu'on était sûr de ne pas réussir quand on se trouvait « au fond des Allemagnes »?

***

La colonie française de Rheinsberg donnait, pendant les premières années de l'Émigration, le spectacle d'un joli groupe suranné, mais uni dans une sorte d'entente pareille de la vie et de la société. L'*ultima Thulé* du Brandebourg avait offert son abri à des naufragés décidés à profiter tant bien que mal des petits bonheurs de l'existence, à savourer simplement le plaisir qu'ils éprouvaient à se trouver rassemblés autour d'un chef clairvoyant et spirituel. Nulle discorde apparente : même la présence des *divas* de la troupe dramatique, mademoiselle Aurore, mademoiselle Montrose, dans une petite cour igno-

rante de toute étiquette, ne trouble pas ce monde disparate que lie sa commune déférence pour Henri. Et cet îlot français fait l'effet, aux visiteurs, d'un coin inattendu de la patrie; Bouillé qui passe trois jours à Rheinsberg, en 1792, rappelle plaisamment qu'on eût pu « faire au prince hospitalier le même compliment que des Français, dans leur confiante légèreté, adressaient à un électeur de Cologne, qui les recevait avec beaucoup de bonté et de familiarité chez lui : « Il n'y a que Monseigneur d'étranger ici... »

Mais voici des fissures, qui ne vont pas tarder à lézarder ce refuge de la bonne entente et de l'amitié. L'esprit de méfiance et de mauvaise humeur qu'il est ordinaire de trouver, après quelque temps, dans un groupe d'exilés trop réduits à eux-mêmes, se serait peut-être glissé tout seul dans la colonie française de Rheinsberg : il semble bien qu'un nouveau venu, qui apparaît en 1794 au château, ait été le principal agent de désunion. Le comte de La Roche-Aymon, grand garçon de vingt-deux ans, brun comme un Calabrais, apporte un jour à mademoiselle Aurore une lettre de recommandation : il n'a plus un sou vaillant, ayant quitté le service napolitain pour prendre sa place dans l'armée de Coblence aux côtés de son père le marquis, « second chef de la coalition d'Auvergne ». Il est sans ressources depuis le licenciement des troupes aristocrates, et l'on prie la comédienne de le présenter au prince Henri. Elle trouva sans doute, au magasin d'accessoires, un équipement plus tolérable que l'uniforme déguenillé de son compatriote : huit jours après son arrivée à Rheinsberg, le jeune comte était assez avant dans les bonnes grâces de l'amphitryon pour se voir déjà pourvu d'un emploi à sa cour. Avec ses six pieds de haut et sa jeune expérience militaire acquise aux gardes du corps de Louis XVI et dans la cavalerie de Naples, c'est à l'armée qu'on devait l'employer : M. le comte de La Roche-Aymon ne tarda pas à avoir le titre d'aide de camp du prince, avec le grade de lieutenant et le commandement de la garde d'honneur de vingt-quatre hussards qui veillait aux barrières de la résidence.

La colonie aurait souffert sans acrimonie les dignités à la Geroldstein qui faisaient ainsi, du nouveau venu, le chef suprême des forces militaires de Rheinsberg; mais le prince

témoigna au jeune intrus une affection croissante, que son humeur exclusive de vieillard semble avoir rendue souvent partiale ou agressive. Après le traité de Bâle qui détacha la Prusse, en 1795, de la coalition des souverains, le prince Henri se montra davantage à la cour de son neveu le roi de Prusse; le jeune aide de camp français fut de toutes les réceptions et ne tarda pas à y rencontrer une dame d'honneur de la princesse Wilhelmine, la sœur du roi, la jolie Caroline de Zeuner. Il l'épousa, l'installa à son tour à Rheinsberg, et, dès lors, un autre ton régna dans la petite résidence. La « belle aux cheveux d'or » se rendit-elle coupable, lors d'un séjour au château du romanesque prince Louis-Ferdinand, le neveu d'Henri, le Lovelace allemand, d'un manège de coquetterie qui mit aux prises son mari et cet admirateur trop entreprenant? Y eut-il, comme on l'a dit, des parties de nacelle tragiquement interrompues, des épées engagées au clair de lune, au pied des murs de Rheinsberg? C'est difficile à dire, à présent que la légende a envahi ce coin d'histoire. Mais la faveur très spéciale dont jouit auprès du prince philosophe le brillant méridional qui se disait issu d'un des quatre fils Aymon ne fait pas doute. Après avoir succédé à Tauentzien dans les fonctions d'aide de camp du prince, le jeune comte entre de plus en plus avant dans ses bonnes grâces. C'est lui qui sera chargé de l'exécution de ses dernières volontés et qui devra remettre au roi, après sa mort, l'épée qu'il portait pendant la guerre de Sept Ans; et le début même de son testament le mettra très à part dans son affection. « Je témoigne d'abord ma reconnaissance au comte de la Roche-Aymon pour le tendre attachement qu'il a eu pour moi, pendant tout le temps que j'ai eu le bonheur de l'avoir près de moi... » La Roche-Aymon fera, jusqu'en 1811, une belle carrière dans la cavalerie prussienne, avant de remplir en France, sous la Restauration, des fonctions militaires importantes.

Mais, auprès du prince Henri, ce nouveau venu remuant rompt l'harmonie du groupe : sans doute faut-il attribuer au malaise dont souffrent les anciens hôtes de Rheinsberg les premiers indices de dispersion. Boufflers, qui a reçu du prince Henri une terre proche de la résidence, s'y réfugie plus sou-

vent; madame de Sabran et son fils, pendant l'été de 1795, vont aux eaux de Bade en Suisse : ils ont la joie de retrouver chez Lavater, à Zurich, leur fille et sœur, Delphine de Custine, dont le mari a été guillotiné en janvier 1794 et qui « devenue veuve par le bourreau », est trop heureuse de serrer dans ses bras sa mère et « Frérot ». Mais Delphine est rentrée à Paris que madame de Sabran s'attarde encore en Suisse, comme s'il lui était moins agréable de retrouver l'hospitalité de Rheinsberg.



C'est un des nombreux périodiques publiés à l'étranger par l'Emigration qui l'a constaté avec orgueil : il y avait, aux alentours de 1797, un plus grand nombre de membres de l'Académie française hors des frontières qu'il n'en restait en France. Boufflers, qui faisait partie de la Compagnie depuis 1788, appartenait à cette majorité *extériorisée* des immortels français. Mais l'Académie de Berlin ne pouvait manquer de se l'annexer : cette institution frédéricienne par excellence, où siégeaient encore des hommes appartenant à l'ancienne colonie « réfugiée », tels que Formey, Moline, Tremblay, ne laissait pas d'être un peu négligée par Frédéric-Guillaume II. Elle semble avoir tenu à honneur, en s'ouvrant à quelques hommes de lettres venus de Paris, de renouer une tradition francophile que le roi philosophe avait diligemment pratiquée. Voici donc notre chevalier membre de la « classe de philologie » dans l'Académie qu'avait présidée Maupertuis. Philologie! n'est-ce pas un terme bien rébarbatif? Ce transfuge des petits soupers parisiens prend son rang dans sa « classe », en même temps qu'un de ses amis français, le vicomte de Goyon, dont il lui arrive de partager le logement lorsqu'il vient à Berlin, dans Jægerstrasse, chez le perruquier Kœnig —, à moins qu'il ne descende sous les Tilleuls, chez madame de Cuvri. Sa nouvelle qualité lui donne accès à la bibliothèque de l'Académie, ressource précieuse pour un homme qui devient, l'âge et les épreuves aidant, plus studieux et casanier. Ses curiosités ne trouvent même pas à se satisfaire au moyen

des livres qui sont mis là à sa disposition, et un billet de décembre 1795, adressé sans doute à un chambellan royal, témoigne de ces fringales de lecture :

Monsieur,

Votre Excellence a bien voulu me permettre de m'adresser à elle pour obtenir de la Bibliothèque Royale les livres que je ne pourrais pas trouver à celle de l'Académie. Je prends en conséquence la liberté de faire demander ceux qui sont inscrits sur la liste ci-jointe, avec promesse de les conserver soigneusement et de les rendre à la première réquisition.

J'ai l'honneur d'être avec la plus parfaite considération, monsieur, de Votre Excellence le très humble et très obéissant serviteur.

LE CHEVALIER DE BOUFFLERS

On voudrait connaître les lectures que voulait entreprendre, en plein hiver septentrional, le brave homme. A-t-il profité de son séjour forcé en Prusse pour tâcher de voir un peu clair dans cette philosophie de Kant qui paraissait vers ce moment, à tant de Français, quelque chose d'horriblement impénétrable dans le genre de Jacob Boehme? Préparait-il simplement les discours qu'il prononça plus tard à l'Académie berlinoise *sur la vertu* et *sur la littérature* et dont le second témoigne d'une familiarité surprenante et nouvelle avec des théories sur l'évolution qui commençaient à se faire jour surtout en Allemagne? « Nos idées même, dit Boufflers le 6 août 1798, semblent soumises à la loi du développement des êtres organisés, et les progrès constants de la croissance, depuis le fœtus jusqu'à l'homme fait, sont l'image en raccourci des pas continuels de l'esprit humain vers ce qu'il appelle sa perfection... L'architecture s'est élevée progressivement depuis l'humble cahute du sauvage jusqu'à l'audacieuse coupole de Saint-Pierre de Rome, et le vaisseau à trois ponts doit peut-être son origine à une simple écorce qu'un œil observateur aura vu flotter sur les eaux... » De même, l'académicien suppose que la littérature, à peine différenciée à l'origine du balbutiement instinctif du sauvage, aboutit peu à peu à embrasser toute activité intellectuelle supérieure : « aucun objet ne lui est absolument étranger » : idée féconde qu'on retrouvera bientôt dans la *Littérature* de madame de

Staël, et qui sert surtout, ici, à étayer une théorie des vertus nécessaires à l'écrivain. « La véritable poésie est noble et sensible, le véritable poète doit l'être aussi : faute de quoi il ne connaîtra point tous les mystères de son art ».

Mais déjà, au moment où il haranguait ainsi ses collègues, notre émigré avait tenté d'évoluer, lui aussi ; il ne se trouvait en Prusse qu'en passant ou, si l'on veut, en rupture de colonie agricole. Quelque temps auparavant, en effet, la comtesse de Sabran avait adressé à Frédéric-Guillaume II la supplique suivante :

Sire,

Je n'apprends que dans ce moment que Votre Majesté veut bien accorder quelques terres nouvellement défrichées à de malheureux Français. S'il en reste encore, j'ose vous en demander quelques arpents pour mon fils. Je n'ai plus rien dans le monde, Sire, qu'une bien faible santé, et beaucoup de chagrins qui ne me laissent point espérer de longs jours ; mais l'idée de laisser mes enfants après moi dénués de toutes ressources est ce qui pèse le plus sur mon cœur. Jusqu'ici la crainte d'importuner Votre Majesté m'avait condamnée au silence. Cependant puisqu'elle daigne accorder quelques secours à mes compatriotes, j'ose attendre de votre sensibilité, Sire, que s'il en est encore temps vous ne me refuserez pas la grâce que je prends la liberté de vous demander. Les bontés particulières que Votre Majesté a daigné me témoigner dans les moments trop courts où j'ai eu l'honneur de lui rendre mes hommages sont toujours présentes à mon esprit, et la confiance qu'elles m'inspirent peut seule adoucir mes peines et calmer l'effroi que me cause l'avenir. Je me dis dans mon malheur que je dois à Votre Majesté d'être une de ses sujettes [1], que je vis sous sa protection, et que si le sort contraire ne se lasse pas de me persécuter vous ne m'abandonnerez pas, non plus que mon trop malheureux fils.

Mais, Sire, je me croirais bien à plaindre si j'étais toujours réduite à n'implorer que de loin les bontés de Votre Majesté et si mes souffrances et mes infortunes me privaient encore longtemps du bonheur de vous faire ma cour, que je n'ai pas cessé un instant de désirer.

Je suis avec un profond respect, Sire, de Votre Majesté, la très humble et très obéissante servante et sujette

LA COMTESSE DE SABRAN

1. Allusion aux lettres de naturalisation prussienne accordées à madame de Sabran et à son fils par Frédéric-Guillaume II en 1792.

Sur cette requête de la pauvre femme, le roi de Prusse a écrit au crayon : « Oui, on pourrait donner quelque terre à défricher au Drömling. Comme je compte me rendre à Berlin le mois prochain pour y passer l'hiver, je serai charmé de voir la comtesse de Sabran. La réponse s'adresse à Rheinsberg. »

Sans doute est-ce au cours d'une entrevue comme celle qui est promise ici que fut amorcé, pour Boufflers, un plus important dessein? Le cabinet du roi n'en sait encore rien le 27 février 1797 ; mais une note de Frédéric-Guillaume, dès le 9 mars, désigne le chevalier de Boufflers comme son mandataire dans un « projet de colonie » et autorise son cabinet à expédier des passeports à toutes les personnes qu'il désignera. Le ministre Haugwitz, le lendemain, fait demander au chevalier les éclaircissements nécessaires, et, le 22 mars, une longue note lui répond. La liste complète des « colons » ne saurait être fournie encore, car elle est sujette à remaniements. « Sa Majesté a ordonné de bâtir huit maisons, chacune pour huit individus, ce qui fait soixante-quatre. » La topographie de la concession est au moins indiquée par Boufflers, et l'on ne saurait reprocher à nos Français, selon une malice traditionnelle, de n'avoir cure de la géographie. « C'est à Wimislow, dépendant autrefois de la seigneurie de Pabianice et à trois quarts de mille de cette petite ville..., point à peu près central entre Vidava, Siradic, Rava et Petrikau... »

Il s'agit d'un des innombrables Wymyslow qui ponctuent la carte de Pologne. Celui-ci — qui a gardé en polonais le surnom de *Wymyslow français*, touchant souvenir qui perpétue là-bas le passage de notre émigré — se trouve dans la partie de l'Etat démembré qui s'appelle depuis 1815 « le Royaume », et qui appartenait alors à la Prusse. C'est une coïncidence singulière qui amène dans ces lointains districts, en qualité de grand propriétaire terrien, un ex-abbé de cour qui se trouve être le filleul de l'ex-roi de Pologne Stanislas, duc de Lorraine, et qui ne portait jusqu'ici qu'à titre de curiosité son propre prénom polonais de Stanislas. La topographie indiquée par Boufflers, en 1797, est un peu simpliste, et il aurait pu trouver des dizaines de Wymyslow dans la région située entre Widawa, Sieradz, Rawa et Piotrkow. Mais c'est bien dans le district dont cette dernière ville est le chef-lieu, et à peu de

distance de Pabianice[1], que se trouve la « colonie » dévolue aux amis français du prince Henri. Terres inconnues et presque fabuleuses jusqu'ici, sans doute, pour nos émigrés, terres parées de noms étranges et difficiles : on eût bien étonné l'auteur d'*Aline, reine de Golconde*, en lui prédisant dix ans plus tôt qu'il irait jamais faire de la grande agriculture dans le voisinage de Wolaxytowsta et de Rakietnica, au milieu des plaines qu'arrosent des affluents de la Warta...



Le chevalier de Boufflers avait à peine connu, jusqu'ici, toute la mélancolie de l'émigration. Ce n'était pas encore, à vrai dire, le dépaysement, tout l'insolite et l'hostile de la terre étrangère, ce séjour de cinq années auprès d'un prince francophile, parmi des compatriotes ou des gens d'éducation à peine différente, ni les faciles voyages et les résidences commodes à Berlin, en pleine colonie française, au beau milieu du monde académique. L'expérience de l'exil commence à présent pour celui qui avait été le sémillant abbé de Boufflers, et qui est aujourd'hui presque un vieillard, portant désormais sans légèreté, sa soixantième année, un corps assez gauche et un visage qui commence à s'empâter; c'est aujourd'hui qu'il peut donner tout leur sens aux vers de Dante qu'il traduit, épigraphe et devise de tout exilé pauvre :

Il te faudra quitter ce qui t'est le plus cher,
Prélude rigoureux par où l'exil commence,
Lorsque de sa victime il fait un trait qu'il lance
Loin des murs paternels avec son arc de fer.

Tu connaîtras alors quelle saveur amère
Garde un pain que d'un autre il nous faut obtenir;
Et qu'il n'est point de roc si pénible à franchir
Que le seuil orgueilleux d'une porte étrangère...

Cependant il prend avec humour les mésaventures inévitables du voyage qui doit le mettre en présence de ses

1. Je dois ces renseignements à l'obligeance de MM. Léon Bernardin et Antoni Potocki.

domaines : M. de Boufflers, grand agronome en Posnanie, se montre à la hauteur des malencontres qui surgissent sur sa route. En avril 1798, les maisons promises à la colonie n'étaient pas terminées : qu'on achève au moins la construction de quelques-unes d'entre elles! Le 15 mai, il informe le gouvernement prussien qu'il a décidé de loger chez lui — en attendant qu'on lui prépare son logis particulier — la comtesse Dessalles qui est sa proche parente. Mais il n'est pas encore dans ses terres quand il écrit cette lettre ; il en est encore loin, et au préalable il lui faut achever un voyage semé d'aventures qu'il ne prend pas trop au tragique : le désinvolte épistolier, avec cette supériorité amusée et un peu suffisante qui arrive à faire figure d'héroïsme chez tant de gens de notre XVIII[e] siècle, affecte de sourire devant les pluies diluviennes et les chemins cahoteux, la mélancolie du paysage et l'humeur taciturne des indigènes. Un chevalier français ne s'embarrasse pas de ces misères ; s'il en ressent de l'aigreur, il ne s'abandonne point pour si peu à de fâcheuses démonstrations! On voudrait connaître le détail de ce premier voyage, qui lui fait traverser Breslau, puis Oppeln qui reflète dans l'Oder les arbres de ses îles. Enfin, de Malaplane, il raconte la visite qu'il vient de faire, à Oppeln, au fonctionnaire qui doit le renseigner :

J'arrive mourant de faim chez monsieur le bailli, avec la lettre ministérielle à la main : monsieur le bailli était à la chasse et devait revenir à midi. Point du tout, à quatre heures il revient à peine avec les compagnons et les victimes de ses plaisirs, deux messieurs et quatre lièvres; il lit avec assez d'indifférence apparente la lettre du comte [Haugwitz?], et me dit que je puis rester dans sa maison.

— Je voudrais, — lui dis-je, — aller demain visiter les colonies.

— Il sera temps après-demain, — dit-il ; — j'ai demain la pêche d'un grand étang à laquelle je vous invite.

— Mais, lui dis-je, donnez-moi au lieu de cela un guide, afin que je fasse mes affaires.

— Point de guide, point d'affaires : la pêche sera superbe ; il faut que vous la voyiez.

— Allons, je suis en votre pouvoir, ainsi je cède ; mais au moins promettez-moi de m'expédier après-demain.

— Oh! après-demain sans faute, à l'heure qu'il vous plaira.

Je reste ; il tombe une pluie à verse ; ainsi point de pêche, car on aurait pu pêcher des hommes aussi bien que des poissons, attendu que l'élément était devenu commun aux deux genres.

Cependant, comme il faut s'amuser quand on ne peut pas s'occuper, on me dit qu'on va faire une partie chez *Son Excellence* (la ville n'avait assurément pas l'air de pouvoir contenir *une Excellence*).

— Qui donc? — demandai-je humblement à ces messieurs.

— Le général Manstein, — me répond-on.

Me voilà enchanté en pensant que je vais voir le *vertueux* Manstein[1], des mémoires de Dumouriez, que je vais trouver un homme parlant français, et dont la conversation doit être, pour moi surtout, du plus grand intérêt. Je prie donc quelqu'un de l'honorable compagnie qui y allait avant les autres de faire mes très humbles compliments au général, et de lui demander pour moi la permission de lui rendre mes devoirs. Dans l'intervalle on se rasseoit, et l'on se met à fumer des pipes énormes : on me demande si j'aime à fumer; je dis que je n'ai jamais fumé; on me plaint, car « la pipe, dit-on, est l'amie de l'homme : quoi qu'on fasse, elle vous tient compagnie; elle vous occupe dans vos ennuis et ne vous distrait point dans vos affaires; sans vous empêcher absolument de parler, elle vous invite au silence, et vous laisse à vos réflexions, *et puis l'on crache, et cela fait toujours plaisir* : à cheval je fume, et je ne pense point à la longueur du chemin, parce qu'un demi-mille de plus n'est qu'une pipe de plus; à mon bureau j'écris sans que ma pipe m'embarrasse, et je fume sans que ma plume me gêne, *et puis l'on crache, et cela fait toujours plaisir*; d'ailleurs, quelque part qu'on arrive, si la chambre est sale, la fumée de la pipe vous empêche de le voir; si elle est puante, la fumée de la pipe vous empêche de le sentir, *et puis l'on crache, et cela fait toujours plaisir.* »

Pour que notre émigré se laisse tenter et se hasarde dans cette tabagie qui lui est ouverte au fond de la Silésie, il ne faut pas moins qu'une pluie persistante qui le retient quelques jours parmi les hyperboréens d'Oppeln, et qui diffère sa visite à ses domaines; il faut aussi la cordialité soudaine du digne général Manstein qui, ayant reconnu en son hôte le descendant de soldats illustres, voudrait faire accepter à Boufflers « un paquet d'or ». « Je reçois, lui dis-je, avec une tendre reconnaissance l'assurance de cette estime et de cette amitié; mais l'hospitalité que je reçois dans les états du roi de Prusse ne me laisse rien à désirer pour le présent ni à craindre pour

1. Boufflers songeait sans doute au général Manstein, d'origine russe, que Frédéric II avait employé en Bohême : mais il était mort en 1757, et il doit s'agir d'un homonyme moins notoire.

l'avenir ». Après dîner, pour donner au général une marque d'amitié, et brûler mon encens, pour ainsi dire, sur l'autel de la reconnaissance, devine ce que j'ai fait; non, tu ne le devineras pas : j'ai fumé une pipe, la première et la dernière de ma vie... »

La tendre femme à qui son chevalier contait ainsi, chemin faisant, les petites mésaventures de son exploration, n'attendait qu'un signe pour affronter à son tour la maussaderie du ciel silésien et l'atmosphère des hospitalières tabagies. En traversant derechef Breslau pour l'installer dans ses terres, en 1797, Boufflers conduisit à l'autel madame de Sabran et confirma, par un mariage en forme, une fidélité dès longtemps conjugale. Hélas! il n'était guère plus glorieux et il était assurément plus pauvre qu'au temps où, partant pour son gouvernement du Sénégal, il lui avait écrit un jour : « Si j'étais joli, si j'étais jeune, si j'étais riche, si je pouvais t'offrir tout ce qui rend les femmes heureuses à leurs yeux et à ceux des autres, il y a longtemps que nous porterions le même nom et que nous partagerions le même sort. Mais il n'y a qu'un peu d'honneur et de considération qui puisse faire oublier mon âge et ma pauvreté. » Philémon et Baucis, bien et dûment mariés, s'installèrent grâce à la libéralité du roi de Prusse dans une tardive chaumière, dont le confort semble bien n'avoir pas été le premier mérite. Car Boufflers plaisantait, *sur l'air des fraises*, « sa maison en Pologne », qui était dépourvue à l'excès de volets et de rideaux, et trop bien munie, en revanche, de baies et de fenêtres :

L'on croit qu'il m'en coûte cher;
Mais sans dépense aucune
Ma maison a fort bon air,
Et partout il y fait clair
De lune, de lune, de lune....

Bravement, nos colons se mirent à l'œuvre. Une exploitation rurale n'était pas pour effrayer des gentilshommes ayant gardé le sens et le goût de la vie campagnarde; avec une soixantaine d'émigrés, tous de ses amis ou parents, les Boufflers formaient un groupement français important et actif dans ces lointains territoires. Des difficultés de culture, un recrutement

malaisé du petit personnel découragèrent souvent ces agronomes d'occasion. Mais, aux heures d'entrain, comme ils refaisaient les calculs progressifs de la Perrette du pot au lait! « Les oies, les dindons et les cochons ne manqueront pas, écrit un jour Boufflers à sa femme; nous aurons aussi des canards. Si tu touches quelque argent, il faudra de toute nécessité songer à monter une bergerie, d'abord parce que cela est d'un bon rapport, et puis parce que c'est le seul moyen d'avoir assez de fumier pour mettre la terre en valeur. Viendront ensuite la brasserie, et s'il se peut le moulin; alors nous pourrons compter sur cinq ou six cents écus au delà de notre consommation. Ils pourront même aller toujours en croissant et faire de ceci un petit domaine assez joli pour ceux qui m'y remplaceront. »

Mais ce n'était pas tout de produire et de faire rendre, il fallait aussi savoir vendre et négocier; et si les aptitudes agricoles ne faisaient pas défaut à nos aristocrates, ils apportaient sans doute, en matière d'habileté mercantile, plus de scepticisme désinvolte qu'il n'eût fallu. Écoutons Boufflers philosopher sur une tournée qu'il fait dans la Poméranie suédoise :

Je sors de mon pauvre dîner avec de tristes marchands qui n'avaient en tête que leurs paquets et leur tournée, et dont il n'y avait pas un mot à tirer pour la conversation, comme s'ils avaient emballé leur esprit avec leurs marchandises. En voyant leur préoccupation, leurs tristesses, leur sobriété, leur silence, je pensais que rien n'est plus contre notre intérêt que de vouer notre vie à l'intérêt; on manque perpétuellement de tout ce qu'on amasse, et l'on se passe de tout ce qu'on se promet; on s'abonne à être mal nourri, mal vêtu, mal logé, pour être un jour en état de faire une excellente chère, d'être bien habillé et d'habiter une belle maison; on se passe de domestiques afin d'avoir un jour de quoi en payer davantage; enfin on sacrifie toujours le présent à l'avenir, jusqu'à ce que le présent passe et que l'avenir ne vienne point. Voilà pourtant la vie de la plupart des marchands, ou, pour mieux dire, de la plupart des hommes, qui, trompés par la prévoyance même, se livrent à l'intrigue, aux affaires, au travail, à des privations de tout genre, et reculent toujours l'instant de jouir....

Ce n'est pas là, assurément, la philosophie des organisateurs à longue vue et des entrepreneurs énergiques. Et il est

probable qu'à Wymyslow, si loin qu'on fût de Trianon, on jouait encore un peu à la bergerie. Ou plutôt l'on s'empressait de compenser, par les agréments de la société, de la conversation et de la littérature, tous les ennuis de la vie rurale. « Quel dommage que tu sois enterrée au fond de cette Pologne! écrivait le 20 juillet 1797, madame de Custine à sa mère. J'espère bien que, dans ta solitude, tu travailleras un peu, tu me feras quelques romans. Je me chargerai de les faire imprimer... Te voilà donc établie dans ta chaumière, Elzéar avec toi. Tu es contente; tu as des livres, tu mènes une vie de fermière et ta fille n'est pas là pour t'aider! »

Des visites aux somptueuses résidences de la noblesse polonaise dédommageaient çà et là nos aristocrates de la vie exiguë que leur installation de Wymyslow les forçait de mener. L'hospitalité fastueuse de ces magnats était proverbiale; elle s'ouvrait tout naturellement à des voisins infortunés, à qui il suffisait de quelques relais de poste pour trouver, de l'autre côté de la frontière prussienne, la « Pologne qui danse » et les belles résidences d'une noblesse amie de tout ce qui était français. Boufflers n'a pas manqué de célébrer, avec une nuance de mélancolie nostalgique, les merveilles paradisiaques des jardins Radziwil, sans doute le château de Nieswicz, encore aujourd'hui entouré d'un lac immense, au fond de la Lithuanie :

Chez vous, loin des horreurs de ce siècle pervers,
Mon âme rajeunie en doux pensers abonde.
Chez vous l'esprit se sent libre comme les airs,
Chez vous le cœur se sent aussi pur que votre onde;
Auprès de vous on croit, dans ces murs toujours verts,
Avoir enfin changé de monde,
Et voir l'échantillon d'un meilleur univers.

D'autres intermèdes encore marquaient le laborieux exil de Boufflers et des siens. Pendant que le chevalier prononçait à l'Académie de Berlin son discours sur la littérature, sa femme et son beau-fils allaient prendre les eaux, en 1798, à Klosterheilsbrunnen, près d'Anspach, et y retrouvaient la délicieuse Delphine de Custine. Mais la grande affaire restait, de 1797 à 1800, l'établissement agricole de la Haute-Silésie,

analogue à des entreprises du même genre tentées sur plus d'un point par l'Émigration française. Boufflers attira dans sa « colonie » d'assez nombreux compagnons d'infortunes. Son neveu Charles de Bassompierre était enrôlé dès février 1797, et, en mars, c'était environ soixante-quinze personnes, parents et amis, qu'il comptait attirer dans sa colonie, « pour commencer ». Une note du roi de Prusse à ses ministres nommait la marquise de Mazancourt et sa famille, le chevalier de Séguier, le comte et la comtesse de Lavalle avec mesdames et mesdemoiselles de La Salle : il convient d'ajouter à ces noms ceux de Puisieux, de Casterat, de Clessé, de Nettancourt. « L'établissement dans la Prusse méridionale », comme l'appelle couramment Frédéric-Guillaume, doit à la fois débarrasser la Prusse officielle d'une population assez encombrante d'émigrés oisifs et quémandeurs, et hâter la colonisation d'une région demeurée médiocrement active. En novembre 1799, un certain M. de Magny est autorisé à résider dans la province ainsi colonisée, puisque Boufflers lui a affermé une partie de sa concession, mais il faudra rappeler ce dernier « à une plus fidèle observation des devoirs dont il s'est chargé ».

Ce n'étaient pas les seuls déboires qu'éprouvaient nos colons. Une autre gracieuseté du feu roi, en raison du mariage de madame de Sabran avec Boufflers, se trouva menacée à l'avènement d'un nouveau souverain, et la pauvre femme adressait la supplique suivante à Frédéric-Guillaume III qui avait succédé à son père à la fin de l'année 1797 :

Sire,

C'est avec la confiance qu'inspirent à tous vos sujets l'amour si connu de Votre Majesté pour la justice que j'ose l'implorer.

Je reçois, dans l'instant, avis du directoire général des domaines que 400 écus de rente qui m'avaient été accordés en échange d'une concession de 400 arpents dans l'Oderbruck que je tenais des bontés de Sa Majesté le feu Roi votre père vont être supprimés, malgré le titre de possession que j'ai du même directoire, où il est spécifié que c'est pour toute ma vie, et celle de mon fils, y compris cent arpents qui avaient été accordés d'après ce titre à M. Clesses, cultivateur, pour diriger la totalité de l'établissement....

Le seul motif qu'on me donne de cette suppression est mon mariage avec le marquis de Boufflers. Mais, Sire, mon mari n'est pas plus fortuné que moi, notre but en réunissant nos modiques

moyens était chacun d'aider l'existence de l'autre. J'ai de plus un fils dont je suis l'unique ressource; et nous enlever la moindre partie de ce que nous dûmes à l'humanité de Sa Majesté le feu Roi serait prendre sur notre nécessaire.

Je soumets mes titres à Votre Majesté, Sire, avec d'autant plus de confiance que par les lettres de naturalisation accordées à mon fils et à moi en 1792, j'ai un titre de plus pour réclamer la protection de Votre Majesté comme sa sujette; et jusqu'à mon dernier jour je ne cesserai d'espérer en sa bonté.

Votre Majesté verra par les copies des deux lettres de Sa Majesté le feu Roi que je joins à la mienne quelles étaient ses premières vues sur cet établissement et par le titre que j'y ai joint comme quoi la rente modique que je réclame, et dont j'ose attendre la continuation de la justice de Votre Majesté, n'était que le dédommagement d'une propriété.

Je suis avec respect, Sire, de Votre Majesté, la très humble et très obéissante servante et sujette

LA MARQUISE DE BOUFFLERS

A Rheinsberg, ce 7 mai 1798.

Cette requête désespérée semble avoir eu gain de cause : la *Kurmärksche Domänenkasse* s'inquiétera de retrouver, en mai 1801, le jeune comte de Sabran pour lui verser sa pension. Mais déjà, à cette époque, la débandade était plus que commencée; et il y avait beau temps, en particulier, que Boufflers, prenant les devants, avait liquidé sa part de la concession et avait gagné Paris. « J'aime mieux mourir de faim en France que de vivre en Prusse », écrivait-il un jour de nostalgie. Encore s'agissait-il de faire le bilan de l'entreprise qui l'avait aidé à vivre.

Cette liquidation ne s'était pas opérée sans difficulté; Beurnonville, le ministre de la République française à Berlin, avait eu à présenter au roi de Prusse les doléances de l'émigré — qu'il appuyait d'ailleurs de toutes ses forces. Boufflers ne voulait pas d'un acquéreur « qui n'offre qu'un capital à raison du denier vingt, ou de cinq pour cent, en prenant pour base du calcul le prix d'affermement actuel de la dite terre. Le citoyen Boufflers observe que la terre ne produisant rien, ou très peu de chose, faute de bras et autres moyens de culture, il a été obligé de faire beaucoup de dépense et d'affermer cette terre

au plus bas prix dans le premier bail, afin de faciliter l'amélioration... »

Ses collaborateurs, de leur côté, se défont pareillement de leurs lots de terres : de Puisieux, Casterat, Clessé, le marquis de Nettancourt, faussent successivement compagnie aux districts lointains de la Haute-Silésie. Elzéar de Sabran quitte Wymyslow, où s'attarde sa mère, et se rend à Prague, puis à Vienne, auprès de son oncle l'ancien évêque de Laon : il fera l'ornement de la troupe d'amateurs groupée autour du prince de Ligne dans les salons autrichiens. C'est au début du printemps de 1800, après un assez long arrêt à Berlin, que Boufflers est parti pour la France : Brumaire semble devoir la rouvrir officiellement aux proscrits. Le 7 novembre 1800 seulement, sa femme demande à son tour un passeport pour elle, un autre pour un des membres de la « colonie », établi depuis trois ans à Wymyslow et qui va l'accompagner jusqu'à Wesel.

Madame de Custine n'avait pas attendu si longtemps pour commencer, au ministère de la Police générale, les démarches qui devaient permettre à Boufflers et à sa femme l'accès de la France : elle y met, cela va sans dire, les circonstances de leur émigration dans le jour le plus favorable.

Citoyen ministre,

Le citoyen *Boufflers*, ancien membre de l'Académie française, et son épouse, la *citoyenne Dejean, veuve Sabran,* vous prient par mon organe de les comprendre au nombre des individus absents de France qui ne doivent point être considérés comme émigrés.

La philosophie douce du premier, les opinions politiques qu'il a constamment professées comme membre de l'Assemblée constituante, notamment celle qu'il a prononcée dans la fameuse nuit du 4 août, et son discours d'ouverture de l'assemblée du bailliage de Nancy du 30 mars 1789 pour l'élection des Députés aux États généraux, sont autant de titres à cette faveur.

Il est d'ailleurs notoire qu'il n'a quitté la France que pour pouvoir se livrer plus tranquillement à ses travaux littéraires. Il s'est retiré chez un Prince ami de la France, n'ayant aucune relation quelconque avec ceux qui pouvaient avoir des projets de vengeance contre leur patrie, pour le bonheur de laquelle il n'a cessé de faire des vœux, de même que son épouse, la citoyenne Dejean, veuve Sabran qui l'a suivi dans son voyage.

Ils espèrent tous les deux de la justice du gouvernement actuel, qu'il leur permettra de finir leurs jours dans le pays qui les a vus naître, et qu'ils les rayera de la liste des Émigrés.

Paris, ce 25 brumaire an 8 de l'ère républicaine.

Salut et respect
SABRAN, Vve CUSTINE

Une requête identique était envoyée, le 15 floréal, au ministre de la justice ; une autre plus longue, du 18 ventôse, avait invoqué le témoignage flatteur du roi de Prusse, que Beurnonville avait communiqué à son gouvernement. En même temps, madame de Custine faisait intervenir Joséphine en faveur de sa mère et de son beau-père. « Il nous rimera des chansons », avait dit Bonaparte, un jour que Duroc le sollicitait de rayer l'ex-abbé des listes de proscription. La mesure libératrice fut prise le 16 prairial : Boufflers et sa femme sont rayés définitivement à cette date du 5 juin 1800. A l'automne, le filleul du roi Stanislas est encore autorisé à donner une marque de son civisme : une réponse favorable a été faite à cette suprême requête adressée, le 25 primaire an IX, au ministre de la Police générale :

Citoyen ministre,

Le temps fixé pour recevoir les serments de fidélité à la constitution étant expiré plus tôt que je ne m'y attendais, et la liste étant maintenant close, je vous prie de vouloir bien autoriser le Préfet du département de la Seine à recevoir mon serment en particulier et à joindre mon nom à la liste de tous les bons citoyens.

Salut et respect

BOUFFLERS

Voici nos ci-devant en règle, et plus qu'en règle. Mais ni Boufflers ni sa femme ne s'étaient enrichis durant leurs années errantes : la familiarité du prince Henri, la colonisation polonaise, les jetons de présence de l'Académie de Berlin n'avaient pas alourdi leur bourse. Aussi Boufflers fut-il trop heureux d'accepter, même lorsqu'il fut redevenu membre de l'Académie française, les fonctions d'administrateur adjoint à la Bibliothèque mazarine. Il retrouvait ainsi des livres, lui qui avait dû rayer au retour, de son « inventaire de poète

crotté », presque tous les trésors de la bibliothèque qu'il avait réunie avant la Révolution.

Nos deux émigrés vieillirent doucement — entre Paris et leur maison des champs de Saint-Germain —, elle toujours enjouée et charmante malgré la cécité qui ternit ses yeux bleus, lui dépaysé dans le monde de l'Empire, effrayé par le réalisme des milieux officiels qui bousculait un peu ses habitudes surannées de cœur et d'esprit, n'adhérant qu'à demi aux innovations de pensée et de style de quelques indépendants, Chateaubriand, madame de Staël, Senancour, qui procédaient d'une sensibilité moins légère que la sienne. De ses huit années d'Allemagne, il se souvenait néanmoins pour ajouter une note d'attendrissement ou de bonhomie aux nouvelles qu'il lui arrivait de composer encore, mais surtout pour justifier l'épitaphe qu'il s'était préparée à lui-même :

CI-GÎT UN CHEVALIER QUI SANS CESSE COURUT,
QUI SUR LES GRANDS CHEMINS NAQUIT, VÉCUT, MOURUT,
POUR PROUVER CE QU'A DIT LE SAGE,
QUE NOTRE VIE EST UN VOYAGE.

FERNAND BALDENSPERGER

UNE VILLE LORRAINE

QUI MEURT[1]

A l'ouverture d'un col des Vosges, le plus fréquenté de toute la chaîne par les soldats et les marchands qui vont, depuis des siècles, d'Alsace en Lorraine et de Lorraine en Alsace, une petite ville qui commande le passage : voilà Phalsbourg, l'origine de sa grandeur militaire, la raison de sa valeur nationale, presque toute son histoire; *presque*, l' « annexion » ayant fait le reste.

1. Parmi les ouvrages consultés, nous citerons : Dag. Fischer, *Le Comté de la Petite-Pierre sous la domination palatine*, dans : *Revue d'Alsace*, 1879-80; — Dr G. Wolfram, *Ausgewählte Aktenstücke zur Geschichte der Gründung von Pfalzburg, mit einer Einleitung...*, dans : *Jahrbuch der Gesellschaft für lothringische Geschichte und Altertumskunde, 1908*, Metz, in-4°; — Dag. Fischer, *Die Stadt Pfalzburg*, Mulhouse, 1865, in-12; — Keller, *Altes und Neues von Pfalzburg*, Sarrebourg, 1874, in-8°; — Rod. Reuss, *L'Alsace au XVIIe siècle*, Paris, Bouillon, 1897, in-4° (t. I, livre II, chap. II); — Journal du Maréchal de Castellane, Paris, Plon, t. I, 1895, in-8°; — Lieutenant général comte Philippe de Ségur, pair de France, *Éloge historique de M. le Maréchal comte de Lobau*, prononcé à la séance de la Chambre du 17 juin 1839, Paris, Crapelet, s. d., in-8°; — A. Chuquet, *L'Alsace en 1814*, Paris, Plon, 1900, in-8°; — A. Benoît, *Le Blocus de Phalsbourg en 1815*, Metz, 1868, in-8°; — Id., *Le Siège de Phalsbourg en 1870*, Nancy, 1871, in-8°; — Lieutenant-colonel A. Hollender, *Le Siège de Phalsbourg en 1870*, Paris, H.-Ch. Lavauzelle, s. d., in-8°. — Annuaires et statistiques divers. — Renseignements particuliers.



Phalsbourg n'est pas une ville née au hasard et sans aïeux. Elle est, parce que deux hommes ont voulu qu'elle fût : en 1570, un petit prince presque inconnu et qui mériterait d'être célèbre, Jean-George de Veldence, comte palatin; un siècle plus tard, le Grand Roy.

Jean-George régnait sur le comté de la Petite-Pierre, qui enveloppait dans ses limites l'emplacement où s'élève Phalsbourg et où il n'y avait alors qu'un pauvre château avec quelques maisons : Einhartzhausen. Fantasque, processif et génial, il administrait son comté avec un luxe d'idées et d'ordonnances qui confondent, surgissant à cette date : les finances de l'État, les mines, la boulangerie, la boucherie, l'ordre dans la rue, l'ordre dans la maison de ses sujets, tant de vin permis aux hommes, tant aux femmes, les chiens renvoyés de la table familiale, il réglemente tout, soucieux du moindre détail; il fixe la justice, fait rédiger un code complet de législation et de procédure, où s'amalgament avec le droit romain les dispositions des anciennes coutumes; il organise l'instruction : l'instruction des princes, qui ne seront plus abandonnés au caprice de précepteurs sans lien et sans méthode, mais réunis et élevés en commun (les princes de toutes les branches palatines), selon des principes déterminés, pour une fin déterminée, la pratique de leur métier de prince, — et l'instruction du peuple, dans des écoles pareilles à « de beaux jardins parsemés de belles fleurs », où l'on instruira la jeunesse « dans l'amour de Dieu et pour le bonheur de l'humanité »... L'administration de la Petite-Pierre, du comté, son État, et du village, sa capitale, ne suffit-elle pas à l'activité organisatrice de Jean-George ? et voulut-il essayer son système sur un terrain neuf, créer de toutes pièces une cité idéale là où il n'y avait rien jusqu'à lui ? Ou bien s'effraya-t-il de la tentative récente d'un de ses voisins, un d'Haussonville, protégé du Cardinal de Lorraine, qui venait de mettre la main sur le prieuré de Saint-Quirin ? Il n'avait pas perdu le souvenir du *Voyage d'Austrasie*, du passage récent de Henri II jetant quelques hommes au château

d'Einhartzhausen avant de poursuivre vers Metz, et Jean-George vit sans doute dans l'acte de d'Haussonville une nouvelle manifestation de la politique française ambitieuse de progrès vers l'est, puisqu'il appela l'attention de l'empereur sur la nécessité d'intercepter le passage en y élevant une ville nouvelle, plus importante pour la défense qu'un château perdu. Ou encore, luthérien qui pouvait continuer à vivre dans son pays, songea-t-il avec une compassion fraternelle aux réformés de l'ouest et du nord, moins heureux que lui, et d'étonnantes visions d'avenir s'agitèrent-elles dans son imagination de précurseur : des villes, des régions entières régénérées par eux pour les avoir accueillis errants et misérables? Sans doute aussi, puisqu'il fit répandre au loin, à l'intention des persécutés qui cherchaient un asile, la copie en multiples exemplaires de l'acte de fondation de la ville avec l'énumération des privilèges et franchises qu'il accorderait aux habitants. Les réformés y vivront aussi libres que les luthériens, aussi respectés, aussi sûrs du lendemain ; les uns et les autres auront leurs ministres ; les immigrants conserveront la faculté d'émigrer ; ils ne pourront dans aucun cas être traduits devant une juridiction étrangère ; des places pour bâtir leur seront concédées gratuitement, du bois pour la construction des maisons, des pâturages pour leurs grands et petits bestiaux. Efficace « publicité ». Ils vinrent de partout, de Lorraine, de Metz, du Barrois, des Ardennes, des Pays-Bas. Lui, assistait, passionné, à la réalisation de *sa* ville — *Pfalzburg*, la Ville du Palatin, — ou, quand il s'en éloignait, se faisait adresser des rapports détaillés, la liste des arrivants, « les noms de ceux qui bâtissent » : « ce iourd'huy 11ᵉ d'avril 1572 », « ... Mᵉ Hance, forestier, Monsʳ de Conflan, Anthoine le Picard, George de Doulouard, cordier, Le petit boucher, Le gros tanneur, Quentin le masson, George le charpentier, Alleman... » ; « tous bâtissent de pierre, hors mis George le charpentier... » Et quelles destinées Jean-George entrevoyait pour Phalsbourg, quel avenir grandiose, infini! Phalsbourg sera, entre l'Europe centrale et occidentale, une grande ville d'échange et de production. Jean-George l'a dit. Il le faut. Et tout concourt au succès. D'ici on est en six heures au Rhin, en une journée à la Sarre, en trois jours à la

Moselle, en quatre à la Meuse, à la Marne ou au Danube; à peine davantage pour la Seine, le Rhône, la Loire. Quelques routes nouvelles à créer, de Phalsbourg à Spire, à Ensisheim, à Blamont, et l'on rejoindra facilement par là les communications régulières avec Augsbourg et Vienne, Innsbrück et l'Italie, Nancy, Lyon et Paris. Toutes les matières premières, Phalsbourg les a sous la main, ou les aura : la laine, des marchés de Brumath, Saverne, Haguenau, a pris dès longtemps l'habitude de passer ici les Vosges; le fer aussi, par le même chemin, mais en sens contraire, vers Strasbourg et Worms; quant au cuivre, du marché de Francfort, il remonterait le Rhin et la Zorn : rien de plus aisé que de prélever le nécessaire au passage. Enfin — couronnement de son œuvre — il résolut d'unir, du nord au sud, le bassin de la Sarre à celui de la Zorn, de l'ouest à l'est, la Meuse à la Moselle, par des travaux de navigabilité et des canaux de jonction : *anticipations* de près de trois siècles, dont un savant ingénieur strasbourgeois, l'illustre Specklin, disait alors qu'elles étaient conçues « pour la perte des pauvres gens et contre l'ordre de Dieu »... Jean-George avait pu, pendant plus de dix ans, tout à son aise, bâtir, réglementer et rêver. Hélas! ce grand administrateur avait mal administré. Ruiné, il engagea la ville et ses dépendances au duc de Lorraine, en 1583, pour 400 000 florins. Il ne put se libérer. La ville resta au duc. Le rêve s'était évanoui en faillite. Mais Phalsbourg était fondée.

Louis XIV la fit ce qu'elle fut depuis : gracieuse et massive tout ensemble, digne de lui et de ses grands commis. A vrai dire, dans l'intervalle, la brutalité des temps avait préparé les voies au roi. Le refuge, le marché, l'entrepôt créé par Jean-George, devint un champ-clos où s'entrechoquèrent les religions, puis les armées, parfois les unes et les autres dans une mêlée furieuse de toutes les passions.

Au nom du Maître céleste, le duc de Lorraine, catholique, voulut catéchiser la protestante Phalsbourg, y appela le P. Anselme et le P. Oudé au secours du curé Didelot; et de quelles épiques apostrophes la petite ville retentit alors! Le 12 avril 1621, le P. Oudé « dresse un cartel de deffy » qu'il envoie « par le maistre d'escolle au logis du ministre » : « Aurez-vous le courage de paroistre sur les rangs pour sou-

tenir l'honneur de votre religion qui tombe par terre?... » Qu'est-ce donc que des ministres « ainsi subjects, ou plustost esclaves d'un tas de savetiers », d'une « racaille d'artizans », qui peuvent, « s'il leur plaist, « vous déministrer, et casser aux gages?... O le brave Consistoire!... » Mais, si « enserré » qu'il soit « dedans une contradiction aperte » ou « accroché par la serre de quelque preignant enthymème », « le monstre, estendu demy-mort aux pieds de la vérité, par excès d'obstination ne se veut pas rendre, encore qu'il donne la pistole et rende ses armes[1]... » ; alors, le duc employa d'autres moyens, les contraignit au départ s'ils ne se laissaient pas ramener à la foi catholique : de ceux qui partirent, la plupart gagnèrent Bischwiller, où le duc des Deux-Ponts leur fit le même accueil qu'ils avaient reçu de Jean-George à Phalsbourg, cinquante ans plus tôt.

Au nom des princes de la terre, pendant la guerre de Trente Ans, des Français, des Croates, des Espagnols, des Impériaux de toute provenance, les Suédois de Bernard de Weimar se disputèrent la ville, laissant derrière eux les ruines et les misères d'usage; lutte sauvage, dans tout ce pays : l'adversaire n'était pas toujours le même, mais l'habitant pâtissait toujours, payait d'énormes tributs comme contribution aux ennemis à moins que ce ne fût comme subside aux alliés, payait pour le rachat de pillages que ce rachat n'empêchait point, payait et voyait sa maison brûler au départ des troupes, payait et mangeait des racines, des feuilles sèches,

1. « *La religion prétendue mourante* à Pfaltzbourg entre les mains de ses médecin et ministre d'un coup de pistole le 12 avril 1621, après avoir esté vaincue diverses fois par disputes entre le R. P. Nicolas Oudé Jésuite, et le sieur Brasi ministre, comme il est icy narré fidellement par Mre Dominicque Didelot Théologien Curé à Pfaltzbourg », — Au Pont-à-Mousson, par Charles Marchant, Imprimeur de Son Altesse. — Cf. également dans l'*Encyclopédie des Sciences religieuses* de Lichtenberger (art. : *Lorraine*), d'autres titres non moins expressifs : *Balaam et son compagnon arrestez par l'espée de l'ange de Dieu*, ou les sieurs Nic. Oudé jésuite et Dominique Didelot curé à Pfaltzbourg, frappez par le glaive à deux tranchants de J.-C. l'ange du grand conseil », etc., par Jean Brazi, ministre de la Parole de Dieu en l'Église réformée dudit Pfaltzbourg; « *Colonne de Diamant érigée sur le cénotaphe*, ou tombeau vide basti par Me Est. Bouchard, Dr hérétique, à trois facultés de médecine, grec et poésie, enrichie de notes et apostilles », par le R. P. Nic. Oudé de la Compagnie de Jésus, Pont-à-Mousson, 1622.

parfois des cadavres : par les chemins qui descendaient de Phalsbourg dans la plaine, un certain capitaine Rüst, dit La Plante, chef de partisans, *incorrigibilis adulter*, *mördrischer concussor*, distribuait la mort aux passants de toutes les conditions, *sowohl publicis als privatis*, *ohne distinction*, dit le procureur qui l'accabla sous des épithètes en trois langues, quand il fut pris, au bout de dix ans...

A travers toutes ces vicissitudes, la marche de la France se dessinait, continue, persévérante, sûre de soi, inéluctable : les Lorrains, qu'ils le voulussent ou non, les moines, les Suédois, c'était déjà un peu d'elle. Enfin Louis XIV vint, et conclut : conclusion qui n'était pas de hasard, mais consciente et logique, la résultante d'un patient effort diplomatique et militaire pour la liberté du passage à travers la Lorraine et les Vosges. Phalsbourg cédée par le duc de Lorraine au roi (28 février 1661), en toute souveraineté et propriété, c'était, pour Sa Majesté, le chemin qui pourrait « servir à ses Sujets et à ses Troupes quand Elle voudra, pour aller de Metz en Alsace sur ses Terres, sans toucher les Estats dudit Sieur Duc[1]... » Bientôt après, la place fut fortifiée : une ceinture de bastions et de demi-lunes, géométrie magnifique, — marque de Vauban ; deux portes, la « porte de France » et la « porte d'Allemagne », avec leurs boucliers, leurs glaives, leurs étendards, leurs couronnes, leurs soleils de pierre, — marque du roi.

Aussi bien ne pouvait-il suffire à la France de l'avoir acquise et fortifiée. Dans le mauvais chemin de montagne qui servait seul jusqu'alors au passage du col, les équipages du roi, au retour de Strasbourg, en 1681, se seraient

1. Art. XIII du texte du traité. Cf., pour la continuité de ce dessein de la France, art. XIV du même traité : « Est convenu en outre, que le chemin cy-dessus commencera depuis le dernier village du Païs Messin entre Metz et Vic, jusques à Phalsbourg inclusivement, et appartiendra en toute souveraineté à Sa Majesté sans aucune interruption pour la longueur, et aura de largeur demi lieuë de Lorraine en tous endroits... »; antérieurement, art. VII du traité de Vic (1632) : « ... Ledit sieur Duc promet non seulement donner seur et libre passage par ses États aux Armées de Sa Majesté pour entrer en Allemagne... »; ultérieurement, art. VI des Lettres patentes du duc Léopold I[er] à la suite du traité du 21 janvier 1718 : nomenclature, modifiée, des villages qui seront compris dans la « demi lieuë de route » à laquelle le roi de France a droit.

embourbés lourdement, sans le renfort de quatre cents chevaux réquisitionnés par l'intendant d'Alsace. Inutile Phalsbourg, si on n'en faisait pas une tête de route, par où relier plus commodément à l'intérieur du royaume l'Alsace française! Au commencement du règne de Louis XV fut jetée, entre Saverne et Phalsbourg, entre l'Alsace et la Lorraine, cette somptueuse et robuste chaussée, grimpante sans rudesse grâce à ses serpentements habiles, chef-d'œuvre de l'art des routes, qui fut fort à la mode parmi les contemporaines (elles portèrent des chaînes en spirales *à la montée de Saverne*) et qui fait encore aujourd'hui l'admiration des techniciens. Louis XV convalescent, Marie-Antoinette fiancée, et, pendant un siècle, tous les invités des Rohan de Saverne, — tant de jolis cortèges l'ont foulée, qu'on y entend toujours passer dans le bruissement des feuilles le rythme délicieux et mélancolique des *Trois Marches de Marbre rose*...

***

... Mais Phalsbourg paya cher tant d'honneurs. Parce que Louis XIV la voulut pour avoir le chemin libre et précipiter malgré les caprices de l'indépendante Lorraine l'achèvement de l'unité française; parce que Vauban l'assura sur son roc comme pour l'éternité; parce que sa route apparut au jeune Gœthe, terminant ici son tour d'Alsace, comme « la digne entrée d'un grand royaume »; parce que Hoche, dans une séance de la Société Populaire de Phalsbourg, définit son rôle par ce mot d'ordre enflammé : « Votre place demeure, en ce moment, la seule clé des Vosges; battez-vous, battons-nous contre les ennemis, nous avons du fer, du courage, nous vaincrons »; parce qu'elle déversa sur la plaine des bataillons innombrables, dernière étape sur le sol de la patrie dans l'élan de la Révolution vers l'Europe; pour toutes ces grandes raisons nationales qui l'avaient mise à l'honneur, — quand les mauvais jours vinrent, dès la première étape de l'invasion, elle fut à la peine. 1814. 1815. Deux sièges en moins de deux ans. Si l'on pouvait tourner Phalsbourg, ce n'était qu'au risque de mille difficultés, lenteurs et périls : passer sous son canon, laisser la

place derrière soi, menaçante, peiner sur des chemins de fortune, comme celui qui s'appelle encore dans le pays *Chemin des Cosaques* ou *des Alliés* : la grande chaussée, seule pratique pour des armées et leurs munitions, traversait la ville même, et Phalsbourg, si elle se défendait, en intercepterait l'usage à l'ennemi. Aussi, quoiqu'elle fût mal en état de résister, — la France impériale avait débordé la France à l'infini, et, les places frontières n'étant plus que des villes intérieures, on ne pensait plus qu'elles auraient à reprendre un jour leur rôle, — Phalsbourg résista pourtant. Le premier siège dura plus de trois mois, le second près de six semaines. En 1815 comme en 1814, ce n'est pas à l'ennemi qu'elle se rendit, mais au drapeau blanc. Et la paix faite, elle restait française.

Elle reprit donc sa jolie existence, à la fois brillante et modeste, de petite ville militaire, fière de ses gloires récentes. Phalsbourg, la *Pépinière des Braves*, avait dit l'Empereur. Phalsbourgeois, François-Joseph Gérard, entré aux hussards en 1787, puis, par la Révolution et l'Empire, par Mayence, l'Espagne et la Bérésina, sous-officier, officier, général de division, baron, grand-officier de la Légion d'Honneur; Phalsbourgeois, Rottembourg, soldat au Royal-Hesse-Darmstadt en 1784, puis, par la Révolution et l'Empire, par Mayence, le Mincio, Vérone, Iéna, sous-officier, officier, général de division, baron, grand-croix de la Légion d'Honneur; Phalsbourgeois enfin, le plus illustre de tous, Georges Mouton, engagé volontaire au 9e bataillon de la Meurthe en 92, le héros du pont de Landshut et de l'île Lobau, aujourd'hui maréchal, pair de France, commandant supérieur des gardes nationales de la Seine; ah! celui-là, le fils du boulanger de la rue du Rempart, malgré les grades, malgré les honneurs, malgré la femme que l'Empereur lui avait donnée « pour calmer son cœur ombrageux », une aristocrate de haute lignée, descendante des princes souverains de Neuchâtel, — il était resté « peuple », et carrément de son pays; Vosgien solide, un peu rude, strict sur la discipline et brave homme, n'aimant pas les discussions inutiles dans le service : « Trêve d'écritures », répondait-il à un aide de camp dont les réclamations le fatiguaient; ni les propos de vanité dans son salon : quand on parlait généalogie et blasons, il renvoyait à la maréchale.... Des années passent.

Des régimes aussi. La tradition subsiste. Cette petite ville n'était qu'une grande place d'armes. Tout le monde y était soldat, ou rêvait de l'être. Échos et gestes par où se transmettaient deux siècles de grands souvenirs, les sonneries de clairon, les parades, la musique du jeudi et du dimanche, le « rapport », les consignes aux sentinelles, toute l'allègre régularité de la vie militaire déterminait la carrière des enfants : recrutement facile, spontané, enthousiaste de l'avenir par le spectacle quotidien du présent, quand il y a une telle intimité, de leurs existences et de leurs cœurs, entre le civil et le militaire. Phalsbourgeois de naissance ou d'adoption, l'officier retraité restait là, trouvait à s'occuper : des affaires municipales, comme Rolfo, premier adjoint; parfois, timidement, de la politique, ainsi Charpentier, « chef d'escadron retraité à 2 000 francs », Giraud-Tixier, capitaine, le colonel Metzinger, qui sont « électeurs adjoints au Collège électoral »; il siège aux assises ou répartit des indemnités : lieutenant Cabanier, commandant Collignon, capitaine Lang, capitaine Lebrun, « jurés non électeurs », général Thierry, capitaine Nicolini, du jury d'expropriation; l'un même, le colonel Uhrich, délégué cantonal au demeurant, se découvre archéologue, envoie des notices à la Société d'Archéologie Lorraine sur deux Mercures et un cippe votif à Jupiter et Apollon, qu'il a rencontrés dans « les montagnes qui avoisinent Phalsbourg »... S'il avait des fils, il rêvait pour eux un avancement qu'il n'avait pas eu lui-même — forme militaire du rêve éternel des pères —, et souvent ce rêve se réalisait. Des Phalsbourgeois officiers, fils de militaires ou de bourgeois, de capitaines en retraite ou de portiers-consignes, de serruriers ou d'aubergistes, il y en avait partout à travers le territoire; de Phalsbourg on les suivait, on en savait le nombre, qui ils étaient, où, sans avoir besoin de l'Annuaire, par cœur : Uhrich, l'autre, le frère du retraité? général commandant la 16e division, à Rennes [1]; Micheler? à Rome, commandant la 2e brigade de la division d'occupation; Charras? en exil, après avoir été lieutenant-colonel à trente-huit ans; Hirsch? capitaine à Versailles, au 2e régiment des grenadiers de la garde; Gangloff? au 40e de ligne; et Logerot [2],

1. Celui qui sera gouverneur de Strasbourg en 1870.
2. Futur ministre de la Guerre, dans le cabinet Tirard (1887-1888).

le gendre de madame Lecker, et les trois fils du sacristain Strauch.... Je connais un Phalsbourgeois qui a couru le monde et qui, après cinquante ans passés au loin, n'hésite pas sur le numéro des régiments : « Lors de l'arrivée du 32e de ligne, qui revenait de Crimée.... » Leurs remparts, leur garnison, ils les aimaient comme leur raison d'être. Ils les aimaient, non sans orgueil : il y avait quelque chose d'eux-mêmes, d'eux tous et de la cité dans le *Conscrit de 1813*, dans *le Blocus*, dans *Waterloo*, dans toute l'œuvre d'Erckmann-Chatrian, Phalsbourgeois de Phalsbourg ou Lorrain d'à côté; il ne leur déplaisait point que leur petite ville — trois cents mètres à peine sur quatre cents, qui avaient déjà fait beaucoup de bruit dans le monde! — apparût à des milliers et des milliers de lecteurs dans des visions d'épopée; et si la voix de l'horloger Goulden, du petit Joseph, son apprenti, de la tante Grédel et de Catherine, s'attendrissait parfois, s'il se mêlait au courage des braves gens un regret du clocher, des Maisons-Rouges, des Quatre-Vents, des Baraques-du-Bois-de-Chêne, de toutes ces maisonnettes pittoresques qu'on voit de Phalsbourg, d'où l'on voit Phalsbourg, pourquoi ne s'y reconnaîtraient-ils pas quand même? l'Ancien en personne, le valeureux Mouton — qui était pourtant un lion : plaisanterie de Napoléon [1] — n'avait-il pas osé dire, la veille d'Austerlitz, tandis que cent mille soldats acclamaient l'Empereur : «... Ne vous y méprenez pas.... La France est trop belle pour qu'on aime à rester si longtemps séparé d'elle. Dans cette joie de la bataille de demain, il y a l'espoir d'en finir »?... Ils l'aimaient si passionnément, leur ville militaire, qu'ils attribuèrent toujours à une haute et tenace rancune les mesures par lesquelles on diminuait le chiffre de ses troupes : un régiment remplacé par un bataillon, par un dépôt, par quatre compagnies qui ne formaient pas corps, et tout le monde allait rappelant l'ardeur des républicains de 48, de M. Germain, qui ne jurait que par Charras, d'Erckmann [2], du Dr Léman; qu'au 10 décembre Phalsbourg avait « voté Cavai-

1. Elle est rappelée sur le piédestal de la statue de Lobau, à Phalsbourg : « *Mon Mouton est un lion.* »

2. Le père du romancier.

gnac »[1], et qu'au passage du prince-président, en 1850, on avait un peu trop crié : « Vive la République » !... Ils l'aimaient si fidèlement aussi que, même quand on eut fait sauter des quartiers de montagne, percé des tunnels, posé des rails au-dessous d'elle, même quand on put aller de Strasbourg à Nancy et à Metz sans passer par elle, même alors, si la *Ville-de-Bâle*, sur la grande place, s'attrista de ne plus voir de diligences, si Phalsbourg prévit le « manque à gagner » que le progrès lui coûterait, personne ne l'abandonna... Il fallait autre chose....

***

Dans la petite ville, le mouvement et la joie des grands jours militaires. Défilés de régiments, étendards et drapeaux déployés, qui vont se concentrer en Alsace, descendent vers le Rhin, — « *et leur âme chantait...* » Quelques jours de fièvre, d'enthousiasme. Un soir, le 6 août, vers neuf heures, un soldat originaire du pays, des Quatre-Vents, entre en ville, affolé, avec d'autres, qu'il a ramenés par la vallée de Dossenheim ; puis, quelques cuirassiers, misérables débris des charges immortelles... C'est la défaite qui passe, maintenant. Le matin du 7, à cinq heures et demie, le Maréchal lui-même. L'homme qui était resté, impassible, sur la tour minée de Malakof et qui avait triomphé dans le soleil de Magenta, le voilà, — en retraite. Sur la Place d'Armes, sur les glacis, des milliers d'hommes se suivent, s'entassent, repartent... Le 10, à huit heures du matin, un officier prussien devant le bastion n° 1 : parlementaire! Il demande la capitulation de Phalsbourg. Le commandant Taillant, commandant la place, refuse. A midi, nouvelle démarche ; nouveau refus. Dix batteries ouvrent le feu sur la ville... Le 14, nouveau parlementaire ; nouveau refus ; nouveau bombardement ; l'église, la poste, le quart des maisons sont en feu. Le maire, Bender, au nom de la population, demande au commandant de continuer la défense. Déjà, celui de 1814, Parmentier, dont le souvenir est resté vivant à Phalsbourg,

1. Comme on dit encore dans le pays. Tandis que les autres cantons de l'arrondissement de Sarrebourg donnaient à Louis-Napoléon des majorités considérables, dans celui de Phalsbourg, en effet, la différence fut très faible : Bonaparte, 2 007 voix, Cavaignac, 1 738. (*Journal de la Meurthe et des Vosges*, n° du 15 décembre 1848.)

avait dit : « Si l'ennemi vient jusqu'à nous, nous le recevrons en Phalsbourgeois, je veux dire en patriotes »... Les troupes d'investissement se succèdent autour de la ville, les parlementaires aux bastions, toujours en vain. Des nouvelles circulent, vraies, fausses, communiquées par les parlementaires, apportées par des mobiles qui viennent rejoindre leur poste, nées on ne sait où, partout, nulle part, dans l'air qu'on respire : le roi Victor-Emmanuel arrive au secours de la France; le prince Charles, devant Metz, a demandé un armistice à Bazaine; Napoléon *s'est rendu* à Sedan avec 80 000 hommes, — verbe à double sens qui échauffa également les optimistes et les pessimistes; grande victoire de Mac-Mahon à Chaumont, le kronprinz prisonnier; proclamation de la République; bataille du Mont-Valérien, 150 000 Prussiens hors de combat. Pendant ce temps, le canon tonnait toujours du côté de Strasbourg : une sortie? une bataille, et Strasbourg débloquée? — On ne sait rien. Un troisième bombardement, le 31 août; un quatrième, le 15 septembre; un cinquième, le 25 novembre... On sait, maintenant; on sait que toutes les bonnes nouvelles étaient fausses; toutes les mauvaises, vraies. Uhrich, gouverneur de Strasbourg, a dû rendre la place; Metz a capitulé; les Allemands sont vainqueurs, jusque sur la Loire... Le lundi 12 décembre, à midi, le commandant Taillant écrit au major de Giese : « Le trop grand éloignement de l'armée française et la famine qui torture les habitants, les blessés, les prisonniers de guerre, mais qui ne saurait nous dompter si nous étions seuls ici, ne nous permettent pas de continuer la lutte... » Phalsbourg avait tenu quatre mois... Les plénipotentiaires allemands et leur escorte arrivent devant la porte de France, l'officier, de son épée, frappe la porte qui s'ouvre, le poste allemand relève le poste français : tout était fini.

... Alors, on partit... A Phalsbourg comme ailleurs, les vainqueurs étaient entrés dans une ville qui ne voulait pas d'eux. Phalsbourg n'était plus à la France; les Phalsbourgeois n'étaient plus chez eux dans Phalsbourg. L'article 2 du traité de paix était formel : on ne pourrait pas à la fois rester dans le territoire annexé, et rester Français. Sans doute, la prise de possession ne se manifesta pas ici par de particulières rigueurs. Même, on ne lésina pas sur les indemnités : dégâts

causés dans Phalsbourg par les bombes de l'assiégeant, autour de Phalsbourg par le tir de la défense, le fonctionnaire allemand régla tout, assez largement. A vrai dire, il ne connaissait pas grand chose, de la ville, ni de ses habitants, il était contraint, pour s'acquitter de sa besogne, de s'enquérir auprès de l'un, auprès de l'autre, et les conseilleurs s'entendaient à faire payer le payeur : plus d'un qui arrivait inquiet à la boucherie Lutz, rue Mercière, où était installé le bureau de la perception, s'en retourna sa brouette pleine de pièces de cent sous, des pièces toutes neuves provenant des versements français, un peu des cinq milliards, autant de repris... Parfois même, innocemment ou non, l'histoire ne le saura jamais, on embarrassa fort le pauvre homme : quelques-uns, qui figuraient encore sur les rôles, avaient déjà quitté le pays, quelques autres avaient même quitté ce monde, et la question fréquente du fonctionnaire : « Où est-il, celui-là, maintenant? » recevait souvent la même réponse : « Au Père-Lachaise ». Il finit par demander où était ce Père-Lachaise, et pourquoi il attirait tant les Phalsbourgeois.... Maigre vengeance, dont on riait le soir au café ; mais non dépourvue de valeur symbolique. Ces vainqueurs étaient des étrangers. Étrangers aux plaisanteries de la petite ville, mais aussi à sa langue, à son esprit, à toute sa vie. Point d'incidents graves ni bruyants ; mais l'opposition du moi et du non-moi, et cela suffit ; là contre, les indemnités ne peuvent rien. Hier, discussion de la municipalité avec le fisc : la ville payait 630 francs par an à l'Etat français pour participation aux frais de casernement ; les Allemands, maintenant, demandent 4 000 francs. Aujourd'hui, discussion avec la sous-préfecture : le nouvel instituteur catholique ne sait pas le français, or, plus du tiers des élèves ne comprend pas un mot d'allemand, les deux autres tiers ne savent ni lire ni écrire cette langue.... Au collège, on ne fut pas tout de suite aussi absolu. Fondé en 1806 par le maire Parmentier, qui avait obtenu à cet effet les bâtiments de l'ancien couvent des Capucins, le collège de Phalsbourg avait une grande réputation, non seulement dans toute cette région lorraine, mais encore dans l'Alsace voisine : comme Phalsbourg était de belle et bonne langue française, beaucoup d'Alsaciens y envoyaient leurs enfants pour éviter qu'ils ne gardassent, en grandissant,

l'accent des premières années, et il y avait toujours à Phalsbourg soixante ou quatre-vingts internes, Alsaciens; même quelques Allemands. Reviendraient-ils, si le français était proscrit du jour au lendemain?... On continua d'y enseigner, non seulement le français, mais encore, partiellement, en français. Pourtant, le non-moi apparaissait toujours, irritant, dans la surexcitation générale de l'heure. Presque tous les professeurs étaient partis, ou s'y préparaient; les remplaçants venaient, presque tous, d'Allemagne; un d'eux, qui avait vécu en France, le professeur de latin, comprenait la situation, mais les autres!... Coups de férule, et *Franzosenkopf!*... je ne veux pas refaire des caricatures connues, et qui ne sont pas toujours des caricatures... Et puis, le professeur de mathématiques prononçait *virjule* — ce qui n'était qu'un accident, un prétexte à tumulte dans la classe, à moquerie en famille —, mais le professeur de latin prononçait *dominous*, et *caousa*, et *tertsia*, par où une habitude germanique s'infiltrait, indéfectible et caractéristique pour la vie; et l'on n'apprenait plus le passé de la France, mais l'histoire d'Allemagne, la gloire de *Barbarossa* et de bien d'autres, et, le 22 mars, fête de l'empereur, on entendait célébrer pieusement ses vertus de souverain, d'homme et de vieillard, *Herrscher, Mensch und Greis*... C'était, à la suite des armées, l'Histoire qui approchait, d'autres noms, d'autres faits venant occuper dans les esprits la place éminente, la prise des âmes par des traditions étrangères, hostiles... Oui, vraiment, tout les poussait dehors. Il y avait sans doute une philosophie dans l'article 2 du traité; rester Français dans Phalsbourg allemande, rude entreprise, peut-être... Alors, tout doucement, presque en cachette, on allait à Mittelbronn, à une demi-heure de marche, chez le comptable de la carrière, ancien séminariste, passionné de géométrie, qui enseignait la terminologie française des mathématiques; ou, à Phalsbourg même, chez le rabbin, qui redressait le *dominous* en *dominus*; puis, un beau matin, on partait pour Nancy, prêt à entrer au lycée, pur de tout germanisme, sans tare. Et les parents suivaient, dès qu'ils pouvaient.

... « Tout le monde est parti. » « Toute *la société* est partie. » « La ville est décapitée. » « *Tout ce qui pouvait* partir, est parti. » Voilà les formules où se définit et se

résume, dans la mémoire des témoins et de leurs fils, quarante ans après, la situation des années qui suivirent la guerre, et de ces expressions la dernière, grammaticalement neutre, n'est pas, si l'on y réfléchit, la moins précise ni la moins forte. Ils s'en allèrent, par individus ou par familles, un départ entraînant l'autre, les retraités, les bourgeois qui pouvaient « réaliser » rapidement ou qui avaient un peu d'argent devant eux, comme on dit, — puis d'autres aussi, des paysans qui auraient pu continuer à vivre là tranquillement et qui — trente ou quarante familles — vendirent leurs terres, pour partir en Algérie, où le gouvernement français et la « Société d'Haussonville » leur en offraient de nouvelles; des scribes et des manœuvres, cinquante ou soixante placés « au chemin de fer, à Paris », par un des leurs, qui était déjà dans la place; et des centaines d'autres, dont on retrouve la trace au hasard des conversations particulières : toujours le même drame, la même date : « De Phalsbourg à Toul », 1873, « Des Baraques-de-Chêne à la rue du Temple », 1875... Aujourd'hui encore — lointain remous de la tempête — quand les carrières des environs ne les nourrissent plus, parce que la pierre blanche fait trop de concurrence à la pierre rouge et la meule d'émeri à la meule de grès, les ouvriers ne vont pas à Vallérysthal ou à Niderviller, verreries et faïenceries voisines, qui les sollicitent : puisqu'il faut partir, ils vont plus loin, à Lunéville ou à Baccarat... Un millier de personnes environ sont parties, sur trois mille à trois mille cinq cents que comptait Phalsbourg avec ses dépendances. Depuis, peu à peu, les vides ont été comblés : des gens sont venus des environs, de la campagne, se repliant sur la ville, ou de plus loin, d'au delà du Rhin, employés de l'administration, sous-officiers rengagés; quelques boutiquiers aussi. Image assez exacte de la population ainsi défaite et refaite : on ne trouve dans le Conseil municipal presque aucun des noms qui y figuraient toujours, régulièrement, avant la guerre, il se compose à peine pour la moitié de Phalsbourgeois de Phalsbourg, les autres étant des alentours, un seul, d'Allemagne... Éléments honorables, mais qui succèdent et ne remplacent pas. « Phalsbourg est décapitée ». Écoutez tous les anciens Phalsbourgeois, et tout de suite un mot célèbre de Talleyrand vous revient à

la mémoire, s'arrangeant de lui-même à l'intention de la petite ville : qui n'a pas vécu à Phalsbourg avant la guerre, n'a pas connu la douceur de vivre. Et ce n'est pas seulement parce que leur jeunesse est partie. De leur ville d'autrefois, qui avait une personnalité, une tradition, une histoire, une âme, de cette atmosphère heureuse, intelligente et fine, qui enveloppait et pénétrait jusqu'aux plus modestes et les haussait à une manière d'aristocratie, il ne reste que le regret ; de cette fierté militaire, joyeuse, vaillante, — que la satisfaction, silencieuse et comme voilée, de suivre par-dessus la mauvaise frontière, toujours sans avoir besoin de l'Annuaire, les promotions de ceux qui sont partis, des Hotz, des Ulrich, des Brissé, des Teissier, des Hollender, des Micheler... Pourtant, les portes de Louis XIV sont là, et les casernes de Vauban, et la Place d'Armes, immense carré, Lobau au centre, en grande tenue de bronze, et, le long des rues qui se coupent à angle droit, les maisons alignées comme à la parade ; voici le collège, la mairie, la halle où l'on célébra le service divin pendant le siège, après l'incendie de l'église, et la jolie maison du « lieutenant de roi », avec sa couronne royale, où le commandant Taillant avait son bureau ; voici encore, sur la route des Quatre-Vents, la ferme qui appartenait à Lobau, et même (les personnages de ces romans-là ne vivent-ils pas autant que les grands morts de l'histoire ?) là, près de la porte de France, en face de l'ancien *Bœuf-Rouge*, la maison d'où le petit Joseph Bertha et son patron aperçurent, un matin de 1812, Napoléon penchant la tête par la portière de sa voiture, parce qu'un cheval de l'escorte venait de s'abattre sur le poteau du boucher Klein... Vous le voyez, rien n'a changé dans la petite ville. Ceux qui reviennent, s'y reconnaissent. Elle dort, donc elle vit... Non. Elle semble dormir, comme si elle vivait encore. Ils s'y reconnaissent, mais ils ne la reconnaissent pas. Les remparts : pierre par pierre, presque tout a été transporté à Strasbourg, pour servir aux nouvelles fortifications de la ville ! hommage involontaire à la solidité des matériaux de Vauban, économie de prodigue, dont l'instigateur, si je ne me trompe, est mort fou ; le reste, morceaux de bastions et de demi-lunes, souvenirs dépareillés et fossiles, par où se précise avec peine à l'imagination la

forme du passé disparu. Dans le collège désaffecté (sa « clientèle » était partie en France), on a installé une école normale ; dans la caserne de cavalerie, un pénitencier : encore des successions qui ne sont pas des remplacements, utilisations de locaux vacants pour un service départemental, — mais en marge de la ville. La caserne d'infanterie est restée caserne ; même y apparaissent toujours, gravés dans la pierre, des numéros de corridors qui ont un grand air d'épigraphie louis-quatorzienne ; mieux encore, des mots français, assez fraîchement peints, ceux-là, mais dans un ordre singulier : *Offizier-Pavillon*... Et cela dit tout : la caserne est toujours caserne, Phalsbourg a toujours une garnison, mais on sait laquelle, et, comme dit avec une énergique simplicité la langue populaire, le cœur n'y est plus...

... Vers 1870 vivait à Phalsbourg (on m'y a souvent conté cette histoire autrefois) un malheureux hébété qui entendait à peine, articulait mal, des bribes de patois, et n'avait jamais compris grand'chose à quoi que ce fût. Mais, quand il voyait les soldats défiler, avant la guerre, sa figure s'éclairait, il saluait de la main au front, manifestait bruyamment sa joie ; le dimanche, il en venait toujours quelques-uns à la maison, où le père, ancien sergent-major, aimait à raconter des histoires d'Algérie ; alors, innocent heureux, il les servait, les fêtait, tolérait leurs bourrades, faisait chorus à leur verbe haut... Un jour, après quatre mois de tumulte qui l'avaient laissé tranquillement identique à lui-même, un billet de logement leur amena... des chasseurs de Brunswick. Quelle mystérieuse lueur dissipa soudain les fumées de son cerveau ? A ceux-là rien ne fut permis. S'ils s'agitaient dans la petite cour, s'ils faisaient trop de bruit en jouant aux cartes, s'ils criaient, même s'ils riaient un peu fort, notre homme mettait un doigt sur ses lèvres et prononçait, correctement : « On n'ose pas ! »... Je n'ai jamais revu Phalsbourg sans penser à ce geste d'un simple... La ville est silencieuse ; et « l'on n'ose pas » troubler ce silence, quand on est Français, ni en sourire, ni en distraire sa pensée : dans Phalsbourg vivant, il y avait trop de France, et son silence est fait de trop de choses mortes, qui étaient françaises...

GEORGES DELAHACHE

LETTRES D'ALBERT SAMAIN

La réputation littéraire d'Albert Samain, depuis douze ans qu'il est mort, n'a cessé de grandir. Il est devenu le poète préféré des femmes et son influence sur la jeunesse qui écrit est manifeste. Il a pour lui encore tous ceux qu'enchante la vertu des mots mystérieux où se réalise l'harmonie du rythme, du songe, de la tendresse voluptueuse et de la discrète mélancolie. Cette faveur présente tous les signes de la véritable et durable gloire, celle qui mène, d'un processus logique et sûr, un nom et une œuvre vers l'instant solennel d'une apothéose sans déclin.

Faveur justifiée d'ailleurs, gloire méritée. Certes, en rappelant ce qu'il doit à Baudelaire ou en paraissant croire qu'il s'est beaucoup souvenu de Verlaine, on peut discuter l'originalité foncière de Samain. Tout de même, il est nécessaire là où il est : son éclectisme unit le passé poétique à demain ; il y aurait interruption et heurt entre les deux, si un novateur prudent comme celui-ci ne s'y trouvait pas.

Il reste, en effet, à Albert Samain, hors des groupements et des classements, une personnalité délicate et discrète, comme voilée, mais parée des plus nobles qualités de sentiment et d'art. Il a eu, par tempérament, plutôt que par adresse ou calcul, cette sagesse suprême ou ce goût, en un temps où l'on faisait toutes choses avec excès, de se conformer à la méthode et à la mesure, aux vertus éprouvées et

traditionnelles de la poésie française. Il n'a jamais dévié que modérément des larges avenues où, depuis des siècles, se succèdent les grands poètes et, après chaque détour, il est vite revenu sur la large route suivie par les aînés, comme attiré invinciblement vers la lumière de classique clarté qui, sereine et douce, y rayonne.

Ainsi fait-il partie du chœur mélodieux qui représente notre poésie élégiaque et lyrique au XIXe siècle. Il a repris la divine et l'éternelle chanson d'amour au point où l'ont laissée les glorieux devanciers ; il l'a léguée, plus nuancée et enrichie, à ceux qui vinrent après lui, sa voix profonde et grave ayant accru le chant séculaire de quelques vibrations subtiles et pathétiques, ailleurs entendues, à l'heure où il s'éloignait un peu de la ligne régulière des peupliers pour écouter les bruits de sources insoupçonnées par d'autres.

Comme il fallait s'y attendre, déjà rien de ce qui touche à la formation du talent de ce poète ne laisse ses admirateurs — et il en a de passionnés — indifférents. Au surplus, nul n'ignore aujourd'hui que ce parfait artiste cachait une nature droite autant que réservée. On sait que, dans des conditions d'existence médiocres, il sut garder une attitude fière et digne et que l'homme était estimable à l'égal du poète. Mais Samain ne consentait que difficilement à rien livrer de sa belle âme, en dehors de ce qu'on en devine à travers les pages de ses livres. Il a protégé presque farouchement sa vie intime contre les atteintes d'une curiosité empressée ou vulgaire. Il en est résulté, autour de lui, une sorte d'atmosphère mystérieuse, d'où ne se dégage qu'une physionomie idéalisée et distante et qui a l'air de planer au-dessus des contingences, celle-là même que lui composent ses poèmes. Autrement dit, l'être moral disparaît presque, étouffé sous l'écrivain. Albert Samain est pourtant de ceux qui n'ont rien à perdre à se laisser approcher de tout près. Il acquiert au contraire, à mesure qu'on le pénètre mieux, des sympathies nouvelles.

Aussi est-ce une vraie bonne fortune de pouvoir surprendre cette âme débarrassée de la tenue un peu guindée et cérémonieuse où l'on a coutume de la considérer, pour la rendre à la familiarité et à la simplicité quotidiennes. Voici une correspondance inédite qui doit y aider : Albert Samain s'y raconte,

y explique lui-même sa situation et ses ambitions ; il y évolue dans le décor sans apparat qui fut celui d'un petit fonctionnaire. Au lieu de la silhouette indécise d'un songeur réfugié loin de la terre, c'est un portrait saisi en pleine réalité et livré sans retouches qui s'impose.

Ces lettres-ci sont d'autant plus précieuses qu'elles concernent les jours obscurs de la vie du poète. Elles précisent la psychologie des commencements ; elles apportent surtout une contribution unique à une période de la biographie sur laquelle il y avait, jusqu'à hier, presque pénurie de documents. Adressées de 1881 à 1894 à un Allemand, M. Georg Salomonsohn, elles s'espacent sur plus de douze années. La première a été écrite au lendemain de l'arrivée d'Albert Samain à Paris, et l'une des dernières à la veille de la publication d'*Au Jardin de l'Infante*. A partir de ce moment le poète entre dans l'histoire littéraire. Sur les débuts, faute de témoins admis dans son intimité, il reste peu de souvenirs précis. A cela, plusieurs raisons. A l'âge où d'autres nouent de belles amitiés qui se prolongent épistolairement au cours de l'existence, le jeune homme, prématurément, par suite de la mort de son père, avait quitté le lycée de Lille. Son passage dans l'établissement n'a point marqué dans la mémoire de ses camarades. Dans sa ville natale d'abord, où il avait un modeste emploi de comptable, à Paris ensuite où il arrive vers la vingt-deuxième année, il ne livre rien de lui-même à son entourage. Aussi, par ses collègues de même que par ses patrons, il paraît bien n'avoir jamais été considéré que comme un bon agent, ponctuel, assidu, sérieux et consciencieux jusqu'au scrupule. Tout le monde autour de lui ignorait les préoccupations d'un ordre bien différent qui s'agitaient dans son cœur. Pas davantage, il ne parlait aux siens de ses projets littéraires. Chez ceux-ci et chez ceux-là, on savait seulement qu'il dessinait avec facilité et, plutôt que des velléités poétiques, les uns et les autres lui auraient prêté volontiers du goût pour la caricature. C'est tout. Il vivait, en somme, isolé au milieu de ses désirs et de ses premiers rêves. A quoi bon des confidences? Il n'aurait pas été compris.

Une seule personne, à cette époque, fut tenue au courant des aspirations d'Albert Samain, ayant deviné son secret :

M. Lemoigne, caissier dans la même maison de commerce, et qui encouragea de son mieux les tentatives de son jeune ami. Et ce fut entre eux l'origine d'interminables causeries en d'interminables promenades nocturnes sur les boulevards de Lille; échange actif et un peu vain d'idées qui se continua, par correspondance, aux premiers temps du séjour à Paris.

Pratiquement, les conseils et les efforts de M. Lemoigne, pour avoir voulu brûler les étapes, aboutirent à des résultats insignifiants.

En tout cas, le sens de quelques-unes de ces lettres-là, comme de celles que nous publions, justifie pleinement les lignes que Samain envoyait le 18 décembre 1899, en réponse à une question de M. A. van Bever destinée à fournir matière à une notice biographique[1] :

Comme je vous l'ai écrit, ma vie n'a pas d'histoire et ne comporte point d'éléments dont je puisse alimenter le côté anecdotique d'une biographie. Ce qu'il y a peut-être d'assez curieux, c'est le chemin que la vie m'a forcé à prendre pour arriver à la littérature. Car j'ai quitté le Lycée pour entrer comme saute-ruisseau dans une banque à l'âge de quatorze ans et demi, purement et simplement. De la banque, j'ai été versé dans le courtage des sucres, où j'ai vécu très malheureux pendant plusieurs années, travaillant de huit heures et demie du matin à huit heures du soir et le dimanche jusqu'à deux heures. C'est ainsi que, cherchant de toutes les façons à me délivrer de cet esclavage, j'ai été amené à songer à l'Administration.

A vingt-cinq ans — sans exagération aucune, — je ne comptais encore aucune camaraderie, aucune amitié littéraire. Je n'avais de relations qu'avec des jeunes gens appartenant au monde des affaires. J'en étais quitte pour lire. Heureusement, la petite bête avait la vie dure, il faut le croire.

De même que M. Lemoigne, M. Georg Salomonsohn « appartenait au monde des affaires ». Né à Berlin, en 1847, il était d'un an plus âgé qu'Albert Samain. Il l'avait connu, en octobre 1880, à son entrée dans la maison Debayser frères, où il était venu pour apprendre le commerce. Un pareil isolement et leur commune inexpérience de Paris, en outre des rapports provoqués par la besogne quotidienne, menèrent les jeunes gens l'un vers l'autre. Les circonstances ne tardèrent

1. Pour la première édition de *Poètes d'Aujourd'hui*.

pas à transformer la sympathie réciproque en solide amitié. Mais il n'y avait point affinité entre les caractères. L'Allemand était pratique et positif, sachant l'importance de l'argent et décidé à en gagner beaucoup. Il était débrouillard, mais promptement rebuté par les obstacles qui surgissaient, entravant la réalisation immédiate de ses ambitions. Le Français plus enclin au rêve, ainsi qu'il sied à un poète, moins méthodique et moins remuant, n'éprouvait aucune impatience devant la lenteur du destin à accomplir ses souhaits. Sobre en ses aspirations, il était d'ailleurs aisément riche en contentement. Il tenait en outre de sa ténacité résolue de Flamand une force calme qu'il eut, maintes fois, occasion d'exercer au profit de son nouveau compagnon, soumis aux contre-coups déprimants de ses impulsions.

Pourtant ces jeunes gens si dissemblables étaient d'accord sur quelques points : tous deux aimaient les longs projets et les vastes pensées que chacun orientait selon son tempérament propre, se complaisant aux rêves de fortune ou de gloire. Dédaigneux de plaisirs faciles, ils prisaient fort le charme délicat des conversations. De plus, ils étaient tenus, pour des motifs divers, à l'économie, cette règle souverainement modératrice des écarts et folies de jeunesse. Des devoirs impérieux s'imposaient à Samain, devenu soutien de famille; quant à M. Salomonsohn, il ne recevait aucune subvention des siens, car c'était un principe d'éducation chez son père que l'enfant doit s'habituer de bonne heure à ne compter que sur soi. Cette méthode rigoureuse, excellente à coup sûr pour former de mâles volontés et créer des motifs d'énergie, avait l'inconvénient, en la circonstance, d'abattre le courage du jeune homme, bien souvent, au lieu de l'exalter. Et il est heureux qu'il ait rencontré sur sa route le réconfort indispensable.

Bientôt, les camarades mirent en communauté leurs solitudes de déracinés et leurs médiocres ressources. Ils se partagèrent une chambre étroite, louée à peu de frais non loin de leur bureau [1]. L'un avait ainsi la garde de l'autre et le budget de chacun s'en portait mieux. Ils habitèrent dans les mêmes

1. Situé d'abord 32, rue Feydeau, ensuite, 7, rue Notre-Dame-des-Victoires.

conditions, l'été qui suivit, à Passy encore abondant en beaux arbres, afin de s'offrir le luxe peu onéreux d'une saison à l'ombre et l'illusion de la campagne. C'était une manière de villégiature en accord avec leur bourse souvent indigente.

Les soirées, qu'on ne passait pas en promenades le long des quais de la Seine, étaient occupées par la lecture. M. Salomonsohn s'était abonné à une bibliothèque de « nouveautés » et il se souvient que, de préférence aux romans de cape et d'épée, Samain s'intéressait aux ouvrages d'histoire et de poésie. Ainsi probablement fit-il alors connaissance avec les œuvres de Coppée, déjà fort répandues.

Ce petit ménage de célibataires dura un peu plus d'un an. Les amis se séparèrent, lorsque madame Samain vint rejoindre son fils à Paris. Puis, M. Salomonsohn, en quête d'appointements plus lucratifs, quitta la maison Debayser. On ne se vit plus tous les jours; mais, de temps à autre, les réunions reprenaient. Dans l'intervalle des rencontres, pour les affaires urgentes et lorsqu'il s'agissait de s'éviter d'inutiles dépenses, un mot était mis en hâte à la poste, comme l'atteste le court billet suivant dont la rédaction, certes, ne trahit point soucis de style :

Paris, 10 octobre 1881.

Mon cher Salomon,

Je viens vous demander un petit service. J'ai fait plusieurs cabinets de lecture, sans pouvoir trouver les ouvrages que je désirais. Je suis allé rue Méhul : ils sont dans le catalogue. Par malheur ils ne veulent plus prêter un livre à la fois et exigent un abonnement. N'ayant besoin de ces bouquins que momentanément, je viens vous prier, si c'était possible, de les prendre pour moi.

Ce sont :

Petit Traité de la poésie française;

Le Festin des Titans,

ces deux livres de Théodore de Banville, que je suis allé voir hier.

Je me permets de vous demander cela, parce que je ne crois pas que vous ayez de roman en train en ce moment.

Je vous remercie à tout hazard (*sic*) en vous demandant pardon de mon sans-gêne.

A. SAMAIN

J'ai raconté ailleurs[1] la tournure fâcheuse de l'entrevue

1. *Albert Samain, sa vie, son œuvre*, Paris, Mercure de France, 1905.

avec Théodore de Banville à laquelle il vient d'être fait allusion. Le vieux poète se fâcha tout rouge en entendant son visiteur avouer ingénument n'avoir point lu Victor Hugo ; il dut croire à une impertinence qui n'était point, il s'en faut, dans l'esprit d'Albert Samain. Devant l'accès de mauvaise humeur de l'auteur des *Funambulesques*, et nonobstant l'accueil plein de bonhomie qu'il avait reçu un mois auparavant chez M. Jean Richepin, le brave garçon perdit toute envie d'autres démarches auprès des hommes célèbres. Il se contenta de connaître ceux-ci dans leurs œuvres. Du moins cette aventure et le désir qu'elle provoque ensuite indiquent vers quels maîtres allait, à ce moment, la vénération du confiant provincial. Il s'avère bien en retard sur les pensées de sa génération. Qu'on y songe! C'est précisément à l'heure où Jules Laforgue et M. Gustave Kahn s'apprêtent à modifier les lois fondamentales de la poésie française, quand le « vers-librisme » est sur le point de triompher, quand Mallarmé a traduit Edgar Poë et publié déjà *l'Après-midi d'un faune* avec « avant-dire », quand Verlaine a donné la *Bonne Chanson* et *Sagesse*, — que Samain fait son apprentissage prosodique chez Théodore de Banville. Et l'on s'explique fort bien que, malgré son commerce postérieur avec les fondateurs et meneurs du symbolisme, il ne sera jamais, ni d'intention, ni techniquement, un révolutionnaire.

Cependant, M. Salomonsohn, « à l'affût de toutes les circonstances pouvant être favorables » à son ami, a découvert une place peut-être avantageuse. Il propose le changement. Le « courtier » hésite ; il est prudent et les risques à courir l'effraient un peu. Il répond :

J'ai horreur du changement, vous le savez, et je vous avoue qu'à parité, pour le temps que j'espère encore passer dans les affaires, je préférerais garder ce que j'ai. Je compte d'ailleurs sur une amélioration très proche.

A côté de cette raison, l'emploi que j'occupe actuellement me semble plus léger que celui que j'avais avant. Il y a plus de travail, d'intelligence, plus d'allée et venue, plus d'initiative.

Comme je vous le répète, la place me semble maintenant plus légère, le temps passe plus vite et, si l'on finissait seulement à 6 heures 1/2, je m'estimerais aussi bien à peu près que je puis espérer de l'être dans ma situation *déclassée*.

Le mot est souligné dans le manuscrit. Il y a là comme l'expression d'un regret informulé, mais convenons que nul n'est moins exigeant dans ses vœux.

La même lettre, non datée, porte en post-scriptum :

Je travaille.

J'ai déjà envoyé à Albert Wolff, au *Gil Blas*, au *Nord contemporain*, à l'*Illustration*.

J'attends.

Espérer d'emblée débuter au *Figaro* ou au *Gil Blas*, paraît présomptueux. Comment le timide et modeste Samain montre-t-il cette audace? En réalité, il n'avait pas eu de sa propre initiative ces pensées téméraires. Il cédait aux insistances de son ami lillois, M. Lemoigne, qui, usant des relations dont il disposait dans la presse, s'était entremis auprès de Wolff. Samain se défendit, mais ses objections ne prévalurent point. Chaque fois, M. Lemoigne se faisait plus pressant : « Qui doute n'avance pas, concluait-il ; il faut oser ! » Samain finit par obéir puisque les voies étaient préparées. Critique musical d'occasion, il improvise d'emballement un long article sur Offenbach, — un trop long article même, — et s'en va un matin chez Wolff qui consent à le recevoir. Le rédacteur du *Figaro* avait le geste brusque et le ton froid : tout ce qu'il fallait pour déconcerter un jeune homme sans entrain. Troublé dès l'abord, Samain eut la sensation d'être gauche et importun ; il n'avait plus envie du tout de présenter sa chronique. Wolff la réclama : après un coup d'œil sommaire, il apprécia en homme du métier, donna quelques conseils, finalement déguisa un refus de patronage sous un encouragement : « Autre chose qui serait tout à fait bien, plus tard !... » Samain jugea le journaliste assez déplaisant. De part et d'autre, l'impression dernière fut défavorable.

Aux destinées du *Gil Blas*, en ce temps-là, présidait Richardet. Il avait autrefois dirigé, à Lille, le *Petit Nord*, sans doute témoignerait-il une attention particulière envers la copie d'un compatriote qui lui était recommandé. Richardet ne répondit pas.

Les pourparlers entamés avec le *Nord contemporain*, un hebdomadaire traitant de spectacles et concerts, n'aboutirent

pas non plus. Par contre, notre débutant vit, sous la rubrique « Pensées et réflexions », quelques lignes de sa prose publiées par l'*Illustration*. Ce n'était guère[1].

En octobre 1882, M. Georg Salomonsohn retourne en Allemagne. Avant de quitter Paris, il a présenté Samain à Fritz Wolff, le frère d'Albert, persuadé qu'une telle rencontre ne pourra qu'être profitable, le cas échéant. Est-ce la raison de ces lignes du 14 novembre 1882?

Rien de nouveau ou d'intéressant à vous apprendre. En ce qui me concerne, personnellement — j'attends. — J'ai envoyé une petite fantaisie sans prétention au *Figaro*, accompagnée d'une lettre assez excentrique (vous savez, c'est ma manie), et je me demande si l'auteur de cette drôlerie sera jugé digne d'une réponse.

Cela m'est arrivé une fois — cela peut bien m'arriver encore. Par exemple, jusqu'ici les plus hauts personnages sur lesquels j'avais tiré à bout portant (vous étiez là quand j'ai fourré le projectile dans la boîte) ne donnent pas signe de vie. — C'est raté, je le crains fort, de ce côté-là.

Dans un autre ordre de faits, j'ai écrit — appelez-moi encore paresseux, si vous l'osez :

1° A Victor Hugo, pour une place à la première du *Roi s'amuse* qui doit avoir lieu le 22 c[t];

2° A Victorien Sardou pour une place à la première de *Fédora*, la grande première à sensation de l'année, celle où la fameuse Sarah Bernhardt doit faire sa rentrée, une soirée pour laquelle on s'arrachera les billets.

C'est grotesque, n'est-ce pas? ce que j'ai fait là. Mais autant passer son temps à cela qu'à faire des bêtises.

N'allons pas surtout, d'après ces passages, accuser Samain d'être quémandeur. Il y a des circonstances atténuantes. D'abord, comme il le laisse entendre, l'excuse de la jeunesse et la curiosité de voir jusqu'où va la chance. Une tentative analogue à celle de la lettre à Victor Hugo avait si parfaitement réussi, que la tentation était forte d'engager encore une fois la partie.

Lors de la première d'*Un roman parisien*, Samain, très désireux d'assister à cette représentation à grand fracas et déses-

1. Samain ne fait pas mention du *Bonhomme flamand*, un illustré lillois Il y fit paraître, cette même année, sous le pseudonyme de Gry-Pearl, deux nouvelles : *Le Bout de l'oreille*, et *La Jarretière*.

pérant de trouver une place, imagina de s'adresser à l'auteur. Il le fit en vers badins qu'il signa *Moineau franc*. Le tour original plut à Feuillet, qui offrit à son ingénieux correspondant un strapontin de balcon... Victor Hugo répondrait-il? Or Victor Hugo se tut; Sardou, de même.

En ce qui touche à ma littérature, rien de bien neuf à vous raconter. Mes lettres à Victorien Sardou et à Victor Hugo n'ont pas reçu de réponse. L'affluence des demandes pour ces deux représentations extraordinaires a été si considérable, que je ne m'y attendais d'ailleurs que fort peu. Par contre, à une des dernières premières, Catulle Mendès, l'auteur de la pièce à qui j'avais écrit un mot rimé, s'est donné la peine de m'apporter lui-même mon fauteuil, et cela le jour de la répétition générale. Ce procédé m'a fait plus de plaisir au cœur qu'un billet de 500 francs que j'aurais trouvé dans la rue, et pourtant vous savez que je ne roule pas sur l'or. J'ai envoyé quelque chose à ce Monsieur vraiment trop prévenant, reste à savoir s'il jouit d'assez d'influence pour m'obtenir une insertion[1].

J'ai perdu presque tout espoir en ce qui concerne le ministère et je vais faire ce que je vous ai dit, je vais essayer de la Préfecture. C'est ma dernière planche et elle ne me fait pas l'effet d'être bien solide.

Je termine en vous serrant bien fort la main et en vous souhaitant, pour l'année qui va venir :

1° De la santé ;

2° De la besogne agréable dans un bureau sympathique;

3° Des relations aimables;

4° Une jolie aventure... qui se termine (ou non) par un mariage.

Votre fidèle,

A. SAMAIN

La lettre ci-dessus est datée : 7 janvier 1882. C'est certainement 1883 qu'il convient de lire. Samain a obéi, à son insu, à la force de l'habitude, comme il arrive, dans les premiers jours de l'année nouvelle, aux gens distraits. En faut-il une preuve concluante? Elle se trouve dans une note ajoutée après coup et qui vaut d'être citée, car c'est bien la première fois, sinon l'unique, où l'on entend Albert Samain émettre une opinion politique :

1. En Méridional avisé, Catulle Mendès dut s'en tenir à ce cadeau. Il ne fut plus jamais question de lui dans la correspondance de Samain. A noter toutefois que, dans ses manuscrits inédits, Samain a laissé sur Catulle Mendès un jugement sévère et définitif.

Que dites-vous de la mort de Gambetta? C'est foudroyant, n'est-ce pas?

A mon point de vue, je considère sa mort comme une grande perte pour la République, non pas que je craigne momentanément pour son existence, mais parce qu'il avait su conquérir une situation, un pouvoir indiscuté qui le mettait à même d'avancer largement dans la voie des réformes. A présent, j'ai bien peur que nous ne passions beaucoup de temps à piétiner dans le gâchis.

Vous aurez lu quelques détails sur les funérailles. Elles ont été splendides. J'y ai assisté.

Le cortège que je regardais sur le trottoir de la rue Turbigo a mis trois heures à passer.



Se procurer des cartes de faveur pour le théâtre laissait M. G. Salomonsohn passablement indifférent. Lui, s'obstinait à poursuivre la chance d'un autre côté; il escomptait le bienveillant hasard de la roue tournante pour changer la face de sa fortune. Il obtint parfois que Samain partageât ses espérances et, à diverses reprises, les deux camarades achetèrent des billets de loterie. Mais Samain manifestait plus d'incrédulité que de confiance envers un système aussi aléatoire de parvenir à l'aisance. Voici qui le constate :

Vous devinez sans doute, n'est-ce pas? que le sort inclément n'a pas cette fois encore contenté nos vœux ardents. Nous n'avons rien gagné, pas même un sale petit lot de cent francs, pas même la satisfaction de se dire qu'on était à dix ou vingt numéros du bonheur.

En l'occurrence, si l'ancien employé de banque renaissait, le courtier « avait le sourire ». Mais le courtier lui-même avait ses heures. Il est en effet piquant et inattendu de voir Albert Samain s'étendre avec complaisance sur deux événements parisiens qui émeuvent, vers ce temps, le monde de la finance et celui de la Bourse. Il est juste d'ajouter, pour mettre toutes choses au point, que M. Salomonsohn se trouve à ce moment à Rome, chez un de ses oncles, banquier, et que la première nouvelle l'intéresse en quelque façon. Quant à l'autre, c'est un écho de « la place » et qui témoigne du sérieux que Samain

apportait aux affaires. C'est là une révélation que ce Samain si entendu au métier, et au surplus échotier de mondanités et reporter.

Je prends la plume pour vous mettre au courant de deux événements dont vous apprécierez l'importance. Ils ne vous touchent en rien, ni moi non plus, mais enfin ils font partie de ces nouvelles qu'on trouve toujours intéressantes, les personnages en cause nous étant spécialement connus.

1re nouvelle :

Fiançailles officielles de monsieur Maurice Ephrussi
avec mademoiselle Rothschild...

... Ah! c'est une jolie partie qu'il gagne là le petit Maurice. Vrai Dieu! conduire par la main une Rothschild à l'autel, c'est un rêve.

Un joli rêve, même, paraît-il, puisque mademoiselle Milliard — je crois qu'on peut lui donner ce surnom doré — est d'une beauté remarquable. On la cite parmi les plus ravissantes héritières de Paris. Il faut dire aussi pour être juste que Maurice Ephrussi fait un beau cavalier. Je ne le connais pas, mais c'est ce que j'ai entendu dire de lui.

Savez-vous où la notification officielle du mariage a eu lieu?

Au grand bal de l'infante Doña Paz.

C'est là, dans la réunion de tout ce que Paris compte de noblesse et de grands noms et d'illustrations de toutes sortes, que les fiancés ont reçu les premières félicitations.

Avouez que c'est bien commencer.

On parle, mais cela ne signifie rien pour moi, de 5 millions de dot : qu'est-ce que cette misère auprès de l'appui moral immense que cette alliance va donner à la maison? Ce n'est plus maintenant crédit illimité — c'est crédit indestructible — comme le diamant, quoi! C'est tout ce que je vois à vous dire là-dessus, je crois. Au fond, tout cela vous est égal et à moi aussi. N'importe, je suis sûr que cela vous fera plaisir...

2e nouvelle.

Biedermann est mort!...

Oui, le roi des courtiers, comme on l'appelait, n'existe plus. Vous me demandez comment, naturellement?... Mon Dieu! si je ne vous l'ai pas dit tout de suite, c'est que je ne suis pas moi-même tout à fait fixé. Les bruits les plus étranges circulent, et, dans l'effervescence et la rumeur premières, les versions les plus singulières prennent naissance à chaque instant. Voici le récit le plus généralement adopté : Biedermann, vendredi matin, s'en va de chez lui comme c'était son habitude, à 10 heures. Il passe successivement

chez ses clients ordinaires et, à 11 heures et demie environ, arrive chez Karlin. M. Karlin était à déjeuner. Il fait introduire M. Biedermann dans son cabinet et va l'y retrouver quelques minutes après. Conversation probablement très courte et très animée entre eux. Tout à coup Biedermann, sortant un revolver, se brûle la cervelle.

. . . .

Voilà les faits tels qu'on les présente officiellement : maintenant vous voyez d'ici tous les Pourquoi terribles que cette catastrophe soulève.

Vous n'ignorez pas que Biedermann était le courtier attitré de la grande opération des Huiles, cette opération dont Karlin est l'âme et qui a fait monter les huiles, il y a deux mois, jusqu'aux hauteurs vertigineuses de 120 francs.

Ces hauts prix avaient été obtenus par un étranglement en règle du marché, tous (*sic*) les huiles, sur tous les marchés d'Allemagne ayant été accaparées par les haussiers. Comme toujours, le moment de la poussée est superbe, mais ce n'est pas tout d'avoir le triomphe, il faut pouvoir en profiter. Et malheureusement pour l'opération, toutes ses huiles lui restent encore sur les bras. Les frais de magasinage sont extraordinaires et, comble de malheur, la récolte s'annonce magnifique. Dans ces conditions, il est fort difficile de tenir. Les baissiers pèsent, pèsent et ce n'est qu'à la force du poignet et à prix d'or que les haussiers maintiennent les cours actuels. De là, comme toujours, dans tous les syndicats du monde, des tiraillements, des embarras et des responsabilités qui cherchent à se dérober.

Tout ce que je vois là-dedans, moi, c'est la fin misérable d'un homme dont la vie tout entière n'avait été qu'un triomphe successif. Figurez-vous que Biedermann, le Biedermann omnipotent, le tout-puissant d'aujourd'hui, avait débuté par un emploi de 1 800 francs dans le commerce.

Et nunc erudimini, juvenes !

Ce serait, paraît-il, sa discrétion inflexible et son impénétrabilité qui l'aurait (*sic*) fait arriver.

Jamais l'on ne savait pour qui il opérait. Jamais il ne laissait échapper le moindre mot sur les gens qui lui confiaient leurs ordres...

Le marché des Huiles, des Farines, des Seigles, des Avoines est dans la consternation.

Ayant indiqué quelques répercussions prochaines et désastreuses sur diverses maisons parisiennes, Samain termine :

Tout cela n'est pas gai et l'ensemble sombre de ces dernières pages forme un contraste cruel avec la gaîté dorée des premières.

Toute la vie est là.

Allons, bon, voilà que je philosophaille, moi. Toujours le même, n'est-ce pas?

En travers du dernier feuillet :

Inclus trois billets de la loterie de Lille.

***

En 1883, intervient un fait qui produit comme une brusque éclaircie au milieu des jours, d'une tonalité jusqu'alors singulièrement banale et grise, d'Albert Samain : son entrée à l'Hôtel de Ville. On a écrit et répété que le jeune homme devait cet emploi, tant souhaité et si humble pourtant, d'expéditionnaire, à l'appui d'Octave Feuillet. Il n'en est rien. Octave Feuillet ne descendit jamais, car il ne fut pas sollicité en ce sens, dans les détails de la vie privée de son correspondant occasionnel. Entre eux, les rapports demeurèrent obligatoirement rares et distants. Albert Samain chercha lui-même la voie qu'il jugeait bonne à son dessein de conquérir sur la besogne quotidienne quelques heures de loisir; il fit comme tant d'autres, il prit part à un concours et réussit. Il n'y a plus d'hésitation possible là-dessus, et la lettre qu'on va lire ajoute un chapitre absolument inédit et d'une autorité péremptoire à la biographie du poète :

Paris, 2 août 1883.

Mon cher Georges,

... Vous me demandez que je vous donne quelques détails au sujet de mes affaires personnelles. Je le ferai d'autant plus volontiers qu'il y a assez longtemps que j'en ai l'envie, et qu'il faut toute mon incroyable lâcheté devant le porte-plume pour m'avoir empêché de le faire jusqu'ici.

Donc, l'écrivain est actuellement commis expéditionnaire à la Préfecture de la Seine, 3e bureau de l'Enseignement, section des Examens, salle 9. Permettez-moi de vous dire, en quelques mots rapides, à la suite de quelles curieuses évolutions du hazard je m'y trouve. Vous savez, pour prendre la chose *ab ove* (*sic*), que j'avais l'intention de concourir à l'examen des expéditionnaires de la Préfecture qui devait avoir lieu le 5 mars. La veille, je demandai

la permission à M. Gustave[1] qui me l'accorda sans difficulté ni explication, et le lendemain je concourais dans des conditions de froid (on était encore en hiver et pas de feu) et de faim (je n'avais pas mangé avant de venir et le concours devait durer jusque 6 heures du soir) qui ne me laissaient que de bien faibles espérances sur le résultat de mes épreuves. Il fut heureux; car, après avoir attendu 24 jours excessivement longs, je reçus un avis de la Préfecture m'informant purement et simplement que j'étais *admis*.

Je respirai... Enfin! m'écriai-je, fourrant la lettre dans ma poche, ça y est!... *Alea jacta est.*

Il ne me restait maintenant qu'à attendre ma nomination. Le premier moment de satisfaction, causé par la nouvelle de mon admission pure et simple, passé, je commençais à réfléchir et, par une tendance de mon esprit (vous avez pu vous en apercevoir souvent) à ne pas trop s'illusionner sur les choses, ces réflexions prirent une tournure plutôt sévère que riante. Je me disais, en effet, que la Préfecture de la Seine, ayant la direction du personnel de toutes les Mairies de Paris, je pourrais être envoyé dans un arrondissement tout à fait excentrique, Belleville ou Charonne, ou Grenelle par exemple, et, là, moisir derrière le guichet d'un bureau de décès, voire même de nourrices ou de taxe de chiens.

Bien que rien ne m'indiquât positivement que tel serait mon lot, néanmoins il suffisait que cette perspective peu séduisante restât dans les limites du possible pour m'empêcher de me livrer aussi complaisamment que je l'aurais voulu à la joie d'être délivré de la maison D. F.[2].

Je vivais donc dans une incertitude où il entrait plus de crainte que d'espoir, et j'attendais chaque jour, avec une certaine émotion, la lettre de la Préfecture qui m'informerait de mon sort. Sur ces entrefaites, un grand encouragement m'arriva. M. Conscience[3], en arrivant un soir au bureau, me dit qu'il avait rencontré à l'instant un employé de la Préfecture (section de la Caisse) à qui il avait dit par hazard mon nom et qui avait aussitôt répondu : « Samain, mais oui, je connais ce nom-là. C'est le candidat qui, au dernier examen, a fait une composition de style si réussie, — un petit bijou en un mot »... ...(Comme je fais ici de l'histoire, je mets un bâillon à ma modestie qui se révolte.) — Vous comprenez qu'en apprenant cela, je sentis renaître mon courage que les longueurs de l'attente n'affaiblissaient que trop. Dans ces conditions-là, pensai-je, avec une composition remarquée aussi bienveillamment, ce serait bien le

1. M. Gustave Debayser.

2. Debayser frères.

3. Un de ses collègues et compatriotes.

diable que l'on allât m'envoyer au bout du monde, dans un trou municipal. Attendons et espérons. J'eus encore 15 jours à rester dans cette situation. Le seizième, je trouvai une petite lettre que j'ouvris, le cœur battant bien fort. C'était une invitation à me rendre à la Préfecture, le lendemain... Je passai une nuit assez agitée, traversée de fièvre et, le matin, je m'habillai et partis avec ma convocation dans ma poche. Après une promenade compliquée et tortueuse à travers des corridors interminables, j'arrivai devant le bureau indiqué sur la lettre. Sapristi! C'est bête, comme le cœur vous bat dans ces moments-là! J'ouvre la porte et je me trouve, au bout de quelques pas, devant un Monsieur à mine sympathique et à dehors distingués qui me tient à peu près ce discours :

— Monsieur, il y a actuellement une place exceptionnelle et fort rare à prendre. C'est dans le bureau de l'Enseignement. Il n'arrive que rarement d'avoir une place dans ces conditions à offrir à un expéditionnaire comme vous l'êtes. Néanmoins, vu votre composition, nous avons songé à vous. Seulement, il faudrait pouvoir entrer tout de suite...

Voilà à peu près les termes dont il se servit. Tout de suite, cela me gênait énormément puisque j'étais encore retenu chez les D. F. que je n'avais pas prévenus. Je mis donc cet excellent M. de Saint-Preux (c'est son nom) au courant de ma situation délicate, et je le priai vivement de m'autoriser à reculer mon entrée à la Préfecture jusqu'au 1er juillet. On était alors au 21 juin. Après quelques pourparlers, il fut assez bon pour y consentir et, comme je me retirais, il ajouta d'un air particulier et en se penchant assez près de moi :

— Vous savez, l'emploi que nous vous confions est d'une nature spéciale et qui exige beaucoup de délicatesse : il y faut de la tenue, de la correction, de la distinction... En un mot, vous aurez à parler à des jeunes filles...

Avouez que c'était un comble. Moi, Samain, adorateur passionné (je parle surtout au point de vue artiste) de la femme, moi, fou des longs cheveux, des petits souliers et des fines tailles, me voir bombardé, du premier coup, dans une situation pareille, avec la perspective d'un essaim de jolies petites filles venant remplacer autour de mon bureau le défilé monotone et abrutissant des liquidateurs!

Je nageais dans la joie! Tellement que, comme Guzman, ne connaissant plus d'obstacles, je résolus de me payer tous les plaisirs à la fois.

C'est-à-dire que je décidai d'offrir ma démission, à l'instant même, à M. D. F. C'était brusque, mais il n'y avait pas un instant à perdre et je fus heureux de constater, à cette occasion, que je gardais, pour certaines circonstances, un vieux fond d'énergie et

d'activité logé au plus profond de moi-même et absolument introuvable en temps ordinaire. C'est M. Camille[1] qui était là. C'est à lui que je m'adressai. Je sautai du premier coup les deux pieds dans le plat. Il fut ou feignit d'être étonné (j'ai lieu de croire que certaines personnes l'avaient déjà prévenu), se plaignit, courtoisement d'ailleurs, de ce que j'avais montré, en cette affaire, trop de méfiance à leur égard, et prétendit que j'aurais dû le mettre depuis longtemps déjà au courant de mes résolutions. Je me défendis, comme bien vous pensez, avec les arguments qu'il n'était pas difficile de trouver — il se laissa à demi convaincre et, en fin de compte, m'autorisa à quitter la maison le 1er. C'était tout ce que je demandais et je renageai dans la joie...

Et le 2 juillet (lundi) je fis mon entrée dans mon nouvel emploi. Voilà juste aujourd'hui un mois que j'y suis et jusqu'ici je n'ai qu'à me louer du parti que j'ai pris. Les chefs sont très gentils, les collègues sont bien élevés, les rapports de bureau comportent une cordialité de bon ton fort à mon goût, la clientèle est suffisamment gracieuse, les fillettes suffisamment jolies et le travail suffisamment insuffisant.

Et voilà, cher ami, ce que j'avais à dire.

Vous ne vous plaindrez plus que je vous néglige, et vous serez rassuré au sujet des sentiments de ce paresseux de Samain qui se rappelle beaucoup, qui regrette toujours et qui n'écrit jamais.

ALBERT SAMAIN

P.-S. — Depuis quinze jours, j'ai avec moi ma mère et mon frère[2]. Nous avons loué un appartement rue des Petits-Champs[3], vis-à-vis de la Bibliothèque, et nous vivons à trois fort gentiment. Ma mère, qui se souvient de vous, me charge de vous présenter ses amitiés.

Dans une lettre, de la même époque à peu près, que Samain envoie à une de ses tantes de Lille, se trouvent quelques phrases qui sont comme le commentaire de ces lignes :

Notre vie ici est à peu près celle que tu as connue là-bas, c'est-à-dire, très intime et très unie et, somme toute, très gaie. Gaîté d'intérieur, bien entendu, mais qui en vaut une autre... Le soir, si je ne sors pas, souvent nous nous offrons la distraction d'une séance de musique de chambre. Nous abordons les grands maîtres, c'est-à-dire Lecoq et Offenbach, et nous exécutons avec conviction des duos

1. M. Camille Debayser.
2. M. Paul Samain.
3. Au numéro 21.

qui ne sont pas dépourvus d'originalité. Je parle, comme virtuosité et mise en scène...

Maman, qui, dans les premiers temps, était naturellement préoccupée au sujet du nouveau ménage, prend tout à fait confiance maintenant... Je crois que le plus difficile est fait, et que si les jeunes gens ne rencontrent pas sur la route ces vilains accrocs qu'y met la maladie, par exemple, ils ont tout le bonheur qu'on pouvait raisonnablement espérer pour eux[1].

C'est là, certes, témoigner d'une humeur aisée à contenter. Samain savait se composer sans peine une félicité de plaisirs médiocres et bourgeois. Il y a là de quoi détruire une tenace légende qui représente le poète accablé, dès sa jeunesse, par un poids de mélancolie et de rancœurs. Ceux qui pensent ainsi le connaissent mal. S'il a pu attendre parfois plus de largesses de la destinée, il n'a point souffert de sa condition modeste. Il n'avait point un cœur insatiable et il gardait en lui un fonds de sagesse et de pondération qui le préservait des visées trop hautes pour prévenir les déceptions.

Et n'est-ce point précisément ce côté de sa nature, en même temps qu'une espiègle gaminerie, qui se fait jour dans cette lettre à M. G. Salomonsohn où il raille aimablement l'esprit fertile en projets grandioses et instables de son ami? L'ironie est douce et charitable; elle n'accable point; elle modère seulement :

Monsieur G. Salomonsohn
chez MM. Salomonsohn et C°
Banquiers
Italie. *Rome.*

Paris, le 18 septembre 1883.

Mon cher Salomon,

Ainsi que vous l'avez sans doute appris par les journaux français que vous continuez, je l'espère du moins, à lire journellement là-bas, la loterie de la ville de Lille vient de se tirer. C'est à cette loterie que j'avais pris les 3 numéros que je vous ai envoyés. En conséquence je vous adresse ci-inclus la liste de tirage. Ainsi que vous m'en avez vous-même hautement témoigné l'assurance, je ne doute pas un seul instant que l'un ou l'autre de vos numéros, peut-être même les trois, ne soient sortis avec des primes considérables. La destinée qui vous

1. Lettre à madame M..., 21 novembre 1883.

a jusqu'ici si manifestement souri dans ces sortes d'occasions, ne voudrait pas cette fois-ci manquer à ses bonnes habitudes et je m'attendrai à ce que vous m'annonciez que le gagnant du gros lot de 200 000 francs (non encore connu ici, entre parenthèses) se trouve être M. Georges Salomon, présentement résidant à Rome, mais *aspirant* pour Paris.

Ah! mon ami, cela changerait beaucoup de choses, n'est-ce pas? Pourtant à peine ai-je écrit cette phrase que je regrette de l'avoir fait, car je la trouve fausse en ce qui vous concerne. Il y a un vers latin dans Horace qui dit, vous le savez, en parlant du Sage :

Impavidum ferient ruinæ.

Ici il ne s'agit pas de ruines, mais du contraire précisément. Eh bien! je ne sais pas si vous êtes sage, mais je me plais à croire que vous seriez *impavidum*.

Vous m'avez développé souvent, avec un sérieux si stupéfiant, la façon parfaitement définie et réglée dont vous feriez emploi de ce que la fortune pourrait vous jeter dans les mains, que je suis persuadé qu'il ne vous faudrait pas plus de quelques jours, que dis-je? de quelques heures, pour vous remettre d'une aussi chaude alerte, et que votre esprit, doué de ressorts puissants, reprendrait son assiette avec une rapidité renversante.

Vous placez 50 000 francs ici, 50 000 francs là, vous donnez ceci ou cela à la famille, vous gardez le reste pour vos spéculations d'avenir personnelles et tout est dit. Vous continuez à travailler, peut-être avec plus d'acharnement que maintenant, entrevoyant de but de plus près maintenant que la fortune vous a donné cette belle avance, et, quelqu'un qui vous rencontre et vous demande, au bout de six mois par exemple, si vous êtes content des affaires, s'entend répondre, du bout des lèvres, une phrase comme celle-ci : « Mon Dieu! pas trop. J'avais acheté un peu de Lombards, espérant qu'avec les bonnes récoltes ils sauteraient d'une cinquantaine de francs : mais jusqu'ici, ils n'ont monté que de vingt-cinq francs... *Je n'ai vraiment pas de chance!!!!* »

Ce que je vous dis là, mon cher Georges, vous semblera sans doute un peu exagéré. J'en conviens moi-même, mais réfléchissez une seconde et avouez que le fonds de la nature humaine est bien composé de cette insatiable avidité. N'est-ce pas que j'ai raison? Mon Dieu! ce que je vous en dis n'est pas pour faire de la morale purement spéculative et transcendante, non, c'est tout simplement pour vous offrir, sur le plateau de l'amitié, quelques consolations philosophiques, spécialement sucrées pour vous, dans le cas, improbable d'ailleurs, où le destin n'aurait pas, cette fois-ci, répondu à vos sommations.

J'espère que vous voudrez bien m'informer, dans tous les cas, du sort qui vous échoit.

Vous me direz en même temps ce que vous faites et le point où vous en êtes, relativement au projet déjà bien arrêté la dernière fois que vous formiez, soit de revenir en France, soit d'aller en Angleterre.

Ici, rien de nouveau à vous signaler. Je suis toujours l'être profondément *inactif* que vous connaissez; je travaille toujours, il est vrai, mais pour moi. Vous haussez les épaules, vous avez raison; n'en parlons plus.

Pourtant, je suis loin d'avoir perdu tout espoir et je crois même que j'aurais mauvaise grâce à forcer mon tempérament, pour m'essouffler à courir après la chance, qui est essentiellement capricieuse de son caractère et viendra peut-être d'elle-même m'apporter l'alouette toute rôtie du succès sur un plat d'argent... Et puis, grande route ou sentier perdu, vous êtes payé pour savoir que tout chemin mène à Rome.

Je vous serre la main de cœur.

A. S.

Et voilà bien un écho des entretiens qui défrayaient naguère les soirées à deux à Passy ou rue des Deux-Écus. M. Georg Salomonsohn est plein de regrets et de la nostalgie de Paris. Samain se rend compte que les souvenirs évoqués, les plus insignifiants en apparence, seront bienfaisants à la mélancolie de son ami. Aussi l'échange de correspondances est-il très actif durant ces années 1883 et 1884. Et puis, il y a de menus services que, de Rome, on réclame : nouvelles du boulevard, envoi de livres et de périodiques.

Sitôt au reçu de votre lettre, je me suis rendu au bureau de la *Nouvelle Revue*, dirigée par madame Adam, et j'ai demandé ce que vous m'avez dit. Or, il m'a été répondu que les articles en question devaient bien être réunis en volume, mais que cela n'était pas fait encore et que le livre ne paraîtrait probablement que vers la fin de janvier.

Ces termes enveloppés visent une série d'études parues dans la *Nouvelle Revue* d'abord, réunies ensuite en volume : *la Société de Berlin*, par le comte Vasili. L'ouvrage, dès son apparition, avait eu un énorme succès de scandale en France et surtout à l'étranger. Il dévoilait certains dessous de la politique allemande et du caractère germanique et avait provoqué,

de l'autre côté du Rhin, de véritables colères. La police impériale surveillait la circulation des brochures et s'efforçait de les confisquer. Il fallait user de précautions pour se procurer le livre, sans être suspect. Ces rigueurs mêmes accroissaient la vogue du pamphlet que tout le monde voulait connaître. M. Georg Salomonsohn conseilla à Samain d'attendre pour lui en faire l'expédition. Et encore prit-on la précaution de découper *la Société de Berlin* en fascicules et de l'envoyer, chapitre par chapitre, sous lettre fermée. Pendant un mois la correspondance des deux amis roula sur ce thème. Mais qui donc se souvient aujourd'hui du comte Vasili, de *la Société de Berlin* et de tout le bruit causé par cette affaire ?

Cette question liquidée, Samain poursuit :

Je n'ai pas grand'chose de neuf à vous écrire depuis la dernière. Ma vie est si rangée à moi que, en dehors des grands événements, je suis et reste toujours le même garçon, sans aventures, sans secousses, vivant beaucoup plus dans le rêve que dans l'action.

Je suis maintenant tout à fait rompu à mes nouvelles habitudes d'employé administratif. Elles n'ont pas d'ailleurs été bien dures à prendre, surtout pour quelqu'un qui sortait d'où vous savez. Entrer à onze heures au lieu de neuf et sortir à cinq heures au lieu de huit, constitue un de ces changements auxquels on se fait avec la plus grande facilité.

Vous me demanderez, sans doute, comment j'emploie le temps qui me reste. Je vous répondrai franchement que je ne l'emploie pas aussi bien que je le désirerais. Après avoir commencé une œuvre de longue haleine [1], je l'ai laissée là, non par défaillance et paresse, mais parce que, d'après ma propre expérience augmentée de celle de gens très au courant des choses littéraires, j'ai reconnu qu'un gros manuscrit ne me servirait à rien, tant que je ne me serais pas fait un nom. Il n'y a que le cas où des moyens personnels me permettraient de faire éditer l'œuvre à mes frais... Vous savez que, jusqu'à nouvel ordre, cette fantaisie n'est pas réalisable pour moi... Seulement, je ne regrette pas, je suis même loin de regretter, l'année qui vient de s'écouler. Car, en sortant de chez Debayser, et en ayant plus de latitude pour mes allées et venues, je suis enfin parvenu à me créer quelques relations bien minimes encore, mais qui pourront, par la suite, s'étendre et devenir très profitables. J'ai trouvé, de droite et de gauche, des jeunes gens affiliés aux cercles artistiques

1. Vraisemblablement *la Symphonie héroïque*, qui a été jointe depuis aux poèmes posthumes du *Chariot d'or*, et dont la plupart des poèmes remontent à cette époque, puisque plusieurs parurent au *Chat Noir*.

qui m'ont offert de m'y présenter. Je suis allé à deux ou trois de ces centres de réunions, et là j'ai essayé de vaincre la sotte timidité qui fait un peu le fond de mon caractère trop féminin. Aussi, quand on m'a demandé si je n'avais rien à dire, je me suis levé et je suis monté sur l'estrade. Les oreilles un peu rouges, la voix un peu étranglée, j'ai récité ma pièce de vers [1]... Elle a été très applaudie... Cela m'a mis du feu au cœur, et je marche plus confiant dans moi-même. « Elle a été très applaudie », pourrait vous paraître un cliché banal, attendu que dans certaines réunions on applaudit toujours : aussi j'ajoute, trait plus caractéristique, que non contents de manifester ainsi leur éloge, quelques-uns sont venus, en me félicitant, me demander la permission de copier le morceau récité.... Ces sortes de suffrages obtenus dans un auditoire délicat et savant aux choses de l'art m'a *(sic)* été tout à fait sensible et je crois que le grand défaut de ma vie nonchalante, c'est d'en avoir été trop longtemps privé... Excusez l'égoïsme qui me fait parler de moi si longtemps. C'est un fort vilain vice, mais l'amitié n'a été faite que pour excuser ce vice-là.

ALBERT SAMAIN

Paris, le 8 janvier 1883 [2].

Il importe de mettre cette page au premier plan de toutes celles qui furent écrites à cette époque. C'est de cet instant que la psychologie de Samain acquiert un réel intérêt, et cette époque marque le point de départ d'une évolution intellectuelle et morale, d'où doit résulter une transformation complète des idées de l'homme et de leur valeur.

Samain ne précise aucun des faits qu'il énonce, mais nous savons, par ailleurs, quels furent ces cercles artistiques où il s'aventura et quels furent les noms de ceux qu'il rencontra. C'étaient les groupements bizarres et tapageurs qui se nommaient : *Zutistes*, les *Hydropathes*, les *Jeunes*, puis *Nous Autres*. Là fréquentaient, en particulier, Charles Cros, Louis Le Cardonnel, Antony Mars, Louis Denise, Léon Riotor, Paul Morisse et Georges Auriol. Ce dernier, ayant découvert le *Chat Noir*, entraîna toute la bande au fameux cabaret artistique. Une sorte de cabotinisme dominait le milieu ; Samain, peu enclin aux manifestations bruyantes et aux parades sur les tréteaux, n'éprouvait, au fond, que répugnance pour ces exhibitions montmartroises. Il dompta sa nature rebelle ; pressé

1. *La Peau de Bête*. Cf. *le Chariot d'or* (II, Évocations).
2. Il faut lire : 8 janvier 1884.

par ses nouveaux camarades, il consentit parfois à dire des vers. Mais on rapporte qu'il choisissait son heure et on ne l'entendit guère qu'aux soirs où la salle déjà désemplissait, lorsque l'atmosphère était devenue plus intime. Il récitait *Tsilla*, un poème qui, par la suite, ne fut pas jugé indigne de figurer, après quelques remaniements de détail, dans la partie l'*Urne penchée* qui grossit la réédition d'*Au jardin de l'Infante*. *Tsilla* est un morceau d'allure romantique et qui prête à la déclamation. Il disait encore *les Monts*, au lyrisme grandiloquent. M. Laurent Tailhade s'enthousiasma. La lecture achevée, il courut féliciter l'auteur, puis le conduisit aussitôt vers Jean Lorrain qui se trouvait là : « Vos talents, dit-il, sont frères! » L'appréciation ne laisse pas que d'étonner aujourd'hui, mais on comprend très bien que ce concert de louanges ait fini par émouvoir le jeune poète, si longtemps dépourvu de tout encouragement, et lui ait mis dans l'âme, en dépit de sa modestie, une sorte d'exaltation naïve. Le petit provincial qu'il n'a pas tout à fait cessé d'être encore, à cette date, est soudain comme grisé par l'encens largement respiré des premiers succès, et il s'exagère un peu la portée de ces manifestations.

Peut-être cela ne fut-il pas sans décider pourtant l'orientation de son talent encore indécis. Car *Tsilla* et *les Monts* étaient des exceptions dans la production de jeunesse d'Albert Samain. Plus volontiers, il écrivait selon le mode poétique de Richepin et de Coppée et l'imitation, comme il arrive, tournait à l'esclavage. Je n'en veux pour preuve qu'un dizain rencontré dans ses manuscrits de début et qui est si parfaitement dans le ton qu'on jurerait un pastiche des *Intimités* :

Dans une ville de province où l'herbe pousse,
Où l'on vit sans journaux, sans bruit et sans secousse,
Être un bon vieil abbé, toujours de frais rasé;
Porter du linge fin, un col bien empesé;
S'installer le matin dans sa bibliothèque
Pour lire, à petits coups, Atticus et Senèque;
Savourer en gourmet, la table près du feu,
Les petites douceurs de son vieux cordon bleu
Et, le soir, tout au fond d'un fauteuil à têtière,
Causer de Lamartine avec la douairière.

Qu'on se rappelle le premier exemplaire de cette pièce :

N'est-ce pas? ce serait un bonheur peu vulgaire
D'être, non pas curé, mais simplement vicaire
Dans un vieil évêché de province[1]...

Transposition à part, ces vers se ressemblent à s'y méprendre. Il ne manque aux premiers que la signature ordinaire.

***

Or, tandis que des horizons nouveaux commençaient à se découvrir aux yeux d'Albert Samain, son ami traversait une de ces crises de découragement qui atteignent plus profondément ceux-là qui, comblés de bonne heure par les faveurs du sort, se trouvent subitement en face des ennuis et des déboires de l'existence. M. Georg Salomonsohn était tout récemment revenu dans sa famille, n'ayant pu réussir à s'acclimater en Italie; des deuils l'avaient affligé et il se voyait, au moment d'aller droit devant lui, obligé de modifier ses habitudes et de chercher un emploi à son activité en souffrance. Il prenait assurément les choses trop au tragique, accumulant, comme pour mieux se convaincre lui-même de l'étendue de son malheur, les motifs qu'il avait de douter de l'avenir et d'être dépris du goût même de vivre.

Quel appel lamentable d'homme en détresse cria-t-il vers Samain?... La lettre nous manque, mais il semble que l'accent devait en être singulièrement troublant et douloureux pour jeter Samain dans l'inquiétude que révèle sa réponse. On croit deviner, au surplus, qu'il a comme honte d'avoir égoïstement parlé tant de lui, et de ses petites joies, alors qu'une mer de tristesse et de désespérance noyait, là-bas, le cœur de son ami :

Monsieur Georges Salomonsohn
66, Oranienburgerstrasse
Berlin.
Allemagne.

Mon cher Georges,

Avant toute chose, je vous prie d'excuser ce papier un peu fantaisiste. C'est le seul que j'aie sous la main en ce moment et je

1. François Coppée, *Promenades et intérieurs*, XXI.

préfère passer par-dessus la correction plutôt que de laisser s'enfuir l'occasion de vous causer un instant. J'ai reçu votre dernière longue lettre et vous en remercie fort. Avant d'aborder le côté « Sentiment », je pense préférable de liquider le côté « Affaires » et je vous informe, en conséquence, que j'ai bien reçu, en son temps, votre mandat-poste me portant couverture de mon achat de la « Société de Berlin ». J'ai fait mon possible (ce qui n'est pas dire beaucoup, étant donné le caractère peu pratique que vous me connaissez), j'ai fait, dis-je, de mon mieux pour vous satisfaire en cette circonstance. La meilleure façon de me montrer que je n'ai pas trop mal réussi ce sera de me mettre à nouveau à contribution. Ceci dit et la question « Commission, Exportation » vidée, je passe à autre chose.

Quand je vous ai dit, quelques lignes plus haut, que je vous adressais de vifs remerciements pour votre lettre, cela ne voulait pas dire que ladite lettre m'avait fait plaisir. Loin de là, et je dois même ajouter que, parmi les correspondances que j'ai reçues dans le cours de ma jeune existence, peu m'ont causé plus de tristesse. J'éprouvais en la lisant un serrement de cœur qui grandissait de plus en plus, à mesure que je voyais passer sous mes yeux les phrases de plus en plus navrées.

Il y a des accents qui ne trompent pas. Votre lettre, où l'on sentait un cœur mis à nu et racontant sa misère, votre lettre saignait! Et, dans le premier moment, avant que la réflexion vînt m'éclairer un peu sur ce qu'il fallait conclure de ces confidences si désolées, j'étais littéralement stupéfait. Certes, pendant les moments que nous avions passés ensemble, il m'avait été donné bien des fois d'assister chez vous à des scènes de découragement fiévreux, mais jamais les choses n'étaient allées à ce point, jamais je n'avais trouvé dans vos épanchements autant d'amertume. En un mot, votre lettre *pleure*, et jamais je ne vous ai vu pleurer. J'avoue que, dans le premier moment, l'émotion vraiment débordante et communicative qui sortait de ces pages m'a empêché de faire autre chose que d'être ému moi aussi, mais, ce premier trouble apaisé, je me suis mis aussitôt, avec le fond de calme et de demi-philosophie que vous me connaissez, à envisager la situation, et je n'ai pas tardé à trouver que, suivant votre vilaine habitude d'enfant nerveux, vous l'avez considérablement noircie...

Certes, je ne viens pas dire que vous n'ayez pas sujet, dans les circonstances présentes, de formuler quelques regrets; on ne se trouve pas, avec votre caractère entier et ardent, dans une situation peut-être inférieure, ou du moins inférieure à ce qu'on se sent en droit d'avoir, sans qu'il en coûte. On ne perd pas une belle espérance qu'on avait vue miroiter dans un avenir plein de promesses, sans que le cœur n'en souffre. Les illusions de l'Avenir étant en

quelque sorte une *habitude* que notre esprit prend d'envisager le futur sous un certain aspect et sous certaines formes déterminées, cette habitude-là, comme toutes les autres, ne se quitte pas sans déchirement. Mais, somme toute, une habitude se remplace. D'ailleurs, au lieu de tourner la tête vers ce qui aurait pu être, avec un sombre découragement, si vous jetiez un peu les yeux sur ce qui a été? Ne croyez-vous pas qu'il y aurait dans le spectacle rétrospectif des succès qui vous ont accompagné pas à pas, par exemple, depuis votre départ de Berlin jusqu'à votre départ pour Rome, un sujet de méditations bien consolantes et bien réconfortantes? Ne dites pas non. Je vous écrase sous les preuves. Vous avez dit à la Fortune ou au Hasard, à un certain moment de votre existence : « Je veux », et on vous a obéi. Si vous essayiez de me contredire, je vous rappellerais votre entrée à Paris si heureuse et si conquérante, les échelons si vite gravis des appointements, les témérités, c'est-à-dire les changements téméraires, couronnés chaque fois d'un succès étonnant, la vie rendue de jour en jour plus facile, plus agréable, plus égayée de relations distinguées et charmantes... Sapristi, mon cher, est-ce que vous comptez tout cela pour rien? Et parce que la « Veine » (passez-moi ce mot trop boulevardier, mais qui vous fera respirer un peu de l'air du boulevard des Capucines que vous aimez toujours), et parce que la veine, dis-je, qui vous a traité en enfant gâté pendant trois ans, vous boude un peu, depuis six mois, voilà-t-il pas qu'il faut que vous vous mettiez à crier au désespoir! Allons donc! mais je ne vous reconnais plus, grand fou, et voulez-vous bien ne plus dire toutes les horreurs que vous entassez dans cette lettre. Quand je pense que vous allez jusqu'à prononcer le mot suprême que seuls les vaincus suprêmes ont le droit de prononcer, — ah! tenez, j'en suis honteux pour vous... et si je ne me retenais, oui, si je ne me retenais, je vous jetterais les deux bras autour du cou et je vous embrasserais comme on fait des enfants qu'on aime beaucoup, et qui ont un gros chagrin... Là, maintenant, essuyez vos yeux et écoutez-moi sérieusement.

Je récapitule vos griefs contre les choses, puisque, point déjà considérable à noter, vous n'en avez point contre les gens. Ces derniers (griefs) sont précisément beaucoup plus difficiles à accommoder.

1er grief. — Monsieur Salomonsohn éprouve à vingt-sept ans les premières attaques vraiment sensibles d'une infirmité[1] qui ne se développera (et encore la chose n'est pas prouvée) que d'ici vingt à vingt-cinq ans.

2e grief. — Monsieur Salomonsohn n'a pas la place qui lui con-

1. La surdité.

viendrait et n'occupe pas la situation qu'il ambitionnait dans les affaires. Monsieur Salomonsohn rêve d'être à Paris.

3e grief. — Monsieur Salomonsohn, ayant appris le français et l'italien, oublie ces deux langues qu'il parle, de jour en jour, avec moins de pureté : j'ai dit qu'il parle, ne m'étant pas aperçu que ce qu'il écrit en souffrît.

4e grief. — ???????...

C'est tout.

Eh bien, là, avouez sérieusement qu'il n'y a pas dans cette énumération très exacte, je le soutiens, de vos ennuis et de vos découragements actuels, de quoi se déclarer incurable et inconsolable. Pour preuve, voulez-vous que je mette les points sur les i et que je présente en face de chacune de ces articulations la réponse qu'y fait le bon sens de mon pays?

1er grief. — Il est absolument inacceptable qu'un garçon de vingt-sept ans se tourmente à cause de la figure qu'il pourra faire à soixante ou même à cinquante ans. D'ici là bien des choses peuvent se passer. Première hypothèse, la guérison, ce qui est rien moins qu'improbable. Deuxième hypothèse, l'accoutumance à l'infirmité qui finit par en cacher au sujet le côté pénible. Ceci est prouvé soixante fois par seconde, par les chauves, les rhumatisants, les catarrheux, les invalides, et même les aveugles!

2e grief. — Il y a quelques centaines de milliers de jeunes gens sur le pavé de Paris qui regrettent, comme M. Georges, une situation brillante, mais qui n'ont plus, eux, de situation *du tout*.

En outre, Paris n'est pas dans la lune et tant qu'il y aura des chemins de fer et des rails pour les faire rouler dessus, *on pourra conserver l'espoir très permis d'y retourner*.

3e grief. — Quant à celui-là, je ne vois que Jocrisse qui pourrait abaisser sa jocrisserie jusqu'à y répondre. C'est ce qu'on appelle vulgairement un comble! Un jeune homme, de retour des pays étrangers, remarque qu'il ne sait plus aussi bien, au bout d'un an, les langues de ces pays qu'il ne les savait en arrivant. Là-dessus, il déclare que son intelligence s'affaiblit!...

Inutile d'insister, ces énormités se passant de commentaires.

Mon cher Georges, je suis cruel, mais vous le méritez.

Au fond et en résumé, je ne vois rien dans votre affaissement présent qui ne s'explique dans un état de réflexion saine. Donc ce n'est qu'un malaise moral passager, en un mot ce qu'on appelle une crise.

A l'heure où vous recevrez la présente lettre, peut-être cette crise sera-t-elle déjà, sinon disparue, au moins fortement affaiblie. C'est tout ce que je souhaite du fond de mon cœur.

Inutile de vous conseiller du courage, vous en avez, je le sais; c'est plutôt du sang-froid qui vous manque un peu.

Vous me direz que tous les sangs-froids du monde n'empêchent pas de souffrir. C'est juste. Et la preuve, c'est que, malgré la dose suffisante que j'en possède, je me sens profondément ému, en songeant que ce sale papier[1] sur lequel j'écris vous fera après-demain songer tout un jour à celui qui reste toujours,

Votre

ALBERT SAMAIN

De telles paroles prononcées avec cette autorité ferme et tendre, attentive à ne point heurter les secrètes blessures, la nette clairvoyance de la situation morale exagérément noircie par un pessimisme momentané, la maturité de réflexion et la sagesse précoce que dénoncent ces lignes, ne sont point d'une âme commune, ni d'une intelligence médiocre. Mais peut-être convient-il d'admirer par-dessus tout la belle qualité d'amitié ainsi révélée chez ce jeune homme, qui s'oublie et s'efface complètement afin d'assumer, par pure délicatesse et foncière bonté, le rôle toujours ingrat de consolateur des affligés.

LÉON BOCQUET

(À suivre.)

1. Un papier à rayures vertes et jaunâtres en diagonales, à la vérité assez désagréables à l'œil et qui, n'était l'excuse de Samain, aurait semblé indiquer, dans le choix, un goût suspect.

LA VOLONTÉ DE VAINCRE

Jamais il n'a été plus nécessaire qu'aujourd'hui de créer et d'entretenir dans l'armée la force morale. Nos jeunes soldats du contingent et les réservistes pères de famille sont moins bien trempés pour la guerre que les vieux durs-à-cuir des armées de métier, et pourtant la guerre d'aujourd'hui — la dispersion des tirailleurs, les engins plus meurtriers, le vide du champ de bataille, la durée des combats — exige du soldat plus de constance, de fermeté, de vraie bravoure que la guerre d'autrefois. Or, qu'importeraient les multitudes de soldats et les canons perfectionnés, à quoi aboutiraient les conceptions stratégiques les plus savantes, les combinaisons tactiques les mieux ordonnées, si l'instrument premier du combat, l'homme, reculait devant la mort?

Plus que jamais la force morale décidera de la victoire; il faut, par une éducation appropriée, rendre le soldat moralement fort.

Tous ceux qui ont préconisé l'éducation morale à la caserne n'ont pas eu principalement en vue la préparation à la guerre. Certains ont dit : Puisque les guerres sont de plus en plus rares, pourquoi ne pas profiter du passage de tous les Français à la caserne pour améliorer l'individu physiquement.

intellectuellement, moralement? Ainsi germa l'idée de transformer la caserne en école. Une circulaire ministérielle a proclamé que l'armée doit être un puissant organe de progrès social.

Pour nous, le but essentiel de l'éducation militaire est d'accroître la force morale en vue de la guerre. Il s'agit de faire naître chez le soldat les qualités, individuelles et collectives, qui trouvent leur emploi devant l'ennemi, et de leur donner de si puissantes racines qu'elles restent vivaces longtemps après la libération. La société y trouvera son compte puisque le soldat, moralement fort pour la guerre, fera certainement un citoyen bien trempé pour les luttes de la vie.

Depuis une quinzaine d'années, on a beaucoup disserté sur l'éducation morale militaire. Un livre, publié avant la guerre de 1870, oublié depuis, mais brusquement remis en lumière, nous a ouvert de larges horizons. Ardant du Picq, l'auteur des admirables « Études sur le combat », fut un précurseur. Le nombre des ouvrages, traitant de cette grave question, est à présent considérable. C'est une belle éclosion d'idées nobles et généreuses, où, avec raison, on tient compte des réalités. Longtemps, on ne s'était préoccupé que de la guerre telle qu'on rêve de la faire avec l'homme idéal, avec le tireur parfait, avec le « pion du jeu de la guerre ». On s'inquiète aujourd'hui des conditions concrètes du champ de bataille. C'est en partant de ce que l'on sait de la guerre, telle qu'elle est, qu'on déduit les principes directeurs de l'éducation. Les règlements eux-mêmes consacrent quelques lignes à l'éloge de la force morale. Toute conférence qui se respecte se termine par un couplet ému sur la prépondérance de cette force. Bref, on a beaucoup écrit, on a parlé encore davantage, mais qu'a-t-on fait?

Tout d'abord, on a cru qu'il suffirait d'un enseignement verbal pour développer les qualités militaires et les vertus guerrières. D'où l'idée des théories morales. On ne tarda pas à s'apercevoir que ce moyen est insuffisant pour transformer un poltron en un brave. Pour être efficaces, les leçons morales doivent être pratiques. Les mots, les phrases, autant en emporte le vent.

On a pensé très justement que, pour élever le niveau moral du soldat, il faut le placer dans une atmosphère favorable à l'éclosion d'idées saines, de fortes pensées. On s'est attaqué à tous les germes morbides qui contaminent la caserne. En dehors des heures d'exercice, le soldat s'ennuyait entre les quatre murs; sortait-il? il ne savait que faire. Tristesse à l'intérieur, désœuvrement à l'extérieur, quels terribles agents de démoralisation! Pour les combattre, on a créé les salles de réunions ou les bibliothèques, organisé des soirées récréatives, encouragé les jeux et les sports, fait une guerre sérieuse à l'alcool, etc. Puis ce fut l'avènement des coopératives dont l'idée première était excellente parce qu'elles développaient le sentiment de solidarité. Enfin, les œuvres de mutualité complétèrent cet ensemble d'organisations éducatives.

Dans ce milieu régénéré, l'éducateur militaire s'est consacré à l'amélioration intellectuelle et morale des contingents. On ne s'en est pas tenu à l'instruction des illettrés; on a créé un enseignement professionnel, afin d'entretenir et de perfectionner le soldat dans la profession qu'il exerçait avant son incorporation. On l'a conduit visiter des musées, des établissements industriels, des exploitations agricoles, etc. Au point de vue moral, l'officier exerce une action personnelle de tous les instants. Il doit « s'attacher à bien connaître chacun de ses hommes, saisir toutes les occasions de s'entretenir avec eux soit individuellement, soit collectivement, donner à chacun l'enseignement qui convient, prendre prétexte des menus faits de la vie journalière pour en tirer à propos la leçon de choses ». Ce sont les propres termes d'une circulaire ministérielle.

En même temps, on substituait à la discipline passive une discipline mieux adaptée à l'esprit des nouveaux contingents, ainsi qu'aux conditions de la guerre moderne qui exige plus d'initiative chez le soldat.

En résumé, il y eut, dans ces dernières années, un effort des plus méritoires. Malheureusement, il est arrivé ce qui ne manque jamais d'arriver en France. L'idée de ces organisations avait été lancée et réalisée par les initiatives individuelles. Sous prétexte de diriger ces initiatives, on ne tarda pas à les annihiler. On a réglementé une œuvre qui puisait toute sa

force dans l'élan, la spontanéité et la foi de ceux qui se dévouaient à sa réussite.

Au lieu de laisser le capitaine diriger à son gré l'éducation de sa compagnie, on a imaginé de faire faire par de jeunes officiers des conférences avec projections lumineuses qu'ils préparent eux-mêmes ou qu'ils se contentent de lire (conférences-clichés prêtées par des sociétés civiles). Ces officiers s'adressent à des auditoires appartenant à des compagnies, voire même à des bataillons différents. Des associations civiles ont voulu coopérer à cette œuvre. Des professeurs, généralement plus savants que pédagogues, se sont présentés pour discourir sur l'agriculture, la chimie agricole, les connaissances industrielles et autres. Si quelques-uns d'entre eux savent intéresser leur auditoire, beaucoup d'autres se contentent de faire étalage d'érudition. Et alors, ces cours sont désertés. On a constaté que les hommes sortaient plus nombreux les jours de cours que les autres jours, pour échapper à la corvée.

Les coopératives n'ont pas servi davantage à l'éducation de la troupe. La vente de quelques menus produits n'aurait dû être qu'un moyen de se procurer de légers bénéfices destinés à des œuvres éducatives; le commerce n'aurait été qu'un prétexte. Or, les coopératives sont devenues de véritables magasins qui font un chiffre d'affaires considérable. D'éducateur qu'il était, le capitaine s'est transformé en épicier, en marchand de vin. A la paperasserie administrative, qui absorbe le meilleur de son temps, est venue s'ajouter la tenue d'une nouvelle comptabilité compliquée. D'autre part, il est démontré que les hommes dépensent plus d'argent depuis qu'on a installé des débits de vin dans les compagnies. Ils descendent tout naturellement à la coopérative où il est possible de boire à bon compte sans être astreints à se mettre en tenue régulière, alors qu'ils eussent hésité à sortir le soir, en hiver, pour aller au cabaret.

Est-il besoin de rappeler les exagérations et les puérilités qui, à un moment donné, ridiculisèrent presque nos œuvres d'éducation : les fameux tableaux d'honneur, la circulaire sur les promenades du dimanche, etc. ?

Ces malfaçons provoquèrent de nombreuses critiques. Nous ne retiendrons que celles qui furent portées à la tribune de la

Chambre, lors de la discussion du budget de la guerre de 1911. M. Thalamas a signalé les abus qui « lui paraissent nés de ce qu'on a appelé le rôle social de l'officier ». Nous en extrayons deux passages caractéristiques :

Au lieu d'employer la majeure partie du temps à la préparation à la guerre et de laisser le reste au repos nécessaire au soldat, vous vous amusez à introduire dans la caserne toute une série d'enseignements pour lesquels naissent presque, dans certains régiments, des programmes. Vous n'êtes pas faits pour cela, permettez-moi de vous le dire.

Et plus loin :

Laissez-moi m'inspirer d'un mot qui a été prononcé à la tribune par notre collègue, M. Delcassé. M. Delcassé a dit : « La marine, c'est une flotte. » Eh bien! l'armée, ce sont des soldats, les officiers ce sont des chefs de troupes.

Faut-il conclure à la faillite de ces méthodes d'éducation parce qu'elles n'ont pas entièrement répondu aux espérances de ceux qui en attendaient la régénération morale de l'armée? Certainement non. Et ici encore, nous citerons M. Thalamas :

Cette méthode a eu le grand avantage de rapprocher le corps des officiers de l'ensemble de la vie nationale, de leur faire prendre contact avec leurs hommes, de les amener à comprendre mieux la société au milieu de laquelle ils vivent et que, peut-être, ils ne soupçonnaient pas suffisamment. Je crois surtout que cela a été pour beaucoup dans la naissance de cette activité intellectuelle très remarquable qui s'est développée, depuis ces dernières années, dans notre corps d'officiers.

Quand vous le comparez à l'ensemble de nos corps administratifs, j'allais presque dire de nos corps universitaires, vous êtes frappés de constater qu'il n'y a peut-être nulle part aucun service dans lequel, malgré la routine professionnelle, la force de pensée propre, les travaux individuels désintéressés, la culture intellectuelle au sens le plus élevé du mot, se soient développés autant que dans notre corps d'officiers.

Il est permis de supposer que les nouvelles méthodes d'éducation ont été pour quelque chose dans la belle tenue de la nation pendant les dernières négociations franco-allemandes. Tous les cœurs ont communié dans un même sentiment de dignité recueillie et de ferme résolution. L'association morale

du chef et du soldat n'aurait-elle pas contribué à cette heureuse transformation ?

*
* *

Après avoir rendu justice à ce qui a été fait, cherchons comment on pourrait mieux faire.

Nous voudrions démontrer que l'éducation ne doit pas être traitée comme une chose à part ; elle consiste à tirer tout le profit éducatif des moindres actes de la vie militaire. On a l'habitude d'envisager le rôle de commandant de compagnie sous la forme d'une trinité de fonctions. Il est, dit-on, éducateur, instructeur, administrateur. Au vrai, quand il instruit, quand il administre, il éduque, ou, du moins, il devrait éduquer. Notre rôle de chef est de faire de l'éducation toujours et partout, et rien que de l'éducation. A chacune de nos manifestations d'activité, demandons-nous donc : « Ce que je fais ou ce que j'ordonne contribuera-t-il à l'éducation de ma troupe, c'est-à-dire, augmentera-t-il sa force morale, ou, au contraire, lui nuira-t-il ?

Entendons-nous bien. S'agit-il d'épurer les mœurs du soldat, d'en faire un modèle de vertus domestiques ? Ceci ne peut être notre objet direct ; nous ne visons que la préparation à la guerre. Partant de cette idée que les qualités morales qui permettent de triompher des émotions du champ de bataille sont les mêmes que celles qui procurent le succès dans la lutte contre les difficultés de la vie, qu'il s'agisse de l'individu, — courage, initiative, constance dans l'effort, — ou de la collectivité, — discipline, solidarité, — nous pensons qu'en adaptant le soldat à son service de guerre, nous le préparons à surmonter les épreuves de la vie ; qu'en cultivant en lui l'énergie vitale, nous accroissons la vigueur morale de la nation.

Cela dit, revenons à notre sujet propre.

L'exemple est, sans contredit, le plus efficace de tous les moyens éducatifs. C'est une vérité banale de dire que l'éducateur doit prêcher d'exemple. Il convient néanmoins de la répéter sans se lasser, car il n'en est pas d'aussi fréquemment

méconnue dans la pratique. Il faut que le chef soit un modèle de discipline, de tenue, de travail, surtout de conscience et de caractère. Le Français est raisonneur et de nature plutôt indisciplinée. Que pensera-t-il si, pour avoir enfreint un ordre, il est puni par un chef qui le viole ouvertement lui-même ? Que vaudront les conférences morales de l'officier dont les actes sont en contradiction constante avec les paroles ? Elles seront non pas seulement inutiles, mais nuisibles, car elles provoqueront la moquerie et l'irrespect. Au contraire, la présence au milieu de sa troupe de l'officier irréprochable est une leçon pratique d'éducation de tous les instants. Il les dominera de l'ascendant qu'il devra à ses qualités de caractère, à sa conscience, à ses capacités professionnelles, et il obtiendra d'eux le maximum de rendement moral.

Un autre moyen d'éducation est le bon emploi des procédés de commandement. Pour obtenir l'obéissance du soldat, deux méthodes sont en présence : on peut employer les moyens persuasifs ou les moyens coercitifs. Par la persuasion, on s'efforce d'obtenir le concours de la volonté du soldat. Au contraire, la contrainte plie la volonté de l'exécutant à celle de son chef. Il fut un temps où les moyens coercitifs étaient la règle. Aujourd'hui, ce sont les moyens persuasifs qui prédominent. Étudions-les au point de vue de leurs conséquences éducatives.

Les moyens coercitifs permettent d'obtenir une forte discipline apparente en temps de paix. Mais que vaudrait-elle dans le combat, alors que la peur des punitions n'existe plus ? La discipline répressive indispose un homme déjà prévenu contre le devoir militaire. Et puis il n'est pas très moral de développer la crainte du châtiment chez des soldats que nous dressons à n'avoir peur de rien. Cette méthode déprime le caractère ; elle conduit à la passivité hypocrite ou à l'hostilité sourde.

La discipline persuasive est aussi morale que l'autre l'est peu. Elle est morale pour le chef au moins autant que pour le soldat, car elle l'empêche de verser dans l'arbitraire ; pour se faire comprendre et suivre de bonne grâce, il est obligé de ne rien ordonner qui ne soit absolument raisonnable et conforme aux prescriptions réglementaires.

Malheureusement, cette nouvelle forme de la discipline n'a

pas été comprise de tout le monde. Elle a donné lieu à de déplorables exagérations. Comme il arrive trop souvent en France, on est passé d'un extrême à l'autre. On a trop souvent exagéré la bonté, diminué les justes exigences. La surenchère n'est-elle pas à la mode? Ceux qui la pratiquent ne sont pas généralement les partisans sincères d'une discipline meilleure. Il est bien évident que les moyens coercitifs doivent s'allier dans une certaine mesure aux moyens persuasifs. La répression reste l'argument décisif avec le soldat récalcitrant.

D'ailleurs, les méthodes théoriques n'ont pas l'importance qu'on leur attribue. Les bons ou les mauvais effets de la discipline viennent plutôt de la façon d'appliquer les règles elles-mêmes. En tout, il y a la manière, et ici la manière est tout. Avec des moyens identiques, les chefs obtiennent des résultats totalement différents suivant leur intelligence, leur tact, leur conscience. Pourquoi tel chef est-il aimé, tel autre détesté? Ne parlons pas de l'officier qui plaît au soldat parce qu'il ne commande pas. Nombreux sont les officiers exigeants, fermes, sévères même qui sont adorés de leurs hommes. C'est que les soldats ne se trompent pas sur la valeur d'un chef. Ils aiment celui-ci parce qu'ils le sentent capable, parce qu'il s'occupe de leurs intérêts matériels, parce qu'il est toujours impartial et juste, parce qu'il ose prendre leur défense à l'occasion, — parce qu'il a ce « je ne sais quoi », qui leur impose, ce « je ne sais quoi » indéfinissable qui ne s'apprend pas dans les livres. Ils détestent celui-là parce qu'ils le croient inapte à ses fonctions, égoïste, beaucoup plus préoccupé de se couvrir personnellement que d'assurer leur bien-être, toujours sous la crainte d'une « histoire », paresseux, timoré devant ses supérieurs, brutal et cassant avec ses inférieurs; enfin, parce qu'il manque précisément de ce « je ne sais quoi » qui fait du premier un artiste, alors qu'il n'est, lui, qu'un vulgaire barbouilleur. Croit-on que ces deux chefs, de nature si opposée, s'embarrassent beaucoup de suivre telle ou telle méthode? Ils commandent avec leur intelligence, avec leur cœur, avec leur caractère, avec leurs passions, avec leurs nerfs — et non selon le « Décret sur le service intérieur ». Le premier obtiendra tout autant sous le régime de la coercition que sous celui de la persuasion. Le second ne réussira pas mieux à un moment

qu'à un autre. Les méthodes et les règles n'ont donc qu'une importance secondaire. Quand nous nous plaignons de l'affaiblissement de la discipline, nous faisons notre propre procès. Conclusion : c'est donc bien plutôt l'éducation du chef qu'il faut entreprendre que celle du soldat.

***

Cette éducation aurait pour objet l'emploi des procédés de commandement. C'est là une matière qui prêterait à de longs développements. Nous voudrions seulement attirer l'attention sur un grave défaut à éviter. Rien n'indispose, rien n'énerve le troupier français comme un commandement tatillon. Autant il se plie volontiers aux exigences qu'il sent nécessaires, autant il regimbe contre tout ce qui lui paraît inutile. Or, l'inutilité est produite par notre manie de réglementation et d'uniformité.

L'éducation du commandement devrait avoir pour premier résultat d'apprendre à donner des ordres. Trop souvent, les chefs accablent leurs subordonnés sous un afflux d'ordres de détail qui ont la prétention de tout prévoir et d'où n'émerge aucune idée essentielle. Aussi que se passe-t-il? Les subordonnés ne lisent pas les ordres, et s'ils les lisent, ils n'en retiennent rien; en tout cas, le résultat est le même, ils ne les exécutent pas. D'où les rappels à l'ordre, les conflits et les difficultés de toute nature. Le Français naît désobéissant. L'abus de la réglementation développe singulièrement cette disposition naturelle.

Cette manie de la réglementation entrave le développement de la plus nécessaire de toutes les qualités militaires, l'initiative. Tous nos règlements proclament les vertus de l'initiative. Le « Service intérieur » pose comme règle « l'obligation de l'initiative ; et, en même temps, il prescrit de faire appel au « goût des responsabilités », qui en est la condition première. Or la peur des responsabilités est née du régime de compression, de centralisation, de réglementation à outrance. Ce n'est pas en chantant un hymne continuel à la gloire de l'initiative que nous créerons une génération de chefs ayant la volonté d'agir, mais en donnant à tous, dès le temps

de paix, l'habitude et le goût de l'action personnelle. La réforme à entreprendre sur ce point est la plus importante, la plus urgente de toutes celles qui visent l'éducation de notre armée en vue de l'offensive; elle en est aussi, hélas! la plus difficile, car elle ne peut se réaliser d'un trait de plume; il faut que les mœurs en soient pénétrées.

L'éducation du commandement est nécessaire aux chefs de tout grade, mais aussi aux cadres subalternes de la compagnie. Il est banal de répéter que l'infanterie ne vaut que par ses cadres. L'esprit de notre « unité » dépend beaucoup plus des sous-officiers et des caporaux, de leur action immédiate que de notre intervention qui est lointaine. Nous savons que c'est contre eux que sont dirigées les plaintes les plus nombreuses. Comment en serait-il autrement? Ils sont jeunes, inexpérimentés. Et puis, leur a-t-on appris à commander avant de leur confier un commandement? Nos jeunes caporaux connaissent l'école du soldat, le tir, la gymnastique; mais que savent-ils sur la manière de se servir de l'outil humain qu'ils auront à manier journellement? Les brigadiers de cavalerie ont des notions d'hippologie, nos sous-officiers et caporaux n'ont pas la moindre connaissance de l'homme. Donnons-la-leur, cette connaissance. Par notre manière de commander, montrons-leur ce que doit être le vrai chef. Nous aurons ainsi rempli tout notre devoir d'éducateur, car, servir d'exemple et éduquer ses subordonnés, voilà les essentielles obligations morales de l'officier à tous les échelons de la hiérarchie.

Mais alors, puisque la valeur d'une troupe est l'œuvre personnelle de son chef, ne serait-il pas logique que les supérieurs, pour apprécier un officier, cherchassent à se rendre compte de l'influence qu'il exerce sur ses subordonnés? Certes, il est plus facile de s'assurer de la rectitude d'un alignement, de l'exécution d'un mouvement ou de la récitation d'un texte que d'apprécier le moral d'une troupe. Cependant, il n'est pas douteux que le jour où nous serons enfin orientés vers une éducation militaire qui répondra mieux aux nécessités de la guerre, nous saurons trouver des moyens pratiques d'évaluer cette matière impondérable qu'est le moral d'une troupe.

La valeur du soldat qui naît de la discipline éducative se développe et se fortifie par l'instruction professionnelle. Le but unique de cette instruction est la préparation à la guerre, proclame le règlement de manœuvres. Par préparation à la guerre, il faut entendre, avant tout, la préparation morale. Or, la plupart des instructeurs ne visent qu'un résultat visible, tangible : mouvement exécuté avec précision, nombre de points obtenus au tir, récitation d'un texte, kilomètres couverts, etc. Combien peu savent animer leur instruction, la rendre vivante, vibrante! Les séances ne consistent qu'en une suite de gestes plus ou moins rythmés qu'aucun lien moral ne raccorde entre eux. On semble n'aller à l'exercice que pour accomplir un rite obligatoire de la fonction militaire. Qu'y a-t-il d'étonnant qu'une instruction aussi terre-à-terre paraisse peu intéressante! Et ce qui manque d'intérêt ne tarde pas à devenir une corvée.

A l'instruction, l'officier doit penser toujours aux réalités de la guerre et ne pas perdre de vue qu'il éduque un Français.

Le Français est léger, insouciant, imprévoyant. Pensons constamment aux dangers que peut entraîner cette disposition naturelle et parons-y par une éducation appropriée. Faisons entrer dans les réflexes, par exemple l'idée de la conservation des vivres de réserve, du remplacement des munitions, etc.

Très débrouillard, il n'est pas organisateur. Il manque de méthode et d'esprit de suite. Il saura facilement se tirer d'un mauvais pas avec des moyens de fortune; il eût mieux valu ne pas s'y laisser entraîner. Dans les exercices du temps de paix, réagissons contre ces tendances fâcheuses en donnant nous-même l'exemple de la méthode, de la logique et de la persévérance.

Il est impressionnable, nerveux, mobile. L'officier qui commande à des Français doit donc être un modèle de calme, il ne doit pas laisser l'activité dégénérer en fébrilité.

Notre soldat est très accessible aux influences extérieures, vite découragé. Épargnons-lui toutes les causes de dépression. Par contre, il s'enthousiasme facilement, il est susceptible d'enthousiasmes auxquels rien ne résistera. Sachons les provoquer à l'occasion.

Il est fier, ambitieux, orgueilleux, voire même vaniteux.

Utilisons ce défaut national. Sachons faire vibrer sa corde sensible, l'amour-propre. Par une étrange contradiction de caractère, le Français, qui a soif d'égalité et de justice, ne rêve que de s'élever au-dessus de son voisin. Avec lui, les galons, les décorations, les distinctions honorifiques sont un excellent moyen d'éducation.

N'oublions pas que cette éducation du champ de manœuvre doit être uniquement dirigée en vue de l'offensive. Faisons comprendre au soldat que les mesures de protection — sûreté, cheminements, travaux et fortifications, formations diluées, etc., — n'ont qu'un but : rendre possible le mouvement en avant; que le danger diminue d'autant plus qu'on est plus près de l'ennemi parce que celui-ci a de plus en plus peur; que, dès le début de l'action, « le soldat doit désirer l'assaut comme le moyen suprême d'imposer sa volonté à l'ennemi et de gagner la victoire » (Titre II du Règlement de manœuvre). Pratiquement, imprégnons notre éducation de l'idée de l'offensive avec toutes les déductions qu'elle comporte : l'action, le travail, l'initiative, le mouvement, la manœuvre.

Plus que jamais, le soldat aura à se mouvoir seul au combat, à prendre une décision de lui-même, à faire appel à toute son initiative, à toute son ingéniosité. Les conditions du combat moderne lui donneront l'impression de l'isolement. Il est donc de première importance de fortifier sa volonté, de développer sa personnalité. L'éducation en vue de l'offensive sera avant tout individualiste. Et, comme l'individualisme est une qualité nationale, il sera facile de la cultiver au régiment.

Nous n'irons pas jusqu'à préconiser une éducation nietzschéenne; il nous est interdit de faire vivre au soldat une vie dangereuse; mais il est possible, en temps de paix de lui donner le goût de l'effort personnel, de le mettre en présence de difficultés à surmonter, de l'entraîner à vaincre des résistances. Et, à ce propos, je demande : Quel peut être le résultat éducatif de ces sempiternelles séances d'école de section, de ces soporifiques théories dans les chambres, de ces travaux de propreté qui ne sont ni du travail ni du repos?

Rien de tel pour l'éducation morale de l'armée que le dres-

sage rationnel en vue de la guerre. Encore une fois nous citerons M. Thalamas :

Pour l'instruction morale des recrues, vous avez surtout l'instruction militaire elle-même et il n'y a pas de meilleure instruction morale que celle-là. Lorsqu'on est dans une profession, la véritable éducation morale consiste à montrer d'abord qu'on aime son métier, qu'on est en état de le pratiquer; qu'on sait y intéresser ceux qui sont sous vos ordres. Le rôle social de l'officier c'est d'être un bon militaire, comme le rôle d'un professeur, c'est d'être un bon professeur.

***

Les volontés individuelles doivent être intimement liées les unes aux autres et toutes ensemble à celle du chef. Pour produire leur maximum de rendement, les actions individuelles doivent se fondre dans une action commune en se soutenant mutuellement. Un individualisme désordonné conduirait tout droit à l'anarchie, par suite à la défaite. Les efforts des combattants de toutes armes et de tout grade seront donc dirigés et concertés.

Plus le régime est libéral, plus la discipline doit être stricte, et nous entendons le mot discipline au sens que lui donne le règlement intérieur : « Elle doit tendre toutes les volontés vers le même but et les faire obéir aux moindres impulsions du commandement. » La solidarité, « cette première et suprême force des armes », comme dit Ardant du Picq, est l'indispensable complément de l'initiative. Dans une armée éduquée en vue de l'offensive, il peut arriver que certaines volontés ardentes se laissent entraîner à quelque action indépendante, nuisible au succès final. Comme la discipline, la solidarité est d'autant plus nécessaire que l'initiative est plus développée.

Or, par la vie en commun, à l'intérieur de la caserne comme sur le champ de manœuvre, le régiment est un bon terrain pour la culture de la solidarité. Mais, ici encore, tout dépend de l'officier. S'il est le chef qui a su se faire aimer de ses hommes, la liaison morale naîtra toute seule dans l'unité sous ses ordres, car les soldats qui aiment leur chef ne sont pas loin de s'aimer entre eux. Il ne lui reste plus qu'à développer

le sentiment naissant en entretenant dans sa troupe une franche et joyeuse camaraderie. Il ne sera pas difficile, ensuite, de faire comprendre aux hommes qu'ils sont solidaires les uns des autres, que la compagnie ne doit avoir qu'un seul cœur, un seul cerveau. Pour les félicitations comme pour les réprimandes, il s'adressera souvent à l'ensemble. Il dira : La compagnie a bien manœuvré, bien tiré, bien marché, s'est bien ou mal comportée. Le soldat comprendra ainsi le lien moral qui l'unit à ses camarades. Pour lui faire pratiquer la solidarité, l'éducateur dispose de mille moyens. Sans parler des œuvres de mutualité, il est journellement possible de cultiver les sentiments altruistes et de combattre l'égoïsme, non par des paroles, mais par la pratique de la vie courante : habituer les soldats à s'entr'aider dans les travaux intérieurs, stigmatiser comme il convient tout acte individuel qui est nuisible à la collectivité, etc.

Ne limitons pas l'idée de solidarité à la compagnie. Étendons-la à toute l'armée. Associons le soldat à la manœuvre en lui expliquant le but à atteindre et en le tenant au courant des incidents. Montrons-lui la relation qui le lie à l'ensemble. Quand tous les hommes auront le « sens de la manœuvre », aucun effort particulier ne sera perdu. Mais il en faut toujours revenir à la compagnie. Elle doit être à l'armée ce que le village natal et la famille sont à la France, c'est-à-dire une petite patrie dans la grande.

Loin de compromettre la solidité de l'ensemble, l'« esprit de compagnie » ne pourra que la consolider. Gardons-nous donc de toucher à l'autonomie de la compagnie. Après avoir mis plus de trente ans à la réaliser, il semble qu'on se prépare à la détruire. Ce ne sont encore que des menaces imprécises, — retour au peloton d'élèves-caporaux, création de pelotons d'élèves-sous-officiers — ; mais prenons garde! Intensifions au contraire sa vie propre. Elle est le véritable foyer éducateur de l'armée.



L'organisation même de l'armée pourrait avoir la plus heureuse influence éducative. Il faut déplorer qu'elle présente de

graves imperfections qui entravent l'éducation en vue de l'offensive.

L'officier et le soldat devraient avoir le sentiment que tous leurs efforts sont productifs. Hélas! ne nous arrive-t-il pas quelquefois de penser, les uns et les autres, que la somme de travail que nous fournissons n'a pas tous les résultats qui seraient possibles avec un autre système? Le soldat lui-même ne sent-il pas que les efforts que nous exigeons de lui ne sont pas également profitables à son instruction et à son éducation militaire? Nulle part, dans aucune autre administration, publique ou privée, il ne se perd autant d'énergie que dans l'armée. D'où une cause de lassitude et de découragement pour l'officier le plus zélé, un sujet de plaintes et un prétexte à paresse pour le soldat, une source de difficultés constantes avec le commandement.

Le rendement insuffisant des rouages régimentaires provient, en grande partie, de la multitude d'instructions spéciales qui, chevauchant les unes sur les autres, empiètent de plus en plus sur l'instruction principale qui est la raison d'être de l'armée; de l'importance croissante des services accessoires et des emplois administratifs qui, loin d'aider à l'œuvre d'ensemble, nuisent trop souvent à son fonctionnement; enfin, d'une façon plus générale, de la diminution de prestige de tous ceux qui se consacrent à la formation et à l'éducation du soldat.

Il est un fait que constatent tous les officiers qui ont été appelés à vivre avec leur unité loin du régiment : une compagnie n'a jamais aussi bon esprit que lorsqu'elle est détachée. Son coefficient moral, fait de tenue, de discipline, de travail, de bonne humeur et d'entrain, s'élève à mesure qu'elle s'éloigne de la ville où elle tenait garnison avec le régiment. Personne ne nous désavouera quand nous avancerons que les soldats sont contents parce que, du jour où ils quittent le régiment, ils se débarrassent, du même coup, du fardeau de minuties et de tracasseries qui leur rend le métier désagréable : corvées, gardes, revues, parades, etc. Ils obéissent mieux parce qu'ils comprennent mieux. Ils ont affaire à moins de chefs, l'autorité est moins dispersée. Le service est plus clair et plus facile. On peut leur demander beaucoup plus

qu'en garnison comme travail de véritable préparation à la guerre : service en campagne, marches, etc. ; ils se donneront de tout cœur et sans compter leurs peines. Le capitaine est satisfait de reprendre réellement le commandement de son unité. Peu ou pas d'employés, tout le monde dans le rang à sa volonté, la possibilité d'avoir une compagnie bien en main, et, par-dessus tout, de l'initiative. Les lieutenants sont heureux d'être rendus à leur mission d'instructeur et d'éducateur pour laquelle ils se sont faits soldats. Le service est simplifié, mieux ordonné ; l'instruction se poursuit tranquillement, méthodiquement, et l'on ne fait que de la besogne utile.

Ce qui frappe le plus dans le fonctionnement de nos rouages régimentaires, c'est que l'on veut faire trop de choses à la fois. Les instructions empiètent les unes sur les autres et se gênent mutuellement. Il y a trop de compartiments et, ce qui est grave, c'est la tendance actuelle à les augmenter. Faut-il citer? Nous avons les pelotons d'élèves-caporaux, d'élèves-sous-officiers, d'élèves-officiers de réserve, de candidats au certificat d'aptitude, les cours préparatoires aux écoles, les cours d'illettrés, les mitrailleurs, tambours, clairons, musiciens, les employés de toute nature aux ateliers, bureaux, magasins, coopératives, etc. On peut dire que la compagnie n'existe que pour assurer la nourriture, le couchage et l'habillement de soldats qui échappent en majeure partie au capitaine, leur véritable, leur seul éducateur en vue de la guerre. De sorte qu'on a le sentiment de s'agiter dans le vide. Et ici, nous touchons à un autre mal, à une plaie : les emplois.

Pour avoir une armée éduquée en vue de l'offensive, il faut développer les qualités d'allant, d'entrain, d'énergie de l'officier et du soldat, augmenter les aptitudes manœuvrières de l'un et de l'autre. Pour y arriver, il n'y a qu'un moyen pratique : rendre la manœuvre agréable, attrayante ; avantager, honorer, glorifier tous ceux qui s'y consacrent. Or, que fait-on aujourd'hui? L'état de « soldat du rang », d'« officier de troupe » est considéré comme le moins enviable de l'armée. Le soldat n'a qu'une idée : se faire « embusquer » pour « couper à la manœuvre ». Il aime mieux remplir un emploi d'ordre infime,

voire même peu enviable, que d'aller à l'exercice. N'est-il pas infiniment plus agréable d'être « employé » que de faire son service ? L'employé est astreint à un travail régulier, peu pénible, dont il retire d'appréciables faveurs. Alors qu'il faut remplir mille conditions pour mériter une permission dans une compagnie, l'« embusqué » est toujours assuré d'avoir la sienne. Son chef de service le défend contre tout ce que son capitaine pourrait entreprendre pour troubler sa quiétude. A qui les corvées, à qui la garde ? Pour comprendre le caractère funeste de l'emploi, il faut avoir vu se rassembler, le matin, en été, les jours d'exercice ordinaire, les vingt-sept à trente-trois hommes disponibles de chaque compagnie, sous les regards moqueurs de la multitude d'employés qui fourmillent dans tous les coins du quartier. N'ont-ils pas l'air de victimes, de sacrifiés ces quelques pauvres malheureux qui n'ont pas réussi à dénicher l'embuscade libératrice ? Mais ne craignons rien pour eux : du train où nous allons, il y en aura bientôt pour tout le monde.

Il n'est rien de plus démoralisant pour un éducateur que de se voir enlever ses gradés lorsqu'ils commencent à prendre conscience de leur rôle d'auxiliaires du commandement. Sans compter que les employés, qui ne rendent aucun service au capitaine, sont inévitablement les hommes qui lui attirent le plus de désagréments. Il est responsable de leur conduite et il ne les voit jamais. Eux seuls circulent en ville dans la journée. Se tiennent-ils mal, ce qui n'est pas rare, occasionnent-ils une observation du commandement ou de la « Place », ce sont les braves « Dumanet » du rang qui « écopent » les théories supplémentaires. Tant que l'emploi existera, il sera impossible d'obtenir ce désir de manœuvre qui devrait caractériser une armée éduquée en vue de l'offensive et qu'il serait si facile de donner à notre soldat.

Il sortirait de notre cadre de rechercher les mesures d'organisation propres à supprimer ou, en tout cas, à restreindre le nombre des emplois. Peut-être serait-il possible d'en confier une partie à la main-d'œuvre civile, de retirer tous les autres des compagnies en constituant un petit état-major particulier pour les gradés et en plaçant les hommes à la section hors-rang ; enfin, de ne former que deux compagnies par bataillon avec

dédoublement à la mobilisation. Quoi qu'il en soit, nous sommes obligés de prendre la situation telle qu'elle est et d'en tirer le meilleur parti possible. Il dépend de nous de favoriser les soldats qui restent dans le rang et de nous montrer très exigeants vis-à-vis de ceux qui l'ont quitté. Il faut rendre l'emploi « indésirable ».

Dans le même ordre d'idées, voici qui est plus grave encore : aujourd'hui, un jeune homme a intérêt à se tourner, dès le début de sa carrière, du côté des non-combattants. Il est plus avantageux, physiquement et matériellement, d'être officier d'administration qu'officier de troupes : physiquement, parce que la vie régulière de bureau n'occasionne aucune des fatigues inhérentes à l'instruction intensive : séjour sous la tente, marches de nuit, alertes, manœuvres, etc. ; matériellement, parce que les dépenses qu'entraîne la fonction sont moindres pour le premier que pour le second : déplacement dans les camps, aux grèves, frais d'équipement et d'habillement occasionnés par le service, etc..

L'importance que prennent les emplois administratifs a une autre conséquence fâcheuse : l'abus de la paperasserie, les complications et les chinoiseries — toutes entraves à l'éducation en vue de l'offensive. — Plus on parle de simplification des écritures, plus le mal s'accentue. Et comme il est plus facile d'apprécier un chef sur ses rapports et ses comptes rendus que d'après les résultats moraux qu'il obtient dans son commandement, il est humain que l'officier consacre plus de temps à sa besogne administrative qu'à sa mission d'éducateur.

Autre considération : l'infanterie, qui gagne les batailles, est de plus en plus sacrifiée. Les officiers d'artillerie, du génie, de gendarmerie, les intendants, les médecins ont un avancement plus rapide que les officiers d'infanterie. Les effectifs des troupes spéciales se gonflent au détriment de l'infanterie qui dépérit. En échange des soldats dont on nous prive, on nous a donné les non-valeurs du « service auxiliaire », impédimenta physiques et moraux.

N'avions-nous pas raison de dire que l'organisation, qui pourrait avoir une haute importance morale, est, au contraire, la principale cause de déperdition d'énergie dans l'armée?



Pour que l'homme, dont toutes les pensées sont tournées vers les travaux de la paix, les oriente brusquement vers les devoirs de la guerre, il faut qu'il soit poussé par une puissante force intérieure. Cette force qui agira sur sa volonté pour la transformer en volonté de vaincre, c'est le patriotisme. Le moyen pratique de cultiver ce sentiment est d'inculquer profondément l'idée de devoir. Tous les devoirs : devoirs envers soi-même, envers ses semblables, envers sa famille, conduisent naturellement au devoir envers la Patrie.

Dans une nation, le patriotisme baisse en même temps que le sentiment du devoir s'affaiblit. Or, il est manifeste que ce dernier décline sensiblement dans notre démocratie. Fortifions donc le sentiment du devoir chez le soldat en élevant ses pensées à la hauteur de toutes les épreuves. Faisons plus : pratiquons le culte de la Patrie.

S'il est un lieu où la Patrie doit être honorée, glorifiée, c'est le régiment où l'on prépare les citoyens à se sacrifier pour elle. Faisons-nous bien tout ce que nous devrions pour élever le sentiment patriotique de nos soldats? Ne vaudrait-il pas mieux remplacer la plupart des séances de ces insipides exercices de détail, qui n'ont pour but que de tuer le temps, par des lectures historiques, des récits de campagne, des mémoires de guerre? Les livres ne manquent pas ; il s'agit seulement de les chercher. En y ajoutant quelques commentaires et explications personnels, nous aurons donné le meilleur enseignement patriotique qui soit.

Peu d'armées ont un passé aussi glorieux que le nôtre. Mettons-le largement à contribution. Honorons les soldats de toutes les époques de notre histoire nationale ; donnons-les en exemple des vertus civiques et militaires. Le récit de la mort des deux derniers en date, le commandant Roumens et le capitaine Labordette, vaudrait autant pour la préparation à la guerre que le service en campagne le plus instructif.

La musique, les chants, les solennités militaires doivent s'y ajouter pour frapper l'imagination du soldat. Il faudrait que chaque compagnie fût exercée à chanter des airs patriotiques.

Qu'y aurait-il de plus beau, de plus « empoignant » que d'entendre un bataillon massé défilant en chantant l'admirable « Chant du départ » ?

Mais quelques-uns penseront que c'est une idée singulière et fausse que de vouloir donner une éducation morale à des hommes en vue de la guerre, ce déchaînement de force brutale. Ils demanderont si une bonne éducation militaire ne devrait pas plutôt avoir pour objet de cultiver les instincts féroces qui sommeillent dans l'être humain, et si le succès n'appartient pas à celui qui sait le mieux tuer ?

Non, la victoire échoit à celui qui sait le mieux se faire tuer. La défaite certaine atteint l'armée qui recule devant la mort. Certes, il est important que nos troupes sachent utiliser leurs engins de destruction, mais il l'est encore davantage qu'elles aient la force morale de surmonter l'effroi que les projectiles lancés par l'adversaire risquent de provoquer dans leurs rangs. Et puis, à la guerre, il n'y a pas que des journées de bataille. Il est d'autres causes de démoralisation que la peur. Les fatigues et les privations dépriment autant et plus que la crainte des balles. Ne résistent que les hommes bien trempés. L'armée victorieuse sera celle qui comprendra le plus grand nombre d'hommes capables d'abnégation, de sacrifice, d'héroïsme. Et le devoir de l'éducateur est d'accroître ce nombre en fortifiant les volontés individuelles et collectives. Une armée élevée à cette école possédera la suprême volonté : *la volonté de vaincre.*



LA VALEUR ÉCONOMIQUE

DE

LA TRIPOLITAINE

Quelles que soient les raisons d'ordre politique qui aient déterminé l'Italie à mettre la main sur la Tripolitaine, on peut se poser la question de savoir ce que vaut, au point de vue économique, le pays récemment acquis par elle.

La Tripolitaine a jadis été prospère sous la domination de Rome. Les nombreuses ruines romaines qui hérissent les bords des thalwegs, témoignent de l'importance des anciennes cultures. En dehors de ces profonds couloirs on chercherait en vain la moindre trace de travaux agricoles; mais ces fossés naturels, par leur nombre et leur étendue, constituaient une superficie totale appréciable [1].

Il paraît certain que les Romains ont trouvé le pays aussi aride qu'il l'est aujourd'hui; mais par leurs remarquables travaux hydrographiques, et par leur habileté à capter les moindres sources (ce qui indique qu'à cette époque la pénurie d'eau se faisait déjà sentir) ils ont réussi à donner au pays une prospérité éphémère, néanmoins réelle.

Éphémère, car les Romains, pour mener à bout leur œuvre, disposaient alors de trois facteurs économiques précieux dont les Italiens ne disposeront pas demain :

1. *La Tripolitaine d'Hier et de Demain*, par M. de Mathuisieulx, Hachette, 1912.

1° La main-d'œuvre, que l'esclavage leur fournissait à profusion et à vil prix, ce qui leur permettait d'entreprendre des travaux gigantesques sans presque se soucier du prix de revient ;

2° La docilité extrême des indigènes, que le fanatisme religieux ne venait pas alors surexciter contre leur conquérant ;

3° La valeur commerciale des produits du pays, infiniment plus grande alors qu'aujourd'hui : par exemple le sylphium, — genre d'ombellifère disparu ; — sa sève se vendait au poids de l'or et les Romains enfermaient cette plante dans les coffres publics, préférant cette valeur à la monnaie.

D'après les vestiges des civilisations anciennes en Tripolitaine étudiés par M. de Mathuisieulx, il paraîtrait que, sur une étendue égale à la moitié de la France, la prospérité a régné, notamment au bord du haut plateau, dans les ouadis et sur les collines du Tarhouna, pendant les cinq premiers siècles de notre ère. Il est toutefois certain que seule une bien faible partie de cette étendue pouvait être livrée à la culture ; mais la valeur des produits en compensait la rareté.

La partie nord-est de la Tripolitaine désignée plus spécialement sous le nom de Barka ou Cyrénaïque est séparée de celle-ci par 600-800 kilomètres de littoral absolument désert, torride et malsain. Elle diffère toutefois du reste du pays par sa fertilité relativement plus grande.

L'antiquité a souvent chanté la fécondité exubérante de la Cyrénaïque, où elle plaçait les jardins des Hespérides ; Hérodote, entre autres, raconte que « pendant huit mois de l'année les Cyrénéens sont toujours occupés à récolter ». Il semble toutefois certain, comme le prouve le rapport de la *Jewish Territorial Organisation* dont il sera question plus loin, que, dans les conditions modernes de production et de travail, cette fertilité serait des plus relatives et des moins rémunératrices. Du reste le territoire exploitable de la Cyrénaïque se réduit à une étroite bande maritime dont la largeur atteint à peine 15 kilomètres et qui se déroule sur 200 kilomètres le long de la Méditerranée[1]. Seule la bordure septentrionale

1. *La Tripolitaine d'Hier et de Demain*, par M. de Mathuisieulx.

porte une luxuriante végétation spontanée qui explique son ancienne célébrité. Strabon déclare très nettement que sur 100 stades à partir de la côte il pousse des arbres, que sur les 100 stades suivants la terre est seulement semée, mais que par suite des trop fortes chaleurs le riz n'y pousse pas, et qu'au delà de cette limite le pays est inhabité. Cela prouve d'une façon formelle que, dans l'antiquité, cette bande maritime cultivable ne pouvait dépasser de beaucoup ses limites actuelles.

La Tripolitaine, après avoir été conquise par l'Islam, devint bientôt un des grands marchés de la traite des esclaves. Cependant, par suite de l'incohérence de son gouvernement, elle n'a jamais su tirer parti, pour le développement de son sol, de ce facteur économique, après tout précieux.

En même temps que la traite des esclaves atteignait des proportions remarquables, le trafic transsaharien des ports, dont l'origine remonte à l'époque phénicienne, se développait d'une façon assez sérieuse.

Il y a encore une vingtaine d'années tout le commerce avec les régions du Tchad, même avec les localités plus occidentales vers Tombouctou, et jusqu'au Nil, passait par la Tripolitaine [1]. Les négociants de la côte [2] confiaient leurs marchandises à des Arabes qui par caravanes les transportaient jusqu'à Ghat. Là on redistribuait les charges et l'on partait pour le désert, après arrangement avec les Touaregs pour éviter le pillage. Parvenus au Soudan, les Arabes voyageurs faisaient l'échange des produits européens contre ceux du pays, ce qui durait plusieurs mois. Puis ils revenaient à Ghat, et, au moyen de petites caravanes, rejoignaient Tripoli, qui, par sa position au bord d'une profonde échancrure du littoral, écourtait leur route de 400 kilomètres.

Les relations commerciales avec les contrées situées plus à l'est avaient pour centre Benghazi et l'oasis d'Aoudjela.

1. Jusqu'en 1873 le commerce avec Ghat, Kano, Kanem, Bornou, Tombouctou, était entre les mains de négociants ghadamésiens. Mais à partir de cette date, les commerçants tripolitains ont commencé également à former des caravanes pour l'intérieur, faisant ainsi une très forte concurrence aux Ghadamésiens. (*Bulletin commercial du Musée commercial*. Bruxelles, 26 août 1899.)

2. *Recueil consulaire belge*. Tripolitaine, t. III, 1901.

Ce trafic empruntait l'une de ces trois routes :

1° du Ouadaï à Benghazi;

2° des bords du Tchad à Tripoli par le Fezzan;

3° du Niger, du Tchad, de Kano et de Socoto à Tripoli par l'Aïr, Ghat, Mourzouk ou Ghadamès.

Les marchandises apportées ainsi en Tripolitaine pour être embarquées consistaient surtout en cuirs bruts ou mi-tannés, en ivoire, en plumes d'autruche et en un peu de poudre d'or. Les marchandises de provenance européenne apportées à travers la Tripolitaine au Soudan consistaient en objets manufacturés divers.

Bien qu'il soit assez difficile d'étudier le mouvement commercial d'une contrée où il n'existe aucun bureau de statistique [1], les quelques chiffres fournis par les rapports consulaires ne laissent aucune illusion sur l'avenir du pays [2].

Malgré l'abolition de la traite des nègres, le mouvement général du commerce de Tripoli atteignait encore en 1880 29 688 000 francs [3] : soit 16 157 000 pour les importations et 13 531 000 pour les exportations.

Cependant à cette date le prix des plumes d'autruche du Soudan avait commencé déjà à fléchir par suite de la forte concurrence du Cap, dont les plumes, obtenues par voie d'élevage sélectionné, sont infiniment supérieures comme qualité.

Entre 1887 et 1897 [4] les importations ont dépassé deux fois 10 millions de francs : en 1893, 11 050 000 francs et en 1895, 10 175 000 francs. En 1890 elles étaient descendues à 6 250 000 francs.

Dans cette même période les exportations qui étaient de 5 625 000 francs en 1887 atteignirent 11 500 000 francs en 1891 ; puis elles ont baissé progressivement jusqu'en 1897,

1. *Recueil consulaire belge*, t. 126, 1904. Tripolitaine.

2. *La Tunisie et la Tripolitaine*, par Gab. Charmes. Calmann-Lévy, 1883, p. 431-435.

3. Ces chiffres, quoique forcément approximatifs, donnent une idée assez nette de l'état et des tendances générales du commerce tripolitain.

4. *Diplomatic and consular Reports*, n° 2125. Annual series, Vilayet of Tripoli.

année pour laquelle nous avons : importations 8 775 000 francs, exportations 8 637 000 francs, total 17 412 000 francs.

De 1898 [1] à 1900 [2] il a eu une hausse dans chaque sens, ainsi en 1900 : importations 12 500 000 francs, exportations 10 450 000 francs, total 22 950 000 francs.

A partir de 1900 le mouvement commercial de Tripoli est en baisse : en 1904 [3] il n'est que de 18 694 000 francs ; soit importations 9 032 000 francs, exportations 9 662 000 francs.

En 1905 [4] grâce à une légère augmentation dans les importations nous avons un total de 20 535 000 francs.

Voici maintenant quelques chiffres sur le mouvement commercial de Benghazi, l'autre port important de la Tripolitaine :

	Importations. — Francs.	Exportations. — Francs.	Total. — Francs.
1885 [5].	2 750 000	3 575 000	6 325 000
1890 [6].	4 350 000	6 725 000	11 075 000
1895 [6].	2 695 000	4 490 000	7 185 000
1900 [7].	3 000 000	5 350 000	8 350 000
1905 [8].	5 900 000	16 250 000	22 150 000
1906 [8].	5 250 000	7 875 000	13 125 000
1907 [9].	6 425 000	11 675 000	18 100 000
1908 [9].	8 250 000	8 000 000	16 250 000

Benghazi desservant avant tout un district agricole, c'est la très mauvaise répartition des pluies qui provoque ces brusques fluctuations dans son mouvement commercial.

Enfin, pour revenir au port de Tripoli, nous avons, à partir de 1906, les chiffres suivants [10] :

1. *Diplomatic and consular Reports*, n° 2273. Annual series. Vilayet of Tripoli.

2. *Id.*, n° 2843. Annual series. Vilayet of Tripoli.

3. *Id.*, n° 3488. Annual series. Vilayet of Tripoli.

4. *Id.*, n° 3919. Annual series. Vilayet of Tripoli.

5. *Id.*, n° 147. Annual series. Vilayet of Benghazi.

6. *Id.*, n° 1817. Annual series. Vilayet of Benghazi.

7. *Id.*, n° 2831. Annual series. Vilayet of Benghazi.

8. *Id.*, n° 3830. Annual series. Vilayet of Benghazi.

9. *Id.*, n° 4214. Annual series. Vilayet of Benghazi.

10. *Whitaker's Almanack*, 1911 et 1912.

	Importations.	Exportations.	Total.
	Francs.	Francs.	Francs.
1906	10 745 000	9 252 000	19 997 000
1907	11 158 000	13 318 000	24 476 000
1908	11 680 000	4 240 000	15 920 000
1909	10 940 000	4 320 000	15 260 000

En examinant ces chiffres on sera peut-être frappé par le total relativement élevé, 24 476 000 francs, atteint par le commerce tripolitain en 1907. Le consul de France à Tripoli, dans son rapport pour cette année-là [1], attribue ce chiffre non à un développement normal des forces productrices du pays, mais à un ensemble de circonstances fortuites.

Du reste, dès l'année suivante, le commerce baissait fortement.

Comme on le voit d'après ces chiffres, et comme on s'en rend encore mieux compte par l'état du pays, le commerce transsaharien de la Tripolitaine est en plein dépérissement. Le nombre des caravanes atteignant Tripoli a fortement diminué. Il y a trente ans, le consul de France à Tripoli estimait annuellement à 3 000 le nombre de chameaux desservant ce trafic. En 1903, M. de Mathulsieulx, dans son ouvrage *A travers la Tripolitaine*, ne l'évaluait plus qu'à 1 000. Depuis, ce chiffre a dû décroître encore de beaucoup, puisqu'à partir de 1908 les exportations de Tripoli — le grand centre du trafic transsaharien — ont baissé de près de 70 p. 100.

On a voulu attribuer le déclin de ce commerce jadis prospère à l'insécurité des routes transsahariennes. C'est une erreur. La déchéance du trafic transsaharien de la Tripolitaine est due uniquement aux progrès de la civilisation en Afrique, qui a ouvert de nouvelles voies d'accès vers l'intérieur, plus courtes et moins coûteuses que celles de la Tripolitaine. Ainsi les caravanes provenant des régions du Niger et du Tchad, au lieu de courir les multiples dangers d'une traversée désertique sur plus de 3 000 kilomètres, préfèrent, avec raison, venir décharger leurs marchandises à proximité de chez eux, sur les bords du Niger et du Bénoué, d'où celles-ci,

1. *Tripoli. Rapports commerciaux*, n° 779, 1909.

grâce aux améliorations récentes des communications fluviales, sont directement expédiées pour l'Europe [1].

L'établissement de chemins de fer algériens desservant le nord-ouest du Sahara, et la chute du Mahdi ayant restitué au Nil le commerce du sud-est, ont privé la Tripolitaine du commerce de ces deux régions. Le jour où la ligne Lagos-Kano sera mise en exploitation, ce qui subsiste encore du commerce transsaharien de la Tripolitaine recevra le coup de grâce.

Depuis le partage des territoires soudanais entre la France et l'Angleterre, cette déchéance du commerce transsaharien de la Tripolitaine était facile à prévoir; ces deux puissances, en poursuivant la mise en valeur de leurs territoires respectifs, entendent, avec raison, s'assurer tous les bénéfices du transport et de l'embarquement de leurs produits. Or, elles occupent précisément les territoires qui fournissaient jadis le gros du commerce de la Tripolitaine. L'Égypte, l'Algérie-Tunisie, la Nigéria, pourvues de voies de transport fluviales importantes, ou desservies par des réseaux ferrés déjà étendus, offrent aux colporteurs transsahariens des avantages autrement plus considérables que la Tripolitaine. Actuellement les caravanes emploient six mois pour franchir la distance entre Tripoli et le Tchad; les chameaux sont loin d'être faciles à se procurer [2]. On emploie ces quadrupèdes faute de mieux, mais ils souffrent des privations, et périssent rapidement dans les longs trajets, surtout quand leur charge excède 150 kilogs. Contre la concurrence de ces routes meilleures, la Tripolitaine ne dispose d'aucun moyen de lutte. Elle est dépourvue de toute voie naturelle de communication avec l'intérieur. Elle est isolée politiquement de cet intérieur par les possessions françaises et anglaises. Elle ne saurait songer non plus à une ligne ferrée Tripoli-Tchad; car en dehors des difficultés techniques et politiques auxquelles une pareille entreprise se heurterait, elle serait sans doute impossible à réaliser, pour des raisons d'ordre économique, à cause des énormes étendues désertiques à traverser. Enfin la baisse de la valeur marchande de certains produits transsahariens, en rendant le transport par caravane

1. *The Times*, 29 septembre 1911.

2. *La Tripolitaine d'Hier et de Demain*, par M. de Mathuisieulx, p. 174-175.

onéreux, a affecté non moins sérieusement le trafic des ports tripolitains.

Dès 1880 le commerce des plumes d'autruche soudanaises commençait à ressentir la concurrence du Cap. Voici ce que le Consul général de Belgique à Tripoli écrivait dans son rapport pour l'année 1902 : « ... Par suite de leur mauvaise qualité, le prix des plumes d'autruche du Soudan est tombé tellement bas qu'il ne vaut presque plus la peine d'en opérer le transport [1]. »

Puis, concernant les peaux, il ajoutait : « Heureusement il y a encore les peaux tannées de provenance soudanaise qui donnent lieu à un chiffre d'affaires s'élevant à 800 000 francs par an. » Seulement ce même consulat, dans son rapport pour 1900, constatait la déchéance du commerce des peaux en ces termes : « Les peaux de chèvres et de moutons qui nous viennent du Soudan sont toutes expédiées à New-York et à Boston et sont employées pour la cordonnerie de luxe. Dans le temps elles valaient 6 francs le kilo, mais depuis deux ou trois ans les prix ont beaucoup fléchi et varient entre 3 fr. 20 et 3 fr. 40 [2]. On a essayé d'envoyer ces peaux dans les pays d'Europe, mais sans aucun résultat, car on n'a pu en trouver un emploi remunérateur. Le chiffre d'affaire pour 1909 ne fut que de 450 000 francs. »

L'ivoire provenant surtout du Ouadaï aboutissait plus spécialement à Benghazi, jusqu'à ces temps derniers. Depuis l'établissement de la voie ferrée à Khartoum, il descend le Nil en chemin de fer et aboutit à Alexandrie.

Ce nouveau sillon de drainage commercial est d'ailleurs adopté aussi par les pèlerins du Ouadaï, du Darfour et du Kordofan [3].

Le *Times* [4] citait dernièrement un fait caractéristique qui peint le dépérissement du commerce transsaharien de la Tripolitaine. En ces dernières années, les négociants arabes de Tripoli recevaient de leurs correspondants de Kano des plumes d'autruche et des cuirs, non plus par la voie directe du désert,

1. *Recueil consulaire belge*, t. 126, 1904.
2. *Id.*, t. 151, 1910.
3. *La Tripolitaine d'Hier et de Demain.* M. de Mathuisieulx.
4. *The Times*, 29 septembre 1911.

mais par la voie fort détournée de Lagos et de Liverpool. Ce sont ces marchandises ainsi débarquées à Tripoli que ces négociants revendent aux marchands européens. Aussi certaines maisons anglaises, qui sont en train d'installer des agences en Nigéria, auront vite fait d'accaparer ce commerce mal équilibré.

Enfin les rapports consulaires belges, anglais, et français prévoyaient depuis plusieurs années déjà la ruine à laquelle le commerce transsharien de la Tripolitaine est voué.

Le commerce de la Tripolitaine devra dorénavant dépendre exclusivement des produits obtenus à l'intérieur de ses frontières.

Ces produits peuvent être de deux sortes : miniers, ou agricoles.

En ce qui concerne les produits miniers, le gouvernement ottoman n'ayant jamais accordé des permis de recherche, on ne sait si le sous-sol de la Tripolitaine possède des gisements minéraux.

En 1908, M. Mognier[1], un ingénieur français, grâce à une faveur spéciale du gouverneur, put effectuer une tournée, pendant laquelle il constata, paraît-il, l'existence de terrains à phosphates près de Khoms. M. Mognier s'était entendu avec le Banco di Roma en vue d'exploiter ces mines; mais par suite de difficultés administratives, les choses en sont restées là.

D'après le rapport de la *Gewish Territorial Organisation*, l'existence de certains minerais a bien été signalée dans les roches anciennes de l'ouest de la Tripolitaine; mais pour le moment leur valeur commerciale semble nulle, et en outre, les roches qui accompagnent les minerais de fer et les phosphates en Algérie et en Tunisie n'ont pas été signalées en Tripolitaine.

L'année dernière, M. Pervinquière, géologue français, dans un voyage qu'il fit de Tripoli à Ghadamès, a pu constater que les affleurements de Zar, qu'on avait longtemps considérés comme des nitrates, et sur l'exploitation desquels on avait beaucoup compté, ne sont en réalité que du gypse[2].

1. *Recueil consulaire belge*, t. 151, 1910.
2. *The Times*, 29 septembre 1911.

La Cyrénaïque possède un gisement de bitume; mais il semble que sa production ne saurait suffire à la plus minime consommation locale [1].

Près de Benghazi il y a des soufrières qu'une compagnie française avait commencé à exploiter il y a environ soixante ans [2]. Mais elle a dû abandonner ses travaux sous la pression du gouvernement ottoman. Enfin au Fezzan on exploite des gisements de carbonate de soude cristalisé naturel [3] et on recueille du sel marin sur plusieurs points du littoral et particulièrement à Benghazi.

Tout ces faits cependant constituent des données bien vagues : on ne pourra être définitivement fixé sur la valeur minière de la Tripolitaine qu'après une prospection minutieuse et une longue série de sondages, qui permettront de constater l'existence des gîtes miniers et détermineront leur exploitabilité.

Quelles sont les ressources agricoles de la Tripolitaine?

Il faut distinguer, dès le début, entre la Tripolitaine proprement dite, qui est une partie du Sahara et correspond aux plaines arides du sud de l'Algérie, et la Cyrénaïque, de fertilité relativement très supérieure, mais de superficie bien restreinte.

Au point de vue agricole, la région maritime de la Tripolitaine proprement dite ne permet que des espérances fort modestes.

Quelques optimistes ignorants, dit M. de Mathuisieulx [4], pour avoir entrevu l'oasis qui entoure Tripoli, ont exagéré l'importance de ces îlots de verdure.

Je les ai tous visités depuis Zouara jusqu'à Mistrata. Ces jardins constituent, il est vrai, de délicieux abris pour le voyageur qui chemine sous les rayons accablants de la plage, mais leur superficie totale ne couvre même pas la millième partie du littoral. Si fertiles qu'ils soient, ils ne peuvent produire que pour leur faible population.

1. *Contemporary Review*, décembre 1911. The Resources of Tripoli.

2. *Recueil consulaire belge*, t. 121, 1903. Tripolitaine.

3. *Id.*, t. 111 de 1901. Tripolitaine.

4. *La Tripolitaine d'Hier et de Demain*, par M. de Mathuisieulx, p. 168-169.

En arrière du rivage les plaines de la Djeffara, qui s'étendent au sud, jusqu'à la base du haut plateau, sont plus arides encore, et l'ont toujours été, car on n'y trouve aucune trace d'exploitation romaine.

Les échancrures de ce haut plateau forment une série de ravins profonds, étroits, longs à peine de 4-5 kilomètres, mais toujours alimentés d'eau.

Le Berbère, qui les habite exclusivement, a obtenu de bons résultats; car il excelle à la culture. Cette zone très étroite qui borde le haut plateau à 300 mètres d'altitude était autrefois la région du *Limes Tripolitanus*, si intelligemment exploitée par les Romains [1].

La bordure de tout ce haut plateau, ses *cañons* de l'intérieur, certaines parties basses des plateaux de Tarhouma et d'Orfella, et enfin les rares oasis du littoral, voilà la minime superficie à laquelle se limite l'avenir agricole de la Tripolitaine proprement dite.

Quant à la Cyrénaïque, celle-ci, grâce à sa prospérité antique, a toujours eu la réputation de terre fort riche. Aussi a-t-elle donné lieu à plus de douze projets différents de colonisation.

Le dernier de ces projets a été celui de la *Jewish Territorial Organisation* qui envoya sur place en 1908 une Commission composée de cinq spécialistes, de haute compétence en matière coloniale, dont le rapport constitue le document le plus précieux qu'on puisse avoir sur la valeur économique de ce pays.

Le but de cette étude était l'établissement éventuel en Cyrénaïque des réfugiés israélites d'Orient.

Le D[r] J. W. Gregory a exposé récemment dans la *Contemporary Review* [2], le résumé du rapport de cette Commission, dont il faisait lui-même partie.

Après avoir décrit, la déchéance du trafic transsaharien de la Tripolitaine, qu'il considère définitive, il examine la conformation géographique du pays :

Certains, dit-il, prétendent que sous un meilleur gouvernement la Cyrénaïque serait transformée en un jardin luxuriant et la Tripolitaine proprement dite partagerait la prospérité de l'Algérie et de la

1. *La Tripolitaine d'Hier et de Demain*. M. de Mathuisieulx.
2. *Contemporary Review*, décembre 1911. The Resources of Tripoli.

Tunisie. Ceux qui émettent une pareille opinion semblent ignorer entièrement les différences géographiques essentielles, qui existent entre la Tripolitaine, qui est une partie du Sahara, et les États au nord-ouest de l'Afrique, qui, sous bien des rapports font partie de l'Europe méridionale et qui sont parcourus par la chaîne bienfaisante de l'Atlas.

La Tripolitaine proprement dite correspond aux plaines arides du sud de l'Algérie, et la Cyrénaïque n'est pas la continuation de la chaîne de l'Atlas, comme on l'a souvent soutenu, mais un embranchement occidental des calcaires égyptiens qu'aucun Nil ne vient féconder.

Voici, en résumé, le rapport de la Commission concernant plus spécialement la Cyrénaïque : Nous avons visité la Cyrénaïque en été, afin de nous rendre compte de la quantité d'eau disponible pendant la saison des sécheresses. Nous avons trouvé le pays souffrant d'une disette d'eau considérable et qui persiste depuis 1891 ; ce qui a motivé d'ailleurs un certain mouvement d'émigration vers les territoires français. Les analyses de terre auxquelles nous avons procédé ont indiqué un sol riche. Toutefois notre désillusion a été grande, lorsque nous nous sommes rendu compte de la superficie minime des terres pouvant se prêter à la culture et de la quantité d'eau vraiment dérisoire dont ce pays dispose. En plus les strates imperméables, qui donnent naissance aux sources, sont très restreintes, la majeure partie des eaux provenant des pluies disparaît, à travers les couches très étendues de terrains perméables, et s'écoule à la mer par des fentes souterraines. La nature du sol rend la construction de réservoirs économiquement impossible.

La surface de la Cyrénaïque atteint 1,5 p. 100 de la superficie totale de la Tripolitaine, elle serait susceptible de maintenir une population d'environ 210 000 habitants.

Nous avons envisagé la possibilité d'appliquer en Cyrénaïque le « dry farming ». Cette méthode de culture, si répandue en Amérique et en Australie, et dont le nom a souvent prêté à des méprises[1], exige annuellement, dans ces deux contrées, une moyenne de 255-381 millimètres de pluie.

1. Dans le public la croyance erronée a souvent prévalu, que le *dry farming* permettrait d'obtenir des récoltes sans eau.

Sur la plus grande partie de la Cyrénaïque le « dry farming » est irréalisable à raison de la nature même du sol. Pendant les années pluvieuses, ce genre de culture pourrait être appliqué sur peut-être 15 p. 100 du pays. Toutefois l'eau manquerait pour les usages domestiques et surtout pour les bestiaux, sans lesquels l'exploitation, nécessairement intensive, de ces étendues restreintes deviendrait impossible.

Dans la Cyrénaïque du Nord, il tombe, au plus, 250 millimètres de pluie en moyenne.

La croyance que la pauvreté actuelle de la Tripolitaine est due à un changement climatérique survenu depuis l'antiquité est également fausse. A part les considérations géologiques, il y a des preuves nombreuses attestant que la quantité d'eau disponible, du temps des Grecs et des Romains, était à peu près la même qu'aujourd'hui. Les profondes ornières creusées par des chars romains se rencontrent encore dans le voisinage immédiat des lits de torrents, ce qui indique clairement que ces cours d'eau à l'époque romaine ne pouvaient dépasser de beaucoup leur débit actuel. Le fait que les Romains canalisaient, à des distances souvent considérables, des quantités d'eau minimes, prouve d'une façon certaine l'ancienne sécheresse du pays.

Un autre argument probant est fourni par les criquets, qui, peu nombreux dans les régions humides et boisées, se multiplient d'une façon redoutable dans les districts arides.

Enfin dans l'antiquité, à part le sylphium, les produits agricoles courants de la Cyrénaïque étaient, comme de nos jours, le blé, les olives, le miel, la cire, le bétail et la laine. Il s'ensuit que, le climat étant le même que dans l'antiquité, la déchéance agricole de la Cyrénaïque doit être uniquement attribuée au progrès général du monde, qui en livrant à la culture d'immenses étendues nouvelles de prodigieuse fertilité, a avili la valeur des produits de la petite Cyrénaïque.

Seul l'orge cyrénéen reste encore assez estimé des fabricants écossais de whisky; mais l'extrême instabilité des récoltes annule ici encore l'avantage de la qualité.

Le rapport de la *Jewish Territorial Organisation* conclut :

Quoique la Cyrénaïque soit incontestablement la partie la plus fertile de la Tripolitaine, nous avons eu la pénible obligation de

déclarer que, par suite de sa trop grande superficie inutilisable et de son régime de pluies insuffisant, cette contrée ne saurait se prêter à aucune exploitation agricole un peu étendue et sérieuse.

L'élevage aurait pu constituer une ressource pour la Tripolitaine; mais le manque de pluie détruit fréquemment les pâturages et il en résulte une énorme mortalité de bétail.

Depuis longtemps aussi on se livre à la pêche des éponges sur la côte tripolitaine. Mais ces éponges sont inférieures à celles qui sont obtenues dans l'Archipel ou dans d'autres parties du Levant; elles sont généralement d'un brun jaunâtre [1].

Enfin l'exportation de l'alfa qui date de 1868 et qui était dans le passé une ressource pour les Arabes, diminue d'année en année. L'utilisation de ce produit dans l'industrie du papier en Angleterre ayant presque cessé, les prix ont tellement baissé que les indigènes abandonnent l'exploitation [2].

Dans ces conditions, on est forcément amené à conclure que l'avenir économique de la Tripolitaine est des plus incertain. Son commerce transsaharien est irrévocablement perdu. Ses ressources agricoles sont restreintes et peu appréciées. L'augmentation de ses cultures n'est économiquement possible que dans une bien faible mesure. Enfin, s'il peut y avoir colonisation, c'est uniquement en Cyrénaïque, et, là encore, la superficie totale disponible à cet effet égale à peine celle d'un grand département français.

La Tripolitaine, en moyenne et dans son ensemble, n'exporte même plus pour 15 millions de francs par an. Et l'Italie dépense actuellement, pour s'assurer la conquête de la Tripolitaine, près de 2 millions de francs par jour.

S. P. PHOCAS COSMETATOS

1. *Recueil consulaire belge.* Tripolitaine, t. III, 1901.
2. *Id.*, t. 121, 1903, t. III, 1901 et t. 151, 1910.

L'administrateur-gérant : H. CASSARD.

TABLE DU TROISIÈME VOLUME

Mai-Juin

LIVRAISON DU 1er MAI

LIVRAISON DU 15 MAI

LIVRAISON DU 1er JUIN

LIVRAISON DU 15 JUIN



LIVRAISON DU 1er JUIN

LIVRAISON DU 15 JUIN